This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

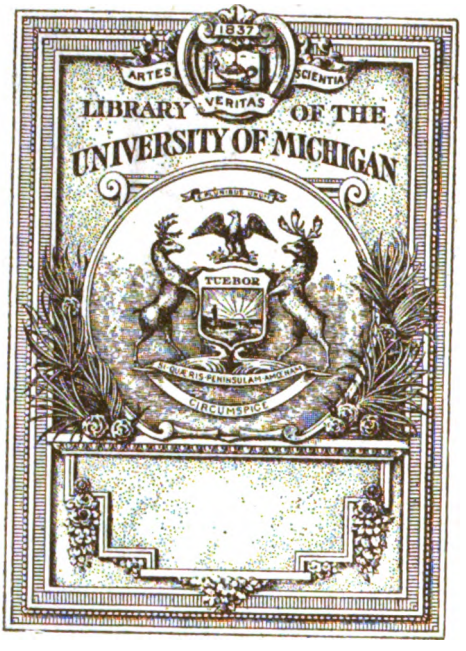
+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

B 3 9015 00237 743 3
University of Michigan – BUHR

Digitized by Google



Digitized by Google

G
R43

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

GÉOGRAPHIE

Digitized by Google

5606. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Saint-Benoît, 7. — MOTTEROZ, directeur.

Digitized by Google

REVUE
DE
GÉOGRAPHIE

DIRIGÉE PAR

M. LUDOVIC DRAPEYRON

La géographie, bien comprise, centralisera, au profit des sciences politiques, toutes les connaissances humaines.
(CONGRÈS GÉOGRAPHIQUE DE PARIS, 4 août 1875.)

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE

TOME XLIV

Janvier — Juin 1899

PARIS
INSTITUT GÉOGRAPHIQUE DE PARIS
CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

GÉOGRAPHIE

DIRIGÉE PAR

M. LUDOVIC DRAPEYRON

La géographie, bien comprise, centralisera, au profit des sciences politiques, toutes les connaissances humaines.
(CONGRÈS GÉOGRAPHIQUE DE PARIS, 4 août 1875.)

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE

Septième livraison. — Janvier 1899

SOMMAIRE

A.-A. FAUVEL : L'empereur de Chine Kouang-hsü, son conseiller Kang Yu-wei et l'impératrice douairière Tze-hsi. Le coup d'État à Pékin (21-22 septembre 1898).
P. IBOS, lieutenant d'infanterie de marine : Les droits de la France au Siam.
J. GIRARD : Les phénomènes d'érosion (*suite*). L'érosion glaciaire.
Mme DE HARRASOWSKI : Les Baléares.
M. SCHWAB : Salies-de-Béarn.
G. REGELSPERGER : Le Mouvement géographique.
Les Iles Cayman, par l'hon. PARSONS, custos des îles, traduit par A.-L. PINART.
Correspondance et comptes rendus critiques des Sociétés de géographie et des publications récentes.
Nouvelles géographiques.

GRAVURES

Vestiges glaciaires sur le bord de la mer, à Vauville, près du cap de la Hogue.
Salies-de-Béarn. — Le Saleys. — Rue du Pontmayou. — Le Pène de Mu.

PARIS
INSTITUT GÉOGRAPHIQUE DE PARIS
CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Nos lecteurs, dont l'abonnement vient d'expirer, qui n'auront fait parvenir aucun avis dans le courant de janvier, seront considérés comme continuant leur souscription et recevront une quittance qui leur sera présentée, soit par le porteur à Paris, soit par l'intermédiaire de la poste dans les départements. Les abonnés de l'étranger sont priés d'envoyer le montant de leur abonnement en mandat-poste.

Digitized by Google

LA

REVUE DE GÉOGRAPHIE

(1877-1899)

La *Revue de Géographie* a réalisé tout ce qu'elle avait promis dans sa première livraison : « Elle ne saurait, disions-nous, faire double emploi. C'est le premier recueil qui met en présence les sciences naturelles et les sciences politiques et invite celles-là à donner à celles-ci une impulsion salutaire et irrésistible. La pensée qui a présidé à sa fondation permet l'unité dans la variété. Ou nous nous trompons fort, ou il y aura là un organisme vivant. » L'œuvre de la *Revue de Géographie* a été retracée par les hommes les plus compétents et les plus autorisés à la Sorbonne et à l'Institut, en ce qui concerne la constitution, l'enseignement et les applications de la science géographique. On se pénètre de plus en plus de la justesse de cette parole, prononcée ici même : « La terre appartiendra à qui la connaîtra le mieux. » La *Revue de Géographie* a donc travaillé utilement pour la France et pour la science. Les quarante-trois volumes qu'elle a déjà publiés seront consultés longtemps avec fruit. Ils constituent un monument unique en France, moins par son étendue que par l'infinie variété de ses études et la nouveauté comme la sûreté de ses aperçus. Les méthodes qui y sont exposées prévalent enfin partout et l'on proclame que la géographie doit être l'un des fondements, le premier peut-être, de l'éducation nationale. Une seconde table générale des matières (1884-1894) en rend le maniement commode. Le prix de la collection complète est de **537** francs. Celui de chacune des livraisons, avec les cartes qu'elle renferme, est de **3** francs.

Librairie CH. DELAGRAVE, éditeur, 15, rue Soufflot, Paris.

LA REVUE DE GÉOGRAPHIE

Paraît tous les mois, par livraisons de 5 à 6 feuilles grand in-8 raisin, format de nos grandes revues littéraires, et forme, à la fin de l'année, deux beaux volumes d'environ 500 pages chacun, imprimés sur beau papier en caractères neufs.

Nous donnons régulièrement des cartes exécutées avec soin. Le prix de l'abonnement est de 25 fr. par an pour Paris; de 28 fr. pour les départements et les pays faisant partie de l'Union générale des postes. — Pour les autres pays, les frais de poste en sus.

Prix d'un numéro séparé : 3 fr.

Pour les abonnements, s'adresser à M. **CHARLES DELAGRAVE**, éditeur de la *Revue de Géographie*. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé *franco* à M. **L. Drapeyron**, 55, rue Claude-Bernard, ancienne rue des Feuillantines.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires seront envoyés au bureau de la *Revue*.

Les annonces sont reçues 15, rue Soufflot.

Digitized by Google

L'EMPEREUR DE CHINE KOUANG-HSÜ, SON CONSEILLER KANG-YU-WEÏ
ET L'IMPÉRATRICE DOUAIRIÈRE TZE-HSI

LE COUP D'ÉTAT A PÉKIN

(21-22 SEPTEMBRE 1898)

Le 21 septembre 1898 la ville impériale, qui, comme l'on sait, forme une cité à part dans l'intérieur de la cité tartare, elle-même enfermée dans les murs de la partie nord de la capitale du Céleste Empire, fut témoin d'un drame sanglant, dont les péripéties nous rappellent les jours les plus sombres du moyen âge.

Les détails du coup d'État, effectué par les ordres de l'Impératrice douairière Tze-hsi, pour reprendre les rênes du gouvernement, qu'elle n'avait prêtées à son impérial pupille qu'à la condition d'en conserver la direction, commencent seulement à être connus. Avant de raconter comment s'est effectué ce coup de force, il importe de donner quelques renseignements sur l'Empereur Kouang-hsü, qui vient d'en être la victime.

Lorsque, le 12 janvier 1875, le jeune Empereur Toung-tche mourait des suites de la petite vérole suivant les uns, ou par le poison suivant les autres, l'Impératrice Tze-hsi, craignant de voir sa jeune rivale Ah-lu-teh, veuve de l'Empereur, devenir régente, au cas où l'enfant qu'elle portait dans son sein serait un garçon, se saisit de nouveau du pouvoir [1]. Elle se rendit au milieu de la nuit au palais de sa sœur, femme du septième prince, et enleva de son berceau leur fils alors âgé de quatre ans [2]. Prétendant obéir aux dernières volontés de Toung-tche, qui l'avait, dit-elle, désigné comme son successeur, elle le fit reconnaître comme l'héritier du trône sur lequel elle le plaça, avec l'aide de Li Houng-tchang, mandé en toute hâte à Pékin, où il arriva à marches forcées de

1. Elle avait déjà exercé la régence à la mort de Hieng-foung, le prédécesseur de Toung-tche.
2. Né le 13 août 1871.

391411

Digitized by Google

Tientsin, accompagné par son armée instruite à l'européenne. Grâce au dévouement désintéressé de ce fidèle serviteur de l'empire, à la promptitude d'action et à l'énergie de celle que l'on a comparée à Catherine de Russie, une révolution, toujours à craindre en pareille occurrence, fut évitée et les hauts mandarins impériaux ainsi que le peuple acceptèrent le fait accompli comme la volonté du ciel, dont l'Empereur est le fils, ainsi que le veut la superstition orientale.

La veuve de l'Empereur Toung-tche, qui pouvait devenir un obstacle aux plans de Tze-hsi, tomba malade et mourut si fort à propos que l'on croit encore à Pékin que le poison ne fut pas étranger à son décès.

Débarrassée de toute opposition, l'Impératrice douairière, soutenue par Li Houng-tchang, vice-roi du Tchéli, nommé officiellement protecteur de l'Empereur et comblé d'honneurs, régna sans difficultés, jusqu'au moment où le fameux mandarin Tseng Hou-yeh, qu'un interprète français de la légation de Pékin a baptisé du titre plus européen de Marquis de Tseng, revint de son ambassade aux cours de Saint-James, de Saint-Pétersbourg et à Paris. Imbu d'idées nouvelles, puisées en Europe, Tseng, soutenu par le prince Tchoune, le père de l'Empereur actuel, se mit à travailler avec ardeur à la réforme de son pays. On ne peut dire ce à quoi ces deux patriotes seraient arrivés s'ils avaient pu mettre à exécution leurs projets. Tseng, d'abord renvoyé des affaires, dut se retirer dans sa famille sous prétexte de deuil ou tout autre motif, puis il mourut en 1890 d'une mort prématurée, dit le professeur R. K. Douglas, de Londres [1]. Il fut bientôt suivi dans la tombe par le prince Tchoune. L'Impératrice Tze-hsi était débarrassée de ses deux ennemis; elle était régente et maîtresse absolue du pouvoir. Sa politique a toujours été basée sur ce principe : la Chine aux Chinois. Elle s'est par suite refusée jusqu'à ces derniers temps à toute espèce de réforme pouvant européaniser la Chine. Le professeur Douglas l'accuse presque du meurtre de Margary au Yunnan, au commencement de sa régence; il affirme en tout cas qu'elle s'opposa de toutes ses forces à la punition des coupables, que réclamait le ministre d'Angleterre à Pékin Sir Thomas Wade. Si elle n'a pas fait démolir le premier chemin de fer construit en

1. *The London and China Telegraph*, 10 octobre 1898.

Digitized by Google

Chine, de Changhaï à Wousoung en 1877, elle a certainement applaudi à la destruction. De même elle s'est toujours montrée hostile aux demandes de concessions faites par les étrangers au gouvernement chinois. C'est à la fermeté de son attitude envers la Russie que la Chine doit d'avoir reconquis Kouldja et la province d'Ili. C'est à elle aussi que nous devons d'avoir fait à la Chine en 1884 et 1885 une guerre aussi dispendieuse qu'infructueuse. Depuis quelque temps elle semblait s'être adoucie et elle s'était retirée dans son palais, laissant enfin l'Empereur régner seul, au moins en apparence. Mais il y avait entre elle et lui un traité secret qui liait absolument les mains de Kouang-hsü. Il ne devait rien faire sans l'avoir préalablement consultée.

La guerre de 1894, entre la Chine et le Japon, ayant montré à l'Empereur l'incapacité de ses ministres et tout particulièrement celle de Li Houng-tchang, ce dernier fut dégradé d'une partie de ses dignités et, pour l'éloigner du pouvoir, on l'envoya représenter la Chine au couronnement du Tzar, ce qui laissait le champ libre à ses ennemis du parti rétrograde. Kouang-hsü, voulant gouverner par lui-même, commença à se débarrasser des amis de l'Impératrice et ouvrit l'oreille aux demandes de réformes proposées par quelques Chinois plus intelligemment patriotes. Au profond étonnement des grands mandarins et même de l'étranger, on le vit tout à coup, en juin dernier, inaugurer une série de réformes promulguées par décrets, qui montraient une volonté bien décidée à en finir avec la routine légendaire du gouvernement chinois. On apprit que l'Empereur se faisait donner des leçons de français et d'anglais, au grand scandale des lettrés, qui frémirent de rage quand ils virent paraître un décret introduisant dans le programme des examens les sciences étrangères. Il était bientôt suivi par un autre décret dont le but était de faciliter aux nobles l'acquisition des sciences d'Europe. Il était recommandé de porter à la connaissance de l'Empereur les noms des membres de la maison impériale, tels que princes de toute catégorie, ducs, etc., qui seraient décidés à faire des voyages à l'étranger pour y cultiver leur éducation. Kouang-hsü se réservait de choisir parmi eux ceux qui lui paraîtraient les plus capables de profiter de ces voyages. Quant aux personnes des classes au-dessous des princes et des ducs, qui désireraient profiter de ces avantages et qui auraient la noble ambition (jointe au talent) de faire de grandes actions, elles devaient

Digitized by Google

être choisies par l'examen et recommandées à la cour, d'après les résultats du concours. Sa Majesté impériale ordonnait encore à Lo Feng-lo, ministre en Angleterre, à Hsing-Shioung, ministre en Russie, à Ngan Ting-fong, ministre à Washington, qui tous parlent les langues étrangères, de prendre des mesures immédiates pour faire traduire en chinois tous les livres anglais, russes, américains, etc., traitant des sciences politiques. Ils devaient envoyer ces traductions de temps à autre au Tsoung-li-yâmen, chargé de les examiner.

Un autre édit du même mois de juin disait : « Dans la crise actuelle, alors que nous désirons réformer le système tout entier du gouvernement, ainsi que celui des examens, il importe qu'aucun de nous ne soit soupçonné de caresser un amour absurde pour des coutumes aussi vieilles qu'inutiles ou de chercher une excuse pour les conserver. L'autre jour nous avons commandé aux princes et aux ministres du grand conseil de se consulter avec ceux du Tsoung-li-yâmen, au sujet de ce qu'on pourrait faire en vue de créer une Université impériale à Pékin, dont le succès devra servir de modèle aux collèges qu'il faudra établir dans chaque capitale de province [1]... » Il se plaint qu'on ne lui a pas encore rendu compte des efforts tentés dans ce but et ordonne que l'on se dépêche et qu'on lui envoie des rapports à ce sujet.

Nous savons de la meilleure source que des efforts furent faits effectivement pour obéir au désir impérial. On alla jusqu'à demander des professeurs pour l'Université étrangère de Pékin au collège des pères jésuites à Si-ca-wey, près de Chang-haï. Abandonné momentanément, au coup d'État, ce plan vient d'être repris par l'Impératrice douairière, qui, comme l'on voit, n'est pas aussi anti-progressiste qu'on le dit.

Un troisième édit en date du 31 août abolit un certain nombre de postes officiels devenus de véritables sinécures dans l'administration métropolitaine et provinciale. « Ces postes doivent disparaître d'ici un mois, dit l'Empereur. A l'avenir les autorités devront éviter soigneusement de créer des places pour leurs parents et leurs amis. Tout candidat aux fonctions gouvernementales devra être examiné sérieusement et les incapables seront renvoyés, afin de ne pas encombrer les bureaux de gens inutiles [2]. »

1. *King-Pao* (*Gazette de Pékin*, journal officiel de l'Empire).
2. *Id.*

Digitized by Google

Le 1er septembre un nouvel édit vint, comme un coup de foudre tombant du ciel, effrayer les mandarins de l'Empire.

Kouang-hsü, ayant appris que le Président du ministère des rites, le Mandchou Houang Taï-pou, a osé intercepter une pétition au trône, d'un secrétaire de seconde classe de ce département nommé Wang-hsün, suggérant des réformes, ordonne par un édit qu'à l'avenir on n'empêche personne de s'adresser à lui directement. Il fait remarquer que Wang-hsün n'a fait qu'obéir aux instructions contenues dans les édits impériaux récents, qui permettent à tous les sujets de l'Empire de suggérer au trône tout ce qui peut tendre à des réformes utiles au peuple. « Le président du ministère des rites est donc mal fondé à demander une punition pour son subordonné et il sera puni pour avoir essayé d'empêcher les gens du peuple de s'adresser directement à l'Empereur, quelle que soit leur condition... Nous sommes le meilleur juge, dit Kouang-hsü, pour décider si la pétition d'un de nos sujets est audacieuse, traîtresse ou non. A l'avenir nos ministres n'auront pas à juger cela pour nous. Ainsi donc, à partir d'aujourd'hui, les ministres et les hautes autorités provinciales ne devront ni ouvrir ni lire les pétitions qu'ils nous transmettront de la part de leurs auteurs. En conséquence, nous ordonnons à Houang Taï-pou de remettre entre nos mains la pétition de son secrétaire Wang-hsün qu'il a osé traiter de révolutionnaire insolent [1]. »

On voit que le Fils du Ciel veut, comme saint Louis, rendre la justice à tous ses sujets et accueillir leurs doléances. Il fait plus, il reçoit en audience particulière et sans témoin un patriote ardent, le Cantonnais Kang Yu-weï, secrétaire de troisième classe du ministère des travaux publics, à l'influence croissante duquel on attribue les nouveaux édits en faveur des réformes. Dès le mois de juin Kang Yu-weï avait été reçu par l'Empereur, dont il gagne à ce point la confiance que le Fils du Ciel lui fait ses confidences dans une audience qui ne dure pas moins de huit heures. Kang Yu-weï avait, sitôt la guerre sino-japonaise terminée, au commencement de 1895, fondé à Pékin l'Association de la réforme. Dès le mois de mai 1898 il avait réussi à faire parvenir dans les mains mêmes de l'Empereur, qui les lut avec beaucoup d'intérêt, deux volumes traduits par lui des langues étrangères savoir : *La vie et les œuvres*

1. *Gazette de Pékin*, citée par le *London and China Telegraph*.

Digitized by Google

de Pierre le Grand et *La réforme au Japon depuis la restauration du Mikado*. Non content de cela, le jeune réformateur (il a juste 40 ans) a publié une édition expurgée des classiques chinois où il montre que l'on a complètement perdu de vue la pure doctrine des sages, qui était, dit-il, la croyance en un Dieu unique. Il part de là pour affirmer que le salut de l'Empire réside dans la croyance à la paternité de Dieu et à la fraternité des hommes. A Canton, il fonda en 1897 une association dont le but est d'obtenir que l'on renonce à mutiler les pieds des femmes. Il lui donne le nom de *Pou-tsan-tsou-houei* ou Société contre la mutilation des pieds. Signe des temps, elle compte déjà 1,000 adhérents, qui s'engagent à ne pas déformer les pieds de leurs filles et à ne marier leurs fils qu'avec des femmes ayant leurs pieds naturels. Comme on le pense, ces théories furent regardées par les mandarins comme autant de sacrilèges et la révolution menaça d'éclater dans l'empire tout entier quand on vit l'Empereur épouser les idées de celui que l'on traite de fou et d'enragé (*Foung-tze*). Lorsque l'on apprit que Kang Yu-weï avait conseillé (le 16 juin) à l'Empereur de remplacer tous les ministres conservateurs par des fonctionnaires jeunes et progressistes ce fut une véritable levée de boucliers et l'on prépara une révolution de palais. Chose remarquable et digne d'être citée ici, le jeune Cantonnais, fort au courant de l'histoire contemporaine, étudiée auprès du Révérend Timothy Richard, missionnaire protestant, fit comprendre à l'Empereur que la faiblesse actuelle de la Chine était due à son esprit rétrograde. Il montra comment la France s'était relevée après sa guerre avec l'Allemagne et demanda pourquoi la Chine était si lente à réparer les désastres de l'invasion japonaise. Il conseilla au souverain d'étudier les progrès du Japon, de prendre une leçon de ceux de la Russie sous Pierre le Grand. Il proposa l'emploi d'Américains et d'Anglais pour opérer les réformes, car « pour ce qui est des vieux ministres actuels, autant leur demander de réformer l'Empire que d'exiger de votre cuisinier de vous faire un habit et de votre tailleur de vous préparer un repas. Votre Majesté a bien soin de se faire habiller par son tailleur, elle a un cuisinier pour sa table, un barbier pour la raser, des porteurs pour sa chaise; mais pour ce qui concerne l'administration de l'Empire, elle emploie des fonctionnaires aussi ignorants qu'incapables. Elle traite donc les affaires du pays comme si elles étaient moins impor-

Digitized by Google

tantes que les siennes propres ». Un pareil langage aurait coûté sa tête au réformateur s'il avait parlé quelques années plus tôt. L'Empereur s'excusa de ne pouvoir changer les fonctionnaires à cause de l'Impératrice douairière. Kang Yu-weï l'engagea à rechercher une alliance avec l'Angleterre. Kouang-hsü écrivit, le 16 septembre, au patriote cantonnais pour l'informer qu'il avait soumis ses projets à l'Impératrice douairière. « Celle-ci est devenue enragée et je crains de ne plus pouvoir protéger mon trône (contre ses projets). Je vous commande donc de consulter vos collègues et de voir quel secours vous pouvez me donner. Je suis très inquiet et j'attends votre aide avec anxiété. »

Le 17 septembre nouvelle lettre. « Je vous ai commandé, dit l'Empereur, de créer un organe officiel... Hâtez-vous de sortir (de Pékin) et d'organiser sans perdre un instant les moyens de me sauver. Je suis profondément touché de votre loyauté et de votre dévouement. Prenez garde à vous. J'espère qu'avant peu vous pourrez m'aider de nouveau à réorganiser l'Empire sur des bases solides. Tel est mon désir. »

Kang Yu-weï fut trouver son ami Timothy Richard et lui demanda d'aller voir les ministres d'Angleterre et d'Amérique; par malheur tous deux étaient à la campagne. Pendant ce temps, l'Impératrice douairière apprit, malgré les efforts faits par l'Empereur pour le cacher, que Kang avait conseillé au souverain de la faire éloigner dans quelque palais pour l'empêcher de s'opposer aux réformes. Il avait proposé aussi de faire exiler Li Houng-tchang et quelques membres du parti conservateur. Tze-hsi n'hésita plus à faire un coup d'État. L'Empereur n'eut que le temps de prévenir son confident d'avoir à prendre la fuite au plus vite, ce qu'il fit aussitôt. Il se rendit à Tientsin, s'embarqua sur le *Chun-king* et se mit à Changhaï sous la protection de l'Angleterre, qui le fit conduire à Hong-Kong sur le paquebot anglais *Ballaarat* escorté par le croiseur *Bonaventure*. On eut soin de se saisir de ses bagages, où se trouvaient d'importants papiers[1]. Jung-Lu, le vice-roi du Tchéli, fit chauffer le contre-torpilleur rapide *Fei-ying* et l'expédia en vain à la chasse du *Chung-king*. On télégraphia au Tao-taï de Tchéfou d'arrêter Kang Yu-weï à son passage dans ce port. Le digne mandarin ayant à visiter Kiao-tchéou, et craignant les indiscrétions de ses domes-

1. *The Times*, 26 septembre 1898.

Digitized by Google

tiques, mit la dépêche dans sa botte. Quand il revint, il apprit avec terreur que le révolté était descendu à terre et avait fait des achats dans la ville, se doutant peu qu'il lui devait la vie. A Changhaï, les Anglais refusèrent de livrer Kang aux autorités chinoises qui le réclamaient. Il est aujourd'hui en sûreté à Hong-Kong.

Pendant ce temps l'Impératrice douairière se vengeait cruellement. Le 20 septembre, elle faisait déposer l'Empereur et décapiter sans jugement 14 des eunuques de service auprès de Kouang-hsü dans la cour intérieure du palais impérial. On lança la police à la recherche des principaux adhérents du parti de la réforme. Ils furent emprisonnés, jugés sommairement et décapités sur le terrain des exécutions. Parmi les malheureux qui payèrent ainsi de leur tête leur dévouement à l'Empereur et aux idées nouvelles, il faut citer le propre frère du réformateur, Kang Kwan-jin; son corps ne fut réclamé par aucun des siens, tant ils craignirent d'être eux aussi menés au supplice à cause de la fuite de leur parent. L'un des mandarins ainsi exécutés avait été averti du danger par un de ses amis anglais; il répondit qu'il aimait mieux mourir que de se déshonorer en fuyant[1]. Sur les six malheureux, un seul, le censeur Yang Shen-hsin demanda grâce et pleura en marchant au supplice. Le jeune Tan Tze-toung, fils du gouverneur du Hou-pé, montra le plus grand courage. « Ils peuvent tuer mon corps, dit-il, mais mon esprit vivra dans le cœur des autres... Mon pays, disait-il à la foule consternée qui le regardait passer, se débarrassera pourtant un jour des tyrans qui le garrottent dans leurs liens d'ignorance et de corruption. » Dans la crainte sans doute de se mettre l'étranger sur les bras, l'Impératrice n'osa pas faire mourir Tchang Yin-houane, qui fut ambassadeur de Chine en Angleterre et qui pour tout crime avait simplement recommandé Kang Yu-weï à l'Empereur[2]. Ses juges demandèrent sa *grâce* à l'Impératrice. Cette grâce consistait à l'enfermer pour la vie dans les cachots du ministère des punitions. Sa famille fut autorisée à lui apporter son lit et elle dut payer pour cette faveur mille onces d'argent à ses rapaces geôliers. Il fut envoyé en exil dans le Turkestan, le point le plus éloigné de l'empire. Voici les noms des autres martyrs de la réforme exécutés le 22 septembre : Yang-joui, rédacteur à l'académie dite des Han-lin; Lin

1. Lettre de Pékin au *Daily Telegraph*, 17 octobre 1898.
2. Il fut créé lord par la Reine d'Angleterre et porte le titre anglais de Sir en conséquence.

Digitized by Google

Hsio et Liou Kouang-ti, secrétaires de première classe au grand conseil. Le secrétaire du ministère des rites, Wang-tchao, ainsi que Liang Tchi-tchao, ancien éditeur du *Chinese Progress*, réussirent à s'échapper[1].

Il paraît que le coup d'État fut précipité par le ait suivant : L'Impératrice réussit à apprendre que l'Empereur avait donné l'ordre à Yuan She-kai d'amener 3,000 hommes de troupes à Pékin pour faciliter l'adoption des réformes proposées par Kang Yu-weï et pour se saisir d'elle et l'emprisonner. Yuan demanda un ordre écrit, sur quoi l'Empereur furieux lui ordonna de sortir de suite. Il retourna immédiatement à Tientsin pour informer le vice-roi Young-lou, dévoué à l'Impératrice, de ce qui passait. Il fut tout étonné de trouver à la station de Tientsin les 3,000 hommes prêts à prendre le train pour Pékin. De concert avec le vice-roi il envoya un messager prévenir l'Impératrice du danger qui la menaçait. Celle-ci, déjà avertie par ses espions, se rendit aussitôt au palais et fit une scène à Kouang-hsü dont la déposition suivit immédiatement (21 septembre). Il fut, dit-on, mis au secret dans une île du lac qui se trouve dans le parc impérial et étroitement surveillé. Le bruit courut pendant quelque temps qu'il avait été empoisonné, d'autres disaient étranglé après un supplice terrible. Craignant sans doute une intervention des puissances étrangères, dont les représentants à Pékin avaient mandé des troupes pour la protection de leurs légations, l'Impératrice n'osa pas se débarrasser de l'Empereur par un crime. Elle se contenta de lui faire accepter sa déchéance et dès le 22 septembre des édits signés par elle annonçaient aux Célestes que ceux de l'Empereur visant les réformes étaient tous abolis. Li Hong-tchang fut chargé d'aller examiner au Chan-toung les travaux d'endiguement du fleuve Jaune. Toutes les créatures de Tze-hsi remplacèrent au pouvoir les favoris de l'Empereur et les mandarins conservateurs respirèrent. On a dit, pour excuser l'Impératrice, que les réformes proposées par Kouang-hsü auraient amené une révolution générale dans l'Empire Céleste. La chose est fort probable, s'il est exact que le Fils du Ciel ait, comme le prétendent les membres du parti conservateur, ordonné l'adoption de la coiffure et des habits européens, supprimant la tenue nationale et les costumes

1. Extrait du journal chinois *Sin-wen-pao*, octobre 1898.

Digitized by Google

chinois. On prétend même qu'il voulait transformer les temples de Confucius en collèges destinés à l'enseignement des sciences étrangères. Kang Yu-weï, actuellement gardé par le gouvernement anglais dans un appartement de la station centrale de police de Hong-Kong, a raconté que l'Empereur avait recommandé l'adoption du christianisme comme religion d'État. Si tout cela est vrai, on conçoit facilement qu'il y avait danger de voir la Chine entière se soulever contre la dynastie. Le pays n'est pas mûr pour une révolution pareille et l'exemple du Japon, où certains fonctionnaires ne craignent pas de conseiller l'établissement du régime républicain, n'est pas fait pour encourager le Conseil de l'Empire à accepter les réformes proposées par Kang Yu-weï et adoptées en partie par l'Empereur. L'Impératrice douairière a voulu parer au danger et elle a agi vigoureusement. Se défiant de la presse, elle a publié un édit supprimant tous les journaux indigènes, sauf la *Gazette de Pékin*, le journal officiel de l'Empire. Pour échapper à cette loi nouvelle tous se sont mis sous la direction d'un étranger et on n'a pas encore osé les supprimer. Il y a en ce moment en Chine un mouvement de recul dû à la réaction mandarinale, mais Tze-hsi n'est pas aussi arriérée ou antiprogressiste qu'on le croit. On se rappelle que c'est elle qui a conseillé à l'Empereur de recevoir, avec tous les honneurs dus à son rang, le prince Henri de Prusse, frère de l'Empereur Guillaume. Contrairement à l'étiquette sacrée de la Chine elle-même a osé le recevoir[1]. On peut donc espérer qu'avec elle les réformes nécessaires s'accompliront, mais doucement et sans danger de révolution. Quant à l'Empereur, elle a consenti à le laisser voir par M. Dethère, le médecin de la légation de France. Celui-ci l'a trouvé dans un état de santé assez mauvais, il serait atteint d'une maladie incurable des reins[2], aussi ne serait-il pas étonnant de voir sa succession ouverte avant peu sans que l'Impératrice ait à l'empoisonner, comme le prétend Kang Yu-weï.

A.-A. Fauvel,
Ancien officier des douanes chinoises.

1. Les dernières dépêches en date de Pékin, 15 décembre 1898, nous apprennent qu'elle vient de recevoir en audience officielle les femmes des ministres étrangers à Pékin. C'est un fait sans précédent dans l'histoire de la Chine et par suite d'une haute importance. — A.-A. F.
2. *London and China Telegraph*, 24 octobre 1898.

Digitized by Google

LES

DROITS DE LA FRANCE AU SIAM

I

Aspect général de l'Indo-Chine. — Rôle du Siam dans les relations commerciales avec la Chine occidentale. — Géographie sommaire du Siam.

Les pays constituant la péninsule indo-chinoise s'étendent sur une superficie de 2,137,000 kilomètres carrés; leur population est approximativement de 35 millions d'habitants. Élisée Reclus, dans sa *Géographie universelle*, fait judicieusement observer qu'elle est à peu près déserte. Cela tient à la constitution physique du sol autant qu'aux hécatombes nombreuses causées par les guerres, les invasions dont elle fut le théâtre.

Placée sur la route maritime reliant l'Europe à la Chine, elle offre sur ses côtes des ports nombreux et sûrs, aussi bien sur les bords d'Annam, depuis le cap Padaran jusqu'au Tauh-Hoa, que sur le golfe du Siam, les deux faces de la presqu'île malaise, les rivages de l'Arrakan et du Tenasserim. Djettagong, Arrakan, Akyab, Bassein-Perak, Tourane, Haïphong voient leur importance augmenter chaque jour; Rangoon, après avoir détrôné Singapore, est devenu le second lieu d'échanges de l'océan Indien; le mouvement commercial de Moulmeïn, Bangkok, Saïgon s'accroît sans cesse. Mais, dans la pensée des possesseurs actuels, ces ports doivent avoir un rôle plus grand.

Ce n'est pas uniquement les produits de l'Indo-Chine qu'ils doivent diriger vers l'Europe, mais surtout ceux du Yunnam, des Quang, de la haute vallée du Yang-Tsé-Kiang. Anglais et Français s'évertuent dans cette course au clocher dont la Chine méridionale est le but; un rapide coup d'œil sur la péninsule transgangétique pourra faire apprécier leurs efforts et deviner le vainqueur.

Digitized by Google

L ossature de l'Indo-Chine est nettement formée par les derniers prolongements de l'Himalaya oriental, la haute chaîne où l'Irrawaddy prend sa source, les plateaux du Yunnam et du Quang-Si dans lesquels les grands cours d'eau dirigés vers le sud et le sud-est ouvrent de profonds sillons, et qui couvrent le pays depuis l'Assam jusqu'au Tonkin.

Ces régions élevées semblent former la base supérieure d'un tronc de pyramide dont quatre arêtes seraient constituées par les soulèvements qui vont finir aux caps Negrais, Bolor, Ban-Pla-Soi, Paradan. Ce sont : 1° les plissements habités par les Singpo, les Kachins, le Manipoor, l'Arrakan-Yoma, recouvrant la Birmanie entre l'Irrawaddy et la mer, après l'avoir séparée de l'Assam, depuis le Barak jusqu'au delta ; 2° la longue série d'ondulations dominant les hauts plateaux des Loutsis, des Lolos et des Chans, de l'Irrawaddy au Mékong, entre lesquels la Sé-Louen et les affluents du Mé-Nam se frayent un passage, et qui, sous le nom de Chan-Youma, Tcandoung-Ghyi, Plateau de Bau et se prolongent jusque dans la péninsule malaise qui leur doit son existence; 3° le soulèvement d'entre Nam-Ou et Mékong qui, se continuant vers le sud, limite à l'est le bassin du Mé-Nam par les massifs du Pou-Vieu, Dang-Phya-Yen, Dong-Phya-Faï, et les montagnes Bleues ; 4° le Tranninh, vaste plateau calcaire fortement mamelonné d'où sortent les fleuves côtiers de l'Annam septentrional, et qui a pour contrefort les montagnes d'Annam baignant, sur une longueur de 800 kilomètres, leur pied dans la mer.

Ces quatre systèmes ne constituent pas des chaînes ininterrompues s'accusant nettement. Ce sont, sauf la dorsale annamite, des séries de plateaux dominés çà et là par des plissements parallèles aux sommets souvent fort élevés, profondément sillonnés par des coupures où passent les cours d'eau, offrant par suite peu de communications latérales, habités par des populations clairsemées. De nombreux voyageurs ont parcouru leurs vallées, franchi les passages, étudié les races et les productions, comparé les routes commerciales. Les travaux de Van Wusthow, Mac Leod, Richardson, Colquhoun, Hallet, Cooper, Gill, Yule, d'Orléans, Simon, etc., ont permis d'avoir, sur l'ensemble de la péninsule indo-chinoise, des renseignements aussi complets que précis.

Entre ces lignes générales de partage, coulent les grands fleuves formant les voies d'accès supposées vers la Chine. A l'origine, les

Digitized by Google

golfes dans lesquels ils finissent s'enfonçaient plus profondément dans les terres ; mais les apports alluvionnaires de ces fleuves sont énormes, causés par les immenses bancs de grès et d'argile qui forment en grande partie le sous-sol de la presqu'île. En avant des embouchures de l'Irrawaddy et de la Sé-Louen s'étend un haut fond de sable qui n'a pas d'autre origine et qui se prolonge jusqu'à 150 kilomètres du rivage; celui formé par le Mékong est moins long mais beaucoup plus large, 50 kilomètres sur 600. C'est à ce continuel charroi de terres que le Cambodge, la Cochinchine, le Siam méridional, le bas Tonkin, la Birmanie, de Rangoon à Psôme, doivent leur existence.

Et ce lent travail, combiné avec l'action des courants, le soulèvement des fonds sous-marins, continue sans cesse. On peut prévoir que les deltas de l'Irrawaddy, de la Sé-Louen s'avanceront dans le golfe du Bengale, réunissant à la presqu'île de Malacca les archipels Andaman et Nicobar. La pointe de Camau rejoindra, elle aussi, la péninsule au sud de l'isthme de Ligor, faisant du golfe de Siam un nouveau Toulé-Sap, beaucoup plus grand, qu'alimenteront le Mé-Nam, le Nam-Pétriu et le Mékong.

Lorsque l'Angleterre et la France prirent pied dans l'Indo-Chine avec le désir de créer des communications terrestres rapides entre leurs nouveaux domaines et l'empire chinois, pour suppléer ainsi à l'insuffisance des ports ouverts au commerce, elles cherchèrent à s'assurer la possession des clefs topographiques de la presqu'île.

Le Tonkin traversé par le fleuve Rouge, contourné par le Mékong, nous parut être le vestibule du Yunnam et des Quang; mais le fleuve Rouge s'ouvre à grand'peine un profond sillon dans les montagnes qui entourent son delta ; son régime variable, les obstacles de son lit, le rendent peu susceptible de développer les échanges par bateaux à vapeur, tandis que les difficultés de son bassin ont longtemps paru s'opposer à l'établissement de chemins de fer. Le Mékong, dont Dutreuil de Rhins découvrait en 1892 une des sources occidentales, descend jusqu'à Kratié les marches du gigantesque escalier donnant accès aux plateaux du Yunnam ; les bancs de sable et les roches qui obstruent la majeure partie de son cours le rendent, pendant huit mois sur douze, presque inaccessible à toute autre embarcation que la pirogue; ses affluents ouvrent de précaires communications entre Laos et Tonkin,

Digitized by Google

tombent en torrents des montagnes d'Annam, drainent les rares eaux du plateau laotien.

Les Anglais, après l'annexion de la Birmanie, crurent posséder le chemin le plus direct et le plus commode « entre l'Irrawaddy et le Yang-Tsé-Kiang, entre Rangoon et Shang-Haï » (E. Reclus) ; mais, si l'Irrawaddy, de Bahmo à son embouchure, est une magnifique voie fluviale utilisée en toute saison par les steamers de l'Irrawaddy Flottilla, il est séparé des régions chinoises tant convoitées par de formidables barrières montagneuses que les caravanes franchissent, mais qu'un chemin de fer ne saurait traverser, et que les conventions de 1889, 1894, 1895 n'ont pu faire disparaître. La Sé-Louen, malgré son immense développement et son débit puissant, n'est guère utilisable que pour le flottage des bois de teak ; la nature de son bassin ne permet pas d'ailleurs les relations faciles avec le Yunnam ou le Szetchouen.

Le bassin du Mé-Nam seul, parcouru par les affluents descendant des plateaux qui s'étendent entre Sé-Louen et Mékong, facilite l'accès de la Chine méridionale par les passages commodes qui existent entre la plaine siamoise et les vallées longitudinales des tributaires du haut Mékong. On évite ainsi les difficultés montagneuses du Tonkin, et l'on tourne les chaînes parallèles des pays Chans qui créent de si sérieux obstacles au développement des railways britanniques. La clef de l'Indo-Chine est donc dans la vallée du Mékong, de Xien-Hong à Xieng-Seû, région que la France et l'Angleterre se disputèrent si longtemps, et, seul, le pays qui, politiquement ou commercialement, occupe à Bangkok une situation prépondérante peut en tirer tout le parti convenable.

Cette trouée, d'ailleurs, fut la grande route d'invasion des Chans qui se sont répandus dans toute l'Indo-Chine ; les armées chinoises la connurent, les Birmans et les Siamois se firent de nombreuses et sanglantes guerres pour s'en assurer la possession. Tant il est vrai que les grandes routes commerciales sont en général celles qui ont été suivies par les grandes migrations des peuples. La formation des nationalités une fois accomplie, la population s'est groupée suivant la fertilité du sol et les facilités de communication. Très dense dans les deltas, elle est assez nombreuse dans la vallée de l'Irrawaddy, la presqu'île de Malacca, les États Shans, très rare dans les pays laotiens, l'intérieur du Siam et les montagnes du Tonkin.

Digitized by Google

La population autochtone semble être aujourd'hui représentée par les Khas des montagnes de l'Annam, les Pennongs du Cambodge, les Chans et Moïs de Cochinchine, Kamaïts et Kamooks du Luang-Prabang, les Saraïks de Malacca, etc., qui paraissent n'être que les rameaux d'une même race. Cette race, d'origine mongolique avec affinités dravidiennes, étendait ses tribus jusque dans le Bengale oriental et l'Inde centrale; deux de ses principales subdivisions, Ngios et Lawas, formaient la population de la Chine occidentale et centrale pendant les guerres qui aboutirent à la formation de l'empire chinois par la dynastie des Tsins.

Dès le IVe siècle avant Jésus-Christ, les Lawas étaient groupés en royaume puissant s'étendant au sud du Yunnam, les Mons occupaient le delta de l'Irrawaddy avec Tathone pour capitale. Les vallées du Mé-Nam et du Mékong étaient partagées entre plusieurs confédérations de Chans ou Tiams. Plus tard les nombreux colons malais, par leurs croisements avec les indigènes, produisirent la race Khmer qui fonda un vaste empire et refoula dans les montagnes les tribus aborigènes des Chans et des Sorits.

Des tribus d'origine thibétaine s'établirent de bonne heure dans la vallée du moyen Irrawaddy; leur union avec le courant ethnographique hindou, par l'Annam, donna naissance à la race birmane dont la première capitale fut bâtie à Tagraung vers 900 avant Jésus-Christ. Trois siècles plus tard les Chans envahirent le royaume par le haut Irrawaddy, détruisirent Tagraung; la dynastie birmane alla s'établir à Prôme d'où elle fut encore chassée à la fin du Ier siècle de notre ère par les Mons du delta.

La capitale transportée à Pugan resta sous l'autorité de ses souverains jusqu'en 1291. Pendant cette période, les États Mons de Thatone et Pégu perdirent leur indépendance et la domination birmane s'étendit jusqu'à la mer.

A l'époque où les Mons, Lawas, Birmans et Khmers se partageaient l'Indo-Chine, l'Asie centrale était le théâtre des ambitions rivales des Djaws, des Chans et des Tsins. Les Djaws, qui, d'après Kingsmill (*Ethnological Sketches*), sont d'origine aryenne, avaient mis fin à la suprématie des Chans qui s'était exercée de 1766 à 1122 avant Jésus-Christ; ils conservèrent le pouvoir jusqu'en 255 avant Jésus-Christ, c'est-à-dire jusqu'à leur défaite par les Tsins. Ces derniers, habitant la province de Shensi, s'étaient, vers le VIIIe siècle avant Jésus-Christ, mélangés aux Jungs qui sont, d'après

Digitized by Google

M. de Lacouperie, d'origine sémitique. Faisant tout d'abord partie de l'empire des Djaws, les souverains Tsins avaient étendu leur domination sur toutes les régions de la Chine orientale et proclamé leur indépendance en 336 avant Jésus-Christ. La lutte pour la suprématie générale se terminait en 255 avant Jésus-Christ par l'écrasement des Djaws.

Le nouvel empire, poursuivant ses conquêtes, soumettait le royaume Chan de Tsoo (220 avant Jésus-Christ), annexant (108 avant Jésus-Christ) presque toute la confédération Chan de Mang-Man dont il faisait partie et qui s'étendait du haut Irrawaddy jusqu'à Nanning-Fou.

Ce développement de l'empire des Tsins allait apporter de profondes modifications dans les nationalités de la péninsule transgangétique.

La race chinoise cherchant le chemin du sud suivit tout naturellement les côtes d'Annam, s'assimilant la plupart des populations autochtones qui s'étaient groupées en principautés indépendantes sur le versant oriental de la chaîne côtière et refoulant celles qui ne voulurent pas accepter sa domination nouvelle dans les gorges inaccessibles des montagnes et dans la région du Bihn-Thuàn, où on les retrouve encore.

Le croisement avec la race indigène (Khas) a donné naissance à la race annamite. Le pays d'Annam, d'abord petit royaume connu sous le nom de Giao-Chi, plusieurs fois indépendant, plusieurs fois reconquis, s'assimila les mœurs et la civilisation du conquérant, tout en conservant dans ses croyances, et surtout dans son langage, la trace indiscutable de ses origines premières, ainsi que l'ont démontré les travaux de MM. Lefèvre-Pontalis et Dumoutier.

Les Karren, une des branches les plus importantes du Djaw, établis au sud du Yang-Tsé-Kiang, furent, après la défaite de leur race par les Tsins, peu à peu refoulés vers le sud-ouest par les Chans et les Mons; ils allèrent se fixer dans la région connue aujourd'hui sous le nom de pays des Kareences, entre Sé-Louen et Mé-Ping, et furent longtemps pris par les premiers voyageurs pour les vestiges des dix tribus d'Israël perdues. Les tribus Jungs, qui ne s'étaient pas unies aux Tsins, s'établirent dans la haute région entre Mékong et Sé-Louen où elles sont encore et forment les populations Lolos, Moso, Loutsé, Lissous, etc.

Les Chans, longtemps avant la perte de leur suprématie dans

Digitized by Google

l'Asie centrale, avaient constitué la puissante confédération de Mang-Man. Les guerres entre les Chans et les Birmans pour la possession de l'Irrawaddy furent nombreuses; les Chans détruisirent deux fois le royaume birman qui fut gouverné par une de leurs dynasties de 1291 à 1554. Dans les luttes entre les Tsins et la confédération de Mang-Man, les Chans eurent presque toujours le dessous. Ils furent lentement repoussés vers le sud et prirent la place des Lawas avec lesquels ils se mélangèrent, en rejetant sur le plateau de Bau et jusque dans le bassin du Mékong les tribus les moins dociles. Une de leurs grandes familles, les Lao, venant peut-être de Si-Kiang, franchit les montagnes du Tonkin où elle a laissé des traces, les Tais et les Thos, notamment dans les hautes vallées de la Rivière Claire, de la Rivière Noire du Song-Ma, et le Xieng-Kouang, et vint se fixer dans la vallée du Mékong. Une autre branche des Chans, les Chau-Taï ou Siamois qui résidaient dans le Quan-Si, s'installa dans le Xieng-Haï au xe siècle de notre ère. Elle en fut chassée vers le XIIIe siècle et continua sa marche vers le sud. L'établissement des Chau-Taï dans la vallée du Mé-Nam fut, dès 1296, le signal des guerres séculaires avec les Khmers ou Cambodgiens qu'ils refoulèrent jusqu'au Toulé-Sap, avec les Pégouans, les Birmans et même les Laotiens dont ils ont détruit le royaume de Vieu-Chau.

Pendant que les Siamois devenaient prépondérants dans le centre et le sud de l'Indo-Chine, les États Chans du nord, vestige de l'ancienne confédération de Mang-Man, ne tardèrent pas à se fractionner en une foule de principautés dont les plus importantes étaient celles de Moné, Theini, Xieng-Seù et Xieng-Maï. La Chine profita de leurs dissensions, rendant tributaire en 1730 la partie septentrionale de la principauté de Xieng-Seû, poussant même jusqu'à Vang-Pa-Pou afin d'enlever à la Birmanie la suzeraineté sur tout le pays (1769). Les Birmans, en effet, avaient reconquis leur indépendance et soumis à leur tour, outre le Pégou, les pays Chans de Moué, Xieng-Mai, Xieng-Tong, prétendant maintenir leur suprématie sur toute la région jusqu'au Mékong.

Ils soutinrent avec l'empire chinois et le Siam des luttes acharnées qui ruinèrent pour longtemps le Xieng-Seû et le Xieng-Maï. Enfin, dès 1820, le partage était effectué au gré des convoitises : les descendants des Tsins s'étendaient jusqu'à Xieng-Hang, les

Digitized by Google

souverains birmans commandaient aux pays situés à l'ouest de la Nam-Ou, le Siam avait pu victorieusement soutenir la révolte du Xieng-Maï qui s'était volontairement donné à lui.

Quoi qu'il en soit, les Chans, Taïs, Laos, dominent dans l'Indo-Chine, occupant tout le bassin du Mé-Nam, celui du Mékong jusqu'au petit royaume cambodgien et celui de la Sé-Louen jusqu'au plateau des Kareenees. La famille Taï, la dernière venue, a semblé un instant pouvoir assurer l'hégémonie de la race tout entière. L'accord franco-anglais de 1896 a mis fin à l'expansion vers le nord qui menaçait les frontières de Chine, remontant la route suivie jadis par l'émigration des Chans vers le sud.

On a vu, en effet, que les Taïs, après leur expulsion du Xieng-Haï, avaient pénétré dans le bassin du Mé-Nam. Les annales siamoises ne contiennent que des légendes fantastiques jusqu'à la fondation de la première capitale Kampeng-Phë; elles sont plus précises depuis cette époque. Vers 1350, le roi U-Thong s'établit à Ayuthia, sur l'emplacement de Vang-Lek (Vien-Lek), antique cité khmère, après avoir enlevé aux Cambodgiens le bassin supérieur du Mé-Nam, grâce à son alliance avec le roi de Sukkhotaï, chef de la confédération laotienne du Mékong.

Dès le xve siècle, les souverains d'Ayuthia et ceux de Pégu sont en guerre; en 1556, la capitale taï est prise par les Pégouans qui y placent un gouverneur de leur race et conduisent le roi de Siam en captivité. Il réussit peu de temps après à s'échapper et à rendre ses États indépendants. Cent ans plus tard, Constance Phaulcon, aventurier de génie, était devenu premier ministre du roi d'Ayuthia. Désireux d'assurer au Siam l'appui d'une nation européenne, il fit envoyer à Louis XIV une ambassade solennelle pour lui offrir la cession de Bangkok et de Mergui en échange de la protection des troupes françaises. M. Desfarges, avec un régiment, occupa Bangkok; mais Constance fut assassiné dans une révolution de palais qui eut pour conséquence l'expulsion totale des Européens, et les effets de sa politique disparurent avec lui.

Des guerres heureuses avec le Cambodge exaltèrent ensuite le renom de la famille taï. Aussi le prince Chan de Xieng-Maï, en 1750, jusqu'alors dépendant de la Birmanie, se déclara le vassal du souverain d'Ayuthia. « L'ancien royaume de Xieng-Maï, dit Mac Leod, comprenait 57 cités ou kiangs (villes enceintes ou murées),

Digitized by Google

la plupart existent encore; Muong-Nam et M.-Peh, étaient comprises dans le nombre, et les deux capitales étaient Xieng-Maï et Xieng-Haï, une ville au nord sur le Mékhok. Il s'étendait du Mékong à la Sé-Louen; au nord, il était bordé par les territoires du Xieng-Seû et de Xieng-Tong qui s'étendaient jusqu'au Mékhok, au sud par les territoires de Kampeng qui appartenaient au Siam. »

Les souverains d'Ava entendirent maintenir leur suzeraineté sur l'État rebelle. Des armées birmanes envahirent le Siam en 1759, assiégèrent Xieng-Maï et prirent Ayuthia (1767), occupant tout le pays. Mais un Chinois de l'armée de Xieng-Maï, nommé Phya-Tak, fit de Chantaboun le centre de la résistance, lutta contre les envahisseurs et plus tard choisit Bangkok pour capitale du pays insurgé. Il réussit à chasser les Birmans du Mé-Nam et se fit proclamer roi. Poursuivant ses succès il soutient le Xieng-Maï, repousse en 1771 une nouvelle invasion des Birmans, fait rentrer le Ligor dans l'obéissance et délivre enfin le Xieng-Maï. Mais Phya-Tak, haï pour ses cruautés, fut assassiné en 1782 et remplacé par un de ses généraux. Celui-ci, moins heureux, est constamment battu par les Birmans qui lançaient en outre contre Xieng-Maï les sobos restés fidèles de Xieng-Haï et de Xieng-Seû. Toutefois, la politique habile qu'il suivait avec le Cambodge lui valut en 1795 la cession des provinces de Battambang et d'Angkhor. Son fils, qui monta sur le trône en 1811, sut repousser les incursions en pays siamois, et, grâce à ses alliances avec les rois laotiens de Vien-Chan et de Luang-Prabang, porta la guerre chez les princes chans tributaires de Birmanie. Xieng-Haï et Xieng-Seû, pris après de longs sièges, furent détruits, les habitants du pays partagés entre les chefs de Xieng-Maï, Lakhon, Lampoon et Nan; ceux qui purent s'échapper se réfugièrent à Moné sur la rive droite de la Sé-Louen. Enfin le roi de Siam, avant de mourir (1824), entama les premières négociations avec lord Crawford pour la conclusion du traité de 1826.

L'héritier du trône était le Chan Phya-Mongkut, fils aîné du roi défunt; mais, d'après les notes historiques rédigées par ce prince et communiquées au Dr Mouhot, son oncle Prasat-Thong, prétextant la grande jeunesse du souverain légitime, prit le pouvoir pour son propre compte. Phya-Mongkut, interné dans une pagode, n'en devait sortir qu'en 1851.

Le règne de son oncle ne fut pas sans gloire. Le roi de Vien-

Digitized by Google

Chan voulant se déclarer indépendant, les armées siamoises commandées par le Phya-Bodin pénétrèrent en 1828 sur les territoires laotiens; le roi de Vien-Chan fut pris et conduit à Bangkok dans une cage de fer; son frère, vice-roi d'Onbou, livré par son cousin en échange de la province de Bassac transformée en fief héréditaire, eut le même sort; en raison de l'appui que les Annamites semblaient vouloir prêter à leur allié, le gouvernement siamois plaça des postes dans le bassin de la Sé-Bang-Hieu dépendant de l'Annam.

En 1840, les provinces cambodgiennes de Stieng-Treng, Melouprey, Tou-le-Repou étaient occupées, en échange de l'appui prêté au Cambodge contre l'invasion annamite. Le royaume taï s'étendit ainsi sur tout le bassin du Mékong depuis Pac-Lay jusqu'à Siemboc et les populations conquises furent transportées un peu partout, notamment dans le delta du Mé-Nam et la vallée de la Nam-Sissophon.

Lorsque Phra-Samdech-Mongkut monta sur le trône en 1851, il n'eut qu'à perfectionner l'œuvre de son prédécesseur. Il entretint de bonnes relations avec les puissances européennes et sut d'abord continuer vis-à-vis du Cambodge la politique traditionnelle. Ce pays, désolé par les guerres intestines, allait être une proie facile; toutefois il fallait attendre son épuisement complet. L'esprit national, encore vivace chez les Cambodgiens, n'aurait pas permis une annexion aussi rapide que celle du Laos; mais peu à peu l'influence siamoise grandissait à la cour d'Ondoug; le roi Norodom ne se maintenait sur le trône que grâce à l'appui donné par les troupes de son puissant voisin qui réprimaient les tentatives de remuants compétiteurs; lui-même avait reçu l'investiture à Bangkok, envoyait les tributs de fleurs d'or et d'argent, et ses actes étaient contrôlés par un résident siamois. Mais l'établissement de la France en Cochinchine fit échouer des projets dont la réalisation semblait prochaine. Avant sa mort (1868), le roi Mongkut avait dû reconnaître le protectorat français sur l'ancien royaume khmer par le traité de 1867. Dans les premières années du règne de son successeur Chulah-Longkorn, le Siam atteignit l'apogée de sa puissance. L'expansion taï menaçait l'Annam, remontait vers la Chine. Les incursions des Chans birmans étaient refoulées; le prince de Xieng-Maï repoussait le sobo de Mokmai et les Ping-Chans chassaient les Ngios des hautes vallées du Mé-Ping et de ses

Digitized by Google

affluents. En outre le gouvernement siamois faisait rentrer dans leur pays pour le cultiver et lui rendre son ancienne prospérité les habitants du Xieng-Haï et du Xieng-Seû, autrefois déportés dans le Xieng-Maï, le Lakhon, le Tern et le Muong-Nan; il renforçait les liens de suzeraineté qui l'unissaient aux princes de Muong-Nan et de Xieng-Maï; la puissance de ce dernier, notamment, était fort diminuée par l'autonomie accordée à ses dépendances Lampoon et Lakhon.

Plus tard le Siam, convoité par la France, invoquait l'amitié de l'Angleterre, et suivant ses habiles conseils créait une marine et une armée à l'européenne, commençait un réseau de chemins de fer, cherchait à mettre un peu d'ordre dans ses finances et s'associait autant que possible à toutes les grandes conventions entre nations civilisées (union postale, douanière, etc.). Mais la guerre de 1893 et l'arrangement franco-anglais doivent avoir mis fin aux rêves grandioses secrètement caressés. Dans son voyage en Europe (1897), le roi de Siam a pu voir qu'une grande nation ne s'improvise pas. Toutefois, les progrès accomplis surprennent l'observateur. Malgré la sourde et tenace opposition du parti « vieux siamois », attaché par l'intérêt au maintien des anciens usages, la transformation s'accomplit peu à peu; le degré de civilisation est bien faible encore, mais l'impulsion est donnée. Le roi compte sur le temps et l'intelligence de ses successeurs pour achever son œuvre. L'avidité de l'Angleterre ou les ressentiments de la France pourraient peut-être déjouer ses calculs.

Le Siam est aujourd'hui limité au nord par le Mékong depuis Luang-Prabang jusqu'au confluent de la N.-Huok, à quelques kilomètres en amont de Xieng-Seû, et par l'État Chan birman de Xieng-Tong; à l'ouest la frontière suit la ligne de partage des bassins Mé-Nam et Sé-Louen, laissant toutefois au Siam la vallée du Mé-Nium qui est sur le versant occidental; après avoir un instant longé la Sé-Louen, elle est constituée par l'arête dorsale de la péninsule malaise jusqu'aux États confédérés de la presqu'île. Au sud les côtes appartiennent au Siam jusqu'aux environs de Muang-Santon; à l'est la frontière va de la mer jusqu'au Touli-Sap et touche le Mékong à Buncla, un peu en amont de Sambor. La rive droite du fleuve sépare ensuite le Siam de nos possessions laotiennes jusqu'à Luang-Prabang. Le pays est en résumé compris

Digitized by Google

entre les 3° et 21° degrés de latitude nord et les 95° et 103° degrés de longitude est.

Le système orographique est très simple. Une ligne passant par Lophaburi et Raheng sépare les plaines d'alluvions au sud des hautes terres au nord, et ces deux régions différentes d'aspect sont encadrées par les plateaux chans ainsi que par les chaînes limitant à l'est et à l'ouest le bassin du Mé-Nam. Dans la partie septentrionale, l'orientation des vallées, la faible altitude des soulèvements transversaux, et par suite le peu de hauteur des passages facilitent les relations commerciales. En outre la grande arête qui borne le bassin de la Sé-Louen et qui, depuis Xieng-Tang jusqu'au plateau de Bau, sous les noms de Loi-Peh-Muang, Loi-Kum, Loi-Pak-hom, etc., atteint 3,000 mètres, offrant de rares et mauvaises communications latérales, transforme les régions du Mé-Nam et du haut Mékong en dépendances réciproques.

La ligne de partage y est constituée par le Tum-Tap-Tou qui s'appuie sur la chaîne transsélouenne, le Loi-Patang d'où sortent le Mé-Ping et le Mé-Fong, le Loi-Dok-Mai-Waï et le plateau de Muang-Pa-Pou renfermant les sources du Mé-Lou et du Mé-Kouang, le Loi-Kong-Lom et le Loi-Padang non loin de l'origine du Mé-Ing, puis se continue plus nettement accusée et va se rattacher par le Doi-Luang au massif montagneux du Luang-Prabang. Le gneiss, le quartz et le grès sont les éléments constitutifs de cette chaîne qui rarement dépasse 1,000 mètres d'altitude. A la ligne de faîte viennent se souder les plissements du sol, tous parallèles, orientés du nord-est au sud-ouest, qui séparent les diverses vallées. Ces soulèvements semblent être dus à la répercussion affaiblie des mouvements produits par l'action des forces intérieures suivant la ligne de moindre résistance aujourd'hui représentée par le grand massif d'entre Nam-Ou et Mékong jusqu'à Pac-Lay. Leur direction générale facilite les communications terrestres, mais explique la formation des rapides dans le cours supérieur du fleuve laotien qui coule jusqu'à Nong-Kay dans une étroite vallée de déchirement.

Parmi les diverses routes qui vont du Mé-Nam au Mékong, il en est peu qui offrent de sérieuses difficultés, par suite de la douceur des pentes; les plus fréquentées sont celles de Xieng-Maï à Xieng-Seû par Muong-Fang dont le point culminant est à 600 mètres; celle de Lakhon à Xieng-Haï franchit la chaîne de partage par

Digitized by Google

450 mètres d'altitude seulement en passant de la vallée du Mé-Wung dans celle du Mé-Lou. Le chemin du Xieng-Maï au Xieng-Haï par les vallées du Mé-Kouanh et du Mac-Lou est beaucoup moins usité car il s'élève jusqu'à 1,400 mètres.

Si les communications du sud vers le nord sont aisées entre le Mé-Nam et le Mékong, il n'en est pas de même à travers la partie septentrionale des massifs qui limitent à l'est le bassin du fleuve siamois et qui prolongent le grand soulèvement d'entre Nam-Ou et Mékong.

L'épaisseur des forêts, la raideur des pentes, la hauteur des montagnes rendent à peu près impossible les relations directes entre les deux versants dans la région comprise entre Pac-Lay, Luang-Prabang, Outarradit et Muong-Non.

Mais à hauteur de Pac-Lay, les chaînes riveraines s'élargissent, se transforment en plateaux, la plupart encore fort élevés, mamelonnés, qui bordent les hautes plaines du Laos et les séparent du bassin du Mé-Nam. Ces soulèvements vont finir aux environs de Lophaburi sous les noms de Dong-Phya-Eck, Dong-Phya-Yeû; ils se rattachent par le Dong-Phya-Faï à la longue arête latérale d'une altitude rarement supérieure à 500 mètres qui se continue à l'est jusqu'au plateau de Bolovens et limite au sud le bassin de la N.-Moun, affluent du Mékong.

Enfin, tout le long de la côte, les montagnes Bleues avec leurs pics de 1,500 à 2,000 mètres couvrent les provinces de Chantaboun et de Battambang; elles s'épanouissent en éventail dans les provinces de Pékim et de Pétrin et sont séparées du Dong-Phya-Faï par la trouée où passent la N.-Ban-Pakong (N.-Pétrin) et la route de Bangkok à Pnom-Penh.

P. Ibos,
Lieutenant d'infanterie de marine.

(A suivre.)

Digitized by Google

LES PHÉNOMÈNES D'ÉROSION

(SUITE)

III

ÉROSION GLACIAIRE

Mouvements des glaciers. — Les glaciers descendant des massifs montagneux ne reproduisent qu'imparfaitement les mouvements d'une époque, où ils couvraient une étendue considérable. Ils furent observés, en premier lieu, par Horace de Saussure, qui considéra la progression par glissement. Tyndall y voyait la conséquence d'une dilatation résultant du regel. Ch. Grad vit, par l'introduction d'un liquide dans les interstices, qu'il communiquait à la glace une contexture marbrée; il conclut à une relation entre le mouvement et les modifications moléculaires.

La progression varie suivant les dispositions de chaque glacier. Ceux de la vallée de Chamonix, type classique de ces études, ont été repérés par M. J. Vallot, de 1891 à 1897, avec des lignes de pierres[1]; la vitesse annuelle de la Mer de glace a été en moyenne de 137 mètres pour la partie supérieure, et de 160 mètres par an pour la partie basse; elle n'a pas été plus prononcée l'été que l'hiver. L'observateur a établi le principe de progression par le poids et la surcharge des matériaux accumulés[2]. Elle n'est pas uniforme; la ligne médiane, où la masse est plus forte, se meut avec plus de rapidité que les bords, où le frottement motive une résistance.

Le professeur F.-A. Forel, de l'Université de Lausanne, a opéré d'une façon analogue sur le glacier du Rhône. Il a placé des chaînes de pierres en ligne droite. Sur ces profils, des blocs plus gros et numérotés sont restés disposés symétriquement. Le relevé de ces

1. *Annales de l'Observatoire du Mont-Blanc*, 1897.
2. Congrès des Soc. sav. à la Sorbonne, 1897.

Digitized by Google

repères a permis de conclure d'après ces points, que la plus grande accélération de vitesse ne dépassait pas 250 mètres par an. Elle n'avait atteint sur d'autres points qu'un mètre dans le même espace de temps. Sauf ces indications, le fleuve de glace se comporta à la manière d'un cours d'eau [1].

Il n'en est pas de même pour tous les glaciers. La progression serait bien différente au Grönland. D'après le comte de Molke, un des plus puissants glaciers de cette région, celui de Sermelikfjord, dont la largeur est de 3,140 mètres, a une vitesse de progression de 0 m. 62 à l'heure, soit 18 m. 60 par jour. Le *velage* des blocs de glace tombant dans la mer à la tête du glacier, est à peu près perpétuel [2].

D'après M. A. Hamberg, qui a poursuivi cette étude sur les glaciers de la Laponie suédoise, dans la région de Kvikkjokk, la valeur de l'ablation du grand glacier de Lulbavagge, à l'altitude de 1,130 mètres, s'est élevée de 0 m. 133 à 0 m. 72 en vingt-quatre heures en juillet 1897. Sur un glacier voisin, celui de Sarjktjakko, elle a été de 2 m. 25, 1 m. 80, 1 m. 45 à l'extrémité inférieure [3].

La progression générale des glaciers suisses a été l'objet d'expériences de la part de M. Forel ; leur avancement dans les vallées aurait atteint son maximum vers 1820, et plus tard vers 1850. Depuis cette dernière époque, il paraît exister une décroissance telle, qu'on se demandait si les glaciers des Alpes n'étaient pas destinés à disparaître. Depuis 1875, ils ont repris un accroissement qui semble se poursuivre [4]. Le prince Roland Bonaparte a dressé les états de situation de plus de 200 glaciers français, avec observation régulière et méthodique. Elle dénote une relation directe avec les glaciers des autres pays, en ce sens que l'on peut dire : « Que la majorité de ceux qui sont en observation est en voie de décroissance, mais qu'une tendance à un mouvement inverse commence à se manifester en beaucoup d'endroits. »

Creusement des vallées. — Pendant le travail glaciaire, les roches sont érodées par le frottement ; elles sont polies, striées, usées et les particules ténues sont emportées par les eaux, qui s'échappent

1. *C. rend. de la Soc. de Géogr.*, 1897.
2. *C. rend. de la Soc. de Géogr.*, 1894.
3. *Ibid.*, 1898, p. 133.
4. Congrès géogr. de Londres, 1895.

Digitized by Google

du glacier avec une teinte blanchâtre ou ardoisée, communiquée par la couleur des matériaux travaillés. Le gravier s'accumule dans la moraine avec les pierres plus lourdes que les eaux sont impuissantes à entraîner. Tous ces matériaux se classent à la tête du glacier, suivant leur densité et le mode de fusion de la glace, parmi lesquels interviennent de nombreux facteurs : l'abondance des neiges, l'altitude, l'inclinaison du vallon encaissant.

Quand les glaces se sont retirées des vallées, les produits de l'érosion demeurent sous forme de moraine, amas dont le caractère principal consiste dans l'absence de stratification, puisque l'action des eaux courantes ou stagnantes n'est pas intervenue. Dans les régions inférieures des massifs de montagnes, on rencontre ces vestiges au bas de chaque vallon. Leur position plus ou moins distante des glaciers existants est un témoignage de la fusion des glaces et du travail du glacier disparu.

Les vallons où s'écoulent ces torrents de glace descendent des cimes neigeuses, semblent avoir été taillés par l'érosion triturante des blocs de glace, poussant devant eux des fragments de rochers. Cette interprétation du creusement des vallées a été l'objet de nombreuses controverses.

Elles peuvent avoir une origine antérieure à l'époque glaciaire, et avoir été ensuite soumises aux forces érosives. La dépression du sol a été combinée avec le travail glaciaire. Si l'on pouvait rétablir le cube des matériaux nécessaire au remblai, trouverait-on un volume égal à celui de la dépression contenant le glacier?

L'hypothèse du creusement a été appliquée aux fjords de Norvège, sans avoir tenu compte de la constitution de ceux-ci, offrant souvent le caractère de vallées d'affaissement.

Ce creusement s'exerce dans des conditions complexes échappant à l'analyse, puisque, pour un même type, les procédés de l'érosion sont différents. Ainsi M. Favre a remarqué dans un des glaciers du Mont-Blanc que, malgré son avancement sur une roche couverte de gazon et de terre meuble, ce fond, peu résistant, était resté intact après la fonte de la glace pendant la saison chaude. Le glacier, dans certains cas, ne creuse pas de moraine frontale, il passe par-dessus, entraînant seulement les pierres et les débris destinés à s'enchâsser dans la partie intérieure, en aplatissant seulement le dessus de la moraine.

Le mouvement érosif d'un glacier a des rapports intimes avec la

Digitized by Google

nature et la quantité de débris qu'il rejette[1]. Il en résulte que, pour le même type, la puissance est différente. Énergique dans la partie supérieure, elle s'amoindrit dans la partie inférieure, où la proportion des débris fournit des matériaux lourds portés par la glace.

L'amiral Markham, qui a étudié les glaciers du Grönland, considère qu'il est difficile, après sérieux examen, de ne pas admettre que certaines vallées ont été creusées de cette façon. Il appuie son opinion sur le volume des matériaux rejetés et le caractère des roches striées sur les bords.

Sir W. Martin Conway, qui a fait le premier la traversée du Spitzberg, a démontré avec les mêmes arguments que beaucoup de fjords y paraissent creusés par érosion[2]. Ses travaux démontrent qu'au Spitzberg, les glaciers qu'il a examinés sont séparés par des arêtes montagneuses et par suite indépendants. D'après des faits observés, il conclut aussi à une érosion en sens inverse de la pente, caractère complétant l'analogie des glaciers avec les fleuves.

Au surplus, les deux théories contraires paraissent avoir des termes de rapprochement, suivant les localités auxquelles elles se trouvent appliquées. Certains glaciers sont *travailleurs;* ils débitent non seulement une abondante quantité de glace, mais ils détruisent plus ou moins le vallon où ils sont encaissés; d'autres sont *inactifs;* ils débitent peu, la moraine est faible; ceci résulte du concours de circonstances météorologiques spéciales ou de la disposition du relief de la montagne à laquelle ils appartiennent.

Terrains de transport. — Les produits de l'érosion glaciaire sont moins importants que ceux de l'érosion météorique. Les premiers sont seulement répartis dans les groupes montagneux; les seconds le sont sur toute la surface de la terre. Quoique les régions attenantes à la zone glaciale soient couvertes de débris glaciaires, ceux-ci ne représentent pas l'importance des alluvions déposées à l'embouchure des grands fleuves continentaux.

Au delà de la zone glaciaire, le nord de l'ancien et du nouveau continent est couvert de reliques érosives distribuées avec une irrégularité où le détail des mouvements est difficile à expliquer. On

1. Le prof. Russel, *Journ. of Geology*, vol. III.
2. *Geogr. Journ.*, avril 1897.

Digitized by Google

suppose que des circonstances climatériques indéfiniment pressenties, ont été favorables au développement des glaces, et que des lambeaux détachés du continent, comme les îles et les péninsules, auraient été recouverts, aussi bien que des bras de mer survenus à une époque ultérieure, par les mouvements du sol.

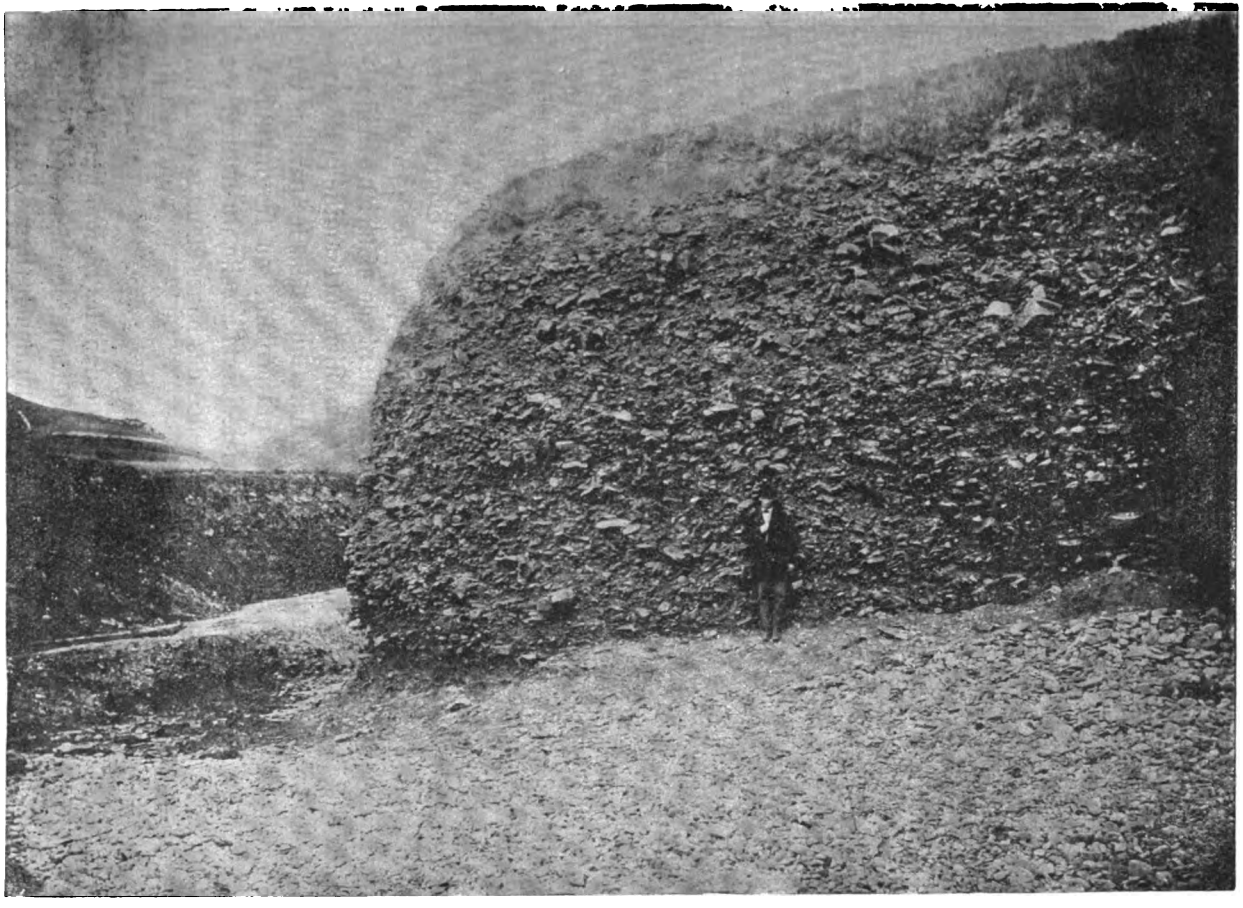
Dans le nord de l'Europe, la Scandinavie, l'Allemagne du Nord, l'Écosse, l'Angleterre en conservent des traces sous forme de blocs erratiques, de moraines, de dépôts de sables ou de boues. La partie méridionale de la Suède reste sillonnée de *sand àsars* ou collines allongées, parallèlement orientées à la direction du bassin de la Baltique et s'étendant sur des longueurs dépassant dans certains cas plusieurs centaines de kilomètres. Elles seraient la conséquence du travail des glaciers alterné avec celui des flots de la mer. La Finlande, les plaines de l'Esthonie, au nord de Doprat, sont couvertes de roches striées et de vestiges d'anciennes moraines. En Écosse, des roches striées ont été observées jusqu'à 500 mètres d'altitude.

Dans le nord de l'Amérique, ces vestiges se retrouvent jusqu'au 50° de latitude. Les grands lacs d'eau douce du nord représentent les derniers caractères du séjour prolongé des glaces, qui s'étendaient jusqu'au versant du bassin du Mississipi. Sur toute la côte du Maine, les rochers portant des stries, des cordons de sable mélangés aux cailloux roulés, et des éminences disposées en chapelet, indiquent le sens des courants glaciaires. Sur les collines du Kentucky, il existe des blocs agglomérés de jaspe rouge apportés par les glaces. Sur la Crête-Bleue, en Pensylvanie, des blocs de calcaire ont été transportés à la hauteur de 200 mètres; sur le mont Washington, à 3,000 mètres, on a retrouvé des masses de gneiss identifiées avec le sol éloigné auquel elles avaient été arrachées ; à l'est des Alleghanis, des dépôts irréguliers de 40 mètres d'épaisseur ont été reconnus comme faisant partie d'anciennes moraines [1].

Ces vestiges, deviennent de plus en plus rares en s'approchant de la zone tempérée; tantôt ils y pénètrent profondément, tantôt ils semblent relégués plus loin seulement dans le nord, ou à la base des régions montagneuses ; rares dans les plaines, ils y sont recouverts d'humus ou d'alluvions. Nous avons examiné sur le

1. A. R. Wallace, *The Great Ice Age.*

Digitized by Google



VESTIGES GLACIAIRES SUR LE BORD DE LA MER, A VAUVILLE, PRÈS DU CAP DE LA HAGUE.

Digitized by Google

littoral du Cotentin, près du cap de la Hague, dans l'anse de Vauville, un amas considérable de fragments de schistes calcaires analogues à ceux des collines voisines. Toutes les arêtes sont vives comme les débris transportés par les glaciers; ces fragments sont mélangés à des graviers, et dans certains endroits, à une gangue boueuse. Cet amas détritique est coupé par la mer comme une falaise; elle en sape la base aux fortes marées, et transforme toutes ces pierres en galets arrondis. La hauteur est environ de 10 mètres au point le plus élevé, et sa longueur visible atteint 200 mètres.

Ce dépôt paraît se prolonger dans l'intérieur sous une épaisse couche de terre végétale; les débris aux angles vifs n'ont pas été roulés par les eaux courantes; le sable boueux répandu dans les interstices ne les a comblés qu'imparfaitement, sans avoir été dilué par l'eau. Cet ensemble présente un caractère glaciaire; il permet de supposer l'existence de glaciers disparus sur les sommets élevés du Cotentin qui atteignent 180 mètres; ils auraient rempli les vallons tranchés actuellement par l'érosion marine.

On a considéré à tort certains bancs sous-marins des mers arctiques comme terrains de transport. On supposait que les glaces flottantes provenant des glaciers du Grönland et de la mer de Baffin, contenant des fragments de rochers arrachés par l'érosion, les laissaient échapper au moment de la fusion. Ces matériaux accumulés avec le temps dans des parages identiques à cause des courants réguliers, auraient formé des bancs importants. On supposait même que les bancs de Terre-Neuve avaient cette origine. Cette assertion a été détruite par l'observation répétée des glaces flottantes qui ne contiennent que des fragments de matériaux insignifiants. L'expédition du *Challenger* a pareillement examiné plusieurs blocs de glace échappés du pôle antarctique, dans les parages du cap Horn; les débris de roches pulvérulents ou fragmentés y étaient très rares. L'érosion fluviale jointe à celle du littoral est suffisante pour expliquer la présence des bancs étendus dans les régions voisines de Terre-Neuve.

Terrasses parallèles. — On remarque dans les régions glaciaires, sur le bord des vallées, des lignes parallèles qui semblent dues à une érosion littorale. Ces terrasses représenteraient les lignes d'un rivage ancien. L'eau du lac se serait retirée après la fusion des glaces par évaporation ou par la formation d'un exutoire. On fait aussi inter-

Digitized by Google

venir le soulèvement du bassin lacustre qui se serait vidé. On rencontre des terrasses parallèles sur toutes les côtes de Norvège, à une élévation atteignant plus de 50 mètres dans certains fjords. Elles furent signalées dans le principe par Bravais, pour l'Altenfjord, où l'une d'elles a plus de 30 kilomètres de longueur. Sur les bords du Moldefjord elles existent à peu près sur tous les points à des hauteurs variables. On les retrouve au Spitzberg à des altitudes considérables, avec des ossements de cétacés et des coquillages conformes à ceux de l'époque contemporaine.

Plusieurs géologues ne leur attribuent pas une origine glaciaire dans toutes leurs acceptions. Blytt fait intervenir les mouvements des eaux de la mer ou des lacs, qui, gelées pendant les froids rigoureux, auraient effrité les roches peu résistantes. D'autres, mettant de côté toute relation avec les mouvements du sol ou les effets glaciaires, considèrent les terrasses comme le résultat de la désagrégation météorique d'affleurements de couches horizontales composées de matériaux friables. Enfin quelques-uns l'expliquent par le séjour des eaux glaciaires dans un lac obstrué par un glacier fondu à un certain moment, ou disloqué par une cause indéterminée. On pourrait rapprocher de cette dernière hypothèse, la catastrophe de Saint-Gervais, en Savoie, où le lac glaciaire de Bon-Nant s'est instantanément vidé par la rupture du glacier barrant son passage. Il en est résulté une inondation de boue, entraînant des blocs de rochers qui ont causé des désastres.

JULES GIRARD.

(*A suivre.*)

Digitized by Google

LES BALÉARES

« On revient toujours à ses premières amours. » L'archiduc Louis Salvator, après avoir fait paraître un nombre considérable d'ouvrages, a reporté son attention sur une de ses premières et peut-être la plus importante de ses œuvres : *les Baléares*. Attendu que cet ouvrage, magnifiquement édité, ne se trouve qu'en peu de mains privilégiées, ou bien dans quelques bibliothèques publiques, l'écrivain, pour rendre plus accessible le résumé de ses profondes études, a réduit son œuvre à deux volumes splendides[1].

Au texte fort instructif se joignent des illustrations sans nombre, qui familiarisent vite avec des contrées, des monuments et des types, sur lesquels, pour les fixer, l'œil et la main du prince se sont posés en artiste. Dans l'avant-propos de son œuvre, l'auteur exprime le désir que ses pages puissent contribuer à diriger l'attention du dehors vers des contrées encore peu connues et si dignes de l'être. Nous croyons à la réalisation de ce vœu : l'ouvrage dont il s'agit, « solide comme un livre de science, beau comme une édition d'étrennes, » donnera l'éveil aux voyageurs et surtout à ceux qui aiment à goûter des charmes non encore déflorés par les touristes nerveux d'aujourd'hui.

Chaque île est un poème. Cette observation se présente toujours à moi, lorsque je vois surgir des flots un de ces petits mondes isolés, qui coupent la ligne de la mer. Et, quand à la nature, pour ainsi dire contemplative des îles, s'unit le prestige de souvenirs historiques, on se sentira doublement attiré vers des lieux de solitude éloquente, tels que les Baléares. Là, une belle nature s'épanouit sur une scène où se sont passés des faits intéressants : pampres et lierre y tapissent des monuments qui ont leur histoire.

Sous le nom collectif de Baléares, on comprend Majorque, Minorque et Cabrera, ainsi que les Pityuses (îles des pins) Iviça et Formentera et quelques îlots. L'archipel eut pour maîtres presque

1. *Die Balearen in Wort und Bild geschildert.* Würzburg-Leipzig, Leo Wörl.

Digitized by Google

toutes les peuplades antiques, dont les embarcations sillonnèrent la Méditerranée. Plus tard Vandales, Wisigoths, Francs et Arabes se succédèrent dans la possession de ces îles. On y parle encore à l'heure présente de l'époque des Maures, malgré les cinq siècles écoulés depuis que Jacques d'Aragon, après une lutte sanglante contre les infidèles, mit fin au règne de la dynastie des Almohades. *El tiempo de los Moros* est resté gravé dans la mémoire des insulaires, de même que de la physionomie n'a pu s'effacer le type arabe. Jusqu'à l'heure présente on célèbre annuellement par des fêtes, tant religieuses que profanes, le glorieux souvenir de la délivrance du joug arabe. Il existe encore des vestiges de ces temps lointains; tels sont : la charrue, le mode d'irrigation, les mélopées, que l'on chante en battant le blé ou en travaillant aux champs et, *last not least*, la coutume de déposer des pierres aux alentours d'un lieu sacré. Cette espèce de culte a pris sa naissance dans le désert, où l'on faisait ainsi, de crainte que le vent, en soulevant le sable, n'effaçât les marques d'une place vénérée. Peu d'espace sépare les îles entre elles, mais une certaine différence se fait sentir dans le type, ainsi que dans les vêtements et dans les coutumes des insulaires. La même remarque est applicable au climat et à la végétation. Ce qui se trouve partout dans l'archipel, malgré les nuances dont nous venons de parler, c'est le sentiment d'une hospitalité sans limites. La porte monumentale du palais s'ouvrira à ceux qui y frappent, tout aussi volontiers que l'huis de la plus humble chaumière. La piété et la pratique religieuse sont encore des qualités qu'ont en commun les anciens lanceurs de fronde, lesquels unit de plus l'aversion pour le service militaire. Iviça, dont nous allons nous occuper d'abord, comprend, avec les écueils qui l'environnent, une superficie de 572 kilomètres carrés. Comme paysage l'île offre peu d'impressions. Les hauteurs au-dessus des plaines ne sont guère considérables, mais le paisible des sites a quelque chose de reposant. La végétation est celle des pays les plus méridionaux de l'Europe et la température, dépassant en douceur celle des îles voisines, fait que les dattes réussissent particulièrement sur le sol ferrugineux d'Iviça, sol que la neige n'a jamais poudré. Un terrain de premier ordre a rendu laboureurs une grande partie des habitants qui tirent aussi grand profit de l'olivier et du cotonnier. Le pin et le genévrier croissent dans le sable au bord de la mer, le laurier-rose dans le lit dessé-

Digitized by Google

ché des ruisseaux, bruyères, mastic et romarin un peu partout. La faune n'a rien de particulier, cependant celle qui peuple la mer à proximité de la côte est bien riche. A travers le cristal pur de l'eau, on peut étudier la vie sous-marine. Entre les branches, les tiges et les rubans multicolores des algues, se voient les mouvements réfléchis des crustacés, la respiration lente des mollusques, la passivité des huîtres, le flegme ou le frétillement des poissons. Des crabes montent lentement aux rochers pour y jouir de la brise, se laissant, inertes, tomber dans l'eau au moindre bruit. Parmi les poissons, le torpédo, beaucoup de lamproies, de murènes et dans les eaux profondes des requins. Vers le soir des myriades de sardines surgissent du fond de l'eau; elles sautillent dans l'air, ce qui fait joliment briller leurs écailles argentines aux rayons du couchant. Après la disparition de l'astre se présente fréquemment le spectacle de la phosphorescence de la mer : on connaît le splendide de ce phénomène sous l'ardeur du ciel méridional.

Les salines d'Iviça rendent tout autant que celles de la voisine Formentera (île de froment), écueil mélancolique (1,846 habitants), où dix-huit maisonnettes se blottissent sous l'aile d'une église de style guerrier. Des moulins à vent, des arbres très espacés, des chèvres en masse, voilà Formentera, dont les marécages poissonneux attirent les pêcheurs des côtes de la péninsule.

Revenons à l'*Ebusus* (Iviça) des Romains, que traverse une seule route carrossable. Peuplée de 22,600 habitants, elle compte un chef-lieu, quatre ports et trois petits villages perdus dans l'intérieur. Les relations avec le dehors s'entretiennent par un vapeur qui touche hebdomadairement cette Pityuse, Palma et Valence.

L'Iviçois est gai, il a le cœur bon et le tempérament pacifique, à moins qu'on ne touche à sa corde sensible, qui souvent l'entraîne au crime. Les meurtres commis dans l'île, d'où les malfaiteurs se réfugient avec facilité en Afrique, sont ordinairement ceux qui ont pour mobile le : « cherchez la femme ». Une certaine fierté est propre à nos insulaires : en voici un exemple. Un paysan, accompagnant l'archiduc à l'occasion d'une tournée dans l'île, se plaignit de la nourriture qu'on lui avait offerte en chemin. « Bien que paysan, dit-il, je m'estime être autant que vous. » Cette observation plut au prince, qui acheta ce jour même un poulet pour le souper du mécontent. L'instruction des indigènes laisse beaucoup

Digitized by Google

à désirer; un homme qui sait écrire (*qui sa far letras*) jouit d'une considération accordée ailleurs à un savant. L'ignorance et la superstition allant volontiers ensemble, on ne s'étonnera guère de la façon dont les Iviçois traitent un mulet souffrant. Deux paysans se placent devant la bête malade. L'un d'eux tient une poule blanche, qu'il passe à son collègue de la « Faculté ».

« Prends-la, Jean, fait-il.

— La voici, Pierre, » réplique l'autre, en la lui rendant.

Nous trouvons à Iviça des proverbes caractéristiques, tels que :

« Les plaintes de l'âne tuent le curé. »

« Avant d'être né, il est déjà baptisé. »

« Dieu nous préserve du soulier qui se change en botte. »

« On te défend de sortir la nuit et tu achètes une guitare. »

Le chef-lieu, qui porte le nom de l'île, est une toute petite ville, aux rues étroites, aux maisons blanchies à la chaux et aux plates toitures. Elle s'élève au-dessus de la « Marina » sur une hauteur que Charles V entoura de fortifications contre les Barbares et dont les murs font la joie des plantes grimpantes. Un pont-levis sert de trait d'union entre la ville et la « Marina »; cependant dans la nuit cette voie de communication est interrompue. Les 7,400 citoyens d'une ville, où des palais frappés au coin de l'architecture mauresque et des édifices du temps des rois de Majorque offrent d'intéressants souvenirs, ces citoyens, dis-je, mènent une existence des plus patriarcales. Pendant les fortes chaleurs la vie à Iviça commence de grand matin. Le pont-levis à peine baissé, de piètres ânes, chargés de jarre en terre cuite qu'on va remplir d'eau, descendent vers la Marina et se heurtent aux pêcheurs chargés de marée, aux paysans et à leurs bêtes de somme, qui tous montent vers la ville. Là, le marché s'ouvre. Il semble une institution aussi utile qu'agréable, car les Iviçois y trouvent leur amusement. C'est surtout vers la fin du *mercado* que s'y présentent les élégants, avant de se rendre chez le pharmacien, dans la boutique duquel se rencontre la jeunesse dorée. Il y a encore, pour les potins de la ville, l'auberge (*fonda*) de Don Miguel Gavarra où apparaît même le gouverneur, et où l'on sirote, soit un petit verre, soit une *almendrada* (boisson préparée d'amandes amères); souvent même l'on se contente d'un verre d'eau. M. Gavarra réunit en une personne les fonctions de garçon et d'aubergiste, de chef et de menuisier et met à la disposition de ses hôtes une salle à manger, qui

Digitized by Google

sert en même temps d'atelier et de basse-cour. A midi on rentre chez soi pour la sieste. Volets et paupières se ferment et de longues courtines descendent le long des balcons : accalmie complète. Vers la journée finissante et après le dîner, il y a un renouveau de mouvement : tout le monde se porte vers la Marina. Les promeneurs en s'y rencontrant se serrent les mains, s'offrent réciproquement des cigarettes et regardent la mer. Tandis que de jeunes et intrépides nageurs s'ébattent dans les flots, des pêcheurs lancent des lignes du bord de leurs embarcations, si jolies à voir quand la brise en gonfle les voiles latines. Après avoir goûté du « fresco » on remonte en ville, où la plupart des habitants achèvent la page quotidienne du calendrier par la lecture de journaux frappés d'anachronisme. Quelques Iviçois se rendent sournoisement à la « fonda » Gavarra, lieu de rendez-vous clandestin des joueurs de hasard. L'excitation de leur dangereux passe-temps les rend souvent fort tapageurs ; alors celui, qui, préposé à veiller sur le secret des intéressés, monte la garde à la belle étoile, frappe au carreau en signe d'avertissement. En un clin d'œil cartes et enjeux disparaissent et le silence le plus complet s'établit. Il y a encore une jouissance pour les indigènes, avant que le sommeil les envahisse : ce sont les délicieuses sérénades, les chants avec accompagnement de guitare, qui s'élèvent vers le ciel diamanté par les corps célestes. Une fois les derniers accords expirés, toute vie cesse, tout s'endort, sauf les milliers de chauves-souris qui zigzaguent dans l'espace et le consciencieux guet de la nuit, qui, dans les rues abandonnées à sa vigilance, fait entendre le suprême appel : *Alabad sia Dios!*

Le chant et la danse font le bonheur des Iviçois et les travaux champêtres, les récoltes donnent lieu à ces divertissements, soit en plein air, soit en famille après le déclin du jour. On se réunit alors dans une pièce qui n'a rien de banal : ustensiles de cuisine, instruments aratoires s'y mêlent à de petites chaises tressées en feuilles de palmier, à des tables et à des bancs, où les poules juchent et se perchent familièrement, en attendant que le lévrier se couche au seuil. Une lampe, œuvre primitive de forgeron, éclaire faiblement la chambre, du plafond de laquelle descend un drôle d'appareil, où se garde le pain. Comme ornement de l'intérieur, sur des tablettes courant le long des murs, des objets céramiques, tels qu'assiettes au vernissé rouge (contrebande algé-

Digitized by Google

rienne), ou de gracieux vases en terre cuite. La nuit tombe, l'aïeule se place à son rouet, la mère vaque aux besoins du ménage, les voisins arrivent. Un cercle des vieux se forme, et tandis qu'ils s'offrent papier et tabac pour cigarettes, un jeune homme s'empare d'un tambourin qu'il frappe de la main droite armée d'une baguette, maniant en même temps de sa gauche une flûte, qui au besoin sert à l'accompagnement de ses chansons d'amour. C'est le moment où *las niñas* (jeunes filles) du voisinage font leur apparition. De jeunes garçons, occupés à tresser des nattes, suspendent leur travail et prennent des castagnettes, qu'ils se fixent aux mains. Tous quittent leurs chaussures et une danse passionnée s'engage. C'est un plaisir contagieux, s'emparant même du bon curé qui, parfois, assiste à ces ébats : le pasteur des âmes se laisse entraîner jusqu'à battre la mesure sur le tambour. L'heure s'avance, le fuseau glisse de la main de la grand'mère, la lampe pâlit. C'est le moment de servir quelques rafraîchissements, tels que des figues de Barbarie, puis la société se disperse, laissant enfin la nuit achever son œuvre de quiétude.

La superficie de Minorque avec l'écueil d'*en Colom* est de 665 kilomètres carrés. L'île compte une population de 38,200 âmes, dont 18,000 sur Mahon et 8,200 sur Ciudadela, les deux villes de Minorque, autour de laquelle des côtes rocheuses et déchiquetées avec bon nombre de grottes forment une espèce de rempart. Sous le rapport du climat cette Baléare est moins bien partagée que ses sœurs, par conséquent la végétation y est moins riche. En métaux, elle offre entre autres le cuivre et le plomb ; en fait de pierres surtout l'ardoise, de plus, d'importantes carrières de marbre. Les fossiles sur Minorque sont si nombreux, qu'ils eussent fait les délices de Cuvier. Fréquemment envahi par les Turcs ou par les pirates, gouverné passagèrement par les Anglais (1708-1782), cet immense écueil possède un passé encore plus colorié que celui des îles environnantes. *Minorica*, que de mauvaises récoltes et d'autres infortunes ont durement éprouvée, s'est dépeuplée en faveur de l'Algérie. Malgré leur patriotisme les Minorquins, ayant une peur presque insurmontable de la conscription, ont en grand nombre émigré en Afrique, où ils fondèrent les colonies Ain Taya et Fort de l'Eau. Ces endroits sont exclusivement habités par eux et par les autorités françaises. Jusqu'à l'avènement des Anglais, Ciudadela était la capitale de l'île, mais elle

Digitized by Google

dut céder alors ce privilège à Mahon, dont les fils de John Bull avaient reconnu l'importance du port. Une certaine rivalité entre ces deux endroits ne s'est pas complètement effacée. L'aristocratique Ciudadela avec ses vieux palais et ses murs effrités, plus vieux encore, puisqu'ils datent des Romains, Ciudadela est l'opposée de Mahon, laquelle sous l'égide du caducée se présente en quelque sorte en parvenu. Le type arabe des Minorquins se mêle à celui qui leur vient de la Grande-Bretagne. Sous bien des rapports les Anglais ont laissé leur empreinte à l'île gouvernée par eux. Tels sont par exemple le confort et la propreté dans l'intérieur des maisons, dont la plupart sont munies d'un cadran solaire et qu'on badigeonne chaque semaine, tant au dehors qu'au dedans. L'instruction de ces insulaires dépasse celle des *vecinos* (voisins). La vivacité de leur esprit va de pair avec un talent prononcé pour la musique, ce qui fait beaucoup apprécier en Amérique les disciples d'Euterpe, sortis des écoles de l'île. Ayant la veine caustique, les Minorquins sont de grands amateurs de sobriquets. Ainsi ils nomment les Mahonais : Inglesos et d'autres compatriotes : sangliers, petits crabes, mistral, etc. La moralité, une de leurs grandes vertus, est même proverbiale dans la péninsule. L'habitant de l'île en question est, en effet, un homme particulièrement sérieux, dont l'ardeur du patriotisme dépasse peut-être encore celle des Espagnols qui peuplent les autres parties de l'archipel. L'hospitalité sur *Minorica* est réellement hors de pair; à la campagne on ne cesse de vous offrir toute sorte de choses. A part le castillan — langue officielle aux Baléares — l'idiome de l'île est le minorquin, que l'on pourrait appeler un majorquin épuré. Des théologiens, des historiens et quelques philosophes ont publié leurs ouvrages dans cet idiome. Les familles habitant *Minorica* sont d'origine fort ancienne; mais la destruction des archives, pendant les fréquentes guerres, a fait disparaître la plupart des documents historiques, de sorte qu'il n'existe pas d'aristocratie sur l'île; cependant il s'y trouve une *gentry* qui, par parenthèse, jouit de beaucoup d'aisance. Des coutumes curieuses se sont conservées là-bas : les chaufourniers, pour obtenir du feu, allument une torche à la lampe qui brûle devant l'image de la Vierge et s'agenouillent au pied de l'autel avant de commencer leur travail. Aux grandes fêtes le sacristain traverse l'église portant une carafe remplie d'eau de Cologne, mêlée à de

Digitized by Google

l'eau pure. Il en offre à ceux qui donnent une aumône. A la campagne les enfants accourent vers l'étranger en croisant les mains, touchante invocation à laquelle vous répondez en bénissant ces néophytes de la vie. Des routes carrossables, ainsi que de bons hôtels dans les villes aident à la visite de Minorque; cette dernière est en relation directe avec Palma et l'Espagne.

Majorque, la plus importante dans le groupe des Baléares, est simplement nommée la Palma par les insulaires d'alentour. Elle s'étend sur la mer en forme de losange et compte 209,000 âmes sur 3,391 kilomètres carrés de superficie. La nature l'a comblée de ses dons : richesse du sol, végétation des plus luxuriantes, climat fort doux, montagnes et côtes pittoresques, gorges et grottes, vastes forêts et plaines admirablement cultivées : telle est *Su Roqueta*[1], qu'habite un peuple heureux et honnête. En entrant dans la baie de Palma on est saisi par le merveilleux panorama qui se déroule devant vous. Vue de la mer, l'ancienne capitale du royaume de Majorque se présente magnifiquement. S'élevant en amphithéâtre, avec de vieux remparts qui lui servent de ceinture, couronnée de tours et de flèches moyenâgeuses, elle se détache sur un fond de montagnes bizarrement configurées et dévale doucement vers la verdoyante et délicieuse *huerta*. En mettant le pied dans la ville, on s'aperçoit qu'elle vit un peu du passé, comme toute capitale déchue de son rang. Le style seigneurial rappelle l'époque qui connut le faste d'une cour. Le « palais des Rois » occupe l'emplacement de l'ancien Alcazar, et la cathédrale a été construite sur le terrain d'une ancienne mosquée : ces deux édifices ont fait disparaître toute trace du croissant. Outre ces monuments la Bourse et l'Hôtel de ville sont surtout remarquables. Aux archives de ce dernier se trouve un précieux code qu'illustra un prêtre (XIVe siècle). Il contient de magnifiques initiales et une ravissante miniature qui reproduit le couronnement des rois majorquins. Une riche série de portraits fait partie des collections artistiques de l'Hôtel de ville, dont la façade est ornée pour la Fête-Dieu des effigies ci-dessus mentionnées. L'architecture des édifices de Palma est principalement représentée par les deux styles qui précédèrent le baroque et dans lesquels s'insinuent finement de gracieux détails de fantaisie mauresque. Les rues, qu'en été on recouvre

1. Signifie petit écueil. Les Majorquins nomment ainsi leur île.

Digitized by Google

d'un vélum, sont déplorablement pavées : chose connue dans le midi. Ces voies de communication sont peu fréquentées par le monde élégant (*la clase pudiente*); mais, tandis que le Palmesan qui n'est pas peuple s'abstient de promenades pédestres dans ce dédale de ruelles, l'étranger, avide d'impressions, devra affronter les multiples obstacles qui lui barreront le chemin : mules chargées de filets remplis de poterie, ânes apportant aux citadins soit du blé, soit de la viande, truies traînées à l'enchère, charrettes avec des jarres d'eau, etc. Comme décor encore des vendeurs d'oranges, de tomates et de poivre, des hommes munis d'un chaudron minuscule et d'une cafetière dont ils débitent le contenu. Ce petit commerce ajoute à l'encombrement des rues, où des boutiques de chocolatiers, gaiement pavées de faïences claires peuvent servir de refuge.

On se lève tard dans la capitale de feu Jacques le Conquérant et l'on ne s'y couche pas tôt. Les chèvres, que le matin on promène dans les rues, donnent l'éveil à la journée, que les sérénades terminent à une heure assez indue. Cela remplace le « muezzin ». Entre ces deux laps de temps : les repas, la sieste, le casino ou le théâtre.

Le Majorquin, de caractère doux et enjoué, est très communicatif et fort sensible au moindre service qu'on lui rend. Parmi les jeunes gens la naïveté, fleur assez rare dans notre siècle, s'est conservée à un haut degré. Une Majorquine, sortie de l'adolescence, raconte à l'archiduc qu'elle désire prendre le voile, parce que les sœurs sont bonnes, si bonnes.

« J'aimerais, dit-elle, aller ou au couvent, ou à Barcelone.

— Et pourquoi à Barcelone?

— Puisque là il y a tant de soldats. »

Un jeune charbonnier qui sert de guide au prince pendant une excursion dans les montagnes, s'étonne beaucoup des croquis que ce dernier fait sur un album. A mesure que les profils des montagnes sont fixés sur les feuilles par le crayon du dessinateur, la stupéfaction de notre gars augmente. Il connaît très bien le nom de ces montagnes et ne comprend pas qu'on puisse en emporter le nombre dans un livre. Il se laisse expliquer comment cela peut se faire, après quoi : « Je comprends, monsieur commande aux montagnes et elles obéissent en venant se placer sur le papier. »

Digitized by Google

Les proverbes qui sont toujours l'expression de l'originalité d'un peuple, ne manquent guère à Majorque. Ainsi :

« Le mensonge ne paye pas de dîmes. »

« La dévotion doit céder le pas au devoir. »

« Qui craint une monture vicieuse devra aller à pied. »

« Un sac vide ne saurait se tenir debout. »

« Il y a plus de journées que de saucisses. »

« Deux fers ne peuvent se souder. »

« Un âne chez lui vaut mieux qu'une centaine de savants dans la maison d'autrui. »

La pratique du culte religieux prend une large part dans la vie du Majorquin, lequel participe volontiers aux nombreuses processions et pèlerinages; il manquera rarement la messe. Une coutume générale, c'est la récitation quotidienne du rosaire dans les familles. Tout le monde la considère comme l'acquittement d'une dette. « Allons payer notre dette », peut-on entendre dire par des personnes qui se rendent chez elles à cet effet. Aux Baléares, le curé doit souvent prendre en main le goupillon ou l'encensoir. Il y a des cérémonies religieuses pour la bénédiction des ânes, des mulets et des chevaux, de même pour les champs, pour le blé, ainsi que pour les pommes. A la procession du dimanche des Rameaux, on remarque parmi l'assistance des hommes en habits de pénitent, qui portent soit des lanternes, soit les instruments de supplice rappelant le martyre du Seigneur. D'autres fidèles se chargent d'une chaîne pesante, croisée sur la poitrine. Souvent un homme (*Nazareno*) traînant une croix et revêtu d'un costume qui rappelle celui du Christ, fait partie du cortège. A la fête : *Corpus Domini* douze prêtres représentent les apôtres et, habillés du costume traditionnel de ces derniers, ils portent les instruments qui rappellent leurs différents supplices. C'est encore une des particularités des pays méridionaux que de mêler le naïf au sublime. Sur le chemin jonché de branches de myrtes, que suit la procession, des femmes, placées derrière des tables chargées de noisettes et de marrons secs, vendent leur marchandise aux passants. Une des cérémonies les plus intéressantes est peut-être celle de la messe de minuit (*Misa del Gallo*). Avant que l'office commence un jeune garçon de 10 à 15 ans monte en chaire. Son costume rappelle celui des sibylles romaines et, pour cette raison, on nomme celui qui le porte : *la Sibila*. Un glaive en main, l'adolescent entonne une chanson qui traite

Digitized by Google

du Jugement dernier. Ce chant terminé, la sibylle fait le signe de la croix et coupe avec son glaive (quand la cérémonie a lieu à la campagne) des fils où l'on a suspendu des oublies et des sucreries.

Les danses publiques sont toujours surveillées par le clergé et les préparatifs nécessaires incombent à une confrérie, dont un des membres dirige les danses, tout en surveillant la caisse près de laquelle s'installe parfois même le curé. Les amusements chorégraphiques commencent dans l'après-midi et se prolongent jusqu'au matin. A la tombée de la nuit d'immenses chandeliers sont posés dans des coupes où brûlent de gros morceaux de bois de pin. Ces derniers exhalent une bonne odeur résineuse et éclairent presque « à giorno » la scène déjà si animée. Les danses (*mateixa*) se font à l'enchère. Sur des bancs placés en cercle s'installent les jeunes filles, après quoi leurs futurs partenaires font des offres à qui mieux mieux. Il n'est pas rare que la somme donnée par le plus offrant et dernier enchérisseur soit de 80 francs. Il reçoit des mains de l'arrangeur un jonc vert confirmant son droit et danse alors avec la *niña* qu'il a choisie, à moins qu'il ne consente à céder ses prérogatives à un de ses amis. Il y a encore d'autres étonnantes coutumes parmi les Palmesans. Si, par exemple, un mariage doit se conclure entre des personnes dont l'une sort du veuvage, on organise un cruel charivari la veille de la cérémonie nuptiale et cela dans la maison d'un des partis intéressés. Cors et tambours constituent l'orchestre qu'accompagnent des cris et des miaulements. Les fauteurs de ces sérénades ironiques sont ou les parents, ou les amis des fiancés. Cet usage existe dans toute l'île, sans en excepter l'aristocratique Palma. La veillée des morts est surtout remarquable quand il s'agit du décès d'un enfant. Lorsque l'événement a lieu au temps de la récolte des amandes, tous les veilleurs, hors les membres de la famille, se rendent, quand blanchit l'aube, aux jardins d'amandiers qu'ils dépouillent de leurs fruits, sans que personne puisse jamais porter plainte.

Si le castillan est la langue officielle des Baléares, l'idiome du peuple (à la Palma) est le majorquin, branche cadette du catalan. C'est la langue de l'amour, de la famille, ce fut en son temps celle du savant Raymond Lulle et de Romeo Burguera[1] et c'est encore à

1. Traduction de la Bible en vers et en prose.

Digitized by Google

l'heure présente le parler des troubadours (*glosadores*) qui, dans ces contrées, ne sont pas encore passés à l'état de mythe.

Palma et Alcudia sont les deux villes sur *Majorica*. Elle compte en outre 70 villages plus ou moins étendus et situés loin de la côte, laquelle, du temps des pirates, offrait peu de sécurité. Une soixantaine de familles riches et illustres à la fois compose l'aristocratie palmesane; on en devine la noble origine d'après le style des palais et des villégiatures. Des manoirs remontant au *medio evo*, de vieux sanctuaires, des lieux de pèlerinages parsemés dans l'île, sont des monuments qui relèvent le paysage et donnent à rêver. Parmi *las quintas* (maison de campagne), celle de l'archiduc Louis Salvator est une des plus jolies. Elle s'élève à proximité de la Chartreuse de Valldemosa (poétisée par Chopin et par George Sand) et porte le nom gracieux de Miramar. A l'adaptation de cette villa foncièrement majorquine ont servi les murailles d'un ancien collège. De la hauteur de Miramar s'offre un magnifique coup d'œil sur la Méditerranée, vers laquelle on descend par des sentiers fleuris, striant un parc ombreux que créa le prince. Cette maison où nous avons, d'ineffaçable souvenir, joui d'une hospitalité rare, n'est pas la seule qui appartienne à S. A. Non loin de là se trouve une *ospederia*, où le voyageur peut séjourner gratuitement pendant trois jours, pendant que sur une autre propriété archiducale sera installé à bref délai, dans la maison *Son Moragues*, un musée d'industrie agricole. Dans le Señor de Miramar les Majorquins ont trouvé pour leurs intérêts un protecteur sans pareil, qui ne travaille pas seulement *pro domo sua*.

Majorque offre une multitude de produits. L'agriculture y réussit à merveille, la fécondité du sol favorise toute sorte de culture et les meilleures essences prospèrent entre le 39e et le 40e degré de latitude. En somme, tout ce qui peut faciliter l'existence se trouve à Su Roqueta en plus ou moins grande quantité : carrières de marbre, salines, chasse, pêche au poisson et au corail, industrie en filigrane, en poterie, en vannerie, etc. Bois de chênes-verts et d'oliviers, pinèdes et vignobles, groupes de myrtes au bord des sources, jardins d'orangers apportant, en dehors de leur côté utile, de la poésie, de la fraîcheur aux sites : voilà de quoi vivre et travailler agréablement. Reste à ajouter que le mouvement maritime des six ports aide au trafic des produits de la *felix insula*, laquelle couvre de son aile protectrice l'îlot voisin de Cabrera.

Digitized by Google

Malgré le petit espace qu'elle occupe sur la mer, Cabrera n'est pas une quantité négligeable ; une côte très poissonneuse, une multitude de chèvres, de brebis et de lapins la rendent un objet de valeur. L'île, dominée par un château du XIVe siècle et comptant 31 âmes, est le séjour de prédilection des cormorans. Ces palmipèdes ne pullulent pas moins sur Majorque ; quelle côte du reste ne sert d'observatoire à ce genre de factionnaires maritimes? Dans l'archipel le nombre d'oiseaux est très considérable. Sur la Palma on compte 218 espèces de vertébrés aériens, dont la moitié de passage. L'hirondelle cependant, qui symbolise partout l'aspiration vers le lointain, l'hirondelle, dis-je, s'est faite casanière sur ces écueils qu'elle ne quitte jamais. De grand matin déjà l'air s'emplit de sons de toutes nuances, qui sortent des gorges de la gent ailée : croassement des corbeaux, plainte des mouettes, pépiement des moineaux, gazouillement des alouettes, des mésanges, des rouge-gorges, sifflement des merles et, dépassant en maîtrise solistes et chœurs, le *bel canto* du rossignol, qui, du fond des bois d'orangers, monte vers l'espace comme un cantique d'amour. Il y a encore un chanteur mignon à signaler qu'on dirait hors de concours, puisqu'il se tient toujours loin de ses camarades. C'est le moineau solitaire (*Petroncila cynanea*). Joli petit oiseau bleu, s'isolant sur un roc, où il chante avec tristesse son abandon volontaire. Après la poésie du monde ailé, celui des quadrupèdes majorquins nous paraît banal. Il n'y a pas grand'chose à en dire : aux Baléares on n'est guère encore dans le pays que rêvait Tartarin. Nous nous bornons donc à prendre acte de l'existence des indispensables animaux domestiques, des quelques représentants de la race féline et des animaux rongeurs, tels que le lapin, le porc-épic, etc. Quant aux reptiles sérieux, ils sont représentés sur Majorque par quatre espèces de serpents. Pour en venir de la faune à la flore de ces contrées, nous la trouvons des plus riches. Cueillir de ces dons de la déesse, qui fut aimée de Zéphire, tresser des couronnes, faire des bouquets de tout ce qui grimpe, frissonne, fleurit et embaume là-bas : quelles délices!

Le voyage à Su Roqueta est facile. La Palma n'est pas de ces îles exclusivement réservées aux Robinsons, mais bien une province espagnole fort civilisée, qu'un fréquent service de bateaux relie à la péninsule, à la France, à l'Italie. Grâce à cette civilisation, ainsi qu'à l'hospitalité choisie des insulaires, le voyageur ne se

Digitized by Google

heurtera ni à l'austérité du primitif, ni au malaise moral qui s'empare facilement de l'étranger dans un milieu inconnu. A l'appui de nos dires, encore une historiette (*Es moro cégo*), tirée d'une collection de contes majorquins: joli chapelet littéraire, recueilli par l'archiduc L. S.[1].

« En Algérie un Majorquin était l'esclave d'un Maure aveugle. Ce dernier dit un jour à son prisonnier :

« Si, sans me tromper, tu fais ce que je te demande, je te rends la liberté et même te donne tout l'argent que tu désires.

— Que mon maître ait confiance en moi.

— Dans mon intérêt je voudrais t'envoyer à Majorque, mais en reviendras-tu?... Voici sept paires de souliers. Tu les emporteras dans ta patrie où, pendant une semaine, tu les porteras les uns après les autres, en te promenant par monts et par vaux et chaque soir tu feras une marque à celle que tu auras portée. » L'esclave se conforma aux ordres qu'il avait reçus et, de retour en Afrique, remit au maître les sept paires de souliers. D'après le signe qui s'y trouvait, le fils du Prophète porta successivement les chaussures à ses yeux et s'en frotta. Arrivé à la dernière paire, un miracle s'accomplit : le Maure avait recouvré la vue ! »

Telle est même au loin la magie des simples odoriférants de la bienheureuse Majorque.

Mme DE HARRASOWSKY.

Vienne (Autriche), avril 1898.

1. *Märchen aus Mallorca, gesammelt v. Erzherzog Ludwig Salvator.* Würzburg-Leipzig, 1896, Léo Wörl.

Digitized by Google

SALIES-DE-BÉARN

Se you n'ou yeri mourt,
Arres n'ey bibere.

Lorsqu'un voyageur veut passer quelque temps loin de son séjour habituel, dans une localité inconnue de lui, il désire généralement la connaître un peu d'avance : il voudrait qu'elle lui soit présentée, sauf à juger ensuite *de visu*, de ses propres yeux, si les qualités attribuées à cette localité sont réelles et fondées, assignées équitablement. Cet examen anticipé est heureusement facile pour presque toutes nos villes de France, pour la plupart de nos stations balnéaires, stations d'hiver ou d'été. Croirait-on que, jusqu'à présent, il n'existait pas de livre de ce genre, ou à peu près, pour Salies-de Béarn ?

Il y avait bien dans cette ville le *Guide des baigneurs*, par Courtiades; mais ce *Guide*, ainsi que le gentil livret d'excursions offert par l'hôtel du Parc à ses clients, ne semble pas être sorti de la région, guide d'ailleurs épuisé. Il est donc opportun de donner rapidement un court aperçu, descriptif et imagé, de cette ville, à l'aide d'un joli volume qui est venu à point nommé pour combler cette lacune. C'est celui de M. S. Trébucq, intitulé : *Salies-de-Béarn et ses environs à travers les âges*, notice historique et pittoresque précédée d'une attrayante préface par Hector Malot, sous forme de lettre à M. le pasteur Léon Bost[1].

Désormais, les touristes et les baigneurs pourront aisément se rendre compte de l'originalité du pays, faire au préalable un voyage instructif et amusant *en chambre*, précédant tout déplacement. Il nous a semblé pouvoir ainsi mieux fixer nos impressions de voyage, basées rationnellement sur l'alliance de la géographie avec l'histoire. Or, l'histoire locale de Salies remonte assez haut.

1. Imprim. Lafolye, à Vannes, avec planches polychromes, hors texte, et carte du canton.

Digitized by Google

SALIES-DE-BÉARN.

Digitized by Google

Hector Malot va jusqu'à supposer le passage de Charlemagne à Salies, où le vieil empereur, revenant d'Espagne, aurait entendu « le cor d'ivoire de son neveu Roland », — malgré la distance qui le séparait de Roncevaux. Ce n'est là, sans doute, qu'une hypothèse; mais elle n'a rien d'impossible ou d'invraisemblable. En tout cas, il y a un fait certain : c'est que la prospérité du lieu est due à la présence d'une source ou fontaine salée, exploitée depuis le moyen âge comme richesse minérale et appliquée thérapeutiquement depuis un certain nombre d'années comme remède à certaines maladies. Cette source forme pour ainsi dire le pendant, ou le parallèle, opposé à la douceur climatérique du pays, dont les petites figues sucrées sont pour nous le symbole.

Selon la légende verbalisée en 1800 (le 10 prairial an VIII) par Larrouy-Salenx, alors maire de Salies, un sanglier poursuivi par des chasseurs et blessé à mort se réfugia dans un marais. Lorsque les chasseurs parvinrent à le trouver, le sanglier était couvert de cristaux de sel, et l'on connut ainsi l'existence d'une source salée. Cette légende a donné naissance à la devise béarnaise de la ville, que nous avons reproduite en tête de ces lignes, et qui signifie :

Si je n'y étais pas mort,
Personne n'y vivrait.

C'est une très heureuse synthèse des sentiments de gratitude de la population pour l'origine de ses foyers.

Si la légende béarnaise nous a été transmise sans modification depuis de longs siècles, il n'en est pas de même des armes de la ville, qui ont été parfois réduites ou simplifiées, par je ne sais quel motif. Il importe donc de rappeler, — à titre de constatation officielle, antérieure à la Révolution française, — en quels termes ces armoiries ont été décrites par d'Hozier, au milieu du dernier siècle, dans son *Armorial général* manuscrit (bien plus étendu que son *Armorial* imprimé), tome III, parmi les manuscrits du fonds français, au « Cabinet des titres » de la Bibliothèque nationale (n° 32196, p. 80-81, § 50) :

« La ville de Salies-en-Béarn porte écartelé au premier de gueules à un sameau d'argent pendant à un bâton d'or servant à puiser et porter l'eau salée, et au chef cousu d'azur chargé de trois étoiles d'or, — au deuxième d'azur à un cercle ou cuve d'argent, —

Digitized by Google

au troisième d'argent à trois fleurs de lis de sable rangées en face, et au quatrième d'or à deux vaches passantes de gueules, accornées, accolées et clarinées d'azur. »

Les armoiries ne sont-elles pas pour les yeux ce que la devise est à la pensée? Ne parlent-elles pas en termes pittoresques, comme une image frappe la vue? N'expriment-elles pas en lan-

LE SALEYS.

gage héraldique toute une série de descriptions locales, servant à commémorer les particularités du pays? Voilà pourquoi nous sommes bien aise de publier ici ce résumé, aussi substantiel que saisissant, sur les biens spéciaux de la localité.

Il est bon, d'autre part, d'apprécier l'avantage climatérique de cette ville de Salies, et, pour bien s'en rendre compte, il faut l'envisager au point de vue de la topographie, afin de faire ressortir une fois de plus les bienfaits de cette science moderne.

La ville est assise au fond d'un vaste entonnoir; mais l'on sort

Digitized by Google

de là par des pentes douces. Au milieu passe un petit cours d'eau, nommé : le Saleys. D'un côté de ce ruisseau est situé le quartier que domine Saint-Martin, église du XVIe siècle, bâtie immédiatement auprès d'un monticule que les gens du pays nomment « le Pain

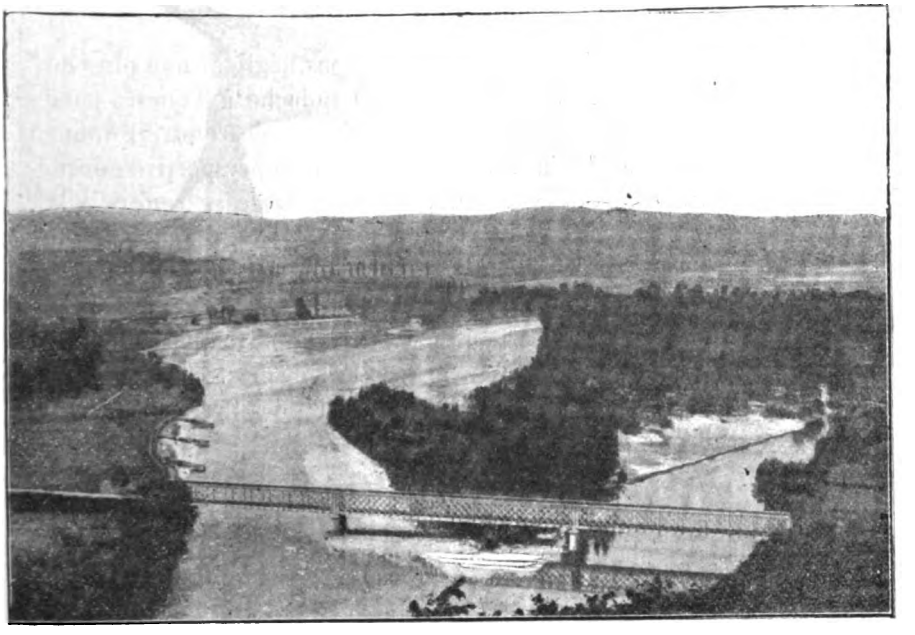
RUE DU PONTMAYOU.

de sucre », d'où l'on jouit d'une belle vue. De l'autre côté est la paroisse de Saint-Vincent, église beaucoup plus vieille que celle de l'autre paroisse, carré massif jadis crénelé, adossé à l'ancien château de Salies. Vis-à-vis de la façade de cette église, par un pont à dos d'âne jeté sur le Saleys, on arrive à un enchevêtrement

Digitized by Google

de rues et de venelles, qui n'ont rien perdu de leur cachet moyen âge. Telles sont, en particulier, la rue de l'Oumé [1], et celle de Pontmayou, qui ont inspiré à Mme la baronne Nathaniel de Rothschild une de ses plus jolies aquarelles.

La partie supérieure des maisons est souvent *en avant*, ou en surplomb, formant — selon la dénomination du pays — des *ambants*. Bien des maisons, — et ce ne sont pas les plus vieilles, —



LA PÈNE DE MU.

portent des dates de fondation, ou de construction, accompagnées parfois des noms de famille basques; par exemple l'une est datée de 1598; une autre porte l'année 1613, au-dessus du nom IDSERREMI; une autre, de 1636, est la maison des FANDECATE; non loin de là une maison a la date 1667, et ainsi de suite.

D'autres maisons sont non moins curieuses par leur construction sur pilotis, dont nous donnons la vue ci-contre (sur le Saleys).

Quel contraste entre ces curiosités d'antiquaire et le confort de

1. « L'orme », vieux mot béarnais, dont il n'existe plus actuellement — selon le dictionnaire de Lespy — que le diminutif *oumette* « ormeau ».

Digitized by Google

la vie moderne! Lorsque les touristes quittent ces ruelles étroites, au crépuscule, et que subitement tout s'éclaire, ce ne sont pas les vieilles lampes qui donnent la lumière, ni même le gaz, mais l'électricité! De la vieille ville, on passe à la neuve par un de ces ponts minuscules, pour écouter le concert sur le jardin public, concert vocal et concert instrumental, auquel concourent alternativement la fanfare municipale et l'orphéon aux voix méridionales. On semble alors sortir d'une vision, et avoir fait un bond de trois siècles!

Si curieuse que soit la ville, il ne faut pas négliger non plus de visiter les environs. Sans aller jusqu'à Bidache à l'ouest, pour atteindre Peyrehorade par le gave de Pau et descendre l'Adour jusqu'à Bayonne et l'Océan, il est bon de voir la perspective offerte du haut des ruines de Sauveterre au sud, ou de se rendre à la localité encore plus rapprochée de Castagnede; de la montée appelée Pène de Mu (sommet des Maures), par delà le gave d'Oloron que traverse la voie ferrée, on a un horizon sans bornes.

Il en est de même tout à l'entour. Sur n'importe quel tertre on se place, si le brouillard n'a pas tiré le rideau et que le soleil apparaisse, on a des points de vue admirables des Pyrénées, sur le versant qui est à notre belle France.

Mse Schwab.

Digitized by Google

MOUVEMENT GÉOGRAPHIQUE

Les chemins de fer de l'Indo-Chine; lignes anglaises en Birmanie. — Expédition de MM. Foureau et Lamy au Sahara. — Mort de N'Gouna, chef des Kel Antassar. — Une mission d'études au Soudan.

I

L'Indo-Chine française va être dotée des voies ferrées les plus urgentes. Le projet élaboré par le gouverneur général de l'Indo-Chine, M. Doumer, a été adopté par le conseil des ministres, et, à part quelques modifications, voté par la Chambre des députés; il le sera sans aucun doute prochainement par le Sénat. C'est là une date dans l'histoire de notre grande colonie d'Asie.

M. Doumer avait présenté un projet d'emprunt de 200 millions devant permettre de construire en Indo-Chine six grandes lignes ferrées dont la longueur totale était évaluée à 1,600 kilomètres. Ces lignes constituaient le point de départ d'un vaste programme prévoyant un réseau de 3,500 à 4,000 kilomètres et une dépense de 400 à 500 millions.

Le plan général consiste à établir une voie ferrée desservant la Cochinchine, l'Annam, le Tonkin et la Chine méridionale, partant de Saïgon pour aboutir au fleuve Si-Kiang. Trois embranchements principaux viendraient se greffer sur cette voie principale : l'un irait de Saïgon au Mékong inférieur, le second joindrait Hué au bief navigable du moyen Mékong, et le troisième partant de Haïphong serait prolongé jusqu'au Yun-Nan.

Pour celles des voies qui sont actuellement en projet, le gouverneur général proposait de gager l'emprunt nécessaire par les seules ressources de la colonie. Le gouvernement a, de son côté, estimé qu'il était préférable que cet emprunt fût garanti par l'État français, de manière à diminuer dans une très réelle mesure les charges annuelles.

La commission des colonies de la Chambre a, sur le rapport de M. de Lanessan, adopté le projet de loi présenté par le gouverne-

Digitized by Google

ment, mais avec certaines modifications. Elle a supprimé la garantie de l'État et y a substitué la seule garantie de l'Indo-Chine; mais elle a été d'accord avec le gouvernement pour ajouter la garantie de l'État français à celle de l'Indo-Chine en ce qui concerne la ligne de pénétration au Yun-Nan.

Le projet du gouvernement prévoyait l'émission en un seul bloc de la totalité des 200 millions à demander au public; la commission, sans rien retrancher du programme des travaux à exécuter, a classé les lignes à construire par ordre d'urgence et prévu que l'emprunt sera autorisé par émissions successives. Nous passons quelques autres points sur lesquels la commission a introduit des modifications et nous indiquons de suite quelles sont les lignes projetées.

Les lignes à construire en Indo-Chine ont été classées, d'après leur urgence, dans l'ordre suivant :

1° Haïphong à Hanoï, à Viétri et à Lao-Kaï;

2° Hanoï à Nam-Dinh et à Vinh;

3° Tourane à Hué et à Quang-Tri;

4° Saïgon au Khanh-Hoa et au Lang-Bian;

5° Mytho à Vinh-Long et à Cantho.

A ces lignes s'ajoute la ligne de pénétration au Yun-Nan, de Lao-Kaï à Yun-Nan-Sen, sur le territoire chinois.

1° La première ligne est motivée par l'insuffisance de la navigabilité du fleuve Rouge, et c'est elle qui sera prolongée dans le Yun-Nan. Le fleuve Rouge, d'une navigation peu facile entre Haïphong et Hanoï, n'est péniblement accessible qu'aux bateaux d'un très faible tonnage entre Hanoï et Yen-Bay. Les barques chinoises parviennent à Lao-Kaï et Man-Hao en ne portant qu'une petite quantité de marchandises, et encore y mettent-elles un temps très long. Aucun commerce sérieux ne peut s'établir avec le Yun-Nan, par la vallée du fleuve Rouge, si l'on n'a pas des moyens de transport rapide et à bon marché.

Cette ligne de Haïphong à Lao-Kaï, dont la longueur totale sera de 400 kilomètres, peut être divisée en trois sections. La première va de Haïphong à Hanoï. La région qu'elle traverse est riche et peuplée. Le pays est plat, cultivé en rizières, traversé par divers cours d'eau sur lesquels il faudra construire des ponts, dont un de 386 mètres sur le Taï-Binh, un autre de 127 mètres sur le Son-Laï-Vu, un troisième de 120 mètres sur le Tam-Bac, un quatrième

Digitized by Google

de 90 mètres sur la coupure du Lac-Tray, et d'autres encore. Cette section rejoint en face de Hanoï, sur la rive gauche du fleuve Rouge, la ligne de Phu-Lang-Thuong à Hanoï, actuellement en construction.

La seconde section, de Hanoï à Viétri, s'étend sur la rive gauche du fleuve Rouge jusqu'à Viétri qui est à l'embouchure de la rivière Claire. Elle traverse, elle aussi, un pays cultivé en rizières, riche et peuplé. Il faudra y construire plusieurs ponts dont un de 280 mètres sur la rivière Claire et un de 80 mètres sur le Song-Calo. La troisième section, de Viétri à Lao-Kaï, traverse un pays montagneux, très peu habité, encore moins cultivé. Les travaux d'art y seront nombreux.

2° La ligne de Hanoï à Nam-Dinh et à Vinh, d'une longueur de 320 kilomètres, donnera, dès son ouverture, les meilleurs résultats d'exploitation. Elle traverse les deltas du fleuve Rouge, de la rivière de Than-Thoa et de celle de Vinh. Elle dessert les meilleures provinces du Tonkin et de l'Annam méridional, c'est-à-dire une région riche, peuplée, en pleine activité économique.

La première section, de Hanoï à Nam-Dinh, exigera la construction de plusieurs ponts : un de 80 mètres sur le Kim-Ngli, un de 185 mètres sur le Song-Guot, un troisième de 158 mètres sur le Song-Mang-Giang, un autre de 208 mètres sur le canal de Phuly, etc. La section de Nam-Dinh à Vinh exigera un pont de 180 mètres sur le Song-Day, un de 300 mètres sur le Song-Ma, un troisième de 350 mètres sur le Song-Ca, etc. Cette ligne devra être prolongée ultérieurement jusqu'à Quan-Tri et Hué, malgré les difficultés qu'on rencontrera sur ce parcours, afin de mettre en valeur d'une façon complète la partie de l'Annam située au nord de Hué.

3° La ligne de Tourane à Hué et à Quang-Tri, longue de 195 kilomètres, aura cette utilité de mettre en communication avec le reste de l'Indo-Chine la capitale de l'Annam et la riche région qui l'avoisine. L'accès de la mer par la rivière de Hué, toujours malaisé, est presque complètement fermé pendant six à sept mois de l'année. On n'accède, de Hué à Tourane, seul port de l'Annam central, que par une route longue de 120 kilomètres, en pays montagneux, qui n'est pas carrossable, et ne le sera pas de longtemps. Faute de moyens de transport suffisants, la production ne se développe que lentement dans cette région fertile.

Les ouvrages d'art seront considérables dans la première section

Digitized by Google

de cette ligne. Au delà de Hué, la ligne traversera d'abord de belles rizières, puis des dunes et enfin la belle et riche plaine qui s'étend autour de Quang-Tri. L'importance de cette ligne augmentera considérablement quand elle sera reliée d'une part à Vinh, d'autre part à Aï-Lao et à la partie navigable du Sé-Bang-Hien, le grand affluent de gauche du Mékong.

4° La ligne de Saïgon au Khanh-Hoa et au Lang-Bian est présentée par le projet du gouvernement comme ayant les caractères d'un chemin de fer de colonisation et devant ouvrir à l'exploitation des terres riches, présentement presque inaccessibles, où toutes les tentatives de culture du café, du thé, du tabac, de la gutta-percha, faites en ces derniers temps, ont pleinement réussi.

En ce qui concerne le plateau de Lang-Bian, il résulte des observations météorologiques et des essais de culture qui ont été faits que ce vaste pays, arrosé et fertile, réunit toutes les conditions requises pour la création d'une station d'altitude. On pourrait y établir un sanatorium où les colons, les fonctionnaires et les soldats, anémiés ou malades après un séjour prolongé dans les régions basses, trouveraient l'air vif et le froid relatif qui peuvent les rétablir.

La ligne comprendrait trois sections bien distinctes; de Saïgon à Bien-Hoa, on traverse la partie supérieure du delta de la Cochinchine; c'est une région convenablement peuplée et cultivée, mais non d'une grande richesse. De Bien-Hoa à Bhan-Tiet, la ligne traverse une région boisée, à peine habitée, laissée à peu près inculte par les populations Moïs. Elle aura à franchir un grand nombre de petits cours d'eau sur lesquels les ponts seront faciles à construire; on a prévu un tunnel au Chang-Co, à une altitude de 232 mètres. De Phan-Tiet à Khanh-Hoa, la ligne suit le pied des montagnes; elle traverse plusieurs petits deltas bien cultivés, peuplés et riches, se prêtant assez bien à la colonisation, car la population indigène n'y est pas assez nombreuse pour mettre toutes les terres en valeur.

L'embranchement de Lang-Bian se détacherait de cette dernière ligne au niveau de Than-Linh; il remonterait la vallée du Phan-Tiet et celle du La-Nga pour atteindre le plateau de Lang-Bian, après un parcours de 200 kilomètres à travers une région montagneuse où les travaux d'art seraient nombreux.

5° La ligne de Mytho à Vinh-Long et à Cantho, prolongeant celle

Digitized by Google

actuellement en service de Saïgon à Mytho, desservira le sud-ouest de la Cochinchine et permettra aux riz du bas Mékong de venir facilement sur les marchés de Cholon et de Saïgon.

Malgré les intérêts divers que les deux dernières lignes peuvent présenter, M. de Lanessan, dans son rapport, les classe au dernier rang dans l'ordre d'utilité et de productivité. Il est probable que leur construction sera ajournée à un temps plus ou moins long.

Il nous reste enfin à parler de la ligne de pénétration au Yun-Nan. C'est, nous le rappelons, par la convention du 10 avril 1898, que le gouvernement chinois a accordé au gouvernement français, ou à la compagnie que celui-ci désignerait, le droit de construire une ligne de chemin de fer sur le territoire chinois allant de la frontière du Tonkin à Yun-Nan-Sen, capitale de la province du Yun-Nan. Se soudant à Lao-Kaï au réseau indo-chinois, cette voie nouvelle mettra la province chinoise en communication directe avec notre port d'Haïphong qui deviendra ainsi son entrepôt obligé. L'importance politique et économique de cette ligne est considérable, et la commission de la Chambre des députés en a approuvé la construction immédiate.

« La population du Yun-Nan, dit M. de Lanessan dans son rapport, ne dépasse guère huit à neuf millions d'individus; mais elle est laborieuse, paisible, recherche volontiers les produits européens et constituera pour notre commerce une excellente clientèle le jour où la mise en valeur du pays aura augmenté ses ressources pécuniaires.

« Enfin, le Yun-Nan est un pays salubre, à climat tempéré, où les Européens peuvent se livrer sans inconvénient à tous les travaux et où l'on peut élever tous les animaux et toutes les plantes de l'Europe. L'établissement d'une voie ferrée française en fera, économiquement, une simple prolongation du Tonkin, et le mettra pour toujours en dehors de l'influence anglaise, qui s'efforce d'y pénétrer par la haute Birmanie. Il est indispensable que cette voie soit construite sans aucun retard. »

La longueur totale de la ligne entre Lao-Kaï et Yun-Nan-Sen sera de 450 kilomètres. Le tracé projeté comporte trois sections :

1° De Lao-Kaï à Montzé, sur une longueur de 140 kilomètres. La ligne suivra la vallée du fleuve Rouge sur 75 kilomètres, puis un affluent de ce fleuve, le Sin-Hien-Ho, qui conduit, à travers des terrains schisteux, jusqu'à un col de 1,700 mètres d'altitude, et au

Digitized by Google

plateau calcaire de Montzé. Cette section est la plus difficile à construire, et elle exigera un certain nombre de tunnels.

2° De Montzé à Kouan-I, la ligne s'étend sur un plateau calcaire ondulé, où les différences de niveau ne dépassent pas 300 mètres; sa longueur est de 130 kilomètres.

3° De Kouan-I à Yun-Nan-Sen, sur une longueur de 170 kilomètres, la ligne traverse un pays à peu près plat, riche et peuplé.

Le fleuve Rouge n'étant pas navigable dans toute cette partie de son cours, le chemin de fer fournira au pays la voie commerciale qui lui manque. Avec les gisements miniers que le Yun-Nan renferme, et qui ont été explorés à diverses reprises et tout récemment encore par des missions françaises, il n'est pas douteux que le trafic de la ligne projetée ne devienne promptement rémunérateur. La province du Yun-Nan peut être regardée comme un des nœuds de l'Asie ; d'elle partent de grandes vallées allant dans toutes les directions : golfe du Bengale, golfe du Tonkin, mers de Chine. La pénétration dans ce pays peut être la source de nombreux avantages.

Le gouvernement français a voulu faire construire le plus tôt possible la ligne de Lao-Kaï à Yun-Nan-Sen, afin de lutter contre les progrès des Anglais. Ceux-ci s'efforcent en ce moment d'atteindre, avec leur chemin de fer de Birmanie, le Yun-Nan occidental et, par lui, le cours moyen du Yang-Tsé-Kiang, dont ils revendiquent politiquement tout le bassin.

Les Anglais avaient d'abord poussé de Mandalay à Myitkhyna, sur le haut Iraouaddy, leur railway de la basse Birmanie. Mais là, ils paraissent avoir été arrêtés par les hautes chaînes de montagnes qui séparent les unes des autres les vallées de l'Iraouaddy, de la Salouen, du Mékong et du Yang-Tsé-Kiang. Ce sont ces hautes montages qui ont été traversées par le prince Henri d'Orléans et M. Emile Roux.

Aussi les Anglais ont-ils récemment modifié leurs plans. Ils ont entrepris la construction d'un chemin de fer allant de Mandalay vers le Yang-Tsé-Kiang, par Tibo, l'ancienne capitale de l'empire birman, Kun-Long, Yun-Tcheou et Ta-Li-Fou. Une partie de cette ligne est déjà ouverte à l'exploitation; une autre est en construction entre Tibo et Kun-Long. De grandes difficultés se présentent encore pour atteindre la vallée de la Salouen, car la ligne de faîte entre le bassin de l'Iraouaddy et celui de la Salouen oscille, à cette

Digitized by Google

latitude, entre 1,400 et 2,200 mètres. D'autres obstacles encore plus sérieux se dresseront entre Kun-Long et Yun-Tcheou, lorsqu'il faudra affronter le massif occidental du bassin du Mékong.

II

M. Fernand Foureau, qui a déjà fait neuf expéditions au Sahara, vient de partir pour la dixième fois dans le but de se rendre d'Algérie au Soudan en passant par l'Aïr. Jusqu'à présent, l'explorateur avait été arrêté par l'insuffisance de ses moyens matériels d'action; on peut espérer que cette fois il n'aura pas à redouter pareille éventualité. Son escorte se compose de 180 tirailleurs algériens, et possède deux canons à tir rapide, afin de défendre son convoi qui compte de 900 à 1,000 chameaux et plusieurs centaines de chameliers. La colonne est placée sous les ordres du commandant Lamy, un des organisateurs des troupes sahariennes, du capitaine Reibell, et de quatre lieutenants dont un indigène. L'un de ces lieutenants est le lieutenant d'artillerie de Chambrun, beau-frère de M. de Brazza.

La mission s'est dirigée d'abord sur Ouargla. Le 19 novembre, elle est parvenue à Temassinin. Elle avait reçu l'ordre de ne pas s'écarter des territoires formellement reconnus par les puissances étrangères comme rentrant dans la sphère d'action politique de la France. Une colonne qui suit la mission doit établir à Temassinin un poste semblable à celui de Fort-Mac-Mahon.

Deux routes s'ouvraient pour gagner l'Aïr. La première, par Amguid, était celle qu'avait suivie le colonel Flatters dans sa seconde mission. L'autre était la route de l'Igharghar, plus à l'est, dans le parcours des Touareg Azdjer.

La route d'Amguid exposait la mission à être en contact avec les Touareg Hoggar, qui sont les principaux auteurs du massacre de la mission Flatters. La route de l'Igharghar mettait en rapport avec les Touareg Azdjer que M. Bernard d'Attanoux et M. Foureau lui-même affirment ne pas nous être hostiles, et qui se sont même montrés déjà quelque peu disposés à convoyer des caravanes françaises vers le Soudan central; jusqu'à présent pourtant, aucun acte sérieux n'a suivi ces démonstrations verbales.

C'est cette dernière route qui a été choisie par la mission, car

Digitized by Google

on a appris son arrivée à Aïn-el-Hadjadj, qui est situé dans la vallée de l'Igharghar à 150 kilomètres au sud de Temassinin, c'est-à-dire à cinq jours de marche.

La mission a donc repris ainsi, au départ de Temassinin, l'itinéraire de la première mission Flatters, itinéraire qui a déjà été suivi par M. Bernard d'Attanoux et par M. Foureau lui-même. Se rapprochant des Azdjer, elle va donc rejoindre la route de Ghât à l'Aïr, suivie en 1850 par Barth, et en 1877 par Erwin de Bary.

III

Un de nos adversaires acharnés, N'Gouna, chef des Kel Antassar, vient d'être tué dans la région de Tombouctou. Un petit détachement de tirailleurs soudanais, placé sous le commandement du lieutenant Gressard, opérait une reconnaissance, quand nos troupes se sont heurtées à un fort parti de Touareg que commandait N'Gouna. La rencontre a eu lieu à Emmela, à la pointe nord-est du lac Faguibine, et le chef ennemi a trouvé la mort dans le combat.

Les Kel Antassar font partie des Touareg Iguellad. Ce sont des nomades qui parcourent les pays compris entre Ras-el-Ma, Sompi, Goundam, Tombouctou et Tagane. Parmi les Iguellad, il en est qui ne sont ni pillards ni combattants. Les guerriers, ceux qui vivent de pillages, portent le nom de Kel Antassar; ils occupent surtout les rives nord et sud du lac Faguibine, et notamment Farasch, Tahakim, Ras-el-Ma et M'Bouna.

Leur chef N'Gouna exerçait sur sa tribu une énorme influence. Par sa résistance opiniâtre à notre conquête, il était devenu, pour tous les fanatiques musulmans, le défenseur du Coran, un grand marabout en même temps qu'un grand chef.

Les Kel Antassar comprennent un grand nombre de fractions. Quelques-unes obéissent à des chefs secondaires, tels que Loudegh (Alouda), frère de N'Gouna, Djeddou, et autres.

Depuis longtemps établis dans la région du lac Faguibine, les Kel Antassar proprement dits ont leurs campements surtout au nord du lac, leurs villages au sud, M'Bouna, Toukabongo, Bitagongo, leurs lougans ou terres de culture à Bankoré et autour de

Digitized by Google

la mare de Tahakim ; ils y récoltent chaque année plus de 300 tonnes de mil.

Les Kel Antassar peuvent mettre sur pied un nombre de guerriers assez considérable ; mais leur dispersion habituelle et le peu de ressources du pays où ils vivent ne leur permettent pas de gros rassemblements. Ils sont d'une bravoure et d'une endurance exceptionnelles, mais aussi cruels et fanatiques. Les noirs de la région de Tombouctou ont eu beaucoup à souffrir de leurs déprédations.

Cette tribu est de beaucoup l'une des plus turbulentes de toutes celles qui avoisinent Tombouctou. Malgré tous les postes que nous avons créés dans la région, elle a constamment tenté de reprendre ses habitudes de pillage. Dès notre arrivée à Tombouctou, le chef N'Gouna avait prêché la guerre sainte, et on lui prêtait même le projet de réunir contre nous les diverses tribus Touareg. Ses bandes, ayant Ras-el-Ma pour quartier général, venaient fréquemment dévaster les régions agricoles du Killi et du Kissou, et il a fallu souvent sévir contre elles. Ce sont principalement les deux escadrons de spahis soudanais qui ont été chargés de faire la police autour de Tombouctou et de surveiller les mouvements des Kel Antassar et des autres nomades ; dès 1894, des reconnaissances furent envoyées pour châtier ces bandes qui avaient été piller les villages que nous protégions.

Il nous suffira de rappeler les opérations dirigées en 1894 par le lieutenant Frantz, de l'infanterie de marine, par le capitaine Laperrine, des spahis soudanais, et par le capitaine Gérard. En 1895-1896, le commandant Réjou fit de nouveau donner la chasse aux Kel Antassar, dont le chef, N'Gouna, n'avait pas voulu traiter ; il engagea contre eux des reconnaissances incessantes dans lesquelles se distinguèrent les capitaines Florentin et Imbert, des spahis soudanais; le lieutenant Gouraud (aujourd'hui capitaine, à qui l'on doit la capture de Samory) ; les lieutenants de spahis de Lastic et Bérar, les lieutenants d'infanterie de marine Claudel et Burguière. Le 6 octobre 1895, le lieutenant Bérar fut malheureusement tué dans une opération contre les mêmes nomades. Ces reconnaissances, privant les Touareg de leurs points d'eau, avaient amené la soumission de nombreuses tribus, mais N'Gouna s'était encore montré intraitable et avait continué à exciter contre nous les Kel Antassar.

Digitized by Google

La suppression du 2e escadron de spahis soudanais, par décret du 25 février 1897, accrut encore son audace. Le 19 juin de cette même année, eut lieu la malheureuse affaire de Rhergo, où nos troupes tombèrent dans une embuscade organisée en grande partie par les Kel Antassar.

Le général de Trentinian envoya contre les bandes insoumises de N'Gouna une colonne ayant à sa tête les commandants Goldschœn et Klobb ; elle leur infligea, en septembre 1897, une déroute complète. En mai et juin 1898, M. Klobb a repoussé encore, dans les environs de Tombouctou des hordes d'Iguadaren et de Kel Antassar.

La mort de N'Gouna débarrasse donc la région de Tombouctou d'un adversaire dangereux et on peut espérer que la disparition de cet agitateur nous permettra d'obtenir la soumission définitive de toutes les tribus des Iguellad. Il faut attacher une grande importance à cette tranquillité des Kel Antassar ; c'est d'elle que dépend presque exclusivement le développement des cultures dans la riche vallée du marigot de Goundam, dans les plaines du Killi et du Kissou, et par suite la richesse agricole de la région nord.

IV

La capture de Samory ayant ramené le calme et la sécurité dans des régions jusque-là profondément troublées, il devient désormais possible de travailler au développement économique de nos possessions du Soudan et de l'Afrique occidentale. C'est ce que s'attache à faire maintenant le général de Trentinian, lieutenant-gouverneur du Soudan français. Il a comme programme de maintenir la paix dans les immenses territoires définitivement conquis. D'autre part, il compte, comme il l'a dit lui-même, « dans un délai très court, faire sortir du Soudan des centaines de tonnes de caoutchouc, de gomme, d'arachides, de coton, de ce coton qui abonde depuis Tombouctou jusqu'au Fouta-Djallon, depuis Kayes jusqu'à Saï, et qui vaut celui d'Amérique et d'Égypte, enfin commencer l'exportation des produits du sol et du sous-sol. » Pour mieux effectuer cette tâche, le général de Trentinian s'est entouré de collaborateurs distingués, unissant les connaissances scientifiques à la pratique.

Digitized by Google

Le général de Trentinian est parti pour rejoindre son poste à la fin de novembre et il est arrivé à Kayes au commencement de décembre. Il a emmené avec lui toute une mission, comprenant environ 80 personnes et composée d'hommes à compétences techniques spéciales et diverses, qui vont réunir sur place tous les éléments d'information utiles pour renseigner le public français sur la valeur de nos possessions et sur le parti qu'on en peut tirer.

Parmi les membres de cette mission d'études, il faut citer M. Coppolani qui a appartenu à l'administration des affaires indigènes de l'Algérie et qui doit étudier les confréries musulmanes et la population de la zone intermédiaire entre le Sahara et le Soudan; M. Jacquey, ingénieur agronome, qui doit étudier les moyens de produire le coton, avec le concours d'un courtier en coton, délégué par la chambre de commerce du Havre; M. Fouque, qui a rempli plusieurs missions à Java, Sumatra, en Birmanie et fera des recherches sur le caoutchouc et le karité; M. Nerruchat, agent de cultures, qui s'occupera des plantes susceptibles d'une utilisation industrielle; M. Rhoni, ingénieur-électricien, qui examinera le moyen d'utiliser les chutes d'eau; M. Lejeal, géologue; M. Fossat, filateur. Deux botanistes examineront les plantes susceptibles d'être utilisées, soit au point de vue agricole, soit au point de vue industriel. Enfin, un publiciste, M. Georges Bastard, et un peintre, seront chargés de vulgariser, par la plume et par le pinceau, tout ce qui peut contribuer à mieux faire connaître les ressources du Soudan. Grâce à l'impulsion ainsi donnée par le général de Trentinian, le Soudan, aujourd'hui pacifié, ne peut manquer d'avoir une situation de plus en plus prospère.

GUSTAVE REGELSPERGER.

Digitized by Google

LES ILES CAYMAN

Par l'Hon. E. PARSONS

CUSTOS DES ILES

Traduit par A.-L. PINART

Les îles Cayman qui forment partie de la colonie de la Jamaïque consistent en trois îles : Grand Cayman, Petit Cayman et Cayman Brac; elles sont situées entre le 79°44′ et 81°26′ O. de Greenwich et les parallèles de 19°44′ et 19°46′ N. Elles furent découvertes par Colomb dans son voyage de retour de Puerto Belo à Hispaniola et furent nommées par lui las Tortugas en raison du nombre considérable de tortues qui abondaient sur ses côtes. Le nom actuel est, suppose-t-on, dérivé du mot caiman ou alligator, en raison de la ressemblance que porte à cet animal la plus grande île, quand on l'aborde de l'est. Les îles Cayman n'ont jamais été occupées par les Espagnols; elles furent occupées par les Anglais peu après la conquête de la Jamaïque et les archives du Conseil privé montrent que des mesures furent prises par le gouvernement du général d'Oyley pour leur protection et leur peuplement.

Grand Cayman, qui est la plus grande des trois îles, se trouve à une distance de 178 milles nord-nord-ouest de Negril Point, sur la côte nord de la Jamaïque. Elle a 17 milles dans sa plus grande longueur de l'est à l'ouest et 4 milles de largeur à la partie orientale et 7 milles à la partie occidentale. Les côtes sont en certains endroits abruptes et entravées de rochers, mais l'élévation de l'île ne dépasse nulle part 150 pieds : la partie orientale et une grande partie de la partie septentrionale sont protégées par des récifs de coraux renfermant des ports d'étendue considérable et profonds, mais dont les entrées sont trop étroites et tortueuses pour permettre l'usage, sinon à de petits navires. Un de ces ports, le Great Sound au nord, n'a pas moins de six milles en travers. Le seul ancrage pour les grands navires à Grand Cayman est sur la partie occidentale, à environ 1 mille 1/4 au nord de la pointe sud-ouest.

L'île est bien boisée et produit des bois de teinture, de l'acajou, du cèdre et d'autres essences. Le palmier à toiture y vient en abondance et les naturels en emploient les feuilles ouvertes comme couverture pour leurs maisons, et, des fibres qu'ils tirent des pousses supérieures, avant qu'elles ne soient ouvertes, ils fabriquent des cordages, des lignes de pêche, des chapeaux, des paniers, des éventails et du tanin.

Les produits du sol sont similaires à ceux de la Jamaïque et ses animaux et oiseaux sauvages y sont les mêmes. Il y a de bons pâturages, surtout d'herbe de Guinée, et les chevaux, le bétail, les porcs et la volaille y sont élevés en assez grande quantité pour faire face à toutes les demandes.

Digitized by Google

Dernièrement des dépôts de phosphate d'une valeur considérable y ont été découverts et des cargaisons en ont été envoyées en Amérique et autre part pour la fabrication des engrais.

Des poissons de tous genres abondent autour des côtes : on les pêche en grande abondance durant les mois d'été et on les vend usuellement à 15 centimes la livre. Parmi les curiosités naturelles de l'île, il y a une grotte, près de Boddentown, qui s'étend quelques centaines de mètres sous la mer et une citerne naturelle à East-End, que l'on dit avoir de 13 mètres 1/2 à 14 mètres de profondeur, contenant une eau claire et douce. Cette citerne a une longueur d'environ 24 mètres et une largeur de 16 mètres 1/2 et se trouve située au milieu d'une falaise de roches de silex solide. On dit que, à l'approche d'une tempête, ses eaux assument un aspect trouble et laiteux et qu'elle émet des émanations pestilentielles. Il y a aussi une grotte dans la partie nord de l'île, à environ 1 mille 1/2 de Old Man's bay et qui contient de larges passages souterrrains.

D'anciennes traditions prétendent que Grand Cayman fut, à un moment, le rendez-vous des boucaniers ou pirates de la mer, qui de là tombaient sur les navires passant proche, qu'ils abordaient de nuit, loin du rivage, dans des embarcations armées. Ces maraudeurs se protégeaient contre les attaques éventuelles par de lourds canons montés sur le rivage rocheux dans l'intérieur des récifs de coraux où on ne pouvait les approcher que par bateaux. Beaucoup de ces canons se retrouvent encore enfouis dans le sable à Gun bay à la côte orientale. Trouvant qu'ils ne pouvaient résister sur l'île, en raison de la présence de bâtiments de guerre, les boucaniers s'échappèrent dans leurs bateaux vers la côte américaine et abordèrent sur les rives du Mississipi.

Entre les années 1734 et 1741, Grand Cayman devint une colonie et les concessions de terre suivantes sont enregistrées aux archives de Spanishtown :

3,000 acres de terres à Danl. Campbell, John Middleton et Mary Campbell, datée du 7 septembre 1734 et comprenant presque toutes les terres au nord, en bordure sur le Great Sound.

1,000 acres de terres à Mary Bodden, datée du 28 novembre 1741, l'emplacement probable de Boddentown.

1,000 acres de terres à William Foster, datée du 28 novembre 1741, à l'emplacement de Georgetown, la présente capitale de l'île.

1,000 acres de terres à Saml. Spofforth, datée du 28 novembre 1741, dans une localité inconnue.

1,000 acres de terres à Murray Crymble, datée le 28 novembre 1742, dans une localité aussi inconnue.

Les habitants d'aujourd'hui sont, sans aucun doute, les descendants des émigrants mentionnés dans ces concessions et de leurs serviteurs, car chaque concessionnaire avait, suivant ces contrats, l'obligation d'emmener avec lui un certain nombre de blancs en dehors des esclaves. Suivant Long il y avait, en 1774, 106 personnes blanches dans l'île; ils avaient un chef ou gouverneur choisi par eux et des magistrats nommés par le gouverneur de la Jamaïque; ils conduisaient eux-mêmes leurs propres affaires. La population, d'après le recensement de 1891, est au nombre de 4,322 habitants, parmi lesquels environ 300 étaient absents au moment de l'opération. Parmi ceux dont on établit

Digitized by Google

alors le registre, il y avait 1,904 hommes et 2,418 femmes. Le gouverneur, sir Henry Norman qui visita les îles en mars 1884 dit que les habitants sont tempérés, forts, grands et d'apparente bonne santé, la plupart blancs ou noirs. Avec les bois que fournit l'île, ils se bâtissent des maisons proprettes et des goélettes de 20 à 90 tonnes avec lesquelles ils pêchent la tortue sur les cayes et les bancs de l'Amérique centrale et font le commerce entre les îles de la côte du Honduras et les États-Unis. Les habitants de ces îles, écrit sir Henry Norman, envoient dans leurs goélettes des cocos et des tortues à la Jamaïque et en rapportent de la farine et les autres nécessités de la vie. Ils récoltent leurs propres provisions locales ainsi que la canne à sucre et élèvent du bétail. Il y a très peu d'argent dans l'île, mais il n'y a pas de pauvreté, la plupart des habitants pouvant satisfaire à tous leurs besoins. Il n'y a pas de liste des pauvres.

On peut se former une idée du caractère et des coutumes de ces habitants par le fait qu'au moment du recensement de 1891, il y avait 633 maisons sur l'île dont 503 étaient plancheyées et dans ce dernier nombre, 208 avaient des toitures en feuillets. Sur le chiffre de la population mentionnée plus haut, 1,418 pouvaient lire et écrire et 1,074 pouvaient lire seulement.

Les principales villes ou hameaux du Grand Cayman sont Georgetown, la capitale, Boddentown, West bay, Prospect et East End et quelques autres villages de moindre importance : tous sont sur la côte. A Georgetown, il y a une église presbytérienne, un palais de justice qui contient les bureaux d'administration publique, une école et une prison en mauvais état. Il y a des chapelles et des écoles appartenant aux presbytériens à Boddentown, West bay et East End. Il y a aussi des palais de justice et des prisons dans les autres districts.

Au point de vue judiciaire, l'île est divisée en quatre districts, à savoir Georgetown, Boddentown, Prospect et East End. Une cour de première instance fonctionne dans chacun de ces districts : la cour principale a trois juges et tient ses sessions tous les six mois à Georgetown. De cette dernière cour on peut faire appel à la cour suprême de la Jamaïque.

Les revenus proviennent des droits d'importation, de la taxe électorale, d'une taxe sur les goélettes et bateaux, des droits d'ancrage sur les bâtiments de passage, d'un droit d'exportation sur les phosphates ou autres produits pour engrais, ainsi que d'une taxe sur le bétail et les chevaux.

Dernièrement un service postal irrégulier a été établi entre Georgetown, la capitale de Grand Cayman, et Kingston de la Jamaïque. Les habitants apprécient les bienfaits de ce service, cherchent maintenant à l'étendre aux autres ports et désirent l'émission de timbres-poste spéciaux dont ils pourraient dériver un revenu.

Le climat de Grand Cayman est chaud mais extrêmement sain. Long a fait la remarque qu'il n'existe peut-être pas au monde un endroit plus sain. Il existe sur l'île un médecin qui reçoit 100 livres sterling du gouvernement et a droit de pratiquer pour son compte. Parmi les plus petites îles du groupe des Cayman, Petit Cayman a 9 milles de long suivant la direction est-nord-est — ouest-sud-ouest, et a à peu près 1 mille de large ; Cayman Brac a 10 milles en longueur est-nord-est — ouest-sud-ouest et environ 1 mille en largeur.

Digitized by Google

Elles sont situées au nord-est de Grand Cayman à une distance d'environ 70 milles. Les deux îles sont séparées par un canal d'environ 7 milles de large et par conséquent en vue l'une de l'autre.

A l'époque de la visite de sir Henry Norman à Petit Cayman en 1884, il n'y avait que 35 habitants, tous blancs et appartenant à deux familles, celles des Bodden et des Scott, noms très anciens et très connus aux îles Cayman. Comme il y avait au moins trois générations dans chaque famille, il y avait plusieurs maisons, celles de chaque famille se trouvant groupées ensemble. Ici il n'y a pas de construction de bateaux comme à Grand Cayman et les gens y mènent une vie extrêmement isolée, mais ils sont forts et jouissent d'une excellente santé. Quand sir Henry Norman visita à nouveau Petit Cayman en mai 1888 la population était montée à 41 desquels 25 étaient des Bodden, 16 des Scott et 2 des Hunter. On y faisait alors les premiers essais de construction de navires. Une belle goélette de 56 pieds de long, 18 de large, de 57 tonnes, était alors sur les chantiers et presque achevée. Le missionnaire baptiste, stationné à Cayman Brac, visite Petit Cayman une fois toutes les six semaines et y séjourne pendant environ huit jours.

Cayman Brac est située à environ 7 milles de Petit Cayman. Sir Henry Norman, qui la visita en 1884, écrivait à ce sujet ce qui suit après sa visite : « Les habitants sont aussi forts, grands et paraissent en aussi bonne santé que ceux des autres îles. On y construit des goélettes, mais l'ancrage est dangereux et les navires n'y restent pas à l'ancre, et, s'ils sont retenus par une circonstance quelconque, ils courent sur Petit Cayman et jettent l'ancre à l'abri d'un récif de corail à l'extrémité orientale de l'île. » Sir Henry Norman trouva que, pratiquement, il n'existe que peu de communications entre Cayman Brac et Grand Cayman et que, malgré que les lois les considèrent comme une même agglomération, ils sont de fait presque indépendants les uns des autres : les revenus tout petits de Cayman Brac servent à l'entretien des chemins de Cayman Brac elle-même. Il n'y avait aucune école ni chapelle sur l'île quand sir Henry Norman la visita en 1884, mais il vit des bibles et des livres de prière dans les maisons, et dans les familles on s'occupait un peu de l'éducation. Quand il revisita l'île en 1888, il y trouva une chapelle proprette et une école qui y avaient été érigées par le missionnaire baptiste qui y a élu séjour.

Le recensement de 1891 a donné à Petit Cayman une population de 60 personnes et de 528 à Cayman Brac. Il y avait 12 maisons dans la première et 94 dans la seconde et la proportion des personnes sachant lire et écrire était de 50 p. 100.

Les affaires des îles Cayman sont gérées par un corps appelé « Justices and Vestry (juges et fabrique), » composé de magistrats nommés par le gouverneur de la Jamaïque et des membres élus par la fabrique. Les décisions de ce corps deviennent lois après avoir été approuvées par le gouverneur de la Jamaïque dont le pouvoir à cet effet est défini dans les Actes Impériaux.

Nota. — En 1838, après la manumission des esclaves, un grand nombre de ceux-ci émigrèrent à Ruatan et Utilla, où on les reconnaît encore aujourd'hui, eux et leurs descendants, à leur patois assez particulier. — A. P.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE ET COMPTES RENDUS CRITIQUES

DES SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE ET DES PUBLICATIONS RÉCENTES

Marseille, le 12 décembre 1898.

Monsieur le directeur,

Je vous prie de rectifier une petite erreur qui s'est glissée dans le dernier fascicule de la *Revue de Géographie* : je ne suis pas l'unique auteur des *Études sur Marseille et la Provence* publiées par notre Société à l'occasion du Congrès national de cette année.

Ces études comportent cinq travaux ; je n'ai à mon actif que le dernier : *Les voyageurs provençaux*.

Les quatre autres sont dus à MM. Reppelin, Clerc et Masson, professeurs à l'université d'Aix-Marseille, et à M. Hubert Giraud, sous-directeur de la Compagnie générale des Transports maritimes, secrétaire de notre Société.

Veuillez agréer, monsieur le directeur, l'assurance des sentiments de profond respect avec lesquels je suis votre bien dévoué serviteur.

CL. BARRÉ.

SEPTIÈME CONGRÈS INTERNATIONAL DE GÉOGRAPHIE (Berlin 1899).

Berlin S. W., Zimmerstrasse 90, novembre 1898.

Le Congrès international de Géographie, par une résolution prise dans la séance du 3 août 1895, lors de sa sixième session tenue à Londres, a accepté l'invitation que lui ont adressée les membres allemands de tenir la prochaine session en 1899 à Berlin.

La Société de Géographie de Berlin (*Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*), à laquelle un Conseil général allemand prête son concours, s'impose comme un devoir d'honneur de mettre cette résolution à exécution. Elle adresse donc aux géographes de tous les pays, spécialement à toutes les sociétés de géographie et à leurs congénères, une invitation cordiale à prendre part à la septième session du Congrès international de Géographie, qui aura lieu à Berlin du jeudi 28 septembre au mercredi 4 octobre 1899.

On prend déjà des dispositions pour pouvoir faire, tant avant qu'après le Congrès, des excursions à des endroits présentant un certain intérêt au point de vue de la géographie physique ou à celui de la géographie commerciale ; la Société de géographie de Hambourg, en particulier, d'accord avec le Sénat de cette ville libre hanséatique, a déjà invité le Congrès à visiter Hambourg.

Digitized by Google

Le programme détaillé de l'organisation du Congrès ainsi que le programme général de ses travaux seront distribués aussitôt que possible.

Les sujets à traiter dans les séances seront groupés de la manière suivante :

1. Géographie mathématique, Géodésie, Cartographie, Géophysique.
2. Géographie physique (Géomorphologie, Océanologie, Climatologie).
3. Géographie biologique.
4. Géographie industrielle et commerciale.
5. Ethnologie.
6. Géographie topique, Chorographie, Voyages d'exploration.
7. Histoire de la Géographie et de la Cartographie.
8. Méthodologie, Éducation, Orthographe des noms géographiques.

On a décidé de ne pas organiser d'exposition générale, mais il est possible qu'il y ait des expositions spéciales privées.

La cotisation des membres, messieurs ou dames, est de 20 marks (25 francs ou 1 livre sterling). Les membres ont le droit de voter dans les délibérations du Congrès, de prendre part aux dispositions générales prises par celui-ci et de recevoir les publications du Congrès. Moyennant un payement additionnel de 10 marks (12 fr. 50 ou 10 shilling), les membres peuvent se procurer un billet de dame, donnant droit à une dame de participer, comme associée, à toutes les séances et à toutes les dispositions générales du Congrès, sans pourtant lui donner une voix dans les débats, ni le droit de recevoir les publications.

Ceux qui ont l'intention d'assister au Congrès sont priés de vouloir bien le faire savoir, aussi vite que possible, en s'inscrivant sur le bulletin d'adhésion ci-joint, afin qu'on puisse leur expédier toutes les communications ultérieures relatives au Congrès.

Les cotisations peuvent se payer d'avance, et l'on enverra une carte de membre ou d'associée dès que l'on aura reçu l'argent. Sans cette carte aucune personne ne sera admise aux séances ni aux fêtes du Congrès.

Tous ceux qui désirent présenter des propositions au Congrès, lui soumettre les résultats de leurs recherches, ou faire une communication sur un sujet d'intérêt général et permanent, sont également priés de vouloir bien annoncer les sujets qu'ils ont choisis avant le 1er avril 1899 et d'expédier leurs manuscrits avant la fin de mai 1899.

Le temps accordé à chaque orateur est de vingt minutes, mais la Présidence a le droit de faire des exceptions, si le sujet à traiter est d'une importance générale et extraordinaire. D'après l'usage des Congrès antérieurs, les langues admises sont le français, l'anglais, l'allemand et l'italien.

Toutes les propositions annoncées et tous les mémoires reçus au bureau du Congrès seront examinés par une commission spéciale, et ceux qui seront jugés dignes d'intérêt auront leur place assignée au programme des séances, tant que le temps dont on dispose le permettra.

Chaque mémoire accepté et destiné à être inséré dans le Bulletin quotidien du Congrès doit être accompagné d'un résumé de 1,500 mots au plus ; les auteurs sont priés de vouloir bien remettre le résumé avant le 1er août 1899.

Digitized by Google

Les motions à faire au Congrès ne seront acceptées que formulées par écrit et bien motivées avant le 1er juillet 1899.

On est prié d'adresser toute la correspondance relative au Congrès ainsi qu'il suit :

VIIme Congrès international de Géographie
Berlin S. W., Zimmerstrasse 90.

et les cotisations au

Trésorier du VIIme Congrès international de Géographie
Monsieur Bütow
Berlin S. W., Zimmerstrasse 90.

La Société de Géographie de Berlin

GEORG KOLLM — Secrétaire général.
F. BARON VON RICHTHOFEN — Président.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS

Séance du 9 *décembre* 1898

PRÉSIDENCE DE M. LE MYRE DE VILERS, DÉPUTÉ

Dans une lettre datée du 13 novembre, le commandant Marchand, au moment de son départ pour Fachoda, pour, de là, effectuer son retour par l'Abyssinie, annonce qu'il envoie à la Société deux autographes en langue arabe du mahdi, ainsi que des proclamations religieuses faites à Omdourman.

Parti de France pour le Soudan, en même temps que la mission économique organisée par le général de Trentinian, M. Emile Baillard écrit qu'il compte se rendre à Tombouctou, puis dans la boucle du Niger pour y étudier la question des débouchés commerciaux.

M. de Béhagle envoie de Gribingui, le 10 août, une lettre dans laquelle il complète sur quelques points l'étude qu'il fit de la Kemo et de la Toumi.

M. Bonnel de Mézières, dans une lettre datée de Bangui, le 24 septembre, donne des nouvelles de la mission de Béhagle et notamment de M. Mercuri, qu'il savait campée à Cza, sur la rive gauche du Ba-Boussou, à quatre heures de marche de Korbol. Il avait pour voisin Garouang, sultan de Baguirmi, chassé de Massénia par Rabah, sultan du Bornou.

M. Bonnel de Mézières devait, le 24 septembre, quitter Bangui avec ses quatre compagnons et, précédé de ses charges, remonter vers le nord.

M. Rechmewski rend compte de son exploration à l'ouest de l'Ankarana, qui forme la pointe septentrionale de la grande île de Madagascar.

Cette exploration, appuyée sur des observations astronomiques, fixe nos connaissances sur les bassins du Sambirano et de l'Ifasy, ainsi que sur les cours d'eau intermédiaires et sur la crête montagneuse qui les encadre à l'est.

Ce pays, fertile et riche en essences et caoutchouc du côté des montagnes,

Digitized by Google

est souvent dénudé sur la côte; mais il y aurait lieu de lutter contre le débordement systématique des Malgaches.

M. G. Saint-Yves, continuant son voyage scientifique dans l'Erythrée, donne, dans sa dernière lettre datée de Mongollo, 20 octobre, des renseignements orographiques et hydrographiques intéressants sur le pays baza qui se partage entre le bassin du Mareb et le bassin du Barca.

M. Georges Brousseau, chargé, de 1894 à 1898, d'une mission au « contesté » franco-brésilien, est revenu de son importante exploration avec un levé comprenant le pays du fleuve Oyapock au fleuve Araguary. Cette région, où, seul, M. Coudreau a fait d'intéressantes observations, est aujourd'hui connue. M. Brousseau, qui, en 1894, relevait le cours de la Carsevenne et de son principal affluent la rivière Carnot, a pu, cette année, grâce à ses explorations et aux renseignements fournis par MM. Hippos, Rodrigues, Ross, chercheurs d'or, Glay, naturaliste, et le P. Fabre, aumônier militaire de Cayenne, établir une carte à peu près complète de cette contrée qui n'a pas moins de 450 kilomètres de côtes et qui s'étend entre le 52e et le 56e degré de longitude.

La séance s'est terminée par une conférence dans laquelle M. E. Salesses, capitaine du génie, a parlé de l'utilité et de l'importance de l'établissement d'un chemin de fer allant de Konakry au Niger navigable.

Le voyageur était parti, le 1er octobre de l'année dernière, avec deux autres capitaines, également de l'arme du génie, cinq sous-officiers et un important matériel d'instruments scientifiques et de cadeaux destinés aux rois nègres que la mission aurait à se concilier.

Une carte a permis à l'assistance de suivre aisément les développements nourris de faits, d'observations précises et de conclusions parfaitement nettes du capitaine Salesses.

Ses itinéraires sont tracés entre le Koukouré ou Bramaya, son affluent le Kaugan ou Kofi, le Bafing et le Dieudéou, deux des composants du Sénégal au nord, le Tuikisso, affluent gauche du Niger, et le Niger à l'est, la petite et la grande Scarcie au sud. Il a fait 550 kilomètres de levés détaillés dans le Fouta-Djallon et la vallée du Niger, et 1,350 kilomètres de reconnaissances.

Le conférencier a établi les données essentielles sur la géologie, la flore, la faune, les populations, le régime agricole. les mœurs des diverses peuplades qui habitent ces régions, dont il a fixé la densité spécifique à 7 au kilomètre carré.

La partie essentielle de la conférence a été consacrée à la description de la route carrossable, large de 5 mètres, qui s'allonge déjà à travers le pays, et à celle des deux tracés qu'il a étudiés pour la future ligne ferrée. Elle aura, d'après ses calculs, 550 kilomètres de long, avec une voie large d'un mètre, et, en ramassant tous les éléments d'appréciation déjà fournis par lui précédemment, le capitaine Salesses a conclu que la construction du chemin de fer ne dépasserait pas 80,000 fr. par kilomètre courant et serait assurément rémunératrice. Des comparaisons très précises avec les chemins de fer coloniaux anglais de Sierra-Leone, belge du Congo, portugais de l'Afrique australe ont vivement éclairé cette démonstration, que le public a chaleureusement applaudie.

Digitized by Google

M. Le Myre de Vilers, qui présidait, a complété l'excellente impression produite par cette conférence, en félicitant cordialement le capitaine Salesses, en associant à lui les autres officiers, qui ont tout fait pour le développement de notre empire africain, comme le colonel Joffre, présent dans la salle, et en soulignant avec beaucoup de tact le sentiment de réconfort que donnent à la France la vaillance et l'abnégation de ces hommes qui n'ont pas hésité à jouer leur santé et leur vie pour la gloire de son drapeau.

REVUES ALLEMANDES

Petermann's Mitteilungen, 1898, XI.

W. Halbfass. *Les lacs de la Forêt-Noire* (avec carte). — Il n'existait pas encore de monographie des lacs de la Forêt-Noire, du moins il n'en était pas où ces lacs aient été étudiés avec tout le soin que réclame la limnologie actuelle. M. Halbfass a reconnu les dimensions, les profondeurs de ces lacs, commencé l'étude de leur faune, et, amené à se prononcer sur leur mode de formation, il leur assigne une origine glaciaire.

N. A. Busch. *Compte rendu préparatoire d'un voyage dans le nord-ouest du Caucase en* 1896. — M. Busch, choisi par l'Université d'Iouriev, a fait aux frais de la Société Impériale russe de géographie, pendant l'été de 1896, l'exploration de plusieurs glaciers du versant nord du Caucase occidental, et étudié la flore des hautes vallées. Parmi les vallées qu'il a visitées sont celles du Sélentchouk, de l'Axaout et de la Téberda. La plupart des glaciers semblent en voie de décroissance, et d'anciennes moraines, souvent de grandes dimensions, partiellement couvertes de forêts, permettent de reconstituer leur extension dans le passé.

Anomalies de températures de la surface des mers (avec carte). — Extrait d'un article des *Annalen der Hydrographie und maritimen Meteorologie* (1898), où le professeur Köppen, procédant comme Dove dans sa construction des lignes isanomales continentales, expose la répartition des hautes et des basses températures d'eaux marines dans ce qu'elles ont d'écart avec la température moyenne des parallèles correspondants de latitude.

P. Camena d'Almeida.

REVUES ANGLAISES

The Geographical Journal, 1898, XII.

J. C. Russell. *Les glaciers de l'Amérique du Nord.* — L'Amérique du Nord offre de nombreux sujets d'études de glaciers. Les montagnes du système de la Cordillère renferment des milliers de glaciers du type alpestre, de toutes dimensions, depuis le glacier Seward jusqu'aux petits glaciers des hauteurs de la Sierra Nevada. Il est d'autres glaciers qui, partant des flancs d'une

Digitized by Google

montagne, se prolongent horizontalement à son pied; tels sont le glacier Malaspina et le glacier Bering sur la côte de l'Alaska. Le Grönland nous offre le type d'un grand glacier continental. Bref, il n'est pas de continent qui renferme une si grande variété de glaciers, et en si grand nombre.

L. A. Waddell. *Les environs et les noms indigènes du mont Everest.* — Le *mont Everest* étant situé à la limite de pays très fermés à l'étranger, tels que le Népâl et le Tibet, nous est mal connu dans son appellation indigène. Le nom de *Gaurisankar*, que bien des cartographes européens lui attribuent, désigne une montagne qui en est distante de 40 milles, et qui est bien moins élevée. Les habitants du Népâl n'ont pas de nom pour désigner ce sommet, qui, du reste, à première vue, ne paraît pas avoir la hauteur que la triangulation a révélée. Les Tibétains, au contraire, ont l'habitude de donner un nom à chacun de leurs pics neigeux, et le groupe du mont Everest est pour eux le groupe des « cinq sœurs de la longue vie »; c'est aussi la retraite de leur grand saint Milarapa. Le major Waddell donne une reproduction d'une carte tibétaine où ce groupe est figuré avec ses cinq sommets enveloppés de nuages, et où sont représentés les temples auxquels se rendent les pèlerins sur les pentes de la montagne.

L'expédition océanographique allemande. — Il s'agit de l'expédition de la *Valdivia*, dirigée par le professeur Chun, et subventionnée par le gouvernement allemand. Les premières études ont confirmé le contraste de températures entre les eaux profondes situées au nord et au sud de la voûte sous-marine Wyville-Thomson. Les résultats zoologiques promettent d'être intéressants, bien que les spécimens recueillis appartiennent à des variétés déjà connues. Dès à présent, on peut affirmer une fois de plus que la vie animale existe à toutes les profondeurs, et n'est pas limitée, comme le pensait Agassiz, aux couches voisines de la surface et aux couches voisines du fond.

Dr Westenra Sambon. *Acclimatation d'Européens dans les pays tropicaux.* — Le Dr Sambon essaye de prouver que l'insuccès actuel de l'acclimatation des Européens dans les pays tropicaux n'est que partiel, et qu'on peut prévoir le moment où les progrès de la science le rendront possible. Après avoir payé le tribut d'une forte mortalité, les Français se sont acclimatés en Algérie, et leur natalité y est plus forte que dans la métropole; l'Espagnol est plus prolifique en Algérie et à Cuba qu'en Espagne. Le grand ennemi à combattre est la fièvre, mais la découverte de sa nature microbienne sera sans doute suivie de celle du moyen de la guérir. Il est vrai de dire, malheureusement, que les recherches dans ce sens ne sont poursuivies que par peu de médecins.

P. Camena d'Almeida.

REVUES ITALIENNES

Rivista Geografica Italiana, Ve année, novembre 1898.

I. — Le prof. A. Venturi : *Sur quelques propriétés représentatives des angles et sur la projection isodromique.* — L'auteur y expose les pro-

Digitized by Google

priétés des projections angulaires non encore étudiées dans les ouvrages de cartographie et qui complètent cette partie de la théorie des représentations.

II. — Ernesta Bittanti : *La détermination des altitudes chez les anciens.*

III. — Doct. A. L. Andreini : *Sur le matériel scolaire pour l'enseignement de la géographie et particulièrement sur les reliefs topographiques.* — L'auteur conclut :

1° Les avantages que les reliefs topographiques peuvent avoir pour les écoles élémentaires ne sont pas d'une importance à en rendre l'usage indispensable.

2° Dans les écoles secondaires ils sont inutiles ou du moins n'apportent que des avantages très discutables.

3° Leur confection par les élèves des écoles secondaires se résout en une perte de temps non compensée par l'utilité qu'ils peuvent en tirer.

4° La méthode de composition des cartes par le concours d'une carte originale et de la photographie des reliefs est inexacte.

5° Les avantages relatifs à l'économie de temps et de frais dans la confection des cartes en question ne paraissent pas assez manifestes par rapport aux méthodes ordinaires d'ombragement au pastel.

L'article a été écrit à propos des conclusions de M. le professeur Sensini, qui, au dernier Congrès géographique, avait expliqué la méthode à suivre dans la construction de sa carte en relief des environs de la ville de Florence et présenté la carte photographique qu'il en avait tirée. Le débat soulevé par cet écrit profitera certainement à l'enseignement.

IV. — Attilio Mori : *Formation d'un nouveau petit lac près de la Falterona.* — Dans la nuit du 7-8 mai dernier, par suite d'un éboulement au nœud de la Falterona, lequel a obstrué le cours du fleuve Arno, un petit lac s'est formé, unique dans l'Apennin Toscan. Il s'étend sur une superficie de 50-60 ares, mesure une longueur de 140 mètres et une largeur maxima de 70 mètres, à l'altitude de 650 mètres au-dessus de la mer ; on l'a appelé « lac Virginia ».

Le même numéro publie une note nécrologique sur le si regretté *Christian Garnier* dont la mort récente nous a ravi « une des meilleures espérances de la géographie, un véritable homme de bien, qui s'était voué à un idéal de travail et de science ».

J. Lod. Bertolini.

LIVRES

La librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, met en vente, ce qui en achève la publication, le second volume du *Voyage en Orient*, accompli en 1890-1891 par Son Altesse Impériale le Cézarevitch, aujourd'hui empereur de toutes les Russies.

C'est au prince Oukhtomsky, ami et compagnon du czar futur, président de la Banque russo-chinoise, directeur d'un grand journal quotidien à Saint-Pétersbourg, chargé naguère d'une mission importante relative au Transsibérien,

Digitized by Google

c'est-à-dire l'une des personnalités les plus considérables du monde russe, que nous devons la relation si remarquable de ce voyage historique. Et, par bonheur, il ne s'est pas borné au rôle de simple historiographe : doué du regard de l'artiste, de l'imagination du poète et de la pénétration du politique, il a reçu de la nature, des monuments, des hommes de l'Orient, des impressions variées et profondes que son beau talent d'écrivain réussit à faire passer en nous.

Voilà, certes, pour le lecteur une occasion rare de voyager dans des pays merveilleux ! Il ne saurait rêver guide plus clairvoyant, ni plus auguste compagnie, pour visiter Athènes, le Caire et les Pyramides, la mer Rouge, le golfe du Bengale, Bombay, l'Indo-Chine française, la Chine, le Japon (où il faillit périr sous le poignard d'un fanatique), la Sibérie.

Le prince Oukhtomsky est un homme d'action, un patriote ardent qui songe à tout instant, en tout endroit de ce voyage, à la grandeur de la Russie. Nous avons quelque lieu de croire qu'il ne sépare pas les intérêts de son pays de ceux de la France, si nous nous reportons aux pages consacrées dans le tome II au Césarevitch dans notre colonie d'Extrême-Orient, à Saïgon. Qui sait même si l'accueil enthousiaste qu'il y reçut n'a pas fait naître chez Nicolas l'idée de visiter Paris?

L'illustration splendide du *Voyage en Orient* est due à Karazine, le Gustave Doré de la Russie. La traduction française est l'œuvre élégante de M. Louis Léger, le savant professeur de langue slave au Collège de France. Une préface magistrale de M. Anatole Leroy-Beaulieu (de l'Institut) inaugure l'ouvrage.

2 volumes in-folio de 790 pages, illustrés de 344 compositions de Karazine et accompagnés du portrait gravé sur acier du Cézarevitch.

Tome I. — *Grèce, Égypte, Inde.*

Tome II. — *Indo-Chine, Chine, Japon.*

Reliure de luxe, fers spéciaux, tête dorée, 100 francs. *Chaque volume se vend séparément* 50 francs.

Congrès national d'hygiène et de climatologie médicale de la Belgique et du Congo, du 9 au 14 août 1897, au Palais des Académies. Seconde partie : Congo, climat, constitution du sol et hygiène de l'Etat Indépendant (Société royale de médecine publique et de topographie médicale de Belgique, Bruxelles, 1898). Travail des plus intéressants en vue de la colonisation. On y trouve : le *Climat météorique*, par A. Lancaster et E. Meuleman ; la *Constitution du sol*, par J. Cornet ; *Morbidité, Mortalité, Statistique*, par A. Bourguignon, Dryepondt et Ch. Firket ; *Adaptation, Acclimatation et Hygiène*, par les mêmes ; *Conditions physiques, climatologiques et hygiéniques des principales stations, missions ;* l'ouvrage est accompagné de beaucoup de planches, de dessins et de diagrammes.

Ludovic Drapeyron.

La mission lyonnaise d'exploration commerciale en Chine (1895-1897). Un fort volume in-quarto de 900 pages, avec 9 cartes en couleurs et 182 gravures. A. Rey et Cie, éditeurs, 4, rue Gentil, à Lyon. Prix : 25 francs. Franco, 26 fr. 50. — Voici un livre d'actualité, s'il en fut, en présence de l'acuité avec laquelle

Digitized by Google

continue à se poser la question chinoise et de l'intérêt qu'y porte de plus en plus le public. La chambre de commerce de Lyon, à laquelle on doit déjà de si belles et de si utiles publications, notamment celle sur l'exposition coloniale de Lyon en 1894, n'a pas voulu borner au rapport général sommaire, rédigé à son retour, le souvenir des travaux de la mission dont elle avait pris l'initiative en 1895, au lendemain du traité de Simonosaki. Elle a confié à M. Henri Brenier, qui a eu la charge de la mission pendant la plus grande partie de son exploration — après la rentrée en France de son premier chef, M. le consul Rocher — la tâche de rédiger le récit des voyages, et de mettre en ordre les travaux des douze membres de la mission, qui a duré deux années.

Cela nous vaut une très belle publication, où le commerçant, le géographe, l'économiste et même le simple amateur de voyages, trouveront amplement de quoi puiser.

Le livre comprend deux divisions : récits de voyages et rapports commerciaux.

Dans la première partie, *Récits de voyages*, nous suivons la mission dans ses pérégrinations de 20,000 kilomètres à travers des régions de la Chine en majeure partie inconnues. Des descriptions de paysages, des détails de mœurs, de curieuses anecdotes permettent de se faire une idée exacte de l'intérieur de la Chine, resté jusqu'ici mystérieux pour le grand public européen. Deux cents gravures accompagnent ces récits et forment un commentaire vivant et des plus intéressants du texte.

La deuxième partie est consacrée aux *Rapports commerciaux*, qui se divisent en deux séries. La première comprend les études sur les provinces plus particulièrement visitées par la mission lyonnaise : le Yun-nan, le Kouang-si, Koui-tcheou et le Se-tchouan. Elles sont pleines de détails instructifs sur le commerce et la production des pays étudiés par la mission. Les neuf cartes inédites qui y sont jointes ne sont pas un des moindres mérites de la publication.

La deuxième série se compose des rapports, dressés par les spécialistes, sur les mines et la métallurgie; sur la soie; sur le coton et les cotonnades; sur les corps gras et les huiles; sur la circulation monétaire dans l'intérieur de la Chine et l'influence de la baisse de l'argent, etc. Des notes nombreuses les complètent.

Enfin, dans les conclusions du volume, M. Brenier s'est efforcé d'appeler l'attention, d'une façon précise, sur l'avenir de notre commerce avec la Chine, et sur le rôle que notre magnifique colonie indo-chinoise est appelée à jouer à ce point de vue.

Bref, après le service qu'elle a rendu — avec les cinq chambres de commerce qui se sont associées à elle : Marseille, Bordeaux, Lille, Roubaix et Roanne — en envoyant une mission spéciale en Chine au moment le plus opportun, puisque cinq sur dix des explorateurs sont retournés fonder des établissements en Extrême-Orient, la chambre de commerce de Lyon couronne son œuvre d'intérêt public en mettant, comme elle se l'était promis, à la disposition de tous, sous une forme attrayante dont le sérieux n'exclut pas l'art le plus agréable, les renseignements dont elle voudrait voir profiter tout le commerce français.

Digitized by Google

W. TENICHEFF. *L'Activité de l'homme*. Paris, Cornély, 1898. Un volume in-8 de 262 pages. Prix : 5 francs. — M. Tenicheff, dans cet ouvrage *l'Activité de l'homme*, a été amené à expliquer comment les actes et la conduite de l'homme, bref, son *activité*, dans les circonstances données, dépendent directement des besoins de sa vie et de sa situation sociale. A cet effet, il expose les exigences de la vie humaine, et les relations de l'homme avec le monde extérieur.

L'auteur a établi une classification des connaissances indispensables pour juger et prévoir les actes et la conduite d'une personne appartenant à telle ou telle peuplade, à telle ou telle classe d'une nation. Il termine son ouvrage par une application de ces considérations générales aux tribus d'Esquimaux. Cet exemple montre que ces considérations sont légitimées par des observations précises faites sur des réalités.

C'est ce qui ressort aussi du livre de M. Tenicheff (*l'Activité des animaux*, Paris, Masson, 1890), une étude biologique qui se rattache à l'œuvre nouvelle. Dans ce livre sur l'activité des animaux, M. Tenicheff est arrivé à des conclusions importantes, en particulier au sujet des animaux contrariés dans l'accomplissement des fonctions vitales et au sujet des idées erronées des psychologues, généralement proposées sur les associations d'idées et la mémoire.

Trois ans de luttes aux déserts de l'Asie, par M. le Dr SVEN-HÉDIN. Ouvrage traduit du suédois par Charles Rabot. Un volume grand in-8, illustré de 104 gravures contenant une carte. Hachette et Cie, Paris.— On imaginerait difficilement voyage plus dramatique et plus varié que le Dr Sven-Hédin, le célèbre explorateur suédois, accomplit, de la fin de l'année 1893 au début de 1897, *à travers les glaces et les sables de l'Asie centrale*.

Les populations de l'Oural, celles de la Chine, les peuplades plus ou moins organisées du centre de l'Asie, ont passé tour à tour sous les yeux du Dr Sven-Hédin. Mais plus diverse encore est la nature des pays qu'il a traversés, passant des terres riches et cultivées aux sables effroyables du désert de Gobit.

C'est un extraordinaire exemple de persévérance et de vigueur morale que le voyage de Sven-Hédin, et c'est une aventure dont le roman le plus mouvementé aurait peine à égaler l'intérêt. Aussi, à l'unanimité, le monde savant a-t-il rendu hommage à l'œuvre de cet audacieux Scandinave. Les *Sociétés de Géographie* de Paris, de Londres, de Berlin, de Vienne, de Stockholm, de Copenhague lui ont décerné leurs médailles d'or, et le récit de ses voyages est publié simultanément en sept langues.

Quant aux dessins qui illustrent ce récit, ils ont tous été exécutés d'après les photographies originales du voyageur lui-même; aussi contribuent-elles, autant que son talent d'écrivain, à donner au lecteur l'impression de la réalité vécue.

Digitized by Google

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

Il vient d'être décidé qu'il serait fait en anglais une nouvelle édition de l'excellent *Marco Polo* de Yule et que c'est un de nos compatriotes, le savant M. Henri Cordier, professeur à l'École des Langues orientales vivantes, qui en serait chargé. Cet hommage rendu à la science française nous console de nos récents échecs diplomatiques et coloniaux ; il nous prouve en même temps l'estime particulière en laquelle sont tenus les travaux de notre érudit ami H. Cordier.

— Notre collaborateur et ami M. Gabriel Marcel, conservateur-adjoint à la Bibliothèque nationale, a été nommé commandeur de l'ordre d'Isabelle-la-Catholique à la suite de la célébration du centenaire de Mendaña.

— La Société de Topographie de France tiendra son assemblée annuelle dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, le dimanche 29 janvier, à 2 heures de l'après-midi. M. Ludovic Drapeyron, secrétaire général, directeur de la *Revue de Géographie*, retracera la *Biographie de Christian Garnier, géographe et topographe* (1872-1898) ; M. Martel, secrétaire général de la Société de Spéléologie, membre de la Société de Topographie, exposera avec projections sa dernière campagne d'explorations souterraines.

— M. Vidal de Lablache, maître de conférences et sous-directeur à l'Ecole normale supérieure, a été nommé professeur de géographie à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, en remplacement de M. Himly.

— M. Gallois, maître de conférences de géographie à la Faculté des lettres de Paris, est nommé maître de conférences de géographie à l'École normale supérieure, en remplacement de M. Vidal de Lablache.

— Un décret a approuvé la délibération du Conseil de l'Université de Paris, créant à la Faculté des lettres un emploi de secrétaire de l'Office colonial (annexe à la chaire de géographie coloniale).

— Le 9 décembre lecture a été donnée d'une lettre par laquelle le ministre de l'instruction publique informe l'Académie des inscriptions et belles-lettres que le gouverneur de l'Indo-Chine se propose de fonder une mission archéologique permanente qu'il voudrait placer sous le contrôle scientifique de cette branche de l'Institut de France. Cette mission aurait à sa tête un savant nommé par le gouverneur général sur la proposition de l'Académie. Elle comprendrait des pensionnaires français désignés par l'Académie parmi les jeunes gens qui se destinent à l'étude des langues et des civilisations de l'Indo-Chine et de l'Extrême-Orient et qui désireraient compléter leurs études par un séjour dans notre colonie.

— Un appel a été fait par la Société royale de Géographie de Londres pour l'organisation d'une « National Antarctic Expedition ».

— M. Pelletan, professeur de topographie à l'École des mines, vice-président de la Société de Topographie de France, va organiser, avec M. Albert Perrin, secrétaire de la Société, une excursion dans les catacombes.

— La Société de Géographie commerciale a tenu le 20 décembre sa neuvième assemblée générale de 1898, sous la présidence du ministre des colonies. M. Gentil, l'explorateur bien connu, a retracé *la route du Tchad, la Colo-*

Digitized by Google

nisation française au Congo, le Voyage de M. Prins (*avec projections par M. Molteni*).

— La section de colonisation de la Société de Topographie de France a entendu, le 20 décembre, M. Gustave Perès : *l'Exploitation de l'or et la colonisation de l'Afrique occidentale.*

— Le 23 décembre a eu lieu la seconde assemblée générale de 1898 de la Société de Géographie, sous la présidence de M A. Milne-Edwards, président de la Société. M. le baron Hulot a présenté le résumé du rapport sur les progrès des sciences géographiques en 1898. M. le marquis L. de Bonchamps a exposé sa mission en Éthiopie, et l'exploration du haut Sobat (projections à la lumière oxhydrique par M. Molteni).

— *L'Alliance française* a tenu, le 4 décembre, une grande séance à la Sorbonne, sous la présidence de M. Jules Cambon, ambassadeur de la République française aux États-Unis. *L'Amérique et l'esprit français*, tel est le sujet qu'a traité avec un grand succès M. René Doumic, professeur de rhétorique au collège Stanislas. « Un jeune homme, étudiant de l'Université Harvard, M. James Hyde, a voulu assurer à son université le bénéfice de conférences françaises annuelles. Il a fait une fondation en ce sens. Grâce à lui, l'un des nôtres ira chaque année dans cette université, la plus ancienne et la plus fameuse des États-Unis, parler de nos livres, de notre théâtre, faire aimer nos personnes et nos poètes. » Le premier appelé a été M. Brunetière, de l'Académie française, le second M. Doumic. Dans sa conférence à la Sorbonne, M. Doumic a montré l'importance exceptionnelle de l'enseignement secondaire et de l'enseignement littéraire classique en France, et critiqué nombre d'innovations. Mais, lorsqu'il fait figurer dans les programmes « une géographie ornée de géologie et agrémentée de paléontologie », il a dénoncé un abus tout à fait récent, plutôt intentionnel qu'effectif, et qui a provoqué notre *Essai sur la coordination géographique*. L'intention de l'orateur, nous en sommes sûr, n'était pas de critiquer la géographie elle-même, qui a montré aux conférenciers français le chemin de l'Amérique.

— Le 11 décembre ont eu lieu, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, sous le patronage du comité Dupleix, deux conférences : l'une de M. Ernest Lavisse de l'Académie française, *Sur et contre le baccalauréat*, et l'autre de M. Bonvalot, qui a continué sa campagne pour faire des Français un peuple colonisateur, tandis que M. Lavisse veut surtout en faire des hommes. MM. Jules Lemaître, Gréard, Liard, Rabier, Bréal, Croiset, Ludovic Drapeyron, etc., y assistaient.

— Nous avons reçu le travail très clair et très méthodique sur les *Justices de paix à l'étranger*, par M. Léon Picot, juge de paix du IIIe arrondissement de Paris (extrait du *Moniteur des juges de paix*), Marchal et Billard, 1889.

— *Les chemins de fer en Chine, dernières concessions*, par A.-A. Fauvel, ancien officier des douanes chinoises, sont un intéressant extrait des *Questions diplomatiques et coloniales*, avec carte. Paris, Lévi, 1898.

— M. J. Vallot, fondateur et directeur de l'observatoire du Mont-Blanc, lauréat de l'Académie des sciences, vice-président du Club Alpin français, membre d'honneur du Club Alpin suisse, vient de publier avec figures et 14 reproductions photographiques le troisième tome des *Annales de l'observatoire mé-*

Digitized by Google

téorologique, physique et glaciaire du Mont-Blanc (altitude 4,358 mètres).

— Les *Souvenirs et Mémoires*, recueil mensuel (15 octobre 1898), contiennent sur l'Algérie en 1844 des lettres inédites du général Lamoricière, du maréchal Bugeaud et du Père Enfantin.

— Le *Bulletin de la Société de géographie de l'Est* (3e trimestre 1898) contient une nécrologie très précise (avec portrait) de M. Joseph-Victor Barbier (1840-1898), secrétaire général, par M. Ch. Pfister, président de la Société, suivie des discours prononcés à ses funérailles (10 septembre 1898).

— Les *Mémoires de la Société de Spéléologie* (novembre 1898) donnent l'*Embut de Caussols* (Alpes-Maritimes), par M. Armand Janet.

— La *Revue des Deux Frances*, revue franco-canadienne (décembre 1898), contient : *Y a-t-il une noblesse française?* par le vicomte A. de Royer ; *les Guerres de la Révolution française*, par F. Brunetière, etc.

— Le *Bulletin de la Société d'études historiques et géographiques de Bretagne* (2e année, nos 3 et 4) renferme un *Procès de du Gué Trouin* (1799), *procédure de liquidation*, par MM. Le Bourdellès et Vignols.

— L'*Étude sur les noms de nombre, origine et principaux dérivés*, par M. Jodin, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur au lycée Montaigne, contient des observations intéressantes.

— Notre collaborateur, M. le baron de Baye, vient de publier à la librairie Émile Lechevalier : *Notes du Folk-Lore votiak* (extrait de la *Revue des Traditions populaires*).

— *Manuel historique de politique étrangère*, par M. Émile Bourgeois, maître de conférences à l'École normale supérieure (Belin, Paris, deux volumes, 1897-1898), est un ouvrage excellent, en partie géographique. Le tome premier traite des *Origines*, le second des *Révolutions* (1789-1830).

— Le *Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze* donne dans la neuvième livraison de son tome vingtième : *les Noms révolutionnaires des communes du Limousin et des départements limitrophes*. Ces départements sont : la Corrèze, la Haute-Vienne, la Creuse, la Dordogne, le Lot.

— M. Edward Whymper nous adresse un savant article extrait du *Times* (17 décembre 1898), « A new Mountain aneroid Barometer ».

— Nous avons reçu, comme hommage de l'auteur, et nous rendrons compte de *l'Etat indépendant du Congo*, par M. A.-J. Wauters (Bruxelles, Falk, 1899).

— C'est M. Henri Lorin, docteur ès lettres, professeur agrégé d'histoire et de géographie, professeur de géographie coloniale, fondation de la chambre de commerce de Bordeaux (1897), à la Faculté des lettres de l'Université de cette ville, qui est chargé de la rédaction du *Bulletin de la Société de géographie commerciale de Bordeaux*, en remplacement du regretté M. Gébelin.

— Une brochure intitulée *Le Cantal* vient d'être mise en vente dans toutes les bibliothèques des gares du réseau d'Orléans au prix de 0 fr. 25.

— Le *Livret-Guide* illustré de la Compagnie d'Orléans (notices, vues, tarifs, horaires) est mis en vente, au prix de 0 fr. 30 : 1° à Paris, dans les bureaux de quartiers et dans les gares d'Austerlitz, Luxembourg, Port-Royal et Denfert ; 2° en province, dans les gares et principales stations.

Le Directeur-Gérant : L. DRAPEYRON.

5526. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Saint-Benoît, 7. — MOTTEROZ, directeur.

Digitized by Google

REVUE

DE

GÉOGRAPHIE

DIRIGÉE PAR

M. LUDOVIC DRAPEYRON

La géographie, bien comprise, centralisera, au profit des sciences politiques, toutes les connaissances humaines.
(CONGRÈS GÉOGRAPHIQUE DE PARIS, 4 août 1875.

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE

Huitième livraison. — Février 1899

SOMMAIRE

P. IBOS, lieutenant d'infanterie de marine : Les droits de la France au Siam *(suite)*.

J. GIRARD : Les phénomènes d'érosion (*suite*). L'érosion fluviale.

G. REGELSPERGER : Le Mouvement géographique.

E. VASSEL : Le chemin de fer de Bizerte au Kef et à la vallée du Sarrath.

Voyage en Orient de S. A. I. le Césarewich (S. M. Nicolas II). Tome II, par le prince E.-E. Oukhtomsky.

Pour la France, par M. P. FONCIN.

Correspondance et comptes rendus critiques des Sociétés de géographie et des publications récentes.

Nouvelles géographiques.

GRAVURES

Palais de Tiroumal (Inde). — La montagne d'or (Indo-Chine). — Le vice-roi de Canton (Chine).

PARIS

INSTITUT GÉOGRAPHIQUE DE PARIS

CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Digitized by Google

LA

REVUE DE GÉOGRAPHIE

(1877-1899)

La *Revue de Géographie* a réalisé tout ce qu'elle avait promis dans sa première livraison : « Elle ne saurait, disions-nous, faire double emploi. C'est le premier recueil qui met en présence les sciences naturelles et les sciences politiques et invite celles-là à donner à celles-ci une impulsion salutaire et irrésistible. La pensée qui a présidé à sa fondation permet l'unité dans la variété. Ou nous nous trompons fort, ou il y aura là un organisme vivant. » L'œuvre de la *Revue de Géographie* a été retracée par les hommes les plus compétents et les plus autorisés à la Sorbonne et à l'Institut, en ce qui concerne la constitution, l'enseignement et les applications de la science géographique. On se pénètre de plus en plus de la justesse de cette parole, prononcée ici même : « La terre appartiendra à qui la connaîtra le mieux. » La *Revue de Géographie* a donc travaillé utilement pour la France et pour la science. Les quarante-trois volumes qu'elle a déjà publiés seront consultés longtemps avec fruit. Ils constituent un monument unique en France, moins par son étendue que par l'infinie variété de ses études et la nouveauté comme la sûreté de ses aperçus. Les méthodes qui y sont exposées prévalent enfin partout et l'on proclame que la géographie doit être l'un des fondements, le premier peut-être, de l'éducation nationale. Une seconde table générale des matières (1884-1894) en rend le maniement commode. Le prix de la collection complète est de **537** francs. Celui de chacune des livraisons, avec les cartes qu'elle renferme, est de **3** francs.

Librairie CH. DELAGRAVE, éditeur, 15, rue Soufflot, Paris.

LA REVUE DE GÉOGRAPHIE

Paraît tous les mois, par livraisons de 5 à 6 feuilles grand in-8 raisin, format de nos grandes revues littéraires, et forme, à la fin de l'année, deux beaux volumes d'environ 500 pages chacun, imprimés sur beau papier en caractères neufs.

Nous donnons régulièrement des cartes exécutées avec soin. Le prix de l'abonnement est de 25 fr. par an pour Paris; de 28 fr. pour les départements et les pays faisant partie de l'Union générale des postes. — Pour les autres pays, les frais de poste en sus.

Prix d'un numéro séparé : 3 fr.

Pour les abonnements, s'adresser à M. **CHARLES DELAGRAVE**, éditeur de la *Revue de Géographie*. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé *franco* à M. L. **Drapeyron**, 55, rue Claude-Bernard, ancienne rue des Feuillantines.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires seront envoyés au bureau de la *Revue*.

Les annonces de librairie sont reçues 15, rue Soufflot.

Digitized by Google

LES

DROITS DE LA FRANCE AU SIAM

(SUITE)

Tel est rapidement esquissé le système orographique du Siam. Les cours d'eau qu'il engendre sont privés du caractère d'imposante grandeur possédés par ceux qui viennent de régions plus élevées. Le Mékong est déjà un très grand fleuve lorsqu'il passe à la latitude où sont situées les sources du Mé-Nam. Celui-ci, pas plus que ses affluents, ne sort des montagnes couvertes de neiges éternelles; l'étendue de son bassin est faible si on la compare aux immenses espaces drainés par l'Irrawaddy, la Sé-Louen ou le Mékong; la nature du climat ne peut donner aux rivières un débit permanent ou constant; aussi les voies fluviales influeront-elles peu sur le développement économique du pays.

Le Mé-Nam sort du versant méridional de la chaîne qui borde le Mékong de Tang-Ho à Luang-Prabang, dans le massif du Doi-Luang. Son cours supérieur est embarrassé par de nombreux rapides dont le plus dangereux est le Keng-Luang; les pirogues remontent avec peine jusqu'à M.-Nan, centre d'exploitation de sel, où résident un consul français ainsi qu'un agent britannique. C'est la capitale d'une principauté Chan autrefois dépendante de Xieng-Maï et qui ne relève plus que de Bangkok. Elle a 1,000 habitants environ; 43 commerçants asiatiques, dont un seul protégé français, y sont établis; mais ils ne font pas de brillantes affaires, la valeur de leurs marchandises ne dépasse pas au total 36,000 roupies[1]. M.-Nan est plutôt un lieu de passage pour les

1. Il est difficile de transformer exactement en francs les sommes indiquées en monnaie asiatique. La monnaie d'argent est la seule connue dans les pays d'Extrême-Orient, sauf au Japon qui a récemment adopté l'étalon d'or. Les cours de la monnaie varient chaque jour, la valeur de la piastre, base générale des transactions, étant fixée par les chambres de commerce de Shanghaï, Hong-Kong, etc. On peut admettre que le « tical », unité de monnaie siamoise, et la « rouple », unité bir-

Digitized by Google

caravanes de Haws (Hos) qui vont vendre à Outarraddit l'opium, le fer et les troupeaux d'éléphants dirigés vers Raheng ou vers Bangkok; cependant le chiffre des importations et des exportations est relativement considérable, mais on peut difficilement estimer sa valeur; le commerce porte sur les porcelaines, souliers, chapeaux, cotonnades, parapluies et allumettes qui viennent de Maulmeïn ou de Bangkok; sur le caoutchouc, la soie, la cire qui sont vendus à Outarraddit ou Phë. L'importance de M.-Nan n'égalera jamais celle de Xieng-Maï, moins inaccessible, et qui est le marché des pays chans, heaucoup plus producteurs et acheteurs que les contrées laotiennes.

Le fleuve quitte la région montagneuse en amont d'Outarraddit, ville cosmopolite moins grande que M.-Nan et qui est située dans une grande plaine rizière. C'est le point d'arrivée des caravanes Hos qui vont échanger les denrées du Yunnam contre les articles européens. Il passe à Phixaï, chef-lieu d'une grande province, d'où part la route de Luang-Prabang qui suit la vallée du Nam-Pat, Phitsannlok où sont de nombreuses distilleries chinoises, marché considérable de résines, cotonnades, bétel, etc. Le pays est couvert de forêts de teck exploitées par des Chinois protégés français ou des Birmans pour le compte de sociétés anglaises; d'immenses radeaux de bois coupés descendent le fleuve jusqu'à Bangkok. Mais de Phixaï au confluent du Mé-Num les voies sont à peu près désertes et de vastes bancs de sable obstruent le fleuve.

Pac-Nam-Pho situé au confluent du Mé-Ping voit son importance augmenter avec le développement commercial du Xieng-Maï et les brillantes affaires des compagnies britanniques exploitant les tecks. C'est le siège d'un poste douanier important qui perçoit les taxes en vigueur sur les bois flottés (4 roupies par tronc).

Le Mé-Nam entre alors dans une contrée plus riche; il est lui-même depuis Phixaï plus considérable; sa largeur varie entre 300 et 400 mètres avec une profondeur suffisante pour la navigation des gros sampans ou des bateaux à vapeur. Les villages sont plus nombreux sur des terrains alluvionnaires fertilisés par le fleuve, qui à Tiamat (Chaînat) se partage en bras multiples et sinueux réunis de nouveau dans un seul lit en aval d'Ayuthia; on peut

mane, ont à peu près la même valeur; le tical vaut les 3/5 de la piastre. La valeur de celle-ci dans les dix dernières années a descendu de 6 francs à 2 fr. 30. Par suite de la dépréciation de l'argent elle ne remontera guère au-dessus de 2 fr. 50.

Digitized by Google

noter Bau-Peng, fabrique d'huile de poisson, et Lophaburi. Cette ville fondée par les souverains khmers devint ensuite la résidence d'été des rois de Siam; on y remarque les ruines du château de Constance Phaulcon et celles de monuments brahmaniques décrits par Mouhot et Fournereau. Elle est à la limite des hautes terres, qui vers l'est, par des plissements accentués, vont limiter le plateau laotien. Ayuthia voit affluer dans son port les produits des pays chans et du Siam; elle est desservie par de nombreux vapeurs, qui la mettent, concurremment avec les chemins de fer, en faciles relations avec Bangkok. Ses 30,000 habitants en font la deuxième cité du royaume dont elle fut jusqu'au siècle dernier la capitale. Elle est située au confluent de la N.-Sak, longue rivière sans importance qui vient du Pou-Vien, longe la face occidentale du plateau laotien, passe à M.-Lom, Péchaboun et Sarabouri, et traverse par de nombreux rapides les derniers contreforts du Dong-Phya-Yèn; le chemin de fer de Bangkok à Korat suit sa vallée jusqu'à Keng-Koy.

Une grande partie de la population du Siam s'est concentrée sur les bords du Mé-Nam, en aval d'Ayuthia; les villages se suivent sans interruption; des chaloupes, des sampans de toutes les dimensions, des trains de teck sillonnent le fleuve qui devient la principale rue de Bangkok.

La capitale du Siam, à 30 kilomètres de la mer, dont la situation offre beaucoup d'analogie avec celle de Saïgon, est en même temps le premier port du pays, et son mouvement commercial augmente rapidement : de 65 millions en 1884, il s'est élevé en 1896 à 129 millions. Mouhot, dans son enthousiasme, la qualifiait « Venise de l'Extrême-Orient »; malgré de louables tentatives pour en faire une ville à l'européenne, elle est toujours fort sale. C'est une véritable Cosmopolis dont la population dépasse 400,000 habitants; toutes les races de la terre y sont représentées; l'élément dominant est formé par les Chinois qui sont à Bangkok ainsi qu'à Saïgon, Haïphong, Maulmeïn et même Singapore et Rangoonn les principaux facteurs de la prospérité générale.

Le port de Bangkok est accessible aux plus gros navires; la barre de Pac-Nam n'est qu'un obstacle relatif. Depuis 1893 de grands travaux militaires ont été faits pour protéger l'entrée du fleuve. Les forts de Pac-Nam, qu'une formidable explosion faillit détruire en 1897, sont remaniés et viennent de recevoir de nou-

Digitized by Google

veaux armements; mais on doit reconnaître que le gouvernement siamois pourrait mieux employer ses excédents de recettes. Les navires de guerre autres que les stationnaires des légations ou consulats, ne peuvent dépasser Pac-Nam où sont installés les bureaux des douanes qui fournissent au roi de Siam la meilleure partie de ses revenus par le droit de 3 p. 100 sur les importations et les taxes peu élevées d'ailleurs sur les articles d'exportation.

Nous avons vu qu'à Tiamat le fleuve se divisait en bras multiples formant un véritable labyrinthe; en amont de cette ville, une dérivation naturelle du Mé-Nam, le Tachin, coule droit au sud et va finir directement dans la mer à Tha-Chin, à quelques lieues à l'ouest de Pac-Nam. Il passe à travers une riche contrée bordée à l'ouest par des montagnes boisées, riches en plomb argentifère; quelques gros villages sont situés non loin de ses rives, au milieu d'immenses plaines rizières qui produisent deux récoltes par an; tels sont Son-Pan aux nombreuses ruines, Makhon, Xaï-Si, qui doit sa prospérité aux usines à sucre chinoises, au maïs, à l'indigo cultivés dans la province, la ville a plus de 600 maisons cachées dans de magnifiques jardins fruitiers parfaitement arrosés. Tha-Chin, à trois lieues de la mer, renferme 6,000 habitants environ qui s'adonnent surtout à la pêche; les canaux qui y aboutissent reliant le Tachin au Mé-Nam et au Mékong en font un important centre commercial.

Le Mé-Ping est le principal affluent du Mé-Nam et sort d'un massif montagneux limité au nord par le Loi-Kem; il se dirige vers le sud dans une étroite vallée. Il passe à M.-Ngai, Kiang-Don, villes peu importantes palissadées, bien que la situation politique actuelle ne permette pas, comme en 1869, les ravages des Ngios ou Chans birmans qui avaient fini par expulser les Chans siamois des hautes vallées du Mé-Ping, aussi bien que du Me-Teng et du Me-Pa, ses affluents de droite.

Après avoir contourné le Loi-Kyang-Don, élevé de 2,500 mètres, le Mé-Ping arrive à Xieng-Maï, capitale d'un royaume chan assez étendu. La ville, peuplée de 25,000 habitants environ, est entourée d'une muraille crénelée et d'un large fossé. Elle est l'entrepôt de Maulmeïn et de Bangkok pour tous les pays Chans et Karrens, un centre d'exploitation de teck et d'exportation d'étoffes, de coton, de bestiaux, de thé. Un consul anglais est établi à Xieng-Maï

Digitized by Google

depuis 1883, ainsi qu'une mission presbytérienne depuis 1868. Les communications avec Raheng et Moulmeïn sont relativement commodes; le chemin de fer en construction qui doit relier la ville à Bangkok ne pourra qu'augmenter l'importance de la ville et son commerce dont la valeur s'est élevée en 1896 à 4,500,000 fr. pour l'importation et 610,000 fr. pour l'exportation[1] vers Moulmeïn (le chiffre des exportations vers Bangkok est inconnu, par suite de la négligence du contrôle siamois). De nombreuses caravanes venaient également du Yunnam et de Sibsonpaunas, mais la différence de taux de la roupie entre Xieng-Maï et Moulmeïn a fait diriger vers Luang-Prabang et Korat la plupart des conducteurs. En 1896, onze caravanes seulement sont arrivées à Xieng-Maï, apportant pour 90,000 fr. d'opium, laque, etc. En résumé Xieng-Maï est le Korat du Siam septentrional, mais il est bien plus considérable, car la population est plus dense et surtout plus laborieuse.

Lahooun ou Lampoun est à 20 kilomètres au sud; cette ville est encore entourée de fossés et de murs et renferme une pagode vénérée, mentionnée dans les livres bouddhiques; mais elle est bien déchue de son antique splendeur. Les villages deviennent plus nombreux sur les bords de la rivière qui atteint à Muong-Hant 200 mètres de largeur; le Mé-Ping se fraye un passage à travers les contreforts calcaires du plateau de Bau et présente pendant près de 100 kilomètres une série de rapides; quelques-uns sont très dangereux. Raheng, en aval du confluent du Mé-Wing faisait autrefois partie du Xieng-Maï; c'est une ville assez importante, peuplée en grande partie de Chans et de Péguans. Elle est au débouché de la route qui fait communiquer Moulmeïn avec la vallée du Mé-Ping, et les communications fluviales avec Bangkok sont assez faciles; aussi une compagnie anglaise a-t-elle établi à Raheng une agence qui paraît faire de belles affaires par le commerce des cotonnades. Les poteries, qui sont le principal produit de l'industrie locale et qui sont expédiées à Bangkok, permettent en outre des échanges avec le tabac de Phrë et le bétel de Xieng-Maï; mais Raheng n'est, en réalité, qu'un marché intermédiaire, un centre de transit.

La rivière entre à Raheng dans la plaine siamoise et finit à Pac-

1. Non compris la valeur des tecks dirigés sur Moulmeïn par la Sé-Louen, et sur Bangkok par le Mé-Bing et le Mé-Wing. Le nombre de troncs exportés s'élève en 1896 à 76,000 vers Bangkok et 47,000 vers Moulmeïn.

Digitized by Google

Nam-Pho; sa largeur varie entre 200 et 300 mètres; de nombreux bancs de sable rendent la navigation impossible aux basses eaux.

Le Mé-Wing, son grand affluent de gauche, sort d'une région montagneuse barrée au nord par la Loi-Pakung éperon du Loi-Mok; il est séparé du Mé-Ping par une longue rangée de collines composées de grès, de gneiss et de quartz, couvertes par d'immenses forêts de teck et d'essences résineuses; la route de Xieng-Maï à Lakhou les franchit à 900 mètres d'altitude. La rivière est peu importante, mais elle passe à Lakhou qui est un centre commercial assez considérable.

La ville, entourée d'une enceinte en briques, renferme, avec ses faubourgs, une population de 20,000 habitants; c'est la capitale d'une principauté Chan; il y passe, dit-on, annuellement 10,000 bœufs chargés et 20,000 porteurs; des caravanes du Yunnam y viennent échanger des feuilles d'or, de l'ivoire, des cornes et du salpêtre, contre les objets en cuivre, l'opium, les pièces de soie et les chapeaux huilés qu'elles apportent. En outre Lakhou exporte à Bangkok des peaux, des cornes, du caoutchouc, de la gomme laque et du teck. Le commerce d'importation porte principalement sur le sel de Nan, le riz et le paddy de Penyou; le plomb, l'acier de Xieng-Tong, les habits, les cotonnades, l'arec et les poteries de Xieng-Maï. L'ensemble des échanges s'élève à 1 million et demi de francs environ.

En aval de Lakhou le Mé-Wing, grossi de nombreux petits affluents, peut servir à diriger sur Bangkok de vastes radeaux de teck qui enrichissent deux grandes compagnies anglaises, un fermier danois et quelques concessionnaires chinois protégés français; de nombreux bateaux descendent aussi pendant la saison des pluies jusqu'à Raheng pour y chercher les produits venant de la capitale.

Le Mékong et ses affluents font partie du système hydrographique siamois; mais le fleuve lui-même appartient politiquement à la France depuis 1893, et sera étudié plus en détail ainsi que ses affluents laotiens dans la deuxième partie de cet ouvrage. Ses deux tributaires chans sont le Mé-Khok et le Mé-Ing.

Le Mé-Khok sort des pentes occidentales du Loi-Kum qui domine la plaine de Xieng-Tong, non loin des sources de la N.-Sim qui va dans la Sé-Louen. Il coule du nord au sud jusqu'à son confluent avec le Mé-Fang qui ouvre de faciles communications avec la vallée

Digitized by Google

du Mé-Ping ; il passe à Mé-Khok et à M.-Sat dans de fertiles régions longtemps disputées entre les Ngios et les Pung-Chans, et contourne le Loi-Pan-Khok pour finir un peu en aval de Xieng-Seû ; son embouchure est, en saison sèche, obstruée par des herbages et sa basse vallée est inondée aux hautes eaux. Le lit du Mé-Khok est très poissonneux, il fournit les éléments d'un commerce considérable en poisson salé, dont le principal centre est Xieng-Haï. Cette ville fut la première capitale des Chan-Taïs ou Siamois, après leur émigration de l'Asie centrale ; dévastée pendant les guerres de 1770 à 1820, elle se repeuple peu à peu et renferme aujourd'hui 400 maisons le long de rues percées à angle droit. Elle est heureusement située sur la grande route de Taly-Fou et Yunnam-Seû à Xieng-Maï et Sutarradit, au milieu de vastes plaines qui font suite à celles de Penyou et qui se continuent jusqu'à Xieng-Seû sur une longueur de 150 kilomètres et une largeur de 25. Ces terrains, très fertiles, pourront favoriser un grand développement de population par suite de l'immigration chinoise et du retour des anciens habitants. On constate d'ailleurs le retour de l'ancienne prospérité : le docteur Cheek, dès 1880, dans son ouvrage *Siam et Laos* signalait le nombre croissant des caravanes venues de Taly-Fou pour échanger l'opium, la soie, les vases de cuivre contre le coton cultivé par les Karrens.

Le Mé-Lan, affluent de droite du Mé-Khok, dont la vallée est suivie par la route de Xieng-Haï à Xieng-Maï, finit en aval de Xieng-Haï, et passe dans une contrée qui, dit-on, est riche en or.

Le Mé-Ing vient de la vaste plaine de Penyon que de faibles collines séparent du bassin du Mé-Khok et qui est couvert de rizières. Les habitants de la vallée tirent aussi de beaux revenus des pêcheries installées tout le long de la rivière : en saison des pluies, les poissons fuient le Mékong et se réfugient pour la ponte dans les eaux du Mé-Khok et du Mé-Ing. Penyon, qui a 350 maisons, doit sa prospérité au commerce du riz et du poisson salé expédié sur Lakhon et Mé-Nan. Le Mé-Ing finit à Xieng-Kong, ville de 3,000 habitants, dépendant de Mé-Nan ; on rencontre non loin de ses rives les ruines de nombreuses cités dévastées pendant les guerres séculaires que Birmans, Chinois et Chans se livrèrent dans le Xieng-Seû.

Cette ville, sur la rive gauche du Mékong, « est admirablement située pour le commerce, à l'intersection des routes venant de

Digitized by Google

Chine, Birmanie, Karini, Etats chans, Siam, Tonkin, Annam. Elle constitue en réalité un centre de relations entre toutes les races indo-chinoises et le point de dispersion pour les caravanes suivant les divergentes routes commerciales » (Hallet). Par la douceur du climat, la richesse du sol qui fait un agréable constraste avec le bassin inférieur du Mé-Ing, stérile et sec, par ses nombreuses mines exploitées, car les Birmans explorent seulement le « Ruby and Sapphire District » sur la rive gauche, par le retour de la stabilité politique, Xieng-Seû aura un brillant avenir.

Les énormes murailles qui l'entourent sur une longueur de 4 kilomètres et une largeur de 1,200 mètres, les ruines de ses 53 temples ou monastères témoignent d'une antique splendeur que le chemin de fer de Bangkok, projeté, ne pourra manquer de lui rendre.

Le Mékong et la N.-Pétrin complètent le réseau hydrographique du Siam.

Le Mékong est formé par la réunion des Nam-Kouaï-Nhay et N.-Kouaï-Moï. Sensiblement parallèles, ces deux rivières s'ouvrent de profonds chemins entre les soulèvements qui constituent la base de la presqu'île malaise et qui sont habités par des Karriens et des Sawas; elles se réunissent à Koubouri; la ville est entourée par une enceinte du type habituel; de nombreux Chinois l'habitent qui font le commerce avec les tribus des montagnes. Le Mékong coule dès lors dans une plaine fertile et roule en saison sèche un assez grand volume d'eau; les trains de bois flottés le descendent sans encombre chargés des produits de la région, malgré quelques rapides peu dangereux.

Des montagnes très boisées, dont les richesses minéralogiques sont considérables mais inexploitées, bornent la vallée; elles s'abaissent à l'ouest de Koubouri pour donner passage à la route télégraphique de Bangkok à Moulmeïn par Tavoy. Rathouri est à la limite des hautes terres et de la plaine alluvionnaire; ce chef-lieu de province est presque entièrement peuplé de Cambodgiens qui tirent parti des richesses du sol, et dont les rizières, l'exploitation de sapan ou bois de campêche, les fabriques de sucre donnent naissance à un important mouvement d'échanges.

De nombreux canaux unissent le Mékong dans son cours inférieur au Tachin et au Mé-Nam; ces canaux prolongés jusqu'à la

Digitized by Google

N.-Pétrin facilitent un commerce intérieur considérable et font affluer à Bangkok le produit des immenses rizières qui sont avec le teck la source principale de la prospérité du Siam.

La N.-Pétrin ou Bang-Pakang, qui vient des montagnes de Chantaboun, décrit sous le nom de N.-Srakéo un arc de cercle autour des massifs et des hauts plateaux qui ferment la partie occidentale des montagnes Bleues, longe les derniers contreforts du Kao-Kampeng et du Dong-Phya-Faï et finit à Bang-Pla-Toï. Elle passe à Srakéo, Patang, Batang, gîtes d'étapes des caravanes cambodgiennes et laotiennes; Kabin, centre minier où les nombreux affleurements de quartz aurifères exploités par une société anglo-française, attirent une population de Laotiens, de Cambodgiens, de Birmans et de mercantis chinois. De Kabin à Pétrin, important chef-lieu de province et poste militaire gardé par 500 hommes, où se vendent les grands troupeaux de buffles et de bœufs amenés du Laos, la route télégraphique de Bangkok à Battambang et Pnom-Penh, borde la rivière qui arrose des villages riches et peuplés. Pétrin, au confluent du Khl.-Si-Lak qui sort d'une région habitée par des Xongs presque indépendants, est une ville de 10,000 habitants défendue par une vaste citadelle.

De nombreux Chinois y sont établis, ainsi que des Cambodgiens provenant de la région de Battambang. Les poteries, les fabriques de sucre, les distilleries, les plantations d'aréquiers qui entourent les villages environnants, les immenses rizières qui couvrent la province, font de Pétrin l'une des cités les plus prospères du royaume, et de la vallée inférieure de la N.-Ban-Pakong, une contrée aussi riche que les plus belles parties du Siam ; les canaux bien entretenus qui font communiquer la rivière et le Mé-Nam mettent Pétrin en relations rapides et faciles avec Bangkok.

Les nombreux cours d'eau qui ouvrent d'étroites vallées dans la péninsule malaise sont peu considérables, et leur caractère torrentueux, leur faible débit n'en permettent guère l'utilisation que comme agents moteurs d'usines à créer, distributeurs de canaux d'irrigation dans les plantations à venir. Leurs embouchures cependant s'élargissent en baies profondes, en général bien abritées où se groupent des colons malais et chinois, des agents de colonisation anglais qu'attirent les immenses richesses naturelles de la presqu'île et son extraordinaire fertilité. Un commerce de cabotage,

Digitized by Google

dont le centre est à Singapore ou Bangkok, se fait entre les ports de Keddah, Catauton, Singora, Lakhon, etc. Mais si la partie anglaise de la péninsule et les États confédérés portent déjà l'empreinte de la civilisation, les districts siamois couverts de forêts impénétrables sont presque inconnus. Les voyageurs guettés par les fièvres et les fauves, mal soutenus par une population timide et clairsemée qui habite d'introuvables villages, n'ont pu donner, sauf dans l'isthme de Kra, maintes fois parcouru par MM. Deloncle et La Bourdonnais, dans le haut bassin du Mékong, des renseignements précis sur la géographie et les ressources de ces pays où le génie anglais obtiendra un jour de brillants résultats.

Les développements agricoles et industriels pris depuis quelques années par les Strait's Settlements font deviner ce que vaudra la péninsule placée par nous dans la zone d'influence de l'Angleterre.

Le faible débit de tous ces fleuves ou rivières les fait en général peu propres aux grandes transactions commerciales. Les quelques chaloupes parcourant la N. Pétrin, de Pétrin à Kabin, ne rendent que d'insignifiants services. La navigation à vapeur permanente sur le Mé-Nam, de Pac-Nam à Chainat ou Pac-Nam-Pho, cesse presque complètement pendant la saison sèche en amont de cette ville; dans la saison des pluies quelques bateaux conduits par des pilotes expérimentés remontent bien jusqu'à Phixaï ou Raheng; mais en réalité le sampan et la pirogue constituent les principaux moyens de transport sur les voies fluviales. Sur les routes de terre, on emploie, suivant la nature du pays, les porteurs, les bœufs, les charrettes ou les éléphants; les caravanes chinoises sont en général formées par des mules de bât.

Les frais sont considérables, car les voyages sont très lents.

Il faut trente-cinq jours en saison sèche, dix-huit en saison des pluies pour aller de Xieng-Maï à Bangkok; le retour en exige soixante-dix en saison sèche et cinquante en saison des pluies; le déchargement des pirogues en maints endroits difficiles et le prix du transport s'élèvent à 450 roupies par bateau dont le chargement moyen est de 2 à 3 tonnes (les piroguiers sont payés à raison de 85 à 95 roupies chacun).

Un voyage d'un mois et demi à deux mois est nécessaire en saison sèche pour se rendre de Bangkok soit à M.-Nan, soit à Lakhou, et les risques de navigation sont assez considérables.

Digitized by Google

Les caravanes mettent quinze jours pour aller de Bangkok à Korat, et de là quinze et dix-huit jours pour atteindre Oubon et Mang-Kay, les deux centres commerciaux extrêmes du Laos siamois.

Les convois qui effectuent le transit des Etats chans et du Yunnam vont en cinq ou dix jours d'Outarraddit, Lakhon et Xieng-Maï à Xieng-Haï ; de cette ville à Yunnam-Fou il y a six semaines de marche, et les marchandises européennes importées supportent 2,500 francs par tonne de frais de transport.

Maulmeïn, considéré comme port des Etats chans, n'est guère plus avantageux ; trois des routes qui la relient à Xieng-Maï traversent de nombreux torrents dont les crues subites causent parfois de longs retards ; la plus fréquentée est celle qui, par Muong-Hant, Mhinelonghyi, aboutit à Papun d'où l'on gagne Moulmeïn par la rivière de Papun ou par un bon chemin de charrettes.

Des taxes assez fortes sont payées pour le passage de la Sé-Louen au bac de Dagwin. Les transports reviennent à 1,300 roupies par tonne, et le voyage dure deux mois environ, retour compris.

La route directe de Moulmeïn à Raheng passe, comme les précédentes, sur la chaîne transsélouenne qui est un plateau élevé, profondément strié par les affluents de la Sé-Louen et du Mé-Ping. Cette voie n'est utilisée que par les caravanes de Haws venant du Yunnam par Outarraddit au Lakhon ; assez bonne sur les versants siamois et birman, elle est très mauvaise dans la partie montagneuse ; elle est fréquentée annuellement par 9 ou 10,000 personnes et le chiffre des importations atteint 300,000 roupies.

Toutes les routes de terre ne sont que des pistes de charrettes, des sentiers d'éléphants, de bœufs ou de piétons tracés à vol d'abeille et sans aucun entretien. Elles franchissent les montagnes par des pentes invraisemblables, traversent à gué des cours d'eau ; quelques grandes villes seules possèdent des ponts en bois. Les communications sont ainsi rendues très difficiles surtout en saison des pluies par suite de l'incurie du gouvernement et de ses représentants dans les provinces.

Aussi, les conseillers européens, Anglais pour la plupart, ont-ils employé toute leur éloquence à démontrer au roi l'utilité d'un réseau de voies ferrées qui, rendant les relations plus commodes et moins coûteuses, permettrait l'exploitation des grandes richesses naturelles et développerait la prospérité générale du pays. Ils ont

Digitized by Google

réussi. La ligne médiane Pac-Nam-Ayuthia est aujourd'hui terminée ; un syndicat anglais la prolonge, contre une garantie d'intérêt de 5 p. 100, jusqu'à Xieng-Maï et la frontière chinoise ; l'embranchement Ayuthia-Korat est en cours d'achèvement ; des Européens et des Siamois étudient le chemin de fer de Bangkok-Moulmeïn, et se disputent la concession de la ligne de Bangkok-Pet-Chabouri, qui serait reliée aux chemins de fer anglais de la péninsule malaise. Les travaux sont poussés avec activité, les capitaux affluent, rassurés sur la stabilité future du royaume.

Les communications télégraphiques existent, mais les lignes établies trop hâtivement, par des constructeurs peu consciencieux, donnent de médiocres résultats. Un télégramme transmis sans encombre est presque un événement. Bangkok est relié à tous les centres importants du royaume, ainsi qu'à la Birmanie et au Cambodge. Les principales lignes sont : Bangkok-Moulmeïn par Tavoy, Bangkok-Pnom-Penh par Pétrin, Battambang, Bangkok-Xieng-Maï par Raheng, Battambang-Bassac par Siemreap-Oubon, Korat-Noukay, Korat-Oubon, Chantaboun-Bangkok par Kayang et Pétrin. La ligne Bankok-Mé-Nan est en construction, ainsi que les embranchements de Outarraddit à Xieng-Maï par Lakhon et de Raheng à Moulmeïn par M.-Hturn. Il est aussi question de rattacher Xieng-Maï aux lignes du Tonkin (Hanoï-Luang-Prabang-Xieng-Khong par Xieng-Haï et Xieng-Kong.

Bien que le Siam paraisse faire un effort trop considérable, on peut affirmer qu'il ne sera pas un facteur à dédaigner dans les luttes industrielles et commerciales de l'Extrême-Orient, car il renferme d'immenses richesses naturelles presque inexploitées. Des forêts de teck s'étendent sur la région de Karcenees, les vallées du Mé-Ping, du Mé-Wing, du Mé-Nam et du Mékong ; le tabac, le coton croissent à merveille dans le Xieng-Maï, la vallée du Mé-Khok ; les arbres résineux couvrent les hauteurs du Siam septentrional ; la canne à sucre abonde dans la vallée du Mé-Nam, sur les bords de la N.-Pétrin, du Mékong, du Tachin, le caoutchouc est récolté par les Ban-Lawas et par les Chans de Lakhon, l'indigo par les habitants de Xieng-Maï ; l'on trouve le sapan (bois de campêche) autour de Koubouri, le cardamome, la gomme laque dans tout le Laos et dans la vallée de la N.-Sak ; les plantations de poivre et de café entreprises dans les provinces de Pékim et de

Digitized by Google

Pétrin, sur les bords du Mékong, dans la péninsule malaise ont donné d'excellents résultats.

Le fer existe en grande quantité au Laos, dans le plateau de Bau, sur la route de Muong-Hant à Mainlonghyi, autour de Lakhon et de Xieng-Seû; des bancs de quartz aurifère ont été vus dans la vallée du Mé-Lou et la haute vallée du Mé-Ping, ainsi que des gisements de charbon et des sources de pétrole; des mines d'or exploitées par des compagnies européennes sont à Kabin, à Laphaburi, à Nam-Kho; les bancs d'argile autour de M.-Nan, dans la vallée de la N.-Moun contiennent de grandes quantités de sel et sont aisément exploitables; l'argent existe dans les collines d'entre Mé-Wing et Mé-Ping, les pierres précieuses dans les provinces de M.-Hant et de Raheng, autour de Xieng-Khong; l'étain, l'or, le plomb argentifère, les bois précieux abondent dans la presqu'île de Malacca.

Les riz manufacturés dans les cinq usines de Bangkok font concurrence à ceux de Rangoon et de Saïgon, bien que l'exportation ait baissé pour diverses raisons de 775,000 tonnes en 1893 à 457,000 en 1896; les tecks libres des droits de sortie fournissent déjà un sérieux appoint aux finances du royaume, par les taxes perçues à la douane de Chainat (4 roupies par tonne; le port de Bangkok en a exporté 49,560 tonnes valant L. 288,760 [7,214,000 fr.]). Les îles elles-mêmes pourront contribuer à la prospérité générale; le bois d'aigle, si prisé des riches Orientaux, se trouve à Kho-Xang et Kho-Kut; Kho-Kram renferme du fer, Kho-Krong de la gomme gutte et Kompong-Sam du cardamome.

Pour l'exportation de ces richesses, le Siam possède une population insuffisante, mais qui s'accroît sans cesse par l'immigration. Elle se compose en chiffres ronds de 3,000,000 de Siamois, 3,000,000 de Chinois, en général originaires du Fou-Kien et d'Haï-Nan, 500,000 Cambodgiens, 1,500,000 Chans, 1,000,000 de Laotiens, 600,000 Malais, 60,000 Annamites et 200,000 sauvages. Les Chinois sont les principaux artisans de la richesse du royaume, autant par l'extension donnée au commerce et à l'industrie que par les sommes versées au Trésor pour les fermes d'opium, du jeu, de l'alcool, des douanes intérieures, etc.; aussi le gouvernement ne cesse de les attirer par un traitement de faveur. Bien que soumis aux lois nationales, ils ne sont considérés comme sujets

Digitized by Google

siamois qu'à la troisième génération. Ils sont exempts de corvées, de réquisitions, de service militaire, et payent tous les trois ans un impôt de capitation dont la valeur est 6 ticaux (9 fr.). Les immigrants peuvent en outre prévenir des vexations toujours possibles, grâce à l'avidité des fonctionnaires, en réclamant la protection d'un consul étranger. D'ailleurs leur formidable esprit de solidarité les soutient plus efficacement; l'autorité siamoise les ménage par politique pour ne pas en faire des protégés européens, et par intérêt pour éviter un exode général ou l'arrêt de l'immigration.

Les Chans de même sont régis par des lois spéciales grâce auxquelles ils ne sont pas taillables et corvéables à merci comme les autres populations du royaume. Chaque État est gouverné par deux rois et trois conseillers, princes de sang royal. La succession au trône est réglée par délibération d'après la naissance et la richesse des candidats, ainsi que d'après les désirs habilement pressentis du roi de Siam. Le premier roi nomme les trois conseillers, mais son choix doit être ratifié par la cour de Bangkok qui entretient des commissaires et des magistrats à Xieng-Maï et M.-Nan pour surveiller ces puissants vassaux et constituer en outre des tribunaux consulaires avec les agents d'Angleterre et de France. Les souverains chans ne peuvent avoir de relations officielles avec les pays étrangers; ils doivent fournir des contingents en cas de guerre et le roi de Siam est le chef de la confédération. Dans l'intérieur du royaume et les cérémonies nationales à Bangkok, ceux de Xieng-Maï et de M.-Nan seuls ont le titre royal de Chan-Chi-Wit; les autres sont simplement qualifiés Chan-Huângs (princes). Ils administrent directement leurs États, nomment les juges et les chefs de district, perçoivent leurs impôts et ne payent à leur suzerain qu'un tribut honorifique. Aussi le gouvernement de Xieng-Maï, de Nan, etc., a-t-il conservé des formes patriarcales contrastant singulièrement avec l'arbitraire et l'avidité que l'on remarque dans les pays siamois. Dans ces contrées les impôts de production sont moins élevés (1/150e environ au lieu de 6 à 8 p. 100), les taxes de consommation y sont plus légères. La population, moins pressurée, moins adonnée au jeu, à l'opium, est plus sûre du lendemain et par suite plus vigoureuse et plus active; elle a déjà tiré parti des richesses naturelles et créé un mouvement d'échanges appréciable.

Digitized by Google

Les Laotiens et Cambodgiens, dont il sera parlé plus en détail dans la suite de cette étude, races violemment annexées, dispersées dans les diverses parties du royaume, sont, aussi bien que la race conquérante, victimes des exactions de leurs fonctionnaires et de l'avidité du gouvernement. Ces coutumes traditionnelles n'éveillent pas en eux des idées de révolte, mais détruisent complètement tout esprit d'initiative. Sauf dans quelques régions, Cambodgiens et Laotiens vivent au jour le jour; l'opium et le jeu emportent vite les produits de quelques récoltes heureuses et les mettent à la merci, surtout dans la basse vallée du Mé-Nam, des usuriers malabars, sujets anglais, qui sont, aussi bien qu'en Cochinchine, la plaie du pays par leur fanatique rapacité.

En résumé, il y a bien un État siamois, mais non une nation siamoise. Les Taïs sont perdus au milieu des populations qu'ils ont subjuguées; dans la suite des temps, une race nouvelle sortira peut-être de ces divers mélanges, avec les qualités et les défauts des éléments qui l'auront constituée, race homogène sans laquelle une agglomération politique n'est pas viable. Il est douteux que le traité franco-anglais, qui neutralise provisoirement des ambitions rivales, assure dans l'avenir le temps nécessaire à cette transformation.

P. Ibos,
Lieutenant d'infanterie de marine.

(A suivre.)

Digitized by Google

LES PHÉNOMÈNES D'ÉROSION

(SUITE)

IV

L'ÉROSION FLUVIALE

Le réseau du drainage. — Les fleuves et les montagnes sont distribués à la surface de la terre avec le caractère d'harmonie présidant à toutes les œuvres de la création. Les courants aux vastes proportions ne sont que les restes modestes des masses d'eau plus considérables encore couvrant les continents aux âges passés. Les montagnes, où l'on retrouve des terrains inondés par les eaux, sont soumises à une dégradation météorique qui amène au fleuve leurs parcelles dissoutes.

L'eau sortant des sources s'épanche dans les dépressions creusées, soit directement par les eaux, soit par affaissement du sol. L'ensemble du système établi par le seul effet des causes naturelles constitue un réseau de drainage, étendu à tout un bassin fluvial. Celui-ci est comparable au squelette d'un arbre, où les branches représenteraient les affluents, le tronc le corps du fleuve et les racines le delta ou l'estuaire.

Les eaux pluviales non susceptibles de s'emmagasiner sous forme de sources, ainsi que cela se passe dans la montagne, se groupent directement à la surface du sol, aussitôt leur chute; elles constituent le *torrent*. Celui-ci comporte trois régions principales : 1° celle où les eaux se groupent; sorte de point de départ dans les plis de la montagne; précipité violemment à cause de la pente, il entraîne des débris destinés à être repris plus loin; 2° dans une région plus basse, les eaux déposent ces matériaux d'affouillement; un cône d'épanouissement s'y étale, comprenant des cailloux, du sable, des blocs dispersés, sur une surface plus ou moins étendue, non accessible à la végétation; 3° dans une dernière phase mixte, se fait la

Digitized by Google

transition de l'affouillement à l'exhaussement. Quelquefois on y trouve un canal de passage, un ruisseau divaguant ou l'affluent d'un fleuve recevant le drainage des versants de la montagne.

Les fleuves, depuis leur origine jusqu'au point où ils pénètrent dans la mer, présentent un profil de même nature. Malgré les différences du relief des terrains qu'ils arrosent, ce profil peut se diviser en trois parties distinctes : La *partie supérieure* comprend la source avec ses ramifications souterraines pour les plaines ou les régions peu accidentées, ou le torrent pour la montagne. La source est inactive dans l'érosion, mais tout autre est le travail du torrent qui désagrège les roches dans les pluies d'orage ou les fontes de neige. Dans la *partie médiane*, le fleuve, ayant une largeur plus grande, devient moins tumultueux, son régime est plus régulier. Les graviers et les sables sont transportés plus péniblement, attendant les époques de crues pour pouvoir cheminer depuis les points où ils ont été abandonnés aux derniers efforts des eaux. Le courant possède assez d'énergie pour provoquer dans certains cas des bancs d'alluvion définitifs. Dans la *partie terminale*, la pente a notablement diminué; le lit s'est élargi et la profondeur s'est réduite. Les matériaux ont encombré le fond, où ils séjournent à l'état boueux ou sablonneux. Alors ces vases s'agglomèrent en vastes atterrissements sillonnés de méandres aux capricieux contours, qui, s'ajoutant les uns aux autres, finissent par empiéter sur la mer. Cette plaine alluviale est le *delta*. Si le fleuve se jette dans une mer sujette aux alternatives des marées, il trouve une baie en forme d'entonnoir, sorte de bassin de compensation fourni par la nature destiné à régler l'écoulement. Ce bassin est l'*estuaire*.

Quelle que soit la disposition donnée à l'embouchure, elle est le résultat de circonstances hydrologiques destinées à la répartition des produits de l'érosion dans la mer. Là, aboutit le transport du grain de sable arraché aux flancs de la montagne éloignée. Désormais il va faire partie intégrante de nouvelles assises géologiques.

Le transport par les eaux continentales. — Certains géologues présument que les agents atmosphériques peuvent en moyenne diminuer de 30 centimètres, en trois mille ans, la surface des terrains meubles. D'autre part, les eaux continentales, arrivant à l'embouchure des fleuves, enlèveraient un cube de 15 kilomètres par an à la surface terrestre.

Digitized by Google

D'après S. Haugton [1], il faudrait au bassin du Gange deux mille deux cent cinquante-huit ans pour s'abaisser par érosion de 30 centimètres, tandis qu'il n'en faut que sept cent vingt-neuf à celui du Pô, six mille huit cent quarante-six à celui du Danube, six mille à celui du Mississipi et mille cinq cent vingt-huit à celui du Rhône, pour s'abaisser de la même hauteur.

Keith Johnson évalue la quantité d'eau apportée quotidiennement à l'Océan par l'ensemble de tous les bassins fluviaux à 175 milliards de mètres cubes, dont la superficie est calculée à 29 millions de kilomètres carrés. M. John Murray suppose que le débit total de tous les fleuves est de 27,500 kilomètres cubes. Comme suite à ce calcul, il suppose qu'il faudrait quarante mille ans, avec ce même débit, pour remplir le bassin des mers actuelles au niveau qu'elles occupent.

M. A. de Lapparent ne portant ses évaluations que sur les dix-neuf principaux fleuves du globe, leur attribue 3,610 kilomètres cubes; ils déversent annuellement à la mer 1 kilom. 385 millièmes cubes de sédiments. Si l'on estime le débit total à 23,000 kilomètres cubes, il résulterait un apport de 10 kilom. 430 millièmes cubes.

Les fleuves recueillant le drainage de la plus grande partie d'un continent transforment les rivages voisins de leur embouchure dans des proportions considérables. Le Mississipi dont la tête est voisine des régions arctiques et l'embouchure près de l'Équateur, draine un bassin de 3,496,000 kilomètres carrés [2]. Ses eaux amenées au golfe du Mexique présentent un volume d'un million de mètres cubes par jour. Les apports boueux ont comblé une grande partie du golfe sur une telle épaisseur que, d'après les sondages opérés pour le percement de plusieurs puits artésiens, on rencontre encore à la profondeur de 300 mètres des couches alluviales contenant des fragments d'arbres charriés par le fleuve.

Les fouilles pratiquées dans la vallée du Nil ont démontré que le seuil des alluvions aurait été autrefois sur le parallèle d'Héliopolis, à 12 kilomètres du rivage actuel. Plusieurs monuments de la vallée du Nil ont aujourd'hui leur base à plusieurs mètres au-dessous du niveau des eaux. A la troisième cataracte, à Semneh, les inscriptions hiéroglyphiques gravées sur les rochers, indiqueraient qu'il y a quarante siècles, les eaux s'élevaient à 7 mètres au-dessus du niveau actuel.

1. *L'Origine des climats* (*Bull. de la Soc. de Géogr. belge*, 1878).
2. Humphrey et Abbot.

Digitized by Google

Le Rhône, qui débite en moyenne 54 millions de mètres cubes d'eau par an et transporte 17 millions de mètres cubes de vase, soit 2,000 mètres à l'heure[1], a formé l'immense delta de la Camargue, résultat de toutes les érosions qu'il provoque sur son parcours.

Les fleuves réunis du Gange et du Bramapoutre ont créé le Sunderbund, delta impénétrable avec son réseau inextricable de canaux perdus dans la jungle. Il s'étend depuis la branche de l'Hoogly jusqu'à l'embouchure de l'Huringoto, sur une largeur de 300 kilomètres.

Suivant les circonstances topographiques, le produit des érosions contribue à étendre les côtes en gagnant sur la mer; dans d'autres cas, s'il se déverse dans un bassin restreint, il est facile de prévoir l'époque où le bassin sera comblé. Ainsi, les vases qui envahissent la mer Noire et la mer d'Azow commencent par s'y étaler d'une façon particulière sous forme de flèches, de barres et de renclôtures, contenant les matériaux arrachés aux plaines de la Russie et du Caucase, apportés par les fleuves qui se déversent dans ces mers. Le volume des vases fournies par le Kura a été évalué à 35 millions de mètres cubes par an; il s'est formé à l'embouchure une île alluviale de 270 kilomètres carrés, qui s'augmente chaque année de 50 à 60 kilomètres carrés. Le Kouban apporte dans la mer d'Azow par son embouchure ramifiée 31 millions et demi de mètres cubes, qui, suivant les calculs de M. Danielvski, en deux cent quatre-vingt mille ans ont formé le delta actuel. Les alluvions du Terek sont de 102 millions de mètres cubes. Comme le lit de la rivière a été partiellement endigué, il en résulte que celui-ci continue à s'élever de 9 centimètres par an. Au delà de Kizlar il existe une plaine alluviale de 390 milles de surface couverte de marécages et de lacs. Le Rion, classé comme le quatrième fleuve qui se jette dans la mer Noire, ne forme pas de delta, car ses 12 ou 13 millions de mètres cubes déchargés annuellement sont rapidement emportés par les courants littoraux. Au confluent du Tskhenis-Iskhali, son principal tributaire, les alluvions ont constitué une plaine de plus de 1,800 kilomètres de surface. En récapitulant les apports des cours d'eau qui se jettent dans la mer Noire et la mer d'Azow, on trouve un cube de débris s'élevant à

1. Surrel.

Digitized by Google

180 millions de mètres cubes, provenant de l'érosion des pluies et des neiges sur les montagnes voisines et principalement sur le Caucase [1].

Accumulation des matériaux. — L'embouchure est l'endroit terminal d'arrivée des sédiments qui, après avoir séjourné de proche en proche sur les points d'arrêt de leur parcours, sont rejetés par le fleuve. Arrivés à l'estuaire, ils se trouvent dans des conditions mécaniques différentes de translation. La mer y pénétrant comme dans un entonnoir à chaque marée, remue les sables et se retire. Il résulte de ce mouvement hydraulique que plus il est évasé à son entrée, plus il est encombré de bancs et de platins vaseux, parce que les sables qui y pénètrent avec le flot n'en sortent plus; la force du courant de sortie étant inférieure à celle du courant de pénétration. S'il se présente un étranglement à l'entrée, il s'établit un équilibre favorable à la sortie des matériaux. Alors, dans cette circonstance, le passage d'entrée conserve une profondeur due au creusement par les eaux qui s'échappent avec violence à la sortie.

Ainsi, dans la Gironde, type d'estuaire en partie fermé, il entre du sable avec le flot, mais il en sort aussi avec le jusant. Aussi le chenal est resté ouvert à la navigation depuis les temps les plus reculés, malgré les apports volumineux des bassins de la Garonne et de la Dordogne. L'ouverture extrême, plus resserrée que la partie inférieure de l'estuaire, où s'étalent les bancs, a une section correspondante au débit des deux fleuves réunis.

Tout autre est la baie de la Seine, couverte de bancs mobiles, au milieu desquels le chenal se déplace. De 1834 à 1863, il a été déposé dans la baie 25 millions de mètres cubes de matériaux, provenant tant des boues apportées moins par les crues que par l'érosion des falaises. De 1863 à 1875, la quantité s'est élevée à 39 millions, soit une augmentation annuelle de 6,500,000 [2]. Aussi l'ouverture est-elle obstruée par des bancs étendus comme ceux d'Amfard et du Rattier.

Le fleuve qui conduit les matériaux érosifs dans une mer sujette aux variations des marées, les y dépose dans des conditions différentes de celles où elles se trouvent en eau calme. Dans ce dernier cas

1. M. V. Dingelstadt, *Mém. de la Soc. de géogr. de Genève*, 5e série, tome IX.
2. M. Estignard, *Rapp. hydrogr.*, 1875.

Digitized by Google

ils s'accumulent méthodiquement, sans translation. Les couches des apports du Rhône au point où il se jette dans le lac de Genève s'étendent sur un plan incliné fuyant sous l'eau, jusqu'à une distance de 3 kilomètres, en s'avançant sur le fond primitif de 180 à 270 mètres de profondeur. Une coupe du dépôt effectué pendant les huit derniers siècles, a démontré qu'il a suffi pour reculer Port-Valais à 8 kilomètres du rivage. « En 1870, M. Colladon a trouvé dans les travaux de terrassements exécutés à Genève, à une profondeur de 14 mètres, l'appareil de l'embouchure de l'Arve. Les couches y sont inclinées dans une direction constante et sont adossées parallèlement les unes aux autres sous un angle de 35°. Elles se terminent au même niveau par une autre série de couches horizontales de 2 à 3 mètres d'épaisseur composées de gros galets à 28 mètres au-dessous du niveau du lac, tandis que les couches inclinées sous-jacentes sont plus faibles. » La première représenterait le déversoir des sédiments du torrent dans le lac et la seconde, les alluvions d'un dépôt effectué hors de l'eau. Tous ces matériaux étant analogues à ceux que charrie actuellement l'Arve, dont le cours est maintenant à 800 mètres des fouilles, on est en droit de conclure que ces couches résultent des apports de ce cours d'eau.

Creusement du lit des cours d'eau. — Les pentes des terrains meubles sont ravinées par l'entraînement des eaux superficielles. En remontant au point de départ, on remarque que les courants principaux suivent les dépressions naturelles du sol, s'abandonnant à la déclivité des vallées, où leur impétuosité d'écoulement ne tarde pas à creuser le lit des fleuves. Le chenal devient plus ou moins resserré, suivant la tendance à l'approfondissement, conséquence de l'élévation des eaux à l'époque des crues. Si le courant circule sur un terrain plat, il en résulte des méandres et des sinuosités utiles à l'équilibre dynamique de l'écoulement.

Le fond, inégalement creusé par les effets de tourbillonnement, est particulièrement intense dans les courbes concaves. Les approfondissements varient aussi en raison directe du volume d'eau, dont les forces vives agissent suivant une tangente[1].

Le régime des fleuves des régions tropicales est plus excessif que

1. Lokhtine, *le Mécanisme du lit fluvial*, trad. par M. Danzig, 1898.

Digitized by Google

celui des régions tempérées. Leurs crues ont des effets destructifs. Le Barito à Bornéo, qui a un parcours de 700 kilomètres, n'est qu'un mince filet d'eau pendant l'été, au lieu que pendant l'hivernage, il se transforme en torrent; coulant à travers des plaines poussiéreuses ou marécageuses suivant la saison, il en extrait une telle quantité de boues, qu'il a formé jusqu'à 15 kilomètres de son embouchure une plaine alluviale ayant avancé la côte de 100 mètres dans l'espace de quarante ans [1]. Le Chélif, en Algérie, n'est qu'un simple ruisseau pendant la saison sèche; mais, à l'époque des crues, il grossit rapidement et transporte plus de 3 millions de tonnes de matériaux solides arrachés sur son parcours. Ils représentent une couche de 1 mètre d'épaisseur répandue sur une surface de 300 hectares.

Les vallées approfondies de siècle en siècle par l'eau des pluies s'attaquant aux terrains meubles, affectent les caractères correspondant aux propensions érosives de ceux-ci. Il n'en est pas de même pour une vallée régulière et un sol composé de fractures. Dans ce cas l'écoulement donne naissance à des complications. Tels sont les phénomènes du régime hydrographique des *Causses*, dans la région des Cévennes, s'étendant de Mende à Lodève et de Florac à Sainte-Affrique. « Ces plateaux calcaires résultent du prodigieux entassement sédimentaire de graviers, de sable ou d'argile et de coquilles fossiles au fond des mers mésozoïques... Après le dessèchement du grand golfe de l'Aveyron, les phénomènes d'érosion succédèrent à ceux de sédimentation; sur les points faibles ou les fissures préexistantes du dépôt calcaire, le ravinement eut bientôt creusé des vallées d'écoulement dont la profondeur, accrue de siècle en siècle, atteint aujourd'hui 400 et 600 mètres [2]. » Ces lits de ruisseaux courant sur des matériaux friables entre deux parois de roches, sont devenus les Gorges du Tarn, isolant le plateau qu'ils pourtournent; ils ont formé les quatre causses principaux de Sauveterre, de Méjan, Noir et de Larzac.

Plusieurs géologues ont recherché d'après un facteur connu de l'érosion d'un fleuve, à déterminer son origine. Les documents sont problématiques. Cependant les géologues américains ont compulsé les renseignements concernant les chutes du Niagara. La plus ancienne indication émane du lieutenant Pieru, en 1768; comparée à d'autres indices fournis par les cartes et à la tradition, M. Andrew

1. Dr H. Hatch, *Natural Science*, vol. I, n° 2.
2. E.-A. Martel, *la Nature*, 1885, 2e sem.

Digitized by Google

Elliot a cru pouvoir attribuer une érosion d'un pied par an (0 m. 33) à la chute principale. Il résulterait de cette base très approximative, que son origine remonterait à cinquante-cinq mille ans.

Suivant de Bœër l'érosion des rives d'un fleuve serait la conséquence du déplacement des eaux sous l'influence de la force de translation du globe terrestre. Celui-ci est animé d'un mouvement de rotation de l'ouest à l'est avec une vitesse de 450 mètres à la seconde sur la ligne équatoriale. Ce mouvement reste inaperçu dans la stabilité des corps solides que l'attraction fixe à la terre. Mais il n'en est pas de même des fluides entraînés suivant une déclivité. Tout corps mobile qui se déplace de l'ouest à l'est dans le sens de la rotation, éprouve une accélération dans sa marche; elle est retardée, s'il se dirige de l'est à l'ouest; elle est accélérée dans le sens contraire. S'il est animé d'un mouvement de progression de l'équateur vers les pôles, il devance, par suite de la vitesse acquise, le mouvement angulaire du globe et dévie vers l'est; si, au contraire, la translation est dans le sens opposé, il dévie vers l'ouest.

D'après ce principe, de Bœër avait admis que les rives des fleuves reçoivent une augmentation de pression du courant sur la rive droite dans l'hémisphère nord et sur la rive gauche dans l'hémisphère sud. Il en résulterait une érosion de la rive qui subit cette pression et une augmentation par l'accumulation des matériaux sur la rive opposée. Les observations de l'auteur portent sur les fleuves russes: le Don, le Volga, le Sviaga, fleuves au cours divaguant. Elles porteraient pareillement sur le Rhône, de Lyon à la mer, où la rive gauche semble s'augmenter des terrains d'alluvion que le fleuve abandonne, tandis que la rive droite est rejetée du côté des Cévennes.

Sans dénaturer la valeur de cette théorie, où il faut distinguer ce genre d'érosion des causes qui le produisent, d'autre part, on peut admettre que l'influence des vents, du courant, des crues, produisent aussi des effets puissants. La berge est abrupte du côté où souffle le vent dominant, tandis qu'elle est en pente douce du côté opposé, où l'eau plus calme favorise les dépôts. Les remous de courant dans les coudes produisent aussi l'affouillement des berges. Ces observations peuvent s'appliquer à la basse Seine dont le cours sinueux est divisé en bassins, où les vents d'ouest propagent le clapotis sur les rives opposées. Là, la berge est taillée verticale-

Digitized by Google

ment; du côté opposé, le talus de la berge s'incline en pente douce et sa base est couverte de vases.

Effondrements par les infiltrations. — L'eau, pénétrant à travers une couche perméable et arrêtée par une autre au contraire imperméable, provoque un genre d'érosion souterraine aux effets les plus variés.

A la suite de pluies torrentielles, la rive droite du Yan-Tsé-Kiang a glissé dans le fleuve. La berge composée d'assises en grès gris dans la partie supérieure et en grès rouge dans la partie inférieure, inondée par les infiltrations, s'est détachée des collines voisines et glissant sur un sous-sol résistant, comme sur un plan incliné, est venue barrer le cours du fleuve. A la suite de cet éboulement, sa largeur qui était de 270 mètres, a été réduite à 70 et elle est restée obstruée de gros blocs, apportant un préjudice considérable à la navigation. Cet éboulement a été accompagné de plusieurs autres dans le voisinage du nouveau rapide. L'un aurait fermé la vallée du Sias-Kiang, tributaire du Yan-Tsé, et aurait englouti un village [1].

Une tourbière d'Islande, le Bog-Knocknagecha, s'affaissa dans la nuit du 27 décembre 1896, par suite d'infiltration souterraine. L'accident fut instantané; le sol s'effondra sur une profondeur qui atteignit 9 mètres. Près de Kingwillertown deux maisons s'engouffrèrent avec les habitants qui furent noyés. Les causes de cet affaissement compliqué d'inondation, paraissent provenir d'abord d'un tremblement de terre qui, cinq jours avant, aurait ouvert une faille dans la tourbière, dans laquelle des eaux sous-jacentes se seraient introduites [2]. Cette inondation des tourbières irlandaises est fréquente; depuis 1697 on a enregistré seize cas de ce genre. On en a aussi observé de semblables dans le grand-duché d'Oldenbourg, en Allemagne. Ce genre d'inondation produisit l'engloutissement de la ville de Newmarkt, en 1767, par l'infiltration des eaux de l'Adige sur le sous-sol sur lequel la ville était bâtie.

En 1894, à Eisleben, en Saxe, une partie de la ville s'est effondrée lentement à la suite de l'invasion de nappes d'eau souterraines qui ont traversé les couches souterraines. Si la majeure partie

1. *Geogr. Journ.*, vol. X, 2.
2. *The Scientif. proc. of the Roy. Soc. of Dublin*, juillet 1897.

Digitized by Google

n'avait pas trouvé d'écoulement, la ville entière aurait été détruite.

En août 1896, le village de Kienholz, près Brienz, a été enseveli sous une coulée de boue survenue après des éboulements d'une partie de montagne. Une auberge a été emportée à une centaine de mètres et plusieurs maisons enlisées dans la boue, ont été entraînées. Le chemin de fer du Bruning a été intercepté.

Les falaises du Dahara, en Algérie, se sont éboulées en février 1870. Une masse énorme de terre argileuse, d'une surface d'environ 9 hectares, s'est effondrée sur la plage d'Achacha, aux environs d'Orléansville. La chute a produit une détonation pareille à un coup de canon. Cet éboulement a été attribué à un glissement de l'argile de la falaise, à la suite d'infiltrations dues à un hiver pluvieux. La crête des matériaux transportés se développait dans un cercle de 520 mètres; leur volume total a été évalué à 3 millions de mètres cubes; descendus d'une hauteur de 120 mètres, ils se sont avancés jusqu'à la mer qui les a dissous et emportés au bout d'un an [1].

En septembre 1882, à la suite de pluies torrentielles, de larges crevasses s'ouvrirent dans le Tschingelberg, montagne dominant le hameau d'Unterthal dépendant d'Elm, canton de Glaris. Un pan de la montagne, le Flottenberg, s'écroulait, ensevelissant le hameau d'Unterthal et ses habitants sous une couche de débris de 15 à 20 mètres d'épaisseur. La rivière Seruft, barrée par les matériaux, fut transformée en un lac; 110 personnes périrent dans cette catastrophe.

En février 1896, la montagne du Gouffre, près la Grande-Combe, s'est mise en mouvement d'une façon à peine sensible. En vingt-quatre jours le sol s'est déplacé de 1 mètre. Dans ce glissement d'une surface rigide sur une couche de glaise détrempée, il s'est formé des crevasses de 400 mètres de longueur sur 6 mètres de large. Le chemin de fer a été dérivé et la rivière qui coule au pied de la montagne a été déplacée de plus de 100 mètres.

Aux Cascades de Colombie, en Amérique, une colline de 600 mètres de haut et 12 kilomètres de base, composée de basalte, s'est déplacée sans arrêt, vers la rivière qui la borde. Dans ce mouvement de translation la masse basaltique a recouvert une partie des forêts située à sa base; elle repoussa tout ce qui faisait obstacle

1. *Bull. de la Soc. de Géogr.*, janvier 1871.

Digitized by Google

à sa descente. Sous la poussée, le chemin de fer qui contourne cette montagne s'est avancée aussi de 3 mètres. Cette masse de basalte placée sur un terrain glaiseux miné par les eaux souterraines, finira par s'écrouler dans la vallée.

En juillet 1892, se produisait dans la vallée de Chamounix une des grandes catastrophes de l'époque contemporaine. Les bains de Saint-Gervais, le hameau de Bionnay et une partie de celui du Fayet furent instantanément balayés par un torrent en forme d'avalanche. Le petit glacier de Tête-Rousse situé à 3,139 mètres d'altitude, à la base de l'aiguille du Goûter, s'était effondré, ouvrant la voie à un lac intra-glaciaire, renfermant environ 100,000 mètres cubes d'eau; 9,000 mètres cubes de glace et 100,000 mètres cubes de terres arrachées avaient formé un torrent qui s'est brusquement précipité dans la gorge étroite de Saint-Gervais. Deux cents personnes périrent dans ce désastre. L'avalanche d'eau avait transporté d'énormes blocs de pierre et une quantité de sédiments jusque dans la vallée de l'Arve.

Pierres creusées par les eaux. — Un corps dur mis en mouvement par l'eau, frottant une roche tendre finit par y laisser une empreinte de son travail mécanique.

Ces effets érosifs sont particulièrement connus sous le nom fantaisiste de « marmites de géants ». Les sables et les galets remués par le tourbillonnement des eaux échappées des glaciers creusent dans les rochers des canaux et des cavités circulaires. Les blocs durs agissant comme une « meule » au fond d'un « puits », arrondissent les contours, avec l'aide des sables servant d'émeri. Les marmites abondent dans la plupart des torrents, où elles restent recouvertes par les matériaux érosifs. Le plus bel exemple classique est celui du « Jardin des glaciers » à Lucerne.

Les marmites se façonnent avec une rapidité variable, suivant les conditions. Ainsi on a creusé un canal de décharge dans les méandres de la Sarine, près de Fribourg. Dans cette sorte de rapide, où le lit d'aval est serré, on a constaté, quand il a été mis à sec pour les réparations, de nombreuses marmites perforées sur un fond régulier et d'une dureté homogène. L'eau y coulait depuis vingt-cinq ans. La plus grande des perforations ou puits avait 1 m. 20 de profondeur; une autre, dont l'origine remontait à dix-huit ans, avait 3 m. 25. L'une d'elles avait eu deux phases de creusement dans la

Digitized by Google

mollasse et par conséquent deux étages[1]. Il est donc inutile de réclamer des périodes indéfinies pour expliquer certains faits du travail des cours d'eau.

Dans le Rövasdal, en Norvège, à l'altitude de 465 mètres, dans le massif de Svartis, il existe une plaine dont le sol est criblé de trous creusés par les eaux, comme le serait une pièce de bois perforée par les tarets. Parmi ceux-ci, on peut voir une marmite de 1 mètre de diamètre, remplie de sable[2].

Le désert de Caru, sur la route de la côte orientale d'Afrique au lac Albert, est couvert de roches portant des perforations d'un diamètre variant de 50 centimètres à 1 m. 50. Ces cavités n'occupent pas une dépression du sol, mais une étendue considérable dans la plaine[3]. Ce désert est cependant d'une parfaite aridité; depuis des siècles, aucune rivière n'y a passé et cependant les pierres logées dans les trous circulaires ont été mises en mouvement par les eaux, à une époque antérieure au soulèvement de cette région, profondément changée dans son régime climatérique.

Sur les rochers du Sé-Moun, en Cochinchine, il existe des bancs de grès ressemblant à des blocs de bois que des mollusques auraient perforés. Ils présentent une série de trous circulaires, pénétrant jusqu'à 2 mètres de profondeur et dont le diamètre varie de quelques centimètres jusqu'à 2 mètres. Ces trous sont produits par le tournoiement de l'eau pendant huit mois de l'année entraînant des débris de roches déposés dans ces cavités. Ces marmites se sont groupées suivant les caprices de l'érosion qui a émietté le rocher, en y découpant des demi-sphères concaves entourées de perforations informes. Cette particularité se développe dans toute son intensité sur les bancs du rapide de Tanah, le dernier du fleuve[4].

Dans l'État de New-York, il existe des traces glaciaires, comme dans tout le nord de l'Amérique. On voit dans les moraines du lac Cayuga des marmites torrentielles « Kettle holes », qui doivent leur origine aux eaux sorties des glaciers[5].

Enfin les abîmes, gouffres et grottes souterraines peuvent être classés, pour un grand nombre, comme ouverts par l'affaissement

1. *La Nature*, juin 1898.
2. Ch. Rabot, *Au Cap Nord*, 1898.
3. *The Scottish Geogr. Mag.*, 1892, p. 628.
4. M. Harmand, *Bull. de la Soc. de Géogr.*, septembre 1877.
5. *Bull. of the American Geogr. Soc.*, vol XXX, 1898.

Digitized by Google

d'une voûte de caverne sous l'effort érosif d'un ruisseau intérieur. Ces particularités se rencontrent lorsque l'épaisseur du terrain entre la surface et le sol de la grotte est peu considérable; inférieur à 100 mètres en général. « Ces abîmes sont autant de vraies marmites de géants creusées de haut en bas dans les fissures préexistantes et dans les failles du sol par les eaux superficielles englouties[1]. »

JULES GIRARD.

(*A suivre.*)

1. E. Martel, Congr. des Soc. savantes, 1898.

Digitized by Google

MOUVEMENT GÉOGRAPHIQUE

Retour de la mission Marchand; mort de l'explorateur Potter. — La mission Foureau; colonnes dans le sud-algérien. — Mission Hostains et d'Ollone; la Sassandra et le Cavally; carte de la boucle du Niger. — Ethnographie et folklore de l'Afrique australe; études de M. Junod sur les ba-Ronga. — Reconstruction de l'Observatoire de M. Vallot au Mont-Blanc. — Le Chemin de fer du Simplon. — Mort de M. Eusèbe Arachequesne, descendant des Capitaine.

I

La mission Marchand a laissé Fachoda le 11 décembre dernier. Elle a remonté le Nil, sur le vapeur le *Faidherbe* jusqu'à l'embouchure du Sobat qu'elle suivra aussi loin que l'état des eaux lui permettra, puis elle prendra la voie de terre et le *Faidherbe* retournera vers Meschra-el-Rek. Parvenu au point où dut s'arrêter la mission de Bonchamps, le commandant Marchand suivra l'itinéraire déjà tracé par cette mission.

Sur cette route, un explorateur et peintre suisse, M. Maurice Potter, qui avait fait partie de la mission de Bonchamps, a été assassiné, le 14 novembre, dans des circonstances encore mal connues. Pendant que la mission de Bonchamps revenait vers la côte, il avait, ainsi qu'un autre membre de la mission, M. Faivre, accompagné le dedjaz Thessama dans la campagne que celui-ci faisait à la tête d'un contingent abyssin dans la vallée du Sobat. « C'est lui, dit le *Temps*, qui, avec le colonel d'Artamanof, est allé planter le drapeau abyssin dans le Sobat inférieur et dans l'île qui se trouve au confluent de cette rivière avec le Nil. »

M. Potter revenait du Sobat vers Goré; il sera tombé, pense-t-on, dans un guet-apens ourdi probablement par des indigènes du Guimira ou du Metcha.

II

Des bruits divers avaient couru concernant la mission Foureau-Lamy, mais les dernières nouvelles que l'on en a reçues, publiées par le journal le *Temps*, sont excellentes. La mission a poursuivi sa route vers le sud dans les meilleures conditions; il n'y a eu

Digitized by Google

aucune rencontre avec les Touareg. Après avoir parcouru les oasis de l'Oued Rirh, la colonne s'est concentrée à Ouargla, puis elle a abordé le Gassi-Touil, c'est-à-dire le long thalweg de l'Igharghar, souterrain conduisant à El-Biod et à Temassinin où elle est arrivée, comme nous l'avons dit, le 19 novembre.

Un poste solide a été établi par le commandant Pujat et le capitaine Pain au point où l'Igharghar traverse la hamada de Tinghert ; il constituera une base d'opération très forte pour notre pénétration vers le sud. Il est installé dans une situation inexpugnable, bien approvisionné et bien pourvu pour trois mois. C'est dans le Gassi-Touil que les puisatiers ont creusé les puits nécessaires au ravitaillement du poste.

Passant ensuite par Aïn-el-Hadjadj, la colonne Foureau-Lamy a remonté dans la direction du lac Menghough, déjà atteint par M. Foureau en 1895, puis elle s'est élevée par l'oued Soumene ou Samoun, sur les pentes du Tassili, qui sépare le bassin des Chotts de celui du Tchad et du Niger. Le 14 décembre, la mission se préparait à franchir les pentes rudes de ce plateau dépourvu d'eau et de bois où il n'existe que des sentiers rocailleux et étroits par où ont dû passer, à la file indienne sans doute, les 800 chameaux de l'expédition. On vient d'apprendre que la mission est parvenue sans encombre à Bir-el-Garama, où a été anéantie la mission Flatters.

Une colonne qui exécutait une reconnaissance dans le sud-algérien devait appuyer moralement, et au besoin militairement, la mission Foureau-Lamy et le goum du capitaine Pain parti pour fonder un bordj à Temassinin. Les deux troupes ayant pu passer sans difficulté, la colonne du Sahara n'a pas été appelée à agir.

La colonne, commandée par le colonel Lugan, s'est avancée seulement jusqu'à Ouargla. Elle était destinée, conformément aux indications données par le ministre de la guerre, à exécuter une série de manœuvres qui devait permettre la continuation des forages de puits et l'installation de points d'eau dans l'extrême sud du département de Constantine et particulièrement dans la vallée de l'oued Igharghar. Elle avait aussi pour but avoué de faire marcher dans le sable une partie de nos troupes régulières et de faire comprendre aux indigènes que nous avons toute facilité pour envoyer des soldats dans le sud-algérien et y réprimer, au besoin, des insurrections locales.

« C'est la première fois, dit le correspondant du *Temps*, qu'une

Digitized by Google

colonne, composée principalement de fantassins, pénètre dans ces régions sablonneuses. En 1871, la colonne Lacroix était composée de cavaliers, où figuraient, entre autres, les goumiers du commandant Rose. En 1873, la colonne de Galliffet comprenait des fantassins montés sur des chameaux. »

Le pharmacien-major Lahache, qui faisait partie de la colonne du Sahara, a fait d'intéressantes découvertes sur la composition qualitative et les origines des eaux artésiennes de l'oued Rirh et des bassins supérieurs de l'Igharghar et du Chelya.

Notons enfin comme devant fortifier encore davantage notre action dans le sud-algérien l'établissement prochain d'une ligne télégraphique qui, partant de Gabès, reliera ce point de la Tunisie à Aïn-Sefra dans le sud-oranais, en passant par Gafsa, Nafta, El-Oued, Tougourt, Ghardaïa, Laghouat, Géryville et El-Abiod.

III

Le gouverneur de la Côte d'Ivoire vient de confier une mission à M. Hostains, administrateur colonial, et à M. d'Ollone, lieutenant d'infanterie hors cadres, à l'effet de déterminer le cours du fleuve Cavally qui, dans sa partie inférieure, sert de limite entre la République de Libéria et notre colonie de la Côte d'Ivoire. M. Hostains, qui a déjà fait une première exploration du Cavally, est accompagné en outre de MM. Macassé, lieutenant du génie, Borne, adjudant de la même arme, et d'une quinzaine de sous-officiers et de sapeurs du génie. La mission doit remonter le Cavally et tenter de rejoindre les postes méridionaux du Soudan français.

Aujourd'hui que la puissance de Samory est détruite, on peut reprendre avec plus de chances de succès les tentatives de jonction entre la Côte d'Ivoire et le Soudan. La capture de notre ennemi a considérablement augmenté notre prestige chez les Ouobés, les Dioulas, les Guérés; ces populations ont donné à nos colons des guides, elles en ont reçu des cadeaux. Il devient utile de rechercher quelle est, parmi les grandes rivières qui descendent vers la Côte d'Ivoire, celle qui fournirait la meilleure voie de communication pour atteindre le Soudan, et d'une façon générale de mieux connaître l'hydrographie de cette région.

On avait longtemps confondu entre eux les cours d'eau du Ban-

Digitized by Google

dama, de la Sassandra, du Rio Cavally et du Férédougouba. M. Camille Guy, qui vient de publier dans le *Bulletin du Comité de l'Afrique française* une étude très documentée sur les résultats géographiques et économiques des explorations du Niger, et qui y retrace l'histoire des récentes découvertes faites dans la région dont nous parlons, met avec raison en relief l'importance des constatations faites par M. le lieutenant Blondiaux.

En 1892, le commandant Marchand, alors résident à Sikasso, reconnaissait, dans une pointe poussée jusqu'à Kountiéni, les sources de deux rivières n'appartenant pas au domaine du Niger : le Tien-bâ et le Sien-bâ. Des renseignements qu'il avait recueillis lui firent supposer que ces deux rivières, grossies de la Boa et du Férédougouba, formaient la vallée supérieure du Rio Cavally. En 1893, la colonne du colonel Combes, s'avançant jusqu'à Koro, semblait confirmer l'exactitude des renseignements recueillis par Marchand. « Le vaste estuaire du Rio Cavally, dit M. Blondiaux dans son rapport, permettait d'autant plus cette supposition que ce fleuve était signalé comme le seul important de cette partie de la côte; la Sassandra, peu connue, n'était encore considérée que comme une rivière insignifiante. »

L'administrateur colonial Pobéguin déclarait déjà, en 1895, que la Sassandra était beaucoup plus importante qu'on ne le croyait jusqu'alors; il la représentait comme un grand et beau fleuve, mais malheureusement encombré de rapides à partir de 15 kilomètres de la côte. « Mais il était réservé au lieutenant Blondiaux, dit M. Camille Guy, de reconnaître toute cette région, jusqu'alors ignorée, et de tracer d'une façon définitive le cours de ses rivières et de ses nombreux affluents. » M. Blondiaux a établi notamment que le Férédougouba et la Sassandra, ou rivière Saint-André, ne sont qu'une seule et même rivière.

Le lieutenant Blondiaux fait connaître dans son rapport que le Férédougouba est formé de trois rivières, le Boo et les deux Goueïa, qui se rencontrent non loin de Gouanandougou. Le Boo sort du massif de Kossadougou; les Goneïa, des monts du Kabadongou. A Dongougouela, le fleuve a déjà 50 mètres de large, et, à son confluent avec le Gouan ou Bafing, qui a été longtemps considéré comme un affluent du Bandama, il en a 250. Plus au sud, le fleuve est coupé d'îlots et de roches qui, cependant, n'empêchent pas la navigation en pirogues, même à

Digitized by Google

l'époque où les eaux sont très basses. Ce cours d'eau, Férédougouba dans son cours supérieur, Sassandra ensuite, coule directement vers la mer, et les rivières qu'il reçoit sont moins importantes que lui. A partir de Dabala, le Férédougouba serait une rivière assez grosse pour permettre à des pirogues de naviguer aisément. Entre Dabala et Ténindiéri, la vallée de la Sassandra est si rapprochée de celle du Bandama rouge que les voyageurs ont confondu pendant longtemps certains affluents du Bandama avec ceux de la Sassandra. De larges ondulations séparent entre eux tous ces ruisseaux, tous à sec pendant quelques mois de l'année. L'un des principaux affluents de la Sassandra, après le Bafing, est le Zô, grossi lui-même du Kô.

Quant au Rio Cavally, dont le lieutenant Blondiaux a pu reconnaître les sources extrêmes, il a pour affluents principaux le Dou et le Douhobé, mais il n'est nulle part le cours d'eau important que l'on avait supposé. D'après M. Blondiaux, il ne peut servir de voie de communication. Il se peut cependant que son embouchure ait une certaine valeur comme voie navigable, mais il en est autrement de son cours supérieur qui seul a été exploré par le lieutenant Blondiaux.

Dans ces conditions, il devenait utile de compléter l'hydrographie du Cavally et des cours d'eau voisins, sur lesquels les petites colonnes expéditionnaires lancées contre Samory par le commandant de Lartigues ont donné aussi des indications intéressantes. On peut donc espérer que la mission de MM. Hostains et d'Ollone nous fournira de précieux renseignements. La mission doit remonter le Cavally et fonder un poste à Taté, limite de la navigation aux basses eaux, à 50 kilomètres de la mer. De là elle se dirigera vers Grabo, point central des routes venant de l'intérieur, Graoro et le pays des Payon, ou Panions, peuple anthropophage.

Dans sa première exploration de la région du Cavally, en 1877, M. Hostains, arrivé à Niania, limite de la navigation à vapeur aux hautes eaux sur le Cavally, avait chargé les Kapos de transporter le matériel jusqu'au delà du rapide de Ouapo et était remonté en pirogue jusqu'à Guipola, village diutou. Là, le manque d'eau l'avait obligé à prendre la voie de terre.

Les Diutou diffèrent beaucoup des peuplades du bas Cavally, bien que descendant d'une souche commune; ils sont plus actifs et plus industrieux. Les productions du sol, chez les Diutou et au-

Digitized by Google

dessus d'eux, sont sensiblement les mêmes que celles du bas pays. La forêt, toujours très dense, se compose à peu près des mêmes essences; le copal, très rare dans le bas Cavally, s'y rencontre assez fréquemment. On ne trouve pas d'éléphants sur le territoire des Diutou; ils sont localisés au nord dans le pays des Panions où il abondent et dans le sud entre le Cavally, la rivière Tabou, les Tépos et la mer.

De Guipola, M. Hostains suivit la route de la rive droite. Il passa par le village de Niato, par celui de Pa perché sur un piton isolé d'environ 200 mètres et dont les habitants n'avaient jamais vu de blancs, atteignit le village niétiépo de Ouaté, et arriva à Mapoua, chez les Guétépos.

Les Guétépos sont une tribu active et commerçante; ils vont chez les Panions chercher de l'ivoire, du copal; ils vendent aussi des esclaves qu'ils vont acheter jusque chez les Bambaras.

Les Panions, dont les principales tribus sur le Cavally sont les Graoro, les Grié, les Niépos, obéissent à un chef nommé Dia qui réside chez les Niépos sur la rive gauche du Cavally. A deux jours au nord-est de Dia est la rivière Zo qui, au dire des indigènes, est plus importante que le Cavally. Le Férédougouba fut signalé aussi à M. Hostains comme une rivière considérable.

M. Hostains avait dû revenir précipitamment à la côte, en mars 1897, à la nouvelle que le poste de Tabou, résidence de l'administrateur du Cavally, avait été attaqué et qu'une seconde attaque était imminente. La résistance des Tépés étant maintenant annihilée, on peut espérer que la pénétration à l'intérieur sera facile et qu'à la suite de la nouvelle exploration de M. Hostains, on parviendra à amener à Bliéron et à Tabou, qui sont sur la côte, un assez fort mouvement commercial.

Sur toutes les contrées parcourues par les grands fleuves qui, dans la boucle du Niger, descendent vers la côte de Guinée, la meilleure carte à consulter est la « Carte de la boucle du Niger », au 1/1,500,000e, dressée par le lieutenant Spicq, de l'infanterie de marine et ayant pour base la carte de M. le gouverneur Binger, et les travaux du commandant Marchand et d'un grand nombre d'officiers et d'explorateurs; une deuxième édition a paru en 1898. Le service géographique du ministère des colonies, à la tête duquel est placé M. Camille Guy, a apporté le plus grand soin à mettre à jour cette magnifique carte sur laquelle ont été reportés les itinéraires

Digitized by Google

les plus récemment parcourus, et notamment ceux des capitaines Voulet et Chanoine au Mossi et au Gourounsi, et ceux du lieutenant Blondiaux, des lieutenants de vaisseau Bretonnet et Hourst, du capitaine Cazemajou, du capitaine Vermeersch, de M. Eyssèric. Ce travail fait le plus grand honneur au distingué officier cartographe chargé de son exécution, le lieutenant Olivier.

IV

Les missionnaires protestants ont beaucoup contribué à faire connaître les peuples de l'intérieur de l'Afrique australe. Depuis Moffat et son gendre Livingstone, qui étaient des missionnaires, ils ont été légion. Parmi les Français, M. Coillard a fait un très long séjour parmi les ba-Rotsi, M. Frédéric Christol a beaucoup étudié les ba-Souto. Un missionnaire suisse, de Neuchâtel, M. E. Jacottet, a recueilli les « Contes populaires des Bassoutos » (1895) qui forment le numéro XX de la collection des contes et chansons populaires édités à Paris, par Ernest Leroux.

M. Henri A. Junod, également de Neuchâtel, missionnaire à Lourenço Marques, a publié plusieurs ouvrages très importants sur les ba-Ronga. Dans un premier volume « Grammaire ronga », M. Junod a commencé par expliquer la langue de cette tribu. Puis, pénétrant dans l'intimité des ba-Ronga, il a recueilli et traduit leurs chansons et leurs contes qu'il a publiés dans un second volume : « Les chants et les contes des Ba-Ronga » (Lausanne, 1897).

Les recueils de folklore bantou, assez peu nombreux, sont de précieux documents d'ethnographie. Le premier sans doute, Casalis, vers 1841, a fait connaître dans ses « Études sur la langue sechuana » quelques contes bantou, recueillis chez les ba-Souto. En 1869, a paru, en anglais et en zoulou, le grand recueil de contes zoulou de Callaway, « le modèle peut-être de toutes les publications de ce genre », dit M. E. Jacottet. Vers la même époque paraissait le recueil de Steere : « Swahili Stories from Zanzibar » ; mais c'est là un folklore plus arabe que bantou. Dix ans plus tard, M. Theal publiait en anglais les contes des Cafres-Xosa (Kafir Folk-Lore). Des contes herero ont été mis par Brincker en appendice à la suite de son « Herero Wörterbuch », et quelques contes dualla ont été traduits en allemand par Meinhof. Nous cite-

Digitized by Google

rons enfin le recueil intitulé « Angola Folk Tales » (1894), dû à un Neuchâtelois, Héli Châtelain.

Le folklore ronga paraît à M. Junod former la transition entre celui du Zambèze et celui des Zoulou. Les travaux de M. Jacottet sur les langues et littératures des ba-Soubiya et des ba-Louyi de la vallée du Zambèze (en aval des chutes de Victoria) nous apprennent que les contes qui mettent en action des animaux sont extrêmement nombreux dans ces tribus. Ces sortes de récits disparaissent presque entièrement chez les Zoulou, les Cafres et les ba-Souto. Ils abondent au contraire chez les Hottentots.

La littérature populaire des Ronga correspond donc à leur situation géographique. Il ne paraît pas y avoir de grandes différences entre les contes des ba-Ronga et ceux des autres clans de la tribu Thonga. Mais des infiltrations étrangères se sont fait sentir dans ces littératures. Parmi les trente contes ronga que donne M. Junod, vingt-cinq sont d'origine bantou et cinq d'origine orientale ou européenne. D'autres contes de la même tribu ont été publiés par M. Jacottet, dans la *Revue des traditions populaires* (juillet-août 1895).

Depuis ses travaux sur la grammaire et sur les contes des Ronga, M. Junod a publié un nouvel et important ouvrage : *Les ba-Ronga ; Étude ethnographique sur les indigènes de la baie de Delagoa*, qui forme un volume tout entier du *Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie* (1898). Il y a un intérêt scientifique de premier ordre à recueillir ces données ethnographiques avant que le grand niveau de notre civilisation ait passé sur l'Afrique. Le travail de M. Junod est le fruit de longues et consciencieuses observations, et il est remarquable à tous égards.

Les Ronga, ou ba-Ronga si l'on met le préfixe du pluriel, sont les indigènes qui entourent la baie de Delagoa, au nord (royaumes de Mabota, Magaia ou Nondouane, Mpfoumo, etc.), à l'ouest (royaumes de Matolo et de Nouamba), au sud (royaumes du Tembé et de Mapouté). Tous ces royaumes réunis forment une nation de près de 100,000 hommes, mais ils ne constituent encore qu'une fraction de la grande tribu thonga ou landine qui s'étend de la baie de Sainte-Lucie à la Sabie du nord et dont ils parlent l'un des dialectes.

Les Ronga du sud, principalement ceux du Tembé, ont une autre origine que ceux du nord. Leurs traditions les font venir

Digitized by Google

d'un pays septentrional, sans doute du Bo-Nyaï (contrée des Nyaï), au nord du Limpopo. Leurs mœurs sont quelque peu différentes de ceux des Ronga du nord. Ceux-ci disent tous sortir des montagnes, c'est-à-dire de la contrée montagneuse qu'habitent actuellement les Souazi et les Zoulou; c'est pour cette raison qu'ils enterrent leurs morts la figure tournée vers l'occident. Néanmoins tous parlent la même langue, le dialecte ronga, qu'ils ont sans doute emprunté à la population primitive dont ils sont issus.

V

Nous avons précédemment parlé ici de l'observatoire météorologique que M. Vallot a fait construire et aménager d'une façon remarquable, dans le massif du Mont-Blanc, au rocher des Bosses (4,362 mètres). Cet observatoire vient d'être déplacé et reconstruit à quelque distance, sur un rocher où M. Vallot avait déjà fait édifier un refuge. Depuis quelques années, il s'est produit un enneigement exceptionnel des hautes cimes de la Savoie. L'échelle nivométrique établie par M. Vallot accusait un exhaussement de 1 m. 50 pour le petit plateau sur lequel était construit l'observatoire. Le bâtiment, de forme basse, et ayant son plancher à peu près au niveau du sol, se trouvait presque entièrement enfoui sous la neige. Son accès était devenu difficile; chaque année il fallait procéder à un déblaiement, et cette situation créait aussi des difficultés pour le chauffage et l'aération. C'est pour mettre fin à ces ennuis que M. Vallot prit une mesure radicale.

Une nouvelle charpente fut montée de Chamonix au commencement de l'été de 1898; puis M. Vallot partit avec une vingtaine d'ouvriers. Ceux-ci eurent d'abord à écrêter l'arête, en faisant jouer la mine. Ce premier travail fut très long, à cause de la dureté de la roche. Du 16 au 29 juillet, des tempêtes très fortes assaillirent les travailleurs. Après cette première expédition, il y en eut successivement deux autres, du 5 au 10 août et du 31 août au 14 septembre qui furent, celles-ci, favorisées par le temps.

Les pierres dont on se servit pour la construction furent prises sur les pentes abruptes du rocher même, ou sur des rochers voisins, ou bien enlevées des murs de l'ancien observatoire et transportées

Digitized by Google

jusque-là en traîneau. La construction primitive étant à double paroi, on décloua d'abord la partie extérieure, dont les planches formèrent en partie l'extérieur du nouvel observatoire; puis on démolit l'observatoire, chambre par chambre, en opérant à mesure le déménagement du mobilier et des instruments.

La nouvelle construction est ancrée dans le rocher à l'aide de tirants en fer qui lui permettront de résister au vent; elle est à double paroi, comme l'ancienne, le toit et les parois sont entièrement recouverts de feuilles de cuivre qui empêcheront le vent de pénétrer à travers les fissures, et qui donneront une grande chaleur. Cet observatoire mesure 10 mètres de long, sur 6 mètres de large. Les pièces principales sont pourvues d'un plafond et surmontées d'un galetas. Par les 11 fenêtres de l'observatoire on peut voir toute la route du Mont-Blanc et du Mont-Maudit depuis les Bosses, le Grand Plateau et tout le cirque qui l'entoure avec la route d'arrivée des voyageurs, le Dôme du Goûter, l'aiguille de Bionnassay et au loin le Dauphiné, la Savoie, etc. Il est aussi en vue de la nouvelle station météorologique actuellement en construction à Chamonix, qui sera reliée télégraphiquement à l'observatoire l'été prochain. Le refuge public demeure toujours à la pointe du rocher, quelques mètres plus haut que l'observatoire.

M. Vallot est resté au Mont-Blanc pendant tout le temps des travaux, c'est-à-dire pendant 44 jours; c'était sa 25e ascension. Mme Vallot a accompli cette année-là sa troisième ascension. Pendant son long séjour, le savant alpiniste a terminé un travail sur les tempêtes tourbillonnaires et un autre sur la température humaine. Il a fait de nombreuses expériences sur la respiration aux grandes altitudes, des observations sur la température de la neige à diverses profondeurs et sur l'actinométrie chimique. Enfin, il a complété ses recherches sur la géologie de la région par l'étude des arêtes du Mont-Maudit. Le Dr Andresen a fait avec succès d'intéressantes études de photométrie chimique sur les rayons jaunes.

Les travaux faits à l'observatoire sont publiés dans les *Annales de l'Observatoire météorologique, physique et glaciaire du Mont-Blanc* que dirige M. Joseph Vallot et dont le tome III vient de paraître. Dans ce remarquable recueil, qui a reçu un prix de l'Académie des sciences en 1897, on trouve des mémoires sur les branches les plus variées des sciences, sur la météorologie, l'acti-

Digitized by Google

nométrie chimique, l'étude des transformations de la neige, des moraines profondes, de l'érosion glaciaire. L'exploration des *moulins* et des cavernes de la mer de Glace, accomplie au prix de réels dangers, projette une lumière toute nouvelle sur des questions jusqu'ici assez mal connues. Un mémoire de M. Henri Vallot nous apprend que la plupart des matériaux sont réunis pour la carte du massif du Mont-Blanc à l'échelle de 1/20,000e; la comparaison des positions obtenues avec les données indépendantes des états-majors français et italien offre les plus hautes garanties d'exactitude.

VI

C'est par une convention du 25 novembre 1895 entre la Suisse et l'Italie que le percement du Simplon a été décidé. Les derniers obstacles qui retardaient le commencement des travaux ayant été levés par la garantie que les Chambres fédérales ont accordée, en mars-avril 1898, à un emprunt projeté, on a pu se mettre à l'œuvre au 1er août de la même année.

L'ancienne route du Simplon, construite de 1800 à 1806 sur les ordres de Napoléon Ier, avait été, après celle du Brenner, dans le Tyrol, la première grande route et le premier passage carrossable des Alpes. Mais décrivant forcément de nombreux circuits, cette route qui laisse la vallée du Rhône à Brigue n'atteint Isella, en Italie, qu'après un parcours de 48 kilomètres. Le tunnel traversera en ligne droite le massif montagneux qui sépare la vallée du Rhône de celle de la Diveria. Il aura une longueur de 19,730 mètres. L'entrée nord sera à 2,500 mètres de la station actuelle de Brigue, à 687 mètres d'altitude; la sortie se trouvera en territoire italien, à 750 mètres d'Isella. Plus de la moitié du tunnel sera sur territoire italien.

Le tunnel sera à une seule voie; mais on a prévu pour plus tard la construction d'un second tunnel, parallèle au premier, à 17 mètres de distance, qui sera fait de façon à recevoir une double voie et aura des galeries transversales de communication avec le premier. Le premier tunnel devra être livré à la circulation cinq ans et demi après le commencement des travaux de perforation mécanique. Ces travaux ont été entamés le 13 novembre 1898.

Digitized by Google

L'avancement du côté suisse est déjà de plus de 200 mètres et l'avancement quotidien est de 1 m. 85; du côté italien, on n'a guère construit que 30 mètres.

Le passage par le Simplon présentera de grands avantages comme route internationale; c'est ainsi que la diminution de parcours sera importante entre Calais et Milan. De plus, les conditions du niveau sont bien plus favorables au Simplon qu'au Mont-Cenis et au Saint-Gothard. Tandis que le tunnel du Simplon aura dans sa partie la plus élevée 705 m. 20 au-dessus du niveau de la mer, le point le plus haut pour le Mont-Cenis est de 1,294 m. 70, et pour le Saint-Gothard de 1,154 m. 60. Le Simplon, par contre, sera traversé par un tunnel beaucoup plus long que celui des deux autres montagnes; le tunnel du Mont-Cenis a en effet 12,317 mètres de longueur et celui du Saint-Gothard 14,984 mètres.

GUSTAVE REGELSPERGER.

VI

Le 1er décembre 1898, la *Revue de Géographie* a perdu un de ses meilleurs amis, M. Pierre-Marie-Eusèbe Arachequesne, le digne descendant des Capitaine, ces collaborateurs des Cassini dans l'exécution de leur grande carte topographique de la France. On trouvera dans le numéro d'avril 1896 la notice que nous leur avons consacrée. Il y a eu, en fait, trois Capitaine illustres : le père, mort en 1778, et ses deux fils : Louis (mort en 1802) et Pierre-Nicolas (mort en 1838). M. Arachequesne était le petit-fils de ce dernier.

M. Eusèbe Arachequesne, né le 10 mars 1821, du mariage de la fille de Pierre-Nicolas Capitaine avec M. Arachequesne, fit de brillantes études au collège Saint-Louis, où il eut pour professeur de philosophie M. Adolphe Garnier, qui enseigna ensuite à l'École normale et à la Sorbonne, et pour condisciple M. le duc de Broglie, ancien président du conseil des ministres. Il soutint, en 1843, une thèse très remarquée sur les *Contrats et Obligations* et fut inscrit au tableau des avocats à côté de ses illustres amis et contemporains, MM. Rousse, Allou, Nicolet, Forcade de la Roquette et Desmarets. En 1845, il épousa Mlle Caroline de Saint-Jean, fille de l'intendant général de ce nom, commandeur de la Légion d'hon-

Digitized by Google

neur, qu'il eut le malheur de perdre à la naissance d'une fille, qui, avec un fils aîné, a entouré d'affection ses vieux jours.

Il entra dans la magistrature et siégea successivement dans les tribunaux de Riom et de Compiègne, où son père exerçait les fonctions de maire. En 1867, il fut nommé suppléant de juge de paix à Paris même. Mais, en 1870, il quitta ses fonctions judiciaires pour faire, comme garde national à cheval, la campagne franco-prussienne.

Ce qu'il importe de dire ici, c'est qu'il était très érudit et collectionneur infatigable; il laisse des notes littéraires et historiques du plus haut intérêt.

Lorsque je travaillais à reconstituer la biographie des Cassini, M. Charles Maunoir, l'éminent secrétaire général de la Société de Géographie, me fit faire sa connaissance. Il vint me voir les mains pleines de précieuses informations sur ses ancêtres, les Capitaine : c'étaient des documents notariés aussi bien que des notes puisées au ministère de la guerre. C'est ainsi que la vie des Capitaine a pu être reconstituée par nous, et que notamment la date de la mort de Louis Capitaine a pu être fixée.

Je le vois encore, à côté de moi, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, écoutant avec une piété filiale la communication sur *Les Capitaine, gardiens du dépôt de l'Observatoire et collaborateurs des Cassini* (24 novembre 1895). Il avait en face de lui sa fille, également très touchée. Il était, malgré ses 75 ans, plein de force et plein de feu. Qui m'eût dit que trois ans après et presque à pareille date, nous aurions le malheur de le perdre?

LUDOVIC DRAPEYRON.

Digitized by Google

LE
CHEMIN DE FER DE BIZERTE AU KEF
ET A LA VALLÉE DU SARRATH

Par EUSÈBE VASSEL

Ancien capitaine d'armement et de navigation au Canal de Suez,
Ancien membre de la Chambre consultative d'agriculture de Tunisie,
Secrétaire général de l'Institut de Carthage.

Mémoire lu au Congrès national des Sociétés françaises de Géographie, à Marseille, le 24 septembre 1898[1].

Au mois de novembre de l'an passé, nous avons eu l'honneur d'attacher, comme on dit, le grelot dans une campagne ayant pour but de démontrer et de faire triompher les vérités suivantes :

Dans l'intérêt de la défense nationale, il est nécessaire que Bizerte soit relié à l'Algérie par une voie ferrée plus occidentale que celle qui passe à Mateur;

Il est indispensable que cet arsenal possède un dépôt de charbon très considérable et constamment renouvelé;

Les deux faits se réaliseront de façon économique si l'on choisit Bizerte pour la sortie des phosphates de chaux du nord-ouest de la Tunisie;

Des voies ferrées proposées en vue de cette exportation, celle qui aboutit à Bizerte est la plus avantageuse pour le constructeur, pour l'exploitant des phosphates et pour la Tunisie en général[2].

Nous avons eu la bonne fortune de trouver de l'écho dans la presse et ailleurs. Il suffit de citer les études du *Petit Colonial* (20 novembre, 18 et 25 décembre 1897; 19 mars 1898); de *l'Indépendant colonial* (27 novembre

1. Depuis la lecture de ce mémoire au Congrès national des Sociétés françaises de Géographie, M. H. Duportal, ingénieur en chef des ponts et chaussées, a publié, dans le *Bulletin de la Société française des ingénieurs coloniaux*, n° 10, 1898, au sujet de l'extension rationnelle du réseau des chemins de fer tunisiens et de l'exploitation des forêts et mines de la Kroumirie et des phosphates de la région de Thala, une note très documentée *sur les tracés proposés pour le troisième réseau*. M. Duportal conclut, lui aussi, à l'établissement dans le plus bref délai d'une voie ferrée reliant le Kef à la région phosphatière du nord-ouest à Bizerte. Nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs de prendre connaissance de cette note intéressante.

2. Eusèbe Vassel : *Les Phosphates tunisiens, leur port de sortie et la Défense nationale*. Paris, A. Challamel, 1897. In-18 jésus de 211 pages, avec deux cartes. — *Les Phosphates tunisiens et la Défense nationale* (*La Dépêche tunisienne*, 22 et 29 novembre 1897).

Digitized by Google

1897); du *Courrier de Bizerte* (27 novembre 1897, 15 et 22 janvier, 7 et 14 mai, 10 septembre 1898); de *la Dépêche sfaxienne* (2 décembre 1897); de *la Tribune des colonies* (9 décembre 1897 et 10 mars 1898); du *Bulletin de la Société des Etudes coloniales et maritimes* (28 février 1898); du *Bulletin de la Société de géographie de Lille* (mars 1898); de *l'Illustration* (26 mars 1898); des *Bulletins et Mémoires de la Société africaine de France* (janvier-juin et juillet 1898); de *la Marine française* (août 1898). Nous ne pouvons, naturellement, faire mention que des articles qui nous sont tombés sous les yeux, il est clair que d'autres ont dû nous échapper[1].

A la session de novembre 1897 de la conférence consultative de Tunisie, trois jours après l'apparition de notre livre, M. Louis Pelletier, secrétaire général de la Chambre d'agriculture, s'est fait le champion énergique de la ligne de Bizerte au Kef et aux gisements de phosphates du nord-ouest.

Le 15 janvier 1898, M. Paul Bonnard, avocat à la Cour d'appel de Paris, donnait à Tunis, sous les auspices de la section tunisienne de la Société de géographie commerciale, une conférence contradictoire dans laquelle il faisait ressortir victorieusement les avantages du tracé précité; il reprenait les mêmes arguments à Paris, le 10 mai, dans un discours prononcé à l'issue du banquet mensuel de la Société de géographie commerciale[2].

Aussi le conseil de la Société africaine de France, dans sa séance du 17 mai, a-t-il émis à l'unanimité le vœu suivant :

« La Société africaine de France;

« Après avoir examiné la question du chemin de fer de la région de Thala à la mer;

« Considérant que, selon la parole du directeur des travaux publics en Tunisie, l'avenir du port de Bizerte serait certainement assuré s'il avait à exporter du fer et des phosphates (Procès-verbal de la conférence consultative, séance du 24 novembre 1897, *Journal officiel tunisien*, p. 667);

« Considérant que, soit au point de vue militaire, soit au point de vue commercial, il faut à Bizerte d'amples dépôts de charbon, sans cesse renouvelés;

« Que l'exportation des phosphates de Thala et des minerais des Nefzas aurait pour contre-partie certaine l'importation du charbon;

« Emet le vœu que les pouvoirs publics fassent étudier sans retard un tracé de chemin de fer de la région de Thala à Bizerte[3]. »

Depuis, il s'est passé de graves événements; la guerre hispano-américaine a été féconde en enseignements dont ce serait folie de ne point profiter. Aussi croyons-nous faire œuvre patriotique en résumant, devant le Congrès na-

1. Les journaux suivants, sans se prononcer sur le fond de la question, ont consacré à notre petit livre des comptes rendus élogieux : *l'Algérie agricole*, *le Bulletin de Renseignements coloniaux*, *le Bulletin quotidien de la Bourse de commerce*, *l'Echo du XVIIe arrondissement*, *l'Express* de Lyon, *la Géographie*, *le Journal des économistes*, *le Moniteur universel*, *le National*, *le Petit Moniteur universel*, *le Protectorat*, *le Public*, *le Rapide*, *la Réforme*, *l'Unione*.

2. *Le Courrier de Bizerte*, 21 mai 1898.

3. *Bulletins et Mémoires de la Société africaine de France*, janvier-juin 1898, p. 21.

Digitized by Google

tional des Sociétés françaises de géographie, les arguments qui militent en faveur d'une voie ferrée reliant à Bizerte les gisements de phosphate de chaux de Kalâet-Jerda et de Kalâet-es-Senam.

I

LIGNE STRATÉGIQUE

Après de longues années de tergiversations humiliantes, le gouvernement de la République, reprenant en partie les plans de l'amiral Aube, s'est enfin décidé à faire de Bizerte le boulevard de notre puissance dans l'Afrique du nord et l'un des pivots de notre action dans la Méditerranée. Cette fois, il ne s'agit point d'un projet plus ou moins en l'air : l'arsenal de Sidi-Abdallah se construit, les travaux en sont même poussés activement, et le ministre de la marine doit venir prochainement les inspecter en personne.

Mais pour que le nouveau port de guerre n'ait pas, le cas échéant, le sort de Santiago de Cuba, il faut qu'on puisse au premier signal en faire un camp retranché véritablement inexpugnable, c'est-à-dire ayant derrière lui toute notre Afrique du Nord pour le ravitailler et lui fournir les hommes au fur et à mesure des besoins.

Or, ceux qui sont au courant des questions militaires donnent comme certain que l'Italie se tient constamment prête à exécuter un plan combiné de longue date pour l'invasion de la Régence de Tunis. Serions-nous en état de repousser une tentative de débarquement nous prenant à l'improviste? C'est plus que douteux. Nous aurions à compter avec certains éléments de l'intérieur, et d'ailleurs il faut prévoir le cas où la flotte de l'Angleterre aiderait celle de l'Italie.

Tunis, à peu près dépourvu de défenses, pourrait fort bien tomber au pouvoir de l'ennemi : maître de la capitale, celui-ci le serait également de Djedeïda, qui n'en est séparée que par 20 kilomètres d'une plaine sans obstacles, et les communications de Bizerte avec l'Algérie et même avec la Tunisie se trouveraient coupées. Notre forteresse n'aurait plus comme *hinterland* que quelques lieues carrées de territoire.

Donc il est de toute nécessité qu'un chemin de fer ayant Bizerte pour tête aille rejoindre la ligne de Souk-Ahras à Tunis en amont des gorges, d'une défense facile, que cette ligne traverse entre Sidi-Zehili et Medjez-el-Bab.

La carte fait voir que le meilleur endroit pour la rencontre serait la plaine de la Dakhla, vers Souk-el-Arba ou Souk-el-Khemis. La première localité a l'avantage d'être un point stratégique et un centre de colonisation.

Le tracé proposé par des personnes *très compétentes*[1] part de la baie de Sebra, franchit l'oued El-Grah au nord de Dar-el-Melaa, passe au henchir Melaah, au sud du bordj Farouja, au nord du bordj Karata, traverse l'oued Sedjenan au méridien 8, et suit la rive droite de cet oued, qu'il passe de nou-

1. Voir la carte au 1/200,000e, feuilles de Bizerte, Tabarca et Souk-el-Arba. Nous en respectons l'orthographe, même vicieuse.

Digitized by Google

veau pour contourner la Garâa-Sedjenan par le nord. Puis il remonte l'oued Magrat, descend l'oued Demous sur la rive gauche, passe à Aïn Jrarige, franchit l'oued Bou-Zenna et l'oued Maden, rejoint l'oued Melah qu'il remonte ainsi que l'oued Zeen, passant au Tarf, près de la mine Metmanaa, près d'El-Khredouma, au point coté 400, à Madjen-el-Mi (point culminant). Il descend ensuite les vallées de l'oued Ez-Zan et de l'oued Redir, franchit le Khanguet-el-Hamman, suit l'oued El-Lill; près du point coté 220, il s'infléchit au sud, puis au sud-ouest, passe au henchir Es-Smata, à Aïn-el-Kerma, au douar du palmier, à Bir-Nelat, franchit la Medjerda et arrive à Souk-el-Arba après un parcours de 156 kilomètres.

La ligne dont nous venons d'indiquer les repères couvre parfaitement tout le littoral nord de la Tunisie, de Bizerte à Tabarca; elle passe à 15 kilomètres et demi de ce petit port; nulle part elle n'est à moins de 7 kilomètres et demi de la mer, et elle est défendue de ce côté par la chaîne littorale.

Une route de 7 à 8 kilomètres suffirait pour la relier au camp d'Aïn-Draham, position stratégique importante et centre en formation.

Cette voie ferrée si précieuse, une société privée est prête à en construire exactement la moitié, de Bizerte à Aïn Jrarige, en vue de l'exploitation des riches mines de fer des Nefza.

On verra qu'il dépend de la métropole d'avoir le reste sans bourse délier

II

DÉPÔT DE CHARBON

Bizerte sera ainsi toujours à même de recevoir rapidement des hommes, des vivres, du matériel. Mais il lui faut aussi du charbon. Le cas récent de l'Espagne est venu confirmer de la façon la plus éclatante ce que nous disions l'année derrière : nous serions dans l'impossibilité, la guerre une fois déclarée, de nous procurer cette denrée indispensable, que l'Angleterre, qui l'a chez elle à discrétion, a eu l'esprit de faire réputer contrebande.

Notre arsenal africain devra donc en avoir en tout temps, par mesure de précaution, un stock assez élevé, quarante ou cinquante mille tonnes.

Mais quelques soins qu'on prenne, le charbon en magasin perd chaque jour un peu de ses qualités : *il s'évente*, comme disent les marins; cette altération est plus rapide sous le ciel africain que dans les pays du nord. Avec de mauvais combustible, la marche du navire est sensiblement réduite et il se trouve affaibli d'autant.

Comme on le voit, il y a intérêt majeur à ce que le dépôt de charbon soit constamment renouvelé par une consommation active et continue. C'est ce qui a lieu tout naturellement à Toulon ou à Cherbourg, par suite des armements et des mouvements de l'escadre d'évolutions; mais Bizerte n'armera point de navires et ne sera le port d'attache d'aucune escadre; il ne fournira de combustible qu'aux navires de passage. Comment le rafraîchissement du stock sera-t-il obtenu? Transportera-t-on à Toulon le charbon qui aura séjourné

Digitized by Google

quelque temps dans le port tunisien? Ce serait effroyablement coûteux, outre que l'opération accroîtrait dans une mesure fâcheuse la proportion du poussier.

Nous allons montrer qu'il existe un moyen plus pratique.

III

LA SORTIE DES PHOSPHATES

Parmi les nombreux affleurements de phosphate de chaux signalés, depuis la mémorable découverte de M. Philippe Thomas, dans les terrains suessoniens du nord-ouest de la Tunisie, les études du service des mines de la Régence ont montré que deux groupes, Kalâet-Jerda et Kalâet-es-Senam, sont d'une richesse entièrement comparable à celle des fameuses couches de Tébessa (ou de Morsott).

L'Administration du protectorat, en vue surtout de plaire aux délégués de la région de Tunis, qui ont la majorité dans notre semblant de conseil colonial, propose, pour la mise en valeur de ces deux ensembles de gisements, une voie ferrée de Pont-du-Fahs à Haïdra, par la vallée de l'oued El-Kebir, avec embranchement sur le Kef. On doterait ainsi le port de Tunis d'un trafic important.

De son côté, la Chambre mixte de commerce et d'agriculture du centre préconise une ligne de Kairouan à Thala, qui donnerait au port de Sousse la sortie des phosphates. C'est dans l'ordre.

Mentionnons pour mémoire l'idée, soutenue par la Chambre d'agriculture de Tunis (et favorable aux intérêts d'une puissante société financière), de construire, *sans s'occuper des phosphates*, une ligne de Pont-du-Fahs au Kef par Bou-Arada et Gaffour; la Direction générale des travaux publics, qui avait adopté autrefois ce tracé, l'a condamné en 1896 comme *longeant pendant un certain temps, et à courte distance, la ligne de la Medjerda*[1].

Quant aux gens (nécessairement en minorité sur place) à qui leur position permet d'examiner froidement et impartialement les choses, toutes leurs préférences vont à un projet dont l'idée première appartient à M. Abel Couvreux : il consiste à relier les gisements de phosphates à Souk-el-Arba, supposé en communication avec Bizerte par la ligne stratégique dont nous avons parlé plus haut; et *il fournirait à celle-ci le trafic nécessaire pour qu'elle ne coûte rien à personne*.

Nous allons donner quelques indications qui permettront de porter sur la carte le tracé approximatif des lignes de Pont-du-Fahs à Haïdra et au Kef et de Souk-el-Arba à la vallée de l'oued Sarrath.

Pour celle de Kairouan à Thala, il n'existe pas d'avant-projet, un ingénieur y a simplement fait une promenade sur le terrain; tout ce qu'en savent ses promoteurs, c'est qu'elle doit passer à Sidi-Mohamed-ben-Ali, à Dar-Djelloul, à Fondouk-Debbich et au djebel Bou-el-Hanèche[2].

1. Procès-verbaux de la Conférence consultative, 11e session (novembre 1896), p. 49.
2. *Le Chemin de fer Sousse-Kairouan-Thala*. Extrait du procès-verbal de la

Digitized by Google

De Pont-du-Fahs à Haïdra et au Kef[1]. — Partant de la station de Pont-du-Fahs, le tracé franchit l'oued Debban près du pont romain, remonte la rive droite de l'oued El-Kebir, puis, après avoir traversé ce cours d'eau, remonte également l'affluent qu'il reçoit en aval des gorges formées par le djebel El-Sebbia; il traverse la piste muletière à l'ouest des sources de cet affluent, et tournant brusquement au sud-sud-ouest, regagne, par le col où passe la piste, la vallée de l'oued El-Kebir, qu'il remonte par la rive gauche jusqu'à ses sources. Passant le col au point coté 647, il suit la rive gauche de l'oued Toueralil, franchit celui-ci ainsi que l'oued El-Khramès, passe l'oued Siliana à la zaouia Abd-el-Melek; il tourne un peu plus loin, remontant au nord et suivant la rive gauche du Siliana à une distance de 2 à 3 kilomètres. Vis-à-vis le bordj de la Remonte, il oblique de nouveau à l'ouest, franchit à Dar-Ali-ben-Sloussi l'oued Massouge, dont il remonte la rive gauche, passe à Seba-Biar, à Cheikh-Sidi-bou-l'Haba, et arrive à la bifurcation, située environ 3 kilomètres à l'est du marabout de Sidi-bou-Hadjeja.

La ligne s'engage dans le Khranguet-Fras, passe à Ebba, au col Fedj-et-Tamer, laisse le djebel Zrissa à l'ouest, franchit l'oued Zarga, l'oued Sarrath au-dessus de son confluent avec le précédent; elle passe à Sidi-Ahmed-Salah-Zourhlemi, longe la piste, passe au bordj sans nom, au bordj M'hinem, à Ksar-Edehen, et arrive au point terminus, dans la vallée de l'oued El-Khol, entre Thala et Henchir-Haïdra, à 4 kilomètres de celui-ci.

L'embranchement part de la bifurcation indiquée plus haut, passe aux points cotés 600, 640, 625, contourne l'éperon nord-est du djebel Nouirhirr, passe à Sidi-bou-Mefta et aboutit 3 kilomètres dans le sud-ouest du Kef.

De Souk-el-Arba à la vallée du Sarrath et au Kef[2]. — De Souk-el-Arba, le tracé se dirige vers l'oued Mellègue, qu'il franchit vers Sidi-Amor ou quelques kilomètres en amont; il remonte la vallée de l'oued sur la rive droite, emprunte le col Fedj-Hadjer, laisse à l'est le Koudiat-Sultane et le Koudiat-Fedj-el-Aousser, passe à Bir-el-Ayechi, puis entre le Koudiat-el-Ktif et le djebel Mzarrigue, contourne le djebel Slata par l'est, tombe dans la vallée du Sarrath vis-à-vis de la zaouia et remonte la rive droite jusqu'au point terminus, que nous supposons placé 1 kilomètre en aval du gué et que nous appelons provisoirement *Oued-Sarrath*.

La longueur de la ligne est de 90 kilomètres. Au kilomètre 44 se détache un embranchement de 7 kilomètres qui aboutit au Kef même. Notons en passant que cette ville, mise ainsi en communication directe avec l'arsenal maritime, est le point stratégique le plus important de la Tunisie.

Les deux tronçons reliant la ligne à Kalâet-es-Senam d'une part et à Kalâet-Jerda de l'autre ont chacun 18 kilomètres, la construction en pourrait être laissée à la charge des exploitants. Le premier s'embranche au kilomètre 83, le second est le prolongement du tracé.

séance tenue par la Chambre mixte du centre, le 13 septembre 1897. *L'Avenir de Sousse* du 20 septembre 1897. — Voir la carte au 1/200,000e, feuilles de Kairouan et de Thala.

1. Voir la carte au 1/200,000e, feuilles de Tunis, Mactar, El-Kef et Thala.
2. Voir la carte au 1/200,000e, feuilles de Souk-el-Arba, El-Kef, Thala.

Digitized by Google

Maintenant, comment l'adoption du projet pour lequel nous luttons et l'exportation, qui en serait la conséquence, des phosphates par Bizerte, assureraient-elles le renouvellement automatique et sans frais du charbon en dépôt dans notre arsenal africain? De la façon la plus simple.

Il passe en vue de Bizerte une des grandes routes du monde, celle qui va du détroit de Gibraltar au canal de Suez et à tout le bassin oriental de la Méditerranée. Des milliers de vapeurs qui chaque année doublent ainsi le cap Blanc dans l'un ou l'autre sens, la plupart mouillent à Gibraltar, à Alger ou à Malte, pour s'y approvisionner en combustible.

Or, Bizerte serait plus favorablement situé, comme port de relâche, qu'aucun de ceux que nous venons de nommer, et s'il fournissait annuellement, comme chacun d'eux le fait en moyenne, seulement 300,000 tonnes de charbon, notre flotte serait évidemment sûre d'y trouver toujours du combustible frais en quantité suffisante. Mais il y a une vieille routine à vaincre, des traditions à créer, ce qui est généralement bien long et bien pénible.

Cependant, il est clair que Bizerte triompherait sûrement et rapidement dans la lutte, s'il pouvait importer le charbon à meilleur compte que les ports rivaux, et par suite le vendre moins cher.

Or, voilà précisément ce qui se produirait si notre port du nord était choisi pour la sortie des phosphates de la région de Thala.

En effet, les navires qui importent le charbon à Gibraltar, Alger, Malte et Port-Saïd *en repartent à peu près tous sur lest;* le transport du charbon doit donc leur payer le double voyage. Assurez-leur un chargement de retour, et le fret à l'aller (par conséquent le prix de revient de la houille) sera réduit en proportion. Le tracé de Bizerte à la région de Thala est donc bien manifestement d'intérêt métropolitain, et l'on n'en saurait dire autant des autres.

IV

COMPARAISON DES LIGNES

Afin de remplir le programme que nous nous étions tracé, il nous reste à faire voir que des trois lignes proposées, la nôtre est la plus avantageuse pour son concessionnaire, pour l'exploitant des phosphates et pour la Tunisie; en d'autres termes : 1° qu'elle donnera la plus forte rémunération du capital employé; 2° qu'elle permettra le transport des phosphates de la carrière en Europe au prix le plus bas; 3° enfin, qu'elle rendra les meilleurs services à la colonisation et qu'elle contribuera dans la mesure la plus large à développer l'exploitation des richesses naturelles du pays, son industrie et son mouvement commercial.

Il nous faut donc comparer les tracés à ces différents points de vue, de sorte que le présent chapitre sera, par rapport aux autres, d'une longueur démesurée; mais nous ne tenons point à la symétrie, l'essentiel est qu'il ne lasse pas trop nos auditeurs.

Digitized by Google

§ I. — *Le loyer du capital.*

Un examen quelque peu attentif de la carte suffit pour montrer à toute personne ayant des notions de l'art de l'ingénieur, que les difficultés de terrain sont plus grandes sur la ligne de Pont-du-Fahs et surtout sur celle de Kairouan que sur celle de Bizerte. Néanmoins, nous compterons uniformément, pour le capital de construction, 63,250 francs par kilomètre.

La longueur à construire est de 253 kilomètres dans notre tracé, de 228 dans celui de l'Administration.

Nous supposerons à la ligne de Sousse un développement de 200 kilomètres jusqu'à Sidi-Ali-ben-Khraled, ce qui est certainement un minimum; nous admettrons de plus qu'à partir de ce point, elle descend la vallée jusqu'à notre terminus d'Oued-Sarrath, sur une longueur de 22 kilomètres. Le tronçon de Sousse à Kairouan mesurant 58 kilomètres, il en reste donc à construire 164.

Par conséquent, le capital de construction sera, en nombres ronds, de 16,000,000 de francs pour Bizerte, 14,400,000 pour Pont-du-Fahs et 10,400,000 pour Kairouan. Avec le fonds de roulement, on arrive respectivement à un capital total de 17,100,000 francs, de 15,400,000 francs, de 11,100,000 francs.

Il semble, à première vue, que ces chiffres soient défavorables à Bizerte, mais nous allons démontrer qu'il n'en est rien.

S'il n'y a que 164 kilomètres à construire sur la ligne de Kairouan, c'est qu'elle laisse entièrement de côté le Kef; et tout le monde en Tunisie est d'accord pour reconnaître que ce centre, le seul important qui ne soit pas encore relié à la mer, est le premier à desservir. Dans ce but une ligne complémentaire s'impose, et la moins onéreuse, partant de Souk-el-Arba et passant par la vallée du Mellègue et le col Fedj-el-Kharrouba, aurait un développement de 44 kilomètres. En réalité donc, la longueur à construire dans le projet de la Chambre du centre serait de 44 + 164 = 208 kilomètres; le capital de construction se trouve porté à 13,200,000 francs et le capital total à 14,100,000.

Autre considération : si la voie ferrée de Bizerte à Souk-el-Arba est indispensable, comme nous le croyons fermement, le tronçon à construire *en sus*, pour desservir le Kef et la région des phosphates, n'est plus, dans notre projet, que de 97 kilomètres, contre 228 et 208; si, au contraire, on peut se passer de cette voie stratégique, l'économie exige qu'on se contente des 97 kilomètres de notre ligne de Souk-el-Arba à Oued-Sarrath et au Kef, qui mettront ces points en communication avec Tunis. Ainsi, dans l'une ou dans l'autre alternative, la considération de la longueur à construire condamne les lignes de Pont-du-Fahs et de Kairouan.

Quoi qu'il en soit, la ligne de Bizerte a d'importants éléments de trafic qui échapperaient aux deux autres : 100,000 tonnes par an de minerai de fer sur 75 kilomètres et 25,000 tonnes de calamine sur 78; plus, les produits des forêts de chênes zéens et lièges de la Kroumirie, qui donneront une recette kilométrique de 500 francs sur 110 kilomètres.

Dressons des devis comparatifs, en tenant compte de ces données et employant pour le reste les mêmes chiffres, malgré la différence des profils, qui

Digitized by Google

rend, par Bizerte, l'exploitation sensiblement moins onéreuse, et celle des précipitations atmosphériques qui favorisera l'accroissement des recettes dans le nord. Nous trouvons un revenu total de 4,63 p. 100 sur la ligne de Bizerte à Oued-Sarrath et au Kef; de 4,32 p. 100 sur l'ensemble des lignes de Kairouan à Oued-Sarrath et de Souk-el-Arba au Kef par le col de Kharrouba; de 3,97 p. 100 sur la ligne de Pont-du-Fahs à Haïdra et au Kef; enfin, de 6,18 p. 100 sur la ligne de Souk-el-Arba à Oued-Sarrath et au Kef construite seule.

N. B. — Le barême $F = 1,500 + \frac{R}{2}$, que nous avons employé pour les frais de l'exploitation, paraît convenir aux tronçons de Pont-du-Fahs et de Kairouan, qui, formant le prolongement de lignes à voyageurs, seront nécessairement assujettis à toutes les règles de droit commun; mais il est certainement trop élevé pour le tracé de Bizerte, auquel rien n'empêche de conserver d'un bout à l'autre le caractère d'un chemin de fer industriel.

D'autre part, le tarif P. V. n° 22 de la Compagnie Bône-Guelma pour le transport des phosphates, que nous avons appliqué, est notoirement trop bas et sera certainement relevé. Les revenus nets indiqués plus haut doivent donc être considérés comme sensiblement inférieurs à la réalité, *surtout en ce qui concerne Bizerte.*

§ 2. — *Le prix d'exportation des phosphates.*

Le taux du transport est la somme de quatre prix partiels : voyage sur rails, manipulation, droits de port, fret.

Pour le transport sur voie ferrée, le premier élément est la distance. Nous disons le premier, car on verra qu'il y en a d'autres.

Dans le projet que nous préconisons, l'exportateur de phosphates aurait le choix entre deux ports, celui de Bizerte et celui de Tunis, ce qui n'est point un mince avantage.

Le tableau ci-dessous donne les distances respectives en kilomètres de Kalâet-Jerda et de Kalâet-es-Senam à la mer par les différents tracés :

	Distance de		
	K. Senam	K. Jerda	Moyenne.
A Bizerte	257	264	260
A Tunis-marine par Souk-el-Arba	258	265	261
— par Pont-du-Fahs	264	244	254
A Sousse	240	208	224

Au tarif P. V. n° 22, la tonne devrait payer :

De Kalâet-es-Senam à Bizerte	7 fr. 64
— à Tunis par Pont-du-Fahs	7 fr. 78
— à Sousse	7 fr. 30
De Kalâet-Jerda à Bizerte	7 fr. 78
— à Tunis par Pont-du-Fahs	7 fr. 38
— à Sousse	6 fr. 66

Digitized by Google

En réalité, il n'en sera ainsi que pour la ligne de Bizerte, à moins que le Gouvernement ne concède les autres à la Compagnie Bône-Guelma, et il s'est pour ainsi dire engagé à ne pas le faire. « Les péages, a dit à la Conférence consultative le directeur général des travaux publics, qu'aura à effectuer la nouvelle société exploitante pour ses transports sur le tronçon commun, grèveront son service de frais exagérés et souvent prohibitifs[1]. »

Un des moyens qu'aurait, semble-t-il, la Compagnie Bône-Guelma, serait d'appliquer le tarif décroissant *en ne considérant que le parcours sur son réseau*. Les phosphates payeraient alors :

De Kalâet-es-Senam à Tunis...	6 fr. 52	+ 3 fr. 65	=	10 fr. 17
— à Sousse..	8 fr. 46	+ 3 fr. 40	=	11 fr. 86
De Kalâet-Jerda à Tunis.....	8 fr. 43	+ 3 fr. 65	=	12 fr. 08
— à Sousse.....	7 fr. 50	+ 3 fr. 40	=	10 fr. 90

En ce qui concerne la manipulation, le chargeur peut se trouver gêné par l'insuffisance des dimensions ou des installations du port. C'est ce qui se produit à Bône; aussi les exploitants des phosphates de Tebessa parlent-ils d'expédier 200,000 tonnes par la Tunisie, ce qui pourrait donner un bel appoint à la ligne à construire.

A Tunis, le bassin est déjà trop petit pour le trafic existant; il ne tardera guère à l'être à Sousse. A Bizerte, l'espace est pour ainsi dire illimité.

Dans ce dernier port, des voies ferrées arriveront au point de chargement, sans rampe à gravir, à une hauteur de 8 ou 10 mètres au-dessus de l'eau. On pourra ainsi déverser d'un seul coup, *et sans reprise*, un wagon de 10 tonnes dans la cale du navire. Voilà qui représente bien une importante réduction de frais.

Pareil aménagement n'est pas possible à Tunis, où la ligne de Zaghouan ne parvient qu'après avoir traversé des terrains bas sur un certain nombre de kilomètres, ni même à Sousse, où il ne faut pas songer à encombrer d'un remblai les abords déjà incommodes du quai.

Il n'y a pas lieu de nous occuper des droits de port, qui seront vraisemblablement unifiés en ce qui concerne les phosphates et minerais.

Au point de vue du fret, la supériorité de Bizerte s'affirme d'une façon écrasante.

De ce port en France ou en Angleterre, il y a 50 milles marins de moins que de Tunis, 140 de moins que de Sousse. Alors que le premier est accessible aux plus grands navires, Tunis et Sousse ne peuvent recevoir que de petits vapeurs du port de 1,200 à 1,500 tonneaux, plus rares en Méditerranée et faisant payer des frets plus élevés.

Ce n'est pas tout. Le mouvement du charbon à Port-Saïd est d'*un million de tonnes par an*, et les énormes cargo-boats qui l'y apportent *repartent tous sur lest*. Du sémaphore du cap Blanc, on les voit souvent passer en véritable convoi, selon l'expression d'Elisée Reclus. N'est-il pas clair que ces navires (auxquels leur tirant d'eau interdit Tunis et Sousse) feraient volontiers 5 ou

1. Conf. cons., 9e session (novembre 1895).

Digitized by Google

6 milles en dehors de leur route pour prendre à prix réduit, mais sans perte de temps, un fret qui serait presque tout bénéfice? Au reste, il suffirait, nous l'avons expliqué, qu'on fît sortir les phosphates par Bizerte pour que ce port pût rivaliser avec Alger et Malte comme entrepôt de charbon; on trouverait alors sur place les navires vides, c'est-à-dire le fret à bon marché.

Nous ne croyons pas trop nous avancer en affirmant que, de ce chef seul, Bizerte assurerait aux chargeurs de phosphates un dégrèvement de 2 francs au moins par tonne sur Tunis, et à plus forte raison sur Sousse.

§ 3. — *L'avantage du pays.*

En Tunisie, comme ailleurs, les intérêts particuliers sont pour l'intérêt général de rudes adversaires, dangereusement habiles à l'ergotage; cependant nul n'osera nier, croyons-nous que les Mogod, les Nefza, la Kroumirie (qui se trouveraient ouverts à la colonisation par la ligne de Bizerte) soient les régions du pays les plus fertiles, les plus favorisées au point de vue des pluies, les mieux abritées du siroco, celles qui jouissent du climat le plus tempéré et le plus salubre, les seules à peu près où nos compatriotes puissent se livrer au travail manuel comme en France.

Et que l'on compare la distance du port d'embarquement à la vallée de l'oued El-Kebir, à celle du Merguellil, à celle enfin du Sedjenan : n'est-ce pas encore une considération sérieuse?

Le tracé par Bizerte l'emporte aussi comme *puissance d'infiltration*, s'il est permis de s'exprimer ainsi, puisqu'il comporte 253 kilomètres de voie nouvelle, alors qu'il n'y en a que 228 dans le projet du Gouvernement, que 208 sur les lignes réunies de Kairouan à Oued-Sarrath et de Souk-el-Arba au Kef.

Voilà pour la colonisation.

La ligne de Bizerte, tout en rendant plus de services que celle de Kairouan et autant que celle de Pont-du-Fahs pour ce qui est des phosphates du nord-ouest et des mines situées au sud de la Medjerda, donnerait une extension rapide à l'exploitation des forêts de la Kroumirie et des Mogod, à celle des mines de zinc de la vallée du Maden; enfin, elle ferait ouvrir les mines de fer des Nefza, dotant ainsi la Régence d'une industrie nouvelle.

Mieux encore : Bizerte, seul des ports de notre littoral, se prêterait merveilleusement au commerce du charbon (qui n'est point à dédaigner, puisqu'il donne chaque année deux millions à Port-Saïd), et nous avons vu qu'on assurerait l'implantation de ce négoce dans notre port en lui donnant l'exportation des phosphates du nord-ouest.

Cette considération seule, à défaut d'autres, justifierait la construction de la ligne de Bizerte à la vallée du Sarrath.

Il n'a été fait à notre connaissance à cette ligne qu'une seule objection d'apparence un peu sérieuse. Nous disons *d'apparence*. Un journal la formulait ainsi en mai dernier : « Jamais, nulle part, port de guerre et port de commerce n'ont pu coexister. »

Digitized by Google

Pour s'épargner un de ces axiomes controuvés qui sont si redoutables au progrès, l'écrivain n'avait qu'à jeter les yeux tout près de nous sur la « Perle de la Méditerranée ». Malte ne passe pour une quantité négligeable, ni comme port marchand, ni comme port de guerre; et la nation qui a juxtaposé au plus puissant arsenal de ce qui pouvait être le Lac français, un entrepôt commercial non moins grandiose, n'est guère accusée, que nous sachions, de manquer d'expérience dans les questions maritimes.

V

CONCLUSIONS

Pour conclure, nous formons le vœu que la solution d'une question d'intérêt national comme celle de la sortie des phosphates du nord-ouest de la Tunisie ne soit point abandonnée à des fonctionnaires locaux, forcément enclins à sacrifier aux considérations de clocher, aux influences, au tapage; mais que le Gouvernement français désigne, pour étudier l'affaire sous toutes ses faces, une commission d'ingénieurs, de militaires, de marins, d'économistes n'ayant dans la Régence aucune attache ni rien à attendre de personne.

Maxula-Radès, le 16 septembre 1898.

P. S. — A l'occasion du travail qu'on vient de lire, et auquel nous avons tenu à ne pas changer un mot malgré les faits qui se sont produits depuis, le Congrès national des Sociétés françaises de géographie, sur la proposition de M. Paul Bonnard, avocat à la Cour d'appel de Paris, a voté à l'unanimité le vœu suivant :

LE CONGRÈS ÉMET LE VŒU : QUE LES POUVOIRS PUBLICS FASSENT ÉTUDIER UN TRACÉ DE CHEMIN DE FER DES NEFZA ET DE LA RÉGION DE THALA A BIZERTE.

9 décembre 1898.

Digitized by Google

VOYAGE EN ORIENT

DE SON ALTESSE IMPÉRIALE LE CÉSAREVITCH

(S. M. Nicolas II)

INDO-CHINE — CHINE — JAPON — SIBÉRIE

(1890-1891)

Par le Prince E.-E. OUKHTOMSKY[1]

« De graves événements se sont accomplis depuis la publication du premier volume (1893), comme le dit très bien dans sa préface le traducteur. M. Louis Léger, professeur au Collège de France. Le souverain qui avait accueilli nos marins à Cronstadt avec tant de bienveillance, qui avait envoyé les représentants de sa flotte à Toulon et à Paris, l'initiateur de l'alliance franco-russe, le tsar ami de la paix, a rendu son âme généreuse à Dieu. Le Césarevitch, dont cet ouvrage raconte le voyage triomphal, est devenu l'empereur Nicolas II. Il a tenu à resserrer les liens d'amitié qui unissaient déjà la Russie à la France, il est venu saluer notre pays; nos lecteurs savent déjà quel accueil il y a trouvé. Il a reçu à son tour la visite du président de la République. L'alliance de l'empire russe et de la nation française a été solennellement proclamée à la face du monde. »

Le nom et les traits de l'empereur Nicolas II, comme ceux de l'impératrice, sa femme, sont connus de tous les Français. Mais il peut être utile de faire mieux connaître l'auteur même du livre, le prince Oukhtomsky; c'est ce que nous permet de faire M. Louis Léger.

« Le prince Oukhtomsky appartient à une des familles les plus anciennes de la Russie. Elle forme une branche de la famille des princes Bieloversk, issus de Vsevalod Dimitri Yourewitch, dit la *grande nichée*, à cause de sa nombreuse postérité qui régnait au XIIe siècle à Vladimir, à Souzdal, à Rostov, à Jaroslav, et qui descendait de Vladimir Monomaque, et par conséquent de Rurik. Cette famille doit son nom à un domaine situé sur les bords de la rivière Oukhtoma (gouvernement de Novgorod).

« Le prince Esper Esperovitch Oukhtomsky est né en 1861. Il est jeune encore, mais sa vie a été largement remplie. Il était attaché au ministère de l'intérieur (direction des cultes étrangers), lorsqu'il fut désigné pour accompagner le Césarevitch dans son voyage en Orient en qualité de chef de sa chancellerie. Des travaux littéraires, des études approfondies sur l'Orient,

1. Tome II. Librairie Ch. Delagrave, 1898.

Digitized by Google

notamment sur ses religions, avaient appelé sur lui l'attention du gouvernement. Le prince fut autorisé à raconter le voyage dont il allait être le témoin.

« Le prince Oukhtomsky était plus que personne en état de comprendre cet Orient qu'il allait visiter à la suite de l'héritier du trône de Russie. Il s'était depuis longtemps fait une âme d'Oriental, je dirai presque de bouddhiste si je ne craignais de mettre en suspicion la parfaite orthodoxie de sa foi chrétienne. Fils dévoué de l'Église russe, patriote ardent, il était, il est aujourd'hui plus que jamais convaincu que la Russie doit remplir dans ces lointaines contrées une mission providentielle. Cette conviction, il l'affirme à diverses pages de son livre. Au temps jadis des ennemis de la Russie prétendaient la mettre en dehors de l'Europe et faire d'elle un État purement asiatique. M. Oukhtomsky est trop pénétré de l'importance de notre civilisation occidentale, trop bon patriote et trop bon orthodoxe pour répudier l'influence légitime que l'empire des tsars doit exercer en Europe, le rôle protecteur qu'il doit jouer vis-à-vis des peuples coreligionnaires des Slaves, des Roumains, des Hellènes. Mais il estime que l'expansion morale et politique de la Russie doit se faire en Asie, non seulement chez les peuples qui sont encore aujourd'hui indépendants, mais encore chez ceux qui ont déjà reconnu une domination étrangère. Ce qui selon lui caractérise les nations asiatiques, c'est le besoin impérieux d'obéir à un être supérieur délégué du ciel sur la terre, c'est l'incapacité absolue de comprendre le mécanisme parlementaire des États occidentaux. Non seulement la Russie confine à l'Asie, — ce qui n'est pas le cas des autres puissances européennes, — mais encore elle possède une faculté d'assimilation qu'aucune nation ne saurait lui contester ni lui disputer. L'Asiatique ne se sent pas dépaysé en Russie; le Russe se sent chez lui en Asie. De ces constatations M. Oukhtomsky ne tire pas les conclusions brutales, immédiates qu'elles semblent impliquer. Mais évidemment il ne sera nullement étonné le jour où il verra son pays établir sa domination morale ou politique sur des régions où d'autres puissances européennes auront cherché vainement à implanter la leur, sur la Chine, sur l'Inde, sur la Corée. Si au XVIIIe siècle la Russie avait été ce qu'elle est aujourd'hui, ce n'est probablement pas l'Angleterre qui dominerait dans la péninsule indienne. »

Nous traversons l'Inde méridionale avec le Césarevitch et le prince Oukhtomsky.

Nous nous arrêtons un instant à Trichinopoli et à l'île de Seringham, au confluent du Kauri et du Kaleroun. Cette île est couvertes de pagodes, de lieux de culte. Elle ressemble plutôt à un vaste monastère qu'à un ensemble de villages groupés autour d'un sanctuaire brahmanique. On y arrive par un port fort large ; il débouche sur des allées d'arbres dont l'aspect rappelle le Bengale; elles aboutissent à une rue étroite. C'est le bazar. Nous passons sous des portes bigarrées en forme de tours : leurs murs et leurs toitures sont décorés d'ornements mythologiques. Nous entrons dans l'enceinte sacrée; des éléphants savants saluent les augustes visiteurs par des mouvements de trompe et par des cris rauques. Sur leur front sont dessinés les emblèmes de la divinité à laquelle ils sont consacrés. Devant nous se dressent des centaines de colonnes de granit, des stèles de dieux juchés sur des chevaux qui se cabrent, des héros armés de lances qui luttent avec des tigres. Un

Digitized by Google

temple à coupole dorée renferme les autels des dieux; il est interdit d'y pénétrer.... Même au temps des luttes entre les Anglais et les Français, les brahmanes déclarèrent qu'ils ne laisseraient pas entrer les étrangers. Des Radjpoutes jurèrent du moins sur le saint vénéré. Les Européens ne tinrent pas compte de cette interdiction; un prêtre fanatique, à leur vue, se jeta du haut des remparts en maudissant les mécréants et se tua.

Nous donnons ici un spécimen du palais de Tiroumal; à Bangkok, nous donnons comme spécimen de l'architecture indigène « la Montagne d'Or ».

Mais c'est à Saïgon qu'il faudra s'arrêter, à Saïgon, dont le prince Oukhtomsky dit tant de bien, et où le Césarevitch a reçu l'adresse suivante qui déjà faisait écho à l'alliance franco-russe :

« Les sentiments qui animent nos frères de la métropole à l'égard de la Russie se retrouvent dans les cœurs des Français que le devoir et le patriotisme ont conduits en Indo-Chine. Comme eux, nous sommes sensibles à la noblesse des sentiments et à la loyauté du caractère; comme eux, nous avons le culte du souvenir et des services rendus. C'est assez vous dire, monseigneur, que le fils de Sa Majesté l'empereur Alexandre sera toujours le bienvenu parmi des Français.

« Nous espérons, monseigneur, que le voyage entrepris par Votre Altesse Impériale ne contribuera pas peu à resserrer les liens d'amitié qu'ont fait naître entre la France et la Russie une estime mutuelle et des intérêts communs.

« S'il appartient à Sa Majesté l'empereur de Russie de rester en Europe l'arbitre respecté de la paix, il vous appartient à vous, monseigneur, qui êtes venu visiter les limites extrêmes de votre immense empire, de seconder l'œuvre de votre auguste père en constatant qu'au delà de *la frontière scientifique* et de *la chaîne de l'Himalaya*, il y a une autre œuvre non moins patriotique et non moins grande à entreprendre pour la Russie.

« Dans cette œuvre encore, les sympathies et les intérêts feront, des Russes et des Français, des alliés naturels.

« Au nom de tous les Français de l'Indo-Chine, nous prions Votre Altesse Impériale de daigner agréer l'hommage de notre plus profond respect et les souhaits que nous faisons pour la prospérité de la Russie.

« Que Dieu prête longue vie et bonheur à Leurs Majestés l'empereur et l'impératrice de Russie. »

L'importance de la Cochinchine et des pays qui en dépendent a été parfaitement comprise par ceux d'entre nous qui se sont renseignés sur ses richesses et son organisation politique. Nous avons entendu exprimer les opinions les plus satisfaisantes sur les aptitudes et la docilité des Annamites, sur la prospérité et l'avenir du pays.

Ses ressources naturelles sont considérables; elles le mettent au même rang que l'Égypte, la Mésopotamie et le Bengale. Les légumes et les arbres fruitiers d'Europe s'acclimatent aisément. Le pays produit en abondance du riz, — exporté non par les armateurs français, mais par la maison Rickmers de Brême, — du maïs, du coton, de l'indigo, du bétel, du tabac, de la canne à sucre, du café, du thé, des fruits de toute espèce, notamment des pastèques, des épices, des plantes pharmaceutiques, du bois de fer et d'ébène, des bois

Digitized by Google

PALAIS DE TIROUMAL

Digitized by Google

de construction, de la soie, de l'ivoire, de la corne de buffle, des peaux de bœuf, du sel, du poisson, etc. Tous ces produits représentent un trafic annuel de plusieurs centaines de millions. Ils figurent dans les musées commerciaux de Paris et de la province. Dès 1866 on a établi en Cochinchine des expositions agricoles et industrielles. Les exposants indigènes y ont mérité plus d'une médaille. La Société d'acclimatation de Paris a décerné sa plus haute récompense au gouvernement cochinchinois. Il a reçu des distinctions analogues à Amsterdam et à Calcutta. Une puissante impulsion a été donnée. Les résultats ne tarderont pas à se montrer; les Français sont des gens pratiques.

La main-d'œuvre, même à Saïgon, est assez bon marché. Les indigènes fournissent des artisans très convenables. Les machines pénètrent peu à peu dans le pays. L'immigration des Chinois tend à augmenter; un certain nombre s'établissent sans esprit de retour. C'est tant mieux pour la Cochinchine.

Nous sommes en Chine, à Canton. Nous abordons au port des Mandarins; il est merveilleusement décoré dans le goût chinois. Immédiatement Son Altesse reçoit la visite du vieux vice-roi ou général-gouverneur Li-hang-tchang. C'est le frère aîné du fameux Li-hung-tchang.

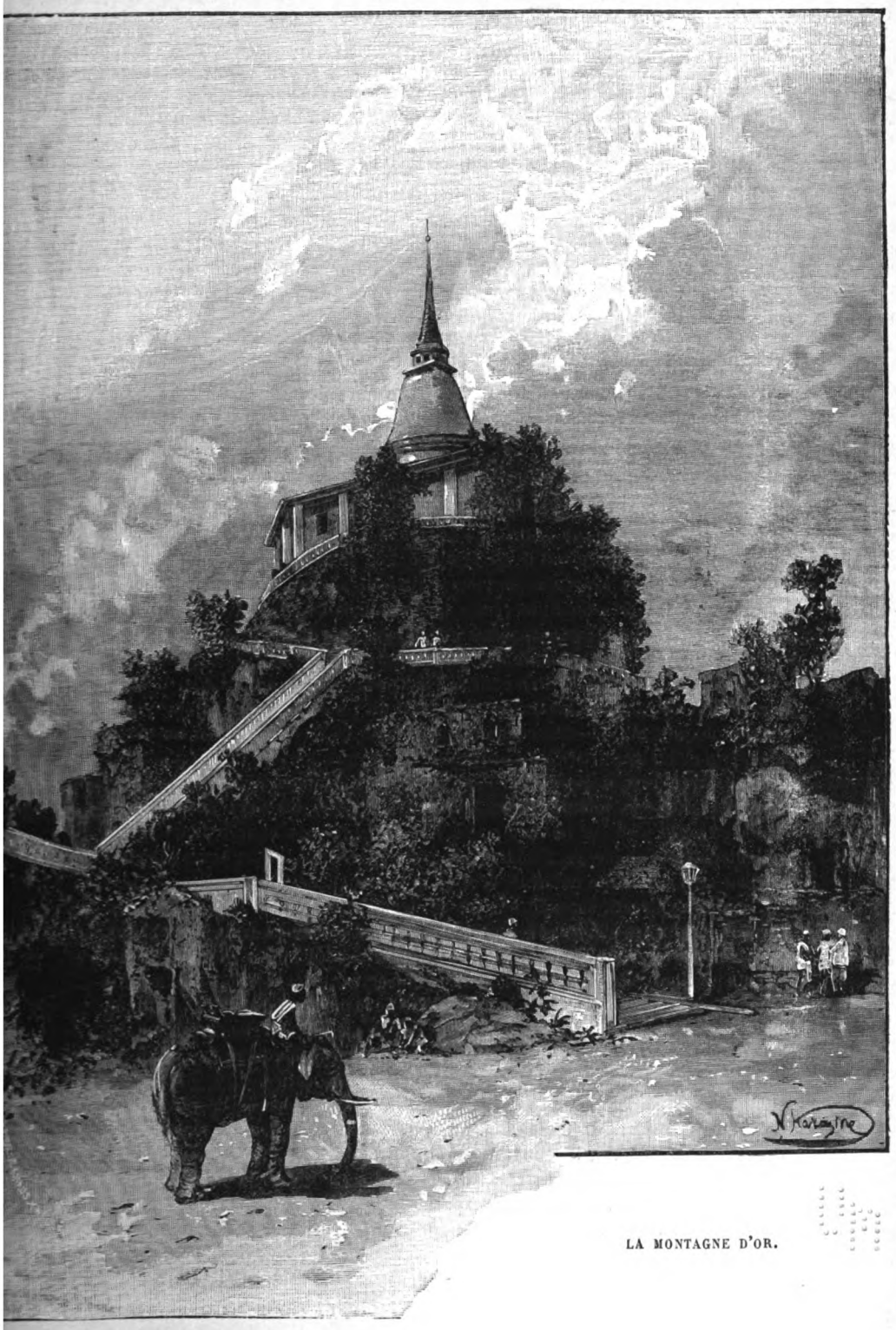
Les vaisseaux de guerre saluent. Une musique peu harmonieuse et assourdissante annonce que le vieillard est monté en palanquin et se dirige vers le quai. Aussi loin que l'œil peut porter, on voit se presser une foule innombrable de spectateurs au teint hâlé, aux cheveux noirs. Tous sont tête nue. Ils sont plus nombreux que les sables de la mer. Ils se parlent à voix basse. Ils sont tellement disciplinés qu'ils n'ont besoin ni du contrôle de la police, ni de mesures brutales pour observer l'ordre. Leur attitude pourrait servir de modèle à n'importe quelle foule d'Europe, et provoque des réflexions tout à fait inattendues. Si, dans cette ville essentiellement hostile aux Européens, le peuple peut montrer tant de retenue et de convenance, n'est-ce pas la preuve d'une vertu, d'une force intérieure, d'une soumission aveugle et absolue à toute autorité, même d'origine étrangère, du moment où elle est reconnue comme telle par son gouvernement ? En Chine tout citoyen s'intéresse aux questions d'un caractère social, et s'applique avec un soin jaloux à garder les antiques principes qui sont la base de l'Empire. Personne ne s'occupe de haute politique au sens européen du mot. Nos cosmopolites les plus convaincus envieraient l'indifférence du Chinois à cet égard.

Sur le quai circulent, un éventail à la main, quelques « gardiens de l'ordre et de la paix ». Que la foule fasse un mouvement et ils tomberont dans l'eau, mais la foule reste immobile; elle n'a pas besoin de barrières, elle se les trace à elle-même et fait elle-même sa police.

Avant l'arrivée du vice-roi, suivant l'étiquette, on apporte sa carte au Césarevitch : c'est un grand morceau de carton rouge. Puis apparaît la procession. Pour nous autres Européens, qui sommes pervertis dès l'enfance par l'opérette, un cortège chinois ne nous semble pas suffisamment sérieux. Les gardes du corps, par exemple, portent, outre leurs armes, des parasols; des inscriptions tracées sur leurs dos rendent témoignage de leur valeur.

Li-hang-tchang a revêtu un costume de gala en soie brodée, des souliers de velours noir montés sur de hauts talons, et l'insigne principal de sa dignité,

Digitized by Google



LA MONTAGNE D'OR.

Digitized by Google

le bouton rouge sur la tête. Il arrive sur le vapeur accompagné du ministre des finances locales, Vang-chi-chun, et d'une foule de fonctionnaires de tout rang.

Telle est la variété, tel est l'intérêt des récits du prince Oukhtomsky. Nous regrettons que le défaut de place nous oblige à omettre les pages très vivantes qu'il a consacrées à Java et au Japon, notamment à l'attentat qui fut commis contre le futur empereur Nicolas II dans ce dernier pays. On sait qu'il fut sauvé par l'intervention opportune et décisive du prince Georges de Grèce, qui a été appelé au gouvernement de la Crète par les puissances (fin 1898). Citons cependant ce court passage du narrateur :

« L'assassin Tsouda Santso figurait parmi les agents de police. Le matin il occupait déjà la même place, mais il avait laissé passer le Césarevitch, certain de le retrouver au retour. Rien n'avait pu faire soupçonner ses intentions. Au moment où la djinrichka de Son Altesse venait de le dépasser, il sortit du rang, saisit son sabre des deux mains, se glissant entre la djinrichka et le porteur qui la poussait du côté droit, il brandit l'arme de toute sa force, sur la tête du Césarevitch. Le prince, se retournant et voyant l'assassin lever l'arme une seconde fois, sauta du côté gauche du véhicule. A ce moment le prince Georges sauta de sa djinrichka et frappa le meurtrier de sa canne; en même temps, le porteur qui tirait la djinrichka se précipita avec beaucoup de sang-froid et de bravoure sous les pieds du policier et le fit basculer à terre. Le porteur du prince Georges s'empara du sabre que l'assassin agitait encore dans sa chute, l'en frappa au cou et dans le dos; l'homme, à moitié évanoui, fut mis dans l'impossibilité de se relever. »

Le 16/28 mai, le Césarevitch était à Vladivostok, et il recevait le fameux rescrit impérial, signé *Alexandre*, où il était dit : « J'ai résolu de faire commencer maintenant la construction d'un chemin de fer qui traversera toute la Sibérie et lui permettra de faire passer directement les riches produits de son sol sur le réseau des chemins de fer russes. Je vous confie le soin de faire connaître ma volonté quand, après avoir visité les pays de l'Orient, vous mettrez le pied sur la terre russe. En outre, je vous charge d'inaugurer à Vladivostok la ligne de l'Oussouri, partie du chemin de fer transsibérien qui doit être construite aux frais et sous la direction de l'Etat. »

L'ingénieur Ursati, secondé par les contremaîtres qu'il a amenés, par les ouvriers locaux, les soldats et les forçats, a réussi à mettre en train les travaux de la voie ferrée pour l'arrivée de Son Altesse. A 3 kilomètres de la ville un élégant pavillon a été dressé. A dix heures un service solennel y est célébré. Au moment où le prêtre prie pour la longue vie de la maison impériale, une fusée part; à ce signal, les batteries et les navires en rade font retentir des salves d'artillerie. Après la liturgie, Son Altesse daigne charger de terre une brouette et la conduire jusqu'au remblai de la voie ferrée.

Pendant la cérémonie, une locomotive et un wagon décorés de verdure et de drapeaux sont arrivés de la ville. Le Césarevitch monte dans le wagon avec le gouverneur général, le gouverneur militaire, la suite, tous les généraux et amiraux et l'ingénieur en chef de la voie. Le train marche lentement au milieu des hourrahs, la foule court après lui en poussant des cris joyeux.

Son Altesse inaugure ensuite la station, dont Elle pose la première pierre;

Digitized by Google

Elle y dépose une tablette d'argent préparée à Pétersbourg et portant une inscription commémorative. Elle a accepté du représentant du ministre des travaux publics une réplique en or de cette plaque; un certain nombre de plaques en argent sont distribuées à la suite de Son Altesse et aux autorités locales.

LE VICE-ROI DE CANTON, FRÈRE AINÉ DE LI-HUNG-TCHANG.

Ainsi a été inauguré à l'extrémité même de l'Asie, par l'empereur actuel de Russie, Nicolas II, ce chemin de fer transsibérien, déjà fort avancé, que ce siècle verra presque terminer, et qui aura au total près de 10,000 kilomètres de longueur.

LUDOVIC DRAPEYRON.

Digitized by Google

POUR LA FRANCE[1]

L'*Alliance française* vient d'entrer dans la seizième année de son existence. Depuis sa fondation, elle n'a cessé de grandir et de s'étendre. Aidez-nous à la faire progresser encore.

Notre génération a connu les humiliations de l'année terrible, et elle s'était juré de travailler de toutes ses forces au relèvement de la patrie : elle a tenu parole; l'*Alliance française* est l'une des filles de ce serment.

Jamais depuis 1870 et 1871 l'union de tous les Français, de toutes les femmes françaises, dans un sentiment de piété commune envers la France, ne fut plus nécessaire ni plus urgente; jamais l'utilité de notre association ne fut plus manifeste.

Le culte de la langue française, symbole de l'unité nationale, est peut-être le seul qui puisse rallier sans réserve toutes les adhésions, toutes les sympathies. Français de toute classe et de tout parti, de toute opinion et de toute croyance, vous pouvez accepter et serrer avec confiance nos mains tendues vers vous. Depuis quatorze ans, nous avons fait, par nos actes conformes à nos paroles, la preuve de notre loyale impartialité. Venez dans nos conférences, venez dans nos comités, afin d'y oublier ce qui vous divise les uns les autres; venez travailler à notre œuvre. S'il n'est pas au pouvoir de l'*Alliance française* de proclamer la paix, puisse-t-elle au moins ouvrir chez elle un asile à la Trêve de Dieu!

Voyez quelle est l'immensité de notre tâche!

Le jeune empire colonial, conquis en moins de vingt années par l'héroïsme des explorateurs, des marins, des soldats de la République française, est désormais fixé dans ses lignes générales, et il comprend des territoires plusieurs fois grands comme la métropole, où la langue française est à peine parlée, à peine connue. Le gouvernement ne suffit pas à l'y propager; il fait appel à notre concours. Comment le lui refuser? Comment nous désintéresser d'une entreprise dont l'enjeu est l'avenir de la race française dans le monde? Puisque la population de la vieille France, en effet, s'accroît si lentement qu'elle est distancée de plusieurs millions, chaque année, par l'expansion de ses voisins et de ses rivaux, un seul espoir lui reste de faire un jour équilibre aux agglomérations anglo-saxonne, germanique ou slave, c'est de rapprocher d'elle et de sa civilisation les indigènes de ses colonies, c'est de reconquérir

1. Appel fait au nom du Conseil d'administration par le secrétaire général fondateur (Extrait du *Bulletin de l'Alliance française*, 15 janvier 1899).

Digitized by Google

leur cœur en éclairant leur intelligence, c'est d'en faire des auxiliaires de sa puissance menacée, en leur enseignant d'abord la langue nationale.

Dans la lutte économique de plus en plus âpre qui met aux prises les grandes nations productives, voici que les marchés qui, depuis des siècles, paraissaient acquis à l'influence française, menacent de lui échapper. Dans le Levant même, où la France eut toujours une situation privilégiée, où elle possédait intact, naguère encore, le protectorat des catholiques de toute nationalité, où ses produits régnaient presque en maîtres depuis le XVIe siècle, ses rivaux lui font une concurrence chaque jour plus redoutable. Elle n'a guère qu'un moyen de se défendre, c'est d'adopter notre programme, c'est de multiplier les écoles françaises dans les pays d'outre-mer encore ouverts à son exportation, c'est d'y encourager les missionnaires des divers cultes ou les maîtres laïques français, c'est d'y secourir, d'y protéger, d'y susciter au besoin l'enseignement de la langue française, ce puissant véhicule du commerce national.

Et pourquoi ne réussirions-nous pas à reprendre le premier rang là où d'autres ont pu nous supplanter? Sommes-nous moins riches qu'eux, moins actifs ou moins intelligents? Ce n'est pas vraisemblable. Il ne nous manque peut-être, pour remporter la victoire, que de la méthode, de la suite et un peu de confiance en nous-mêmes.

L'*Alliance française* a entrepris et poursuit résolument une œuvre de très longue haleine. Elle espère que son exemple contribuera à discipliner, à enhardir tous les courages. Le coq gaulois chante toujours clair et, tant qu'il y aura un soleil pour éveiller l'aube, pourquoi donc cesserait-il de chanter?

Dans les pays de civilisation européenne, notre tâche est différente; elle n'est ni moins haute ni moins grande. Les ennemis de la France, habiles à profiter de ses malheurs, à triompher bruyamment de ses passagères défaillances, vont répétant que sa langue et sa littérature ne comptent plus sur la planète. Et le peuple français, trop crédule, toujours prompt au découragement (comme il l'était déjà au temps de César), croit sur parole les gazettes étrangères. Nous savons à quoi nous en tenir, à l'*Alliance française*, sur la réalité de ces mauvaises nouvelles; mais nous savons aussi que notre vigilance ne doit pas s'endormir, que l'anglais, que l'allemand, que le russe se répandent de toutes parts; que d'autres littératures se réveillent d'un grand sommeil; que d'autres encore, toutes neuves, toutes fraîches, ont pris leur essor. Aussi faut-il entretenir et stimuler le zèle de nos comités d'Europe et d'Amérique, encourager sans relâche les cercles français, les bibliothèques françaises qui s'adressent à nous, multiplier les croisades pacifiques de nos conférenciers, assurer le succès toujours grandissant de nos *Cours de vacances*.

Non, non, le règne n'est pas fini de Pascal et de Molière, de Lamartine et de Victor Hugo. Et pour peu que nos écrivains d'aujourd'hui nous aident, qu'ils puisent leurs inspirations aux sources pures, et que du sein des écoles nouvelles, où brillent tant de talents divers, jaillisse quelque génie, notre rôle (modeste assurément) sera facile, et le « doux parler de France », planant au-dessus du chaos des égoïsmes déchaînés, continuera à charmer les délicats, à consoler les misérables, à donner une âme aux plus nobles pensées du genre humain.

Aidez-nous, chers collègues! Associez-vous aux vastes desseins de l'*Alliance*

Digitized by Google

française. Ne vous relâchez point dans votre propagande. Prêchez d'exemple autour de vous. Ayez la foi ! Essaimez, jusque dans les plus petits centres, des comités actifs et vivants. Prenez des écoles sous votre patronage direct, comme l'ont déjà fait plus de quarante de nos Comités de France et d'Algérie. Organisez, comme Nancy, des cours de vacances. Préparez-vous enfin, avec nous, à faire bonne figure devant l'étranger, quand s'ouvrira l'Exposition universelle de cette fin de siècle qui peut, si tous les Français de bonne volonté le veulent fermement, inaugurer pour notre cher pays une ère nouvelle de sagesse et de concorde, de fécondité et de grandeur.

P. Foncin.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE ET COMPTES RENDUS CRITIQUES

DES SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE ET DES PUBLICATIONS RÉCENTES

CONGRÈS NATIONAL DES SOCIÉTÉS FRANÇAISES DE GÉOGRAPHIE

XXe SESSION — ALGER 1899

Alger, le 15 novembre 1898.

Monsieur le Président,

Nous avons l'honneur de vous rappeler que, conformément à la décision du Congrès de Marseille, le prochain Congrès national des Sociétés françaises de Géographie se réunira à Alger pendant la période des vacances de Pâques 1899. Nous vous prions de vouloir bien exprimer à vos collègues le désir que nous aurions de les voir y assister en grand nombre.

Pour permettre au Comité d'organisation de prendre à l'avance les dispositions nécessaires, nous vous serions obligés de nous faire connaître si, comme nous le souhaitons, votre Société sera représentée au Congrès.

Nous vous serions très reconnaissants de nous faire parvenir, dans le plus bref délai, le programme des questions que vous désireriez voir proposer à la discussion.

Étant donnés le lieu de réunion du Congrès et l'intérêt qui s'attache actuellement aux questions africaines et coloniales, nous espérons que beaucoup de communications se rattacheront à cet ordre d'idées.

Veuillez agréer, monsieur le Président, l'assurance de notre considération la plus distinguée.

Le Secrétaire général, AUGUSTIN BERNARD.

Le Président de la Société, C. DE VARIGNY.

Monsieur,

Nous avons l'honneur de vous faire parvenir un fascicule d'une publication nouvelle éditée par les soins de l'Etat du Congo, et par ordre du secrétaire d'Etat.

Dans le rapport sur le Musée du Congo, dont un exemplaire est joint à cette lettre, sont développées toutes les considérations qui ont amené le Gouvernement à décider la création de cette œuvre scientifique d'un haut intérêt, auquel le monde savant réservera, nous en sommes convaincu, l'accueil qu'elle mérite.

Voici le plan adopté pour cet ouvrage intitulé, d'une façon générale, *Annales du Musée du Congo.*

Digitized by Google

Il est divisé en séries, savoir :

Série I. — Botanique : Illustrations de la flore du Congo.
Série II. — Zoologie : Matériaux pour la faune du Congo.
Série III. — Ethnographie et anthropologie.
Série spéciale. — Monographies et travaux d'ensemble : Histoire naturelle, physique, politique et économique du bassin du Congo.

Chaque série comprendra un nombre indéterminé de tomes; chaque tome comprendra un certain nombre de fascicules.

La série I « Illustrations de la flore du Congo » donnera toutes les plantes nouvelles pour la science, appartenant à l'État du Congo et conservées au Jardin botanique de l'État belge à Bruxelles. MM. E. de Wildeman, docteur en sciences, aide-naturaliste au Jardin botanique de l'État belge, à Bruxelles, et Th. Durand, conservateur au même établissement, ont été chargés de s'occuper de cette partie et se sont assuré le concours de divers spécialistes du pays et de l'étranger.

La Série II « Matériaux pour la faune du Congo » représentera les pièces conservées au Musée, elle s'occupera de mammologie, ornithologie, herpétologie, ichtyologie, entomologie, malacologie, des rayonnés et des protozoaires.

En outre, on y fera figurer les documents relatifs à la paléontologie.

Dès à présent, collaboreront à cette partie du travail : MM. Boulenger, membre de la Société royale de Londres; Ph. Dautzenberg, ancien président de la Société zoologique de France; Alph. Dubois, conservateur au Musée royal d'histoire naturelle de Belgique; Seeldrayers, secrétaire de la Société entomologique de Belgique, et Vincent, docteur en sciences naturelles.

Le série III « Anthropologie et ethnographie » représentera tous les spécimens caractéristiques du musée; M. le Dr Victor Jacques, secrétaire général de la Société d'anthropologie de Bruxelles; M. Stainier, docteur en sciences naturelles, membre de la commission de la carte géologique, professeur à l'Institut agricole de l'État belge à Gembloux, s'occuperont de la partie anthropologique, M. Masui de la partie ethnographique.

La série spéciale « Monographie et travaux d'ensemble » sera un peu différente des précédentes comme organisation, chaque sujet abordé formera un tome spécial, lequel pourra être divisé en fascicules, si nécessaire; les principaux sujets que l'on abordera seront :

Des monographies sur les diverses régions du Congo, de façon à avoir dans un temps donné une description complète du pays tout entier.

L'exposé détaillé des résultats des expéditions scientifiques, donnant, avec carte à l'appui, les itinéraires, les découvertes géographiques et mentionnant les trouvailles et observations faites; toutes les nouveautés pour la science seront reprises, décrites et publiées dans les séries les concernant; tous les travaux d'ensemble sur une question donnée : scientifiques, économiques ou artistiques.

Les documents publiés dans cette série seront l'œuvre d'un nombre indéterminé de collaborateurs, indépendamment de ceux cités plus haut, MM. Cornet, docteur en sciences naturelles, professeur à l'École des mines de Mons, et Stainier, s'occupant spécialement de la géologie.

Digitized by Google

Nous nous proposons d'activer le plus possible cette publication, afin de la mettre au courant des collections déjà réunies, puis, par la suite, d'éditer les fascicules au fur et à mesure des nécessités.

Il est à prévoir qu'actuellement il paraîtra un fascicule environ toutes les trois semaines.

Bruxelles, octobre 1898.

Au nom du Secrétaire d'État,
Le Directeur du Musée du Congo,
TH. MASUI.

RETOUR DES RESTES DE CHRISTOPHE COLOMB EN ESPAGNE[1]

La commission, chargée par l'Académie royale d'histoire de résoudre la question que lui a posée S. Exc. M. le Président du Conseil des ministres et ministre du Fomento, relativement à la localité de l'Espagne où reposeront perpétuellement les restes vénérés de Christophe Colomb transportés de la Havane, a l'honneur de déclarer à la Royale Académie, qu'ils doivent, à son sens, être enterrés dans la cathédrale de Séville, où, suivant le témoignage authentique de D. Fernando Colomb, fils de l'amiral, ils furent déjà ensevelis avant d'être transportés à la cathédrale de Saint-Domingue.

A ce juste titre se joint celui non moins précieux d'être aujourd'hui l'auguste temple de Séville, l'unique sanctuaire où furent déposés en Espagne les restes du premier amiral des Indes, puisque l'église du couvent de Saint-François de Valladolid, où ils reposèrent en premier lieu a été détruite complètement, et que la chartreuse de Séville, où ils furent ensuite, est actuellement convertie en fabrique de céramique.

De cette manière les droits acquis sont respectés et il n'est fait aucune innovation, on rejette ainsi à l'avance toutes les prétentions des villes autres que la capitale de l'Andalousie, qui fut la métropole des Indes, et en particulier on laisse tout l'avantage à sa cathédrale où reposent déjà Don Fernando Colomb, fils de l'immortel explorateur, et Fray Diego de Deza, archevêque de Séville, le meilleur des protecteurs qu'il eut dans sa colossale entreprise comme lui-même, Colomb, nous le déclare. Et à peu de pas de là, se trouvent la bibliothèque Colombienne qui garde les plus importants autographes du grand navigateur, et le palais de la Bourse qui renferme les archives des Indes. Et cela sans compter qu'en terre sévillane, dans cette partie de l'antique royaume, se trouvent La Rabida et Palos, où naquirent les Pinzons et autres compagnons du noble amiral dans ses glorieuses découvertes

Madrid, 9 décembre 1898. — ANTONIO MARIA FABIÉ, FRANSISCO FERNANDEZ Y GONZALEZ, ANTONIO-SANCHEZ MOGUEL.

---

1. Extrait traduit du *Boletin de la Real Academia de la Historia*, numéro de janvier 1899.

Digitized by Google

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

Séance du 6 janvier 1899.

PRÉSIDENCE DE M. LE MYRE DE VILERS, DÉPUTÉ.

L'Alaska est encore un pays peu exploré. Quand parvinrent en Europe les premières nouvelles du Klondyke révélant au monde entier les richesses enfouies dans ce désert de glace, M. Loicq de Lobel résolut d'aller y faire une exploration générale en traversant l'Alaska depuis la source du Yukon jusqu'à son embouchure à la mer de Bering.

Parti de Vancouver le 14 mai 1898 il remonte la rivière Stikine jusqu'à Telegraph Creek avec l'intention de se rendre au lac Teslin par voie de terre et de là descendre la Hootalinqua jusqu'à sa jonction avec la rivière Lewis. Mais, après de nombreuses reconnaissances dans les forêts au delà de Telegraph Creek, la route est reconnue impraticable, car il a 3,500 kilogrammes de bagages avec lui. Il redescend la Stikine, revient à Wrangel, de là gagne Dyea et traverse cette fameuse passe du Chilkoot dont aucun récit ne peut donner une idée exacte. Arrivé au lac Bennett il entasse ses provisions dans une barque ressemblant plutôt à un long baquet, et par-dessus tout prennent place sa femme, ses deux filles et ses deux fils, qui n'ont pas consenti à le laisser partir seul. Le *Lobelia*, c'est le nom du petit bateau, s'engage ainsi sur les lacs du Yukon dont les vagues ressemblent à celles de la mer. Le frêle esquif se brise plusieurs fois contre les rochers, l'eau pénètre de toute part, une partie des provisions est perdue. Dans ces naufrages les femmes se comportent très vaillamment. Le *Lobelia* traverse les fameux rapides des Whitehorse et arrive à la rivière Takeena que M. Loicq de Lobel remonte avec deux Indiens. Partout d'ailleurs les Indiens lui ont fait bon accueil. Il gagne ensuite la Hootalinqua, arrive à la Big Salmon que les officiers de la police montée lui ont signalée comme très dangereuse. En compagnie de deux de ces officiers, MM. Serrant et Solly, il remonte cette rivière pendant trois jours, traînant tous trois leur canot dans l'eau jusqu'aux aisselles. Ils veulent traverser alors le torrent en canot, car l'eau devient trop profonde. Mais, à peine installés, le canot est entraîné et culbuté dans le rapide, et les trois hommes ne sont sauvés que par miracle. Ils n'ont plus de provisions et sont forcés de revenir à l'embouchure.

La petite troupe traverse les « Five Fingers » rapides et arrive à Fort-Selkirk le 23 juillet. Après une exploration de la rivière Pelly, on se dirige sur la rivière Stuart que M. Loicq de Lobel remonte avec un autre homme jusqu'à un point inexploré. Après une marche de six jours dans l'eau, ils s'enfoncent dans les montagnes. Mais une nuit un ours dévore tout le reste de leurs provisions ; il leur reste un biscuit de mer. Pendant trois jours ils souffrent de la faim et sont assez heureux pour rencontrer des Indiens qui leur offrent un quartier d'ours. Ils gagnent alors la rivière Indienne, y visitent tous les creeks aurifères et arrivent à Dawson City le 7 août. M. Loicq de Lobel passe en revue tous les terrains aurifères de la région supposée appartenir au Gold Belt (Ceinture d'or) et remonte vers le nord pour revenir aux

Digitized by Google

Etats-Unis par la mer de Bering en redescendant le fleuve Yukon. Il visite *Circle City*, la première ville fondée par les mineurs, *Fort-Yukon*, au-dessus du cercle arctique, s'arrête à la rivière Tanana, sur laquelle de riches découvertes ont été faites, passe en revue tous les principaux campements et villages d'Indiens sur les bords du Yukon et arrive chez les Esquimaux du détroit de Bering le 25 septembre où il reste quinze jours. Il s'arrête à son retour aux îles Aléoutiennes dont les habitants refusent de se reconnaître Indiens. Partout sur son passage M. Loicq de Lobel a recueilli de précieux documents et souvenirs.

En résumé, il estime que l'Alaska est un pays très riche et de grand avenir pour ceux que n'effrayent pas les difficultés momentanées du voyage, difficultés que le gouvernement canadien s'évertue à aplanir le plus possible.

Séance du 20 *janvier* 1899.

PRÉSIDENCE DE M. GABRIEL MARCEL.

Aujourd'hui plus que jamais les hommes et les choses de l'Extrême-Orient attirent l'attention de l'Europe.

C'est à ce titre que, dans le courant de l'année 1894, le journal *le Temps*, à l'exemple des grands journaux d'Angleterre et surtout d'Amérique qui ont, dès longtemps, pris l'initiative de ces investigations lointaines, chargeait M. Marcel Monnier d'entreprendre un « Tour d'Asie ». On laissait au voyageur toute la liberté pour le tracé de ses itinéraires, liberté entière dans le choix des sujets. On ne lui demandait que de rendre de son mieux la sensation de la chose vue, de regarder de près et longtemps.

Ce « Tour d'Asie » aura duré près de quatre années. Parti de France le 11 novembre 1894, M. Monnier, après un séjour de sept mois dans l'Indo-Chine française, traversait le Japon, alors tout à l'ivresse de sa victoire, et gagnait Pékin afin d'y réunir les éléments nécessaires à la réussite de ses projets d'exploration dans l'Empire du Milieu. De Pékin, le voyage se poursuivait vers le bassin du Fleuve Bleu par Tchang-King, jusqu'à Tchéng-Tou, la capitale de la populeuse et riche province de Sé-Tchouén, et au delà jusqu'aux sanctuaires célèbres du Far-West chinois, les quarante monastères étagés sur la montagne sainte Omei, au seuil du Thibet.

Du Sé-Tchouén, M. Monnier passait au Yunnan et, par Yunnan-Sén, Mong-tzé et Manghao, rentrait au Tonkin qu'il avait quitté une année auparavant.

L'automne 1896 et l'hiver 1896-1897 furent employés à visiter les villes mortes de la Mongolie orientale, la Terre des Hortes, la région de Dolo-Nor et de Jéhol, ainsi qu'à un voyage dans le sud, dans la province du Fô-Kién et la vallée supérieure de la rivière Min.

Au printemps 1898, M. Marcel Monnier parcourait la Corée, de la mer Jaune à la mer du Japon, par un nouvel itinéraire, la province de Kang-Ouén-Tô et le massif du Keum-Kan-Sam (montagnes Dorées).

Le retour en Europe s'est effectué en coupant dans sa grande diagonale le continent d'Asie, de la péninsule de Corée à la péninsule d'Asie Mineure, —

Digitized by Google

de Séoul à Bagdad, par la Sibérie orientale, les plateaux mongoliens, les passes de l'Altaï, la steppe kirghize, le Turkestan et la Perse, — route historique qui fut celle des grandes invasions.

Le voyageur ne pouvait prétendre détailler en une séance une exploration aussi étendue ; aussi s'est-il arrêté seulement à trois des régions comprises dans cet itinéraire de près de 8,000 lieues.

Il nous entretient d'abord de la Chine actuelle et de ce que sera, selon lui, la Chine de demain sous l'empire des innovations européennes, — de ce péril jaune entrevu par nombre de publicistes et auquel il ne croit guère. A coup sûr un jour doit venir où la Chine, décidée enfin à tirer parti de ses ressources naturelles, appellera à son aide les méthodes et les ingénieurs d'Europe. Mais supposer à brève échéance une Chine agressive qui, non contente de se suffire à elle-même, songerait à envahir les marchés d'Occident, une Chine enfin qui ne serait plus la Chine, il semble bien que c'est un rêve.

M. Monnier nous fait visiter ensuite la Corée inconnue, le royaume ermite, « Chösen », la « Terre du Calme Matinal », puis fait défiler sous nos yeux les scènes caractéristiques de la vie mongole, telle aujourd'hui que l'ont décrite, il y a plus de six cents ans, Du Plan de Carpin et Rubrauk. Enfin, il nous fait passer du plateau mongol aux défilés de l'Altaï et aux sources de l'Obi, par une route nouvelle, les explorations précédentes ayant toutes été dirigées, à partir de Kobdō, vers le sud-ouest et Kouldjà. M. Monnier a adopté la vallée de la Bya et de la Kamoun (origine de l'Obi), laquelle aboutit aux plaines sibériennes, près de Biisk.

Lorsque, le 1er juin dernier, après avoir traversé de l'est à l'ouest, puis, du sud au nord, le plateau de l'Iran, M. Monnier mettait pied à terre sur la grève de la Caspienne, près Enzéli, il avait franchi sur le continent asiatique un parcours d'environ 32,000 kilomètres dont 9,500 sur la table mongole, à franc étrier. M. Monnier, de retour en France en juillet, a déjà publié dans le *Temps* le récit de ses voyages dans l'Indo-Chine et l'Empire du Milieu. Il dépouillera prochainement, pour le même journal, les nombreux carnets de note noircis pendant sa traversée transcontinentale.

Le « Tour d'Asie » aura duré quarante-quatre mois.

L'orateur a eu le plus grand succès, et le président l'a très vivement félicité.

A la même séance a eu lieu la présentation, par M. le général Vénukoff, d'importants ouvrages dus à la Société de géographie de Saint-Pétersbourg, et de Sociétés russes de naturalistes, et par M. Grenard de trois volumes où est retracé le voyage de Dutreuil de Rhins dans l'Asie centrale.

CARTOGRAPHIE

1. *Bibliotheca Lindesiana*. Collations and notes, n° 4. Autotype facsimiles of three mappemondes : 1. The Harleian... Brit. Mus...; — 2. The mappemonde by Desceliers of 1546 (*Bibl. Lind.*); — 3. The mappemonde by Desceliers of 1550 (Brit. Mus...) with an introduction, including a short notice of

Digitized by Google

Desceliers' later mappemonde of 1553 by Charles Henry Coote... — (s. l.), privately printed, 1898, 3 fascicules gr. in-fol. (100 copies printed).

M. le comte de Crawford et de Balcarres, continuant la publication si précieuse qu'il a entreprise, vient de faire paraître dans sa *Bibliotheca Lindesiana* les reproductions de trois mappemondes qui, pour nous autres Français, présentent un intérêt considérable, car toutes trois sont l'œuvre d'un des maîtres de l'école dieppoise, du prêtre Desceliers.

L'une de ces mappemondes, celle de 1546 qui appartient aujourd'hui à lord Crawford, a été reproduite par Jomard dans ses *Monuments de la Géographie*, atlas que notre Société de Géographie donne comme récompense aux études de géographie historique. Ceux qui seront à même — et ils ne seront pas nombreux, car la publication de lord Crawford n'est tirée qu'à 100 exemplaires — ceux qui seront à même de comparer les deux reproductions n'auront pas de peine à reconnaître combien la publication de lord Crawford est supérieure à celle de Jomard.

Les procédés photographiques dont nous nous servons aujourd'hui suppriment l'intervention alors inévitable du copiste obligé de faire un calque du document à reproduire; elles sont par cela même infiniment plus exactes; elles font même parfois revivre des inscriptions presque effacées, comme c'est justement le cas pour cette carte noircie par le temps où M. Coote a déchiffré cette légende presque totalement disparue : « Faicte à Arques par Pierre Desceliers presbre 1546 », qui avait échappé à Jomard.

Cette mappemonde est accompagnée de la reproduction d'une carte anonyme que M. Coote, le savant conservateur de la section géographique du British Museum, a reconnue comme étant, sans contestation possible, l'œuvre de Desceliers et à laquelle il attribue la date de 1536.

Enfin, une dernière mappemonde sur laquelle se lisent le nom du géographe dieppois et la date 1550 vient former avec la carte de l'abbé Bubics, momentanément disparue et qu'on n'a par conséquent pas pu reproduire, tout ce qu'on possède de l'œuvre du père (putatif) de la cartographie normande.

M. C. H. Coote a accompagné ces magnifiques reproductions d'une substantielle notice dans laquelle il a réuni tout ce que l'on sait aujourd'hui sur Desceliers.

Voilà une publication qui fait le plus grand honneur à la libéralité, au goût artistique et à l'amour de l'histoire de lord Crawford. Quand suivrons-nous l'exemple que nous donne un étranger et réunirons-nous dans une magistrale publication les reliques de nos cartographes français du XVIe siècle?

GABRIEL MARCEL.

LIVRES

Extraits de Mémoires historiques et militaires, par CAMILLE GUY, agrégé d'histoire et de géographie, chef du service géographique et des missions au ministère des colonies, Paris, Ch. Delagrave, 1899, in-18. — Ce volume a un titre trompeur, ou tout au moins incomplet. Il ne contient pas seulement des

Digitized by Google

extraits de mémoires historiques et militaires, fort bien choisis d'ailleurs et d'une lecture attrayante, émouvante souvent, mais on y trouve aussi une longue et substantielle introduction qui constitue une dissertation historique de haute valeur sur les transformations de l'armée française depuis ses origines jusqu'à nos jours.

Après avoir parlé des armées féodales, M. Guy montre quel a été le caractère des réformes militaires de Charles VII. La création d'une armée nationale ébauchée par ce roi a été reprise par François Ier qui institua des milices provinciales. Mais l'un et l'autre échouèrent, et l'armée nationale n'exista pas davantage avec Henri IV ni même avec Richelieu. Louvois seul réussit et l'organisation qu'il créa lui survécut. A la fin du XVIIIe siècle, l'armée se composait de la maison du roi, de l'armée de ligne et des régiments étrangers. On suit facilement à travers l'exposé si clair et si méthodique de l'auteur tous les progrès accomplis sous la royauté; il nous amène ensuite à l'époque de la Révolution française qui a achevé l'œuvre commencée par l'ancien régime et qui a donné enfin à la France une armée véritablement nationale.

M. Guy a donné, comme il convenait, un long développement à l'histoire de cette période. Toutes les assemblées qui se succédèrent, de 1790 à 1799, collaborèrent à la reconstitution de l'armée. Le Directoire s'efforça de combiner l'œuvre de la Convention avec celle de la Constituante L'armée fut la grande préoccupation de Napoléon. Puis désorganisée au début de la Restauration, elle fut restaurée par Gouvion-Saint-Cyr. L'auteur arrive ainsi à l'époque toute moderne et il nous montre, plus brièvement d'ailleurs, ce qu'a été l'armée française avant la guerre de 1870 et ce qu'elle est devenue depuis.

Les extraits de Mémoires sont divisés en trois parties qui représentent trois grandes périodes

La première, de 1792 à 1815, comprend les guerres de la Révolution, les batailles de Valmy, de Jemmapes, d'Arcole, de Marengo, puis tous les grands faits militaires de l'Empire, notamment Austerlitz, Eylau, la Bérésina, Leipzick, Waterloo.

Les principaux extraits compris dans la seconde partie (1815-1870) concernent Navarin, la prise d'Anvers, l'Algérie, les guerres d'Italie, de Chine et du Mexique.

Enfin la dernière partie (1870-1897) contient d'intéressants récits relatifs à la guerre franco-allemande et se termine par quelques-uns des faits d'armes des campagnes du Tonkin et de Madagascar.

GUSTAVE REGELSPERGER.

Conventions internationales définissant les limites actuelles des possessions, protectorats et sphères d'influence en Afrique, par le capitaine-commandant VAN ORTROY. Ouvrage accompagné d'une superbe carte en couleurs de l'Afrique (Bruxelles, *Société belge de librairie*, Oscar Schepens et Cie, éditeurs. — Paris, Félix Alcan, boulevard Saint-Germain, 108). Un volume grand in-8 de XX-520 pages. Prix : 12 francs.

Au moment où les incidents de Fachoda provoquent une grande émotion, en remettant à l'ordre du jour la question des sphères d'influence en Afrique, ce livre acquiert un grand mérite d'actualité. De plus, il fournit à la bibliogra-

Digitized by Google

phie africaine une contribution de valeur. Ceux qui étudient l'histoire diplomatique et coloniale de ce siècle, de même que les hommes faisant de la politique et de la diplomatie actives, pourront le mettre fréquemment et largement à profit. Il constitue pour eux un précieux instrument de travail, d'autant plus qu'une excellente carte accompagne le volume.

Le titre de l'ouvrage définit et résume parfaitement son contenu. L'auteur explique aussi clairement, dans l'introduction, le plan qu'il a adopté : « Les textes, dit-il, sont rangés par ordre chronologique. La plupart sont cités intégralement, même s'ils renferment des clauses étrangères aux limites (domaine économique, humanitaire, etc.), d'après les documents officiels qu'il est souvent difficile de se procurer ; la reproduction est faite en plusieurs langues, si telle est la rédaction authentique.

« Ce luxe de renseignements peut paraitre superflu. Mais veut-on remarquer que plusieurs stipulations, rapportées ou non par des dispositions ultérieures, expliquent souvent l'importance de certaines cessions territoriales? Ce serait donc une lacune regrettable, à notre sens, de distraire ces stipulations accessoires d'un traité ou d'un arrangement, pour ne conserver que les clauses relatives aux délimitations de territoires.

« S'il y a lieu, les documents sont accompagnés de la date des ratifications; parfois aussi de quelques notes : extraits d'actes invoqués dans les accords, indications sur les relations pouvant exister entre plusieurs arrangements, etc.

« Il ne pouvait suffire de grouper une série de conventions; il fallait fournir le moyen d'en tirer le meilleur parti; c'est à quoi contribueront quatre tables suffisamment détaillées : liste chronologique des documents; liste des documents rangés par pays; tableau des ambassadeurs, délégués et hommes d'État signataires des documents; enfin index ou table analytique des matières, portant surtout sur la topographie. »

On ne saurait trop louer l'exécution de ce travail, conçu de la manière qui vient d'être exposée.

REVUES ALLEMANDES

Petermann's Mitteilungen, 1899, XII.

L. Frobenius. *La zone de civilisation de l'Afrique occidentale* (avec carte). — Dans son article final, l'auteur expose le rôle respectif des diverses branches de l'ethnographie, et ce qu'on doit entendre par parenté de races. Puis il passe à l'extension de la zone de civilisation malaise dans ses rapports avec les influences voisines, et c'est là la partie la plus ingénieuse, la plus séduisante, sinon la plus solide de son travail.

Il n'a pas fallu longtemps pour trouver dans la Polynésie, la Micronésie et l'Indonésie autant de provinces de la civilisation malaise, car les langues seules trahissaient la parenté. Mais déjà cette parenté est moins visible en Mélanésie, où règne une culture malaise plus ancienne que celle des Polynésiens. Elle l'est encore moins en Australie, où cependant on peut en relever des traces.

Digitized by Google

L'on peut ainsi, de proche en proche, distinguer dans la répartition de la civilisation malaise trois zones : 1° une zone méridionale, comprenant l'Afrique australe et l'Australie, zone de civilisation nigritienne où les influences malaises sont fortement altérées, car c'était la région extrême de leur extension; 2° la zone septentrionale, unissant les régions polynésienne, micronésienne, indonésienne et hova; c'est la zone de la parenté des langues, preuve de son âge récent; 3° la zone intermédiaire, ou de la civilisation mélanésienne, malgache et ouest-africaine; là a subsisté la vieille culture malaise qui s'est fondue en un tout avec la culture nigritienne. De ces trois zones, la première est remarquable par son ancienneté, la seconde par sa jeunesse, la troisième par son unité.

N. A. Busch. *Compte rendu provisoire d'un voyage dans le nord-ouest du Caucase pour l'étude des glaciers et de la végétation* (fin). — Les résultats de l'expédition ont consisté dans l'étude de 49 glaciers, dont 30 n'avaient été décrits par personne. Il a été recueilli un herbier de 800 espèces et 5,000 exemplaires, recueilli 300 espèces et 900 exemplaires d'insectes, exécuté 90 photographies, dressé la carte botanique d'une partie de la région du Kouban, déterminé l'altitude de nombreuses terminaisons de glaciers. La carte à 5 verstes est parfois inexacte dans l'indication des forêts, et devra être corrigée dans plusieurs autres détails, notamment pour le tracé de l'Axaout jusqu'à son confluent avec la Grande Marka.

P. Camena d'Almeida.

Mittheilungen der K. K. Geographischen Gesellschaft in Wien, 1898, X-XI.

H. Schmitz. *La Birmanie* (avec carte). — La conquête de la Birmanie, commencée en 1885, a coûté à l'Angleterre près de 400 millions de francs, et la vie de 16,000 hommes de troupe, dont 6,000 Européens. Mais ces sacrifices ont été récompensés. L'Iraouaddy est une importante voie naturelle de trafic, et son delta est d'une merveilleuse fécondité : sur 1,440 kilomètres de parcours, l'Iraouaddy est presque constamment praticable à d'assez gros steamers; de son cours supérieur vers le Yun-nan partent des routes commerciales très anciennes, dont la principale va de Bhamo à Yun-nan-fou par Talifou. C'est surtout du coton que la Birmanie exporte en Chine.

La Compagnie fluviale de l'Iraouaddy est une des plus puissantes qui existent au monde : elle dispose de plus de 100 navires à vapeur ayant jusqu'à 1,000 tonnes de jauge, et dessert la vallée entre Rangoun et Mytkyina par Mandalay et Bhamo. Chaque navire de voyageurs est en même temps un magasin flottant, et, de cette organisation, le commerce britannique a déjà retiré de sérieux avantages. On attend beaucoup, pour attirer vers Rangoun le commerce du Yun-nan, de l'achèvement du chemin de fer en construction entre Myohaoung (près Mandalay) et Kunlôn à la frontière chinoise.

P. Camena d'Almeida.

Digitized by Google

REVUES ANGLAISES

The Geographical Journal, 1899, I.

Ch. W. Andrews. *Description de l'île Christmas* (avec carte au 100,000e). — L'île Christmas est à 190 milles au sud de Java, sur la même voûte sous-marine que les îles Keeling-Cocos, et au voisinage de très grandes profondeurs. La première mention de cette île se trouve dans une carte de Pieter Goos, publiée en Hollande en 1666; elle y est appelée *Moni*, nom sous lequel elle est désignée aussi communément que sous celui de *Christmas* dans les cartes ultérieures. Elle fut visitée et décrite par Dampier, en mars 1688, puis par le capitaine Daniel Beekman en 1718, mais nous ne savons par qui elle fut découverte et baptisée. Visitée plusieurs fois dans le cours du XIXe siècle, elle a été décrite par le contre-amiral Wharton (1888), mais une étude de détail restait encore à faire. Sir John Murray, en 1896, la confia à M. Andrews, qui partit en 1897, et y arriva dans les derniers jours de juillet.

La plus grande longueur de l'île est de 12 milles; la plus grande largeur, de 9 milles; la superficie, de 43 milles carrés. L'île consiste en un plateau central qui descend vers la mer par une succession de terrasses; l'altitude maxima est de 1,170 pieds. L'accès le plus facile qu'offre la côte se trouve à la baie du Flying-Fish, ainsi nommée d'un navire qui visita l'île en 1887.

Le climat de l'île Christmas est délicieux, et ressemble pendant la plus grande partie de l'année à un chaud été d'Angleterre tempéré par des brises de mer. Le vent dominant est celui du sud-est, qui souffle à peu près 300 jours par an. Entre décembre et mai, tombent de fortes pluies, surtout dans l'après-midi; pendant le reste de l'année, il pleut à diverses reprises sur les parties élevées de l'île. L'île est parfaitement saine; il n'y pas de marais, en revanche l'eau potable abonde. L'île entière est couverte de forêts qui forment parfois des jungles inextricables; mais, comme dans les îles isolées, la faune est pauvre et n'offre que cinq espèces de mammifères, dont deux de rats, qui d'ailleurs pullulent, vu l'absence d'ennemis.

Depuis quelques années, M. Andrew Ross, frère du propriétaire des îles Keeling, s'est établi à l'île Christmas avec sa famille et quelques travailleurs. Ces colons ont planté des cocotiers et des arbres fruitiers et ont fait un essai heureux de plantation de café. Plus récemment, des coolies ont été importés de Java pour exploiter les riches gisements de phosphate de l'île. En mai 1898, la population totale de l'île Christmas était d'environ 40 habitants.

Major Stanley Paterson. *Dans la vallée de l'Orenoque* (avec carte au 800,000e). — Le major Paterson avait le projet de reconnaître le cours du Cuchivero, affluent de l'Orénoque, d'explorer le mont Icutu, de traverser la Sierra de Guamapi, de gagner le Maniapare, et, par cette rivière et le Ventuario, de rejoindre l'Orénoque à San Fernando de Atibapo. Il aurait ainsi relié les itinéraires de Humboldt et de Schomburgk; malheureusement, devant les difficultés du parcours et celles qui provinrent de son escorte, le voyageur

Digitized by Google

ne put remplir la totalité de son programme. Il dut se borner à relever le cours du Cuchivero dans sa partie navigable, à traverser une partie de la zone montagneuse et boisée de sa rive gauche, et à visiter la Tortuga, autre affluent de l'Orénoque. L'article contient d'intéressants détails sur le climat, la flore et la faune du pays, et indique quelles ressources le Venezuela pourrait retirer d'une exploitation plus active de la région si négligée de l'Orénoque.

*** *Expédition pour l'étude de l'archipel des Indes Orientales.* — Il s'agit de la campagne du *Siboga*, navire de guerre de 820 tonneaux, de la flotte hollandaise. Subventionnée par le gouvernement hollandais, par des particuliers et par des sociétés savantes, cette expédition, qui durera plus de deux ans, se livrera à une étude océanographique complète des mers de l'archipel malais, en particulier de la mer de Banda.

P. Camena d'Almeida.

REVUES ITALIENNES

Rivista Geografica Italiana, Ve année, décembre 1898.

Le numéro de décembre de la *Rivista Geografica Italiana* contient la fin de l'écrit de M. le professeur A. Venturi, déjà signalé, *Sur quelques propriétés représentatives des angles;* — un compte rendu de la XIIe Conférence générale de l'Association géodéthique internationale par M. A. Mori; un autre de l'ascension de mont Saint-Elie (Alaska) par le duc des Abruzzes, par le professeur Bernard Frescura; — et un article du Dr Pierre Gribaudi, *Autour du Pôle Sud.*

Ce même numéro nous apprend aussi que la direction du Bureau hydrographique royal a décidé de publier périodiquement ses rapports et mémoires concernant la navigation et l'hydrographie, comme cela se pratique chez presque toutes les nations maritimes.

Avec ce numéro la *Rivista Geografica Italiana* accomplit sa cinquième année. Sous la direction de l'illustre professeur G. Marinelli, elle a atteint le niveau des meilleures revues étrangères rendant de remarquables services à notre science et à sa diffusion en Italie. Le réveil des études géographiques, qui, en Italie, a suivi sa reconstitution politique, est de bon augure, et l'on peut dire que la géographie y fait désormais partie de la culture nationale. En effet l'Italie a son « grand œuvre géographique » comparable à celui de M. Elisée Reclus, *la Terra* de M. le professeur Marinelli; elle a de très bons textes pour les écoles secondaires, notamment ceux des professeurs F. Porena, Hugues, Pasanisi, etc.; — de très bons atlas scolaires, comme ceux des professeurs Pennesi, Hugues, Ricchieri-Roggero-Ghisleri; — l'illustre professeur Dalla Vedova travaille à un grand atlas sur le modèle de celui de Hachette et Stieler. Encore quelques efforts, et l'Italie aura sa culture géographique, qui est véritablement, entre toutes, celle qui donne à l'esprit le sens de l'actualité, c'est-à-dire le *bon sens.*

J. Lud. Bertolini.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE ANGLAISE

Indoustan.

A Guide to Bombay..., par JAMES MACKENZIE MACLEAN M. P., 23e édition. — Voici la 23e édition de cet excellent guide publié lors de la peste et de la famine, orné de la photographie du shah de Perse, descendant direct de Mahomet, et d'Alí, son beau-fils, chef des Khójás. Hássán Alí Shah, ou Aghá Khán, né en Perse en 1800, favorisé par le shah de Perse, en épousa la fille, gouverna le Kirmán, mais ayant des différends avec son beau-père, il vint s'établir à Bombay, aida les Anglais contre les Afgháns, reçut une pension, le titre d'Altesse et mourut en 1881. Son successeur, Aghá Alí Shah, fut *conseiller* du gouverneur. C'est son fils, Aghá Súltán Múhámmád Shah, qui succéda à son oncle, le shah assassiné en 1897. Il est instruit, éclairé, connaît les auteurs européens, charitable, sportman courageux, qualité de race.

D'après la statistique, on s'attend qu'en 1900 la population de Bombay monte à 933,953 personnes. L'industrie cotonnière paraît en augmentation : il y a sept nouvelles fabriques depuis 1895, et dix-huit en construction. L'année dernière, l'importation s'est effectuée par 790 lakhs de rúpís, preuve de l'influence de la peste. Les chefs se sont dévoués pour leurs ouvriers, construisant des logements sanitaires, leur fournissant des provisions *gratis*, ou à vil prix, mais beaucoup s'enfuirent : ceux qui restèrent réclamèrent le salaire journalier.

Le commerce a beaucoup souffert. Les exportations et les importations accusent une sensible diminution d'au moins 9 p. 100 (V. p. 135). Les huiles de provenance russe l'ont emporté sur celles d'Amérique; quant au sucre, l'Allemagne et Saint-Maurice luttent avec succès contre celui de provenance britannique; mais en revanche, les lainages britanniques sont en augmentation. Il y a eu diminution de l'importation de charbon, et en fait d'alcools et de spiritueux, il est à noter que l'Allemagne l'emporte avec ses marques apocryphes, et de même avec les métaux comme l'acier. L'importation de machines à destination industrielle a été florissante; et il y a augmentation de 1 p. 100 sur la moyenne de dix ans. Quant au thé, ce commerce est en état de transition; et la Russie paraît l'accaparer.

Arrivant aux produits indiens, nous remarquons que le coton indien a trouvé un marché en Chine et au Japon, s'étant accru de deux millions à trois millions de rúpís pour le Japon, et le coton, repoussé de Chine, s'est déversé sur Zanzibar et Aden.

Quant aux céréales, de mauvaises récoltes ont à peu près annulé l'exportation, et les prix ont monté; le riz a fléchi comme exportation; mais a trouvé un débouché au Natal. Les grains aussi sont tombés à 153 3/4 lakhs comme exportation; mais le thé indien est pris en grande quantité par le Royaume-Uni. Celui de Ceylan monte à 95 millions de £. V. p. 153-5 pour le tableau de l'exportation, et du mouvement des métaux, en ajoutant que l'*argent* a été beaucoup employé, à cause de la pénurie.

En somme, en 1896-97, les importations l'ont emporté sur les exportations

Digitized by Google

par 29,58,613 rúpís (p. 156); et le revenu est en diminution de 14,45,000 rúpís, qui aurait été 49,07,000, si le gouvernement provincial eût eu à supporter les charges de la famine. Le gouvernement provincial y contribue, pour 1896-97, 18,99,000 rúpís ; le reste, le Royaume-Uni.

Le budget municipal, au lieu d'un excédent, s'est soldé par un déficit de 3,94,450 rúpís et le Port a aussi souffert. V. p. 188-90.

Un chapitre des plus intéressants est le VIe sur les effets de la peste qui commença en 1896, et amena presque une cessation du commerce par suite de l'exode des habitants, plus craintifs des mesures d'hygiène que du mal. Une grande partie de la ville aborigène sera complètement *changée et traversée* par des voies dans tous les sens. On a fondé un conseil pour réclamer les terrains côtiers de Colaba, afin d'y bâtir des maisons pour des aborigènes. Les membres sont nommés par le gouvernement et la ville, et disposent des terres du gouvernement et de la ville, sans loyer, pendant dix ans. On évalue les terres du gouvernement à un crore, les autres à 28 lakhs, et la ville en remontera son revenu ébréché, étant toutefois contrainte d'ajouter 2 p. 100 à l'impôt foncier. V. p. 324 les tableaux de mortalité de la peste.

Pour terminer, signalons aux cultes, l'explication du culte pársí du feu. Darmsteter affirme qu'il y a 16 feux qui composent le *feu sacré, symbole* de Dieu. Aucun Pársí ne croit que le feu *est Dieu*, comme disent les musulmans et d'autres. Nous croyons que, chez tous les peuples, l'*idolâtrie* est rare ; car, vénérer un ou plusieurs symboles, comme les Egyptiens, ne saurait être *une idolâtrie*. Il y aurait une étude rectificatrice ethnologico-religieuse à faire qui serait des plus intéressantes.

Avant de mettre ces lignes à la poste, nous avons à exprimer notre profond regret que la peste dure encore en Indoustan ; et que Madagascar paraît atteint aussi. Nous ne doutons point que le général Galliéni sache circonscrire les progrès de la maladie. A propos de colonies françaises, un Anglais, dans le *Financial News*, tout en indiquant les colonies françaises auxquelles il reproche le protectionnisme commercial, fait remarquer que les Français sont plus justes et généreux que ses compatriotes pour les indigènes et ne les exproprient pas. C'est, selon nous, une raison de plus pour admirer la colonisation française et pour l'encourager.

J. W. Hay.

Digitized by Google

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

Le cercueil contenant les restes de Christophe Colomb, venu de la Havane, a été ouvert à Cadix, à son arrivée du Nouveau Monde. Il contient une trentaine d'os et quelques cendres. Il a été refermé et transporté à bord de l'aviso *la Giralda*, qui est partie pour Séville, où les restes de Christophe Colomb ont été reçus en grande solennité et transférés à la cathédrale. Les troupes formaient la haie sur le parcours du cortège.

— A Cividale du Friuli (Udine-Italie), patrie de l'historien des Longobards *Paulus Diaconus* (Paul Diacre), contemporain de l'empereur Charlemagne, aura lieu, dans le prochain mois de septembre, à l'occasion du XIe centenaire de sa mort, sous le patronage de S. M. le roi d'Italie et la présidence d'honneur du ministre de l'instruction, un Congrès historique, qui se propose d'illustrer la vie, l'œuvre et le temps de ce savant. — Plusieurs questions intéresseront certainement beaucoup les géographes, et nous les leur soumettrons.

— Notre savant collaborateur, M. le baron de Baye, vient d'être nommé membre correspondant de « la Société des amis des anciens textes et de l'art russes à Saint-Pétersbourg ». M. le baron de Baye est le premier Français agrégé à cette Compagnie.

— M. Émile Belloc, officier de l'Instruction publique, chargé de missions scientifiques, vice-président de la Société centrale d'agriculture, vient de donner un tirage à part (Bureaux du Club Alpin français), *De Bagnères-de-Luchon aux Monts-Maudits, récits de courses et d'expériences*, avec quatre figures et un panorama.

— Nous avons reçu *Considerazioni ed appunti sul materiale scolastico per l'insegnamento della geografia e piu specialmente sui plastici topografici*, par le docteur Angelo L. Andreini (Institut géographique militaire), extrait de la *Rivista geografica italiana* (Florence, M. Ricci, tirage à part).

— Ont eu lieu ou auront lieu les Conférences suivantes, au Conservatoire des arts et métiers, sur la Photographie et ses récents progrès, intéressant la géographie : — 15 *janvier*. 1° Allocution de M. le colonel A. Laussedat, membre de l'Institut, directeur du Conservatoire national des arts et métiers; 2° La Radiographie et ses diverses applications, par M. A. Londe, directeur du Service radiographique et photographique de la Salpêtrière. — 22 *janvier*. Le rôle des diverses radiations en Photographie, par M. P. Villard, docteur ès sciences. — 29 *janvier*. La Chronophotographie, par M. le Dr Marey, membre de l'Institut. — 5 *février*. La Photographie directe des couleurs, par M. G. Lippmann, membre de l'Institut. — 19 *février*. Les progrès de la Photographie indirecte des couleurs et de la Photogravure monochrome et polychrome, par M. L. Vidal, professeur à l'École nationale des arts décoratifs. — 26 *février*. La Photographie en ballon et la Téléphotographie, par M. H. Meyer-Heine, ancien capitaine du génie. — 5 *mars*. La Photographie en montagne, par M. J. Vallot, directeur de l'Observatoire météorologique du Mont-Blanc. — 12 *mars*. Les applications récentes de la Photographie à l'étude du Ciel, par M. P. Puiseux, docteur ès sciences, astronome adjoint à l'Observa-

Digitized by Google

toire de Paris. — 19 *mars*. La Microphotographie, par M. F. Monpillard, membre de la Société française de photographie. — 26 *mars*. Les Agrandissements, par M. É. Wallon, professeur de physique au lycée Janson-de-Sailly.

— Nous avons reçu de la Société de géographie de Madrid la « Note biographique » et « la Nécrologie » du Dr Marcos Jimenez de la Espada, « naturaliste, géographe et historien », que D. Francisco de Paula Martinez y Saez et D. Cesareo Fernandez Duro ont lues successivement dans cette savante Compagnie, le 6 décembre 1898. Ce savant naturaliste est mort le 3 octobre. Les auteurs ont eu un noble but : provoquer une souscription qui améliore le sort des êtres chers qu'il laisse après lui.

— *L'Esplorazione comerciale e l'Esploratore* de Milan consacre un article long et consciencieux à la *Section italienne à l'extérieur à l'Exposition nationale de Turin*.

— Notre collègue du lycée Charlemagne, M. F. Corréard, et M. E. Sieurin, professeur au collège de Melun, viennent de publier : *Cartes d'études pour servir à l'enseignement de l'histoire* (temps modernes et contemporains, 1610-1899), chez Masson. Ouvrage destiné à rendre de très utiles services.

— Le 17 janvier a eu lieu la première assemblée générale de 1899 de la Société de Géographie commerciale. Les résultats de l'élection des membres du conseil et du bureau de la Société ont été proclamés. M. Cheysson, inspecteur général des ponts et chaussées, a pris possession de la présidence; M. Pierre Mille, correspondant spécial du *Journal des Débats* pendant le récent voyage de l'empereur d'Allemagne, a fait une conférence sur *les intérêts français en Syrie et en Palestine*, avec projections par M. Molteni.

— Le 29 janvier a eu lieu, à deux heures et demie, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, l'assemblée générale pour la distribution des récompenses de la Société de Topographie de France. M. de Freycinet, sénateur, membre de l'Académie française et de l'Académie des sciences, ministre de la guerre, avait accepté la présidence d'honneur de cette séance. M. Ludovic Drapeyron a donné communication de sa *Notice biographique sur Christian Garnier*, membre de la Société de Topographie de France et collaborateur de la *Revue de Géographie*. Après la distribution des récompenses, M. E.-A. Martel a fait une conférence sur *les récentes explorations souterraines* et *les grandes cavernes d'Europe :* les abîmes, grottes et rivières souterraines d'Adelsberg et Saint-Canzian (Autriche), Agtelek (Hongrie), Han-sur-Lesse (Belgique), Gaping-Hill (Angleterre), Marble-Arch (Irlande), etc., de la Drach (Espagne), du Katavothres (Grèce), Bramabiau, Padirac, Dargilan, l'Aven Armand (France), etc., avec projections à la lumière électrique par Molteni. L'exposition des travaux récompensés a eu lieu de dix heures à six heures dans le vestibule de la Sorbonne.

— M. Thoulet, professeur de géologie et de minéralogie à la Faculté des sciences de l'Université de Nancy, professeur d'océanographie à l'Ecole supérieure de marine, auteur de travaux scientifiques très remarqués, a été nommé chevalier de la Légion d'honneur. Nous applaudissons à cette distinction.

Le Directeur-Gérant : L. Drapeyron.

5539. — L.-Imprimeries réunies, 8, rue Saint-Benoît, 7. — Motteroz, directeur.

Digitized by Google

REVUE

DE

GÉOGRAPHIE

DIRIGÉE PAR

M. LUDOVIC DRAPEYRON

La géographie, bien comprise, centralisera, au profit des sciences politiques, toutes les connaissances humaines
(CONGRÈS GÉOGRAPHIQUE DE PARIS, 4 août 1875.

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE

Neuvième livraison. — Mars 1899

SOMMAIRE

L. DRAPEYRON : Notice biographique sur Christian Garnier (1872-1898), membre de la Société de Topographie de France et collaborateur de la *Revue de Géographie*, lauréat de l'Institut ; lue dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, le 29 janvier 1899.

J. GIRARD : Les phénomènes d'érosion (*suite et fin*). Érosion marine.

G. REGELSPERGER : Le Mouvement géographique. Mort du général Annenkof et de M. Alexandre Boutroue.

A Madame Félix Faure.

E. FAUVEL : Vieux terriers, vieux cadastres.

Correspondance et comptes rendus critiques des Sociétés de géographie et des publications récentes.

Nouvelles géographiques.

GRAVURES

Portrait de Christian Garnier, à 21 ans, avant sa maladie (1893). — Villa Charles Garnier, à Bordighera (Italie).

Éboulements des falaises de la Manche. Environs du Tréport. — Fascinages pour protéger la pointe du Bourdel contre l'érosion.

PARIS

INSTITUT GÉOGRAPHIQUE DE PARIS

CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Digitized by Google

LA

REVUE DE GÉOGRAPHIE

(1877-1899)

La *Revue de Géographie* a réalisé tout ce qu'elle avait promis dans sa première livraison : « Elle ne saurait, disions-nous, faire double emploi. C'est le premier recueil qui met en présence les sciences naturelles et les sciences politiques et invite celles-là à donner à celles-ci une impulsion salutaire et irrésistible. La pensée qui a présidé à sa fondation permet l'unité dans la variété. Ou nous nous trompons fort, ou il y aura là un organisme vivant. » L'œuvre de la *Revue de Géographie* a été retracée par les hommes les plus compétents et les plus autorisés à la Sorbonne et à l'Institut, en ce qui concerne la constitution, l'enseignement et les applications de la science géographique. On se pénètre de plus en plus de la justesse de cette parole, prononcée ici même : « La terre appartiendra à qui la connaîtra le mieux. » La *Revue de Géographie* a donc travaillé utilement pour la France et pour la science. Les quarante-trois volumes qu'elle a déjà publiés seront consultés longtemps avec fruit. Ils constituent un monument unique en France, moins par son étendue que par l'infinie variété de ses études et la nouveauté comme la sûreté de ses aperçus. Les méthodes qui y sont exposées prévalent enfin partout et l'on proclame que la géographie doit être l'un des fondements, le premier peut-être, de l'éducation nationale. Une seconde table générale des matières (1884-1894) en rend le maniement commode. Le prix de la collection complète est de **537** francs. Celui de chacune des livraisons, avec les cartes qu'elle renferme, est de **3** francs.

Librairie CH. DELAGRAVE, éditeur, 15, rue Soufflot, Paris.

LA REVUE DE GÉOGRAPHIE

Paraît tous les mois, par livraisons de 5 à 6 feuilles grand in-8 raisin, format de nos grandes revues littéraires, et forme, à la fin de l'année, deux beaux volumes d'environ 500 pages chacun, imprimés sur beau papier en caractères neufs.

Nous donnons régulièrement des cartes exécutées avec soin. Le prix de l'abonnement est de 25 fr. par an pour Paris; de 28 fr. pour les départements et les pays faisant partie de l'Union générale des postes. — Pour les autres pays, les frais de poste en sus.

Prix d'un numéro séparé : 3 fr.

Pour les abonnements, s'adresser à M. **CHARLES DELAGRAVE**, éditeur de a *Revue de Géographie*. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé *franco* à M. L. **Drapeyron**, 55, rue Claude-Bernard, ancienne rue des Feuillantines.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires seront envoyés au bureau de la *Revue*.

Les annonces de librairie sont reçues 15, rue Soufflot.

Digitized by Google

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

CHRISTIAN GARNIER

(1872 — 1898)

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE TOPOGRAPHIE DE FRANCE

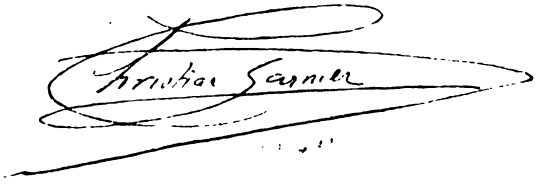
ET COLLABORATEUR DE LA *REVUE DE GÉOGRAPHIE*

LAURÉAT DE L'INSTITUT[1]

La Société de Topographie de France a fait une grande perte dans l'un de ses membres les plus jeunes, qu'elle aura à peine entrevu, mais qui s'était dévoué sans réserve à la cause qu'elle a embrassée depuis bientôt un quart de siècle. Mortellement atteint par un mal impitoyable au moment où nous avons fait sa connaissance, il a vaillamment et heureusement combattu pour son triomphe. Et non content de nous avoir apporté son zélé et précieux concours, il a voulu être le bienfaiteur de notre œuvre, et qu'elle pût, — de son fait, — progresser après lui. Il y a mis une telle discrétion qu'il n'a eu pour confidente que son excellente mère, sa mère inconsolable, qui, sur la manifestation de son désir, s'est empressée d'y déférer. Notons d'ailleurs que la Société de Topographie, à laquelle il appartenait depuis peu, n'est pas la seule ni la plus favorisée de ses intelligentes et patriotiques largesses. Le Club alpin français et surtout la grande Société de Géographie y ont une part considérable. Nous sommes heureux d'exprimer ici la reconnaissance de ces deux associations amies. L'anonyme dont

1. Cette notice a été lue au grand amphithéâtre de la Sorbonne, par M. Gustave Perès, ancien élève de M. Drapeyron et président de la section de colonisation, en présence de quatre mille personnes environ, dans la séance solennelle de la distribution des prix de la Société de Topographie de France, tenue le 29 janvier 1899, sous la présidence d'honneur de M. de Freycinet, de l'Académie des sciences et de l'Académie française, sénateur et ministre de la guerre. Les maîtres de Christian Garnier, ses condisciples, ses collègues, de nombreux étudiants de l'Université de Paris, et de nos lycées, notamment de Louis-le-Grand, où il a été élève, et de Charlemagne, où son grand-père maternel Emile Bary professa si longtemps, ont assisté avec émotion à cette glorification d'une renommée héroïquement disputée à la souffrance et à la mort. Ajoutons que la Société de Topographie de France a institué un *prix Christian Garnier* qui a été décerné pour la première fois à cette séance.

Digitized by Google



CHRISTIAN GARNIER

A 21 ANS, AVANT SA MALADIE (1883)

(Communiqué par la Société de Topographie de France.)

Digitized by Google

il a usé à l'égard de cette dernière ne lui permettrait guère de le nommer. C'est moi qui m'en charge, sans insister. Par l'union qui s'est faite dans son esprit, comme dans une partie de son héritage, entre ces sociétés concurrentes, on verra bien qu'il les considérait comme des rouages nécessaires de cette science si vaste, et pourtant si précise, qui embrasse au point de vue terrestre et humain la plupart des autres.

En rendant un hommage aussi public à un jeune homme, essentiellement réservé et modeste, qui fuyait l'éclat, à Christian Garnier, nous avons surtout pensé que l'exemple d'un travail si persévérant, au milieu de cruelles et incessantes souffrances et d'une sérénité imperturbable dans l'attente stoïque d'une fin prématurée, susciterait une noble émulation dans notre jeunesse. Et ce ne sont pas seulement de belles espérances qu'il nous a fait entrevoir. A des signes certains, nous reconnaissions en lui le futur géographe et topographe de marque, qui, si le temps, sans lequel rien d'achevé ne se produit, ne lui eût pas été refusé, serait arrivé au premier rang avec son originalité propre.

Oui, la géographie a maintenant son saint, qui ne conseille ni la tristesse ni la résignation en attendant la mort, mais bien l'activité la plus froide, la mieux calculée, parmi les difficultés que rencontre une âme d'élite aux prises avec un corps débile, qu'elle contraint pourtant à lui obéir jusqu'au bout.

Tel est le spectacle que j'ai eu sous les yeux pendant près de deux ans. Telle me sera toujours présente son héroïque et souriante image. Il a été mon collaborateur de plus en plus assidu à la *Revue de Géographie* et à la Société de Topographie. Il a été mon ami.

Christian Garnier était né à Paris, le 24 juillet 1872. Il était le fils unique du célèbre architecte et membre de l'Institut, auquel la capitale doit son Grand Opéra, et qui est mort un mois auparavant, juste à temps pour qu'une immense douleur lui fût épargnée. Par sa mère, il appartenait à une vieille famille universitaire. Son grand-père fut pendant trente-quatre ans professeur de physique et de chimie au lycée Charlemagne, où il avait remplacé Chevreul : il a fait entrer à l'École polytechnique de nombreuses générations d'élèves. Il habitait le lycée même, et plusieurs de ses enfants y sont nés. L'un d'eux, Arthur Bary, oncle de notre jeune ami, fut à

Digitized by Google

l'École normale le camarade d'About et de Sarcey, et parvint en même temps qu'eux à l'agrégation des lettres. Après avoir été lui-même professeur à Charlemagne, il fut chargé de la classe de seconde au collège Rollin, et c'est là que nous l'avons connu, l'année de la guerre. C'était l'aménité et la distinction même, le véritable portrait anticipé de Christian Garnier. S'étant engagé dans un bataillon de marche, il contracta, au cours d'un terrible hiver, une maladie dont il ne guérit pas.

Un géographe d'un renom universel, mort depuis dix-huit ans, Adolphe Joanne, ami intime de Charles Garnier, nous a décrit dans le *Tour du Monde*[1], le paysage qui exerça le plus d'influence sur Christian dès ses premières années et détermina de longue main sa vocation.

« Quand on a franchi le pont de la Nervia, au delà de Ventimiglia en Italie, on entre dans une autre partie du monde. Ce n'est plus l'Europe, c'est l'Asie ou l'Afrique; ce n'est plus l'Italie, c'est la Syrie, c'est la Palestine, c'est l'Algérie. Sur la gauche, s'allonge une chaîne de collines couvertes d'oliviers et de pins; sur la droite s'étend, jusqu'à la mer peu éloignée, une plaine de sable, en partie inculte, en partie cultivée. Çà et là un palmier balance son gracieux panache au-dessus d'un bois d'aloès, de cactus ou de roseaux; chaque parcelle de terrain a son puits ou sa *noria*. Sur la route, entièrement plate, la poussière est toujours épaisse, et le vent, que rien n'arrête, s'amuse trop souvent à la faire tourbillonner. On n'est pas ravi, on est étonné; mais on ne saurait rester indifférent à l'aspect tout oriental de ce désert sablonneux. Cependant les cultures deviennent plus nombreuses et plus prospères; quelques maisons apparaissent; une ville fortifiée se montre à gauche sur une hauteur; on passe devant un assez bel hôtel moderne construit par des Anglais. On entre dans la *Marina*, le faubourg de Bordighera, San-Ampeglio, comme l'appellent aussi les habitants. Qui ne verrait que la Marina, et continuerait sa route sans s'arrêter, ne se douterait guère qu'il a passé à côté de l'une des plus étonnantes merveilles de la Méditerranée. Faites cent pas seulement, et, au delà des dernières maisons, l'admiration la plus rare succède tout à coup à l'ennui le plus vulgaire. Au dernier détour de la route, vous dé-

1. 1er semestre de 1874, *Menton et Bordighera*, p. 270 et 271.

Digitized by Google

VILLA CHARLES GARNIER A BORDIGHERA (ITALIE)

(Communiqué par la maison Hachette.)

Digitized by Google

couvrez, en effet, devant vous une vaste forêt de palmiers. Quelques pas encore, et vous êtes transporté au Sahara ou en Judée. A ce changement aussi subit que complet du paysage, on s'arrête malgré soi, on se frotte les yeux, on se tâte, pour s'assurer que l'on n'est pas l'objet d'un rêve. On regarde, on s'extasie, on est trop ému pour exprimer sa surprise et son ravissement... Une route se présente à nous, sur notre gauche; nous la suivons, car elle monte à la ville que nous voulons visiter. A mesure que nous nous élevons, nous contemplons la mer entre les troncs et les branches des palmiers. Comme toutes les villes de la Ligurie, Bordighera s'était fortifiée sur une hauteur, pour se mettre à l'abri des incursions trop fréquentes des pirates de la Méditerranée. Les murailles, en partie détruites aujourd'hui, laissent maintenant pénétrer sur quelques points l'air et la lumière. Nous y entrons par une porte et nous en sortons par la porte opposée. Quelques minutes suffisent pour la traverser... Ses rues sont étroites, sombres, tortueuses, escarpées, mais pittoresques. Les larges arcades qui relient entre elles la plupart des maisons produisent de curieux effets d'ombre et de lumière. Une jolie fontaine verse une eau abondante et pure devant la façade d'une église... Bordighera est la merveille de la Méditerranée... »

C'est à Mme Charles Garnier elle-même qu'il faut demander le complément de cette belle description.

« Depuis que refugiés à Menton pendant la Commune — avant la naissance de Christian — nous avons acheté notre premier morceau de terrain à Bordighera, ce chef-lieu de canton est devenu station hivernale. Quand nous sommes venus pour la première fois habiter notre villa, en janvier 1875, après l'inauguration de l'Opéra, Bordighera comptait 14 étrangers, notre famille comprise. Maintenant, il y en a au moins 1,800. Il n'y avait qu'un hôtel : on en compte une quinzaine. Près de la gare, dans le faubourg que signale M. Adolphe Joanne, de Borgo-Marina, mais qui a pris plus d'importance que la ville elle-même, s'est bâtie une église, d'après le plan donné par mon mari. San Ampeglio, le patron du pays, a donné son nom au cap sur lequel s'élève Bordighera. Ce saint, riche habitant de la contrée, consacra toute sa fortune à obtenir l'éloignement des pirates qui emmenaient ses compatriotes sur la côte d'Afrique. Il s'était ensuite livré lui-même pour les racheter tout à fait. Revenu dans son bourg natal, il dut

Digitized by Google

gagner sa vie comme forgeron. Mais de la terre de servitude, il avait rapporté des dattes qu'il planta à Bordighera. L'originalité du pays est, en effet, que le *phœnix dactylifera* s'y propage et y vit comme dans son pays d'origine. Une autre légende plus vraisemblable dit que les Croisés, compagnons de notre saint Louis, s'étant arrêtés, un peu à l'est, à Ospedaletti, pour s'y faire soigner, remarquant que le terrain avait de l'analogie avec celui où, en Palestine, poussaient des palmiers, en semèrent des graines à Bordighera. Ils y ont non seulement poussé, mais prospéré; notre jardin à lui seul compte à présent plus de 3,000 palmiers. »

Mme Garnier nous a offert une très grande et très belle photographie de la villa Charles Garnier qui fut construite en 1872 et 1873, auprès de cette forêt de Syrie ou de Judée que nous signalait tout à l'heure M. Adolphe Joanne.

« Elle a un campanile de 30 mètres de hauteur. La base en est elle-même à 30 mètres au-dessus de la mer. L'édifice est à 60 mètres de la plage.

« La route de la Corniche passe au-dessous et déroule ses belles lignes aux yeux des spectateurs.

« Le Montenero, que vous montre l'image, était notre promenade favorite en hiver; les chemins étaient faits pour les chèvres plus encore que pour les mulets.

« Christian avait huit ans quand il écrivait un petit guide des promenades qu'on lui faisait faire à Bordighera et où était toujours indiqué l'endroit où il goûtait.

« J'étais dans ma jeunesse, c'est toujours Mme Charles Garnier qui parle, une élève de M. Eugène Cortambert, dont je suivais les cours préparatoires aux examens. Il enseignait alors par versants et par bassins. A Bordighera, les torrents qui se jettent dans la mer ont creusé leurs lits entre des arêtes de montagnes, dans de jolis vallons, et ces montagnes envoient de petits ruisseaux dans ces torrents. Il m'était donc très facile de montrer à Christian sur le terrain des versants et des bassins. Il avait saisi tout de suite et reconnaissait les définitions qu'il appliquait lui-même quand les hasards d'une promenade nous menaient vers des torrents et des ruisseaux nouveaux pour lui. C'est sur le vif qu'on comprend le mieux. Il a vu la nature elle-même avant de voir son image sèche et réduite, les cartes. J'ai su depuis que bassins et

Digitized by Google

versants étaient démodés, ainsi que la méthode de mon vieux maître Cortambert. Mais Christian n'avait pas perdu son temps : il avait vu. »

Venu dès l'âge de deux ans et demi à Bordighera, il y passa tous les hivers jusqu'au milieu de ses classes à Louis-le-Grand, où il entra en 1883, et où il eut d'excellents professeurs parmi lesquels nous sommes heureux de nommer MM. Chambon, Marcou, Jully, Chabrier, Maillet. Mais c'est son professeur d'histoire et de géographie, un homme éminent et charmant, M. Auguste Ammann, ici présent, sous la direction de qui il eut le bonheur de travailler, presque sans solution de continuité, de la quatrième à la rhétorique[1], qui exerça la plus grande action sur lui. Il revenait enchanté de toutes ses leçons. Elles le passionnaient. M. Ammann avait déjà suppléé, auprès du jeune élève, son oncle malade. A sa mort (1887), il vint chaque jour auprès de lui, pour lui refaire les leçons qu'il avait manquées et « pour développer son intelligence, son jugement et son cœur ». — « Je ne saurais trop l'en remercier », a écrit sa mère. Aux vacances, ils se rejoignaient à Vittel et à Plombières, plus tard à Bordighera même. Et c'est ainsi que M. Ammann, notre cher collègue, éveilla encore davantage et fixa son intérêt pour la géographie. Ils firent ensemble, dans les Vosges, dans le Grand massif français et dans les Alpes, les plus fructueuses et les plus fortifiantes excursions.

C'est ainsi qu'il entra, encore enfant, à la Société de Géographie en 1886. Il demanda lui-même qu'on l'abonnât à ses publications. « L'intimité de sa famille avec M. Paul Joanne, digne continuateur de son père, et les utiles avis de M. Ammann, expliquent cette si raisonnable fantaisie. » Mme Charles Garnier, un peu plus tard, en 1890, le fit souscrire aux *Mittheilungen* de Petermann pour qu'il apprît simultanément l'allemand et la géographie. Ajoutons que son père composait sous ses yeux, avec la collaboration de M. Ammann, son livre si remarquable sur *l'Habitation humaine dans ses rapports avec la geographie physique, l'état politique et les usages locaux :* c'est ainsi que nous allongeons le titre pour en montrer toute la portée géographique (1892).

On a compris que dès lors son état de santé réclamait des ména-

1. Depuis le mois d'octobre 1885.

Digitized by Google

gements et un régime scolaire particulier. « C'était dans les premières années, observe un très fidèle témoin, le plus joli enfant qu'on pût voir, d'un type très distingué et d'une beauté un peu éthérée. Il n'était alors jamais malade. Mais entre 11 et 16 ans, il souffrit d'un mal de tête continuel. Aussi fut-il fort entravé dans ses classes. Bien qu'il y manquât souvent, telle était son intelligence naturelle et son esprit d'observation qu'il fit néanmoins de bonnes études, dont peu se seraient accommodés. Il en faisait lui-même la remarque. »

Après ses baccalauréats ès lettres et ès sciences, il se porta fort bien, de 16 à 21 ans. Il entreprit à 18 ans d'une manière suivie ses études scientifiques. Il fit ses mathématiques élémentaires à Louis-le-Grand et, concurremment, il prenait sa première inscription de droit. Ses succès lui firent ambitionner l'École polytechnique, et pour l'atteindre plus sûrement, il alla (1891-1892) au lycée Saint-Louis, où il suivit le cours de mathématiques spéciales sous un professeur de marque, M. Piéron; mais celui-ci ayant été nommé inspecteur de l'Académie de Paris[1], il revint à Louis-le-Grand, où son ancien professeur de mathématiques élémentaires, M. Humbert, venait d'être appelé en spéciales. Il ne réussit pas aux examens de l'École polytechnique en 1893, où les concurrents étaient au nombre de 2,500 pour 225 places. Mais il se présenta immédiatement à l'École centrale, dont les épreuves avaient lieu en octobre, et fut reçu.

Si l'on songe que ses excursions se poursuivaient avec son dévoué maître M. Ammann[2], on ne l'accusera pas d'avoir été, même dans cette période si affairée, infidèle à la géographie. Bien

1. Actuellement inspecteur général de l'Instruction publique.

2. *1886*. Du 12 au 14 août, excursions dans la haute vallée de la Moselle, et au Ballon d'Alsace; du 24 au 26 août, excursion sur le versant français des Vosges au nord de Bussang.

1887. Août, séjour à Cornimont; suivi la crête des Vosges, du Ballon d'Alsace au col de Schirmeck.

1889. Du 11 au 19 août, excursions dans la moitié orientale des Faucilles.

1891. Du 7 au 12 août, excursions dans la même région et dans les Vosges méridionales; du 25 au 29 août, Annecy, Chambéry, Briançon, le col du Mont Genèvre, descente sur Turin.

1892. Du 7 au 14 août, traversée du Grand massif de France de Roanne à Béziers, en passant par les gorges du Tarn.

1893. Du 8 au 11 août, traversée du Morvan; du 12 au 14 août, route de Grenoble à Briançon par le col du Lautaret; du 15 au 19 août, excursions dans les Alpes-Maritimes, le massif de Lausanier; de Barcelonnette à Nice en suivant exactement la frontière franco-italienne.

Digitized by Google

au contraire ! Il s'était assimilé, en mathématiques, en géométrie et en sciences naturelles, tout ce qui en peut constituer le fondement solide et l'éloigner à la fois d'une aride nomenclature et d'une imagination désordonnée. Il était convaincu, et il aimait à le répéter dès cette époque, que le géographe sérieux doit être au moins un bon licencié ès sciences ou posséder les connaissances positives et raisonnées qu'implique ce grade. Cette éducation scientifique, à base mathématique, a laissé sur lui son empreinte. De là son goût, au début, pour les formules algébriques, que ne comporte guère la géographie la plus précise. De là, également, et en ceci il n'avait certes pas tort, le premier rang accordé par lui à la géodésie et à la topographie. De là, enfin, son dédain un peu trop grand à coup sûr pour les géologues, qui ont, il est vrai, abusé parfois d'une manière inconsidérée de la géographie.

Quoi qu'il en soit, il allait dire un long : Au revoir ! à cette géographie déjà si aimée, quand il y fut ramené, hélas ! bien brusquement et bien douloureusement.

Il était depuis trois mois à peine à l'École centrale, lorsqu'il fut, en février 1894, atteint de l'influenza. Une tuberculose générale et aiguë s'en suivit. La phtisie galopante menaça ses jours à brève échéance, nous raconte un ami. La maladie s'arrêta pour devenir chronique. Pendant quatre ans et demi, ses parents et les plus habiles médecins combattirent l'affreux mal, aidés par l'excellent climat de Bordighera. Pendant ces quatre ans et demi, jusqu'en septembre 1898, Christian, blessé à mort, ne cessa de donner le plus bel exemple de courage viril, de patience, d'ardeur au travail, de volonté indomptable de produire une œuvre utile à lui-même et aux autres, *de s'instruire pour instruire*. Il revint donc à la géographie, consolatrice de ce pauvre affligé, et s'y consacra tout entier.

« La première année de sa maladie, alors que la fièvre le tenait de dix heures du matin à quatre heures du soir, il résolut d'exposer ses idées sur la *géographie générale ;* idées qu'il nourrissait depuis déjà longtemps, et développait constamment dans son esprit. Malgré son mal et ses mauvaises nuits, il se levait de bon matin afin de pouvoir travailler avant l'heure de la fièvre. Il était bien forcé de s'interrompre lorsque sa température atteignait 40°, mais il attendait alors, *sans murmure*, que la fièvre fût tom-

Digitized by Google

bée vers les quatre heures du soir, et, aussitôt, il se remettait au travail qu'il reprenait encore après dîner. Quand sa mère lui conseillait de respirer un peu, et de prendre quelque relâche, il lui répondait « qu'il aurait à peine le temps, avant de mourir, de « terminer son petit volume ». « Après moi, disait-il, un autre vien- « dra, qui développera les idées que je viens seulement d'indiquer. « Quand une idée a été exprimée, elle germe et fructifie dans l'esprit « d'un autre. L'individu n'est rien ; l'important est que la vérité « soit mise au jour... » Plus tard et cette année même, où ses forces étaient si épuisées, quand les médecins lui reprochaient de trop travailler, il me disait : « Si l'on m'empêche de travailler, autant « qu'on me poignarde tout de suite ! Quelle raison d'être aurais-je « si je n'étais utile à rien ! Qu'est-ce qu'un homme qui ne fait « rien ! »

Mais ouvrons ce volume, l'*Essai de géographie générale suivi de tables se rapportant à la géographie*[1], qui fut honoré des souscriptions de la Ville de Paris et du Ministère de l'Instruction publique, et lui valut, de la part de cette grande et compétente administration, le titre de « chargé de mission scientifique ». Prenons, si vous le voulez bien, la seconde édition, parue en 1897, trois ans après la première, dont quelques points ont été assez profondément remaniés.

Il s'y explique très catégoriquement tout d'abord sur ce que comprend et sur ce que ne comprend pas la géographie. « Laissez, dit-il, l'astronomie et la cosmographie étudier l'ensemble du monde et de ses lois : la *géographie physique* va étudier, elle, la surface de la terre ; elle explique la forme des aspérités qui couvrent le globe, le régime des cours d'eau, la marche des courants, etc. ; puis, étudiant le rôle des *forces*, elle montre comment ces agents naturels agissent : l'érosion due à l'eau, le ravage des vents, etc. Là s'arrête la géographie physique, qui ne s'occupe pas de ce qui se trouve au-dessous de la surface, car *c'est le domaine du géologue et du minéralogiste*. Mais ici commence une autre partie de la géographie ; c'est celle qui traite de la répartition des êtres vi-

1. Hachette, Paris, 1894 et 1897. Dans la préface de la première édition, nous trouvons cet hommage rendu à son maître préféré : « M. Ammann a bien voulu revoir tout mon ouvrage et m'aider de ses conseils : il a ainsi augmenté la vieille dette de reconnaissance que j'ai contractée envers lui » (Juillet 1894).

Digitized by Google

vants sur le globe, de l'organisation des êtres sociables, c'est-à-dire de l'homme; enfin, de l'étude des forces déployées par les êtres vivants pour lutter contre la nature. »

On voit donc que, pour Christian Garnier, la *géographie générale* « est la partie de cette science qui, ne s'occupant que des *cas généraux*, n'entre dans la considération de tels ou tels phénomènes que pour y prendre des exemples ».

Il se pose ensuite la question : Qu'est-ce qu'une loi géographique? Il répond « qu'il n'y a que les vérités établies par la déduction ou par l'induction qui soient dignes de ce nom, surtout celles qui dérivent de la première ; qu'il faut bien distinguer les remarques, ambitieusement nommées principes par des savants trop vite satisfaits, des lois proprement dites ; que celles-là même en tout cas doivent être formulées avec prudence et avec précision dans la prudence ».

On constate qu'aucune partie de la géographie n'est, pour Garnier, plus importante que la topographie ; elle est vraiment la géographie elle-même, car elle permet de relever les détails du terrain, et c'est de ces détails, bien condensés et bien compris, que résulte l'intelligence du *visible géographique*, c'est-à-dire de la science en question.

Mais c'est seulement dans la deuxième édition de son ouvrage — nous le répétons — qu'il prend une idée bien nette de la forme terrestre, qu'il était tenté, en bon et récent élève de mathématiques spéciales (car il l'était il y avait à peine un an), de réduire en expressions algébriques. M. Franz Schrader, l'éminent chef des travaux cartographiques de la maison Hachette, que l'on n'accusera pas de manquer de précision en ces matières, avait été frappé de cette disposition d'esprit.

« Un philosophe un jour s'est demandé, dit notre jeune auteur, si, dans le cas où toutes les montagnes cesseraient d'exister (en prenant montagne dans le sens d'accident du sol), quelque autre modification serait forcément produite. La question est grotesque; le jour où il n'y aurait plus de montagnes, il n'y aurait plus qu'une plaine unie, recouverte par l'eau, et toute vie (sauf celle des poissons), étant impossible, tout serait modifié dans le domaine des idées dont s'occupait ce philosophe, puisque l'homme n'existant plus, ces idées n'existeraient plus, elles aussi. Les montagnes, en effet, sont la base même de la possibilité de vivre ; ce

Digitized by Google

sont elles qui créent les régions habitées, qui en déterminent l'arrosement, qui répartissent les climats ; elles sont les causes premières de toute l'organisation terrestre : *l'étude de la géographie physique est presque uniquement l'étude des montagnes, des accidents et des formes du terrain.* »

« La cause des formations des montagnes est multiple ; quelques-unes de ces formes sont dues à l'aspect même de la croûte terrestre, quand elle s'est solidifiée, ou aux actions de cette croûte, une fois durcie, sous l'influence des forces intérieures qu'il ne nous appartient pas d'étudier. Les montagnes de cette sorte seront appelées par nous montagnes de terrain *moteur* ou de terrain *actif*, parce que les roches qui les composent étant au contact immédiat des forces qu'étudie le géologue, *ce sont les causes premières de toutes les actions qu'étudie le géographe*, actions venant de l'intérieur de la terre ; nous nommerons au contraire montagnes de terrain *passif*, celles qui sont formées de terrains déposés par les eaux pendant un certain nombre de déluges. Nous nommerons *soulèvement* l'action lente ou rapide par laquelle un terrain actif agit sur un terrain passif. »

Cette constatation met Christian Garnier à l'aise avec la géologie. On sait combien de géographes ont manqué dans ces derniers temps être écrasés sous ses décombres. Ils auraient évité bien des accidents et bien des critiques s'ils s'étaient pénétrés de la justesse de cette parole :

« La géologie de la géographie doit être très sommaire et très sobre, non de connaissances[1], — il est toujours bon de savoir quelque chose, — mais de préoccupations géologiques embrouillant infiniment le géographe. En somme ce que celui-ci a besoin de savoir : c'est le mode de formation et la constitution des deux grands groupes qu'il emploie : les terrains moteurs et les terrains passifs, qui correspondent à peu de chose près aux terrains ignés et aux terrains aqueux de la géologie. »

Christian Garnier avait tiré de la géographie une philosophie dont les géographes et les philosophes eux-mêmes devraient profiter : « Le caractère de l'homme n'est pas tout à fait à la hauteur de la tâche qui lui incombait : son orgueil, qui est immense, son besoin de célébrité, sa jalousie, sa curiosité qui le mêle aux

1. L'admirable discernement de Christian Garnier se reconnaît à ce trait.

Digitized by Google

affaires qui ne le regardent pas, ont dérivé vers la politique, vers de sottes compétitions de races et de peuples, voire même de personnes, vers des sentiments exagérés de point d'honneur, indépendants de la vraie dignité personnelle, une partie de son activité. Quand l'homme se sera aperçu que le bonheur n'est que dans l'obscurité, le travail pour soi-même, la fréquentation continue de la nature et le mépris de la politique, c'est-à-dire des affaires des autres, ce ne sera qu'alors, si cette époque peut jamais arriver, qu'il pourra tirer de la terre tout ce qu'elle doit produire. »

« La nature et la montagne, pour en finir par où nous avons commencé, nous donnent une grande leçon en nous montrant la lenteur mise pour accomplir de si grandes et de si belles choses. La patience est le souverain moteur de la terre et des hommes. »

Dans l'ingénieux chapitre intitulé *Applications*, il insiste sur les moyens de se diriger d'après une carte. Nous y trouvons ces lignes : « Certains cas particuliers aident singulièrement la direction. La proximité de la mer, par exemple, dont le bruit s'entend à distance et qui permet de connaître, par la hauteur de l'horizon, l'élévation au-dessus de son niveau. Les plaques indicatrices sont d'un usage élémentaire ; elles sont dues en France soit aux ponts et chaussées, soit aux eaux et forêts, soit à l'initiative privée, et surtout à celle du Club alpin. »

Cette mention du Club alpin nous rappelle qu'il y est entré l'année même de l'apparition de son livre : en 1894. Un excursionniste aussi décidé devait avoir pour le Club alpin une inclination naturelle. Il y entra, par une amère ironie, au moment où il était condamné à l'immobilité. Il y succédait à son père, sous les auspices de M. Paul Joanne ; il devait y faire plus ample connaissance avec un des maîtres de la cartographie et de la topographie, M. Franz Schrader.

Déjà dans la *Géographie générale*, avec appendices, on pouvait voir le prix qu'il attachait à la statistique géographique. Il se montra pleinement statisticien dans l'ouvrage de longue haleine qu'il entreprit : *La géographie politique de l'Europe*, qui est resté inachevé et inédit, mais dont certaines parties terminées

Digitized by Google

montrent la haute valeur et la plénitude d'information. Nous en donnons la préface :

« Jusqu'au milieu du xve siècle Ptolémée passa pour le plus grand et même le seul des géographes; c'est de lui que se recommandent les auteurs d'alors qui s'expriment du reste en latin et décrivent la Gaule d'après les évêchés institués sous les Césars.

« Puis on s'aperçut, un peu tard il est vrai, que Ptolémée n'était plus au courant; il en avait vraiment le droit, après quatorze siècles ! La découverte de l'Amérique arrivant, puis le grand mouvement de renaissance cartographique auquel Ortelius et Mercator ont attaché leur nom, Ptolémée fut méprisé et délaissé; actuellement même, on lui fait la maligne injustice de le comparer à Strabon le forgeur d'idées, sans penser que c'est l'existence des Ptolémées au style précis qui permet d'ordinaire aux Strabons de dire beaucoup de mots et moins d'idées qu'on ne croit.

« Cet abandon était foncièrement injuste; certes, il était ridicule d'employer encore au xve siècle la géographie de Ptolémée, de décrire les évêchés de Valentinien et d'oser à peine mettre entre parenthèses le nom actuel de Lutetia Parisiorum (Paris); mais ce qu'il fallait conserver, c'est la méthode du géographe[1]..., il faut dire que cette méthode ne se prêtant pas à l'enseignement avait été presque abandonnée.

« C'est cette méthode ptoléméenne que nous avons reprise, méthode avant tout précise, et qui consiste à donner des indications telles que, sans carte, on puisse parfaitement suivre le texte. — La carte est évidemment d'un emploi préférable, mais combien souvent un nom est-il difficile à trouver ! Si la mode des sous-titres existait encore, nous aurions intitulé ce livre : *Le Nouveau Ptolémée.*

« Par quel moyen sommes-nous arrivé à la netteté et à la précision ? Par l'emploi continuel de tableaux synoptiques et des coordonnées géographiques. A chaque point nommé nous indiquons l'altitude, la longitude et la latitude.

« L'altitude est donnée en mètres au-dessus du niveau moyen de la Méditerranée considéré comme zéro normal.

1. Ptolémée écrivait de l'an 128 à l'an 168 de Jésus-Christ, il était venu cent cinquante ans après Strabon; quant à Valentinien, il a régné sur l'Empire romain de 364 à 375.

Digitized by Google

« Les coordonnées sont d'abord exprimées en grades de 100 au degré, qui ont l'avantage énorme de correspondre à 100 kilomètres en longitude et facilitent les calculs d'une manière singulière.

« Sachant que l'usage de cette notation est peu fréquent, nous avons donné à côté la conversion en degrés. — Tandis que les grades-longitudes partaient de Paris, les degrés-longitudes ont deux origines : l'île de Fer et Greenwich.

« Nous sommes très partisan du premier de ces méridiens qui débarrasse la cartographie de l'embarrassante notation E. W., la dernière ainsi écrite pour ne pas confondre avec les langues allemande et scandinave, où O représente l'Est. Ajoutons qu'en degrés l'île de Fer correspond au méridien de Paris au 20°, donc par un calcul immédiat on a la longitude de Paris en degrés en lisant celle de l'île de Fer.

« Le méridien de Greenwich, aussi incommode que le méridien de Paris, et plus, si on se sert des degrés, car il n'est pas immédiatement convertible en île de Fer, est cependant si employé qu'il est impossible de ne pas le noter.

« Les degrés ou grades sont comptés afin d'éviter E. et W. de 0 à 360 ou de 0 à 400 ; mais pour les degrés ou grades compris entre π et 2π les décimales ou minutes, secondes sont négatives. Ex.: $353°40'10''$ est écrit $354°\overline{19}'\overline{50}''$, ce qui facilite la conversion immédiate en degrés ouest $354°\overline{19}'\overline{50}'' = 6°19'50''$ W.

« De même $384^{gr},2631$ est écrit $385^{gr},8369 = 15^{gr},8369$ W.

« D'autres chiffres sont constamment donnés, comme les populations des villes, les cotes relatives des montagnes, les superficies et diverses populations (P_A = pop. absolue, P_R = pop. relative) des territoires, etc.; des croquis pour tous les endroits où un détail est nécessaire complètent la clarté que nous avons cherché à mettre partout ; nous signalons en particulier en Allemagne la liste de croquis relatifs aux frontières des divers États de la Thuringe.

« L'ordre employé est le suivant et le principe que nous avons appliqué est celui-ci : chercher à traiter les sujets pour la généralité de l'Europe et n'arriver au détail de chaque État qu'à la dernière limite. Par le fait nous sommes arrivé à ne traiter uniquement *que* la simple géographie administrative; tout le reste, géographies physique, sociale, économique, ethnographique, linguistique, etc., etc., forme l'objet d'autant de parties séparées.

« Les documents employés méritent une mention spéciale. On

Digitized by Google

n'a usé *que* de documents originaux ; soit cartes, soit livres, n'ont tous été consultés que pour leur seul pays d'origine ; que ce soit du hongrois, de l'espagnol, du bulgare, de l'anglais, du russe, du hollandais, nous avons consulté les ouvrages du pays ou cartes originales, sans l'intermédiaire d'aucun traducteur, mot qui, comme on sait, veut dire traître ; cette partie de notre besogne, apprendre un nombre assez considérable de langues étrangères, n'a pas été la moindre. Elle nous a permis d'écrire, sur les langues d'Europe, un chapitre qui manque partout.

« J'ai commencé par me recommander de Ptolémée, je finirai en invoquant Pline l'Ancien ; cet auteur a une très grande qualité qu'on lui a toujours reprochée, c'est son manque de critique ; nous avons, de parti pris, une critique aussi dubitative que lui : ce défaut ou cette qualité ne se manifestera du reste ici que dans les parties où je me suis servi de divers ouvrages ; étant donné deux auteurs, l'un me disant blanc, l'autre noir, je me fais un scrupule de ne pas trancher et de donner les deux opinions ; il me semble qu'il y a quelque chose d'offensant pour la science de mettre en doute ce que dit un géographe ; au fond, j'ai souvent mon opinion personnelle, mais je me garde bien de la formuler ne voulant influencer le lecteur en rien.

« J'ai du reste évité de me servir d'ouvrages divers, parce que je juge que les données géographiques n'ont de valeur que comparées entre elles et que mieux vaut une suite de nombres faux qu'un mélange de faux et de vrais... Une suite de nombres vrais serait du reste encore préférable.

« J'ai dressé à la fin la liste des ouvrages et cartes consultés ; je n'ai en revanche mis aucun renvoi dans le corps du texte.

« Je finis par une remarque importante cette trop longue préface ; ce livre n'a aucun but didactique ; c'est la nécessité et l'obligation de faire et de ne faire que des ouvrages d'enseignement qui a longtemps maintenu la géographie dans une profonde ornière. Ce livre n'est pas destiné à être appris, peu à être lu, mais surtout à être consulté ; j'espère que la publication d'une série de documents qui n'ont jamais été publiés en français en rendra la consultation féconde et considère comme ma plus belle récompense la pensée d'avoir pu rendre service à la science[1]. »

1. Nous publierons des extraits de ce grand travail, notamment sur l'*Autriche-Hongrie*, qui est achevée. L'ensemble ne l'est point, comme le constate sa

Digitized by Google

De la géographie mathématique ou statistique, il passait volontiers, on vient de le voir, à la géographie linguistique.

Mentionnons ses *Grammaires et vocabulaires méthodiques des idiomes de Bordighera et de Realdo*, qu'il composa avec l'aide d'un jeune jardinier très intelligent, né à Bordighera, mais d'une famille de Realdo, Giovanni Lanteri, et qui viennent d'être publiés. Il dit dans la préface : « Je ne suis pas un linguiste, mais un géographe : recueillir des grammaires, c'est œuvre de géographe, comme l'ont montré Dumont d'Urville et Barth. »

Au Congrès international géographique de Londres (1895), où il se rencontra avec M. Schrader, il avait entendu exprimer le regret de l'absence d'une bonne méthode de transcription. Son esprit inventif se mit à travailler sur ce sujet, mais il le déborda tout d'abord.

« Sachant l'allemand et le parlant bien, il étudia et apprit toutes les langues de l'Europe, de manière à en comprendre au moins la syntaxe et la grammaire. Avec sa rare pénétration, il avait constaté, dans l'étude si malaisée des langues slaves, que la langue et l'écriture de saint Cyrille étaient la base de toutes les langues et de toutes les écritures slaves; cette découverte avait très simplifié pour lui les difficultés. Il avait usé de méthodes analogues pour ses études sur les langues asiatiques et africaines. Il avait étudié l'arabe d'une manière très consciencieuse sous la direction d'un excellent professeur, le P. Camille Maroun, père de Terre sainte, ancien curé de Jérusalem, né à Alep, et Arabe pur sang.

« Il compara, grâce à cette initiation, toutes les écritures et toutes les langues. Ce qui fut tout à fait déterminant, c'est l'envoi qui lui fut fait d'Amérique d'une carte de la guerre sino-japonaise, achetée dans le quartier chinois de San Francisco. Or sa méthode de transcription a obtenu, il y a quelques mois, un prix de l'Institut. »

Nous extrayons de l'introduction, datée de Bordighera, en mars 1898, et encore inédite, le passage suivant :

« La méthode qui suit cherche, et, je crois pouvoir le dire avec

mère : « Cette année (1898), sentant ses forces décroître sensiblement, il a paru se décourager et après de sérieuses et peut-être de funèbres délibérations avec lui-même, il m'a dit : « J'arrête pour le moment mon grand ouvrage. Je manque à Bordighera « de documents... Plus tard, si... »

Digitized by Google

une certaine fierté, réussit à transcrire orthographiquement, et aussi phonétiquement que possible, toutes les langues étrangères, à l'aide d'un alphabet général de transcription, alphabet où j'ai cherché même à mettre une certaine beauté typographique, pour ne pas introduire, comme Lepsius l'a fait, des lettres grecques et des soulignées, dans un texte en lettres latines, mélange que les imprimeurs ne verront jamais d'un bon œil.

« Pour établir ma méthode, je ne suis pas parti, comme Lepsius, de ce qui devait être, mais de ce qui est : j'ai analysé, pour commencer, une vingtaine d'alphabets étrangers, et je me suis rendu compte des modifications que les lettres recevaient le plus souvent et des sons fondamentaux de ces alphabets. Pour les sons combinés, je n'ai jamais hésité à introduire une syllabe, quand ces sons se retrouvent fréquemment; au contraire, pour ne pas fatiguer la mémoire du lecteur, je me suis abstenu des symboles pour les combinaisons rarement employées. J'ai mis en lumière, pour beaucoup de lettres, l'existence de la iotisation et de l'aspiration, qui se répartissent d'après des formes toujours régulières avant les voyelles et après les consonnes. J'ai évité de trop disséquer les sons, pour ne pas charger, par des symboles nouveaux, la mémoire du lecteur, comme j'ai naturellement pris garde de ne pas confondre des sons différents.

« N'ai-je pas commis d'erreurs? négligé des détails? C'est peu vraisemblable. Dans les cent vingt et quelques grammaires que j'ai dépouillées depuis plus de quatre ans, il est possible que, malgré toute l'attention que j'y ai mise, je n'aie pas compris suffisamment la pensée de certains auteurs dans l'explication des sons. Il est possible aussi que j'aie accordé à telle langue, plutôt qu'à telle autre, qui le méritait davantage, la prépondérance dans mes études? Qui peut se vanter de faire œuvre parfaite? Tout ce que j'ose dire, quoique je sois très sévère pour moi-même, c'est que je crois avoir fait une œuvre bonne et utile.

« Les linguistes, les historiens, pourront naturellement utiliser la méthode, que, selon le mode américain, je nomme T. R. G. (méthode de *Transcription Rationnelle Générale*). Mais je crois que moins que nous, géographes, ils en ont besoin. Le linguiste ne sépare pas volontiers, et il a raison, la langue de l'écriture; et l'historien hésite trop sur la prononciation des langues antiques, pour qu'une méthode de transcription lui soit utile. Enfin j'ajou-

Digitized by Google

terai pour terminer que, à côté de la méthode que je donne ci-dessus, il y avait à étudier une série de questions fort intéressantes, sur la filiation des caractères de l'écriture, et sur l'influence que la forme des lettres peut avoir sur les altérations des mots. C'est volontairement que je me suis abstenu, et que j'ai résisté à la tentation de cette étude.

« J'ai voulu faire une œuvre pratique et accessible à tous ceux qui en ont besoin; une œuvre où le professionnel, comme le public, n'ait pas à se noyer dans des flots de considérations théoriques, intéressantes en elles-mêmes, mais non pour lui; une œuvre, enfin, qu'on ne laisse pas au second plan du rayon d'en haut de sa bibliothèque, mais qu'on puisse garder avec utilité, sur sa table de travail, à côté du Dictionnaire français et du calendrier de l'année. Y ai-je réussi? C'est au public de le dire. »

Il était donc *armé géographe* et armé de pied en cap, lorsque, le 5 octobre 1896, jour de l'entrée de l'empereur et de l'impératrice de Russie, nous reçûmes une lettre de M. Ammann qui me proposait la collaboration de son ancien élève et intime ami. Il s'agissait de la publication d'une étude et d'une carte des langues de la haute Italie et des patois de la région des Alpes depuis Nice jusqu'en Dalmatie. Il venait de le trouver écrivant en allemand une petite notice qui accompagne cette carte, pour faire paraître l'ensemble dans les *Mittheilungen de Gotha*. « J'ai été fâché que l'Allemagne eût la primeur de ce travail, qui me paraît tout à fait intéressant, me disait M. Ammann; et je l'ai vivement engagé à vous en demander la publication dans votre excellente *Revue de Géographie*[1]. »

Je vis Christian Garnier chez moi dès le surlendemain, et nos rapports ont été depuis lors ininterrompus et des plus cordiaux.

En même temps que la *Revue française de Géographie*, la *Rivista geografica italiana* s'empressait de lui ouvrir ses colonnes. Le professeur Ludovico Bertolini, de Cividale, avait publié, dans ce dernier recueil, une intéressante notice sur les *Lagune dolci e salate*. Christian envoya à l'éminent directeur, M. Marinelli, géographe et député au Parlement, une lettre, sous ce titre : *Ancora*

1. Nous ne dirons rien des articles de Christian Garnier parus *in extenso* dans la *Revue de Géographie* et dans le *Bulletin de la Société de Topographie de France*, où il est facile de les trouver.

Digitized by Google

delle lagune dolci et delle lagune salate (texte en français), qui parut à la fin de 1896[1]. M. Bertolini, enchanté, lui demanda de collaborer à l'ouvrage qu'il préparait : *Introduzione alla scienza geografica;* il lui en adressa le plan, que notre ami lui renvoya si heureusement modifié qu'il adopta immédiatement l'ordre proposé. Christian Garnier allait se rendre à Cividale quand ses forces le trahirent. Ce trait n'honore-t-il pas grandement à la fois le savant italien et notre jeune ami, qui représentait si dignement la France?

En géographie physique, il avait des idées personnelles qu'il voulait exposer, se réservant de voir de ses yeux. *Voir!* personne ne savait voir comme lui, grâce à un esprit d'observation qui s'étendait des objets sensibles aux choses purement intellectuelles. En 1894, relevant de maladie, il contribua à la refonte du *Guide de Provence*, que M. Paul Joanne donna deux ans après; il s'était chargé des Alpes-Maritimes, de la côte entre Nice et Vintimille, et des stations d'été de cette région. En 1895, il avait été à Londres, et nous avons dit quel profit il tira de son séjour; en 1896, il parcourut une partie de la chaîne des Balkans; il se préoccupait toujours beaucoup des formes du terrain et des phénomènes qui se rencontrent dans les montagnes calcaires. « Il voulait tout voir par lui-même, nous dit M. Ammann, et il vit si bien qu'il me donna sur cette région un plan tout nouveau. » Il avait ce que nous avons appelé « le diagnostic topographique ». Il parcourut également le Montenegro, la Bosnie, l'Herzégovine, la Croatie, une partie de la Hongrie, où une exposition avait lieu à Buda-Pest, l'Autriche et la Suisse. Aussi fit-il bénéficier le très remarquable Guide de M. Léon Rousset (*La Péninsule des Balkans*) de ses notes sur l'Herzégovine et la Bosnie. Au mois de mai 1897, il alla visiter, avec le jeune jardinier, la Corse, tenté par la vue de cette île qui se profilait chaque jour devant lui à l'horizon au soleil levant et en rapporta des asphodèles pour le jardin de Bordighera. Revenu à Paris, il se rendit en Suède, où il allait retrouver des amis[2]; il visita Stockholm et descendit, en compagnie de

1. Elle fut suivie, en italien, dans le même recueil, *Della nomenclatura orografica della Bulgaria.*

2. M. Charles Garnier avait un camarade d'atelier en Suède. Quand il alla à Stockholm avec sa femme en juin 1870, ils nouèrent des relations d'amitié avec sa famille. L'architecte Scholander mourut dès 1875, mais ils restèrent en correspondance avec sa veuve et ses enfants. Ceux-ci les visitèrent à leur tour à Paris et à Bordighera; et Christian Garnier vint lui-même les voir en 1897.

Digitized by Google

M. Jules Claretie, aux mines de Falun, splendidement éclairées, où il déjeuna avec les autres congressistes. Il faisait part de son enchantement aux lecteurs de la *Revue de Géographie*. Revenu à Vittel, il repartait au mois d'août, pour étudier minutieusement l'Exposition de Bruxelles. On sait qu'en 1898, il ne fit *qu'un voyage* (il en faisait tristement la remarque à sa mère), celui de Florence, pour le Congrès italien de géographie et le quatrième centenaire d'Americ Vespuce. Il y représentait notre association. M. Salvatore Romano, de Palerme, qui vint nous voir quelques jours plus tard à Paris, avait remarqué ce jeune homme, attentif et souffrant, et me parla de lui avec une profonde émotion. Il eut pourtant la force d'assister à un banquet et d'y porter un toast très bien tourné à M. Marinelli.

Il ne se contentait pas de voyager, il voulait démêler les voyages parfois les plus fantastiques.

Parmi ses projets de travaux, il en avait conçu un bien original. Il voulait étudier dans le texte arabe, horriblement trahi par Galland, les *Voyages de Sindbad le marin*, et à l'aide de ses connaissances géographiques, en tenant compte d'ailleurs des exagérations orientales, retrouver où ce héros des *Mille et une Nuits* avait porté ses pas, et quelles aventures, vraies ou possibles, avaient donné lieu à ces magiques récits[1].

La correspondance qu'il nous a adressée pendant près de deux ans vous montrerait la variété des sujets, tous géographiques, qu'il touchait d'une main légère, en passant[2].

« Sachant que vous vous intéressez à Cassini, je vous envoie ci-inclus une petite photographie représentant l'entrée et la place de la mairie (à gauche, entrée de l'église) de Perinaldo, patrie du premier Cassini. Pour ce qui est de la maison où il naquit, signalée par une plaque, il est impossible de la photographier, la rue ayant en cet endroit environ 1 m. 30 de large[3]. »

« J'allais oublier de vous remercier, tant en mon nom qu'à celui de mon éditeur bordighotte Gibelli, d'avoir cité un passage de mon article sur les *Alpes-Maritimes avant la conquête romaine*, paru dans l'*Arpa grafica* de Bordighera. Gibelli ne se sentait pas

1. Ces « voyages » sont au nombre de sept.
2. Sur papier à lettre portant imprimée toute la côte entre Cannes et San Remo, avec Bordighera et la villa Charles Garnier.
3. Bordighera, 8 novembre 1896.

Digitized by Google

d'aise de voir son journal cité dans une revue de Paris, et moi j'ai été très reconnaissant de l'attention que vous avez prêtée à mon article [1]. »

« Vous n'êtes pas sans avoir eu connaissance de l'édition française de la *Surface de la Terre* de Suess [2]; j'avais, il y a quelques années, lu l'édition allemande, ou du moins je l'avais parcourue, et cela m'avait mis dans une véritable rage; en lisant l'ouvrage en français, ma rage a redoublé; j'ai vu la viduité absolue des théories de ce géologue qui a tant nui à la géographie; et c'est cependant un homme de génie, car ses idées sont puissamment originales! Au fond, c'est du même ordre que les romans de Jules Verne. Justement, dans l'Introduction à la Géographie de Philippe Cluvier, que j'ai ici, je trouve cette définition si exacte du vieux géographe : *Geographia est Terræ universæ quatenus nobis cognita est descriptio;* on dirait qu'actuellement on veut remplacer ces mots par ceux-ci : *Quatenus nobis incognita est;* on veut expliquer ce qui est connu par ce dont on ne sait rien; pour ma part, j'aime mieux me priver d'explication que d'en accepter de telles [3].

« Je profite de l'occasion pour vous dire le plaisir que j'ai pris à lire votre discours sur la *Coordination en géographie* [4]. Peut-être y accueillez-vous avec trop de bienveillance les ralliés comme M. de Lapparent sous qui le géologue a encore bien des tendances à percer et à montrer le bout du nez. Mais enfin, vous avez répété votre vrai cri de ralliement : « La géographie aux géogra-« phes. » Comme vous le dites si bien, c'est l'École de géographie qui résoudrait le problème, et nous n'aurions plus, comme main-

1. Bordighera, 11 janvier 1897.

2. Traduit par M. Emm. de Margerie, avec une préface de M. Marcel Bertrand, de l'Académie des sciences, Paris, Colin, 1897.

3. Bordighera, 27 novembre 1897. — Cf. Maunoir, secrétaire général de la Société de Géographie, *Rapports annuels sur les progrès de la géographie*, tome III : « Comme cause de formation des reliefs terrestres, M. Suess n'admet pas les soulèvements; selon lui, les affaissements, les effondrements suffisent à expliquer le profil actuel des continents. C'est là une vue que n'accepteront pas tous les géologues dont le livre de M. Suess relève, plus que des géographes. L'*Antlitz der Erde* est, en réalité, un traité sur la corrélation qui existe entre les phénomènes géologiques et la configuration extérieure du sol. »

4. Ce travail, lu à notre assemblée générale de 1898 (23 janvier) dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, a tranché la question pendante entre la géographie et la géologie, sur laquelle MM. de Lapparent, de l'Institut, Lehugeur, professeur à Henri IV, Guillot, professeur à Charlemagne, et tout dernièrement M. Gallois, maître de conférences à l'Ecole normale supérieure (*la géographie et les sciences naturelles*), ont insisté en sens divers.

Digitized by Google

tenant, un cours de géographie de la Faculté des sciences où l'on ne paraît pas se douter qu'il y ait un homme sur la terre et un cours de la Faculté des lettres où il semble bien démontré que la géographie n'a aucun rapport avec les sciences naturelles, physiques ou mathématiques[1]. »

Il entretenait aussi une correspondance avec nos grands topographes de l'état-major. C'est ainsi que le colonel Defforges lui mandait de Constantinople et qu'il transmettait à la *Revue de Géographie* « qu'on pouvait envisager la perspective lointaine de voir compléter peu à peu la carte de l'Europe du sud-est et se dessiner celle de l'Asie Mineure[2]. »

En attendant, il voulait que cette grande carte topographique de la France, exécutée par l'état-major français de 1818 à 1878, et qui a remplacé le chef-d'œuvre, éminemment français lui-même, de Cassini, ne rencontrât plus en France, ni ignorants, ni indifférents. On se rappelle la campagne qu'il a faite à ce sujet dans la *Revue de Géographie* et dans le *Bulletin de la Société de Topographie*. Le général Tricoche, notre président, dont l'autorité est si grande, lui adressa une lettre ouverte pour l'encourager[3]. Il entra immédiatement dans les rangs. M. Sarcey, sous le nom populaire de Sganarelle, soutint vivement sa cause et la nôtre. Une bonne partie — la meilleure — de la presse s'émut. Mais ici je craindrais de tomber dans des redites, et je me contenterai de citer la lettre suivante de M. Baillif, le distingué président du Touring Club de France, à Christian Garnier, datée du 18 juin 1897, jour anniversaire de Waterloo.

« J'ai vu le général de la Noé, chef du service géographique de l'armée. Il m'a confirmé ce que je vous faisais pressentir : c'est la grande difficulté de la mise en pratique de votre système. L'administration des postes ne se rendant pas acquéreur des cartes, elle n'en serait que le dépositaire. Or, les frais de port, de retour, les pertes résultant des dépréciations occasionnées par les voyages, de

1. Bordighera, 14 février 1898. A ce moment même, M. Élisée Reclus fondait à Bruxelles « l'École de Géographie (Institut) » dont nous avions tracé le plan pour Paris et la France dès 1884.

2. *Revue de Géographie*, février 1897, p. 143.

3. M. le général Tricoche a été lui-même tout récemment (11 novembre 1898) très grandement éprouvé par la mort à New-York de Mlle Marguerite Tricoche, sa fille, qui s'était dévouée héroïquement aux blessés de la guerre hispano-américaine, et dont le frère, M. Georges Nestler Tricoche est le collaborateur très apprécié de la *Revue de Géographie*. Nous unissons ces deux grands deuils dans notre cœur.

Digitized by Google

manutention, frais de diverses sortes pour des objets d'une minime valeur, absorberaient le bénéfice et pourraient même constituer en perte le service. Des essais ont été faits et les déboires qui en ont été le résultat n'ont pas permis de continuer. D'autre part, le général ne pense pas que les besoins soient si grands qu'un dépôt à chaque chef-lieu de canton soit utile. Or, tous les chefs-lieux du département sont pourvus; si l'on éprouve quelques difficultés à ces chefs-lieux pour se procurer des cartes, c'est que la demande jusqu'ici a été faible. Car peut-on créer le besoin? On ne le pense pas. Que la demande augmente et les libraires seront les premiers à se mieux approvisionner. Leur intérêt le garantit. Pour nous, nous allons faire des efforts particuliers pour développer notre service de cartes déjà très important; nous les fournissons à prix coûtant, c'est-à-dire à 25 p. 100 de rabais, et nous avons à notre charge le port, la plupart du temps, et toutes les cartes qu'on nous retourne en grand nombre malheureusement; mais nous sommes comme vous pénétrés de l'importance qu'il y a à faire entrer la carte de plus en plus dans le public, et votre initiative nous est un nouveau stimulant pour développer notre action dans ce sens. »

L'année suivante, après avoir tâté le terrain en France, en Suisse et en Italie, Christian Garnier nous écrivait :

« Le général directeur de l'Institut militaire de Florence adhère à mon projet. Il le propose à son gouvernement. Il serait singulier que le projet, qui a échoué en France, réussît en Italie, montrant de plus en plus que nul n'est prophète en son pays. »

On lui avait promis une situation toute honorifique, mais assez enviable à notre grande Exposition universelle, qui marquera la fin imminente du XIXe siècle. Voilà pourquoi il s'y préparait d'une façon très consciencieuse, visitant successivement Budapest, Stockholm, Bruxelles. Il s'apprêtait, quand il est mort, à visiter Turin. C'est au point de vue du classement de la section géographique, qu'il étudiait toutes ces expositions internationales.

En attendant, il se préparait au Congrès international des sciences géographiques qui doit avoir lieu cette année, au mois de septembre. Il était entré en 1897 à la Société de géographie de Berlin comme membre étranger. Il se faisait fête d'aller au Congrès de Berlin y présenter sa *Transcription des noms géographiques* qui s'imprime en ce moment même. Il comptait y prendre la parole et prouver aux

Digitized by Google

Allemands qu'il y a des Français qui connaissent et la géographie et l'allemand.

Sur la rivalité scientifique entre nations, sa compréhension était très large.

Il avait pour l'individu, et en ce qui concerne sa propre personne, un complet désintéressement. L'individu ne comptait pas; il suffisait, disait-il, que le bon exemple fût donné, que l'action fût accomplie, sans qu'on vît l'auteur, encore moins l'acteur.

Les jours les plus doux pour lui étaient ceux qu'il passait à Bordighera. Aussi répétait-il qu'il était très heureux, que ses quintes de toux le faisaient moins souffrir qu'elles ne faisaient souffrir son père et sa mère, qu'il ne regrettait aucun plaisir de Paris, qu'il aimait passionnément Bordighera et son beau jardin, qu'entre son père et sa mère il ne lui manquait rien! Et en fait il était très gai, faisait des vers à propos de tout et de rien, ou bien écrivait des chansons sur des airs connus... Aussi avec quel amour il soignait ce beau et féerique jardin de la « villa Charles Garnier ». Prodigue de leçons de botanique avec le jeune jardinier, il lui faisait essayer des espèces étrangères. Il lui apprenait à naturaliser sous ce ciel des plantes d'autres climats et, l'an dernier, il avait eu le plaisir de voir fleurir, à quelques mètres de la mer, en climat de serre tempérée, à côté des orangers et des citronniers, l'*edelweiss*, la fleur des sommets neigeux de la Suisse. Aussi n'a-t-il pas oublié, dans ses legs, la Société que préside M. Correvon, de Genève. En 1897, il a dressé le catalogue latin du jardin de la villa Charles Garnier, et il a signé, avec Giovanni Lanteri, une élégante préface latine, connue et louée de notre collègue, M. Max Egger. Enfin, il faisait des photographies de Bordighera, qui, véritables œuvres d'art, sont déposées maintenant à la Société de Géographie.

Nous le vîmes pour la dernière fois, le 23 juin. Il grelottait, hélas! auprès d'un grand feu, au cœur de l'été. Il me parla de l'Italie. Sa mère contint ses larmes jusqu'à ce que nous fûmes seuls. Alors elle éclata en sanglots. Elle me fit part de ses suprêmes inquiétudes. Cependant, le 7 juillet, il m'écrivait encore une lettre scientifique du plus haut intérêt :

« C'est à la Bourboule que je reçois le numéro de juillet de

Digitized by Google

la *Revue*, et je vais commencer par vous remercier des aimables paroles que vous avez bien voulu dire sur moi dans l'article de tête. Je dois vous dire aussi quel a été mon plaisir de voir en plusieurs endroits les géologues recevoir une leçon qu'ils ont bien méritée. »

Puis il protestait énergiquement au sujet du savant article publié par la *Revue* sur le méridien de Greenwich, que, pour sa part, il acceptait, la majorité des nations lui étant favorable. Plus de rivalité et d'inimitiés scientifiques entre nations : telle était bien sa devise.

Il revint à Paris où l'attendait la plus terrible épreuve, la mort presque subite de son père.

« Le 3 août, au moment où son père rendait le dernier soupir, se jetant dans mes bras, Christian, écrit sa mère, me dit : « Au « moins, il ne m'aura pas vu mourir. Mais toi, pauvre maman, « tu vas être bientôt si seule ! »

« Je crois qu'aucun de ceux qui l'ont vu à l'enterrement de son père, n'oubliera cette physionomie distinguée, cette expression si touchante et si noble, ce fils mourant qui pleurait son père mort.

« Pendant les dix jours qui ont suivi, mon fils a été admirable de présence d'esprit, de force de travail et d'organisation, de promptitude et de justesse dans la décision. Et pourtant quel chagrin il avait de la perte de son père !

« Le 12 août, nous étions tous deux partis pour Vittel, dont les eaux étaient salutaires à son foie malade. Mais le pauvre enfant n'avait plus de poumons ! Il lui était impossible de respirer ! Il étouffait.

« Le 26, il voulut aller à Fontainebleau, passer trois jours, après avoir quitté Vittel. Nous rentrâmes à Paris le 31 août. Christian avait assez bien supporté ce petit trajet depuis Fontainebleau, et il se félicitait de se retrouver dans l'air natal. Quoique respirant à peine, il passa la journée à déménager sa chambre, faisant du cabinet de son père son propre bureau. Il s'interrompait souvent pour respirer de l'oxygène en ballon ou se faire mettre des ventouses, mais, selon son habitude, il ne se plaignait pas.

« Samedi matin, il était encore plus oppressé ; il me dit : « Tu « es témoin que depuis quatre ans et demi que je suis malade, je

Digitized by Google

« ne me suis jamais plaint, et que je ne redoute pas la mort. « Mais mourir par asphyxie, c'est trop douloureux ! Cela, je ne le « voulais pas, et aujourd'hui, je me plains ! »

« Le Dr Vibert, qui habite au-dessus de nous, mais qui était à la campagne, ce même samedi, n'arriva qu'à 3 heures. Christian lui demanda une piqûre de morphine qu'il lui fit. Après cette piqûre, il me dit : « Je suis dans le paradis ! Donne-moi du papier « et un crayon. » Quand il eut écrit, il me rendit le papier dans une enveloppe gommée, sur laquelle il avait écrit : « Pour être « lu par maman, tout de suite après ma mort. »

« Et comme je pleurais, il me dit avec calme : « Il faut être « prêt ! »

« Alors, je lui demandai s'il voulait être prêt avec Dieu, et si je devais faire venir le prêtre.

« Il y consentit tout de suite, il se confessa, reçut l'absolution et l'extrême onction, répondant lui-même aux prières. Il devait recevoir la communion le lendemain matin.

« Il me dit : « Je ne regrette rien de la vie que toi ; j'ai un grand « chagrin de te laisser seule ! »

« Il n'était pas couché ; mais assis sur son fauteuil, dans son cabinet de travail. A 7 heures, il passa dans la salle à manger et dîna avec moi. Il avait envoyé, rue Serpente, demander un lit-fauteuil pour oppressés. Après dîner, il s'y coucha, après une nouvelle piqûre, et s'endormit. Le Dr Vibert devait passer la nuit dans son appartement ; il avait dit qu'on vînt le réveiller à 2 heures du matin, pour une troisième piqûre. Christian se réveilla dès 1 heure, me disant qu'il se sentait assez bien. Il me prévint quand il fut 2 heures. Le Dr Vibert fut mandé et mon cher enfant s'endormit, respirant légèrement et régulièrement. Comme 6 heures du matin sonnaient à Saint-Séverin, le 4 septembre, mon fils bien-aimé avait cessé de respirer. »

« Le papier qu'il m'avait remis contenait son testament par lequel il laisse à la Société de Géographie, *d'une manière anonyme*, la somme de cinquante mille francs, pour améliorer ses publications ; la somme de deux mille francs au Club alpin pour les refuges et les plaques indicatrices ; la somme de deux mille francs à la Société de Topographie de France.

« La Collection des Livres et des Cartes, telle qu'elle est portée au Catalogue, par ordre d'entrée et par fiches, devra être mise à

Digitized by Google

la disposition d'un jeune homme voulant faire de la géographie linguistique. Le choix en sera dû à l'obligeance de M. Schrader. »

Des cartes achetées dans les pays mêmes qu'elles représentent, principalement des cartes d'état-major, des livres de géographie écrits dans toutes les langues de l'Europe, des livres choisis d'instruction à divers degrés, des grammaires de toutes les langues parlées dans le monde entier : tel est le cadeau réservé par Christian Garnier au jeune homme qui voudrait l'imiter.

Mais les livres rares et anciens ne font pas partie de ce legs. Ils doivent être donnés à la Société de Géographie et mis à la disposition des travailleurs.

Il avait une simplicité charmante, et il l'a témoignée jusqu'à la fin, puisque dans ce testament écrit la veille de sa mort, il a demandé que ses obsèques fussent très simples, sans fleurs, sans discours, sans lettres imprimées d'invitation et suivies seulement de quelques amis intimes.

Un célèbre sculpteur, M. Frémiet, président, s'est exprimé ainsi à l'Académie des Beaux-Arts, le 24 octobre 1898 [1] :

« Nous perdions Charles Garnier, le camarade riche d'esprit et de bonté, dont l'éloge serait superflu, car sa renommée est universelle et durera autant que les monuments de Paris. Ce n'est pas en quelques mots que l'Académie pourra s'acquitter envers une telle mémoire. Il lui suffira de dire aujourd'hui que sa perte a mis en deuil l'art français, et a eu dans toute l'Europe artiste un douloureux retentissement [2]. Sa mort, suivie à un mois de distance de celle de son fils, qui donnait les plus belles espérances, en laissant une mère et une veuve désolée, a été un drame poignant et digne de toutes les sympathies. Il y a quatre jours, à la séance des cinq académies, l'Institut décernait le prix Volney à la mémoire de Christian Garnier. C'est avec une émotion particulièrement profonde, que les confrères directs du père ont vu déposer cette couronne sur la tombe du fils. »

« Je n'ai pas assez parlé, a écrit sa mère, de la netteté de son esprit, de la précision qu'il savait mettre dans tout ce qu'il faisait,

1. *Officiel*, le 30 octobre 1898.

2. C'est l'éminent secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, M. Gustave Larroumet, qui retracera, au nom de la Compagnie, la vie et les travaux de M. Charles Garnier.

Digitized by Google

écrivait, expliquait. Notre ami Sarcey, qui lui demandait quelquefois des notes sur des livres dont il avait à parler et pour lesquels il se trouvait incompétent, était toujours émerveillé de la clarté de ses explications, de ses analyses faites en quelques lignes. Il me disait : « C'est un don, et un don très rare. »

« Il me rappelait, dit encore M. Francisque Sarcey, le célèbre critique, il me rappelait ce charmant Vauvenargues, qui, à travers les tristesses de la maladie, sentant venir la mort, philosophait avec une sérénité si douce, que les larmes en venaient aux yeux de Voltaire, et qui s'éteignit sans avoir goûté les prémices de cette gloire, dont il avait dit, avec une mélancolie si navrante, que les premiers feux de l'aurore n'étaient pas plus doux que ses premiers rayons. »

La *Rivista geografica* (novembre 1898) a fait en quelques mots le digne éloge de son collaborateur, membre du Club alpin italien[1] :

« Di cuore nobilissimo e delicatissimo aveva un alto sentimento del decoro della vita, che ne sostenne l'animo; conscio del suo male, non si lasciò abbattere nè traviare; dedicatosi all'ideale del lavoro ed alla scienza morì sulla breccia. E un dolore, è una delle migliori speranze della Geografia perdute; un onest'uomo mancato ».

Les notes que m'a confiées Mme Charles Garnier sur son fils me rappellent la lettre bien connue de Gilberte Pascal (Mme Perier) sur son immortel frère. Mais une mère a, dans ces douloureuses circonstances, des accents plus émus et plus pénétrants.

« Son cœur était de plus en plus généreux, aimant, délicat.

« Le pauvre enfant vivait en regardant tous les jours la mort en face, et cette pensée épurait de plus en plus cette nature si fine et distinguée et naturellement chaste et élevée. Et cette mort qu'il attendait, il ne la craignait pas.

« Il a été, mon Christian, héroïque jusqu'au bout.

« Oui, a-t-elle dit encore, avec une conviction que nous trouvons amplement justifiée, Christian eût été, dans les études qu'il avait choisies, *une lumière pour la France*, si la mort n'était venue l'arracher à 26 ans à ma tendresse et à la science. »

Elle l'a admirablement compris et exprimé, cette noble femme,

1. Sous la signature de M. L. Bertolini.

Digitized by Google

lorsque, dans les lettres de faire-part envoyées après ses funérailles, elle a dit de lui : « *Mort à la suite d'une longue et pénible maladie stoïquement et chrétiennement supportée.* » Un stoïcisme très doux, mis en œuvre par un christianisme inébranlable, telle était bien sa caractéristique morale.

Mais je dois ajouter que la fréquentation assidue de cette science à la fois l'une des plus vastes et la plus abordable de toutes, tranchons le mot, la plus largement humaine [1], a contribué à lui donner ce caractère ouvert, noble et généreux, qui fait vraiment honneur à l'homme [2].

LUDOVIC DRAPEYRON.

1. L'histoire, ne l'oublions pas, est souvent *inhumaine*. On sait le fameux adage, trop souvent justifié : *Homo homini lupus*. L'histoire ne voit d'ailleurs que l'homme ; la géographie voit et classe tous les êtres.

2. « Pour avoir accompli si allègrement cette tâche durant quatre ans et demi de maladie, ai-je dit ailleurs, il fallait, outre une grande présence d'esprit, un stoïcisme éprouvé, qui vous roidit contre la désespérance, un christianisme, qui vous donne un inébranlable espoir. Il fallait aussi l'amour infini de cette science qui embrasse les autres... la géographie. »

Digitized by Google

LES PHÉNOMÈNES D'ÉROSION

(SUITE ET FIN)

V

ÉROSION MARINE

Les transformations littorales. — Le rivage de la mer ne figure, dans les principaux traits caractéristiques de la construction du globe, que comme un simple accident, servant à la délimitation de l'élément liquide et de l'élément solide. Les géographes s'en préoccupent dans le tracé des cartes pour représenter la configuration des terres, sans autrement accorder à cette ligne séparative toute l'attention que méritent les phénomènes dont elle est le théâtre.

La limite du domaine de la mer est soumise à de nombreuses transformations; elle doit le perpétuel changement de sa physionomie aux travaux combinés du vent, des vagues et des courants. Ils complètent ce que les rivières ont ébauché; mais, le fracas des flots n'apporte qu'une part comparativement restreinte dans cette œuvre de modification de la ligne des côtes, car les eaux continentales réparties à la surface du globe par un réseau qui l'enserre tout entière, fournissent les résultats d'un travail érosif plus étendu.

L'érosion continentale s'étend partout, sur les vastes plaines de terrains meubles, comme sur les roches excoriées par les agents extérieurs; au lieu que les vagues impétueuses n'agissent que sur la bande étroite qui entoure les continents.

Le développement linéaire total des rivages maritimes du monde entier est de 261,700 kilomètres. Dans ce nombre, il faut inclure 31,000 mètres appartenant à la région des fjords et 45,000 à celle des côtes faiblement découpées, où l'érosion se fait dans des proportions différentes les unes des autres[1].

1. A. Penck, *Morphologie...*

Digitized by Google

La destruction littorale s'opère perpétuellement dans toutes les parties du globe; active sur les terrains peu consistants, lente sur les roches. Sur les côtes de France baignées par l'Océan et la Manche, présentant un développement de 2,075 kilomètres, des lambeaux du sol sont continuellement arrachés. Dans l'évaluation de la surface de notre territoire, on évalue à une superficie de 30 kilomètres carrés la fluctuation que l'on est obligé de faire intervenir dans la compensation entre les érosions et les atterrissements.

Le travail des flots a taillé les hautes falaises de la Manche sur les côtes de France et d'Angleterre; il a percé l'isthme qui rejoignait aux temps préhistoriques l'Angleterre au continent. Les mouvements de la mer ont distribué les débris sur les plages de la Flandre. Les violents courants de marée ont isolé de la terre ferme les îles du golfe de Saint-Malo, qui, d'après les anciennes cartes et la tradition, faisaient partie du continent. Les courants du golfe de Gascogne ont provoqué les mouvements des sables et leur distribution sur la côte; ils ont été les agents de formation des Landes et des modifications du littoral de la Saintonge.

Action destructive des vagues. — Lorsqu'une faible brise affleure la surface de l'eau, elle lui fait d'abord perdre sa transparence, puis elle engendre des rides dont la concavité est creusée du côté où le vent souffle. Avec l'augmentation de l'intensité du vent, les rides deviennent plus creuses, leur profondeur devient plus grande et leurs crêtes s'éloignent les unes des autres; elles augmentent de hauteur et forment de plus grandes ondulations perpendiculaires à la force d'impulsion; enfin, elles se réunissent pour donner lieu aux ondes majestueuses qui se propagent à travers les océans et bouleversent les obstacles qu'elles rencontrent sur les côtes.

Les vagues soulevées par les tempêtes ont une puissance incomparable pour remuer les matériaux les plus lourds. Elles pénètrent dans les anfractuosités des côtes, dans les golfes, emportent les sables, déplacent les bancs et inondent les plaines basses. Ces masses d'eau soulèvent les matériaux du fond à une hauteur qu'on ne saurait soupçonner et parviennent à déplacer des blocs considérables. En 1837, pendant une tempête qui sévit sur l'île de Saint-Thomas, des blocs de rocher ont été arrachés à une profondeur de 12 mètres et lancés sur la plage. En 1868, des blocs

Digitized by Google

artificiels de béton destinés à la jetée de Biarritz, ont été projetés à une distance de 15 mètres. A Plymouth, un navire de 200 tonneaux a été lancé sur la digue, où il est resté définitivement immobilisé. Aux îles Mascareignes, pendant un cyclone, d'énormes blocs de corail furent arrachés aux rochers qui entourent ces îles, et portés par les vagues à plus de 20 mètres de la laisse de haute mer. Dans une tempête de 1898, à Marseille, la jetée de Roucas-Blanc, solidement construite, fut emportée sur une longueur de 10 mètres.

L'ingénieur Stephenson avait soumis au calcul l'énergie impulsive du volume d'eau abordant le phare de Bell-Rock, dans la Manche. Son poids était évalué à 17 tonneaux par mètre superficiel. On peut juger du déploiement de la puissance de ces grandes ondes, en voyant celles qui abordent le phare d'Eddystone, avec une telle impétuosité, qu'elles s'élancent jusqu'à la lanterne, située à 30 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Cette impétuosité est une des plus grandes manifestations de la violence des forces mises en mouvement par le vent. « Il suffit, dit M. Bouquet de la Grye, pour s'en faire une idée, de calculer la quantité de mouvement contenu dans une lame normale de 10 mètres de haut et de 200 mètres de long, ayant une durée de dix-huit secondes. On trouve 1,350 chevaux par mètre transversal, sans faire entrer en ligne de compte la vitesse horizontale. Une telle puissance ne s'exerce pas sur un navire, qui s'élève avec la houle, mais il n'en est pas de même à terre, où l'on a vu par exemple une portion de la digue de Socoa (Saint-Jean-de-Luz), pesant 1,200 tonnes, se détacher avec son amorce à terre et reculer de 1 m. 50 dans un coup de mer[1]. »

Les vagues déferlant sur une plage exercent des effets variables suivant son orientation, sa composition et sa conformation. S'il existe des rochers disséminés sur une faible inclinaison remplie de sable, le mouvement d'impulsion directe est transformé en mouvement tourbillonnaire. La force vive est brisée; si, au contraire, la vague s'épanouit doucement sur une pente faible, elle provoque un cylindrage, ayant pour effet de lévigier les matériaux, en les remuant plus ou moins profondément. Mais à côté de cette propulsion directe, il s'adjoint une autre force de translation laté-

1. *Les Mouvements de la mer*, conf. à l'Assoc. scientif., 1er mars 1884.

Digitized by Google

rale provenant, soit de la direction du vent, soit du courant de la marée. Tous ces effets mécaniques combinés entre eux, démontrent l'instabilité et la complication des forces hydrauliques mises en jeu dans les évolutions de l'érosion littorale.

Les rochers les plus durs qui paraissent pouvoir supporter les assauts des vagues, ne souffrent pas directement de leur étreinte, mais ils sont soumis à un « martellage » dans lequel les fragments moins volumineux sont projetés contre les roches fixées au sol. A chaque percussion, il en résulte une désagrégation, un effrittement constant des particules superficielles. Il est comparable à celui que fait le tailleur de pierre quand il fait usage de la *boucharde*, marteau pesant à la surface polyédrique, frappant normalement la pierre qu'il travaille. Cette usure employée par la nature pour réduire en sable les rochers des plages, produit des effets considérables puisqu'elle agit constamment sur toutes les côtes.

Mobilité des sables. — Les sables sont soumis à deux forces antagonistes : l'arrivée de la marée et la résistance du courant de flot; les deux ondes se frôlent réciproquement, d'où résulte un mouvement tourbillonnaire aspirant les particules sablonneuses tenues en suspension sur les bas-fonds. Ce mouvement ondoyant présente une certaine analogie avec celui de l'accumulation des nuages dans l'atmosphère. La forme imprimée, la disposition mécanique, l'empreinte qui subsiste, sont le résultat de forces combinées toutes dans des circonstances de résistances différentes.

Il semblerait au premier aspect d'une plage de sable que la mer vient de quitter, après avoir opéré son cylindrage, que sa planimétrie n'est pas soumise à des modifications sensibles. Après le flot, si le courant littoral, combiné avec le vent, a provoqué des tourbillons, la nappe de sable est plus ou moins déplacée.

On remarque sur les plages où les grains ne peuvent avoir une même densité, qu'après le passage de la marée il existe des lagunes ou dépressions faibles couvertes d'une mince nappe d'eau, dans lesquelles apparaissent des ondulations symétriques de sable, nommées *ridelles* ou *paumelles*, sortes de stries parallèles affectant souvent des nuances moirées aux tons chatoyants. Elles sont dues à l'agitation régulière du vent qui a impressionné le fond instable, composé de grains de sable de densités différentes. L'eau agitée par des ondulations suivant toujours le même sens, est l'instrument

Digitized by Google

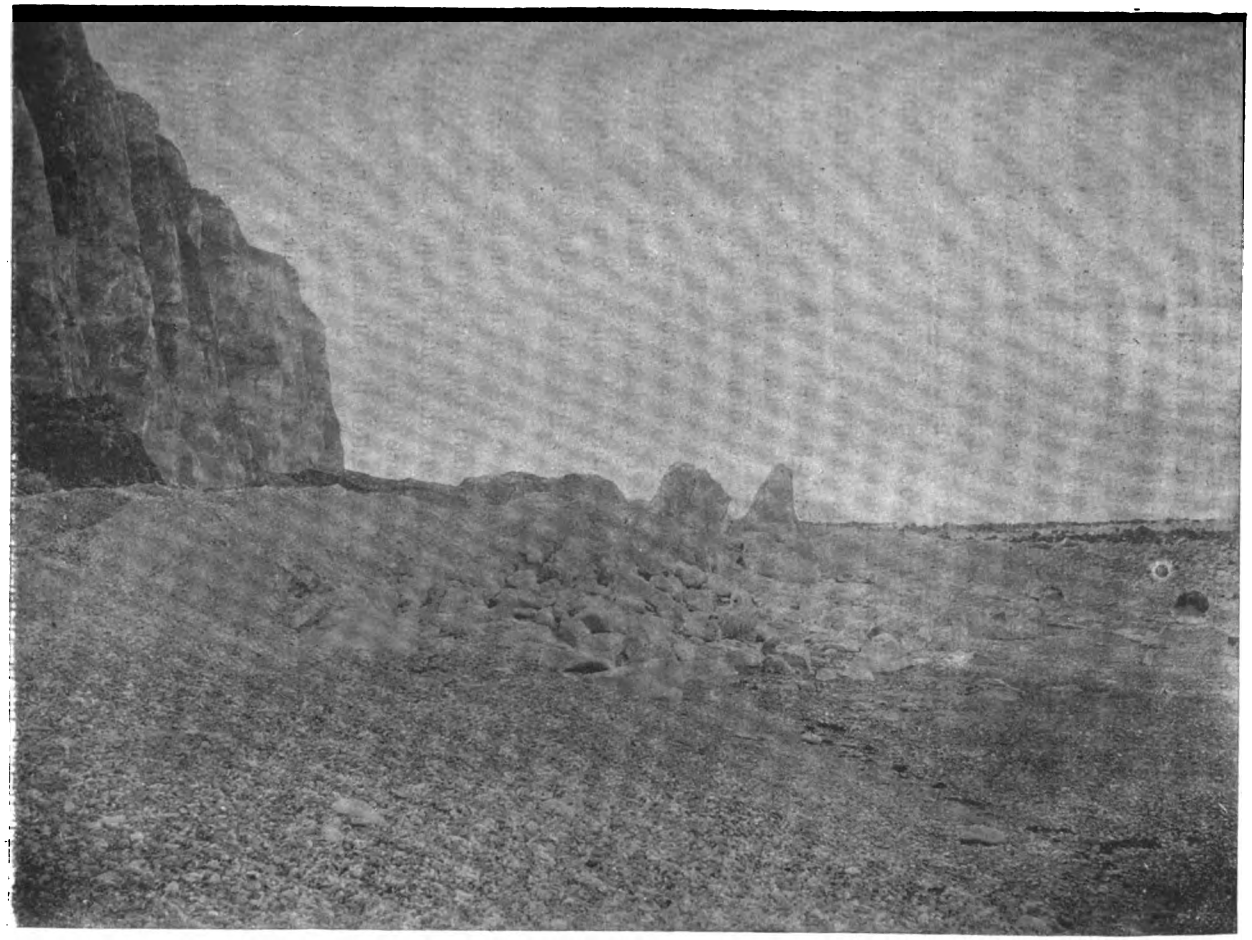
au moyen duquel les parcelles lourdes sont séparées des parcelles légères; les premières, plus mobiles, à cause de leur plus grande résistance, sont roulées et déposées au fond des sillons formés avec les grains plus fins doués d'une plus grande adhérence. On remarque des plages entières couvertes de ces rides combinées entre elles et affectant des dessins les plus variés.

Le sable est l'élément le plus mobile et le plus sujet aux caprices de l'érosion. Les rivages formés par les courants sont détruits quelque temps après par ces mêmes courants littoraux modifiés par des causes les plus complexes. Nombreux sont les phares, construits sur le bord des plages, qu'il faut signaler aux navigateurs, qui ont été détruits par les affouillements de leurs fondations. Celles-ci faites d'abord à une distance jugée suffisante pour être épargnées, ont été emportées par la mer avançant à chaque tempête. Le phare de la pointe de la Coubre, à l'entrée de la Gironde, le phare de Faraman, dans la Camargue, ont été détruits de cette façon. Sur la côte de la Nouvelle-Écosse, à 130 kilomètres du cap Canso, un phare avait été érigé dans l'île de Sable en 1873; il s'effondra d'abord en 1882; reconstruit à 1,800 mètres dans l'intérieur, il disparut comme le premier. Il fallut en construire un troisième. Cette île est tellement bouleversée par la mer, que l'on constata dans une tempête la disparition de bandes de rivage de 20 à 30 mètres de large sur plusieurs kilomètres de longueur.

Les grès friables, qui ne sont que des sables agglomérés, sont aussi soumis à la dissolution, quand les circonstances sont favorables. L'île d'Héligoland, à l'embouchure de l'Elbe, est en voie de disparition par érosion ; ses progrès ont leur état dressé depuis les temps historiques. En 800, cette île n'avait pas moins de 190 à 200 kilomètres de tour. Actuellement, elle consiste uniquement en un îlot réduit à 1,200 hectares. La roche de grès spongieux rougeâtre s'effrite, surtout du côté nord et l'on peut supputer l'époque à laquelle l'île aura disparu, laissant à la place un banc de sable dangereux pour la navigation.

Cheminement des matériaux. — Le travail des flots communique aux côtes une physionomie en harmonie avec la puissance de son action. Les rochers subissant une lente détérioration conservent leur caractère; mais, dans le voisinage des embouchures, ou sur les points sans protection, les changements s'opèrent rapide-

Digitized by Google



ÉBOULEMENTS DES FALAISES DE LA MANCHE. — ENVIRONS DU TRÉPORT.

Digitized by Google

ment. Les matériaux déposés sont transportés d'étape en étape par les remous et les courants, pour se fixer définitivement au point d'inertie finale. Ce procédé relativement lent façonne des bandes littorales sur des étendues considérables.

L'abrasion glaciaire des roches du Labrador, de Terre-Neuve, de la Nouvelle-Écosse est transportée par les courants du « fleuve de Cabot », jusqu'au sud de Terre-Neuve, où une partie a constitué l'immense banc de ce nom. Les courants se poursuivant vers le sud, longent la côte américaine, frôlent le Gulf Stream, au point où il remonte au nord pour s'infléchir ensuite à l'est vers le 38° de lat.

Cette partie orientale de la côte des États-Unis d'Amérique depuis l'embouchure du Saint-Laurent jusqu'à la péninsule de la Floride, a été façonnée par les apports du sable par les courants arctiques. Elle comprend une succession de plaines sédimentaires renfermant des baies, des flèches de sable, des étangs littoraux; on retrouve jusqu'aux environs de Mobile, à 80 kilomètres de la mer, des amas de coquillages marins.

Ces gisements sédimentaires se présentent sous formes d'interminables cordons littoraux derrière lesquels s'abritent de vastes lagunes telles que Pamlico Sound, Albemarle Sound et autres, s'étendant jusqu'au cap Hatteras, puis ensuite du cap Lookout aux rivages de la Floride.

Des deux côtés de la Manche se dressent de hautes falaises de craie comme les deux lèvres d'une coupure tranchée par la mer; elle s'est produite sur des hauteurs atteignant jusqu'à 250 mètres; tantôt ces éboulis restent en place comme un amas destiné à protéger le pied de la muraille; tantôt ils sont emportés et alors la base est sapée et réduite en miettes. La craie est dissoute et transformée en sables et en vases; les gros silex, bouleversés par le mouvement des vagues, forment les galets.

L'ingénieur Lamblardie a étudié le mode de translation des galets sur les côtes de la haute Normandie depuis l'embouchure de la Seine jusqu'à celle de la Somme [1]. Le galet court le long de la côte en deux sens opposés, d'après la division du courant qui frappe le cap d'Antifer, le repoussant d'un côté vers le Havre et de l'autre sur Saint-Valéry. La première partie se mêle aux sables de l'estuaire de la Seine et l'autre est entraînée jusqu'au cap du

1. *C. rend. de l'Acad. des sciences*, 1782.

Digitized by Google

Hourdel, à l'embouchure de la Somme, qu'il ne peut franchir à cause du courant de flot provenant de l'embouchure.

Il passe annuellement à Fécamp 30,000 mètres cubes de galets, 12,000 à Dieppe, 16,000 au Tréport et 20,000 au Hourdel; tandis que de l'autre côté, il n'en passe que 4,000 à la pointe du Hoc. Le galet accumulé à son point terminus au Hourdel a créé une flèche, à l'abri de laquelle s'est formé le petit port de ce nom. Ce point soumis à la destruction dans les tempêtes a été protégé par des travaux de fascinages. A Cayeux, les relais de mer se sont ajoutés aux relais de mer, si bien que les maisons construites sur le bord de la mer en 1840 en sont maintenant éloignées de 150 mètres.

Toute cette côte bordée de falaises est perpétuellement menacée. Entre les embouchures de la Somme et de la Vire, sur une longueur développée de 338 kilomètres, l'érosion fait perdre chaque année 5,424,000 mètres cubes [1]. Ce qui représenterait une perte moyenne de 16 mètres cubes par mètre courant de côte.

Le voisinage de l'embouchure des fleuves compense la destruction opérée d'autre part. Les côtes françaises de l'Océan limitrophes des embouchures de la Garonne et de la Loire ont été profondément modifiées par la répartition des matériaux déposés par ces fleuves et l'érosion combinée avec ces mêmes apports. Les documents anciens remontant au XVIe siècle ont permis de constater que l'Océan gagne progressivement sur la côte orientale de l'entrée de la Gironde et notamment, que l'extrémité de la péninsule de Grave s'est déplacée, et que du côté opposé elle recule tous les ans. Malgré la lutte acharnée au moyen des travaux considérables de défense, on craint qu'une tempête ne perce les dunes près de l'isthme sablonneux de Soulac, et n'isole ainsi la Pointe de Grave; il en résulterait un régime néfaste pour la navigation et probablement la submersion des côtes du bas Médoc.

Cette violence des courants à l'entrée de l'estuaire de la Gironde empêche le dépôt des matériaux provenant des Pyrénées. D'après M. Manen les marées entraînent dans l'estuaire annuellement deux milliards de mètres cubes ayant subi tous les mélanges. Il suffit que cette eau contienne la quantité infinitésimale de 7 grammes de vase par mètre cube pour que les 14,000 mètres apportés journellement par les deux rivières soient expulsés et transportés hors

1. Marchal, *Annales des P. et C.*, 1863, p. 167.

Digitized by Google

du bassin de la Gironde[1]; l'équilibre entre l'apport des vases et leur sortie à la mer se trouve établi.

De son côté la Loire roule annuellement un million de mètres cubes[2]. La Grande-Brière, qui s'étend sur la rive droite, est un immense marais à moitié desséché qui aurait été un golfe ou une dépression à l'époque préhistorique. Les fouilles ont permis de constater qu'il a été comblé par les apports alternatifs du fleuve et de la mer. Aujourd'hui les vases ne s'y arrêtent plus, elles viennent s'échouer sur les côtes de la Charente.

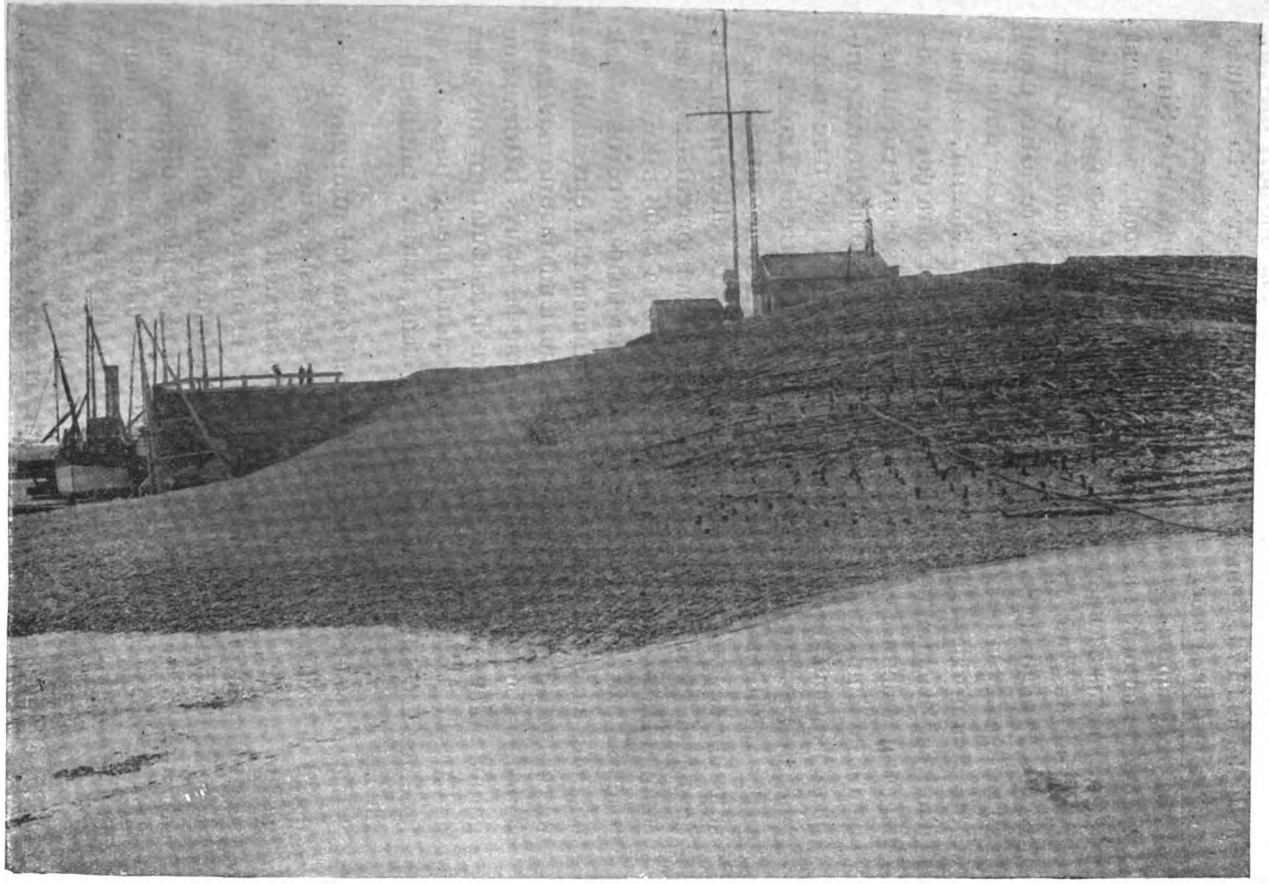
Le courant atlantique qui rencontre à l'ouverture de la Gironde les eaux limoneuses, les entraîne au large jusqu'à une dizaine de milles, où l'on perçoit encore leur teinte jaune. Une partie disparaît de la surface pour être précipitée dans les grands fonds, où elle se dépose lentement. Une autre plus superficielle, est poussée par le courant littoral dans les Pertuis, où il met en mouvement deux fois par jour six millions de mètres cubes. La vase qui s'y trouve se dépose sur les bas fonds des côtes de la Charente, protégées des tempêtes du large par les îles de Ré et d'Oléron. Les vases restent sur ces rives à pentes faibles, au moment du retrait insensible de la marée, et à cause de leur nature particulière, elles s'agglomèrent au dépôt précédent desséché par l'air et le soleil. Cette « terre de Bri », caractéristique par son adhérence, forme chaque année une nouvelle bande de 50 centimètres. Ainsi sont remplies toutes sinuosités du littoral des Charentes, dont toutes les baies ont été successivement ensablées.

Chronographie des dépôts. — L'œuvre du temps et les procédés lents de l'érosion ne sauraient être appréciés qu'au moyen des indications fournies par les générations antérieures, telles que les témoignages historiques.

Les documents provenant des historiens chinois remontant à 800 ans avant l'ère chrétienne, ont fourni des indications sur les embouchures du grand fleuve du Ho-Hang-Ho, qui depuis cette haute antiquité se sont neuf fois déplacées en modifiant les côtes du golfe de Pe-Thi-Li, dans la mer Jaune. On attribue à son delta, à l'époque contemporaine, une surface de 250,000 kilomètres uniquement constituée avec les boues déposées par le fleuve. Suivant

1. Hautreux, *Sables et vases de la Gironde*, in-8°, 1886.
2. M. Comoy.

Digitized by Google



FASCINAGES POUR PROTÉGER LA POINTE DU HOURDEL CONTRE L'ÉROSION.

Digitized by Google

les chroniques, il y aurait vingt et un siècles, la ville de Pon-Taï, actuellement à 70 kilomètres dans l'intérieur des terres, était située sur le bord de la mer.

Les renseignements fournis par l'histoire grecque sur le Simoïs d'Homère, aujourd'hui Mendéré-Sou, dans la Troade, indiquent que le marais occupant l'embouchure du cours d'eau représente l'étendue du golfe où s'abritaient jadis les vaisseaux des Grecs. Depuis, le mouillage a été comblé par les apports de ce cours d'eau au régime torrentiel [1]. Il débouche dans le détroit des Dardanelles, entre Koum-Kalessi, ou Château d'Asie, et le cap Rhotum, aujourd'hui Top-Bachi, dont la distance d'un point à l'autre est de 2 kilomètres et demi. Les alluvions du Mendéré-Sou se sont répandues depuis les temps antiques sur une surface de 2,000 hectares, comblant l'embouchure de la rivière et remplaçant par une plaine alluviale une rade qui existait au temps de la guerre de Troie.

Des traditions concernant les côtes de Provence attestent la situation de Fréjus sur le bord de la mer. Les atterrissements du Reyan et de l'Argens, deux cours d'eau torrentiels, l'ont comblé; en dix-huit siècles la mer a reculé de 1,400 mètres, soit 0 m. 77 par an. A l'origine de l'ère chrétienne, Fréjus n'était déjà plus au bord de la mer; le port commençait à être isolé par un cordon littoral, derrière lequel s'étendait une lagune navigable seulement pour les embarcations, comme les étangs littoraux du golfe du Lion. Mais ayant servi de bassin de décantation aux eaux de l'Argens, la lagune a été comblée graduellement, passant par les états successifs de transformation : étang, marais, plaine alluviale.

L'accroissement du delta du Rhône qui forme la Camargue posséderait des repères chronologiques dans les vestiges des tours surgissant encore dans la plaine; celles-ci auraient été érigées pour servir de phares ou d'amers destinés à indiquer l'entrée du bras navigable du fleuve. Leurs reliques s'échelonnent aux points où subsistent encore des traces du cours du fleuve. La plus éloignée de la mer, la tour de Prades, indiquerait le bras affecté à la navigation à l'époque gallo-romaine. Elle se trouve aujourd'hui à 20 kilomètres de la mer. La plus récente est la tour de Saint-Louis, édifiée en 1737, éloignée de 7 kilomètres du rivage. Ces repères acceptés

1. E. Schneider, *La topogr. de la Troade.*

Digitized by Google

comme authentiques seraient un témoignage de l'avancement du delta du Rhône.

Les états du delta du Pô ont été dressés d'après des cartes de l'Institut militaire, remontant à soixante-dix ans. L'accroissement superficiel a été de 70 kilomètres carrés de Tagliamento à Ravenne. L'accroissement du Pô di Maestra a été de 15 kilomètres et celui du Pô del Torre de 28 kilomètres[1].

La comparaison de ces faits physiologiques accomplis sous nos yeux, avec ceux qui se sont passés aux époques ignorées du passé, jettent une lueur sur l'histoire si obscure des phénomènes de destruction et de reconstitution de la surface de notre planète.

JULES GIRARD.

1. *Rivista Geogr. Italiana*, 5e année, I, 1898.

Digitized by Google

MOUVEMENT GÉOGRAPHIQUE

Nécrologie : le général Annenkof ; M. Dolisie. — La mission Fourneau et Fondère au Congo. — La province du Soudan égyptien. — La mission Bonin en Chine. — Création d'une mission scientifique permanente en Indo-Chine ; une école des hautes études à Bombay. — Mort de M. Alexandre Boutroue.

I

Le général Annenkof, qui est mort à Saint-Pétersbourg le 21 janvier, avait assuré à la Russie par la construction du chemin de fer transcaspien, la prépondérance commerciale dans l'Asie centrale.

Né à Saint-Pétersbourg en 1835, Michel Nicolaïevitch Annenkof avait été élève de l'Académie d'état-major, et avait été envoyé en Pologne, avec le grade de capitaine, lors de l'insurrection de 1863. Pendant la guerre franco-allemande, il avait suivi les armées allemandes comme attaché militaire. Lors de la guerre turco-russe, en 1877-1878, il avait été chargé de diriger les transports de troupes en Asie, et était devenu général-lieutenant.

En 1880, Annenkof alla rejoindre le général Skobelev qui opérait contre les Turcomans. Ce général le chargea d'établir, avec l'aide de soldats, une ligne ferrée allant de la mer Caspienne à Kisil-Arvat ; on put ainsi suppléer à la difficulté de trouver en quantité suffisante des animaux de transport. Grâce à ce premier tronçon, Skobelev put s'emparer de Merv, où Annenkof eut un bras fracassé par une balle, et occuper Pendjdeh.

Frappé des résultats obtenus, le général Annenkof proposa, en 1881, dans une brochure publiée à Saint-Pétersbourg, de prolonger la ligne transcaspienne jusqu'à Hérat, en faisant entrevoir la jonction ultérieure de cette voie au réseau indien. Ce plan présentait les plus grands avantages tant au point de vue militaire qu'au point de vue commercial.

Digitized by Google

Le 2 juin 1885, Annenkof était chargé de continuer la ligne transcaspienne dans la direction de la frontière afghane. Le 13 juillet, les travaux commencèrent. Un an après, le 14 juillet 1886, Merv était atteint. En un an, on avait fait 564 kilomètres. Le 7 février 1887, un ukase ordonnait de continuer la route jusqu'à Samarkand ; elle fut solennellement inaugurée le 27 mai 1888. Le trajet total du transcaspien est de 1,625 kilomètres. Jamais voie ferrée ne fut construite plus rapidement dans un pays difficile. L'œuvre du général Annenkof est digne de la plus grande admiration ; il a fallu toute son énergie, toute sa ténacité et toute sa science pour la mener à bonne fin. Les grandes difficultés de la construction de cette ligne ont été les variations du climat, qui passe d'une chaleur de fournaise à un froid arctique, la rareté de l'eau et l'abondance des sables. Des détails techniques sur la construction de la ligne ont été donnés par M. E. Boulangier, dans la *Revue du Génie militaire* en 1887, et par le Dr Heyfelder, *Transkaspien und seine Eisenbahn* (janvier 1888).

Après avoir terminé le transcaspien, le général Annenkof fit une campagne pour la construction d'une autre grande ligne russe de domination et d'expansion, le transsibérien, et c'est lui qui en traça les plans. Le général Annenkof donna sa démission de directeur du chemin de fer transcaspien en 1891. Il fut alors nommé membre du Conseil de l'empire. Au moment de la grande disette qui eut lieu la même année, il fut chargé de diriger la répartition des travaux publics qui furent entrepris alors pour secourir les victimes. En 1896, il acheta le journal *Rouss* (la Russie) dont il devint directeur.

Nous enregistrons avec regret la mort à Orléans, le 22 janvier, de M. le gouverneur Dolisie, rentré tout dernièrement du Congo français où il remplissait les fonctions importantes de lieutenant-gouverneur. Il a succombé aux suites d'une pneumonie, contractée peu de jours auparavant.

Né le 22 décembre 1856 à Mutzig, en Alsace, M. Dolisie entra à l'École polytechnique en 1878. Arrivé en 1882 dans cette partie de l'Afrique équatoriale qui allait devenir le Congo français, il a été pendant seize ans l'un des collaborateurs les plus actifs et les plus utiles de l'œuvre accomplie par M. de Brazza dans l'ouest africain ; c'est grâce à M. de Brazza et à ceux qui l'ont si bien secondé qu'a

Digitized by Google

été réalisée d'une façon rapide, économique et pacifique l'acquisition de ces immenses territoires.

M. Dolisie fit d'abord partie de la mission de l'ouest africain qui, organisée en 1883, a, jusqu'en 1885, sous la direction de M. de Brazza, exploré le pays, étudié ses ressources naturelles, fondé des stations, conclu des traités avec les chefs indigènes. Ses reconnaissances portèrent sur la ligne Loango, Manianga, Stanley-Pool. En 1885, il reconnut les affluents nord du Congo et du bas Oubangui. Il créa sur la rive gauche de l'Oubangui le poste de N'Koundja, en août 1885. L'occupation de ce point était importante, car elle a permis ensuite de discuter la limite orientale du Congo français et nous a fait obtenir en échange de la rive gauche de l'Oubangui remise à l'État indépendant les régions du Kouilou et de Niari.

Chef d'exploration en 1886, il continua l'occupation de la rive droite de l'Oubangui au cours de laquelle il fut blessé deux fois. En 1888, il fonda un poste à Modzaka, et en décembre de la même année, il fut nommé administrateur de première classe, de la région de Brazzaville. En juillet 1890, il alla créer avec M. Ussac un poste à Bangui. C'est lui qui, en 1893, avait déterminé le duc d'Uzès à amener à M. Liotard un renfort de cinquante Algériens commandés par le lieutenant Julien, afin de l'aider à châtier les Boubous, sur les bords du Kotto, affluent de l'Oubangui.

Nommé gouverneur de 4e classe, le 27 avril 1894, en remplacement de M. de Chavannes, puis gouverneur de 3e classe le 6 juillet 1897, M. Dolisie a fait tous les intérims pendant les séjours de M. de Brazza dans l'intérieur de la colonie.

Savant distingué, il se faisait remarquer par la droiture de son caractère, par sa persévérance, par son énergie ; il n'a pas cessé de défendre avec vigueur au Congo les intérêts français. C'était l'un des rares agents qui, ayant contribué à la création de la colonie du Congo français, étaient restés encore sur les lieux de leurs premiers travaux.

Sur sa tombe, l'ancien commissaire général du gouvernement dans le Congo français, M. de Brazza, délégué par le ministre des colonies, a rendu un suprême hommage au gouverneur, dont l'existence d'homme fut tout entière consacrée à l'extension de notre domaine colonial.

Digitized by Google

II

Au mois d'août dernier, le ministère des colonies a confié aux administrateurs coloniaux Fourneau et Fondère, la mission d'étudier le tracé d'une voie de communication entre la rade de Libreville, le seul port naturel qu'offre la côte occidentale d'Afrique, et le bassin de la Sangha, affluent navigable de droite du Congo. La mission, qui a à sa tête M. Alfred Fourneau, administrateur, comprend, en outre, M. Fondère, administrateur, commandant en second; le lieutenant d'artillerie Fourneau; le Dr Spire, médecin de 2e classe des colonies; J. Hellier, agent commercial, attaché à la mission; 35 tirailleurs sénégalais et 180 porteurs.

Le 15 octobre, M. Fondère et le lieutenant Fourneau se mettaient en route de Loango à Brazzaville par terre.

Le 30 octobre, en arrivant à Comba, ils apprirent que la route des caravanes était coupée à une journée de Brazzaville, par suite de la révolte de quelques villages ballalis, qui venaient de tuer sur la route deux porteurs loangos et s'étaient emparés du poste de Kimpanzou, à deux jours de Brazzaville, sur la route de Manianga.

Une lettre de M. Dolisie, gouverneur de la colonie, qui se trouvait alors à Brazzaville, avisait de la situation et réquisitionnait le lieutenant Fourneau avec une escorte pour diriger une opération de guerre dans la région révoltée, à Bamou, poste situé à une journée de marche de Brazzaville.

Le lieutenant Fourneau et son escorte se dirigèrent sur Kimpanzou, tandis que M. Fondère continuait sa route sur Brazzaville avec le personnel et le matériel de la mission. Celui-ci y arriva le 4 novembre.

Le chef de la mission, l'administrateur Fourneau, parti de France le 10 septembre, avait emprunté la voie ferrée de Matadi à Léopoldville et était à Brazzaville depuis quelques jours. Le 8 novembre, il quitta Brazzaville pour se rendre à Ouesso, point choisi pour concentrer la misssion. M. Fondère resta à Brazzaville afin de diriger le personnel et le matériel de la mission au fur et à mesure que des vapeurs seraient disponibles.

Quant au lieutenant Fourneau, il avait, pendant un mois, infligé aux révoltés ballalis des pertes sérieuses et il était parvenu à sou-

Digitized by Google

mettre le pays; il avait, au cours de cette campagne, été blessé d'un coup de feu à la cuisse. Le lieutenant Fourneau quitta à son tour Brazzaville pour Ouesso, le 5 décembre.

Le 12 décembre, le Dr Spire et M. Hellier arrivaient à Brazzaville, via Matadi, et ils étaient expédiés sur Ouesso le 28 du même mois.

La mission a dû se trouver réunie au complet à Ouesso vers le 20 février, afin de se mettre en route peu de jours après. De Ouesso à Libreville, la mission aura à parcourir un millier de kilomètres en pays pahouin non encore traversé par des Européens. Quoique la race soit assez turbulente, la mission compte passer pacifiquement dans toute cette région. On peut espérer qu'elle atteindra l'estuaire du Gabon vers la fin de juin.

III

L'Angleterre vient d'opérer une mainmise complète et définitive sur les territoires du Haut-Nil par la convention signée au Caire le 19 janvier entre lord Cromer et Boutros Pacha, ministre des affaires étrangères d'Égypte. Une nouvelle province du Soudan est constituée et placée sous la dépendance à peu près absolue de l'Angleterre.

Dans cette convention, l'Angleterre s'appuie sur son droit de conquête pour justifier son intervention dans l'administration de la province. C'est parce que les provinces du Soudan, qui étaient en rébellion contre l'autorité du khédive, ont été reconquises grâce aux efforts militaires et financiers joints de l'Angleterre et de l'Égypte, et « attendu le désir de donner satisfaction aux titres qu'a acquis le gouvernement de Sa Majesté Britannique par droit de conquête, de participer au présent règlement », que celui-ci a lui-même choisi un système d'administration à appliquer aux provinces reconquises.

Le document définit tout d'abord le territoire auquel ses dispositions doivent s'appliquer : « Dans la convention anglo-égyptienne, y est-il dit, le mot *Soudan* désigne tous les territoires situés au sud du 22e degré parallèle de latitude, qui n'ont jamais été évacués par les troupes égyptiennes depuis 1882, et ceux qui, ayant été administrés par le gouvernement du khédive avant la

Digitized by Google

rébellion du Soudan, ont été ou seront ultérieurement reconquis par le gouvernement anglais et le gouvernement égyptien agissant de concert. »

Les drapeaux des deux pays seront employés simultanément dans toute l'étendue de cette région, sauf dans la ville de Souakim où le drapeau égyptien sera seul en usage. Sous d'autres rapports, en vertu de certaines considérations pratiques, Ouadi-Halfa et Souakim feront partie du Soudan.

Dans une allocution adressée le 5 janvier aux cheiks et aux notables d'Omdourman, lord Cromer leur avait fait savoir qu'à l'avenir ils seraient gouvernés par la reine d'Angleterre et le khédive d'Égypte et que le seul représentant au Soudan des gouvernements anglais et égyptien serait le sirdar. Cette déclaration verbale est confirmée par les articles suivants de la convention qui indiquent comment la province sera gouvernée.

« Le commandement suprême, au Soudan, sera confié à un officier qui sera désigné sous le nom de gouverneur général du Soudan. Il sera nommé par décret khédivial avec la sanction du gouvernement britannique.

« Les lois, décrets et règlements promulgués en vue de la bonne administration du pays pourront être modifiés ou abrogés par une proclamation du gouverneur général. Cette proclamation sera notifiée à l'agent britannique, au Caire, et au président du conseil des ministres du khédive.

« Aucune loi égyptienne, décret ou arrêté ministériel non encore promulgué, ne sera applicable au Soudan, à moins que le gouverneur général ne juge à propos de les faire adopter et d'en faire l'objet d'une proclamation. »

Les pouvoirs du gouverneur général seront donc très étendus, puisqu'ils ne comprendront pas seulement l'administration, mais aussi la législation.

La juridiction des tribunaux mixtes ne s'étendra pas au Soudan et n'y sera reconnue pour quelque objet que ce soit, sauf à Souakim, qui n'a pas cessé de faire partie des possessions égyptiennes. Pour le moment, la loi martiale demeurera en vigueur.

En ce qui concerne les conditions sous lesquelles les Européens seront admis à résider ou à faire du commerce, ou à acquérir des propriétés au Soudan, aucun privilège spécial ne sera accordé aux sujets d'aucune des puissances.

Digitized by Google

Nul consul ou agent consulaire ne sera accrédité au Soudan ou pour le Soudan et n'y pourra résider sans avoir reçu l'*exequatur* préalable du gouvernement britannique.

L'importation et l'exportation des esclaves sont interdites. Des mesures seront prises pour empêcher conformément à l'Acte de Bruxelles l'importation des armes à feu et de l'alcool.

Telle est la nouvelle charte du Soudan. C'est bien une politique de protectorat et d'annexion qu'a suivie la Grande-Bretagne. La situation des Anglais en Égypte va être ainsi singulièrement renforcée.

Déjà ont été prises les premières mesures d'organisation du Soudan. Le 21 janvier, le khédive a signé un décret nommant lord Kitchener gouverneur général du Soudan. Le général Hunter a été nommé gouverneur d'Omdourman; le lieutenant-colonel Lewis, gouverneur de Sennaar, et le lieutenant-colonel Jackson, gouverneur de Fachoda.

En même temps, les dernières bandes derviches qui tenaient encore la campagne ont été activement poursuivies. Celle qui résistait encore sur le Nil Bleu, sous le commandement d'Ahmed Fédil, a été attaquée, le 26 décembre dernier, près de Roseiras, à 600 kilomètres au sud-est de Khartoum, par le 10e soudanais, commandé par le colonel Lewis, et des irréguliers. Après un combat meurtrier qui a coûté aux derviches 500 tués et 1,500 prisonniers, Ahmed Fédil a fui avec ses guerriers. Du côté anglo-égyptien, 27 hommes ont été tués et 124 blessés dont 6 officiers égyptiens. Quelques jours après, les restes de la bande derviche, soit environ 2,000 hommes, se sont rendus à la canonnière *Métemneh* qui croisait sur le Nil Bleu. Ahmed Fédil s'était dirigé vers le sud avec 200 hommes au plus.

Du côté de l'ouest, le colonel Kitchener, frère du sirdar, a mené une colonne à la poursuite du khalife qui se trouve encore dans le Kordofan. Les avant-postes arabes de l'armée anglo-égyptienne ont été poussés jusque tout près d'El-Obéid.

IV

M. Eudes Bonin, vice-résident de France en Indo-Chine, dont on se rappelle la belle exploration du sud au nord du Céleste-

Digitized by Google

Empire, en 1895-1896, remplit actuellement une nouvelle mission dont le but est de traverser la Chine de l'est à l'ouest.

Parti de Shanghaï en mars 1898, avec le capitaine de Vaulserre, par la voie du Yang-tsé-Kiang, M. Bonin et sa petite escorte de tirailleurs annamites ont fait un heureux voyage jusqu'à Tchoung-King, dans le Se-Tchouen. L'expédition scientifique française reçut de notre consul, M. Haas, et des autorités chinoises, l'accueil le plus empressé.

A ce moment, la mission se sépara en deux. Le détachement principal avec les bagages poursuivit en jonque la montée du fleuve Bleu, sous les ordres de M. de Vaulserre, jusqu'à Soui-fou, point terminus de la navigation.

Pendant ce temps, M. Bonin se dirigeait par la voie de terre sur Kiating avec une vingtaine d'hommes, porteurs et soldats. Il en profita pour visiter près de là le mont Oméi, le célèbre pèlerinage tibéto-chinois, où, dit-il, « par le temps favorable et avec un cœur pur on peut voir reflétée sur les nuages *l'ombre de Dieu.* »

Les deux détachements firent leur jonction à Soui-fou. M. de Vaulserre continua l'exploration du fleuve Bleu jusqu'à la hauteur de Tali. Il y parvint après avoir rencontré de grandes difficultés sur cette section méridionale encore non relevée du fleuve Bleu.

M. Bonin, après avoir été retenu à Soui-fou par les fièvres et par de fortes chaleurs, reprit sa marche par terre, dans la vallée du Yang-tsé, et s'avança dans le Yunnan jusqu'à Tong-Tchouan, près de l'extrémité sud de la boucle du fleuve.

De là, quittant la route ordinaire des caravanes, M. Bonin franchit le Yang-tsé et se dirigea vers le nord-ouest pour traverser dans le Se-Tchouen le massif encore inconnu de Liang-Schan, région où se sont réfugiées les tribus autochtones que les Chinois appellent Lolos, ou Mantsé, qui veut dire sauvages. Cette population, d'origine tibétaine, s'est séparée du tronc principal, comme plusieurs peuples de la même race de la frontière du Tibet, avant l'adoption du bouddhisme. Peu de voyageurs avaient jusqu'ici abordé le Liang-Shan; M. Madrolle avait été l'un des derniers. Non seulement M. Bonin put pénétrer dans ce pays, mais encore il réussit à le traverser de part en part.

Ce ne fut pas toutefois sans courir les plus grands dangers. M. Bonin a été, en effet, l'objet dans cette région écartée du Se-Tchouen d'une agression à main armée de la part non des indi-

Digitized by Google

gènes, mais des Chinois. Il fut attaqué au village du Tou-mou-Kéou par des bandes de soldats chinois à l'instigation de deux mandarins militaires. Il put les tenir en respect pendant deux jours et une nuit, grâce au sang-froid de la petite escorte d'Annamites qui l'accompagnait, en attendant l'arrivée des mandarins de Kien-Tchang-fou. Mais ces derniers, au lieu de protéger la mission, excitèrent la population contre les voyageurs, et les fonctionnaires compromis réclamaient de notre compatriote le retrait de sa plainte. M. Bonin refusa avec énergie de céder aux menaces, et après une semaine d'un séjour mouvementé, il quitta Kien-Tchang en octobre dernier.

La mission dut alors modifier son itinéraire, et au lieu de continuer dans l'ouest, elle prit la route du nord pour traverser un pays encore inexploré et se rendre à Ta-tsien-lou, ville frontière du Tibet. Elle y est parvenue en novembre. Là, M. Bonin comptait télégraphier au consul de France à Tchoung-King, pour obtenir réparation et faire venger l'attaque qu'il avait eu à subir. Par malheur, la ligne télégraphique se trouvait coupée par les rebelles qui mettaient à feu et à sang le Se-Tchouen, et c'est ainsi que M. Bonin ne put donner immédiatement des nouvelles de la mission. M. de Vaulserre doit rejoindre M. Bonin à Ta-tsien-lou. Après avoir mis en sûreté les résultats déjà importants de leurs explorations, les deux voyageurs comptent entrer au Tibet et revenir par l'Asie russe.

V

La création d'une mission scientifique permanente en Indo-Chine, récemment décidée, va donner un essor nouveau aux travaux savants concernant cette grande presqu'île asiatique.

Des travaux considérables ont déjà été faits sur l'archéologie et les langues anciennes et modernes de l'Indo-Chine depuis notre établissement dans ce pays. Il suffit de rappeler notamment les noms de Doudart de Lagrée, Francis Garnier, Delaporte, Fournereau, Aymonier, Bergaigne, Pavie, Lefèvre-Pontalis, auxquels d'autres encore seraient à ajouter. On sait aussi combien d'études de valeur ont été insérées dans les *Excursions et reconnaissances*, dans le *Bulletin de la Société de Géographie* (*de Paris*), dans le

Digitized by Google

Bulletin de la Société indo-chinoise de Saïgon, dans celui de la *Société académique indo-chinoise*, dans celui de la *Société asiatique*.

Mais ce qui manquait à tous ces travaux, si remarquables qu'ils fussent, c'était la comparaison, le rapprochement avec les travaux analogues publiés dans les régions adjacentes, en un mot c'étaient les vues d'ensemble.

Paul Bert l'avait déjà compris, mais il est mort avant d'avoir pu mettre ses plans à exécution. Après des vœux émis par la commission du Mékong, par les missions Pavie, vint celui adopté à l'unanimité sur la proposition de MM. Aymonier, Charles Lemire et Lefèvre-Pontalis, au Congrès des orientalistes à Paris, en 1897.

M. Doumer a donné à ce vœu une ample satisfaction. Il a demandé à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres d'exercer son contrôle scientifique sur une mission permanente d'archéologie et de linguistique, en Indo-Chine. Des savants seront envoyés et placés sous l'autorité du gouverneur général. Ils formeront des élèves sur place, désignés et envoyés par l'Académie.

Le but assigné à la mission permanente est : 1° de travailler à l'exploration archéologique et philologique de la presqu'île indo-chinoise, de favoriser par tous les moyens la connaissance de son histoire, de ses monuments, de ses idiomes; 2° de contribuer à l'étude érudite des régions et des civilisations voisines, Birmanie, Siam, Malaisie, Inde, et même d'étendre les comparaisons et de rechercher les points de contact avec les formes artistiques de pays plus lointains, comme la Perse, l'Assyrie, l'Égypte.

Comme le dit M. Charles Lemire dans la *Dépêche coloniale*, « l'art colonial devient une branche de l'art national. Saïgon sera l'Athènes et la Rome asiatiques où va se fonder une école française. »

C'est M. Finot, maître de conférences à l'École des Hautes Études, sous-bibliothécaire au département des imprimés de la Bibliothèque nationale, qui a été désigné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres comme directeur de cette mission permanente.

Des considérations analogues viennent d'amener la création, à Bombay, d'une véritable école des hautes études.

L'empire anglais des Indes manquait jusqu'ici de centre de travail scientifique. Les universités d'Allahabad, de Calcutta, de

Digitized by Google

Bombay, de Madras, fondées depuis 1857 par le Conseil des Indes ne sont que des copies de l'Université de Londres; on y donne un enseignement organisé en vue d'examens à passer, on y délivre des diplômes. Il n'existait pas de centre où un jeune homme ayant terminé ses études dans les universités de l'Inde ou dans celles d'Europe, pût continuer ses études.

Ce sont de riches marchands indigènes de Bombay qui ont pris l'initiative de la création de l'école nouvelle. Le comité d'action et de propagande comprend des Hindous, des Parsis, des musulmans. Les professeurs seront recrutés dans les universités d'Europe; on aura en vue, dans cette école, d'étudier et d'approfondir des questions intéressant l'Inde et se rapportant à l'histoire, à la philologie, aux sciences médicales et naturelles.

GUSTAVE REGELSPERGER.

VI

La géographie a perdu un de ses adeptes les plus fervents et les mieux doués, M. Alexandre-Antoine Boutroue, décédé le 3 février.

Avant de s'y adonner tout entier, il avait été agréé au tribunal de commerce de la Seine. On sait que son successeur immédiat dans cette charge a été M. E.-A. Martel, l'explorateur souterrain, le fondateur, dans notre patrie, de la « Spéléologie », auquel la Société de Topographie de France vient de décerner sa grande médaille d'honneur. M. Boutroue a fait à la surface du sol, dans une grande partie de l'Europe méridionale et de l'Afrique septentrionale, une enquête non moins remarquable, mais dont l'art antique était l'objet principal.

Il était resté sous le charme de son exploration en Sicile, et, la dernière fois que nous l'avons vu, c'était le 17 décembre dernier, à l'Alliance française, nous l'avons entendu, au milieu de cruelles souffrances qui lui faisaient souhaiter une mort prochaine, faire éclater son enthousiasme pour les ruines de Sélinonte et de Ségeste. C'était une véritable âme d'artiste. Il était également un archéologue très pénétrant. Aussi fut-il associé correspondant de la Société des Antiquaires de France, titre qu'il affectionnait beaucoup. Il fut également président de la Société de linguistique : ce

Digitized by Google

qui montre son goût déclaré pour les langues étrangères. Il était notre confrère à l'Association pour l'encouragement des études grecques. Il présida une des sections de la Société de géographie commerciale. Il fut un des membres les plus actifs de la Société de Géographie, où il fit entrer un grand nombre de membres nouveaux et reçut une médaille commémorative à cette occasion. Il fut avec moi parrain d'un de mes meilleurs élèves du lycée Charlemagne, André Garnier. Bref, il entraînait les jeunes, il enchantait de sa parole animée les hommes de son âge, il écoutait avec déférence les grands explorateurs. Il fit aussi des conférences très applaudies au Club alpin français. Il a été pour nous un excellent collaborateur. Il a fait bénéficier la *Revue de Géographie* de ses qualités si appréciées de tous. Parmi ses conférences imprimées, une moitié, au moins, l'a été dans ce recueil :

Rapport à M. le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts sur une mission archéologique au Portugal et dans le sud de l'Espagne (1892);

Les Explorations des Portugais antérieures à la découverte de l'Amérique (1893);

L'Algérie et la Tunisie à travers les âges (1893);

La Palestine et la Syrie à vol d'oiseau (1894);

Une heure en Sicile; un coup d'œil sur le Portugal (1895);

En Scandinavie, notes de voyage, le pays, ses monuments et ses habitants (1896);

La Transcaspie, notes de voyage (1897);

En Crimée (1897).

Depuis deux ans, la source de ces intéressantes conférences, *très vues et très vécues*, était tarie, car il ne pouvait plus voyager!

On a vu qu'il était un des « missionnaires » du ministère de l'instruction publique; et certes, il le renseignait bien, au point de vue artistique, archéologique et géographique, sur les pays qu'il avait visités!

M. Alexandre Boutroue était né à Tours en 1846 et il y retournait plusieurs fois par an, auprès de son vieux père, mort assez récemment. Dans une circonstance, nous avons eu recours à lui comme citoyen tourangeau. C'était le troisième centenaire d'une œuvre très curieuse, que nous venions de découvrir et d'étudier, *Notre premier atlas national et la Ménippée de Tours sous Henri IV*, et nous allions la célébrer dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne (1894).

Digitized by Google

Il y vint avec Mme Alexandre Boutroue. Le maire de Tours y vint également, et cette œuvre ancienne, un des titres de la patrie française, fut dignement fêtée. Il s'entremit fort obligeamment pour qu'une inscription rappelât l'endroit même où fut gravé le *Théâtre françois* (Atlas) de Bouguerau, et comme il fut impossible de l'indiquer d'une manière précise, il obtint du moins que le fait serait relaté en lettres d'or dans la nouvelle mairie en construction. Espérons que la municipalité fera honneur à la promesse formelle du maire d'alors, l'honorable M. Pic Paris.

Nous le rencontrions surtout dans ces derniers mois à l'*Alliance française*, pour laquelle il était un propagateur très fervent, un conférencier plein de dévouement. A la séance dont nous parlions tout à l'heure et qui fut la dernière à laquelle il ait assisté, il était à côté de moi, et je l'entendis applaudir au bel et entraînant appel de M. Foncin, que nous avons reproduit.

Tel était M. Alexandre Boutroue, un cœur enthousiaste, un géographe convaincu, un ami dont nous garderons toujours le souvenir.

M. Gabriel Marcel, président de la Commission centrale de la Société de Géographie, a rendu hommage sur sa tombe au géographe et à l'homme.

LUDOVIC DRAPEYRON.

Digitized by Google

A MADAME FÉLIX FAURE

Madame,

En même temps que la France pleure dans Monsieur Félix Faure son premier magistrat, tout dévoué à sa glorieuse tâche, la *Revue de Géographie*, dont il était, depuis vingt et un ans, l'illustre fondateur, et depuis quatre ans, le Président d'honneur, et avant tout l'ami chaleureux, ressent amèrement la perte que la Patrie vient de faire.

Je viens, Madame, au nom du Conseil d'administration et de tous les collaborateurs de la *Revue*, vous exprimer ces sentiments douloureux.

Daignez agréer, Madame, avec l'hommage de tout mon respect, l'expression de ma profonde douleur personnelle.

LUDOVIC DRAPEYRON,
Directeur de la *Revue de Géographie*.

Paris, le 18 février 1899.

Par lettre, datée de la Présidence de la République, à l'Elysée, le 21 février, Madame Félix Faure nous a fait savoir « qu'elle avait été extrêmement touchée du témoignage de notre sympathie à l'occasion du cruel événement qui la frappe ».

Nous en avisons tous nos collaborateurs.

Digitized by Google

VIEUX TERRIERS, VIEUX CADASTRES[1]

Parmi les documents géographiques manuscrits (textes ou cartes) qui peuvent se trouver dans nos vieilles archives, dans les bibliothèques publiques, dans les bureaux des préfectures, des administrations, des communes, dans les papiers de famille des particuliers, il convient de citer les pièces de diverse nature provenant du cadastre et même des anciens cadastres.

On trouve encore dans les archives des mairies et des préfectures des documents relatifs aux anciennes impositions pouvant donner des indications fort utiles pour l'histoire d'un peuple, d'une région, par cela même qu'on y rencontre la partie souvent la plus intéressante de cette histoire, celle qui tient de plus près à ses mœurs, à ses habitudes. Ces indications qui ont un intérêt soit général, soit purement local, sont de nature très diverse et elles peuvent apporter un appoint considérable à l'étude des questions les plus variées ainsi que nous allons le faire voir par quelques exemples forcément choisis et restreints.

Il faudrait, en effet, exposer l'historique général des commencements de ce que nous appelons les documents cadastraux et des opérations qui, ayant pour but la détermination de l'étendue et de la valeur des propriétés immobilières en vue d'impôts, remontent, sous une forme plus ou moins rudimentaire, au premier établissement des sociétés, pour arriver à faire ressortir les renseignements si nombreux, si variés que l'on peut trouver dans les documents cadastraux.

Le cadre de cette communication ne nous permet pas de mettre de nouveau sous vos yeux ce tableau qui certainement ne vous est pas étranger; qu'il nous suffise de rappeler brièvement, que les plus anciens de ces documents, textes et cartes, ou plans existaient bien avant la domination romaine, en Asie Mineure, en Perse, en Égypte, en Grèce; que les anciens cadastres ou compoids de Gaule avaient eu pour modèle le cadastre romain établi sous le règne d'Auguste.

Les registres et indications de ce cadastre furent ensuite utilisés par la France puis rétablis à l'époque du moyen âge par les seigneurs qui furent obligés de faire dresser à nouveau des documents nécessaires à la perception de leurs redevances foncières. Dans les temps plus rapprochés de nous, l'établissement de la taille provoqua la constitution des terriers, pouillés, leus, etc., utilisés jusqu'à la fin du siècle dernier pour la perception de l'impôt.

Cette rapide, et forcément incomplète énumération, suffit pour vous faire entrevoir quelle mine de renseignements constituent les vieux cadastres, us et coutumes relatifs au mode de possession, d'occupation ou simplement

1. Extrait du *Bulletin de la Société de Topographie de France*, avril-mai-juin 1898, *où il a paru accompagné de cinq clichés.*

Digitized by Google

d'usage des biens fonds, moyens de culture, importance des travaux nécessités par chaque genre d'exploitation du sol, nature des cultures pratiquées dans une région déterminée, valeur des journées de travail effectuées, prix de revient par conséquent, quantités produites, évaluations de récoltes et objets mobiliers, etc., etc., telles sont les questions pour la solution desquelles les registres des vieux cadastres peuvent nous donner des indications aussi utiles que nombreuses.

A ne considérer que notre cadastre moderne, dont les premiers documents, établis à la fin du siècle dernier, ont été appuyés sur des données relatives à l'ancien ordre des choses et dont les travaux terminés, pour la presque totalité du territoire, vers 1840 (en 1839 le cadastre était achevé dans 33,870 communes et complétement terminé dans 18 départements) reposent sur des indications remontant en moyenne aux trente premières années du siècle, on voit qu'en s'en tenant à l'examen des documents de simples textes, états de sections, procès-verbaux de délimitation, relevés de baux et de ventes et ventilations de ces actes, pièces d'expertise cadastrale, relevés de mercuriales comprenant des séries de quatorze années consécutives, tarifs d'évaluation des frais divers de semences et de culture, etc., on peut faire une ample moisson de renseignements présentant à un haut degré les caractères d'authenticité et de certitude qui font la valeur des recherches de cette nature.

Si nous examinons en outre non plus les copies des plans déposées dans les archives des mairies [plans cependant déjà très utiles à divers points de vue], mais les minutes de ces plans conservées dans les archives des directions départementales et leurs nombreuses pièces annexes, inconnues le plus souvent du public, nous sommes amenés à constater que ces documents ont une grande importance au point de vue de la géographie descriptive et historique. Il ne faut pas perdre de vue que les pièces cadastrales sont en France restées à l'état de manuscrits établis, et pour certaines pièces seulement, en double ou tout au plus en triple expédition, ce qui donne aux minutes des plans notamment une importance capitale, car, il nous faut l'indiquer, un certain nombre d'indications touchant à la charpente des plans, triangulations, orientations, cotes de mesurages pour les lignes de vérification, etc., etc., ne figurent que sur les feuilles minutes.

Au point de vue géodésique et topographique nous ne devons pas perdre de vue que le cadastre constitue presque exclusivement, par la réduction des tableaux d'assemblage transformés en mappes, le fonds de la planimétrie de la carte de l'état-major. Les tableaux d'assemblage ont été utilisés pour 260 feuilles, sur les 274 dont se compose la carte d'état-major; le nombre des feuilles dont les officiers ont dû effectuer directement le lever ne dépassant pas 14. Or, les tableaux d'assemblage, comme les plans parcellaires, reposent sur des réseaux de triangulations de divers ordres basés eux-mêmes sur les triangles de premier ordre de la carte de Cassini. On retrouve encore, soit dans les archives des directions des contributions directes, soit dans les archives des préfectures où ont été versées les pièces de service des anciens géomètres en chef, les feuilles de la carte de l'Académie comprenant le tracé de ces triangles et les bulletins donnant les éléments, côtés, angles, coordonnées de ces figures, par rapport à l'Observatoire.

Digitized by Google

Les tableaux d'assemblage, dont une copie était fournie au ministère de la guerre, donnent, outre des indications très exactes de la planimétrie dérivées par voie de réduction des feuilles des plans parcellaires, des renseignements sur les natures de culture constatées dans les communes et un figuré sommaire du modelé des terrains établi soit par des hachures, soit au moyen de l'application de teintes fondues. On a tracé sur ces tableaux très exactement la méridienne et la perpendiculaire passant par le clocher de la commune et on y a mis en place, au moyen de leurs coordonnées, les sommets de tous les triangles portés au registre trigonométrique de chaque commune.

Si nous faisons un inventaire rapide des pièces qui peuvent encore se retrouver dans les préfectures et surtout dans les archives des directions départementales nous trouvons la collection souvent très complète des documents que nous allons signaler ci-après. Pour ne pas retenir trop longtemps votre bienveillante attention nous indiquerons immédiatement après l'énoncé de chacune de ces pièces les renseignements les plus importants que l'on peut y trouver. Nous terminerons en vous donnant un exemple détaillé et très précis des résultats auxquels peuvent aboutir les recherches que l'on peut effectuer dans ces documents.

— Feuilles de la carte de l'Académie comprenant la région avec le tracé des triangles de premier ordre qui recouvrent chaque feuille.

— Bulletins, comprenant le relevé des éléments des triangles de Cassini. Lettres ou bordereaux d'envoi de ces bulletins au directeur du service départemental.

Le simple énoncé de ces deux premiers documents indique suffisamment l'utilité qu'ils peuvent avoir. Nous avons vu dans les archives de la direction de Chartres les feuilles de la carte de l'Académie collées sur des cartons portant le tracé des triangles et les bulletins de ces triangles (inventaire, chapitre cadastre); dans le département de la Manche, nous n'avons retrouvé que les lettres d'envoi des bulletins aux archives départementales où ont été versées une grande partie des pièces de l'ancien géomètre en chef M. Bitouzé Daumesnil. Ces pièces pourraient être retrouvées dans beaucoup de départements.

— Plans par masses de culture ou « plans géométriques » des communes. Ces plans, antérieurs à 1807, ne donnent, comme leur nom l'indique, que la division de la commune par masses de culture; le travail les concernant était plus ou moins avancé au moment où on a abandonné cette manière de procéder pour établir le cadastre parcellaire.

Dans quelques départements on trouve encore une assez grande quantité de ces feuilles de plan; dans les archives de la direction du Calvados notamment. La plupart de ces plans faits seulement en minutes sont d'un travail assez peu soigné comme dessin et écritures.

— Registres trigonométriques des triangulations des communes et canevas à l'échelle du 1/10,000e.

Ces registres disposés dans la forme encore adoptée de nos jours (notamment par le règlement du service topographique de l'Algérie) donnent tous les éléments des triangles qui forment la charpente des plans parcellaires et assurent le rattachement entre elles des triangulations des communes ou des cantons. On y relève les coordonnées, par rapport au clocher de chaque com-

Digitized by Google

mune pris comme origine, de tous les sommets compris dans le canevas. Dans les plus anciens de ces documents on trouve aussi les coordonnées du clocher chef-lieu soit par rapport au chef-lieu du département soit même par rapport à l'Observatoire.

Nous faisons remarquer à cette occasion que tous les points qui font partie du réseau trigonométrique ont été reportés et sur les tableaux d'assemblage (au 1/10,000 ou 1/5,000) et sur les feuilles de parcellaire préalablement à la construction de ces documents.

En se plaçant dans le système de projection polycentrique ou polyédrique et en prenant pour centre de projection le clocher de chaque commune on voit donc que les pièces dont nous venons de rappeler l'existence permettent de construire avec exactitude des cartes d'une certaine étendue.

— Plans parcellaires.

Les plans parcellaires, construits sur le canevas trigonométrique pris pour base, ont été établis par la méthode dite des alignements, en déterminant de proche en proche tout un réseau de lignes de construction, successivement appuyées sur les côtés du canevas, puis les unes sur les autres, se recoupant sous des angles compris entre 30° et 90°, suivant d'assez près toutes les lignes du parcellaire pour permettre d'en relever directement les moindres détails au moyen de perpendiculaires dont la longueur ne devait pas dépasser 10 mètres au maximum. On voit de suite que des plans ainsi établis et soigneusement vérifiés donnaient exactement la représentation du terrain à l'époque du travail dont la date est d'ailleurs soigneusement indiquée sur les feuilles.

Les minutes de ces plans existent à l'état très complet, et le plus souvent en double expédition, dans les Directions des contributions directes. Une copie expédiée et sur laquelle on n'a pas fait figurer les bases mêmes du travail : sommets de triangulation, tracé de méridiennes et de perpendiculaires de 250 en 250 mètres, cotes de mesurage et dessin des lignes de vérification, est déposée dans chaque mairie. Ces indications sont au contraire données sur les feuilles minutes qui se reconnaissent encore par le tracé très délié, mais parfaitement visible de la décomposition des surfaces en triangles et en trapèzes pour les calculs de superficie.

Si l'on veut bien ne pas perdre de vue que les plans, bien qu'ils n'aient pas été mis à jour, et maintenus en entière concordance avec le terrain, comprennent encore un grand nombre de détails qui restent exacts et peuvent ainsi procurer des bases, des points faciles à identifier sur le plan et sur le terrain, on se rendra compte du parti que l'on peut tirer de ces documents pour de nouveaux travaux.

En complétant les données du parcellaire par celles des états de section, qui comprennent la nomenclature détaillée de toutes les parcelles du territoire, on peut trouver une foule de renseignements très utiles à divers points de vue. L'examen attentif des formes et de la direction des parcelles, de leur groupement en réages, lieux-dits, delles, etc., qui ne sont certainement pas l'œuvre du hasard, mais se sont trouvés ainsi délimités par la nature du sol ou du sous-sol, par la position du terrain relativement aux fonds environnants, par l'orientation du réage, lieu-dit ou delle, peut donner des indications très précieuses pour l'étude de la topographie et de la structure du sol.

Digitized by Google

— Tableaux d'assemblage : minutes, copies établies pour le ministère de la guerre.

Les tableaux d'assemblage dont il existe une copie très complète dans les archives du Service géographique de l'armée, sont restés en minutes dans les cartons des directions. Ils donnent pour les étendues de terrain relativement plus considérables et à des échelles déjà sensiblement réduites des renseignements du même ordre que ceux qui se trouvent sur les plans parcellaires.

Les diverses parties du territoire représenté sont coloriées suivant les teintes conventionnelles ou annotées de lettres initiales permettant de juger de l'importance relative et de la distribution des diverses natures de culture dans l'étendue de la commune. On y trouve les sommets de la triangulation y compris ceux situés en dehors des limites de la commune et en outre l'emplacement régulièrement déterminé de la base d'opération avec l'indication de la longueur de cette base, de son orientation par rapport au méridien magnétique et la détermination de la valeur de la déclinaison de l'aiguille aimantée au moment du lever du plan sur le terrain.

Ces tableaux, de même que les plans parcellaires, sont précieux pour retrouver quantité d'indications relatives à des accidents de terrain, à des petits cours d'eau, à des dénominations de parcelles, réages, delles, lieux-dits, etc., qui n'ont pu trouver place sur les cartes de l'état-major. Fréquemment les indications de toute nature retrouvées sur ces documents et complétées par les données des états de section ont mis sur la voie de faits qui paraissent complètement oubliés et ont permis de retrouver exactement des emplacements, des vestiges de monuments anciens dont on avait perdu tout souvenir.

— Etats de sections.

Ces registres que nous avons déjà signalés forment la légende détaillée des plans parcellaires dont ils sont le complément indispensable. Indépendamment des lettres et numéros qui servent à distinguer les parcelles, des contenances et allivrements qui les diversifient au point de vue de l'appréciation de leur valeur en capital ou en revenu, ces états comprennent les désignations attribuées soit à chaque parcelle, dans les contrées couvertes et accidentées, soit à chacun des groupements de parcelles constituant ce que l'on appelle, suivant les régions : lieux-dits, finages, delles, réages, etc. Or c'est dans l'examen de ces dénominations si diverses, mais le plus souvent justifiées par l'origine même du terrain, par certaines affectations qu'il a pu recevoir à un moment donné, par mille causes enfin, que l'on retrouve de précieux renseignements sur l'histoire locale d'une région. Dans le département d'Eure-et-Loir ces démonstrations ont donné lieu à l'établissement par un savant archiviste, M. Merlet, d'un dictionnaire des lieux-dits où l'on trouve des indications excessivement intéressantes relativement à l'histoire, aux coutumes, au langage du vieux pays chartrain.

Nous nous souvenons même qu'il y a une quinzaine d'années l'Académie des inscriptions avait entrepris des recherches historiques et archéologiques sur des relevés donnant la liste des lieux-dits les plus marquants d'une partie du territoire de la Beauce. Toutefois si, comme nous croyons nous le rappeler, cet examen est resté limité aux listes transmises à Paris, sans rapprochement

Digitized by Google

avec les plans du cadastre et sans recherches sur le terrain, il se peut qu'il ait donné peu de résultats.

— Procès-verbaux de délimitation des communes. Décrets et lois relatifs aux réunions ou distractions de communes.

Ces pièces, les seules authentiques, présentant la division du territoire en communes, offrent un très grand intérêt. La délimitation effectuée contradictoirement par les géomètres du cadastre et les maires des communes intéressées donnait lieu à l'établissement d'un procès-verbal accompagné d'un croquis visuel. Le procès-verbal donne l'indication successive de toutes les lignes brisées ou courbes prises pour limites d'un commun accord, la désignation des fonds riverains, des lieux-dits, des noms des propriétaires et fait connaître la longueur de chaque ligne et l'angle que forme chaque section de ligne avec la précédente ou la suivante. Ces données ont été complétées, après l'achèvement des plans parcellaires, par l'indication des lettres de section et des numéros de plan de toutes les parcelles situées de part et d'autre de la limite intercommunale. Tous les points marquants du terrain y sont indiqués.

La division de la France en départements, cantons et communes, se trouve ainsi déterminée dans des conditions identiques avec les plus grandes garanties d'exactitude, et, nous le rappelons, les procès-verbaux déposés dans les directions départementales et dont une expédition a été transmise dans chaque commune, constituent le seul et unique document contradictoire et original pouvant être utilement consulté à ce point de vue.

Ces pièces se trouvent complétées par les dossiers dits de réunions ou de distractions de territoire qui comprennent, outre les décrets et les lois qui les sanctionnent, les plans ou croquis parcellaires d'après lesquels les changements de limites ont été primitivement étudiés puis finalement appliqués sur les tableaux d'assemblage et sur les plans parcellaires qui sont tenus à jour pour la délimitation.

— Dans le même ordre d'idées nous devons signaler rapidement, parmi les pièces intéressantes conservées dans les archives des directions, les pièces relatives aux anciens cadastres, les procès-verbaux de vérifications de triangulations et des plans parcellaires, les procès-verbaux descriptifs du choix et du mesurage des bases, les documents relatifs à la division des territoires en sections, les dossiers comprenant l'introduction et le jugement des contestations relatives à la fixation des limites des communes et à la suppression de certaines enclaves, les liasses de la correspondance des géomètres en chef avec les préfets, les directeurs et avec le personnel de la partie d'art, et beaucoup d'autres pièces comprises soit dans les directions, soit dans les dépôts faits aux archives départementales par les géomètres en chef. C'est en compulsant un dossier de cette correspondance aux archives du département de la Manche que nous avons été mis sur la trace d'un ancien cadastre exécuté vers 1730, pour le Mortainais, au profit de l'un des princes de la maison de Bourbon qui possédait la vicomté de Mortain.

En compulsant simultanément les plans et les états de section des communes du canton de Beaumont, dans la partie N.-O. de l'arrondissement de Cherbourg, on retrouve très facilement l'emplacement de la majeure partie du fameux

Digitized by Google

retranchement appelé le Hague-dick élevé, il y a plus de dix-huit cents ans, par les populations primitives de cette partie du Cotentin.

C'est encore l'examen des plans et des pièces cadastrales qui permet de reconstituer l'importance territoriale que possédait, avant 1837, la commune du Mont-Saint-Michel, dont tout le territoire, à l'exception du mont lui-même, fut englouti sous les eaux de la mer.

Ce sont encore les mêmes documents qui nous font voir soit sur nos côtes, soit sur certains points du territoire dont l'importance stratégique a toujours été reconnue, les emplacements d'anciens ouvrages fortifiés, forts, batteries, lignes d'eau, etc., dont il ne reste plus aujourd'hui aucune trace sur le terrain.

Nous citerons, dans cet ordre d'idées, la ligne de batteries, fortins ou postes fortifiés qui, dès l'ancienne monarchie, avait été établie dans la traversée du Cotentin entre les points extrêmes de Carentan et de Carteret. Cette ligne de défense s'appuyait du côté est du département, à la fin du siècle dernier, sur l'enceinte fortifiée à la Vauban de la petite ville de Carentan, dont les ouvrages aujourd'hui complètement détruits se trouvent très exactement relevés sur le plan cadastral de cette ancienne place forte.

Si le tracé du célèbre canal et aqueduc dit de Maintenon se trouve en grande partie indiqué sur la carte de l'état-major et sur les autres cartes de la région, c'est encore aux travaux du cadastre qu'il faut l'attribuer et si, en un point donné du parcours, on désire retrouver les vestiges de cet important travail, c'est encore aux plans parcellaires et aux états de section des communes traversées qu'il faut se reporter. Nous vous demanderons en terminant de vous donner à titre d'exemple quelques détails sur les renseignements que les documents cadastraux donnent à ce sujet.

Le projet conçu sous Louis XIV pour amener les eaux de l'Eure à Versailles consistait à capter les eaux de cette rivière à Pontgouin (Eure-et-Loir), au moyen d'un vaste barrage de maçonnerie d'une longueur d'environ 200 mètres et d'une hauteur variant de 10 à 15 mètres. On trouve sur le plan cadastral de cette commune, au moulin de Boizard, sur les nos 108 et suivants de la section C, le détail de ces travaux. Les eaux devaient ensuite couler dans un canal à ciel ouvert jusqu'à l'entrée de la vallée de Berchères-la-Maingot, soit un parcours d'environ 41 kilomètres. On peut sur le terrain et sur les plans cadastraux suivre la configuration de ce canal qui traverse successivement les territoires de Landelles, en passant au-dessus de Courville, puis Saint-Arnoult-des-Bois, Fontaine-la-Guyon, Saint-Aubin-des-Bois, au-dessus de Bailleau-l'Évêque, Dangers (très probablement entre les nos 306 et 454 de la section C), Briconville, Fresnay-le-Gilmert.

La vallée de Berchères, d'une largeur d'environ 1,000 mètres, était franchie au moyen d'un système de tuyaux formant siphons; les eaux se déversaient ensuite dans un nouveau canal à ciel ouvert sur un parcours de 6 kilomètres environ jusqu'à l'entrée de la vallée de Maintenon. On trouve les traces du canal savoir, dans la commune de Berchères :

Section Q, nos 1 à 55;
Section N, nos 120, 121, 122 et 46 (partie);

Digitized by Google

Section K, nos 159 à 185;
Section A, nos 37, 38, 39, 40, 41.
Les indications du cadastre se reconnaissent encore :
A Bouglainville, section C, nos 1 à 27;
A Chartainvilliers, section D, nos 845 à 857.

A partir de la vallée de Maintenon les eaux devaient s'engager de nouveau dans des tuyaux, puis, passant sur le troisième rang d'arcades de l'aqueduc (le premier seul a été construit), elles devaient franchir la vallée et déboucher de l'autre côté à une hauteur suffisante pour leur permettre de couler ensuite librement dans l'étang de la Tour et enfin dans celui des Trappes.

Le plan cadastral de Maintenon permet de reconnaître le point d'arrivée des tuyaux qui devait se trouver sur le n° 142 *bis* de la section D, puis les piliers de l'aqueduc, aujourd'hui détruits en partie, sur les nos 54, 55, 97, 310 *bis* et 327 de la section C.

On se rappelle que le projet ne reçut qu'en partie son exécution en ce sens que, le 25 août 1685, les eaux de l'Eure purent, à titre d'épreuve, et non pas sans difficultés, être amenées jusqu'à Berchères seulement. Le canal fut ensuite abandonné.

Indépendamment des indications du plan, les noms de rivière neuve, terrasses du roi, terrasses de Louis XIV, les désignations portées aux états de section, attribuées aux diverses parties des terrains acquis en 1683 pour l'établissement du canal facilitent les recherches que l'on peut faire pour retrouver les vestiges de ce travail.

Dans certaines parties du territoire traversé on reconnaît encore des tronçons de larges fossés ou de terrassements qni permettent de suivre la ligne des anciens travaux; mais dans d'autres endroits les parties basses et les terrassements ont été nivelés à nouveau et remis en culture. Ailleurs le terrain couvert de friches, de bois ou de bruyères, n'est plus reconnaissable et sauf les parties qui, ayant conservé à peu près leur forme primitive, constituent à certaines époques de l'année de véritables réservoirs remplis d'eau, ou forment encore des talus, il faut se guider avec le plan cadastral ou les tableaux d'assemblage pour suivre le parcours de cet ouvrage d'art abandonné avant d'avoir été achevé.

On trouve des détails très intéressants sur ce sujet dans l'ouvrage publié par le duc de Noailles : *Histoire de Madame de Maintenon* (t. 2, p. 88).

Nous n'avons pas la prétention d'avoir traité complètement le sujet proposé au programme officiel[1] : nous avons voulu surtout appeler l'attention des chercheurs et des érudits, plus qualifiés que nous pour ce genre d'études, sur une série de documents dans lesquels ils pourraient faire des recherches utiles et fructueuses.

E. Fauvel,
Lauréat de la Société de Topographie de France.

1. Programme des sociétés savantes émanant du mainteneur de l'institut Pallegrin.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE ET COMPTES RENDUS CRITIQUES

DES SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE ET DES PUBLICATIONS RÉCENTES

ACADÉMIE DES SCIENCES

Séance du 16 *janvier*

GÉODÉSIE

Le colonel Goulier, qui a été l'un des rénovateurs de la topographie et de la géodésie françaises, avait consacré aux instruments et aux méthodes des nivellements de précision, une magistrale étude que la mort l'a empêché de terminer.

M. Joseph Bertrand, secrétaire perpétuel, présente à l'Académie ce travail, qui vient d'être publié par les soins du ministère des travaux publics, avec de nombreuses notes et additions de M. Charles Lallemand, directeur du nivellement général de la France et une préface de M. E. Cheysson.

Les chapitres les plus intéressants de cet ouvrage concernent la théorie géométrique du nivellement, la construction des fioles de niveau, leurs déformations avec les changements de la température et de la pression, les lois des mouvements de la bulle, les erreurs dues aux poussières et à l'imperfections des contacts dans les instruments à reversion, la constatation des mouvements du sol par la répétition des nivellements, etc.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

Séance du 3 *février* 1899.

PRÉSIDENCE DE M. GABRIEL MARCEL.

M. le Président félicite M. Milne-Edwards, directeur du Muséum, président de la Société de Géographie, de son élévation au grade de commandeur de la Légion d'honneur et rappelle à ce sujet sa campagne océanographique sur le *Travailleur* et le *Talisman*, et M. Thoulet, de l'Université de Nancy, professeur à l'Ecole supérieure de marine, qui a été nommé chevalier. M. le colonel Bassot, chef du Service géographique et membre de l'Institut, vient d'être promu général de brigade, ce dont les géographes et les topographes sont heureux à juste titre.

Dans la correspondance on remarque une lettre très bien tournée du capitaine Gouraud, qui a fait la capture de Samory, qu'il nous dépeint ainsi : « A

Digitized by Google

le voir on comprend son prestige; sa physionomie respire l'intelligence et aussi la ruse; il est empreint de cette bonhomie railleuse, qu'avait fort justement signalée M. Nebout. » Chemin faisant, M. Gouraud a fait au fameux monarque soudanais quelques lectures de l'ouvrage de Binger, où celui-ci dit très finement que « Samory sait fort bien écouter ce qui lui est agréable, mais que, d'un autre côté, il sait prendre un air indifférent et feindre de ne pas entendre, quand il ne veut pas répondre. » Ici, le royal captif poussa un cri d'admiration : « Oh! ces blancs, ils voient tout. » Une autre fois il parla avec enthousiasme du commandant Peroz, qui vint le visiter à Binan doufou en 1887. « J'allais souvent, dit-il à M. Gouraud, voir le capitaine dans sa case et... je prenais tout ce que je voulais ! » — « Voilà certainement, ajoute le narrateur, un ambassadeur idéal pour un noir ! »

Le capitaine Gouraud avait bien recommandé de prendre Samory vivant. « Si l'Almamy, dit-il, avait été tué pendant le combat, en Afrique on n'aurait pas voulu le croire. Le bruit se serait répandu qu'il n'était pas mort, et des imposteurs auraient surgi pour continuer son œuvre sanglante. On l'avait déjà fait mourir si souvent. »

La mission de MM. Foureau et Lamy se poursuit heureusement; on vient de recevoir une dépêche transmise d'Ouargla (2 février), où il est dit : « Allons heureusement atteindre la ligne de partage des eaux entre la Méditerranée et l'Atlantique. » Elle est datée de Tihodoyen, nom probablement estropié, le 29 décembre.

Dans sa conférence sur la *Guyane française et le Contesté brésilien*, M. Brousseau parle pertinemment de la fièvre de l'or qui s'empara des imaginations lors de la découverte des placers dans les parages au sud de l'Oyapock. Chacun voulait s'embarquer pour arriver au plus vite sur les lieux; rien ne rebutait les arrivants; les eaux avaient beau rouler les cadavres de ceux qui avaient été engloutis dans les rapides, n'importe; on se précipitait vers les placers. Pour s'y rendre, il fallait s'assurer de canotiers, devant servir également de porteurs, et s'approvisionner de vivres pour deux mois. A terre, on se trouvait parfois au milieu de terribles incendies de forêts, allumés par les Indiens; dans les fleuves abondaient les caïmans, « serrés, dit un voyageur qui évidemment exagère, comme les pavés dans la rue »; sur les placers les chercheurs d'or se trouvaient parfois surpris et écrasés par la chute d'un arbre, géant de la forêt, et que les eaux avaient fini par miner et par déraciner.

Vient ensuite la revue des fleuves qui arrosent cette région : le Cachipour, le Counani, le Carsevenne, le Mapa-Grande, etc. Le Cachipour est très riche en or; le territoire du Counani abonde en caoutchouc. Entre le Counani et le Carsevenne s'étendent de belles savanes. A Carsevenne qui, il y a quelques années, ne comptait que 45 habitants, se dressent maintenant 120 cases; des commerçants français et anglais y sont établis. Plus loin, le Potis-Degrad renferme 7,000 habitants; un sentier conduit à de riches placers. Au début, une boîte de sardines y coûtait 10 grammes d'or; elle ne se paye plus aujourd'hui que 1 gramme.

A partir de ce dernier point commence la plus belle région du Contesté, celle qui a le plus brillant avenir. Point de routes à faire, des savanes immenses où errent des troupeaux de bœufs s'y étendent à perte de vue. Les

Digitized by Google

plaines de l'Aragaray sont aussi très riches en bétail. Cependant, pour se rendre de Carsevenne à Mapa, M. Brousseau conseille plutôt la voie de mer. Mais l'or n'est pas l'unique richesse du pays; le conférencier signale aussi, et en première ligne, le caoutchouc et les bois précieux; pour les essences forestières, il en recommande une qui serait, dit-il, excellente pour le pavage en bois, car son bois ne pourrit pas.

Séance du 17 *février* 1899.

PRÉSIDENCE DE M. GABRIEL MARCEL

M. le Président exprime les douloureux sentiments de la Société au sujet de la mort de M. Félix Faure, président de la République.

M. Paul Labbé rend compte de sa mission chez les Bachkirs et les Cosaques. Le voyageur se rendit à Oufa et choisit comme pays d'études les districts de Bélebey, d'Oufa et de Sterlitamak (province d'Oufa) et de Verkhné Ouralsk (province d'Orenbourg). Dans ce pays peuplé de Bachkirs, on trouve pourtant des villages russes, tchouvaches, mordves. Les Bachkirs ont perdu ou vendu à vil prix une partie de leurs terres, et depuis le code Alexis (1649) de nombreux oukases ont réglé les ventes et répartitions de terrains (1761-1818-1839-1869-1882).

M. Paul Labbé habita, tour à tour, sur les bords de la Dema, de l'Achkabar et de la Sterla, dans les villages de Kiptchak, de Mourzagouloou, d'Ously et dans l'importante ville de Sterlitamak, au milieu des Bachkirs de la steppe dont l'existence a été durement modifiée par l'arrivée des colons, la diminution des terrains, le nouveau genre de vie : au grand détriment de leur santé, d'insouciants meneurs de troupeaux qu'ils étaient, ils sont devenus de mauvais agriculteurs. Traversant les montagnes Bik-Taou et Ala-Taou et la vallée du Chichiniak, M. Labbé se rendit chez les Backhirs de la montagne, à moitié nomades, et qui vivent l'été avec leurs troupeaux sur la cime des montagnes, se nourrissant de koumys et de fromage fumé (krout). Ils s'occupent beaucoup de l'élevage des abeilles.

Le voyageur gagna Orenbourg, puis la ville d'Ilek située sur l'Oural, presque à l'entrée du pays des Cosaques. Il suivit le fleuve Oural jusqu'à son embouchure. Sur la rive droite sont de nombreux villages. Les Cosaques jusqu'à Ouralsk s'occupent d'agriculture. D'Ouralsk à Gourico, c'est la pêche qui devient l'occupation des habitants; sur la route, le village kalmouck de Koulaguine. Sur la rive gauche déserte des rivières se perdent avant d'arriver au fleuve dans des lacs boueux.

M. Paul Labbé termine par la description de la grande pêche d'automne où dans le premier jour on a pris près de 4,000 poudes de poisson (1 poud = 16 kilogr.).

La conférence de M. René Delaporte, ex-chargé de missions du Ministère du Commerce, porte particulièrement sur les principales villes et principaux points en exploitation de l'île de Ceylan.

Digitized by Google

L'itinéraire de la mission Rouxel-Delaporte a été établi en vue d'étudier l'état économique de l'île.

Généralités sur les géographies géologique et physique où trouvent place les richesses du sol.

Colombo. Description de la capitale et de ses environs (Mont Lavinia, Kotta, temple indou, etc., etc.).

Départ pour l'intérieur de l'île. Montée des rivages au plateau, où, sur une altitude de 500 mètres, d'un climat sain, les Européens séjournent durant les fortes chaleurs. Excursions aux rizières, à la forêt, à la jungle, aux plantations de thé, café, bananier, cacao, épices.

Kandy. Le jardin Peradenia; la rivière des Éléphants.

Exploration dans le nord. Anouradhapoura et ses ruines; Mihintalé; la région de Jaffna.

Retour à Colombo. Visite à Pointe-de-Galles, l'ancienne et la nouvelle ville; Nourélia, Negombo, Trincomalé.

Aperçu général des races entrevues dans les diverses régions de l'île : Veddahs, Cinghalais, Malais, Tamvuls, Maures, Rodiyas, Ambattiyos.

Données générales sur le commerce des principaux ports et sur celui de l'île entière. Ce qu'il pourrait y avoir à faire au point de vue agricole, industriel et commercial.

CONFÉRENCES

Notre collaborateur, M. Paul Barré, a continué la campagne de conférences qu'il a commencée il y a plusieurs années déjà. Il a surtout traité, d'octobre à décembre 1898, de la France et de l'Angleterre sur le haut Nil et de la mission Marchand, notamment à Paris, à Lagny, à Évreux, à Meaux, à Levallois-Perret. L'une de ces conférences, celle du 26 novembre 1898, a été présidée par M. le colonel Monteil (mairie du XIe arr., à Paris).

Dans ces diverses causeries, M. Paul Barré a rappelé l'extension du Congo français et montré l'importance du Bahr-el-Ghazal, actuellement encore occupé, grâce aux missions Liotard et Marchand. Il a rappelé les travaux si valeureux de nos officiers et les prétentions inacceptables de l'Angleterre qui, non satisfaite d'avoir obtenu satisfaction sur la question de Fachoda, prétend aujourd'hui nous faire perdre tout le bénéfice de nos efforts. Il a mis en parallèle, d'ailleurs, la marche pacifique de la mission Marchand, qui a atteint le Nil sans coup férir, et l'avancement britannique du sirdar Kitchener, effectué sur des monceaux de cadavres.

M. Paul Barré a exprimé l'espoir que nous ne perdions pas tout le fruit de notre persévérance et qu'une part respectable nous soit faite, surtout au moment où l'Angleterre veut rendre définitive son occupation illégale de l'Égypte, qui dure depuis 1882.

Ajoutons que M. Paul Barré vient d'être promu officier d'académie.

Digitized by Google

SITUATION DE LA RÉGION EST ET DU MACINA EN 1898

Nous avons eu l'honneur de faire connaissance, à l'assemblée générale de la Société de Topographie de France (Sorbonne), avec M. le commandant Destenave, qui nous a entretenu des résultats obtenus sous sa direction dans la Boucle du Niger. Nous sommes heureux de reproduire un passage de son remarquable rapport[1].

« Au mois de mars 1898, lorsque les membres de la mission ayant terminé leur œuvre et leur période de séjour vont rentrer en France, la pacification du pays est achevée, et l'organisation est à peu près complète. Les levés exécutés par les nombreuses reconnaissances ont permis de dresser une carte provisoire de ces territoires, en grande partie inconnus, de délimiter les commandements et d'établir une première assiette de l'impôt.

« Des réserves locales formées à l'aide des contingents indigènes, cavaliers ou fantassins, et des dépôts d'armes sont organisés à Bandiagara, Ouagadougou, Ouahigouya, Aribinda, Dori, et au pays des Harabés. Ces réserves sont appelées à rendre d'excellents services, à la condition d'être, au début, utilisées hors de leur pays. La paix et la sécurité règnent partout. De nombreux commerçants indigènes venus de Saint-Louis, de Kayes et de Médine s'établissent jusqu'à Ouagadougou. Deux commerçants européens s'installent à Bandiagara et visitent les marchés de la Boucle.

« L'attention des résidents est principalement attirée sur les questions agricoles et commerciales. Dans toutes nos colonies, en Afrique comme en Asie, les progrès de l'agriculture et le développement de l'élevage sont les bases de l'évolution économique des pays et les sources de l'extension des relations commerciales. Dans ces régions pillées par les conquérants, exploitées par les chefs depuis tant d'années, où, afin de ne pas exciter les convoitises, l'indigène ne cultivait plus que ce qui était absolument indispensable à sa subsistance, il a fallu l'amener à produire au delà de ses besoins, à se procurer du superflu, afin de créer et de développer ensuite chez lui, d'abord la faculté d'échange, puis la faculté d'achat. Assurée de notre protection et d'une paix durable, l'agriculture s'est développée d'une année à l'autre dans des proportions considérables et le bien-être s'est accru, en même temps que le commerce. Deux grandes voies de pénétration ont été ouvertes au moyen des prestations fournies par le pays. L'une part de Saréféré, au sud de Tombouctou, et va jusqu'à la frontière du Dahomey et de la Côte d'Or anglaise. Sa longueur est d'environ 900 kilomètres, sur une largeur de 10 mètres. L'autre va d'une branche à l'autre du Niger, du Mopti à Say, environ 800 kilomètres. En 1898, les voitures Lefèvre ont pu circuler jusqu'à Dori. Des gîtes d'étape ont été construits sur chacune de ces routes.

« Notre occupation et l'organisation que nous avons donnée à ces pays ont eu pour résultats de les faire entrer dans la voie de la civilisation, par une évo-

1. Nous extrayons ce passage du Résumé des opérations par M. le chef de bataillon Destenave (*l'occupation et l'organisation de la Boucle du Niger*), publié par l'*Afrique française*.

Digitized by Google

lution, pour ainsi dire naturelle, en leur épargnant les secousses et les dangers de trop rapides et violents changements dans l'état politique et social. Cette évolution s'est tout d'abord manifestée par une grande amélioration sociale et un progrès sensible du bien-être matériel, et presque simultanément s'est produit un progrès analogue dans les esprits. Les idées de paix, de justice, de tolérance, de respect de la vie humaine, de la propriété et de la religion dont nous étions les représentants, ont commencé à passer dans les mœurs, et nous avons avons donné la preuve que, dans la Boucle du Niger, comme dans les autres parties de l'Afrique, la France est restée fidèle à ses traditions et à sa mission civilisatrice.

« Mais ces premiers résultats n'auraient pu être si rapidement atteints, si le commandant chargé de créer la Région n'avait obtenu du colonel de Trentinian la plus large initiative ainsi que l'appui matériel et moral le plus complet, et s'il n'avait trouvé chez tous ses collaborateurs le concours le plus éclairé et le plus dévoué. Tous, sachant bien que le présent a ses racines dans le passé, se sont, tout d'abord, appliqués à connaître l'histoire des pays qui leur étaient confiés et à étudier l'organisation sociale, l'étude de la société devant précéder celle de l'homme. Par l'observation et la réflexion, ils ont su dégager rapidement la physionomie essentielle et simple des pays, et établir les principes qui constituent l'unité des différentes races. Leur bienveillance à l'égard des indigènes, leur connaissance des mœurs, des lois, de la religion, de la langue et des événements, leur ont permis, dans presque toutes les circonstances, de faire une large application des principes de la justice préventive. Quand la rigueur a été nécessaire, ils se sont toujours bornés à la somme de répression strictement indispensable. Partout, aussi bien au Macina qu'au Yatenga et au Mossi, à Dori comme à Say, tous les indigènes, chefs et sujets, ont apprécié les bienfaits de cette politique ferme et bienveillante; aussi, les officiers ont-ils recueilli, à leur départ, des preuves nombreuses d'affection, d'estime et de regrets.

« Peut-être nous exagérons-nous le résultat obtenu, peut-être les idées ne sont-elles pas passées absolument dans les faits selon la vérité que nous avions conçue; c'est un travail difficile et lent. Mais, si le but n'a pas été complètement atteint, nous aurons, du moins, l'honneur de l'avoir tenté et d'en avoir approché.

« COMMANDANT DESTENAVE. »

REVUES ANGLAISES

The Geographical Journal, 1899, II.

F. W. CHRISTIAN. *Exploration aux îles Carolines* (avec carte). — L'archipel des Carolines s'étend sur plus de 1,500 milles de distance, de Yap à l'ouest à Kusaie à l'est, de 5° à 10° de latitude nord, et de 137° 1/2 à 163° 10′ de longitude est. Il se compose de 36 petits groupes comprenant 680 îles et îlots, pour la plupart peu habités, car la population totale ne dépasse pas

Digitized by Google

50,000 individus. C'est en 1528 qu'Alvaro de Saavedra découvrit le groupe d'Oulouthi ou de Mackenzie, et en prit possession au nom de l'Espagne; après lui, Villalobos et Legaspi firent d'autres découvertes dans les mêmes parages, en particulier celle d'Yap. Depuis lors, les Carolines ont été souvent visitées : par Quiros (1595), par Kotzebue et Chamisso (1815), par Freycinet, Duperré, Dumont d'Urville, par le Dr Kubary, le Dr Gulick, etc.

L'Espagne a eu souvent des difficultés avec les indigènes des Carolines, et elle est obligée d'entretenir deux établissements militaires très coûteux, l'un à Yap, l'autre à Ponapé. Le commerce est monopolisé par les Allemands, les Américains et les Japonais, qui se livrent à des exportations de copra, d'écaille de tortue et de perles.

C'est en 1896, que M. Christian visita les Carolines. Il commença par l'île de Nalap, où il séjourna trois mois, étudiant le langage et les mœurs des habitants; de là, passant à Métalanim, il visita les ruines et les sanctuaires de cette partie orientale de la grande île de Ponapé; puis il se rendit dans les îles les plus orientales du groupe, vint à Yap, et finalement repartit en décembre 1896, après près d'un an de séjour. Le climat de ces îles est chaud et humide, tempéré d'octobre à mai par l'alizé du nord-est; la saison des pluies dure de juin à fin septembre, avec des sautes de vents, des calmes, et souvent des tempêtes du sud-ouest. En 1890, on nota 230 jours de pluie dans la baie de l'Ascension, à Ponapé.

Les habitants de Ponapé ressemblent aux Malais des Philippines et des îles Soulou, aux Dayaks de Bornéo et aux tribus montagnardes de Formose. Un élément de population papou ou mélanésien venu du sud se rencontre aussi à Ponapé. Ailleurs, dans les Carolines centrales, se trahit l'origine polynésienne des habitants. Dans le nord-ouest, on constate un mélange de sang mongol, à la suite d'expéditions commerciales et guerrières venues pendant des siècles de la Chine et du Japon. Au XVIe siècle survinrent des indigènes des Mariannes, dont le dialecte a survécu dans quelques îles. On le voit, les Carolines ont une population qui résulte de nombreux mélanges. Cette population vit de poissons, d'ignames, de bananes, de taro, et du fruit de l'arbre à pain; les forêts, très denses à Ponapé, contiennent des pigeons et autres oiseaux comestibles; le cochon est un mets des jours de fête; la tortue, un mets réservé aux chefs. Les hommes sont des guerriers redoutables, de hardis navigateurs, pêcheurs, charpentiers, constructeurs de pirogues, mais médiocres agriculteurs. Les femmes tressent des nattes et font des paniers, elles puisent l'eau, allument le feu, cuisent les aliments, et, en cas de guerre, accompagnent leurs maris.

M. Christian décrit ensuite les curieuses ruines de Nan-Matal, où sont les sanctuaires de Nan-Taouach et de Pankatara. Nan-Matal est le nom d'un groupe de 50 à 60 îles auxquelles on a donné des formes géométriques, que protègent des digues de basalte, et que séparent des canaux juste assez profonds pour le passage d'un canot. Les blocs de basalte ont dû être amenés par les constructeurs de distances de 20 à 30 milles.

A. Heiberg. *Expédition du capitaine Sverdrup au nord du Groenland.* — L'expédition du capitaine Sverdrup a quitté Christiania le 24 juin 1898, à

Digitized by Google

bord du *Fram* réparé et amélioré. Elle se propose de vérifier l'hypothèse de l'insularité du Groenland et d'étudier les glaces de cette portion des mers polaires. La durée du voyage sera de deux à trois ans.

P. CAMENA D'ALMEIDA.

REVUES ALLEMANDES

Petermann's Mitteilungen, 1899, I.

P. LANGHANS. *Traversée de l'Afrique Orientale allemande par le P. Dromaux* (avec carte au 500,000e). Le P. Dromaux a conduit en 1897 une caravane de Pères blancs de Bagamoyo à la grande station de missions catholiques de Karéma sur bords du Tanganyika. Son itinéraire, qui évite le détour habituel par Tabora, et qui pourrait même être encore abrégé, n'en est pas moins jusqu'ici le plus direct entre la côte et Karéma. En outre, il traverse des parties encore non explorées du sud-ouest de la colonie, par exemple dans l'Oukimbou, la partie sud de l'Oukonongo, et la section qui va de Kamba à Karéma. Les extraits du journal du P. Dromaux ont permis de compléter pour ces parties la carte de l'Est africain.

A. LINDENKOHL. *Problèmes physiographiques relatifs à la salinité et à la température du Pacifique* (avec carte). — Toutes les observations de température faites dans le Grand Océan au voisinage des Kouriles et du Kamtchatka accusent, aux profondeurs de 100 mètres environ, un minimum de température des eaux. Ce minimum, à la hauteur de l'île Behring, s'abaisse à — 0° 7, ce qui indique qu'aucun courant chaud ne baigne ces côtes. — Passant ensuite à la partie centrale du Pacifique, entre 20° 38′ lat. nord et 13° 28′ lat. sud, M. Lindenkohl étudie, d'après la répartition des densités, la circulation des couches d'eau : cette circulation provient de l'évaporation de la surface, qui accroît la salinité des couches, par suite leur densité, et les porte à s'enfoncer; par contre, les couches plus profondes se trouvant au contact des précédentes, tendent à s'élever; ces deux actions combinées font que, vers l'équateur, et jusque vers 10° de latitude nord, les profondeurs supérieures à 300 mètres offrent des températures plus élevées que sous les latitudes subtropicales, et que, d'autre part, l'ascension des eaux plus froides et plus légères abaisse à 26° la température des eaux de surface sous l'équateur.

E. VON CHOLNOKY. *Rapport provisoire sur mon exploration en Chine.* — En attendant la publication de sa relation détaillée, M. von Cholnoky signale les principaux résultats de son voyage. Ils consistent dans l'exploration du delta du Yang-tsé-kiang, la découverte en Mandchourie d'un gigantesque plateau de basalte occupant 60,000 kilomètres carrés, à une latitude qui correspond à celle des plateaux de trapp de l'Idaho et de l'Orégon en Amérique, l'étude de diverses régions d'abrasion marine et des latérites qui y confinent, l'examen des dépôts du Hoang-ho et, plus généralement, des alluvions fluviales de la grande plaine de Chine, enfin, la solution de quelques problèmes rela-

Digitized by Google

tifs à l'architecture chinoise. L'annonce des conclusions de l'auteur fait vivement souhaiter l'apparition de la relation complète de son voyage, afin de pouvoir mieux juger du bien fondé de ces conclusions, si nouvelles parfois et si originales.

P. CAMENA D'ALMEIDA.

REVUES ITALIENNES

Rivista Geografica Italiana. 1899, I.

Une lettre du professeur G. Marinelli, directeur de la *Revue*, annonce que, par suite d'une indisposition prolongée, il ne peut en continuer effectivement la direction, et qu'en attendant, M. Attilio Mori s'en chargera sous le titre de rédacteur.

Nous avons reçu des nouvelles rassurantes de la santé de l'illustre professeur, et nous espérons qu'il sera bientôt en état de continuer son œuvre avec son zèle accoutumé et sa science. Nous lui envoyons nos meilleurs souhaits.

I. — *La région alpine*, par le colonel GIANNITRAPANI. — Essai d'une description synthétique dans le but de rendre plus facile et plus agréable au public la connaissance de la géographie. Nous recommandons ce genre d'écrits et souhaitons que d'autres savants nous en donnent de semblables. Remarquons en passant que l'auteur aurait pu désigner la déclinaison générale de la crête du système de W. à O.

II. — *La géographie à l'exposition de Turin*, par le professeur Bern. FRESCURA.

III. — Le professeur SENSINI répond au docteur Ang. ANDBEINI à propos du débat soulevé par ce dernier sur les *reliefs graphiques*. Il soutient que les reliefs coûtent peu et profitent beaucoup; qu'ils contribuent spécialement au développement des facultés représentatives; en outre que la photographie des reliefs coûte moins que la hachure et le pastel, et qu'on peut en ce genre avoir recours à la division du travail.

IV. — *Les études limnologiques italiennes en* 1897, note bibliographique du docteur C. BATTISTI. — Les recherches de cette espèce ont été poursuivies en Italie avec ardeur. Nous recommandons dans la description de tenir compte aussi des courants des lacs, élément très important.

V. — *Pour le dénombrement de la population du royaume.* — Un projet de loi vient d'être présenté au Parlement ordonnant que les opérations y relatives s'accomplissent dans le courant de décembre prochain. Nous regrettons, entre autres, que les recherches sur la religion professée aient été omises. Pourquoi négliger l'occasion favorable de savoir au juste combien de Juifs ou de Protestants il y a dans le royaume?

VI. — *Géographie coloniale*, par M. ATTILIO MORI. — On annonce une nouvelle carte hypsométrique de l'Italie au 1/500,000e. Elle se compose de 35 feuilles, au prix de 2 fr. 50 chacune.

J. LUD. BERTOLINI.

Digitized by Google

LIVRES

Mémoires du chevalier de Quincy, publiés pour la première fois pour la Société de l'Histoire de France, par LÉON LECESTRE, Paris, Renouard, t. Ier. — L'éditeur dit, dans une note préliminaire, que le commentaire de M. de Boislisle sur les Mémoires de Saint-Simon et les matériaux réunis sur la suite des Mémoires ont été le répertoire où il a puisé la matière d'une bonne partie des notes historiques et *géographiques* qu'on trouve au bas des pages. Nous nous permettrons quelques observations sur les notes relatives au passage de Quincy en Alsace.

P. 140, note 1. « Les villes principales du comté de Ferrette étaient Mulhouse, Belfort, Ferrette et Maasmunster. » Mulhouse était ville libre impériale. D'après Zindel, elle reçut ce titre en 1163 de Frédéric Barberousse et d'après Schœpflin, en 1236, de Frédéric II, à qui Berthold de Teck la donna en fief. Selon Graf elle n'est mentionnée comme telle qu'en 1268. Mossmana en fixe la première mention à 1231. Quant à Maasmunster, pourquoi ne pas l'appeler Massevaux ?

P. 141, note 1. « Cernay en allemand Sennheim. » Puisque l'éditeur a jugé à propos de donner le nom allemand de Cernay, nous sommes fondé à demander qu'il mette Massevaux à côté de Maasmunster et Rouffach aussi à côté de Ruffach.

P. 144, note 2. « La Brusch, petite rivière qui se jette dans l'Ill à Strasbourg en deux branches, après avoir arrosé Molsheim. » La Bruche se jette dans l'Ill au-dessous du Murhof à 2 kilomètres en amont de Strasbourg; elle se divise à Mutzig en deux bras qui se rejoignent bien avant l'embouchure.

P. 145, note. « Les descriptions de la cathédrale ne parlent pas de cette petite colonne ni de la légende qui s'y rattache; elles disent seulement que les statues des douze apôtres qui sont au-dessus du portail principal ont été faites par Sabine, fille de l'architecte du monument. » De quelles descriptions parle-t-on? Il y a les descriptions de la cathédrale et les descriptions de l'horloge. Les descriptions de la cathédrale ont pour auteurs : Chappuy-Schweighœuser, Grandidier, Miler, Piton, Schneegans, Joseph Schweighœuser; les descriptions de l'horloge sont de Schmidt, Schwilgué, Th. Schweighœuser.

On lit dans Grandidier, *Essais sur la cathédrale*, p. 289 : « L'horloge de Strasbourg n'était pas encore finie lorsque Josias Habrecht fut appelé par l'électeur de Cologne pour construire l'horloge du château de Kayserswerth. Ce voyage de Josias et le malheur de sa sœur qui devint aveugle, donnèrent peut-être sujet à la tradition fabuleuse qui porte qu'on creva les yeux à l'horloger de la cathédrale. » Cette tradition diffère de la légende rapportée par Quincy, selon laquelle l'horloger aurait tué sa fille par jalousie. En tout cas il ne faut plus parler de « Sabine, fille de l'architecte du monument ».

Louis Schneegans a démontré, dans la *Revue d'Alsace* de 1850, que Sabine ne fut pas la fille d'Erwiou et que ses œuvres sont d'un siècle plus anciennes que les travaux de son prétendu père.

P. 151. Saverne. L'éditeur aurait pu dire que la rivière qui coule à Saverne est la Zorn.

Digitized by Google

P. 151, note 3. « Bouquenom, localité plus connue sous le nom de Saar-Union, ou Saar-Bockenheim ou Saar-Werder. » Saar-Union a été formé en 1794 par la réunion de Bouquenom et de Neu-Saarwerden, le premier situé sur la rive droite de la Saar, le second sur la rive gauche.

Nous arrêtons ici nos observations qui n'enlèveront rien à l'intérêt des Mémoires du chevalier de Quincy; elles témoignent seulement du désir que nos historiens n'oublient pas la géographie de l'Alsace, ou s'ils l'ont oubliée, qu'ils la rapprennent.

P. RISTELHUBER.

Au Chili, par M. C. DE CORDEMOY. Un volume grand in-8, illustré de 109 gravures (Hachette et Cie, Paris). — Le Chili, qui est, comme on le sait, l'un des États les plus riches, les plus avancés et les plus puissants de l'Amérique du Sud, est resté, jusqu'ici, assez mal connu dans notre pays. De là le vif intérêt du volume que lui consacre M. de Cordemoy; il renferme la description du Chili de beaucoup la plus complète et la plus documentée qui ait été publiée en français.

L'auteur a vécu plusieurs années au Chili comme ingénieur du gouvernement. Il s'est trouvé en rapports avec tous les personnages officiels, et il a eu cet avantage, très rare pour un Européen, d'apprendre à connaître personnellement les hautes classes de la société chilienne, généralement très fermée.

Ses fonctions l'ont appelé, en outre, à parcourir en tous sens le territoire de la république qui s'étend, comme on le sait, sur près de 40° de latitude. C'est *de visu* qu'il nous parle des fertiles régions du Centre, des territoires humides et boisés du sud, où les immigrants scandinaves trouvent comme une image de leur pays, et des déserts brûlants du nord, où les gisements de salpêtre ont fait surgir des villes et créé un immense mouvement d'affaires.

Retenant d'abord son lecteur à Valparaiso et à Santiago, où il s'arrête pour nous décrire la vie sociale, les institutions politiques, les conditions économiques du pays, l'auteur le promène ensuite sans fatigue jusque dans les provinces du nord, pour remonter à Iquique et lui montrer le fonctionnement des *salitrerias*.

Le volume donne ainsi une idée complète du Chili : il épuise en quelque sorte la matière. Ajoutons, ce qui ne gâte rien, qu'il est écrit avec beaucoup d'esprit et de bonne humeur.

Inscriptions hébraïques en France, du VIIe au XVe siècle, par Mse SCHWAB, bibliothécaire. Paris, 1898, in-8, avec figures. — Géographiquement, l'emplacement des Israélites de France durant le moyen âge n'était pas déterminé. Ce qu'en disent de rares historiens ecclésiastiques, ou les mentions que font d'eux les conciles, ne pouvaient suffire. Aussi, le Congrès des Sociétés savantes a bien fait d'inscrire dans son programme, à la section d'archéologie, la question suivante :

« Rechercher les épitaphes, inscriptions de synagogues, graffites, en langue et en écriture hébraïque, qui n'ont pas encore été signalés, ou imparfaitement publiés jusqu'à présent. »

M. Schwab, que ses fonctions mettent à même de consulter beaucoup de

Digitized by Google

sources, a traité la question au double point de vue de l'histoire et de la géographie. D'une part, les premiers documents, assez clairsemés, vont du VIIe siècle au XIIe, et se composent chacun d'un petit nombre de mots. D'autre part, en continuant l'ordre chronologique, l'extension des Juifs devient visible. Tandis que pour la première période, leurs traces se voient dans le sud-est de la France, on trouve plus tard des épitaphes hébraïques dans la plupart des régions, savoir : à Dijon, Mâcon, Béziers, Nîmes, Toulouse, Narbonne, Carpentras, Paris, Limay, Mantes, Senneville (Seine-et-Oise), Orléans, Issoudun (Indre), Montreuil-Bonnin (Vienne), Angers, Saint-Paul-Trois-Châteaux (Isère), et enfin Alger.

Dans l'intérêt des richesses littéraires et scientifiques de notre pays, il est bon que ces antiques documents soient publiés, car, s'il est vrai qu'une pierre résiste plus longtemps qu'un écrit, elle peut néanmoins se briser ou être enfouie. Pour bien se convaincre combien il importe de les faire connaître, il faut rappeler, à propos du travail annoncé ici, combien le nombre connu de ces pierres grandit depuis cinquante ans. En 1848, F. de Guilhermy n'en connaissait que sept ; en 1874, Ad. de Longpérier, reprenant le même sujet, a porté ce nombre à cinquante, et maintenant nous savons qu'il y a cent quarante de ces textes en France.

C. B.

ATLAS

Atlas Larousse illustré. Librairie Larousse, Paris. — Cet atlas, qui ne porte pas de nom d'auteur, se présente avec des qualités tellement particulières, qu'il se distingue de tous les autres et qu'il est permis de dire qu'il n'a pas de similaire. C'est tout à la fois un atlas, un traité de géographie et un panorama du monde entier vu par la photographie. Il n'est pas seulement séduisant par son aspect, il a une sérieuse valeur scientifique. On ne peut l'ouvrir sans être charmé par la beauté des reproductions photographiques ; puis le texte attire par la clarté de sa disposition et de son style, et les cartes frappent par leur netteté. Il est impossible de présenter la science géographique sous une forme à la fois plus aimable et plus exacte. C'est tout en même temps un ouvrage de bonne vulgarisation et un ouvrage qui peut rendre des services à tous les géographes parce qu'il contient un grand nombre de renseignements et qu'il est commode à consulter.

Parlons d'abord des cartes ; elles sont au nombre de 42. L'auteur n'ayant pas eu pour but de faire une œuvre de haute science, n'a pas pu donner de cartes à grande échelle ; mais, en laissant de côté tous les détails inutiles et les noms superflus, il est arrivé à créer une cartographie à la portée de tous et intelligible pour les moins expérimentés. Les cartes sont d'une clarté remarquable et, malgré leurs proportions réduites, elles contiennent encore un très grand nombre de noms, tous lisibles et ne s'enchevêtrant pas. C'est ainsi que sur les cartes d'Afrique on trouve tous les noms essentiels, permettant au public de comprendre dans leurs grandes lignes les itinéraires des nombreuses explorations qui ont sillonné dans ces derniers temps et qui sillonnent encore

Digitized by Google

le continent noir. La France, divisée en quatre cartes, est, même dans ses parties les plus montagneuses, d'une incomparable netteté. Ce n'étaient pas là des résultats faciles à obtenir; ils sont dus à l'heureux choix des couleurs qui ne noient pas les noms, à l'habile dessin des reliefs, à la simplification des signes conventionnels et des notations. Nous remarquons, par exemple, qu'aucun des noms de cours d'eau n'est suivi comme d'ordinaire des indications Fl. (fleuve) ou Riv. (rivière); la couleur bleue du cours d'eau est suffisamment significative et la carte en est d'autant allégée.

Le texte révèle la même habileté que les cartes. Il ne rappelle en rien la fastidieuse monotonie des énumérations géographiques où l'on veut faire tout entrer, sous prétexte d'être complet. Ici, les renseignements fournis au lecteur sont très nombreux et cependant celui-ci n'éprouve aucune lassitude en parcourant ces pages. Ce résultat est dû au choix sagace des détails; tout ce qui est essentiel, mais rien que ce qui est essentiel, telle semble avoir été la méthode suivie. Le lecteur n'y trouve que ce qu'il avait besoin de savoir pour se faire d'un pays une idée précise. Les notices consacrées à chacun des départements français sont, notamment, un modèle du genre. Nous ne connaissons pas l'auteur ou les auteurs de ce texte, mais nous pouvons affirmer qu'il faut une grande science géographique pour mettre ainsi en relief avec autant de sûreté, de méthode et de clarté les traits distinctifs d'un pays et ses grandes lignes physiques, sans négliger les détails pittoresques, historiques et économiques qui, par leur ensemble, contribuent à lui donner sa physionomie propre et souvent rendent inoubliables les notions de pure géographie.

Le texte suffirait donc à lui seul pour jeter dans l'esprit de lumineuses clartés, mais il est aussi heureusement secondé par la photographie. Des reproductions, au nombre de 1,158, viennent y ajouter les plus précieux des documents, ceux qui sont pris sur le vif, et les procédés employés pour obtenir ces épreuves sont si parfaits qu'on a sous les yeux des réalités saisissantes. Les artistes, les amateurs de pittoresque y trouveront les paysages les plus caractéristiques des diverses régions du globe; les archéologues, des monuments reproduits avec une si merveilleuse fidélité qu'on en discerne tous les détails; les géologues, des vues si instructives qu'ils y distingueront la disposition des terrains et la concordance des couches, et qu'ils pourront même y deviner la nature des roches.

Tout concourt donc à faire de cet ouvrage un tableau d'ensemble absolument unique de la géographie du monde entier, aussi recommandable comme publication artistique que comme livre de fond. Il est du nombre des meilleurs ouvrages de vulgarisation scientifique.

GUSTAVE REGELSPERGER.

Digitized by Google

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

Voici le programme de géographie pour l'agrégation d'histoire et de géographie (année 1899) : La forme et les divisions de la terre. — Les mers et les courants marins. — Les formes du relief terrestre et les différents types de montagnes. — Les climats et les zones de végétation. — L'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et la Suisse. — La géographie physique de la France. — Le Maroc, l'Algérie et la Tunisie. — Le Sahara et le Soudan occidental. — Le Japon, la Chine et l'Indo-Chine. — Le Canada et les Etats-Unis.

— A l'assemblée générale de la Société de Topographie de France, le 29 janvier, le commandant Destenave représentait le gouverneur de Paris, le capitaine Barret le ministre de la guerre, le lieutenant Charbonnel le ministre de la marine, M. Jourdan le ministre du commerce, M. Régnier le ministre des travaux publics, M. Garnier le préfet de la Seine, M. Vaudet le conseil général, le commandant Renault et les capitaines de Bonneval, Valette et Rondé l'Ecole militaire de Saint-Cyr. Nous citerons encore comme présents : MM. Emile Levasseur, de l'Institut; le général Vénukoff, M. Frédéric Hennequin, M. Guillaume Depping, Mlle Kleinhans, etc. Les récompenses ont été attribuées comme suit : prix du président de la République, M. le lieutenant Villemin, du 23e régiment d'infanterie ; grande médaille d'honneur de la Société, M. E.-A. Martel, secrétaire général de la Société de Spéléologie; prix Christian Garnier, offert par la Société, en souvenir de son bienfaiteur, à M. le Capitaine Spicq, du 36e régiment d'infanterie; diplôme d'honneur, M. Péria, lieutenant au 109e régiment d'infanterie; médaille hors classe, M. d'André, lieutenant au 100e régiment d'infanterie. Les prix des ministres du commerce, de l'agriculture, de l'instruction publique, des travaux publics, des colonies, du conseil général de la Seine, du préfet de la Seine, ont été remis à MM. Courtry, Maury, Ziegler, Estran, Mangeot, Dumoutet, Berné, Gelhaye, Ecole Pierre Sauvage, Ecole de Groix, etc., etc. La Société a ensuite décerné 4 médailles de 2e classe, 12 de bronze grand module, 34 de bronze petit module, 70 mentions et 44 ouvrages.

— Le Club Alpin français, section de Provence, à Marseille, a nommé délégué aux caravanes scolaires notre collaborateur M. Delmas, qui a déjà donné tant de preuves de dévouement à cette association et qui est chargé, à ce titre, d'entrer en rapport avec les directeurs d'établissements d'instruction publique de la région, de les engager à organiser des excursions pour les élèves et de leur fournir les renseignements nécessaires. Dès le 16 octobre, peu de jours après sa nomination, la caravane comptait quinze jeunes gens. Le mouvement est donné et ira en s'accentuant de plus en plus, pour peu que les maîtres et parents y contribuent.

— M. Schirmer, professeur de géographie à l'Université de Lyon, a été nommé maître de conférences de géographie à l'Université de Paris.

— Le *Bulletin de la Société de Spéléologie* (juillet-septembre 1898) donne la *Caverne de Ratelstein* (1720), par M. Hérius; le *Nixloch* (Salzburg), par le professeur Fugger; *Note préliminaire de quelques explorations spéléologiques dans le Jura*, par M. E. Fournier; *Projet d'utilisation de Goule-Noire (Isère)*, par M. Mellier.

— Le *Bulletin de la Société de Géographie de Madrid* constate que l'anglais

Digitized by Google

est parlé par 118,800,000 individus; l'allemand par 62,650,000; l'espagnol par 57,240,000; le français par 43,370,000; l'italien par 33,335,000.

— Le sultan vient d'accorder à une mission allemande l'autorisation d'explorer les ruines de Babylone. Cette mission, envoyée par le gouvernement de Berlin et organisée par le professeur Sachan, sera dirigée par le docteur Robert Koldewey. L'exploration des ruines de Babylone durera probablement cinq années et sera d'une importance archéologique et historique de premier ordre. L'emplacement de Babylone a été pour la première fois reconnu par M. Layard, plus tard ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, qui avait découvert les ruines de Ninive. Il fut ensuite exploré par une mission française, de 1851 à 1854. Quelques années plus tard, sir Henry Rawlinson suivait les traces de la mission française et de M. Layard. Le dernier explorateur fut Rassam, l'ami de M. Layard. Mais tous ces explorateurs n'ont fait que des fouilles partielles, tandis que les Allemands vont maintenant poursuivre l'exploration méthodique et complète. Sur toute l'étendue de l'ancienne Babylone, qui s'élevait au bord de l'Euphrate, à deux jours de marche de Bagdad, des tertres de sable amoncelé indiquent la place des principaux monuments. L'un d'eux, le plus considérable, est appelé El Kass'r ou le château. On croit qu'il recouvre les ruines du palais de Nabuchodonosor. C'est par l'exploration de ce monticule que commenceront les travaux de la mission allemande.

— La Société de géographie commerciale, sous la présidence d'honneur de M. Millet, résident général en Tunisie, et la présidence effective de M. E. Cheysson, inspecteur général des ponts et chaussées, a entendu M. A. Durand, *la route à Tananarive, avec projections, les Hovas;* M. le résident général a présenté des observations sur la colonisation en Tunisie.

— *A la capitale de Tamerlan. Samarcande.* — Parmi les ouvrages de voyage récemment parus, nous relevons une intéressante brochure de M. Eugène Gallois, le membre actif de la Société de Géographie, qui s'est déjà fait connaître par divers ouvrages sur les pays qu'il a parcourus. Sous le titre *: A la capitale de Tamerlan. Samarcande,* l'auteur, doublé d'un artiste ainsi que le prouvent de fines illustrations prestement enlevées à la plume, nous décrit le Turkestan et fait un précieux itinéraire pour les touristes que tenterait un voyage en Transcaspie. Il dépeint avec sincérité et simplicité l'aspect désertique de la région et s'étend plus longuement sur les ruines de l'antique Merw, l'étrangeté pittoresque de la ville de Bokhara et surtout les grandioses monuments de Samarcande aux murs revêtus de ces incomparables faïences de couleurs. Nous rappelons que les ouvrages de M. Gallois se trouvent tous à la Librairie Nouvelle du boulevard des Italiens.

— La Commission centrale (Conseil) de la Société de Géographie a renouvelé son bureau pour 1899.

Ont été nommés : Président : M. Gabriel Marcel, conservateur adjoint à la Bibliothèque nationale. — Vice-Présidents : M. Edouard Anthoine, ingénieur chef du Service de la carte de France du ministère de l'intérieur; M. le comte Casimir Delamarre. — Secrétaire général : M. le baron Hulot. — Secrétaire adjoint : M. Jules Girard.

Le Directeur-Gérant : L. Drapeyron.

5553. — L.-Imprimeries réunies, 8, rue Saint-Benoît, 7. — Motteroz, directeur.

Digitized by Google

REVUE

DE

GÉOGRAPHIE

DIRIGÉE PAR

M. LUDOVIC DRAPEYRON

La géographie, bien comprise, centralisera, au profit des sciences politiques, toutes les connaissances humaines.
(CONGRÈS GÉOGRAPHIQUE DE PARIS, 4 août 1875.

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE

Dixième livraison. — Avril 1899

SOMMAIRE

BARON DE BAYE : Au sud de la chaîne du Caucase. Souvenirs d'une mission.
P. IBOS, lieutenant d'infanterie de marine : Les droits de la France au Siam (*suite*).
G. N. TRICOCHE : Feuillets du journal d'un flâneur en Amérique.
G. REGELSPERGER : Le Mouvement géographique.
F. GRENARD : Un missionnaire hollandais et sa famille au Tibet.
Correspondance et comptes rendus critiques des Sociétés de géographie et des publications récentes.
Nouvelles géographiques.

GRAVURES

Ruines sur la route de Tiflis à Télaf, ancienne forteresse (Kakhétie). — Monastère de Chouamti. — La forteresse de Télaf. — Pèlerinage d'Alaverdy, un campement. — Monseigneur Flavian, exarque en Géorgie. — Géorgien portant un mouton destiné à être sacrifié. — Groupe de Kistines. — Groupe de Touchines. — Femme pchave. — Un lutteur géorgien. — Combat entre un Géorgien et un Tatare. — La police. — Groupe de femmes tatares. — Jeune fille tatare. — Géorgiennes prenant leur repas. — Le monastère arménien Sévangué, sur le lac Gok-Tcha. — Erivan, mosquée Ghéu (2). — Au bazar d'Erivan, Tatares et Arméniennes. — Tatare prenant le thé. — Mosquée de la forteresse. — Fabrique de poteries. — Palais des Sardares, salle des Glaces. — Vue du jardin des Sardares et de l'Ararat. — Monastère d'Etchmiadzin. — Un campement de Kurdes. — Kurdes venant d'Ayridja et allant hiverner au pied de l'Ararat (2). — Fille kurde. — Kurdes de la secte des Yésides, adorateurs du diable.

PARIS

INSTITUT GÉOGRAPHIQUE DE PARIS

CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Digitized by Google

LA

REVUE DE GÉOGRAPHIE

(1877-1899)

La *Revue de Géographie* a réalisé tout ce qu'elle avait promis dans sa première livraison : « Elle ne saurait, disions-nous, faire double emploi. C'est le premier recueil qui met en présence les sciences naturelles et les sciences politiques et invite celles-là à donner à celles-ci une impulsion salutaire et irrésistible. La pensée qui a présidé à sa fondation permet l'unité dans la variété. Ou nous nous trompons fort, ou il y aura là un organisme vivant. » L'œuvre de la *Revue de Géographie* a été retracée par les hommes les plus compétents et les plus autorisés à la Sorbonne et à l'Institut, en ce qui concerne la constitution, l'enseignement et les applications de la science géographique. On se pénètre de plus en plus de la justesse de cette parole, prononcée ici même : « La terre appartiendra à qui la connaîtra le mieux. » La *Revue de Géographie* a donc travaillé utilement pour la France et pour la science. Les quarante-trois volumes qu'elle a déjà publiés seront consultés longtemps avec fruit. Ils constituent un monument unique en France, moins par son étendue que par l'infinie variété de ses études et la nouveauté comme la sûreté de ses aperçus. Les méthodes qui y sont exposées prévalent enfin partout et l'on proclame que la géographie doit être l'un des fondements, le premier peut-être, de l'éducation nationale. Une seconde table générale des matières (1884-1894) en rend le maniement commode. Le prix de la collection complète est de 537 francs. Celui de chacune des livraisons, avec les cartes qu'elle renferme, est de 3 francs.

Librairie CH. DELAGRAVE, éditeur, 15, rue Soufflot, Paris.

LA REVUE DE GÉOGRAPHIE

Paraît tous les mois, par livraisons de 5 à 6 feuilles grand in-8 raisin, format de nos grandes revues littéraires, et forme, à la fin de l'année, deux beaux volumes d'environ 500 pages chacun, imprimés sur beau papier en caractères neufs.

Nous donnons régulièrement des cartes exécutées avec soin. Le prix de l'abonnement est de 25 fr. par an pour Paris; de 28 fr. pour les départements et les pays faisant partie de l'Union générale des postes. — Pour les autres pays, les frais de poste en sus.

Prix d'un numéro séparé : 3 fr.

Pour les abonnements, s'adresser à M. **CHARLES DELAGRAVE**, éditeur de la *Revue de Géographie*. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé *franco* à M. **L. Drapeyron**, 55, rue Claude-Bernard, ancienne rue des Feuillantines.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires seront envoyés au bureau de la *Revue*.

Les annonces de librairie sont reçues 15, rue Soufflot.

Digitized by Google

AU SUD DE LA CHAINE DU CAUCASE

SOUVENIRS D'UNE MISSION[1]

La dernière mission que le ministère de l'instruction publique a bien voulu me confier a été, comme les précédentes, hautement protégée en Russie par le gouvernement impérial. Je dois donc, en débutant, adresser un chaleureux hommage de reconnaissance à Leurs Excellences M. Gorémykine, ministre de l'intérieur, le prince Hilkof, ministre des voies et communications, le prince Golitzin, gouverneur du Caucase.

Cette mission, accomplie l'année dernière, a été consacrée moitié à la Caucasie du nord, moitié à la Transcaucasie. Je vous entretiendrai aujourd'hui de cette seconde partie de mon voyage, et, si vous le voulez bien, nous la diviserons en trois actes. Le premier se passera en Kakhétie, pour assister au célèbre pèlerinage d'Alaverdy. Le deuxième à Érivan et à Etchmiadzin, c'est-à-dire en Arménie russe. Le troisième à Gori et dans ses environs, là où la Géorgie prend le nom de Karthalinie.

I

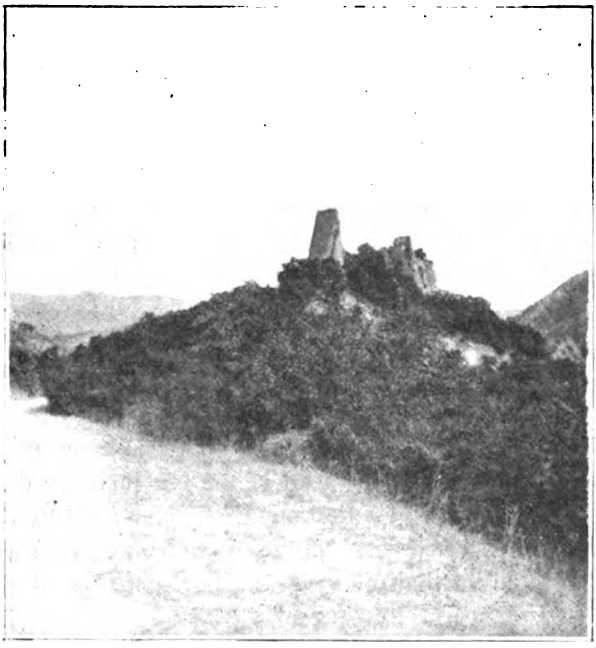
Pour gagner Alaverdy, suivons la route de Tiflis à Télaf; les 120 verstes, qui séparent ces deux villes, sont franchies en équipage de poste. Selon le désir du gouverneur du Caucase, j'étais accompagné du capitaine Dmitrief et escorté de schapars, c'est ainsi que l'on désigne les hommes de la police faisant leur service à cheval. Arrivé en Kakhétie, la route me parut d'abord monotone, mais bientôt elle devint charmante : je passai au pied d'une ancienne forteresse, Varpatissan, défendant un de ces nombreux défilés qui servaient de refuge aux Géorgiens pendant leurs guerres

1. Conférence donnée à la Société de Géographie dans la séance du 17 mars 1899.

Digitized by Google

incessantes avec les Persans. Je traversai le village Gourani habité par des Touchines appartenant à la famille des races géorgiennes.

Nous voici à 6 verstes de Télaf. Près la montagne Gombory, se trouve, dans une admirable situation, le monastère de Chouamti où je reçus l'hospitalité de l'évêque Kirion, un des rares archéologues géorgiens. L'église de ce couvent, construite à la fin du



RUINES SUR LA ROUTE DE TIFLIS A TÉLAF, ANCIENNE FORTERESSE.
(Photographie du baron de Baye).

xve siècle ou au commencement du xvie, ne manque pas d'intérêt. Elle a été érigée par Tinatine[1], épouse de Lévane II, roi de Kakhétie.

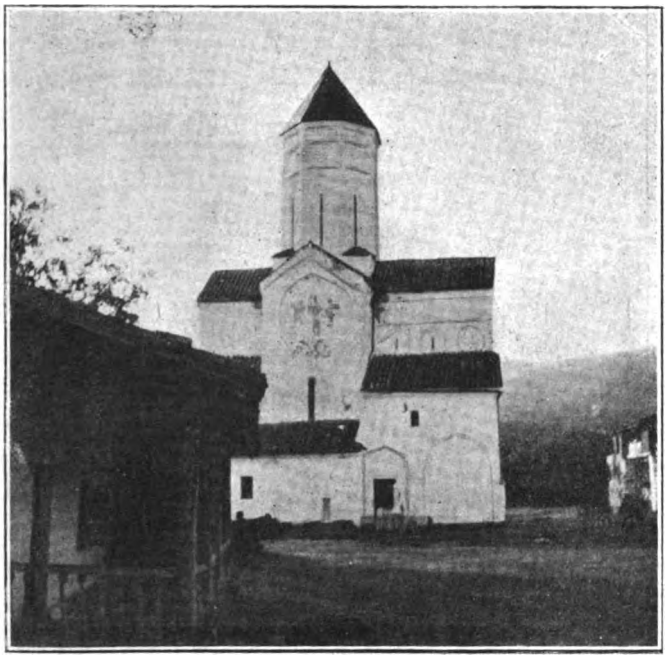
Arrivons bien vite à la ville de Télaf[2], située à 2,420 pieds au-dessus du niveau de la mer et comptant 13,753 habitants. On la

1. La reine Tinatine est morte en 1591.
2. Les Arméniens prétendent à tort que Télaf est une ville arménienne dont le nom signifierait bon séjour ; de *té*, signifiant ici, et *laf*, voulant dire bien. Les Géorgiens, les véritables fondateurs de Télaf, disent que ce mot tire son origine d'une essence de bois nommée en géorgien *téla*.

Digitized by Google

dit fondée vers la fin du IXe siècle ou le commencement du Xe par Kirik Ier, roi de Kakhétie (893-918). Néanmoins, elle n'est citée qu'à la fin du XIIIe siècle dans les chroniques géorgiennes.

Après la ruine de Grémi, par le schah Abbas, Télaf devint la résidence des rois de Kakhétie, et le roi de Géorgie[1], Héraclius II, y mourut. Les restes de l'ancienne forteresse, où se trouve le palais royal, subsistent encore. Télaf était jadis une ville purement géor-



MONASTÈRE DE CHOUAMTI, PRÈS TÉLAF (KAKHÉTIE).
(Photographie du baron de Baye.)

gienne; au XVIIe siècle, des Arméniens vinrent s'y fixer et adoptèrent la langue géorgienne.

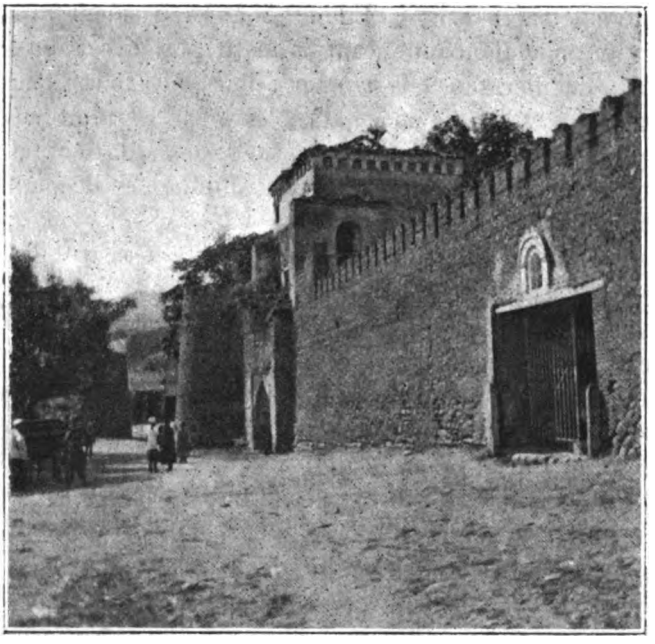
Après la visite des monuments de Télaf, nous franchîmes encore 8 verstes pour arriver à Tzinondali. L'hospitalité nous fut offerte dans le pavillon impérial situé au milieu de 350 décitines de vignes appartenant aux apanages impériaux. Ce magnifique do-

1. David le Restaurateur réunit la Kakhétie au royaume de Géorgie.

Digitized by Google

maine fut cédé à la couronne par le prince Tchavtchavadzé au prix de 1,100,000 roubles. Un excellent accueil nous était réservé par un de nos compatriotes, M. de Massonneau, qui possède une merveilleuse collection d'armes et de tapis. Ses connaissances sur la culture de la vigne et la fabrication du vin sont fort étendues.

Arrivons bien vite au but de notre voyage. Le 14/27 septembre a lieu le célèbre pèlerinage au monastère consacré à saint Georges



TÉLAF (KAKHÉTIE), LA FORTERESSE.
(Photographie du baron de Baye).

et désigné sous le nom d'Alaverdy. Nous voulûmes y assister. L'affluence était considérable, non seulement de Géorgiens des plaines et des montagnes, mais aussi d'Arméniens et de Musulmans. Avant de vous dépeindre le caractère de cette fête, unique dans son genre, je désire, si vous me le permettez, vous donner quelques détails sur l'origine du nom Alaverdy.

D'après Vakhouchte, il proviendrait de *mots* géorgiens dégénérés :

Alvan, nom d'une région voisine habitée par des Touchines, et

Digitized by Google

gverdy, pente ou versant d'une montagne. Telle en est l'étymologie scientifique et peu connue. Une autre dérive de l'une des traditions populaires qu'on aime à entendre raconter dans ces pays où les temps passés ont semé partout le charme et la poésie. Je vous résumerai la légende d'Alaverdy, trop longue pour que je vous la narre en détail.

Le roi de Kakhétie était à la chasse, et la reine, demeurée dans son château de Télaf, portait un triste regard vers la coupole du monastère de Saint-Georges. Elle fut douloureusement frappée par la voix d'un mendiant annonçant la disparition de ce saint temple, l'invasion des Persans et la naissance du schah Abbas. Peu après, on rapportait à la reine son mari, blessé par le tremblement de terre qui venait de détruire le monastère de Saint-Georges. Seul, un moine n'avait pas fui, restant au milieu des décombres du saint lieu.

Schah Abbas naquit, en effet, le jour de ce désastre. Cinquante ans après, dans le dessein de conquérir le Gourdjistan, il envahit la Kakhétie. Un certain Khio, valeureux chevalier géorgien, envoyé par son roi, apporta en présent au frère de la lune un panier de fruits. Le schah, après qu'il eut mangé une belle pomme, creusa du bout de son sabre un trou dans la terre, y jeta les pépins et fit dire au roi de Géorgie qu'il ne quitterait pas son royaume avant d'avoir goûté aux fruits produits par les arbres sortis de ces semences.

Khio jura la vengeance et le salut de son pays. Avant de se rendre au camp du roi, il alla trouver sa femme, la plus belle et la plus vertueuse parmi les Géorgiennes, elle se nommait Korochina.

Entre tous les chefs de l'armée d'Abbas, le khan Alla-Verdy se distinguait par son courage, il remportait toujours la victoire. Khio connaissait le tempérament d'Alla-Verdy, et, sacrifiant à sa patrie ce qu'il avait de plus cher au monde, supplia sa femme de se rendre auprès du khan, espérant que celui-ci, séduit par sa beauté, abandonnerait Abbas et porterait secours à l'armée géorgienne. Korochina obtempéra au désir de son mari. Frappé de sa beauté, le Persan accepta en effet d'agir contre son chef. Mais, craignant qu'il ne tînt pas sa promesse, l'héroïne voulut le tuer. Alors elle vit en songe un vieillard qui lui défendit de le mettre à mort, en lui annonçant que cet Alla-Verdy sauverait la Géorgie et ferait reconstruire le temple de Saint-Georges. Le lendemain, le khan par-

Digitized by Google

tit chasser au faucon dans la direction du dit monastère. Vers la fin de la chasse, le cavalier se heurta contre les ruines du cloître. Son oiseau de proie était allé se cacher sous les haillons d'un pauvre vieillard qui priait Dieu. Le khan voulut frapper l'ermite de son sabre. Mais, au moment où la lame allait atteindre ses cheveux blancs, elle se brisa; le cavalier tomba de sa monture et eut la main paralysée. Alla-Verdy s'humilia et promit au moine que,

PÈLERINAGE D'ALAVERDY, UN CAMPEMENT.
(Photographie du baron de Baye.)

si l'usage de la main lui était rendu, il consacrerait sa vie au service du peuple géorgien. Le moine exauça sa prière et un premier rayon du christianisme illumina les ténèbres de l'âme du musulman. Le soir même, l'ermite envoya Khio pour avertir le roi qu'Alla-Verdy était gagné à sa cause.

Les armées se rencontrèrent. Alla-Verdy, à la tête des Géorgiens, se rua contre les Persans qui furent défaits et prirent la fuite. La Géorgie était sauvée.

Digitized by Google

Khio avait été tué dans la mêlée et la belle Korochina épousa Alla-Verdy.

MONSEIGNEUR FLAVIAN, EXARQUE DE GÉORGIE.

Le Persan converti mourut en chrétien, destinant ses immenses trésors à la reconstruction du monastère de Saint-Georges, connu depuis sous le nom d'Alaverdy.

Digitized by Google

Bientôt le monastère sortit de ses ruines et reprit son antique splendeur. Les Géorgiens vinrent en foule pour la consécration du saint édifice apportant chacun, selon l'usage local, un mouton et un bourdiouk, c'est-à-dire une outre de vin. Comme on avait l'habitude, avant de boire à la santé des convives, d'invoquer le nom d'un saint, le vieil ermite courbé sous le faix des ans, témoin

PÈLERINAGE D'ALAVERDY,
GÉORGIEN PORTANT UN MOUTON DESTINÉ A ÊTRE SACRIFIÉ.
(Photographie du baron de Baye.)

de la chute et de la reconstruction du temple, invita les assistants à évoquer le nom d'Alla-Verdy. Pour la première fois, ce nom retentit en ce lieu. Les Géorgiens adoptèrent cette acclamation qui leur devint chère, acclamation conservée à travers les siècles et gravée sur les coupes nommées « azarpèches » qui, dans les festins, passent de main en main et dans lesquelles toutes les lèvres puisent le vin.

Cette légende explique à la fois l'origine du mot Alaverdy tant

Digitized by Google

de fois répété dans les repas, et du nom donné au monastère où nous allons nous rendre.

La veille et l'avant-veille du 27 septembre, les routes sont encombrées de caravanes affluant de toutes parts vers l'église d'Alaverdy, située à 20 kilomètres de Télaf, dans la vallée de l'Alazan. Les arbas, couvertes de tapis orientaux, traînées par des buffles, se succèdent lentement ; elles portent des femmes tatares voilées,

PÈLERINAGE D'ALAVERDY, GROUPE DE KISTINES.

(Photographie du baron de Baye.)

ou des princesses géorgiennes. Les princesses, aux yeux en amande et aux longues boucles noires, ont revêtu leurs plus brillants ajustements. Les princes caracolent sur leurs montures. On traverse des villages et des jardins où les vignes grimpent capricieusement aux arbres, les parant de leurs feuilles rougissantes et garnissant leurs branchages de pampres noirs ou dorés. A travers un nuage de poussière, la cathédrale d'Alaverdy apparaît, émergeant de la noire enceinte de murailles crénelées ; sa silhouette blanche et hardie se profile éclatante sur un ciel admirablement bleu.

Digitized by Google

Quinze mille pèlerins, accourus de loin et de près, ont jeté la vie dans cette grande solitude. Les troupeaux de moutons forment des tas neigeux surmontés d'une forêt de cornes longues et recourbées. Les buffles indolents se reposent. Les chevaux nombreux sont attachés aux arbres. Les gens qu'ils ont amenés dorment sous leurs pittoresques campements, ou bien se précipitent en masse du côté de la fête. Ce concours immense de populations si variées forme un

PÈLERINAGE D'ALAVERDY, GROUPE DE TOUCHINES.
(Photographie du baron de Baye.)

remous humain. L'œil ébloui d'un tel spectacle s'arrête sur les parures des femmes et les armes des hommes brillant au soleil.

Ce monastère aurait été fondé au VIe siècle par saint Josèphe, un des treize pères syriens. Au IXe siècle, la cathédrale fut érigée dans le style qu'elle a conservé jusqu'à ce jour. En 1530, un violent tremblement de terre détruisit la coupole qui, peu après, fut réédifiée.

Au XVIIe siècle, dans l'intérieur de l'enceinte, il existait un palais habité par les khans qui administraient la Kakhétie sous le règne

Digitized by Google

du schah Abbas. Ce palais est détruit. Mentionnons que, malgré les vicissitudes des temps et les invasions successives, la sacristie de la cathédrale conserve encore des objets d'art du plus haut intérêt.

Mais revenons au pèlerinage. Dès la veille, on sacrifie ou on lâche dans l'enceinte des poules et surtout des coqs, apportés comme offrandes. On leur coupe le cou pour asperger de leur sang les murailles extérieures.

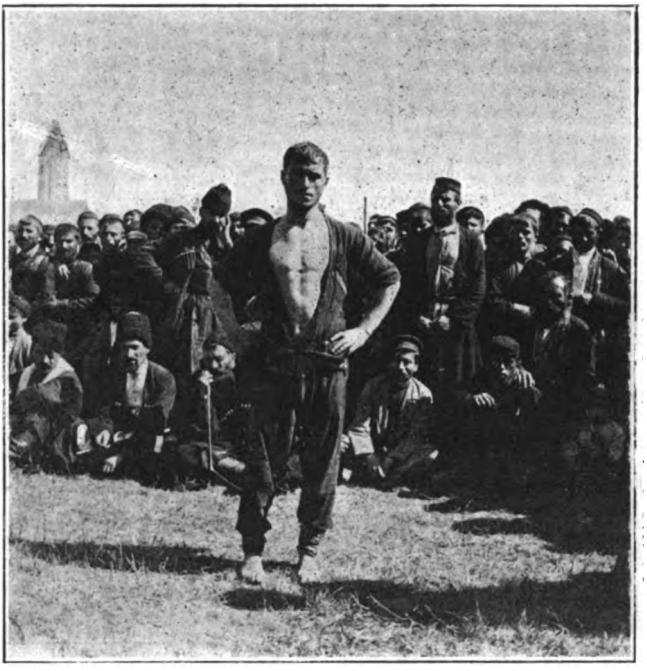
PÈLERINAGE D'ALAVERDY, FEMME PCHAVE.
(Photographie du baron de Baye.)

Les alentours du couvent forment un immense camp. Les pèlerins passent la nuit soit sous des tentes, soit sous des huttes de branchages, d'autres sur des arbas. Dès le matin, cette fourmilière humaine se met en mouvement. L'exarque de Géorgie arrive, précédé de son étendard, les cloches sonnent, des chœurs sont chantés et ces sons se mêlent aux bruits de la foule. On se prosterne sur le passage du prélat.

Pendant la célébration de l'office, les pèlerins vont prendre dans le troupeau qu'ils ont amené des moutons pour les sacrifier. Un

Digitized by Google

moine géorgien les bénit, puis, avec un cierge, brûle en forme de croix la laine sur la tête de l'animal. Ensuite, après lui avoir tranché la tête, on offre au monastère la toison et le tiers de la chair de la victime. C'est ainsi que durant le pèlerinage, 750 moutons et 2 bœufs ont été immolés. Du reste, les coutumes usitées sont pour la plupart païennes, comme, par exemple, celle d'entourer d'un gros fil les murs extérieurs de l'église. Depuis des siècles, se réu-



PÈLERINAGE D'ALAVERDY, UN LUTTEUR GÉORGIEN.
(Photographie du baron de Baye.)

nissent ici, une fois par an, non seulement les Géorgiens de Kakhétie et de Karthalinie, mais encore des montagnards et des mahométans d'origines diverses.

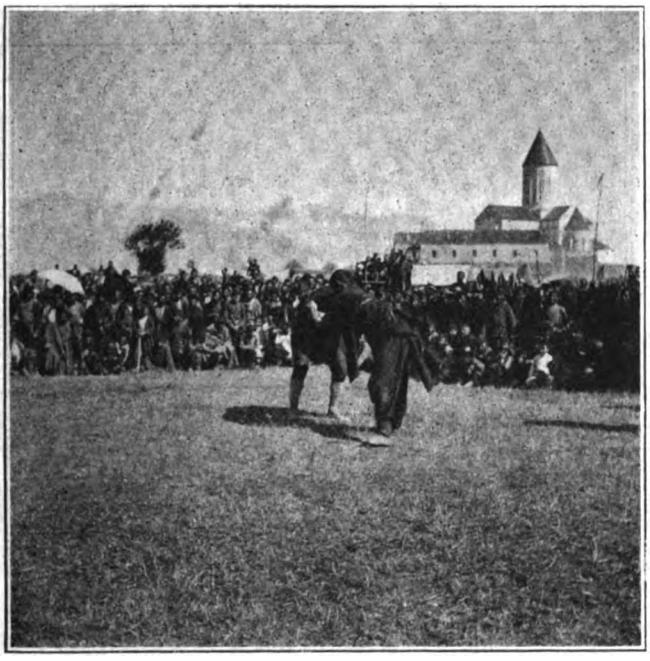
Sortons de l'enceinte par la grande porte surmontée du clocher à la droite duquel se trouve une assez pauvre habitation où l'exarque a élu domicile.

Voici des groupes de Kistines, autrement dit des Tchétchènes, du versant méridional du Caucase, pour la plupart mahométans. Les femmes portent des corsages ruisselant de parures.

Digitized by Google

Plus loin nous voyons des Khevsoures; ils ne descendent pas des croisés, comme on le suppose généralement, mais représentent des Géorgiens montagnards, chrétiens qui n'ont du culte que les marques extérieures.

Plus loin encore, nous apercevons des Touchines et des Pchaves, Géorgiens envoyés jadis dans les montagnes pour former une barrière contre les Lesghiens du Daghestan. Les Touchines ont conservé



PÈLERINAGE D'ALAVERDY, COMBAT ENTRE UN GÉORGIEN ET UN TATARE.
(Photographie du baron de Baye.)

la plus ancienne et la plus pure langue géorgienne. Les Khevsoures et les Pchaves[1] portent souvent encore des cottes de mailles et se servent de boucliers; les auteurs musulmans les nomment Kara-Kalkany, ce qui signifie les noirs boucliers.

Au milieu de ces éléments divers, les Géorgiens de la plaine forment de nombreux groupes. Ici, l'on dîne en chantant; là, on danse la lesghinka. Ici, l'on écoute un mestviré qui, sur un rythme

1. Mentionnés dans les anciennes annales géorgiennes sous le nom de Pkhovely.

Digitized by Google

monotone, psalmodie de vieilles légendes en vers; là, un cercle entoure des lutteurs. Un Géorgien réputé pour sa force se prépare au combat contre un Tatare. Les assistants se passionnent pour ces combats corps à corps, ils se tiennent par la ceinture jusqu'à ce que le plus fort ait terrassé son adversaire. Les gardiens de la fête (quelle curieuse police!) ont de la peine à contenir les assistants qui, volontiers, prendraient parti pour l'un ou l'autre des combattants et en viendraient aux mains.

PÈLERINAGE D'ALAVERDY, LA POLICE.
(Photographie du baron de Baye.)

Les pugilats, les danses, les repas accompagnés de copieuses libations donnent un caractère de gaieté très pittoresque à cette foule qui perpétue annuellement les anciennes coutumes locales, mélange de paganisme et de christianisme, d'amusements profanes et de préoccupations religieuses, de chants, de danses, de musique entraînante et douce, de combats féroces. La journée se termine parfois tragiquement, car tous ces hommes sont armés et beaucoup subissent l'empire du vin.

Les Arméniens vont là uniquement pour gagner de l'argent.

Digitized by Google

Les musulmans sont les plus curieux à observer :

Lesghiens venus du Daghestan, Tatares des districts de Télaf et de Zakataly, restes des Hordes de Mongolie fortement mélangés avec des indigènes. Les femmes tatares, couvertes de bijoux, sont, à l'aide d'une étoffe, littéralement muselées. En prononçant ce mot de Tatares, je me sers d'un terme vague, s'appliquant à une quantité de populations de la Transcaucasie, si enchevêtrées les unes

PÈLERINAGE D'ALAVERDY, GROUPE DE FEMMES TATARES.
(Photographie du baron de Baye.)

dans les autres qu'il est difficile de les classer scientifiquement. Il existe même des Géorgiens convertis à l'islamisme vers le XVe siècle, ils ont pris le costume et la langue des Tatares.

J'ai été frappé de voir tous ces mahométans accourus vers ce vieux sanctuaire prendre part à une fête chrétienne, sur le sol même où le croissant et la croix, symboles ennemis, se sont disputé la suprématie politique et religieuse ; sur ce sol où, depuis sainte Nina, l'illuminatrice de la Géorgie, des torrents de sang ont été versés par

Digitized by Google

les valeureux Géorgiens pour leur patrie et pour leur foi. Et voilà que ces peuples, hier encore ennemis, viennent maintenant, mus par une attraction invincible, vers un même sanctuaire pour s'associer aux mêmes cérémonies que les chrétiens. Je vous avouerai que je fus vivement impressionné en voyant ces musulmans pénétrer en masse, spontanément, dans la cathédrale; les hommes conservant leur coiffure, les femmes surchargées de parures, tous portant un

PÈLERINAGE D'ALAVERDY, JEUNE FILLE TATARE.
(Photographie du baron de Baye.)

passage du Coran en guise d'amulette. Ils avaient des regards interrogateurs, des regards d'enfants émus, éblouis par la splendeur du lieu; le trouble de leur âme se traduisait par l'expression de leurs visages. Naïvement, ils frottaient de leurs mains ces vieux murs encore chargés de fresques et se frottaient ensuite le corps de la même manière.

En les considérant, mes regards se portaient plus haut jusqu'à ces rangées de saints, peints sur les murailles, selon la manière byzantine, dans leur pompeux apparat, mais mutilés à coups de sabre

Digitized by Google

lors des invasions. Puis, reprenant mes observations, je voyais ces musulmans se prosterner devant les reliques de saint Joseph, jeter un baiser sauvage à l'image de saint Georges, debout dans une auréole d'or, de rubis et de turquoises. Le baiser d'un musulman sur l'icône du protecteur de la Géorgie chrétienne est une énigme, car, à côté de l'action matérielle, il y a l'impulsion morale.

Près du portail, je photographiai une jeune fille tatare parée comme une châsse, elle faisait partie d'une nombreuse bande de

PÈLERINAGE D'ALAVERDY, GÉORGIENNES PRENANT LEUR REPAS.
(Photographie du baron de Baye.)

pèlerins. Pour quelques roubles, j'achetai d'elle les bijoux qui m'intéressaient, et je suivis la jeune Tatare et sa famille. Poussés soit par un retour vers l'atavisme, soit par un sentiment d'impulsion aussi indéfini que profond, ils allaient sans comprendre, vénérer ces antiques vestiges, ces monuments historiques. Ils couraient faire brûler des cierges, puis leurs yeux scrutateurs s'arrêtaient çà et là, tout les frappait, mais tout restait incompris; ils se prosternaient gauchement et, se relevant, regardaient immobiles et rêveurs les lueurs des cierges.

Digitized by Google

Dans ces gestes il n'y avait rien d'imitatif, car, aussitôt la cérémonie terminée, les Géorgiens étaient partis pour manger, boire et chanter, l'odeur de l'encens s'était déjà évaporée. Le grand monument, fier dans sa vétusté, survivant des invasions, des tremblements de terre, des injures des siècles, témoin de combats sanglants, souillé et profané par les musulmans barbares, recevait, dans son silence et dans sa majesté, l'audience muette de ces musulmans accourus de si loin. Ils ne venaient plus exiger à main armée le tribut du Géorgien et piller ses richesses, mais promener en ces lieux leur âme vaguement inquiète, sacrifier des moutons, des coqs, brûler des cierges et surtout s'incliner devant ces symboles qui, malgré des siècles de luttes, de haine, sont restés debout comme un rempart impérissable de la civilisation contre la barbarie asiatique.

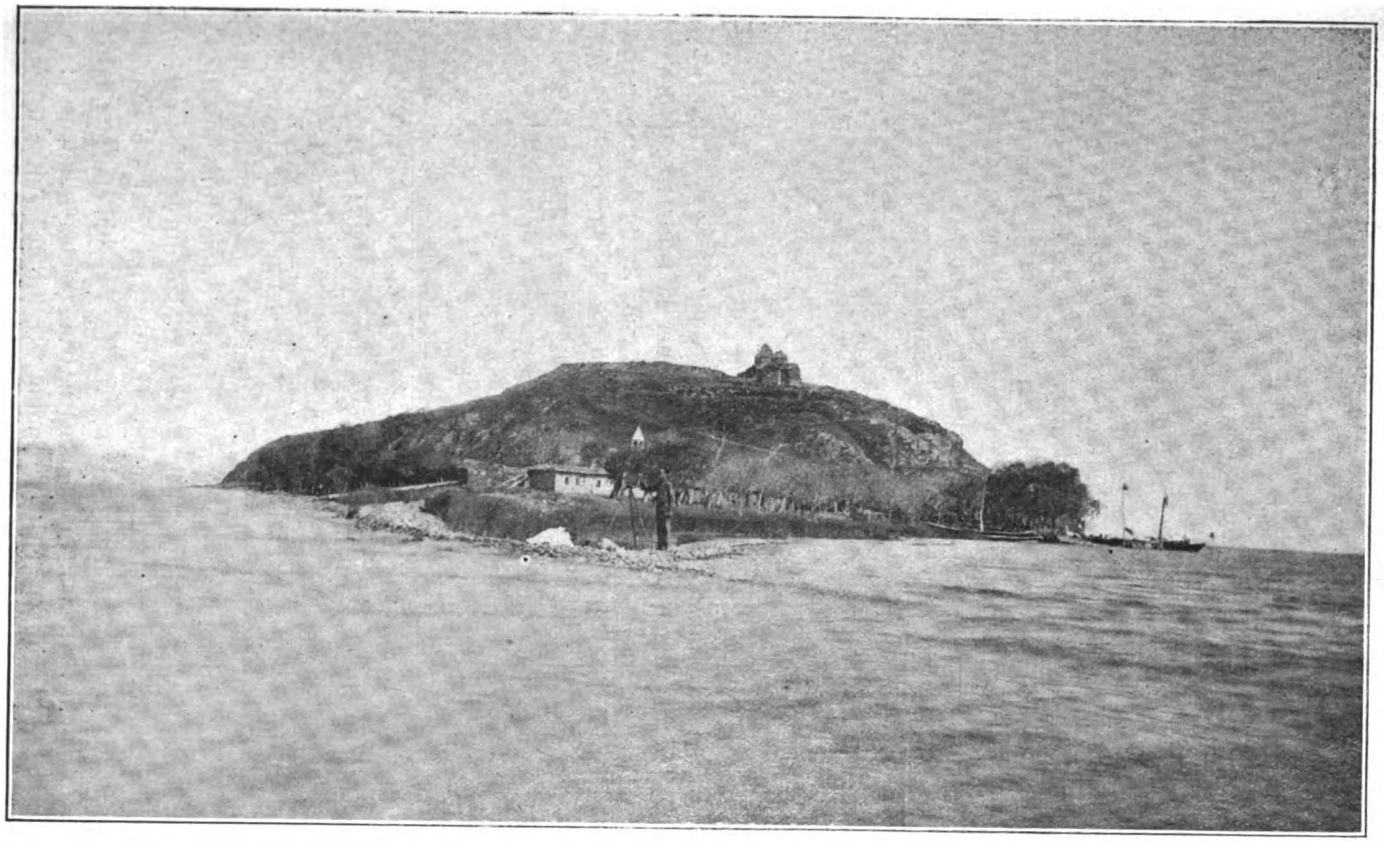
II

Pour se rendre de Tiflis à Erivan, on parcourt les 88 premières verstes en chemin de fer, on quitte le wagon à la station Axtafa, près d'un village tatare, pour continuer la route en voiture de poste. On traverse d'abord un pays plat; la première station « Ozountala » est habitée par des Tatares, la deuxième « Karavanséraï », par des Arméniens. A partir de ce relai, on longe le cours inférieur de la rivière Axtafa, la vallée devient alors très pittoresque, surtout aux environs de Délijane habité par des Tatares, des Molokans et des Arméniens.

Après avoir passé Délijane, la route escalade les montagnes de Shah-Dagh couvertes d'épaisses forêts, et le col d'Echek-Maïdan à une hauteur de 2,170 mètres. Nous voici au village de Siméonovka, peuplé de Molokans, sectaires russes exilés au Caucase. Tout à coup, on aperçoit le lac Gok-Tcha[1] encadré dans des montagnes de porphyre. Le coup d'œil est grandiose, mais triste. Cette nappe d'eau d'un bleu sombre, presque noir, mesure 70 verstes de longueur et 30 dans sa plus grande largeur. Des rochers à l'aspect désolé l'entourent; la route qui y accède,

1. Lac Gok-Tcha ou Sévanga, 1,932 mètres d'altitude. Les Turcs appellent ce lac « Koutche-Daria », la mer bleue; les Persans « Deria-i-chirin », le lac doux; les Arméniens « Kiegharkounik », village royal. On le nomme aussi en arménien « Dzov-Kiéghamaï », la mer de Kiégham, du nom d'un roi d'Arménie.

Digitized by Google

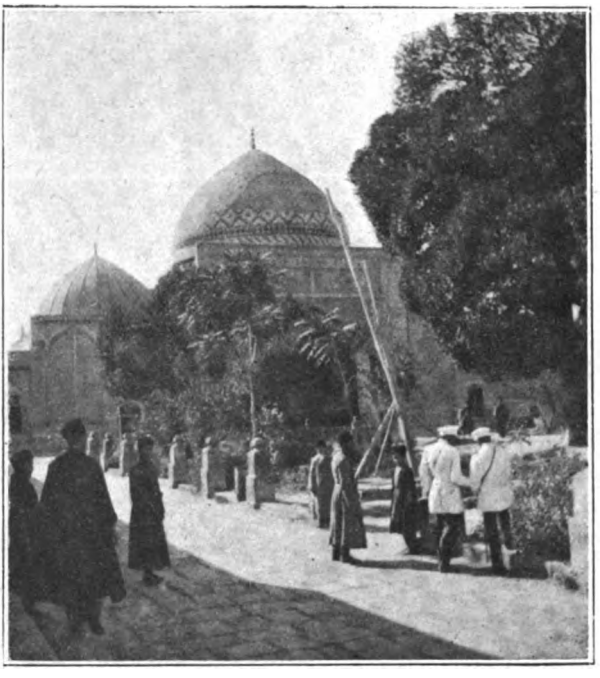


LE MONASTÈRE ARMÉNIEN SÉVANGUÉ, SUR LE LAC GOK-TCHA.

Digitized by Google

pratiquée en lacets dans le flanc de la montagne, très sûre actuellement, était autrefois justement redoutée : passage du Gok-Tcha, dit un ancien dicton arménien, passage de mort.

Dans une île, se trouve un couvent arménien nommé Sévangué. Les portes de l'église, sculptées sur bois, sont célèbres par leur antiquité et leur travail tout à fait remarquable. Des Anglais ont voulu les acheter, les moines s'y sont refusés. Ce refus ne les a

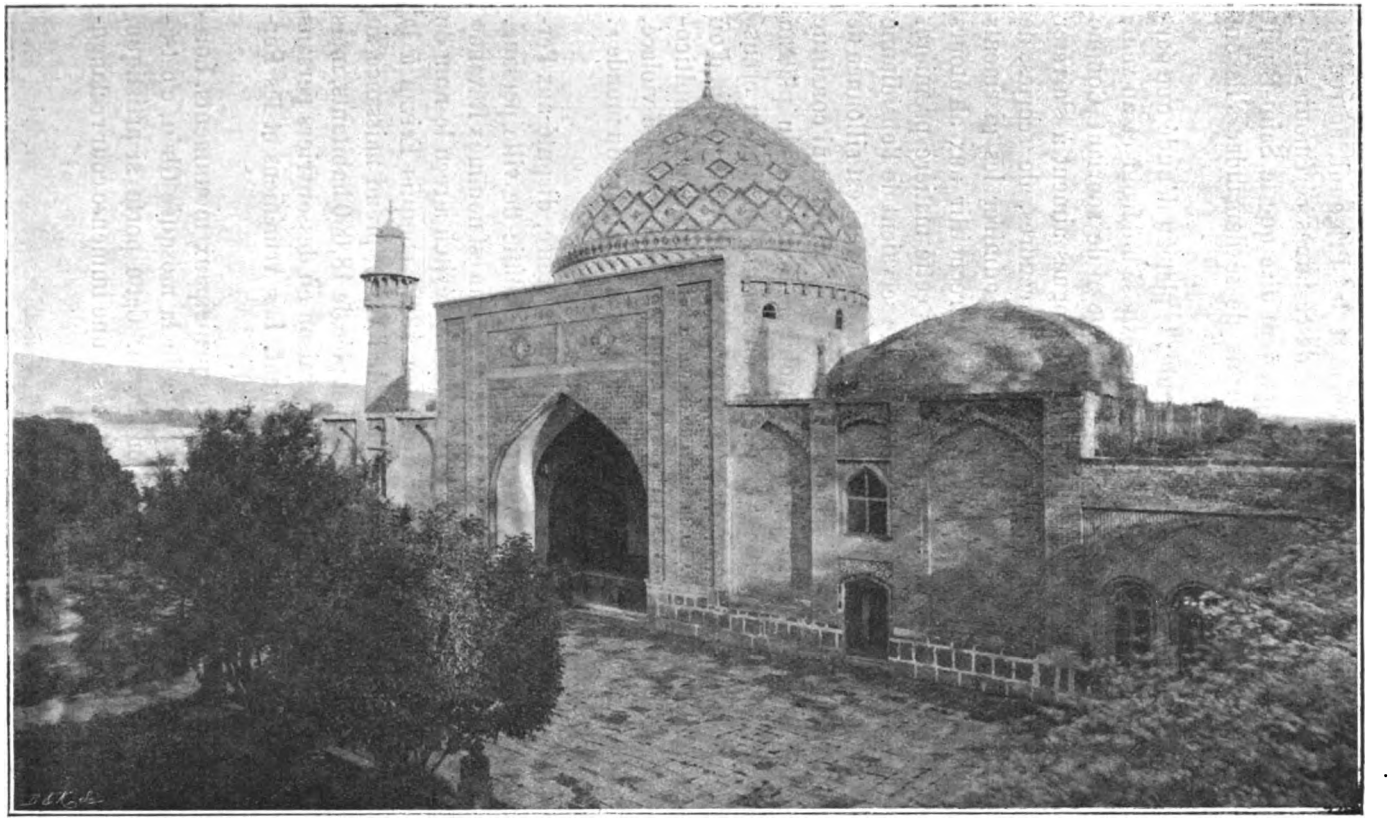


ÉRIVAN, MOSQUÉE GHÉU.
(Photographie du baron de Baye.)

sans doute pas découragés, car, peu de temps après, les portes furent volées par des Kurdes. Celui qui avait opéré mourut subitement. Les Kurdes, considérant sa mort comme une punition, rendirent les portes au couvent et les Anglais durent s'en passer.

Toujours sur les bords du lac, se trouve un relai à Elénovka, village triste dans une morne nature. Il y a là 360 maisons habitées par des Russes appartenant à trois sectes religieuses : les Soubotnik, dont le culte ressemble à celui des Juifs; les Mo-

Digitized by Google



ÉRIVAN, MOSQUÉE GHÉU.

Digitized by Google

lokans[1], buveurs de lait en carême, et les Prigouni, autrement dits sauteurs. Ces derniers, à la fin de certaines cérémonies religieuses, se mettent à sauter, ce qui veut dire que le Saint-Esprit est descendu sur eux. Il est permis de se demander s'ils ont l'esprit sain.

Nous sommes à une grande altitude; le plateau dénudé que parcourt le chemin d'Elénovka à Erivan, exposé au froid et au vent, brûlé par le soleil, n'a rien de pittoresque ni de souriant. Comme consolation, les géologues et les archéologues aiment à s'arrêter au milieu de ces solitudes couvertes de cendres, de scories, de débris volcaniques de toute sorte, pour admirer les gisements d'obsidienne d'une grande capacité, et recueillir aux alentours des armes et des instruments taillés dans cette matière première. Nous savons que les anciens Mexicains se servaient de l'obsidienne pour la fabrication de ces mêmes objets. La route est sillonnée de charrettes contenant d'immenses blocs de sel gemme qui constitue une des richesses du pays. Nous voici à l'extrémité du plateau aride, nous descendons vers Erivan en suivant un chemin creusé dans les rochers. Cette ville apparaît comme un vaste jardin d'où émergent la coupole brillante d'une église et les dômes multicolores des mosquées. Comme fond du décor, un nuage violacé, surmonté d'une pyramide de neige, l'Ararat, « la mère du monde ». Ce panorama est vraiment grandiose.

Erivan, dont je n'ai pas à vous faire l'histoire, disputé aux Persans par les Turcs, a conservé sa physionomie de ville persane. Situé à 3,229 pieds au-dessus de la mer, Erivan est nommé « Révane » par les auteurs orientaux. Le général Paskévitch a reçu le nom de Paskévitch-Erivansky pour avoir, en 1827, conquis Erivan à la Russie. La rivière Zanga, affluent de l'Araxe, prend naissance au lac Gok-Tcha et arrose cette ville peuplée de 18,000 habitants, mais ce chiffre monte à 28,000 dans la saison où des ouvriers persans viennent y séjourner temporairement. Les Arméniens et les Persans sont à peu près en nombre égal.

Passons rapidement en revue les principaux monuments. Lorsqu'on se trouve en face de la porte de la mosquée Ghéu, c'est-à-dire bleue, on se croirait en Perse. Cette porte si artistique, flanquée d'un minaret, donne accès à une immense cour rectangu-

1. De *moloko* (lait).

Digitized by Google

laire. Au milieu des deux côtés de la largeur, se trouve une mosquée; au nord, celle pour l'été; au sud, celle pour l'hiver. Les deux longueurs du rectangle sont formées d'une épaisse muraille dans laquelle se trouvent des cases servant de logement aux moulla et aux moines. Le milieu de cette vaste cour est occupé par un grand bassin pour les ablutions, entouré d'un jardin ombragé par des arbres séculaires (*ulmus campestris*, var. *umbraculifera*) nommés en persan « nalbandé ». Voilà le passé d'Erivan, voilà son

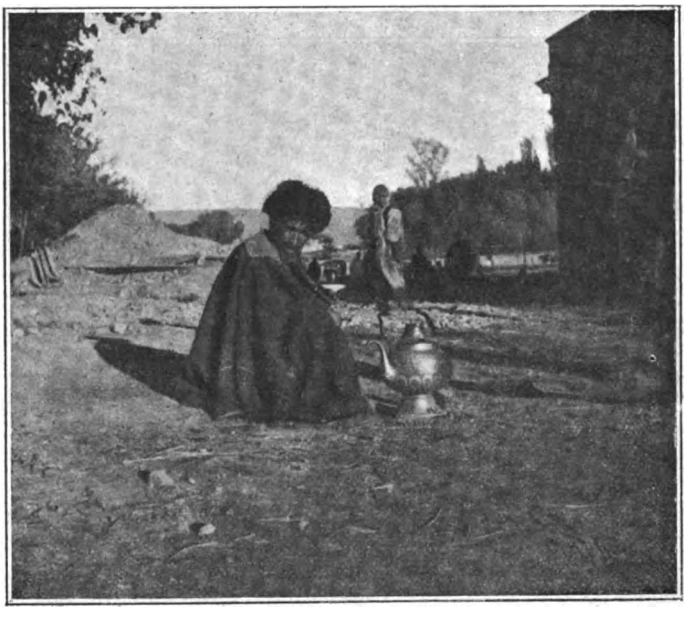
AU BAZAR D'ÉRIVAN, TATARES ET ARMÉNIENNES.
(Photographie du baron de Baye.)

histoire et la perpétuation de la civilisation asiatique immuable et endormie. Les mosquées ne sont plus que des témoins de son antique splendeur et de sa suprématie, et les moulla nous apparaissent figés dans cette immobilité matérielle et morale, imposée par leur religion.

Le sang, ce sang agissant de fils de races jadis dominatrices, vous le retrouvez au maïdan, au bazar, chez les Persans qui s'adon-

Digitized by Google

nent au commerce, chez ces Tartares qui travaillent comme des bêtes de somme. Ces éléments trouvent une concurrence chez les Arméniens, plus vifs, spéculateurs consommés, mettant à profit la stabilité établie par la Russie, et prospérant sur les ruines de la puissance persane; ils utilisent, monopolisent entre leurs mains les richesses locales et font travailler l'indigène à leur profit. Le bazar est bien curieux. Au milieu de ces Tatares porte-faix (mou-



AU BAZAR D'ÉRIVAN, TATARE PRENANT LE THÉ.
(Photographie du baron de Baye.)

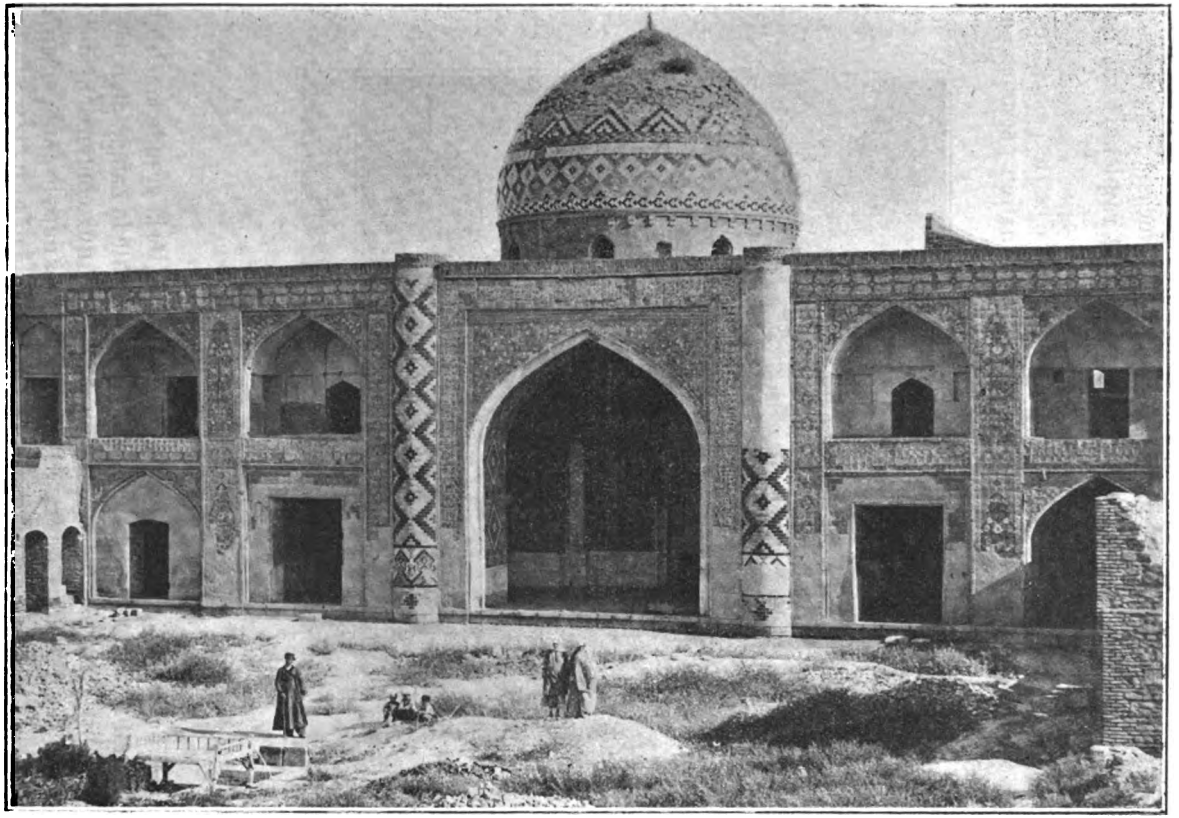
cha), de ces marchands arméniens et persans, j'ai vu des Nestoriens et des Kurdes.

Il existe deux karavanséraï à Erivan; l'un d'eux[1] contient une fabrique de poteries où l'on vend annuellement pour plus de 8,000 roubles de marchandises; elle ne fonctionne que trois mois de l'année; plus de 50 Persans y sont employés; ils aiment à couvrir les vases d'un émail bleu turquoise.

Mentionnons encore une mosquée qui ne sert plus au culte et qui tombe en ruine; on la nomme « Kala Metchedé », c'est-à-dire

1. Ce karavanséraï nommé « Gourdjy » est très ancien.

Digitized by Google

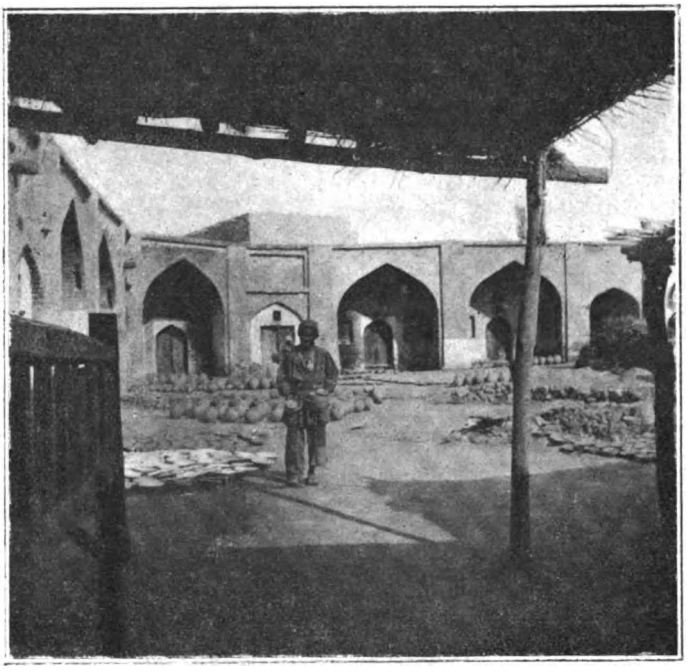


ÉRIVAN, MOSQUÉE DE LA FORTERESSE.

Digitized by Google

mosquée de la forteresse. Ce monument pourrait encore être sauvé ; il le mérite, car il est un beau spécimen de l'art persan. Malheureusement, les Anglais qui viennent en Transcaucasie s'acharnent à dégarnir ces vieux murs de leur revêtement resplendissant de briques émaillées.

Voici un autre édifice digne d'être visité, c'est le palais des Sardares, gouverneurs d'Erivan sous la domination persane. La

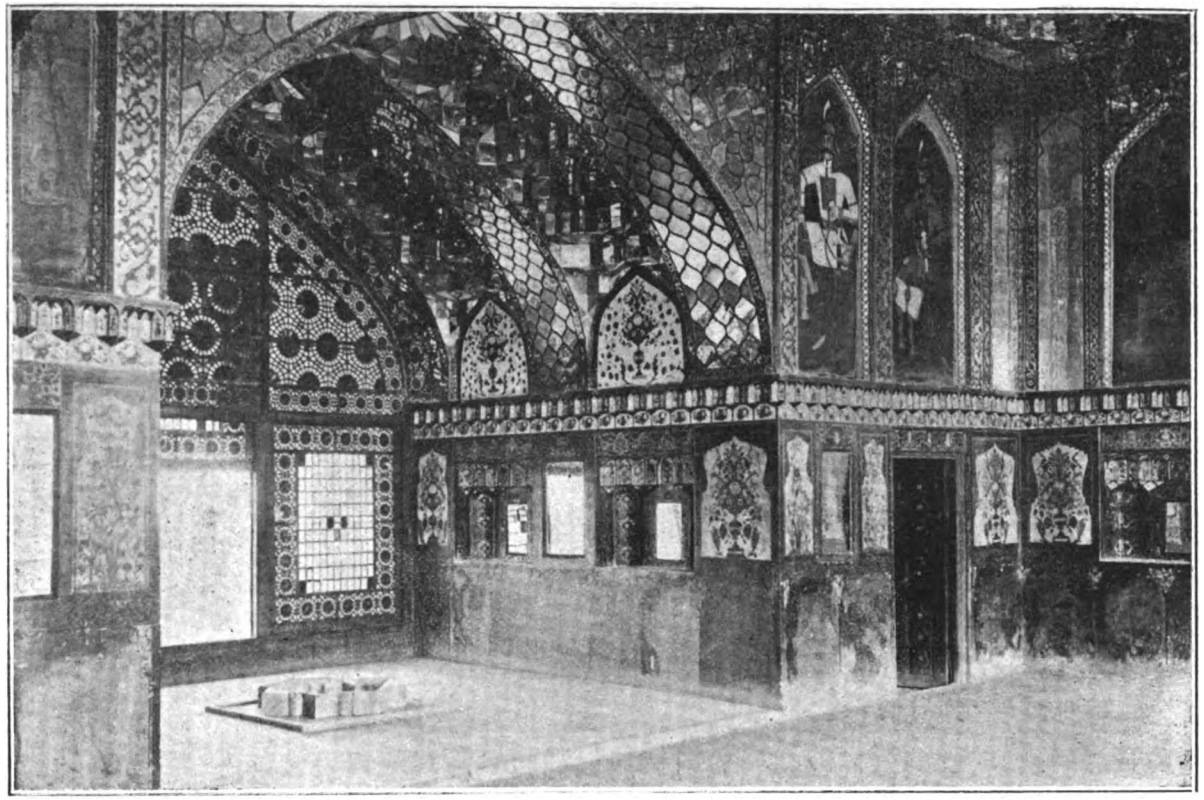


ÉRIVAN, FABRIQUE DE POTERIES.
(Photographie du baron de Baye.)

salle des glaces en est la curiosité principale. De la grande fenêtre, on embrasse une belle vue. A vos pieds serpente la Zanga, au delà, on voit les admirables jardins des Sardares qui contenaient des pavillons, des bains, des caves richement ornés dans le goût persan. Tous ces monuments ont malheureusement été détruits il y a trois ans. Enfin, dans le lointain, une nuée rose cache la base mais ne voile pas le sommet de l'Ararat.

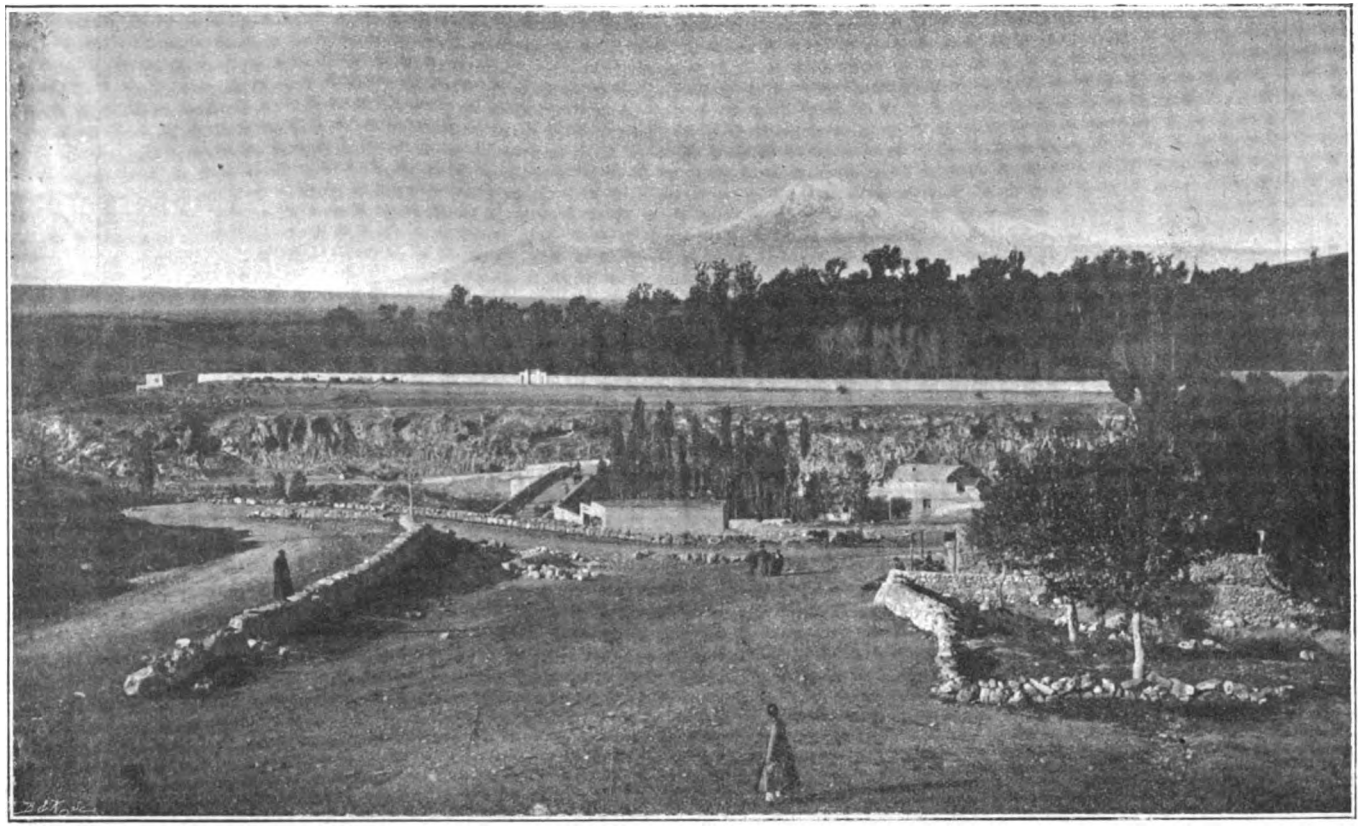
C'est avec un descendant des Sardares d'Erivan nommé Agha-

Digitized by Google



ÉRIVAN, PALAIS DES SARDARES, SALLE DES GLACES.

Digitized by Google



ÉRIVAN, VUE DU JARDIN DES SARDARES ET DE L'ARARAT.

Digitized by Google

MONASTERE D'ETCHMIADZIN.

Digitized by Google

Khan-Erivansky que j'ai fait l'excursion obligatoire à Etchmiadzin[1].

Pour y arriver, on passe près des rizières, on traverse des espaces désolés et arides; parfois on voit de ces plantes rougeâtres qui trahissent la présence du sel dans la terre. Quelques champs de cotonniers[2] indiquent que l'on approche du village Vagarchapate. Sainte-Ripsine, ancienne église abandonnée, actuellement en voie de restauration, entourée de murs noirs, apparaît tout d'abord. Cette église a servi de refuge à des faux monnayeurs.

UN CAMPEMENT DE KURDES.
(Photographie du baron de Baye.)

Nous voici au couvent d'Etchmiadzin, tout étranger y est le bienvenu; et je ne saurai assez dire combien les moines, presque tous évêques, ont été, à mon égard, aimables et empressés. Malgré ma reconnaissance, je dois être sincère avec mes auditeurs. Ce couvent m'a paru être plutôt un centre politique qu'un centre religieux.

1. A 18 verstes à l'ouest d'Erivan.
2. Les environs d'Erivan produisent annuellement près de 2,000 pouds de coton.

Digitized by Google

Le Catholicos est un très respectable vieillard qui reçoit les étrangers avec affabilité; il possède un esprit très fin, très diplomate; on dit que dans ses sermons il parle volontiers par paraboles. On rapporte que dans une audience il fit la réponse suivante à l'empereur de Russie qui lui exprimait son désir de voir les Arméniens se joindre à l'Église orthodoxe. « Les diverses Églises forment comme une corbeille de belles fleurs dont chacune exhale un parfum agréable à Dieu. »

KURDES VENANT D'AYRIDJA ET ALLANT HIVERNER AU PIED DE L'ARARAT.
(Photographie du baron de Baye.)

La plaine où est situé le monastère se trouve à 2,837 pieds au-dessus de la mer. D'épaisses murailles entourent l'académie ecclésiastique, les cellules très confortables des moines, la bibliothèque, la maison du Catholicos et la cathédrale. Une tradition fait remonter la fondation de cet édifice au IVe siècle, mais il ne conserve aucune trace de cette lointaine origine; il apparaît comme un monument du XVe siècle, époque qui correspond à la date du transfèrement du siège patriarcal à Etchmiadzin (1441). Les peintures murales de la coupole sont inspirées de l'art persan.

Digitized by Google

L'antiquité des reliques conservées dans la sacristie, principalement la sainte lance, a été contestée par des savants beaucoup plus compétents que moi en la matière[1]. Les archives du monastère ayant malheureusement disparu, il n'existe aucun renseignement sur les objets réunis dans le trésor. En ces murs on a peu souci des études archéologiques, historiques et artistiques; toutes les préoccupations sont pour les temps présents et les ques-

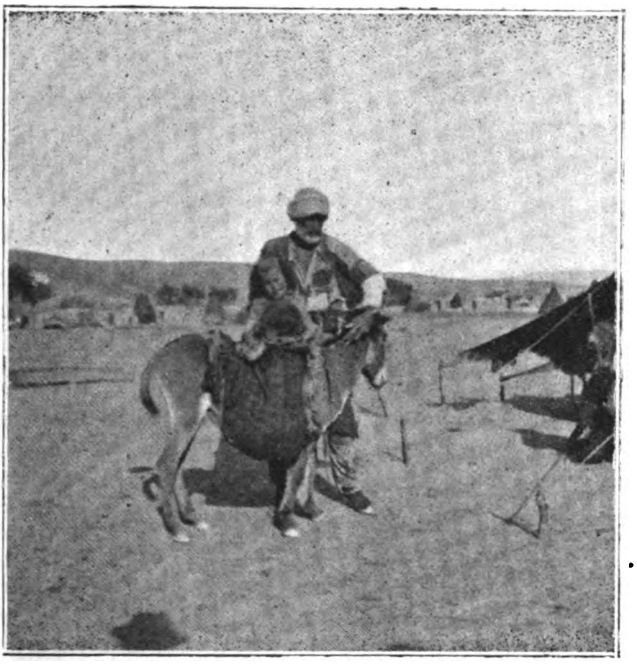
FILLE KURDE.
(Photographie du baron de Baye.)

tions d'actualité. Ceux qui soupçonnent qu'il se trouve là de grandes sympathies pour l'Angleterre pourraient bien ne pas se tromper. Dans tous les cas, l'Angleterre fait tout pour les provoquer sur ce sol voisin de la Turquie d'Asie. Les nombreux Anglais soi-disant excursionnistes, chasseurs, ou hommes d'affaires qui se rendent en Transcaucasie ont peut-être d'autres pensées que de déshabiller les mosquées, de tuer un rare gibier, de fonder des

1. F. de Mély, *Les reliques de Constantinople au XIIIe siècle. La Sainte Lance* (*Extr. de la Revue de l'art chrétien*, 1897).

Digitized by Google

usines et d'exploiter des mines. Ces pensées, je les laisse deviner à ceux qui font de l'ethnographie politique. Si nous avons plaint les Arméniens de Turquie, et si nous avons été indignés des massacres dont ils ont été victimes, nous devons reconnaître que les Arméniens sujets russes sont très heureux. Ils s'enrichissent de jour en jour, grâce à leur génie des affaires et aussi grâce à la pacification de la Transcaucasie par la Russie. Il semble que,



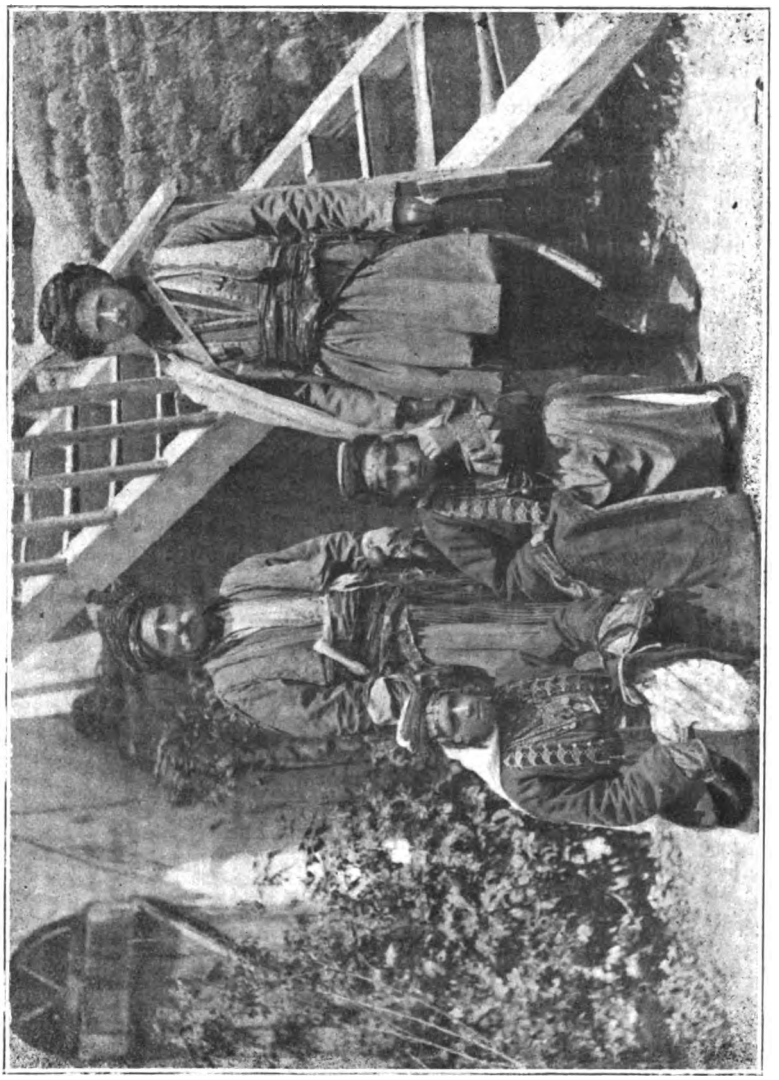
KURDES VENANT D'AYRIDJA ET ALLANT HIVERNER AU PIED DE L'ARARAT.
(Photographie du baron de Baye.)

jouissant de nombreux privilèges, la sagesse devrait leur interdire d'avoir des vues et des tendances non conformes à celles du gouvernement qui leur permet de prospérer dans une telle proportion. Dans la Transcaucasie, le commerce, les banques, la presse sont presque exclusivement entre leurs mains.

Avant de quitter Erivan, nous avons visité, près du village de Tokmakkhan, un campement de Kurdes nomades. Ces Kurdes venaient d'Ayridja et allaient hiverner avec leurs troupeaux au pied de l'Ararat. Parmi cette petite bande, j'ai remarqué des types

Digitized by Google

bien curieux, entre autres une jeune fille aux traits un peu durs, mais d'une grande régularité, au maintien plein de dignité quoiqu'elle fût couverte de haillons.



KURDES DE LA SECTE DES YÉSIDES, ADORATEURS DU DIABLE.

Les enfants sont transportés dans des sacs pendant de chaque côté d'un âne. Les Kurdes de la Transcaucasie habitent principalement près des frontières de la Perse et de la Turquie. Ils sont

Digitized by Google

pour la plupart mahométans-sunnites, mais plusieurs centaines appartiennent à la secte Yésides[1]. On regarde ces dernières avec une sorte d'épouvante comme étant les adorateurs du diable. Le temps ne nous permet pas de vous retenir plus longtemps aux environs d'Erivan. Passons à la troisième partie de notre séjour en Transcaucasie.

BARON DE BAYE.

(A suivre.)

1. Yésides veut dire « priant le Diable ». Ces gens croient en Dieu, mais ne le prient pas parce qu'il est bon. Ils prient le Diable parce que c'est une puissance qu'il faut ménager.

Digitized by Google

LES

DROITS DE LA FRANCE AU SIAM

(SUITE[1])

II

Premières relations de la France et du Siam. — Suites de la mort de Constance Phaulcon. — Traité de 1856. — La conquête de la Cochinchine et le protectorat du Cambodge. — Traité de 1867. — Conventions pour la pêche, les postes, etc. — La politique anglaise au Siam. — L'expansion Taï jusqu'en 1893.

Dès la fin du xve siècle les Hollandais et les Portugais avaient installé à Ayuthia quelques factoreries; la Compagnie française des Indes envoya plus tard des navires pour commercer avec le bassin du Mé-Nam, mais les premières relations officielles entre la France et le Siam ne datent que de 1673. Grâce à la bienveillante tolérance du roi, nos missionnaires faisaient depuis onze ans dans ce pays de nombreux prosélytes; aussi Louis XIV chargea Mgr d'Héliopolis qui partait pour l'Extrême-Orient d'une lettre et de présents pour le souverain siamois. Le roi de Siam traita l'évêque en véritable envoyé d'un puissant prince; flatté par ces avances, il permit le libre exercice de la religion chrétienne dans ses États et donna aux missionnaires français une importante concession à Bangkok.

Des ambassades amicales furent dès lors échangées entre les deux pays, et le roi de Siam, effrayé par les progrès des Hollandais dans la péninsule de Malacca, demanda l'appui de la France, offrant à Louis XIV les villes de Singora et de Selangor. A la suite de négociations habilement conduites par M. de Chaumont, M. Desfarges, maréchal-de-camp, fut envoyé en 1687 avec cinq vaisseaux et un

1. Voir les livraisons de la *Revue*, janvier et février 1899.

Digitized by Google

régiment pour occuper Bangkok et Mergui où la Compagnie royale des Indes faisait établir deux factoreries importantes. Ces succès étaient surtout dus à l'influence que le nouvel évêque, Mgr d'Héliopolis, avait su acquérir dans le pays; mais il avait été puissamment secondé par Constance Phaulcon qui n'allait pas tarder à être emporté par une furieuse réaction de l'esprit national.

Constance, Grec de Céphalonie, était devenu, après d'innombrables aventures, premier ministre et Chau-Phya. Fin politique, il avait tenté de régénérer le Siam, alors convoité par les Hollandais et les Portugais, envahi par les Pégouans et les Birmans, et de le fortifier par une alliance avec Louis XIV dont il connaissait la puissance. Il avait mis tout son crédit au service des missionnaires français qui ne désespéraient pas de convertir le roi; par une administration intelligente et ferme il faisait lentement disparaître de traditionnels abus, mais déchaînait contre lui de nombreuses inimitiés.

Une révolte parmi les travailleurs malabars employés à la construction du fort de Mergui, fut le signal de troubles qui, habilement entretenus par le Phra-Phet-Rexa forcèrent les troupes françaises à se rembarquer. Leurs établissements au Siam pouvaient être l'origine d'un empire colonial indo-chinois que nous aurions sans doute perdu avec celui des Indes; la fondation de cet empire pouvait aussi donner à notre pays de nouvelles destinées. Quoi qu'il en soit, Constance, jeté en prison à la mort du roi, fut exécuté dans la forêt de Louvo en 1682. Les missionnaires et les chrétiens proscrits, persécutés à l'instigation des Hollandais, ne retrouvèrent quelque tranquillité qu'en 1688. En 1702, le roi faisait écrire à M. de Pontchartrain que « tous les ports de son royaume étaient ouverts aux marchands français; il souhaitait que la Compagnie royale y vînt rétablir des factoreries et leur accordait les mêmes privilèges qu'aux Hollandais » (*Histoire de la mission de Siam*).

Mais l'anarchie qui désolait le pays Taï, les guerres avec les Pégouans et les Birmans eurent pour conséquence le départ successif de tous les négociants européens qui n'avaient plus la sécurité nécessaire au bon fonctionnement des affaires commerciales; en 1765, les Hollandais abandonnèrent les derniers leur loge de Bangkok, et, vers 1780, les Chinois eux-mêmes émigrèrent en masse.

Jusqu'à la chute de Napoléon Ier les commerçants européens

Digitized by Google

connurent le chemin du Siam ; la France avait perdu ses colonies et ses compagnies privilégiées n'existaient plus, ses armateurs et ses industriels se préoccupaient fort peu de l'Extrême-Orient. Mais les traités conclus entre l'Angleterre et le Siam, peut-être de secrets desseins sur l'Indo-Chine dont l'expédition de Chine et la conquête de Cochinchine allaient favoriser l'exécution, déterminèrent l'empereur Napoléon III à négocier avec le gouvernement siamois, par l'intermédiaire de M. de Montigny, un traité de commerce et d'amitié qui fut signé à Bangkok le 15 août 1856.

Les clauses de ce traité sont analogues à celles de l'arrangement avec l'Angleterre qui sera étudié plus loin. — Les premières difficultés commencèrent avec l'établissement de notre protectorat sur le Cambodge. L'on a vu sommairement au premier chapitre le rôle et l'influence de la cour de Bangkok dans ce pays. Or, dès notre installation aux bouches du Mékong, la nécessité s'imposait de donner de l'air à notre nouvelle colonie. « Il n'y avait pas d'avenir possible si la vallée du grand fleuve était fermée. Entre les mains siamoises, le Cambodge ne pouvait être et n'était en effet qu'une barrière et un isolant, empêchant tous les produits du Laos d'arriver à Saïgon pour les rejeter sur Bangkok » (F. Garnier).

Depuis longtemps ce malheureux pays, en proie aux guerres civiles, aux invasions, n'était plus en fait qu'une province siamoise. Les princes cambodgiens, d'ailleurs, acceptaient volontiers cette situation par crainte des Annamites, qui, depuis 1658, leur avaient enlevé les riches provinces de la Cochinchine et avaient mainte fois failli annexer le royaume tout entier.

En 1840, notamment, les rois d'Annam avaient envahi le Cambodge et fait prisonnier son souverain; ils s'étaient même avancés jusqu'au Toule-Sap ; mais les armées siamoises commandées par le Phya Bodin, le vainqueur du Laos, les repoussèrent. Le prince Ong Duang, frère du roi, détenu à Bangkok reçut l'investiture Taï et fonda une nouvelle capitale à Oudong. Comme gage de sa fidélité dans l'avenir ses trois enfants étaient gardés en otage à Bangkok. Ong Duang mourut après avoir refusé de conclure en 1855 un traité de commerce avec la France.

Cette mort fut le signal d'une série de révolutions qui allaient nous donner l'occasion d'intervenir directement. Norodom venait à peine d'être choisi pour successeur qu'il avait à lutter contre deux remuants compétiteurs : son frère Si Wotha et son oncle. Il

Digitized by Google

fut obligé de s'enfuir à Battambang, mais les armées taï vinrent de nouveau ramener la tranquillité dans son royaume. Le commissaire siamois qui les commandait réclama de l'amiral Bonnard la livraison de Si Wotha réfugié en Cochinchine. L'amiral refusa, montrant ainsi qu'il ne reconnaissait pas l'ingérence du souverain de Bangkok dans les affaires cambodgiennes. Peu après, le commandant de Lagrée, à qui de récentes explorations dans la région d'Angkhov avaient permis d'acquérir une grande influence sur le roi Norodom, exécuta très adroitement les instructions de l'amiral de La Grandière, gouverneur de la Cochinchine. Il démontra que l'amitié de la France entièrement désintéressée était plus avantageuse pour le Cambodge que l'avide et dangereuse protection siamoise, et Norodom écouta ses sages conseils. En 1863 il déclara se placer sous notre protectorat. Cet acte inattendu fut pour la cour de Bangkok la cause d'une vive déception. C'était la fin des belles espérances, l'impossibilité d'étendre jusqu'à l'Annam la domination des Taïs et la crainte des revendications possibles du Cambodge dépouillé depuis quatre-vingts ans de ses plus belles provinces.

Cependant il fallut au gouverneur de notre colonie une grande énergie pour déjouer les intrigues des Siamois conseillés par le consul anglais, et surmonter les derniers scrupules de notre nouveau protégé qui semblait fort redouter les représailles de son ancien suzerain : «... Les fêtes du couronnement étaient préparées à Oudoug; les Français s'y étaient rendus; le général siamois, en route pour la capitale, apprit à Kampot que les Français l'avaient précédé; il renvoya donc à Bangkok la couronne royale qui était gardée à Siam depuis les dernières guerres...

« Le général siamois arriva à Oudoug et décida le roi d'aller chercher sa couronne à Bangkok ; mais peu après le départ de Norodom, le représentant du protectorat à Oudoug fit saluer de 21 coups de canon le pavillon français. Le roi, comprenant les suites de son départ, revint à sa capitale le 17 mars 1864 et apprit en même temps un commencement de révolte dans l'intérieur du Cambodge.

« La ratification du traité avec la France arriva sur ces entrefaites et fut apportée en grande cérémonie. Le général siamois quitta Oudoug le 25 avril et le roi de Siam restitua la couronne cambodgienne qui fut envoyée en mai par un grand mandarin siamois. » (Ch. Lemire.) Le traité du 15 juillet 1867 conclu à Paris termina la sourde agitation que les menées siamoises entretenaient dans

Digitized by Google

notre protectorat, mais ne mit pas fin aux agissements bizarres de Norodom que l'on fut obligé de rappeler en 1875 et en 1884 au sentiment de ses devoirs envers nous.

Les clauses de ce traité sont les suivantes :

I. — Reconnaissance par le roi de Siam du protectorat français sur le Cambodge.

II. — Le traité de 1863 entre le Siam et le Cambodge est nul et non avenu.

III. — Renonciation du Siam à tout tribut du Cambodge. La France s'engage à ne pas annexer le Cambodge.

IV. — Les provinces de Battambang et d'Angkhor restent au Siam. Délimitation des territoires.

V. — Les Siamois et les Cambodgiens s'abstiennent de tout empiètement réciproque. Facilité de commercer, résider, circuler pacifiquement sur les territoires respectifs.

Les Cambodgiens délinquants au Siam sont jugés suivant les lois siamoises et réciproquement.

VI. — Les bâtiments sous pavillon français peuvent naviguer sur le Mékong et le Toule-Sap. Facilités pour les passeports.

VII. — Le gouvernement français s'engage à faire respecter cette convention par le Cambodge.

Toutes nos difficultés avec le Siam proviennent de la rédaction défectueuse de ce traité, négocié à Paris sans qu'on ait consulté le gouverneur de la Cochinchine cependant bien placé pour donner un sage avis sur la valeur des concessions faites au Siam. La clause relative à Battambang et Angkhor, consacrant un fait accompli depuis 1795, privait le Cambodge de ses plus riches provinces où l'esprit national est toujours vivace et diminuait notre prestige à Pnom-Peuh, le roi et le mandarin ayant espéré qu'ils devraient à leurs nouveaux maîtres la reconstitution de la nation khmère. En outre l'interprétation littérale de l'article 5 par les Siamois allait créer une cause de griefs que la guerre de 1893 et la rédaction du traité de paix n'ont pas supprimée.

Toutefois, dès ce moment, les relations entre la France et le Siam ont un caractère de cordialité. Les questions intéressant les deux pays reçoivent rapidement une solution satisfaisante. Le règlement de la pêche sur le Grand Lac par la convention du 14 juillet 1870, la délimitation du Cambodge, la convention de 1882 pour l'établissement

Digitized by Google

d'une ligne télégraphique entre Bangkok et Pnom-Peuh, le traité de Paris du 23 mai 1883, concernant la vente des boissons et des liqueurs françaises au Siam, en sont la preuve.

Lors de l'expédition du Tonkin, on put croire un instant que le roi Chulahlongkorn chercherait à profiter de nos embarras et faire à son profit une diversion vers le Cambodge ou l'Annam. M. Harmand, qui venait d'être nommé commissaire civil du corps d'opérations commandé par le général Bouët, obtint aisément, pendant son voyage à Bangkok, les assurances les plus formelles de neutralité. Mais les conseils des agents britanniques ne devaient pas tarder à changer ces bonnes dispositions. L'Angleterre, en effet, considérait le Siam comme une dépendance naturelle de ses possessions dans le delta de l'Irrawaddy; nos bonnes relations avec la cour de Mandalé semblaient avoir pour résultat de lui fermer un jour la route de Chine par le grand fleuve birman. Ses explorateurs, ses ingénieurs, ses négociants ne cessaient d'indiquer le bassin du Mé-Nam comme une magnifique voie d'accès vers le haut Mékong et le Yunnam dont il fallait nous barrer les approches. Le gouvernement britannique s'inspira de leurs conseils et de leurs intérêts par une politique habile, d'autant plus dangereuse qu'elle paraissait désintéressée. Depuis longtemps, d'ailleurs, l'influence de ses nationaux, soutenus par une diplomatie énergique et souple, était prépondérante à Bangkok.

Les Anglais furent, en effet, des premiers à utiliser la route de l'Extrême-Orient découverte par Vasco de Gama; le Siam les attira tout d'abord; ils y firent aux Portugais, puis aux Hollandais une concurrence sérieuse. L'un d'eux, Thomas Samuel, est signalé en 1615 à Xieng-Maï; de nombreux négociants sont établis dans la belle vallée du Mé-Nam jusqu'en 1687; à ce moment, la mort de Constance Phaulcon a pour conséquence l'exode des commerçants européens.

Dès que l'Angleterre, au XIXe siècle, a pris pied en Indo-Chine, la situation change; tout agrandissement territorial dans le bassin de l'Irrawaddy est suivi par une conquête politique dans la vallée du Mé-Nam. Le traité de Yandabo (1824), qui enlevait aux Birmans leurs belles provinces d'Arrakan, Pegou, Tennasserim, la prospérité croissante des strait's-settlements imposaient au roi de Siam la nécessité d'éviter toute cause de conflit avec ses nouveaux

Digitized by Google

voisins. A la suite de difficultés dans les districts de Queddah, Pérak et Ligar, les négociations engagées par lord Crawfurd, envoyé extraordinaire du gouvernement britannique, aboutirent au traité d'amitié signé à Bangkok le 20 janvier 1826.

Les Anglais avaient le droit de commercer à Siam, ils pouvaient s'y établir avec l'autorisation du roi; mais en toutes choses ils devaient se conformer aux lois et usages commerciaux du pays. La mesure était réciproque.

L'autorité siamoise protégerait les négociants et leur fournirait des renseignements économiques sur les provinces du royaume. Le traité prévoyait les cas de piraterie, de mort, ainsi que les désertions de soldats; il s'étendait sans restriction aux contrées tant anglaises que siamoises de la péninsule de Malacca. Le commerce était déclaré libre à Tringano, Calantau, Queddah; les deux parties contractantes assuraient la tranquillité à Queddah, Sélangov, Pérak. Enfin l'article XIV laissait implicitement les États vassaux de Sélangov et de Pérak sous l'influence anglaise.

L'importation de l'opium était interdite. L'arrangement commercial qui faisait suite au traité d'amitié prohibait l'exportation du riz et du paddy, la vente d'armes et de munitions à tout autre acheteur que le gouverneur siamois; sauf ces deux exceptions, il proclamait la liberté des échanges après paiement des taxes en vigueur, suivant les dimensions du navire, c'est-à-dire 1,700 ticaux par toise siamoise de largeur ou 1,500 seulement si le navire entrait sur lest ou sans articles d'importation. Le payement de ces taxes exemptait de tous autres droits les acheteurs et vendeurs des sujets anglais. Les articles suivants se rapportaient à la police de la rivière et du fort, à la délivrance des passeports et des ports clearance.

Grâce au libéralisme de ces conventions le commerce de Bangkok et de la péninsule malaise prit une grande extension. La résidence sans conditions aurait dû être le complément obligé de la liberté commerciale, mais le gouvernement britannique, tout entier à l'organisation de ses récentes conquêtes en Birmanie, n'avait pas voulu éveiller les craintes du roi de Siam par de trop grandes exigences; il savait que l'audace et l'habileté des négociants indiens, anglais et chinois protégés rendraient bientôt nécessaires de plus grandes concessions. Il importait d'ailleurs de connaître les ressources du pays, de recueillir sur leur impor-

Digitized by Google

tance des renseignements pouvant inspirer au moment favorable la politique à suivre. C'est ainsi que le docteur Richardson en 1829, le capitaine Mac Leed en 1837 furent chargés d'étudier la région qui s'étend depuis Moulmeïn jusqu'à Xieng-Hong et le Yunnam.

Après la guerre de 1852, dont la cour d'Ava fit de nouveau les frais, quand la domination anglaise régna sur tout le delta de l'Irrawaddy et de la Sé-Louen jusqu'à Prôme et jusqu'aux Karcences, le commerce britannique, rival de celui des Hollandais, était assez considérable, les relations des Chans siamois avec les anciens territoires birmans assez nombreuses pour inspirer la nécessité d'établir les rapports du Siam et de l'Angleterre sur d'autres bases que celles de 1826. Un nouveau traité d'amitié fut signé à Bangkok, le 18 avril 1855; il avait pour conséquence une Convention supplémentaire de commerce mise en vigueur le 13 mai 1856. Ces deux actes diplomatiques ont servi de modèle à tous les arrangements ultérieurs du Siam avec les nations civilisées; il n'y a été fait depuis que des additions ou des changements secondaires.

D'après les clauses de ce traité, un consul anglais protégé par un stationnaire réside à Bangkok; dans le cas de contestations, les sujets britanniques sont jugés par le consul d'après les lois anglaises; les sujets siamois, par leurs magistrats suivant la coutume siamoise. Le consul et les autorités indigènes devaient se livrer mutuellement les malfaiteurs et les délinquants. Les Anglais étaient libres de commereer dans les ports, ils pouvaient résider, acheter et bâtir à Bangkok, et dans un rayon de 4 milles; ils pouvaient également, à de certaines conditions, posséder des terres dans un rayon de vingt-quatre heures de marche autour de la ville.

Le passeport devient obligatoire au delà de cette limite; à l'intérieur, un permis du consulat, visé par l'autorité siamoise, suffisait. Le roi permet le libre exercice de la religion chrétienne dans tous ses États, interdit l'entrée du port de Bangkok à tous les bateaux de guerre, sauf le cas de réparations. Enfin le droit d'entrée stipulé par le traité de 1826 est abrogé; l'extension du commerce et les grandes dimensions des navires le rendaient trop lourd. Les articles d'importation payeront 3 p. 100 *ad valorem*, soit en nature, soit en argent, au choix de l'importateur, non compris les marchandises réexportées. L'opium est libre de droits, mais ne doit être vendu qu'à la ferme. Les marchands anglais peu-

Digitized by Google

vent traiter directement leurs affaires commerciales. Les droits de sortie par bateaux britanniques sont les mêmes que pour les marchandises exportées par bateaux siamois ou chinois.

Un nouveau règlement pour la police du port de Bangkok, encore en vigueur, était adjoint à ce traité; il infligeait des amendes assez fortes variant de 400 à 1,000 ticaux, la confiscation même, pour la non-observance des différents articles.

La Convention complémentaire de commerce modifie profondément le traité de 1826. Elle rend plus libérale la formalité des passeports, précise les cas de contestations, délits et crimes où sujets britanniques et siamois sont en cause, donne aux premiers le droit de disposer de leurs propriétés, fixe les circonstances où l'exportation du riz peut être prohibée, admet en franchise les lingots d'or ou d'argent. Elle détermine en outre les taxes sur les jardins, plantations et autres terres.

Les facilités de résidence accordées par ce traité aux sujets et protégés britanniques, la faible élévation des droits d'entrée des marchandises eurent des conséquences heureuses pour le développement du commerce anglais. Les Chinois, qui sont les principaux facteurs des échanges en Extrême-Orient, demandaient en foule leur inscription au Consulat pour bénéficier de sa protection contre les vexations et l'avidité des fonctionnaires siamois.

En outre, la nouvelle réglementation des passeports fit augmenter les transactions par voies terrestres. Les États chans de Xien-Maï, Lahkou, Lampoon et Nan, grands producteurs de bestiaux, dirigeaient sur Moulmeïn de nombreux convois d'éléphants, buffles, bœufs et chevaux.

Les Indiens et les Chinois de la Birmanie anglaise venaient échanger à Xien-Maï les produits européens contre les chargements des caravanes descendues du Yunnam-Fou par Ssumas, Xieng-Hong et Xieng-Seû, ou du Luang-Prabang par Xieng-Khong et Xieng-Haï. Mais les commerçants étaient souvent victimes des actes de piraterie commis par les Ngios et les Ping-Shans. Pour leur donner des garanties de sécurité, pour les attirer sur la route nouvelle dont l'importance était depuis longtemps signalée par Mac-Leod et les missionnaires presbytériens de Xieng-Maï, le roi de Siam renforça les liens de suzeraineté qui l'unissaient avec les princes chans et conclut avec le gouvernement des Indes un traité signé à Calcutta le 14 juillet 1876.

Digitized by Google

Cette convention, qui devait être abrogée neuf ans plus tard, réglait les attributions respectives du tribunal siamois établi à Xieng-Maï, du consul de Bangkok et du Deputy commissionner du Yaunzaleen-District qui, pour les affaires en litige, avait les prérogatives d'un consul d'après les traités de 1855 et 1856.

Ainsi, jusque vers 1880, la politique anglaise ne cherchait qu'à développer, suivant les intérêts britanniques, les débouchés commerciaux du Siam. L'annexion ardemment désirée de la Birmanie indépendante, nos prétentions sur la vallée du Mékong, notre action au Tonkin allaient lui donner une nouvelle orientation. La conquête du fleuve Rouge, surtout, n'était pas pour plaire aux Anglais qui se flattaient de détourner peu à peu vers Moulmeïn ou Bangkok le commerce de la Chine occidentale et méridionale, comme ils avaient dirigé sur Shanghaï et Hong-Kong celui de la Chine centrale et orientale. Dès 1880, MM. Colquhoun et Hallet, qui connaissaient fort bien le Siam pour l'avoir maintes fois parcouru, préconisaient le Burmah-Siam-China Railway par Moulmeïn, Raheng, Xieng-Seû, rejoignant à Xieng-Hong le futur réseau chinois. Déjà les intérêts britanniques au nord du Siam étaient devenus assez importants pour nécessiter des modifications dans la convention de Calcutta. L'exploitation des forêts de teck pour le compte des commerçants de Bangkok et de Moulmeïn était assez considérable pour exiger une réglementation spéciale.

En conséquence, le traité de Bangkok signé le 3 septembre 1883 instituait un Conseil général au Siam et un consul ou vice-consul à Xieng-Maï; créait un commissaire royal et des juges siamois à Xieng-Maï avec juridiction sur les sujets britanniques, pourvu que le consul soit présent à l'audience, ou n'ait pas manifesté le désir de voir les différends jugés en cour consulaire. Les appels devaient être examinés à Bangkok par les autorités siamoises et le consul général en Conseil. Le roi de Siam chargeait le roi de Xieng-Maï de la surveillance de la police sur la rive gauche de la Sé-Louen; le tribunal siamois veillait à l'exécution des arrangements conclus entre les propriétaires des forêts de teck et les fermiers sujets britanniques; enfin la convention fixait d'une façon précise les formalités de ces arrangements.

P. Ibos,
Lieutenant d'infanterie de marine.

(*A suivre.*)

Digitized by Google

FEUILLETS

DU

JOURNAL D'UN FLANEUR

EN AMÉRIQUE

I. — De New-York a Québec en hiver

...*New-York, décembre* 1898. — « Un billet d'occasion pour Québec, dans cette saison ? Mais vous n'y pensez pas ! Nous n'en avons pas. » Ainsi nous répondirent, les uns après les autres, les *ticket brokers* de Broadway.

Permettez, dira peut-être quelque lecteur. De quoi nous parlez-vous là ? Billets d'occasion, courtiers en billets... que signifient ces termes qui hurlent de se trouver ensemble ?

Tout simplement, cher lecteur, qu'il est possible ici de se procurer des billets de chemin de fer ou de bateau « moins chers qu'au bureau » — si l'on sait comment s'arranger. Les courtiers en billets, qui sont si bien organisés qu'ils forment, ne vous en déplaise, des associations avec conseils de discipline, etc., sont une des institutions les moins connues du Nouveau-Monde. Un nombre considérable d'Américains n'en ont eux-mêmes jamais entendu parler.

Les *ticket brokers* ont leur origine dans la concurrence que se font les lignes si multiples de transportation par eau et voies ferrées. Les compagnies, afin d'augmenter leurs chances de vente de billets, prennent comme intermédiaires ces sortes de commissionnaires en leur promettant un tant pour cent sur la vente.

Ces derniers en faisant participer le public à leurs bénéfices dans la mesure qu'ils jugent convenable, arrivent donc à vendre les billets dans de meilleurs conditions qu'aux guichets des chemins de fer ou bateaux.

Mais alors, dira-t-on, cela revient pour les compagnies à baisser leurs tarifs de transportation. Pas exactement, car la masse des

Digitized by Google

voyageurs, par ignorance ou insouciance, attendent, pour prendre leurs tickets, le dernier moment, et payent au guichet le prix ordinaire. D'autre part, les gens qui s'adressent aux *brokers* appartiennent souvent à une catégorie sociale qui ne voyagerait pas, ou ne ferait pas un aussi long voyage, s'ils étaient obligés de payer le plein tarif. Ainsi donc les compagnies sont loin de dédaigner les bons offices des courtiers.

Maintenant... il faut bien dire que les opérations de ces personnages ne sont pas toujours aussi innocentes. Comme on peut bien le penser, il y a des petits moyens de tourner les tarifs eux-mêmes, à l'insu des compagnies. Par exemple, on sait que certains tarifs décroissent avec la distance ; qu'il est beaucoup plus coûteux de prendre deux billets, l'un de A à B, et l'autre de B à C, que d'en acheter un seul de A à C.

Se basant sur ce fait, le *broker* de A, à qui s'adresse un client qui veut aller à B, lui procure un billet A B C. Le client le paye en entier, mais arrivé à B, il revend le billet pour sa valeur restante B C à un autre courtier. Finalement, il est allé de A à B au tarif calculé sur la distance A C. Le courtier de B, lui, revendra ce même billet à un client qui veut aller de B à C, et qui, dès lors, sera supposé venir de A.

Tout ceci, on le voit, exige une parfaite entente entre les courtiers des différentes places. Leurs conseils de discipline sont en conséquence très sévères et très efficaces. En cas de malversation, le client est toujours garanti par l'association des courtiers, dont tous les membres sont solidaires.

Autant il est légitime de profiter de la remise régulière du *broker*, autant il est difficile de justifier le second procédé ci-dessus détaillé. Les compagnies ont bien, il est vrai, tenté de rendre les supercheries malaisées, en obligeant, pour les longs parcours et les voyages circulaires, le titulaire d'origine à donner son nom. Ceci n'arrête pas, d'ailleurs, en général, les *brokers* ni leur clientèle, quoiqu'il soit assez désagréable de voyager sous le nom d'un monsieur inconnu, et plus déplaisant encore de voir votre nom emprunté par un individu qui n'y fera peut-être que médiocrement honneur !...

...A défaut de la possibilité de voyager à prix réduits il y a d'autres compensations dans un voyage au Canada en hiver.

Digitized by Google

D'abord on n'a pas à craindre la foule. Le *news-boy* — qui fait sortir de son petit coin dans le wagon des fumeurs, comme d'une boîte de Pandore, des piles de journaux, des montagnes de romans, des fruits, des bonbons, de la gomme à chiquer — le *news-boy*, las de recommencer ses tournées entre des stations où il ne monte personne dans le train, vient causer avec vous, faute de mieux. Au wagon-restaurant, où vous êtes le seul client, vous vous faites l'effet d'un intrus, dans la société des conducteurs, *baggage-men*, etc., qui sont venus faire la causette avec les garçons désœuvrés et mélancoliques. Nul ne s'inquiète guère de vous.

Que voulez-vous, vous faites partie intégrante de la morte saison !

Il y a aussi quelque compensation à regarder défiler devant les larges vitres du wagon les lacs glacés des Adirondacks; à voir la neige devenir de plus en plus épaisse; à observer, le long de la route, les évolutions qui s'opèrent dans le costume, dans les moyens de locomotion. C'est d'abord un mélange de vêtements légers et d'habits fourrés; de traîneaux et de voitures, mélange bien en harmonie avec un climat où l'on ne sait pas sur quel pied danser.

Peu à peu l'hésitation s'évanouit. Les véhicules sur roues disparaissent. On ne voit, aux stations, que des êtres enveloppés de fourrures; le chapeau devient l'exception; le bonnet fourré, la calotte d'astrakan, la règle. Et tout cela en peu d'heures.

L'influence de l'Atlantique, quoique moins forte que sur les côtes d'Europe, s'exerce néanmoins puissamment sur la région de New-York. L'humidité pénétrante, les brouillards s'étendent sur près de cent milles en remontant l'Hudson. Cette limite atteinte, on doit s'attendre à un brusque changement.

Les lecteurs de la *Revue de Géographie* sont suffisamment familiers avec la climatologie du Nouveau-Monde pour ne pas conclure de ce qui précède que New-York jouit d'un climat tempéré. La seule influence de la position maritime de la métropole est en somme de la gratifier en toute saison d'un percentage d'humidité qui fait que, si les explorateurs arctiques y souffrent plus en hiver que sur les côtes du Groënland, en revanche les gens du Sud y sont incommodés par la chaleur en été. Çà et là, il est vrai, il y a une période de répit, où la brise est délicieuse, l'air d'une limpidité merveilleuse, où tout vous donne l'illusion d'un climat idéal

Digitized by Google

— décevant mirage bientôt évanoui dans la vapeur invisible et oppressante. ... Mais n'oublions pas que nous sommes en route pour la « Blanche Cité du Nord ».

A *Albany*, il y a quelque animation à la gare, où se reposent, attendant leur train, deux compagnies d'infanterie de la garde nationale de l'État de New-York. Garde nationale ! Si les mots sont identiques, combien les institutions diffèrent en France et en Amérique !

Ces soldats-ci reviennent d'Honolulu, tout simplement. Ils ont été là-bas constituer la première garnison américaine d'Havaï. Grâce à la protection de quelque puissant personnage, sans doute, les soldats-citoyens ont été rapatriés à temps pour passer les fêtes de Noël dans leurs familles.

Le 1er régiment, auquel ils appartiennent, offre cette particularité qu'il est formé des compagnies indépendantes des petites villes échelonnées le long de l'Hudson. Groupées à la hâte lors de la déclaration de guerre, et sans cohésion, ces diverses unités n'en ont pas moins constitué un des meilleurs régiments des États-Unis. Il y aurait là matière à bien des développements et déductions instructifs, mais ceci n'est qu'un simple journal, et nous n'y aurions même pas noté la rencontre des compagnies de Newburg et Middletown si tout ce qui se rapporte à la question des milices n'avait de l'intérêt à un moment où l'on voit, au Palais-Bourbon, des députés réclamer, au moins dans des interruptions, la suppression des casernes...

A *Rouse Point*, un bonhomme d'aspect paterne, et plus que simplement vêtu, entre dans le wagon et vous demande si vous avez des bagages de main.

Et au moment où vous allez lui répondre : Qu'est-ce que cela vous fait ? — il ajoute, de ce ton bon enfant et familier que chacun semble avoir dans le Canada français : « C'est pour la visite, vous savez ! » et après un coup d'œil vague dans la direction de votre valise entr'ouverte, il s'éloigne avec un petit salut de la main.

Oh ! fonctionnaires du vieux monde, avec vos mines rébarbatives et vos uniformes dont les boutons devraient porter en exergue : Le public, voilà l'ennemi, — que diriez-vous de vos confrères de l'autre côté de l'eau ?

Digitized by Google

Et cependant, si tout se passe en douceur, personne ne s'en porte plus mal...

Montréal. — Il est nuit noire quand le train s'arrête à la station. Votre billet vous donne le droit d'être transféré de la gare du « Grand Tronc » à celle du « Canadien Pacifique ». Mais, encore une fois, c'est dans la morte saison, et le service de la correspondance paraît s'en ressentir. Après une longue discussion dans les deux langues et en patois, entre plusieurs employés, on finit par fréter un omnibus-traîneau d'hôtel qui, au galop, nous transporte à Windsor Street Station.

Quelques fiacres sur patins, un policeman en houppelande et bonnet de fourrure, une rue montueuse et mal éclairée, sont, pour le moment, tout ce que nous distinguons de Montréal.

Qu'elle est donc élégante et confortable, cette gare du *Canadian Pacific?* Une station, pour quiconque a tant soit peu voyagé, éveille l'idée d'un endroit où une atmosphère surchauffée, — si ce n'est, au contraire, une température glaciale, — des courants d'air insidieux, des odeurs combinées et un vacarme continuel se réunissent pour donner au voyageur l'envie de partir au plus vite.

Faire d'une gare un lieu où l'on prenne plaisir à se reposer était donc une tâche difficile. Mais à Windsor Street elle a été menée à bien. Tout semble prévu et combiné pour éviter les inconvénients habituels des stations.

Ce souci du bien-être des voyageurs qui est si lamentablement laissé de côté par tant de compagnies, lorsque ces voyageurs ne sont pas les privilégiés de la fortune, ce souci se retrouve partout sur le Canadien Pacifique.

Ceci est d'autant plus à la louange de la compagnie qu'elle n'est pas de ces lignes pressées par la concurrence et obligées, par cela même, de faire de nombreuses concessions.

Si vous jetez les yeux sur une carte du nord de l'Amérique, vous y verrez le Canadien Pacifique s'y déployer d'un Océan à l'autre, de Saint John en New Brunswick à Vancouver en British Columbia, sur une étendue de 3,387 milles, ou près de 5,500 kilomètres.

La distinction entre les première et deuxième classes, qui n'existe pas en général sur les voies ferrées américaines, se retrouve ici; mais elle est en quelque sorte à l'avantage des voyageurs de deuxième classe. Ceux de première sont considérés

Digitized by Google

comme assez riches pour pouvoir se passer le luxe d'un wagon-lit pour la nuit. Deux dollars n'augmentent pas sensiblement pour eux le prix du trajet. A la rigueur, les compartiments étant confortables, on peut faire l'économie du wagon-lit une nuit sur deux. Mais pour les gens réduits à voyager en deuxième classe, tout entre en ligne de compte; et on a organisé les wagons de seconde, ou *colonists*, de façon à permettre à leurs occupants de se reposer la nuit. Les banquettes se déploient; et, pour faire compensation à la place ainsi perdue, des sortes d'étagères se rabattent de la partie supérieure du compartiment, formant un second étage de couchettes. Naturellement ce sont là de simples lits de camp, mais on peut transporter avec soi de la literie, ou, au besoin, en acheter à fort bon compte dans les bureaux de la compagnie : un matelas coûte 75 cents (3 fr. 75); un oreiller, 20 sous; une couverture, 4 fr., etc.

L'aspect de ces wagons, un soir d'hiver, a une couleur locale, un cachet *sui generis* pleins d'intérêt pour l'étranger. Ce serait une erreur de croire qu'on ne trouve là que de pauvres émigrants, des ouvriers et des paysans. Bien des familles, où les enfants en bas âge sont nombreux, préfèrent ces voitures à celles de première : on s'y sent plus indépendant, plus chez soi. Aussi on y parle haut; on s'y déchausse sans vergogne; les hommes chantent, les enfants piaillent. Il y règne cette atmosphère de bonne camaraderie, d'absence de préjugés si chère aux Français canadiens.

(*A suivre.*) GEORGE NESTLER TRICOCHE.

Digitized by Google

MOUVEMENT GÉOGRAPHIQUE

La mission Foureau-Lamy. — Le chemin de fer de Konakry au Niger; les résultats de la mission du capitaine Salesses. — Voyage de retour de la mission Marchand. — L'Office colonial.

I

A la date du 3 janvier, une lettre du lieutenant de Chambrun a appris que la mission Foureau-Lamy, dont cet officier fait partie, se trouvait à trois étapes en avant de Bir-el-Gharama. Elle avait eu à franchir la difficile région montagneuse du Tassili des Azdjer, en remontant l'oued Somene et avait heureusement effectué cette pénible traversée. Cette région était pauvre en pâturages et néanmoins le troupeau du convoi n'avait éprouvé que de très faibles pertes.

En outre, la Société de Géographie, qui a fait dans la plus large mesure les frais de la mission saharienne en exécution du testament de M. Renoust des Orgeries, a reçu le 16 mars, de M. Fernand Foureau, deux lettres détaillées et un intéressant profil de la route suivie d'El-Biodh à Tadent.

La première lettre est datée de l'oued Affattakha, 6 janvier 1899 (25°19′ latitude nord; 5°16′17″ longitude est). Cette lettre nous apprend que le voyage de la mission s'est poursuivi dans de bonnes conditions, sauf pour la nourriture des chameaux.

La traversée du Tindesset, ou partie occidentale du Tassili des Azdjer, difficile région montagneuse, comme nous venons de le dire, avait été faite en cinq jours. On passe sur des roches de grès, par des altitudes de 1,400 mètres. On est toujours là dans le bassin de l'Igharghar, contrairement à ce qu'indiquent les cartes. La région, surtout du côté de l'est, est volcanique.

De ce même côté, se dresse un massif puissant et élevé, l'Adrar, dont on n'avait jamais signalé l'existence, dans cette direction du moins. L'Adrar, à partir de là, s'étend du nord au sud sur une assez grande longueur et est dominé par des pics assez élevés, entre

Digitized by Google

autres le Télout ou Télit, pic volcanique de 1,800 mètres environ. Dans toutes les régions parcourues par la mission depuis Aïn-el-Hadjadj, dit M. Foureau, la carte est complètement erronée.

L'oued Affattakha se confond près de là avec l'oued Afara et ces rivières forment la tête de l'oued Tidjouelt, lequel va se déverser dans la vallée des Ighargharen.

« Sauf le placement géographique des régions non parcourues, dit M. F. Foureau, la carte de Duveyrier donne la succession exacte des ouadi, des puits et des points importants rencontrés et, en faisant subir aux diverses régions qu'il a dessinées par renseignements, des corrections de report, soit plus à l'est, soit plus à l'ouest, ou vers divers azimuts, on arrive toujours à se retrouver. C'est un guide tout à fait précieux. »

La mission a eu à subir des froids rigoureux et le thermomètre s'est abaissé jusqu'à — 8° et — 10°. Les rapports avec les indigènes ont été excellents; d'ailleurs la force qui accompagne la mission suffit à lui assurer la sécurité.

La deuxième lettre de M. Foureau est du 20 janvier, avec un post-scriptum du 26; elle est datée de Tadent (coordonnées provisoires : lat. N. 23°, long. E. 5° 30′). Sur la carte du service géographique, Tadent se trouve trop au nord de 26′ et trop à l'est de 25′ d'arc.

La mission était alors sur la route des caravanes allant de Ghât vers l'Aïr. Depuis l'oued Affattakha, elle n'avait pas un instant quitté la montagne à travers laquelle elle avait marché pendant dix jours sans eau. Cette région est l'Anahef dont les chaînes, parfois très élevées, sont rugueuses et arides. Cette masse est composée de granit, de gneiss, de schiste à la base ainsi que de quartz.

C'est le 9 janvier que la mission a franchi la ligne de partage des eaux entre la Méditerranée et l'Atlantique par 1,362 mètres dans le massif particulier du mont Ahorrene. A 200 kilomètres plus au sud, elle a traversé dans l'Anahef la ligne de partage des eaux entre les affluents du Taffassasset et ceux de l'oued de Tadent, à la même altitude.

La végétation devient un peu plus abondante. Des Touareg sont campés non loin du puits. Ces terres sont occupées par des Jadhanaren, des Imokherkhassen et des Aïthsene.

Dans son post-scriptum du 26 janvier, M. Foureau annonce qu'il a été, avec le commandant Lamy, visiter, à 140 kilomètres du cam-

Digitized by Google

pement de la mission à Tadent, le point où a eu lieu le massacre du colonel Flatters. Le puits près duquel a succombé notre malheureux compatriote ne se nomme pas Bir-el-Gharama, mais bien Tadienout; il est situé dans l'oued Iohadene et vient du massif du djebel Sarkout plus loin à l'ouest-nord-ouest. On ne trouve presque rien sur le lieu du massacre, où tous les ossements ont été brûlés par les Touareg. C'est à peine si l'on peut retrouver quelques petits vestiges, quelques fragments d'os. La rivière a des crues; depuis dix-huit ans, il a dû s'en produire, et elles auront enlevé tout ce qui pouvait rester.

La mission Foureau-Lamy est partie le 27 janvier pour Assiou (In-Azaoua), point d'eau très important situé à 300 kilomètres environ au sud de Tadent et à 200 au nord des premières oasis de l'Aïr. On vient d'apprendre par un télégramme de M. Foureau, daté de Inazaoua, le 11 février, que la mission est arrivée le 2 février dans cette localité, située à 20 kilomètres au sud d'Assiou. Il est donc probable qu'elle est actuellement dans l'Aïr. Il en résulte qu'une dépêche de Tripoli qui avait annoncé son arrivée à Bilma donnait une nouvelle inexacte. Bilma, on le sait, est une assez forte oasis située sur la route de Tripoli au lac Tchad par le Fezzan, à 450 kilomètres environ du Tchad.

Le séjour de la mission dans l'Aïr sera sans doute assez long, car il faudra donner du repos au personnel et procéder au changement des chameaux fatigués par le long itinéraire qu'ils ont parcouru et peu aptes, paraît-il, à vivre dans le Sahara méridional. On pense que la mission Foureau-Lamy, en quittant l'Aïr, continuera sa marche au sud et se dirigera vers l'oasis de Taghelel, dans le Damergou.

II

Le capitaine du génie E. Salesses, chargé de mission pour l'étude du chemin de fer de Konakry au Niger navigable, vient de publier son rapport et de donner des conclusions parfaitement nettes au sujet de l'utilité de cette ligne et du tracé à adopter. On va procéder prochainement, on peut l'espérer, à son exécution, car on étudie actuellement les moyens financiers permettant d'établir ce chemin de fer sur les bases du tracé établi par le capitaine Salesses. Partant de Konakry, dont l'importance comme port devient très grande, la

Digitized by Google

voie ferrée ira rejoindre le Niger bien en amont de Bammako où doit aboutir la ligne de Kayes-Bafoulabé prolongée, avec laquelle elle ne fera pas double emploi.

Dès 1888, le capitaine Brosselard-Faidherbe avait été chargé de procéder à des reconnaissances préliminaires pour se rendre compte de l'opportunité d'une voie de communication reliant la côte au Niger. Le point de départ qui avait été alors choisi était Benty, à l'embouchure de la Mellacorée et à proximité de celles des deux Scarcies, la Kolenté ou grande Scarcie et la Kaba ou petite Scarcie. La mission fut arrêtée dans sa marche par les lieutenants de Samory, alors maître du pays. Il fallut, en 1889, la campagne du colonel Combes pour chasser les sofas. Mais le résultat de la convention franco-anglaise de délimitation du 21 janvier 1895 fut de nous obliger à abandonner le tracé primitif.

M. Chautemps, alors ministre des colonies, fit reprendre à nouveau le projet d'établissement d'une route. C'est alors que le capitaine Salesses fut envoyé une première fois en Guinée pour faire de nouvelles études. En 1895-1896, aidé du sous-officier de Bernis, depuis assassiné à Ilo sur le bas Niger, il procéda au lever à grande échelle de la chaîne qui sépare les bassins côtiers de l'Atlantique du bassin du haut Niger, en vue de l'établissement d'une route carrossable que pourrait ultérieurement emprunter un Decauville.

Le point de départ de Benty n'ayant plus sa raison d'être du moment qu'on ne pouvait plus utiliser le tracé Brosselard-Faidherbe, on choisit Konakry. Comme point terminus, on avait provisoirement indiqué Faranna, chef-lieu d'un cercle et point de croisement de routes importantes. On a depuis commencé l'exécution de cette route, mais, faute de crédits suffisants, elle n'a été poussée que jusqu'à une centaine de kilomètres. Elle aboutit actuellement à Mambia, au delà des monts Ouloum.

En 1897, le capitaine Salesses fut chargé d'une seconde mission, ayant pour objet d'étudier non plus une route, mais un chemin de fer; le point d'arrivée devait être pris sur le Niger, à l'origine de la navigation sur ce fleuve.

La mission comprenait, outre son chef, deux officiers et cinq sous-officiers, savoir : le capitaine Millot, déjà connu par ses explorations et levers en Guinée, membre de la mission Passaga en 1895-1896, auteur d'une carte inédite de la colonie; l'adjoint

Digitized by Google

du génie Naudé, membre des missions Marmier et Joffre pour le chemin de fer de Kayes à Bammako, constructeur de la route de Bammako à Bougouni; les sous-officiers Turpin, Grenot, Godfrin, Dubus et Lachaud.

Arrivée à Konakry le 14 octobre 1897, la mission se mit en marche le 9 novembre. Après l'étude en détail et de concert des solutions à adopter pour franchir la montée de Tangbaïa, celle des monts Ouloum, la descente de Gouléah et la montée de Bambaïa, l'adjoint du génie Naudé exécuta le lever détaillé de la première moitié du tracé entre Konakry et Bambaïa.

Pendant ce temps, le capitaine Millot prenait les devants jusqu'à Faranna par un chemin assez difficile qui s'améliorait seulement à partir de la rivière Mamou, et le chef de la mission se rendait à Timbo. Cette ville est actuellement déserte, bien que l'almamy y réside encore. Il est à présumer que la future capitale du Fouta s'établira sur les bords du Sénégal, non loin du chemin de fer. M. Salesses a trouvé à Timbo l'administrateur M. Noirot travaillant à introduire des cultures productives dans le Fouta.

De là, M. Salesses se dirigea vers le Niger par Kounta et Toumania où il retrouva le capitaine Millot qui levait le cours du Niger; de son côté, il leva le cours du Niantan, puis, franchissant le Niger à Soia Moreia, il se rendit à Kouroussa par Dembasiria, Serekoro et Diaragbelé.

Le gros de la mission était réuni à Kouroussa le 1er janvier 1898, ayant dès lors éclairci la question du terminus de la voie sur le Niger. Le capitaine Salesses avait cru, d'après les renseignements indigènes, pouvoir trouver ce terminus aux environs de Soia Moreia, mais le cours du fleuve est encore là trop sinueux et il est embarrassé de barrières granitiques presque infranchissables aux basses eaux en aval de Soia Moreia. Le lit ne devient libre qu'à trente kilomètres en amont de Kouroussa, près d'un village nommé Kardamania que Samory a brûlé. En aval de Kouroussa, le Niger est tout à fait navigable comme le montrent les relevés hydrographiques du commandant Hourst.

Le point terminus qui a été choisi est avantageux à tous égards. Kouroussa est un marché de première importance, un centre de commerce pour le caoutchouc, l'or et autres objets d'échange. Kardamania est un magnifique emplacement pour une ville, au confluent du Niger et d'un de ses affluents, dans une plaine fertile.

Digitized by Google

Les résultats de la mission ont été un lever détaillé au 1/5,000e d'une bande de 550 kilomètres de longueur et 400 mètres de largeur, des itinéraires nouveaux de 3,500 kilomètres qui, joints à ceux de la première mission, donnent un parcours total de 5,500 kilomètres, les déterminations des déclinaisons magnétiques, latitudes et longitudes de 36 points, des observations météorologiques, géologiques, botaniques, ethnologiques, linguistiques, etc.

Ces résultats, combinés avec les travaux de M. Paroisse et ceux de la mission de délimitation Passaga, fournissent une base mathématique pour l'établissement d'une carte de la Guinée française. Les cours du Badi ou Samou, des deux Scarcies, du Mongo, du Tinkisso, du Niger, du Bafing, du Konkouré et de leurs affluents sont complètement relevés.

Enfin, en ce qui concerne le chemin de fer, la mission a conclu à l'établissement d'un tracé de 550 kilomètres, sans viaduc ni tunnel. La voie passera à une étape au-dessous de Timbo et de Kouroussa. Elle ne pourrait passer à Timbo même sans entraîner la construction de deux grands ponts sur le Sénégal et le franchissement de deux montées très rudes.

Le point culminant de la voie se trouvera à 800 mètres, au col de Koumi, à une trentaine de kilomètres au sud-ouest de Timbo. L'ouvrage d'art le plus important sera un pont de 60 mètres, en deux travées, sur la Kolenté que l'on franchira à Forecariah. Les pentes ne doivent pas dépasser 25 millimètres par mètre. Les courbes auront toutes plus de 100 mètres de rayon à l'exception d'une seule qui n'aura que 75 mètres. Les principales difficultés de construction de la ligne sont la montée des monts Ouloum, la descente de Gouléah, la montée de Bambaïa et la descente de Simbacounian.

La ligne desservira les régions populeuses du Kanéah, du Fouta méridional, du Firia, du Oulada et les gros marchés indigènes de Friguiagbé, Téliko, Kouroufing, Banko, Toumania, Passaïa, Kouroussa. Elle reste assez à portée du Kissi et du Kouranko, pour que les noirs de ces provinces aient intérêt à lui porter leurs produits au lieu d'aller à Sierra Leone ou à Port-Lokko. C'est une ligne destinée à être productive dans toutes ses parties.

On a reproché à ce tracé de laisser de côté les marchés de Démokoulima et Kébalé, tout le pays de Labé et les provinces popu-

Digitized by Google

leuses qui avoisinent le Konkouré. Pour ce motif, on étudie actuellement une variante qui, partant de Friguiagbé, emprunterait les vallées de l'Oua-Oua, du Méonkouré et du haut Konkouré, et rejoindrait le tracé actuel vers Aïndé-Kounkouré ou Koumi-Oumaréa. Ce tracé, qui n'entraînerait qu'un allongemeut de 20 kilomètres, aurait de plus l'avantage de supprimer les difficultés de la descente de Gouléah et de la montée de Bambaïa, et d'éviter la construction d'un pont sur la Kolenté. L'adjoint du génie Naudé est parti le 25 octobre dernier, avec trois sous-officiers, pour étudier cette variante du tracé.

Le principal avantage de la ligne de Konakry sera d'être courte et d'aboutir directement à la mer. Elle part d'un port dont la rade est suffisamment grande et sûre. Dans ces conditions, le charbon et les matériaux venus d'Europe ne seront pas à des prix excessifs. Enfin cette ligne traversera de riches pays producteurs comme le Fouta-Djallon et le Soudan méridional.

III

La mission Marchand qui a, comme on le sait, quitté Fachoda le 11 décembre, est arrivée actuellement sur le territoire abyssin.

De Fachoda, elle a remonté le Nil, sur le vapeur *le Faidherbe*, jusqu'à l'embouchure du Sobat, qui est à une centaine de kilomètres en amont. Elle a continué la navigation sur cet affluent du Nil aussi loin qu'elle a pu. D'après le voyageur russe Junker, qui a parcouru le bassin du haut Nil dans ses voyages de 1877 à 1878 et de 1879 à 1886, le Sobat aurait été navigable jusqu'à Nasser. La mission Marchand a dépassé ce point avec son vapeur.

Nasser, sur la rive gauche du Sobat, est en face du gros village de Deng, situé sur la rive droite, et qui est la capitale des Abigars ou Nouers. C'est cette dernière localité qu'aperçut M. de Bonchamps au delà du Baro, lorsqu'il dut donner l'ordre du retour. Au delà de Nasser et de Deng se trouve le confluent des deux grands cours d'eau qui forment le Sobat : le Djouba, ou Sobat supérieur, et le Baro. Entre ces deux rivières et près du point où elles se joignent, se trouve un grand lac bordé de marécages par lequel fut arrêtée la mission de Bonchamps, et au delà s'étend dans tous les sens un immense marais, sans sentiers, sans terrain stable,

Digitized by Google

Le vapeur s'est engagé sur le Baro dont la montée a été assez pénible. Il a fallu haler le navire et les embarcations sur les bancs de sable et les seuils rocheux qui embarrassaient fréquemment la rivière. Enfin les difficultés de la navigation devinrent telles qu'il ne fut plus possible d'aller plus avant avec *le Faidherbe*. Le navire s'arrêta le 11 janvier à un village nommé Itioc (ou Itchop). L'enseigne de vaisseau Dyé fut chargé de ramener en arrière *le Faidherbe* et les chalands.

C'est alors que la mission a commencé son voyage à pied vers les hauts plateaux abyssins. A la fin de janvier, elle est entrée sur le territoire abyssin, où elle a trouvé une hospitalité cordiale. Elle est arrivée à Bourré, capitale des provinces commandées par le dedjaz Thessama. Là, elle a été rejointe par les Drs de Couvalette et Chabaneix qui avaient été envoyés au-devant d'elle avec des médicaments et une caravane de vivres et de vêtements conduite par M. Le Baron.

Le 29 janvier la mission est parvenue à Goré, autre ville dépendant du dedjaz Thessama. C'est là que s'était arrêtée naguère la mission de Bonchamps, lorsqu'elle dut revenir en arrière. C'est là aussi que fut massacrée l'expédition italienne du major Bottego.

La mission Marchand est arrivée à Goré dans les meilleures conditions possibles. La navigation sur le Sobat et le Baro avait restreint dans une très large mesure la longueur de la marche, et, à Goré, la mission a pu trouver les bêtes de somme nécessaires pour franchir sans trop de fatigue les 600 kilomètres qui séparent Goré d'Addis-Abbeba. La région qui s'étend entre ces deux villes est très accidentée, tantôt boisée, tantôt dénudée et privée de voies de communication. On y passe, presque sans transition, d'une température tropicale à une température souvent glaciale. En effet, au sortir de la plaine du Baro, on s'élève brusquement de 1,000 mètres pour atteindre le rebord du grand plateau abyssin, et l'altitude ne cesse de croître jusqu'à Addis-Abbeba, où elle est de 2,500 mètres. La mission a dû laisser Goré le 8 ou le 10 février, et, d'après une lettre du médecin de la colonne, le Dr Emily, on espérait atteindre Addis-Abbeba vers le 1er mars.

A Addis-Abbeba, la mission aura eu le choix entre deux routes de caravanes : celle qui passe par Ankober et aboutit à Obock, ou celle qui, traversant Balchi, Fort-Gabriel, Boroma et Harar, mène à Djibouti. Si elle a pris cette dernière voie, elle aura pu peut-

Digitized by Google

être utiliser en partie le chemin de fer de Djibouti à Harar, qui, partant de la côte, est terminé jusqu'à Mordalé, à 120 kilomètres de Djibouti.

La mission Marchand aura rendu de grands services à la géographie, en relevant la carte d'une immense région inconnue. De Fachoda, les Français avaient franchi le Nil et exploré tout le bassin du Sobat inférieur dont la carte avait été dressée. Le capitaine Baratier a relevé celle des pays placés sous le commandement du dedjaz Damassié. Les officiers de la mission, séparés de 200 à 300 kilomètres les uns des autres, accompagnés de cinq à six hommes seulement, ont pu relever la carte de territoires considérables.

IV

Le ministre des colonies, M. Guillain, vient de prendre une mesure dont l'utilité et même la nécessité étaient unanimement reconnues depuis longtemps par le monde colonial. Il a reconstitué sous le titre d'Office colonial les services de l'Exposition permanente des colonies et des renseignements agricoles, commerciaux et industriels, relatifs aux colonies.

Le texte du décret est précédé d'un long et lumineux rapport qui retrace l'historique des transformations survenues depuis l'origine dans l'organisation des services de ce genre qui ont précédemment existé. Nous en extrayons quelques rapides indications.

C'est à la suite d'un rapport adressé au ministre de la marine, le 25 octobre 1855, par le conseiller d'Etat, directeur des colonies, que fut pour la première fois créée à Paris une exposition permanente des colonies. Elle fut réglementée par un arrêté du 15 avril 1856 qui instituait, pour en contrôler les opérations, une commission de neuf membres.

Un arrêté du 14 mai 1887 institua un conseil supérieur et un comité consultatif de l'Exposition permanente. Le 1er octobre 1894, un autre arrêté annexa à l'exposition proprement dite un service spécial de renseignements commerciaux et de colonisation.

La commission de l'Exposition permanente prit, par un arrêté du 13 juillet 1895, le titre de « Comité consultatif de l'agriculture, du commerce et de l'industrie ». Il devait se composer de membres

Digitized by Google

élus par les chambres de commerce et d'agriculture des colonies, et de membres nommés par le ministre.

Au moment de la démolition du Palais de l'Industrie, on chercha vainement un local pour placer les collections. Quant au service des renseignements, il fut incorporé au ministère en tant que bureau spécial, mais un décret de mai 1896 supprima ce bureau. Il ne restait donc rien ni de l'exposition permanente ni du service des renseignements.

Tandis que ces services avaient été désorganisés en France, à l'étranger, au contraire, on n'avait cessé de donner le plus grand développement à des institutions analogues.

La création à Londres de l' « Imperial Institute » a contribué pour une large part au prodigieux développement économique de la Grande-Bretagne. Dans ce palais sont établis des musées d'échantillons et des bureaux de renseignements. Les négociants et les colons y trouvent, « auprès d'agents *qui se considèrent comme les serviteurs du public*, les informations les plus utiles et les plus précises ». Ce sont les termes mêmes du rapport de M. Guillain.

Le Musée commercial de Bruxelles a été créé de même dans le but de favoriser le développement du commerce extérieur de la Belgique. Tous les échantillons exposés portent des numéros renvoyant à un catalogue où sont consignés des détails précis sur chacun de ces produits.

L'Allemagne a suivi depuis plusieurs années déjà l'exemple donné par la Grande-Bretagne et la Belgique. Le Musée commercial de Berlin a contribué, pour une large part, au développement de l'industrie et du commerce allemands. Les autres grandes villes commerciales d'Allemagne, Hambourg, Brême, Leipzig, ont créé des musées analogues.

En France, on avait pensé dans ces derniers temps que l'Office colonial à créer aurait pu devenir un des rouages de l'Office national du commerce extérieur. On a reconnu depuis qu'il serait préférable de faire relever cet Office colonial du ministère des colonies, tout ce qui concerne notre commerce colonial exigeant des connaissances et des études spéciales. C'est ce qui vient d'être fait par le décret du 14 mars.

L'Office colonial qui vient d'être créé a pour objet : 1° de centraliser et de mettre à la disposition du public les renseignements de toute nature concernant l'agriculture, le commerce et l'industrie

Digitized by Google

des colonies françaises; 2° d'assurer le fonctionnement d'une exposition permanente du commerce colonial.

Cet établissement est placé sous la surveillance d'un conseil de perfectionnement et géré par un conseil d'administration de quatre membres choisis dans le conseil de perfectionnement et de trois représentants du département des colonies.

L'Office sera installé au centre de Paris dans la galerie d'Orléans, au Palais-Royal, et, après l'expiration des baux en cours, l'administration pourra établir sous le grand hall vitré l'exposition permanente.

Il ne faut pas perdre de vue que ce musée, pour répondre au but que l'on se propose d'atteindre, doit se composer surtout d'échantillons, avec leurs prix courants, de tous les articles de commerce spéciaux à chaque colonie. Ce n'est pas, comme le dit fort bien un article de la *Politique coloniale*, « un *musée de curiosités* qu'il faut créer, mais une collection *commerciale tenue constamment à jour* ». Nous ajoutons même que les objets de curiosité (histoire naturelle, ethnographie) devront être systématiquement exclus, toutes les fois qu'ils n'intéresseront pas le commerce ou l'industrie; autant il est utile, et même indispensable, de réunir ces objets dans d'autres musées, autant ils seraient inutiles et déplacés ici.

Une bibliothèque coloniale sera aménagée dans le même local et ouverte au public.

C'est tout naturellement aussi l'Office colonial qui sera chargé de publier la *Revue coloniale*. Il y insérera toutes les informations économiques qu'il aura recueillies pour son propre compte, les renseignements agricoles des jardins d'essais, et enfin les documents statistiques que lui adressera le ministère.

L'Office colonial aura la personnalité civile. Il recevra, comme le Jardin colonial central, des droits et des legs qui lui permettront, en somme, d'avoir une initiative qui manque forcément aux services essentiellement administratifs. Venant à la suite de la création des jardins d'essais, l'institution nouvelle complétera utilement notre organisation coloniale.

GUSTAVE REGELSPERGER.

Digitized by Google

UN

MISSIONNAIRE HOLLANDAIS ET SA FAMILLE AU TIBET

Le voyage que M. Rijnhart accompagné de sa famille vient d'accomplir dans le Tibet oriental n'a point de valeur géographique; mais les circonstances extraordinaires, mystérieuses et dramatiques qui l'ont signalé m'ont fait penser que le public prendrait quelque intérêt au simple récit des faits, même très résumé et très sec. Je l'accompagnerai seulement d'un petit commentaire géographique afin de préciser l'itinéraire que l'insuffisance des notes fournies par le héros de l'aventure ne permet pas de reconnaître autrement.

M. Rijnhart était un missionnaire protestant résidant en Chine, d'origine hollandaise comme son nom l'indique. Je ne l'ai pas connu personnellement, mais j'ai beaucoup entendu parler de lui pendant mon séjour à Si-ning et je me souviens d'avoir vu son nom inscrit à côté de celui du grand explorateur américain, Rockhill, dans la maison d'un patriarche musulman qui vit au pied du célèbre monastère de Kou-boum et qui a coutume de donner l'hospitalité sous son humble toit aux Européens de passage.

M. Rijnhart, très instruit de la langue tibétaine, conçut le dessein d'aller répandre la bonne parole parmi les peuples du Tibet, sous la forme de brochures pieuses et d'extraits de la Bible. Un beau jour de l'été 1898 il ceignit la ceinture du pèlerin et quitta la ville de Si-ning, accompagné d'une modeste caravane, de sa femme et de son jeune enfant, presque un bébé. Ils longèrent le Kouk nor et gagnèrent sans incidents la plaine du Tsadam, où ces bonnes gens de Mongols leur firent le même accueil bienveillant qu'ils font à toutes les créatures humaines. Les difficultés ne devaient naître que plus loin. En quittant le petit village de Barong, M. Rijnhart prit la route de Lha-sa. De quelle route s'agit-il? Est-ce la grande route commerciale qui mène les Tibétains de Lha-sa à Si-ning et que seuls parmi les Européens Huc et Gabet ont suivie d'un bout à l'autre en 1845-1846? Ou bien est-ce la route plus écartée et plus occidentale qu'ont relevée Prjévalsky et le pandit Krishna? Je n'ai pas le moyen de décider sûrement la question, toutefois j'incline à croire que M. Rijnhart suivit la dernière de ces routes. Il traversa sans encombre quelques-unes des montagnes désolées et solitaires qui séparent la Mongolie du Tibet; mais après le passage du Tchou-mar (haut fleuve Bleu), les épreuves commencèrent à assaillir la petite caravane. Le vent âpre et froid, la fatigue, la mauvaise nourriture, l'altitude toujours supérieure à 4,000 mètres, soumettaient la santé de l'enfant à une expérience trop rude. Le 22 août, il mourut; ses parents l'enfermèrent ainsi qu'en un cercueil dans la boîte de

Digitized by Google

pharmacie, l'enterrèrent sur la rive occidentale d'une des sources du fleuve Bleu, peut-être la rivière d'Atag Aptchiga, et ils roulèrent une grosse pierre, afin de le préserver des bêtes sauvages, sur le tombeau de ce plus jeune des explorateurs. Puis ils reprirent leur triste route.

Après quelques heures de marche ils franchirent le fameux col Tang la (24 août) au sommet duquel s'élèvent de grands monceaux de pierres, ornés de banderoles multicolores, couvertes d'inscriptions sacrées. Ils descendirent ensuite le long d'une rivière, le Tang tchou probablement, que M. Rijnhart dit être une des sources du Mékong; c'est évidemment du Salouen qu'il veut dire. Il avait à peine touché les premiers pays habités que déjà sept ou huit cavaliers armés s'approchèrent de lui afin de savoir qui il était et ce qu'il venait faire (26 août). Immédiatement, ils allèrent prévenir le préfet tibétain de Nag-tchou, à quelque 110 kilomètres dans le sud. M. Rijnhart avait espéré passer inaperçu grâce à la modestie de son équipage et pousser à travers le royaume de Lha-sa jusqu'à Do-rdjé-ling. Mais la police tibétaine est trop bien faite pour se laisser tromper si facilement. Cependant M. Rijnhart franchit le col Kam-rong, joignit la grande route de Nag-tchou à Gyé-rgoun-do, que Dutreuil de Rhins et moi avons relevée en 1894, gravit le col Ta-tsang et arriva à la frontière du royaume de Lha-sa, près du lieu dit Tchoung-ngo-ring-mo (V. *Mission scient. dans la haute Asie*, Atlas, carte XIX) à deux journées au nord de Nak-tchou. Il y rencontra une trentaine de cavaliers escortant un fonctionnaire chinois et un fonctionnaire tibétain (31 août). On le persuada de s'en aller à Ta-tsien-lou par la route du nord, c'est-à-dire par Gyé-rgoun-do. Il se remit en marche le 5 septembre avec neuf chevaux et trois hommes. Chemin faisant, il distribuait des bibles aux Tibétains, qui les acceptaient volontiers, y voyant des grimoires propres à éloigner les mauvais esprits, et lui en donnaient du beurre, de la farine et de la viande. Echangeant ainsi la nourriture spirituelle pour la nourriture charnelle, il traversa, toujours suivant notre route de 1894, trois rivières importantes, évidemment le Chag tchou, le Sog tchou et le Dam tchou, puis il atteignit un cours d'eau qu'il nomme Ta tchou, c'est-à-dire Dza tchou, et qui est la source du Mékong.

Le 21 septembre, il arriva à un passage impraticable où les flots battent en bouillonnant le pied des rochers, qui se dressent à pic au bord de la rivière. Nous connaissons bien cet endroit, situé au confluent du Dza-nag et du Dza-gar tchou, dont la réunion forme le Dza tchou, et nous ne l'avons pu franchir, le 13 avril 1894, que parce que le dégel non achevé laissait encore contre le rocher un étroit banc de glace. La caravane s'arrêta pour délibérer et profita de ce contre-temps pour préparer le thé. Soudain, M. Rijnhart entendit un coup de fusil et une balle siffler à son oreille. Levant la tête, il aperçut sur le sommet de la falaise quelques Tibétains qui se dissimulaient derrière les blocs de rocher. Ses hommes se précipitèrent pour saisir les chevaux, mais en vain; les agresseurs tiraient sans cesse des coups de feu, dont l'un perça le bras d'un des compagnons de M. Rijnhart, et ils faisaient rouler sur le sentier étroit d'énormes pierres. Au bout de quelques minutes, trois chevaux avaient été tués et cinq emmenés avec les bagages par les bandits; cependant les hommes et le chien même de M. Rijnhart s'étaient enfuis, et ils ne revinrent pas. M. et Mme Rijnhart, désormais sans ressources et n'ayant plus qu'un

Digitized by Google

cheval, passèrent la nuit à la belle étoile, tandis que la neige commençait à tomber. Le lendemain, ils tournèrent l'obstacle qui les avait arrêtés la veille, passèrent sur la rive gauche et continuèrent leur chemin en s'éloignant un peu du bord obstrué de roches surplombant les eaux, au lieu d'aller reprendre la bonne route sur la rive droite. La marche était pénible et l'unique cheval, épuisé et malade, n'avançait qu'avec peine, glissant et tombant sur la neige qui couvrait les pentes rapides. Dans l'après-midi du 25 septembre, M. Rijnhart aperçut plusieurs tentes sur l'autre rive et résolut d'aller y demander de l'aide. Il ne réussit pas à franchir le fleuve ce soir-là et il attendit le matin, moment de la journée où les eaux sont plus basses et moins impétueuses. A l'heure convenable, le 26 septembre, il se mit en devoir de traverser la rivière avec son cheval, laissant sa femme sur le bord. Comme il avait passé le milieu du fleuve, Mme Rijnhart le vit se retourner à demi et l'entendit crier quelque chose qu'elle ne comprit pas, puis il disparut derrière les rochers qui dominent la rive. Sa femme fut persuadée qu'il avait atteint les tentes tibétaines; mais la journée et la nuit s'écoulèrent sans qu'il revint. Mme Rijnhart demeura plusieurs jours dans les environs sans pouvoir obtenir le moindre renseignement sur ce qui était advenu. Son mari a-t-il été tué, ou simplement retenu prisonnier? Nous en sommes réduits aux conjectures. Nous ne pouvons que préciser l'endroit de cette disparition étrange; nous y avons passé le 15 avril 1894 et il est situé par environ 33°10′ de latitude, 92°30′ de longitude, à 20 kilomètres à l'ouest de Ta-chi gon-pa (ouvrage cité, carte XXI). C'est un campement de Tibétains Gé-dji, de très mauvaises gens, qui avaient refusé obstinément de nous fournir ce dont nous avions besoin pour poursuivre notre voyage. S'étant consumée dans une vaine et terrible attente, et perdant tout espoir, Mme Rijnhart résolut de gagner au plus tôt les pays chinois.

Je vous laisse à juger quelles difficultés et quelles misères dut éprouver la malheureuse femme pour traverser, absolument seule et dénuée de toutes ressources, dans les premières rigueurs de l'hiver, un pays hostile, hérissé de très rudes montagnes. Elle parcourut ainsi 1,000 kilomètres d'une route qui avait coûté quelque peine aux trois seuls Européens qui l'avaient suivie avant elle : Dutreuil de Rhins et moi dans la première partie, Rockhill dans la seconde. Elle vit Ta-chi gon-pa, dont les maisons blanches ressortent en vigueur sur les roches rouges du haut Mékong, franchit le Ser-kyem-la, le col aux six étages, descendit au petit village de Gyé-rgoun-do, égrené au flanc de la montagne et dominé par son couvent multicolore. Le Ta-wo la gravi, elle longea la gorge de Den-kou, pleine de genévriers et de pins, passa le fleuve Bleu sur une barque en peaux de yak, traversa le Dé-rgyé, où l'on fabrique des épées de fer, des cloches de bronze et des selles de bois aux ornements de métal, et gagna le grand monastère de Dzog-tchen, qui abrite dans ses murs deux mille grugeurs de peuple, sorciers redoutés. Puis elle atteignit le territoire des cinq clans des Hor-pa, dont les grands saules et les ormes ombragent les vallées profondes, qui verdoient aux bords des clairs torrents, au pied des monts âpres et nus qui laissent apparaître çà et là quelques cimes de neige. Elle vit de grands monastères fièrement plantés sur les pentes rocheuses comme des forteresses, de nombreux villages entourés de cultures maigres où des Chinois pacifiques trafiquent au milieu des que-

Digitized by Google

relles et des luttes des indigènes : Kang-dzé, où vingt soldats de l'empereur tiennent garnison, Tchou-wo, Tchan-go, Ta-wo, où elle fut menacée de mort et ne dut la vie sauve qu'à la pitié excitée par sa misère et à la simple fermeté de son attitude qui fit rentrer les agresseurs en eux-mêmes. « On leva le sabre sur ma tête, écrit-elle, en me réclamant mon cheval. J'invoquai Dieu et je regardai l'homme; alors il s'en alla et rejoignit ses cinq compagnons ». Elle parcourut les belles forêts du Nya-rong où jouent les singes, franchit le col Mi-nya par où se prolonge l'Himalaya, contourna l'illustre et sainte montagne Dja-ra, chargée de neige et de glace, et, enfin, après avoir passé les fermes chinoises de Sin-tien, elle aperçut les murailles crénelées de Ta-tsien-lou, dans les derniers jours de novembre. Elle s'estima hors de peine et déjà parvenue au port dès qu'elle se trouva dans cette petite ville, pourtant si reculée, que plus d'un Européen s'est fait honneur de l'avoir atteinte au cours de ses pérégrinations.

F. GRENARD.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE ET COMPTES RENDUS CRITIQUES

DES SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE ET DES PUBLICATIONS RÉCENTES

A Monsieur Ludovic Drapeyron, directeur de la REVUE DE GÉOGRAPHIE.

J'ai l'honneur de vous informer que vous recevrez par les soins de mon département un exemplaire de chacune des cartes suivantes dont le service géographique des colonies vient de terminer la publication :

1° Carte en deux feuilles de la Boucle du Niger, à l'échelle de 1/1,500,000e (2e édition).

2° Carte du Tonkin et des provinces méridionales de la Chine, à l'échelle de 1/2,000,000e.

3° Carte générale des voies de communication en Afrique, à l'échelle de 1/15,000,000e.

Agréez, Monsieur le Rédacteur en chef, les assurances de ma considération la plus distinguée.

Pour le Ministre des Colonies,
Le chef du cabinet chargé du service du secrétariat général.
G. TEISSIER.

Monsieur le Directeur,

A côté de « la création d'une mission scientifique permanente en Indo-Chine, récemment décidée par le Ministre des colonies de la France, et dont parle le *Mouvement géographique* du dernier numéro de la *Revue*, signalons le voyage au Nepâl accompli avant cette création et dans le même but, dès le commencement de l'an 1898, par le jeune et savant professeur de sanscrit au collège de France, M. Sylvain Lévi. Il a exposé, devant la Société Asiatique, les péripéties du voyage qu'il a fait dans l'Inde, comme chargé d'une mission scientifique par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. M. Lévi a pu, chemin faisant, redresser des détails incomplets ou inexacts de cartographie, sans se départir de l'objet principal du voyage entrepris, savoir la recherche des documents manuscrits ou épigraphiques, inscriptions ou restes archéologiques touchant les études indianistes, science éminemment française. Il a particulièrement insisté sur sa visite aux ruines de Kapilavastu et au jardin de Loumbini, entreprise en compagnie du Dr Führer.

A cet effet, il a montré une centaine de photographies prises sur sa route et les a fait défiler devant ses collègues, qui ont pu suivre ainsi pas à pas les pérégrinations de l'explorateur. Que d'admirables points de vue dans ce pays

Digitized by Google

de merveilles! Que de perspectives avant d'atteindre le pied de l'Himalaya! Quelle fête pour les yeux! Combien l'ombre de Sakya-Mouni plane encore de nos jours sur ces vastes solitudes! Voici successivement la vue de l'Etang de Nalanda, les Ruines de cette antique université, la Passe des sources chaudes de Rajgir, le Stoupa de Sarnath, la Jongle de Rajagriha, le Mont Gridhraakuta, l'Etang de Sarnath, Benarès, le Ghat de la crémation, la ville de Katmandu vue de la tour. Puis viennent, les portraits des maîtres du Nepâl; le souverain nommé Dhiraj, est une sorte de roi fainéant, ayant pour premier ministre le véritable administrateur de ce pays; à ces quelques portraits sont joints ceux des généraux, puis des spécimens d'officiers et de soldats, ainsi que de coolies et indigènes, très importants pour l'ethnographie locale.

Le récit, commencé par le savant voyageur à la séance du 10 février dernier, a été continué le 10 mars, pour être complété le 14 avril.

Le mardi soir 21 mars, devant la Société l'*Union scolaire*, le même explorateur a donné une conférence sur l'objet de son voyage, sous le titre de « Sagesse de l'Inde ». Pour ce public très varié, composé en grande partie de gens fort modestes, et non de savants, M. Sylvain Lévi s'est attaché, en termes aussi simples que clairs, à décrire l'Inde, cette immense presqu'île bornée à l'est et à l'ouest par l'Océan, au nord par l'Himalaya. Ses deux grands fleuves, a-t-il fait observer, le Gange et l'Indus, sont des bras de mer, dont les affluents sont bien plus larges que nos fleuves européens. Ce vaste pays, qui contient 300 millions d'habitants, offre les variétés les plus extraordinaires, par l'aspect, par les gens de toutes couleurs, depuis le blanc le plus pâle jusqu'au nègre le plus noir, par les soixante-dix langues, dont l'Hindi, le Bengali et l'Hindoustani sont les plus connues, par les civilisations diverses, par les populations de toute nature, jusqu'à des tribus sauvages.

Cependant, dans cet amoncellement, il y a une unité prépondérante : elle est constituée par le Brahmane, « le Dieu sur la terre » disent de lui les indigènes. Il est donc très recherché, car il apporte la religion en fait, avec tout ce qui s'ensuit. Il apporte aussi la langue dite « parfaite », le sanscrit, qu'il faut connaître pour s'adresser aux dieux, comme il faut connaître à fond le Rituel sacré, afin de savoir établir et reconstituer une parenté utile entre le fidèle qui implore les dieux et Vishnou ou Siva, qu'il s'agit de se rendre favorable. Le Brahmane symbolise donc la « Sagesse de l'Inde », la raison d'être de cet édifice considérable, formé depuis 2,500 ans, mais immobilisé depuis lors.

On sait que les Indous se divisent en quatre grandes castes : 1° celle des Brahmanes ; 2° les rois et la féodalité ; 3° les marchands; 4° ceux qui, dans une certaine situation d'aisance relative, ne font pas partie des trois précédentes catégories, sans compter un nombre infini de sous-castes fondées sur l'exercice des professions. Tout à part, et repoussés de partout, viennent les *parias;* on se demande comment ceux-là vivent. Même entre sous-castes, les gens ne peuvent avoir aucune relation, aucun contact, sous peine d'impureté. Il faut être de la même subdivision pour admettre la *connubialité*, c'est-à-dire la possibilité de se marier entre eux, et la *commensalité*, ou la faculté de manger à la même table, sous peine de souillure.

De même, les idées sur l'existence humaine sont bien différentes des

Digitized by Google

nôtres ; car les Indous supposent que l'âme passe par une série infinie d'existences ; autrement dit, ils professent la métempsycose, ce qui fait qu'ils attribuent au temps des mesures incalculables, nommées l'une le *Palliopama*, l'autre le *Kalpa*. Il s'ensuit que leurs idées de charité s'étendent au delà des hommes, à tous les règnes de la nature vivante, aux animaux et aux végétaux, en raison de cet axiome : Tout ce qui vit a un droit égal à l'existence. Aussi, le caractère hindou est un ensemble admirable de bonté, de patience, de résignation souriante, qui contribuent à le maintenir inébranlable à travers les siècles.

Cet exposé était émaillé des anecdotes les plus amusantes et les plus curieuses ; comme les récits faits devant la *Société Asiatique* ont été « illustrés » par des séries de photographies, nous comptons bien qu'en dehors du rapport scientifique sur sa mission, M. Sylvain Levi nous donnera le récit populaire complet de son voyage, avec illustrations et détails circonstanciés.

Agréez, etc.

M. SCHWAB.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

Séance du 3 *mars* 1899.

PRÉSIDENCE DE M. GABRIEL MARCEL.

M. Charles Maunoir émet le vœu, déjà formulé par le Congrès géographique français, que le nom du grand explorateur Henri Duveyrier soit donné à une rue de Paris ; il est fort applaudi par l'assistance.

M. Paul Serre, attaché au consulat de France à San Francisco, adresse une note sur la progression du mouvement des compagnies de navigation entre San Francisco et les ports d'Europe. Il signale l'accroissement des services des diverses compagnies qui se rattachent à l'Amérique. Les compagnies américaines, anglaises, japonaises augmentent leur flotte. Il exprime le regret de ne pas voir les compagnies françaises prendre part à cette initiative. Des tentatives restées infructueuses jusqu'ici ont échoué ; et cependant des lignes de navigation nous ouvriraient des débouchés sur des marchés nouveaux.

Une lettre de la famille de M. Bonin, adressée à la Société, indique, qu' « il est arrivé à Shanghaï sain et sauf ». Le laconisme de la dépêche ne fournit aucune explication sur le motif de son retour précipité à la côte. Il serait possible que les dissensions civiles qui existent en Chine aient motivé cette détermination inattendue.

M. Saint-Yves annonce qu'il est de retour dans l'Érythrée italienne dont il prépare une monographie plus complète que celles qui existent. Il a étudié les points suivants : Massaoua, Saati, Ghinda, Asmara, Saganeïti, etc. Il a exploré le pays des Baza et des Baria, Agordat, Kereen, le pays des Hableb. Il a aussi exploré les confins de l'Abyssinie et du Soudan.

Le capitaine H.-V. Barclay, de la marine royale d'Angleterre, fait une communication sur l'île de Pâques et ses antiquités : celles-ci sont du plus haut

Digitized by Google

intérêt, particulièrement les statues de pierre dont quelques-unes atteignent 25 mètres de hauteur et pèsent 250 tonnes ; elles portent toutes des inscriptions gravées qu'on n'a encore pu déchiffrer; on a compté plus de cinq cents de ces statues de toute grandeur ; elles étaient installées sur d'immenses blocs de pierre habilement assemblés. Il semble qu'une convulsion volcanique puissante a subitement arrêté la fabrication de ces statues, car il en existe à tous les états d'avancement, depuis le bloc à peine dégrossi dans la carrière. Le capitaine Cook, La Pérouse et d'autres visitèrent cette île curieuse qui est située à 1,500 kilomètres de toute terre importante et dont le sol n'est formé que de volcans éteints et de leurs déjections. On se demande encore quelle est la race civilisée qui a élevé ces monuments ; ce n'est pas sans doute l'habitant actuel absolument privé des moyens nécessaires. Le capitaine Barclay entretient ensuite la Société de la périlleuse mission qu'il a entreprise en 1876 sur l'ordre de son gouvernement, de traverser le centre du continent australien pour y tracer la ligne de séparation, jusqu'alors idéale, des provinces de Queen's Land et de South Australia. L'expédition eut beaucoup à souffrir, elle aboutit enfin au port Darwin, découvrant, entre autres, des territoires bien arrosés, montagneux et peuplés d'indigènes ; ce voyage aujourd'hui historique a classé le capitaine Barclay parmi les explorateurs célèbres ; la Société de Géographie avait déjà reçu Stanley et le commandant Cameron, M. Barclay est donc le troisième explorateur anglais qui est venu exposer devant elle le résultat de ses voyages.

M. Jules Garnier qui s'était trouvé à Taïti en 1866 avec M. Barclay, l'a de nouveau rencontré l'année dernière en Australie et c'est lui qui lisait l'intéressante relation dont nous donnons le résumé.

Séance du 17 *mars* 1899.

M. Grandidier, de l'Institut, présente un savant travail de M. Froidevaux sur la *Constitution de la Compagnie des Indes orientales.*

La Société décide qu'une délégation saluera à leur retour les membres de la mission du commandant Marchand. Une séance solennelle aura lieu en leur honneur.

Le bureau décide aussi d'affecter le legs fait à la Société par M. Alexandre Boutroue à la fondation d'un prix consistant en une médaille d'argent. La donation faite par M. Poirier sera employée à constituer quelques petites rentes à divers explorateurs âgés et sans fortune qui ont bien mérité de la science et du pays.

M. Gentil, commissaire du Gouvernement, vient de partir pour l'Afrique équatoriale, il compte se rendre au Congo. De Brazzaville, il remontera au poste de Gribingui, puis il descendra le cours du Chari, découvert par lui précédemment.

M. B. de Vieillerobe adresse un résumé très substantiel des deux explorations qu'il a accomplies dans la haute vallée des Amazones : la première en 1896; la seconde en 1897-1898. Cette dernière est la plus intéressante. Parti de Saint-Nazaire, le 9 mai 1897, M. de Vieillerobe arrivait au Pérou dans le

Digitized by Google

mois de juillet suivant. De la Paz, il se rendit à Cuzco, sur la rive gauche de l'Urubamba, dont il effectua la descente en radeau et en pirogue. Il passa ensuite de cet affluent dans l'Ucayali, que l'on doit prendre pour le vrai prolongement des Amazones au lieu du Maragnon, beaucoup moins important. Le voyageur parvint à Iquitos en vapeur, reprit la route en sens inverse et, par un affluent de droite, s'avança vers le bassin du Manou, du Madre de Dios et de l'Inambari, dont il remonta successivement le cours en dépit des difficultés provenant du pays ou des habitants. Les observations que fit M. de Vieillerobe dans cette exploration mouvementée l'ont amené à conclure que le Madre de Dios était bien tributaire de l'Inambari, que des rapides rendent malheureusement impropre à la navigation à vapeur. Reste à examiner la valeur de la rivière Purus, comme voie de communication. C'est à cette tâche que va se consacrer cet explorateur dans un troisième voyage. Dans ces deux expéditions, M. de Vieillerobe a effectué de l'ouest à l'est la traversée de l'Amérique du Sud.

Dans une lettre, datée en rade de Manille, le 25 janvier dernier, M. Paul Wenz annonce à la Société que le yacht *Lady-Saint-Aubyn*, venant de l'île de Vanikoro, a rapporté de ces parages quelques reliques provenant, sans aucun doute, du naufrage de La Pérouse. Elles consistent notamment en une pièce d'or à l'effigie de Louis XV (1723), en parfait état, et une pièce d'argent à l'effigie du même roi (1727), une ferrure en forme de fleur de lis, un bouton d'uniforme et d'autres menus objets dont le correspondant de la Société de Géographie s'est rendu acquéreur.

La conférence de M. le baron de Baye, qui a terminé la séance et que nous donnons dans le numéro d'aujourd'hui, a eu un grand et légitime succès.

REVUES ALLEMANDES

Petermann's Mitteilungen, 1899, II.

L. G. Tippenhauer. *Études géologiques à Haïti* (avec carte au 200,000e). — M. Tippenhauer, ingénieur à Port-au-Prince, a entrepris, du 13 mai au 2 juin 1898, un voyage d'études dans la partie sud-ouest de Haïti, dont les résultats sont d'autant plus intéressants que l'intérieur de l'île peut être considéré comme un pays encore à découvrir. La région traversée est relativement peu peuplée; l'agriculture n'est nulle part très active; le café est la principale production, et prospère surtout dans la chaîne des Cocoyers, haute de 1,000 mètres. Les chemins sont mauvais et ressemblent souvent à des sentiers de chèvres, à l'exception tout au plus de la route de Miragoâne à Aquin, une des principales artères reliant le département du sud à celui de l'ouest. Un rapide aperçu permet de constater que la presqu'île sud-ouest d'Haïti doit ses contours et son relief actuels à une éruption basaltique récente, qui doit être placée vers la fin de l'époque pliocène. Là où les matières volcaniques sont venues en contact avec les sédiments pliocènes, ces derniers ont été fortement altérés; les calcaires blancs sont devenus rouges ou verdâtres et ont pris l'aspect de schistes argileux; les grès se sont transformés en

Digitized by Google

quarzites. Les basaltes sont caractérisés par des savanes sèches; ailleurs, règne une végétation arborescente florissante.

KRAHMER. *Le district de l'Anadyr.* — Le général Krahmer résume dans cet article la relation de M. A. Y. Olsoufiev, parue en 1896 à Saint-Pétersbourg. Cet officier, en parcourant le district de l'Anadyr en 1893, a visité une des régions les moins connues de l'Asie russe, plus étendue que la France, et c'est ce qui donne un grand intérêt à son récit et au résumé qui en est fait. La portion traversée par l'Anadyr est une vaste région de toundras, entourée de montagnes de toutes parts : au nord et à l'ouest, les monts Stanovoï; au sud, la chaîne russe et le Polpol, qui viennent enserrer vers l'est l'embouchure de l'Anadyr. Les toundras sont de grandes étendues marécageuses, avec beaucoup d'eau stagnante, et leur végétation devient de plus en plus maigre à mesure qu'on avance vers l'est. L'Anadyr naît dans les monts Stanovoï, et coule d'abord entre des rives élevées, couvertes de conifères; à Markovo, il entre en plaine et atteint de 200 à 750 mètres de large, avec 2 mètres de profondeur aux basses eaux; les forêts des rives font peu à peu place à des prairies, puis vient la toundra, tandis que le fleuve se ralentit, gagne en largeur, et perd en profondeur. Large de 3 à 5 kilomètres, il finit par n'avoir plus que 1 mètre de profondeur à la barre près de son embouchure.

La débâcle commence ordinairement sur l'Anadyr du 1er au 13 juin; les premiers glaçons apparaissent du 17 au 22 septembre, et, dès le commencement d'octobre, le fleuve est pris. Dans l'intervalle se place une crue, vers la mi-juin, et les eaux restent hautes jusque vers le 22 juillet. Cependant le climat n'est pas aussi froid qu'on pourrait le supposer : dans l'est, le Pacifique atténue la rigueur de l'hiver, mais rend l'été froid et pluvieux; les froids de — 40°, assez fréquents à Markovo, sont très rares vers l'embouchure de l'Anadyr; en revanche, tandis qu'à Markovo on a fréquemment 25° à l'ombre en été, on ne note que rarement 22° vers la côte. Le niveau du sous-sol perpétuellement congelé se trouve à une profondeur insignifiante : à 1/2 mètre à Markovo; à 1/3 de mètre à Novo-Mariinsk.

Les Russes habitent à Markovo et dans divers petits établissements. Markovo se compose de 41 maisons et renferme 340 habitants. Les Russes de la région de l'Anadyr vivent surtout de poisson, puis de renne, et, à un moindre degré, d'oiseaux sauvages. Le thé en briques est pour eux un article de première nécessité. Cette population est de mœurs douces, honnête, laborieuse, mais encore peu cultivée; elle s'accroît lentement.

P. CAMENA D'ALMEIDA.

REVUES ANGLAISES

The Geographical Journal, 1899, II.

J. W. GREGORY. *Le plan de la terre et ses causes.* — L'idée d'un plan dans la structure et les formes de la terre est une idée très ancienne : on peut citer pour mémoire la croyance des géographes de l'antiquité à la divergence des

Digitized by Google

mers secondaires à partir d'une région centrale vers le vaste Océan sans limites. Aujourd'hui, avec une connaissance plus complète du globe et de son relief terrestre et sous-marin, on ne peut manquer de faire plusieurs remarques : la terminaison des océans vers le nord en pointe triangulaire, la division des continents en trois groupes formés chacun de deux parties que sépare une profonde dépression océanique (mer des Caraïbes, Méditerranée, mers de l'Archipel malais). On peut observer aussi diverses symétries géographiques : la concentration des terres dans l'hémisphère nord et des océans dans l'hémisphère sud ; la forme triangulaire des continents avec base au nord, et des océans avec base au sud ; le rayonnement des terres à partir du pôle nord, et des océans à partir du pôle sud. Les océans et les continents offrent une disposition antipodale particulière : un grand continent a généralement pour antipode un grand océan.

Comment expliquer la distribution si particulière des terres et des mers sur notre globe ? Diverses hypothèses ont recherché dans leur dessin les traces d'un plan géométrique, telle celle du réseau pentagonal formulée par Élie de Beaumont. Celle à laquelle les faits semblent le mieux correspondre est celle du système tétraédral, énoncée par Lowthian Green en 1875. D'après M. Gregory, il y aurait en réalité un arrangement tétraédral des élévations et des dépressions à la surface de la lithosphère. Ce plan se traduit : 1° par une zone septentrionale de terres entourant un océan boréal et envoyant vers le sud trois groupes de terres dirigés suivant les méridiens ; 2° par une zone australe de mers entourant un continent antarctique et envoyant trois océans vers les basses latitudes ; 3° par l'allure générale des chaînes de montagnes. Le plan de la terre peut être attribué à l'affaissement de la croûte terrestre, dû à l'effondrement incessant de sa masse interne.

Th. Thoroddsen. *Explorations en Islande pendant les années* 1881-1898. — Après dix-sept ans de courses à travers l'île, M. Thoroddsen a achevé d'en connaître la physionomie exacte. Depuis 1892, paraît, en danois et en allemand, son *Histoire de la géographie de l'Islande*, qui comprendra trois volumes, dont deux sont publiés. Au cours de ces années de recherches, M. Thoroddsen a publié un nombre considérable d'articles, de monographies relatives à diverses parties de l'Islande, dans les principales revues du Danemark et de l'étranger. Il résume dans le présent travail sa méthode d'exploration, l'itinéraire de ses campagnes successives, et les principaux traits de la géographie de son île natale.

P. Camena d'Almeida.

REVUES ITALIENNES

Rivista Geografica Italiana. 1899, II, III.

Sur le relief et la géologie de la « Regione pugliese », note de Cos. Bertacchi. — L'auteur appuie sur l'indépendance de la « Regione pugliese » de celle de l'Apennin en considération de la forme et de la nature de ses reliefs.

Digitized by Google

C'est un argument qui a désormais une littérature, comme le note l'auteur, mais dont il est encore à propos de s'entretenir.

L'étude des mouvements des glaciers en Italie en 1898. C'est le compte rendu de M. le professeur G. MARINELLI, membre de la Commission internationale pour l'étude des glaciers. — Dans les Alpes-Maritimes, sur les glaciers du Peirabroc et de la Malédia (ou de Pagarin) ont été posés des signaux pour en marquer les mouvements. Suivent des renseignements sur le mouvement des glaciers du mont *Disgrazia* et de la Bernina (A. Rhétiques), selon la relation du professeur L. Marson.

La ligne des fleuves réapparus du professeur J. Lud. BERTOLINI. — Aux conclusions précédemment exposées dans notre *Revue* par Ch. Garnier, le professeur Bertolini vient d'ajouter les suivantes : 1° les fleuves de la région vénitienne sont guéables au-dessus de ladite ligne ; 2° par conséquent, c'est là que passe la grande voie naturelle transversale non seulement de la région vénitienne, mais encore de toute la vallée padane et des analogues, parmi lesquelles il signale celles de la Garonne et du Rhône inférieur, invitant quelqu'un de nos jeunes studieux à s'en occuper.

Les caractères anthropologiques des Italiens, par le professeur L. F. PULLÉ, résumés par A. MOCHI. — Le professeur Pullé groupe les Italiens, à l'exception des Sardes et des Corses, en deux types : le septentrional, type celtique modifié par le pré-existant ligure-italique et illyro-septentrional ; le méridional, type italique, modifié par le fond ibéro-ligurien et illyro-méridional. Voir l'ouvrage de l'auteur.

Dans une lettre au Directeur, le Dr Ang. L. Andreini renonce à continuer sa polémique sur les reliefs géographiques avec le Dr P. Sensini, en alléguant qu'il ne le veut pas suivre sur le champ des arguments personnels (?). Nous regrettons cette conclusion.

La *Rivista* publie encore des articles de circonstance sur la Chine, sur la Géographie à l'Exposition de Turin, etc.

J. Lud. BERTOLINI.

LIVRES

1815. Waterloo, par M. HENRY HOUSSAYE, de l'Académie française, librairie académique Perrin, 1899. — La situation militaire et morale de la France durant les Cent Jours, Napoléon et ses généraux en 1815, l'armée elle-même, sont analysés d'une façon pénétrante par M. Henry Houssaye.

« Impressionnable, raisonneuse, *sans discipline*, suspectant ses chefs, troublée par la crainte des trahisons et ainsi *accessible peut-être à la panique*, mais aguerrie et aimant la guerre, *enfiévrée de vengeance*, capable d'efforts héroïques et de furieux élans, et plus fougueuse, plus exaltée, plus ardente à combattre qu'aucune autre armée républicaine, ou impériale, telle était l'armée de 1815. *Jamais Napoléon n'avait eu dans la main un instrument de guerre si redoutable et si fragile.*

Digitized by Google

« Chez les généraux qui avaient mené si souvent les Français à la victoire, *la foi dans le succès n'égalait malheureusement plus la vigueur physique et les talents militaires*. Ils étaient trop bien renseignés sur les formidables armements de l'Europe et sur les faibles ressources de la France en soldats, en matériel, pour ne pas voir que, *à moins d'une suite de coups de fortune toujours possibles à la guerre*, l'Empereur ne pourrait pas lutter longtemps avec sa petite armée contre les masses de la coalition. »

Plus tard Napoléon a dit à Sainte-Hélène : « Je n'avais plus en moi le sentiment du succès définitif. Ce n'était plus ma confiance première. Je sentais la fortune m'abandonner. Je n'avais plus un seul avantage qui ne fût immédiatement suivi d'un revers... Aucun de ces coups ne me surprit, car *j'avais l'instinct d'une issue malheureuse*. »

« Cet état d'esprit, dit M. H. Houssaye, explique les heures perdues par l'Empereur pendant la campagne, *ses irrésolutions*, ses vues parfois troublées, *le répit laissé à l'ennemi*. Il devient un joueur timide ; il hésite à engager la partie, *n'obéit pas à l'inspiration*, temporise, pèse les chances, voit le pour et le contre, ne veut rien risquer qu'à coup sûr. »

L'auteur précise encore davantage dans le passage suivant :

« Obligé précisément à ce rôle de « sergent de bataille », que condamne Maurice de Saxe, il *s'employa tout entier* à parer aux méprises, aux oublis, aux fautes de ses lieutenants. Et voyant toutes ses combinaisons avorter, toutes les attaques échouer, ses généraux gaspiller ses belles troupes, sa dernière armée fondre entre leurs mains, *l'ennemi lui faire la loi*, il perdit la résolution et la confiance, hésita, se borna à pourvoir aux périls les plus pressants, *attendit l'heure, la laissa passer* et n'osa pas à temps risquer tout pour tout sauver. »

Où cette perte irréparable de temps, *à lui imputable*, apparaît très clairement, c'est à la bataille de Ligny et le jour qui suivit. C'est ce que M. Henry Houssaye appelle en toutes lettres « *la faute de Napoléon* ».

« La bataille à gagner *jusqu'à l'écrasement et la dissolution de l'ennemi*, était la bataille de Ligny. Une victoire complète remportée le 16 juin sur l'armée prussienne pouvait clore d'un seul coup la campagne des Pays-Bas. Par la faute de Ney, la bataille ne fut pas décisive. Le lendemain se présenta une autre occasion de terminer la campagne en détruisant l'armée anglaise. *Cette occasion, Napoléon la laissa échapper par sa faute...* »

« Je voudrais disait l'Empereur, le 17 juin au soir, avoir le pouvoir de « Josué pour retarder la marche du soleil ! » Mais il y avait quatorze heures que le soleil éclairait la terre, Napoléon n'en avait pas profité. »

Deux ou trois généraux doivent être plus incriminés que Napoléon, car *sa faute* est née de leurs fautes à eux : Ney et Grouchy[1]. L'un a péché par *action*, l'autre par *omission*. Mais Napoléon a eu vraiment dans les capacités stratégiques de Grouchy trop de confiance. Il aurait dû également se défier de la crise morale que subissait alors le maréchal Ney, tour à tour abattu et emporté, en qui l'armée française de 1815 aurait pu se reconnaître. Soult n'avait pas remplacé avantageusement Berthier comme major général :

1. Drouet d'Erlon dépendait du maréchal Ney.

Digitized by Google

celui-ci assurait la victoire par sa ponctualité dans l'exécution des ordres de l'empereur. Nos discordes civiles nous avaient privés de près de la moitié de nos grands chefs.

Les autres raisons qu'on a invoquées pour expliquer notre désastre ne semblent pas acceptables à l'auteur. « En 1815, Napoléon était encore d'une santé à supporter les fatigues de la guerre et son cerveau n'avait rien perdu de sa puissance. » M. Houssaye, en réponse à Charras[1], énumère heure par heure les interventions directes et actives de l'empereur dans la bataille de Waterloo :

« A onze heures, l'empereur dicte sa disposition d'attaque. A onze heures un quart, il prescrit la démonstration contre Hougoumont. A une heure il fait écrire à Grouchy. A une heure et demie, il donne l'ordre à Lobau de prendre position pour arrêter les Prussiens et enjoint à Ney de commencer l'attaque de Mont-Saint-Jean. Dans l'intervalle, il a fait bombarder Hougoumont par une batterie d'obusiers. A trois heures, il lance les cuirassiers de Travers contre la cavalerie de lord Uxbridge qui assaille la grande batterie. A trois heures et demie, il ordonne à Ney de s'emparer de la Haye-Sainte. A quatre heures et demie, il fait avancer la garde près de la Belle-Alliance. A cinq heures, il porte la jeune garde au secours de Lobau. A cinq heures et demie, il prescrit à Kellermann de seconder les charges de Milhaud. A six heures, il renouvelle l'ordre de prendre la Haye-Sainte. Peu après, il détache deux bataillons de la vieille garde pour chasser les Prussiens de Plancenoit. A sept heures, il mène sa garde dans les fonds de la Haye-Sainte pour l'assaut final. Chemin faisant, il harangue les soldats de Durutte qui lâchent pied et les renvoie au feu, et il prescrit à tous ses officiers de parcourir la ligne de bataille en annonçant l'approche du maréchal Grouchy. Le soir, il forme en carrés, dans la vallée, la seconde réserve de la garde, court à Rossomme, y résiste encore avec les grenadiers de Petit et fait tirer la dernière volée de mitraille sur la cavalerie anglaise ». Jamais plan de campagne n'avait été élaboré d'une manière plus magistrale. C'est l'exécution qui seule a laissé à désirer.

Concluons donc avec l'auteur que, chez Napoléon, « le moral ne soutenait plus le génie ».

La temporisation, chose remarquable, n'a jamais très bien réussi à Napoléon : il n'a succombé en définitive à Waterloo que parce qu'il a engagé le combat quatre heures et demie trop tard. Chez lui, l'exécution devait suivre immédiatement la conception : tout était compromis du moment qu'il laissait à ses adversaires le temps de la réflexion dont lui-même n'avait pas besoin, tellement ses conceptions étaient dès l'abord parfaites.

LUDOVIC DRAPEYRON.

BOURGEOIS. *Notice biographique sur M. Jules Degermann*, Sainte-Marie-aux-Mines, Cellarius, 1899, in-8. — Jules Degermann naquit le 5 novembre 1828, et mourut le 11 octobre 1898. Son extrême modestie l'avait toujours empêché de rien publier, il fallut l'affectueuse insistance de M. le chanoine Dacheux,

1. Nous-même, dans *le Diagnostic de Napoléon*, nous inclinions pour que Napoléon eût été malade durant la bataille de Waterloo.

Digitized by Google

le savant président de la Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace pour le décider à sortir de sa réserve. Grâce à cette heureuse intervention, nous possédons aujourd'hui quelques très intéressantes monographies sur notre histoire locale, qui toutes lui ont valu à l'époque de leur publication les suffrages du monde savant. La première en date a trait à la *Donation de Charlemagne au prieuré de Liepvre en 774*. Parmi les noms de lieux qui figurent dans la charte de Charlemagne, la plupart ont disparu, d'autres nous ont été conservés avec de légères variantes, quelques-uns seulement se sont maintenus intacts. Au nombre de ces derniers il convient de citer les trois Rombach, désignés respectivement sous les noms d'*Almend-Rumbach*, *alia Rumbach* et *tertia Rumbach*. Le *Bureberch* de la charte est le *Berbrche* actuel, *Bobolino-cella* est devenu la Vancelle. Quant au hameau *Achinis ragni* que Grandidier, guidé sans doute par une simple similitude de consonnance, avait cru devoir rapporter au village de la Hingrie, Degermann démontre que ce nom ne peut s'appliquer qu'au *Rain* du *Vieil-Echery*, c'est-à-dire à la *Goutte de S. Blaise*, qui formait la limite occidentale des droits du prieuré sur la rive droite de la Lieporette.

Dans un deuxième mémoire qui a pour titre le *Monastère d'Echery au val de Liepvre*, Degermann aborde l'étude des origines de Sainte-Marie. Vers 938 un chanoine primicier de Metz, du nom de Blidulphe, construisit un oratoire dans la vallée qu'on appelle *Lebrath*. Quand le nombre de ses disciples se fut accru, on construisit une villa comprenant des logements, un cloître et une chapelle qui fut dédiée à la vierge Marie et prit le nom de *capella Mariæ*. Guillaume et Achérie sont les principaux compagnons de Blidulphe, et les restes de saint Guillaume donnèrent lieu à un pèlerinage fréquenté jusqu'à la fin du XIIIe siècle.

L'Etat du temporel de quelques paroisses situées en Alsace et autrefois dépendantes du duché de Lorraine est un extrait d'un mémoire beaucoup plus étendu sur l'état et les revenus des bénéfices des duchés de Lorraine et de Bar, conservé aux Archives de Meurthe-et-Moselle et dressé de 1702 à 1713 par le prêtre Antoine Rice.

Degermann s'occupa aussi d'étendre les recherches que le regretté Daniel Risler avait entreprises sur l'histoire des diverses industries dans la vallée de Sainte-Marie. Les phases successives traversées par l'exploitation minière l'intéressaient surtout, et quand, il y a près de deux ans, la reprise des travaux fut de nouveau décidée, il mit généreusement à la disposition des ingénieurs les riches matériaux qu'il avait recueillis sur le passé de cette industrie. Le *Bulletin de la Soc. d'hist. nat. de Colmar* contient de lui : *Une ancienne source de bitume en Alsace*, enfin le *Catalogue* de sa bibliothèque, qui va paraître, annonce plusieurs manuscrits de sa main, entre autres l'*Inventaire des archives de Sainte-Marie*, travail de première importance qui a exigé des années et qui est tout prêt pour l'impression.

P. RISTELHUBER.

Digitized by Google

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

Au Collège de France, notre savant collaborateur, M. Émile Levasseur, de l'Institut, traite *Des États-Unis, leur développement commercial comparé avec celui des États européens*, les mardis et vendredis à 2 heures; M. Longnon, *Géographie historique de la Gaule française* (*Neustrie*), les mercredis à 9 heures.

— A la Faculté des lettres de Paris, M. Vidal de Lablache, traite de la *Géographie physique de la France*, les mardis, à 3 h. 1/4; M. Marcel Dubois, *Des conditions géographiques de l'expansion coloniale au* XIX*e* *siècle*, les jeudis à 2 h. 3/4.

— A la Faculté des sciences de Paris, M. Charles Vélain : *Géographie physique générale*, les vendredis à 9 heures.

— A l'École des hautes études, M. Longnon : *Les noms de lieu de France, leur signification et leurs transformations; ceux d'origine ecclésiastique; Indre-et-Loire;* M. Bérard, maître de conférences : *Géographie ancienne de l'Asie Mineure; la Corinthie et l'Argolide, d'après Pausanias.*

— La Société de Géographie, sur la décision de sa Commission centrale (conseil) et de la commission des prix a accordé, pour l'année 1899, les distinctions suivantes :

Grande médaille d'or, à titre exceptionnel, à M. le général Galliéni, pour l'œuvre accomplie à Madagascar.

Grande médaille d'or de la Société à M. E. Gentil, pour son exploration en Afrique (du Congo au Tchad).

Médaille d'or (prix Ducros-Aubert) à M. Marcel Monnier, pour son voyage à travers l'Asie.

Médaille d'or (prix L. Devez) à M. le commandant Simon, pour la publication de son Atlas du Mékong.

Médaille d'or (prix A. de la Roquette) à M. Jackson, pour son voyage à la Terre François-Joseph.

Médaille d'or (prix A. Logerot) au marquis de Bonchamps, pour son exploration dans l'Ethiopie.

Médaille d'or (prix L. Bourbonnaud) à MM. les capitaines Voulet et Chanoine, pour leur exploration au Soudan.

Médaille d'or (prix H. Duveyrier) à MM. les capitaines Baud et Vermeersch, pour leur exploration dans le Soudan.

Médaille d'or (prix Erhard) à M. Delaune, pour ses travaux cartographiques.

Médaille d'or (prix C. Malte-Brun) à MM. de la Martinière et Lacroix, pour leur publication : *Documents sur le Nord-Ouest africain.*

Médaille d'or (prix J. Morot) au lieutenant Blondiaux, pour ses missions dans le Soudan.

Grande médaille d'argent (prix A. de Montherot) à Mme I. Massieu, pour son voyage à travers l'Asie.

Grande médaille d'argent (prix Ch. Grad) à M. Darragon, pour ses explorations en Ethiopie.

Digitized by Google

Grande médaille d'argent (prix Janssen) à M. Marc Bel, pour ses explorations dans le Siam et dans le Laos.

Grande médaille d'argent (prix W. Huber) à M. Duparcq, pour son ouvrage sur le Mont-Blanc.

Médaille d'argent au R. P. Piolet, pour ses travaux sur Madagascar.

Médaille d'argent à M. Cauvière, pour son ouvrage sur la Provence.

Médaille d'argent à M. E. Deschamps, pour l'ensemble de ses publications géographiques.

Prix Jomard (Monuments de la géographie) à M. Malotet, pour son ouvrage sur E. de Flacourt.

La Société décerne, en outre, le prix Pierre-Félix Fournier (médaille spéciale et 1,200 fr.) à M. Henri Brenier, chef de la mission lyonnaise d'exploration commerciale en Chine, organisée par la chambre de commerce de Lyon.

Dans sa séance administrative du 10 février 1899, la Commission centrale a disposé d'une nouvelle pension de rente viagère de 600 francs (legs Poirier), en faveur d'un explorateur français.

Trois autres rentes de même valeur ont été attribuées antérieurement sur ce fonds.

— M. J. Manès, secrétaire général de la Société de géographie commerciale et directeur de l'École supérieure de commerce de Bordeaux, consacre toute une attachante livraison du *Bulletin* de la Société à la mémoire de M. Gebelin : ses obsèques, sa carrière universitaire, son action en dehors de l'Université, ses travaux, etc.

— La Société de géographie commerciale, présidée par M. Guillain, ministre des colonies, et par M. E. Cheysson, a entendu, le 21 mars : *Tour d'Asie* (1894-1898), par M. Marcel Monnier; *La Chine d'aujourd'hui et la Chine de demain; A travers le continent, de la Corée à l'Asie Mineure*, avec projections par M. Molteni. — *Les Lauréats de* 1898, rapport par M. Camille Guy; remise des médailles.

— Les *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs* (septième série, deuxième volume, 1897) nous donnent les travaux suivants : *Réunion de Besançon à la Franche-Comté* (1654-1664), par M. le docteur Meynier; *Frankenthal au* XVII*e siècle et en* 1896. *La forteresse, son siège par Vauban*, par M. le docteur Ledoux; *l'Industrie du sel en Franche-Comté avant la conquête française*, par M. Max Prinet; *les noms de lieu romains en France et à l'étranger*, par M. le docteur Meynier; *le duc d'Aumale en Franche-Comté* (1873-1879), par M. Jules Gauthier.

— Sous ce titre : *Fin del poderio colonial de España en America y Asia*, le *Bulletin de la Société de géographie coloniale et commerciale de Madrid* donne *in extenso* le traité de paix « imposé à l'Espagne » par les États-Unis du nord de l'Amérique (numéro de février 1899).

— Le comité Dupleix a donné deux nouvelles conférences dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, le 5 mars 1899; M. E. Desmolins : *L'avenir de l'éducation nouvelle;* M. G. Bonvalot : *De la nécessité pour les Français de connaître les autres peuples.*

— Viennent de paraître : *Russes et Slaves*. Études politiques et littéraires. Troisième série (*Un Précurseur : Radistchev; les Russes en France; le*

Digitized by Google

Cesarevitch en Orient; l'Enseignement du russe; Adam Mickievicz; Mickievicz et Pouchkine; la Littérature tchèque), par M. Louis Leger, professeur au Collège de France. — Ce volume est mis en vente précisément au moment où la Russie et la Pologne célèbrent l'anniversaire des deux plus grands poètes de la race slave, Mickievicz et Pouchkine. M. Leger leur consacre des études pénétrantes et tout à fait nouvelles dans notre littérature. On ne trouvera pas moins d'intérêt aux essais qui ont pour objet le publiciste russe Radistchev, un véritable précurseur des idées libérales, *les Voyageurs russes en France*, le récent voyage du Cesarevitch (l'empereur Nicolas) dans l'Orient asiatique, la langue russe et les moyens de l'enseigner en France, la littérature tchèque contemporaine. L'auteur signale avec raison chez les Tchèques des alliés d'autant plus sympathiques qu'ils sont plus mal vus des Allemands.

— Le Club alpin français (section de Provence), à Marseille, a entendu le 10 mars une conférence de M. J. Delmas, professeur au Lycée, l'un des fondateurs de la *Revue*. Une assistance des mieux choisies avait répondu aux invitations. Et, devant un auditoire d'élite où les dames étaient en nombre, M. Delmas a développé son sujet tout nouveau et fort intéressant. Il s'agissait de *Nos Légendes montagnardes* (Savoie, Provence, Auvergne) et pendant près d'une heure et demie, l'orateur nous a tenus sous le charme de sa parole pittoresque et de son esprit aimable. Faut-il dire que sa péroraison a été saluée d'unanimes et chaleureux applaudissements? Il suffit d'indiquer le souhait qui s'est formulé que cette charmante soirée ait un lendemain proche. Nous nous associons volontiers à ce vœu.

— *Dans la haute Égypte*, par René Delaporte, ex-chargé de missions du ministère du commerce. Francis Laur. — M. René Delaporte fait paraître un livre constituant une saisissante actualité. Guidant, avec la documentation d'un Bœdeker, le voyageur à travers les beautés artistiques, les ruines monumentales de la terre des Pharaons, René Delaporte, en touriste érudit doublé d'un agent commercial, féru de diplomatie, a étudié en le parcourant le pays entier que féconde le Nil, au triple point de vue de son passé historique, de ses richesses économiques et de son avenir politique.

— La Société des Études Russes s'est fondée à l'Hôtel des Sociétés Savantes. M. Léon Bourgeois, à qui nous sommes redevables de la création des cours de russe dans les lycées, a bien voulu accepter la présidence d'honneur; M. Maurice Tourneux en est le président effectif. Son but est de propager en France l'enseignement de la langue russe et d'encourager les études de toute nature sur la Russie, soit dans le domaine de l'histoire et de la littérature, soit dans les domaines scientifique, artistique et économique. Le premier numéro de la *Revue des Études Russes*, organe de la Société, vient de paraître chez Le Soudier, éditeur. La *Revue* s'est assuré le concours d'un grand nombre d'écrivains français et russes, réputés pour leur érudition et leur compétence. Nous avons lu avec le plus grand intérêt *la Russie considérée comme état colonisateur*, par notre savant collaborateur M. Paul Camena d'Almeida, qui vient d'être appelé de la chaire de géographie de l'université de Caen à celle de l'université de Bordeaux.

Le Directeur-Gérant : L. DRAPEYRON.

5568. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Saint-Benoît, 7. — MOTTEROZ, directeur.

Digitized by Google

REVUE

DE

GÉOGRAPHIE

DIRIGÉE PAR

M. LUDOVIC DRAPEYRON

La géographie, bien comprise, centralisera, au profit des sciences politiques, toutes les connaissances humaines.
(CONGRÈS GÉOGRAPHIQUE DE PARIS, 4 août 1875.

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE

Onzième livraison. — Mai 1899

SOMMAIRE

P. GAFFAREL : Un coin de Provence.
BARON DE BAYE : Au sud de la chaîne du Caucase. Souvenirs d'une mission (*suite et fin*).
P. IBOS, lieutenant d'infanterie de marine : Les droits de la France au Siam (*suite*).
Mme DE HARRASOWSKY : Alboran.
G. N. TRICOCHE : Feuillets du journal d'un flâneur en Amérique (*suite*).
G. REGELSPERGER : Le Mouvement géographique.
Correspondance et comptes rendus critiques des Sociétés de géographie et des publications récentes.
Nouvelles géographiques.

GRAVURES

Gori : Ruines de la forteresse de Gori. — Le général prince Amilakvari. — Forteresse, porte de style persan. — Ancienne maison. — Coiffure de mariage. — Eglise de Sion, près Atheni. — Ouplis-Tsikhé, ville souterraine (2). — Vases remplis d'offrandes. — Porte principale de l'église d'Ourbnissi. — Passage de la Liakva. — Eglise de Samthavis où sont enterrés les princes Amilakvari. Tchalla : Château du prince Amilakvari. — Un mestviré. — Le mestviré gonflant son instrument. — Mestviré chantant.

PARIS

INSTITUT GÉOGRAPHIQUE DE PARIS

CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Digitized by Google

LA

REVUE DE GÉOGRAPHIE

(1877-1899)

La *Revue de Géographie* a réalisé tout ce qu'elle avait promis dans sa première livraison : « Elle ne saurait, disions-nous, faire double emploi. C'est le premier recueil qui met en présence les sciences naturelles et les sciences politiques et invite celles-là à donner à celles-ci une impulsion salutaire et irrésistible. La pensée qui a présidé à sa fondation permet l'unité dans la variété. Ou nous nous trompons fort, ou il y aura là un organisme vivant. » L'œuvre de la *Revue de Géographie* a été retracée par les hommes les plus compétents et les plus autorisés à la Sorbonne et à l'Institut, en ce qui concerne la constitution, l'enseignement et les applications de la science géographique. On se pénètre de plus en plus de la justesse de cette parole, prononcée ici même : « La terre appartiendra à qui la connaîtra le mieux. » La *Revue de Géographie* a donc travaillé utilement pour la France et pour la science. Les quarante-trois volumes qu'elle a déjà publiés seront consultés longtemps avec fruit. Ils constituent un monument unique en France, moins par son étendue que par l'infinie variété de ses études et la nouveauté comme la sûreté de ses aperçus. Les méthodes qui y sont exposées prévalent enfin partout et l'on proclame que la géographie doit être l'un des fondements, le premier peut-être, de l'éducation nationale. Une seconde table générale des matières (1884-1894) en rend le maniement commode. Le prix de la collection complète est de 537 francs. Celui de chacune des livraisons, avec les cartes qu'elle renferme, est de 3 francs.

Librairie CH. DELAGRAVE, éditeur, 15, rue Soufflot, Paris.

LA REVUE DE GÉOGRAPHIE

Paraît tous les mois, par livraisons de 5 à 6 feuilles grand in-8 raisin, format de nos grandes revues littéraires, et forme, à la fin de l'année, deux beaux volumes d'environ 500 pages chacun, imprimés sur beau papier en caractères neufs.

Nous donnons régulièrement des cartes exécutées avec soin. Le prix de l'abonnement est de 25 fr. par an pour Paris; de 28 fr. pour les départements et les pays faisant partie de l'Union générale des postes. — Pour les autres pays, les frais de poste en sus.

Prix d'un numéro séparé : 3 fr.

Pour les abonnements, s'adresser à M. **CHARLES DELAGRAVE**, éditeur de la *Revue de Géographie*. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé *franco* à M. L. **Drapeyron**, 55, rue Claude-Bernard, ancienne rue des Feuillantines

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires seront envoyés au bureau de la *Revue*.

Les annonces de librairie sont reçues 15, rue Soufflot.

Digitized by Google

UN COIN DE PROVENCE[1]

Je voudrais aujourd'hui vous conduire dans le Midi de la France. Si je cherchais à vous donner une idée d'ensemble de la belle région que l'on désigne communément sous le nom de Midi, ou bien je tomberais dans la banalité, ou bien je commettrais des omissions regrettables. Je préfère restreindre mon sujet, et vous prier de m'accompagner seulement en Provence, dans cette pittoresque contrée, si longtemps dédaignée, et que certains littérateurs croyaient honorer en l'appelant la gueuse parfumée. Cette prétendue gueuse est aujourd'hui à la mode. Ceux qui l'insultaient ont fait amende honorable; ils en décrivent avec émotion les beautés. Les gens du monde se donnent rendez-vous sur ses plages ensoleillées, les malades y cherchent la santé, et sur la côte, si bien dénommée la Côte d'azur, se dressent, de Marseille à Menton, à travers les oliviers au grêle feuillage et les pins parasols à la tête empanachée, de splendides villas où les favorisés de la fortune essaient de retrouver leur santé compromise et leurs forces perdues.

Il est une partie de cette côte d'azur moins fréquentée que les autres. Le flot des touristes ne s'y est pas encore porté. C'est la portion de la Provence qui s'étend de Marseille à la Ciotat, baignée au sud par la Méditerranée, limitée au nord par le contrefort des Alpes provençales qu'on nomme la chaîne de la Sainte-Baume. Comme je suis tous les ans ramené dans ce coin de Provence par mes affections et par mes intérêts, vous me permettrez de vous le décrire. Ce sera en quelque sorte une dette de reconnaissance dont je m'acquitterai. Le sujet vous paraîtra peut-être un peu restreint, mais dans ce canton vous trouverez comme une réduction de la province, et vous aurez, en le connaissant bien, une idée générale de tout le pays.

1. Conférence faite sous les auspices de la Société des Amis de l'université de Dijon.

Digitized by Google

Le trait caractéristique de la région fut longtemps la stérilité. Les voyageurs qui étaient allés en Palestine trouvaient une étrange ressemblance entre cette contrée brûlée par le soleil et les plaines mamelonnées qui s'étendent de Jaffa à Jérusalem. Même entassement confus de montagnes pelées et ravinées, de rochers aux formes bizarres, de ruisseaux à peine marqués par un mince filet d'eau. De loin en loin des bosquets d'arbres odorants, des petites plaines couvertes de riches cultures, et des troupeaux de moutons conduits par des bergers encapuchonnés. Ce sont les impressions que je conserve encore de mon enfance, alors que l'antique diligence nous conduisait de Marseille à la Ciotat, en passant par la petite ville d'Aubagne, et par les solitudes agrestes des montagnes de Cassis et de Bellefille. Aujourd'hui tout a été renouvelé. Voici comment : on n'a pas fait jaillir l'eau du roc, mais on l'a forcée à venir de loin, de très loin, pour animer le paysage et porter la vie dans ces déserts. Cette eau est celle de la Durance. Elle arrive à Marseille après un long trajet, et y tombe en cascade à l'admirable fontaine de Longchamp, mais le trop-plein de ces eaux se déverse dans la banlieue, et, par mille conduits souterrains, porte la vie et la fécondité jusque sur le territoire de la Ciotat. De l'eau et du soleil, que faut-il de plus pour faire sortir de terre toute une floraison luxuriante et une infinie variété d'arbres et de plantes? Aussi le pays a-t-il été comme transformé. La culture maraîchère s'est propagée, le sol s'est amendé, et là où jadis d'informes graviers et des roches arides faisaient le désespoir du cultivateur, s'étalent de grasses prairies ou de superbes vergers. Ce n'est plus la Provence aride et brûlée, on se croirait presque dans la grasse Normandie. Il est vrai que le pays n'a pas encore été entièrement renouvelé, et que, sur bien des points, le terroir garde encore son apparence rébarbative, mais ce contraste même est plein de charmes: l'oasis à côté du désert, le champ cultivé tout à côté de la solitude, l'abondance et la misère! Mais que diraient nos pères s'ils pouvaient revoir ce coin de Provence ainsi métamorphosé par le travail de l'homme? Ils n'en croiraient pas leurs yeux.

Ce qui n'a pas changé, ce qui d'ailleurs ne pouvait pas changer, c'est la sérénité du ciel. Il est d'un bleu azuré d'une coloration toute spéciale, et qui charme les yeux. Bien qu'ils y soient habitués, les Provençaux sont sensibles à cette sérénité. Quand par hasard tombe la pluie, ils s'enferment chez eux. Lorsque par extra-

Digitized by Google

ordinaire, s'abat le brouillard, c'est alors un désarroi général, et presque une calamité publique. On n'aperçoit plus que visages renfrognés, on n'entend plus que des lamentations éperdues, et, avec l'exagération de langage que vous savez, des adjurations au ciel, à « la bonne mère », pour que reparaisse au plus vite le gai, le vivifiant soleil. Il est vrai que ce soleil provençal, surtout aux approches du soir, revêt de teintes incomparables nos rochers et nos bois. Lorsqu'à travers les fines aiguilles des pins, ou sur les pentes gazonnées des collines, se glissent des rayons tantôt d'améthyste et tantôt d'émeraude, on dirait une coulée de paillettes étincelantes. Les poètes du Midi, et ils sont nombreux, ne sont pas restés insensibles à cette séduction. Depuis les troubadours jusqu'à Mistral et aux Félibres contemporains, ils ont chanté la gloire des couchers de soleil et les jeux de la lumière dans les campagnes provençales. Encore aujourd'hui quand les méridionaux, loin du sol natal, se réunissent en de fraternelles agapes, tous ensemble ils aiment à répéter le gai refrain d'un de leurs poètes :

Adieou moun beou souleou !

Telle est la physionomie générale de ce coin de Provence que nous allons essayer de décrire en lui conservant son originalité propre. Il s'agit de cette partie du département des Bouches-du-Rhône qui s'étend de la frontière du Var aux faubourgs de Marseille, entre la Méditerranée et la Sainte-Baume. Pour ne rien oublier de ce qui peut fixer le pays dans nos souvenirs, nous le traverserons d'abord par terre, pour ainsi dire de part en part, puis nous longerons la côte.

Notre point de départ et notre point d'arrivée, dans l'un et l'autre cas, sera la petite ville de la Ciotat. C'est une vieille cité dont les origines se perdent dans la nuit des âges. On prétend que les Phéniciens d'abord, les Phocéens ensuite, y établirent une de leurs stations navales dans le beau golfe qu'abritent contre les vents du sud les sauvages escarpements du Bec de l'Aigle et de l'île Verte. Sans remonter aussi haut dans nos annales provinciales, disons au moins que la Ciotat, *civitas*, la cité, fut de bonne heure constituée en municipalité indépendante. Sans doute elle reconnut l'autorité d'abord des comtes de Provence, puis des rois de France, mais les Ciotadins tenaient à leurs privilèges. A l'abri derrière les

Digitized by Google

murailles féodales dont ils avaient entouré leurs maisons, les pêcheurs et les négociants de la petite cité tinrent souvent tête aux gouverneurs de la province. Ils ont conservé, même à l'heure actuelle, un grand amour de l'indépendance et un goût en quelque sorte inné de l'opposition; car ils sont toujours d'opinions très avancées. Ils étaient républicains avant la République, et ils sont restés républicains. Aux yeux de certains trembleurs, ils seraient même d'opinions trop avancées, ce qui ne les empêche pas d'être de solides travailleurs. Ils l'ont bien prouvé quand ils ont accepté les offres de la Compagnie des Messageries maritimes et improvisé un des plus importants ateliers de construction navale de la France entière. C'est en effet à la Ciotat que, depuis une quarantaine d'années, la Compagnie des Messageries maritimes a installé ses services, et créé non seulement pour la construction, mais aussi pour le gréement et la réparation de sa flotte, des ateliers qui occupent, à certains moments de presse, plus de 4,000 ouvriers.

Les beaux paquebots affectés aux lignes de Chine et d'Australie, ces paquebots tant admirés par les étrangers et imités par eux, le *Polynésien*, l'*Australien*, l'*Ernest-Simon*, la *Ville de la Ciotat*, ont été fabriqués à la Ciotat depuis la quille jusqu'au sommet du mât. Les machines qui règlent leur vitesse, les meubles luxueux qui garnissent les cabines et les salons, les voiles qui viennent en aide à la vapeur, tout jusqu'à la flamme des pavillons, jusqu'aux peintures des salons et des cabines, tout a été fabriqué, ajusté, confectionné à la Ciotat. Charpentiers, fondeurs, métallurgistes, peintres, décorateurs, ébénistes, tapissiers, toute une population ouvrière grouille et s'agite dans ce phalanstère. A l'heure de la sortie des ateliers, c'est une procession ininterrompue de travailleurs qui se répandent dans les rues ou sur les quais de la ville, gais, bruyants, exubérants même. Pendant la journée l'activité se concentre dans les chantiers. Soit dans les cales de construction, soit dans les ateliers de charronnage, on rencontre ces ouvriers, toujours joyeux et bruyants, mais dociles et confiants, car ils sont dans la main d'une administration paternelle qui veille à leurs besoins et s'occupe même de leurs plaisirs. Aussi pas de plaintes, pas de récriminations, jamais de grève. Les affaires de la Compagnie sont en pleine prospérité et les ouvriers en profitent.

C'est surtout au jour solennel de la mise à l'eau d'un paquebot qu'il faut les voir à l'œuvre ces ouvriers ciotadins. Ils ont conservé

Digitized by Google

leurs vêtements de travail, mais la femme et les enfants sont là en habits de fête, et d'ailleurs de tous les villages de la côte, de Marseille à Toulon, est accourue une foule énorme. De minute en minute des barques pavoisées et de petits vapeurs jettent sur les quais de nouveaux arrivants. Ils se rendent tous aux ateliers, à l'endroit où la masse gigantesque du navire, tenue en équilibre par de gros madriers, domine les flots où elle va pénétrer. Voici le clergé qui vient donner la bénédiction au nouveau paquebot. Tout à coup cessent les bruits. Un silence solennel étreint les poitrines et suspend les conversations. On n'entend plus que le bruit sourd des madriers qui tombent les uns après les autres. Bientôt le navire n'est plus retenu que par quelques frêles supports. Un dernier ordre est donné. Le navire tremble dans sa membrure. Bientôt une sorte d'agitation se communique de la quille au pont, un craquement se produit, et l'énorme masse s'avance tout entière, d'abord lentement et comme à regret, puis accélérant sa marche, et bientôt à toute vitesse, brisant sur son passage les cordes qui la retiennent, soulevant par suite du frottement des jets de flamme et des torrents de fumée; puis elle entre dans la mer au milieu de flots d'écume, faisant refluer jusque sur les quais l'eau du port, et saluée par les cris d'allégresse qui s'échappent de toutes les poitrines. Ces acclamations sont répétées par les échos des collines, et, avec les manifestations de la joie la plus méridionale, tous les assistants, ouvriers ou étrangers, se communiquent leurs impressions. C'est là un spectacle inoubliable. On ressent une véritable émotion quand on voit cette montagne de bois, tel de ces paquebots a 157 mètres de longueur et 25 de hauteur, s'avancer majestueusement et prendre possession de son nouveau domaine. Il y a même un moment d'angoisse lorsque le dernier madrier est tombé, et que l'ingénieur qui dirige la manœuvre donne le signal du départ définitif. Il est peu de spectacles plus émouvants; c'est le vrai triomphe de l'homme sur la nature, la victoire de la civilisation sur la matière.

La Ciotat est donc un port de constructions maritimes, et, de près ou de loin, ses 14,000 habitants sont inféodés à la Compagnie des Messageries maritimes. Aussi bien ils ne s'en sont pas repentis. Leurs affaires ont prospéré. Ils ont refait leurs quais, dragué leur port, construit des écoles, des halles, un Hôtel de ville. Ils ont même sur un plateau jadis couvert de broussailles dessiné un jardin

Digitized by Google

public, où poussent à l'envi mimosas et palmiers. Amateurs de musique, comme le sont en général les méridionaux, ils ont fondé des sociétés rivales, harmonie, orphéon, fusion chorale et jusqu'à une bande de mandolinistes qui, à tour de rôle, s'installent dans les kiosques de ce jardin public, et charment les oreilles de leurs compatriotes.

La Ciotat est donc en voie de progrès. Nous qui l'avons connue, alors que des tas de fumier étaient disposés dans les rues à la porte de chaque maison, et qu'il fallait le soir circuler avec des lanternes, nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître les améliorations obtenues en si peu d'années, et, dussent les amateurs du temps jadis m'accabler de leurs invectives, nous rendrons justice aux administrateurs qui se sont succédé dans cette petite ville, et qui l'ont, sans secousses et sans dépenses exagérées, accommodée aux exigences modernes.

Il est un point cependant qui laisse encore à désirer. La Ciotat compte bien parmi les stations de la grande voie ferrée Paris-Lyon-Méditerranée, mais cette station est éloignée d'environ 4 kilomètres de la ville. On a prétendu que les constructeurs de la ligne avaient dû s'incliner devant certaines considérations stratégiques, et ne pas suivre exactement la côte pour éviter les feux d'une artillerie ennemie, mais il est à craindre qu'ils aient plutôt obéi à certaines considérations locales, et écouté moins des stratégistes que des propriétaires jaloux de se défaire de leurs terrains. Quoi qu'il en soit, les arrivées à la Ciotat n'étaient pas commodes. Un transbordement était nécessaire pour les marchandises comme pour les voyageurs. De là des dépenses inutiles ou du temps perdu. On a en partie réparé cette erreur économique en construisant un chemin de fer à voie étroite, qui relie la Ciotat-ville à la Ciotat-gare, en traversant quelques-unes de ces campagnes transformées par les eaux de la Durance, et dont la valeur a singulièrement augmenté dans ces dernières années. Saluons en passant les beaux domaines de la Maurelle, de Terrerousse, de l'Abeille, où s'étendent à perte de vue de magnifiques vignobles, le superbe château où le photographe Lumière, l'inventeur du cinématographe, a pris sa retraite; signalons le joli village de Ceireste, l'antique Citharista, qui passe pour être la métropole de la Ciotat, et arrivons enfin à la gare, où nous prenons notre billet pour Marseille.

Digitized by Google

De la Ciotat à Marseille, par la voie ferrée, le trajet dure à peu près une heure, mais une heure qui passe vite, pour si peu qu'on veuille observer le paysage par la portière. Tout d'abord, une région montagneuse. On aperçoit bien par de soudaines échappées la mer qui scintille à l'horizon, mais c'est la montagne que l'on traverse par une succession de tunnels, dont le plus considérable, celui des Grands Jeannots, a près de 3 kilomètres de long. Ce sont les derniers escarpements du massif de la Sainte-Baume, dont la cime terminale s'élève à 1,314 mètres, et dont les bombements extrêmes tombent dans la mer par des murailles verticales de 414 et 380 mètres aux caps Canaille et Soubeyran. La Sainte-Baume, avec ses deux pics principaux, en avant le pic de Bretagne et plus au nord le Saint-Pilon, domine tout le paysage. C'est une des plus belles montagnes de Provence, surtout quand on l'examine des villages bâtis à ses pieds, Gemenos ou Saint-Pons. D'après la tradition, Marie et Marthe, les sœurs de Lazare le ressuscité, Lazare et Marie-Madeleine, la belle pécheresse, abordèrent en Provence quelques années après la mort du Christ et furent les propagateurs du culte nouveau. Marie et Marthe moururent en Camargue, et furent ensevelies dans cette fameuse église des Saintes-Maries, à qui le poème de Mistral, et le plus touchant épisode de ce poème, la mort de Mireille, ont donné une seconde naissance. Quant à Marie-Magdeleine, elle s'enfonça pour pleurer ses péchés dans les solitudes de la montagne, et vécut jusqu'à sa mort dans la grotte, ou Baume, où ses reliques sont encore aujourd'hui conservées et vénérées. Sans chercher à discuter l'authenticité de la tradition, constatons au moins qu'il est peu de sites aussi curieux à parcourir, et que la splendide forêt qui grimpe sur le flanc septentrional de la montagne sacrée constitue une des curiosités végétales de la province, car on y rencontre les essences les plus variées, et, malgré la sécheresse des brûlants étés, la fraîcheur s'y maintient, et la verdure des arbres s'y conserve, sans doute entretenue par des eaux souterraines.

Une autre montagne est encore à signaler, le Garlaban, énorme calotte calcaire, en forme de ballon arrondi, qui se dresse au-dessus des usines et des prairies d'Aubagne. Le Garlaban est à peu près inaccessible, car de tous les côtés il élève des murailles presque perpendiculaires, à pentes tellement abruptes que la terre végétale ne peut être retenue dans les cavités, et que le roc, dé-

Digitized by Google

pouillé de toute parure verdoyante, monte droit au ciel sans autre ornement que les couleurs changeantes dont le revêt le soleil.

De la Sainte-Baume et du Garlaban sortent de petits ruisseaux, souvent à sec dans la saison chaude, et qui apportent le tribut de leurs eaux à la gracieuse Huveaune, le seul fleuve de la région qui se jette directement à la mer, tout près de Marseille. L'Huveaune, dont le cours est marqué par de longues traînées de saules et de lauriers-roses, serpente à travers la plaine en décrivant de nombreux méandres. Les poètes méridionaux, avec leur imagination facile, l'ont comparé aux fleuves de Grèce, mais on ne rencontre sur les rives de cet Illissus provençal, en fait de monstres, que d'inoffensives couleuvres, et comme nymphes que des blanchisseuses, plus ou moins accortes, qui s'efforcent de résoudre le difficile problème de laver le linge sale dans des eaux fort peu limpides, car elles sont troublées et même empuanties par de nombreuses usines. Aussi bien on s'aperçoit qu'on est dans le voisinage d'une grande ville, car les maisons succèdent aux maisons, les vergers d'oliviers et les champs de blé sont remplacés par des cultures maraîchères. Sur les routes roule un flot ininterrompu de grosses charrettes pesamment chargées, l'atmosphère est plus lourde, plus imprégnée de poussière. La fumée des usines monte à l'horizon, et la locomotive s'arrête à chaque instant, à Aubagne, à Camp-Major, à la Penne, à Saint-Menet, à la Pomme, à Saint-Marcel, à la Blancarde, pour nous déposer enfin à la gare monumentale de Saint-Charles, sur le sommet de l'une des collines sur lesquelles est bâtie Marseille.

Que dire de ces stations? Elles ressemblent à toutes les petites villes qui entourent une grande cité, c'est-à-dire qu'elles ne présentent aucun détail pittoresque, ni comme site, ni comme monument, ni même comme souvenir. Marseille a tout absorbé, tout retenu. Signalons pourtant la fabrique de tuiles et de poteries grossières d'Aubagne, les bains de Camoins près de Saint-Menet, où les rhumatisants du Midi s'imaginent qu'ils trouveront la guérison; un mot encore pour la Blancarde, où commence un petit chemin de fer dans la direction du Prado.

Nous voici donc à Marseille, dans cette ville immense, qui a déjà vu tant de révolutions et a passé par tant d'épreuves, mais s'est toujours relevée plus forte, plus vaillante et plus décidée à utiliser

Digitized by Google

les avantages de son incomparable position. Nous ne chercherons pas à présenter ici une description de Marseille, car Marseille est un petit monde, une vraie capitale, et, à vous parler en toute sincérité, malgré les faciles railleries des Parisiens, et les plaisanteries qu'on se transmet de génération en génération sur la Cannebière et sur les odeurs du vieux port, je partage l'enthousiasme des Marseillais pour leur cité natale. Il est peut-être en France des villes plus avantageusement disposées au point de vue du pittoresque, ou plus salubres, ou mieux entretenues ; il en est dont les monuments sont plus complets, les églises mieux ornées, les rues plus larges, les maisons plus régulières, mais il n'en est pas une qui se présente avec cette infinie variété d'aspects, ce mélange de constructions de tout style, cette incroyable animation des rues et des quais. Et que de souvenirs accumulés dans un étroit espace! Ici, dans le vieux Lacydon, dans le port des Phéniciens et des Phocéens, on a récemment découvert les fragments d'une galère, et plus loin une inscription votive en l'honneur des prêtres de Baal. Dans les vieux quartiers, éventrés aujourd'hui par la récente rue de la République, se dressait l'Acropole avec ses portiques et ses colonnades. Là c'était le forum où le préteur rendait la justice. Sur les rives du vieux port on aperçoit encore les créneaux à machicoulis de l'abbaye féodale de Saint-Victor, construite au-dessus d'une crypte sanctifiée par le sang des martyrs, et la nouvelle cathédrale, avec ses coupoles de marbre et ses mosaïques aux couleurs variées, a remplacé le temple de Diane, la Major, comme disent les Marseillais. César a porté une hache sacrilège dans le bois sacré, la *Silva bella*, qui couvrait les flancs de la colline, où s'élève aujourd'hui le célèbre sanctuaire de Notre-Dame-de-la-Garde. Le connétable de Bourbon dressa ses batteries contre le mur dont le boulevard des Dames marque aujourd'hui l'emplacement, et ce sont les dames de Marseille qui défendirent la brèche ouverte par ses boulets. Ici, Louis XIV ordonna la construction d'un fort destiné à brider les Marseillais, non loin des caveaux funèbres où le chevalier Rose fit ensevelir par des galériens, dans de la chaux vive, les victimes de la terrible peste de 1721. Là, sous cette voûte, le consul Libertat fut assassiné par les partisans des Guises, et du haut de ce balcon de l'Hôtel de Ville, Démosthène Olivier en 1848, et Gambetta en 1870 haranguaient la population. Mais qu'est-il besoin de rappeler tant de souvenirs?

Digitized by Google

Nous foulons un sol historique, une sorte de terre sacrée. Nos souverains, nos grands hommes, nos artistes l'ont foulée avant nous, et nous ne pouvons que suivre leurs traces avec respect.

Nous n'avons donc pas ici à décrire Marseille, car nous serions ou trop long ou trop incomplet. Suivons plutôt les quais, en traversant cette foule bigarrée, aux costumes étranges, aux physionomies diverses, et, sans nous attarder à cette Babel de langues et de nationalités, arrivons à la Joliette, un des nouveaux ports que l'on a creusés dans ces dernières années, et installés à coups de millions, comme pour affirmer la puissance de la civilisation et les merveilles de l'industrie. La Joliette est en effet un port artificiel, gagné sur la mer grâce à deux gigantesques jetées qui protègent les eaux calmes de l'intérieur contre l'assaut des vagues du large. Sur l'un des quais, la Compagnie des Messageries maritimes a construit ses bureaux et amarré ses somptueux paquebots. C'est sur un de ces paquebots que nous nous embarquerons pour retourner à la Ciotat en longeant la côte. En effet, toutes les fois que les paquebots des Messageries reviennent de Chine et d'Australie, dès qu'ils ont opéré leur déchargement à Marseille, ils sont renvoyés à la Ciotat pour être réparés, repeints et réinstallés. La Compagnie permet alors à peu près à tout le monde de monter sur le navire en réparation. C'est une occasion que saisissent avec empressement de nombreux touristes, enchantés de faire à peu de frais, ou plutôt à titre gracieux, une très intéressante excursion.

Le capitaine a donné le signal du départ. Lentement, majestueusement, le navire s'est détaché du quai. Il franchit la passe, accélère sa marche, et bientôt entre dans la haute mer, laissant à sa gauche les maisons étagées de Marseille et les vaisseaux ancrés dans ses ports, à sa droite, les hauteurs de l'Estaque et le cap Couronne. Il passe devant la baie des Catalans, où la Mercédès d'Alexandre Dumas avait jadis sa cabane, mais où se dressent maintenant de superbes villas. C'est là, en effet, que commence la Côte d'Azur, par une merveilleuse promenade nommée la Corniche, qui continue pendant plusieurs kilomètres, et toujours en vue de la mer, franchissant les ravins sur des viaducs, éventrant les collines par des tranchées dans le roc vif, tantôt baignée par les flots bleus de la Méditerranée, tantôt ouverte à travers des bois de pins parasols et de tamaris, et cela jusqu'au cours du Prado, à l'embouchure de l'Huveaune. Ce qui donne à ce long boulevard de la

Digitized by Google

Corniche un charme inexprimable, ce ne sont pas tant les belles villas et les parcs magnifiques qui le bordent, ici Endoume, Auriol, là la Réserve, si célèbre par les bouillabaisses que confectionne avec art un maître cuisinier réputé, Roubion, plus loin le château Talabot, avec ses arbres gigantesques et ses cascades artificielles, ou le Roucas-Blanc, cette magnifique station balnéaire qu'alimente directement la Méditerranée; ce sont moins, dis-je, toute ces beautés un peu de convention que la vue de la mer, éternellement belle, et diverse d'aspect, soit qu'elle caresse mollement la plage d'un liséré d'écume, soit que le vent la projette avec des grondements irrités contre les rocs du littoral. Il n'est pas d'étranger, même ne disposant que de quelques heures, qui ne se croie obligé de suivre la Corniche, et il a certes bien raison. On ne peut guère comparer à la Corniche que la promenade des Anglais à Nice, ou la plage parfumée de Monaco, et encore, au-dessus de la Corniche marseillaise, l'œil s'arrête-t-il avec complaisance sur les escarpements dénudés de la colline que surmonte le sanctuaire de Notre-Dame-de-la-Garde. Le clocher de cette église est couronné par la statue dorée de celle que, dans tout le Midi, on nomme la Bonne Mère. Là, encore, je ne demanderais qu'à vous guider vers cette église si fameuse, qu'à examiner avec vous les ex-voto dont elle est tapissée, naïfs témoignages d'une foi respectable, car elle est sincère; mais le paquebot n'attend pas, son mouvement s'accélère, et voici que nous passons en vue des îles qui protègent au midi la rade de Marseille.

L'archipel des îles marseillaises, les Stœchades de l'antiquité, se compose de deux îles et de plusieurs îlots. Les deux îles, Pomègue et Ratonneau, sont reliées entre elles par une digue qui forme un port artificiel, où l'on a installé les bâtiments du Lazaret. Dans ce port et dans cet hôpital, sont obligés de purger leur quarantaine les navires suspects et les passagers qui viennent des pays contaminés. Le Lazaret était jadis en terre ferme, mais on a reconnu les inconvénients de ce voisinage, et c'est dans cette rade mal fermée, dans cet asile où n'abondent précisément pas les distractions, que sont obligés d'attendre plusieurs jours tous ceux que leur mauvaise fortune a conduits dans des contrées atteintes par le choléra ou par la peste. Nous les plaindrons, mais en avouant que la précaution n'est pas superflue, et puisque Marseille est une porte ouverte sur l'Orient, il faut bien qu'on se défende contre les

Digitized by Google

maladies qui semblent avoir fait élection de domicile en Orient.

Près de Pomègue et de Ratonneau se dresse au milieu des flots, comme un gigantesque galet tout effrité par les vagues, le fameux château d'If. Rien de moins imposant que cette citadelle au sinistre renom. Une tour ronde, à peine entourée de remparts en ruines, et quelques constructions basses, sans style, sans caractère; mais cette citadelle pour rire occupe une place dans l'histoire. Le château d'If fut une prison d'Etat, la Bastille du Midi, et de dramatiques légendes le représentaient comme le tombeau des secrets, comme le refuge des maris trompés et des pères mécontents qui voulaient se débarrasser d'épouses coupables ou de fils prodigues. On disait encore que nos rois y ensevelissaient à jamais dans de noirs cachots tous ceux qu'ils ne voulaient pas traduire en justice, les criminels dont ils redoutaient la comparution. Il y a du vrai dans ces récits. Au château d'If furent réellement renfermés des femmes légères et des enfants peu respectueux. On y jeta aussi de temps à autre des faux monnayeurs, des contrebandiers, et même quelques publicistes récalcitrants, mais ce qui a fait sa renommée, c'est le fameux roman d'Alexandre Dumas, *Monte-Christo*. Dantès et l'abbé Faria sont des personnages sans réalité historique. Ils n'ont jamais vécu que dans la féconde imagination du romancier, mais Dumas a réussi à leur donner l'immortalité. C'est très sérieusement que le gardien du château d'If montre les deux cachots où furent enfermées les deux prétendues victimes de l'arbitraire monarchique, et non moins sérieusement que les visiteurs lui demandent d'un ton convaincu de leur indiquer l'endroit d'où fut jeté à la mer, cousu dans un sac, avec un boulet aux pieds, le héros du roman. Dans un siècle d'ici on ne discutera même plus leur existence.

Saluons en passant les phares de Tiboulen, du Frioul, de Planier, qui éclairent l'entrée de la rade et signalent aux navires venant du large l'approche de la grande cité, et poursuivons notre route le long des hautes collines de Montredon et de Marsillaveyre. Peu à peu les villas s'espacent, les prairies et les vergers n'apparaissent plus que de distance en distance. Des roches leur succèdent, roches calcaires d'un blanc éclatant, que l'on pourrait comparer aux falaises crayeuses de la côte anglaise, si elles n'étaient inondées par des rayons lumineux, qui leur donnent les apparences et l'éclat du marbre, tandis que le brouillard revêt de teintes glauques et

Digitized by Google

sombres le littoral anglais. Quelques îles, Jarros, Maire, Riou, Calseraigne, sont jetées en avant de la côte comme pour la protéger. Elles en ont été séparées par quelque convulsion géologique, car elles sont de même formation. Ces îles, bizarrement découpées, aux formes changeantes suivant qu'on les examine de près ou de loin, sont inhabitées, et d'ailleurs inhabitables, car on n'y trouve pas une goutte d'eau, et on se demande comment ont pu pousser dans les anfractuosités du roc, et sans la moindre terre végétale, les mousses et les saxifrages qui, çà et là, jettent un peu de verdure sur la nudité du sol. On y rencontre aussi des lézards verts, gros et sauvages. Vivent-ils de l'air du temps, ou se contentent-ils des maigres détritus que leur abandonnent de temps à autre les pêcheurs, qui viennent faire sécher leurs filets aux roches du rivage? C'est un problème d'histoire naturelle que je n'ai pas qualité pour résoudre.

Depuis Marsillaveyre jusqu'à la petite ville de Cassis, la côte ne présente qu'un entassement confus de blancs rochers, agrémentés çà et là par quelques maigres bouquets de pins. Sur ces montagnes, solitude à peu près absolue. De loin en loin, on signale des troupeaux de chèvres, mal gardées par de gros chiens galeux au poil hérissé, et par des bergers qu'on n'aimerait pas à rencontrer au coin d'un bois, tant leur air est rébarbatif. Ils passent d'ailleurs pour être les descendants directs de ces fameux détrousseurs de grands chemins, qui s'organisèrent en bandes au siècle dernier, et devinrent si redoutables qu'il fallut organiser contre eux de véritables chasses à l'homme. Le plus connu de ces chefs de bande se nommait Gaspard de Besse, et c'est justement dans les montagnes de la Gineste, entre Cassis et Aubagne, qu'il avait établi ce qu'on pouvait appeler son quartier général.

Cette côte présente une particularité intéressante. Elle s'ouvre par intervalles et creuse dans l'intérieur des terres des ports très profonds, qu'on nomme des calanques. Qu'on se figure l'estuaire d'un fleuve, mais resserré entre deux hautes murailles, presque perpendiculaires. On dirait un de ces fiords scandinaves, qu'une mode récente a fait connaître, ou plutôt une de ces indentations de la côte dalmate, Sebenico, Spalato, Raguse, Cattaro, où les Vénitiens avaient établi leurs comptoirs. Quelques-unes de ces calanques provençales, Envaux, Morgiou, Portmiou, sont fort curieuses. Envaux est plus saisissant à cause de la sauvagerie du site

Digitized by Google

et de la hauteur des rochers, mais Morgiou et Portmiou sont plus pittoresques à cause des sinuosités et des courbes inattendues qu'y creuse la mer. A chaque instant on se croit arrêté par une muraille infranchissable, et voici qu'une porte s'ouvre dans le rocher, et qu'on s'engage dans de nouveaux défilés. L'eau de ces calanques est d'une limpidité merveilleuse. On distingue les algues et les sables du fond, et parfois le bleu du ciel s'y reflète avec un coloris intense. Les calanques présentent un autre avantage. On y est en sûreté, aujourd'hui contre les coups de vent, jadis contre les pirates barbaresques. Nous nous trouvons, en effet, dans une région qui a été infestée par les pirates. Le souvenir de leurs descentes y est encore vivant. On montre de loin en loin des tours en ruine, toutes situées sur des points élevés. C'étaient des tours de guet, où les habitants du littoral avaient établi des postes de surveillance pour signaler les pirates. Aujourd'hui que la sécurité la plus absolue règne sur nos côtes, on est presque tenté de taxer de chimères les récits de nos anciens conteurs. Rien pourtant n'était plus fréquent que les descentes des Algériens en terre provençale. Molière, dans *les Fourberies de Scapin*, parle d'un jeune homme entraîné par des pirates turcs. « Que diable allait-il faire dans cette galère? » s'écrie plaisamment le père auquel on rapporte la mésaventure du fils; et personne ne s'étonnait parmi les spectateurs de la présence sur nos côtes de cette galère. Que de fois la petite ville de Cassis et la Ciotat elle-même ont-elles été rançonnées et pillées par ces odieux pirates! Quand les vigies signalaient à l'horizon quelque voile suspecte, vite sonnait le tocsin, et la population cherchait un refuge dans ces impénétrables calanques.

Tout près de Portmiou, à environ trois kilomètres, s'arrondit la conque harmonieuse où s'allonge paresseusement la jolie ville de Cassis. Bien que le port de Cassis soit défendu par des tours et même par une citadelle, comme ces tours sont ruinées, et que la garnison de cette citadelle se contente d'y élever de paisibles lapins, Cassis ne serait plus en état de repousser la moindre descente de pirates. Ce n'est plus qu'un joli port de pêche, ou plutôt de plaisance, où les amateurs de Marseille et de Toulon se donnent volontiers rendez-vous pour déguster un vin blanc fort estimé dans la région, et surtout pour confectionner à grand renfort d'ail, de poivre et d'huile la classique bouillabaisse. Il est vrai que les poissons qu'on prend sur cette côte, dorades luisantes ou rougets

Digitized by Google

aux écailles irisées, sans parler des traditionnelles rascasses, et des langoustes qui sautent encore dans l'eau qui va les bouillir, il est vrai que tous ces poissons, qui vivent sur un fond de roches et d'algues ont un goût exquis et une saveur qu'apprécient fort les gourmets. Aussi une bouillabaisse à Cassis est-elle une vraie partie de plaisir, qu'on prépare longtemps à l'avance, et qui compte presque parmi les solennités de famille.

A partir de Cassis, changement soudain de décor. La côte se relève brusquement. Au cap Soubeyran, au cap Canaille, au quai Rond elle dépasse 400 mètres d'altitude, et, comme la muraille rocheuse s'élance d'un seul jet à partir de la mer, cette altitude de 400 mètres paraît tout de suite considérable. Toutes ces montagnes sont boisées, presque exclusivement par des pins maritimes, mais sous ces pins poussent, en luxuriantes frondaisons, des genêts aux fleurs d'or, des bruyères roses et blanches, et des thyms aux clochettes couleur de mauve. Vues de la mer, et selon que le soleil accentue plus ou moins vivement leurs arêtes, ces collines présentent une incroyable variété de teintes, toute la gamme des verts, depuis le plus tendre jusqu'au plus sombre. Il est difficile de visiter cette partie de la côte, car la muraille rocheuse commence dès le rivage et se dresse par tranches presque verticales. Quand la mer est en fureur, elle se rue à l'assaut de ces murailles et les couvre d'écume. Malheur aux bateaux, et même aux navires que le vent jetterait à la côte. Ils seraient impitoyablement brisés. Aussi cette partie du littoral a-t-elle mauvaise réputation, et les pêcheurs ne s'en approchent pas volontiers. On dirait que les poissons ne l'ignorent pas et qu'ils trouvent au contraire dans ces parages une sorte de quiétude. Combien de fois, du haut du quai Rond, n'avons-nous pas vu des bandes de dauphins s'ébattre à plusieurs centaines de pieds au-dessous de nous, et quand on a besoin pour un grand repas de quelque crustacé mirifique, de quelques douzaines de coquillages fins, oursins veloutés ou praires odorants, c'est là que les pêcheurs se hasardent, assurés de ne pas perdre leurs peines.

Cette belle chaîne est percée par intervalles de profondes grottes qui, de tout temps, ont servi de refuge soit aux contrebandiers, soit aux réfugiés politiques. Deux de ces grottes sont fameuses. On les nomme la grotte des émigrés et la combe aux Espagnols. Lors des troubles de la Ligue et plus tard de la Fronde, elles abritèrent

Digitized by Google

bien des victimes de la politique. En 1793, aux jours sombres de la Terreur, et, plus récemment, en 1851, lors de la réaction bonapartiste, elles servirent encore aux malheureux que frappait la Révolution. On connaît ces cachettes dans le pays. Les gendarmes eux-mêmes ne les ignorent pas, mais il est de tradition de fermer les yeux, et jamais elles n'ont trahi ceux qui leur demandaient un asile momentané.

Avant d'arriver au cap magnifique que l'on commence à apercevoir à l'horizon, et derrière lequel se cache la ville de la Ciotat, signalons encore le vallon de la Goulette et l'anse de Figueirolles. La Goulette est une sorte de cassure dans la muraille rocheuse, mais qui s'arrête à 200 mètres du rivage. On ne peut y accéder que par le haut de la montagne, et par un précipice tellement raide qu'on est obligé d'attacher à de gros arbres des cordes à nœuds qui facilitent la descente. Un ermite ou un misanthrope, désabusés de la société de leurs semblables, pourraient choisir comme résidence ce vallon. Une véritable forêt vierge y a poussé. On ne peut s'y frayer un passage, à travers le lacis de ronces et d'arbustes, que le couteau à la main, comme dans les forêts de l'Oubanghi. Quand on arrive à l'extrémité du précipice, à cette espèce de balcon suspendu à 200 mètres du rivage et qu'on n'aperçoit plus devant soi qu'un immense horizon de mer et au-dessus de sa tête qu'un mince coin de ciel, on se sent tellement isolé qu'on est poussé à la méditation. Pour un penseur habitué à réfléchir, pour un poète en quête d'émotion, c'est un observatoire à souhait.

Quant à l'anse de Figueirolles c'est une calanque, dans le genre de celles que nous avons déjà signalées à Cassis, mais plus large et moins resserrée entre deux hautes parois. Sur la gauche se dresse un étrange rocher. On dirait une tête de capucin surmontée de son capuchon ; à droite d'autres rochers figurent un lion au repos ou plutôt un lion qui prendrait un bain dans la mer. Au fond, sur des terrasses étagées, des vignes et des champs d'oliviers. Il est singulier que peintres ou photographes n'aient pas encore popularisé cet étrange paysage.

Sur un mamelon voisin, en forme de dôme, et juste sur la crête du rocher qui surplombe la mer, on distingue une humble chapelle, la petite Notre-Dame-de-la-Garde, aussi vénérée par les Ciotadins que la grande Notre-Dame peut l'être par les Marseillais.

Digitized by Google

De naïfs ex-voto en décorent les murs, peintures exécrables ou sculptures informes, qui toujours représentent des barques ou des navires en perdition, sauvés par l'intervention miraculeuse de la Vierge. Chaque année, aux fêtes de septembre, des centaines de pèlerins se rendent en procession à cette chapelle, et un prêtre y célèbre la messe, toutes portes ouvertes, en face de la mer sur laquelle il appelle les bénédictions célestes. Le spectacle ne manque ni de grandeur, ni de poésie, surtout quand figurent dans l'assemblée de rudes matelots, sauvés à la suite d'un vœu, et qui, pieds nus, la tête découverte, un gros cierge à la main, ont franchi les sentiers caillouteux, qui conduisent à la colline sacrée et viennent remercier leur libératrice.

Voici que se dressent trois rochers superbes. On dirait trois vagues colossales, figées dans une séculaire immobilité. Ce sont les trois rochers du Bec de l'Aigle, les trois Secs, comme on les nomme encore dans le pays. Du côté de la mer on les comparerait volontiers à des buffets d'orgue, mais qui inclinent vers les flots leurs masses surplombantes. L'une d'elles figure si bien les serres entr'ouvertes d'un aigle que le nom lui en est resté. Du côté de la terre ce sont trois énormes blocs, qui semblent courir l'un après l'autre en essayant de se chevaucher. Ces trois rocs sont d'origine volcanique et bien évidemment de date moderne. Sortis des flots à la suite de quelque éruption ignée, ils sont formés de conglomérats, puissamment soudés entre eux, et présentant une masse compacte. Le Bec de l'Aigle a été en quelque sorte ajouté après coup aux collines dont il fait partie. Cela est si vrai qu'on y rencontre des arbustes et des plantes qu'on ne trouve plus qu'en Afrique. On a même composé un livre spécial sur la flore du Bec de l'Aigle. Les seuls habitants de ces rochers sont des mouettes et des oiseaux de proie qui y bâtissent leur nids à des hauteurs inaccessibles.

Le Bec de l'Aigle se continue sous les flots par une dangereuse chaîne d'écueils, dont le point culminant est la roche du Canonnier. On y avait élevé une tour d'avertissement pour empêcher les navires de s'engager dans le détroit qui la sépare du Bec de l'Aigle, mais cette tour vient d'être détruite par la terrible tempête de novembre 1898. C'est dans ce détroit que, en 1806, pourchassé par les Anglais, qui le guettaient au passage, mon grand-père paternel, qui commandait alors un des navires de la marine impériale,

Digitized by Google

n'hésita pas à s'engager et fut assez heureux pour mettre son navire à l'abri des batteries de la côte. Vous me pardonnerez de rappeler ce souvenir de famille. Il est resté légendaire dans le pays; légendaire aussi le combat qu'on fut obligé de livrer en 1810 à ces mêmes Anglais pour leur reprendre l'île Verte, qui domine toute la rade de la Ciotat, et où ils avaient déjà installé leurs batteries pour bombarder ville et campagne. Aussi bien est-il bon de rappeler que là-bas, en Provence, les Anglais sont restés l'ennemi héréditaire. Certes on n'y aime pas les Allemands, mais on déteste plus encore les Anglais, et peut-être n'a-t-on pas tout à fait tort.

L'île Verte, ainsi nommée parce que, d'année en année, et quand les pluies ont été assez abondantes au printemps, un soupçon de verdure en garnit les pentes abruptes, présente du côté de la mer de superbes reliefs. Toute déchiquetée par les flots qui l'assiègent et comme rongée à sa base, elle résiste pourtant et remplit vaillamment son rôle de protectrice de la rade. Elle est inhabitée et inhabitable, car on n'y trouve pas d'eau potable; mais les pêcheurs aiment à y étendre leurs filets, et volontiers y cherchent le repos aux heures chaudes de la journée. A maintes reprises on a essayé de la reboiser, mais toutes les tentatives sont demeurées inutiles. Soit insouciance, soit mauvaise volonté, le feu prenait toujours aux taillis naissants, bien entendu sans que personne l'y eût mis et les pêcheurs continuaient à étendre leurs filets sur la grève. Les bouillabaisses de l'île Verte sont plus célèbres encore que celles de Cassis, car on ne les déguste qu'après en avoir récolté soi-même les éléments, et assaisonné de la sorte par un exercice préparatoire le mets que l'on prendra.

A peine a-t-on dépassé l'île Verte que la rade de la Ciotat se découvre dans toute sa grâce. Ici les blanches maisons qui bordent les quais, et les ateliers des Messageries, dont les hautes cheminées lancent des torrents de fumée, et dont les ouvriers frappent avec un bruit assourdissant soit les grosses pièces de charpente, soit les machines en construction. Là les villas qui s'allongent sur la plage, les terrasses du château Lumière, les tours de Font Saincte et plus loin les ruines de Tauroentum, cette vieille cité phocéenne qui, paraît-il, fut engloutie aux premiers siècles de l'ère chrétienne par un tremblement de terre, et dont les débris ensevelis sous les flots ou cachés par un épais manteau de sable reparaissant de temps à autre comme pour attester la prospérité de la cité anéantie. Dans le

Digitized by Google

fond du tableau, sur les hauteurs de la Vigie, de Sainte-Croix ou de Saint-Loup, de gaies bastides, peinturlurées de couleurs criardes, bleu tendre ou jaune d'ocre, s'épanouissent comme des fleurs au milieu des pins et des oliviers, et semblent grimper à l'assaut des collines. Dans la rade même de légères barques de pêche, avec leurs voiles triangulaires qui, de loin, les font ressembler à des alcyons penchés sur les flots, et par-dessus tout ce ciel éternellement bleu et ce radieux soleil, qui communiquent à nos Méridionaux je ne sais quelle flamme intérieure et leur donnent une allure et presque un caractère qui les différencient du reste de la France.

Mais nous voici arrivés au terme de notre voyage. Trop heureux m'estimerai-je si j'avais réussi à attirer votre attention sur ce point trop peu connu de notre chère France, et à vous faire aimer davantage le pays auquel, malgré de malsaines excitations, nous ne cesserons jamais, vous et moi, de rester attachés par les multiples liens de l'habitude, de la reconnaissance et du patriotisme.

PAUL GAFFAREL.

Digitized by Google

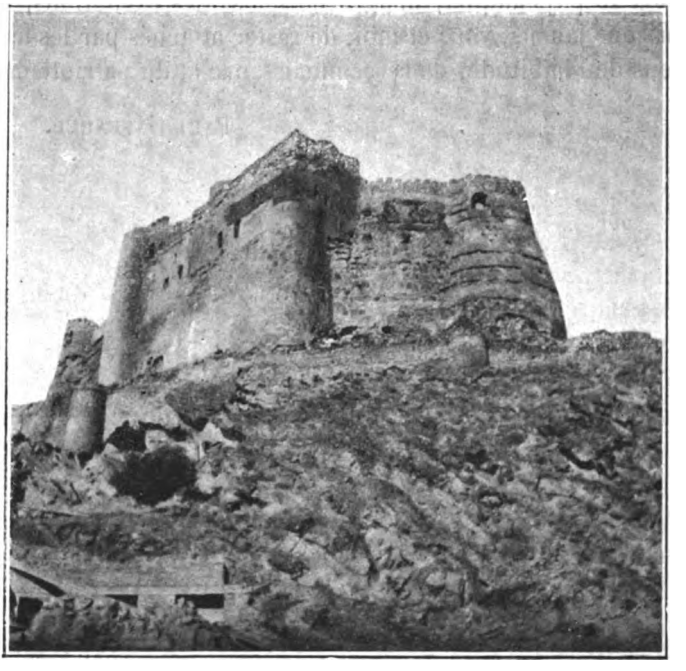
AU SUD DE LA CHAINE DU CAUCASE

SOUVENIRS D'UNE MISSION

(SUITE ET FIN)

III

La troisième et dernière phase de notre séjour en Transcaucasie nous a conduit en Karthalinie. A Gori, nous avons été, le capitaine



GORI, RUINES DE LA FORTERESSE.
(Photographie du baron de Baye.)

Dmitrief, notre confrère M. Krafft et moi, les hôtes du général prince Amilakvari, dans cette même maison où l'hospitalité est légendaire, où, en 1869, le prince recevait M. Félix Faure qui y a

Digitized by Google

laissé de si précieux souvenirs et dont la perte a été si vivement sentie dans les deux pays amis.

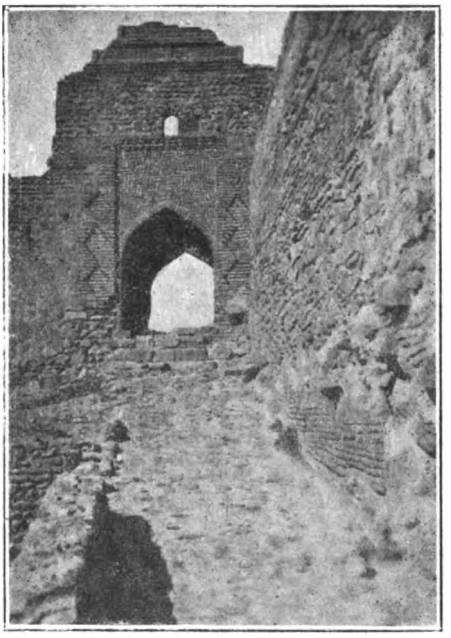
LE GÉNÉRAL PRINCE AMILAKVARI.

Gori[1] est après Tiflis la seconde ville de Géorgie. Elle eût été la pre-

1. Gori tire peut-être son origine de gora, mot géorgien signifiant colline.

Digitized by Google

mière si des considérations politiques n'avaient pas fait surgir Tiflis au débouché de la route de Perse. Gori, situé sur la rive gauche de la Koura, au confluent des rivières Medjouade et Liakva, compte 6,645 habitants, en majeure partie Arméniens, bien que la ville soit géorgienne. Les maisons sont groupées au pied d'une montagne conique s'élevant au milieu de la plaine. Il y a peu d'années, toute une rue a été emportée par les eaux tumultueuses de la Liakva. Le sommet de la montagne forme un petit plateau encerclé



FORTERESSE DE GORI, PORTE DE STYLE PERSAN.
(Photographie de M. Krafft.)

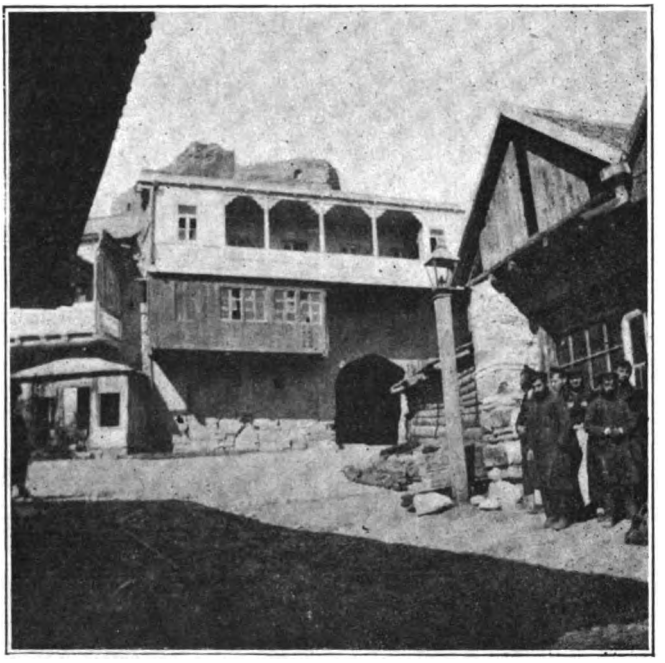
par les ruines imposantes d'une ancienne forteresse. La position de la ville, sur la route de l'Imérétie, donne à penser que cette forteresse existait avant que les Arméniens s'y fussent installés. Les uns attribuent la fondation de Gori à l'illustre reine Tamara[1] (1184-1212), d'autres, au roi David le Réparateur (1074-1130). Dans tous les cas, la date du XIIIe siècle peut être maintenue. Cette

1. Voir la légende de la fondation de Gori : Baron de Baye, *En Géorgie*, 1898, p. 64 (extr. de la *Revue de Géographie*).

Digitized by Google

forteresse conserve une porte dans le style persan qui témoigne de la domination de ces ennemis séculaires des Géorgiens.

Le bazar de Gori offre un intéressant caractère oriental. Comme à Tiflis, on y rencontre des Arméniens et des Géorgiens, la taille entourée d'une épaisse ceinture d'argent. Ils tiennent beaucoup à cette parure nationale et ils l'achètent aussi riche, aussi belle, aussi lourde que possible, et la conservent précieusement. Ils agis-



GORI, ANCIENNE MAISON.
(Photographie du baron de Bayo.)

sent ainsi dans la pensée que s'il perdent, dépensent ou gaspillent tout leur avoir, il leur restera du moins sur eux un objet qui pourra être vendu pour payer leurs funérailles. En somme, ils ont sur eux le prix de leur enterrement; ce n'est pas banal. Mais, croyez-le bien, la ceinture en question ne semble pas leur rappeler son dernier usage, car ils la portent avec fierté et gaieté.

Je fus frappé à la vue de couronnes pendues à des boutiques, couronnes en clinquant, brillantes d'or, d'argent et de couleurs éclatantes. Les mêmes couronnes étaient chères ou bon marché

Digitized by Google

GORI, COIFFURE DE MARIAGE.
(Photographie de M. Krafft.)

Digitized by Google

selon qu'elles étaient vendues par un Géorgien ou un Arménien. J'en achetai deux (car on les vend toujours par paire), et je demandai quel en était l'usage. Ce sont des couronnes de mariage[1]. Ce n'est pas la matière dont elles sont faites qui les rend remarquables, mais leur forme byzantine. Voilà un fait bien curieux. Au lieu d'être en clinquant, si elles étaient en orfèvrerie et en pierreries; au lieu d'être modernes, si elles étaient anciennes, on penserait

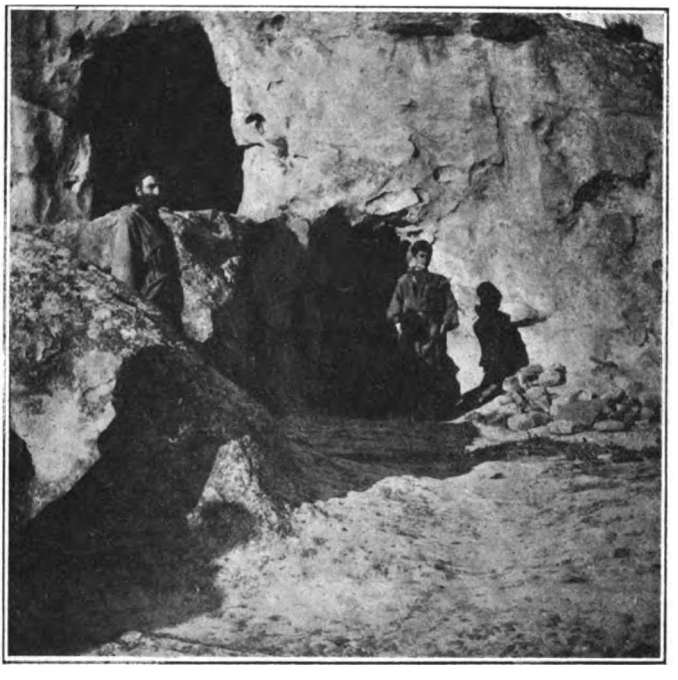
ÉGLISE DE SION, PRÈS ATHENI, ENVIRONS DE GORI.
(Photographie du baron de Baye.)

que ces couronnes ont servi à l'époque de Théodora. C'est ainsi que les impératrices et les empereurs byzantins sont diadémés sur les médailles, les mosaïques et les fresques. En faisant ce rapprocment suggestif, en maniant ces fragiles parures, resplendissantes dans leur fraîcheur, bien des pensées hantaient mon esprit. Emblèmes périssables et gracieux d'une royauté passagère, d'une beauté fugitive, de l'union la plus tendre, auxquelles le temps im-

1. Le nom géorgien de ces couronnes est « gvirgvini ».

Digitized by Google

pitoyable saura mettre une fin, aussi promptement qu'il aura terni les splendeurs brillantes qui les couronnaient. Les deux fiancés s'en revêtent pour la cérémonie du mariage qui a lieu le soir après le coucher du soleil. Ils sont nommés le roi et la reine. Ils paraissent ainsi durant trois jours pendant lesquels ils ont tous droits dans le village, ils les avaient même jadis, dit-on, sur le roi de Géorgie. Ensuite les couronnes sont déposées à l'église. La royauté a pris



OUPLIS-TSIKHÉ, VILLE SOUTERRAINE, ENVIRONS DE GORI.
(Photographie du baron de Baye.)

fin. Ce genre de royauté est aussi éphémère que poétique, aussi doux que lumineux dans ses accents, aussi élevé que modeste et aussi ancien que nouveau. Cette couronne étincelante est celle qui conviendrait à une souveraineté éternelle, car elle se renouvelle, toujours radieuse puisqu'elle est l'apanage de la jeunesse, toujours féconde puisqu'en elle se trouve la perpétuation, le rajeunissement, le rayonnement de la vie et l'apogée de sa toute-puissance.

Les environs de Gori sont bien intéressants. J'ai seulement com-

Digitized by Google

mencé à les entrevoir, me proposant de les visiter plus tard en détail. Me rendant à l'église de Sion, par l'admirable vallée d'Atheni[1], au milieu de ces merveilleux paysages, je comprenais une fois de plus combien et pourquoi le peuple géorgien est sous le charme et sous le joug de la nature. Sur des rochers escarpés, au pieds desquels coule la Tana, se dresse une vieille église monastique, fondée au XIe siècle par le roi de Géorgie Bagrat (1027-1072).

OUPLIS-TSIKHÉ, VILLE SOUTERRAINE, ENVIRONS DE GORI.
(Photographie du baron de Baye.)

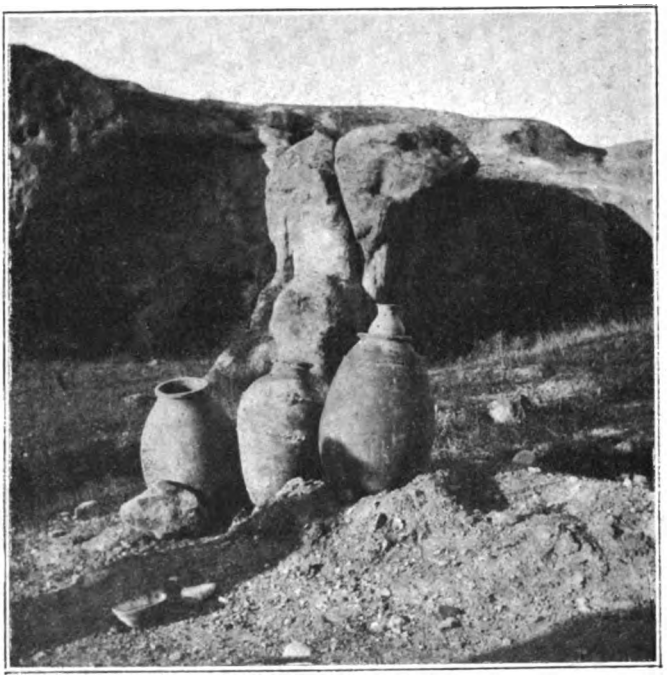
Seul cet édifice abandonné a survécu au milieu des ruines qui l'entourent. Les populations des environs n'y viennent qu'une fois dans l'année en pèlerinage. Les sapins poussent abondamment entre les pierres du dôme. L'ornementation des murs présente de nombreux emprunts à l'art byzantin qui a contribué dans une si large part à la formation de l'art arméno-géorgien. L'intérieur de l'édifice est grandiose et désolé ; les restes de fresques attestent

1. Ce nom n'est ni géorgien ni arménien.

Digitized by Google

son antique splendeur. L'iconostase est orné d'une arcature portée par des colonnes de marbre en mauvais état. Les pèlerins les grattent pour se frotter ensuite les yeux de leur poussière. Si les yeux guérissent, ce dont je doute fort, les colonnes dépérissent.

La ville d'Ouplis-tzikhé, creusée dans une montagne rocheuse, est aussi une curiosité des environs de Gori. Cette cité abandonnée domine un village arménien au milieu duquel se trouve une vieille



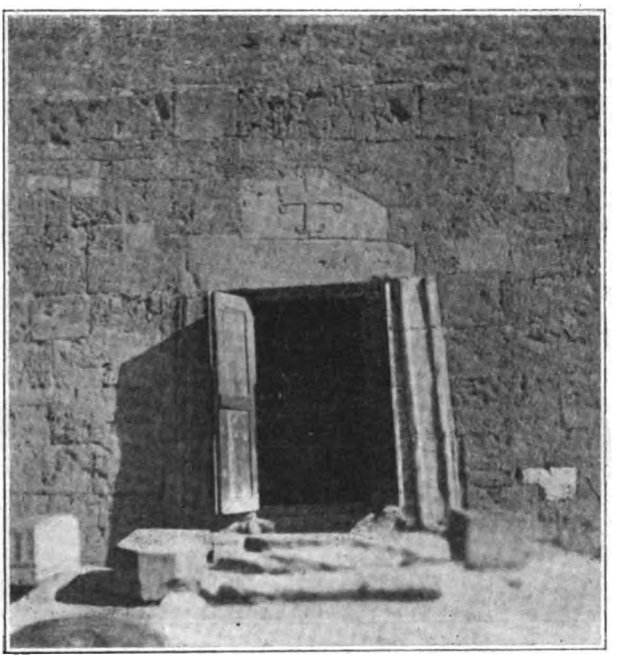
OUPLIS-TSIKHÉ, ENVIRONS DE GORI, VASES REMPLIS D'OFFRANDES.
(Photographie du baron de Baye.)

église entourée de tombeaux. Ces tombeaux sont marqués par de larges dalles sans inscription, couchées sur le sol; chacune d'elles est entaillée en forme de niche. Je demandai l'usage de ces cavités. Elles sont destinées à recevoir et à conserver l'eau de la pluie afin que les oiseaux s'arrêtent sur les tombes pour s'y désaltérer de l'eau du ciel.

Grimpons par un escalier taillé dans le roc, vers cette ville entièrement creusée dans la pierre. Les antres enchevêtrés sont de

Digitized by Google

diverses grandeurs. Les uns sont isolés ; les autres se communiquent ; les uns, spacieux et élevés, les autres, petits et bas. Toute la montagne est ainsi minée : on voit même des sortes de voûtes, des arcs portant sur des piliers, des colonnes, le tout taillé dans la pierre ; on trouve même des plafonds à caissons imitant un travail en bois. Cette architecture semble indiquer une époque relativement moderne. Rien n'est plus pittoresque que cette superposition de demeures troglodytiques. Malheureusement aucun document



PORTE PRINCIPALE DE L'ÉGLISE D'OURBNISSI, PRÈS GORI.
(Photographie du baron de Baye.)

ne date la ville déserte, considérée par Dubois de Montpéreux comme antérieure à l'ère chrétienne. Je pense qu'elle a dû servir d'habitat pendant des siècles. Le nom d'Oupliss-tzikhé se traduit par forteresse d'Ouplos : *Ouplos*, descendant de Karthlos, héros légendaire fondateur de la Géorgie, et *tzikhé* qui signifie forteresse.

Au milieu de ces cavernes artificielles et de cette solitude, on voit une vieille église construite en briques, mais nouvellement blan-

Digitized by Google

chie. Son porche est encombré d'un amoncellement d'ex-voto de toute sorte : berceaux, images, chandeliers, dès à coudre, colliers, ciseaux, étoffes, vases, que sais-je encore? Devant l'église il y a de grandes poteries. J'en vidai une. Les assistants s'enfuirent lorsqu'ils virent en sortir une quantité d'ex-voto portés et déposés par des malades guéris. Il y avait là des centaines d'objets divers. On offre principalement des images de saint Georges, mais aussi des figures païennes. Je les examinais encore lorsque mes regards se portèrent

LE PASSAGE DE LA LIAKVA, PRÈS GORI.
(Photographie du baron de Baye.

sur une jeune mère géorgienne venue de loin ; elle tenait dans ses bras un enfant de trois ans dont les traits contractés semblaient porter l'empreinte de la mort. Elle déshabilla ce pauvre petit être, le coucha sur le seuil de la chapelle, puis se dressa, les bras levés dans la posture d'une orante. Elle ne nous voyait pas. Elle demandait à haute voix, pour son enfant, la vie ou le ciel. Puis, se prosternant, elle grattait le sol de ses mains pour rejeter de la terre sur sa tête. Je la laissai là, cette pauvre mère, persuadé qu'elle n'obtiendrait pas la vie pour son petit, mais le ciel.

Digitized by Google

Il faudrait vous parler d'une excursion au village Ourbnissi où se trouve une des plus anciennes églises des environs de Gori, mais le temps nous manque. Je vous montrerai seulement comment, pour y parvenir, on traverse la Liakva.

Le prince Amilakvari voulut nous conduire à Tchalla, berceau de son illustre maison. Sur la route, il nous fit visiter l'église de Samthavis, un des plus beaux monuments de la Géorgie du XIe siècle.

ÉGLISE DE SAMTHAVIS OU SONT ENTERRÉS LES PRINCES AMILAKVARI.

(Photographie du baron de Baye.)

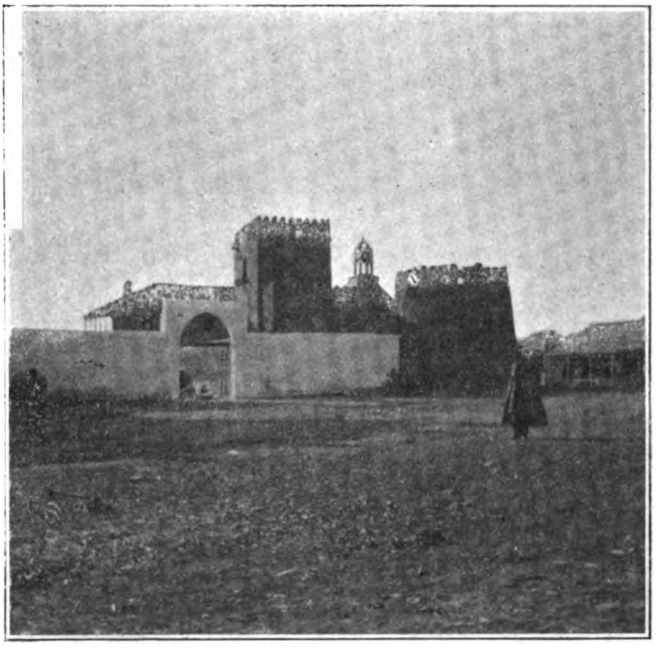
Cette église remplace celle qui aurait été fondée par saint Isidore, un des treize Pères syriens. Elle fut un siège épiscopal. Comme la plupart des grandes églises géorgiennes elle est entourée d'une enceinte fortifiée qui servait de refuge. Le prince Amilakvari, en restaurant à ses frais ce monument, a sauvé de la ruine un temple qui lui est d'autant plus cher que ses ancêtres y sont enterrés.

Nous approchions de Tchalla[1]; y étant arrivés, nous pouvions

1. Tchalla signifie en géorgien le bocage, le bois, le bosquet.

Digitized by Google

nous croire en plein moyen âge. Quatre châteaux-forts, enserrés de murailles crénelées et flanqués de tours, s'y trouvent réunis. Ils appartiennent à diverses branches des Amilakvari. Mais une relique est l'apanage de tous. Cette relique, conservée dans une petite chapelle, consiste en une croix de bois revêtue d'orfèvrerie. Voici son histoire : lorsque sainte Nina prêcha le christianisme en Géorgie, au IVe siècle, tous les païens se révoltèrent contre elle.



TCHALLA, CHATEAU DU PRINCE AMILAKVARI.
(Photographie du baron de Baye.)

La reine, épouse de Mirian, était chrétienne, tandis que le roi était demeuré païen. Celui-ci se rendit à la chasse avec une nombreuse escorte. Un violent orage éclata et sépara Mirian de sa suite. Alors il promit que si le Dieu de sainte Nina était assez puissant pour le sauver de ce danger, il adopterait le christianisme. Aussitôt l'orage s'apaisa, l'obscurité disparut. Le roi partit pour Mzkhet, ordonna de détruire les idoles et se fit chrétien. Le prince, nouvellement converti, se rendit avec son peuple à l'endroit où il avait été miraculeusement préservé du danger, y prit le bois né-

Digitized by Google

cessaire pour faire une croix aussi grande que lui, puis l'apporta à Mzkhet et la plaça sur le lieu où s'élevaient les idoles.

Des siècles s'écoulèrent, la croix était devenue une précieuse relique. Elle se dressait sur les terres du prince géorgien Gouramoff, tandis que le bois, dont elle était construite, avait poussé sur le domaine du prince Amilakvari. Au XVIe siècle, un différend s'éleva entre les princes Gouramoff et Amilakvari au sujet de la

TCHALLA, UN MESTVIRÉ.
(Photographie du baron de Baye.)

propriété de cette croix; chacun d'eux réunit ses vassaux et ils se déclarèrent la guerre. Les Amilakvari vainqueurs transportèrent ladite croix à Tchalla où ils sont fiers de la montrer.

Il faudrait beaucoup de temps pour vous narrer en détail la réception grandiose réservée à ses hôtes par le maître de céans. Autour de la table il avait réuni tous les membres de sa nombreuse famille; tous manifestèrent leurs sentiments chaleureux pour la France. Un mestviré se trouvait là comme un de nos anciens mé-

Digitized by Google

nestrels. C'était un Imérétien allant de château en château avec son instrument, sorte de biniou ou de cornemuse[1]. Le sac de peau était dissimulé sous ses vêtements, mais il laissait voir la corne d'où sortait le son. Cette partie de l'instrument disparaissait sous des pierreries imitées et sous une frange de longues chaînes d'argent. Lorsqu'il eut gonflé son instrument, le jeune mestviré se recueillit un moment. Puis, souriant, il se mit à chanter en vers les

TCHALLA, LE MESTVIRÉ GONFLANT SON INSTRUMENT.
(Photographie du baron de Baye.)

louanges de chacun des convives. Il ouvrait ses grands yeux, un sourire malin mettait au jour les plus belles dents qu'on puisse voir. Ses chants étaient un mélange de naïveté, de poésie, de flatterie et d'à-propos qui lui valurent un légitime succès. Les paysans aussi avaient leur repas; ils saluaient de leurs acclamations le prince qui pour eux est un père doublé d'un héros. Depuis que

1. Cet instrument, en géorgien se nomme « fogh » ou « stviri ».

Digitized by Google

j'ai quitté Tchalla, la grande figure du prince Amilakvari est présente à ma pensée comme une incarnation de ces preux du moyen âge. Il me semble que ce corps solidement charpenté, si majestueux dans son port, couvert, dans les combats contre les Turcs, de blessures et de gloire, était plutôt fait pour supporter la cuirasse que l'uniforme moderne. D'ici, permettez-moi d'envoyer

TCHALLA : KARTHALINIE, MESTVIRÉ CHANTANT.
(Photographie du baron de Baye.)

à cet ami de la France un hommage comme à un chevalier sans peur et sans reproche.

Vous le voyez, il subsiste, chez ce peuple géorgien, des traditions et des caractères qui méritent d'être connus et admirés. Ce peuple, aux grandes pensées, a parfois du génie, et pour vous en donner une preuve, si vous le voulez bien, au lieu de péroraison, je terminerai mon esquisse par le récit très abrégé d'un des plus anciens contes géorgiens qui, selon moi, est rempli d'art et de philosophie.

Digitized by Google

LA BEAUTÉ

Une reine, veuve, nommée Magdana, résidait dans la capitale de son puissant empire, avec son jeune fils, Rostomella. Celui-ci grandissait; à douze ans, il était déjà brave comme un lion et beau comme le soleil étincelant. Soudain, ce jeune prince devint pensif et triste. « Où donc est mon père? demanda-t-il à sa mère. — Ton père est mort. — Reviendra-t-il ? — Non. Personne n'échappe à la mort, mon enfant. Mais ne pense pas à cela. » Le jeune homme se révolte. « Comment, dit-il, Dieu qui m'a donné la vie voudrait me la reprendre? Non, je ne veux pas mourir, je vais chercher un pays où la mort n'existe pas, un pays où la terre ne reprenne pas les hommes. » Et il partit.

Après des années de courses à travers des pays variés, Rostomella parvient à des steppes grises, nues et solitaires. Il y voit un cerf agenouillé dont les cornes se perdent dans les nuages. Ce cerf est condamné par le destin à souffrir et à vivre dans ce désert jusqu'à ce que sa ramure ait atteint le ciel. Il propose au jeune homme de rester avec lui et lui promet qu'il vivra tant que ses cornes n'auront pas touché le ciel. Le prince n'accepte point de sursis, il veut vivre éternellement et, continuant sa route, gagne les régions où bleuissent les montagnes. Sur une cime rocheuse, menaçant le ciel, perche un énorme corbeau noir. Le sort a condamné l'oiseau à ne mourir que lorsqu'il aura comblé un précipice immense de fragments de pierre, arrachés de son bec. Le corbeau propose au jeune ambitieux de rester avec lui pour ne mourir que lorsque l'abîme serait comblé. Ce n'est pas vivre longtemps que veut Rostomella, mais ne pas mourir. Il reprend sa route errante et arrive au bout de la terre. La mer sans bornes s'étend infinie, devant lui; les vagues meurent à ses pieds avec un tendre murmure. Au loin, là-bas, par delà les flots, dans une brume rose, resplendit un rayonnement inconnu. Entraîné par une force surhumaine, le jeune prince s'élance vers cette splendeur qui séduit son cœur brûlant. Dans un luxueux palais se trouve celle devant laquelle pâlissent les rayons du soleil. S'adressant à Rostomella, elle dit : « J'étais le jour de la création, je serai jusqu'à la dernière minute du monde, telle que tu me vois. Je suis le bonheur

Digitized by Google

et la vie de l'univers. En moi et avec moi la vie est éternelle et bien au-dessus des forces humaines. Reste avec moi. Tant que tu me contempleras, tant que tu vivras de mon essence, tu ne dépendras pas de la terre. Mon nom est *beauté*. » Et le jeune Rostomella se taisait, la contemplait, plongé dans une douce extase.

Mille ans se passèrent aussi vite que mille secondes. Tout à coup Rostomella, frappé au cœur d'une douleur pénétrante, dit : « Lumineuse beauté, depuis longtemps je n'ai pas vu ma mère, mes parents, mes amis, mon pays ! — Il n'est pas de force pour lutter avec la puissance de la terre. Va, malheureux, soumets-toi au sort commun à tous les hommes. Tu n'es resté avec moi qu'une centième partie d'une parcelle de l'Éternité. Pars et prends ces deux fleurs, l'une rouge, l'autre blanche. Revenu dans le monde, si tu veux revivre les années qui ont passé invisibles pour toi, respire le parfum de la fleur rouge. Si tu comprends le prix de la mort, approche la fleur blanche de ton visage. » Rostomella partit. Il arriva enfin à l'endroit où il avait vu le corbeau. Le précipice était comblé, l'oiseau était mort. Il atteignit le désert, là les ossements blanchis du cerf jonchaient le sol et ses cornes avaient atteint le ciel. Le corbeau et le cerf avaient rempli leurs destinées et mérité la mort.

Plein d'un lugubre pressentiment, Rostomella arrive à la terre natale. Tout ce qui est humain est méconnaissable. Les hommes ne sont plus les mêmes. Il ne comprend plus leur langage. Voilà les chères montagnes où s'est écoulée son enfance. Le silence profond règne partout. Il ne voit qu'un amoncellement de ruines cachées sous le lierre et la mousse. Au milieu de ces débris, une pauvre église, près d'elle une maisonnette délabrée. Non loin, un vieux prêtre assis sur une pierre tombale.

« Mon père, dit Rostomella, où est donc la ville de la reine Magdana ? Connais-tu cette reine ? Est-elle de ce monde ? Je suis son enfant, fils de rois, votre futur souverain. — J'ai peine à te comprendre, passant, tu parles le langage des vieux manuscrits, ce que tu racontes est une légende rapportant qu'ici régnait Magdana, qu'elle avait un fils nommé Rostomella. Celui-ci disparut et l'empire périt. Ces ruines ont plus de mille ans. »

Entendant ces paroles, Rostomella laissa tomber sa tête sur sa poitrine. « O éternel mystère du temps ! Que suis-je maintenant ? une légende oubliée ! »

Digitized by Google

De son sac, il sortit la fleur rouge, en aspira le parfum et en une minute il vécut mille ans.

Alors, parmi les ruines on vit une ombre, une silhouette grise, saupoudrée d'une poussière sépulcrale, des ossements desséchés couverts d'une peau parcheminée, et ce quelque chose de macabre, d'effrayant, chuchote en se penchant vers le prêtre : « Vite, vite, de mon sac, sors la blanche fleur, hâte-toi de l'approcher de mes lèvres afin que je respire les jouissances de la mort. »

Et la mort couvrit Rostomella du calme de ses ailes.

Les paysans se rassemblèrent et rendirent humblement à la terre celui qui autrefois s'appelait Rostomella.

La légende est terminée. Rostomella dort sous cette terre poétique de la Géorgie où je vous ai conduits, où la beauté n'est pas seulement éternelle, mais aussi la bonté, le courage, l'honneur, où brille cette généreuse hospitalité qui est comme un reflet du cœur.

BARON DE BAYE.

Digitized by Google

LES

DROITS DE LA FRANCE AU SIAM

(SUITE[1])

La France était alors sérieusement occupée au Tonkin ; elle ne s'intéressait au Siam que pour placer elle aussi un consul général à Bangkok après le voyage d'une ambassade siamoise en Europe, en 1882, et la création d'une légation à Londres et à Paris, pour assurer l'importation de ses vins et liqueurs et pour faire quelques représentations sur l'occupation de quelques territoires vaguement annamites.

Il n'en fallut pas davantage pour éveiller les susceptibilités anglaises ; le Foreign Office affecta de croire que nous rêvions l'annexion du Siam tout entier. Cette annexion, naturellement suivie de droits protecteurs sur les marchandises étrangères, serait funeste au commerce britannique s'élevant en 1885 aux 9/11 du commerce général au Siam. Et sir A. Phayre, qui fut longtemps Chief commissionner de Birmanie, se faisait l'interprète de l'opinion publique en écrivant : « ... Les intérêts britanniques exigent que le roi de Siam, si longtemps l'ami et l'allié du Royaume-Uni, soit assuré d'un appui dans la conservation de son indépendance et l'intégrité de ses territoires. » La pénétration commerciale de la France en Chine par le Tonkin paraissait encore plus grosse de conséquences qu'une action militaire dans la vallée du Mé-Nam.

Nous touchions aux deux Quang, nous accédions par le fleuve Rouge dans ce Yunnam tant convoité ; nous allions détourner à notre profit le courant établi de Hong-Kong et de Canton sur Bangkok. Sans doute, l'annexion de la Birmanie indépendante aurait égalisé les chances ; mais Jules Ferry, alors ministre des affaires étrangères de France, y mettait de telles conditions (Voir

1. Voir les livraisons de la *Revue*, janvier, février et avril 1899.

Digitized by Google

l'ouvrage *la Chute des Allomphra*) qu'il valait mieux attendre sa chute. Aussi le Burma China Railway parut-il, faute de mieux, le meilleur moyen d'annuler les résultats économiques de notre conquête. On supposait avec raison que l'élévation des droits de douane sur nos frontières ferait diriger vers le sud les produits chinois, et que les marchandises anglaises parviendraient à Ssumao dans des conditions plus avantageuses que les articles français.

Le roi de Siam était tout disposé à favoriser la construction d'un réseau de chemins de fer dans ses États. Des ingénieurs anglais, sous la direction de M. Clarke, étudiaient les tracés et dressaient les devis ; la ligne principale Bangkok—Phitsanulokk—Phë—Ngon—Xieng-Haï—Xieng-Seû devait être raccordée aux chemins de fer birmans par une voie reliant Moulmeïn—Raheng—Lakhou—Kampeng-Phë ; des railways entre Raheng et Bangkok, Ayuthia et Korat, Lakhon et Xieng-Maï étaient également prévus. Mais la ligne dont l'exécution paraissait la plus urgente était sans contredit le Burma-Siam-China Railway, c'est-à-dire la voie jalonnée par Moulmeïn, Raheng, Lakhou, K.-Phë, Xieng-Haï, Xieng-Seû, Xieng-Hong et Ssumao, dont la longueur totale ne serait pas supérieure à 700 milles. La réalisation de ce projet grandiose en apparence, mais dont l'exécution, après les minutieuses reconnaissances de MM. Colquhounn, Hallet et Archer, semblait aisée, n'aurait peut-être rencontré d'autres obstacles que la réunion de capitaux nécessaires. MM. Hallet et Colquhounn, qui se faisaient avec une grande persévérance les promoteurs de l'entreprise, la soutenaient par la plume et par la parole, et recueillaient des chambres de commerce anglaises les encouragements les plus énergiques. Aux observations pessimistes de S. Ch. Bernard, Chief commissionner de Birmanie, ils opposaient le magnifique succès du railway Pròme—Rangoon.

Les événements de Birmanie allaient renvoyer à une date indéterminée la construction de cette ligne, en attirant l'attention et les capitaux vers des régions plus septentrionales. Il semble que le Siam n'ait eu qu'à se féliciter de cette diversion. Malgré ses assurances à M. Satow, consul général anglais, le gouvernement n'aurait pu subvenir par ses propres moyens aux frais de la construction et de l'exploitation pendant les premières années. Il avait donc le choix entre deux manières de tenir ses engagements : contracter un emprunt et faire du chemin de fer une œuvre exclusi-

Digitized by Google

vement siamoise, ou concéder les travaux et l'exploitation à une compagnie étrangère contre une garantie d'intérêt. Mais ces deux alternatives étaient également fâcheuses pour lui. Le Siam n'avait pas un crédit assez bien établi sur les marchés européens pour espérer réaliser un emprunt à moins de 7 p. 100. Il ne pouvait de même promettre une garantie inférieure à la compagnie concessionnaire, même en donnant gratuitement le terrain et le bois des traverses, comme le prince Dewan le proposait à M. Hallet. Or, les revenus royaux en 1896, malgré les réformes commencées par M. Mitchell, conseiller financier, n'ont pas été supérieurs à 75 millions ; en 1885 ils étaient loin d'atteindre ce chiffre. Le Siam n'aurait donc pu accomplir ses obligations, même en augmentant les droits d'entrée du port de Bangkok, mesure d'ailleurs funeste à la prospérité générale. Et vraisemblablement, le gouvernement britannique, pour sauvegarder les intérêts des capitalistes anglais, aurait constitué un contrôle financier et mis la main sur les douanes. Un État qui n'est plus maître de ses douanes est bien près de perdre son indépendance.

L'annexion du royaume de Birmanie devait éloigner ce danger du Siam. Jules Ferry venait d'être renversé du pouvoir par la panique parlementaire qui suivit les événements de Langson ; le nouveau ministre des affaires étrangères, M. de Freycinet, n'avait pas maintenu les gênantes réserves de son prédécesseur au sujet de l'action dans la vallée de l'Irrawaddy. Lorsque les forces anglaises furent installées à Mandalé, le 15 novembre 1885, l'on crut posséder avec la route de Bahmo—Talifu la vraie « voie d'or et d'argent » dont un chemin de fer allait décupler la valeur. Avant même que les études préparatoires soient terminées, la ligne Rangoon—Prôme est poussée jusqu'à Mandalé, de là vers Bahmo pour augmenter la rapidité des transactions entre cette ville et Rangoon son port naturel. Il semblait que le fleuve, magnifique voie cependant, ne pouvait suffire à l'énorme mouvement commercial que l'on désirait. Bahmo, à 25 kilomètres à peine des frontières chinoises, point d'arrivée des caravanes, allait être le grand entrepôt, le Chungking birman. Et les imaginations britanniques surexcitées rêvaient de tunnels plus longs que le Saint-Gothard, de viaducs plus grands que le pont de Menai, afin de relier par une voie ferrée Bahmo et Chungking, créant ainsi pour la « Greater Britain » la route Rangoon—Shanghaï. Que devenaient

Digitized by Google

nos misérables tentatives sur le fleuve Rouge, notre voie de 0 m. 60 entre Phu-Lang-Thuong et Langson, nos établissements de Saïgon et d'Haïphong en comparaison avec cet immense développement de l'industrie et du commerce anglais? Il n'était plus question d'un Burma-Siam-China Railway, mais d'une voie directe de Birmanie en Chine. MM. Hallet et Colquhounn étaient presque traités d'esprits rétrogrades. Bien que les explorations précédentes de Cooper, Margary, Brown, Gill, etc., aient déjà fait connaître la nature du pays, on ne voulait pas admettre dans les cercles officiels que les difficultés d'une route de caravanes sont souvent insurmontables pour un chemin de fer. Les illusions étaient tenaces; elles ne cessèrent qu'après la publication du rapport de M. Colborne Baber. Et de nos jours encore l'on songe avec regret à cette route si courte, mais dont les multiples inconvénients sont magistralement exposés par M. Hallet dans son ouvrage *A thousand miles on an Elephant in the Sans States*. Notons en passant que le seul railway Bahmo—Rangoon en exploitation a un développement de 700 milles, c'est-à-dire que, sans l'annexion de la Birmanie, la ligne Moulmeïn—Raheng—Xieng-Hong—Ssumao moins longue, serait aujourd'hui terminée.

Lorsqu'on fut bien convaincu que la route des caravanes est impraticable, on chercha une nouvelle communication entre les vallées de l'Irrawaddy et du Mékhong. Une voie de Mandalé à Xieng-Hong parut nécessaire aussi bien pour répondre aux tentatives françaises vers les Quang que pour assurer la pacification des États Chans dont les chefs, aujourd'hui encore, sont profondément hostiles à la suzeraineté anglaise. On savait les difficultés considérables. Le docteur Cushing avait fourni des renseignements suffisamment complets sur la région s'étendant du moyen Irrawaddy à Xieng-Tong; on n'ignorait pas que le tronçon de Rangoon à Kunlôn-Ferry serait plus long que le Burma-Siam-China Railway tout entier; mais de nombreuses raisons étaient en faveur du projet préconisé par sir Charles Bernard; c'étaient les nécessités politiques faisant du chemin de fer le premier et le meilleur agent de répression, le plaisir d'avoir une voie entièrement britannique jusqu'à la frontière chinoise, dont une bonne partie (Rangoon—Mandalé) allait être terminée, le peu de confiance dans les ressources financières du Siam, mais surtout l'ignorance où l'on était des projets français sur le haut Laos.

Digitized by Google

En effet, pendant toutes ces discussions, la France progressait au Tonkin ; la pacification, qui s'opérait lentement mais sûrement, faisait reculer chaque jour les limites de nos domaines. Or des causes de dissentiment venaient de se présenter : le gouvernement français reprenait la théorie de J. Ferry, maintenant toutes ses prétentions sur la vallée du Mékong ; le gouvernement anglais, se prétendant héritier des droits de suzeraineté birmans, entendait soumettre à sa domination tous les pays chans jusqu'à M. Lim et M. Sing, de façon à s'assurer la possession des points de passage et des territoires nécessaires au railway projeté ; mais, pour endormir les méfiances et les susceptibilités de la France, il ne fut pas encore question d'appliquer la théorie favorite « en politique coloniale il n'y a pas d'autre droit que celui du premier occupant » si commode avec des adversaires faibles ou timides. Le Foreign Office préféra prendre une résolution plus prudente et plus sage. Lancer le Siam, dont on possédait le commerce, où l'on était tout-puissant, dans la voie des conquêtes et le faire arriver avant nous sur les frontières de Chine, telle semble avoir été la ligne de conduite indiquée à ses représentants par le Foreign Office. Le roi Chulah Longkorn, jeune, aimant la gloire, ne se douta peut-être pas qu'il faisait le jeu de l'ambition anglaise et suivit trop facilement ces conseils. Les circonstances étaient favorables ; aussi tout en affirmant le désir de conserver des relations de bon voisinage avec nous, il crut l'heure venue d'agrandir ses domaines sans danger et sans bruit.

Les Chinois Hos poussaient leurs incursions jusqu'au Mékhong à travers les massifs du Tranninh. Le Dr Neïs, chargé d'une mission au Laos, était obligé de fuir devant leurs bandes. Ils pillaient les villages laotiens et s'avançaient jusqu'à Nong-Kay. Les populations Khas, surexcitées par l'oppression des Siamois, leur fournissaient un appui sérieux. Aussi dès 1883, dans son discours du trône (29 septembre), le roi de Siam affirma hautement la volonté de maintenir son autorité sur la région de Vien-Chan et d'en expulser les pillards. La répression fut rapide. Mais les troupes siamoises ne se bornèrent pas à ramener la tranquillité dans les provinces laotiennes ; elles s'installèrent dans la haute vallée de la rivière Noire qui faisait partie de l'empire d'Annam, occupant peu à peu les provinces de Pou-Eunn, Hupan-Hoa, Than-Noï, Sibson-Chu-taï, jusqu'à Lai-Chan (juin 1887). Les bandes pirates

Digitized by Google

chassées du Muong-Vien continuèrent leurs incursions dans le pays de Luang-Prabang. Cette contrée était en principe tributaire du Siam, envoyait chaque trois ans les fleurs d'or et d'argent dans les mêmes conditions que le Xieng-Maï et les rajahs malais, mais il avait su éviter la domination immédiate de la cour de Bangkok. La présence des Chinois Hos et la révolte des khas pouvaient amener l'intervention siamoise qui aurait eu pour conséquence l'annexion pure et simple de la principauté sur laquelle le roi d'Annam, notre nouveau protégé, prétendait avoir des droits. Aussi notre diplomatie s'empressa-t-elle de prévenir cette éventualité par la convention du 5 mai 1886 analogue au traité siamois de 1883. M. Pavie, que son expérience des choses indochinoises faisait digne de ce difficile emploi, fut nommé consul à Luang-Prabang. Les travaux de la mission géographique dirigée par lui, donnant d'importants renseignements sur la région comprise entre la rivière Noire, Nam-Ou et Mékhong, inspirèrent l'arrangement conclu à Paris le 27 mars 1889 ; le Siam s'engageait à ne pas dépasser les limites acquises.

Mais la cour de Bangkok ne vit dans cette convention qu'une preuve de notre faiblesse. Elle ne tarda pas à rompre ses obligations envers nous, car l'accord récemment signé par M. Gould, ministre d'Angleterre, et le prince Dewan rendait les Siamois audacieux. M. Waddington, alors notre ambassadeur à Londres, avait cru devoir faire à lord Salisbury les propositions suivantes : la France pourrait s'étendre jusqu'à la N.-Ou qui formerait la limite occidentale et l'Angleterre jusqu'à la Sé-Louen ; le pays entre N.-Ou et Sé-Louen jusqu'à la frontière de Chine était réservé au Siam. Ces propositions qui ne tenaient aucun compte du plan de J. Ferry, du traité Deloncle conclu en 1884 avec la Birmanie, nous donnant comme limite le Mékong depuis la Chine jusqu'à Xieng-Seû, plurent fort au gouvernement anglais dont elles comblaient les secrets désirs. Il en tira d'ailleurs un parti tout à fait inattendu.

D'après les instructions de lord Salisbury, M. Gould, ministre d'Angleterre à Bangkok d'accord avec le prince Dewanongse, reconnaissait les futures annexions du Siam à l'est du Mékong et se faisait céder en échange des territoires sur lesquels M. Archer, consul à Xieng-Maï, attirait l'attention, notamment les vallées supérieures du Mé-Ping et du Mé-Teng ainsi que les bassins du Mé-Paï

Digitized by Google

et du Mé-Fanz d'où les Ngios et Chans birmans avaient été expulsés jadis par les Chans de Xieng-Maï.

Les propositions de M. Waddington ne furent pas approuvées par le gouvernement français; il était trop tard. Une commission anglo-siamoise venait d'être nommée pour la délimitation des deux pays ; mais l'étendue des territoires en litige était difficile à déterminer. Au cours des guerres continuelles entre Ping-Chans et Birmans, la contrée avait si souvent changé de maîtres que les droits primitifs paraissaient confus. Le Siam, d'ailleurs, profitant des exemples anglais, pratiquait la politique du premier occupant, poussant ses postes toujours au nord, expulsant les populations ngios, ainsi que le signalaient M. Archer et lord Lamington dans son voyage de 1891. Les opérations de la commission furent pourtant conduites à la satisfaction commune ; en décembre 1892, elle avait terminé ses travaux. L'État de Xieng-Seû, sur les deux rives du Mékong, faisait officiellement retour au Siam qui abandonnait en revanche tous ses droits sur les territoires karcenees à l'est de la Sé-Louen.

Le gouvernement siamois pouvait donc exécuter scrupuleusement la première partie de l'accord signé par le prince Dewan.

Le sobo de M.-Sing qui avait autrefois rejeté la suzeraineté birmane, se voyait obligé de reconnaître la domination du roi de Siam; un résident siamois s'installait dans sa capitale, pendant que des postes militaires sur la route de Dien-Bien-Phu à Laïchau isolaient le Luang-Prabang et semblaient le menacer d'une annexion complète. Suivant la politique traditionnelle, les populations des territoires nouvellement annexés étaient transportées dans les diverses parties du royaume, jusque dans les vallées de la N.-Sissophon et de la M.-Pétriu.

La diplomatie anglaise triomphait. Par la remise entre les mains du Siam, puissance encore peu redoutable, de la rive gauche du haut Mékong sur laquelle les cabinets de Paris et de Londres affirmaient des droits égaux, elle réduisait à néant les anciennes théories de Jules Ferry, nous coupait du Yunnam, obtenait les limites minima qu'elle avait toujours réclamées pour ses possessions birmanes et devenait toute-puissante à Bangkok. Elle ne croyait pas la France assez énergique pour déchirer ce traité conclu sans elle et reprendre par la force des territoires qui lui appartenaient en droit, dont on disposait sans sa permission.

Digitized by Google

Malheureusement pour l'Angleterre, les excès de zèle des sous-ordres siamois détruisirent les effets de ces combinaisons subtiles. Chez nous, l'opinion publique, un instant égarée, suivait avec attention l'extension de notre empire indo-chinois. Éclairée par les cris d'alarme de M. Deschanel, qui dès 1883 écrivait : « Le jour où l'Angleterre mettra le pied sur le trône de Birmanie, notre autorité sur la partie orientale de notre presqu'île subira une réelle atteinte... Nos rivaux, maîtres de la Birmanie, du haut Laos, du Siam et des principaux points de la frontière chinoise réduiraient nos colonies à l'impuissance et à la stérilité », par les patriotiques discours de M. Deloncle au Parlement français, par tous ceux enfin qui s'occupent de questions coloniales, elle réclamait de notre gouvernement une politique plus digne de nous et plus conforme à nos intérêts.

Les Siamois, en effet, certains de l'appui britannique, pensaient établir tout d'abord la suprématie de la famille Taï depuis le Yunnam jusqu'à la mer, depuis la Sé-Louen jusqu'aux montagnes d'Annam et constituer plus tard un empire prépondérant dans la presqu'île indo-chinoise. Le roi crut faire ainsi entre ses deux puissants voisins un jeu de bascule fort habile, résolu à ne pas reculer devant les difficultés qu'il prévoyait, avec l'espoir de s'effacer au moment critique et de laisser aux prises la France et l'Angleterre dont il connaissait les ambitions et les rivalités. Dans cette politique avisée mais dangereuse, il n'a jamais perdu de vue ses intérêts et ceux de son royaume ; elle devait avoir pour conclusion la convention franco-anglaise qui place le bassin du Mé-Nam et la région du Xieng-Seû, c'est-à-dire la plus riche partie de ses États, sous la garantie des deux puissances. L'avenir et l'indépendance de sa race paraissaient donc assurés. La conduite du roi suscita de vives réclamations dans nos possessions indo-chinoises. Il est certainement regrettable que la cour de Bangkok ait préféré s'orienter sur Londres que sur Paris. Mais l'exemple du roi Thibau détrôné en trois semaines était une leçon. Le gouvernement anglais n'aurait jamais admis l'influence française maîtresse à Bangkok. A la première difficulté de voisinage (elles étaient nombreuses vers 1889), la flotte anglaise forçait peut-être la passe de Pac-Nam et le drapeau britannique était arboré pour toujours sur le palais royal. En aurions-nous fait un *casus belli?* Ne nous serions-nous pas simplement bornés à d'énergiques mais stériles protestations. Le roi de

Digitized by Google

Siam, dès qu'il eut le choix entre l'amitié de l'Angleterre et la crainte de la France, n'hésita pas. Il aima mieux sacrifier éventuellement quelques parties de son territoire que courir les risques de perdre sa couronne.

L'occupation temporaire de la pointe Samit en 1891 parut aux Siamois une preuve évidente de notre faiblesse ou de notre timidité. Malgré les observations de M. Pavie, alors consul général à Bangkok, ils étaient devenus les maîtres du haut Laos et des pays chans de la rive gauche ; un commissaire royal, installé à Luang-Prabang depuis les troubles de 1885, ne laissait plus au Chan-Hluang qu'une illusoire autorité; notre prestige y était complètement détruit; M. Massie, consul français, était réduit à provoquer en duel un haut personnage siamois pour faire respecter les droits de nos protégés. Le prince Henri d'Orléans, au retour de son premier voyage en Indo-Chine, sut d'ailleurs faire connaître avec une éloquente indignation les tristes résultats de la conduite imposée à nos représentants. Dans le bassin du Mékong les postes militaires qui gardaient les pays Pou-Taïs de la Sé-Bang-Hien et de la Sé-Bang-Faï étaient poussés vers l'est jusqu'à la passe d'Aï-Lao malgré les droits historiques de la cour d'Hué dont les capitaines Cupet et de Malglaive démontraient la valeur pendant leurs explorations du plateau de Bélovens et du bassin de la Sé-Khong. Le capitaine de Malglaive, membre de la deuxième mission Pavie, signalait en outre, dès 1891, les dangers qu'une plus longue inertie faisait courir à nos possessions indo-chinoises et nous montrait instamment Phanom comme le but à atteindre. En amont, disait-il, le fleuve est parfaitement navigable et les communications terrestres entre cette ville et la côte d'Annam sont très faciles. On pouvait ainsi tourner les énormes difficultés qu'offrait le cours inférieur du fleuve aux transactions commerciales. Tourane, par la création d'une voie ferrée franchissant la passe d'Aï-Lao, serait un futur Hong-Kong exportant les produits de ce Laos qu'on disait si riche; Mai-Lan devenait un nouveau Sarabouri; Aï-Lao correspondrait à Korat et Phanom à Oubou. Les agents commerciaux français soutenus par les finances de la colonie, par des règlements spéciaux édictés en leur faveur pourraient, grâce à leur intelligente activité, ramener sur Tourane-Aï-Lao l'axe commercial Bangkok-Korat, pour le plus grand profit de l'Indo-Chine française.

Mais l'on ne devait pas encore tenir compte de ces conclusions.

Digitized by Google

Le Mékong, marqué d'un gros trait sur les cartes, semblait la voie d'accès par excellence vers la Chine, le déversoir obligé des produits laotiens. M. Blancsubé, qui fut député de la Cochinchine, assurait dogmatiquement dans son journal que la possession du fleuve était un gage de richesses pour l'avenir. Et les rares commerçants français établis à Saïgon voyaient avec lui dans des rêves dorés, les lourds sampans, les jonques monumentales chargées de thés, de soieries, d'opium, de saumons d'étain, de porcelaines précieuses, amarrés aux quais de la ville. Malgré les appréciations pessimistes de la mission Doudart de Lagrée, la navigabilité complète du Mékong, cette illusion coûteuse, passionna de nouveau les esprits. Le lieutenant de vaisseau Guissez, chargé, en 1891, de remonter les rapides et chutes de Kône à la saison des hautes eaux, resta plusieurs mois échoué dans la passe Palfing, et redescendit sans avoir exécuté sa mission, inexécutable d'ailleurs. M. Lecoq dressait à la même époque avec une patience infinie, au prix de dures fatigues, le relevé du fleuve aux basses eaux entre Kône et Kratié. Le voyage du Dr Mongeot, quelques conférences sur le Laos « mystérieux et troublant », mirent le pays à la mode. Une société se formait à Paris sous le nom de Syndicat du Laos, patronnée par le gouvernement et se proposait la conquête commerciale de la vallée du Mékong. Des comptoirs étaient ouverts à Luang-Prabang, à Outhèn, à Bassac, à Stung-Treng; les deux principaux agents, MM. Champenois et Dombret, se vouaient corps et âme à la réussite de l'entreprise et luttaient contre la concurrence chinoise et l'apathie des habitants. Les hauts fonctionnaires siamois les accueillirent presque avec bienveillance; mais quelques abus d'autorité commis par les douaniers taïs, quelques exactions inévitables dans ces pays où la concussion est la base de l'administration, firent pousser les hauts cris aux journalistes saïgonais. Ils montrèrent notre expansion commerciale paralysée, nos intérêts dans le bassin du Mékong menacés, et demandèrent une prompte intervention.

Sur ces entrefaites, l'occupation d'Aï-Lao remplissait d'inquiétude la cour de Hué qui voyait la capitale annamite à la merci d'un coup de main. Elle réclamait du gouverneur général de l'Indo-Chine la protection efficace prévue par le traité de 1885. M. de Mayrena, transformé par les événements en Marie Ier, roi des Cédangs, après avoir vainement sollicité du gouvernement français son inscription sur l'Almanach de Gotha, menaçait, suivant l'expression

Digitized by Google

du Père Guerlac qui avait assisté à ses débuts chez les sauvages, « de passer la main aux Siamois », leur livrant ainsi les principaux passages des montagnes.

Quoi qu'il en soit, une invasion en pays annamite était à craindre. Nos intérêts économiques et politiques exigeaient une vigoureuse action.

Sur les instances de M. de Lanessan, M. Develle, ministre des affaires étrangères, fit demander par M. Pavie, consul général à Bangkok, le respect de l'arrangement de 1889. Le prince Dewanongse voulut continuer la politique des atermoiements. Il n'était plus temps.

P. Ibos,
Lieutenant d'infanterie de marine.

Digitized by Google

ALBORAN

Le nombre des monographies sur les îles méditerranéennes devient de jour en jour plus complet. Grâce à la nature énergique de l'archiduc Louis Salvator, à son goût pour les voyages maritimes, ainsi qu'à ses qualités d'écrivain et d'artiste, des sites peu connus sont visités, décrits, illustrés [1]. Les excursions « en yacht », telles que ce prince les comprend, apportent une foule d'expériences et d'observations à ceux que des circonstances quelconques retiennent sur la terre, et les jolies descriptions donnent de la couleur aux mornes écueils dont la mer est parsemée. L'*inventorium* du monde insulaire que dresse en quelque sorte l'illustre auteur, nous conduit aujourd'hui vers Alboran, petite île espagnole sur la grande voie de Gibraltar [2]. Les bateaux naviguant entre ce port et Oran la connaissent bien, elle et son phare, qui se voit à dix milles de distance. L'aspect de l'île n'est pas imposant : des blocs de tuf abritant et entrecoupant une plaine de peu d'étendue (239 m. de largeur, sur 576 m. de longueur), ainsi se présente cette minuscule parcelle du monde. Cependant, bien que sans histoire, sans végétation, Alboran a quand même son côté utile, puisque cet écueil sert de base à un phare et l'on sait ce qu'est au marin un flambeau dans les ténèbres.

Alboran n'a certainement pas toujours existé sous sa forme actuelle. Le cap de Gata sur le littoral espagnol, le cap de *las tres Forcas* sur la côte du Maroc, démontrent le caractère géologique de l'île qui se trouve entre les deux promontoires. Il n'est guère douteux que jadis ces trois points ne faisaient qu'un avec la *terre ferma*. Mais la nature, l'impitoyable, a détaché Alboran de tout appui et en l'isolant l'a rendue orpheline, entièrement à la merci

1. Voir *Columbretes*, etc.
2. *Alboran. Prag Druck und Verlag v. Heinrich Mercy Sohn.*

Digitized by Google

de l'océan et de ses fougues. L'*isla* est d'origine relativement récente, le calendrier géologique n'en remontant qu'à l'époque tertiaire, époque à laquelle dut se former la côte d'Almeria, où le cap de Gata se dresse en monument. C'est ici — soit dit en passant — que disparaît la dernière influence du golfe du Lion et que se fait sentir celle de l'Atlantique : cela explique la violence des vents dont le cap est visité. Pour en revenir à Alboran, on y tombe, quant aux courants aériens, de Charybde en Scylla. La rivalité des vents d'est et d'ouest n'y connaît presque pas de trêve; sur ce récif on peut facilement compter les instants d'accalmie. Au moins le balayage perpétuel de l'océan aérien rend-il l'air extrêmement pur. L'île, dépourvue de terrain volcanique, se compose de tuf entremêlé d'andésite, que couvre une mince couche de terre végétale, provenant de la décomposition des algues et du guano des oiseaux maritimes. Il n'y a que deux plantes capables de pousser sur ce sol ingrat. L'une d'elles : *Frankenia Webii Boisset Rent* (d'après Bouy)[1], ou *Frankenia cymbrosa-Duf* (d'après Lazaro), dépérit en août, pour reverdir, si dans son état desséché elle n'a pas servi au chauffage des fours. C'est une plante africaine jamais encore cueillie en Espagne et dont l'unique compagne dans ce désert se nomme *Barylla Mesembryantenum nodiflorum* L. Pas de fruits non plus dans ces contrées. Sur quel cep, sur quel arbre pourrait-on y greffer la vigne d'Almeria, l'oranger du Maroc? Ni le raisin doré de l'Espagne, ni l'*azahar* parfumé du Moghreb ne sauraient mûrir dans ces parages pétrifiés. L'intérêt botanique trouvera quand même quelque pâture sur les écueils environnants, où d'innombrables variétés de varechs s'étendent en tapis. Au temps de la basse mer, on croirait avoir devant soi de vertes prairies, légèrement teintées de nuances jaunes ou rousses. On comprend aisément que le règne animal soit pauvrement représenté sur Alboran : la faune y est presque nulle. Sauf quelques poulets, destinés à nourrir les gardiens du phare, on ne voit guère que des lapins et encore manque-t-il, à ce qu'il paraît, à ces rongeurs, l'entrain ordinaire pour la multiplication (la dernière statistique n'en a compté que 20). Le rivage est le domicile des crustacés et des mollusques. Là, on voit d'énormes crabes sortir des fentes des rochers, où s'attachent de gros limaçons

1. Publication de la Flore de France.

Digitized by Google

(*patelles*), s'y immobilisant pendant des dizaines d'années. De ci, de là, sautent des acridiens, et, pendant la belle saison des bandes de cachalots, de balénoptères, ainsi qu'une espèce particulière de dauphins, se suivent le long de la côte, en somme très poissonneuse. Les oiseaux migrateurs, attirés par la lueur nocturne du phare, touchent parfois l'*isoletta* d'une patte, et les pétrels, auxquels appartient de droit la route maritime de Gibraltar, sont les hôtes fréquents de ces eaux agitées. Reste encore la mouette, l'éternelle mouette, se reposant pendant les accalmies sur les roches noires, qu'elle couvre de son duvet argenté, s'élançant, quand le temps est mauvais, dans l'espace, qu'elle fouette de ses ailes, tout en le remplissant de ce cri strident, pareil à un rire ironique.

En côtoyant Alboran et ses remparts naturels, on pénétrera avec plaisir dans plusieurs grottes, accessibles en barque, pour jouir, dans la demi-obscurité qui enveloppe ses voûtes, de quelques moments de fraîcheur délicieuse. Plus loin on passera la *isla de la Nube*, bloc de basalte et lieu de prédilection des oiseaux de mer. La *Nube* se pose en égide devant l'île, dans laquelle nous abordons pour en visiter le phare. C'est ici que nous nous trouvons vis-à-vis de quelques êtres humains. Le nombre n'en est pas considérable, attendu qu'il se borne à quatre guardiens (*torreros*) et aux quelques membres de leurs familles respectives. Tout intérêt, tout travail se groupe autour du *faro* inauguré en 1876. C'est le seul édifice dans ces lieux arides, leur donnant de l'importance par son fanal, qui d'une altitude de 45 mètres projette sa lumière blanche sur l'abîme mouvant de la mer. Une route presque disparue, destinée à traverser l'île, un sentier longeant des parois dénudées, qui tombent à pic dans la masse liquide, un plateau légèrement ondulé où gisent des squelettes de pierre : tel est Alboran. C'est triste, n'est-ce pas ? Et pourtant les torreros en aiment le séjour, qui leur offre de la quiétude, ainsi qu'un climat des plus salubres. Il s'est même trouvé parmi eux des amateurs de solitude au point de demander une prolongation de leur service (de huit à neuf ans). Faire les cent pas dans l'île, baptiser en partie les endroits qui tous sont anonymes[1], voilà les divertissements de ces braves gens. Pendant qu'après au bord des falaises,

1. Ces noms arbitraires disparaissent toujours quand leur auteur quitte Alboran.

Digitized by Google

ils suivent le mouvement de l'hameçon, auquel se prend un tout petit poisson (triton) servant d'amorce, leur congéniture s'amuse à ramasser des « frutti di mare » et détache non sans effort les patelles collant au tuf. Après les ouragans prolongés, femmes et enfants s'occupent à recueillir de petits coquillages, rejetés par la tempête sur la rive qu'ils émaillent de leurs brillantes couleurs. Alboran, jadis pied-à-terre des contrebandiers, en est complètement délivré depuis l'érection du phare, dont les meurtrières, qui jusqu'ici n'ont servi que de garde-manger, pourraient encore tenir en respect les pirates, inquiétant parfois la côte si proche du Maroc.

Depuis une vingtaine d'années il n'y a plus eu de naufrage à proximité d'Alboran, grâce à la grande veilleuse qui s'y allume nuitamment. On parle encore d'un navire qui a sombré non loin de là et dont la cargaison, riche en objets d'argenterie, a été engloutie par la mer; je m'imagine que ce trésor est resté accroché au trident de Neptune. Il y a peu de temps un capitaine s'est occupé de recherches, qui ont été en pure perte. Un bateau, faisant le service bimensuel entre l'île et la péninsule est la Providence de nos insulaires, en leur apportant de l'eau, des vivres, sans oublier la poste. Après cinq heures de relâche, le « steamer » lève l'ancre et pour une quinzaine tout reprend son train-train habituel.

Par un temps clair il faut monter au phare. On voit alors du côté de l'Afrique le cap de *las tres Forcas*, qui profile sur l'horizon la sombre silhouette de ses rochers, tandis qu'une chaîne de montagnes dominée par les crêtes blanches de la Sierra Nevada, festonne la côte européenne. Quelle impression sublime de pouvoir embrasser à la fois deux mondes d'un seul regard !

Mme DE HARRASOWSKY.

Digitized by Google

FEUILLETS

DU

JOURNAL D'UN FLANEUR

EN AMÉRIQUE

I. — De New-York a Québec en hiver (*suite*).

Sous le rapport de la nourriture, le voyageur, obligé de regarder à la dépense, jouit également, sur le Canadien Pacifique, d'avantages sérieux. Alors que sur la plupart des lignes américaines il est impossible de se procurer des aliments — fût-ce une tasse de café — pour moins d'un dollar, le prix d'un repas régulier, sur ce railway, a été réduit à 75 cents (3 fr. 75) dans les wagons-restaurants; de plus on y a généralisé le système des *light lunches* (légers déjeuners ou soupers) qui, moins complets que les *regular dinners*, n'en offrent pas moins, par la modicité de leur prix, un grand avantage pour la catégorie de voyageurs dont nous nous occupons[1]...

Saint-Martin-Junction, minuit. — Une bifurcation de quatrième classe, isolée dans les plaines neigeuses du Canada, une nuit de décembre, n'éveille pas en vous des idées folichonnes. Mais le poêle ronfle dans la baraque bien close, et permet de narguer la tempête qui fait rage au dehors. Une singulière salle d'attente que celle-ci; et le contraste est grand avec la somptueuse station de Windsor Street. Deux longs bancs, une jarre d'aspect préhistorique où l'on puise avec un gobelet dont il est malaisé de deviner la forme primitive : voilà tout le mobilier. Au mur, une

1. On nous pardonnera sans aucun doute ces détails un peu terre à terre. Tout ce qui tend à faciliter les voyages, et à les mettre à la portée du plus grand nombre, nous paraît digne d'être signalé à un public intéressé à la diffusion des connaissances géographiques.

Digitized by Google

énorme réclame, que l'on trouve d'ailleurs répandue à profusion dans tous les lieux publics, vante les avantages de la société secrète l'*Ordre indépendant des Forestiers*. Ce jalon, planté en plein Canada français, est un empiètement de l'esprit d'association de la race anglo-saxonne. Mais c'est là un des bienfaits dont les descendants des colons celtiques sont redevables à leurs voisins. *The independent Order of Foresters*, plus particulièrement florissant au Canada, n'est qu'une simple unité dans le nombre formidable des sociétés fraternelles de toutes sortes qui couvrent l'Amérique du Nord et dont les plus puissantes sont les *Odd Fellows* (les Etranges Compagnons), 960,000 membres; les Francs-Maçons, 840,000; les *Knights of Pythias* (Chevaliers de Pythias), 470,000.

On aura une idée de la faveur dont jouissent ces associations, quand on remarquera que la société mentionnée plus haut, et qu'on désigne pour plus de simplification sous les initiales I. O. O. F., ne date que de 1874 et a déjà 120,000 membres; qu'elle a déboursé, depuis cette époque, environ 25 millions en secours divers[1].

Remarquons en passant que les trois seuls voyageurs échoués dans cette petite bifurcation de Saint-Martin, appartiennent chacun à une société secrète. L'un porte le bouton des *Red Men* (Ordre des Peaux Rouges); l'autre la chaînette à trois anneaux des *Odd Fellows;* et le troisième le gracieux emblème des *Templiers*.

Aussi ne prêtent-ils que peu d'attention à la réclame du mur. Deux d'entre eux, d'ailleurs, sont en proie à cette sorte d'ahurissement — pour ne pas dire abrutissement — qui est la résultante de trois ou quatre jours de chemin de fer dans la chaude atmosphère des wagons canadiens. De leur conversation nous ne retenons qu'une chose, c'est que tous deux sont ici par suite d'erreurs, et pour ne pas avoir demandé suffisamment de renseignements. Constatons une fois de plus qu'en matière de voyage, comme sous beaucoup d'autres rapports, l'expérience nous ramène presque toujours aux idées les plus simples. Le voyageur novice, comme l'homme rompu aux déplacements, sont exempts de cette fausse

1. Le I. O. O. F. ne doit pas être confondu avec deux autres sociétés de Forestiers. L'ordre primitif, fondé en Angleterre en 1745, et organisé en Amérique en 1839, est en quelque sorte international, et compte environ 885,391 membres dont 36,000 en Amérique. Il existe enfin un ordre spécial aux Etats-Unis (*Foresters of America*) fondé en 1864 et possédant 135,000 membres. Ces chiffres parlent d'eux-mêmes.

Digitized by Google

honte qui empêche de demander des informations. S'informer encore et toujours, est une des maximes que nul, en route, ne devrait oublier — dût son insistance faire naître l'impatience du conducteur et provoquer le sourire des esprits forts qui, soyez-en certains, un jour ou l'autre, payeront leur désinvolture de quelques heures d'attente supplémentaire dans une bifurcation de quinzième ordre !...

Québec. — Une des choses qui frappent le voyageur, à son arrivée à Québec, c'est l'aspect misérable des gares. Cette première impression n'est que le prélude de bien d'autres de même nature, qu'il recueillera durant son séjour, et qui feront que, quelle que puisse être sa sympathie, son affection même, pour la vieille cité, il n'en conservera pas moins l'idée que Québec n'est, en somme, au point de vue strictement économique, qu'une localité d'ordre extrêmement inférieur.

La station du Pacifique, au bas de la ville; celle des diverses autres lignes[1] à Levis, de l'autre côté du Saint-Laurent, ne sont en aucun point dignes d'une ville de près de 70,000 habitants. On peut adresser le même reproche au bac à vapeur qui met en communication les deux rives du fleuve. Sous ce rapport, Québec est distancée par La Havane elle-même, ce qui n'est pas peu dire. Sans doute on ne saurait espérer voir sur les bords du Saint-Laurent des *ferry-boats* comme ceux de New-York à la gare du Pennsylvania R. R, ou à Staten Island, installés comme des bateaux de plaisance, avec orchestre, etc., etc.; mais entre cette élégance et la misérable condition de la « Traverse »[2], il y a trop de distance...

...Après cela, ce sont les magasins qui font la plus mauvaise impression sur l'étranger. A ce point de vue, Québec rendrait des points à bien des petites villes de province en France.

Au moment où nous prenons ces notes, à l'approche des fêtes de Noël, en dépit des assertions des journaux qui constatent « une animation extraordinaire jusqu'à une heure avancée de la soirée », il y a moins de monde dans les rues et d'acheteurs dans les bou-

1. Québec Central; Grand Trunk; Canadian Government Railway.
2. Nom Canadien du bac.

Digitized by Google

tiques qu'on n'en voit un samedi quelconque dans un petit bourg de New-York ou de Pennsylvanie. Comment pourrait-il en être autrement? Les vitrines sont d'une pauvreté lamentable; les marchandises y sont étalées sans goût et les efforts pour les éclairer, le soir, échouent piteusement. On ne saurait s'étonner que les gens aisés aillent faire leurs emplettes à Montréal ou à Boston.

Henry Ward Beecher a dit, en parlant de Québec : « Voici un petit morceau de l'Europe du moyen âge, perché sur un rocher, et séché pour se mieux conserver. » On pourrait dire, avec tout autant de vérité, que c'est une petite tranche de terre de France, avec tout ce que la province a produit d'arriéré, d'apathique, de timide en affaires, transplantée dans un continent où tout progresse à pas de géant.

Le commerce de détail reste stationnaire, dit-on, parce qu'il n'y a pas de chalands. Mais il n'y a pas d'acheteurs parce que l'on ne fait rien pour les attirer! C'est ce même raisonnement qui fait répondre, en France, à ceux qui prônent l'extension des lignes suburbaines de tramways : Nous n'en établissons pas parce qu'il n'y a pas de voyageurs. Les voyageurs manquent parce qu'il n'y a pas de moyens de communications : voilà la vérité.

On ne saurait trop insister sur ce point. Combien y en a-t-il de ces villages des environs des villes de France qui végètent misérablement parce qu'on ne fait rien pour les relier à la cité?

Le même reproche est mérité par Québec. Nulle ligne de tramway ne semble oser s'aventurer dans la campagne. Quelle différence avec les procédés américains! Aux États-Unis, à peine une ville a-t-elle organisé son système de tramways qu'elle lance au dehors, dans toutes les directions, comme autant de bras, ses voies ferrées. Les résultats ne se font pas attendre.

Quiconque se tient sur l'expectative en ce qui concerne la loi de l'offre et de la demande, est, dans cette fin de siècle, sûr d'être laissé en chemin. C'est dans l'art de provoquer la demande, de la subordonner à l'offre, que se trouve aujourd'hui le secret du succès. En cela les Yankees sont passés des maîtres. Des faubourgs, des villes ont été construits ainsi, des comtés entiers bouleversés — comme en Floride — en vertu de plans faits d'avance, et en entraînant de force, pour ainsi dire, le capital et la spéculation sur des points donnés, inconnus la veille des capitalistes, des spéculateurs, et de la foule de petits rentiers qui marchent à leur

Digitized by Google

remorque. Mais cela nécessite une audace en affaires, un esprit d'entreprise qui, il faut bien le dire, ne sont guère développés chez les peuples de race latine[1]...

Nous avons parlé du manque de goût des boutiquiers dans l'aménagement de leurs montres. La tâche ne leur est pas facilitée par l'importation de marchandises anglaises de second ordre. Les illustrations populaires, entre autres, sont typiques. Il y a entre elles et celles de l'autre côté de la frontière à peu près la différence qui sépare les dessins chinois des images d'Épinal.

Dans une devanture vos regards sont attirés par une vaste composition où les lois les plus élémentaires de la perspective et du dessin même sont outrageusement violées; vous vous approchez, alléché par l'espoir d'avoir découvert quelque curieuse estampe du commencement de ce siècle. Horreur! C'est « la bataille d'Omdurman » — la dernière actualité à l'usage des masses. Comparez ces productions aux illustrations qui fourmillaient aux États-Unis durant la dernière guerre hispano-américaine, et il vous sera facile de constater quelle différence sépare les deux pays au point de vue de l'éducation artistique du gros public.

Mais, au fond, ce n'est pas pour faire des collections artistiques que le touriste vient à Québec. Ce ne sont pas les étalages qu'il faut regarder ici, mais la rue.

Depuis le moment où il sort de la gare, l'étranger se voit entouré de choses étranges; mais il règne sur le tout une atmosphère française qui n'en rend que plus singulier, pour quiconque est familier avec la France, tout ce qui se déroule sous ses yeux et frappe ses oreilles.

Ces nombreuses stations de véhicules — une anomalie en Amérique — ne sont pas composées de fiacres, mais de traîneaux disparaissant presque sous les fourrures. Ces cochers qui vous crient à tout moment : *Une carriole, M'sieu?* sont vêtus de peaux de bêtes, avec l'écharpe canadienne à la ceinture...

Une multitude de traîneaux de toutes formes et destinations, mais uniformément petits et légers, sillonnent les rues tortueuses

1. Ce n'est ni en Angleterre, ni aux États-Unis qu'on verrait se produire, par exemple, des faits comme ceux qui, à l'heure actuelle, préoccupent tant le commerce havrais, et qui sont si clairement expliqués dans *la Revue de Géographie* d'octobre 1898, par M. L. Vallée (Le Port du Havre). Il y a longtemps que l'initiative privée eût triomphé de l'inertie du chemin de fer de l'Ouest.

Digitized by Google

et montueuses, et glissant le long des pentes les plus escarpées à une allure vertigineuse.

Là, c'est le laitier, avec sa jarre unique, énorme; le boulanger avec son traîneau à compartiments multiples; l'équipage d'un riche marchand, à l'attelage tout bruissant sous ses mille sonnettes, aux laquais coiffés de kolbacks. Le son familier du gong vous révèle l'approche de l'ambulance — une sorte de boîte sur patins, avec la croix de Genève sur ses vitres dépolies. Ici, c'est un véhicule primitif, où se remarquent des femmes de la campagne au type étrange, avec des paniers, des paillassons de couleurs voyantes : ce sont des Indiennes de Lorette venues au marché [1].

Plus loin se croisent le traîneau rouge de la Poste, portant les dépêches, et un autre de couleur sombre, attelé de forts chevaux et sur lequel sont trois soldats en houppelande et bonnet de fourrure : une corvée du *Royal Canadian Artillery*, qui vient de chercher des arbres de Noël pour décorer le mess...

(*A suivre.*) GEORGE NESTLER TRICOCHE.

1. Les Indiens de Lorette sont les derniers Hurons. Ils sont de bonne heure venus se mettre sous la protection des colons de Québec, afin d'échapper aux incursions de leurs ennemis séculaires, les Iroquois.

Digitized by Google

MOUVEMENT GÉOGRAPHIQUE

Nécrologie : Louis Mizon; M. de Bizemont; M. Meurand. — Convention franco-anglaise. — Mort du lieutenant Grivart dans le Kipirsi. — La mise en valeur du Congo français.

I

Le lieutenant de vaisseau Mizon vient de mourir en mer en se rendant de Mayotte à Djibouti où il devait remplir les fonctions de résident. Le vaillant explorateur qui vient de disparaître a occupé, comme on sait, une grande place dans l'histoire de notre expansion coloniale en Afrique.

Né à Paris le 16 juillet 1853, Louis-Alexandre-Antoine Mizon entra dans la marine en 1869. Il fut nommé aspirant de première classe en 1872 et enseigne de vaisseau en 1875.

De 1880 à 1883, Mizon avait fait partie, comme agent du comité français de l'Association internationale africaine, de cette pléiade d'explorateurs qui, sous la direction de M. de Brazza, ont ouvert l'Ogooué et la rive gauche du Congo à l'influence française. Il prit le commandement de la station de Franceville au moment où son chef partit pour la côte; et, lorsqu'il revint lui-même, en 1883, il prit une route nouvelle, entre le bassin de l'Ogooué et celui du Kouilou-Niari. Ses travaux topographiques ont fixé le cours de l'Ogooué, qu'il avait parcouru huit fois de Franceville à la mer. Ses « cartes du fleuve Ogooué » ont été publiées avec une notice dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, en 1886.

Mizon avait été nommé lieutenant de vaisseau en 1882 et à son retour il reprit du service dans la marine. Mais, en 1890, il demanda sa mise hors cadre pour pouvoir retourner en Afrique. C'est alors que le Comité de l'Afrique française, d'accord avec le gouvernement, songea à l'envoyer dans la région du Niger et de la Bénoué pour tenter de pénétrer dans l'Afrique centrale, vers la région du Tchad, afin de barrer aux Anglais et aux Allemands la route de ce grand lac.

Il partit de France en septembre 1890 et, le 10 octobre, monté sur le *René-Caillé*, il entra sur le Niger par la rivière Forcados.

Digitized by Google

On sait avec quelle énergie et quelle persévérance Mizon dirigea sa marche au milieu de périls constants suscités par les indigènes et de difficultés incessantes provoquées par les agents de la compagnie royale du Niger. Néanmoins il parvint à remonter le cours du Niger et celui de la Bénoué, son affluent, et finit par arriver devant Yola, la capitale de l'Adamaoua et la résidence du sultan Zoubir. Il y séjourna du 20 août au 15 décembre 1891. Deux Arabes qu'il avait envoyés en messagers auprès de Zoubir furent gardés prisonniers. Mizon prit alors l'héroïque résolution de se présenter seul et sans armes aux portes de Yola. Il fut arrêté, lui aussi; mais bientôt le sultan se laissa convaincre par les explications loyales de l'officier français, et il finit par accepter de signer un traité de protectorat.

Mizon, qui était passé à la lisière des pays inexplorés où Crampel avait été assassiné, entra dans le bassin du Congo, et redescendit par ce fleuve jusqu'à Brazzaville, d'où il gagna la côte.

Rentré en France en mai 1892, Mizon reçut la croix d'officier de la Légion d'honneur et une médaille d'or de la Société de géographie. Harry Alis, qui avait été l'un des promoteurs de cette grande exploration, publia dans le *Tour du Monde* (octobre 1892 et mois suivants) une relation de ce voyage sous le titre de *Voyage dans l'Adamaoua du lieutenant de vaisseau Mizon.*

Avec la ténacité de son caractère, Mizon n'était pas homme à s'arrêter en si bonne voie, et il voulut que la France tirât profit du traité passé avec l'Adamaoua. Dès le 10 août 1892, il repartit pour ce pays, avec une mission politique et commerciale, et il s'engagea dans les eaux du Niger avec deux bateaux, la *Mosca* et le *Sergent-Malamine.* Mais les relations avec la Compagnie du Niger furent plus mauvaises encore que la première fois. Néanmoins, la mission remonta la Bénoué et lia des relations avec le sultan du Mouri. Mais, quand Mizon prétendit s'installer à nouveau devant Yola avec ses bateaux, il eut à subir de nouvelles vexations et le *Sergent-Malamine* demeura en gage aux mains de la Compagnie pour des droits que Mizon refusa énergiquement de payer. A la suite des réclamations du gouvernement britannique qui déclarait que le Mouri était sous son protectorat, le gouvernement français rappela Mizon qui revint en France en 1893. Il publia deux importants mémoires sur les résultats scientifiques de ses voyages, de 1890 à 1893, dans le *Bulletin de la Société de Géographie* (1895), avec des cartes donnant ses itinéraires.

Digitized by Google

Le 29 décembre 1895, Mizon fut nommé résident à Majunga; de là, il passa à Mayotte et il venait tout récemment d'être appelé à prendre l'administration de notre colonie de la côte des Somalis. Il est mort en allant rejoindre ce nouveau poste.

Mizon n'a pas fait seulement d'importantes découvertes géographiques; il avait, comme cartographe, une valeur de premier ordre. Il était d'un caractère ferme et décidé et d'une bravoure à toute épreuve.

Le comte Henri de Bizemont qui est décédé au château de Mouchy, près de la Charité, le 26 mars dernier, a été pendant trente ans un des membres les plus éminents et les plus dévoués de la Société de Géographie.

Né en 1839 à Nancy, M. de Bizemont était entré à l'Ecole navale en 1857. Dès le début de sa carrière, il prit part à la campagne d'Italie. Plus tard, il fut envoyé en Cochinchine où il se trouva sous les ordres de Francis Garnier; il sollicita, sans pouvoir l'obtenir, l'autorisation de l'accompagner dans la grande exploration du Mékong qu'il entreprenait alors. En 1865, il fut nommé chef de la municipalité de Saïgon, et le jeune officier, devenu maire, remplit ces fonctions nouvelles pour lui avec beaucoup de tact et d'énergie, et il montra un dévouement éclairé aux intérêts de la ville naissante. Passé lieutenant de vaisseau au choix, il rentra en France en 1866, laissant la ville de Saïgon en pleine voie de prospérité.

A son retour du Mexique, en 1869, il reçut de la Société de Géographie la mission de continuer le voyage de Le Saint vers les lacs équatoriaux de l'Afrique et de rejoindre sir Samuel Baker sur le haut Nil. Chargé de convoyer un bateau à vapeur démonté qui devait servir à naviguer sur les grands lacs, il quitta le Caire en 1870 avec sa petite flottille formée d'une vingtaine de dahabiés, embarcations à voiles et à rames. Il franchit heureusement la première cataracte et parvint sans accident à Korosko; de là, c'est par la voie de terre et au milieu de difficultés nombreuses qu'il traversa la grande boucle du Nil et rejoignit le fleuve à Abou-Ahmed. A Berber, il dut attendre pendant un mois que la crue des eaux du Nil lui permît de franchir la 6e cataracte.

Quand M. de Bizemont put rejoindre Baker à Khartoum, celui-ci avait tenté, sans succès, une reconnaissance vers le sud, et il

Digitized by Google

avait été arrêté par les végétations qui obstruent le cours du Nil au confluent du Bahr-el-Ghazal. Néanmoins les deux explorateurs comptaient renouveler ensemble la tentative, lorsque M. de Bizemont dut rentrer en France, à la nouvelle de la déclaration de guerre à l'Allemagne. Il fut envoyé sur l'escadre de la Méditerranée, et, après la proclamation de la Commune à Paris, il commanda l'une des compagnies de débarquement qui s'emparèrent de vive force de la préfecture de Marseille, tombée au pouvoir des insurgés. Il fut nommé capitaine de frégate en 1880 et obtint sa mise à la retraite en 1882.

M. de Bizemont entra à la Commission centrale de la Société de Géographie en 1881; il en fut vice-président en 1888 et 1889, et président en 1890. Il fut, en 1895, vice-président de la Société elle-même, et il la représenta, la même année, au Congrès international des sciences géographiques, à Londres.

Il fonda la Réunion des voyageurs français et rendit de grands services à la Société de sauvetage des marins français ainsi qu'à de nombreuses sociétés de bienfaisance.

M. de Bizemont a publié dans la *Revue maritime* et dans le *Correspondant* des relations de ses voyages en Afrique et en Cochinchine et fait paraître, sous le titre de *Grandes entreprises géographiques*, deux brochures relatives, l'une aux explorations africaines, l'autre aux expéditions polaires.

Le jour même où la Société de Géographie avait à déplorer la perte de M. de Bizemont, la Société de Géographie commerciale de Paris était, elle aussi, cruellement frappée. Le 26 mars, est mort à Paris son président-fondateur, M. Meurand, qui, pendant plus de vingt années, n'a pas cessé de donner à cette société les preuves d'un infatigable dévouement.

Jean-Joachim Meurand était né le 28 août 1813 à Gérone (Espagne) où son père, Joseph Meurand, était alors inspecteur des services réunis des vivres à l'armée de Catalogne. M. Meurand avait fait ses études au lycée Louis-le Grand. Guizot, qui avait su reconnaître ses qualités, l'avait pris comme secrétaire particulier au ministère de l'instruction publique d'abord, puis, en 1844, au ministère des affaires étrangères. C'est dans ce ministère qu'il fit toute sa carrière. En 1867, il fut appelé à la direction des Consulats et Affaires commerciales. Lorsqu'il prit sa retraite, il était

Digitized by Google

ministre plénipotentiaire de 1re classe et il reçut le titre de directeur honoraire. M. Meurand était grand officier de la Légion d'honneur et ancien membre du conseil de l'ordre.

M. Meurand a été depuis 1876 président de la Société de Géographie commerciale jusqu'à l'année 1894, où son grand âge, il avait alors 81 ans, le décida à abandonner ces fonctions. Il avait fondé une médaille qui porte son nom et qui, distribuée tous les ans dans une des séances solennelles de la Société, perpétuera indéfiniment son souvenir. Son nom continuera aussi de figurer en tête du *Bulletin* de la Société, suivi de son titre de président-fondateur.

M. Julien Decrais, ministre plénipotentiaire, au nom du ministre des affaires étrangères, et M. E. Cheysson, président de la Société de Géographie commerciale, ont prononcé sur sa tombe de justes paroles d'éloge. « Il incarnait notre Société qui l'identifiait avec elle, a dit M. Cheysson, il en était comme le drapeau et la tradition vivante; il l'aimait passionnément, il aimait en même temps tous ses membres. Ceux-ci le lui rendaient bien et chacun éprouvait pour lui autant d'affection que de respect. »

II

L'abandon de Fachoda par la France entraînait la nécessité de délimiter les sphères d'influence de la France et de l'Angleterre dans les bassins du Congo et du Nil. C'est ce qui a motivé l'arrangement conclu à Londres à la date du 21 mars 1899.

Cet arrangement est présenté comme une simple déclaration additionnelle à la convention franco-anglaise du 14 juin 1898 pour la délimitation des territoires de l'Afrique occidentale.

Voici le texte de cette déclaration :

« Les soussignés, dûment autorisés à cet effet par leurs gouvernements, ont signé la déclaration suivante :

« L'article 4 de la Convention du 14 juin 1898 est complété par les dispositions suivantes qui seront considérées comme en faisant partie intégrante :

« 1. Le gouvernement de la République française s'engage à n'acquérir ni territoire ni influence politique à l'est de la ligne frontière définie dans le paragraphe suivant, et le gouvernement

Digitized by Google

de Sa Majesté britannique s'engage à n'acquérir ni territoire, ni influence politique à l'ouest de cette même ligne.

« 2. La ligne frontière part du point où la limite entre l'Etat libre du Congo et le territoire français rencontre la ligne de partage des eaux coulant vers le Nil de celles qui s'écoulent vers le Congo et ses affluents. Elle suit en principe cette ligne de partage des eaux jusqu'à sa rencontre avec le 11e parallèle de latitude nord. A partir de ce point elle sera tracée jusqu'au 15e parallèle de façon à séparer en principe le royaume de Ouadaï de ce qui était en 1882 la province de Darfour; mais son tracé ne pourra en aucun cas dépasser à l'ouest le 21e degré de longitude est de Greenwich (18° 40′ est de Paris), ni à l'est le 23e degré de longitude est de Greenwich (20° 40′ est de Paris).

« 3. Il est entendu en principe qu'au nord du 15e parallèle la zone française sera limitée au nord-est et à l'est par une ligne qui partira du point de rencontre du tropique du Cancer avec le 16e degré de longitude est de Greenwich (13° 40′ est de Paris), descendra dans la direction du sud-est jusqu'à sa rencontre avec le 24e degré de longitude est de Greenwich (21° 40′ est de Paris) et suivra ensuite le 24e degré jusqu'à sa rencontre au nord du 15e parallèle de latitude avec la frontière du Darfour telle qu'elle sera ultérieurement fixée.

« 4. Les deux gouvernements s'engagent à désigner des commissaires qui seront chargés d'établir sur les lieux une ligne frontière conforme aux indications du paragraphe 2 de la présente déclaration. Le résultat de leurs travaux sera soumis à l'approbation de leurs gouvernements respectifs.

« Il est convenu que les dispositions de l'article IX de la Convention du 14 juin 1898 s'appliqueront également aux territoires situés au sud du 14° 20′ de latitude nord et au nord du 5e degré de latitude nord, entre le 14° 20′ de longitude est de Greenwich (12° est de Paris) et le cours du haut Nil.

« Fait à Londres, le 21 mars 1899.

« (*L. S.*). Signé : Paul Cambon.
« (*L. S.*). Signé : Salisbury. »

La convention franco-anglaise du 21 mars règle le dernier litige territorial subsistant en Afrique entre la France et l'Angleterre.

Digitized by Google

Nous faisons par ce traité de grandes concessions, mais il est pourtant honorable, car nous obtenons des compensations dont on comprendra mieux peut-être plus tard les avantages. Dans les circonstances présentes, nous ne pouvions guère espérer obtenir mieux et les questions irritantes sont définitivement écartées. Fachoda évacué, et il était bien difficile de ne pas l'abandonner, il ne nous restait plus rien à faire dans le Bahr-el-Ghazal.

« Vouer chaque année, dit la *Dépêche coloniale*, quelques centaines d'hommes aux fièvres paludéennes, trop souvent mortelles; dépenser en pure perte pour le transport de la relève et les ravitaillements deux ou trois millions : voilà le clair bilan du maintien du *statu quo* après Fachoda. Nous félicitons M. Delcassé d'avoir dégagé de ce bourbier nos véritables intérêts au Congo et dans l'Afrique centrale. »

C'est parler là, croyons-nous, le langage de la raison. Nous avons été humiliés dans notre amour-propre, cela est certain, mais il faut savoir à un moment donné envisager les choses froidement. L'aventure dans laquelle nous avons été entraînés un peu trop inconsidérément restera une des pages les plus glorieuses de notre histoire coloniale, car elle a suscité des héroïsmes qui commandent l'admiration, mais il faut bien reconnaître que, si elle avait pleinement réussi, elle nous aurait mis de lourdes charges sur les bras. La convention nouvelle ouvre à notre commerce l'accès du Nil du 5° au 14° 20′ de latitude nord, c'est-à-dire sur un développement de près de 800 kilomètres; c'est déjà là un résultat important, et peut-être ne faut-il pas regretter autant qu'on a été tenté de le faire dès la première impression que notre action politique ne s'étende pas jusqu'au grand fleuve.

C'est d'un autre côté maintenant que vont se tourner nos efforts, et, croyons-nous, d'une façon plus efficace et plus fructueuse.

Le traité nous réserve en effet les vastes territoires qui, sous les noms de Baguirmi, de Ouadaï, de Kanem, forment le bassin oriental et septentrional du Tchad. De cette façon, les communications de nos possessions du Congo et du haut Oubangui sont définitivement assurées avec le Soudan et l'Algérie. Notre empire africain forme un tout homogène de la Méditerranée au Sénégal et au Congo, et à cet égard l'incorporation dans notre zone du massif montagneux du Borkou et du Tibesti nous est véritablement avantageuse, parce qu'elle couvre d'un rempart naturel la ligne

Digitized by Google

de jonction de nos possessions méditerranéennes avec le centre africain.

Comme valeur intrinsèque, le bassin oriental du Tchad vaut certainement mieux que le Bahr-el-Ghazal. Les pays qui s'y trouvent sont riches, peuplés, déjà organisés; les habitants ont une civilisation relativement avancée et il sera plus facile d'établir des rapports commerciaux avec eux qu'avec les sauvages qui habitent les marais du Bahr-el-Ghazal.

La première route commerciale entre le Ouadaï et le port de Benghasi, sur la Méditerranée, a été ouverte par Abd-el-Kerim qui, vers le milieu du XVIIe siècle, a conquis la partie centrale du royaume des Toundjour et fondé le sultanat musulman du Ouadaï. Le sultan actuel Youssouf est le maître des routes de caravanes qui, du Baguirmi et de la région orientale du lac Tchad, conduisent en Cyrénaïque et en Tripolitaine par le Borkou, le Tibesti et l'oasis de Koufra.

Le Ouadaï produit des chevaux, des chameaux d'excellente race, et on y élève de nombreux troupeaux de chèvres et de moutons. On y cultive du riz, du sarrasin, du blé, du coton. L'indigotier pousse un peu partout au Ouadaï, ainsi que le dattier et le sésame. Les Rounga s'adonnent principalement au commerce de l'ivoire. On tire aussi du Ouadaï de la gomme et des plumes d'autruche.

Le Kanem, dont la capitale est Mao, dépendait autrefois du Bornou, et il est aujourd'hui subordonné nominalement au sultan du Ouadaï; mais en réalité le pays est sous l'influence des Oulad-Sliman, tribu tripolitaine jadis chassée des régions de la Grande Syrte. Le Kanem produit en assez grande quantité des céréales, du coton, du tabac à petites feuilles qui est très apprécié.

Le Borkou est limité au nord par les monts tibestiens et s'élève sensiblement du sud-ouest au nord-est. C'est une région bien arrosée où les dattiers forment d'épais bosquets. On cultive le blé, le sorgho, le tabac à petites feuilles. La population se compose d'une part de nomades, d'autre part de groupes sédentaires compris sous la désignation collective de Dongosa ou de Doza.

Le Tibesti ou Tou forme un relief qui se relie à la région montagneuse targui, connue sous le nom de Hoggar. Le climat est très chaud, mais bon. Les Toubous qui habitent cette contrée ont le teint bronzé et la taille peu élevée; ils sont très maigres, mais d'une vigueur étonnante.

Digitized by Google

Ces divers pays sont au nombre de ceux qui ont été les moins visités de toute l'Afrique. Vogel a été assassiné à Abechr, capitale du Ouadaï, le 8 février 1856; de Beurmann a été tué en 1863 à Mao, dans le Kanem, probablement par ordre du sultan du Ouadaï. C'est surtout Nachtigal qui nous a fait connaître ces pays. Retenu trois mois, en 1869, dans le Tibesti d'où il n'a pu sortir que furtivement, il s'est dirigé vers le Bornou qu'il a laissé en 1870 pour atteindre le Ouadaï; en 1873, il était parvenu à entrer dans Abechr. Nachtigal est revenu par le Darfour et le Kordofan. De 1879 à 1881, Matteucci et Massari ont fait un voyage en partie semblable, mais en sens inverse; partis de Khartoum, ils ont traversé le Kordofan et le Darfour, sont entrés dans le Ouadaï, et de là ont continué par le Bornou et le Sokoto.

Actuellement, le lac Tchad est devenu pour nous un point central où se croisent plusieurs des routes qui unissent nos possessions africaines. Trois expéditions sont en route vers ce lac et vont réaliser d'une façon effective la jonction en ce point de nos trois grands groupes africains : Algérie-Tunisie, Soudan, Congo. La mission Foureau-Lamy va en effet aller de l'Aïr au Kanem, les capitaines Voulet et Chanoine se dirigent du Niger vers le Tchad à travers le Damergou; enfin M. Bretonnet, continuant les opérations de la mission Gentil, concentre ses moyens d'action sur les postes de l'Oubangui et du Gribingui, s'apprêtant à descendre le Chari et, au besoin, à rétablir dans leurs foyers nos protégés du Baguirmi chassés par Rabah. Plus que jamais maintenant la construction du Transsaharien s'impose comme une nécessité pour notre pénétration pacifique dans ces vastes régions.

III

Le lieutenant Grivart, des chasseurs d'Afrique, fils du sénateur de ce nom, vient d'être tué malheureusement dans une reconnaissance opérée dans le Kipirsi.

Le Kipirsi est, comme on sait, un pays situé dans la boucle du Niger, à l'ouest du Mossi, dans la partie supérieure de la Volta noire.

Après une tournée dans le Kipirsi, le capitaine Amman, de l'artillerie de marine, résident à Ouaghadougou, capitale du Mossi, avait voulu, avant de rejoindre son poste, suivre l'itinéraire

Digitized by Google

Niouma et Gorsi, les habitants de ce dernier village ayant donné de nombreux sujets de plaintes aux marchands qu'ils pillaient.

Niouma est un centre important, à la lisière nord du Kipirsi, sur la route qui mène de Ouaghadougou à Lanfiéra et au Niger par La. Gorsi, ou Goursi, est un village du Yatenga sur une route embranchée à La sur la précédente pour relier Ouaghadougou à Ouahigouya, la capitale du Yatenga.

Lorsque le capitaine Amman se présenta devant Gorsi, la population montra une grande mauvaise volonté et refusa de fournir des vivres à la colonne; le chef du village ne voulut pas non plus se présenter au campement. Une reconnaissance envoyée aux environs du village fut attaquée. A cette nouvelle, le capitaine partit avec des tirailleurs pour disperser ce rassemblement et donna ordre au lieutenant Grivart de faire une poursuite avec la cavalerie et de ramener les prisonniers. C'est pendant cette poursuite qu'il fut atteint d'une flèche ainsi qu'un de ses soldats.

IV

D'importantes mesures ont été prises par le ministre des colonies, M. Guillain, pour assurer la mise en valeur du Congo français.

Un premier décret en date du 8 février 1899 a défini le domaine public au Congo ainsi que les servitudes d'utilité publique qui auraient à peser sur les propriétés privées. Il s'occupe notamment de toutes les questions qui concernent les lacs, rivières, petits cours d'eau, lagunes, voies de communication, routes, chemins de fer, digues, sémaphores, lignes télégraphiques, téléphoniques, ouvrages nécessités pour les transports de l'énergie électrique, fortifications, rivages de la mer, etc.

Trois nouveaux décrets viennent d'être signés. L'un, sur le régime foncier, est destiné, par l'application de l'Act Torrens, à faciliter la constitution et la transmission des propriétés immobilières. L'immatriculation des immeubles, déjà appliquée en Tunisie, y a donné des résultats excellents; ce système est préférable, dans les pays neufs, au vieux système suivi en France. L'immatriculation, facultative pour les Européens déjà établis, devient obligatoire au Congo pour la constitution des nouvelles propriétés, savoir les concessions accordées par l'Etat et les acquisitions nouvelles.

Un autre décret est relatif au régime forestier. Ses dispositions

Digitized by Google

essentielles tendent à empêcher que, sous prétexte d'exploitation, les forêts ne soient détruites et à exiger des concessionnaires la plantation annuelle d'un certain nombre d'arbres ou de lianes à caoutchouc ou à gutta, mesure très sage réclamée depuis longtemps par les hommes compétents. Il est interdit aussi, en vertu de ce décret, de déboiser les versants des coteaux offrant un angle d'au moins 35 degrés afin de préserver les vallées du ravinement produit par les eaux.

Enfin un troisième décret est relatif au régime des terres domaniales au Congo français; il détermine dans quelles conditions elles pourront être aliénées et dans quelles limites elles pourront être concédées en jouissance temporaire, soit par l'autorité locale, soit par le pouvoir central.

Le ministre, appliquant la théorie belgo-congolaise, a décidé que les terres sans maître appartenaient à l'État, qui avait ainsi le pouvoir d'en faire la concession sous réserve des territoires nécessaires à l'existence des populations indigènes. Des terres domaniales ainsi concédées, l'État ne se réserve que la partie indispensable pour ses services publics et pour les voies de communication.

Ce décret est suivi d'un cahier des charges type, qui devient la charte des nombreuses sociétés qui se forment pour tirer parti des richesses jusqu'à présent presque inexploitées de notre colonie du Congo.

Signalons en passant que ce cahier général des charges contient une clause relative à l'éléphant d'Afrique. C'est la première mesure officielle de protection de l'éléphant prise en France, alors que les colonies allemandes et anglaises ont déjà édicté des règlements à ce sujet depuis plusieurs années.

En même temps que ces décrets ont été rendus, on s'est occupé de préparer immédiatement l'envoi d'une mission qui doit procéder aux délimitations des concessions et à la confection du cadastre. Cette mission, qui doit partir le 10 mai, sera commandée par M. Gendron, chef d'escadrons du 40e régiment d'artillerie, qui aura sous ses ordres le capitaine Bunoust, officier instructeur à l'Ecole d'application de Fontainebleau, quatre lieutenants d'artillerie, deux lieutenants d'infanterie, un lieutenant d'infanterie de marine, un adjudant et deux maréchaux des logis d'artillerie.

GUSTAVE REGELSPERGER.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE ET COMPTES RENDUS CRITIQUES

DES SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE ET DES PUBLICATIONS RÉCENTES

Paris, le 9 avril 1899.

A Monsieur Ludovic Drapeyron, directeur de la REVUE DE GÉOGRAPHIE.

Monsieur,

Dans votre résumé très précis de la campagne de 1814, vous acceptez mes principales conclusions. J'estime que pour un historien qui a cherché ardemment et laborieusement la vérité, c'est le plus précieux éloge.

Agréez, monsieur, avec tous mes remerciements, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

HENRI HOUSSAYE,
de l'Académie française.

M. ADOLPHE LEJEAL

Nous apprenons avec regret la mort de M. Adolphe Lejeal, chef du laboratoire de métallurgie au Conservatoire national des arts et métiers. M. Lejeal, qui s'était fait précédemment connaître par un manuel estimé de vulgarisation industrielle sur l'aluminium et des recherches minières en Sibérie, avait été en dernier lieu attaché comme géologue et métallurgiste à la mission scientifique du Soudan, organisée par M. le général de Trentinian. C'est au cours d'une reconnaissance qui lui avait été confiée sur le Mossi que M. Lejeal a été tué, entre Bandiagara et Nagadougou, dans une rencontre de son escorte avec des indigènes. Il y a lieu de croire à un nouveau méfait des Touareg. La victime n'était âgée que de 34 ans.

LA BAIE DE SAN-MUN

M. Guido Cora a publié dans la *Nuova Antologia* d'intéressants détails sur la baie de San-Mun et la province de Tché-Kiang.

Nous laisserons le côté historique de cette région pour nous attacher surtout aux renseignements géographiques donnés par l'éminent géographe.

La baie de San-Mun est formée à l'ouest et au nord de la côte continentale, à l'est et au nord de trois îles très rapprochées les unes des autres et dont les

Digitized by Google

côtes, comme celles du continent, sont très découpées et entourées de hauteurs mesurant de 100 à 200 mètres.

L'entrée de la baie a une largeur de 14 milles (26 kilomètres) et est divisée en trois bras par une chaîne de petits îlots.

De l'examen général et rapide des lieux il appert que la baie est d'accès facile et qu'il n'y manque pas de nombreux et faciles ancrages pour les grands et les petits navires; pourtant, l'abandon où la baie a été laissée par suite du manque de communications fluviales avec l'intérieur rendrait nécessaires des mesures sérieuses pour y attirer un courant commercial notable.

Cette baie appartient à la plus petite province qui est en même temps une de celles où la population est la plus dense, celle de Tché-Kiang, qui sur une superficie de 95,000 kilomètres carrés a une population de 11,800,000 habitants.

Sauf une plaine étendue au nord et le littoral sud de la baie de Hang-Tchiou, tout le Tché-Kiang est couvert de collines et de montagnes qui, en donnant au pays très dentelé sur les côtes, un aspect pittoresque, ne permettent pas le développement de grands fleuves navigables quoique de nombreux cours d'eau, coupés de cataractes aux pentes rapides, soient navigables pour les petites embarcations.

Le fleuve principal, le Tsien-Tang, a une longueur d'environ 400 kilomètres et un bassin de 39,000 kilomètres carrés.

Beaucoup de cours d'eau ont leur lit dans les vallées très fertiles où l'on cultive avec succès le thé vert, le riz, l'indigo, le pavot à opium, les légumes, les oranges, le coton, les graines, le mil, le mûrier nain, la vigne, le camphre, l'arbre à laque et les conifères.

En général le climat du Tché-Kiang est très sain.

La province a une température de 15° à 17° centigrades.

La production du vin est à noter.

L'élevage du bétail est considérable.

Il y a beaucoup de fabriques de porcelaine, de papier, d'encre de Chine, d'objets de bambou et de laque, de tanneries, et de moulins à huile.

Mais de toutes les industries, la plus importante, malgré sa décadence, est celle de la soie.

Le Tché-Kiang est une des provinces où le mûrier nain est cultivé en plus grande quantité et avec le meilleur succès.

L'élevage des vers à soie s'y fait aussi sur une large échelle.

Les étoffes de soie du Tché-Kiang sont très recherchées, surtout celles brodées d'or et d'argent.

A elle seule la ville de Hang-Tchiou occupe 60,000 ouvriers dans les filatures et 100,000 sont employés dans les villes et les bourgades voisines.

Le Tché-Kiang est divisé en 11 départements, subdivisés en arrondissements et 2 districts.

Les travaux publics exécutés en plusieurs endroits sont remarquables, surtout le viaduc monumental de Stchiao-King, 144 kilomètres, et la digue colossale qui protège le littoral de la baie de Hang-Tchiou.

Digitized by Google

DUSENBACH (HAUTE-ALSACE)

Au commencement du ve siècle, saint Augustin, *De civ. Dei*, XV, 23, parle de démons appelés *dusii* par les Gaulois et qui rendent grosses les femmes; il faudrait, dit-il, être impudent pour nier leur existence. Cette croyance antique est aussi mentionnée au VIIe siècle par Isidore de Séville, *Origines*, l. VIII, c. II, § 103. M. d'Arbois de Jubainville a cru retrouver ce thème dans divers noms de rivières, entre autres dans celui de Dusenbach, Haute-Alsace (*Revue celtique*, XIX, p. 235). Au sujet de cette hypothèse nous écrivîmes à M. d'Arbois que tous nos auteurs locaux faisaient venir Dusenbach de *dussen* qui dans Scherz, *Glossarium germanicum medii ævi*, Argentorati, 1781, est expliqué par *murmur edere resonare, cum sonitu ruere*. Néanmoins, au tome II du *Cours de littérature celtique*, p. 184, M. d'Arbois s'exprime comme suit : « Des Dhuys de France on peut rapprocher Dusenbach en Alsace. Dusenbach, au XIVe siècle *Tusenbach*, « ruisseau de Tusen », s'explique par la même racine que le bas allemand *dusel*, « étourdissement, vertige », que le haut allemand *thöricht*, fou, plus anciennement *dusig*, en anglo-saxon *dyzig*, en anglais *dizzy*, mots dont le sens primitif doit être celui qui a reçu la visite d'un dusius ou d'une dusia... »

Il y a là une confusion qu'il importe de faire disparaître. Il s'agit de savoir si dusen, dans Dusenbach, est gallo-romain ou germaniqne, or nous ne trouvons pas de raison péremptoire d'adopter l'interprétation celtique, et nous inclinons à conserver l'interprétation germanique. Le Dusenbach est un affluent du Strengbach et tous les cours d'eau mentionnés dans l'Urbaire de Ribeauvillé (1441) portent des noms allemands : le Tussenbach, l'Ybach antérieur, le Müszbach, l'Ybach postérieur, le Mülbach, l'Adelsbach. Voy. Stoffel, *Dict. top. du H. Rhin*, 2e éd., p. 127. Schœpflin dit qu'on honorait Dusius sur les bords du Rhin inférieur (tr. Ravenez, I, p. 158), c'est la seule mention qu'il fait de ce nom et Holder renvoie à des gloses luxembourgeoises (*Alt. celtischer Sprachschatz*). Il n'y a dans la région du Dusenbach rien qui puisse servir de point de repère pour un rapprochement avec le celtique. M. d'Arbois aurait plutôt trouvé un argument à l'extrémité nord de la province; en effet dans le *Waltharius* d'Ekkehard, Ekefrid de Saxe dit à Walther :

Saltibus assuetus faunus mihi quippe videris.

Et Walther lui répond :

Celtica lingua probat me ex illa gente creatum
Cui natura dedit reliquas ludendo prœire ;
At si te propius ocrientem dentera nostra
Attingat, post Saxonibus memorare valibis
Te nunc in Vosago *fauni fantasma* videre.

Et lorsque Ekefrid lui a lancé son javelot sans l'atteindre, Walther ajoute :

Hœc tibi *silvanus* transponit munera *faunus*.

Digitized by Google

Il y a même à la limite de l'Alsace et du Palatinat une forêt : le *Faunwald* et une ferme le *Faunhof* (voy. Becker, *Die Pfalz*, Leipzig, 1858, p. 578). Rien de pareil ou d'équivalent dans la région du Dusenbach.

Les références de Scherz, dans son *Glossaire germanique*, méritent aussi d'être prises en considération, c'est Geiler de Knysersberg, c'est la légende d'Anno : « Le langage est encore tudesque, dit Eichhoff, *Tableau de la litt. du Nord*, p. 200, mais se rapprochant déjà de l'allémanique et marquant ainsi la transition insensible qui unissait déjà le nord au midi de l'Allemagne dans les dernières années du règne de Henri IV où probablement ce chant fut composé. » C'est enfin le manuscrit des Minnesinger et Conrad de Wurzbourg. Dûs a d'ailleurs été recueilli par Ch. Schmidt, *Wœrterbuch der Strassburger Mundart* et interprété par *doux*, il continue a être usité en ce sens par nos poètes patoisants et comme le Dusenbach ne figure dans des chartes qu'à partir du XIVe siècle (1311) on pourrait être tenté en somme de trouver sa dénomination relativement moderne — ce qui n'empêchera pas de cultiver les souvenirs de l'antiquité et de se rappeler Pitho, la nymphe dont l'eau coule doucement, et Admété, qui court avec impétuosité (Hésiode, *Theog.*, 349).

P. RISTELHUBER.

REVUES ANGLAISES

The Geographical Journal, 1899, IV.

NORMAN COLLIE. *Exploration dans les Rocheuses canadiennes* (avec carte au 500,000e). — L'ouverture du Transcontinental canadien a rendu accessibles aux touristes, aux savants, aux mineurs, des régions de la Colombie britannique très peu visitées jusqu'ici. Aussi n'est-il pas étonnant que la carte de ce pays appelle encore de sérieuses modifications. Des membres de l'*Appalachian-Club* de Boston ont visité une partie des Rocheuses canadiennes à partir de la station de Laggan; M. Coleman a fait un voyage de Morlay aux sources de l'Athabasca; M. Wilcox a dirigé ses recherches au sud de la ligne du chemin de fer. Une question restait indécise, celle des monts Brown et Hooker, figurés depuis soixante ans sur les cartes comme les géants du Canada, avec des altitudes de 16,000 et 15,700 pieds. M. Collie s'est appliqué à vérifier si cette tradition de nos cartes est bien fondée. En août et septembre 1897 et 1898, il a accompli de pénibles excursions et diverses escalades dans la partie des Rocheuses située au nord du chemin de fer, depuis les stations de Field et de Laggan, jusqu'aux sources de l'Athabasca. Le point culminant de cette région lui a paru être le mont Forbes, avec 14,000 pieds; quant aux monts Brown et Hooker, si l'on se reporte au journal du naturaliste Douglas qui traversa le col de l'Athabasca en 1827, on constate que ces deux sommets, situés auprès de ce col, sont des cimes de 9,000 pieds environ. Il faut donc rayer des cartes les altitudes exagérées qu'on leur a attribuées. En revanche, plus au sud, nous savons maintenant qu'il y a tout un ensemble de glaciers qui alimentent l'Athabasca, le Saskatchewan et la Columbia, et c'est sans doute là qu'il faut chercher les points culminants de tout le Canada.

Digitized by Google

W. D. Wilcox. *Sources du Saskatchewan.* — C'est à peu près la même région qui a été visitée par M. Wilcox. Un voyage dans ce pays est toujours d'une extrême difficulté, à cause des entraves qu'apportent les forêts et les gigantesques troncs d'arbres renversés qu'on rencontre à chaque pas. Néanmoins, M. Wilcox put reconnaître les deux sources du Saskatchewan qui, alimentées par des glaciers, coulent du sud et du nord à la rencontre l'une de l'autre. C'est cette alimentation qui vaut à ces rivières leurs crues d'été; en outre, on observe un maximum et un minimum quotidien des eaux, quand l'action du soleil est le plus intense et quand survient la plus basse température du jour. Les forêts s'élèvent jusqu'à 7,000 pieds d'altitude.

H. Schlichter. *Voyages et recherches dans la Rhodésia.* — Après Karl Mauch et Theodor Bent, M. Schlichter reprend le problème des ruines de Zimbabyé, et la question de l'ancien pays d'Ophir. Aux détails que l'on possède sur Zimbabyé, il a pu joindre le résultat d'une enquête personnelle faite au même endroit, et il a en outre découvert dans le Matabéléland, au nord-est de Boulouvayo, les ruines de Mombo, plus riches en dessins astronomiques que celles de Zimbabyé. D'après lui, toutes ces ruines révèlent le séjour d'une population sémitique occupée à la recherche de l'or; Zimbabyé daterait d'environ onze siècles avant notre ère; la Rhodésia méridionale aurait été dès cette époque un pays de mines d'or qu'auraient colonisé les vieilles races sémitiques établies autour de la mer Rouge, Juifs, Phéniciens et Arabes de l'ouest, le pays d'Ophir de l'Ancien Testament.

REVUES ALLEMANDES

Petermann's Mitteilungen, 1899, III.

A. Gaedertz. *Une reconnaissance dans la province de Chantoung* (avec carte au 1,000,000e). — Ce voyage a été accompli en 1898 pour une société fondée à Cologne et à Hambourg. M. l'ingénieur Gaedertz communique des fragments de son carnet de route (16 avril-5 mai 1898). La région traversée est très peuplée et très cultivée. Un des travaux publics les plus remarquables est le canal qui joint le Ta-kou-ho et le Kiaou-ho, construit au xe siècle de notre ère, et faisant de la presqu'île de Chan-toung une île, pour épargner aux jonques les dangers de la navigation autour du cap de Chan-toung.

R. Gradmann. *Le limes de la haute Germanie et de la Rhétie et les forêts de conifères de la Franconie* (avec carte au 1,000,000e). — L'on a beaucoup disserté sur le tracé du *limes* dans la haute Germanie, et l'on a maintes fois trouvé étrange l'angle rentrant qu'il décrit près de Lorch. Ce tracé s'explique si on le compare à la limite méridionale et occidentale des grandes forêts de conifères; l'occupation romaine évita cette région forestière peu praticable, située en terrain souvent détrempé, trop favorable à la guerre de partisans; elle se limita à la région de culture moins boisée et mieux pacifiée qui va jusqu'aux grandes forêts franconiennes.

P. Camena d'Almeida.

Digitized by Google

REVUES ITALIENNES

Rivista Geografica Italiana, Aprile 1899.

Le numéro porte la continuation des écrits déjà signalés sur : *le Relief et la Géologie de la Region Pugliese ;* sur *l'avenir économique de la Chine*, et sur *la Géographie à l'Exposition de Turin.*

Il contient en outre :

G. Salja : *Déviations des moyennes météorologiques mensuelles normales vis-à-vis de la correspondante moyenne annuelle en Italie,* accompagné de tableaux pour les villes de Gênes, Rome, Palerme, Riposto. On en conclut :

Le mois le plus chaud est juillet pour les pays continentaux; août, pour les pays maritimes, à l'exception de Venise qui se comporte plutôt en ville au climat continental. Le mois le plus froid est décidément janvier dans toute l'Italie.

Le mois à pression atmosphérique minima est décidément avril, et juillet est généralement un mois à minimum barométrique secondaire. Pour l'Italie septentrionale, le mois à pression atmosphérique maxima est janvier; septembre est dans toute l'Italie un mois à maximum secondaire.

La valeur de la déviation moyenne δm des températures mensuelles normales de la température moyenne annuelle diminue : *a*) par la diminution de la latitude; *b*) par le voisinage de la mer, et, en général, par l'accroissement de la valeur de la température moyenne annuelle. Le δm de la température est presque constant et indépendant du nombre des années d'où dérivent les moyennes normales.

La valeur de la déviation moyenne δm des moyennes barométriques mensuelles normales, des moyennes barométrique annuelles, diminue : par la diminution de la latitude et par l'accroissement du nombre des années des observations, d'où dérivent les normales.

Le professeur Filippo Porena, de l'Université de Naples, dans une note *A propos du titre donné à la deuxième section des Congrès géographiques italiens*, insiste sur la signification extensive du mot *anthropogéographie*, sous lequel on devra comprendre tous les faits géographique humains, de l'ethnographie à la géographie politique et commerciale.

J. Lud. Bertolini.

LIVRES

Les colonies pendant la Révolution. La Constituante et la réforme coloniale, par Léon Deschamps, Perrin et Cie, 1899. — M. Léon Deschamps est le collaborateur de la *Revue de Géographie;* il a publié ici même ses pénétrantes et très neuves études sur *les Découvertes et l'opinion en France du* XVIe *siècle; la question coloniale en France au temps de Richelieu et de Mazarin, Isaac de Razilly, Pierre Belon, naturaliste et explorateur.* C'est faire son éloge que de rappeler qu'il a été l'élève du regretté M. Pigeonneau. Au 25 janvier de la pré-

Digitized by Google

sente année, il a conquis en Sorbonne son grade de docteur ès lettres avec l'ouvrage dont nous parlons ici. Comme il le dit dans son Introduction : « Nous n'avons pas, même à l'état d'esquisse, une histoire de la Révolution dans les colonies. » Il pouvait présenter l'une après l'autre chacune des quinze possessions que la France avait outre mer en 1789 et y suivre en détail les événements. Cette méthode monographique et décousue serait stérile. Il ne faut pas, surtout à l'époque de la Révolution, les détacher de la métropole : *elles font partie du bloc, comme la Vendée*, dit très bien l'auteur. « Le récit que nous concevons s'attachera donc à dégager les rapports d'idées et d'intérêts qui ont existé entre la France et ses colonies, à cette époque plus que jamais. Il montrera comment les idées de liberté personnelle ou politique, d'égalité civile ou civique, de décentralisation, etc., ont été reçues dans le milieu spécial des colonies, et ont aggravé, sinon créé, le malaise économique dont a souffert la métropole, et a exercé par là même une grande action sur la révolution métropolitaine ; comment l'état de trouble ainsi causé a excité les convoitises de l'Angleterre et rendu irréconciliable son hostilité ; comment enfin la prétendue politique d'ordre du Consulat, en greffant une nouvelle révolution sur l'ancienne, déjà presque assise, a provoqué une séparation définitive, et fait déchoir la France du rang commercial qu'elle occupait. » Les chapitres se suivent dans cet ordre : 1° état de la question en 1789; 2° la réforme politique et administrative; 3° la réforme commerciale ; 4° la constitution coloniale ; 5° l'état des personnes; 6° l'œuvre coloniale de la Constituante. « Le nouveau droit colonial se résume en quelques principes simples : dans l'ordre politique, les colonies font partie de l'empire français ; elles doivent recevoir une législation spéciale; leurs représentants constituent la loi nationale ; la nation ne contribue pas aux lois coloniales, qui vont des assemblées locales au roi ; la métropole reste souveraine pour la défense, la justice, la taxation partielle de l'impôt, la législation commerciale ; les colonies sont autonomes pour les travaux publics, l'enseignement, la police, l'état des personnes ; toute autorité locale tient son pouvoir de l'élection, sauf les deux agents métropolitains, gouverneur et directeur général ; aux colonies comme en France, l'exécutif n'a qu'un droit de *véto* suspensif; comme en France, l'administration est décentralisée. Dans l'ordre social : tout propriétaire blanc, après deux ans de séjour, est citoyen actif, le mulâtre n'est ni électeur ni éligible; l'esclave reste bien meuble. Dans l'ordre économique, les produits des colonies peuvent être importés dans tous les ports, s'ils viennent d'Amérique, et seulement à Lorient et Toulon, s'ils viennent du Cap; ils sont soumis à des taxes d'importation, atténuées et simplifiées, et ceux qui servent à l'industrie nationale entrent en franchise ; ils circulent à l'intérieur et peuvent être réimportés librement. Pour le commerce avec l'étranger, le système protectionniste prévaut ; les taxes d'entrées s'élèvent en proportion de la concurrence faite aux produits nationaux, et les taxes prohibitives sont prononcées, puis toute taxe intérieure est abolie, et l'administration des douanes créée. Des primes sont données au commerce et à l'industrie; un acte de navigation protège la marine marchande. »

Tels sont les linéaments de ce livre, et ces simples indications doivent engager à le lire.

Digitized by Google

Du compte rendu de l'un des principaux juges en Sorbonne de M. Deschamps, M. Aulard, directeur de la revue *la Révolution française* (14 février 1899), nous extrayons les lignes suivantes :

« Il est certain que sa thèse aurait eu une base plus solide s'il avait pu connaître le registre des délibérations du Comité colonial de l'Assemblée constituante dont M. Brette avait signalé l'existence aux archives du ministère des colonies. Il est arrivé ceci de fâcheux que, quand M. Deschamps, sur mon conseil, a voulu consulter ce document, on n'a pas pu, aux archives coloniales, le retrouver. Le volume avait momentanément disparu. »

LUDOVIC DRAPEYRON.

Le plus beau royaume sous le ciel. — Notre belle France, par M. ONÉSIME RECLUS. Un volume in-4° couronne, imprimé sur papier vergé (Hachette et Cie, Paris). — Dans ce livre, la description de la France, à laquelle M. O. Reclus travaille depuis longtemps, a pris sa forme définitive.

M. O. Reclus a consacré à l'étude de son pays la meilleure partie de sa vie d'écrivain; il l'a parcouru en tous sens; il en connaît, comme peu de personnes, le sol, les hommes et l'histoire, et il a mis à les décrire tout son talent et tout son cœur.

Sa langue, toujours originale et hardie, toujours riche et expressive, excelle à tracer en quelques mots de merveilleux tableaux de nature, à montrer l'aspect particulier de chaque montagne, de chaque plaine, de chaque rivière, à définir une race ou une langue, à faire revivre le passé, à évoquer l'avenir.

Son volume est à la fois une œuvre littéraire de premier ordre, une œuvre de science d'une exactitude scrupuleuse.

Pas une page qui ne soit le fruit de longues heures de voyages, d'études et de réflexions.

M. O. Reclus ne se borne pas à décrire la belle terre de France et les hommes qui l'habitent; il interroge aussi le secret de ses destinées, et se demande quel avenir attend les Français dans la mêlée des peuples.

Ses conclusions sont rassurantes : il fonde sa confiance non pas sur le rôle que la France peut jouer en Europe, mais sur le vaste empire qu'elle a fondé au delà des mers, et par lequel elle pourra défendre de la décadence sa race, sa langue et sa civilisation.

M. O. Reclus sait exprimer ces vues dans une langue aussi riche et aussi ingénieuse que celle dont il décrit la merveilleuse succession des paysages de France.

Digitized by Google

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

L'enseignement spécial pour les voyageurs, qui se fait au Muséum d'histoire naturelle, comporte cette année les leçons suivantes, qui ont lieu les jeudis, mardis et samedis :

18 avril, Leçon d'ouverture, M. Milne-Edwards; — 20 avril, L'homme dans ses rapports zoologiques, M. Hamy; — 22 avril, Mammifères, M. E. Oustalet; — 25 avril, Oiseaux, M. Oustalet; — 27 avril, L'homme dans ses travaux et son industrie, M. Verneau; — 29 avril, Reptiles et Poissons, M. L. Vaillant; — 2 mai, Vers et Zoophytes, M. E. Perrier; — 4 mai, Mollusques, M. A.-T. de Rochebrune; — 6 mai, Crustacés, Arachnides, Myriapodes, M. E.-L. Bouvier; — 9 mai, Insectes, M. Ch. Brongniart; — 13 mai, Anatomie comparée, M. H. Filhol; — 16 mai, Plantes phanérogames, M. E. Bureau; — 18 mai, Plantes cryptogames, M. Morot; — 20 mai, Plantes vivantes, M. Bois; — 25 mai, Géologie, M. Stanislas Meunier; — 27 mai, Spéléologie, M. Martel; — 30 mai, Minéralogie, M. A. Lacroix; — 1er juin, Paléontologie, M. Boule; — 3 juin, Hygiène des voyageurs, M. Gréhant; — 6 juin, Météorologie, M. D. Berthelot; — 8 juin, Détermination du point en voyage. Notions sommaires de géodésie et de topographie, M. Bigourdan; — 10 juin, Représentation du terrain par les cartes, M. le commandant Javary; — 13 juin, La Photographie dans la construction des cartes et plans, M. le commandant Javary; — 15 juin, Outillage et organisation d'un voyage, M. J. Dybowski.

Dans les *Conférences pratiques* faites dans les laboratoires ou sur le terrain, les auditeurs seront initiés à la récolte et à la préparation des collections, aux relevés photographiques, à la détermination du point en voyage et à des notions sommaires de géodésie et de topographie.

— Sous ce titre : *Leaflets from the Diary of an... army nurse, 20 Division, 4th Army corps, Field Hospital*, M. Georges Nestler Tricoche vient de publier les dernières lettres de Mlle Marguerite Nestler Tricoche, sa sœur. On lit sur la couverture de cette brochure ces mots : *Daughter and sister of soldiers, she fell like a soldier at her post of duty, and for the noblest cause...*

— Vient de paraître la Revue illustrée *la Chine nouvelle*, chez Francis Laur, éditeur.

— Nous avons reçu trois fort intéressants opuscules de M. Gabriel Gravier : *Les anciens Normands chez eux et en France* (1898); — *Les voyages de Giovanni Verrazano sur les côtes d'Amérique, avec des marins normands, pour le compte du roi de France, en* 1524-1528 (1898); — *Carte des grands lacs de l'Amérique du Nord dressée en* 1670 *par Bréhan de Gallinée, missionnaire sulpicien* (1895), Rouen, imprimerie E. Cagniard.

— M. P. Camena d'Almeida, professeur de géographie à l'Université de Bordeaux, a publié dans les *Geographisches Jahrbuch* (année 1898, t. XXI), sous ce titre : « Frankreich », une étude très précise sur les études publiées par les revues et bulletins des sociétés françaises de géographie concernant la France.

— M. Arturo Issel vient de publier en tirage à part *Morfologia e genesi del*

Digitized by Google

Mar Rosso, dont lecture a été faite au troisième congrès italien de géographie. Florence, Ricci, 1899.

— Le professeur G. L. Bertolini nous a adressé : *Ancora della Linea e dei fiumi di resorgiva in relazione alle lagune e al territorio veneto.*

— M. Salvatore Romano nous envoie une intéressante *Relazione sulle onoranze centenarie ad A. Vespucci e P. Toscanelli e Cenno biografico di L. Ximenes* (Palerme, 1899). Ximenès est l'illustre Sicilien qui, au siècle dernier, tira de l'oubli Toscanelli. Il était né à Trapani en 1717; il est mort à Florence en 1786.

— Nous avons reçu de la Chambre de commerce de Paris le *Rapport présenté au nom du Conseil d'administration à l'Assemblée générale du 27 déc.* 1898, où il est question des conférences de propagande commerciale.

— Le n° 1, premier trimestre 1899, du *Bulletin de la Société d'études historiques et géographiques de Bretagne* (*Rennes*), contient de fort intéressantes études : Population préceltique de Bretagne, la Statue de Jacques Cartier, la Course et les Corsaires, la Légende et l'Histoire, Conclusion d'un prochain livre, par Léon Vignols; les Tremblements de terre en Bretagne, Note supplémentaire, par le même; Victoire d'un capitaine breton sur les pirates en 1718, etc.

— Nous recevons les fascicules 13 et 14 du *Supplément* au *Nouveau Dictionnaire de Géographie universelle*, de MM. Vivien de Saint-Martin Louis et Rousselet. Ces fascicules qui s'étendent du mot *Kaarta* au mot *Mzab* forment spécialement le complément du troisième volume de cette grande encyclopédie géographique. Comme dans les précédents, nous y trouvons de nombreux et copieux articles consacrés aux régions de l'Afrique et de l'Asie où la domination de la France s'est développée d'une façon si remarquable durant les dernières années. Parmi les plus importants, nous signalerons ceux consacrés à *Madagascar*, au *Mbomou*, au *Mossi*, à *Kong*, au *Laos*, au *Mékong*, au *Louang-Prabang*, et en dehors des possessions françaises, les monographies sur la *Mandchourie*, le *Kaméroun* allemand, les régions aurifères du *Klondike* et le *Labrador*.

— Dans sa séance du 18 avril, la Société de Géographie commerciale a entendu la conférence de M. le baron de Baye, avec projections, sur la région septentrionale du Caucase : nous la donnerons prochainement dans nos colonnes.

— On a entendu dans l'Assemblée générale du 18 avril de la Société de Géographie, présidée par M. Milne-Edwards, de l'Institut, le baron Hulot et les rapporteurs des prix dont nous avons donné la liste. M. Clozel, administrateur de la Côte d'Ivoire, a raconté l'occupation qu'il a faite du Boundoukou et la répression des révoltés de l'Akikasco où il a reçu plusieurs blessures. Les élections pour le bureau de l'Association ont eu lieu : M. Milne-Edwards a été nommé président; MM. le général Niox et Savorgnan de Brazza, vice-présidents; MM. Clozel et Fauvel, scrutateurs; M. Marcel Monnier, secrétaire.

Le Directeur-Gérant : L. Drapeyron.

5583. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Saint-Benoît, 7. — Motteroz, directeur.

Digitized by Google

REVUE

DE

GÉOGRAPHIE

DIRIGÉE PAR

M. LUDOVIC DRAPEYRON

La géographie, bien comprise, centralisera, au profit des sciences politiques, toutes les connaissances humaines.
(CONGRÈS GÉOGRAPHIQUE DE PARIS, 4 août 1875.

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE

Douzième livraison. — Juin 1899

SOMMAIRE

P. BARRÉ : Les États-Unis d'Amérique et leur extension en 1899. Conséquences de la guerre hispano-américaine.
A. MONSÉGUR (le commandant) : Étude sur la province de Constantine.
G. N. TRICOCHE : Feuillets du journal d'un flâneur en Amérique (*suite*).
Mme DE HARRASOWSKY : Ustica.
J. CORCELLE : En Algérie.
G. REGELSPERGER : Le Mouvement géographique.
Correspondance et comptes rendus critiques des Sociétés de géographie et des publications récentes.
Nouvelles géographiques.

CARTES ET GRAVURES

La province de Constantine. — Partie sud de la province de Constantine. — Constantine.
Château Frontenac (Québec).

PARIS
INSTITUT GÉOGRAPHIQUE DE PARIS
CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Les abonnés de la Revue de Géographie dont l'abonnement expire le 30 juin sont priés de le renouveler le plus promptement possible, pour éviter tout retard dans l'envoi du prochain numéro.

Digitized by Google

LA

REVUE DE GÉOGRAPHIE

(1877-1899)

La *Revue de Géographie* a réalisé tout ce qu'elle avait promis dans sa première livraison : « Elle ne saurait, disions-nous, faire double emploi. C'est le premier recueil qui met en présence les sciences naturelles et les sciences politiques et invite celles-là à donner à celles-ci une impulsion salutaire et irrésistible. La pensée qui a présidé à sa fondation permet l'unité dans la variété. Ou nous nous trompons fort, ou il y aura là un organisme vivant. » L'œuvre de la *Revue de Géographie* a été retracée par les hommes les plus compétents et les plus autorisés à la Sorbonne et à l'Institut, en ce qui concerne la constitution, l'enseignement et les applications de la science géographique. On se pénètre de plus en plus de la justesse de cette parole, prononcée ici même : « La terre appartiendra à qui la connaîtra le mieux. » La *Revue de Géographie* a donc travaillé utilement pour la France et pour la science. Les quarante-quatre volumes qu'elle a déjà publiés seront consultés longtemps avec fruit. Ils constituent un monument unique en France, moins par son étendue que par l'infinie variété de ses études et la nouveauté comme la sûreté de ses aperçus. Les méthodes qui y sont exposées prévalent enfin partout et l'on proclame que la géographie doit être l'un des fondements, le premier peut-être, de l'éducation nationale. Une seconde table générale des matières (1884-1894) en rend le maniement commode. Le prix de la collection complète est de 550 francs. Celui de chacune des livraisons, avec les cartes qu'elle renferme, est de 3 francs.

Librairie CH. DELAGRAVE, éditeur, 15, rue Soufflot, Paris.

LA REVUE DE GÉOGRAPHIE

Paraît tous les mois, par livraisons de 5 à 6 feuilles grand in-8 raisin, format de nos grandes revues littéraires, et forme, à la fin de l'année, deux beaux volumes d'environ 500 pages chacun, imprimés sur beau papier en caractères neufs.

Nous donnons régulièrement des cartes exécutées avec soin. Le prix de l'abonnement est de 25 fr. par an pour Paris; de 28 fr. pour les départements et les pays faisant partie de l'Union générale des postes. — Pour les autres pays, les frais de poste en sus.

Prix d'un numéro séparé : 3 fr.

Pour les abonnements, s'adresser à M. **CHARLES DELAGRAVE**, éditeur de la *Revue de Géographie*. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé *franco* à M. L. **Drapeyron**, 55, rue Claude-Bernard, ancienne rue des Feuillantines.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires seront envoyés au bureau de la *Revue*.

Les annonces de librairie sont reçues 15, rue Soufflot.

Digitized by Google

LES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

ET LEUR EXTENSION EN 1899

CONSÉQUENCES POLITIQUES DE LA GUERRE HISPANO-AMÉRICAINE

La guerre hispano-américaine de 1898 est un événement qui a été une véritable révélation pour ceux qui n'ont pas pu suivre de près, depuis de nombreuses années, les tendances absorbantes des États-Unis d'Amérique.

On sait dans quelles vastes proportions la grande République s'est développée dans le cours du XIXe siècle. Grâce à un sol des plus favorables, grâce à une immigration blanche sans précédent, la population des États est passée de 4 millions d'habitants en 1790 à 75 millions en 1899, et tous les facteurs qui font la force et la réputation d'un peuple ont progressé dans des proportions analogues.

Peuple heureux, sans ennemis, à cause de sa position géographique privilégiée, ayant la situation financière la plus enviable du monde, les Américains du Nord semblaient, pour beaucoup de personnes, avoir atteint l'idéal possible en ce monde, ne pouvant guère désirer mieux. Jouissant du gouvernement le plus libéral qui existe, où l'initiative privée est plus libre que partout ailleurs, l'ancienne colonie anglaise, libérée grâce à l'aide généreuse de la vieille France, semblait devoir être la terre promise de la générosité et des sentiments humains les plus justes.

En fait, on pourrait dire de ce pays jusqu'à hier, que son extension, sa prospérité avaient été la conséquence de son ardent désir de la paix ; et si parfois on lui reprochait, depuis quelques années, ses prétentions douanières (qui commençaient à faire deviner, aux plus clairvoyants, d'autres ambitions moins pacifiques pour plus tard), combien la comparaison entre l'histoire guerrière et fratricide de l'Europe et le développement extraordinaire, grâce à la paix, des États-Unis, était en faveur de ces derniers !

Digitized by Google

Pendant le cours du siècle qui finit, les États-Unis n'avaient soutenu, en effet, qu'une courte guerre contre l'Angleterre en 1812, et cela parce qu'ils y avaient été provoqués. La guerre contre le Mexique, en 1847-1848, ne fut qu'une escarmouche. Quant à la grande guerre de Sécession, de 1861 à 1865, elle avait apparu comme une lutte nécessaire pour faire cesser l'esclavage des noirs et établir définitivement l'harmonie égalitaire dans cette société américaine, qui accueillait à bras ouverts les déshérités de tous pays et leur offrait souvent la fortune ou tout au moins l'existence facile par l'exploitation de son sol[1].

Même les autres tentatives d'intervention américaine pouvaient passer pour être en faveur de ses idées apparentes de paix et de concorde. En protestant contre les prétentions de Napoléon III sur le Mexique en 1866, en faisant reculer l'Angleterre des bords de l'Orénoque lorsque cette dernière voulait fouler aux pieds les droits du Vénézuela en 1895, même en intervenant aux îles Hawaï pour y établir une République, qui devait être bien éphémère et ne fut qu'une duperie, les Américains semblaient encore agir en défendant le faible contre le fort, mais en apparence seulement.

Beaucoup même ont encore vu, dans l'intervention des États-Unis à propos de Cuba et des Philippines, un ardent désir de donner la liberté à des peuples injustement écrasés par les derniers vestiges du despotisme des autres siècles.

Aujourd'hui, il faut en rabattre de nos illusions en faveur de la libre Amérique. Les États-Unis se révèlent bel et bien à nous comme une puissance ambitieuse autant qu'ont pu l'être les monarchies absolues, mais d'une ambition bien plus savante et, nous devons l'ajouter, d'une ambition qui trouve son explication dans la loi d'airain du droit du plus fort — si peu fraternelle et pourtant si vraie en économie politique. Quel que soit le gouvernement d'un peuple, république ou monarchie, nous voyons donc que, lorsqu'une population a des besoins impérieux d'expansion, il faut qu'elle cherche à les satisfaire et, si elle est la plus puissante, elle brise tous les principes, même les plus sacrés, pour y réussir.

Il y a dans l'humanité, comme dans la nature tout entière, les

1. Voir sur l'histoire de la formation des États-Unis l'étude de M. Ludovic Drapeyron (*Rev. de Géogr.*, juillet 1898, page 7) et celle de M. Paul Barré (*Rev. de Géogr.*, novembre 1895, page 344).

Digitized by Google

lois du *struggle for life* qui sont plus fortes que les théories et que la philosophie. Notre siècle, commencé partout avec la générosité au cœur, se termine par les ambitions individuelles poussées à leurs extrêmes limites. Les illusions sont tombées; on veut jouir du plus de bien-être possible, et les États-Unis nous donnent le plus frappant exemple de cet état d'âme. Eux qui semblaient être les représentants les plus autorisés du principe démocratique, ils n'hésitent pas, malgré leur richesse — à cause même de cette richesse qui leur donne de nouveaux appétits — ils n'hésitent pas, disons-nous, à vouloir annexer, malgré leurs protestations, des populations qui veulent être aussi libres des États-Unis que de l'Espagne. Si l'on ajoute à cela la façon brutale dont les nègres de la République, déclarés aussi libres que les blancs, sont traités par ces derniers, si l'on ajoute les restrictions apportées depuis peu à l'immigration jaune et même dans certains cas à celle des blancs[1], ainsi que les droits prohibitifs sur les marchandises étrangères, on se rendra compte que le protectionnisme des États-Unis est peu en accord avec leurs principes de liberté à outrance affirmés sans cesse depuis plus de cent ans.

Nos espoirs mêmes sur l'établissement futur de la paix universelle semblent devoir être reculés, lorsque nous voyons les États-Unis, dotés jusqu'ici d'une armée de simple police, augmenter leurs effectifs et surtout créer une flotte qui sera fort imposante[2].

Toutes ces réflexions, encore confuses, se préciseront davantage d'année en année, et l'avenir du monde nous semble lié à des facteurs nouveaux. On doit en conclure qu'il faut être fort pour pauvoir subsister et l'on n'est fort que si l'on se groupe ardemment pour défendre quelque chose : une idée ou une patrie ! Ceux qui nient pour l'homme la nécessité de la lutte ressemblent à ces fanatiques asiatiques qui se laissent mourir de faim pour ne causer de préjudice à aucun être vivant. L'Espagne a été vaincue pour

1. La loi Geary (1892), puis le traité chino-américain de 1894 interdisent, en dehors de certaines conditions exceptionnelles, l'entrée des Chinois aux États-Unis. Mais pour ce qui est des blancs, des lois récentes rendent presque impossible l'accès des États-Unis aux émigrants dénués de ressources ou atteints de certains maux.

L'immigration aux États-Unis, qui était de 343,000 en 1895-1896, n'a été que de 230,000 en 1897-1898.

2. Le message du président Mac-Kinley (décembre 1898) déclare que l'effectif de l'armée permanente doit être porté de 27,000 à 100,000 hommes, et qu'on va construire 3 cuirassés et 12 croiseurs.

Digitized by Google

s'être laissée vivre et avoir méconnu les lois de l'évolution des peuples; que cette leçon serve à sa sœur latine, la France!

Les îles de Cuba et de Porto-Rico étaient les dernières possessions américaines restées au pouvoir de l'Espagne. Depuis longtemps, elles étaient à la veille, comme les colonies qui ont atteint leur majorité, de se détacher de la métropole « comme un fruit mûr tombe de l'arbre ».

Mais Cuba, séparée seulement de la Floride par un canal quatre fois large comme le Pas-de-Calais, était depuis longtemps aussi guettée par les États-Unis, comme rentrant dans leur « zone d'influence ». L'importance de la « Perle des Antilles » n'est plus à démontrer. Sa population (1,700,000 habitants à son apogée) et son étendue (119,000 kilomètres carrés) en font la plus importante des Indes occidentales; c'est la clef de la mer des Antilles et une loi d'attraction l'attirait insensiblement vers la grande République. Si l'on ajoute à cela l'immense étendue de son littoral (qui est plus considérable que celui de l'Angleterre), caractérisé entre autres par sa belle rade de Santiago (qui pourrait abriter des flottes énormes), si l'on ajoute que sa principale production est le sucre de canne, qui alimente l'Amérique du Nord, on se rendra compte des grands intérêts que les États-Unis avaient à mettre la main sur Cuba, tout au moins au point de vue économique.

Les circonstances ont merveilleusement servi les ambitions des Yankees. La détestable administration espagnole, des impôts exorbitants en face du manque de sacrifices faits par la métropole pour améliorer les conditions sociales des habitants, assainir le pays et développer les voies de communication, étaient autant de griefs des colons, qu'il y avait grande facilité à encourager dans les réclamations qui précédèrent leur soulèvement.

La population actuelle de Cuba comprend environ 600,000 noirs, descendants des esclaves que les Espagnols y avaient importés d'Afrique, pour y remplacer, comme travailleurs du sol, les Indiens autochtones, qui avaient disparu devant les mauvais traitements des conquérants; ces nègres n'ont cessé d'être esclaves — en principe — qu'en 1880, mais c'est seulement en 1886 que l'émancipation des 25,000 derniers esclaves de Cuba a été proclamée. Pour la plupart, ils sont restés dans les plantations, le salaire remplaçant la nourriture et l'entretien du temps du ser-

Digitized by Google

vage. Mais l'émancipation des noirs a pourtant enlevé aux planteurs une partie de leur main-d'œuvre qui a été remplacée par celle des Chinois (qui sont 50,000 environ à Cuba).

La majorité de la population cubaine est blanche et presque tous ces blancs sont d'origine espagnole ; les autres blancs les plus nombreux sont les colons français provenant de Saint-Domingue.

Longtemps Cuba eut le véritable monopole de la production du sucre de canne, et cela parce qu'on y avait conservé l'esclavage, après l'abolition de ce dernier dans les îles environnantes — abolition qui, faite sans transition, avait ruiné dans ces îles l'industrie sucrière. — Et ce monopole fut une fortune pour Cuba, qui approvisionnait en sucre le marché sans cesse grandissant des États-Unis d'Amérique.

L'Espagne, enchantée de cette prospérité, voulut qu'elle profitât à elle seule. Elle en abusa même comme de la « poule aux œufs d'or ». Elle imposa et taxa les habitants de Cuba dans de telles proportions, elle usa à leur égard de tels abus et de telles vexations qu'il était impossible de ne pas aboutir à la ruine du pays ou à sa révolte.

La première insurrection de Cuba (1868-1878) fut enrayée, mais après une lutte formidable et longue qui coûta — dit-on — un milliard et 100,000 hommes et grâce aux promesses d'amnistie et de réformes du général Martinez Campos. Ces promesses ne furent pas toutes tenues, les impôts furent augmentés de nouveau et les excitations des Américains, jointes à un nouveau malaise économique[1] aux Antilles et à une grande crise sucrière[2], préparèrent une nouvelle révolte.

La dernière insurrection éclata en février 1895, dans la province de Santiago, avec le concours manifeste des Américains. La junte cubaine, qui avait préparé la révolte de longue main, avait son siège à New-York et de nombreux volontaires yankees vinrent débarquer dans l'île avec des munitions de guerre et des approvisionnements.

1. Les droits différentiels établis par l'Espagne aux Antilles au profit des produits espagnols, ont paralysé le commerce de ces îles, qui ne pouvait s'approvisionner chez ses voisins, les États-Unis. C'est ainsi que le blé des États-Unis devait être exporté d'Amérique en Espagne, puis en ressortir pour être expédié à Cuba, grevé de droits considérables !

2. La production du sucre à Cuba, qui était de 900,000 tonnes en 1870, tomba à 670,000 tonnes en 1886.

Digitized by Google

Les insurgés, dirigés par Marti, Maximo Gomez, Antonio Maceo, Calixto Garcia, etc., occupèrent rapidement l'île dans toute sa longueur, sauf les villes côtières. La « manière douce » du maréchal Martinez Campos, à laquelle fut substituée bientôt la « manière forte » du général Weyler, ne produisirent pas plus de résultats sérieux l'une que l'autre.

Les insurgés avaient proclamé en 1896 la République cubaine et constitué un gouvernement provisoire et ils tenaient toujours l'intérieur du pays. L'Espagne envoya 200,000 soldats à Cuba, où la lutte fut difficile et sanguinaire, dans un pays sans routes, où la fièvre jaune, la dysenterie, le paludisme firent plus de victimes que les balles.

A la fin de l'année 1896, une série de propositions belliqueuses à l'égard de l'Espagne avaient été formulées au Sénat américain : on y demanda l'indépendance de Cuba, la cessation d'une guerre inhumaine, on y proposa la médiation des États-Unis entre les insurgés et la métropole, etc.

L'inquiétude croissait à Madrid sur le sort de ses colonies américaines. Devant l'impossibilité de réduire la révolte par une guerre sans merci, le gouvernement espagnol, devenu plus libéral, rappela Weyler et le remplaça par le maréchal Blanco (octobre 1897) et publia (novembre 1897) des décrets octroyant à Cuba et à Porto-Rico une demi-autonomie qui, on l'espérait, devait amener la cessation des hostilités, puisqu'elle donnait aux insurgés la plus grande partie de ce qu'ils réclamaient. Ces décrets dotaient, en effet, les Antilles d'un véritable *home rule*, avec un parlement local élu répartissant les impôts, et promettaient des améliorations de toutes natures.

Beaucoup d'insurgés ne voulaient plus croire en la parole de l'Espagne, d'autres réclamaient à tout prix l'indépendance et les Américains les encourageaient vivement à continuer la résistance, malgré les décrets d'autonomie. Ces décrets, à dire vrai, provoquèrent un certain nombre de soumissions, mais insuffisantes pour amener l'apaisement désiré.

Cependant, craignant sans doute un *modus vivendi* prochain entre l'Espagne et sa colonie rendue à demi libre, les Américains épièrent toutes les circonstances dans le but de l'éviter.

L'explosion du vapeur américain *le Maine* et les accusations dont les États-Unis gratifièrent les Espagnols à ce propos allu-

Digitized by Google

mèrent les poudres. La guerre éclata donc en avril 1898 (quoique les responsabilités de l'affaire du *Maine* ne fussent pas fixées).

La lutte se généralisa, et d'Amérique s'étendit tout de suite à l'Océanie, ce qui démontra sans conteste que les États-Unis avaient bien moins en vue le bonheur des Cubains que l'accaparement des belles colonies de l'Espagne.

Les îles Philippines sont à 13,000 kilomètres environ des États-Unis; il sera donc difficile à ces derniers de soutenir qu'elles rentrent dans leur sphère d'action. Mais la vraie raison de leur main-mise sur cet archipel, c'est d'abord son importance propre, et aussi sa situation au sud de la mer de Chine. Les nombreuses concessions de ports faites par la Chine tout récemment à la Russie, à l'Angleterre, à l'Allemagne, à la France, sans doute aussi plus tard à l'Italie et à la Belgique, ont éveillé les appétits américains vers l'Extrême-Orient, où ils veulent aussi prendre pied. Les Philippines leur donnent, pour leur action future en Chine, une base solide.

L'intrusion des Américains en Océanie n'a pas eu pour origine, d'ailleurs, la guerre avec l'Espagne. Les États-Unis ont déjà, en effet, cherché à acquérir depuis longtemps certaines îles océaniennes[1]. En 1858, ils faisaient l'acquisition des îles Christmas (Noël), Penrhyn, Howland, etc., dans la partie nord-est de l'Océanie, au sud du groupe des Hawaï. Ces îles, ainsi que celles de Phœnix, Union et Gardner, qui furent occupées peu après, l'avaient été surtout en vue de la récolte du guano. Elles furent par la suite abandonnées et l'Angleterre alors les annexa toutes.

En 1872, les États-Unis obtenaient du roi de Samoa la cession du port de Pago-Pago; cette cession fut ratifiée en 1876. Mais l'Angleterre et l'Allemagne ayant aussi obtenu plus tard des concessions dans cet archipel, il en résulta une lutte d'influence, qui aboutit à la conférence de Berlin et à une convention (juin 1889), par laquelle les trois puissances décidèrent d'exercer simultanément le contrôle sur les îles Samoa ou des Navigateurs.

Un conseil formé des délégués de l'Allemagne, de l'Angleterre et des États-Unis administre depuis l'archipel et chacune des trois puissances peut y posséder une station navale. Ce *modus vivendi*

1. Voir l'étude sur *La conquête de l'Océanie*, par M. Paul Barré (*Revue de Géographie*, novembre 1894, page 353).

Digitized by Google

n'a pas assuré la paix des îles, car à plusieurs reprises, en 1893 et en 1898-99, notamment, l'archipel a été troublé par les compétitions des prétendants au titre de roi, tiraillés entre ces trois influences étrangères. Les derniers troubles pourraient bien aboutir au partage de l'archipel entre les trois puissances. Les Américains ont affirmé avoir certaines prétentions sur les îles Flint, Jarvis, Samarang, Palmyra et plusieurs autres que les Anglais classent depuis longtemps parmi leurs possessions. Les îles Tonga ou des Amis, encore indépendantes, ont signé des traités, notamment avec les États-Unis.

Enfin, les Américains émettent encore actuellement des droits sur les îles Enderburg, Swallow, Hull, Gente-Hermosa, Baker, Walker, Makin, Maraki, Eastern, Brook, Philadelphie, de la Frégate-Française, Middle-Island, etc., mais ces droits ne sont pas affirmés par une occupation effective. En 1898, ils ont annexé les îles Wake, au nord des îles Marshall.

Quant aux îles Hawaï ou Sandwich, on sait comment elles sont devenues américaines. Depuis longtemps, de nombreux Américains avaient émigré dans l'archipel et s'y étaient presque tous fait naturaliser hawaïens. Ces derniers firent la révolution de janvier 1893 qui renversa la dernière reine et proclama la République en demandant l'annexion aux États-Unis. Pour ne pas trop brusquer les choses, le gouvernement de Washington ne ratifia pas l'acte de son consul à Honolulu qui avait déjà proclamé le protectorat américain, — sans protestations sérieuses des indigènes passifs, — mais la République provisoire qui fut installée eut à sa tête un Américain. Enfin, à la suite d'une active campagne dans l'archipel, les Américains, tout-puissants, ont obtenu enfin l'annexion — en apparence volontaire — à la grande République (17 juin 1897) qui a été ratifiée en 1898. Par cette annexion, les États-Unis sont devenus maîtres en même temps des îles Necker, que les Hawaïens avaient occupées en 1894, à l'ouest de leur archipel.

En réalité, l'annexion des îles Hawaï a eu lieu surtout parce que les Américains, par une immigration constante dans l'archipel, avaient fini par y avoir, non pas encore la majorité, mais tout au moins une minorité dirigeant la masse. Le même système pourra certainement servir la politique annexionniste du gouvernement de Washington, à Cuba, aux Philippines ou ailleurs, en déguisant ainsi l'annexion par un vœu apparent de la population locale.

Digitized by Google

Les Philippines, occupées par l'Espagne depuis 1568, comprennent plus de 1,700 îles de nature volcanique. Leur surface totale est d'environ 345,000 kilomètres carrés. L'île de Mindanao, au sud, n'a jamais été bien soumise à l'Espagne, et les indigènes du centre sont encore presque indépendants; beaucoup sont musulmans.

L'archipel a de grandes richesses végétales (riz, canne à sucre, etc.) et minérales (or, fer, cuivre, plomb, etc.), mais leur exploitation a généralement été faite sans méthode.

La population totale, qui est d'environ 7,800,000 habitants, ne comprend guère que 50,000 Espagnols. Le reste est formé d'Indiens et de métis, dont les groupements les plus importants sont les Tagals et les Bisayas, presque tous chrétiens.

Les indigènes sont paresseux, mais comment pourrait-il en être autrement avec la détestable organisation que l'Espagne leur a donnée? Ecrasés de tributs vexatoires, les Philippins n'ont eu aucun intérêt à faire œuvre d'initiative, car le plus clair du bénéfice de leur travail aurait été s'engouffrer dans les caisses de la métropole.

Le gouvernement espagnol n'a jamais doté les Philippines d'une organisation unitaire; les fonctionnaires prévaricateurs ne se comptaient plus et les moines de tous ordres ont exercé là-bas une domination exécrable, jouissant de toutes sortes de privilèges, possédant d'immenses étendues du sol et laissant les naturels réduits à manger du poisson, du riz et des cocos.

Depuis plusieurs années, les îles Philippines traversaient une crise politique. Les abus du pouvoir n'en étaient pas seuls la cause; beaucoup d'étrangers cherchaient à les exploiter à leur profit.

Les Chinois, assez nombreux dans ces îles, y drainent la plus grande partie du trafic; ils achètent à l'indigène ses récoltes et les revendent au dehors à gros bénéfices. Les Japonais, rendus ambitieux à la suite de l'annexion de Formose (1895), qui les mettait à l'entrée de l'Océanie, cherchèrent à s'immiscer aux Philippines, pour y supplanter les Chinois au point de vue commercial, et aussi pour préparer une annexion éventuelle. Les Allemands, dont l'incident des Carolines, en 1885, a montré les prétentions océaniennes, ont aussi caressé certains espoirs sur les Philippines.

Les Américains ont déjoué les tentatives des autres puissances;

Digitized by Google

ils ont encouragé secrètement les mécontents contre l'Espagne, et la franc-maçonnerie (qui compte aux Philippines 30,000 adeptes, dit-on) minait depuis quelque temps la domination espagnole et les ordres religieux jusque-là maîtres de tout.

En 1896, la révolte éclatait à l'île Luçon; elle fut importante, mais le général Blanco était parvenu, en 1897, à un grand apaisement, en promettant des adoucissements au régime antérieur.

La guerre hispano-américaine de 1898 redonna aussitôt à la révolte des Philippins une occasion favorable pour se produire, et Aguinaldo, qui avait quitté l'archipel, y fut débarqué par les Américains eux-mêmes pour soulever à nouveau le pays.

Nous ne raconterons pas ici les phases de la guerre de 1898. On sait que, vaincue à Cuba, à Porto-Rico et en Océanie, la malheureuse Espagne, brave, mais non préparée à la lutte, signa la paix provisoire, le 12 août 1898, par l'entremise de la France.

L'Espagne avait perdu dans toutes ces luttes 100,000 soldats et dépensé 2 milliards! Cuba, à feu et à sang depuis trois ans et demi, avait perdu 70 p. 100 de sa population blanche et 15 p. 100 de sa population de couleur.

Une réflexion vient immédiatement à l'idée à propos de la paix entre l'Espagne et les États-Unis. Jusqu'ici il était admis, dans le droit de la guerre, qu'à la suite de la défaite d'un des belligérants, ce dernier ne cédait au vainqueur qu'une partie du territoire occupé pendant la durée de la guerre. Si l'Allemagne nous avait demandé en 1871, de lui céder tous les départements qu'elle occupait, la France aurait été, hélas! réduite d'un quart!

Or, ce que les monarques les plus conquérants n'ont pas osé faire, la République des États-Unis d'Amérique ne craint pas de le réaliser. A la fin de la lutte, les Américains occupaient une grande partie de Cuba, Porto-Rico et quelques points seulement des Philippines. Par le traité de paix définitif de décembre 1898, les États-Unis exigent l'abandon absolu des droits de l'Espagne sur Cuba, Porto-Rico, toutes les Philippines, les îles Soulou et l'île de Guam (dans l'archipel des Mariannes, des Larrons ou des Ladrones). C'est renverser les théories admises, d'autant plus que les préliminaires de paix ne comportaient pas l'abandon des Philippines.

L'Espagne perd ainsi 477,000 kilomètres carrés environ et plus

Digitized by Google

de 10 millions d'habitants; elle n'a plus maintenant, en fait de colonies, que les présidios du Maroc, les Canaries, Fernando-Po, Corisco, Elobey, la côte de Rio de Oro, en Afrique; les îles Mariannes, Carolines et Palaos, en Océanie, c'est-à-dire des îles ou des territoires infimes. Elle ne compte donc plus désormais comme puissance coloniale, elle qui a tenu autrefois la première place, au temps lointain où « le soleil ne se couchait jamais » sur l'empire de Charles-Quint!

Actuellement, les États-Unis d'Amérique, en admettant qu'ils gardent leurs acquisitions, étendent leur influence sur environ 85 millions 1/2 d'habitants et plus de 9,800,000 kilomètres carrés, se répartissant ainsi, sans compter les petites îles océaniennes :

	Population.	Superficie.
États-Unis et Alaska	75.000.000 hab.	9.382.000 k. c.
Cuba	1.650.000 —	120.000 —
Porto-Rico	800.000 —	9.320 —
Philippines (Luçon, Mindanao, etc.)	7.800.000 —	345.000 —
Iles Soulou (Jolo)	75.000 —	2.500 —
Iles Hawaï (Sandwich)	102.000 —	16.950 —
Totaux	85.427.000 hab.	9.826.000 k. c.

Les États-Unis d'Amérique, avec leurs annexions récentes, augmentent donc considérablement leur puissance. Ils viennent, pour la population, aussitôt après l'Angleterre, la Chine, la Russie et la France (avec leurs colonies). Pour la superficie, ils ne sont dépassés que par l'Angleterre, la Russie, la Chine et la France (avec leurs colonies).

Les États-Unis, au début de la guerre, avaient promis l'indépendance à Cuba et aux Philippines. Le président Mac-Kinley, dans son messsage du 20 avril 1898, disait : « Les États-Unis repoussent toute intention d'exercer une souveraineté, une juridiction ou un *contrôle* sur l'île de Cuba; ils affirment leur détermination, lorsque la pacification sera accomplie, de laisser le gouvernement et le contrôle de l'île à son peuple. »

Il est vrai que les Américains affirment encore qu'ils ne veulent pas annexer brutalement ces pays, mais les doter du régime qui leur convient et se contenter d'avantages économiques. Il ne faut pas s'y tromper. Les exemples de l'éphémère république du Texas et de celle des îles Hawaï, reconnues indépendantes afin de pré-

Digitized by Google

parer leur future entrée dans l'Union, sont suffisamment connus. Cuba, Porto-Rico et les Philippines, dans la pensée intime du gouvernement de Washington, doivent faire partie de l'Union, soit tout de suite, soit dans peu d'années, si on juge nécessaire, pour sauver les apparences, de ménager la transition d'un gouvernement autonome, qui lui-même feindra (lorsque les Américains auront pu habilement y avoir la prépondérance) de demander volontairement son annexion. En inondant ces nouveaux pays d'immigrants yankees et en empêchant la plus grande partie des indigènes de voter — on le fait aux État-Unis même pour les nègres — on obtiendra le résultat voulu.

Inutile donc de faire remarquer que les Etats-Unis vont violer la parole de leur gouvernement. En n'évacuant pas Cuba et en luttant contre Aguinaldo et sa jeune République Philippine, ils ont prouvé déjà qu'ils ne se souvenaient pas de leur promesse, puisqu'ils ont assuré que ces pays seraient libres après le départ des Espagnols.

La doctrine de Monroë, qui n'était, lorsqu'elle fut formulée, en 1823, qu'une doctrine de protection des républiques sud-américaines contre les tentatives européennes, est complètement modifiée aujourd'hui. Sa *seconde manière* est tout simplement la prétention des États-Unis de dominer eux *seuls* les deux Amériques et même les autres parties du monde, où leurs intérêts semblent en jeu[1].

Quoi qu'il en soit, les promesses non tenues des Américains ont déjà provoqué les méfiances des Cubains et l'hostilité ouverte des Philippins. Aguinaldo, que les Américains ont débarqué l'an dernier à l'île Luçon pour y raviver la révolution à leur profit, ne veut pas abandonner la République Philippine, à la tête de laquelle il est provisoirement placé.

Si le gouvernement provisoire de Cuba a pu être assez facilement dissous en novembre 1898, peut-être à cause de la proximité des États-Unis, si on attend dans les Antilles patiemment — quoique avec quelque anxiété — cette consultation nationale sur le sort des îles que les Américains retardent sans cesse, en Océanie on est moins illusionniste. Les républicains des Philippines comptent

1. Voir à ce propos la *Revue de Géographie* de juin 1898 (p. 443), où l'on trouvera aussi l'exposé des anciennes tentatives américaines sur Cuba.

Digitized by Google

surtout pour triompher, sur leur climat, très souvent fatal aux blancs, mais la lutte sera dure, de part et d'autre.

L'issue, cependant, paraît malheureusement certaine. Les Américains, chez lesquels le sentiment est rare et qui, ainsi que le disait autrefois M. Paul Deschanel, sont plus « ploutocrates » que « démocrates », malgré l'ouvrage de M. de Tocqueville, finiront par l'emporter, tôt ou tard.

L'Europe doit donc enregistrer soigneusement tous les actes annexionnistes des Américains, car c'est son avenir qui en est d'autant compromis. L'Espagnol opprimait ses colonies, mais l'Américain sera pour ces dernières bien plus plus terrible encore, car il fait disparaître les races et les détruit.

Maintenant que les Espagnols — et cela certainement à cause de leurs abus — ont été chassés d'Amérique, qui dit que les Américains n'attenteront pas un jour à la possession européenne des autres Antilles?

Déjà, ils entretiennent un parti américain à l'île anglaise de la Jamaïque, déjà ils supputent le moment où l'anarchie presque continuelle des Républiques d'Haïti et Dominicaine les amènera à « protéger » ces républiques nègres (sans doute avec la même bienveillance accordée aux noirs des États-Unis, dont la vie compte à peine). Puis le tour viendra aux autres Antilles anglaises, françaises, hollandaises, danoises. Nous ne nous avançons pas trop en ce moment, car déjà, en 1871, les États-Unis ont négocié avec le Danemark pour l'achat de son île de Saint-Thomas. Quant au Canada, les Américains escomptent déjà qu'avec sa demi-indépendance de l'Angleterre, il faudrait bien peu de chose pour le rattacher à leur vaste confédération. Mais il y a d'autres îles que les Américains guettent avec anxiété; ce sont les Bahama et Bermude, qui, par leur proximité des côtes américaines de l'Atlantique, provoquent chez eux une grande agacerie de les voir avec le drapeau britannique. Si ce point de vue spécial peut laisser les Français indifférents, puisqu'il ne s'agit là que de possessions d'une puissance qui n'est guère bienveillante pour nous, combien sont plus graves les intrusions des Américains dans l'Amérique du Sud, dont ils ont la secrète pensée de faire leur proie future. Il y a là, en dehors de notre intérêt français, tout l'avenir de la race latine (qui peuple surtout l'Amérique méridionale) à sauvegarder.

Nous avons montré déjà les appétits des Yankees en Océanie,

Digitized by Google

leurs prétentions futures sur l'Asie, à l'entrée de laquelle ils sont placés maintenant par leurs dernières victoires.

Les États-Unis vont chercher de plus en plus à avoir une ligne ininterrompue d'îles ou d'îlots entre leur côte du Pacifique et les Philippines, ces dernières leur ouvrant la porte de l'Extrême-Orient. Sur cette route, ils ont déjà les îles Hawaï, un très grand nombre d'îlots, l'île de Guam, etc.

Leur accaparement américain se complétera tôt ou tard par le canal de Nicaragua qu'ils se disposent à ouvrir — surtout à leur profit — à la suite, hélas! de l'insuccès français à Panama!

Faut-il ajouter encore que le souvenir même de la fondation par une société philanthropique américaine, en 1820, de la République de Libéria, sur la côte d'Afrique, pour les nègres libérés du nouveau monde, hante le cerveau de certains Américains passionnés de jingoïsme extravagant, pour justifier l'intervention future des États-Unis au continent noir?

Quand sera-ce le tour de l'Europe à se voir envahie par les Américains?

Nous avons peut-être poussé un peu loin ce tableau du développement et du débordement des États-Unis, mais nous voulions faire saisir tout ce que la situation avait de grave.

Il ne faut pas se dissimuler que la domination universelle échappe à l'Europe et nous sommes convaincu que, malgré son apparence démocratique et juste, l'ambition yankee est plus détestable encore que celle de l'Europe, car elle n'est pas l'œuvre de quelques monarques, mais celle de presque tout un peuple.

Les descendants de Washington et de Franklin pourraient pourtant se souvenir qu'ils ont dû leur indépendance à l'aide désintéressée de la France. Si la raison du plus fort est la meilleure, c'est la plus immorale, et si les États-Unis annexent brutalement des îles et des républiques comme les anciens conquérants, ce sera au prix de leur avilissement. Et s'il y a quelque part une justice immanente, boiteuse comme toute justice, mais arrivant enfin, elle arrêtera l'essor merveilleux des États-Unis par la conséquence même de leurs abus!

PAUL BARRÉ.

Digitized by Google

ÉTUDE

SUR

LA PROVINCE DE CONSTANTINE

PRÉFACE DE L'AUTEUR

Cette étude, sans aucune prétention littéraire, a pour but de faire profiter le grand public qui s'intéresse quelque peu aux questions coloniales, des observations que j'ai été à même de faire, pendant les nombreuses années que j'ai vécues au milieu des indigènes de la province de Constantine, province de beaucoup la plus riche, la plus belle et la plus pittoresque des trois que forme l'Algérie.

Cette étude n'est donc ni une œuvre de géographie, ni un travail historique, car elle relate des faits qui ne peuvent être connus que de personnes ayant longuement exploré le pays et ayant entretenu avec les indigènes des relations suivies et amicales.

Les fonctionnaires et les militaires de tous grades, désireux de venir en Algérie, pourront également tirer profit de la lecture de cette étude que je dédie à mes devanciers aux bureaux arabes.

INTRODUCTION

Bien des gens prétendent connaître l'Algérie ; d'ailleurs qui oserait avouer son ignorance à l'égard d'une terre fertile entre toutes, qui, dans l'antiquité, a été appelée le grenier de Rome et que nous possédons depuis plus d'un demi-siècle déjà ; terre qui a été si souvent arrosée par le sang de nos soldats et où nos armes se sont immortalisées, terre enfin qui n'est aujourd'hui qu'à vingt-huit heures de Marseille, grâce aux progrès de la navigation, et qui forme pour ainsi dire le prolongement de la France.

Cependant cette connaissance n'est-elle pas plus superficielle que réelle ; n'est-elle même pas erronée chez beaucoup ? Nous le craignons, car elle est puisée le plus souvent dans des livres aidés

Digitized by Google

de cartes qui emploient, les uns et les autres, des termes et des signes conventionnels qui n'ont pas la valeur que nous sommes habitués à leur attribuer en Europe et qui, même, représentent des choses différentes, selon qu'ils s'appliquent à la région du Tell, aux hauts plateaux ou à la région saharienne.

PREMIÈRE PARTIE

I. — Particularités hydrographiques et orographiques

Ainsi, en jetant les yeux sur une carte d'Algérie, si notre attention est attirée par un long trait sinueux et continu, le long duquel est écrit le mot *oued*, qui, en arabe, signifie cours d'eau, nous sommes tentés de voir là, par analogie avec la cartographie d'Europe, un fleuve ou tout au moins une grande rivière dans laquelle l'eau coule à pleins bords. Or il n'en est rien. Si ce cours d'eau parcourt la région tellienne, il n'a, de tout temps, qu'un mince filet d'eau ; si, au contraire, il se trouve dans les hauts plateaux, on peut être à peu près certain qu'il est à sec pendant tout l'été, c'est-à-dire pendant près de six mois chaque année ; enfin s'il se trouve dans la région saharienne, on peut dire qu'il est toujours privé d'eau. Mais dans les trois cas, ont est sûr que ce signe conventionnel représente le lit d'un torrent qui, à la suite des orages ou de la fonte subite des neiges, devient impétueux et souvent même dangereux pour les troupeaux et pour les campements dressés sur ses rives.

Il faut cependant faire exception pour les oued de l'intérieur du Sahara ; ceux-ci ne sont généralement que de longues dépressions à peine sensibles, envahies plus ou moins par les sables, mais au fond desquelles il suffit presque toujours de creuser le sol à 1 mètre ou 1 m. 50 de profondeur pour trouver de l'eau à peu près potable.

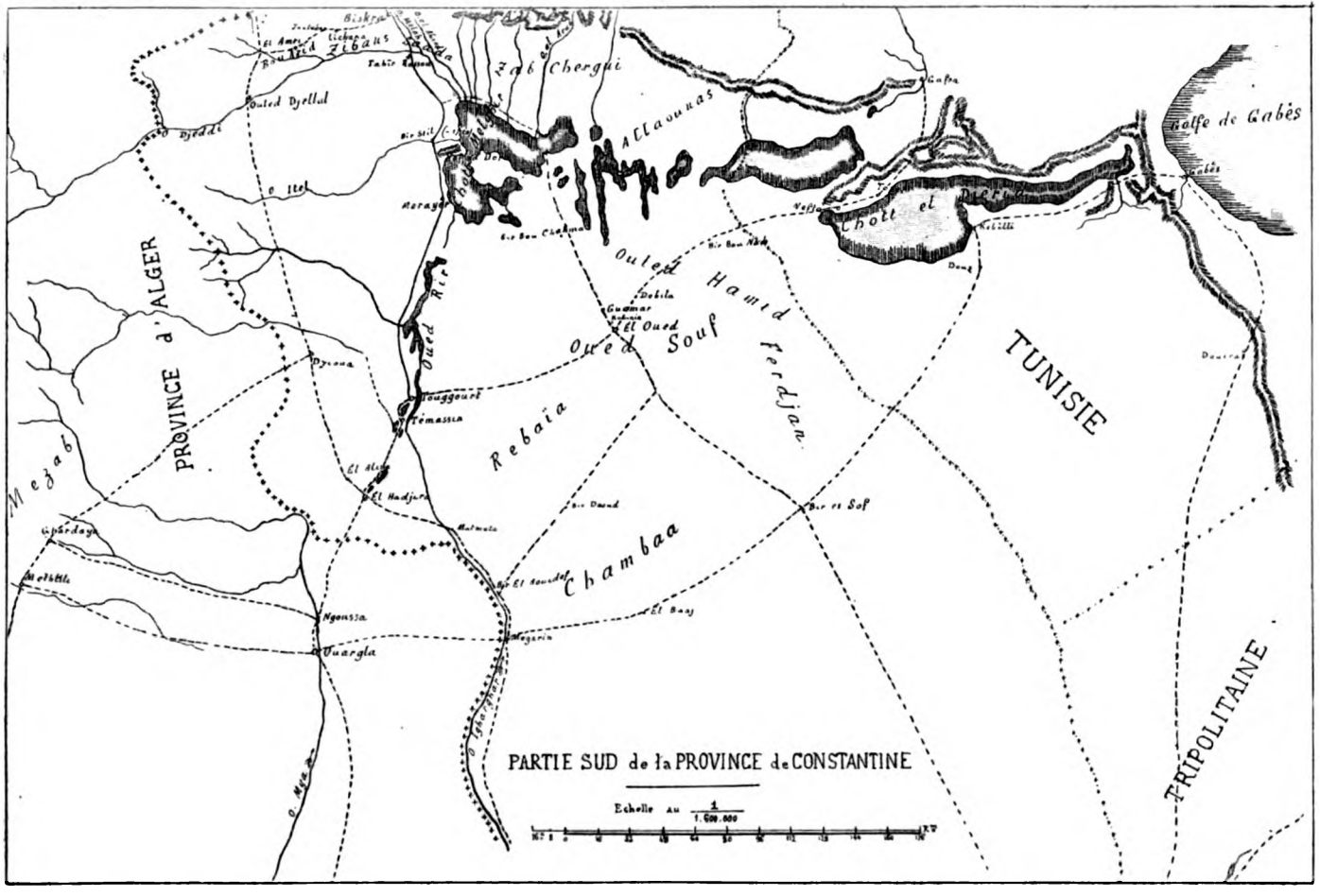
Semblable confusion se produit encore à propos des lacs qui sont toujours représentés par le signe conventionnel employé dans les cartes d'Europe et qui, cependant, présentent des aspects différents selon la région où ils se trouvent.

Dans le Tell, c'est-à-dire non loin de la côte méditerranéenne, ils sont appelés *guerah*, ce qui en arabe, veut dire lac ; ce sont en

Digitized by Google

PARTIE NORD DE LA PROVINCE DE CONSTANTINE

Digitized by Google


PARTIE SUD de la PROVINCE de CONSTANTINE
Echelle au 1/1.500.000
PROVINCE d'ALGER
TUNISIE
TRIPOLITAINE
Mezab
Zab Cherghi
Zab Gharbi
Ouled Djellal
Ouled Hamid
Ouled Sidi Cheikh
Ouled Soufi
Rebaïa
Chambaa
Allaouanas
Chott el Djerid
Golfe de Gabès
Biskra
Touggourt
Témassin
El Hadjira
Ouargla
Ngoussa
Metlili
Gardaïa
Laghouat
Tozeur
Nefta
Kebili
Gafsa
Gabès
Djerba
Sfax
Mahdia
Bir el Sof
Bir Ouard
El Ouad
Guemar
Bou Saada
Biskra

effet de véritables lacs, d'eau salée généralement, dont le niveau varie assez peu ; dans les hauts plateaux et dans la région saharienne, ils sont appelés indistinctement *chott* ou *sebka*, ce qui, en arabe, signifie plaine salée. Or, dans les hauts plateaux, les chott sont comme les oued, remplis d'eau pendant six mois de l'année ; ils sont à peu près à sec pendant les six autres mois et ne présentent plus alors que l'aspect d'une immense plaine salée, plus ou moins marécageuse et dépourvue de toute végétation. Quant à ceux de la région saharienne, ils ont toujours l'air d'être à sec. Ce sont, d'immenses bas-fonds salés, privés de toute végétation, à surface unie comme une glace, dont le sol, formé d'une quantité considérable d'humus amené dans ces cuvettes par les torrents, absorbe les eaux pluviales et reste détrempé sous forme de boue plus ou moins pâteuse ; sa surface desséchée par un soleil ardent, souvent même recouverte de sable, forme une véritable croûte peu solide d'ailleurs.

Malheur à l'imprudent qui s'aventurerait dans ces régions désolées ; la croûte qui paraît d'abord résistante, ne tarderait pas à céder sous ses pas et il s'enliserait infailliblement, sans pouvoir être secouru. Les Arabes racontent qu'à plusieurs reprises, des caravanes entières se sont ainsi perdues dans le chott Melghir. Bien que ce fait ait été contesté par divers auteurs, nous devons le considérer comme véridique, car, depuis l'occupation française, la seule route directe de Biskra à El Oued, route qui traverse le chott Melghir dans sa partie la plus étroite, a dû être jalonnée de *guemira* ou signaux, afin d'éviter le retour de pareilles catastrophes. Ces guemira sont des tourelles en maçonnerie, de 3 à 4 mètres de diamètre et de 6 à 7 mètres de hauteur, qui ont été construites de distance en distance, par la main-d'œuvre indigène, sous la direction d'officiers des bureaux arabes et qui permettent au voyageur de ne pas s'écarter de la piste reconnue praticable.

Ces particularités étant signalées, nous ne nous appesantirons ni sur le système hydrographique, ni sur le système orographique de ces deux régions, l'examen d'une bonne carte en apprendra plus au lecteur que nous ne pourrions le faire en une longue description ; cependant nous nous permettrons d'attirer son attention sur ce fait que, contrairement à ce que nous avons l'habitude de voir en Europe, il n'est pas rare de rencontrer des rivières traversant des chaînes de montagnes, tantôt par des crevasses très

Digitized by Google

étroites, pratiquées dans le roc, comme celles d'El Kantara et de Tiranimin, dans le pâté montagneux de l'Aurès, tantôt même par des souterrains, comme celui de Constantine. Quant aux gorges abruptes, grandioses et sauvages, pouvant rivaliser avec les plus belles de la Suisse, elles sont nombreuses ; nous citerons en passant, le chabet El Akra, entre Bougie et Sétif, où coule l'oued Agrioun. Cette gorge, très étroite, a cependant 7 kilomètres de longueur et ses escarpements s'élèvent jusqu'à 1,200 mètres au-dessus du lit de la rivière. Celle de Mchouneuch dans l'Aurès, où coule l'oued El Abiod ; celle-ci a l'aspect d'une immense crevasse de 150 à 200 mètres de profondeur sur 10 à 12 mètres seulement de largeur, pratiquée dans le roc et dont les flancs sont à peu près à pic. Aussi le touriste qui se trouve dans le lit de la rivière n'aperçoit-il, au-dessus de sa tête, qu'un mince filet du ciel bleu.

Presque toutes les gorges de l'Aurès, et il y en a un certain nombre, présentent le même aspect.

Avant d'aller plus loin, il est utile de dire un mot de l'importance des torrents qui coulent sur le versant méridional du grand Atlas et déversent leurs eaux dans le chott Melghir, cette mer intérieure desséchée, à laquelle le commandant Roudaire, de l'ancien corps d'état-major, voulait rendre de l'eau en lui ouvrant une communication avec la Méditerranée, par le chott El Djerid et le golfe de Gabès. Les travaux de nivellement exécutés sous la direction du commandant Roudaire, ont, en effet, prouvé que la chose était possible, en faisant ressortir que la croûte superficielle du chott Melghir est bien au-dessous du niveau de la mer; l'un de ses points les plus bas, l'embouchure de l'oued Itel, est coté (—27,20).

Donc les torrents qui se déversent dans le chott Melghir et dont les principaux sont : l'oued Djeddi, l'oued El Abiod et l'oued El Arab, ont, dans le Sahara, des lits dont la largeur varie de 300 à 500 mètres et la profondeur de 4 à 6 mètres.

Ces torrents sont habituellement privés d'eau ; mais à la suite des orages ou de la fonte subite des neiges, ils recueillent en un instant, toute l'eau d'une vaste région désolée, souvent déboisée et même dépourvue de terre végétale; aussi la crue s'annonce-t-elle par un bruit formidable qui s'étend à 10 ou 12 kilomètres; c'est une véritable montagne d'eau qui s'avance comme une avalanche, entraînant dans sa course des blocs de rochers d'un fort

Digitized by Google

volume et dévastant tout sur son passage, quelquefois même les jardins de palmiers plantés sur les rives. Il va sans dire que des crues aussi subites ne durent que peu de jours.

Toute cette masse d'eau est absorbée par le chott Melghir, sans que son aspect soit plus modifié que ne le serait celui d'une cuvette remplie de sable, dans laquelle on jetterait une goutte d'eau.

II. — Une crue de l'oued Djeddi a hauteur de Biskra

Nous insisterons quelque peu sur l'oued Djeddi qui, en raison de son long parcours, ménage des surprises aux habitants de ses rives.

Le courrier qui fait la poste entre Biskra et Touggourt, traverse à environ 20 kilomètres au sud de Biskra, près du bordj Tahïr-Rassou, une immense plaine très fertile, appelée Saada et qui n'est autre chose que le lit de l'oued Djeddi à son confluent avec l'oued Melah qui vient de Biskra. En cet endroit, l'oued Djeddi a de 3 à 4 kilomètres de largeur.

Chaque année au mois de mars, cette plaine de Saada offre l'aspect le plus riant; couverte de verdure (gras pâturages, céréales magnifiques et déjà en épis, jardins potagers comme savent en cultiver les Arabes et enfin broussailles d'une puissance de végétation extraordinaire), elle donne asile à de nombreux campements et à des milliers de chameaux et autres bestiaux qui viennent y prendre leur pâture.

Un beau jour, le courrier de Touggourt en arrivant à Saada, trouve cette plaine, si vivante la veille, transformée en un lac, par suite d'une crue subite de l'oued Djeddi, bien qu'il ne fût tombé pas une seule goutte d'eau, dans toute la région de Biskra, depuis plus de six mois, ainsi que cela se produit souvent d'ailleurs.

Étonnement des Biskris en apprenant la chose et sauve qui peut général des habitants de la plaine de Saada, hommes et bêtes, au premier indice de la crue qui, heureusement, s'annonce ainsi qu'il a été dit précédemment. Toutes les récoltes sont détruites, le sol profondément bouleversé; quant aux bestiaux attardés, ainsi que les lièvres, les chacals et même les sangliers qui peuplent la plaine, ils sont entraînés à la dérive[1].

1. Il y a quelque cinquante années, les fourrés de Saada abritaient de nombreux sangliers; aujourd'hui ces animaux ont à peu près disparu de la région.

Digitized by Google

Cette crue, qui a privé Touggourt de son courrier pendant plusieurs jours et tant étonné les Biskris, a été causée par un orage qui a éclaté dans le djebel Amour où l'oued Djeddi prend sa source, orage qui n'a nullement altéré le ciel éternellement bleu de Biskra.

La coutume qu'ont les Arabes de cultiver le lit même de l'oued Djeddi, indique suffisamment que les fortes crues de cette rivière sont très rares et qu'elles ne se produisent pas souvent au printemps.

III. — Une crue du Rhoumel a Constantine

(Voir le plan de Constantine)

Le Rhoumel qui, après l'oued Djeddi, est le fleuve le plus important de la province de Constantine, a aussi, parfois, des crues extraordinaires. Celles-ci, quoique toujours moins soudaines et moins imprévues que celles de l'oued Djeddi que nous venons de décrire, n'en prennent pas moins à Constantine un caractère particulièrement grandiose, à cause de l'étroite crevasse et du souterrain que le fleuve traverse, avant de se déverser dans la plaine du Hamma, par une chute de 80 mètres de hauteur.

Nous avons eu l'avantage de voir, en 1883, une de ces grandes crues, la plus importante, disait-on, qui ait été vue de mémoire d'indigène, et le spectacle était vraiment imposant.

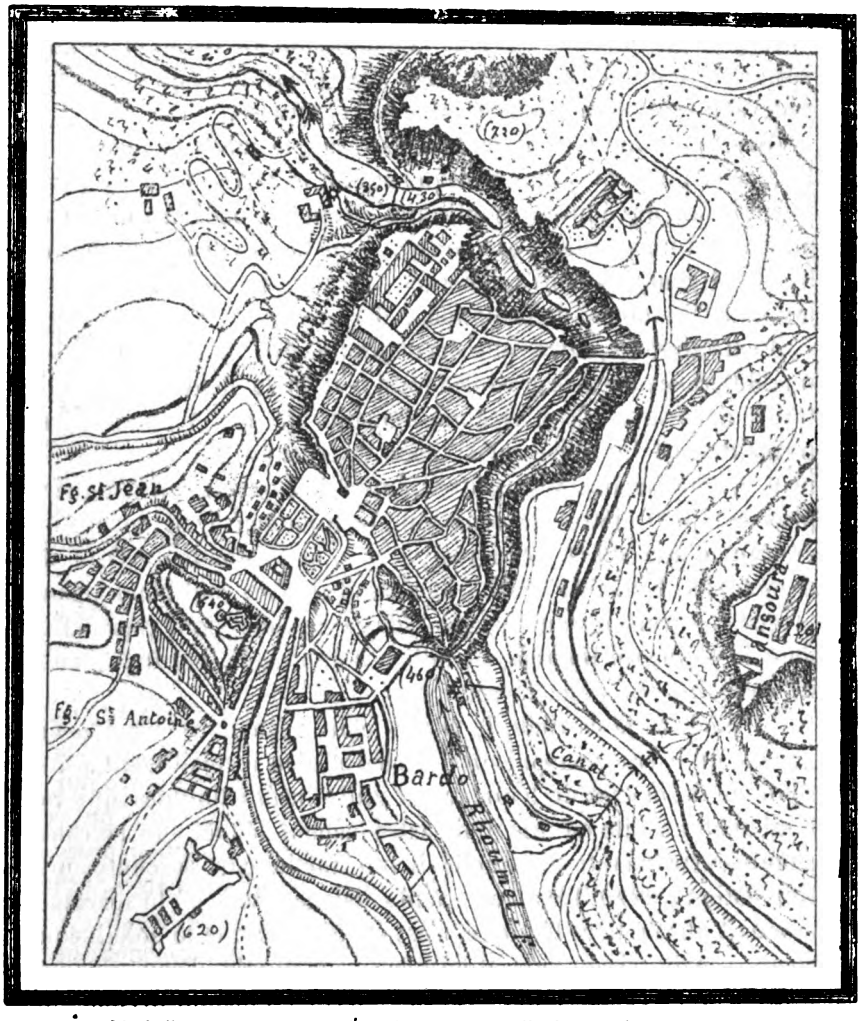
Avant de s'engager dans le ravin de Constantine, le Rhoumel traverse une énorme dépression en forme de cirque, qui, aux temps préhistoriques, devait être un bassin lacustre ; aujourd'hui la caserne du train des équipages militaires et même tout un faubourg, celui du Bardo, sont bâtis sur les flancs de cette dépression au fond de laquelle le lit du Rhoumel a 30 ou 40 mètres de largeur et ne contient habituellement qu'un mince filet d'eau.

A l'entrée du ravin, le fleuve se rétrécit brusquement entre deux berges rocheuses ; un pont d'une seule arche ayant une portée de 7 à 8 mètres, construit à 6 mètres environ au-dessus de son lit, donne accès d'une rive à l'autre. A partir de ce pont appelé *pont du Diable*, le Rhoumel coule dans une crevasse qui atteint jusqu'à 250 mètres de profondeur, taillée à pic dans le roc et se transformant même, à un moment donné, en un véritable souter-

Digitized by Google

rain. A la sortie, la crevasse et le fleuve s'élargissent et ce dernier peut avoir 80 mètres de largeur, au moment où il franchit la cascade, pour se précipiter dans la plaine du Hamma.

CONSTANTINE



L'échelle est au 20,000e. — Équidistance naturelle des courbes, 20 mètres.

A quelques mètres en amont de cette cascade, le Rhoumel est traversé à gué, par un chemin qui conduit de Constantine à Sidi Mesid et près de ce gué, dans le lit même du fleuve, un café maure

Digitized by Google

s'est établi dans un gourbi. Ceci indique suffisamment combien les eaux du Rhoumel sont peu abondantes en temps ordinaire et aussi combien sont rares les crues un peu importantes de cette rivière.

Mais si, par suite d'orages répétés, le Rhoumel vient à grossir et à débiter en amont de Constantine plus d'eau que n'en peut laisser passer la crevasse, le rocher de Constantine fait alors l'office de barrage, l'eau s'accumule dans la dépression du Bardo et son niveau s'élève progressivement jusqu'à ce que le débit du fleuve soit redevenu égal ou inférieur à celui de la crevasse.

C'est ainsi que lors de la fameuse crue de 1883, le niveau de l'eau avait, en trois jours, presque atteint le terre-plein du quartier du train des équipages militaires et qu'une maison à un étage, attenante à un moulin à eau construit sur la rive droite du fleuve, avait été complètement submergée. Au pont du Diable, il y avait au moins 20 mètres de profondeur d'eau.

Il existait donc, entre cette masse liquide et l'intérieur du ravin, une différence de niveau considérable, aussi le fleuve se précipitait-il dans la crevasse avec une impétuosité extraordinaire, entraînant avec lui d'énormes blocs de rocher qui faisaient un bruit assourdissant. A l'autre extrémité de ce ravin, qui n'a guère plus de 1,600 mètres de longueur, le Rhoumel avait encore un courant d'une vitesse vertigineuse et une profondeur d'eau de 3 mètres à 3 m. 50; aussi franchissait-il d'un seul bond gigantesque les trois ressauts rocheux de la cascade, pour reprendre, dans la plaine du Hamma, au milieu d'une végétation luxuriante, un cours un peu moins torrentueux.

Au pied de la cascade, le fleuve était reçu dans un énorme gouffre qu'il creuse depuis des siècles et d'où il rejaillissait à une centaine de mètres de hauteur, en mille fusées liquides qui retombaient ensuite en une pluie extrêmement ténue, sur la campagne environnante à laquelle il imprimait, par sa chute, une trépidation perceptible à une grande distance. Mais où le spectacle devenait absolument féerique, c'est le soir, lorsque le soleil couchant venait iriser cette atmosphère sursaturée d'eau. Chaque gouttelette en suspension dans l'air, faisait l'office de prisme, de telle sorte que pour le spectateur placé sur le chemin de Sidi Mesid, en haut de la cascade, la végétation du fond du tableau paraissait constellée de fleurs extraordinaires et de nuances les plus variées.

Digitized by Google

Pour se faire une idée bien nette de ce pays étrange, il est indispensable d'avoir aussi quelques notions sur son histoire, ses productions, ainsi que sur les us et coutumes de ses habitants.

DEUXIÈME PARTIE

Aperçu historique.

I. — Période préhistorique

D'après les nombreuses traces de monuments mégalithiques qu'on rencontre encore aujourd'hui dans la province de Constantine, on ne peut mettre en doute que dans les temps préhistoriques, il y ait eu ou de puissantes migrations, ou tout au moins de fréquentes relations d'une rive à l'autre de la Méditerranée occidentale. Il fut certainement une époque où, des deux côtés de la mer, des groupes de population de provenance diverse ou commune, vivaient d'une même civilisation, puisque celle-ci a laissé de part et d'autre les mêmes vestiges.

Ces vestiges se retrouvent non seulement dans le Tell et les hauts plateaux, mais même dans l'intérieur du Sahara. Ainsi sur les bords de l'oued Itel, non loin de Bir Stil, on trouve encore aujourd'hui un champ de 25 à 30 menhirs restés debout et mesurant environ 1 mètre de hauteur sur 0 m. 40 de diamètre, dans une région actuellement inhabitée, où le sable est plus abondant que la pierre.

Ces monuments dits druidiques, identiques à ceux de Locmariaker en Bretagne, prouvent amplement ce que nous venons d'avancer.

Dans tous les cas, quelle que fût la provenance de ces anciens habitants de la province de Constantine qui n'ont laissé que des pierres comme trace de leur passage et sur lesquels nous ne possédons aucun document historique, nous pouvons affirmer qu'ils ont été, dans les temps les plus reculés, subjugués par les Libyens ou Berbers venus d'Asie et qu'ils se sont peu à peu fondus avec eux d'une façon plus ou moins complète, adoptant leur religion, leurs coutumes et jusqu'à leur idiome.

Donc, antérieurement à l'histoire, toute la région septentrionale

Digitized by Google

de l'Afrique était occupée par les Libyens ou Berbers, dont la race, quelque peu dénaturée aujourd'hui, subsiste encore dans les régions montagneuses. Les représentants de cette ancienne race sont appelés Kabyles dans la partie comprise dans le quadrilatère Bougie, Sétif, Constantine et Philippeville, et Chaouïa dans le massif de l'Aurès.

Ces Libyens ou Berbers se divisaient en trois peuples principaux, les Numides qui occupaient la Numidie ou Algérie actuelle, les Maures qui occupaient la Mauritanie ou Maroc, et enfin les Gétules qui occupaient la région saharienne.

II. — Époque numide

Dès l'an 800 avant J.-C. trois peuplades se partagent la province de Constantine ; ce sont : les Massyliens au nord, ayant pour capitale la ville d'Hippo-Regius ou Hippône, dont les ruines sont encore visibles près de Bône ; les Massésyliens au centre, avec Cirta (aujourd'hui Constantine) pour capitale ; enfin les Gétules dans la région saharienne.

La rivalité qui, vers l'an 300 avant J.-C., éclate entre Rome et Carthage leur voisine de l'est, cause une certaine effervescence chez les Massyliens et les Massésyliens ; cependant ces deux peuplades ne prennent que peu de part à la première guerre punique. Mais, à la deuxième, elles se déclarent franchement, l'une pour Rome, l'autre pour Carthage et se font une guerre acharnée qui se termine à l'avantage des Massyliens, grâce à l'intervention des Romains leurs alliés du moment. Masinissa, roi des Massyliens, aidé de Lelius, lieutenant de Scipion, parvient, en effet, à prendre Cirta et à réunir dans ses seules mains les deux royaumes des Massyliens et des Massésyliens ; il devient du même coup un voisin très inquiétant pour Carthage.

Pendant la troisième guerre punique, Masinissa aide Scipion Emilien à faire le siège de Carthage qui tombe bientôt au pouvoir des Romains et est complètement détruite (146 avant J.-C.).

Après cette guerre, l'Afrique propre (Tunisie) était devenue province romaine, la confraternité d'armes d'abord et les relations de voisinage ensuite, permettent à Rome d'acquérir une certaine influence sur la Numidie et même sur la Mauritanie.

Digitized by Google

Jugurtha, un des successeurs de Masinissa, ayant cherché à se soustraire à l'influence de Rome, est attaqué dans ses États en 111 avant J.-C. et battu successivement par Cécilius Métellus, puis par Marius et enfin livré aux Romains en 106 avant J.-C. par son propre beau-frère, Bocchus, roi de Mauritanie. Il est emmené captif à Rome et ses États, divisés en deux parts, sont donnés : la partie ouest jusqu'à Bougie, à Bocchus, roi de Mauritanie, en récompense de ses services ; la partie est, à Gauda, frère de Jugurtha, depuis longtemps allié des Romains.

A partir de cette époque, l'histoire du royaume de Gauda, c'est-à-dire de la province de Constantine, est intimement liée à celle de Rome. Aussi lorsque éclate dans cette ville, pendant le premier triumvirat, la guerre civile fomentée par la rivalité entre César et Pompée, Juba Ier, qui régnait alors sur la partie est de la Numidie jusqu'à Bougie, prend parti pour Pompée qui était son voisin comme gouverneur de l'Afrique propre.

Après avoir complètement battu Pompée à Pharsale (Thessalie), César se rend en Afrique et détruit les restes du parti pompéien à la tête duquel se trouvaient encore Scipion et Juba Ier. Sittius, lieutenant de César, s'empare de Cirta ; Juba Ier se tue alors de désespoir. Cirta est donnée à Sittius et prend le nom de colonie des Sittiens ; quant au reste des États de Juba Ier, il est réuni à l'Afrique propre, pour ne former avec celle-ci qu'une seule province romaine administrée par un proconsul qui siège à Utique près de Carthage.

III. — Occupation romaine

Après le deuxième triumvirat, lorsqu'en l'an 29 avant J.-C., Octave prend le titre d'empereur sous le nom d'Auguste, celui-ci donne à Juba II, fils de Juba Ier, la succession devenue vacante de Bogud et de Bocchus, c'est-à-dire toute la Mauritanie et la partie ouest de la Numidie, depuis Tedellis (Dellys) ; la partie est est réunie à l'Afrique romaine dont le siège du gouvernement se transporte à la nouvelle Carthage qui a été élevée sur les ruines de l'ancienne.

Juba II établit sa capitale à Cesarea (Cherchell) et gouverne sous la protection des Romains. Il meurt en l'an 23 de l'ère chrétienne. Son successeur Ptolémée est appelé à Rome, en 39, par

Digitized by Google

l'empereur Caligula qui le fait mettre à mort; ses États sont réunis à l'empire romain.

En 40, les possessions romaines d'Afrique sont divisées en quatre provinces, savoir :

1° L'Afrique propre (Tunisie);

2° La Numidie (province de Constantine);

3° La Mauritanie Césarienne (provinces d'Alger et d'Oran);

4° La Mauritanie Tingitane (Maroc).

Les Gétules, qui habitent la région saharienne, restent seuls indépendants.

A partir de cette époque et pendant près de quatre cents ans, les possessions romaines de l'Afrique sont très florissantes, malgré les tentatives de soulèvement qui se produisent à différentes reprises.

En l'an 70, Titus, fils de l'empereur Vespasien, s'étant emparé de Jérusalem, une nuée de Juifs s'expatrient et vont chercher asile en Numidie et en Mauritanie où ils forment souche ; c'est là l'origine de cette race nombreuse que nous trouvons encore aujourd'hui en Algérie, où elle a joué et joue toujours un rôle considérable.

Après le soulèvement de l'an 297 qui se produisit dans le Djurdjura et qui fut rapidement comprimé par Maximien Hercule, la partie de la Mauritanie Césarienne comprise entre Dellys et le Rhoumel, moins Cirta, est érigée en province séparée, sous le nom de Mauritanie Sitifienne, du nom de sa capitale Sitifis (Sétif).

En 305, lors de l'abdication de Dioclétien, de nombreux rivaux se disputent l'empire; parmi eux paraît en Afrique un certain Alexandre qui est proclamé empereur par les soldats romains de la Numidie. Mais, bientôt attaqué par Maxence, cet Alexandre est battu et obligé de se réfugier dans Cirta où il est pris et tué ; Cirta est elle-même complètement détruite. Relevée en 325 par l'empereur Constantin, cette ville prend dès lors le nom de Constantine.

Dès le commencement du IVe siècle, le christianisme s'était implanté en Afrique et, sous Constantin, la plupart des indigènes l'avaient déjà embrassé ; mais ils ne tardent pas à se laisser endoctriner par les Donatistes et forment bientôt avec eux une secte puissante qui, en 372, sous la direction de Firmus, chef des Quinquégentiens (aujourd'hui tribu des Zouaoua), entre en lutte avec l'autorité romaine. Césaréa (Cherchell) est réduite en cendres par

Digitized by Google

les rebelles et les Romains sont obligés d'envoyer en hâte une armée pour conjurer le danger. Cette armée, sons la conduite du comte Théodose, débarque à Igilgilis (Djidjelli) et s'avance contre les insurgés ; elle est grossie par les contingents de Gildon, frère de Firmus. Après trois ans de lutte, Firmus, livré aux Romains par Igmazen, chef des Isaflenses (aujourd'hui tribu des Flissa), se donne la mort dans sa prison et l'insurrection est comprimée.

Gildon, pour prix de son concours, reçoit le commandement de l'Afrique ; mais il rêve bientôt de se rendre indépendant et se soulève à son tour en 395. Battu près de Théveste (Tébessa), par une expédition romaine à la tête de laquelle se trouve son propre frère, Mascizel, il prend la fuite et va s'embarquer pour Constantinople. Rejeté par les vents sur la côte de Tabarca, il est pris et jeté en prison où il se donne la mort.

D'après les nombreux vestiges, visibles encore aujourd'hui, de la puissance romaine en Numidie, celle-ci ne paraît pas s'être étendue bien loin dans la région saharienne; elle devait avoir pour limite, au sud, le chott Melghir et l'oued Djeddi. En effet, sur la rive gauche de cette rivière, on trouve une succession de ruines dont la ligne se prolonge au nord du chott Melghir, ruines qui semblent marquer une ligne de postes fortifiés qui étaient sans doute destinés à protéger, contre les incursions des Gétules, les riches oasis des Ouled Djellal et des Zibans, ainsi que les gras pâturages du Zab Chergui et des Allaounas. Au nord de cette ligne de postes avancés, on trouve un grand nombre de ruines de localités plus importantes.

Ce fait paraît d'ailleurs confirmé par une légende du pays d'après laquelle, dans les temps les plus reculés, une expédition (romaine sans doute) venue du nord se serait avancée jusque sur l'oued Itel, dans le but de s'emparer des riches oasis de l'oued Rir. Arrivée sur les hautes falaises qui, au sud de l'embouchure de l'oued Itel, dominent le chott Melghir, cette expédition aurait été prise de peur, à l'aspect de cette immense glace qui reflétait les rayons solaires et aurait fait demi-tour, pour remonter vers le nord, malgré la vue de la belle oasis de Merayer qui se profilait à l'horizon. Ce serait en mémoire de cet événement que la falaise la plus élevée aurait été appelée Kef-ed-Dor, c'est-à-dire pic du demi-tour.

Digitized by Google

IV. — Invasion des Vandales

La puissance de l'Empire d'Occident commençait à péricliter lorsque, sous le règne de l'empereur Valentinien III, le comte Boniface, gouverneur de l'Afrique, étant tombé en disgrâce, se révolte contre l'autorité de Rome et appelle à son secours les Vandales qui, en 409 s'étaient établis en Espagne, après être partis des bords de la Baltique et avoir traversé lentement la Germanie et les Gaules. Le comte Boniface fait, avec leur chef Genséric, un traité d'alliance par lequel il lui offre, pour prix de son concours, les trois Mauritanies (Césarienne, Sitifienne et Tingitane), se réservant pour lui la Numidie et l'Afrique propre.

Genséric accepte, passe en Afrique avec son armée, s'empare des Mauritanies et même de la Numidie, malgré les clauses du traité. Boniface, se voyant trompé, se réconcilie avec Rome et marche contre les Vandales; mais il est battu et obligé de se réfugier dans Hippône où il est assiégé. Hippône est prise et détruite en l'an 430; puis Genséric s'empare sans difficulté de l'Afrique propre et même de Carthage où il établit le siège de son gouvernement.

En 476, les conquêtes des Vandales leur sont reconnues par un traité qui les met en paix avec les empires d'Orient et d'Occident. Genséric était alors à son apogée; mais, après lui, ses successeurs s'endorment dans la mollesse et le luxe; aussi les indigènes en profitent-ils pour se soulever. L'Aurès reconquiert son indépendance et les Gétules font de nombreuses incursions vers le nord.

Justinien, empereur d'Orient, profite de ces dissensions intestines pour envoyer une expédition en Afrique, sous les ordres de Bélisaire (534). Celui-ci trouve, en effet, les indigènes favorables à ses projets; aussi Gélimer, roi du pays, est-il bientôt fait prisonnier et conduit à Constantinople.

L'empire des Vandales est dès lors détruit; il avait à peine duré cent ans.

V. — Domination byzantine

L'empire d'Orient hérite de l'influence des Vandales en Afrique; cependant les Mauritanies restent à peu près indépendantes,

Digitized by Google

l'Afrique propre et la Numidie orientale seules lui sont soumises; encore les villes sont-elles obligées de se défendre comme elles peuvent contre les tribus insurgées en permanence. Cet état de choses dure environ cent cinquante ans.

En 618, les Goths d'Espagne font une incursion en Mauritanie Tingitane; repoussés par les Maures eux-mêmes, ils sont obligés de se rembarquer.

VI. — Invasion des Arabes

A la mort de Mahomet (632), fondateur de l'empire arabe, les peuples du nord de l'Afrique se trouvent donc, ou indépendants et sans liens entre eux, ou soumis à l'empire d'Orient dont la puissance est plus nominale que réelle; aussi les Arabes, après s'être emparés de la Syrie et de l'Égypte, envahissent-ils facilement l'Afrique propre, puis la Numidie et les Mauritanies, malgré la défense héroïque de la reine berbère Kahina et les moyens extrêmes qu'elle employa pour repousser l'invasion. Cette reine déclara, en effet, à son peuple que les Arabes ne venaient en Afrique qu'attirés par l'appât du butin et les richesses accumulées dans les villes; puis elle ordonna en conséquence à ses fidèles sujets de tout détruire par le feu, villes, châteaux, etc., attestant que les champs suffiraient pour les faire vivre.

Ses ordres furent ponctuellement exécutés, mais cela n'empêcha pas les Arabes de traquer cette reine barbare jusque dans l'Aurès où elle fut tuée dans un combat (692).

Tout le nord de l'Afrique est donc placé sous l'autorité des khalifat de Bagdad, successeurs de Mahomet, et l'Islamisme y est implanté par le sabre; tout ce qui est chrétien est persécuté à outrance.

Cependant, dès 788, un descendant d'Ali-ed-Dris bâtit Fez, s'empare de Tanger et de Ceuta et fonde en Mauritanie Tingitane la dynastie des Eddrissites, qui se déclare indépendante.

Huit ans plus tard, Ibrahim, fils et successeur d'Aglab comme gouverneur de l'Afrique, proclame également son indépendance et commence la dynastie des Aglabites qui règne sur tout le pays compris entre les États de Fez et l'Egypte; Kaïrouan devient sa capitale.

Digitized by Google

Au commencement du xe siècle, un nommé Obéïdallah-El-Mahadi renverse successivement les Aglabites de Kaïrouan, les Eddrissites de Fez et fonde la dynastie des Fatimites, ainsi nommée de Fatima, fille de Mahomet et femme d'Ali, dont Obéïdallah se dit le descendant. Il installe le siège de son gouvernement à Kaïrouan.

Un de ses successeurs, El Moïzz, ayant pris l'Egypte au khalifat de Bagdad, fait bâtir la ville du Caire qu'il choisit ensuite comme capitale et s'y fait proclamer khalifet, rival de celui de Bagdad; il laisse à Kaïrouan, comme gouverneur de l'Afrique jusqu'à l'Océan. un Berber nommé Bolokkin ibn Ziri ben Menad, qui s'était distingué comme guerrier dans les rangs des Fatimites (972).

VII. — Indépendance de l'Afrique

On peut dire qu'à partir de cette époque, la domination de l'Afrique, qui a été exercée par les Arabes pendant près de trois cents ans, est perdue à tout jamais pour eux; avec Bolokkin, les Berbers redeviennent enfin maîtres de ce sol que, depuis tant de siècles, ils disputent avec acharnement à tous les envahisseurs, de quelque point qu'ils soient venus. Ils en sont maîtres à la vérité, tout d'abord sous le vasselage des khalifat du Caire; mais ce joug ne tarde pas à être secoué par les successeurs que Bolokkin se choisit avec soin dans la race autochtone. L'Orient n'aura donc plus rien à démêler avec l'Afrique pendant environ cinq cents ans, c'est-à-dire jusqu'au jour où une poignée de Turcs commandée par deux forbans, qui étaient deux hommes de génie, la placera de nouveau, en 1518, sous le vasselage de Constantinople.

Il ne faudrait pas croire que, pendant ces cinq siècles d'indépendance, l'Afrique jouit des bienfaits de la paix. La dynastie des Zirites, fondée par Bolokkin, se divise bientôt en deux branches ennemies, les Sanhadjah et les Zenatah qui se font une guerre acharnée; puis d'autres dynasties, rivales des premières, se fondent encore, de sorte que tout le pays est dans la plus grande anarchie. Les tribus se pillent mutuellement et les Arabes qui se sont implantés dans la région soufflent partout le feu de la discorde et portent la dévastation sur tous les points où ils peuvent accéder.

Ce n'est qu'après plusieurs siècles de ces luttes intestines, que

Digitized by Google

les Berbers finissent par se retrancher dans les montagnes, laissant ainsi aux Arabes le libre parcours de la plaine, et que les deux races si distinctes, fatiguées de cet état de guerre perpétuel, se décident enfin à poser les armes et à vivre côte à côte, sans pourtant se mêler jamais.

Les Berbers conservent leur langue, leur organisation sociale, leurs habitudes laborieuses, leur passion d'indépendance; tandis que les Arabes, conservant leur mépris du travail, leur vie contemplative alimentée par leur fanatisme religieux, continuent à se livrer au brigandage et tombent dans l'avilissement où ils végètent encore aujourd'hui.

VIII. — Domination turque

Les deux forbans qui ont placé l'Algérie sous le vasselage de Constantinople, en 1518, sont le célèbre Kheir-Eddin, plus connu sous le nom de Barberousse, et son frère Baba-Aroudj. Ils étaient d'origine grecque et chrétienne et pratiquaient, déjà sous le règne de Bajazet II, la piraterie dans la Méditerranée.

Ces deux aventuriers s'étant mis au service du sultan de Tunis, Mohammed, de la famille berbère des Beni-Hafs, avaient un jour capturé un vaisseau chrétien; ils le font conduire à Constantinople et en font présent au sultan qui leur envoie, en échange, deux galères et des kaftans d'honneur.

Grisés par ce succès, les deux frères se remettent aussitôt en campagne. Baba-Aroudj s'empare de Cherchell, puis de Tlemcen où il est tué; quand à Kheir-Eddin, il prend Alger, y assassine le prince régnant qui était également de la famille berbère des Beni-Hafs et fait hommage de sa conquête au sultan Sélim qui, par reconnaissance, le nomme beyler-bey d'Alger (1518).

En très peu de temps, Kheir-Eddin acquiert une influence considérable, tant en Afrique qu'à Constantinople, grâce à ses coups d'audace toujours couronnés de succès. Ainsi, en 1541, il repousse et détruit même en grande partie une nombreuse expédition envoyée contre Alger par Charles-Quint. Kheir-Eddin meurt en 1546 et a pour successeur, comme beyler-bey d'Alger, un nommé Salih-Bey qui étend sa domination sur Oran et Bougie, ports qui deviennent les principaux refuges des corsaires algériens.

Digitized by Google

Grâce aux capitulations de 1536, consenties par le sultan Soliman Ier, en faveur de la France, et renouvelées par son fils et successeur Sélim II, en 1569, les Marseillais peuvent non seulement se livrer en toute sécurité à la pêche du corail dans les eaux de La Calle, mais encore prendre pied sur la côte d'Afrique. Ils y fondent alors des établissements commerciaux dont le principal est le Bastion de France, sorte de comptoir militaire situé à six milles à l'est de Bône.

En 1578, l'Algérie est érigée en Régence, le sultan de Constantinople y nomme les vice-rois et se fait payer un tribut annuel. Mais, dès les premières années du XVIIe siècle, les corsaires algériens, ramassis de tous les brigands et aventuriers de la Turquie, ne reconnaissent plus l'autorité du sultan et, en dépit des capitulations, font une course acharnée aux vaisseaux français. Louis XIII fait de vives représentations à la Sublime Porte; celle-ci ayant déclaré son impuissance, un traité est conclu le 21 mars 1619, entre le roi de France et le vice-roi d'Alger, traité qui n'a d'ailleurs pas été exécuté, mais par lequel le vice-roi d'Alger faisait acte d'indépendance. Le sultan d'alors, Osman II, n'en fut nullement troublé.

Les Algériens continuaient donc leurs pirateries; en 1636, ils attaquent même le Bastion de France et le détruisent, après y avoir pris et fait esclaves 370 personnes.

En 1665, Louis XIV, pour mettre un terme définitif aux déprédations des Algériens et venger la ruine du Bastion de France, cherche à se créer un établissement militaire sur la côte d'Afrique; il y envoie dans ce but une flotte composée de 30 bâtiments, sous le commandement du duc de Beaufort. Celui-ci s'empare de Gigeri (Djidjelli) où il fait bâtir un fort, ce qui ne l'empêche pas d'en être expulsé quelque temps après.

En 1683, Louis XIV envoie une nouvelle flotte, sous les ordres de Duquesne; celui-ci bombarde Alger qu'il détruit presque complètement et oblige ses habitants à demander la paix. Les notables d'Alger se rendent à Versailles pour implorer la miséricorde de Louis XIV.

A partir de cette époque et jusqu'à l'expédition d'Égypte de 1798, les corsaires algériens respectent à peu près les navires français; mais, de 1791 à 1801, ils profitent de nos difficultés avec la Sublime Porte, pour recommencer leurs courses et il faut, non

Digitized by Google

seulement la conclusion de la paix avec la Turquie, mais encore le traité spécial du 17 décembre 1801, avec la Régence d'Alger, pour y mettre de nouveau un terme.

Donc au commencement du XIXe siècle, la Régence d'Alger, quoique placée fictivement sous la domination turque, se trouvait en réalité, depuis déjà deux cents ans, complètement indépendante.

Elle se divisait alors en trois grands commandements ou beylick, sous les ordres du dey d'Alger. Celui d'Oran à l'ouest, celui de Constantine à l'est et, entre les deux, celui de Titeri dont la capitale était Médéah et qui comprenait la province d'Alger, moins cependant la ville d'Alger et son territoire immédiat qui restaient sous l'autorité directe du dey.

Celui-ci entretenait à ses frais des janissaires, sorte de milice dans laquelle n'entraient que des sujets turcs, la plupart aventuriers, misérables ou brigands qui, pour une cause quelconque, avaient dû s'expatrier. Ces janissaires, instruments du pouvoir, étaient avides et insolents; dès qu'un dey avait cessé de leur plaire, ils le faisaient assassiner pour lui nommer un successeur. Les Juifs rampaient devant eux et se laissaient rançonner sans mot dire; les Maures d'Alger, musulmans et associés de leurs maîtres pour le brigandage maritime, n'obtenaient pas sans difficultés leur part dans les bénéfices de la piraterie. Les fils mêmes des Turcs, nés de leurs relations avec les femmes du pays, les Coulouglis, étaient tenus par eux dans une condition subalterne; longtemps exclus de la milice, ils finirent par y être admis par nécessité, mais les hauts grades leur étaient interdits. En résumé, tout ce qui n'était pas Turc était opprimé ou suspect.

Malgré les quelques janissaires prêtés à grand'peine aux bey leurs vassaux, par les dey d'Alger, ceux-ci n'avaient évidemment pas assez de troupes pour maîtriser trois millions d'indigènes fiers et belliqueux; aussi le pays était-il resté dans le même état d'anarchie où il se trouvait déjà sous la domination berbère; les tribus de race différente, souvent même les tribus de même race, Arabes contre Berbers, Berbers ou Arabes entre eux, s'attaquaient et se pillaient à la plus grande joie des Turcs dominateurs qui fomentaient ces désordes.

Lorsque bey ou dey avaient besoin d'argent, ils organisaient une petite colonne qui se rendait dans une ou plusieurs tribus désignées et y levait, en guise d'impôt, de véritables contributions

Digitized by Google

de guerre. Les tribus le plus souvent visitées étaient naturellement celles qui habitaient la plaine, c'est-à-dire les tribus arabes; celles de la montagne, berbères ou chaouïa, se retranchaient dans les régions les plus âpres et y maintenaient énergiquement leur indépendance. Les colonnes turques ont plus d'une fois tenté de les y atteindre, mais ce fut toujours en vain.

Obéis dans les villes, redoutés dans les plaines, bravés dans les montagnes, haïs partout, même par les complices de leurs exactions, telle était, au XIXe siècle, la situation des Turcs dans la Régence d'Alger; mais il y avait entre eux, leurs complices et leurs victimes, un lien puissant, la foi religieuse, l'Islam. Par-dessus toutes les haines locales, il y avait la haine générale du Roumi, du chrétien, qui les poussait toujours à la piraterie.

Nos concessions d'Afrique ne nous étaient plus reconnues que moyennant une forte redevance, dont la plus grande part revenait au dey d'Alger et la plus petite au bey de Constantine.

Il a été dit précédemment que les janissaires d'Alger se débarrassaient des dey avec autant de facilité qu'ils les portaient au pouvoir. En effet, le 21 mars 1815, le dey El Hadj-Ali, ayant cessé de plaire, est assassiné dans son bain par un de ses esclaves noirs soudoyé à cet effet par les janissaires et ces derniers nomment en son remplacement son ministre des finances, Mohammed. Celui-ci, infirme et décrépit, sans grande influence d'ailleurs, est, au bout de dix-sept jours, jeté en prison et étranglé, toujours par ordre des janissaires qui lui donnent pour successeur l'agha Omar. Le 8 septembre 1817, ce dernier est à son tour étranglé par ses soldats en révolte. Son secrétaire Ali est proclamé dey en son lieu et place; mais il meurt de la peste dès le 28 février 1818 et est remplacé par Hussein, le dernier des dey.

Ces nombreux changements de dey, comme d'ailleurs toutes les émotions de la capitale, n'étaient que fort peu ressentis dans le reste de la Régence où la préoccupation principale était la perception de l'impôt et la course aux navires chrétiens.

En 1815, le congrès de Vienne décide qu'il sera mis un terme à l'esclavage des chrétiens enlevés par les corsaires d'Alger et charge l'Angleterre de l'exécution de ses volontés. En conséquence, dès 1816, lord Exmouth se présente devant Alger avec une flotte importante, pour négocier avec le dey Omar; celui-ci ayant repoussé brutalement toutes les demandes de l'amiral anglais,

Digitized by Google

Alger est bombardé et le dey Omar amené à composition par la force. Cependant sa soumission n'est qu'illusoire, car, deux ans plus tard, le congrès d'Aix-la-Chapelle est encore appelé à condamner la piraterie à laquelle se livrent toujours les Algériens et décide l'abolition absolue de la course. Cette fois l'exécution des volontés du congrès est confiée à l'Angleterre et à la France réunies; mais toutes les sommations faites au dey Hussein en septembre 1819, par le contre-amiral Jurien de la Gravière et le commodore Freemantle, demeurent sans effet.

Alger n'ayant pas été bombardé malgré l'attitude hostile du dey Hussein, les Algériens se croient dès lors invincibles, aussi la piraterie revient bientôt à ses plus beaux jours et le dey Hussein se montre de plus en plus arrogant à l'égard des puissances européennes et en particulier à l'égard de la France.

Ainsi, au mois de juin 1825, il fait envahir et fouiller la maison de notre consul à Bône, sous prétexte que cet agent est soupçonné de fournir de la poudre et des balles aux Kabyles insurgés dans le voisinage. Enfin l'insulte faite le 30 avril 1827, à M. Deval, notre consul à Alger, met le comble au mécontentement du roi Charles X qui se décide enfin à déclarer la guerre au dey d'Alger.

Aussitôt nos établissements de Bône et de La Calle sont saccagés par ordre du bey de Constantine, El Hadj-Hamed; fort heureusement, nos nationaux, prévenus, avaient eu le temps de se réfugier à bord de nos vaisseaux de guerre. Malgré cela, le roi Charles X cherche encore pendant trois ans à amener le dey Hussein à nous donner réparation et ce n'est qu'après plusieurs vaines tentatives, qu'il se décide à faire partir de Toulon une expédition qui débarque à Sidi Ferruch, le 14 juin 1830, et s'empare d'Alger le 5 juillet de la même année.

Commandant A. Monségur.

(A suivre.)

Digitized by Google

FEUILLETS

DU

JOURNAL D'UN FLANEUR

EN AMÉRIQUE

I. — De New-York a Québec en hiver (*fin*).

Le rôle important joué par Québec en été, comme point de départ d'excursions [1], fait que cette ville possède des hôtels dont les proportions et l'aménagement paraissent, à première vue, peu en harmonie avec le caractère général de la cité.

L'un d'eux, qui, par ses dimensions, sa position dominante sur la Terrace Dufferin et son architecture, a modifié notablement l'aspect de Québec, est le Château Frontenac, érigé au coût de plus de cinq millions de francs, par le *Canadian Pacific Railvay*. Il s'élève sur l'emplacement même de l'ancien Château Saint-Louis, qui fut pendant deux cents ans le siège du gouvernement de la province, et, dans les premiers temps de la colonie, le refuge des pionniers contre les incursions toujours renaissantes des Iroquois[2].

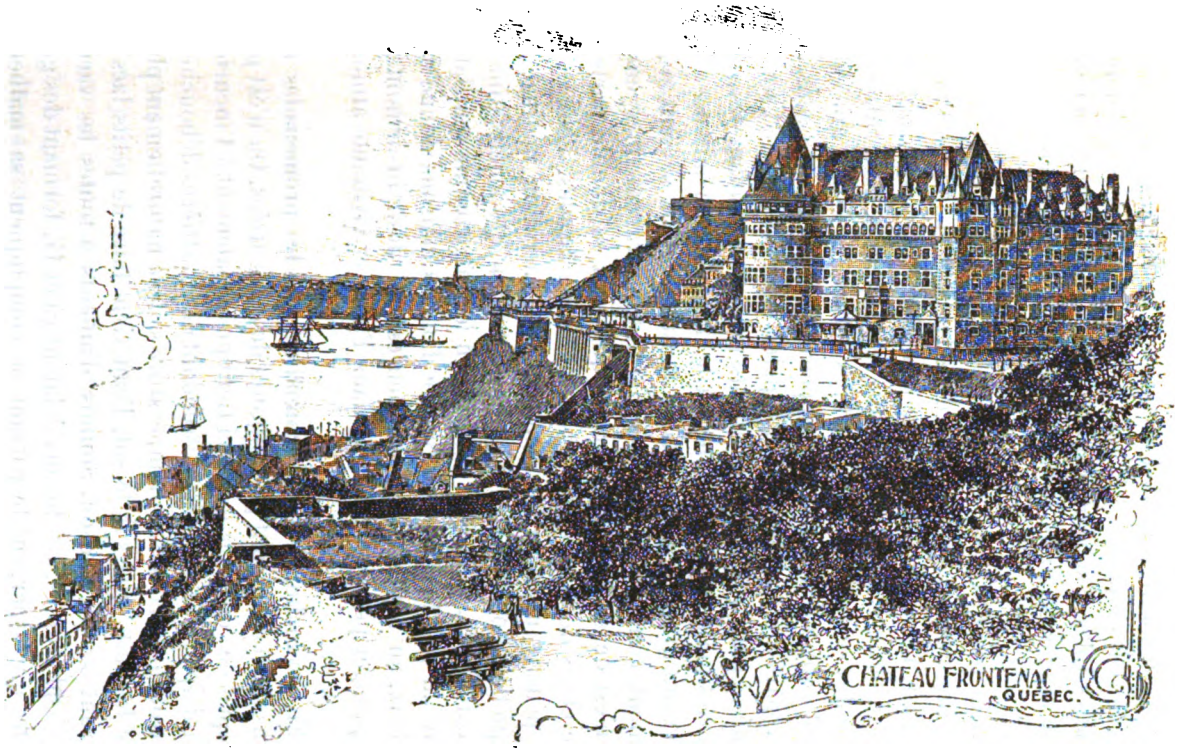
Même dans les hôtels plus modestes, comme le *Victoria* ou le *Clarendon*, on peut se féliciter que sous ce rapport au moins les

1. Québec est au point de jonction de trois itinéraires également chers aux touristes du Nouveau Monde. D'abord le classique voyage par eau *Ontario-Saint-Laurent*, dont les étapes sont Toronto, les Mille Iles, les rapides du Saint-Laurent, Montréal et Québec (Richelieu and Ontario Navigation C°). Ensuite l'excursion moins populaire, mais fort intéressante dans le *New-Brunswick*, l'*Acadie*, la *Nouvelle-Ecosse* et les curieuses *Iles du Prince Edward* (Saint-John, Halifax, Charlottetown). Enfin le tour classique qui consiste à se rendre par voies ferrées au *lac Saint-Jean* en traversant les Laurentides (Adiroodacks canadiennes) et le Parc National, et à revenir à Québec par Chicoutimi, la rivière Saguenay et le Saint-Laurent. Cette dernière excursion a l'avantage de vous transporter aux confins de la civilisation, à Roberval, sur le lac Saint-John ; au delà sont les steppes sans fin du nord.

2. Les prix y sont de 18 à 28 francs par jour.

La compagnie du Canadien Pacifique a élevé d'autres hôtels le long de la ligne, par exemple, le Place Viger Hôtel de Montréal, l'Hôtel Vancouver, terminus du C. P. Railway dans la ville du même nom ; enfin le Kaministiquia, à Fort-William (Ontario) et six autres dans les Rocheuses, soit en Bristish Columbia, soit dans le territoire du North West.

Digitized by Google



Digitized by Google

habitudes américaines aient pénétré dans le Canada français. Quel dommage que cette influence ne puisse se faire sentir un peu plus loin — de l'autre côté de l'Atlantique, en Bretagne, dans le Cantal, ou dans les Causses, où tant de merveilleux paysages demeurent inaccessibles à la grande masse des touristes, obligés de chercher à l'étranger ce qu'ils pourraient trouver à leur porte...

...Le paradoxe, qui consiste à dire qu'il faut, pour être à l'abri des intempéries, passer l'été dans les pays chauds et l'hiver dans le nord, n'est pas si étrange qu'il semble. Il repose sur un fond de vérité sérieux. Il est évident que les demeures des contrées méridionales ne sont pas plus outillées contre les frimas que celles du nord contre des écarts de température dans l'autre sens. Quant aux pays qu'on convient d'appeler tempérés, on y souffre en général plus que dans les climats extrêmes pendant les périodes courtes mais trop fréquentes où le thermomètre fait des siennes. Ceci soit dit pour en arriver à constater qu'on se sent délicieusement confortable dans les habitations canadiennes en hiver. Il n'est de si modeste demeure qui n'ait sa double porte sur la rue et ses doubles fenêtres sur toutes les façades. L'air extérieur ne pénètre nulle part, excepté durant l'aération matinale, pour laquelle on ouvre *une* des vitres de chacune des fenêtres intérieure et extérieure. C'est assez maigre, on le voit, comme ventilation, et l'air un peu lourd qu'on respire dans les maisons donne au plus frileux, au bout de quelques heures, un désir insurmontable de se plonger pour un moment dans l'âpre et vivifiante atmosphère du dehors.

En revanche, il faut reconnaître que les promenades à pied dans les rues ne sont pas toujours des plus aisées. On n'est pas peu surpris de constater que ceci tient principalement à l'incurie de la municipalité. Les tuyaux descendant des gouttières débouchent sur le trottoir et comme le température s'élève naturellement plus vite sur les toits que sur le sol, l'eau vient faire de petits lacs glacés devant chaque maison. Soumis d'ailleurs à toutes les variations atmosphériques, ces tuyaux éclatent çà et là, formant des gargoulettes qui aspergent le passant et compliquent sa malheureuse situation.

Plusieurs générations se sont soumises ainsi passivement à cet état de choses, exécutant de père en fils dans les rues de Québec,

Digitized by Google

l'hiver, des exercices d'équilibre — et personne n'a eu l'idée de remédier au mal...

...Toutefois si un temps par trop inclément vous oblige à limiter vos explorations, vous trouverez à l'intérieur d'amples sujets d'étude; disons plus : de divertissement. Vous n'avez qu'à parcourir les journaux français du cru et faire des études comparatives de style.

Le fait divers suivant, que nous copions textuellement, donne une idée du ton général de certaines de ces feuilles :

« *Un bon poids.*

« M. Jean-Baptiste Lemieux, rentier à Saint-Lambert de Lévis, vient d'abattre un porc du 30 mai dernier qui a pesé 337 livres. Ce porc a commencé à être engraissé le 1er d'août et a été tué le 19 de ce mois. Il a été pesé en présence de plusieurs personnes.

« M. Lemieux a été un excellent cultivateur et il a très bien établi ses quatre fils dans la paroisse même de Saint-Lambert dont l'un est marchand.

« Ces exemples sont à imiter [1]. »

Ou bien, vous pouvez examiner de simples affiches, des circulaires, des prospectus. Leur lecture en dit long sur la dégénération de la langue française au Canada.

L'un d'eux, qu'on nous remet à l'instant, débute ainsi :

VENTE EXTRAORDINAIRE

Nous appelons l'attention des gens de partout, nous ne voulons pas en dire davantage. Les valeurs sont plus *éloquents* (sic) que les mots.

Venez voir nos hardes faites!

Pantelons pour hommes.	75 cents.
Un lot de *pantelons* pour homme de laine.	1 piastre.
Pardessus *en étoffes* avec collet tempête.	4 »
Un lot de corps et caleçons, le set.	75 cents.
Un lot de *cravattes*.	10 cents.

Etc.

Venez en foule!

1. On remarquera la répétition du passé indéfini.

Digitized by Google

Une visite dans les magasins, un brin de causette avec les boutiquiers ou les ouvriers, sont fertiles en imprévu, pour ne pas dire en quiproquos. Après quelques malentendus, vous vous habituerez à demander *un casque*, si vous voulez un bonnet de loutre ; à réclamer plus de feu dans *la fournaise*, si vous pensez que le calorifère est par trop somnolent. Au bout de quelques jours même il vous arrivera de dire à la bonne de votre étage : « *Voulez-vous attendre à celle?* » — pour : occupez-vous-en[1].

C'est purement une affaire d'habitude !

Montmorency-Noël. — Un trajet sur les voies ferrées secondaires qui ont Québec comme tête de ligne vous expose à des surprises. Par exemple : la difficulté de se procurer un indicateur. « C'est étonnant — nous répond-on à une des gares du bas de la ville — voilà deux personnes en trois jours qui demandent un indicateur ! » et on ajoute d'un ton confidentiel : « Tout le monde connaît l'heure *du* train ! »

Aujourd'hui le convoi qui nous emmène à Montmorency marche avec une allure qui lui vaudrait le prix de lenteur dans un concours avec les derniers tramways de New-York. Involontairement l'on songe à ces trains du nord de l'Écosse qui, comme le veut la tradition, s'arrêtent quand le mécanicien veut rallumer sa pipe.

Mais il y a des limites à tout, même à la nonchalance d'un convoi canadien français et notre machine rencontre sur la voie un vieux campagnard par trop dédaigneux de la vapeur.

Débonnaire, la locomotive le secoue par l'épaule et le met de côté. On stoppe une minute, il grimpe dans le wagon à bagages et l'on repart...

Alors qu'en hiver la foule se porte au Niagara pour l'admirer sous son aspect hyperboréen, la rivière de Montmorency, quand elle revêt dans sa chute sa merveilleuse parure de stalactites étincelantes comme autant de diamants, est délaissée et solitaire. Et cependant le spectacle, à lui seul, vaut le voyage.

Une course en traîneau à Montmorency est, il est vrai, une des distractions favorites des habitants de Québec. Mais les centaines

1. On peut consulter, sur le langage franco-canadien, la *Revue de Géographie* de février 1898.

Digitized by Google

de véhicules qui sillonnent la route, rapides comme l'éclair, ne s'arrêtent pas aux chutes. Ils déversent leurs passagers dans un hôtel du sommet de la falaise, où l'on peut se livrer aux plaisirs du *tobaggan*, les montagnes russes naturelles.

Mais qu'il fait froid sur ce plateau, que rien n'abrite contre la brise!

Çà et là des palissades, placées le long de la route, du côté du vent, réussissent à empêcher l'accumulation des neiges. A certains endroits c'est impossible.

Juste au point où, près du parc des chutes, la violence du vent atteint son maximum, s'élève une maisonnette, celle du péager de la grand'route.

Et ces lignes de Nathaniel Hawthorne, dans *The toll-gatherer's day*, se présentent à notre esprit :

« Il est des natures trop indolentes, trop sensibles pour admirer la poussière, le soleil ou la pluie, la tourmente des éléments moraux ou physiques, auxquels s'expose le voyageur. Pour un tel homme qu'il serait donc doux de voir, par suite de quelque miracle, la vie se dérouler, sous ses divers aspects, devant le seuil de son ermitage... S'il est un mortel dont le sort se rapproche de cet idéal, c'est le péager. »

N'en déplaise au grand écrivain, quand la maison du pauvre receveur est située comme celle-ci, dans un endroit où la neige, fouettée par la tempête, s'élève parfois jusqu'à la hauteur des fils télégraphiques, il est probable que lorsque le digne employé se lève au milieu de la nuit pour ouvrir sa barrière, il n'apprécie pas à sa juste valeur toute la philosophie de sa position.

La gare de Montmorency, au pied des falaises, et au bord du Saint-Laurent, est une simple maison de paysan, qui ne diffère des autres qu'en ce qu'une pièce est affectée au bureau, et qu'une autre sert de salle d'attente.

Pendant l'hiver, l'après-midi des jours de fêtes, c'est le lieu de réunion de la jeunesse du cru. Garçons et filles viennent s'entasser dans la chambre exiguë réservée au public. Et on peut contempler là, à la douteuse clarté d'une lampe fumeuse, les types de la campagne, les fillettes très brunes, râblées, petites, de vraies Bre-

1. *Twice told Tales.*

Digitized by Google

tonnes ; çà et là une plus grande, blonde, au profil presque pur : celle-là a du sang normand ou anglo-saxon dans les veines.

Le principal amusement de cette Société consiste à se donner de temps à autre de grandes poussées qui envoient les plus faibles contre les murs, ou sur le poêle. Tout à coup, un coup de sifflet se fait entendre; un cri s'élève : « Les chars! » Et toute cette jeunesse, pêle-mêle, s'étouffant dans l'étroit couloir, se précipite sur le quai, au grand désarroi du voyageur qui, un intrus vraiment dans cette salle d'attente, est sacrifié dans la bagarre, et se trouve à deux doigts de manquer le train.

Sur la voie, les jeux continuent. Les jeunes hommes escaladent le convoi, gambadent sur la plate-forme des wagons. Si, au moment du départ, quelque retardataire, sautant à terre, manque son coup et tombe, alors la joie des spectateurs ne connaît plus de bornes, et pendant longtemps leurs clameurs retentissent, stridentes, dans l'atmosphère glacée...

GEORGE NESTLER TRICOCHE.

Digitized by Google

USTICA

Sur quelle feuille de l'atlas faut-il chercher Ustica? Cette question, nous nous la sommes posée à la vue d'un bel in-folio, dont la couverture porte ce titre[1]. En ouvrant le livre et en déployant la carte géographique qui l'accompagne, nous apprenons qu'Ustica est une île dans la mer tyrrhénienne, située entre Palerme et les Lipari. Le travail qui nous renseigne à ce sujet, est écrit et illustré par l'archiduc Louis Salvator, avec la maîtrise habituelle à ce savant doublé d'un artiste. L'ouvrage est encore un de ceux par lesquels le prince se propose d'attirer l'attention vers des rives faisant jusqu'alors défaut sur le carnet des touristes; rives que l'archiduc a scrupuleusement étudiées. Que de fois des insulaires ont vu entrer dans leur port un charmant yacht (*die Nixe*), dont le pavillon était celui de l'infatigable navigateur!

Ustica, l'*Osteodes* des anciens, a une circonférence de 15 kilomètres. Sœur des Lipari, elle en partage et l'origine volcanique et le dialecte; en somme elle les rappelle en maintes choses. Cependant, le sort des membres d'une famille n'étant pas toujours le même, la petite Ustica a subi au moyen âge et jusqu'au milieu du XVIIIe siècle ses adversités à part. Il est à supposer qu'Osteodes fut d'abord habitée par les Phéniciens, qu'on pourrait nommer les Anglais de l'ancien monde, et il n'est guère douteux que les Romains en devinrent les successeurs, témoin les médailles et les mosaïques trouvées dans ces parages. Après les pionniers de la culture, après les conquérants du monde, c'était le tour des Sarrasins, puis celui des Normands de se fixer à Ustica. A l'époque de ces derniers, une église et un couvent y furent construits et donnés au diocèse de Girgenti qui les posséda jusqu'au moment où Clément VII en céda la suprématie à l'Église de Palerme. Quatre siècles durant, la voisine des Éoliennes servit de refuge aux pirates, ce qui éveilla en

1. *Ustica Prag. Druck u. Verlag. v. Heinrich Mercy Sohn*, 1898.

Digitized by Google

Philippe III d'Espagne le désir de fortifier l'îlot. L'archevêque de Palerme en rejeta la proposition et c'est seulement à Ferdinand IV que fut réservé de préciser la situation politique d'Ustica. Un décret royal décida que dorénavant cette dernière devait faire partie de la Sicile et Ferdinand Ier en devint le maître (1759). Le moment de s'occuper de cette possession, en quelque sorte inquiétante, était enfin venu. Le gouvernement prit la résolution de fonder une colonie dans l'île. Désirant faciliter l'immigration aux familles qui y étaient disposées (elles devaient au moins compter 5 membres), on leur offrit pour le cultiver un terrain d'une certaine étendue et bientôt 4 barques portant 60 Liparéens avec des armes et des vivres accostèrent à la Terre promise. Ils ne tardèrent pas à s'y créer une existence satisfaisante, dont par malheur les Turcs, ces trouble-fêtes habituels, eurent bien vite le flair : inopinément ils firent leur apparition hostile à la rive d'Ustica. On repoussa la première attaque sans pouvoir résister à la seconde, tout en faveur des fils du Prophète. La plupart des habitants tombèrent en leur pouvoir cruel et en devinrent les victimes. Le peu d'insulaires échappés au danger se réfugièrent à Palerme et l'*isola* se trouva de nouveau livrée à l'abandon. Plus que jamais semblait nécessaire d'entreprendre la fortification d'Ustica et, en 1763, d'autres Lipariens, cette fois au nombre de 400 et sous escorte militaire, firent voile vers l'île de leur avenir. C'étaient des pêcheurs, des laboureurs et des marins. Munis d'appareils pour la pêche, d'instruments aratoires et accompagnés de quelque bétail, ils vinrent à Ustica pour ne plus la quitter. Le gouverneur Odea fit la division du terrain, régla le service de la défense et le développement de la petite colonie s'effectua en toute sécurité. Peu à peu le chiffre de la population atteignit le nombre de 3,000. Les habitants, ces heureux mortels, ne connaissent pas l'indigence, ce qui n'empêche pas de fréquentes émigrations se dirigeant de préférence vers la Nouvelle-Orléans. L'air d'Ustica, épuré par des vents impétueux, est des plus salubres. Il attire même les Palermitains quand une épidémie sévit chez eux[1].

L'aspiration de l'air d'Ustica est pour ainsi dire octroyée à des personnes forcément retenues sur ce récif de la Méditerranée, telles que des prisonniers d'État et d'autres malheureux encore, frappés par la maladie de notre siècle : l'anarchisme. Il y a parfois

1. Des vapeurs font un service mensuel entre Palerme et Ustica.

Digitized by Google

des pensées noires sous la voûte d'un ciel d'azur. Celui de notre île est presque voué au beau fixe, cependant à la pluie fort rare se substitue de la rosée abondante, au point qu'on croirait la terre trempée par une forte averse. Sur cette terre parsemée de fossiles et formée d'une glaise rougeâtre, mêlée de noir, céréales et légumes prospèrent admirablement. Presque tout le terrain sert à l'agriculture et, là où il s'y refuse, le cactier d'Inde la remplace avantageusement. Figues, amandes, pastèques, tomates et citrouilles donnent d'excellentes récoltes, sans oublier le rendement de la vigne, du coton, de l'olivier. Étant donnée l'extension de la culture, il reste peu d'espace à la flore sauvage, dont, malgré tout, l'épanouissement ne se laisse pas entièrement étouffer. Les versants des collines sont couverts d'euphorbiacées et de câpriers, de mastic et de mûres sauvages; clématite et lierre tapissent les creux humides de leurs guirlandes de verdure; dans les champs de blé éclate la braise des coquelicots et de ci, de là, poussent des touffes de chardons, dont la fleur détache son étoile d'or sur le feuillage épineux.

Des chèvres, piètres rejetons d'une race jadis importée par les Turcs, forment souvent le décor du paysage. Elles portent ordinairement autour du cou un collier en bois peint et sont d'un tempérament extrêmement doux. Les oiseaux rapaces ont droit de cité sur l'île; quant aux nombreux oiseaux de passage qui arrivent en quête d'hospitalité, ils deviennent fréquemment les victimes d'instruments meurtriers préparés par les indigènes. De grandissimes lézards d'un vert moucheté sont parmi les reptiles familiers d'*Osteodes*, dont la côte peut se vanter de 390 espèces de poissons. Aux jours d'accalmie la tortue maritime apparaît à la surface de l'eau. Jouissant de la douceur des rayons solaires, elle s'abandonne à une bienheureuse sommolence, tandis que des poissons volants, après avoir longtemps glissé sur la plaine liquide, font des sauts en l'air, avant de se précipiter dans les sombres profondeurs. Ustica, pays presque plat, n'est traversé que par une chaîne de monticules, où dominent les altitudes de la Falcunara (157 m.) et de la Guardia di Mezzo (240 m.). Entre ces deux hauteurs, sur lesquelles un phare et un sémaphore s'allument pendant les heures nocturnes, se trouve le seul endroit qui existe dans l'île et qui en porte le nom. Il est construit en carré et compte 365 maisons, abandonnées pendant les chaleurs, où les habitants vont chercher le *fresco* dans les 110 villas des environs. Rien de particulier à dire

Digitized by Google

au sujet des demeures, rien de curieux à signaler en fait de monuments. Dans l'endroit, une église que protège saint Borromée, dans la campagne quelques tours effritées, rappelant l'époque de la défensive, et deux chapelles au milieu d'une solitude lyrique : voilà pour les édifices d'Ustica. On dirait que, dans ces parages, la nature s'est montrée plus architecte que les hommes, tant sont artistiquement belles les grottes des stalactites cachées dans l'île, cavernes qui, — par parenthèse, — feraient le ravissement du géologue.

Pour en venir aux habitants de cette partie du monde si peu connue, le prince nous les donne comme très sympathiques, de caractère doux et de la plus haute moralité. Ce sont des gens de stature moyenne, bien découplés, dont l'esprit éveillé répond à leur physionomie intelligente. Parmi les femmes le blond domine; ordinairement jolies, elles le sont plus encore quand un sourire illumine leurs traits spirituels. Les indigènes raffolent de la musique et de la danse; souvent leurs belles voix se font entendre à la campagne pendant les nuits estivales. Comme la plupart des méridionaux, la population d'Ustica est fort pieuse. Le patron de l'île, saint Borromée, dont on célèbre la mémoire quatre fois par an, est tenu en haute vénération. On voit dans l'église la statue de l'apôtre. Il tient en main quelques objets en argent et de plus un poisson rouge : ex-voto des pêcheurs. Dans la semaine sainte se manifestent des coutumes particulières. Vendredi saint le drame d'Oriales est récité sur le calvaire, le samedi des prêtres bénissent et aspergent les maisons, recevant en échange une ou deux couples d'œufs, des fruits et parfois de l'argent. Après la grand'messe du dimanche de Pâques a lieu une procession, où l'on fait se rencontrer les statues de la Vierge et du Christ. La mère du Sauveur est en vêtements de fête, remplaçant ceux de deuil, dont elle avait été revêtue les jours précédents. A la fête de saint Joseph chaque famille invite 3 pauvres, chiffre symbolisant celui de la *Santa Famiglia*. Quand on se prépare à faire sa dévotion, il existe l'usage de donner chez soi un festin, auquel sont conviés un vieillard et une jeune fille de 13 à 14 ans, cette dernière devant porter un costume qui rappelle celui dont la Madone est ordinairement habillée. Les restes du dîner reviennent aux pauvres.

Ces traits d'imagination et de bonté naïve ne sont plus de notre temps, ce qui ne leur ôte rien du charme qu'a toujours la tradition

Digitized by Google

et il nous semble que la petite commune d'Ustica se trouve très bien de son ingénuité, de son sens patriarcal. C'est aussi l'impression de l'archiduc, qui a vu de près ce milieu et en a goûté la poétique simplicité. « Heureux, dit-il en terminant son joli livre, bien heureux celui que la destinée fit naître à Ustica et auquel elle accorde de vivre toujours dans cette chère patrie. »

Mme DE HARRASOWSKY.

Digitized by Google

EN ALGÉRIE

L'Algérie est à l'ordre du jour : on s'occupe d'elle, souvent, trop souvent peut-être dans la presse. A la Chambre des députés, elle est le sujet de longs discours et il peut sembler superflu d'en parler encore. Nous voulons cependant en parler, pour sacrifier à l'actualité et pour dire ce que nous avons vu d'intéressant au cours d'un voyage d'étude que nous venons de faire dans cette merveilleuse colonie. Sans avoir la prétention d'avoir fait aucune découverte, nous dirons, avec bonne foi, ce que nous avons pu voir et contrôler.

I

LE PORT D'ALGER, LE CONGRÈS DES SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE LE TRANSSAHARIEN

Alger a reçu la visite de géographes de profession, en nombre considérable, parce qu'on avait eu l'heureuse idée de choisir cette ville comme lieu de réunion pour le vingtième congrès des sociétés de géographie. J'ai dit heureuse idée, parce qu'en France nous connaissons très peu nos colonies, nous en parlons un peu trop d'après les livres, et que nous n'avons point souvent l'occasion d'aller les étudier sur place. La vue directe des choses détruit bien des préjugés et bien des erreurs. Et dans un pays pourvu d'un immense domaine extérieur inexploité, il n'est pas inutile d'en faire apprécier la valeur et les ressources par ceux qui sont chargés de le décrire. Rien n'élargit l'horizon intellectuel comme un voyage.

Et un voyage en Algérie est aujourd'hui chose commode. De leur port d'attache, Marseille, les bateaux de la Compagnie transatlantique vous y mènent en vingt-quatre heures. Et si vous avez comme nous l'heureuse chance de trouver une mer d'huile, sans

Digitized by Google

ride, un ciel éclatant et bleu, le trajet vous paraîtra bien court, le mal de mer vous épargnera et vous aurez tout le loisir d'admirer les flots limpides de la Méditerranée, les silhouettes de terres lointaines, et le prestigieux panorama qui se déroule aux yeux des passagers, lorsqu'ils se rapprochent de l'ancienne ville des pirates barbaresques. Quand un soleil éclatant illumine le paysage, tous les objets apparaissent avec un relief saisissant, bien qu'ils soient noyés dans une lumière extrêmement douce et légère. Rien n'échappe au regard, depuis les fastueuses maisons à arcades du boulevard de la République, jusqu'aux petits cubes de pierre qui constituent la cité arabe, et qu'on voit escalader la colline jusqu'à l'énorme masse de la Kasbah. Et tout cela encadré par les collines du Sahel, les montagnes de la Kabylie, les cimes neigeuses du Djurjura.

La première pensée qui nous vient en débarquant c'est une pensée d'orgueil en songeant à l'œuvre de civilisation accomplie ici par la France. On ne peut s'empêcher de rendre hommage à la race vaillante et forte qui a arraché ces rivages au fanatisme et à la barbarie. Une vie entière d'homme ne s'est pas écoulée, depuis qu'à deux pas d'ici, dans la darse, entourée de constructions qui ont à peu près conservé leur physionomie ancienne, débarquaient les Pères de la Merci. Envoyés par la chrétienté pour le rachat des captifs, ils venaient au secours des malheureux enlevés par les galères des corsaires et détenus en esclavage dans les bagnes de la ville et dans les campagnes environnantes. Ils étaient 3,000 en 1815. Cet état de choses si loin de nous qu'il semble se perdre dans la nuit des temps, n'a pourtant pris fin qu'à une époque toute récente. C'est M. Savorgnan de Brazza, qui faisait dans son discours inaugural ce bel et juste éloge de notre œuvre.

Il ne paraît pas trop exagéré lorsqu'on parcourt les rues de la ville européenne, à circulation intense, où vont et viennent des tramways de toute nature, où brillent des lampes électriques. Pourquoi faut-il aussi que des symptômes fâcheux de discorde se manifestent depuis quelque temps, et qu'à l'entrée de nombreux magasins on puisse lire des écriteaux ainsi conçus : « Maison française, les clients juifs sont refusés. » Mais passons et allons au Congrès des Sociétés de géographie où vont se discuter de graves problèmes. Il tient ses assises au palais consulaire, à côté de la place du Gouvernement, à l'ombre de la mosquée de la Pêcherie,

Digitized by Google

en face du grand port. Le programme des séances est extrêmement varié : il renferme un nombre très respectable de promenades aux environs, dans les fermes somptueuses de la Mitidja, dans la Kabylie, à travers les curiosités alpestres des gorges de la Chiffa. Les Algériens ne veulent pas nous ennuyer par trop de dissertations savantes : ils tiennent avant tout à nous faire connaître le pays, pour que nous disions à notre retour aux Français d'y aller. Nous n'y allons guère et là comme chez nous les étrangers nous envahissent.

La présidence du Congrès avait été donnée à M. de Brazza : on a vu avec plaisir le conquérant du Congo ; il nous a semblé encore plein de vigueur, d'énergie, de décision. Et lui qui a si souvent palabré avec les sauvages de l'Ogooué, de l'Alima ou de la Sangha, nous a adressé un discours plein de pensées fortes comme en savent prononcer les hommes d'action. En nous encourageant à étendre notre action civilisatrice vers l'extrême sud, il a su très bien nous montrer que l'avenir appartient aux peuples qui auront su préparer et sauvegarder leur champ d'action dans le monde. Et un peu d'amertume est montée aux lèvres de l'orateur, lorsqu'il nous a fait entrevoir discrètement quelle place nous occuperions au Congo si nous avions voulu y établir rapidement des chemins de fer. Les Belges ont pris notre place. A nous de profiter de la leçon et de pousser en avant le rail vers le Soudan, à travers le Sahara.

Le gouverneur général a parlé, lui aussi, et il a bien parlé. Je ne résumerai pas son discours, j'en détacherai deux passages savoureux. Dans le premier, la géographie est ainsi définie avec précision. « Elle a élargi ses méthodes, étendu son champ d'investigations, puisé des forces nouvelles dans une étroite alliance avec toutes les sciences qui étudient l'homme et la terre ; elle a transformé sa cartographie en la rendant à la fois plus précise et plus artistique. Elle a su ainsi se mettre en contact plus direct avec la nature, l'étudier sur le vif et cela lui a permis d'éveiller des curiosités nouvelles, de satisfaire le sens du pittoresque et de développer en elle-même et chez autrui cet amour du vrai qui est l'honneur et la raison d'être de la science. La géographie a fait plus, elle a pris une part active à la grande œuvre d'expansion coloniale qui caractérise la seconde moitié de ce siècle ; elle a prêté à l'exploration conquérante le concours de l'exploitation

Digitized by Google

scientifique. » En finissant, s'adressant à ceux qui étaient venus de France, il a fait ce juste éloge de notre colonie : « Il est aujourd'hui d'usage de faire des enquêtes sur l'Algérie, ne craignez pas de faire la vôtre; allez voir de vos propres yeux la grande œuvre qui a été accomplie dans ce pays; mesurez d'après leurs résultats, le labeur et la persévérance de nos colons. Ne vous bornez pas à admirer ces grandes et belles cités où s'allient si curieusement le luxe des villes d'Occident et le pittoresque des villes d'Orient. Visitez quelques-uns de nos six cents villages agricoles, quelques-unes de nos quatre mille fermes; parcourez du regard ces vignobles algériens qui occupaient trente mille hectares il y a vingt ans, et qui en occupent aujourd'hui plus de cent quarante mille. Causez avec les braves gens venus de France ou nés en Algérie qui continuent ici les bonnes et vieilles traditions du paysan français, rajeuni et stimulé par les qualités propres du colon algérien. Vous pourrez voir ainsi l'Algérie telle qu'elle est, et lorsque, revenus en France, vous rapporterez ce que vous aurez vu, vous contribuerez à assurer à notre grande colonie tout ce qui lui est dû de sympathie, d'estime et de justice. » C'est très bien dit, sans doute l'Algérie serait un paradis terrestre sans la politique et les ferments de guerre civile.

Après les discours sont venues les lectures, les discussions et les conférences; la plupart roulaient sur l'Afrique. Nous avons entendu là des leçons fort savantes sur des sujets très variés. M. Brunache, qui a fait partie de la mission Maistre, nous a parlé de la femme et de l'esclavage au pays noir, montrant la négresse douce, aimable, susceptible de sentimentalisme, et l'esclave fort bien traité, et accepté dans la famille du maître. M. Busson a traité de la naturalisation des immigrés coloniaux : c'est un sujet brûlant à l'heure actuelle, où les Français risquent ici d'être submergés sous les flots toujours plus pressés d'étrangers. On n'est point parvenu à s'entendre, après un vif combat. M. Flamand nous a parlé des premiers habitants des Hauts-Plateaux et du Sahara algérien, d'après les monuments rupestres : il s'agit ici d'anciennes pierres gravées éparses sur le penchant de l'Atlas, et qui remontent à l'époque néolithique. M. Demontès a savamment disserté sur l'acclimatation des races européennes en Tunisie. M. Huguet a indiqué l'état de nos connaissances sur le Mzab.

Mais je n'ai pas le temps ni la prétention de résumer tous ces tra-

Digitized by Google

vaux : je ne veux insister que sur deux sujets d'un intérêt très général et sur lequel on nous a apporté quelques lumières, sur l'importance commerciale d'Alger et sur le Transsaharien. C'est un représentant officiel de la Chambre de commerce, M. J. Simian, qui est venu nous dire ce qu'était Alger comme port de relâche, d'importation et d'exportation. Ses progrès sont considérables : ils sont dus en partie à la position exceptionnelle qu'il occupe. N'est-il pas placé sur le trajet de nombreuses lignes de bateaux à vapeur françaises et étrangères faisant le service entre le nord de l'Europe, l'Adriatique, le Levant, la mer Noire, l'Égypte, les Indes et l'Extrême-Orient. Situé à égale distance du nord de l'Europe et du canal de Suez, il est tout désigné pour les escales de ce commerce. Les besoins du commerce se sont tellement accrus et les apports de la production ont augmenté dans de si fortes proportions, que l'agrandissement du port d'Alger est devenu une nécessité inéluctable. Sur l'initiative de la Chambre de commerce, une loi du 4 juillet 1897 a autorisé la construction d'un arrière-port dont les quais n'embrasseront pas moins de 17 hectares de superficie et 100 hectares de surface liquide.

Dans ces dernières années le mouvement des navires relâcheurs surtout, a pris une importance considérable : beaucoup de vapeurs préfèrent Alger à Gibraltar et à Malte pour leur approvisionnement de charbon. Ils y trouvent avantage comme rapidité, commodité, économie. En 1878, le charbon importé était de 28,000 tonnes, il a dépassé 270,000 tonnes en 1897. On dira bien qu'Alger n'est en somme qu'un point de relâche et non un lieu de destination : peu importe, ce trafic est une conjoncture très heureuse, il présente l'avantage d'offrir à notre commerce des occasions constantes pour l'exportation des produits du pays sur tous les points du globe. Si on fait des études comparatives, des statistiques, on y remarque bien vite pour ces dernières années une augmentation formidable à l'importation et à l'exportation. Je retiens seulement quelques chiffres. L'exportation des produits de jardin suit une constante marche ascensionnelle. En 1874, les fruits étaient représentés par 1,600 tonnes ; on nous en a envoyé en 1897 13,000 tonnes ; les légumes, de 1,367 tonnes sont montés à 8,000 tonnes. Le bétail exporté atteint 500,000 têtes en moyenne. On n'exportait pas de vin autrefois, à cause de ses mauvaises qualités de conservation. On nous en envoie aujourd'hui 2 millions d'hectolitres et dans

Digitized by Google

un avenir prochain ce chiffre sera doublé, grâce aux plantations nouvelles qui se pratiquent sans discontinuer sur une très large échelle. De toutes ces considérations on peut tirer cette judicieuse conclusion : Alger, capitale de nos possessions du nord de l'Afrique, est un des ports les plus fréquentés de la Méditerranée (3,000 navires français et 1,000 étrangers en 1898), il est placé au centre de l'agglomération française la plus importante, de la plus riche de nos colonies. C'est, comme Bizerte, un point stratégique de premier ordre. Ces deux ports sont les sentinelles avancées, gardiennes vigilantes de notre empire africain. L'activité commerciale du port d'Alger s'accroîtra prodigieusement, rendant prospère l'Algérie tout entière. Il n'y a rien d'exagéré dans ces éloges, et nul doute que la vieille cité des Deys ne devienne une grande ville commerçante, tout en restant ce qu'elle est déjà, une admirable station hivernale.

Puis est venue la discussion du Transsaharien ; elle a été à la fois intéressante, longue et passionnée, passionnée surtout parce que si en Algérie on est d'accord sur le fond du projet, on se divise sur le tracé définitif. Chacun des grands ports de la côte voudrait être tête de ligne et attirer ainsi à lui le trafic encore bien hypothétique de cette grande voie commerciale. « La question des amorces met aux prises Oran, Alger, Philippeville, Tunis. » On se bat avec conviction pour le Laghouat-El-Goleah-Insalah, pour le Biskra-Touggourt-Ouargla, pour l'Oran-Aïn-Sefra-Boucle du Niger. Et comme si ces compétitions ne suffisaient pas, on a vu entrer en ligne le Gabès, Ghadamès, Rhat, Tchad.

Ce sont même ces discussions intestines, ces querelles de clocher, qui ont empêché le Transsaharien d'exister. Il y a longtemps que l'ingénieur Duponchel a lancé dans le monde savant (*Le chemin de fer Biskra à Kachena-Soudan à travers le Grand Désert*, Paris, 1879) l'idée de cette longue ligne ferrée. Il en avait étudié les différents tracés, en marquant une préférence pour celui passant par Milianah, Laghouat, El-Goleah, le Touat et le Niger vers Tombouctou et Bourroum. Son livre et ses idées furent discutés avec sympathie, puis oubliés : nous oublions très vite en France, même les choses importantes. Le massacre de la mission Flatters lui porta un coup sensible, et nous songeâmes à autre chose. Il a fallu le développement croissant de l'Algérie-Tunisie, l'extension de notre empire soudanais, pour remettre à l'ordre du jour le

Digitized by Google

projet. Un économiste de grand renom, M. Paul Leroy-Beaulieu a fait en sa faveur une campagne retentissante, et montré qu'il y avait urgence pour nous à nous établir solidement au Sahara et au Soudan, à mettre en valeur l'immense domaine que nous possédons, en lui assurant la sécurité et des communications faciles. Pousser le rail en avant à travers ce Sahara qui peut redevenir fertile et aller jusqu'au Tchad, où vivent des multitudes humaines, voilà pour nous le salut. Si nous ne nous hâtons pas, nos conquêtes auront été inutiles et nos rivaux prendront notre place. Quand un homme parle seul, il expose clairement ses idées; dans un congrès il en va autrement. Les orateurs arrivent avec des théories opposées; chacun se croit le détenteur de la vérité, et ne peut comprendre que le voisin n'adopte pas ce qu'il expose. Cela s'est passé un peu comme cela pour le Transsaharien. M. Broussais, président du Conseil général du département d'Alger, bâtonnier de l'ordre des avocats, a parlé avec une fort grande sagesse et exprimé le désir qu'on ne se perde pas en vaines controverses, qu'on adopte après études sérieuses un tracé et qu'on passe vite à l'exécution. Le délégué de Tunis prêcha pour Gabès, qui fournirait une économie de 600 kilomètres et nous permettrait de lutter contre la concurrence italo-allemande en Tripolitaine. Un autre orateur est venu nous dire, s'appuyant sur de nombreux chiffres, que le tracé occidental est le seul qui réunisse toutes les conditions techniques et politiques désirables, le seul qui nous permette la conquête du Touat. On est ainsi ballotté de droite à gauche. Alger, je crois, n'y perdra rien, car en pareil cas on s'arrête au moyen terme et on passe par le milieu.

Les congressistes n'ont pas osé trancher la question, d'autant plus que le dernier orateur entendu, M. A. Bernard, géographe fort distingué, est venu démontrer que le Transsaharien était presque une dangereuse utopie. « Avant de nous demander par où doit passer le Transsaharien, demandons-nous s'il doit passer quelque part. » Y a-t-il au Sahara des terres riches à cultiver, un commerce à étendre, des industries à créer; il serait bien téméraire de l'affirmer et les faits parlent assez d'eux-mêmes. Le Sahara, c'est la terre la plus déshéritée qu'il y ait au monde. Reste le commerce du Soudan. Mais ce commerce du Soudan n'a jamais pris la voie du Sahara que lorsque les rives de la côte occidentale d'Afrique lui étaient fermées. Ce commerce est presque nul depuis

Digitized by Google

que la marchandise humaine ne peut plus circuler librement. Et du reste l'Algérie ne conduit à rien, elle n'est pas du tout la porte de notre empire africain. Cet empire en a plusieurs qu'il nous faut tenir grandes ouvertes : aucune ne donne sur l'Algérie. Aussi au lieu de réclamer un long ruban de fer de 3,000 kilomètres à travers les immensités à jamais stériles du Sahara, ne ferions-nous pas mieux d'employer notre argent en compléments nécessaires au réseau de nos chemins de fer, à nos routes, à nos puits. Si on veut faire quelque chose au désert, il faut prendre d'abord le Touat, véritable carrefour de chemin, lieu de ravitaillement pour les nomades, foyer de dangereuses intrigues. Contentons-nous pour le moment de ce modeste programme. Il sera toujours temps ensuite de songer à autre chose.

Et la thèse développée par M. Bernard a si vivement impressionné les géographes qu'ils n'ont plus osé émettre un vœu bien net sur la question et ils se sont bornés à voter les résolutions suivantes : « 1° Qu'il soit procédé dans le plus bref délai possible à l'occupation de l'arrière-pays algérien et principalement des oasis du Touat; 2° qu'il soit procédé d'urgence au prolongement des lignes de pénétration saharienne et notamment de celle d'Aïn-Sefra au Touat par Duveyrier, sans préjudice du complet achèvement du réseau algérien et tunisien, soit vers Laghouat, soit vers la frontière marocaine; 3° que des études de même nature soient faites au nord du lac Tchad. » C'est très prudent, mais point du goût des gens pressés. Puis après ces longues séances, variées et captivantes, nous avons voyagé à travers l'Algérie. Nous voulons consigner ici avec sincérité nos observations. Une déposition n'est jamais à dédaigner lorsqu'elle s'appuie sur la vision directe des choses.

J. Corcelle.

(*A suivre.*)

Digitized by Google

MOUVEMENT GÉOGRAPHIQUE

Nécrologie : Kiepert ; Charles Durier. — Mission Voulet-Chanoine. — Le chemin de fer du Dahomey. — Retour de la mission Marchand. — MM. Coillard et Bertrand au Zambèze ; l'Etat libre d'Orange. — Départ du duc des Abruzzes pour le pôle Nord. — Expédition russe au Spitzberg. — Retour de l'expédition de Gerlache.

I

L'Allemagne a perdu un géographe et cartographe éminent, Henri Kiepert, décédé à Berlin en avril 1899. Né à Berlin le 31 juillet 1818, il fit ses études dans sa ville natale et se montra de bonne heure plein d'aptitude pour les travaux géographiques; il fut élève du célèbre géographe Charles Ritter. Dès 1840, il fonda sa réputation de géographe et de cartographe en commençant la publication d'un *Atlas historique de l'Hellade et de ses colonies* (Berlin, 1840-1846, 24 feuilles; 3e édit., 1871); son maître, Ch. Ritter, avait collaboré à ce beau travail. En 1841-1842, il fit, avec les professeurs Schænborn et Lœw, un voyage d'exploration scientifique dans l'Asie Mineure dont le but était de contrôler et de compléter les travaux de la mission militaire prussienne qui avait exécuté, quelques années auparavant, des travaux topographiques dans ce pays. Il prépara ainsi sur place une grande carte de l'Asie Mineure qu'il n'a cessé de remanier et de tenir au courant, et qui est un chef-d'œuvre du genre (Berlin, 1843-1845, 6 feuilles). A la même époque, il publia cinq cartes sur la Palestine pour la *Palæstina* de Robinson et Smith (Halle, 1843, 3 vol.).

En 1845, Henri Kiepert fut mis à la tête de l'Institut géographique de Weimar comme directeur technique. Il exerça ces fonctions durant sept ans et retourna se fixer dans sa ville natale en 1852. L'année suivante, il fut nommé membre de l'Académie des sciences de Berlin et, en 1854, il ouvrit un cours de géographie à l'Université de cette ville. En 1865, il fut appelé au bureau de statistique du gouvernement prussien.

Henri Kiepert a fait au cours de sa longue carrière un très grand nombre d'atlas et de cartes historiques, politiques ou

Digitized by Google

ethnographiques parmi lesquelles nous citerons encore : *l'Empire turc en Asie*, Berlin, 1844, 2 feuilles; *Atlas biblique*, Berlin, 1846; 3e édit., 1854, 8 feuilles; *Atlas géographique du monde ancien*, 1848, 16 feuilles; 18e édit., 1878 (Weimar); *Les environs de Rome*, 1850, 4 feuilles; *Atlas du globe terrestre entier, à l'usage des écoles*, 3e édit., 1850, 25 feuilles; 8e édit., 1875; *Carte murale de l'Empire romain*, 1852, 12 feuilles; *Atlas de l'Asie*, Berlin, 1853, dans l'*Erdkunde* de Ritter; *Atlas de toutes les parties du monde*, 40 feuilles, 1855-1860; 2e édit., augmentée, 1881 et suiv.; *Carte murale de l'ancienne Italie*, 1858, 12 feuilles; *Atlas antiquus*, Berlin, 1867; 10e édit., 1885.

Henri Kiepert a écrit aussi de nombreux articles, et quelques ouvrages plus importants parmi lesquels : *Commentaires historiques géographiques des guerres entre l'empire d'Orient et les rois persans de la dynastie des Sassanides* (1844); *Traité de géographie ancienne* (1877).

Les œuvres de Kiepert se font remarquer par la sûreté des recherches, l'exactitude des transcriptions, l'ordre et la clarté dans l'exécution; ses cartes sont des guides précieux pour étudier l'histoire des peuples anciens.

Le savant géographe laisse un fils, Richard Kiepert, qui marche sur ses traces. Né à Weimar le 13 septembre 1846, il a pris part aux travaux de son père et publié aussi diverses cartes sous son propre nom; il dirige depuis 1877 l'établissement de cartographie de D. Reimer, à Berlin.

Le Club alpin français a perdu l'un de ses membres les plus éminents, M. Durier, président honoraire, qui est décédé à Paris le 6 mai.

Né à Paris le 15 décembre 1830, Charles-Henri Durier était entré dans la carrière administrative au ministère de la justice; il avait été retraité avec le titre de chef de division honoraire.

M. Charles Durier a été toute sa vie un passionné de l'alpinisme et un fervent admirateur des montagnes. Il a beaucoup contribué à la création du Club alpin français, le 2 avril 1874; il n'avait pas cessé depuis lors de travailler à son extension et à sa prospérité. D'abord membre de la direction centrale du Club, il a été ensuite vice-président, puis président de 1895 à 1898.

M. Durier a écrit de nombreux articles dans l'*Annuaire* et dans

Digitized by Google

le *Bulletin mensuel* du Club alpin; son ouvrage, *le Mont Blanc*, paru en 1877 et couronné par l'Académie française, a eu une quatrième édition en 1897; c'est l'un des travaux les plus complets et les plus attrayants qui aient été publiés sur la célèbre montagne. M. Durier a fait aussi de nombreuses conférences sur des sujets se rapportant à l'alpinisme; tous ceux qui l'ont entendu ont subi le charme de sa parole chaude et enthousiaste.

Homme de science, M. Durier avait eu aussi du succès dans la littérature. Il a écrit un roman, des nouvelles, ainsi que des critiques littéraires et d'histoire dans différents journaux, notamment dans le *Siècle* et le *Journal officiel*.

II

On sait qu'une mission commandée par le capitaine Voulet, assisté du capitaine Chanoine, se dirige actuellement du Niger vers l'oasis de Taghelel, dans le Damergou, où elle donnera la main à la mission Foureau-Lamy, qui est parvenue dans l'Aïr.

La mission comprend, en outre, les lieutenants Pallier et Joalland, le Dr Henric, le sergent-major Laury, le sergent Tonthel et le maréchal des logis Tourot.

Elle est partie des environs de Saï au commencement du mois de mars, et, après une reconnaissance infructueuse dans le nord, elle a dû prendre la route du nord-est qui contourne la frontière franco-anglaise tracée par la convention du 14 juin 1898.

Une dépêche, en date du 15 avril, adressée par le chef de la mission au ministre des colonies, annonce son arrivée à Boro-Biré. « Boro-Biré, dit le *Temps*, n'est porté ni sur la carte allemande de Habenicht, ni sur la carte française de Regnault de Lannoy de Bissy, mais il est probable qu'il se trouve sur la route des caravanes, en dehors du territoire anglais, à mi-distance de la ligne qui joint Saï à Sokoto. »

La situation de la mission était très bonne à tous égards. Des traités avaient été conclus avec les chefs du Maouri. Les Touareg n'avaient pas osé attaquer la mission, et avaient fui vers le nord. « Tous les membres de la mission, dit la dépêche, sont pleins d'enthousiasme et de résolution. L'état moral est excellent. »

Digitized by Google

III

M. Ballot, gouverneur du Dahomey, qui a quitté la France le 25 janvier pour rejoindre son poste, a fait plusieurs tournées d'inspection dans l'intérieur de la colonie, et s'est occupé de diriger le mouvement d'une mission envoyée pour étudier le tracé d'une voie ferrée de pénétration vers le Niger. Les résultats de cette mission marqueront une date décisive dans l'histoire de la colonie et seront le couronnement de l'œuvre si bien conduite par M. le gouverneur Ballot; le Dahomey va prendre maintenant son essor économique.

La mission chargée d'étudier le chemin de fer du Dahomey est composée d'officiers du génie. Elle comprend : MM. Guyon, chef de bataillon, chef de la mission ; Fillonneau et Cambier, capitaines; Bachellerie, lieutenant; et avec eux 16 sous-officiers et sapeurs du 5e régiment du génie et 300 manœuvres indigènes.

L'étude dont est chargée cette mission se divise en trois parties bien distinctes.

La mission doit, en premier lieu, étudier sur une étendue de 180 kilomètres, un tracé de chemin de fer partant de la côte et se dirigeant sur Carnotville par Zagnanado en passant le plus près possible des gros centres des royaumes d'Allada et d'Abomey afin d'assurer dès le début un trafic rémunérateur.

La largeur de la voie sera de 1 mètre, les déclivités seront de 15 millimètres par mètre au maximum, et les rayons des courbes auront un maximum de 75 mètres. La plate-forme aura une largeur de 4 mètres, les fossés 0 m. 50 de profondeur et 0 m. 50 de largeur au plafond.

En second lieu, la mission doit faire une reconnaissance en vue de l'établissement de la ligne de Zagnanado à Carnotville de façon à déterminer les points de passage obligés, la longueur approximative de la ligne, la nature du terrain et les dimensions des principaux ouvrages d'art à effectuer. L'échelle du lever devra être au 1/20,000 ; les cotes seront déterminées au baromètre.

Enfin, la mission aura à faire une reconnaissance de la ligne de Carnotville à Madecali sur le Niger et à établir pour cette partie

Digitized by Google

un lever de terrain au 1/50,000. Elle aura à choisir les points de passage situés dans la direction de Nikki et de Kandi.

Il est intéressant de rappeler qu'à côté de notre colonie du Dahomey, les Anglais, dans celle de Lagos, poursuivent la construction de leur chemin de fer de pénétration vers l'intérieur. La voie va bientôt atteindre Aro à quelques milles au sud d'Abéokouta, et à environ 75 kilomètres du fort de Lagos.

IV

La mission Marchand sera rentrée en France au moment où paraîtront ces lignes; on se prépare à recevoir dignement les membres de cette héroïque expédition qui, depuis trois années, ont accompli des prodiges de valeur au cœur de l'Afrique et l'ont traversée d'une mer à l'autre.

C'est le 10 mars que la mission est arrivée à Addis-Ababa, et elle y a séjourné quatre semaines. Ménélik accorda une audience solennelle au commandant Marchand, et lui offrit, ainsi qu'aux officiers, un grand banquet. Des fêtes furent organisées et durèrent plusieurs jours; il y eut une grande revue des troupes abyssines.

La mission a laissé Addis-Ababa le 8 avril. La population l'a saluée d'ovations enthousiastes et lui a fait cortège pendant plusieurs kilomètres. Le 27 avril, la mission est entrée à Harrar et a été reçue par le gouverneur. A Chaldassa, où le commandant est arrivé le 5 mai, les chefs somalis sont venus lui rendre hommage.

L'échec final de la mission Marchand n'enlève rien au mérite du commandant et de ses compagnons. Plus les moyens leur ont été mesurés, et plus ils ont été valeureux de faire tant avec si peu. C'est ce que fait ressortir avec tant de vérité M. Robert de Caix, dans son récent volume *Fachoda* (J. André). « Lorsque le sirdar, dit-il, maître d'une armée victorieuse de 25,000 hommes, suivi du télégraphe, d'un chemin de fer de 400 kilomètres qui le mettait à dix jours du Caire, doublé d'un fleuve navigable, rencontrerait Marchand venu avec 150 hommes lui couper la route, à cinq mois de sa base d'opérations et du télégraphe, la politique représentée par ce dernier devrait inévitablement reculer. »

Ce résultat était malheureusement fatal. Tandis que l'Angleterre, sachant exactement ce qu'elle voulait faire, préparait

Digitized by Google

méthodiquement sa marche en avant et réalisait une occupation effective de la vallée du Nil, nous laissions pendant une année la mission du colonel Monteil sans chef et sans instructions positives, puis, après deux années de perdues, nous envoyions à tout hasard, sans prévoir les conséquences diplomatiques possibles de cet acte, la mission Marchand dans la direction du Nil, et nous ne lui fournissions même pas les ressources nécessaires pour assurer l'occupation qu'il était chargé d'effectuer.

M. de Caix, qui a si bien retracé la marche des deux politiques adverses, caractérise en ces termes la façon lamentable dont nous avons conduit cette tentative coloniale : « Nous n'avons pas conscience, dit-il, du danger ni de la grandeur de ce que nous tentons par l'envoi de la mission Marchand. Il s'agit de rouvrir sur le terrain la question d'Égypte, de couper la voie anglaise du Cap au Caire ; mais, dans l'exécution, nous sommes d'une inconscience, d'une imprévoyance et d'une parcimonie qui font descendre cette entreprise, immense dans son but et ses prétentions, au rang d'une sorte de hors-d'œuvre colonial. »

V

Le missionnaire protestant français, M. Coillard, fondateur de la mission du Zambèze, qui depuis quarante ans travaille à l'évangélisation de l'Afrique, est reparti, bien qu'âgé de 65 ans, pour le pays des ba-Rotsi à la fin de 1898. Il est accompagné de M. Alfred Bertrand, voyageur suisse, qui déjà a accompli un intéressant voyage dans ce pays. Plusieurs lettres de M. A. Bertrand au *Journal de Genève* ont fourni des détails sur le début du voyage et donné des renseignements intéressants sur l'État d'Orange.

MM. Coillard et Bertrand sont arrivés à Bloemfontein par le chemin de fer, après avoir franchi en trente-six heures les 1,190 kilomètres qui séparent cette ville du Cap. Le pays qu'on traverse est fertile ; l'agriculture et la viticulture s'y sont beaucoup développées. On passe à Stellenbosch, fondé en 1681, qui est le plus ancien établissement européen de l'Afrique du Sud. Après Worcester, la ligne ferrée atteint une chaîne de montagnes, les contreforts du Karroo, ce grand plateau brûlé, desséché, baigné par une atmosphère très pure et où il pleut rarement.

Digitized by Google

« En traversant la rivière d'Orange, dit M. Bertrand, nous pénétrons dans l'État libre du même nom. Sa capitale, Bloemfontein, est un centre rural; ses larges rues non pavées se coupent à angle droit, les maisons n'ont en général qu'un étage et les bâtiments publics sont construits avec des briques rouges et des pierres blanches. Voici sur la vaste place du marché les chariots attelés d'interminables files de bœufs... une vision de la vraie vie africaine. D'après le recensement de 1890, Bloemfontein comptait 5,817 habitants, parmi lesquels 3,115 blancs; l'élément anglo-saxon y forme la majorité. »

L'État libre d'Orange est formé par un grand plateau qui s'étend du nord au sud sur une longueur de 640 kilomètres et de l'est à l'ouest sur une largeur de 320 kilomètres; sa superficie est de 92,000 kilomètres carrés. Ce plateau descend graduellement des montagnes du Drakensberg à l'est entre la rivière Vaal au nord et à l'ouest et l'Orange au sud; c'est seulement dans l'est du pays que l'on trouve des chaînes de montagnes, tandis qu'au sud, à l'ouest et au nord-ouest, s'étendent de grandes plaines accidentées, d'où, ici et là, se détachent une colline ou un pic isolé.

Les ressources naturelles de l'État libre d'Orange découlent de l'agriculture et aussi des mines de diamants, dont la principale est celle de Jagersfontein.

M. Bertrand raconte la visite qu'il a faite d'un domaine, nommé Leuw River, situé dans la partie de l'État libre d'Orange appelée « Conquered Territory », l'une des meilleures régions au point de vue de l'agriculture, surtout là où le sol est bien irrigué.

« Ce domaine, dit-il, qui s'étend sur une longueur de 6 à 8 kilomètres couvre, à travers monts et vallons, une superficie d'environ 8,000 acres. J'ai galopé sur un champ de blé, coupé il y a quelques semaines, long de près de 3 kilomètres sur 1 1/2 de largeur. »

On comprendra mieux encore l'importance de semblables exploitations agricoles, si nous mentionnons que le personnel blanc comprend : un intendant, un chef de culture et deux aides, un ingénieur de traction, un meunier-chef et deux aides, un directeur des magasins et deux aides, un surveillant-forestier, deux employés de bureaux, un conducteur de transport et deux aides, un peintre, un charpentier, un forgeron, un boucher et un aide. En temps ordinaire cent à cent vingt noirs trouvent du travail sur la

Digitized by Google

propriété ; les gros travaux se font avec les machines les plus perfectionnées, et plusieurs d'entre elles sont actionnées par des locomobiles. La maison est éclairée à l'électricité, ainsi que toutes les dépendances.

« La culture du blé, dit M. Bertrand, constitue le principal produit du domaine, et si les champs sont irrigués et fumés, elle donne une moyenne de cent vingt-cinq sacs pour un de semence. Sans engrais ni irrigation, le blé rend une moyenne de vingt sacs pour un de semence et, dans les bonnes années, de quarante à cinquante sacs; le maïs donne un rendement moyen de quatre-vingt-dix à cent sacs pour un de semence. La culture de l'avoine est aussi très productive. »

Le moulin moud annuellement environ cinquante mille sacs de grain récolté sur le domaine ou provenant d'autres propriétés. Pour transporter la farine à Bloemfontein, qui est à plus de 100 kilomètres, on emploie vingt chariots de transport, dont chacun est attelé de quatorze mules. En outre, une puissante locomotive routière arrive à voiturer trois ou quatre lourds chariots.

VI

Le duc des Abruzzes, neveu du roi Humbert, est parti pour son expédition au pôle Nord. Le duc a acheté pour ce voyage le brigantin *Jason*, qui a déjà voyagé plus d'une fois dans ces parages. Sa coque a été reconsolidée et on lui a donné le nom d'*Étoile-Polaire*. Le chargement se compose de 350 tonnes de charbon et 250 en vivres et matériel, sans compter les machines de rechange. Le bagage de l'expédition se compose de 1,500 caisses environ pesant chacune 25 kilogrammes net.

L'équipage comprend un commandant en second, le capitaine de corvette Cagni, qui a déjà accompagné le duc dans son voyage à l'Alaska ; le comte Quirini, lieutenant de vaisseau; un docteur, un capitaine médecin de la marine royale; deux matelots de la marine de guerre; les quatre guides alpins qui ont fait l'ascension du Saint-Elie avec le duc; et dix marins norvégiens.

L'*Étoile-Polaire* partira vers la moitié de juin du port de Laurwick, près de Christiania. A Arkhangelsk, on prendra 120 chiens esquimaux avec leurs guides.

Digitized by Google

Le duc des Abruzzes recherchera une anse ou un port pour hiverner et établir une base d'opérations. Puis, en schlittes, sur la glace, l'expédition se lancera dans la direction du pôle. Au moyen d'expéditions successives, on échelonnera des dépôts de vivres; de cette façon les explorateurs auront beaucoup moins de bagages à emporter lorsqu'ils monteront en traîneaux pour effectuer la partie la plus difficile et la plus décisive du voyage.

VII

On a annoncé le départ de Saint-Pétersbourg, le 1er mai, d'une expédition scientifique russe pour le Spitzberg. Elle doit comprendre deux bateaux à vapeur. Composée d'astronomes et de naturalistes, elle a pour but de déterminer la longueur moyenne du degré géographique de l'archipel du Spitzberg qui s'étend depuis le 76° de latitude boréale jusqu'au 80°. Cette mesure servira à calculer le degré du pôle afin d'en déduire la valeur de l'aplatissement de la terre. Actuellement on la suppose de 1/292 et l'on croit, d'après les calculs de M. Faye, que le rayon polaire est plus court de 22 kilomètres que le rayon équatorial. Cette expédition durera deux années.

Cette question de l'aplatissement terrestre préoccupe les savants depuis que Newton en 1687, et Huygens, en 1690, ont établi que la terre n'est pas une sphère parfaite. Une mesure d'arc ayant été exécutée, de 1680 à 1718, à travers toute la France, de Dunkerque à Collioure, on était arrivé à un résultat diamétralement opposé. L'Académie des sciences de Paris, voulant trancher définitivement ce problème, résolut d'organiser simultanément deux expéditions ayant pour but la mesure d'un arc d'un degré, l'une près du pôle, l'autre près de l'équateur. Dans ce but trois académiciens, Bouguer, La Condamine et Godin partirent, en mai 1735, pour le Pérou, tandis qu'en avril 1736, Maupertuis, Clairaut, Camus et Le Monnier se dirigèrent vers la Laponie, où devaient les seconder l'abbé Outhier et Celsius. Le fait de l'aplatissement terrestre fut définitivement démontré, mais des valeurs très diverses ayant été données depuis pour cet aplatissement, on peut espérer que de nouveaux calculs permettront d'obtenir une détermination précise et certaine.

Digitized by Google

VIII

L'expédition conduite vers le pôle sud par M. de Gerlache, dont on avait à plusieurs reprises annoncé la perte, est arrivée à la Terre de Feu.

M. de Gerlache et ses compagnons avaient laissé Anvers, sur la *Belgica*, le 16 août 1897, et étaient arrivés tardivement à Punta-Arenas, dans le détroit de Magellan, le 1er décembre suivant.

Le 14 janvier 1898, l'expédition quitta la baie Saint-John, à l'île des États, pour faire voile vers les Shetland du sud qui furent reconnues le 21 janvier. On fit, en route, des sondages dont le plus intéressant fut effectué le 15 janvier par 55° 55′ sud et 63° 19′ ouest, où la profondeur de la mer fut reconnue être de 4,049 mètres.

Le 22 janvier, pendant une tempête, le matelot Wieneke fut enlevé par une lame; on fit de vains efforts pour essayer de le sauver.

L'expédition explora la baie d'Hugues et découvrit un détroit séparant les terres de l'Est d'un archipel inconnu. Ce détroit reçut le nom de *Belgica* et la terre nouvelle celui de Terre de Danco. L'expédition découvrit une faune terrestre antarctique jusqu'ici ignorée, fit des levés et des études magnétiques, botaniques et géologiques, et prit des photographies.

Le 12 février, la *Belgica* fit route vers l'île Alexandre Ier et explora vers l'ouest les bords de la banquise. Le 13, elle se trouvait par 70° 20′ de latitude sud et 85° de longitude ouest; le risque d'hivernage forcé put être évité, et la *Belgica* pénétra jusqu'à 71° 37′ de latitude sud par 85° 16′ de longitude ouest. Le 10 mars, le bateau fut définitivement bloqué et l'on prit des dispositions pour l'hivernage.

Le lieutenant Danco, étant tombé malade en mai, succomba le 5 juin. Fils d'un lieutenant-colonel d'artillerie et appartenant lui-même à cette arme, il n'avait pas plus de trente ans. Il avait fait des études brillantes, et son concours était précieux à l'expédition pour les observations scientifiques.

L'expédition eut quelque peine à sortir des glaces. Le 14 février 1899, elle était parvenue à quitter son poste d'hivernage, puis elle

Digitized by Google

fut de nouveau bloquée. Enfin le 10 mars, le *pack* s'ouvrit, et la *Belgica* put prendre le large; elle était alors à 103° de longitude ouest.

Le 26 mars, l'expédition reconnut l'île Noire; le 27, elle entra dans le canal de Cockburn, et le lendemain elle arriva à Punta-Arenas.

Pendant cet hivernage dans la glace australe, les membres de l'expédition ont pu faire d'importantes observations météorologiques et recueillir de curieuses collections de spécimens de la faune pélagique et de la faune abyssale, ainsi que des sédiments sous-marins.

MM. Arctowski, naturaliste, Amundsen, second officier de la *Belgica*, et Racovitza ont laissé Montevideo le 18 avril pour rentrer en Europe sur un navire allemand. Quant à la *Belgica* elle doit s'arrêter à Buenos Aires pour un radoubage indispensable, et de là le navire partira pour Anvers.

GUSTAVE REGELSPERGER.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE ET COMPTES RENDUS CRITIQUES

DES SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE ET DES PUBLICATIONS RÉCENTES

LE TSAR NICOLAS II ET LA SIBÉRIE

Le tsar Nicolas veut abolir la déportation en Sibérie. Le 18 mai 1899, il a ordonné la création d'une commission qui, sous la présidence du ministre de la justice, étudiera les moyens de remplacer la déportation en Sibérie par d'autres peines.

La décision du tsar est motivée de la façon suivante :

La déportation des criminels en Sibérie pratiquée depuis le XVIIe siècle, se trouve être, depuis la colonisation libre de ce pays, non seulement inutile, mais même nuisible pour cette province.

Par suite de l'amélioration des voies de communication et des progrès de la culture en Sibérie, la déportation y a perdu graduellement son caractère pénal, tandis que le mal causé à cette province par l'importation des criminels va croissant chaque année.

L'abolition de la déportation et des travaux forcés en Sibérie a fait le souci des empereurs Alexandre II et Alexandre III.

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE POITIERS

Une Société de géographie a été créée, le 27 février 1899, à Poitiers. C'est le colonel Blanchot qui est à sa tête, avec la présidence d'honneur de M. Cons, recteur de l'Académie. Les vice-présidents sont : MM. Hild, doyen de la Faculté des lettres; Bruant, horticulteur; le secrétaire général, M. de Coral, ancien capitaine d'infanterie de marine, assisté de M. Audouin, professeur adjoint à la Faculté des lettres. Nous devons insister tout particulièrement sur l'initiative du colonel Blanchot, « ancien officier d'état-major, topographe de profession, très répandu depuis quelque vingt ans dans le monde géographique ». M. Ch. de Mahy avait accepté la présidence à la fête inaugurale et le titre de membre d'honneur lui a été conféré à la fin de cette cérémonie. La première séance a eu lieu le 17 mars 1899. Une intéressante communication a été faite sur le projet du canal de jonction de la Loire à la Garonne, à la Charente et à la Sèvre Niortaise. Elle est due à M. E. Audouin. La Société de Poitiers compte déjà une centaine de membres. Nous extrayons ces détails du *Bulletin de la Société de géographie de Poitiers* (janvier-mars 1899), qui vient de paraître.

Digitized by Google

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

Séance du 5 *mai* 1899.

PRÉSIDENCE DE M. GABRIEL MARCEL.

MM. le général Derrécagaix, le colonel Audéoud et M. Binger siègent au bureau.

Le capitaine Gouraud rejoignit d'abord la colonne du lieutenant-colonel Caudrelier dans le bassin de la Volta. Les premiers mois de 1898 furent occupés par des opérations contre les populations sauvages de la région, le siège et le déblocus de Kong, une diversion autour de Sikasso, pendant que le colonel Audéoud, lieutenant-gouverneur du Soudan, assiégeait et enlevait d'assaut cette forteresse.

Le capitaine fut ensuite envoyé au Mossi et au Gourounsi, au moment où nos contestations avec les Anglais au sujet de ces régions n'étaient pas encore réglées.

Rendu disponible par la convention du 14 juin, le capitaine descendit dans le sud pour amener des renforts au commandant de Lartigue, commandant de la région.

A la suite de la prise de Sikasso et de la marche dans le sud de la colonne du lieutenant-colonel Pineau, les hostilités avaient repris avec Samory, qui cherchait à regagner les pays de l'ouest. Malgré les pluies continuelles de l'hivernage qui rendaient la contrée parfois impraticable, la campagne fut poursuivie, sur l'ordre du colonel Audéoud.

Après le violent combat de Doué, livré en juillet par le commandant de Lartigue à toute l'armée de Samory — après le rude coup de Tiafesso, porté le 9 septembre à l'almamy par le lieutenant Wœlffel — le capitaine Gouraud fut chargé par le commandant de Lartigue de poursuivre Samory avec une reconnaissance de 200 fusils.

On sait comment, secondé par le capitaine Gaden, les lieutenants Jacquin et Mangin, le docteur Boyé, les sous-officiers Bratières, Brail, Mairc et Lafon, il réussit, après une marche excessivement pénible, à surprendre et à prendre Samory et toute sa smala le 29 septembre 1898, au camp de Guélémou.

Cet événement assure la pacification du Soudan et va permettre à son gouverneur actuel, le général de Trentinian, de reprendre et de parfaire l'œuvre d'organisation et de mise en valeur de la colonie, qu'il poursuit avec autant d'opiniâtreté que de succès.

M. G. Marcel et le général Derrécagaix prennent successivement la parole pour féliciter vivement le capitaine Gouraud, qui a été à maintes reprises applaudi avec enthousiasme par une assistance exceptionnellement nombreuse.

Séance du 19 *mai* 1899.

Une demande a été adressée par la Société de Géographie au ministre de l'instruction publique pour que la réception du commandant Marchand par la compagnie ait lieu dans la salle des fêtes du Trocadéro.

Digitized by Google

Le général Galliéni ne devant pas passer par Paris à son retour de Madagascar, une délégation de la Société se rendra à Marseille pour lui remettre la médaille d'or qui lui a été décernée. Cette délégation est composée de MM. Milne-Edwards, président de la Société, Alfred Grandidier et Le Myre de Vilers.

M. Guillaume Grandidier, de retour de son beau voyage d'exploration à Madagascar, laborieuse entreprise qui n'a été exempte ni de fatigues, ni de dangers, assiste à la séance. M. Grandidier est le fils du savant voyageur Alfred Grandidier, membre de l'Institut.

Une dépêche télégraphique datée de Colombo annonce que les membres de le mission Barthélemy (exploration du pays des Moïs) sont en bonne santé et seront de retour à Marseille le 4 juin prochain.

La mission Hostans-d'Ollone, d'après une lettre datée de Fort-Binger, 23 mars 1899, est partie de Rock-Béréby sur la côte, afin d'éviter les populations hostiles du bas Cavally, les Tépos, contre lesquels une action militaire est dirigée actuellement. Comme le fleuve avait déjà été exploré par M. Hostans jusqu'à Guipola, les explorateurs ont laissé de côté cette contrée et ont atteint le 15 mars le Douo à un jour en amont de son confluent avec le Douobi. Ces deux rivières forment le fleuve auquel les Européens ont donné le nom de Cavally.

De là, la mission se propose de rayonner pour étudier ce pays qui est plein de surprises. En effet, le Douo, qui vient de l'est-nord-est, fait un coude qui le conduit au nord-ouest, et reçoit sur sa rive gauche la Hanna, grosse rivière non explorée. Tout cela promet des découvertes peu d'accord avec ce qu'on croyait jusqu'à présent. Les explorateurs ont construit à cet endroit un fort qu'ils ont baptisé fort Binger, en l'honneur du vrai fondateur de la Côte d'Ivoire, qui permettra de préparer leurs relations avec les tribus du nord, qui ont été dépeintes comme hostiles et de circuler dans le pays avec un point d'appui qui permettra le dépôt des bagages.

La séance s'est terminée par une conférence dans laquelle M. Antony Jully, directeur adjoint des travaux publics à Madagascar, a passé en revue les habitations des différentes tribus de cette colonie.

Il a retracé avec une grande compétence l'histoire de l'habitation chez quelques-unes, et montré les effets des influences étrangères successives, en particulier dans les tribus des hauts plateaux.

Ces renseignements, d'où peut-être le savant pourra tirer quelque profit au point de vue ethnographique, auront un grand résultat s'ils peuvent convaincre le futur colon de Madagascar que les diverses régions de l'île et les tribus qui les habitent offrent des différences profondes, qu'il est essentiel de connaître avant de fixer sa tente.

LIVRES

Le Massif central, histoire d'une région de la France, par M. Alfred Leroux, élève diplômé de l'Ecole des chartes et de l'Ecole des hautes études,

Digitized by Google

archiviste du département de la Haute-Vienne, 3 volumes. Paris, librairie Emile Braillon, éditeur, 1898. — Le nom de massif central n'est pas rigoureusement exact, n'étant pas au centre de la France, touchant même à l'extrême Midi par l'une de ses extrémités, et voilà pourquoi nous convions les vrais géographes à l'abandonner pour lui substituer celui de « grand massif français », que nous avons proposé le premier, ou celui de « massif intérieur » dont se sert couramment M. Leroux dans son si intéressant et si pénétrant ouvrage, que nous ne pouvons aujourd'hui qu'analyser brièvement.

Introduction. — L'auteur nous fait connaître le sol et la population, qui s'élève aujourd'hui à six millions d'âmes.

Les cadres de la vie politique. — Il passe ensuite aux pays historiques du massif antérieurement à la féodalité, traite des seigneuries et des provinces du massif sous la féodalité et l'ancien régime, des circonscriptions ecclésiastiques jusqu'en 1790, et des circonscriptions de la monarchie jusqu'à cette même date ; il passe ensuite aux circonscriptions de la Révolution jusqu'à nos jours, et termine cette partie par la « défense militaire du massif ».

Les organes de la vie publique. — Il examine les institutions publiques des pays historiques et des seigneuries féodales, les institutions ecclésiastiques du massif depuis le IIIe siècle jusqu'au XIXe siècle, les institutions administratives de la royauté et de la Révolution, les chefs-lieux du massif depuis l'antiquité jusqu'à nos jours.

Exploitation économique du massif. — L'agriculture et l'élevage, l'industrie, les voies et moyens de communication, le commerce, sont successivement passés en revue.

La civilisation dans le massif. — Les mœurs et les coutumes, les croyances et les idées, les idiomes vulgaires du massif, les arts, les sciences et les lettres jusqu'à la fin du XVe siècle, l'état moral des populations, le progrès social, les événements, les hommes, les personnes, la place du massif dans l'histoire générale de la France, attirent ensuite longuement et justement l'attention.

Tel est le canevas de cet ouvrage, le premier, en France, qui, sur un si vaste espace, associe d'une manière étroite la géographie et l'histoire, en faisant de la géographie la base même de l'histoire. Tentative laborieuse et heureuse s'il en fut, et qui doit être signalée par nous avec d'autant plus d'empressement, que, partant d'un ancien élève de l'Ecole des chartes, elle est d'un bon exemple, qui trouvera des imitateurs, même parmi les « Chartistes », c'est-à-dire parmi ceux qui traitent l'histoire de la façon la plus sérieuse, et qui, en faisant à la géographie sa part, sa grande part, la rendront encore plus sérieuse et plus probante.

LUDOVIC DRAPEYRON.

L'Afrique équatoriale, climatologie, nosographie, hygiène, par le Dr A. POSKIN, Bruxelles, Société belge de librairie, Paris, Félix Alcan, 1898. — M. le Dr A. Poskin, qui, entre autres titres scientifiques considérables, a été médecin de la Compagnie du chemin de fer du Congo (Matadi-Léopoldville), publie, avec une carte du bassin du Congo et de nombreux diagrammes et figures, ce traité si compétent sur le climat et l'hygiène de l'Afrique équatoriale. Sous l'Equateur, nous dit-il, le rôle du médecin et de l'hygiéniste devrait être prépondérant. Aucun établissement, aucune station ne devrait être établie sans

Digitized by Google

son avis raisonné et longuement motivé; aucun émigrant ne devrait être accepté sans avoir subi victorieusement les épreuves d'une enquête minutieuse et sévèrement contrôlée. A ces conditions, on peut espérer que l'Européen pourra, non s'acclimater, ce qui est une utopie, mais s'établir avec l'objectif très sûr et très réalisable d'une exploitation en règle des richesses naturelles des contrées de « l'Afrique équatoriale, en gardant sa santé à peu près intacte ». Au sens médical du mot, la climatologie comprend à la fois l'étude *de l'air, des eaux et des lieux*, ainsi que de ses applications à l'hygiène et à la pathologie. Ainsi l'avait comprise, dans son fameux traité Περὶ ἀέρων, ὑδάτων, τόπων, Hippocrate, et c'est de cette manière que le Dr Poskin la comprend. De là, ses chapitres sur l'aspect et la nature du sol, sur la météorologie, sur la nosologie, sur les maladies locales, sur l'hygiène tropicale, etc. Tout est examiné en détail. On comprend que nous ne suivions pas M. Poskin dans cette analyse si consciencieuse des maladies contre lesquelles doit se mettre en garde l'explorateur et l'habitant européens. Mais nous pouvons, nous devons recommander un tel livre à tous les émigrants dans ce pays.

LUDOVIC DRAPEYRON.

EDMOND DOUTTÉ, professeur à la médersa de Tlemcen : *Bulletin bibliographique de l'Islam Maghribin*, 1897. — 1er semestre 1898 (extrait du *Bulletin de la Société de géographie d'Oran*), Oran, 1899, 100 pages. — Très complet et très intéressant en ce qui regarde les études musulmanes proprement dites, l'ouvrage de M. Doutté présente un intérêt tout particulièrement géographique, bien que l'auteur ait affecté de ne point pénétrer sur ce terrain et de renvoyer les géographes à l'excellente revue bibliographique de M. Augustin Bernard (*Bull. Soc. géogr. algér.*, 3e année, 1898, 1er sem.). Je signale donc le travail de M. Doutté à tous ceux qui s'intéressent à la vie des habitants du Maghreb. Avec des appréciations très précises et très fines, M. Doutté énumère les travaux parus en 1897 et dans le premier semestre de 1898; les derniers chapitres réunissent les ouvrages concernant : le *Folk-lore*, la sociologie (mœurs, coutumes et institutions), les questions indigènes, etc. — Un long séjour en Algérie, l'exercice de fonctions qui le rapprochaient des indigènes, des études générales et spécialement orientales très activement poussées, son rôle actuel de professeur à la médersa de Tlemcen, ont préparé M. Doutté à l'étude des questions maghribines, et la revue bibliographique, qu'il doit poursuivre chaque année dans le *Bulletin* de la Société d'Oran, sera la bienvenue auprès de tous les travailleurs.

GAUDEFROY-DEMOMBYNES.

Vie de Mahomet d'après la tradition, par E. LAMAIRESSE et GASTON DUJARRIC, Paris, J. Maisonneuve, 1897-1898, 2 vol. in-8. — Une connaissance plus approfondie de l'islamisme est devenue aujourd'hui indispensable à tous ceux qui à des titres divers, fonctionnaires, économistes, colons, explorateurs, s'occupent d'une façon spéciale de nos colonies d'Afrique. La France s'est taillé dans le continent noir un empire considérable et parmi les religions qui y sont pratiquées, l'islamisme occupe la place prépondérante. Grâce à une propagande active, cette croyance a fait d'incessants progrès dans les régions

Digitized by Google

livrées encore à l'idolâtrie. Nous ne pouvons donc pas nous désintéresser de l'étude de l'islamisme et puisque nous sommes en contact forcé avec le monde musulman, nous devons nous efforcer de le mieux connaître, chercher à en comprendre les idées et les aspirations et avoir en vue autant que possible de rapprocher et de concilier la société musulmane et la nôtre. C'est dans cet esprit qu'un comité a étudié, il y a quelques années, un projet tendant à édifier une mosquée à Paris. C'est aussi en obéissant aux mêmes préoccupations que M. Dujarric, l'un des deux auteurs de la *Vie de Mahomet*, a fondé la *Revue de l'Islam* dans le but de défendre en Europe les intérêts musulmans et d'expliquer le vrai sens de l'islamisme.

L'ouvrage sur Mahomet que M. Gaston Dujarric a publié en collaboration avec M. Lamairesse (décédé en 1898) est précisément de ceux qui peuvent nous révéler beaucoup de notions utiles sur les origines et le génie de l'islamisme, puisqu'il nous retrace, dans ses détails les plus originaux et les moins connus, la vie du fondateur de cette religion. L'existence du Prophète appartient à la fois à la légende et à l'histoire. D'autres ont écrit sa vie à l'aide des lumières de la critique historique et d'après les seuls témoignages dignes de foi. MM. Lamairesse et Dujarric n'ont pas fait une œuvre de cette nature. Ils ont raconté la vie de Mahomet d'après la légende populaire telle que l'ont transmise ses survivants et les croyants de quelques générations après lui. On n'y voit donc pas Mahomet tel que nous nous le figurons souvent, mais tel qu'il était aux yeux des Arabes autrefois, et tel que les musulmans le voient encore aujourd'hui. Les auteurs ont eu le soin seulement de faire ressortir par des notes ou des commentaires ce qui est réellement ou vraisemblablement acquis à l'histoire. Ce procédé est tout à fait propre à nous renseigner d'une façon précise sur les traditions et les croyances des musulmans, et c'est là ce que nous avons le plus d'intérêt à connaître.

MM. Lamairesse et Dujarric ne se sont pas trompés en croyant qu'ils avaient fait œuvre utile, et ils ont eu grandement raison de dire que « l'avenir colonial de la France en Afrique et peut-être, par suite, sa puissance continentale future dépendent, dans une large mesure, de la manière dont elle saura gouverner ses sujets mahométans, des sentiments qu'elle saura leur inspirer ».

GUSTAVE REGELSPERGER.

REVUES ALLEMANDES

Mittheilungen der K. K. Geographischen Gesellschaft in Wien, 1898, XII.

Pour clore les *Mittheilungen* de 1898, la Société impériale et royale de Géographie de Vienne, à l'occasion du jubilé de S. M. l'empereur d'Autriche, a fait rédiger un aperçu de l'activité géographique en Autriche pendant les années 1848-1898. Ce volumineux travail (317 pages), œuvre de collaborateurs tels que MM. Umlauft, von Haardt, Ed. Richter, K. Diener, Blumentritt,

Digitized by Google

Paulitschke, von Lendenfeld, etc., forme le 12e fascicule du 41e volume des *Mittheilungen*. A partir de 1899, cette publication qui a conquis un rang si honorable parmi les revues géographiques, va être modifiée et dédoublée. Les *Mittheilungen* n'enregistreront plus que les actes de la Société, les nouvelles, les comptes rendus bibliographiques, les communications de courtes dimensions. Des *Abhandlungen*, à intervalles facultatifs, comprendront des travaux plus étendus. Sous la rédaction autorisée du Dr A. von Böhm, on est en droit de penser que cette transformation ne pourra qu'être profitable.

P. Camena d'Almeida.

Petermann's Mitteilungen, 1899, IV.

P. Langhans. *Die deutsch-tschechische Sprachgrenze in Nord-Böhmen* (avec carte au 500,000e). — M. P. Langhans continue, par cette étude, la série de ses cartes si minutieuses; ses dénombrements vont jusqu'aux plus minimes détails, mais nous cherchons vainement ce que nous appelons une critique des sources, l'auteur paraissant adopter le plus souvent les chiffres du recensement autrichien de 1890. La limite des langues en Bohême révèle quelques faits intéressants : ainsi, le village de *Neu-Passigkau* (447 Tchèques) forme le point le plus avancé vers l'ouest de la langue tchèque, et des langues slaves en général; le long de la frontière bavaroise, les domaines de langue allemande du nord et du sud-ouest de la Bohême ne communiquent plus que par une bande de terrain de 1,100 mètres de largeur, et les Tchèques travaillent activement à intercepter cette liaison précaire.

A. Gaedertz. *Un voyage de reconnaissance dans la province de Chantoung* (suite). — En poursuivant son voyage, M. Gaedertz visita *Tchou-tsun*, le massif de Tchang-peï-chan (600 mètres), et *Tsinan-fou*, la capitale du Chan-toung. Tchou-tsun, avec 50,000 habitants environ, est la ville la plus commerçante de la province, et l'industrie de la soie y est florissante. Tsinan-fou, près du Hoang-ho, compte de 300,000 à 350,000 habitants; de là part le canal Hsiaou-hsing-ho, qui va au golfe de Pétchili, et sur lequel la batellerie est très active, bien que le canal soit gelé quatre mois par an. *Tchi-fou* est le port ouvert aux étrangers par lequel arrivent des marchandises européennes, qu'on amène à la capitale par voie d'eau et ensuite par roulage; l'importance de ce dernier mode de transport est telle, que, quand des pluies de quelques jours détrempent les chemins, le prix des vivres hausse immédiatement à Tsinan-fou. Le Hoang-ho, comme l'on sait, a plus d'une fois cruellement dévasté la contrée par ses crues et ses changements de lit; aussi la surveillance des digues est-elle un service d'Etat, et leur entretien se poursuit-il sans cesse. L'on a détourné du Hoang-ho inférieur les rivières tributaires, afin d'éviter les confluents, et par suite les solutions de continuité des digues; c'est ainsi qu'est né et qu'est alimenté le canal Hsiaou-hsing-ho, creusé il y a une dizaine d'années.

P. Camena d'Almeida.

Digitized by Google

REVUES ANGLAISES

The Geographical Journal, 1899, V.

TH. HOLDICH. *Usage de la géographie pratique illustrée par de récentes opérations de frontières.* — Le colonel Holdich rappelle par quelques exemples combien le manque de notions géographiques précises, le manque de bonnes cartes, l'ambiguïté des termes, les erreurs de nomenclature, rendent difficile l'établissement de frontières satisfaisantes et gênent les travaux des commissions de délimitation.

TH. THORODDSEN. *Explorations en Islande, de* 1881 *à* 1898 (fin). — Les plaines sont rares en Islande; on les trouve surtout dans le sud et le sud-est, le long de la côte, formées par les détritus qu'apportent les cours d'eau descendus de glaciers; mais les eaux froides qui imbibent le sol s'opposent à toute végétation, quelques oasis exceptées. Les matériaux de transport finissent sur une côte au dessin monotone, sans abris, ils ont comblé les fjords, et la mer avoisinante, peu profonde, est très dangereuse pour les navires aux approches du rivage.

L'Islande possède de nombreux lacs, mais la plupart sont peu étendus. Ils sont soit d'origine glaciaire, soit d'origine volcanique; plusieurs ont été formés par obstruction en deçà de larges moraines. Quant aux rivières, plusieurs sont très étendues, ce qui s'explique par l'humidité du climat et le grand nombre des glaciers. Les Islandais savent très bien faire la différence entre l' « eau de montagne », c'est-à-dire l'eau de source, et le « jökel » ou « eau de glacier », cette dernière laiteuse ou trouble. Les glaciers occupent une surface de 5,170 milles carrés; comme c'est le sud-est de l'île qui est le plus arrosé, c'est là aussi que se trouve le plus grand glacier, le *Vatnajökull;* avec une étendue totale de glaciers qui l'emporte de beaucoup sur les Alpes tout entières (5,170 milles carrés contre 1,160), l'Islande serait un excellent terrain pour qui voudrait étudier l'état de nos contrées à la fin de l'époque glaciaire. Les glaciers islandais sont parfois bouleversés par des éruptions, lorsque se réveille l'activité d'un volcan endormi sous eux; alors survient un phénomène particulier à l'île, le *jökulhlaup :* du volcan descendent des flots d'eau trouble avec de vastes débris de glace à leur surface; lors d'une éruption du Katla en 1721, il y eut de ces blocs de glace qui s'arrêtèrent à trois milles et demi de la côte, touchant le fond par 420 à 500 pieds de profondeur. Dans d'autres manifestations, l'activité volcanique de l'Islande n'est pas moins intense : lors de l'éruption de l'Askja, le 29 mars 1875, des cendres arrivèrent en vingt et une heures jusqu'à Stockholm. Les tremblements de terre sont aussi un fléau très commun en Islande, et ils ont causé de grandes modifications dans le jaillissement et la température des sources chaudes. Avec cet article a paru une carte d'Islande, à l'échelle du millionième.

A. P. BRIGHAM. *La porte orientale des États-Unis.* — Il s'agit ici de la vallée de l'Hudson et de son affluent le Mohawk, par où l'on franchit, sans

Digitized by Google

s'élever à plus de 445 pieds, l'intervalle de l'Atlantique aux grands lacs et aux plaines du Centre. Nulle part ailleurs la grande barrière qui isole la plaine côtière du reste du pays ne se laisse aussi aisément traverser. New-York avait ainsi un sérieux avantage sur Philadelphie et Baltimore. L'importance de ce passage est attestée aujourd'hui par les voies de communication qui l'empruntent : le canal de l'Erié (1825) et deux lignes ferrées comprenant six voies parallèles. Les villes se sont alignées le long de ce couloir : Rome (15,000 habitants), Utica (60,000), Amsterdam (20,000), Schenectady (25,000), Cohoes, etc., et le va-et-vient y est incessant.

P. CAMENA D'ALMEIDA.

REVUES ITALIENNES

Rivista Geografica Italiana, Mai 1899.

Dans son introduction à un cours libre d'histoire des colonies, le prof. J. RICCHIERI, de l'Université de Palerme, examine la signification du mot *colonisation* chez les divers auteurs (Dubois, José del Perojo, Leroy-Beaulieu, Seeley, Bordier, Careri, Catellani, Brunialti, Camperio).

Le prof. OLINTO MARINELLI donne une relation sur le déplacement de l'embouchure de Simeto. Ce fleuve qui se jette dans la mer près de la ville de Catane a subi de 1867 à 1897 un déplacement vers le midi d'environ 1 kilomètre, son embouchure s'élargissant jusqu'à former un estuaire.

Le prof. J. L. BERTOLINI note, à propos de l'écrit de Mlle Bittanti, que le passage de Pline : « haud ignaro quosetam Alpium vertices longo tractu nec breviore quinquaginta millibus passuum assurgere » (l. II, c. 65) ne peut signifier que les Alpes s'élèvent verticalement de 50 milles; mais plutôt qu'elles vont montant de la base au sommet le long d'une ligne de 50 milles de longueur.

J. LUD. BERTOLINI.

BIBLIOGRAPHIE ANGLAISE

Extrême-Orient.

Brown men and women or the South sea Islands in 1895-1896, par EDWARD REEVE. — L'auteur donne ses impressions personnelles de Fidji, Tonga et Samoa, en dénonçant les missionnaires qui auraient rendu les sauvages de faux sauvages, malades et malheureux par leurs dogmes et leur puritanisme. L'auteur prend fait et cause pour les aborigènes et passe légèrement sur l'anthropophagie. Il y a du vrai cependant, et la civilisation des races indigènes est un problème qui n'a pas été résolu humainement par les colons, surtout par les races parlant anglais. L'exemple des Maories en Nouvelle-

Digitized by Google

Zélande, des Indiens de l'Amérique du Nord, est là pour appuyer les théories de l'auteur, tout en écartant ses exagérations.

Camp and Tramps in Malaya, par AMBROSE B. RATHBONE. — Voyage accidenté et animé : description des mœurs malaisiennes, avec aperçus des bonnes qualités de cette race orientale.

Yesterday in the Philippines, par JOSEPH EARLE STEVENS. — L'auteur nous dépeint à traits vifs et imagés la population des Philippines, leurs goûts pour la musique, leurs maîtres espagnols, l'état du commerce américain qui n'est pas important.

The Philippine islands and their People, par DEAN C. WORCESTER, assistant professor of Zoology University Michigan. — Voici un livre intéressant sur les îles Philippines. L'auteur est Américain, et on peut s'attendre à une dénonciation du gouvernement espagnol. A nos lecteurs à apprécier cette partie rébarbative et peut-être exagérée. Nous aimons mieux le récit du voyage, les aventures parmi les races indigènes, qui paraissent être d'origine malaise, pratiquant le sortilège pour juger; des épreuves à l'eau; fuyant le contact avec les blancs; abandonnant leurs malades, système d'isolation primitive; changeant de nom si les malades meurent; ou revenant habiter avec eux s'ils sont en convalescence.

L'auteur ne néglige pas les *mestizos*, dont il parle en termes fort élogieux, et qui paraissent être de braves gens. Aux Yankees à résoudre le double problème de vivre dans ce climat malsain et de gouverner, ou à laisser gouverner les *Filipinos* eux-mêmes.

Malay Sketches, par F.-A. SWETTENHAM. — Ouvrage ethnologique du résident britannique à Pirah : étude de la race malaise, ses mœurs, croyances et superstitions. Ils croient aux esprits familiers qu'ils invoquent contre leurs ennemis. Il paraît qu'ils sont sujets à *l'amok*, manie meurtrière, et la phrase *courir à l'amok* décrit cette vilaine maladie; il y a des *latah* ou mesméristes. Tout ceci, nous croyons, se rattache au système nerveux, à la nourriture, peut-être même à la surexcitation religieuse, choses qui ne sauront être guéries qu'avec l'éducation et la civilisation. Du reste, ils sont très industrieux et aimables.

Through the Buffer state, par SURGEON MAJOR MAC GREGOR. — L'auteur doit être Écossais et même Highlander, d'après son nom assez illustre et historique; il nous raconte les péripéties de son voyage à travers la Birmanie, le Siam et le Cambodge. Maintenant que l'idée de l'État tampon n'existe plus, il est intéressant de lire les appréciations des voyageurs sur les capabilités des régions partagées entre la France et la Grande-Bretagne.

East Coasts Etchings, par HUGH CLIFFORD. — Esquisse de vie et mœurs en Malaisie.

Future Trade in the Far East, par C.-C. WAKEFORD. — En vue du développement du Japon, de la grande voie ferrée transsibérienne et son influence sur le Céleste Empire, circonstances ayant la plus haute importance com-

Digitized by Google

merciale pour les Européens, cet ouvrage a sa place marquée dans la littérature pratique de la géographie et sur les rayons de la bibliothèque de tout commerçant ayant des rapports avec l'Orient.

J.-W. Hay.

VŒUX DU CONGRÈS D'ALGER

1° Le Congrès vote de chaleureuses félicitations à MM. Gouzy et Delaune pour leur patriotique projet de loi, et, confirmant le vœu émis par le Congrès de Lorient, sur la proposition de M. Bouquet de la Grye, émet le vœu : que le Gouvernement prenne telles mesures qu'il jugera convenables pour instituer le méridien maritime et achever le système français des mesures décimales dans le plus bref délai possible.

2° S'inspirant des traditions de justice et de tolérance qui ont toujours favorisé la force d'expansion et l'influence morale de la France dans le monde, émet le vœu :

1° Que les traditions de l'Islam et l'étude des textes soient continuées et soutenues ;

2° Que, conformément au projet élaboré depuis 1849 et renouvelé fréquemment depuis, une mosquée qui serait naturellement un centre religieux de l'Islam, soit construite à Paris, et groupe autour d'elle les 800 musulmans qui y résident.

3° : 1° Qu'il soit créé un train rapide par semaine entre Alger et Tunis, dans l'une et l'autre direction, effectuant, par exemple, les 897 kilomètres de parcours en 24 heures et le même jour;

2° Que les trains entre Alger et le Kroubs, entre le Kroubs et Tunis, soient pourvus d'un wagon-restaurant.

De plus, relativement à l'élevage, le Congrès émet le vœu : que le parcours des 449 kilomètres entre le Kroubs et Tunis s'effectue, pour les wagons de bestiaux, en 24 heures et le même jour.

4° Qu'un courrier quotidien rapide mette en communication Marseille et Alger et qu'il soit complété par des trains de nuit dans la direction d'Oran et de Constantine.

5° Considérant à la fois les intérêts généraux de la Tunisie et l'importance de la position stratégique et navale de Bizerte, remercie M. le Ministre des Affaires étrangères de la réponse qu'il a bien voulu faire au XIX° Congrès et émet à nouveau le vœu qu'une voie ferrée soit construite le plus tôt possible pour rapprocher Bizerte des richesses de l'intérieur, et mettre aussi à sa portée les ressources militaires de l'Algérie.

6° Confirmant la décision du Congrès de Marseille tenu en septembre 1898, émet le vœu : 1° Que les pouvoirs publics et les Chambres de commerce

Digitized by Google

prennent l'initiative de la création de ports francs à Dunkerque, le Havre, Saint-Nazaire, Bordeaux, Marseille et Alger;

2° Que les mêmes pouvoirs en étudient la réalisation immédiate à Alger.

7° Qu'il soit procédé à une enquête en vue de déterminer :

1° L'effectif de la main-d'œuvre indigène en Algérie avec indication du contingent kabyle et du contingent arabe;

2° Les centres qui fournissent cette main-d'œuvre;

3° Les travaux auxquels elle est occupée;

4° Le taux et la nature des salaires, ainsi que les conditions du travail des ouvriers indigènes.

8° Que M. le Ministre des Colonies, d'accord avec son collègue de l'Instruction publique, fasse le nécessaire pour que la chaire des maladies des pays chauds d'Alger soit outillée aussi largement que possible, pour l'étude non seulement théorique, mais aussi clinique et expérimentale des maladies tropicales.

9° Que toutes les colonies françaises d'Afrique soient réunies entre elles par des câbles sous-marins français.

10° : 1° qu'il soit procédé dans le plus bref délai possible à l'occupation de l'arrière-pays algérien et principalement des oasis du Touat; 2° qu'il soit procédé d'urgence au prolongement des lignes de pénétration saharienne, et notamment de celle d'Aïn-Sefra au Touat par Duveyrier, sans préjudice du complet achèvement du réseau algérien et tunisien, tant vers Laghouat que vers la frontière marocaine; 3° que des missions scientifiques soient rapidement organisées en vue d'établir la carte et le nivellement des terrains compris entre l'Atlas et le Niger au nord de Tombouctou; 4° que des études de même nature soient faites au nord du lac Tchad.

11° Que les pouvoirs publics veuillent bien examiner la possibilité d'encourager par tous les moyens à leur disposition les travaux du genre de ceux que MM. Bernard, Lacroix et Mouliéras poursuivent sur le Maroc.

12° Que les documents libyco-berbères, recueillis par M. Flamand, sur les rochers et pierres écrites du Sahara, si curieux pour l'histoire de l'art et si intéressants pour l'étude de l'ethnologie et de la zoologie préhistoriques de de l'Afrique du Nord, soient modelés pour figurer à l'Exposition universelle de 1900.

13° Que le nom du vaillant explorateur Mizon, mort au service de la France, soit donné à une des localités de l'Algérie.

14° Reconnaissant de l'accueil qui a été réservé aux membres du Congrès, exprime ses sincères remerciements à M. le gouverneur général de l'Algérie, à toutes les autorités civiles et militaires, et renouvelle à la Chambre de commerce d'Alger l'assurance de sa gratitude pour l'hospitalité qu'elle lui a si généreusement offerte.

Digitized by Google

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

Le *Boletin de la Sociedad geográfica de Madrid* (octobre-novembre-décembre 1898) a consacré une notable partie de son dernier numéro à la mémoire de son regretté président M. le colonel Coello. C'est le compte rendu de l'assemblée générale du 29 novembre 1898, tenue sous la présidence de M. Frédéric de Botella, en présence de MM. les lieutenants généraux José Coello, frère du défunt, et Marcel de Azcárraga, ancien ministre de la guerre, Roldan y Marin, F. Alameda, lieutenant général, Julián Suárez, général de brigade, Marcelano de Abella, vice-président de la Société, et D. Rafael Torres Campos, secrétaire général. On y trouve : *Esquisse nécrologique de Don Francisco Coello de Portugal y Quesada*, par D. Manuel de Foronda; *Coello ingénieur militaire*, par D. Joaquin de la Llave; l'*Œuvre géographique de Coello*, par D. Rafael Alvarez Sereix; *Coello dans les sociétés géographiques espagnoles*, par D. Rafael Torres Campos.

— Les collections que le baron de Baye a rapportées de sa mission au Caucase ont été inaugurées au musée Guimet le 13 mai 1899.

— Dans la cinquième assemblée générale de 1899, le 16 mai, M. le capitaine Gouraud a traité à la Société de Géographie commerciale, *De la chute de Samory, et de ses conséquences pour l'affermissement de notre domination et le développement économique du Soudan* (avec projections par M. Molteni).

— M. Paul Gaffarel, professeur à la faculté des lettres de l'université de Dijon, vient de publier *Samory* (extrait des *Mémoires de la Société bourguignonne de géographie et d'histoire*, année 1899).

— M. Gabriel Marcel, conservateur adjoint à la Bibliothèque nationale, président de la Commission centrale de la Société de Géographie, a publié à part sa remarquable *Note sur une mission géographique en Suisse*, extraite du Bulletin de cette Société (1er trimestre de 1899); elle est accompagnée du *Globe du musée de Zurich*, de la *Côte des Guyanes, d'après ce globe*, de la *coupe à boire du musée de Zurich*.

— La *Revue militaire rédigée à l'état-major de l'armée* renferme deux parties : l'une, *les Armées étrangères*, qui est parvenue à sa 28e année et à son 55e volume; l'autre, *les Archives historiques*, 1re année, 1er volume, avril 1899 ; cette dernière, particulièrement intéressante, donne, dans ce numéro, l'ordre de bataille de l'armée du Rhin en 1870; on y trouve un spécimen de la carte des chasses, le théâtre de la guerre entre Rhin et Moselle, l'armée de Rhin et Moselle (cantonnements du 21 mars au 29 avril 1796).

— *France-Album*, 51, cité des Fleurs, Paris. — Les 52e et 53e numéros, consacrés l'un à l'arrondissement d'Amiens, l'autre qui a pour objet exclusif Lyon, viennent de paraître et seront, spécialement celui de Lyon, l'objet d'un article de la *Revue*.

— Il nous est parvenu plusieurs spécimens de la *Revue indo-chinoise*, paraissant à Hanoï le lundi de chaque semaine (nos 17 et 18). Ils nous apprennent que cette revue a fait sa « réapparition »; son premier numéro était entièrement consacré au Comité Dupleix. Ce numéro nous a été également adressé.

Digitized by Google

— Nous avons reçu le n° 2 de l'*Expansion française coloniale*, dont le directeur est M. L. Songy; nous signalons entre autres études : *Notre expansion coloniale, coup d'œil rétrospectif*, par M. Pierre d'Ambel.

— Le *Club Alpin français* (section de Provence), dans son bulletin trimestriel (avril 1899) contient « Expériences sur le mirage », par M. Macé de Lépinay. Il annonce une excursion à « Notre-Dame-des-Anges », qui a eu lieu le 11 mai, jour de l'Ascension, avec la vaillante collaboration de MM. J. Bourgogne, E. Porus et J. Delmas.

— Le *Bulletin de la Société des Études coloniales et maritimes* (30 avril 1899), contient : *Paris et Manchester ports de mer*, par M. B. Bouquet de la Grye, de l'Institut, et *Voies de communication de la Boucle du Niger*, par M. Camille Guy, agrégé d'histoire et de géographie, chef du Service géographique et des missions au ministère des colonies.

— *L'isthme de Corinthe et son percement*, tel est le titre de l'ouvrage que vient de faire paraître à Budapest, M. Bela Gerster, ingénieur civil, auteur du projet du canal de Corinthe, ancien agent supérieur et ingénieur en chef de la Compagnie du canal, avec de nombreux plans. M. Gerster a raconté l'histoire du percement de l'isthme de Corinthe, pour le grand public qui s'intéresse à la géographie et à la géographie commerciale.

— Nous avons reçu du ministère italien de l'agriculture, de l'industrie et du commerce : *Statistica della emigrazione italiana avvenuta nel* 1897 *e confronti coll' emigrazione dagli altri stati d'Europa per l'America.*

— *Lo Studio del movimento dei ghiaccai in Italia nel biennio* 1897-1898; ce rapport annuel de M. G. Marinelli, membre de la Commission internationale pour l'étude des glaciers, nous renseigne avec une grande précision sur le mouvement des glaciers dans les Alpes-Maritimes (Extrait de la *Revue géographique italienne*).

— M. le Dr Giuseppe Bruzzo, professeur à l'Institut technique de Bologne, est auteur d'un intéressant et important travail : *Il porto di Ancona* (Bologne, Zanichelli, 1898).

— Des mémoires du Troisième Congrès italien de géographie, M. Giovanni di Agostini a tiré son travail *Sullo stato attuale degli studi batometrici dei laghi italiani coll' aggiunta di un saggio per una bibliografia limnologica italiana.* Du bulletin de la Société géographique italienne est extrait : *Il lago di Canterno* (*Sub-apennino romano*) et *Il lago del Matese* (*Provincia di Caserta*, 1899).

— On annonce, à l'exposition prochaine de Poitiers, l'arrivée d'un village noir composé de 100 indigènes qui se livreront aux divers travaux de nos colonies africaines. Ce village occupe une superficie de 3,000 mètres carrés.

— Un excellent répertoire du *Journal officiel de la République française*, paraissant tous les mois entre le 10 et le 15, et rédigé par M. G. Pétrovitch, doit être signalé à nos lecteurs : la géographie et, en particulier, notre *Revue* n'y sont pas oubliées; 35, rue Saint-Marc.

Le Directeur-Gérant : L. DRAPEYRON.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME QUARANTE-QUATRIÈME

JANVIER — JUIN 1899

Livraison de Janvier.

Pages

L'empereur de Chine, son conseiller Kang Yu-weï et l'impératrice douairière Tze-hsi. Le coup d'Etat à Pékin (21-22 septembre 1898), par M. Fauvel..... 1
Les droits de la France au Siam, par le lieutenant d'infanterie de marine P. Ibos..... 11
Les phénomènes d'érosion (*suite*). L'érosion glaciaire, par M. J. Girard..... 24
Les Baléares, par Mme de Harrasowsky..... 32
Salies-de-Béarn, par M. M. Schwab..... 46
Le Mouvement géographique, par M. G. Regelsperger..... 53
Les Iles Cayman, par l'hon. Parsons, traduit par M. A.-L. Pinart..... 64
Correspondance et comptes rendus critiques des Sociétés de géographie et des publications récentes..... 68
Nouvelles géographiques..... 78

GRAVURES

Vestiges glaciaires sur le bord de la mer, à Vauville, près du cap de la Hogue.
Salies-de-Béarn. — Le Saleys. — Rue du Pontmayou. — Le Pène de Mu.

Livraison de Février.

Les droits de la France au Siam (*suite*), par M. le lieutenant d'infanterie de marine P. Ibos..... 81
Les phénomènes d'érosion (*suite*). L'érosion fluviale, par M. J. Girard..... 96
Le Mouvement géographique, par M. G. Regelsperger..... 109
Le chemin de fer de Bizerte au Kef et à la vallée du Sarrath, par M. E. Vassel. 122
Voyage en Orient de S. A. I. le Césarewich (S. M. Nicolas II). Tome II, par le prince E.-E. Oukhtomsky..... 135
Pour la France, par M. P. Foncin..... 142
Correspondance et comptes rendus critiques des Sociétés de géographie et des publications récentes..... 145
Nouvelles géographiques..... 159

GRAVURES

Palais de Tiroumal (Inde). — La montagne d'Or (Indo-Chine). — Le vice-roi de Canton (Chine).

Livraison de Mars.

Notice biographique sur Christian Garnier (1872-1898), membre de la Société de Topographie de France et collaborateur de la *Revue de Géographie*, lauréat de l'Institut; lue dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, le 29 janvier 1899, par M. L. Drapeyron..... 161
Les phénomènes d'érosion (*fin*). Erosion marine, par M. J. Girard..... 192
Le Mouvement géographique, par M. G. Regelsperger..... 204
A Mme Félix Faure..... 217
Vieux terriers, vieux cadastres, par M. E. Fauvel..... 218
Correspondance et comptes rendus critiques des Sociétés de géographie et des publications récentes..... 226
Nouvelles géographiques..... 239

GRAVURES

Portrait de Christian Garnier, à 21 ans, avant sa maladie (1893). — Villa Ch. Garnier, à Bordighera (Italie).
Eboulements des falaises de la Manche. Environs du Tréport. — Fascinages pour protéger la pointe du Bourdel contre l'érosion.

Digitized by Google

Livraison d'Avril.

Pages.

Au sud de la chaîne du Caucase. Souvenirs d'une mission, par M. le baron de Baye 241
Les droits de la France au Siam (*suite*), par M. le lieutenant d'infanterie de marine P. Ibos 276
Feuillets du journal d'un flâneur en Amérique, par M. G. N. Tricoche 286
Le Mouvement géographique, par M. G. Regelsperger 292
Un missionnaire hollandais et sa famille au Tibet, par M. F. Grenard 302
Correspondance et comptes rendus critiques des Sociétés de géographie et des publications récentes 307
Nouvelles géographiques 318

GRAVURES

Ruines sur la route de Tiflis à Télaf, ancienne forteresse (Kakhétie). — Monastère de Chouamti. — La forteresse de Télaf. — Pèlerinage d'Alaverdy, un campement. — Monseigneur Flavian, exarque en Géorgie. — Géorgien portant un mouton destiné à être sacrifié. — Groupe de Kistines. — Groupes de Touchines. — Femme pchave. — Un lutteur géorgien. — Combat entre un Géorgien et un Tatare. — La police. — Groupe de femmes tatares. — Jeune fille tatare. — Géorgiennes prenant leur repas. — Le monastère arménien Sévangué, sur le lac Gok-Tcha. — Erivan, mosquée Ghéu (2). — Au bazar d'Erivan, Tatares et Arméniennes. — Tatares prenant le thé. — Mosquée de la forteresse. — Fabrique de poteries. — Palais des Sardares, salle des glaces. — Vue du jardin des Sardares et de l'Ararat. — Monastère d'Etchmiadzin. — Un campement de Kurdes. — Kurdes venant d'Ayridja et allant hiverner au pied de l'Ararat (2). — Fille kurde. — Kurdes de la secte des Yésides, adorateurs du diable.

Livraison de Mai.

Un coin de Provence, par M. P. Gaffarel 321
Au sud de la chaîne du Caucase. Souvenirs d'une mission (*suite et fin*), par M. le baron de Baye 340
Les droits de la France au Siam (*suite*), par M. le lieutenant d'infanterie de marine P. Ibos 359
Alboran, par Mme de Harrasowsky 370
Feuillets du journal d'un flâneur en Amérique (*suite*), par M. G. N. Tricoche 374
Le Mouvement géographique, par M. Regelsperger 380
Correspondance et comptes rendus critiques des Sociétés de géographie et des publications récentes 391
Nouvelles géographiques 399

GRAVURES

Gori : Ruines de la forteresse de Gori. — Le général prince Amilakvari. — Forteresse, porte de style persan. — Ancienne maison. — Coiffure de mariage. — Église de Sion, près Atheni. — Ouplis-Tsikhé, ville souterraine (2). — Vases remplis d'offrandes. — Porte principale de l'église d'Ourbnissi. — Passage de la Liakva. — Eglise de Samthavis où sont enterrés les princes Amilakvari. — Tchalla : Château du prince Amilakvari. — Un mestviré. — Le mestviré gonflant son instrument. — Mestviré chantant.

Livraison de Juin.

Les Etats-Unis d'Amérique et leur extension en 1899, conséquences politiques de la guerre franco-américaine, par M. P. Barré 401
Etude sur la province de Constantine, par M. le commandant A. Monségur 415
Feuillets du journal d'un flâneur en Amérique (*fin*), par M. G. N. Tricoche 438
Ustica, par Mme de Harrasowsky 445
En Algérie, par M. J. Corcelle 450
Le Mouvement géographique, par M. G. Regelsperger 458
Correspondance et comptes rendus critiques des Sociétés de géographie et des publications récentes 469
Nouvelles géographiques 481

CARTES ET GRAVURES

La province de Constantine. — Partie sud de la province de Constantine. — Constantine.
Château Frontenac (Québec).

5606. — L.-Impr. réunies, B, rue Saint-Benoît, 7. — MOTTEROZ, directeur.

Digitized by Google

REVUE

DE

GÉOGRAPHIE

DIRIGÉE PAR

M. LUDOVIC DRAPEYRON

La géographie, bien comprise, centralisera, au profit des sciences politiques, toutes les connaissances humaines.
(CONGRÈS GÉOGRAPHIQUE DE PARIS, 4 août 1875.

VINGT-TROISIÈME ANNÉE

Première livraison. — Juillet 1899

SOMMAIRE

Les Colonies françaises. L'Exposition universelle de l'an 1900 à Paris et la *Revue de Géographie*.
L. DRAPEYRON : La fin de l'empire colonial espagnol.
BARON DE BAYE : Au nord de la chaîne du Caucase. Souvenirs d'une mission.
J. CORCELLE : En Algérie (*suite*).
A. MONSÉGUR (le commandant) : Étude sur la province de Constantine (*suite*).
G. REGELSPERGER : Le Mouvement géographique.
P. CAMENA D'ALMEIDA : La nouvelle répartition de l'armée allemande, d'après deux publications récentes.
M.-A. LEBLOND : Mahé de La Bourdonnais.
Correspondance et comptes rendus critiques des Sociétés de géographie et des publications récentes.
Nouvelles géographiques.

GRAVURES

Le prince Soultan-Salate-Guirey entouré de sa famille. — Dolmen, à Maria-Rotcha, près Guélendjik. — Dolmen, environs d'Ilskaïa. — Préparation des feuilles de tabac près Ilskaïa. — Khevsoures de l'aoul d'Okherkhevi (3). — Khevsoures montrant leurs anneaux de pouce. — Pendant d'oreille en argent et bague de pouce en fer. — Khevsoures revêtus de leurs armures. — Maireme ossète, près l'aoul Rékom (2). — Danse ossète « cymdé », aoul Beslane. — Aoul ingouche Dallakova. — Moulla et sa suite, aoul Batachevo.

PARIS
INSTITUT GÉOGRAPHIQUE DE PARIS
CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Nos lecteurs, dont l'abonnement vient d'expirer, qui n'auront fait parvenir aucun avis dans le courant de juillet, seront considérés comme continuant leur souscription et recevront une quittance qui leur sera présentée, soit par le porteur à Paris, soit par l'intermédiaire de la poste dans les départements. Les abonnés de l'étranger sont priés d'envoyer le montant de leur abonnement en mandat-poste.

Digitized by Google

LA

REVUE DE GÉOGRAPHIE

(1877-1899)

La *Revue de Géographie* a réalisé tout ce qu'elle avait promis dans sa première livraison : « Elle ne saurait, disions-nous, faire double emploi. C'est le premier recueil qui met en présence les sciences naturelles et les sciences politiques et invite celles-là à donner à celles-ci une impulsion salutaire et irrésistible. La pensée qui a présidé à sa fondation permet l'unité dans la variété. Ou nous nous trompons fort, ou il y aura là un organisme vivant. » L'œuvre de la *Revue de Géographie* a été retracée par les hommes les plus compétents et les plus autorisés à la Sorbonne et à l'Institut, en ce qui concerne la constitution, l'enseignement et les applications de la science géographique. On se pénètre de plus en plus de la justesse de cette parole, prononcée ici même : « La terre appartiendra à qui la connaîtra le mieux. » La *Revue de Géographie* a donc travaillé utilement pour la France et pour la science. Les quarante-quatre volumes qu'elle a déjà publiés seront consultés longtemps avec fruit. Ils constituent un monument unique en France, moins par son étendue que par l'infinie variété de ses études et la nouveauté comme la sûreté de ses aperçus. Les méthodes qui y sont exposées prévalent enfin partout et l'on proclame que la géographie doit être l'un des fondements, le premier peut-être, de l'éducation nationale. Une seconde table générale des matières (1884-1894) en rend le maniement commode. Le prix de la collection complète est de 550 francs. Celui de chacune des livraisons, avec les cartes qu'elle renferme, est de 3 francs.

Librairie CH. DELAGRAVE, éditeur, 15, rue Soufflot, Paris.

LA REVUE DE GÉOGRAPHIE

Paraît tous les mois, par livraisons de 5 à 6 feuilles grand in-8 raisin, format de nos grandes revues littéraires, et forme, à la fin de l'année, deux beaux volumes d'environ 500 pages chacun, imprimés sur beau papier en caractères neufs.

Nous donnons régulièrement des cartes exécutées avec soin. Le prix de l'abonnement est de 25 fr. par an pour Paris; de 28 fr. pour les départements et les pays faisant partie de l'Union générale des postes. — Pour les autres pays, les frais de poste en sus.

Prix d'un numéro séparé : 3 fr.

Pour les abonnements, s'adresser à M. CHARLES DELAGRAVE, éditeur de la *Revue de Géographie*. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé *franco* à M. L. Drapeyron, 55, rue Claude-Bernard, ancienne rue des Feuillantines.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires seront envoyés au bureau de la *Revue*.

Les annonces de librairie sont reçues 15, rue Soufflot.

Digitized by Google

REVUE

DE

GÉOGRAPHIE

Digitized by Google

5681. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Saint-Benoît, 7. — MOTTEROZ, directeur.

Digitized by Google

REVUE
DE
GÉOGRAPHIE

DIRIGÉE PAR

M. LUDOVIC DRAPEYRON

La géographie, bien comprise, centralisera, au profit des sciences politiques, toutes les connaissances humaines.
(CONGRÈS GÉOGRAPHIQUE DE PARIS, 4 août 1875.)

VINGT-TROISIÈME ANNÉE

TOME XLV

Juillet — Décembre 1899

PARIS
INSTITUT GÉOGRAPHIQUE DE PARIS
CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES COLONIES FRANÇAISES

L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE L'AN 1900 A PARIS ET LA *REVUE DE GÉOGRAPHIE*

Le 31 mai 1899, dans la fête annuelle de la *Revue de Géographie*, à laquelle ont assisté MM. Emile Levasseur, de l'Institut, le prince d'Arenberg, président de la Compagnie du Canal de Suez, Charles-Roux, commissaire général à l'Exposition universelle pour les Colonies françaises, Guimet, le créateur et l'administrateur de l'incomparable musée qui porte son nom, Georges Pallain, gouverneur de la Banque de France, Charles Delagrave, Ernest Séligmann, Dol-Lair, Paul-Ernest Picard, Félix Liouville, etc., on a beaucoup parlé des colonies françaises.

On les a comparées tout d'abord pour leur population et pour leur étendue avec les colonies des autres grandes nations de l'Europe. On ne pouvait être mieux renseigné, car M. Levasseur venait de publier à ce sujet une étude très précise. On en a déduit naturellement les déserts de sables ou de glaces.

Les territoires qu'embrassent la Grande-Bretagne et l'Irlande, y compris elles-mêmes, ont une superficie de 29 millions de kilomètres carrés et une population de 380 millions d'âmes.

La Russie étend sa domination sur une surface moins vaste et beaucoup moins peuplée ; elle est encore immense néanmoins, 20 millions de kilomètres carrés, et habitée, la Russie d'Europe comprise, par 129 millions d'individus.

La France vient au troisième rang : elle a un total de 4 millions et demi de kilomètres carrés, et en comptant la population de la métropole, elle possède 72 millions d'habitants, dont environ 33 millions d'habitants coloniaux.

La Hollande, dont les colonies sont si prospères, a 2 millions de kilomètres carrés et 31 millions d'âmes.

L'Espagne, avant sa fatale guerre de l'an dernier, atteignait

Digitized by Google

encore 1 million de kilomètres carrés et comptait un total de 25 millions d'habitants; mais on n'en trouve plus que quelques débris dans les parages africains.

Le Portugal possède approximativement un territoire de 2 millions de kilomètres carrés avec une population de 10 millions d'âmes.

L'Empire allemand atteint avec la métropole 3 millions de kilomètres carrés et 55 millions d'habitants.

La Belgique, avec l'État indépendant du Congo, compte 2 millions de kilomètres carrés et 14 millions d'habitants.

Enfin le Danemark, avec ses établissements des îles Féroé, de l'Islande et du Groënland, possède un territoire de 230,000 kilomètres carrés et 2,100,000 habitants.

Ne parlons aujourd'hui que de la France. En 1877, lorsque la *Revue* a été fondée, notre empire colonial, si on excepte l'Algérie et la Basse-Cochinchine, ne comptait guère que des débris.

Quinze ans après, en 1893, dans notre article : *D'où venons-nous et où allons-nous au point de vue colonial?* nous nous exprimions ainsi :

« Si la *Revue de Géographie* n'a pas conduit à son gré les événements coloniaux, elle les a prévus, parfois préparés, toujours constatés, indiqués et éclairés. Mais il y a encore mieux à faire. Il faut désormais que l'action soit, autant que possible, précédée de l'étude, et du choix, que suggère l'étude. »

Et nous spécifiions les *desiderata :*

1° Ministère spécial des colonies; 2° relations de ce ministère avec celui de la Marine et avec celui du Commerce; 3° administration coloniale; suivant les cas : le gouvernement direct de la métropole, avec régime plus ou moins constitutionnel; 4° protectorat de genres divers; 5° exploitation et administration par des Compagnies de commerce; 6° armée coloniale; 7° école de géographie, destinée à être en même temps une école de voyages et une école coloniale; 8° politique coloniale et politique extérieure en vue de la colonisation; 9° éducation nationale en vue de la colonisation.

Les différents points de ce programme ont été discutés avec éclat. Un seul a été résolu, qui permettra de résoudre tous les autres : l'institution, en 1894, d'un ministère des Colonies, dont on peut dire désormais : *mens agitat molem.*

Digitized by Google

Et ce qui prouve que l'on va bientôt passer à une sérieuse organisation coloniale, ce sont les progrès matériels qu'a faits depuis lors notre empire colonial.

Tout d'abord, cet Empire, en s'imposant des limites, en faisant même parfois des sacrifices douloureux, s'est mis à l'abri de nouveaux conflits qui auraient pu le remettre en question. Les conventions franco-anglaises du 14 juin 1898 et du 21 mars 1899 nous permettent de nous mouvoir librement dans d'immenses contrées : l'Algérie, le Sénégal et le Congo se rencontrent, pour ainsi dire, à Tombouctou. C'est la plus vaste domination, tout d'un tenant, qui ait jamais surgi en Afrique. Si nous n'avons pas les bouches du Niger, nous possédons la plus grande partie de son cours. Si le Nil ne nous appartient, en propre, en aucune section de sa vallée, il nous est ouvert comme voie internationale.

Dans le mois de septembre 1898, si critique pourtant, nous avons terminé une lutte qui semblait s'éterniser. La prise de Samory a mis fin à nos grandes guerres africaines : Abd-el-Kader, El-Hadj-Omar, Ahmadou, Behanzin et Samory! Nous ne voyons plus guère que Rabat qui puisse nous inquiéter encore et exercer la valeur française.

La France a enfin revu ses héros. D'abord le capitaine Gouraud, qui a pris Samory; puis le général Galliéni, qui nous est revenu de la grande île africaine, précédé de son magistral *Rapport d'ensemble sur la pacification, l'organisation et la colonisation de Madagascar*. Avec quel orgueil et quelle joie la nation — nous ne disons plus seulement les géographes — a retrouvé le commandant Marchand et ses compagnons, qui ont accompli la dernière et la plus longue des traversées de l'Afrique.

Enfin la mission Foureau a été jusqu'ici couronnée d'un plein succès : c'est elle, plus encore que les traités, qui opérera la liaison de notre domination dans le nord de l'Afrique.

Notre empire colonial nous semble, à l'heure qu'il est, fortement établi, et il nous est facile de nous consacrer tout entiers à le mettre en valeur.

Nous devons, il est vrai, créer au plus tôt, et de la manière la plus solide, notre armée coloniale qui aura pour mission de conserver intacte cette domination si bien délimitée.

Nous devrons surtout renforcer notre marine militaire et notre marine marchande. Les récentes conférences de notre collaborateur M. Charles-Roux sont pour nous pleines d'enseignements.

Digitized by Google

Le XIXe siècle va s'achever par deux Congrès géographiques, qui se tiendront à Berlin (septembre 1899) et à Paris (juillet 1900). Le premier sera international. Rappelons que les cinq premiers de cette catégorie ont eu pour sièges : Anvers (1871), Paris (1875), Venise (1881), Paris (1889), et Londres (1895).

Un Congrès national accompagnera l'Exposition universelle.

En 1900, comme en 1889, comme en 1878, nous nous proposons d'accorder une attention soutenue à cette grande manifestation *géographique* et *commerciale* de tous les peuples civilisés.

Rappelons enfin que le 20 novembre 1899 verra inaugurer en Égypte le monument commémoratif de Ferdinand de Lesseps; il y aura trente ans ce jour-là que le canal de Suez a été lui-même inauguré. Que de changements apportés de ce fait au sort de l'Asie !

Si nous faisons la récapitulation de ce qu'a publié la *Revue de Géographie* d'après l'ordre suivi plus haut, nous mentionnerons d'abord *Omdurman et Fachoda, le Soudan égyptien, rivalité de la France et de l'Angleterre sur le haut Nil*, par le docteur Rouire, les deux études en cours sur l'Algérie de M. le commandant Monségur et de M. Corcelle, le *chemin de fer de Bizerte au Kef*, projet très bien conçu par M. E. Vassel.

En Asie, M. le baron de Baye a publié ses attachants souvenirs d'une mission sur *le Sud du Caucase;* le lieutenant d'infanterie Ibos expose *les Droits de la France au Siam;* M. A.-A. Fauvel nous a fait assister au coup d'État accompli par l'impératrice douairière contre l'empereur de Chine qui est retombé en minorité; M. F. Grenard, le compagnon de l'infortuné Dutreuil de Rhins, nous a décrit la disparition tragique d'un missionnaire hollandais qui avait entrepris un voyage au Tibet.

En Amérique, M. L. Vignols a étudié *l'Esclavage aux Antilles françaises avant* 1789; M. P. Barré *les États-Unis d'Amérique et leur extension en* 1899; M. G.-N. Tricoche nous a fait faire un instructif voyage dans ses *Feuillets du journal d'un flâneur en Amérique;* M. Froidevaux nous a décrit, d'après des documents inédits, les *Iles du Diable* (présentement du *Salut*); M. A. Pinart, nous a conduit avec l'honorable Parsons aux îles Cayman.

Nous voici de retour en Europe. Nous abordons dans une Espagne inconnue, à Alboran, et dans une Italie inconnue, à Ustica :

Digitized by Google

deux toutes petites îles où a séjourné l'archiduc Louis Salvator, si bien interprété par Mme de Harrasowsky.

Avec M. Paul Gaffarel, nous admirons *Un coin de Provence* (La Ciotat), et nous séjournons un instant à Salies de Béarn, avec M. M. Schwab.

Enfin, nous avons tous lu l'étude approfondie de M. Vallée sur le *Port du Havre.*

L'érudition a eu sa part : M. Auerbach a élucidé la *Cartographie lorraine*, et M. E. Fauvel a exhumé les *Vieux terriers* et les *vieux cadastres.*

M. J. Girard nous a donné une importante contribution de géographie physique : *Les phénomènes d'érosion.*

M. le vicomte René de Marsay nous a parlé de l'*Heure nationale.*

MM. P. Camena d'Almeida, J.-W. Hay, Bertolini, nous ont envoyé de Bordeaux, de Brighton, de Cividale, les comptes rendus des principaux recueils géographiques étrangers.

M. Gustave Regelsperger a poursuivi son *Mouvement*, qui ne laisse de côté rien d'important et qui présente tous les faits géographiques bien classés et bien hiérarchisés.

LUDOVIC DRAPEYRON.

Digitized by Google

LA FIN

DE

L'EMPIRE COLONIAL ESPAGNOL

Il y a un an, lors de la déclaration de guerre par l'Espagne aux États-Unis d'Amérique, l'empire colonial espagnol ne subsistait plus qu'à l'état de ruines.

Cet empire, sur lequel le soleil ne se couchait pas, était resté intact jusqu'à l'époque de notre Révolution, malgré les atteintes déjà si anciennes et si graves subies par la métropole elle-même. *Mole sua stabat*, pouvait-on dire alors.

Mais au moment où nous prenons la plume, en juin 1899, il nous faut écrire décidément : *Etiam periere ruinæ.*

Quelles sont les causes qui, pendant trois cents ans, au cours d'une décadence prolongée, ont maintenu, malgré tout, la domination espagnole?

Quelles sont les causes qui, au cours des cent dernières années, en plusieurs périodes que nous déterminerons, ont amené sa complète disparition?

Nous y répondrons plus aisément en précisant comment elle a pris naissance.

Ce n'est pas à l'Espagne tout entière, mais à la Castille qu'elle doit son origine et son premier développement. Isabelle Ire la Catholique, Christophe Colomb, Fernand Cortez, François Pizarre, tels en sont les auteurs responsables, et, sauf Christophe Colomb, au génie duquel fut réservée l'initiative, et qui le tira du néant, suivant le distique célèbre :

A Castilla y á Léon
Nuevo mundo dió Colon,

ils étaient tous Castillans : Colomb lui-même avait fini par le devenir grâce à son adaptation complète au caractère castillan.

Digitized by Google

De là un empire si prodigieusement vaste et si prodigieusement fermé, qui ne communiqua, pendant un long espace de temps, ni avec l'Europe, ni, à vrai dire, avec l'Espagne elle-même.

L'Andalousie, conquise par la Castille, trois siècles avant la découverte du nouveau monde, et devenue son prolongement maritime, était seule en relation directe avec ces terres lointaines : là résidaient le *Conseil des Indes* et la *Chambre de Commerce*. Séville, substituée, pour ainsi dire, à la Castille, faisait fonction de métropole. La Vera Cruz, Acapulco, Puerto-Bello, Buenos-Aires et Montevideo correspondaient avec Cadix, capitale commerciale. La Castille proprement dite s'était réservé le contrôle religieux suprême : l'archevêque de Tolède était patriarche des Indes, et en porte encore aujourd'hui le titre ; un tribunal de l'inquisition siégeait à Carthagène, port de la Nouvelle-Grenade, en rapport étroit avec le Saint-Office espagnol, qui se réunit à Madrid depuis que Madrid était capitale de l'Espagne.

Cette organisation rappelle quelque peu les procédés des Phéniciens et des Carthaginois, ces anciens maîtres de l'Espagne, mais elle ne s'appliquait pas ici à des pays mystérieux qui n'avaient été vus que par quelques rares navigateurs. C'était un véritable système.

Quelle différence avec l'Empire romain, dont l'Espagne fit partie intégrante, si bien articulé, et où l'Égypte était la seule contrée jusqu'à un certain point tenue au secret !

Mais l'Égypte n'était ainsi traitée par son nouveau maître, conformément d'ailleurs à son caractère, que parce que l'approvisionnement de Rome en dépendait.

Au nouveau monde, au contraire, certaines cultures, vignobles et oliviers, par exemple, étaient interdites parce que la mère-patrie en possédait une grande quantité et s'en réservait le monopole.

Bref, quand on cherche d'où pouvait venir l'ensemble de ce système, on voit bien qu'il était imputable au moyen âge, mais aggravé par la lutte de huit siècles que l'Espagne et tout spécialement la Castille durent soutenir contre les Musulmans, aggravé encore par la distance où cet empire était du conquérant lui-même.

La Castille fut, au sortir d'une longue claustration, lancée par de hardis navigateurs sur les vastes espaces de l'Atlantique et du Pacifique, mais elle ne put, à cause des habitudes d'esprit contractées et de sa défiance toujours en éveil, changer de système.

Digitized by Google

Elle l'appliqua en grand. Elle conquit donc le monde, mais ce fut pour le cloîtrer. De même Philippe II, celui de ses rois qui s'identifia le mieux avec elle, n'usa de sa puissance et de ses trésors, les plus considérables depuis bien des siècles, que pour triompher de l'*infidèle* et de l'*hérétique*.

Le vainqueur de Lépante éprouva un désastre irrémédiable, celui de l'invincible Armada. Quand on vit les ports de la Galice, du Portugal et de l'Andalousie insultés, on put croire que la domination espagnole en Amérique et en Océanie touchait bien près de sa fin.

Vue superficielle ! *L'héritier colonial de l'Espagne n'était pas encore né.* L'Angleterre n'occupait au nouveau monde que des pays que l'Espagne semblait n'avoir pas voulus, et où cet héritier devait, de son fait, surgir ; la Hollande se contentait de dépouiller de la Malaisie le Portugal, qui allait se révolter contre l'Espagne ; la France avait jeté avant tout son dévolu sur celles des possessions de l'Espagne qui étaient situées dans ses limites naturelles.

Ces puissances, si redoutables à l'Espagne en Europe, firent en Amérique des progrès très lents, qui contrastent avec la croissance subite de l'Espagne, maîtresse, en si peu d'années, d'un espace qui excédait deux fois l'Europe. Elles ne trouvèrent qu'un point d'attaque, commercialement favorable, suffisamment limité, et que leur prudence et leur rivalité leur firent encore limiter davantage.

La France, qui avait fondé Québec et qui allait fonder la Nouvelle-Orléans en dehors de la sphère de l'Espagne, se contenta de la plupart des Petites Antilles et d'une partie de l'île de Saint-Domingue ; l'Angleterre, plus réservée, de la Jamaïque. Quant à la Guyane, où dominèrent d'abord la France et puis la Hollande, elle était, pour ainsi dire, déserte.

L'Empire colonial français, formé plus tard, succomba longtemps avant celui d'Espagne, bien que ces deux puissances fussent devenues alliées. La France perd l'Inde et le Canada, et l'Espagne conserve encore l'Amérique, diminuée de la Floride, qu'elle recouvra au traité de Versailles, augmentée de la Louisiane, que la France lui céda au traité de Paris.

Ainsi trois siècles avaient été départis à l'Espagne pour accomplir l'œuvre dont elle était capable dans sa domination coloniale.

Digitized by Google

Elle avait répandu au loin son nom et sa langue, importé d'Espagne sa race à elle, d'Afrique la race noire, créé par le mélange des couleurs des races nouvelles, conservé la race indigène. Mais la mère-patrie avait été dépeuplée en pratiquant une économie politique désastreuse pour ses colonies et pour elle-même. Son premier et dernier mot avait été l'esclavage antique.

Mais il faut avouer que si elle les avait conservées si longtemps, c'est grâce à leur climat, corroboré par le système castillan que nous avons caractérisé, et qui fléchissait déjà sous l'empire de la nécessité et des lumières du XVIIIe siècle : déjà Cuba et Buenos-Aires commerçaient librement; les Créoles, ou Espagnols nés aux colonies, étaient enfin égalés aux Espagnols nés en Espagne.

Le moyen terme, adopté par l'Angleterre au XVIIe et au XVIIIe siècle, lui avait été moins favorable que l'ancien système espagnol ne l'avait été à l'Espagne elle-même. Elle perdit *son* Amérique au moment où l'Espagne, s'engageant à son tour, quoique timidement, dans cette voie, allait à son tour compromettre sa situation.

Il s'agissait de savoir si, les circonstances étant changées complètement, les colonies espagnoles n'échapperaient pas soudainement à la mère-patrie, soit qu'elle réagît avec vigueur, soit qu'elle adoptât une conduite toute différente.

Une grave modification dans la « composition de l'Amérique », ce fut, à la suite d'une guerre où l'Espagne assista la France, la reconnaissance des États-Unis d'origine anglaise. C'étaient là, nous l'avons donné à entendre, les véritables héritiers de l'Espagne au nouveau monde.

La Révolution française éclata sur ces entrefaites. L'Espagne, *parce que Bourbon*, voulut venger la mort de Louis XVI. Après deux ans de luttes, elle reconnut son impuissance, elle signa avec nous le traité de Bâle. Elle écorna son empire colonial pour garder avant tout son propre territoire. Elle nous céda la partie de Saint-Domingue qui lui restait; elle dut transporter à la Havane les cendres de Christophe Colomb.

Puis elle associa — toujours d'après la teneur du traité de Bâle — sa décadence maritime à celle de la France. C'est à ses dépens que se fit l'expérience d'une nouvelle stratégie navale, contemporaine de celle de Napoléon sur le continent, et dont l'inventeur fut lord Jervis, le maître de Nelson. La défaite du cap Saint-Vincent et la perte de l'île de la Trinité inaugurèrent cette alliance

Digitized by Google

funeste. L'Espagne ressentit aussi le contre-coup de la déroute des Français à Aboukir et la guerre se trouva reportée sur son propre littoral. C'est près de Gibraltar, nom douloureux pour elle, que l'amiral Linois lui apporta, à Algésiras, quelque réconfort. Si l'union avec la France lui valait, à Badajoz, la cession d'Olivenza, cette même alliance lui fit céder à la France la Louisiane, à Saint-Ildefonse.

Le premier consul avait médité de fonder un empire colonial français dans la mer des Antilles et dans le golfe du Mexique, en s'appuyant dans ces parages sur les possessions espagnoles. Mais on sait quelle fut l'issue de l'expédition de Saint-Domingue; bientôt la Louisiane fut vendue par lui aux États-Unis et la Floride restée à l'Espagne devait avoir le même sort.

Enfin la France et l'Espagne essuyèrent l'irréparable défaite de Trafalgar, où l'amiral espagnol Gravina périt en même temps que Nelson.

Le blocus continental contribua à ce travail de désagrégation. C'est du côté de Buenos-Aires que se fit la fissure. L'expédition anglaise ne réussit pas, il est vrai, car de Liniers, un Français au service de l'Espagne, la repoussa. Mais l'invasion de l'Espagne par Napoléon étant survenue, il n'y eut, malgré la mission du marquis de Sassenay, personne pour y applaudir, et on passa sans transition de la plus complète soumission au roi légitime à la plus complète indépendance. Montévidéo, éternelle rivale de Buenos-Aires, tint plus longtemps pour la mère-patrie, que représentaient les Cortès de Léon. Le Paraguay s'isola sous le docteur Francia. S'il ne se forma pas, dans la vice-royauté de Buenos-Aires, ni dans celles de Santa-Fé, de Lima et de Mexico, comme cela eut lieu au Brésil, une monarchie sous l'ancienne dynastie, c'est que le roi avait toujours été trop loin d'elles : on n'y avait jamais vu ni un Habsbourg ni un Bourbon. D'ailleurs Buenos-Aires, grande ville commerçante et en communication continuelle avec l'Europe par le Rio de la Plata, était la seule vraiment libérale et qui pût exercer, dans ce sens, une action décisive sur les autres parties de l'Amérique espagnole. On sait la part prise par San-Martin à ce mouvement. Le Chili fut ainsi affranchi, et le Pérou préluda à son indépendance.

Un autre centre de propagande, de moindre importance et plus aléatoire, fut Caracas, dans la vice-royauté de Santa-Fé. Miranda, si mêlé à notre histoire révolutionnaire, lieutenant de Dumouriez

Digitized by Google

à Valmy et à Jemmapes, se dévoua à cette cause et en fut même le martyr. La royauté trouva des défenseurs énergiques, jusqu'à la cruauté, dans Monteverde et dans Morillo. Mais lorsque leurs forces commencèrent à décroître, Bolivar, compatriote de Miranda, triompha dans la « Colombie », et par son union avec San-Martin et avec Sucre, assura celle du Pérou.

Le Mexique fut la vice-royauté où la race ancienne et les races nouvelles se mêlèrent le plus à ce mouvement qu'on pourrait appeler ici, à la rigueur, national. Après le tragique échec de Hidalgo, de Morelos, du jeune Mina, l'action combinée de Guerrero et d'Iturbide fut décisive.

Ayacucho marqua le terme de la résistance en rase campagne des armées espagnoles (1824), et l'évacuation de Saint-Jean d'Ulloa, du Callao, de l'île de Chiloé, celui de leur présence sur le continent américain (1826).

Mais il importe de bien préciser les phases par lesquelles s'est accomplie la disparition de l'empire colonial de l'Espagne dans les deux Amériques.

1° De 1795 à 1805, l'Empire, privé de marine, est en réalité séparé de la mère-patrie;

2° De 1808 à 1814, Napoléon s'en constitue l'héritier; mais il est également privé de marine et aux prises en Espagne même avec les Espagnols insurgés;

3° Dans cette même période, le roi légitime Ferdinand VII, captif à Valençay, détermine, sans y prendre lui-même aucune part, une révolte de ses sujets dans la métropole, appuyée par les Anglais; mais il ne trouve pas un dévouement analogue dans les colonies, et sauf les vice-rois envoyés par les Cortès de Séville, ne rencontre que peu d'appui;

4° Ferdinand VII remonte sur le trône en 1814; mais le mouvement, donné par Buenos-Aires et par Caracas, et par les Indiens même du Mexique, continue; le roi n'a plus d'autre recours qu'une grande expédition au nouveau monde, une autre grande armada;

5° Cette expédition ne peut avoir lieu, arrêtée qu'elle est par le pronunciamiento libéral de 1820;

6° La France met fin aux embarras de Ferdinand VII (1823); elle le délivre dans l'île de Léon; mais son intervention ruine définitivement son empire au nouveau monde;

7° Les États-Unis se prononcent contre toute intervention des

Digitized by Google

puissances étrangères en Amérique ; c'est la doctrine de Monroë qui est formulée (1823);

8° Canning lui-même, successeur de Castlereagh, s'exprime ainsi au nom de l'Angleterre dans le Parlement (1824) : « J'ai appelé un monde nouveau à l'existence, pour ne pas rompre l'équilibre de l'ancien continent; j'ai voulu que la France, qui avait pour alliée l'Espagne, n'eût pas pour alliées l'Espagne et *ses colonies* » ;

9° Enfin, la Révolution française de 1830, en donnant l'essor au libéralisme dans « les deux mondes » rendit irrévocable l'indépendance des quatre anciennes vice-royautés;

10° L'Espagne elle-même fut en proie à une guerre civile prolongée, comme l'étaient, d'ailleurs, à ce moment précis, les anciennes colonies de l'Espagne.

C'est alors que les États-Unis, qui s'étaient annexé la Floride, la Louisiane et le Texas, poursuivaient, par le démembrement du Mexique, leur expansion vers l'Occident et vers le Sud. Et c'est ce qui va compromettre Cuba et Porto Rico, ces débris insulaires de l'empire colonial espagnol. De là l'expédition de Narcisse Lopez, de la Nouvelle-Orléans à Baia-Honda. Cette expédition, il est vrai, échoua et Lopez fut exécuté (1851).

L'expédition du Mexique, entreprise par Napoléon III, à un moment où l'Espagne venait de se couvrir de gloire au Maroc, fut une occasion pour elle, au milieu de la guerre de Sécession qui divisa les États-Unis, de reprendre pied en Amérique. Déjà elle venait de réoccuper son ancienne possession de Saint-Domingue, celle qu'elle avait cédée à la France en 1795. Mais Prim craignit de travailler exclusivement pour cette dernière et se retira. L'ancienne dominatrice de l'Amérique n'en méditait pas moins un coup d'audace. Son agression subite contre le Pérou, au sujet des îles Chinchas, bien que terminée, en apparence, par la paix conclue à bord de la *Ville-de-Madrid* (28 juin 1865), se compliqua bientôt du blocus des ports chiliens par l'escadre espagnole. Mais le Pérou se ligua avec le Chili, la Bolivie et l'Équateur. Un combat naval défavorable eut lieu au Callao (21 avril 1866). La *Cavandonga*, vaisseau espagnol, fut coulé par l'*Esmeralda*, vaisseau chilien. L'amiral espagnol, Mendez Nuñez, procéda au terrible bombardement de Valparaiso; les préliminaires de la paix ne furent signés qu'en 1871, trois ans après la chute d'Isabelle II; la proclamation de la république en Espagne (1873) eut l'issue qu'elle devait avoir, la récon-

Digitized by Google

ciliation complète avec les républiques du sud de l'Amérique.

Ce fut là le dernier effort de l'Espagne, correspondant à la période d'embarras des États-Unis.

Le voisinage des États-Unis imposait à l'Espagne un bon gouvernement de Cuba; mais elle ne sut pas, avec ses vieilles idées d'exploitation coloniale, inaugurer à temps un régime nouveau. On connaît trop les deux dernières insurrections de la reine des Antilles, les deux interventions, la première heureuse, du maréchal Martinez Campos, celle du général Weyler, celle du maréchal Blanco. Les réformes libérales de M. Sagasta n'ont pas eu plus de succès que le système inflexible de M. Canovas.

Nous ne répéterons pas ce que nous avons dit, il y a juste un an. Pour des gens qui envisagent de sang-froid les données d'un problème d'histoire contemporaine, la défaite de l'Espagne ne pouvait faire doute dans un conflit avec les États-Unis, tellement les ressources et même les forces étaient inégales. La supériorité navale de ceux-ci était surtout écrasante. Il n'y eut de méprise sous ce rapport que dans notre presse quotidienne. Cette déclaration de guerre d'une nation qui comptait 17 millions, contre une nation qui en comptait 75 millions, fut une faute irréparable. Il ne s'agissait que de Cuba : elle livra sans défense les Philippines et généralement tout l'empire insulaire de l'Espagne aux entreprises des États-Unis. La guerre était déclarée depuis une semaine à peine que le commodore Dewey anéantissait dans les eaux de Cavite l'escadre de l'amiral Montojo, et deux mois après, l'amiral Cervera essuyait un immense désastre, que lui infligeaient les forces de l'amiral Sampson, dans les eaux de Santiago.

Cuba, Puerto-Rico, les Philippines, ces restes, précieux encore, de son ancienne domination, étaient perdus. C'est cette perte que sanctionna le récent et désastreux traité de Paris.

Des possessions lointaines de l'Espagne, il ne restait plus que les Carolines, les Mariannes et les îles Palaos : c'est l'Allemagne qui vient de les acheter au prix de 25 millions de francs.

Quand on songe qu'il y a quinze ans une guerre a failli éclater entre l'Allemagne et l'Espagne pour ces fameuses îles Carolines et qu'on voit cette même Espagne les offrir à cette même Allemagne, on mesure la chute, consciente cette fois, d'une puissance, pour qui l'incomparable domination dont nous parlons, n'est plus qu'un grandiose souvenir historique.

Digitized by Google

Cette fois Christophe Colomb, dont nous fêtions, il y a sept ans, à Palos même, l'anniversaire du départ pour ce qu'on allait bientôt nommer l'Amérique, est rentré d'une manière définitive de Saint-Domingue et de la Havane, et continuera son sommeil, près de quatre fois séculaire, à Séville, qui fut capitale de cet empire, dans la même cathédrale que le roi saint Ferdinand III, conquérant de l'Andalousie.

Le Patriarcat des Indes aura bientôt quitté Tolède; un concile général de l'Amérique espagnole s'est réuni à Rome même en l'année 1899; l'Amérique espagnole échappe religieusement à l'Espagne : le patriarcat sera vraisemblablement attribué à Buenos-Aires.

Est-ce à dire que tout rôle colonial soit désormais interdit à l'Espagne ? Nullement; elle reprendra peut-être au Maroc l'ancien rôle du Portugal, son propre rôle, le rôle dont elle se serait chargée depuis longtemps, si ses découvertes du nouveau monde ne l'avaient emportée bien loin de cette Afrique occidentale sur laquelle son action aurait pu être si grande et si heureuse.

En tout cas, les seize républiques espagnoles du continent américain répondent assez à ceux qui oublieraient, en ce moment de défaite, l'œuvre accomplie par l'Espagne en Amérique. L'Espagne reste la mère de l'Amérique, l'*alma mater*, malgré tout. On ne dira jamais d'elle : *In vanum laboravit quæ ædificavit eam.*

Nous l'avons vu, la *France*, l'*Angleterre*, les *États-Unis* ont joué un rôle bien différent dans l'histoire de la chute coloniale de l'Espagne. C'est la *France* qui, en forçant l'Espagne à associer sa marine à la marine espagnole, et ensuite par une invasion au cœur même de la métropole, a désorganisé ses moyens de défense intérieure et extérieure, et l'a livrée sans retour à l'esprit d'indépendance, enfin éveillé, d'une manière factice pour une bonne part, de ses sujets, jusqu'alors somnolents. Cet esprit d'indépendance a été cultivé d'une façon intensive par l'*Angleterre*, suivant la parole bien significative du ministre Canning. Les *Etats-Unis*, limitrophes du Mexique, singulièrement agrandis à ses dépens, en ont assuré l'indépendance définitive, et ont étendu moralement sur l'Amérique entière leur influence, l'entraînant dans leur orbite. C'est enfin à eux qu'est imputable la disparition des derniers débris de l'empire espagnol en Asie, comme en Amérique.

LUDOVIC DRAPEYRON.

Digitized by Google

AU NORD DE LA CHAINE DU CAUCASE

SOUVENIRS D'UNE MISSION[1]

La Russie peut être comparée à une grande mosaïque formée de peuples divers ; mosaïque dont le fond, dominant les détails, représente l'élément slave. L'étude d'une agglomération si complexe, couvrant une si vaste superficie du globe, ne peut être opérée que partiellement, que par tranches. Différentes parties ont déjà fait, d'autres feront dans l'avenir, l'objet de mes voyages et le sujet de mes causeries gratifiées du nom trop pompeux de conférences. Aujourd'hui, je vous entretiendrai d'une section de la mosaïque, dont le dessin et les caractères sont des plus difficiles à saisir, dont les éléments sont des plus variés.

Le Caucase, pris en particulier, est en abrégé, bien que plus compliqué, ce que la Russie elle-même est en grand.

Comme je l'ai dit maintes fois, il faut se hâter d'étudier ces races appelées à perdre leur originalité ou à disparaître, en face de l'œuvre d'extension, de pénétration, d'assimilation opérée par les Russes ; œuvre servie par des aptitudes, par un système politique, par un besoin de colonisation et surtout par cette force entraînante qui fait leur puissance et leur grandeur.

Ma première étape fut Ekatérinodar, son nom signifie « don de Catherine », comme celui d'Ekatérinograd veut dire « ville » et celui d'Ekatérinoslav « gloire de Catherine ». Toutes ces villes portent le nom de leur illustre fondatrice. Ekatérinodar, capitale de la province du Kouban, est donc une cité relativement récente, on pourrait dire une ville de Cosaks. Je ne vous y retiendrai pas, car nous nous occuperons plus spécialement des populations que les Russes désignent par le mot Inorodtzy[2], nom difficile à tra-

1. Conférence faite à l'assemblée générale de la Société de géographie commerciale le 18 avril 1899.
2. *In* = autre ; *rod* = race ; *tsy*, suffixe.

Digitized by Google

duire, mais qui signifie en quelque sorte « races d'un autre sang ».

Les tribus caucasiennes sont nombreuses et diverses. L'empereur Nicolas Ier avait une escorte formée de leurs représentants; elle était brillante par ses costumes aussi bien que par ses harnachements; elle devait suivre le cortège du tzar à son entrée solennelle à Varsovie; mais la veille du jour fixé, la conduite des Caucasiens ayant laissé à désirer, on leur défendit de paraître. Mécontents, ils s'enfuirent et passèrent la frontière. Arrivés en Allemagne, on voulut les désarmer. Pour eux, la privation des armes équivaut à un déshonneur. Aussi ne se soumirent-ils pas; quoique peu nombreux (à peine une vingtaine), ils s'emparèrent d'une petite ville. Pour les déloger, il fallut se servir de la troupe contre laquelle ils se défendirent si vaillamment que les vaincre ne fut pas chose facile. La plupart d'entre eux furent tués et les autres envoyés comme prisonniers à Berlin. L'empereur, instruit de l'événement, ressentit une telle joie de savoir que ses gens avaient pris une ville allemande qu'il obtint leur grâce et les fit rapatrier.

Si nombreux au Caucase avant la conquête russe, les Tcherkesses ou Circassiens, obligés d'abandonner leurs montagnes pour la plaine, émigrèrent en masse. Il en reste encore néanmoins au sud-est d'Ekatérinodar, ce sont les Bjédouks, et j'ai voulu les visiter. A cet effet, je me servis d'une pérékladnaïa, voiture sans ressorts, qui est au Caucase l'équivalent de la tarentas. Après avoir traversé la stanitza Pachkovskaïa, habitée par 9,000 Cosaks et 3,000 paysans russes, nous passâmes sur un bac le fleuve Kouban, et nous nous trouvâmes immédiatement sur le territoire des Bjédouks. Parvenu à l'aoul Lakchoukaï, nous fûmes reçu par le prince Soultan-Salate-Guirey, descendant des khans de Crimée qui portaient aussi le nom de Guirey. Le prince, entouré de sa famille (femmes exceptées), nous souhaite la bienvenue devant la maison nommée en langue tcherkesse « khatichs », c'est-à-dire « pour les hôtes ». Les autres populations du Caucase la nomment « kounatzkaïa[1] ».

Les Bjédouks se divisent en deux branches : les Tchitchinaievtzi et les Khanchi, séparés par la rivière Psékoupse. Nous sommes chez les Khanchi.

Jadis chrétiens, les Bjédouks sont devenus mahométans. La

1. du mot *koumak*, ami.

Digitized by Google

rivière Biélaïa sépare leur territoire de celui des Chapsougues. Après un arrêt dans la maison des hôtes, garnie d'armes et de harnachements, le prince nous conduisit dans sa propre demeure. Il nous fit asseoir et se tint debout. Ce vieillard est encore vert malgré les ans; son maintien est plein de noblesse et de distinction, son visage empreint d'une belle expression. N'oubliez pas qu'il fut un temps où ces Tcherkesses formaient la plus brillante des popu-

LE PRINCE SOULTAN-SALATE-GUIREY ENTOURÉ DE SA FAMILLE.
BJÉDOUKS, AOUL LAKCHOUKAÏ, PRÈS EKATÉRINODAR.
(Photographie du baron de Baye.)

lations de la Caucasie du nord. Elle avait sa civilisation et donnait le ton et la mode aux autres tribus. N'est-ce pas eux qui ont fait adopter le vêtement désigné sous le nom de tcherkeske par les diverses populations réparties sur les deux versants de la chaîne de montagnes? Les armes circassiennes étaient aussi très réputées. Il est temps d'étudier et de voir les rares Circassiens restés dans leur pays. Comme j'ai pu le constater, ils ont conservé leurs tradi-

Digitized by Google

tions chevaleresques. Le prince nous présenta son fils, son neveu, toute sa famille masculine et, par une faveur exceptionnelle, il fit apparaître un instant devant sa maison les princesses ordinairement invisibles. Elles se montrèrent dans leur beau costume, mais, comme au fond leur rôle est si secondaire, n'en parlons pas. Après de longs pourparlers entre le lieutenant Filatoff, l'interprète, et le prince, celui-ci, cédant à mes instances, consentit à s'asseoir. Tous les autres restèrent debout. Les marques de profond respect du fils et du neveu pour le chef de la famille étaient si nombreuses que j'en fus frappé. Il n'y a pas plus de cinquante ans, un fils n'osait pas regarder son père et, en sa présence, baissait les yeux jusqu'à terre. La naissance des enfants, me dit le prince, n'occupe pas les hommes. Un père ne voit pas son fils avant qu'il ait 20 ans. Il est élevé en dehors du milieu paternel, mais lorsqu'il atteint sa vingtième année, il est présenté à son père qui le reçoit entouré de toute sa maison et des nobles de sa famille. C'est l'occasion d'une grande fête.

De la haute dignité du père à la situation du fils, la distance est si grande, que le père ne doit jamais aller vers le fils, mais le fils vers le père, que le fils n'ose pas manger à la table de son père et encore moins s'asseoir en sa présence.

Pour me faire saisir à quel degré le respect de la hiérarchie règne dans sa race, le vieux prince nous fit un récit émouvant, écoutons-le : Il y a deux cent cinquante ans, vivait dans cette région, un vieillard de la famille princière Bolotokoff nommé Tachiéousten. La guerre avec les Nogaïs venait d'éclater. A cause de son âge avancé, le prince ne pouvait plus porter les armes et devait rester à la maison. Ses grands fils partirent combattre. L'un d'eux se conduisit en brave, fut blessé, il eut les deux jambes brisées[1]. Ramené à son aoul, à son village, il dut rester au lit dans sa maison séparée de celle de son père. Les convenances interdisaient au père d'aller vers son fils.

Pourtant les vieillards du village disaient au prince père : « Pourquoi n'irais-tu pas voir ton fils, il est gravement blessé, il mourra, peut-être a-t-il quelque chose à te dire avant de quitter la vie? » Alors le vieux voulut bien se rendre dans la maison où gisait son fils. Dans cette maison, il n'y avait pas de plafond mais des poutres

1. Il se nommait Karebéch.

Digitized by Google

saillantes. Lorsque le fils apprit que son père venait vers lui, il se fit suspendre aux poutres par les bras, pour ne pas être couché mais se tenir debout devant son père.

A peine le vieillard eut-il quitté la maison du blessé, qu'il apprit que son fils venait de rendre le dernier soupir. L'effort qu'il avait dû faire avait épuisé le peu de forces qui lui restaient.

Le Bjédouk, qui me contait cette histoire, était tellement ému que de grosses larmes, échappées de ses yeux, perlaient sur sa barbe blanche.

Après que nous eûmes visité plusieurs habitations, nous revînmes à la maison des hôtes pour le repas qui nous était offert. Le maître de céans devait seul manger avec ses hôtes, servis par son fils et ses neveux. Et le fils de dire : « Les hôtes doivent obéir au maître, sans objection; vous devez manger, car nous avons nos armes. » Cette ancienne manière de provoquer l'appétit ne manque pas de couleur locale.

Nous étions accroupis, mes interprètes et moi, sur des rondins de bois très bas. Le prince demeurait debout. Après que l'on eut versé de l'eau sur nos mains, on apporta un petit guéridon peu élevé, servant à la fois de table et de plat, il portait au centre une pâte en forme de tarte, c'était du millet cuit. Dans du beurre fondu, teinté de poivre rouge et de safran, nageaient des ailes et des cuisses de poulet. Pour manger, on ne se sert que de ses doigts. Chacun des convives détache un fragment extérieur de la pâte, le trempe dans le jus de couleur orangée, puis pêche un morceau de poulet. Ensuite les petits os sucés sont posés sur le bord de la table laissé vide pour cet usage.

On enlève le guéridon, un second lui succède, celui-ci garni de la même manière, de la pâte entourant des morceaux de mouton imparfaitement cuits, sortes de côtelettes avec peu de viande et beaucoup de graisse. On mange le mouton comme on a mangé la volaille, et les os sont jetés au jeune loup enchaîné dans la cour.

Enfin un troisième guéridon remplace les premiers, il porte deux récipients, l'un plein de riz [1] mélangé à des raisins secs et l'autre de crème aigre. Avec des cuillères, faites de bois de palmier, on prend alternativement du riz et de la crème.

1. Sorte de plov.

Digitized by Google

Entre temps, le fils versait un verre de « mepsi », agréable boisson faite de pommes sauvages[1].

Mais je ne veux pas vous retenir plus longtemps chez ces nobles Circassiens.

Quelques jours plus tard, je me trouvais sur les côtes ensoleillées de la mer Noire, près de Guélendjik où j'avais trouvé asile chez un compatriote, M. Andrieux, directeur d'une importante usine de ciment de Portland. Dans cette contrée, les kourganes, que nous appelons tumuli, sont nombreux. La plupart d'entre eux contiennent les tombeaux des anciens Tcherkesses qui constituaient la population locale avant la conquête russe, ils ont été refoulés sur les territoires où ils sont actuellement cantonnés. L'inspection des crânes que j'ai rapportés, corroborera, je le pense du moins, après une étude détaillée, la proposition que j'avance.

Toujours sur les mêmes côtes, il se trouve des monuments plus anciens qui rappellent nos dolmens et nos allées couvertes de France.

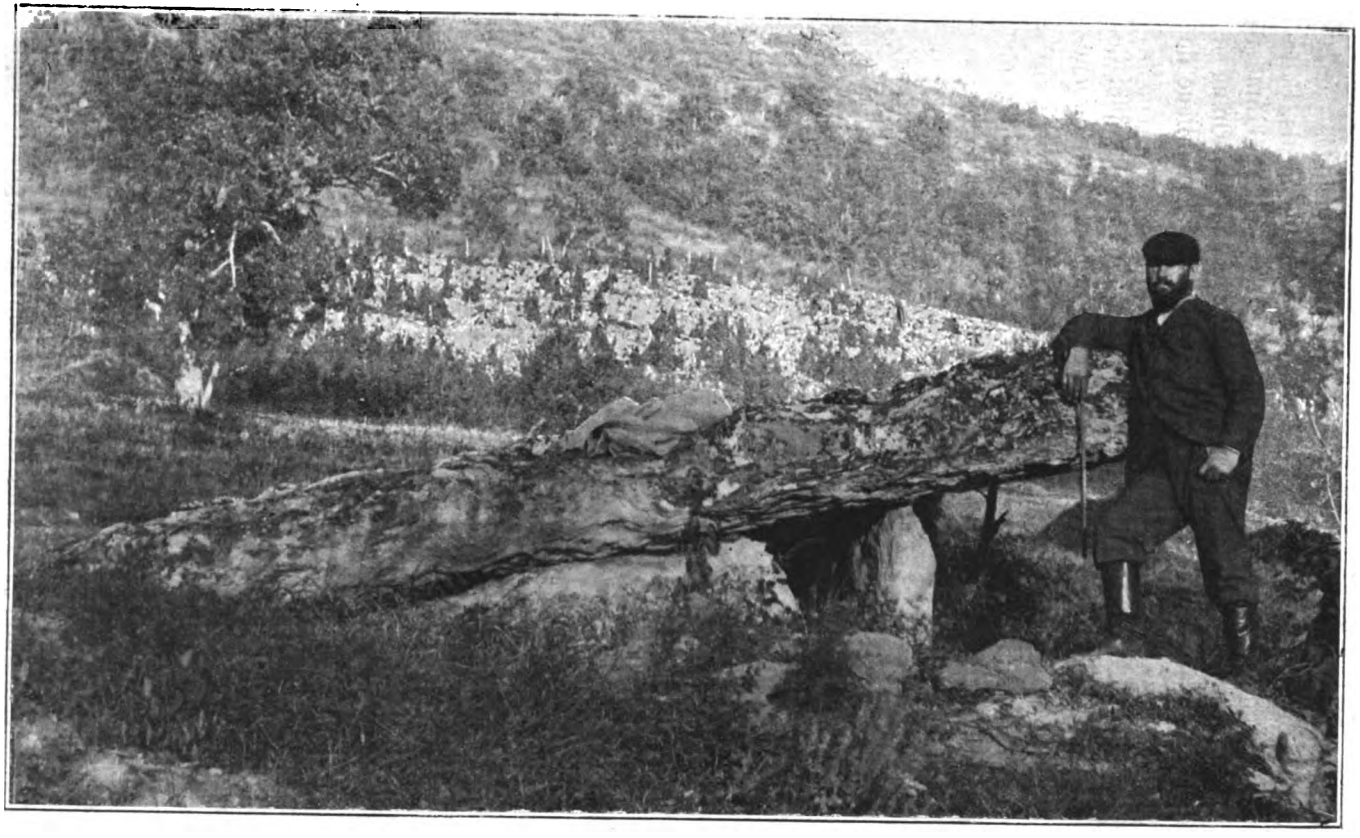
Les monuments mégalithiques du Caucase, encore ignorés, étaient certainement des tombeaux ; ils sont désignés par les populations locales sous la dénomination de « bogatyrskaïa khata », c'est-à-dire chaumières de bogatyrs. Les bogatyrs sont des héros fabuleux et légendaires.

Le monument dont je vous montre la photographie est considérable. La pierre supportée par d'autres blocs mesure 4 m. 37 de longueur sur 2 m. 13 de largeur. La dalle, formant support du côté de l'orient, est taillée et percée d'un trou.

Sur cette langue de terre, longeant la mer Noire, les Tcherkesses ont été remplacés par des colons de diverses nationalités, des Tchèques, des Grecs, des exilés russes qui forment une mauvaise population, peu civilisée, et peut-être plus dangereuse que celle dont elle a pris la place. Celle-ci avait du moins une certaine noblesse de caractère que ses successeurs ne possèdent pas. Je me suis laissé raconter que le brigandage sévissait dans ces parages. Revenu à Novorossisk, chef-lieu récemment créé du gouvernement de la Mer-Noire, j'ai visité le port, et les deux villes distantes l'une de l'autre de 2 kilomètres. L'une n'est pas trop vieille, et l'autre a

1. On boit aussi le « barkhzim », sorte de bière faite avec du froment analogue à ce que les Tatares nomment « bouza ».

Digitized by Google

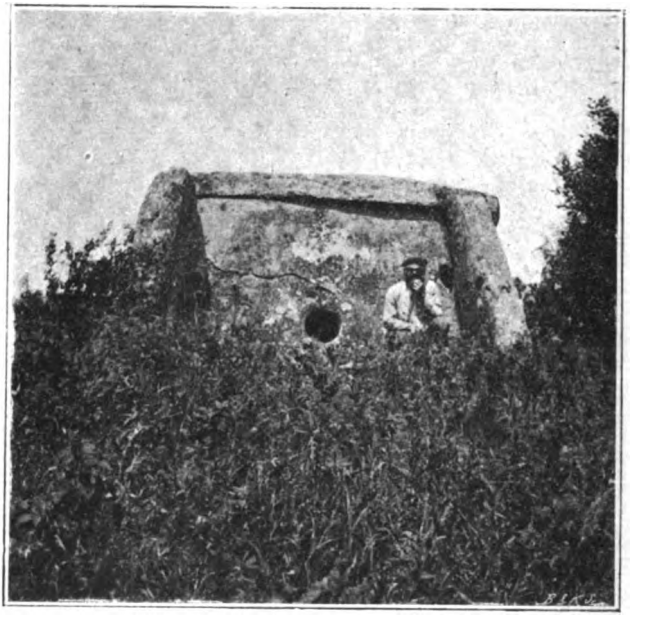


DOLMEN, A MARIA-ROTCHA, PRÈS GUÉLENDJIK. (Photographie de M. Perpignani.)

Digitized by Google

été commencée il y a huit années sur des terrains achetés par la Société du Standard russe créée avec des capitaux français. Cette nouvelle cité, destinée à s'accroître rapidement, compte 8,000 âmes; M. Lefeuvre-Méaulle, notre aimable vice-consul, l'habite. On ne se croirait ni en Russie ni au Caucase, plutôt dans la banlieue de Paris, ou au milieu de cottages.

Le nordost rend le séjour de Novorossysk fort désagréable. Ce vent, tellement violent, arrête les bateaux, renverse parfois che-



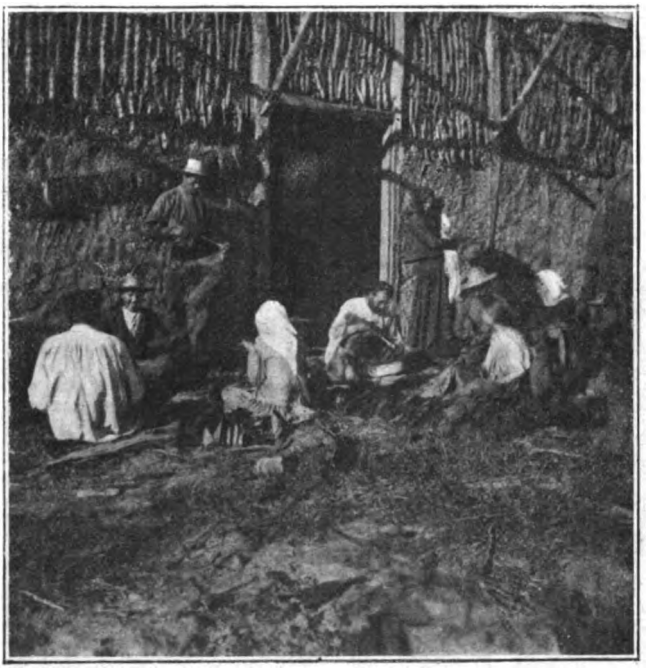
DOLMEN, ENVIRONS D'ILSKAIA, GOUVERNEMENT DU KOUBAN.
(Photographie du baron de Baye.)

vaux et voitures; il a même précipité des wagons dans la mer. Le vent sert de tarif aux cochers, les prix varient selon sa furie. De 30 kopeks, prix ordinaire de la course d'une ville à l'autre, il s'élève jusqu'à 1 et même 2 roubles. Voilà qui ne manque pas d'originalité.

Rentré dans le gouvernement du Kouban, je fis un séjour à Ilskaïa où la compagnie du Standard russe termine une vaste exploitation de naphte dont il reste encore quelques puits. Près de cette localité, je trouvai dans une couche d'argile d'un gris

Digitized by Google

bleuâtre, des ossements de mammouths et d'hippopotames, mêlés à des traces attestant leur coexistence avec l'homme dans cette région où elle n'avait pas été révélée. Une excursion difficultueuse, sous la conduite d'un chasseur, me fit voir[1] un autre groupe de dolmens semblables à ceux des rives de la mer Noire. Après avoir examiné des plantations et des récoltes de tabac, je quittai la province du Kouban pour gagner celle du Térek. Wladikavkas devint



PRÉPARATION DES FEUILLES DE TABAC PRÈS ILSKAÏA, GOUVERNEMENT DU KOUBAN.
(Photographie du baron de Baye.)

mon quartier général. En dehors du bazar, dont M. Kirakozoff me fit connaître toutes les curiosités, et du comité de statistique, dont M. Vertepoff me fit les honneurs, cette ville n'offre rien d'intéressant.

Grâce à M. Kotlarewsky, le très aimable maître de police de Wladikavkas, j'ai pu étudier une trentaine de Khevsoures, des-

1. Sur le territoire de la Stanitza Kholmsky, au sommet d'une montagne dominant la vallée de la rivière Azoubze.

Digitized by Google

cendus de la montagne pour chercher des provisions[1]. C'est seulement durant deux mois de l'été qu'ils peuvent quitter leurs régions élevées d'un accès difficile. Du reste, ils craignent la chaleur. En langue géorgienne, Khevsoure signifie habitant d'un défilé. *Khevs* est le génitif de Khavi qui veut dire défilé. *Ouri* est une particule qui signifie habitant.

L'habitude qu'ils ont de porter des croix pour orner leur che-

KHEVSOURES DE L'AOUL DE OKHERKHEVI (GOUVERNEMENT DE TIFLIS) PHOTOGRAPHIÉS A WLADIKAVKAS.

(Photographie du baron de Baye.)

mise et différentes parties de leur ajustement, ainsi que l'usage de certaines armes, les ont fait considérer à tort comme les descendants d'un petit groupe de croisés qui, n'ayant pu traverser le Caucase, y seraient demeurés et auraient épousé des femmes géorgiennes. En

1. Ces Khevsoures venaient de l'aoul Okherkhevi, situé dans l'arrondissement de Thionet.

Digitized by Google

somme, les Khevsoures forment une tribu géorgienne, isolée dans des régions peu pénétrables, et ayant conservé les anciens costumes et usages. Du reste, ils parlent le géorgien. Leurs cottes de mailles, leurs casques composés d'une plaque métallique, légèrement convexe, d'où pend un réseau métallique, toutes leurs armures enfin semblent les mêmes que celles des anciens Circassiens. Quant aux objets et armes de provenances occidentales,

KHEVSOURES DE L'AOUL OKHERKHEVI (GOUVERNEMENT DE TIFLIS) PHOTOGRAPHIÉS A WLADIKAVKAS.

(Photographie du baron de Baye.)

trouvés chez eux, on en rencontre également chez les autres montagnards.

Les vêtements des Khevsoures sont en grosse laine tissée dans leurs aouls. Le gros bleu domine, mais il est rehaussé de broderies, d'applications d'étoffes rouges, d'ornements de toutes sortes.

Une particularité qui m'a beaucoup frappé : ils ont la coutume de porter toujours au pouce une grosse bague en fer ou en cuivre.

Digitized by Google

Ces bagues se nomment satite, elles sont volumineuses, massives, armées de pointes; le coup qu'elles peuvent porter les rend dangereuses.

On dit les Khevsoures très peu chrétiens, et un peu païens. Ils aiment à manier leurs armes; on les dit cependant assez doux, excepté lorsqu'ils sont attaqués. Les Ingouches, leurs voisins, les craignent, car si un Ingouche touche un Khevsoure, on peut

KHEVSOURES DE L'AOUL OKHERKHEVI (GOUVERNEMENT DE TIFLIS) PHOTOGRAPHIÉS A WLADIKAVKAS.

(Photographie du baron de Baye.)

être certain que tout le village de cet Ingouche passera par les armes.

Nous ne devons pas nous borner à vous parler des Khevsoures.

En rayonnant aux alentours de Wladikavkas, nous avons visité des aouls ossètes. Vous savez que ce peuple est considéré par certains ethnographes comme les descendants des Alains. En effet, ils ont dans leur langue beaucoup de mots germaniques. Lors de

Digitized by Google

l'évangélisation du Caucase, tous les Ossètes furent plus ou moins convertis. Maintenant, il y a des Ossètes demeurés chrétiens, d'autres sont devenus mahométans; et dans les montagnes, il en est que l'on peut considérer comme païens. Ces derniers ont de petits temples en bois que l'on nomme « maireme ». En voici un, dessiné par le colonel Wyrouboff, il ne mesure pas plus de deux

KHEVSOURES MONTRANT LEURS ANNEAUX DE POUCE.

(Photographie du baron de Baye.)

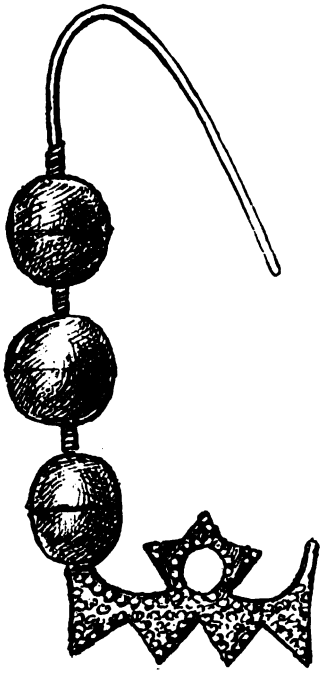
archines carrées. Chaque année, ils se réunissent auprès de ces édicules et tuent une quantité de moutons. L'extérieur de ces temples est orné d'un grand nombre de cornes d'ovidés de toutes sortes. A l'intérieur, les offrandes sont accumulées : poupées, vases, flèches, casques, enfin les objets les plus variés.

Dès l'arrivée d'un hôte dans un aoul ossète, ceux qui le reçoivent tuent un mouton à sa santé; c'est une sorte de sacrifice qui se nomme « kourban ». Cette pratique est du reste commune à un

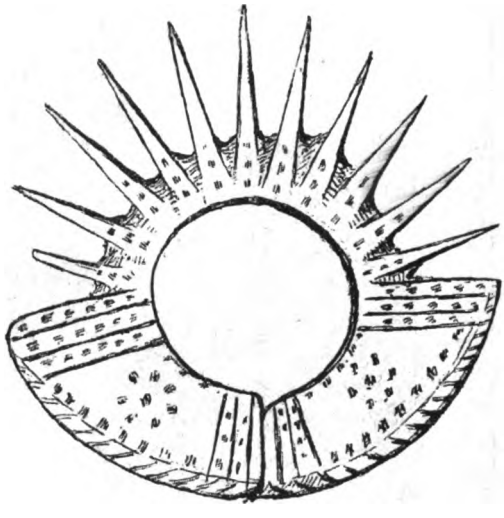
Digitized by Google

grand nombre de populations du Caucase. Je l'ai constatée partout dans le nord.

A l'aoul Beslane[1], j'ai été reçu chez des Ossètes mahométans, et tous les habitants du village, sauf les femmes mariées, s'étaient réunis pour nous recevoir, nous fêter et nous montrer leur manière de vivre. La population s'était rassemblée dans la cour de la mai-



PENDANT D'OREILLE EN ARGENT, KHEVSOURES DE L'AOUL OKHERKEVI (GRAND. NAT.).



BAGUE DE POUCE EN FER, KHEVSOURES DE L'AOUL OKHERKEVI (GRAND. NAT.).

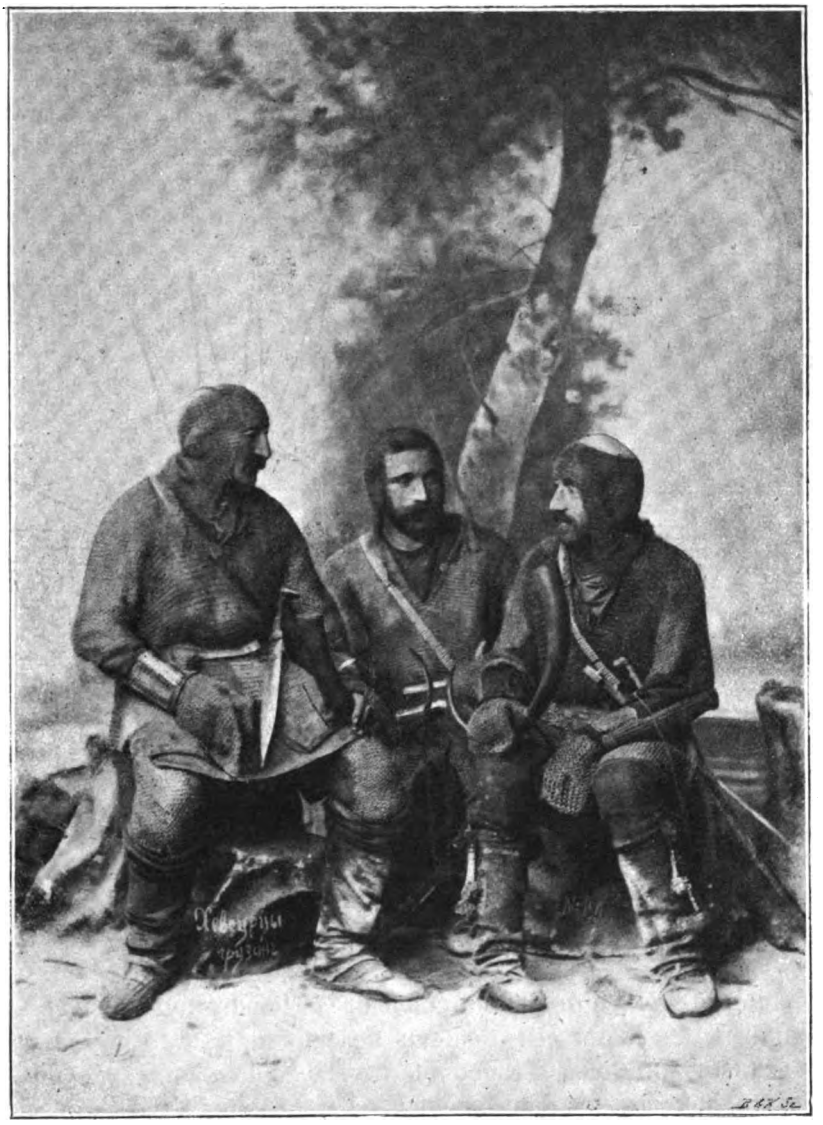
(Dessins du baron de Baye.)

son du starchina, autrement dit du maire de l'endroit. Les hommes battaient des mains et les enfants tapaient en mesure avec des bâtons sur une planche. Un couple se détacha de la foule, puis un second, un troisième, pour danser le « kavèn » qui est la lesghinka interprétée à la manière des Ossètes. Les filles sont longues et minces, dans des tuniques à longs plis droits, le corsage est fermé

1. 260 maisons et 1,490 habitants.

Digitized by Google

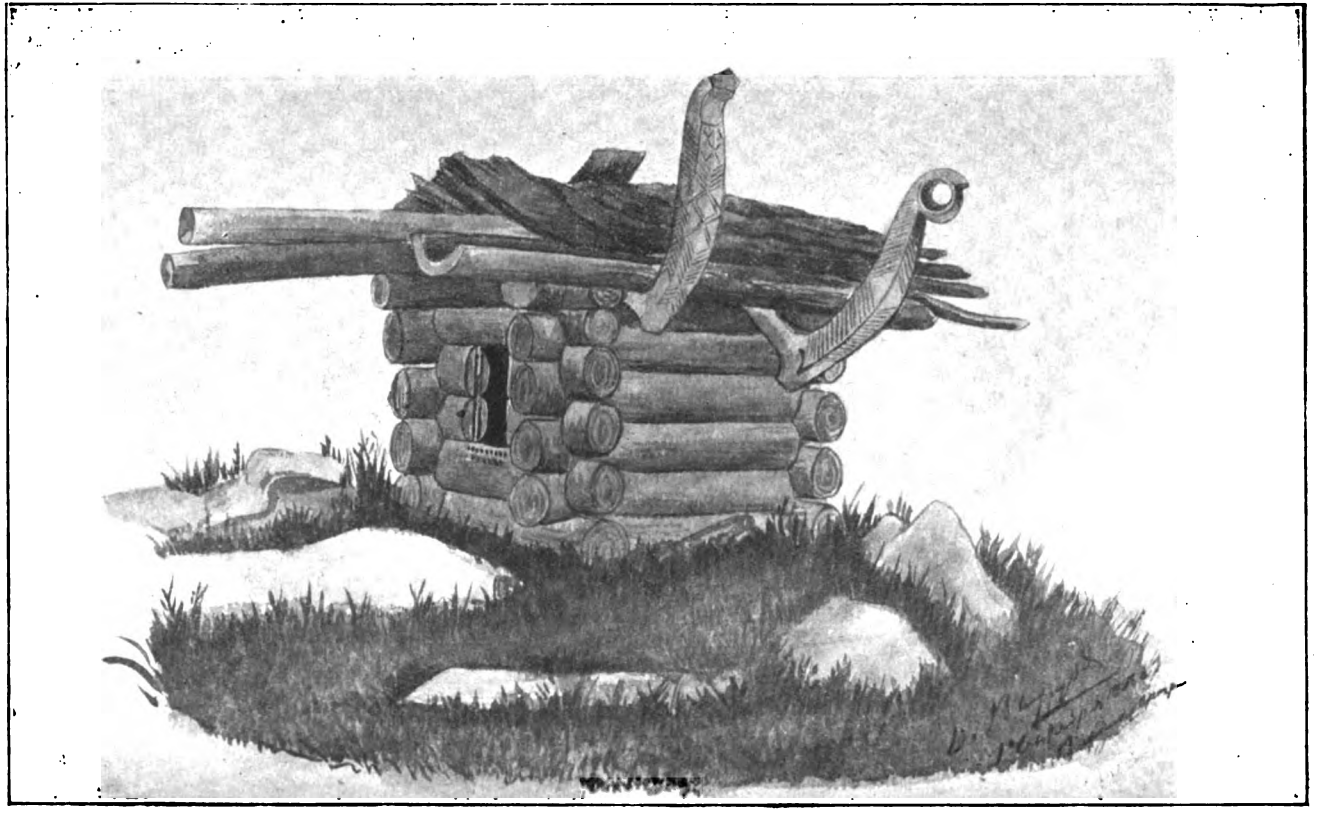
par 17 agrafes d'argent, les manches serrées se terminent par



KHEVSOURES REVÊTUS DE LEURS ARMURES.

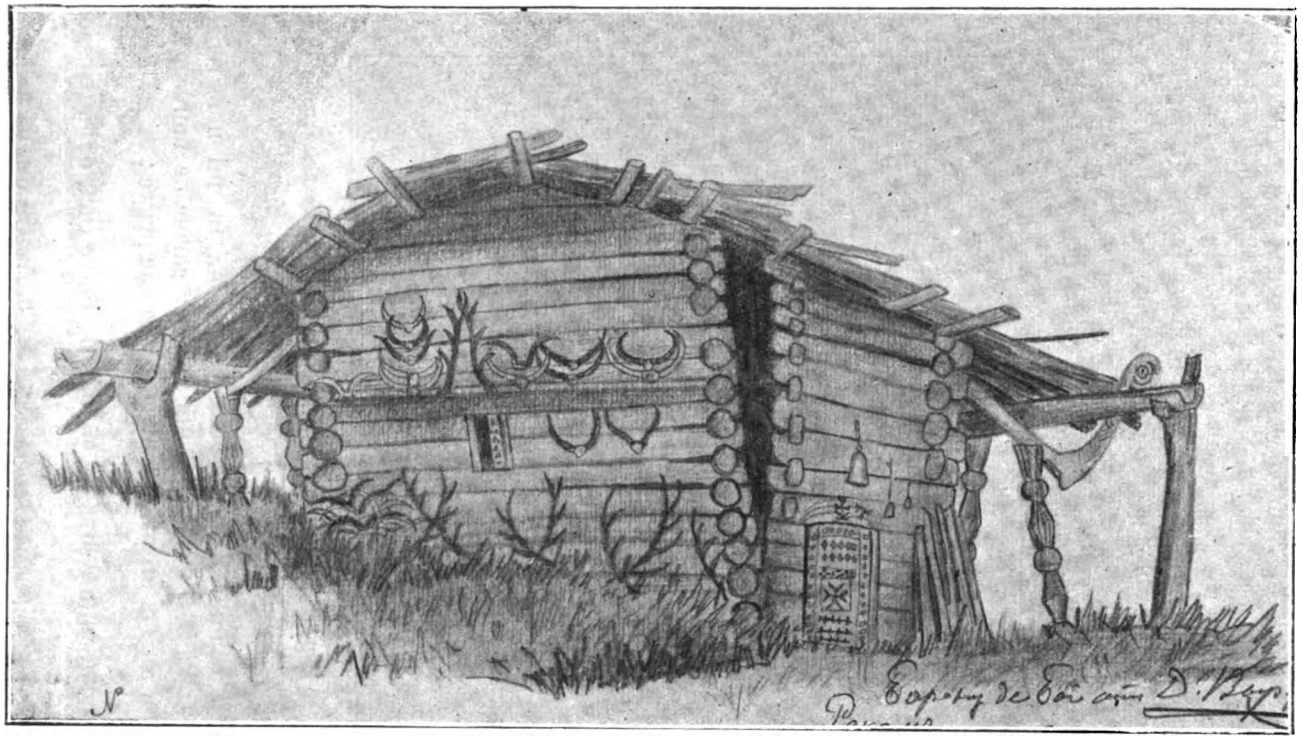
des volants en soie voyante sous lesquels la main disparaît. La tête est couverte d'un bonnet de velours chargé de broderies

Digitized by Google



MAIREME OSSÈTE, PRÈS L'AOUL RÉKOM, PROVINCE DU TÉREK. (Dessin du colonel Wyrouboff.)

Digitized by Google



MAIREME OSSÈTE, PRÈS L'AOUL RÉKOM, PROVINCE DU TÉREK. (Dessin du colonel Wyrouboff.)

Digitized by Google

d'or[1]; deux nattes de cheveux encadrent le visage. Un voile en tulle blanc[2], et un fichu de soie[3] complètent la coiffure.

Nous avons ensuite vu exécuter la danse nationale ossète « cymdé » à laquelle seuls les hommes prennent part. Ils se tiennent par les bras et forment une ronde en chantant.

Le starchina nous invite au repas qui sera servi sur des tables basses, comme chez les Bjédouks. Seuls, les notables pénètrent

PROVINCE DU TÉREK, DANSE OSSÈTE « CYMDÉ », AOUL BESLANE.
(Photographie du baron de Baye.)

dans la chambre. Le vieil Ossète mahométan qui nous reçoit, prenant dans ses mains une tige de fer garnie de morceaux de mouton rôtis et un pain de maïs, récite une prière :

« Nous sommes tous les enfants de notre Dieu et notre espoir

1. Ce bonnet se nomme « kardjéhoud ».
2. Le voile se nomme « kalbardjane ».
3. Le fichu s'appelle « charbéttène ».

Digitized by Google

« est dans notre Dieu. Nos âmes sont l'œuvre de notre Dieu. Notre « souverain est S. M. le Tzar. Que nos hôtes soient toujours heu- « reux. Que nous les recevions aussi aimablement que possible. « Nous prions Dieu d'accorder à nos hôtes un voyage favo- « rable. »

Chaque phrase est suivie du mot *amin* répété par tous les assistants.

Inutile de vous dire qu'on mange avec les doigts et que les hôtes seuls sont assis.

On a successivement servi de la viande, cuite dans une pâte de maïs « fedjine ». Des pâtés semblables où le fromage remplace la viande « khaliva ». Du « chachlik », c'est-à-dire des morceaux de mouton embrochés sur une tige de fer. Des petits pains, plats comme des galettes, faits de blé « kardzine ».

Dans des tasses de bois[1], on présente l'araka, eau-de-vie de maïs, et une autre boisson blanche, moins forte, grâce à Dieu, qu'on nomme « maximé ».

Le repas se termine par une prière ou plutôt un chant à saint Georges, car ce saint est vénéré chez les Ossètes mahométans[2].

« Saint Georges, je prends sur moi tes maux, seulement aide- « moi dans la vie. Sois notre secours en priant Dieu afin qu'il « rende droit le chemin de notre vie, que nous ayons toujours « bonne chance et que nos actions soient prospères. Dieu nous « rend heureux en nous envoyant des hôtes; qu'il leur accorde un « voyage favorable! »

Voilà une ressouvenance du christianisme. On en retrouve d'autres traces, car il subsiste encore des ruines d'églises chrétiennes dans les contrées habitées exclusivement par des mahométans, par exemple sur le territoire des Tchetchènes et des Ingouches.

J'aurais encore à vous entretenir de trois aouls ossètes : Koban, Zilgui, Tchmy. Dans les deux premiers, j'ai vu des instruments aratoires, dont se servent les indigènes. Parlons surtout de l'aoul

1. On nomme ces tasses « khi ».
2. Les Ossètes nomment saint Georges « onasterdji ».

Digitized by Google

Tchmy. J'ai remarqué dans la maison des hôtes, où la famille Doudaroff m'a reçu, une ornementation consistant en mains droites sculptées sur les poutres soutenant la saillie du toit, sur les portes, sur les volets et même sur les pierres. Cette ornementation dérive de l'ancienne coutume de couper la main droite de l'ennemi et de la clouer comme trophée dans la demeure.

C'est parmi les Ossètes, les Ingouches et les Tchétchènes qu'il se

AOUL INGOUCHE DALLAKOVA, PROVINCE DU TÉREK.
(Photographie du baron de Baye.)

trouve le plus de brigands, mais les Tchétchènes dépassent les autres. On dit qu'un Ingouche qui n'a pas commis de crime ne trouve pas à se marier dans son aoul. Est-ce à dire que les Ingouches ne reçoivent pas leurs hôtes avec le même empressement cordial, avec les mêmes cérémonies orientales que les autres populations de la Caucasie du Nord? Non, assurément; pour eux, comme pour tous, les hôtes sont sacrés. Rien à craindre tant qu'on est chez eux, mais, une fois parti, on perd avec la qualité d'hôte, l'assurance de ne pas être attaqué.

Digitized by Google

Les coutumes des Ingouches sont semblables à celles des Ossètes. Tous les Ingouches sont mahométans. L'aoul Dallakova, que j'ai visité, compte 260 maisons et 1,500 habitants. Les hommes ont rarement une seule femme, souvent deux, et parfois trois ou quatre. Ils ont aussi une maison des Hôtes; on y trouve toujours de forts bâtons terminés en haut par plusieurs branches horizontales légèrement arrondies. Ce sont de précieux appuis pour ceux qui doivent

MOULLA ET SA SUITE, AOUL BATACHEVO, PROVINCE DU TÉREK.
(Photographie du baron de Baye.)

se tenir longtemps debout, leur usage est très fréquent. En effet, un fils devant son père, un inférieur devant un supérieur, un habitant de l'aoul devant son hôte ne doivent jamais s'asseoir. Quand des hôtes couchent dans la maison consacrée à cet usage, le chef, ou à sa place un des membres de sa famille, se tient toute la nuit debout auprès de ceux qu'il reçoit.

La porte de la maison des Hôtes est couverte de signes gravés dans le bois, ils correspondent à des marques de propriétaires, ce sont des blasons primitifs, on les nomme « tavro ». L'hôte ne man-

Digitized by Google

que pas de tracer son emblème sur le logis où il a été reçu. En outre, ceux qui perdent leurs chevaux gravent aussi sur la porte leur signe, car chaque bête porte taillée dans son poil, sur la cuisse gauche, la marque de son propriétaire.

Pour nous fêter, on dansa chez les Ingouches au son d'un instrument à trois cordes nommé *merza pander*. Il ressemble à celui des Ossètes. Puis on nous invita à manger. Je vous ferai grâce du menu. Néanmoins, je vous dirai que l'on présente à l'étranger, auquel on veut faire honneur, la tête du mouton sacrifié ; le crâne est fendu, l'hôte doit manger un morceau de la cervelle en ayant soin de le prendre du côté droit. Ensuite, il doit couper l'oreille pour l'offrir à celui des hommes présents qui lui plaît le plus. Si l'appétit faiblit devant des mets souvent peu engageants, le maître de céans dit à l'invité : « Les hôtes sont des brebis, et les maîtres de la maison, des loups. »

Si cela n'était pas dit en riant, on pourrait croire à une intimidation.

Voici une invitation à manger plus curieuse encore pour un ethnographe :

« Mangez le pain de votre ami avec autant de plaisir que vous auriez à manger la tête de votre ennemi. »

N'est-ce pas une ressouvenance du cannibalisme?

Passons de chez les Ingouches chez les Kabardiens.

Chaque fois que nous nous rendions à un aoul, les hommes venaient au devant de nous pour nous escorter en faisant d'extraordinaires djighitovka, tirant en l'air et par terre des coups de fusil, quittant et reprenant leurs montures lancées au galop. Quelle belle mise en scène que ces cavaliers agiles sur leurs coursiers fougueux, aux naseaux injectés de sang, aux veines saillantes sous le poil brillant. Parfois, au travers d'un nuage de fumée et de poussière, on aperçoit au bord du chemin des pierres dressées avec des reliefs rehaussés de couleurs éclatantes. Ce sont des tombeaux ou des monuments commémoratifs. Le colonel Wyrouboff, chef du district des Ossètes, me disait : « Nous avons là une cavalerie unique au monde ; en cas de guerre, qui donc pourrait nous en opposer une pareille? »

BARON DE BAYE.

(*A suivre.*)

Digitized by Google

EN ALGÉRIE

II

LES INDIGÈNES DE L'ALGÉRIE, LA THÉORIE DE L'ASSIMILATION, LES VIGNES ET LES JARDINS

Quand on se promène dans les rues d'Alger ou de Constantine, dans les chemins caillouteux de la Kabylie, ou à l'ombre des palmiers d'El-Kantara ou de Biskra, on rencontre des indigènes berbères ou arabes, enveloppés dans de grands burnous blancs. Leur allure est grave, leurs gestes sont solennels; une élégance majestueuse enveloppe ces personnages souvent sordides, tant ils ont l'art de draper autour d'eux en plis harmonieux leurs pauvres vêtements. Regardez leurs figures et essayez de deviner leurs pensées intimes. Leurs figures sont toujours énigmatiques, aucun sentiment n'y a son reflet. C'est le symbole de l'immobilité, de l'indifférence et peut-être aussi du mépris.

En observant avec attention l'indigène d'Algérie, on a la sensation très nette qu'il n'aime pas la civilisation européenne, qu'il déteste cordialement ceux qui la lui imposent. Quand on le croise dans une rue écartée, on saisit quelquefois un regard haineux, un geste vite réprimé de menace. Il supporte la domination étrangère parce qu'il n'est pas le plus fort, mais il n'accepte aucune des idées nouvelles que lui a apportées le vainqueur. Il conserve la foi de ses pères et il observe avec un soin scrupuleux les coutumes séculaires. Il n'a rien appris et toute science pour lui est contenue dans le Koran. Nous ne voulons pas trancher en quelques mots le problème si grave de l'assimilation des Berbères et de la possibilité de les attirer vers nous et d'en faire de dociles sujets. Mais je crois fermement que nous aurions tort de nous bercer de trompeuses espérances. Européens et Berbères sont simplement juxtaposés, il n'y a aucune pénétration réciproque de ces deux éléments, et quand on est sans parti pris, on voit qu'il en sera très longtemps ainsi.

Cette impression devient plus aiguë lorsqu'on visite les ruines

Digitized by Google

anciennes de Lambesse ou de Timgad, autour desquelles errent aujourd'hui des indigènes dont le caractère physique et moral est identiquement le même qu'au jour où leurs maîtres latins essayèrent de les civiliser. Les Romains ont dominé pendant plus de huit siècles dans la Numidie et aux vaincus ils ont imposé leur langue. Sur les stèles des cimetières on peut suivre les étapes de leurs progrès apparents. Celles qui recouvrent les restes d'une même famille portent d'abord des noms purement berbères, puis des noms latins et berbères et enfin des noms latins. Il semble qu'alors la fusion des races est complète. Un siècle passe et toute trace de romanisation a disparu. La race ancienne a retrouvé ses habitudes jamais oubliées, sa physionomie morale. Ici on n'oublie rien de ce qu'ont transmis les ancêtres libres. L'évolution de l'esprit est chose inconnue et il semble que le cerveau de ces Africains est incapable de s'imprégner d'idées nouvelles. Il est immobile et comme pétrifié. Cela nous rappelle l'observation d'un instituteur français, que nous avons rencontré en terre arabe : ses élèves étaient dociles jusqu'à l'âge de douze ou treize ans; ils retenaient les mots de notre langue, s'intéressaient aux éléments de science qu'on leur présentait. Puis, brusquement, leur intelligence refusait d'accepter les idées nouvelles. Il y avait un arrêt brusque de développement. Et quand il les retrouvait quelques années plus tard dans la brousse, ou à l'entrée d'un infect gourbi, l'Algérien avait tout oublié, et il avait fait un retour définitif à la barbarie ancestrale. Et l'instituteur s'en allait découragé, devant cette constatation brutale de l'inutilité de ses efforts.

Nous créons beaucoup d'écoles en pays arabe, parce que nous pensons que la diffusion de notre langue est un excellent moyen d'étendre notre influence morale sur nos sujets. Nous ne croyons guère à son efficacité absolue. Nous avons à transformer un peuple qui se refuse à toute transformation, et qui ne nous sait aucun gré d'essayer de l'arracher à son sort misérable. Il est imprudent et inutile, sans doute, de chercher à lui donner une culture française. Nous avons rencontré une formule qui nous paraît très juste, de la conduite à tenir à l'égard des indigènes. La voici : « La meilleure politique nous paraît être de les aider de notre mieux à être heureux à leur manière, en se développant suivant leur ligne, leurs traditions et leur sens intime et non de prétendre les rendre heureux à la nôtre. »

Digitized by Google

Elever les indigènes à l'européenne, n'est-ce pas les détourner du chemin naturel et en faire des déclassés? Leur vie est si simple, leurs besoins si restreints, leur béatitude si grande qu'il semble y avoir crime à les tirer de leur douce somnolence. Quand vous sortez d'une ville comme Alger, où tout est brillant, où le luxe de l'Europe s'étale dans un cadre éblouissant, ou même lorsque vous venez de visiter un village de colonisation comme Bouira ou El-Guerrah, et que vous pénétrez dans un douar arabe, ou encore dans la haute ville d'Alger, il vous semble que vous êtes subitement revenu à un nombre infini de siècles en arrière. Les habitations sont quelquefois en maçonnerie, en briques séchées au soleil; l'intérieur est nu, d'une malpropreté repoussante. On y trouve les enfants, les animaux de basse-cour, les provisions du ménage; tout cela forme un mélange hideux et repoussant. Si vous regardez un gourbi des hauts plateaux, c'est bien plus extraordinaire encore : vous ne trouvez plus qu'une hutte de branchage, étroite, sordide, avec quelques tapis d'alfa et de grossières poteries. Nos ancêtres de l'âge de la pierre polie étaient aussi bien logés. Et malgré cela, ce peuple a une majesté saisissante. Quand vous vous approchez d'un gourbi, vous voyez se dresser à côté de vous, un bel Arabe, au teint bistré, drapé avec autant de noblesse qu'une statue romaine, qui regarde ce roumi inquisiteur avec un dédain profond, et semble lui dire qu'il n'a rien de commun avec lui. Je crois bien que le problème de l'assimilation des indigènes n'est pas près d'avoir une solution définitive.

Du reste l'Algérie est loin de jouir d'une tranquillité parfaite et, là comme ailleurs, des passions exagérées se donnent libre carrière et créent aux esprits bien intentionnés de sérieux embarras. Je ne parlerai pas du péril anglais qui n'est peut-être qu'une illusion. Nous avons cependant vu dans le quartier de la Kasbah à Alger une maison mystérieuse qu'habitent des missionnaires anglais, qui est un centre de propagande, ne s'exerçant pas sans doute au profit de la France. Mais on est bien obligé de constater qu'il y a deux Algérie, parce que cela saute aux yeux de prime abord : « l'une en pleine prospérité, celle des travailleurs, l'Algérie des colons et des commerçants; l'autre, celle de l'industrie politique, abusant jusqu'au crime des licences qu'on a trop longtemps tolérées. La seconde calomnie et compromet la première. » On est bien obligé aussi de constater que la théorie de l'assimilation à

Digitized by Google

outrance, qui ne tient compte ni des milieux, ni de la langue, ni des mœurs, ni de la religion, a été funeste à notre colonie. « Cette assimilation, a-t-on eu raison de dire, a fait de l'Algérie trois départements français, avec notre système fiscal, notre procédure, notre organisation et nos libertés publiques. Ce fut une faute, car c'est par cette assimilation que l'on a donné à une colonie jeune, ardente, incertaine, où se rencontrent les races les plus diverses, l'électorat, qui n'existe que depuis cinquante ans dans notre pays façonné par une histoire plusieurs fois séculaire. »

Enfin passons en espérant que le temps et le bon sens des hommes s'uniront pour faire disparaître ces maux. C'est d'autant plus désirable que l'Algérie est un beau et fertile pays. On n'a qu'à ouvrir les yeux pour s'en apercevoir immédiatement. Sortez d'Alger et allez dans cette plaine de la Mitidja qui, il y a cinquante ans, était un horrible marécage, et vous verrez quelles merveilles on y a accomplies. Des villes coquettes ont surgi de terre ; elles nous apparaissent avec leurs maisons blanches ensevelies au milieu des fleurs. Mais ce n'est pas là ce qui nous intéresse le plus : il faut aller dans la campagne pour voir ce que le colon français a fait de cette terre hier inhospitalière. Nous avons été frappé à Boufarik par le développement rapide de la culture des fleurs pour essences, et des vignes. Il y a des exploitations de 6,000 hectares presque d'un seul tènement; les vignes sont dirigées scientifiquement, plantées en ligne, soumises à des labours fréquents, arrosées en temps de sécheresse, traitées pour leur éviter les maladies cryptogamiques. Au début, le vin qu'elles produisaient était mauvais; on a su y remédier grâce à de sérieuses études scientifiques. Nous avons visité un chai, avec des citernes en ciment, où la température était constante, des cuves souterraines autour desquelles l'air circule et sert à modérer la fermentation. Grâce à ces soins divers le vin d'Algérie s'est bien amélioré, il est exporté en quantité toujours plus grande en France. C'est une concurrence sérieuse pour nous. Sur les quais d'Alger, on voit les tonneaux s'entasser par milliers dans les cales des navires. La concurrence est d'autant plus sérieuse que la main-d'œuvre est ici à bon marché; les Kabyles sont de précieux auxiliaires qu'un petit salaire contente, que le terrain est plat et permet l'emploi constant de la charrue. J'ai peur qu'un jour ou l'autre nous soyons obligés de nous défendre contre cette invasion nouvelle. Le vignoble algérien s'étend sans

Digitized by Google

cesse, non seulement dans le Sahel, vers Oran, mais à l'est. Autour de Philippeville, de Bougie, se trouvent d'immenses exploitations. Les produits sont francs de goût et ont une saveur agréable. Il y a vingt ans l'exportation du vin était nulle, elle vient d'atteindre deux millions d'hectolitres, elle doublera bientôt.

Le vin, c'est le produit nouveau : à côté de lui se placent les richesses anciennes, un peu négligées parce qu'elles sont plus difficiles à acquérir. Il y a des forêts d'oliviers qui fournissent une huile fine et verte, proche parente de celle de la Provence. Il y a surtout d'éclatantes forêts d'orangers. Nous avons vu celles de Blidah : elles sont vraiment belles, aussi belles que celles si réputées de Valence sur la côte espagnole. Les arbustes sont de jolie proportion, leur feuillage d'un beau vert foncé, leurs fruits savoureux et parfumés. C'est avec un plaisir infini qu'on se promène à leur ombre, une ombre fine, élégante; des parfums capiteux enveloppent le pays tout entier. Contraste saisissant, en sortant de Blidah, où la civilisation européenne a accompli des merveilles, nous nous heurtâmes presque à la barbarie; de lourds chariots barraient la route, traînés par dix chevaux robustes, conduits par des hommes au teint hâlé, aux larges épaules, à la démarche lente. C'était des alfatiers venus de Laghouat. Ils étaient en route depuis huit jours, ils avaient traversé la sauvage région des Plateaux, avaient entassé sur leur lourd véhicule des bottes vertes d'alfa, et ils allaient ainsi jusqu'à la côte. Au retour, ils rapportent des provisions de toutes sortes, et les égrènent le long du chemin, où leurs attelages s'enlisent souvent dans les cailloux et les fondrières. Ce sont les rois de la route, où ils vivent dans un mouvement perpétuel. Le chemin de fer qui s'avance peu à peu vers le désert les détrônera bientôt.

Ce qui nous a frappé ensuite dans notre Algérie, c'est le développement prodigieux de la culture maraîchère. Nous avons suivi les progrès faits dans cette voie, dans notre Provence, et notamment dans ces régions autrefois désolées de la Crau, que la Durance fertilise après les avoir dévastées. Mais l'Algérie a marché plus vite encore. Quelques chiffres d'abord qui ont bien leur éloquence. Je prends l'exportation de trois produits à vingt-cinq ans de distance, de 1874 à 1898; l'exportation des légumes passe de 1,367 tonnes à 8,000, celle des fruits frais et raisins de 1,600 à 13,000, celle des pommes de terre de 592 à 6,000. Ce sont là des augmentations

Digitized by Google

énormes, mais qui ne surprennent pas celui qui a visité les jardins du Sahel, jolis jardins avec leurs haies de cactus épineux, soignés, ratissés et arrosés comme des parcs. Nous avons vu à la trappe de Staoueli, à Maison-Carrée, pour prendre deux exemples entre mille, des champs plantureux, admirablement cultivés, d'une fertilité puissante. Cependant, en écrivant ces dernières lignes, un remords nous vient : nous avons peur de montrer une Algérie trop souriante. Il ne faudrait pas croire que c'est un pays partout doré, accueillant, de physionomie plus douce et plus aimable que notre pays. Ce serait une erreur, et pour la dissiper nous allons détacher de notre carnet de voyage quelques feuillets, qui montreront l'Algérie pittoresque, l'Algérie sèche, et qui achèveront de traduire l'impression que nous a laissée notre étude.

III

LA KABYLIE, CONSTANTINE, LES HAUTS-PLATEAUX, LA VIE DE L'OASIS

En sortant de la Mitidja, on entre dans la Kabylie. Le contraste entre les deux régions est saisissant. Autour d'Alger, on a la sensation de la richesse inépuisable; en entrant en Kabylie, on fait connaissance avec un pays pierreux, un peu sec, où les chemins ont des pentes atroces, où les villages sont perchés sur les montagnes comme des nids d'aigle. Ce n'est pas là que le colon français pourra s'installer. Le moindre lopin de terre a son propriétaire; il est cultivé avec beaucoup de soin, quelles que soient les difficultés d'accès. Cela nous a rappelé certains prodiges accomplis dans les montagnes de la Haute-Loire ou de la Tarentaise, où l'on voit sur des pentes d'une raideur extrême de petits héritages entourés d'un mur de pierre sèche, donnant quelques épis, quelques raisins, grâce au travail opiniâtre de l'homme. On n'est point riche en Kabylie; la population extrêmement dense essaime de tous côtés.

Les maisons ne sont point élégantes : elles sont basses avec de pauvres murs blanchis à la chaux et un toit de tuiles grises. A l'intérieur, il n'y a qu'une pièce séparée en deux compartiments, l'une pour les bêtes, l'autre pour les gens. Il n'y a pas de cheminée : la fumée passe par la porte ou filtre par les fissures du toit. Les

Digitized by Google

meubles sont rares : quelques tapis, des amphores pour les provisions, un coffre pour le linge, un moulin à bras pour faire la farine, cette farine qui sert à confectionner le fade couscous. Une lampe en terre cuite éclaire faiblement le soir cet intérieur rudimentaire. Les bêtes, je veux dire le bourriquet, la chèvre, les moutons et les poules, logent dans un coin obscur. C'est un assemblage qui n'a rien de très appétissant. Mais ce n'est rien à côté du propriétaire. J'ai pu vérifier la vérité absolue de ce croquis : ce qu'il y a de moins propre en Kabylie, c'est le Kabyle. Jamais il ne quitte ses vêtements. Quand sa chemise tombe en loques, il en ajoute une seconde par-dessus, conservant soigneusement sur lui ce qui reste de la première. Il porte parfois jusqu'à trois burnous superposés, le plus neuf cachant les autres. C'est ainsi qu'il se trouve recouvert de cinq ou six couches de laine, disposées par ordre de date, et réunies entre elles par de la crasse stratifiée. Dans les divers éléments de cette carapace, on peut chercher l'âge du propriétaire, comme, dans les terrains tertiaires ou quaternaires, les années du monde. Malgré cela, ici, le dernier des mendiants a naturellement une distinction de maintien, une élégance de manières, une fierté d'attitude, qui lui donnent la tournure de l'homme bien élevé et du grand seigneur. Le grand ennui, c'est le mauvais état des chemins et l'antiquité des véhicules. Si vous voulez voir encore de vieilles diligences, avec leurs coffres jaunis, leurs ressorts énormes et souvent brisés, leurs bâches poussiéreuses, il faut venir ici.

En arrivant dans la région de Constantine, on se repose un peu de la maigre Kabylie. On y rencontre de gracieux paysages de France, il y a des prés bien verts, des ruisseaux à l'eau chantante, des jardins fleuris, des vignes vigoureuses, de jolies maisons avec des volets blancs, des Européens qui parlent notre langue. C'est à la fois un repos pour l'esprit et pour les yeux. J'ai vu là aussi la huitième merveille du monde : ce sont les gorges du Rummel. On ne les contemplait il y a quelques années que du haut de l'escarpement où se dresse la vieille Cirtha. On voyait le gouffre noir où planent en poussant des cris stridents les oiseaux de proie. Un ingénieur audacieux a creusé un chemin au fond du gouffre, « le chemin des touristes », qui permet d'admirer de près la sauvagerie grandiose du site. Nous avons visité bien des vallées alpestres, nous n'avons jamais vu une galerie naturelle aussi imposante.

Digitized by Google

Et le chemin de fer nous emporta ensuite vers la région des Hauts Plateaux. Oh! la pauvre région, froide, sèche, aride, désolée; on entasserait épithètes sur épithètes, on n'arriverait pas à rendre l'impression de mélancolie morne que laisse cet étrange pays. La plaine est immense, monotone; il n'y a pas d'arbres; un vent glacé arrête bien souvent le piéton qui chemine sur la route ou qui erre sur la piste arabe qui serpente là-bas entre des buissons épineux. Il n'y a point de maisons : çà et là quelques immondes gourbis autour desquels errent de faméliques Arabes. Ils ont de belles dents blanches de bêtes de proie. Aucune source vive; nous nous approchons d'un chott, qui flamboie au soleil : l'eau est trouble, elle a un horrible goût saumâtre. Le chott, lui aussi, est infiniment triste; il n'est égayé que par le vol des flamants roses et des sauvagines.

Déjà nous arrivons à l'Atlas saharien : toute trace de végétation a disparu : ce ne sont qu'éboulis de pierres blanches, jaunes ou roses, que lits de torrents desséchés. La solitude est complète; on a la sensation très vive de la mort, et d'un monde fini. Nous arrivons à El-Kantara et devant nous s'ouvre la porte du désert. Le site qu'a décrit avec tant de grâce Fromentin est vraiment prestigieux. Une ouverture béante se découpe dans un ciel d'un bleu intense. A droite et à gauche se dressent des rochers déchiquetés, qui nous apparaissent d'un rouge si vif qu'on peut à peine les regarder avec fixité. Là-bas, au fond de la vallée, sous l'arche hardie d'un pont romain, roulent tumultueusement les eaux du torrent.

Nous les suivons, ces eaux, qui sont si précieuses dans ce pays de la soif, et nous arrivons ainsi à l'oasis, où vivent près de cent mille palmiers. Ce n'est plus le désert de tout à l'heure : la végétation est ici d'une vigueur incroyable, grâce à ces eaux qui portent la vie au pied de chaque arbre, de chaque plante, de chaque brin d'herbe. Le sol est divisé en une multitude de petits carrés, soigneusement clos. On n'y pénètre que par des portes basses. N'y entrez pas au moment où les dattes sont mûres. Derrière chacune d'elles le propriétaire veille un poignard à la main, il vous ferait un mauvais parti. Les travaux d'irrigation sont remarquables; l'oued est divisé à l'infini dans ce petit coin de terre; chaque Arabe a droit à une part proportionnée à l'étendue de sa culture.

Il y a là 3,000 habitants; si vous les regardez de près, vous verrez que la civilisation ne les a pas encore touchés. Ce sont de

Digitized by Google

grands enfants un peu fourbes, mais en somme accueillants pour les Européens. Ils sont superstitieux : pour détourner le mauvais sort des palmiers de première qualité, ils font de petits tas d'ossements. Ils ne savent construire leurs demeures qu'en terre battue entremêlée de cailloux. Ils ignorent le confort et la bonne chère. Ils exercent quelques métiers, mais leurs procédés sont rudimentaires. Nous avons inspecté des ateliers de tisseurs, de forgerons, de cordonniers, de briquetiers. Ils en sont encore à l'époque mérovingienne et ils ne semblent point disposés à changer de méthode. Les ancêtres faisaient ainsi, les descendants croiraient commettre un crime en ne suivant pas la tradition. A Biskra, les Arabes sont plus civilisés; il est vrai que là-bas il y a un casino et d'opulents cafés. Croyez-moi, si vous voulez saisir sur le vif la vie arabe, arrêtez-vous quelques jours à El-Kantara, et regardez agir ces hommes endormis depuis des siècles et auxquels nous n'avons rien appris.

Notre voyage est fini; nous voilà sur le pont du paquebot *la Ville-de-Bône;* le bateau lève l'ancre, et, sur la Méditerranée encore immobile, il va vers les côtes de France, laissant derrière lui un long sillage d'écume blanche. Là-bas à l'horizon se dessine la côte de cette Algérie resplendissante de lumière, à la fois blanche et verte, pays enchanteur où vraiment on pourrait goûter la saine joie de vivre, où l'homme, avec un peu d'énergie persistante, d'audace tranquille, arrive à créer de fructueuses exploitations, où la terre est une bonne et inépuisable nourrice. Et nous songions que nous avions là une admirable colonie où bien des nôtres qui gémissent et qui peinent pourraient trouver, sinon la richesse facile, au moins l'aisance large. Et nous voyons reparaître devant nos yeux les fermes opulentes de la Mitidja, les somptueuses orangeries de Blidah, les élégantes palmeraies du désert. Nous pensions aussi qu'il était triste que tout cela soit compromis par les luttes stériles des partis politiques et les querelles religieuses... Puis la mer devint mauvaise, le pont du paquebot fut balayé par les vagues furieuses et c'est au milieu d'une mer démontée et sauvage que nous perdîmes de vue la France d'Afrique.

J. Corcelle.

Digitized by Google

ÉTUDE

SUR

LA PROVINCE DE CONSTANTINE

(SUITE)

IX. — Occupation française

L'histoire de la conquête de l'Algérie par nos armes est trop connue pour qu'il soit besoin d'en parler ici; elle ne jetterait d'ailleurs pas un jour nouveau sur l'étude que nous faisons. Nous nous contenterons de dire qu'après la prise d'Alger, le corps expéditionnaire se mit à rayonner dans tous les sens, pour s'emparer des centres principaux et y installer des garnisons capables, non seulement de se faire respecter, mais encore de faire sentir notre influence civilisatrice.

L'histoire de la colonisation, beaucoup moins connue, tout en faisant ressortir les progrès de la conquête, nous montrera les hésitations du début et les lenteurs avec lesquelles nous avons tiré parti de ce beau pays, si favorisé de la nature.

Bien que, dès 1833, nous fussions déjà maîtres des villes d'Alger, Oran, Bône et Médéah; qu'en 1834, le roi Louis-Philippe, pour bien marquer sa volonté de faire de l'Algérie une colonie française, eût donné au général Drouet d'Erlon le titre de gouverneur général; que la place de Constantine fût elle-même tombée en notre pouvoir dès le 13 octobre 1837, tout le territoire soumis de la province de Constantine n'en reste pas moins régi par l'état de siège jusqu'en 1842; c'est-à-dire que, jusqu'à cette époque, l'autorité militaire détient tous les pouvoirs, même celui d'imposer des contributions de guerre.

La première ville distraite de ce régime est Constantine qui, par arrêté du gouverneur général en date du 23 septembre 1842, est érigée en commissariat civil. Le 21 décembre de la même année, le port de La Calle obtient la même faveur.

Digitized by Google

Pendant les cinq années qui suivent, la colonisation reste à peu près stationnaire; seuls, quelques commerçants s'établissent dans les ports de Bône, Philippeville et Bougie; aussi le 31 janvier 1848, Bône d'une part, Philippeville et le petit village de Saint-Antoine d'autre part, sont, par ordonnance royale, érigés en communes de plein exercice. Un peu plus tard, le 27 juillet de la même année, Bougie est érigée en commissariat civil, par arrêté du gouverneur général. Enfin l'arrêté du 9 décembre suivant qui divise l'Algérie en trois départements, érige la ville de Constantine en préfecture, celles de Bône et de Philippeville en sous-préfectures.

On remarquera que jusqu'au 31 janvier 1850, date de l'arrêté qui crée le commissariat civil de Lambessa, c'est-à-dire pendant les vingt années qui suivent la prise d'Alger, il n'est guère question de colonisation dans la province de Constantine; les ports seuls ont pris une certaine importance. Quant à la préfecture du département, elle ne donne encore asile, à cette date, qu'aux fonctionnaires civils et à un assez grand nombre de mercantis venus à la suite de l'expédition de 1837. En un mot, pendant ce laps de temps, nos nationaux achètent aux indigènes leurs produits, mais ne songent pas encore à exploiter eux-mêmes les richesses du sol.

Ce n'est qu'à partir de 1850 que les essais de colonisation commencent autour des centres principaux; aussi, dès le 4 novembre, un arrêté du gouverneur général érige la ville de Guelma en commissariat civil; puis la ville de Sétif obtient la même faveur le 21 novembre 1851. Ce n'est qu'en 1854 qu'on trouve enfin à Constantine les éléments nécessaires pour organiser l'administration communale. La ville est donc érigée en commune de plein exercice par décret du 26 avril et le hameau de Sidi-Mabrouck lui est annexé. Le 17 juin de la même année, un nouveau décret érige en communes de plein exercice les commissariats civils de Bougie, de Sétif et de Guelma; à cette dernière commune sont ajoutés les hameaux de Millésimo, d'Héliopolis et de Petit. Le territoire d'Oum-Teboul, sur lequel se trouvent de riches mines de plomb argentifère, est, par décret du 31 décembre 1856, annexé au commissariat civil de La Calle qui, lui-même, est érigé en commune de plein exercice. Ce même décret crée encore la commune de plein exercice de Jemmapes, avec les sections d'Amed-ben-Ali, de Sidi-Nassar et de

Digitized by Google

Filfila. Le 13 octobre 1858, un décret érige en sous-préfectures les villes de Guelma et de Sétif et crée les commissariats civils de Batna, de Djidjelli et de Souk-Ahras. Le 28 janvier 1860, nouveau décret créant, dans la vallée du Bou-Merzoug, affluent du Rhoumel, cinq nouvelles communes de plein exercice qui sont : Lamblèche, Madjiba, Khroubs, Ouled-Rahmoun et Guerfa. Par décret du 18 février de la même année, les commissariats civils de Batna et de Lambessa sont réunis pour ne former qu'une commune de plein exercice; celui de Djidjelli est, par ce même décret, également érigé en commune de plein exercice. Le commissariat civil de Souk-Ahras obtient la même faveur le 22 août 1861 et le hameau de Medjez-Sfa est ajouté au territoire de la nouvelle commune. Le décret qui prescrit ce changement crée en outre les communes de plein exercice de Duvivier, de Condé avec Bizot pour annexe, de Mondovi avec Barral pour annexe, de Bugeaud, de Duzerville avec El-Hadjar pour annexe, de Penthièvre avec Nechmeya pour annexe, d'El-Arrouch avec El-Kantour pour annexe, de Gastonville, de Robertville, de Saint-Charles et de Bouhira avec Messaoud et Aïn-Arnat pour annexes. Un nouveau décret du 28 mars 1863 crée la commune de plein exercice d'El-Ouricia avec Mahouan pour annexe et réunit en une seule commune, dite du Khroubs, les cinq de la vallée du Bou-Merzoug qui avrient été créées par décret du 28 janvier 1860. La commune de plein exercice de Saint-Arnaud est formée par décret du 31 juillet 1863, avec les territoires des Eulmas et de Bordj-Mamra; puis un nouveau décret du 10 mars 1864 crée, dans la commune de plein exercice de Batna, la section communale de Fesdis et Ksaïa. Par décret du 15 octobre 1866, la section du Hamma est distraite de la commune de Constantine et érigée en commune séparée; le centre d'Aïn-Kerma lui est annexé. Le décret du 10 décembre 1868 détache : 1° de la commune de Condé, l'annexe de Bizot pour l'ériger en commune séparée; 2° de la commune de Guelma, les annexes de Millésimo et d'Héliopolis qu'il érige également en communes séparées et donne à la première la section de Petit et à la seconde la section de Guelaat-bou-S'ba. Ce décret ajoute en outre à la commune de plein exercice de Saint-Arnaud, la section de l'Oued-Deheb. Enfin il crée encore la commune de plein exercice de l'Oued-Zénati, celle de l'Oued-Atménia, avec les sections d'Aïd-Smara, d'Oued-Séguin et d'Oued-Dekri; celle d'Aïn-Béïda-

Digitized by Google

Kebira, avec la section de la Meskiana; celle de Randon comprenant la circonscription de Besbès; celle d'Aïn-Mokra; celle d'Enchir-Saïd et enfin celle de Gastu. Le centre d'Herbillon est créé par décret du 18 septembre 1869 et érigé en section rattachée à la commune de Bugeaud. Le 8 octobre de la même année, un arrêté préfectoral distrait de la commune de l'Oued-Atménia, la section d'Aïn-Smara, pour l'ériger en commune séparée et prescrit la même transformation pour les Ouled-Rahmoun, section de la commune du Kroubs, et pour Lambèse, section de la commune de Batna. Enfin, le 10 décembre, semblable arrêté est pris à l'égard d'Herbillon, section de la commune de Bugeaud.

Nous voyons que, pendant cette période de 1850 à 1870, la colonisation se montre d'abord timide, elle n'ose s'éloigner des centres principaux; puis peu à peu, elle prend de l'extension sur la carte comme feraient des taches d'huile.

Nos malheurs de 1870 ont leur contre-coup en Algérie; l'insurrection éclate bientôt sur tous les points, Berbers et Arabes croient que l'heure de la délivrance a sonné; aussi la colonisation subit-elle non seulement un temps d'arrêt, mais fait même un pas en arrière. En effet, après l'insurrection, bon nombre de tribus qui y ont pris part et qui jouissaient déjà du régime de droit commun, retombent, par ce seul fait, sous l'autorité militaire et sont de nouveau régies par l'état de siège.

Mais dès 1874, grâce à l'immigration des Alsaciens et Lorrains des pays annexés à l'Allemagne et auxquels on concède les terres séquestrées sur les tribus qui se sont insurgées, la colonisation prend en Algérie un nouvel et vigoureux essor.

La liste des territoires remis à l'autorité civile de 1874 à nos jours, serait longue et fastidieuse; aussi nous contenterons-nous de dire qu'aujourd'hui, la colonisation s'étend en toute sécurité, tant dans le Tell que dans la région des hauts plateaux et que, même, elle a déjà pris pied dans le Sahara (à Biskra, dans les Zibans et même dans l'Oued-Rir). Partout les colons font de louables efforts et vivent en bonne intelligence avec les indigènes leurs voisins.

Pour bien faire ressortir l'état actuel de notre conquête, nous ajouterons :

1° Qu'il n'y a plus aujourd'hui, dans la province de Constantine, une seule tribu du Tell qui ne soit soumise au régime de droit commun;

Digitized by Google

2° Que dans la région des hauts plateaux, les rares tribus des cercles de Tébessa, de Khenchela et de l'annexe de Barika, encore administrées par l'autorité militaire, sont celles qui habitent le massif de l'Aurès, véritable foyer de révolte qu'il faut surveiller d'une manière toute particulière;

3° Enfin que les tribus nomades du Sahara composant les cercles de Biskra et de Touggourt, ainsi que l'annexe d'El-Oued, sont trop instables et habitent des territoires trop étendus pour qu'il soit jamais possible de les remettre à l'autorité civile.

Empressons-nous de dire que le régime militaire n'empêche nullement la colonisation de prendre de l'extension, ni dans la belle vallée de l'Oued-Rir, ni même de s'implanter chez les Ouled-Djellal.

Commandant A. Monségur.

(A suivre.)

Digitized by Google

MOUVEMENT GÉOGRAPHIQUE

Les reconnaissances du capitaine Pein. — Mort de M. Legeal; M. Coppolani à Araouan. — Exploration du Fouta-Djalon par le Dr Maclaud. — Le chemin de fer de Sierra-Leone. — La mission Hostains-d'Ollone. — Mission de M. Labbé à l'île Sakhalin. — La géologie expérimentale. — La Société de secours aux militaires coloniaux.

I

On sait déjà que le succès jusqu'ici obtenu par la mission Foureau-Lamy a été dû en grande partie à ce que le contact de la mission avec le nord a été admirablement assuré par le capitaine Pein, chef du poste d'Ouargla. Grâce à cette précaution, qui avait été bien à tort négligée par la mission Flatters, la mission Foureau-Lamy n'a pas été inquiétée par les Touareg. Les reconnaissances du capitaine Pein, sur lesquels le *Bulletin du Comité de l'Afrique française* vient de fournir récemment des détails, ont servi en même temps à compléter les résultats géographiques de la mission Foureau.

Le capitaine Pein avait avec lui 120 mehara, dont 50 spahis sahariens aux ordres du lieutenant de Thézillat, et une quinzaine de chevaux. Arrivé à Temassinine le 15 novembre 1898, trois jours avant la mission Foureau-Lamy, il installa son poste à 6 kilomètres à l'est de la petite oasis, sur un point culminant lui permettant de surveiller les environs. Il s'y établit définitivement et y fit forer un puits.

En même temps, le commandant Pujat, commandant supérieur de Touggourt, organisait les relations du nouveau poste avec le nord et créait, dans ce but, une ligne de puits dans le vaste espace dépourvu d'eau, qui va, à travers le gassi Touil, de Fort-Lallemand (Hassi-bel-Heirane) à Temassinine.

Aussitôt que la mission Foureau-Lamy eut laissé Temassinine, le capitaine Pein partit, le 28 novembre, en reconnaissance vers le sud-ouest, afin de s'assurer des dispositions des Touareg. Sa marche couvrait le flanc droit de la mission qui s'avançait vers le Tassili par l'oued Samene. Le 7 décembre, le capitaine Pein était

Digitized by Google

de retour à Temassinine; il s'était arrêté au puits d'In-Kelmet, à deux journées au nord-est d'Amguid, ayant trouvé le pays vide et les puits comblés depuis longtemps.

Mais bientôt, la mission Foureau ayant eu besoin de nouveaux approvisionnements, le capitaine Pein se chargea de surveiller le ravitaillement. Il quitta Temassinine le 31 décembre et se porta vers Tikhammar en prenant du côté de l'ouest une route qui s'écartait de celle de la mission. De là, il gagna Afara, qu'il comptait ne pas dépasser; mais la nécessité d'assurer le retour de l'escorte d'un dernier et important convoi que le lieutenant de Thézillat avait dû accompagner jusqu'à Assiou, l'obligea à s'avancer jusqu'à Tadent. Il revint alors vers Ouargla où il arriva le 27 mars 1899, après avoir pris une route nouvelle par la sebkha d'Amadghor et Amguid.

Le capitaine Pein a fait le levé de son itinéraire sur tout son parcours. Là où il a séjourné, il a fait lui-même ou fait exécuter par ses sous-ordres de nombreuses reconnaissances. Il a recueilli, d'autre part, d'utiles renseignements auprès des indigènes.

II

Le général de Trentinian, en partant pour rejoindre son gouvernement du Soudan français en novembre dernier, avait emmené avec lui un groupe nombreux de techniciens ayant pour mission de réunir sur place tous les éléments d'information utiles pour la mise en valeur de cette colonie. L'un d'eux, M. Adolphe Legeal, géologue, a été malheureusement massacré par les Touareg, au cours d'une reconnaissance.

Au commencement de février, M. Legeal était parti du poste de Bandiagara, avec une escorte, pour le pays accidenté de Hombori, au nord du Macina, où il comptait étudier des formations calcaires. Le 7 mars, des indigènes vinrent se plaindre au fort de Biandiagara des incursions des Touareg et demandèrent qu'un poste soit établi pour les protéger. Le lieutenant d'Ivry fut envoyé dans ce but et installa le poste. Mais, une reconnaissance ayant été nécessaire, M. Legeal insista tellement auprès du lieutenant d'Ivry pour y prendre part, que celui-ci l'y autorisa. Au cours d'un combat très vif avec les Touareg, Legeal fut emporté au milieu

Digitized by Google

d'eux par son cheval et massacré. Après cette opération, les Touareg ont évacué le pays et tout est rentré dans l'ordre.

De son côté, M. Coppolani, membre de la même mission d'études, a pleinement réussi dans les expéditions qu'il a entreprises. Après avoir traversé la boucle du Niger et parcouru l'Aribinda, il s'est avancé au nord-est de Bamba, obtenant sur son passage la soumission de nombreuses tribus rebelles et entrant en relations avec le chef des Touareg Aouellimiden. On sait que Bamba est situé sur le Niger, à 170 kilomètres en aval de Tombouctou, et que cette région a été fréquemment le théâtre des rezzou des Touareg.

De retour à Tombouctou, M. Coppolani s'est mis en route vers le nord avec M. Robert Arnaud, accompagné d'une escorte composée d'éléments indigènes et maures. Le voyage s'est accompli pacifiquement, au milieu des populations maures. Les voyageurs ont pu atteindre l'oasis d'Araouan, où était allé l'Autrichien Oscar Lenz en 1880, mais où aucun Français n'avait pénétré depuis René Caillié en 1828.

Araouan est un centre important de routes à 250 kilomètres environ au nord de Tombouctou. Situé au milieu d'une région de dunes d'une étendue considérable, Araouan est le point d'eau le plus riche de tout le Sahara occidental, mais, bien différent des oasis ordinaires, il ne possède pas le moindre brin d'herbe. Les maisons d'Araouan, en forme de château fort carré, sont disposées irrégulièrement partout où il y a de la place entre les dunes. C'est à Araouan que l'on entrepose une partie du sel qui provient des mines de Taoudeni, oasis située à 700 kilomètres au nord de Tombouctou, dans le petit massif d'El-Mouksi, haut de 220 mètres.

III

Le Dr Maclaud, qui a déjà fait d'importantes études ethnographiques dans la Guinée française, et qui était reparti pour cette colonie dans le courant de 1898, vient de rentrer en France après avoir parcouru tout le versant septentrional du Fouta-Djalon. Les documents géographiques qu'il en rapporte sont très intéressants. Plus de 4,000 kilomètres d'itinéraires nouveaux ont été levés. Cinquante observations astronomiques permettent de faire dispa-

Digitized by Google

raître des cartes existantes des erreurs considérables, tant au point de vue de la position des centres de population que de l'orographie.

De Friguiagbé, le Dr Maclaud s'est dirigé sur Timbo en évitant autant que possible les itinéraires connus; il a traversé sans difficulté les massifs gréseux de Kirita, les plaines du Goumba, le plateau du Kuisam. Après avoir reconnu le Konkouré ou Bramaya, il a suivi la route montagneuse de Diaguissa, qui lui a paru être un des points culminants du Fouta (1,480 mètres), puis il est redescendu sur Poredaka en relevant le cours des affluents de gauche du Bafing, branche mère du Sénégal.

Le Dr Maclaud a reçu un accueil empressé des Fouta. Il a pu se rendre compte que les données ethnographiques qui ont actuellement cours sur le Fouta-Djalon ont besoin d'être sérieusement revues et corrigées.

Timbo est évacué par les Fouta, mais M. Maclaud estime que la ville ne tardera pas à être reconstruite. M. Noirot, administrateur du Fouta, a réussi, grâce à sa connaissance approfondie des mœurs et des préjugés des Fouta, à pacifier le pays sans se servir des armes. Il est à noter aussi que l'impôt est payé en Guinée mieux que partout ailleurs.

De Timbo, le Dr Maclaud a été explorer la vallée du Haut-Bafing visitée déjà par le lieutenant Plat, puis par le capitaine Salesses, la vallée Tinkisso et celle de la rivière Bouka jusqu'au Dinguiray. Ses observations confirment les itinéraires du commandant Oberdoff, du lieutenant Plat et du capitaine Levasseur pour les sources de la Falémé, la Haute-Gambie et le pays de Labé.

Après avoir coupé la route reconnue autrefois par le lieutenant d'infanterie Lambert sur le Tominé, il a parcouru les plateaux du Bove, les plaines fertiles qui bordent le Rio Grande, dont il a reconnu la navigabilité entre Touba et Kadé, les pays déserts du Pakési, du Badier et du N'Gabon. Il a complété l'étude de la rivière Kontountou ou Rio Grey des cartes, affluent de la Gambie, dont il a relié l'itinéraire avec ceux des administrateurs du Sénégal, le pays de Koniagui et le N'Dama.

De Kadé, M. Maclaud a visité le plateau stérile qui sépare le Rio Grande (Koli) du Compony (Cogon), le pays de Bambaya où croît le café sauvage, le bassin de la Fatelé juqu'au Rio Pongo.

Grâce à la grande habitude que le Dr Maclaud a des mœurs des

Digitized by Google

indigènes et à sa connaissance des langues du pays, il a pu réussir dans cette exploration qui comble une lacune dans la connaissance de nos possessions de l'Afrique occidentale.

IV

La première section du chemin de fer de Sierra-Leone a été inaugurée le 1er mai; elle parcourt une distance de 32 milles et atteint Songo-Town. On continue les travaux sur une étendue de 35 milles dans la direction de Rotofunk, et, actuellement, on lève les plans d'une ligne nouvelle dépassant Moyamba d'une distance de 31 milles. On projette, en outre, une voie ferrée dans la direction de Matton et Bo, longue de 50 milles, ce qui donnerait à la ligne de chemin de fer une longueur totale de 138 milles.

La cérémonie de l'inauguration a été présidée par le major Nathan, gouverneur de la colonie, qui, dans son allocution, a retracé les difficultés surmontées; il n'a pas fallu élever moins de onze grands viaducs de fer dans un espace de 18 milles pour pouvoir faire parcourir à la ligne l'itinéraire projeté.

V

A la fin de 1898, M. Hostains, administrateur colonial, et M. d'Ollone, lieutenant d'infanterie hors cadres, étaient partis de France, avec la mission de remonter le cours du Cavally et de tenter de rejoindre les postes méridionaux du Soudan français; on vient de recevoir de bonnes nouvelles des explorateurs.

A la date du 20 avril, la mission était parvenue à 6° 15′ de latitude nord sur le Douo, branche principale du Cavally et au confluent de la rivière Hanna, gros affluent de gauche du Douo, inconnu jusqu'à ce jour, à 40 kilomètres en amont du confluent du Douobé. MM. Hostains et d'Ollone ont établi au confluent de la rivière Hanna et du Douo, sur une hauteur dominant les deux rivières, un poste qu'ils ont entouré de plantations de maïs et de riz et qu'ils ont appelé Fort-Binger; ce poste est destiné à devenir le quartier général de la mission.

Digitized by Google

En même temps, une mission a été constituée au Soudan sous le commandement du lieutenant Wœlffel pour reprendre les travaux du lieutenant Blondiaux et descendre vers le Cavally, de sorte que la liaison du Soudan à la Côte d'Ivoire sera assurée par ces deux missions.

VI

Le voyageur français, M. Paul Labbé, bien connu par ses explorations en Asie centrale et dans le pays de l'Oural, vient d'arriver à Saint-Pétersbourg. Chargé de mission par le ministère de l'instruction publique, il prépare un important voyage dans l'Extrême-Orient russe. Il se propose notamment d'explorer la grande île Sakhalin, située au nord du Japon.

Cette île, longue de 950 kilomètres, est entièrement occupée par les Russes depuis 1875, époque à laquelle ils l'ont acquise du Japon en échange des Kouriles; ils en ont fait un lieu de déportation, dont le pénitencier principal est à Doué. Néanmoins cette île est encore fort peu connue, même des Russes.

Elle est habitée par des Aïnos et des Ghiliaks. Les Aïnos sont moins nombreux qu'autrefois dans l'île Sakhalin, car, au moment de la cession de cette île à la Russie, environ 750 d'entre eux allèrent s'établir dans la plaine de Sapporo, dans l'île de Yéso. Les Ghiliaks habitent non seulement le nord de l'île Sakhalin, mais aussi la partie la plus rapprochée de la côte orientale du continent asiatique, au nord de l'embouchure de l'Amour. Les Ghiliaks forment le passage entre les Aïnos et les Toungouses. Ils ont dû succéder, à Sakhalin, à une race plus civilisée, dont il reste des constructions et différents objets découverts dans les fouilles faites par M. Poliakov en 1883. De même que la population, la faune et la flore de l'île Sakhalin ont été peu étudiées jusqu'ici.

M. Paul Labbé a également l'intention de passer l'hiver au milieu des peuplades comme les Bouriates, dont on n'a guère décrit que les mœurs d'été, d'une façon succincte d'ailleurs.

VII

Nous avons précédemment parlé ici des appareils ingénieux à l'aide desquels M. Stanislas Meunier, professeur au Muséum, a pu

Digitized by Google

reproduire, à petite échelle, les phénomènes naturels de formation des chaînes de montagnes. Ce sont là de fort curieuses et fort instructives expériences, car elles ont permis à ce savant d'imiter les grands traits orogéniques de l'Europe et les diverses particularités de la structure des chaînes de montagnes. Mais ces expériences sont loin d'être les seules que M. Stanislas Meunier ait tentées pour arriver à démontrer expérimentalement comment se sont produits les phénomènes d'ordre géologique.

Ayant depuis longtemps compris que l'observation seule était impuissante à donner l'explication de nombreux faits géologiques, M. Stanislas Meunier a recherché d'autres éléments d'information dans le procédé expérimental. Depuis qu'en 1867, il a publié des *Expériences relatives au mode de formation des nodules des grès de Fontainebleau*, il n'a pas cessé d'orienter ses études en ce sens. S'il n'a pas, comme il le dit lui-même, la prétention d'avoir inventé la méthode géologique expérimentale, il nous est bien permis de dire qu'il est de ceux qui ont, dans la plus large mesure, contribué à développer l'application de la méthode expérimentale à la géologie et qui ont, grâce à l'emploi de cette méthode, obtenu personnellement les résultats les plus considérables. L'ouvrage qu'il vient de publier : *la Géologie expérimentale* (F. Alcan) en est la meilleure démonstration. La géologie mérite donc désormais de figurer parmi les sciences expérimentales, ce qui justifie cette assertion de Chevreul que « les sciences dites d'observation et de raisonnement, telles que les sciences naturelles, deviendront plus tard expérimentales ».

Le géographe ne peut rester indifférent à ces progrès réalisés dans les procédés d'étude de la géologie, car, parmi les sciences qui fournissent des données à la géographie, il en est peu qui lui soient d'un plus précieux secours que la géologie. Les nombreuses expériences réalisées par M. Stanislas Meunier expliquent précisément aux géographes, de la façon la plus démonstrative, d'une part, les conditions dans lesquelles se sont produits, anciennement, les divers accidents du globe, d'autre part, les causes des modifications incessantes que subit l'organisme terrestre à l'époque actuelle; de sorte que, guidé par ces résultats, on peut prévoir la plupart des transformations qu'est destinée à éprouver dans la suite des temps l'écorce de notre terre.

Appliquée à l'étude des phénomènes de dénudation, la mé-

Digitized by Google

thode expérimentale a permis de préciser les conditions dans lesquelles se produisent les diverses sortes de dénudation du sol : dénudation pluviaire, dénudation fluviaire, dénudation marine ou lacustre, dénudation glaciaire, dénudation souterraine. C'est ainsi que M. Stanislas Meunier a pu obtenir artificiellement des « cheminées des fées » et constater qu'elles ne peuvent résulter que de pluies peu écartées de la verticale et qu'elles ne sauraient subsister que là où les eaux de ruissellement ne sont pas trop abondantes. C'est ainsi encore qu'il a pu, étudiant expérimentalement le travail vertical et le travail horizontal des cours d'eau, constater l'allure progressive du creusement des vallées et montrer comment un cours d'eau étroit modifie directement une surface du sol beaucoup plus considérable que la sienne; on peut reconstituer, grâce à des recherches de cette nature, toute l'histoire du modelé de la surface terrestre.

Appliquée à l'étude des phénomènes de sédimentation, la méthode expérimentale a éclairé d'un jour tout nouveau la façon dont s'est opéré le dépôt des substances constitutives des terrains sédimentaires, ainsi que les particularités de leur structure très variable, et les détails de leur composition.

Enfin, la même méthode peut servir à étudier l'histoire des phénomènes d'origine profonde, soit chimiques, comme la formation des roches cristallines ou le métamorphisme, soit mécaniques, comme les volcans, les tremblements de terre ou la production des montagnes. Ces divers phénomènes ont pu être reproduits dans le laboratoire par M. Stanislas Meunier. Des expériences lui ont procuré notamment des renseignements curieux sur l'allure du phénomène volcanique ainsi que sur les tremblements de terre. Une des conséquences remarquables de cette étude expérimentale a été de modifier beaucoup les idées en cours, sur la prétendue nécessité du voisinage de la mer quant au développement des phénomènes volcaniques.

VIII

Le 27 mai, a été inauguré à Sèvres, sous la présidence de M. Guillain, ministre des colonies, un établissement d'assistance, entièrement privé, qui répondait à un véritable besoin dans un

Digitized by Google

pays qui possède, comme la France, des colonies d'une étendue aussi considérable, nous voulons parler de la maison de convalescence créée par la *Société de secours aux militaires coloniaux* dont le président est M. René de Cuers.

Cette création comble une lacune énorme qui existait dans notre organisation coloniale. La France a des colonies et une politique coloniale, un ministre des colonies et des fonctionnaires coloniaux nombreux; elle n'avait pas d'hospice pour accueillir et soigner, au retour de pays dont le climat est épuisant et meurtrier, les soldats qui lui ont conquis ces vastes domaines. Lorsqu'ils reviennent de l'Indo-Chine, de l'Afrique, de Madagascar ou de Cayenne, épuisés par la fièvre et l'anémie, mais sans blessure ni maladie aiguë, l'administration de la marine ne peut les admettre dans ses hôpitaux déjà encombrés. On se borne, selon les cas, à les mettre en congé, ou, s'ils sont libérés du service, à les renvoyer « dans leurs foyers », selon la formule consacrée, mais bien souvent ce qui leur manque le plus, c'est un foyer. Ce foyer, M. de Cuers le leur a donné. Il a fait, avec des amis dévoués et charitables comme lui, ce que la France aurait dû faire pour ses enfants.

Dès 1888, au retour des troupes qui firent la conquête du Tonkin, se créa à Paris, sous les auspices de M. René de Cuers, l'*Association Tonkinoise*, destinée seulement au début à resserrer et à perpétuer la camaraderie d'anciens frères d'armes. Mais bientôt, voulant étendre son cercle d'action, le président de l'Association créa la *Société de secours aux militaires coloniaux*, qui fut vite connue sous le nom de « Croix verte française », la société ayant pris pour insigne une croix verte sur fond jaune. En dix ans à peine, elle est parvenue à d'admirables résultats.

Un petit dortoir-réfectoire fut d'abord ouvert, en 1892, à la barrière de La Chapelle; bien que comptant 25 lits seulement, il a rendu d'inappréciables services, car il a offert un abri hospitalier à près de 10,000 soldats coloniaux.

Aujourd'hui, c'est à Sèvres qu'est le principal établissement de la société. La « Croix verte » a sous-loué à Sèvres, rue Troyon, 26, à deux pas de la station du pont de Sèvres (ligne des Moulineaux), et à vingt minutes de la gare Saint-Lazare, une ancienne habitation de la Pompadour, devenue un immeuble particulier loué par la Ville de Paris. La construction s'élève au milieu d'un parc de

Digitized by Google

trois hectares où se trouvent des pelouses ombragées de grands arbres.

L'établissement, qui possède 150 lits, est destiné à recevoir gratuitement, pendant un mois ou six semaines : 1° les militaires coloniaux libérés, anémiés ou fiévreux, momentanément incapables de gagner leur vie ou de contracter un rengagement dans l'armée coloniale; 2° les militaires coloniaux infirmes par suite de blessures et néanmoins réformés sans pension, parfois au bout de huit et dix ans de service; 3° les militaires coloniaux convalescents et en activité de service, mais n'ayant pas de famille dans laquelle ils puissent passer leur convalescence; 4° les attachés aux missions et explorations, laissés sans appui ni ressources à leur retour en France.

La société entretient aussi à Nancy un asile-hôtel de 50 lits, spécialement fréquenté par les Alsaciens-Lorrains libérés du service militaire après être venus reconquérir la nationalité française par un engagement dans la légion étrangère. Dirigée par le comte Albert de Pouvourville, la section lorraine de la société a secouru plus d'un millier de soldats libérés, en a placé 478 et rapatrié 229.

Enfin la société a organisé à Bordeaux, à Meaux, à Melun, à Toulouse, à Roubaix, à Dieppe, à Tananarive, des comités locaux qui distribuent des secours aux coloniaux de passage.

Les ressources financières de cette société ne dépassent pas 20,000 francs en tout par an, dont 4,000 tout au plus sont assurés : 2,000 par le protectorat de l'Annam-Tonkin, 1,000 par la colonie de Madagascar, 950 par des départements français. Tout le reste provient de cotisations et de charités.

Si ces résultats considérables ont pu être atteints en si peu de temps avec d'aussi modiques ressources, on le doit aux hauts patronages et aux initiatives généreuses qui ont collaboré depuis dix ans à la réussite de l'œuvre, mais on le doit surtout pour la plus grande part à l'infatigable activité de M. de Cuers qui s'est tout entier attaché à cette œuvre charitable et patriotique et qui est secondé par Mme de Cuers avec un zèle et une abnégation dignes des plus hauts éloges.

GUSTAVE REGELSPERGER.

Digitized by Google

LA NOUVELLE RÉPARTITION DE L'ARMÉE ALLEMANDE

D'APRÈS DEUX PUBLICATIONS RÉCENTES[1]

M. P. Langhans, qui avait donné, dans son *Staatsbürger-Atlas*, des cartes très soignées de la répartition des forces allemandes en temps de paix, vient d'étendre ce travail aux pays frontières de l'Allemagne, en tenant compte pour ce dernier pays de modifications telles que la réunion des quatrièmes demi-bataillons d'infanterie en régiments nouveaux. Il en est résulté un atlas des plus intéressants, que son bon marché et la finesse de son exécution, ainsi que l'exactitude générale des renseignements nous font un devoir de signaler à nos lecteurs, en regrettant qu'une publication de ce genre manque encore chez nous. Malheureusement, cet atlas a mal pris son temps pour paraître, car, à peine publié, il a cessé d'être à jour : à l'époque où une période de septennat est sur le point de s'achever, il est prudent d'attendre que la suivante ait commencé, si l'on veut éditer une carte qui ne soit pas trop vite défraîchie. M. Langhans, qui, dans son Introduction, donne un court aperçu des exigences de la nouvelle loi militaire, aurait dû, par cela même qu'il savait que des formations nouvelles étaient à la veille de se produire, retarder de quelque temps l'apparition de son atlas.

Ces formations, nous les connaissons par l'édition du 6 avril des *Eintheilung und Standquartiere des deutschen Heeres* et par le premier numéro de notre *Revue militaire de l'étranger* remaniée. Elles consistent dans la création d'une nouvelle région de corps d'armée avec Francfort-sur-le-Mein pour quartier général, et dans le dédoublement du corps saxon (création d'un deuxième quartier général à Leipzig pour le XIXe corps ainsi prélevé sur l'ancien XIIe). Le 1er octobre prochain verra la création de 80 nouvelles batteries, de 3 bataillons de télégraphistes et de plusieurs

1. P. Langhans, *Deutscher Armee-Atlas*. Gotha, Justus Perthes, 1899. — C. Alandt, *Eintheilung und Standorte des deutschen Heeres*. Berlin, A. Bath, 1899.

Digitized by Google

escadrons de chasseurs à cheval. Chose assez surprenante, la formation d'un IIIe corps bavarois à Nuremberg, qui est prévue, et aisément réalisable, ne paraît pas devoir s'opérer en 1899. Mais le peu que nous venons de citer suffit à montrer que l'atlas, à peine paru, était destiné à contenir de graves lacunes, qu'un peu d'attente aurait permis de combler.

De combler pour quelque temps seulement, cela va sans dire, car il n'est pas besoin de suivre bien longuement les modifications et les accroissements de l'armée allemande, pour y trouver tout un plan savamment combiné d'augmentations, une suite de vues dans le développement incessant de l'armée, qui frappe par sa persistance dans l'effort et son recommencement dans les procédés. Opérer des créations nouvelles, mais de telle sorte que d'autres encore deviennent nécessaires, telle a été la pratique de ces dernières années. Quelques exemples suffisent à le montrer : lorsque, en 1887, 15 régiments d'infanterie reçurent des quatrièmes bataillons, ce fut pour donner naissance, peu après, à 5 (15 : 3) régiments nouveaux ; de là, pléthore d'infanterie dans plusieurs corps d'armée, d'où la nécessité pour le Reichstag de consentir à la création de deux nouveaux corps (XVIe et XVIIe) dont l'infanterie et la cavalerie furent prélevées sur les corps existants. A ces nouveaux corps il fallait de l'artillerie : 70 batteries nouvelles naquirent en 1890, 60 en 1893, si bien que cet accroissement d'artillerie, nécessité par deux corps nouveaux, profite à tous les autres.

Ceci est de l'histoire déjà ancienne, mais cette histoire recommence. En 1893, comme contre-partie de l'abréviation du temps de présence sous les drapeaux, le gouvernement sut obtenir la création de 173 demi-bataillons. Mais cette demande, modeste dans ses considérants, cachait des arrière-pensées analogues à celles de 1887. Il s'agissait moins de ménager le contribuable que de l'endormir en le préparant à de nouvelles concessions. Déjà nous avons vu se terminer en 1897 l'existence de ces demi-bataillons, auxquels 42 régiments nouveaux ont succédé. C'était un premier pas. Un second vient de se faire, et ne sera pas le dernier.

Si la plupart des nouveaux régiments de 1897 restent encore comme cinquièmes brigades dans les régions de corps d'armée où ils ont pris naissance, il en est qui sont déjà passés à une phase nouvelle de leur existence, en s'associant plus intimement à des

Digitized by Google

régiments de formation plus ancienne : c'est ainsi qu'en disposant au même titre des régiments de tout âge des IVe, X^e et XIe corps, on a pu former le XVIIIe corps à Francfort, sans autre peine qu'une légère modification des circonscriptions respectives sur la carte, et d'une plus sensible des embrigadements sur le papier. A la frontière russe, nous voyons poindre dès maintenant l'avènement d'un nouveau corps : les régiments numéros 150 et 151 y sont venus, quittant pour toujours la IIIe région, d'où ils provenaient ; la IVe région a fourni le 152e régiment, si bien qu'aujourd'hui, les Ier et XVIIe corps comptent ensemble 23 régiments d'infanterie, dont 7 il est vrai à 2 bataillons seulement, et 2 bataillons de chasseurs; encore un peu, et il y aura là l'infanterie de trois corps au lieu de deux; quand la constatation officielle en sera faite, le Reichstag n'aura plus qu'à la sanctionner. D'ailleurs, on n'attend pas toujours que les choses soient aussi avancées, témoin le dédoublement de l'armée saxonne, qui ne peut encore fournir à chacun de ses deux corps (XIIe et XIXe) que 21 bataillons (le régiment numéro 105 restant à Strasbourg), et que l'on a tenu à hâter cependant.

Nous avons voulu donner par ce qui précède une idée du « devenir » incessant qui est la caractéristique de l'organisation militaire allemande, laissant de côté bien d'autres faits qui viendraient à l'appui de ces brèves considérations. N'eût-il d'autres mérites que de nous familiariser avec ces questions si graves, l'Atlas de M. Langhans mériterait de s'imposer à notre attention et à celle de nos éditeurs.

P. Camena d'Almeida.

Digitized by Google

MAHÉ DE LA BOURDONNAIS

« Brave pour supporter le reproche injuste, affronter la diffamation, le mécontentement et la haine; brave pour vaincre le mauvais vouloir, mépriser le coup d'œil insolent et l'hostilité des supérieurs de hasard; brave pour aller droit au but en dépit de tout, de la raillerie, de l'insulte, de l'opposition déclarée, de la calomnie secrète. »

Historien anglais MALLESON.

BIBLIOGRAPHIE

Georges Azéma. *Histoire de l'Ile Bourbon de* 1643 *à* 1848. Plon, 1859.

Berchou de Penhoen. *Histoire de la conquête et de la fondation de l'empire anglais dans l'Inde*, t. Ier, 6 vol. Bibliothèque Sainte-Geneviève.

Henry Bionne. *Dupleix*, 2 vol. Dreyfous, 1881.

A de Bon. *Sur le naufrage du* Saint-Géran.

Cherville. *The Commercial Gazette*. Supplément littéraire et historique, 1, 6, 1871.

Brunet Louis, député de la Réunion. *La France à Madagascar*, Hachette, Ch. Delagrave.

Chabault-Arnault. *Histoire des flottes militaires*, Berger-Levrault, 1889.

Hilaire Coqueval. *Notice sur l'*ARSENAL *fondé par Labourdonnais*, parue dans la *Revue Mauricienne*, vol. 8, n° 9, p. 103-104, reproduite dans la *Revue politique et littéraire de l'île Maurice* du 17 janvier 1892.

Adrien D'Epinay. *Renseignements pour servir à l'histoire de l'île de France jusqu'à* 1810. Maurice, Dupuy, 1890.

Frobertville. *Découverte et Translation des restes de Madame de Labourdonnais* (*Revue hist. et littéraire de l'île Maurice*, 26 octobre 1890), reproduit par la *Gazette de Maurice*, n° 145, 12 janvier 1828.

Tibulle Hamont. *Dupleix d'après sa correspondance inédite* ou *Un essai d'empire français dans l'Inde au* XVIIIe *siècle*. Plon, 1881.

Jules Hermann. *Fondation du quartier Saint-Pierre, Labourdonnais, Saint-Denis* (*Réunion*), *Lahuppe*, 1898. — *Colonisation de l'île Bourbon* (*Bulletin de la Société des sciences et arts de la Réunion*, 1887-1888-1889).

Lanier. *Choix de lectures historiques*, 2e partie, livre IV, p. 289-293.

Isidore Lolliot. *Notice historique sur M. de Labourdonnais* (*Revue pittoresque de l'île Maurice*, 1842. Lorquet, Maurice).

Ferdinand Magon de Saint-Elier. *Tableaux historiques, politiques et pittoresques de l'île de France, aujourd'hui Maurice, depuis sa découverte jusqu'à nos jours*, t. Ier, Port-Louis, 1839 (reproduit dans la *Revue historique et littéraire de l'île Maurice*, 1887-1888-1889).

Digitized by Google

Malleson (lieutenant-colonel). *Histoire des Français dans l'Inde, de la fondation de Pondichéry à sa prise par les Anglais* (1674-1764). Traduction de Madame S. Le Pages. Paris, librairie bibliographique, 1874.

Malleson. *Dupleix*. Londres, 1890.

Elie Pajot. *Simples renseignements sur l'île Bourbon*. Challamel, 1887.

Pascau. *Naufrage du* Saint-Géran (*Revue historique et littéraire de l'île Maurice*, 23 octobre 1888).

Eugène Piston. *La Bourdonnais*, 1735. Reproduit dans la *Revue historique et littéraire de l'île Maurice* de 1887.

Raynal. *Histoire philosophique des établissements et du commerce des Européens dans les Indes*, t. II. La Haye, 1774.

Voltaire. *Fragments sur l'Inde*, manuscrit de La Bourdonnais (1741), appartenant à M. Théodore Sauzier et contenant :

1° *Voyage de France à l'île Grande.*

2° *Remarques sur l'île Grande et la bonté de la relâche.*

3° *De l'île Grande à l'île de France.*

4° *Les motifs du voyage de l'île de France à Pondichéry assiégée par les Marattes et les précautions qu'on doit prendre aux îles de France et de Bourbon en cas de guerre pendant ce voyage.*

5° *Les motifs du voyage de Pondichéry à Mahé, guerre et conclusion du traité de paix.*

Revue historique et littéraire de l'île Maurice. Directeur V. Pitot. Editeurs Dr H. D. Vitry, Alp. Gaud et V. Pitot, 1887-1889.

Nous avons à remercier tout particulièrement M. Durassier, bibliothécaire du ministère de la marine pour l'amabilité avec laquelle il a tenu à notre disposition les ouvrages et archives nécessaires, et M. Théodore Sauzier, le très estimé publiciste, qui possède, pour toutes les questions plus ou moins directement coloniales, la bibliothèque la plus considérable, une bibliothèque absolument unique, et qui nous a permis avec tant de générosité de fouiller dans ses trésors.

PREMIÈRE PARTIE

Dans une étroite ceinture de murs, sur quelques pauvres hectomètres carrés, un fouillis de maigres et hautes maisons accotant les unes aux autres leurs vieilles épaules noires, c'est Saint-Malo au XVIIIe siècle. D'antiques petites rues boueuses, glissantes, sales, étouffées entre des boutiques débordant de légumes et de grains, de grains surtout ; des places grandes comme la main, une vieille main dure et ratatinée de matelot. On n'a guère le courage de rester chez soi : appartements mesquins, obscurs, ou bien, tout en haut, là où tombent tour à tour le soleil et la pluie bafarde de la lumière d'hiver, de vulgaires mansardes dont le minuscule n'a rien de joli, quelques pouces de carreau entre des murs suintants d'humidité, et trop rarement par la cha-

Digitized by Google

tière un peu de bleu, un peu d'espace gai, une porte ouverte sur le large inconnu. Que faire chez soi ? Pas même, comme aujourd'hui, les journaux du jour et les derniers livres parus; pas même à regarder, par la fenêtre, les inélégantes et maladroites silhouettes d'Anglais smart glissant sur le pavé graisseux. Il faut absolument sortir; mais aucun jardin public ! L'unique promenade : monter sur les murs, et en quelques minutes faire le tour de la ville. Le tour si vite fait, on demeure en un angle de mur, on ne peut se résoudre à descendre, rentrer en ville, dans l'ombre et l'humidité, dans le sommeil farouche et triste des vieux monuments tourmentés où sont pétrifiées les âpres légendes ; ici, il y a de l'air, du vent, un vent frais et salé qui dilate la poitrine et fait battre pleinement le cœur vivifié..., le vent de mer; ici, il y a de l'espace, le large indéfini de la mer; il y a de la vue, le magnifique spectacle toujours renouvelé de la mer. La mer, la mer ! grande, immense, sans bornes, libre, gaie et splendide de sérénité, jolie, doucement bleue, d'un bleu frais qui lèche tendrement l'œil, ou colère et majestueuse, belle, frémissante de vie, bondissante, superbe cavale indomptable mais que l'énergie humaine domptera, d'autant plus digne d'amour, comme les vierges, qu'elle est plus sauvage, plus farouche. Quelle attirance pour ces pauvres mais si braves gars qui moisissent dans l'étroite ville, réduits à une lâche torpeur, sans champ à labourer, souvent sans beaucoup de pain, étant sans travail; quel attrait pour ces enfermés !

Ah ! les rudes petits Malouins, solides et intrépides, ils s'embarqueront tôt pour la pêche, dans les petites barques goudronnées, ou sur les navires de la Compagnie, ou sur les beaux vaisseaux du roi. Bien peu n'ont pas la vocation : on compte un Maupertuis, un Broussais; ceux que des raisons diverses écartent de la grande aimée, gardent toujours d'elle un souvenir impérissable et dans leur vie quelque chose de sauvage, d'amer, d'angoissé, une fougueuse nervosité qui semble la marque d'un amour inassouvi : voyez Chateaubriand et Lamennais.

Mais presque tous, les petits Malouins peuvent satisfaire l'ardent désir. Dans les plis des brises salées, ils partent, tout jeunes, fringants, avides de déployer de l'activité et assoiffés d'inconnu, pour la mort peut-être, mais à quoi bon y songer ? plutôt pour revenir dans quelques années au logis, plus grands et vigoureux, avec un gros salaire dans la poche, et, dans la tête, des visions de pays lointains déjà un peu embrumés dans le souvenir et d'autant plus beaux et désirables, des images de toutes les belles choses vues, splendides images qui peuplent et élargissent les petites chambres enfumées où, gravement écoutés des frérots, ils content leurs voyages aux mères, aux sœurs et aux fiancées.

Car ils ont l'âme tendre, ces enfants de la mer, mais ils l'ont fière aussi, ils bondissent sous l'insulte de l'ennemi; une injure fait de ces pêcheurs des corsaires, des corsaires intrépides, terribles. Ah ! les hardis corsaires de Saint-Malo, les « écumeurs de mer » comme on les appelle. Ils ne le renient pas ce nom, ceux qui épanouissent par les mers la sauvage fleur de leur activité courageuse. Loin de là ! Les écumeurs ? Eh quoi de plus beau que l'écume de la mer, fleur blanche des flots bleus. Hardi les gars ! tonnerre de Bretagne, et bonne besogne. Demandez à l'Angleterre ! Elle se souvient, plus

Digitized by Google

que la France, hélas! des Duguay-Trouin, des Cartier, des Surcouf et des La Bourdonnais.

Bertrand-François Mahé de La Bourdonnais est né le 11 février 1699 de Jacques Mahé, écuyer, sieur de La Bourdonnais, et de Ludevine Tranchant de Prébois. Sa famille, dira-t-il dans ses *Mémoires*, « était généralement considérée et jouissait d'une modeste aisance ». Son enfance, sur laquelle on n'a aucun détail, dut être celle de tous les petits Malouins, insouciante et gaie, un peu turbulente, inquiète seulement de la mer. On se l'imagine volontiers, déjà bouillonnant d'un besoin de se remuer, d'agir, s'échappant sans cesse du foyer, courant aux murs, ou plutôt franchissant les portes, allant gambader avec les camarades dans les grosses roches du littoral ou courant à Saint-Servan, grimpant aux flancs des bateaux échoués, suppliant même les pêcheurs qui, pour les courtes promenades d'un jour, veulent bien de temps à autre l'emmener au large, ô délices!

Le soir, il tourmente sa mère, il veut aller naviguer, c'est une idée fixe que ni moqueries, ni rebuffades, ni supplications, ne pourraient effacer; si bien qu'un jour, pour l'éprouver, on l'embarque à la destination des mers du Sud. Il n'a que 10 ans, mais ainsi on verra mieux s'il a la vocation.

« Cet essai, dit-il, *loin de me décourager*, ne fit que m'affermir dans mes premières inclinations. » En 1713, en qualité d'enseigne, il va aux Indes orientales et aux Philippines. Il a 14 ans. L'esprit est déjà formé : vigoureux, actif, pratique. Il ne rêve guère à la poésie devant l'immensité. A cette époque, d'ailleurs, les plus raffinés des lettrés n'ont guère l'œil exercé à l'admiration de la nature; les plus inspirés ne voient dans le soleil qu'une image de Louis XIV et dans les étoiles, les satellites du grand roi. Il vaut tout autant ne regarder le ciel que comme une carte astronomique et se préoccuper d'acquérir des notions scientifiques. Le jeune enseigne se lie à un jésuite, s'en fait bien venir et lui demande, — que demander à un jésuite? des protections? — non! mais des leçons de mathématiques. Ce jeune enseigne n'est pas de son siècle. On le verra bien pour son malheur et pour sa gloire.

C'est alors qu'il apprend à vaincre le sommeil et à le mettre à ses ordres. Le jour, il n'a guère le temps de s'instruire. Comme tous les grands actifs La Bourdonnais dormait très peu, de quatre à cinq heures en moyenne.

1716, 1717, 1718, trois années, la dix-septième, la dix-huitième, la dix-neuvième, celles de la folie turbulente et de la dissipation pour toute la jeunesse du royaume, grande comme petite noblesse, les Maurepas comme les des Grieux. La Bourdonnais fait un voyage dans les mers du Nord, un autre dans les mers du Levant. On sait ce que sont les campagnes d'alors; d'interminables traversées sous les monotones nues grises septentrionales ou sous le soleil blanc de l'Équateur et des tropiques, dans la chaude buée étouffante où l'on flotte sans esprit et sans âme. Quelquefois, pendant des semaines, l'immobilité énervante sous le ciel glacé ou ardent. Après les fatigantes heures de service, on descend au carré; rien des carrés et des cabines presque spacieuses et élégantes de nos Loti.

En 1719, La Bourdonnais s'embarque pour la première fois au service de la Compagnie des Indes, en qualité de lieutenant. La Compagnie venait de

Digitized by Google

prendre définitivement le nom de *Compagnie perpétuelle des Indes*, et elle était formée de la réunion de la Compagnie des Indes Orientales, de la Compagnie de Chine établie en 1660, et de la Compagnie de l'Amérique et du Sénégal[1]. Elle était assez puissante, soutenue par la confiance du public qui reportait sur elle toutes les espérances ailleurs déçues et s'enthousiasmait à la promesse de nouvelles conquêtes, de la conquête de contrées presque inconnues, dont on savait seulement qu'elles étaient merveilleuses et que les Anglais et les Hollandais en tiraient de grosses richesses. Enfin, il y avait dans tout le personnel de la Compagnie cette ardeur de jeunesse qui étonne et charme dans les secondes floraisons; on oubliait, avec une vivacité bien française, dans quelle obscurité la Compagnie s'était acagnardée depuis 1712 pour ne plus se rappeler que les belles années de prospérité du temps de Colbert.

Le vaisseau de La Bourdonnais gagne Surate. La Bourdonnais a 20 ans. C'est à peu près vers cet âge que se développe chez lui ce que l'on peut appeler l'imagination de l'homme d'affaires. Tout petit Malouin est marin; tout bon Malouin, venues les années de la réflexion et de la raison, reste marin mais devient par surcroît homme d'affaires, et l'heure du repos sonnée, s'il a eu de la chance, retourne faire figure à Saint-Malo, parmi les négociants, ou, comme on dit alors, « Messieurs de Saint-Malo ».

La Bourdonnais se retrouve dans des pays nouveaux, il regarde, il note. Des projets se dessinent qu'il exécutera plus tard. C'est un poète à sa façon, une jeune énergie qui rêve de se dépenser.

En 1723, il retourne dans l'Inde comme premier lieutenant[2]. Dans les loisirs de la traversée, il compose un petit *Traité sur la mâture des vaisseaux*. Mais cela importait peu à la Compagnie. Le fait suivant plut davantage aux directeurs :

C'était à Saint-Paul, alors le chef-lieu de l'île Bourbon; l'*Atalante* et le *Bourbon* sur lequel La Bourdonnais assiste, comme second, son frère le commandant Magon de Villebague, venaient d'arriver en rade. Les deux vaisseaux, retour de l'Inde, ramenaient en France pour la Compagnie une cargaison d'une valeur de 75,000 livres à peu près. Il y avait aussi des provisions à bord, et la colonie en attendait avec impatience. Donc joie sur la côte; joie sur les vaisseaux, après la traversée toujours pénible : on est heureux de faire escale dans cette baie spacieuse et souriante. Lors un brusque ouragan se déchaîne (13 mars) et l'on n'a que le temps d'appareiller. A peine le large gagné, on est au fort de la tempête, et pendant cinq jours c'est une mer démontée qui menace à tout moment d'engloutir les vaisseaux sous une de ses monstrueuses lames. Ils se perdent de vue, se rejoignent, manœuvrent tant bien que mal de façon à ne pas être projetés l'un sur l'autre, obligés de s'écarter sans se séparer. Des lames brisent les bastingages, enlèvent les canots, rompent les mâts, sous le ciel noir qui déverse des torrents et qu'illumine seulement l'irrégulier phare tournant des éclairs. Enfin l'accalmie, le sifflement épuisé du

1. D'Épinay, *loc. cit.*, p. 78.
2. D'Épinay dit qu'il retourne dans l'Inde comme sous-lieutenant sur un vaisseau de guerre.

Digitized by Google

vent qui sonne la retraite, le dégagement du ciel où se poursuivent vertigineusement les dernières nuées lourdes, le grand ciel gris, humide, balayé, triste. Pendant cinq jours il a fallu lutter continuellement contre la mort, et il n'est même pas encore temps de se reposer; les avaries sont telles qu'il faut à la hâte regagner la baie de Saint-Paul; on y arrive enfin le 18, à la joie générale. On les croyait perdus[1].

Ce n'est pas encore le temps du repos. La coque du *Bourbon* est démantibulée au point que le navire menace de couler bas. C'est un des plus beaux vaisseaux de la Compagnie et, de plus, celle-ci attend impatiemment, avec l'avidité qu'on lui sait, la riche cargaison. La Compagnie, qui vient de se remonter à grands frais, a plus que jamais besoin de rentrées. Que faire? On perd la tête, on prend et abandonne successivement vingt décisions contraires, le temps passe. « Le vaisseau pourrait encore gagner le port de Maurice », hasardent les uns. Officiers et habitants de Saint-Paul discutent à ce sujet. Cependant l'eau travaille sans cesse le navire délabré et la traversée est bientôt reconnue impossible.

Tant bien que mal il faut « calfater et caréner le Bourbon en pleine rade, en l'attachant sur le *Rubis* ». Mais « il n'y a pas de brai à Bourbon; l'*Argonaute* qui vient d'arriver n'en a pas non plus et on apprend que le *Triton* est à l'île de France[2] ». La Bourdonnais, tout épuisé qu'il puisse être encore, n'hésite pas; il prend le grand canot de l'*Argonaute* et se dirige sur Maurice pour y requérir les secours du capitaine du *Triton*[3]. On sait qu'il faut aujourd'hui à nos grands vapeurs douze heures pour franchir cet espace, ce large bras de mer que balaie un très fort courant. Aucun sportman en quête de record n'a tenté de refaire une semblable traversée.

Toute sa vie La Bourdonnais devra accomplir de pareils exploits pour remédier aux désastres que provoqueront les débords de la nature ou l'incurie de la Compagnie.

Rentré en France, il est nommé second capitaine et se rembarque immédiatement pour les Indes (1724). Dans le voyage, M. Didier, ingénieur du roi, homme de grand mérite, lui enseigne la fortification et la tactique. La Bourdonnais ne perd aucune occasion de compléter son éducation : il a ce qu'on appelle aujourd'hui un tempérament d'Américain, une activité que rien n'épuise, une énergie que le repos seul énerve, fatigue littéralement.

Arrivé à Pondichéry, son navire est joint à la flottille que commande M. de Pardaillan, et qui va faire le siège de Mahé. Enfin c'est la guerre, un terrain où déployer ses forces, des ennemis nombreux et rusés, réellement redoutables, dont le seul métier est la guerre et qui sont rompus à toutes les difficultés de ce métier, que la nature du terrain favorise et que de récents succès ont enhardis. C'est aux Naïres qu'on a affaire, aux Naïres qui sont en quelque sorte les *Fahavalos* de l'endroit et de l'époque.

1. Voir Jules Hermann, *Colonisation de l'île Bourbon*, chap. x.
2. Hermann, *loc. cit.*
3. Cette traversée eut lieu le 23 décembre selon d'Epinay. Il doit y avoir une erreur de date.

Digitized by Google

Arrivé devant Mahé, on rencontre des obstacles inattendus. La côte est rude, irrégulière et élevée, donc d'une défense facile. Les officiers découragés demandent qu'on lève le siège. Le blocus dure déjà depuis huit mois [1]. M. de Pardaillan, pourtant ferme et obstiné, ne croit pas lui-même au succès d'un assaut au moins périlleux. Alors La Bourdonnais se présente, avec la hardiesse que donne aux jeunes la conscience du génie. Il fait part d'un plan qu'il a étudié avec le plus grand soin et insiste pour qu'on lui confie l'exécution de ce plan. Il a l'air si décidé, si sûr de lui, que Pardaillan veut bien lui confier la direction des opérations.

Il fait construire de vastes radeaux, défendus par des remparts faits de l'accumulement de sacs de coton, et munis « d'une espèce de pont qui couvre les troupes et leur donne le moyen de mettre pied à terre en bon ordre [2] ». Les radeaux, protégés par un feu nourri et habilement dirigé, gagnent la côte, y abordent; les ponts sont à la hauteur de l'escarpement, les soldats n'ont qu'à s'élancer sur le roc et poursuivre l'ennemi. On ne perd pas un seul homme.

Mais la ville résiste encore. Sur le conseil de La Bourdonnais, on fait mine d'incendier les habitations que les Indiens ont sur la côte, et ceux-ci plutôt que de se voir ruinés, livrent la ville. Encouragé par ce premier succès, La Bourdonnais présente de nouveaux plans; il s'offre à brûler tous les établissements indiens de la côte. Ce brillant officier devient gênant : il se couvre de trop de gloire. On conclut un traité de paix avec les Indiens [3].

La Bourdonnais ne tira d'ailleurs de tout cela que de vagues compliments de M. de Pardaillan, la jalousie des officiers et sa satisfaction personnelle. Le commandant de l'escadre reçut des directeurs de la Compagnie les plus vives félicitations, mais oublia de les transmettre à son second. La Compagnie, d'elle-même, ne lui dit jamais un mot qui marquât sa satisfaction, mais récompensa tous les officiers pour lesquels il réclama.

On s'est contenté de vouloir plus tard lui reconnaître l'honneur d'avoir donné son nom à Mahé [4]. La ville s'appelait déjà Mahi [5]. On ne fit qu'en franciser le nom, et rien ne prouve que ce soit par une attention délicate.

« Cette guerre terminée, dit-il, je tournai toutes mes vues du côté du commerce, et je résolus de rester dans l'Inde pour y armer à mon compte [6]. » La Bourdonnais voyait déjà assez nettement qu'à servir la Compagnie on ne gagnait pas grand'chose et qu'on s'exposait à l'envie sans le moindre dédommagement de gloire. On gagnait même si peu qu'il dut recourir à l'aide puissante du gouverneur de Pondichéry, M. Lenoir. Ils armèrent le vaisseau *le Pondichéry* dont La Bourdonnais fut nommé capitaine et subrécargue et l'on opéra sur la côte du Bengale (1726), près de laquelle les Français avaient l'établisse-

1. Malleson, p. 78.
2. *Mémoires*, p. 5.
3. Cf. *Mémoires*, p. 5; — d'Epinay, p. 86.
4. L'Anglais Malleson et Tibulle Hamont (p. 28), notamment, veulent bien lui accorder cette faveur. Voir encore Lanier, Magon, Hermann. Le nom de Mahé fut seulement donné en 1743 à la plus importante des îles Seychelles reconnues par un des officiers de La Bourdonnais.
5. Ou selon d'autres Mayé. Sur les forces et le dénombrement de l'escadrille de Pardaillan, voir, pour détail, d'Epinay, *loc. cit.*, p. 86.
6. En 1725; cf. d'Epinay.

Digitized by Google

ment de Chandernagor que Dupleix devait bientôt rendre à sa première splendeur. Les années suivantes, on fit tout le littoral indien. Les bénéfices[1] furent considérables. *Il ne me resta plus rien à désirer du côté de la fortune*, dit La Bourdonnais[2]. On peut le croire sans peine. Les Compagnies anglaises et hollandaises faisaient des profits considérables, malgré les frais énormes, notamment les dépenses nécessaires pour achalander leurs comptoirs; La Bourdonnais était le premier Français qui fît des armements particuliers dans ces mers. C'était déjà un avantage considérable. Le crédit et l'autorité du gouverneur Lenoir servaient puissamment leurs communs intérêts et, agissant dans une sphère plus étroite, ils n'avaient pas à passer par les mille intermédiaires qui étaient en quelque sorte en ces lointains comptoirs ce que sont aujourd'hui les commissionnaires sur nos grands marchés métropolitains. La Bourdonnais *faisait ses affaires lui-même*, et il y employait tout le génie que l'Anglais Malleson lui-même ne contesta jamais. On a pourtant nié qu'il ait pu s'enrichir autant qu'il l'a dit, afin de mieux soutenir ensuite l'hypothèse de la trahison. A la vérité, La Bourdonnais n'avait plus à désirer que la gloire d'un grand commandement. Il était riche et voulait désormais employer son infatigable énergie à l'exécution d'une grande œuvre. Cette œuvre, voulut-il l'accomplir par patriotisme pur? S'il ne chercha simplement qu'à exercer son activité, et s'il y parvint en étant utile à son pays, c'est déjà beaucoup. La postérité n'en aurait pas demandé davantage à ses détracteurs du XVIIIe comme du XIXe siècle.

Il n'y a qu'une chose qui étonne, c'est que « l'historien » Tibulle Hamont, entre autres griefs, ne lui ait pas reproché, comme un crime de lèse-patriotisme, d'avoir passé, sur ces entrefaites, au service du Portugal, et d'y être resté jusqu'en 1733[3]. Vraisemblablement La Bourdonnais fit alors à peu près ce que devaient faire plus tard dans l'Inde les soldats de la République en allant porter le secours de leur bras et de leur expérience au sultan Tippoo-Saëb, ce que feraient aujourd'hui un officier russe ou français servant dans l'armée du négus Ménélick. Il n'y avait pas guerre déclarée entre l'Angleterre et le Portugal, mais la rivalité commerciale était à l'état aigu. Les Anglais employaient toutes leurs forces à ruiner définitivement le commerce portugais auquel les Hollandais avaient déjà porté de si grands coups. Les Portugais étaient sur le point d'être chassés de ces pays que Gama, Diaz et Albuquerque leur avaient conquis, quand l'attention du vice-roi de Goa se fixa sur le vainqueur des Naïres.

Ce dernier venait de sauver deux vaisseaux portugais en danger de périr sur les côtes d'Arabie et les avait remorqués jusque dans la rade de Moka, où ils allaient réclamer le tribut que l'iman de l'Yemen s'était engagé à payer au roi de Portugal. Les Arabes étaient peu disposés à s'acquitter, on menaçait

1. « Ses premiers voyages lui avaient été très fructueux » (Voltaire).
2. *Mémoires*, p. 5.
3. Dans les colonies, où règne pourtant l'étroit esprit provincial de critique, on ne songe qu'à louer par exemple les créoles de l'île Bourbon, qui, abandonnant le pauvre pays natal, vont *servir* dans les comptoirs anglais de l'île Maurice, s'y créer par leur intelligence de belles situations et employer dès lors leur crédit à aider des compatriotes et à servir toutes les œuvres françaises, l'*Alliance française* et autres.

Digitized by Google

même d'en venir aux mains quand La Bourdonnais fut assez heureux pour faire écouter une voix conciliatrice. Les Portugais lui furent d'autant plus reconnaissants que de nouveaux embarras pouvaient consommer leur ruine. Le vice-roi lui offrit d'entrer au service du roi de Portugal en qualité de capitaine de vaisseau et, pour l'y déterminer, il lui conféra l'ordre du Christ, lui donna des lettres de fildague[1] et le titre d'agent de Sa Majesté portugaise à la côte de Coromandel. Comme tel il eut carte blanche et, dans toutes les opérations qu'il put conduire, il ne fut jamais inquiété par une administration tatillonne et une direction jalouse. Il fit quelques courses pour détruire les Angrias[2], pirates rusés et redoutables qui attaquaient les navires européens avec une audace impunie, comme le firent encore si longtemps leurs successeurs, les pirates malais. Mais toutes les fois qu'il rencontrait leurs grabs et leurs gallibats[3], ils s'enfuyaient et La Bourdonnais n'avait pas de forces suffisantes pour attaquer leurs repaires, plus inabordables encore que Mahé.

La Bourdonnais força enfin le Samorin de Calicut à payer le droit qu'il s'était engagé autrefois à acquitter au passage de chaque navire portugais, et il s'apprêtait à assiéger Mombaze, sur la côte orientale d'Afrique, quand les desseins du gouvernement changèrent. La Bourdonnais avait accepté d'entrer au service du Portugal dans l'espérance de diriger cette opération, des plus importantes, sous la direction fictive du vice-roi, et d'y faire briller à nouveau son habileté de stratégiste et de diplomate. Il donna donc sa démission et rentra en France, avec de grosses récompenses qui devaient asseoir plus solidement encore sa fortune. Il ne rapportait point seulement de cette campagne des bénéfices matériels : il avait achevé de pénétrer le secret du commerce des Indes, et était à même de découvrir les projets de l'Angleterre et de contrecarrer ses vues.

La Bourdonnais rentre à Saint-Malo (1733) et y épouse Marie-Anne-Joseph Le Brun de la Franquerie[4]. Les douze ou treize années qu'il vient de passer sous le ciel chaud de l'Inde, dans l'atmosphère lourde d'étuve, n'ont pas amolli son énergie. Il accorde à son corps quelques mois de repos, retrempe sa santé dans le doux pays natal qu'il a quitté si jeune et pauvre, où il rentre riche, considéré, où tant d'autres eussent préféré rester dans la quiétude du repos et la considération de la fortune amassée. Lui, rumine ses projets.

En 1734, voyage à Paris. Entrevues successives avec le contrôleur général des finances, Orry, et son frère, M. de Fulvy, commissaire du roi près de la

1. Espagnol : *hidalgo*, noble.

2. Les pirates avaient pris ce titre du nom du mahratte Angria Conagy qui avait vaincu la flotte du grand Mogol, puis s'était rendu indépendant des radjahs mahrattes et avait établi sur la côte escarpée du Malabar des forts analogues aux anciens burgs des bords du Rhin ou aux ports phéniciens, d'où ils s'élançaient pour le pillage et où ils revenaient cacher leur butin.

3. Vaisseaux particuliers à la côte de Malabar et ayant un très faible tirant d'eau, pouvant donc s'échapper facilement près des rivages. Cf. *Mémoires*, p. 7 et 8, pour leur description.

4. Et non : de la Franquoye. Cf. Frobertville, *R. hist. et litt.* du 26 octobre 1890. Les armes de La Bourdonnais étaient : *champ de gueules;* celles de Madame : *champ d'azur*. Il est étonnant que M. Tibulle Hamont n'en ait rien prognostiqué sur le caractère de La Bourdonnais.

Digitized by Google

Compagnie des Indes. Les ministres sont dans l'ignorance la plus absolue de toutes les affaires de l'Inde. L'intègre Orry a des vues courtes sur toutes choses et principalement sur ces pays lointains dont il ne connaît exactement ni la situation géographique, ni l'état des mœurs, ni la nature des ressources, ni leur diversité. Avec couleur et netteté La Bourdonnais leur peint la situation; il parle avec tant d'assurance, un tel accent de conviction, une telle force magnétique d'énergie, qu'il se fait écouter et qu'il persuade, malgré la défiance instinctive que le rude Orry a pour tout ce qui a « du brillant ». Sur le rapport des ministres, Louis XV le nomme gouverneur général des îles de France et de Bourbon (fin de 1734).

Au commencement de 1735, départ de Paris. Il y laisse des ennemis : c'est le moins que puisse faire un homme de génie[1].

MARIUS-ARY LEBLOND.

(*A suivre.*)

1. D'Epinay, p. 96.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE ET COMPTES RENDUS CRITIQUES

DES SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE ET DES PUBLICATIONS RÉCENTES

REVUES ALLEMANDES

Petermann's Mitteilungen, 1899, V.

R. von Mach. *Contribution à l'ethnographie de la péninsule des Balkans* (avec 4 cartons au 3,700,000e). — La statistique des nationalités chrétiennes de la Turquie d'Europe est rendue très difficile par leurs rivalités, dont la conséquence est d'altérer, consciemment ou non, la réalité des faits. En présence des lacunes et des erreurs inhérentes à des recherches de cet ordre, l'on est conduit à envisager d'autres aspects de la question, qui ont aussi une signification ethnographique, et méritent l'intérêt. Dans le nombre est la statistique scolaire, dont les détails sont plus accessibles, plus palpables et moins sujets à l'erreur, que ceux d'une statistique des langues ou des races. Les quatre nationalités rivales, grecque, bulgare, serbe, roumaine, entretiennent des écoles dans diverses parties de la Turquie d'Europe, notamment dans celles où elles peuvent avoir des revendications à exercer au jour du démembrement prévu, mais ajourné, de l'empire ottoman.

La carte indique la répartition par *kaasa* (subdivisions des *sandjaks*) de ces différentes écoles. Les Grecs agissent sans rivaux en Épire; dans les vilayets de Monastir, de Salonique, d'Andrinople, ils rencontrent la concurrence bulgare, et reprennent la prédominance aux abords de Constantinople. Les Bulgares, dont l'activité redoublante a remporté de grands succès, gagnent du terrain en Macédoine, et surtout dans les limites de la « Grande Bulgarie » du traité de San-Stefano. Les Serbes, qui ont commencé trop tardivement leur propagande, ne luttent guère plus que dans le vilayet d'Uskub. Quant aux Roumains, c'est en s'appuyant sur leurs frères de race du Pinde qu'ils ont réparti leurs écoles en Macédoine, jusqu'à la frontière turco-grecque. On peut ainsi fixer la part des quatre peuples rivaux dans la Turquie d'Europe :

Bulgares.....	821	écoles	29.846	écoliers.
Grecs.....	1.286	—	85.015	—
Roumains.....	80	—	3.678	—
Serbes.....	162	—	7.511	—

A. Gaedertz. *Voyage de reconnaissance dans la province de Chantoung* (fin). — La dernière partie du voyage comprend l'itinéraire de Tsinan-fou à Té-tchou, et le retour à Kiao-tchéou. *Té-tchou* est tout près du Grand Canal Impérial, qui a 20 à 25 mètres de large, et une profondeur minima de 3 mètres. De Té-tchéou à Tien-tsin, il y a 330 kilomètres répartis entre neuf stations; les bateaux du canal ont de 24 à 60 tonnes de chargement. Grâce à ce canal, le charbon de Kaï-ping, embarqué à Tien-tsin, ne se vend que 25 francs la tonne à Té-tchou. Sur sa route de retour, M. Gaedertz longea le massif du Tchang-

Digitized by Google

péï-chan, et visita les mines de houille de Po-chan. Ces mines donnent un charbon qui ne le cède guère en qualité à celui de Cardiff, et l'emporte de beaucoup sur le charbon japonais; autour de Po-chan se sont développées des industries indigènes, telles que la verrerie et la préparation de matières colorantes. Il y aura là un sérieux élément de fret pour la navigation maritime, quand sera créé, à partir de la baie de Kiao-tchéou, le réseau de voies ferrées projeté, et dont la carte de M. Gaedertz donne le parcours probable.

*** *Voyage du Dr Hans Steffen dans le sud de la Patagonie.* — Remontant le Rio Baker, qui est probablement le plus grand cours d'eau du versant occidental de la Cordillère au sud de la Palena, le Dr Steffen trouva le déversoir du lac Cochrane, et visita une région de glaciers qui représente la plus grande accumulation de glace et de neige de toute l'Amérique du Sud. Ce voyage contribue à remplir une lacune importante qui s'étendait sur nos cartes au sud du Cerro San Valentin. P. CAMENA D'ALMEIDA.

REVUES ANGLAISES

The Geographical Journal, 1899, VI.

F. BOILEAU ET L. WALLACE. *Le plateau du Nyassa et du Tanganyika* (avec carte au 1,000,000e). — La délimitation de frontières entre les possessions anglaises et l'Est-Africain allemand a donné l'occasion à MM. Boileau et Wallace de déterminer la position et l'altitude d'un grand nombre de points sur le plateau du Nyassa et du Tanganyika que suit la route Stevenson. Ce plateau occupe une superficie de 25,000 à 30,000 milles carrés à plus de 1,200 mètres d'altitude. Le climat y est sec, sans grandes variations de température. Mais l'altitude n'exclut pas les fièvres pernicieuses. Les indigènes commencent à se remettre de la terreur que leur inspiraient les Babemba, mais ils restent méfiants à l'égard de toute innovation.

Les deux voyageurs discutent la question tant controversée du dessèchement graduel du climat dans la région des lacs : le Tanganyika a crû de 1871 jusque vers 1876-1886, a décru jusqu'en 1890, et semble maintenant stationnaire. Le lac Rikwa, dont les eaux ont été basses jusque vers 1894, semble en voie de croissance. De 1894 à 1897, le marais du Mouérou s'est desséché rapidement, mais s'est rempli de nouveau en 1898. La question reste encore très obscure.

*** L'*expédition océanographique allemande dans les eaux antarctiques.* — Les résultats de l'expédition océanographique de la *Valdivia* nous sont à peu près connus, par le rapport sommaire qu'a donné le *Reichs-Anzeiger* du 25 mars. Jusqu'à ce moment, il n'avait été fait que quinze sondages au sud de 50° de latitude dans les mers australes; la *Valdivia* en a ajouté vingt-neuf. Il semble que l'on doive renoncer à l'idée d'une mer antarctique peu profonde, car, déjà à peu de distance du Cap, la sonde descend à 4,169 mètres, et, à 108 milles seulement de la Terre d'Enderby, à 4,647; le maximum observé fut de 5,733. L'expédition, après avoir rencontré les vents d'ouest de Maury dès 37°, gagna une région où, le baromètre étant plus haut, les vents sont légers et va-

Digitized by Google

riables, et, plus au sud, une région de vents d'est. Nous savons aujourd'hui que la même succession dans les zones de vents fut observée par l'expédition de la *Belgica*, avec cette seule différence que la région des calmes et celle des vents d'est sont à une latitude plus élevée. Notons encore, parmi les résultats du voyage de la *Valdivia*, la constatation de l'existence de l'île Bouvet et de sa nature volcanique, des données sur la faune profonde des mers antarctiques et sur la distribution verticale des températures : il est curieux de retrouver là, comme dans l'océan Arctique, une épaisse couche d'eau tiède (jusqu'à + 1° 7) au-dessous des eaux très froides de la surface.

P. CAMENA D'ALMEIDA.

REVUES ITALIENNES

Rivista Geografica Italiana, Juin 1899.

Contient une conférence du prof. Lud. Nocentini, de l'Université de Rome, sur « l'Italie et la Chine », — la continuation des articles du prof. P. Gribaudi sur l'avenir économique de la Chine, du prof. B. Frescura sur « la Géographie à l'exposition de Turin », et du prof. J. Ricchieri à propos d'une classification des colonies. Ce dernier, s'appuyant sur le prof. Ratzel distingue les *colonies proprement dites* des *possessions*, et propose des classifications pour les unes et les autres. Nous croyons préférable, comme mieux répondant au critérium pratique et à la réalité la distinction entre *colonies d'émigration proprement dites, et colonies de capital*, ou, puisque dans les deux cas il y a toujours émigration, *colonies d'émigration de population* (Etats-Unis, Australie anglaise, les colonies italiennes ou espagnoles dans l'Amérique), et les *colonies d'émigration de capital* (Indes anglaises, etc.).

J. LUD. BERTOLINI.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

Séance du 2 juin 1899.

PRÉSIDENCE DE M. GABRIEL MARCEL.

La vingt et unième session du congrès national des Sociétés françaises de géographie se tiendra à l'hôtel de la Société de Géographie de Paris, du 23 au 29 juillet 1900.

Le secrétaire général annonce le retour de deux explorateurs distingués : le docteur Maclaud, qui vient d'explorer la Guinée française, d'où il rapporte de nombreuses observations astronomiques, et le commandant Peroz, dont la carrière s'est faite presque entièrement au Soudan, où il a été le premier Européen qui ait réussi à entrer en relations directes avec Samory. Cette fois, ce dernier explorateur revient du Tonkin, après un séjour de trois années consacrées à la pacification, puis à la colonisation du Yen-Thé et du Caï-Binh.

Dans une lettre datée des sources du Gribingui, le 1er janvier 1899, M. de Béhagle adresse à la Société un croquis de ses reconnaissances.

Il a, dit-il, levé le cours du Gribingui du 6°20′ nord au 8°10′ et éclairci

Digitized by Google

quelques renseignements indigènes qui lui paraissaient douteux sur le cours de certaines rivières.

La Palma, par exemple, qu'ils lui affirmaient se verser dans la Ndélé et de là dans le Gribingui, est un sous-affluent du Ba-Mingui dont la Ndélé pourrait bien être l'origine.

Les itinéraires de MM. de Béhagle et Mercuri, dont la plupart sont nouveaux et sont figurés sur ce croquis, sont compris entre le 4e et le 9e degré latitude nord et le 16e et le 18e degré longitude est.

Le capitaine du génie Alman écrit de Tamatave, le 29 avril, qu'il se dispose à se rendre à Ampassimbé, sur la route de Tamatave à Tananarive, voie de communication à l'exécution de laquelle il va coopérer.

Cette correspondance contient sur Tamatave, capitale commerciale de Madagascar, des informations intéressantes.

M. Serre annonce de San Francisco que le vapeur *Hope*, en réparation à Saint-Jean de Terre-Neuve, ira, en juin, au secours de l'expédition du lieutenant Parry, parti vers le pôle Nord sur le *Windward*, que l'on sait pris dans les glaces.

Le *Hooker* est parti de New-York le 1er mai pour relier, au moyen de câbles sous-marins, les points maritimes les plus importants des îles Philippines.

Une autre information a rapport aux travaux de la commission spéciale nommée par le Congrès des Etats-Unis pour examiner les différents projets de construction du canal de Nicaragua.

On parle d'une nouvelle ligne de navigation transpacifique qui serait inaugurée le 1er juillet et relierait San Francisco à l'Extrême-Orient. La ligne créée récemment entre San Diego et la Chine serait déjà considérée comme insuffisante.

M. Serre ajoute quelques indications sur une expédition de mineurs de l'Alaska qui vient de quitter Dawson City dans le but d'explorer les régions encore inconnues où la rivière Kouskowin et plusieurs affluents du Youkon prennent leurs sources.

Le navire *Southern-Cross* (capitaine Jenssen), qui s'était dirigé vers les régions polaires australes, est rentré à Port-Chalmers près Dunedin quatre-vingt-sept jours après avoir quitté Hobart Town. Il avait atteint en quarante-deux jours la Terre de Victoria et fut ramené en Nouvelle-Zélande pour y subir des réparations après avoir débarqué M. Borchgrevinck et dix autres explorateurs.

Le reste de la séance a été consacré à une causerie de M. Martel sur ses explorations souterraines en France, en Espagne et en Hongrie, ainsi que sur les aménagements permettant l'accès du puits de Padirac.

ATLAS DU HAUT YANG-TSE, DE I-TCHANG FOU A PING-CHAN HIEN

Levé (novembre 1897-mars 1898) et dessiné par le R. P. S. Chevalier S.J.

Cet atlas en voie d'impression contiendra le cours du Yang-tse depuis I-tchang fou, terminus actuel de la navigation à vapeur, jusqu'à Ping-chan hien, première ville au delà de Suei-tcheou fou et terminus de la navigation

Digitized by Google

par jonques. Le tracé fait au 25,000e d'après un levé à la boussole s'appuie comme base sur de nombreuses déterminations de longitudes et de latitudes. Il n'a pas la prétention d'être un travail parfait, mais un progrès notable sur les tracés précédents tant pour l'exactitude que pour l'abondance des détails. Les nombreux sondages faits aux basses eaux et l'indication de toutes les roches qui émergent à cette époque en feront un auxiliaire précieux pour la navigation. L'atlas comprendra environ 65 cartes de 50 centimètres sur 40 centimètres. — Voir comme modèle la planche V contenue dans l'opuscule : « La navigation à vapeur sur le haut Yang-tse ». Une brochure in-4° illustrée sera jointe à l'atlas et contiendra, avec les détails des observations astronomiques, magnétiques et météorologiques faites durant le voyage, un exposé de la méthodo suivie dans le levé et le tracé des cartes et un court récit du voyage, moins destiné à raconter des incidents sans importance ni intérêt qu'à expliquer et compléter les cartes par quelques notes, dessins, croquis ou silhouettes, et tous renseignements utiles qui n'auraient pu trouver place dans l'atlas.

L'ouvrage entier coûtera 16 taëls.

Les souscripteurs qui expédieront avant le 1er août prochain la somme de 12 taëls recevront l'ouvrage en fascicules, dont le premier paraîtra en août.

Adresser les souscriptions à l'auteur : Révérend Père S. Chevalier, Observatoire de Zi-ka-wei, près Shang-haï, Chine.

LIVRES

Fashoda. — La mission Marchand et la question d'Égypte. — L'organisation de la mission. — Du Congo au Nil. — Le Bahr-el-Ghazal. — La Convention du 21 mars 1899, par PAUL BOURDARIE. Brochure in-8° jésus, avec cartes et illustrations; prix : 30 centimes; franco : 40 centimes; en vente à l'imprimerie F. Levé, rue Cassette, 17, Paris. — Cette brochure n'est pas une publication d'une actualité éphémère. C'est un récit rapide et chaleureux, sérieusement documenté et illustré, de cette admirable mission Marchand qui a pour les cœurs vraiment français les grandeurs d'une épopée.

On y voit les origines de l'entreprise, sa relation avec la question d'Egypte, et comment l'anéantissement final de tant d'héroïques efforts ne doit pas faire méconnaître la portée pratique et le puissant intérêt national de la conception politique dont cette mission mémorable est issue ; en tout cas, c'est un glorieux et fortifiant exemple que la mission Marchand lègue à l'histoire et peut-être aux revanches de l'avenir.

Pour écrire ces pages, M. Bourdarie avait de nombreux titres : sa connaissance des questions africaines, ses relations d'amitié avec plusieurs membres de la mission, et notamment avec le commandant Marchand. Aussi cette étude contient-elle des lettres et des cartes inédites.

En un mot, cette brochure est une œuvre d'instruction nationale : à ce titre, elle sera accueillie avec empressement.

Digitized by Google

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

Nous apprenons avec un profond regret la mort de M. L.-A. Barré, ingénieur, président de la Société amicale des anciens élèves de l'Association polytechnique, chevalier de la Légion d'honneur, père de notre collaborateur M. P. Barré. Ancien élève distingué de l'Ecole centrale des arts et manufactures, M. L.-A. Barré était l'auteur de travaux et d'ouvrages estimés touchant à l'architecture et à la construction. Il était dans sa soixante-douzième année, et depuis quarante-deux ans, avec un dévouement méritoire, il professait des cours gratuits à l'Association polytechnique : il était le doyen des professeurs de cette association.

— La sixième assemblée générale de la Société de Géographie commerciale (1899) a eu lieu le mardi 20 juin, 184, boulevard Saint-Germain. M. Gabriel Angoulvant, gérant du vice-consulat de France à Ho-Kéou, a parlé des *Voies d'accès du Yunnan et du commerce avec le pays;* M. Antoine Jully, de *Madagascar de* 1890 *à* 1899*; son passé et son avenir* (avec projections par M. Molteni).

— Nous avons reçu de Buenos-Aires : *Ferro Carril à Chile. Estudio de sus diversos trazados. Paso de Uspallata.* C'est une conférence donnée dans le « Centro nacional de Ingenieros », le 8 mai 1899, par M. Artur Castaño, ingénieur civil.

— Les *Mémoires de la Société de Spéléologie* publient la *Grotte de la Balme* (Isère), recherches en Suisse et en Savoie, par M. E.-A. Martel (n° 19, avril 1899); accompagnée de six vues et de sept plans.

— Le *Bulletin de la Société des Etudes coloniales et maritimes* (31 mai 1899) donne l'intéressante *Monographie de Tombouctou* (1re partie), par Mgr Hacquard, évêque de Tombouctou et du Soudan français.

— Les *Comunicazioni di un Collega*, revue illustrée de géographie et d'histoire, organe de communications pour les écoles secondaires, sous la direction de M. Arcangelo Ghisleri, professeur au lycée cantonal de Lugano, contient de ce savant un intéressant article : *Per l'insegnamento autonomo della geografia nelle scuole classiche.*

— Le professeur Ricchieri vient de publier, comme extrait de la *Rivista geografica d'Italia*, un article très compétent : l'*Italia in Cina* (Rome, 1899).

— De la *Rivista Geografica italiana* est également extrait : *Colonizzazione e conquista, prolusione al corso libero di storia delle colonie, tenuta all' Universita di Palermo, il* 17 *febraio* 1899, du même auteur.

— Le même professeur est auteur d'un travail intitulé : *Saggi di correzione del nomi locali nelle carte topografiche dell' Istituto geografico militare per quanto rignarda la Sicilia occidentale e meridionale.* C'est une question traitée récemment au troisième congrès italien (Florence, 1899).

— M. Auguste Bernard, professeur de géographie à l'Ecole supérieure d'Alger, a publié deux intéressantes brochures extraites du Bulletin de la Société de Géographie d'Alger : *Revue bibliographique des travaux sur la géographie de l'Afrique septentrionale, — la question du Transsaharien*, communication faite au XXe Congrès de géographie, le 1er avril 1898.

— M. Georges Galens, vérificateur de 1re classe du service de la Topographie, en retraite, nous communique une brochure, *la Marche de la colonisa-*

Digitized by Google

tion depuis la conquête, qu'il a publiée en 1892, chez Pierre Fontaine, à Alger.

— Une fort intéressante exposition des photographies et des objets d'art décoratif rapportés d'Asie Centrale (Boukhara et Turkestan russe), par M. Hugues Kraft, membre du Conseil d'administration de l'Union centrale des Arts décoratifs, a été ouverte le 22 juin par l'Union centrale des Arts décoratifs, reconnue d'utilité publique, 19, rue des Bons-Enfants. Elle se prolongera jusqu'au 8 juillet.

— Le *Club alpin français*, section de la Côte-d'Or et du Morvan (siège à Dijon), dix-septième bulletin, année 1898, donne le récit intéressant d'un *Voyage à Barcelone et à Majorque;* M. Alexandre Ribot, président de la section, retrace la croisière faite, pendant les vacances de Pâques, sur le *Sénégal*, des Messageries maritimes, ayant surtout pour but d'étudier la Grèce dans le passé, par la vue des vestiges récemment exhumés de ses antiques civilisations, et de jeter un coup d'œil sur cet immuable Orient, représenté par la séduisante Constantinople et les légions monacales du mont Athos.

— L'*Armée illustrée, revue bi-mensuelle des armées de terre et de mer* (n° 1), nous a été adressée (1er mai 1899); ses bureaux et sa rédaction sont 41, rue Vivienne.

— Le second volume de l'*Histoire de la Colonisation française*, par M. Eugène Guénin, vient de paraître sous les auspices du Comité Dupleix. Librairie Fourneau. — Dans cet ouvrage, le lecteur trouvera le récit émouvant et souvent tragique de la lutte des Français et des Anglais en Amérique et de la perte du Canada, qui a entraîné pour la France celle de la domination dans le Nouveau-Monde; assassinat de M. de Jumonville par le major Washington, massacre et dispersion des Acadiens, hostilités incessantes en pleine paix, pillages, etc.

— Il vient de paraître à la librairie Bernard et Cie, un intéressant ouvrage intitulé *Anvers et la Belgique maritime*, par Edouard Deiss, ingénieur civil. L'auteur, lauréat de la Société de Géographie commerciale de Paris et délégué par elle au VIIe Congrès de Navigation tenu l'année dernière, à Bruxelles, a décrit minutieusement : le port d'Anvers; son histoire mouvementée, ses nombreuses lignes de navigation, le bel outillage de ses quais, son commerce considérable — ivoire, caoutchouc, pétrole, céréales, etc., — les causes de sa prodigieuse prospérité; puis, le canal de Gand à Terneuzen, le futur port de Bruges, Ostende — la reine des plages, — la côte Belge et ses « plagettes », Nieuport, les installations maritimes projetées à Bruxelles. Plus de 80 photogravures et une vingtaine de plans complètent le texte de ce livre, un des plus complets parus, à cette heure, sur ce sujet important. Un fort volume de 336 pages; prix : 3 fr. 50. Nous y reviendrons prochainement.

— Nous avons reçu de la librairie Ch. Delagrave : *Mémoires d'Afrique* (1892-1896), par le général O. Baratieri, avec préface de M. Jules Claretie, ornés d'un portrait de l'auteur et accompagnés d'une carte générale de l'Erythrée et de plans de batailles spécialement dessinés pour l'ouvrage.

Le Directeur-Gérant : L. Drapeyron.

5617. — L.-Impr. réunies, B, rue Saint-Benoît, 7. — Motteroz, directeur.

Digitized by Google

REVUE

DE

GÉOGRAPHIE

DIRIGÉE PAR

M. LUDOVIC DRAPEYRON

La géographie, bien comprise, centralisera, au profit des sciences politiques, toutes les connaissances humaines.
(CONGRÈS GÉOGRAPHIQUE DE PARIS, 4 août 1875.

VINGT-TROISIÈME ANNÉE

Deuxième livraison. — Août 1899

SOMMAIRE

Dr ROUIRE : Le Transvaal et les républiques boërs de l'Afrique australe. La situation politique du Transvaal vis-à-vis de l'Angleterre. Les conventions de Prétoria et de Londres.
BARON DE BAYE : Au nord de la chaîne du Caucase. Souvenirs d'une mission (*suite et fin*).
A. MONSÉGUR (le commandant) : Étude sur la province de Constantine (*suite*).
G. REGELSPERGER : Le Mouvement géographique.
M.-A. LEBLOND : Mahé de La Bourdonnais (*suite*).
Correspondance et comptes rendus critiques des Sociétés de géographie et des publications récentes.
Nouvelles géographiques.

GRAVURES

Maison kabardienne, aoul Batachevo. — Fille kabardienne. — Bazar de Témir-Khan-Choura, juifs des montagnes, Daghestan. — Bazar de Témir-Khan-Choura, marchandes de farine. — Bazar de Témir-Kan-Choura, marchandes d'oignons. — Un Lesghien. — Maison koumyk, aoul Kazanischté. — Mosquée de l'aoul Kazanischté, auge en bois où l'on lave les morts. — Koumyks de l'aoul Kazanischté. — Aoul Kazanischté, Koumyks. — Paysannes tissant un tapis. — Aglar Khan, Koumyk de 21 ans. — Aoul koumyk de Karabondakh-Kent. — Aoul Goubden, paysans battant du blé. — Aoul Goubden. — Chamyl vieux et ses deux fils. — Femmes avares et koumyks, aoul Djengoutaï. — Pendant d'oreille en argent, bijou avare. — Pendant d'oreille en argent vu des deux côtés, aoul avare de Novo-Tcherkey. — Aoul Karanaï, filles avares. — Rencontre, dans le Daghestan, du 328e bataillon d'infanterie en garnison à Choura. — Tchétchènes, district de Grozny.

PARIS

INSTITUT GÉOGRAPHIQUE DE PARIS

CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Digitized by Google

LA

REVUE DE GÉOGRAPHIE

(1877-1899)

La *Revue de Géographie* a réalisé tout ce qu'elle avait promis dans sa première livraison : « Elle ne saurait, disions-nous, faire double emploi. C'est le premier recueil qui met en présence les sciences naturelles et les sciences politiques et invite celles-là à donner à celles-ci une impulsion salutaire et irrésistible. La pensée qui a présidé à sa fondation permet l'unité dans la variété. Ou nous nous trompons fort, ou il y aura là un organisme vivant. » L'œuvre de la *Revue de Géographie* a été retracée par les hommes les plus compétents et les plus autorisés à la Sorbonne et à l'Institut, en ce qui concerne la constitution, l'enseignement et les applications de la science géographique. On se pénètre de plus en plus de la justesse de cette parole, prononcée ici même : « La terre appartiendra à qui la connaîtra le mieux. » La *Revue de Géographie* a donc travaillé utilement pour la France et pour la science. Les quarante-quatre volumes qu'elle a déjà publiés seront consultés longtemps avec fruit. Ils constituent un monument unique en France, moins par son étendue que par l'infinie variété de ses études et la nouveauté comme la sûreté de ses aperçus. Les méthodes qui y sont exposées prévalent enfin partout et l'on proclame que la géographie doit être l'un des fondements, le premier peut-être, de l'éducation nationale. Une seconde table générale des matières (1884-1894) en rend le maniement commode. Le prix de la collection complète est de **550** francs. Celui de chacune des livraisons, avec les cartes qu'elle renferme, est de **3** francs.

Librairie CH. DELAGRAVE, éditeur, 15, rue Soufflot, Paris.

LA REVUE DE GÉOGRAPHIE

Paraît tous les mois, par livraisons de 5 à 6 feuilles grand in-8 raisin, format de nos grandes revues littéraires, et forme, à la fin de l'année, deux beaux volumes d'environ 500 pages chacun, imprimés sur beau papier en caractères neufs.

Nous donnons régulièrement des cartes exécutées avec soin. Le prix de l'abonnement est de 25 fr. par an pour Paris; de 28 fr. pour les départements et les pays faisant partie de l'Union générale des postes. — Pour les autres pays, les frais de poste en sus.

Prix d'un numéro séparé : 3 fr.

Pour les abonnements, s'adresser à M. **CHARLES DELAGRAVE**, éditeur de la *Revue de Géographie*. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé *franco* à M. L. **Drapeyron**, 55, rue Claude-Bernard, ancienne rue des Feuillantines.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires seront envoyés au bureau de la *Revue*.

Les annonces de librairie sont reçues 15, rue Soufflot.

Digitized by Google

LES

RÉPUBLIQUES BOËRS DE L'AFRIQUE AUSTRALE

LA SITUATION POLITIQUE DU TRANSVAAL VIS-A-VIS DE L'ANGLETERRE LES CONVENTIONS DE PRÉTORIA ET DE LONDRES

Les rapports du Transvaal et de l'Angleterre font en ce moment l'objet des préoccupations générales. On ne peut contester la gravité de la situation. Des forces de nature diverse travaillent avec vigueur et persévérance à acculer les deux États à un conflit, M. Chamberlain prononce de grands discours où il manifeste le plus grand dédain pour les intérêts et le point de vue auquel se place le Transvaal. Les deux principaux sujets de discorde entre les deux pays sont la question de la suzeraineté anglaise sur le Transvaal et celle des étrangers ou uitlanders. Ceux-ci, en immense majorité sujets de la reine Victoria, demandent à jouir des avantages de la naturalisation afin de mettre plus facilement la main sur le gouvernement du pays, et celui-ci naturellement cherche à éloigner le plus possible l'instant fatal où il devra céder. D'autre part M. Chamberlain et le président Krüger discutent entre eux le texte des conventions de Prétoria et de Londres qui ont défini les rapports dans lesquels doivent vivre les deux pays. M. Chamberlain a revendiqué, au nom de la convention de Prétoria (1881), la suzeraineté de l'Angleterre sur le Transvaal; M. Krüger, au nom de la convention de Londres (1884), a dénié cette même suzeraineté. Ces jours derniers vient de paraître un nouveau Livre vert qui contient la réponse de M. Chamberlain à la dépêche par laquelle le gouvernement du Transvaal repoussait les prétentions de l'Angleterre à un droit de suzeraineté; M. Chamberlain s'appuie de nouveau, afin de justifier la suzeraineté qu'il revendique pour l'Angleterre, sur la convention de 1881. Le secrétaire d'État du Transvaal vient de lui répondre que son gouvernement s'en tenait à la réfutation précédemment donnée et a ajouté que la convention

Digitized by Google

de 1881 avait été remplacée par celle de 1884, qui stipulerait expressément la suppression de cette suzeraineté. Par l'étude comparée et impartiale de ces deux documents que nous mettrons, dans les points essentiels qui touchent à l'objet du litige, sous les yeux du lecteur, nous allons exposer dans cette étude relative aux républiques boërs comment doit être résolue sans parti pris cette question de droit international.

I

Les Boërs ont, comme on sait, pour ancêtres des Hollandais et des Français huguenots. Les premiers arrivèrent en 1652; les seconds après la révocation de l'édit de Nantes. Les deux éléments ne tardèrent pas d'ailleurs à être fusionnés par suite des mesures du gouvernement local hollandais. A la suite de ces mesures, les Français perdirent, avec l'usage de leur langue, leur nationalité. Aujourd'hui l'élément français est si bien confondu dans l'élément hollandais, que ce n'est plus que par la tradition et par la conservation du nom propre qu'une famille boër peut reconnaître son ancienne origine française. Mœurs, coutumes, langue, éducation, religion, tout est identique chez le colon d'origine hollandaise et chez le colon d'origine française.

Déjà les deux races n'en faisaient plus qu'une lorsque, à la fin du siècle dernier, les Anglais prirent pied pour la première fois au Cap. Les Boërs étaient alors au nombre de 21,000 occupant 25,000 noirs. A peine installé, le gouvernement anglais songea à émanciper ces derniers. Les mesures qu'il prit pour atteindre ce but exaspérèrent les Boërs. Ne pouvant s'insurger, ils prirent le parti de s'expatrier, franchirent la chaîne du Zurberg, qui, au commencement du siècle, formait la limite officielle de la colonie du Cap, et se répandirent dans les steppes du Karroo, jusque sur les bords du fleuve Orange. Poussés par leur esprit d'aventures, ils traversèrent en 1825, dans un été de sécheresse extrême, ce même fleuve, et se trouvèrent dans le pays des Griquas[1], entre l'Orange et la Modder. Trouvant la région bien arrosée, riche en pâturages et en terres arables, se voyant d'ailleurs bien accueillis par les

1. Métis d'indigènes et d'Européens qui ont donné leur nom au Griqualand.

Digitized by Google

Griquas, ils fondèrent dans le pays des établissements durables. L'exode continua. En 1833 et 1834, une véritable migration en masse, qu'on a appelée le grand treek, eut lieu. Les Boërs, restés au Cap, étaient très mécontents : le gouvernement anglais venait, à la suite d'une insurrection cafre, d'abolir l'esclavage, et cette mesure avait pour résultat de les priver de leurs serviteurs. D'autre part, le bruit singulier courait parmi eux que le gouvernement prétendait convertir la population à la religion catholique. Ce fut un entraînement général : 5,000, d'autres disent 10,000 fuyards, franchirent l'Orange et se lancèrent dans le désert.

Au nord du fleuve Orange et jusqu'au Limpopo vivaient alors en tribus nomades adonnées à la chasse et se battant entre elles, des Hottentots, des Boschimans, des Cafres, des Bechuanas et des Bassoutos. Les Bassoutos laissèrent passer les émigrants. Ceux-ci se dirigèrent d'abord vers le nord à travers le territoire qui est devenu l'État libre d'Orange. Ils allaient toujours droit devant eux, et, dans leur foi naïve, comptaient ne s'arrêter qu'à Jérusalem, lorsque, au passage du Vaal, les Cafres Matabélés, commandés par Mosilikatzi, tombèrent sur eux et écrasèrent leur arrière-garde, sans qu'aucun homme parvînt à s'échapper. Voyant la route barrée au nord, les Boërs rebroussèrent chemin dans la direction de l'océan Indien et franchirent les Drakenberg. Après une longue lutte avec Dingaan, autre chef zoulou, devenus maîtres de la contrée, ils fondèrent, en 1840, dans le pays de Natal, la ville de Pietermaritzbourg, et voulurent se constituer en république que, dans leur naïveté, ils espéraient placer sous le patronage du roi de Hollande. Mal leur en prit. Le gouvernement du Cap ayant appris qu'un État boër se constituait au nord-est de la colonie, fit occuper Pietermaritzbourg. Ce fut le signal d'un nouveau treek. Des flots d'émigrants repassèrent les Drakenberg, et, sous la conduite de Prétorius, se répandirent d'abord entre l'Orange et le Vaal, où ils fondèrent l'État d'Orange, puis entre le Vaal et le Limpopo, où ils créèrent la république du Transvaal, mais, encore une fois, accoururent à leur suite les Anglais. Une collision sanglante eut lieu à Bloomplatz, le 28 août 1848, entre les troupes du Cap et les Boërs commandés par Prétorius. Celui-ci fut vaincu et l'État d'Orange déclaré province britannique. Au nord du Vaal et jusqu'au Limpopo, les fugitifs de Prétorius ne furent pas inquiétés.

Digitized by Google

On était en 1862. Depuis vingt ans, les Boërs erraient de désert en désert, semblables au peuple d'Israël, auquel d'ailleurs, ils se comparaient volontiers. L'Angleterre, la première, se lassa de ces luttes dont il n'était pas possible de prévoir l'issue. Ses hommes d'État finirent par découvrir que les possessions anglaises au nord de l'Orange imposaient trop de charges à l'Angleterre, et n'eurent plus scrupule de laisser les sujets de la reine s'établir en nation autonome à proximité de la colonie du Cap. Comme sanction de cette manière de voir, on appela Prétorius à Bloemfontein et on lui déclara que le gouvernement anglais ne s'occuperait plus désormais de ses affaires et de ses compagnons, qu'en un mot le Transvaal était libre. L'année suivante, la même déclaration fut faite aux habitants de la province d'Orange. Les républiques du Transvaal et de l'Orange furent ainsi reconstituées.

Aucune modification n'a été apportée depuis lors à la situation politique de l'État d'Orange. Jusqu'à nos jours, le Free State, l'État libre, comme il s'appelle, est resté indépendant et n'est lié à la colonie du Cap que par des conventions, douanières et autres, qui n'affectent en rien sa situation d'État libre. Le Transvaal a eu une existence plus troublée. De 1852 à 1876, il n'a pu vivre qu'en état d'hostilité permanente avec les tribus indigènes, et en 1876, à la suite d'une guerre malheureuse contre les Bassoutos, il a perdu momentanément son indépendance. A cette époque, l'anarchie était complète; le trésor, épuisé par la guerre, était vide; le gouvernement central sans autorité. Les citoyens étaient divisés : les uns, désireux de vivre sous un gouvernement régulier, aspiraient à devenir sujets britanniques; les autres ne voulaient pas entendre parler de la domination anglaise. Ce fut alors que Theophilus Shepstone, administrateur du Natal, accourut à Prétoria, escorté de vingt-cinq soldats. Les Boërs ne firent aucune résistance et le Transvaal fut déclaré province britannique.

Les premiers moments passés, la très grande majorité des Boërs ne tarda pas à regretter l'indépendance qu'ils avaient si facilement abandonnée. L'immixtion de l'administration anglaise dans leurs rapports avec les indigènes acheva de les mécontenter. Gladstone venait de succéder à Disraéli, et avec l'avènement au ministère du *great old man* avait pris fin la politique impériale de lord Beaconsfield. Les Boërs se prirent à espérer. Déjà, pendant son admirable campagne du Mid-Lothian, Gladstone avait dit et répété

Digitized by Google

qu'on avait commis une mauvaise action en Afrique australe et qu'on devait la réparer en rendant au Transvaal son indépendance. Mais, arrivé au pouvoir, le *Premier* ne se crut pas tenu à remplir les promesses qu'il avait faites dans l'opposition, et il éconduisit les Boërs. Ceux-ci, frustrés, recoururent aux armes. Prétoria se souleva. Un premier détachement de soldats anglais, attaqué à l'improviste dans le défilé de Bronkers-Spruit, est anéanti, et la déroute d'Amajuba acheva de ternir la gloire de l'Angleterre. Cent cinquante Boërs détruisirent une troupe de quatre cents Anglais, épuisés de fatigue, il est vrai, et surpris dans leur sommeil.

A la nouvelle de ces désastres répétés, l'émotion fut grande en Angleterre. Des troupes furent envoyées au Cap, et bientôt 12,000 hommes furent réunis à la frontière du Transvaal. Devant un tel déploiement de forces, toute la vaillance des Boërs allait devenir inutile. Eux-mêmes s'en rendaient compte et en ont toujours convenu depuis. Mais, satisfait d'avoir montré la puissance de l'Angleterre, Gladstone se montra généreux, et le 3 août 1881 fut signée la convention d'Amajouba-Hill.

Les clauses du traité du 3 août 1881 furent, d'ailleurs, particulièrement dures pour le Transvaal. Les Boërs ne recouvrèrent pas leur indépendance, mais seulement leur autonomie intérieure. Ils durent reconnaître la suzeraineté de l'Angletere; un résident dut être installé à Prétoria. Et ce ne fut pas tout. Dans les districts habités en majorité par les indigènes, l'Angleterre s'octroya un droit de surveillance et de contrôle qui devait à la longue réduire à néant l'autorité des Boërs. Même ces districts devaient être soustraits à l'action immédiate du gouvernement de Prétoria. Enfin, le gouvernement britannique se réservait le droit de faire passer ses troupes par le Transvaal toutes les fois qu'il le jugerait nécessaire. Heureusement, ces conditions furent améliorées par le traité du 27 février 1884, qui vint modifier les clauses du traité de 1881. A la suite de ce dernier traité, le Transvaal ne fut plus uni à l'Angleterre que par des liens assez lâches. Il fut simplement placé, par rapport à cette puissance, dans une sorte de vasselage diplomatique et s'interdit de conclure aucun traité entraînant cession de territoire, sans l'assentiment du gouvernement de la reine.

Digitized by Google

II

LES UITLANDERS. — JOHANNESBOURG

Boërs et Anglais se sont, jusqu'à la fin de 1895, accommodés de cet état de choses. A vrai dire, ni les uns ni les autres n'avaient trop à s'en plaindre. Le Boër et l'Anglais vivaient côte à côte, s'enrichissant l'un par l'autre, lorsque, dans ces derniers temps, s'est posée avec une violence singulière l'autonomie des races et de la prédominance de l'élément boër ou de l'élément anglais dans cette partie de l'Afrique du Sud.

L'origine du conflit remonte au lendemain même du traité de 1884. Gladstone n'avait accordé le traité de 1881, puis celui de 1884, que parce que, partisan convaincu de l'école de Manchester, il prétendait qu'il ne fallait dépenser pour les colonies ni un soldat ni un écu, que ces dernières ne sont bonnes à conserver que lorsqu'elles n'occasionnent pas de soucis, que parce que, en ce qui concernait le Transvaal notamment, il croyait ce pays peu fertile et dénué d'avenir et qu'il ne soupçonnait pas les richesses de son sous-sol. Or, une année s'était à peine écoulée depuis la conclusion du traité que se révélaient subitement les richesses cachées dans le sol du Witwatersrand (1885).

Cette année-là même un certain Harry Struben s'étant mis à étudier la nature des couches géologiques de la région, découvrit le banket, gisement formé d'un conglomérat de cailloux et de sables mélangés d'une certaine quantité d'or. Aussitôt les aventuriers et les mineurs de toute provenance s'abattirent de toutes parts sur le pays.

L'accroissement de la population émigrée, depuis cette époque, au Transvaal, tient du prodige. Ce flot s'est surtout précipité dans le voisinage de la capitale, vers le Witwatersrand, ou, pour parler plus familièrement, le Rand, district où se trouvaient répartis sur une étendue plus grande les gisements aurifères. En 1887, il n'existait en cet endroit qu'une trentaine de tentes et de cabanes en roseau. C'était un vaste désert, sans eau, que ne traversait aucune route, qui ne pouvait offrir le feuillage d'aucun arbre à plusieurs centaines de kilomètres à la ronde. C'est là cependant que devait s'élever Johannesbourg, la capitale du Rand et la plus

Digitized by Google

grande ville de l'Afrique australe. En 1892, on comptait 30,000 âmes dans cette région qui, trois ans auparavant, était un désert; en 1893, 45,000; en 1894, 60,000 et en 1899 on a pu élever l'agglomération de Johannesbourg et des environs immédiats jusqu'à 120,000 âmes dont 50,000 Cafres.

Un tel afflux d'étrangers, accourus en si peu d'années à Johannesbourg et aux environs ne pouvait manquer de créer une situation nouvelle entre les habitants du Rand et les anciens possesseurs du pays. En quelques années, ces derniers, qui formaient encore en 1887 la presque totalité de la population, sont devenus minorité. Dès aujourd'hui (1899) la supériorité numérique des Uitlanders (on nomme ainsi les étrangers) est un fait hors de conteste. Le gouvernement du Transvaal et le Foreign-Office le reconnaissent et invoquent ce fait tour à tour soit pour repousser, soit pour appuyer les prétentions des Uitlanders. Ceux-ci, qui se vantent non sans raison d'avoir fait la fortune du pays, demandent à prendre une part de plus en plus active au gouvernement du Transvaal. A la fin de l'année 1895 la tension entre Boërs et Uitlanders a été extrême et a été l'une des causes de l'équipée du docteur Jameson. On en connaît le résultat. Désavoué par le gouvernement anglais et celui du Cap, aussitôt après son entrée en campagne, le Dr Jameson a été battu à Krügersdorp, en partie par la faute des gens de Johannesbourg qui l'avaient appelé et qui ne sont pas allés le rejoindre.

III

LE TEXTE DES CONVENTIONS DE PRÉTORIA (1881) ET DE LONDRES (1884). — L'AVENIR DU TRANSVAAL

L'équipée du Dr Jameson et les événements qui l'ont suivie ont mis au premier plan de l'attention publique la nature des rapports politiques qui unissent le Transvaal à l'Angleterre. Ces rapports ont été vivement discutés et commentés par les publicistes d'Europe, notamment en Angleterre et en Allemagne. Ils ont été l'objet de déclarations solennelles dans le Parlement anglais et au Reichstag allemand. La presse anglaise a soutenu avec feu que le Transvaal était un État dépendant de l'Angleterre et même était

Digitized by Google

une de ses colonies. La presse allemande, en 1896, a rejeté cette thèse et a voulu prouver que l'Angleterre avait en 1884 reconnu l'indépendance de la République sud-africaine. D'autre part, nous avons vu, à la Chambre des lords et à la Chambre des communes, les ministres anglais proclamer que le Transvaal était placé sous la suzeraineté de l'Angleterre; et, au Reichstag, les ministres allemands, abandonnant la thèse soutenue par les publicistes de leur pays, ont reconnu expressément que le protectorat de l'Angleterre était incontestable. Actuellement même (1899) un échange de dépêches entre M. Chamberlain et le président Krüger a lieu au sujet de cette question de suzeraineté. Pour éclairer ce grave débat international, il n'est rien comme de mettre sous les yeux du public les pièces du procès.

La convention du 3 août 1881, rédigée en anglais, comprend trente-trois articles, un préambule (*preamble*) et un alinéa final (*conclusion*, article end). Les parties qui intéressent le débat sont le préambule, l'article 2 et la conclusion. Voici la traduction exacte de ces passages :

« *Préambule.* — Les représentants de Sa Majesté chargés de l'établissement du Transvaal, dûment nommés à cet effet par un décret revêtu de la signature et du sceau royal, en date du 5 avril 1881, s'engagent et garantissent par les présentes, au nom de Sa Majesté, qu'à partir du huitième jour d'août 1881, il sera accordé aux habitants du territoire du Transvaal une autonomie (*self government*) complète *assujettie à la suzeraineté* de Sa Majesté et de ses héritiers et successeurs *dans les termes et conditions suivants et assujettie aux réserves et limitations suivantes* (upon the following terms and conditions and subject to the following reservations and limitations) :

« Article 2. — Sa Majesté se réserve pour elle, ses héritiers et successeurs :

« *a.* Le droit d'envoyer de temps à autre un résident britannique dans et pour ledit État (le Transvaal) avec une compétence et des fonctions qui seront déterminées ci-après ;

« *b.* Le droit de faire passer des troupes à travers ledit État en temps de guerre ou en cas de menace d'un conflit armé immédiat entre la puissance suzeraine et une autre puissance étrangère ou une tribu indigène de l'Afrique du Sud.

Digitized by Google

« *c.* Le contrôle sur les relations extérieures dudit État, y compris la conclusion des traités et l'entretien des rapports diplomatiques avec les puissances étrangères, lesquels rapports auront lieu par les agents diplomatiques et consulaires de Sa Majesté.

« *Conclusion.* — Nous, soussignés, Etienne-Jean-Paul Krüger, Martin Wessel, Prétorius et Pierre-Jacques Joubert, représentant des bourgeois du Transvaal, acceptons *toutes les conditions, réserves et limitations sus-mentionnées* (*to all the above conditions, reservations and limitations*) sous lesquelles l'autonomie (*self government*) est rendue aux habitants du Transvaal, assujettie *à la suzeraineté* de Sa Majesté et de ses héritiers et successeurs et nous acceptons le gouvernement dudit territoire avec tous les droits et obligations à partir du huitième jour d'août, et nous promettons et nous nous engageons que cette convention sera ratifiée par un Wolksraaad de l'état du Transvaal nouvellement élu dans les trois mois qui suivront cette date[1]. »

Dans la convention du 27 février 1884, la question des rapports anglo-transvaaliens est traitée dans l'introduction et dans l'article 4, qui sont ainsi conçus :

« *Introduction.* — Attendu que le gouvernement de l'État du Transvaal, par ses délégués, MM. Étienne-Jean-Paul Krüger, président dudit État, Étienne-Jacques du Toît, surintendant de l'éducation, et Nicolas-Jacques Smit, membre du Volskraad, ont fait des représentations concernant la convention signée à Prétoria le 3 août 1881 et ratifiée par le Volskraad dudit État le 25 octobre 1881, laquelle convention contiendrait *certaines clauses présentant des inconvénients* et imposant des charges et obligations dont ledit État est désireux d'être relevé; et demandent que les frontières du sud-ouest, fixées par ladite convention, soient modifiées dans le but de raffermir la paix et l'ordre dudit État et des contrées limitrophes; et attendu qu'il a plu à S. M. la reine du Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande de prendre ces représentations en considération; il plaît à Sa Majesté de décider

1. *Parliament papers*, n° 2,998, 1881. Le texte de cette convention a été publié dans le *Blue book* présenté au Parlement d'août 1881. Le texte y est incomplet, car la date et la signature des commissaires anglais manquent; mais c'est l'unique publication officielle.

Digitized by Google

(*direct*), comme cela est déclaré par les présentes, que *les articles suivants* (*following articles*) *d'une nouvelle convention*, signés, au nom de Sa Majesté, par le haut commissaire de Sa Majesté dans l'Afrique méridionale, le Très-Honorable sir Hercule-Georges-Robert Robinson, commandeur de la Grande-Croix du très distingué ordre de Saint-Michel et de Saint-Georges, gouverneur de la colonie du cap de Bonne-Espérance, et, au nom de l'État de Transvaal (qui portera dorénavant le nom de République sud-africaine), par les délégués susmentionnés Étienne-Jean-Paul Krüger, Étienne-Jacques du Toît et Nicolas-Jacques Smit, seront substitués (*be substitued*), s'ils sont ratifiés par le Volskraad de la République sud-africaine, aux articles contenus dans la convention du 3 août 1881, qui, jusqu'à cette ratification, continueront de rester en vigueur.

« Art. 4. — La République sud-africaine ne signera (*conclude*) aucun traité ni engagement avec un État ou nation, sauf l'État libre d'Orange, ni avec aucune tribu indigène à l'est et à l'ouest de la République, sans avoir obtenu l'approbation de S. M. la Reine.

« Cette approbation sera considérée comme accordée si le gouvernement de Sa Majesté n'a pas notifié, six mois après avoir reçu la copie du traité en question, qui lui sera communiqué immédiatement après sa confection, que la conclusion de ce traité est contraire (*is in conflict*) aux intérêts de la Grande-Bretagne ou d'une des possessions sud-africaines de Sa Majesté [1]. »

Ainsi qu'on peut le voir tout d'abord, la convention de 1884 n'a pas aboli expressément la suzeraineté anglaise, comme on l'a prétendu ; elle ne l'a pas annulée non plus implicitement. Il suffit d'examiner le préambule de la convention de 1884 pour se convaincre du contraire.

En effet, il y est dit que M. Krüger et ses collègues ont demandé, non l'abrogation ou la modification de la convention de 1881 tout entière, mais seulement de quelques « dispositions » ; et la conclusion du préambule dit clairement que ce sont les « articles » de la convention de 1881 qui sont « remplacés » et non la convention elle-même.

1. *Parliament papers*, n° 3,914, 1884.

Digitized by Google

Il est vrai que parmi les articles remplacés figure l'article 2, qui stipulait diverses prérogatives en faveur de l'Angleterre. Mais cet article n'est pas l'unique base sur laquelle se fonde la suzeraineté britannique. Cette suzeraineté est établie dans le préambule et dans la conclusion de la convention de 1881 et ce sont les conditions dans lesquelles cette suzeraineté s'exerce que contiennent les articles proprement dits de cette convention.

Ces conditions ont été fixées par les parties contractantes et énumérées au nombre de trois, dans l'article 2 de la convention de 1881. Trois ans après, ces conditions ont été réduites à une seule dans l'article 4 de la convention de 1884. Celle-ci n'a modifié que les conditions dans lesquelles les rapports anglo-transvaaliens doivent fonctionner; elle n'a pas touché à l'essence même de ces rapports. On ne peut donc pas dire que la convention de 1884 a mis fin à la suzeraineté anglaise proclamée dans le préambule de 1881 par les représentants anglais et reconnue dans la conclusion du même traité par ceux du Transvaal.

A la vérité, et pour contester le principe de cette suzeraineté, on a allégué que le titre de République sud-africaine, donné au Transvaal dans la convention de 1884, est une reconnaissance de l'indépendance absolue du Transvaal par l'Angleterre. Mais cette subtilité de raisonnement n'a pas paru à beaucoup de nature à infirmer le sens qui se dégage clairement du texte des deux traités. Il en est de même de l'argument tiré du droit accordé au Transvaal d'entretenir des relations diplomatiques directes avec les puissances étrangères, sans l'entremise des agents anglais. On a pu répondre que le droit d'avoir une représentation diplomatique propre n'abroge pas par ce seul fait la suzeraineté anglaise. La Bulgarie, principauté *autonome et tributaire* sous la suzeraineté du sultan, entretient des agents diplomatiques auprès des pays limitrophes[1]. Le principe de la « suzeraineté » n'est pas lié à certaines conditions fixes et peut subsister comme la suzeraineté anglaise après l'abrogation de l'article 2 du traité de 1881. En réalité, la « suzeraineté » est un état de fait et sa nature est déterminée par les conventions des parties. Ne sait-on pas qu'il en est de même du « protectorat », fort variable dans ses applications

1. « La Bulgarie est constituée en principauté autonome et tributaire sous la suzeraineté de S. M. le Sultan » (Art. 1er du *Traité de Berlin*).

Digitized by Google

et dont la nature est définie par la teneur même du traité qui l'a fait naître? N'a-t-on pas vu, lors de l'avènement du sultan de Zanzibar, ce dernier, quoique protégé de l'Angleterre, notifier directement au président de la République française son élévation au pouvoir?

Qu'on rapproche d'ailleurs du texte des conventions de 1881 et 1884, qui définissent les rapports politiques du Transvaal et de l'Angleterre, le texte de la convention du 8 avril 1854 qui a reconnu l'entière indépendance de l'État d'Orange, et l'on verra combien sont différents les termes employés dans l'une et dans l'autre convention, et, par conséquent, combien est différente la situation politique qui est faite actuellement au Transvaal et à l'État d'Orange.

« *Convention du* 8 *avril* 1854. — Art. 1er. Les commissaires spéciaux de Sa Majesté ont conclu une convention dans le but de transférer définitivement le gouvernement du territoire d'Orange aux représentants délégués par les habitants et de garantir, de la part du gouvernement de Sa Majesté, la future indépendance de ce pays et de son gouvernement; après que les arrangements préliminaires nécessaires faits par les commissaires spéciaux de Sa Majesté et les représentants susmentionnés seront complétés, les habitants de ce pays deviendront libres et leur indépendance sera confirmée et ratifiée dans un court délai par un décret de Sa Majesté (ce décret a été rendu) promulgué en due forme, approuvant définitivement leur *libération de la suprématie de la Couronne britannique et les déclarant un peuple libre et indépendant, et leur gouvernement sera traité comme un gouvernement libre et indépendant* ».

Pour le gouvernement britannique et même pour le gouvernement allemand lui-même, telle serait la situation internationale du Transvaal : la République sud-africaine, en état de vasselage diplomatique vis-à-vis de l'Angleterre, ne peut pas disposer librement de sa souveraineté. Grâce aux prérogatives qui découlent de sa suzeraineté sur le Transvaal, définie par les dispositions de l'article 4 de la convention du 27 février 1884, le cabinet de Londres peut, à chaque instant, isoler la République boër des autres puissances et régler ses différends avec elle, sans que

Digitized by Google

l'Europe puisse intervenir efficacement, à moins de se mettre en état de guerre avec le Royaume-Uni. Le rétablissement de la souveraineté entière du Transvaal ne pourrait être obtenu qu'au prix de l'abrogation des conventions de 1881 et 1884, et l'on s'explique tous les efforts qu'a faits dans ces derniers temps le président Krüger pour aboutir à ce résultat.

Des faits qui précèdent il faut reconnaître que le Transvaal est à une époque critique de son histoire. Il traverse une période de transition qui doit aboutir à sa transformation inévitable. Espérons que cette transformation se fera sans secousse et n'aura pas lieu au trop grand détriment des Boërs. La situation des deux républiques, dont l'Angleterre a reconnu l'indépendance ou l'autonomie au sein de ses possessions, doit obliger cette dernière à de grands ménagements. Elle ne peut agir sur elles que par la persuasion, sous peine d'aliéner la majeure partie de ses sujets sud-africains. Nous pensons que l'œuvre d'union ne peut être brusquée. L'emploi de la force retardera toujours sa réalisation. Sir Theophilus Shepstone, en arborant, en 1877, les couleurs anglaises à Prétoria, en a déjà compromis une première fois le succès. La tentative du Dr Jameson n'a pas été de nature non plus à le faciliter. Au Transvaal, les Anglais doivent suivre la même politique habile qu'après bien des tâtonnements, ils ont adoptée au Cap. Qui ne sait que, dans cette colonie, leur esprit pratique porte déjà ses fruits et qu'aujourd'hui l'Afrikander Bond ou ligue des Africanders, fondée dans un même sentiment d'hostilité contre l'élément anglais, se montre le plus ferme soutien de l'Angleterre en Afrique australe? Ceux que préoccupe l'intérêt de la paix dans cette partie du monde doivent souhaiter qu'il arrive, dans le Transvaal, ce qui est arrivé au Cap. Ils doivent faire des vœux pour que l'union se fasse entre l'élément boër et l'élément anglais, et que le Transvaal ait plus tard sa place marquée dans la future fédération des États-Unis de l'Afrique australe.

Dr Rouire.

Digitized by Google

AU NORD DE LA CHAINE DU CAUCASE

SOUVENIRS D'UNE MISSION

(SUITE ET FIN)

Nous voici au bord du Térek qui sert de frontière entre l'Ossétie et la Kabarda.

En franchissant le fleuve, les merveilleux vers de Lermontoff sur les dons du Térek reviennent à la mémoire. Le poète fait dire au Térek s'adressant à la Caspienne :

« Je t'ai apporté un présent, — et ce présent n'est pas le premier venu : — c'est un Kabardine pris au champ de bataille, — un valeureux Kabardine.

« Il est revêtu d'une riche cotte de mailles — et sur ses brassards d'acier — un verset sacré du Coran — est gravé en lettres d'or; — ses sourcils sévères sont contractés, — et la frange de ses moustaches — est teinte d'un sang bouillant, — généreusement répandu; — son œil ouvert, muet, — est encore plein de haine inassouvie; — sur sa nuque le tchoub sacré — tortille sa touffe noire. »

« Cependant, étendue sur sa molle plage, la Caspienne rêve en silence; — l'impétueux Térek roule ses eaux — et dit de nouveau à la vieille mer :

« Ecoute-moi, mère; voici un présent sans prix! — Les autres ne sont rien; — mais du monde entier — j'ai caché celui-ci jusqu'à ce jour. — Je t'apporte dans mes ondes — le cadavre d'une jeune Cosake, — aux épaules d'un blanc bruni, — à la tresse d'un blond éclatant. — Triste est son visage décoloré; — mais, à sa poitrine, d'une petite blessure — coule un ruisselet rouge. — Et sur la jeune belle, — auprès de ma rive, il n'en est à ne pas s'affliger — qu'un seul de tout le village, — qu'un seul Cosak de Grében.

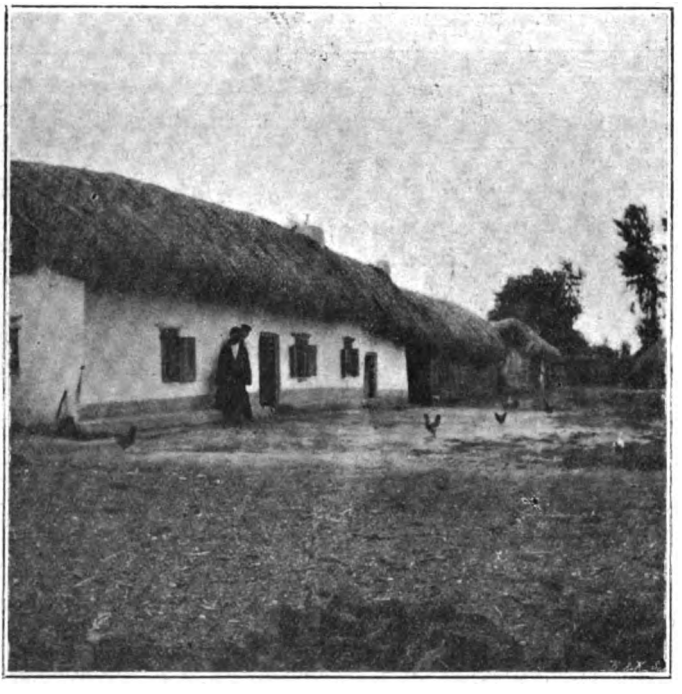
« Car celui-là a sellé son cheval noir, — et dans une escar-

Digitized by Google

« mouche de nuit, au fond de la montagne, — sous le poignard « d'un méchant Tchétchène — il a courbé son front. »

« Le fleuve bouillonnant se tait, — et au-dessus de lui, blanche comme la neige, — une tête, aux cheveux épars — s'élève branlante.

« Et la vieille mer dans l'éclat de sa puissance — se relève for-



PROVINCE DU TÉREK, MAISON KABARDIENNE, AOUL BATACHEVO.
(Photographie du baron de Baye.)

midable, comme la tempête, — et un éclair de passion s'allume — dans ses yeux d'un bleu sombre.

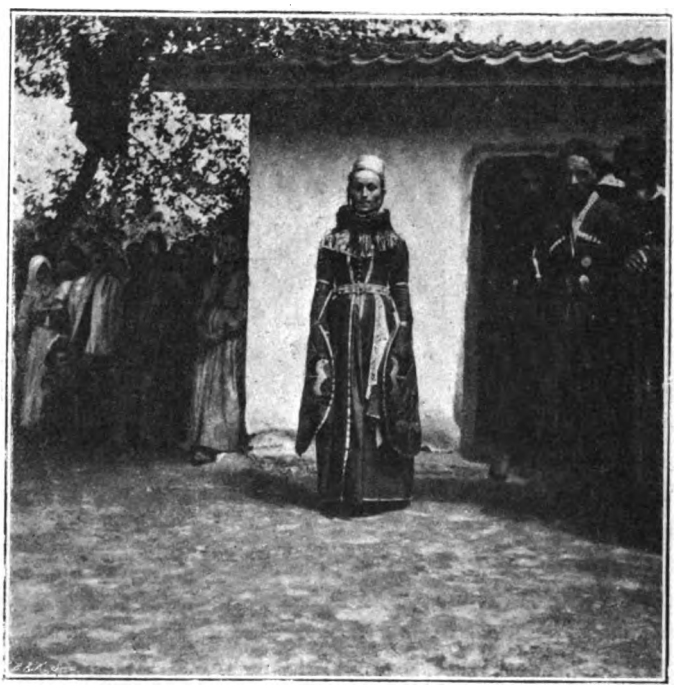
« Elle bondit, pleine d'allégresse, — et dans ses embrassements — les flots qui se pressent — sont accueillis avec un murmure d'amour. »

Nous voici parvenu à l'aoul kabardien nommé Batachevo. Les Kabardiens sont avec les Bjédouks les plus nobles parmi les habitants du Caucase ; ils ont un caractère élevé et représentent, comme

Digitized by Google

ces derniers, ce qui reste de cette fière et brillante race des Circassiens.

Toute la population masculine de Batachevo nous attendait. Après la bienvenue, souhaitée par le starchina et les échanges de compliments d'usage, nous passons devant le métchet, autrement dit la mosquée; à la porte nous attend le moulla avec son entourage. Puis nous arrivons dans la cour où les habitants se sont ras-



PROVINCE DU TÉREK, FILLE KABARDIENNE, AOUL BATACHEVO.
(Photographie du baron de Baye.)

semblés; on y danse la lesghinka. Les femmes ne paraissent pas, le côté féminin est représenté seulement par des filles. Elles sont longues et sveltes, élancées et gracieuses, dans leurs ajustements à longs plis, pendant verticalement; la taille, légèrement dessinée, est marquée par une large ceinture d'argent niellé; le corsage s'attache sur le devant au moyen d'agrafes d'argent et laisse voir une chemise de couleur claire. Le dos et la poitrine sont également plats, car il est d'usage d'empêcher le développement de la poitrine.

Digitized by Google

Comme les filles ossètes, mais avec plus de rigueur, les filles kabardiennes sont, dès l'âge de 11 ou 12 ans, cousues dans un corset généralement en peau, rarement en soie; deux planchettes en bois sont fixées sur chaque côté de la poitrine pour empêcher toute saillie de se développer. C'est seulement le jour du mariage que la jeune fille quitte cet appareil impitoyablement compresseur. Les manches du corsage sont très collantes, elles se terminent au

DAGHESTAN, BAZAR DE TÉMIR-KHAN-CHOURA, JUIFS DES MONTAGNES.
(Photographie du baron de Baye.)

poignet par un ample volant de soie légère. Au-dessus du poignet, un bracelet de velours retient un grand panneau ovale, de la même étoffe, tendu sur un fond rigide et couvert de broderies d'or. Lorsque le bras pend le long du corps, ces ornements volumineux touchent presque à terre. Dans l'action de la danse, ces panneaux s'agitent gracieusement et laissent rarement voir une main toujours mignonne.

Je ne vous parlerai pas de la lesghinka, mais d'une danse na-

Digitized by Google

tionale kabardienne nommée « ouïtsch ». Les filles, plus nombreuses que les danseurs, se tiennent sur un rang. Chaque garçon prend une fille par le bras gauche et les couples en se suivant, s'avancent d'un pas lent, rythmé, en se balançant légèrement au son d'un air très mélodieux, très doux, dont le motif assez bref est répété chaque fois que les cavaliers changent de danseuse. Rien n'est plus charmant que cette promenade dans laquelle la grâce, la sou-

DAGHESTAN, BAZAR DE TEMIR-KHAN-CHOURA, MARCHANDES DE FARINE.
(Photographie du baron de Baye.)

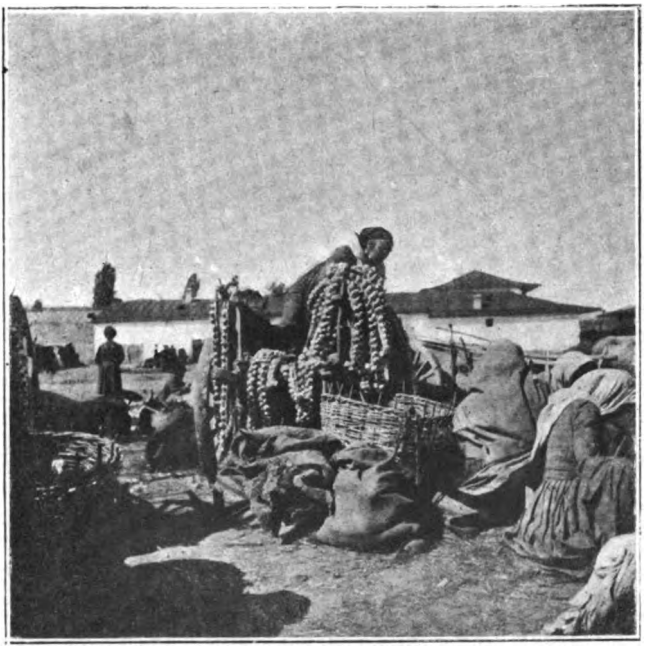
plesse, le beau maintien des paysans kabardiens apparaissent dans tout ce qu'ils ont de plus séduisant.

Mais le temps presse, quittons la province du Térek pour gagner le Daghestan. Je pris à Wladikavkas le chemin de fer jusqu'à Pétrovsk, où régnait alors une violente épidémie de fièvre dont quelques cas avaient tous les caractères de la fièvre jaune. On attribue cet accroissement et cette aggravation d'une maladie endémique dans ces parages, aux emprunts de terre faits dans des cimetières de cholériques pour l'agrandissement du port sur la Caspienne.

Digitized by Google

On franchit les 48 kilomètres qui séparent Pétrovsk de Témir-Khan-Choura, dans une voiture de poste sur une route pittoresque.

A Choura, je reçus une cordiale hospitalité du gouverneur militaire du Daghestan, prince Bariatinsky, dont le nom est intimement lié à la glorieuse conquête du Caucase. En langue akouchine Choura veut dire lac, Témir est le nom d'un homme qui était khan, c'est-à-dire chef. Choura, d'abord aoul indigène, fut en 1834 aban-



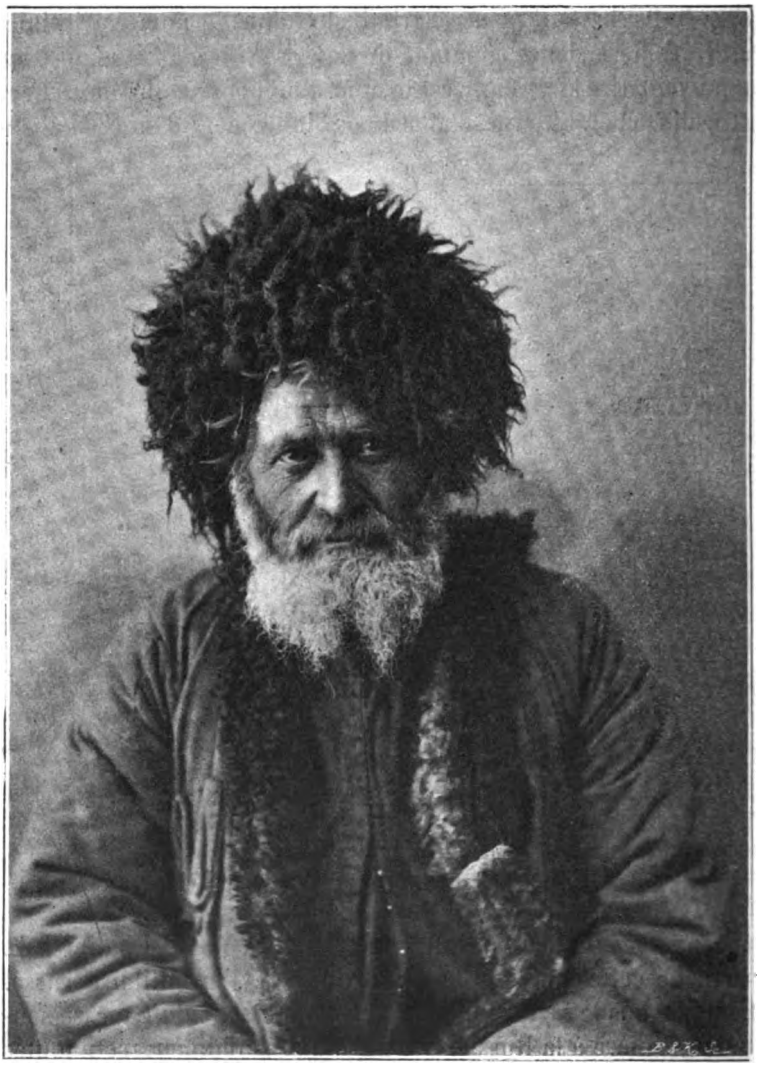
DAGHESTAN, BAZAR DE TÉMIR-KHAN-CHOURA, MARCHANDES D'OIGNONS.
(Photographie du baron de Baye.)

donné par ses habitants qui émigrèrent à l'aoul Khalim-bek. A partir de cette époque, Choura devint une ville militaire russe.

Comme vous le savez, le Daghestan est la partie du Caucase soumise la dernière à la Russie. Ses populations indigènes sont toutes musulmanes, et une personnalité qui connaît bien la contrée, la comparait à un vaste couvent où le fanatisme religieux est demeuré très vivant et très intense. Cependant, je dois immédiatement ajouter qu'il est moins dangereux de circuler dans le Daghestan, relativement pacifié, que dans la province du Térek ou dans de cer-

Digitized by Google

taines parties de la Transcaucasie, célèbres par les brigandages. La nature du Daghestan est austère et sauvage, les aouls, situés au



DAGHESTAN, UN LESGHIEN.

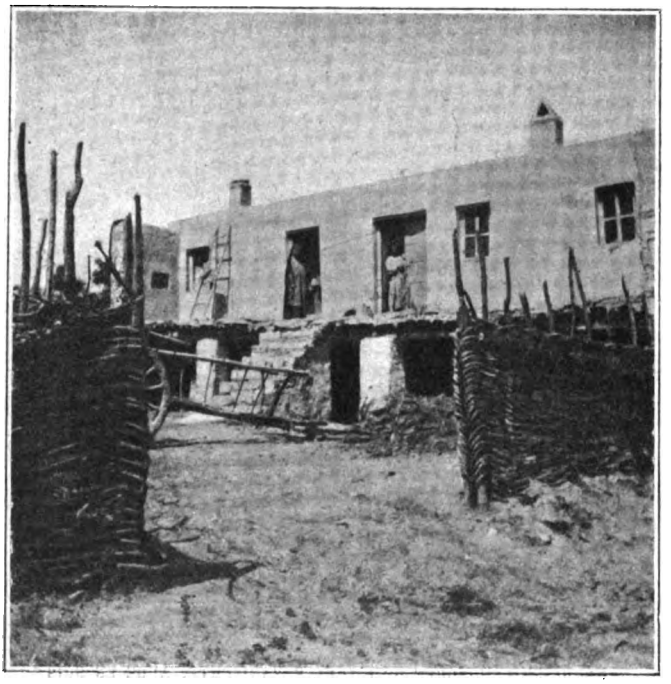
bord des cours d'eau, ressemblent à des oasis semées au milieu de vastes étendues couvertes de rochers ou d'une végétation brûlée

Digitized by Google

par le soleil. Le nom de Lesghien[1] est donné indistinctement aux habitants du Daghestan. Néanmoins, il y existe une grande variété de peuples.

La ville de Choura compte 10,437 habitants dont 7,828 hommes et 2,609 femmes. Cette différence tient au nombre considérable de soldats qui y sont casernés.

Le bazar de Choura est pittoresque et intéressant au point de



DAGHESTAN, MAISON KOUMYK, AOUL KAZANISCHTÉ.
(Photographie du baron de Baye.)

vue ethnographique. On y rencontre des Arméniens, des Géorgiens en petite quantité, mais surtout des Koumyks, des Avares, des Persans, des Juifs russes, des Juifs des montagnes, quelquefois même des Tatares Nogaïs, venus du nord de Pétrovsk, et des Karakaïtach, venus du sud de la même ville. A ce bazar, un ethnographe peut faire réellement des acquisitions fort curieuses. La

1. Le mot *Lesghien* viendrait du mot géorgien *Laki*, que les Géorgiens donnent aux Lesghiens.

Digitized by Google

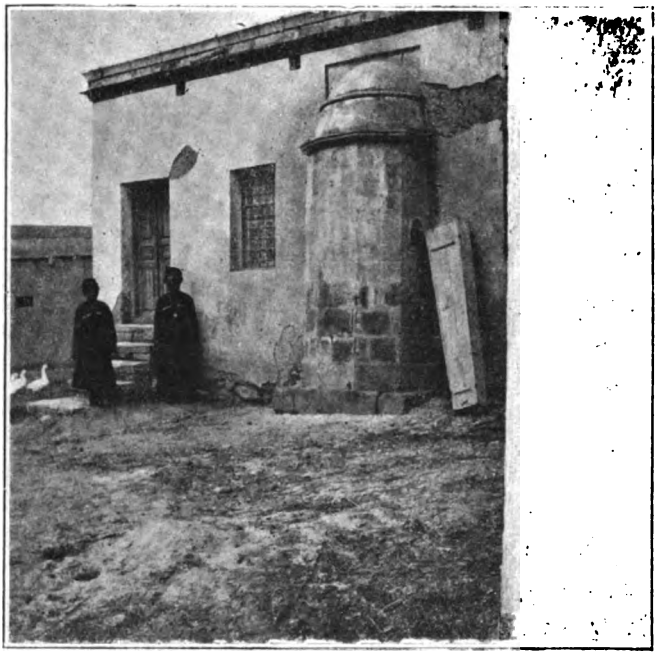
difficulté consiste à connaître la nationalité des individus qui vous intéressent et à trouver des interprètes, car ici on parle tant de langues qu'on se croirait volontiers près de la tour de Babel.

Chez les habitants du Daghestan on constate :

1° L'influence des Persans.

2° L'influence des Kabardiens.

Jadis ils se rasaient et portaient les moustaches à la mode per-



DAGHESTAN, MOSQUÉE DE L'AOUL KAZANISCHTÉ, AUGE EN BOIS OU L'ON LAVE LES MORTS.
(Photographie du baron de Baye.)

sane; maintenant ils portent la barbe comme les Kabardiens. La mode des armes circassiennes a régné et règne encore au Daghestan.

Les Koumyks sont les plus nombreux parmi les populations locales, principalement dans l'arrondissement de Choura. Ils seraient de sang turc, leur langue l'indique, paraît-il. Avant le XIIIe siècle, ils n'habitaient pas le Daghestan.

A trois verstes de Pétrovsk, se trouve l'aoul de Tarki où résidait jadis le chef des Koumyks; on y trouve encore des fortifications en ruine et d'anciens tombeaux.

Digitized by Google

Parmi les aouls koumyks que j'ai visités, je citerai celui de Kazanischté peuplé de plus de cinq mille habitants. Les maisons très basses sont construites de branches tressées formant des claies soutenues par des poteaux. D'épaisses couches de terre argileuse amalgamée de paille hachée forment les parois extérieures et intérieures[1]. Les ouvertures, petites et rares, laissent pénétrer peu de lumière, les toitures servent de terrasses. *Kazanischté* signifie en

DAGHESTAN, KOUMYKS DE L'AOUL KAZANISCHTÉ.
(Photographie du baron de Baye.)

langue locale : endroit où l'on fabrique des objets en fer : de *kazan*, objets en fer, et *isch*, fabrique.

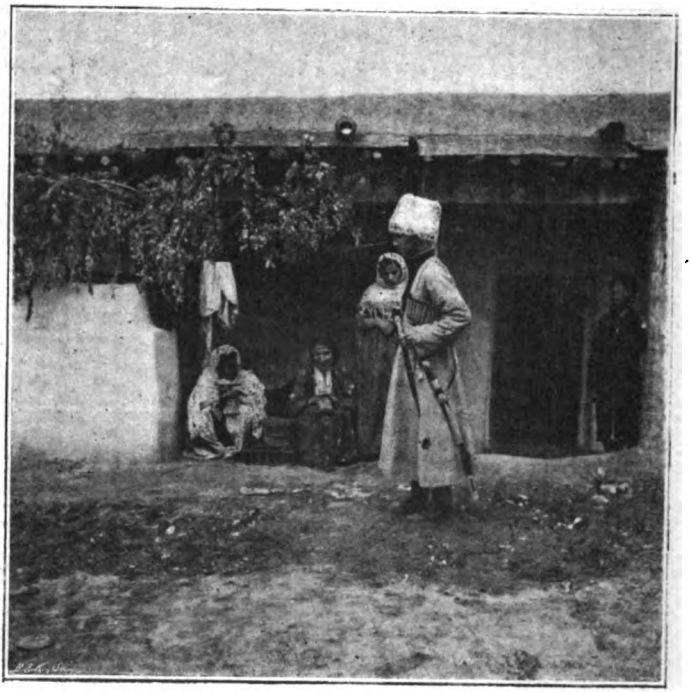
Dans ce grand aoul, il y a plusieurs métchet, autrement dit plusieurs mosquées; la plus ancienne n'a guère plus de cent ans. A l'intérieur, le sol couvert de paille disparaît sous les tapis, les murs sont percés de petites cellules où l'on place les chaussures. Près de la porte, à l'extérieur, est placée l'auge en bois dans laquelle on

1. Sorte de pisé.

Digitized by Google

lave les morts. Je voulais photographier cette cérémonie, et d'un toit voisin, j'attendais l'arrivée du funèbre cortège, mais le convoi était en retard et je ne pus attendre.

On divorce facilement, et c'est le mari qui prononce la séparation. Quand le mariage est célébré à la mosquée, le moulla présente au futur mari trois cordes portant chacune un nœud. Si celui-ci redoute le divorce, il donne à la fiancée deux nœuds, alors, en cas de



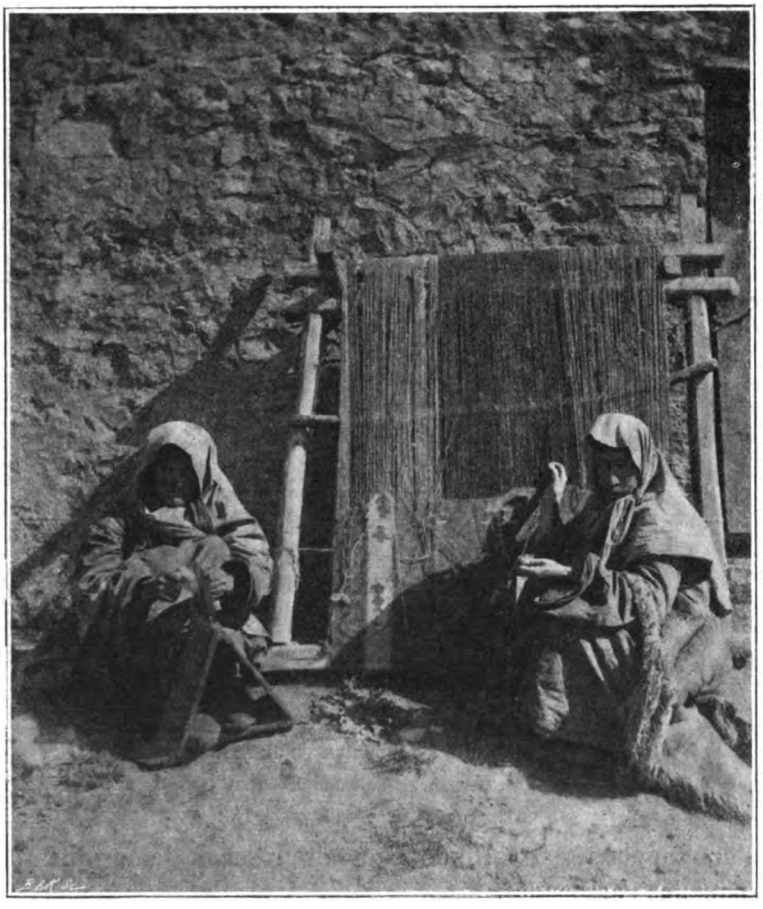
DAGHESTAN, AOUL KAZANISCHTÉ, KOUMYKS.
(Photographie du baron de Baye.)

séparation, elle n'a pas le droit d'épouser un autre homme, et son mari peut la reprendre. Si le futur mari donne trois nœuds, il peut quitter sa femme, mais pour toujours.

Nous sommes reçu dans la belle maison de Djamaladin de Tarki, naïb de Kazanischté chargé de la police de treize aouls. Il descend de Chamkhal qui régna sur une partie du Daghestan. Il possède quatre femmes, mais, en général, les autres habitants n'en ont qu'une.

Digitized by Google

Un « toï », c'est-à-dire une sorte de fête était organisée en mon honneur. Au son de l'instrument de musique nommé komouz, les danses ont commencé. Au Daghestan, la lesghinka est bien exécutée. Cette danse, adoptée dans tout le Caucase, est, comme son nom l'indique, originaire du pays des Lesghiens.



DAGHESTAN, PAYSANNES TISSANT UN TAPIS.

Suivant une mode persane, les femmes se teignent les cheveux en rouge, dès leur plus jeune âge. Les vieillards se colorent la barbe de la même façon.

A Kazanischté, on fait des armes et des tapis appelés « arbache », parce qu'ils servent à couvrir les « arba », voitures des paysans.

Digitized by Google

Rien n'est plus pittoresque que de voir, ressortant sur les fonds uniformément jaunâtres des murailles, ces grands métiers chargés de laines aux couleurs éclatantes, entourés de femmes drapées de blanc, qu'il faut surprendre dans leur travail pour pouvoir les photographier. La taille des femmes ne se devine pas sous leurs amples ajustements. Quant aux hommes, leur taille est d'une finesse et

AGLAR KHAN, KOUMYK DE 21 ANS.
(Photographie du baron de Baye.)

d'une souplesse extraordinaires, à faire rêver de jalousie les plus coquettes Parisiennes.

D'autres aouls koumyks ont été visités, par exemple, celui de Karaboudakh-Kent d'où l'on exporte une quantité d'ail et d'oignon. Cet habitat est encerclé d'une enceinte de jardins remplis de beaux arbres fruitiers, toujours comme une oasis au milieu d'une plaine désolée. J'y suis parvenu au coucher du soleil. Après avoir traversé d'immenses cimetières remplis de longues pierres dressées, qui ressemblent à une forêt dévastée où les troncs dénudés ont seuls

Digitized by Google

DAGHESTAN, AOUL KOUMYK DE KARABONDAKH-KENT. (Photographie de M. Solovieff.)

Digitized by Google

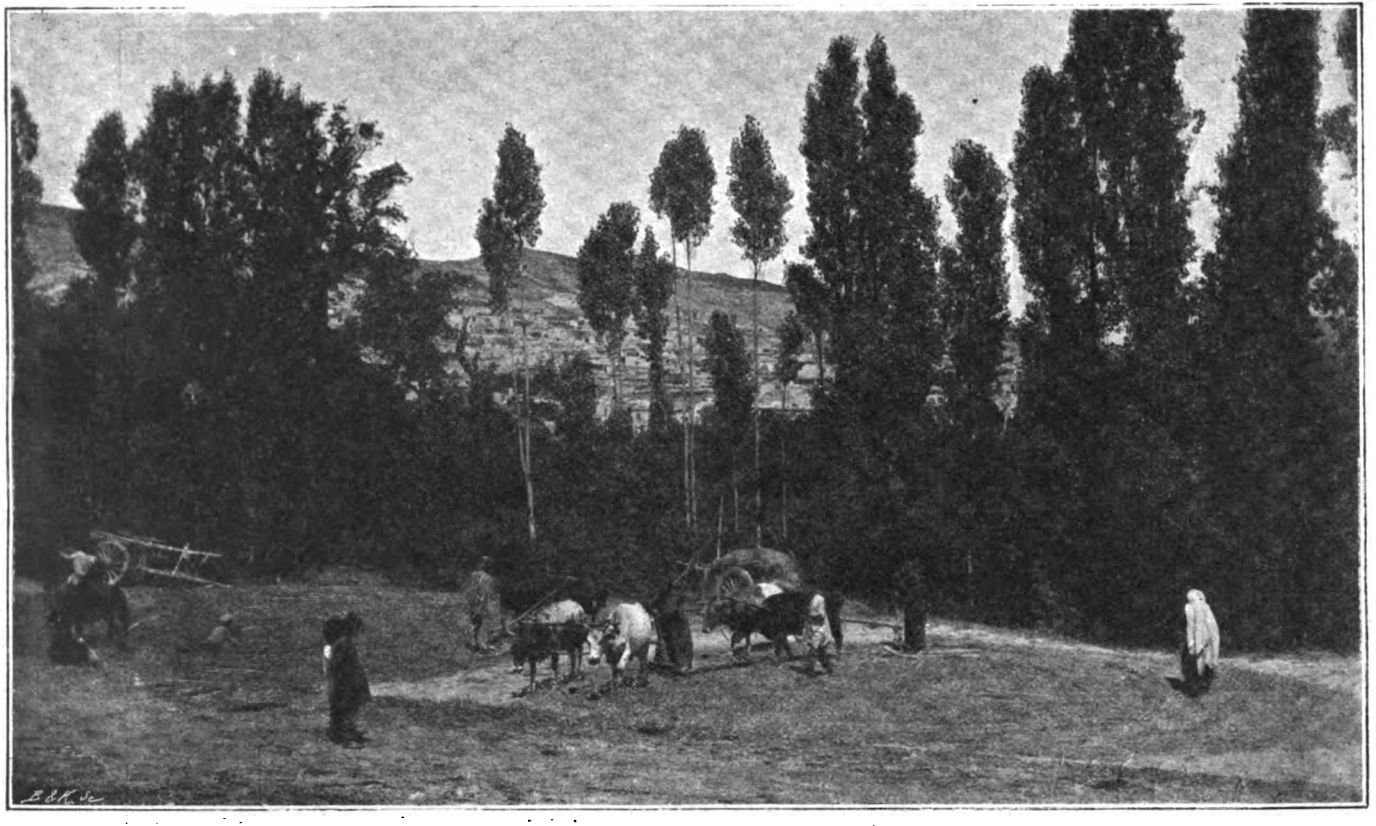
survécu, j'arrive au pied de la colline contre laquelle les maisons sont superposées. Gravissons ses pentes pour arriver à son sommet, couronné par la mosquée et l'habitation du naïb. Du toit en terrasse de cette demeure, l'œil embrasse tout l'aoul. La lune se montrait resplendissante, et la vie, suspendue durant les heures brûlantes du jour, renaissait pour un instant. Dans les cours, les femmes traient les buffles, par-ci par-là, quelques sons d'instruments de musique troublent le silence, les poules perchent sur les branches tortueuses des mûriers, les femmes, en longues processions, descendent au torrent pour puiser l'eau dans des cruches métalliques au long col, dont la partie renflée, argentée, jette des éclairs sous les reflets de la lune. Tout à coup, du minaret, une voix sonore appelle à la prière.

Dans ces pays, les toitures plates et étagées, disparaissent en automne sous le maïs égrainé, les grappes pendues en guirlandes encadrent portes et fenêtres. A vos pieds, les murs blancs, reliant les terrasses jaunies, descendent capricieusement de la montagne jusqu'aux sombres profondeurs des jardins comme une cascade ruisselante d'or.

J'ai pu réunir à Karaboudakh-Kent des collections ethnographiques. J'aperçus au cou d'une femme, qui se dissimulait selon la coutume, quelques grains de collier d'aspect bizarre; je fis part au naïb de mon désir de voir de près des colliers, et même d'en acquérir. Bien vite les noukères, autrement dit les cavaliers chargés de la police, apportèrent une quantité de ces parures composées de perles ordinaires en verre, de fabrication récente, mélangées de grains en onyx, agate, cristal, sardolique, ambre, calcédoine, jaspe. Quelques spécimens présentent une face aplanie gravée en intaille. En outre, on y trouve de petits lions couchés, des scarabées en pâte identiques à ceux exhumés des anciens tombeaux de Kertch. Or ces pierres taillées et percées proviennent, elles aussi, de tombeaux violés par les habitants de Karaboudakh-Kent, dans le but de découvrir de quoi satisfaire la coquetterie de leurs femmes.

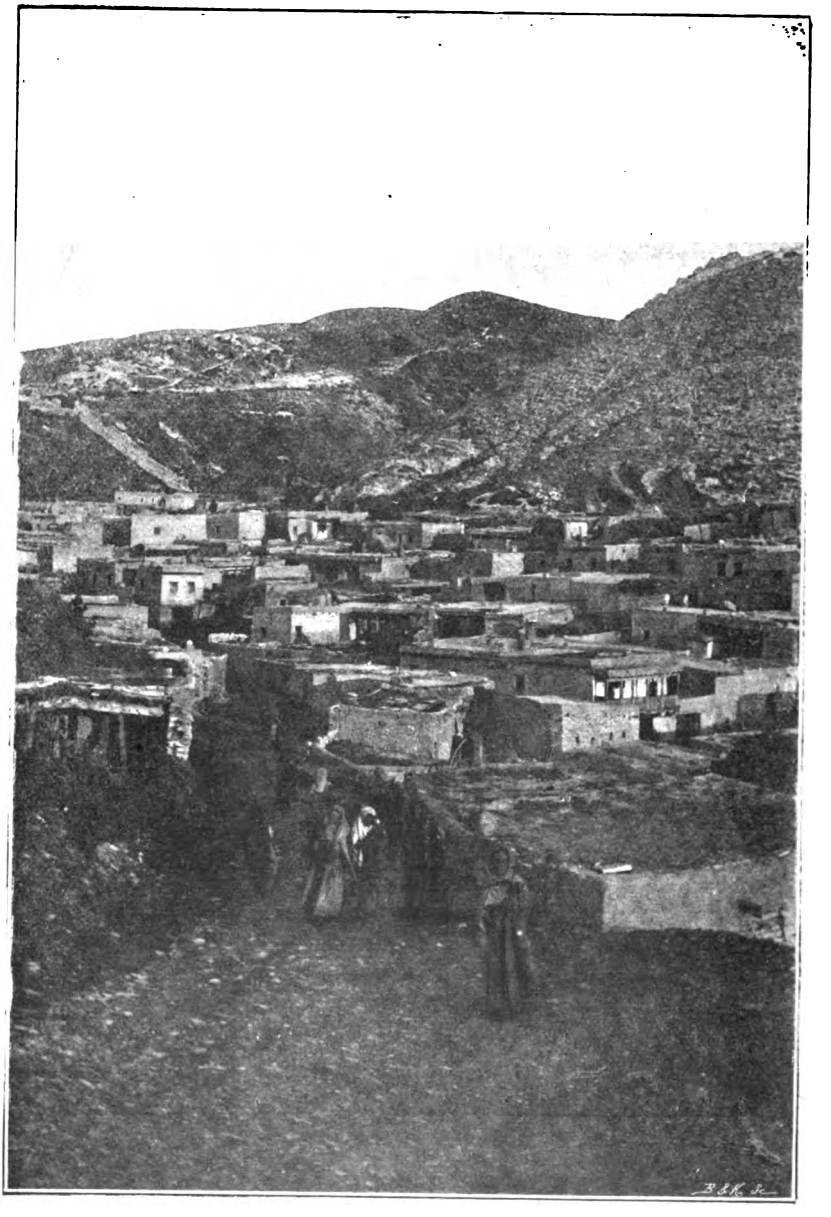
Passons de chez les Koumyks, où je ne puis vous retenir indéfiniment, à l'aoul Goubden habité par des Darguiens. Leur parler appartient au groupe des langues caucasiennes; leurs caractères ethnographiques, à celui dont les diverses tribus sont englobées sous le nom générique de Lesghiens. Goubden est adossé en amphitéâtre à une montagne rocheuse ; il formait la frontière du territoire sou-

Digitized by Google



DAGHESTAN, AOUL GOUBDEN, PAYSANS BATTANT DU BLÉ. (Photographie de M. Solovieff.)

Digitized by Google



DAGHESTAN, AOUL GOUBDEN.
(Photographie de Mr Solovieff.)

Digitized by Google

mis à Chamkhal. Les maisons darguiennes, à deux étages, sont en pierre au lieu d'être en torchis et basses comme celles des Kou-

CHAMYL VIEUX ET SES DEUX FILS.

myks. L'intérieur diffère aussi des demeures de ceux-ci. Les balcons sont élevés, les ouvertures encadrées d'ornements en relief et

Digitized by Google

peints. Le rez-de-chaussée sert d'écurie et les premières marches du perron donnent dans cette partie basse. L'aoul est entouré de murailles crénelées, en ruine, elles suivent les contours capricieux des rochers pour descendre des hauteurs jusqu'à la plaine. Dans la partie élevée, une porte triangulaire est formée par deux rochers séparés à leur base et réunis à leur sommet, où l'on voit encore les restes d'une tour.

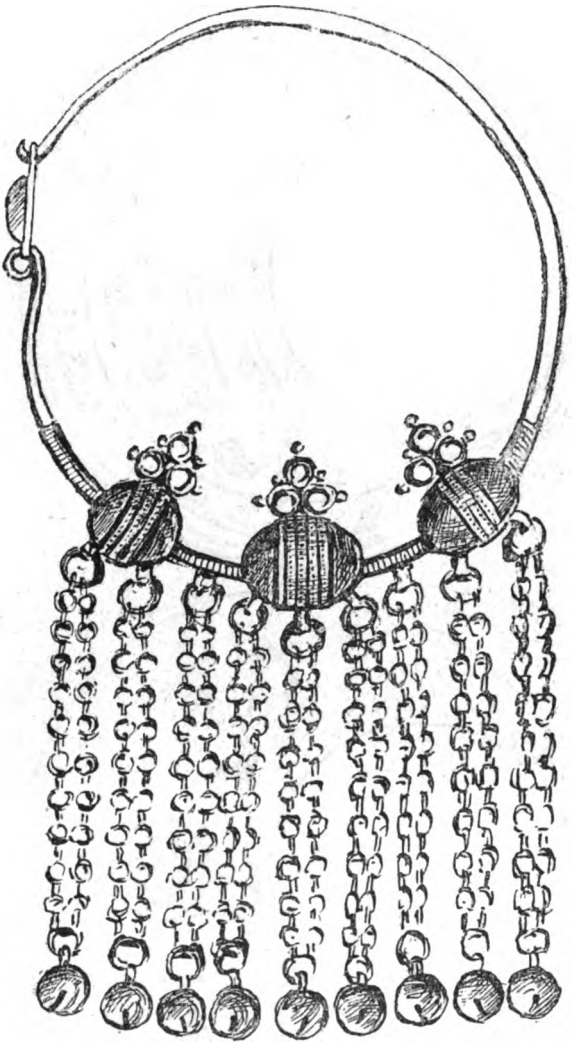
DAGHESTAN, FEMMES AVARES ET KOUMYKS, AOUL DJENGOUTAÏ.
(Photographie du baron de Baye.)

Hâtons-nous de passer à un autre groupe, car nous devons ici nous borner à des esquisses.

Ce n'est pas le lieu de raconter la tentative d'unification du Daghestan par Chamyl peu de temps avant la conquête russe. Mais il me semble impossible de ne pas prononcer le nom d'un homme qui a joué un si grand rôle. En vous montrant son portrait, je vous ferai connaître une physionomie typique. Chamyl était un Avare de Guimri, issu d'une obscure famille. En effet, dans les montagnes, il n'existait pas de classes plus ou moins élevées. Tous les hommes

Digitized by Google

se disaient « ousdien », c'est-à-dire homme libre, homme indépendant. Ambitieux et autoritaire, Chamyl voulait former sous sa do-



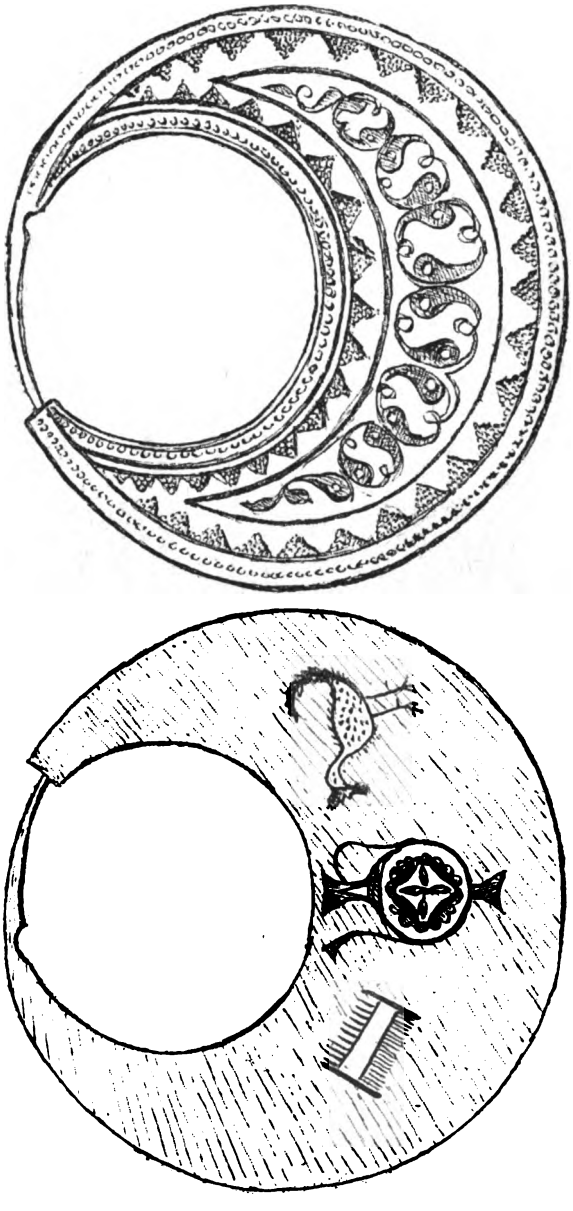
DAGHESTAN, PENDANT D'OREILLE EN ARGENT, BIJOU AVARE (GRAND. NAT.).

(Dessin du baron de Baye.)

mination un État composé des Lesghiens et des Tchétchènes réunis par le Chariat. Dans ce but, il détruisit les droits coutumiers, les

Digitized by Google

traditions, il étouffa les tendances diverses, car il voulait uniformiser toutes les populations du Daghestan.



DAGHESTAN, PENDANT D'OREILLE EN ARGENT VU DES DEUX COTÉS, AOUL AVARE DE NOVO-TCHERKEY (GRAND. NAT.).
(Dessin du baron de Baye.)

Avant Chamyl, une partie du Daghestan, le district de Derbent,

Digitized by Google

par exemple, était depuis 1806 soumise à la domination russe. Il y avait aussi des khans prêtant serment à la Russie comme Chamkhal, comme les khans de Kazikoumouk et des Avares. Antérieurement à la prise de possession des Russes, là où il n'y avait pas de khans, dans les montagnes surtout, des confédérations nommées « obchestvo » s'étaient formées, elles étaient composées de plusieurs aouls et ressemblaient à de petites républiques. Ce nom d'obchestvo

DAGHESTAN, AOUL KARANAÏ, FILLES AVARES.
(Photographie du baron de Baye.)

subsiste encore, il constitue la plus petite unité administrative. Ces obchestvo sont gouvernés par un starchina que nomme le gouverneur. En pays avare, par exemple dans le district de Gounib, il y a la confédération de Guidon ou Guidatle, composée de 19 aouls.

Les Avares occupaient le Daghestan avant l'arrivée des Koumyks[1]. Leur type est plus beau, plus noble. Le gouverneur, me faisant leur

1. Les Koumyks m'ont semblé généralement bruns; chez les Avares il y a des blonds aux yeux bleus.

Digitized by Google

éloge, me disait : Ces Avares sont les Français du Daghestan. Cette population est une des plus intéressantes qu'il m'ait été donné de voir au nord du Caucase. Évidemment tous les Avares n'ont pas émigré vers l'ouest. Ceux qui sont demeurés au Daghestan descendent de la même souche. En Hongrie, au Daghestan, et dans le district des Avares, on a rencontré des tombeaux anciens contenant des crânes déformés de la même manière. J'en ai recueilli un près de l'aoul Djengoutaï. Certains bijoux modernes que j'ai vus dans des aouls avares ne diffèrent guère comme forme et comme technique des parures exhumées des tombeaux fouillés en Hongrie et se rapportant à l'époque des invasions. Les femmes avares portent des bijoux très particuliers et très nombreux, mais bien différents de ceux des autres populations du Caucase. Ceux que j'ai rapportés seront exposés, avec les autres produits de ma mission, aussitôt qu'un local aura été mis à ma disposition.

Je dois avouer que le Daghestan, quelque éloigné qu'il soit des centres, subit cette maladie funeste aux études ethnographiques; maladie chronique chez nous, et nouvelle là-bas; j'ai nommé la mode. Je ne veux pas dire par là que nos modes soient parvenues jusque dans les villages des Avares. Cette photographie de femmes de l'aoul Coronaï vous en donnera la preuve. Mais je veux dire que les anciens bijoux conservés jusqu'à nos jours disparaissent rapidement. Les orfèvres se chargent de les fondre pour les transformer.

Chez les Avares, comme dans tout le Daghestan, on ne trouve pas de traditions, de chants légendaires, de contes antérieurs à Chamyl. J'ai entendu surtout des chants guerriers qui célèbrent les combats de cette époque. Mais il est des chansons sans date et sans histoire qui peignent bien le milieu où elles ont pris naissance.

Celle-ci intitulée *les Deux Amis* a été entendue dans un aoul avare :

— « Il y a sept jours que celui que j'aime est malade.

— Si je l'avais su malade ! qu'on me frappe de sept balles !

— Ma chère, va vers mon ami ; informe-toi de ce qu'il a.

— Celle-ci remplit de sucre des sacs, et d'eau des bouteilles de porcelaine blanche.

— Et elle part.

— Je te salue, messagère de mon amie, dit le malade.

— Et l'autre de lui demander : de quel mal souffres-tu ?

— Ma maladie n'est pas guérissable ;

Digitized by Google

— Mais pourquoi celle que j'aime n'est-elle pas venue? Ne pouvait-elle donc pas arriver ici ?

— Non, car elle a dans sa maison des frères qui ressemblent aux loups et un père capable de manger la chair des chiens.

— Eh bien, puisqu'elle est assez fière pour n'être pas venue, elle se promènera souvent autour de mon tombeau.

— Puisqu'elle ne me jugeait pas digne de sa visite, elle verra avec dédain mon cadavre sur la litière.

— Mais la fille impatiente de savoir des nouvelles de l'ami malade ne put attendre plus longtemps et sortit de chez elle.

— Tout à coup elle voit qu'on prépare une litière en or.

— Pour qui prépare-t-on cela, mon Dieu?

— Elle voit qu'on creuse un sombre tombeau.

— Pour qui ce sombre tombeau ?

— Une veuve répond :

— On creuse le tombeau pour ton unique ami; la litière recevra son corps.

— Ne creusez pas le tombeau pour mon ami.

— Car je le placerai dans une caisse d'argent.

— Si vous creusez le tombeau, ne rejetez pas de terre sur lui.

— Car à la place de la terre je jetterai des diamants.

— Si vous jetez la terre sur le tombeau, ne placez pas un monument.

— Car je me placerai moi-même comme un monument.

— Si vous posez un monument, ne récitez pas de prières.

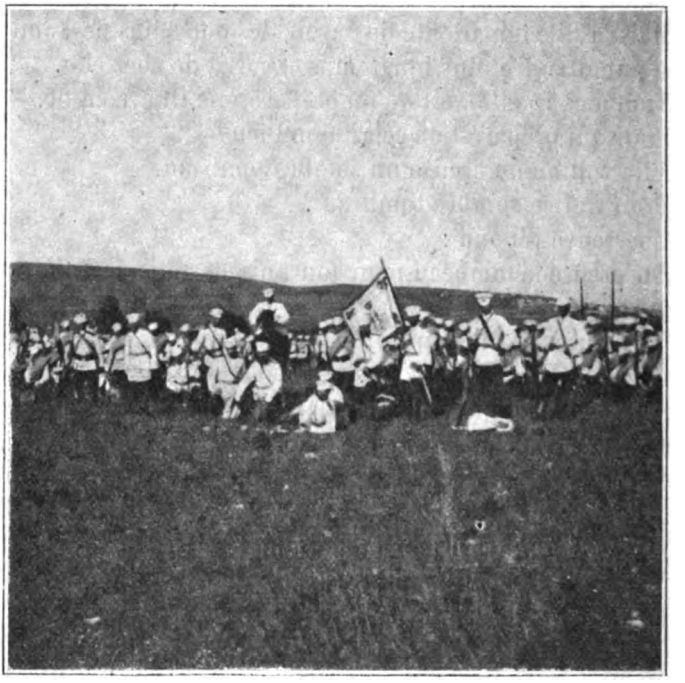
— Car moi j'entonnerai des chants d'amour ! »

En revenant de l'aoul Koronaï, tout près de celui d'Ichkarti, dans un endroit sauvage et désert, sous un soleil de plomb, nous rencontrons le 328e bataillon d'infanterie se rendant de Choura aux manœuvres qui devaient avoir lieu à Gounib. Mon compagnon, le professeur Kozoubsky, ami du colonel, commandant cette colonne, lui dit qu'il accompagnait un Français. Aussitôt, ordre fut donné aux hommes de s'arrêter. Ils formèrent un demi-cercle, le drapeau fut immédiatement déployé au son de la musique. Presque en même temps apparurent, comme par enchantement, des verres et des bouteilles de vin.

Le colonel dit, s'adressant à la troupe : « Un Français est venu visiter et étudier notre pays. Nous sommes heureux de lui donner

Digitized by Google

une marque de la sympathie que nous portons à sa patrie. Le pays qui l'envoie nous est cher et je prie celui que nous avons été heureux de rencontrer, de transmettre le toast chaleureux que je porte à la belle France et à sa vaillante armée que nous, soldats russes, nous aimons de tout notre cœur. » Les hourras partirent des rangs. Après avoir prononcé ces paroles vibrantes d'émotion, le



DAGHESTAN,
RENCONTRE DU 328e BATAILLON D'INFANTERIE EN GARNISON A CHOURA.
(Photographie du baron de Baye.)

colonel heurta son verre contre le mien et m'embrassa par trois fois à la manière russe.

Un salut à l'armée de France par des Russes, sur cette terre lointaine du Daghestan, entre un aoul avare et un aoulk oumyk, était bien émouvant et réconfortant pour celui chargé de le transmettre.

Je ne puis vous retenir plus longtemps au Daghestan. Le prince Bariatinsky voulut bien me ramener de Choura à Pétrovsk avec son

Digitized by Google

escorte, précédée de l'étendard, portant d'un côté les armoiries du Daghestan, et de l'autre, la devise des Bariatinsky « pour Dieu et pour l'honneur ».

En traversant les montagnes, nous nous arrêtâmes pour photographier un aoul koumyk. Ayant pris le chemin de fer à Pétrovsk, nous vîmes, entre cette station et Grozny[1], le ciel véritablement obscurci par une nuée de sauterelles.

Mon voyage dans la Caucasie du Nord s'est terminé par une excursion chez les Tchétchènes[2]. On en compte 206,000 dans le district de Grozny. L'aoul que j'ai visité, à 35 verstes de Grozny, se nomme « stare Atagli »; il est situé sur la rivière Argoun et est peuplé de 5,800 habitants. On y arrive en passant entre deux montagnes qui défendent l'entrée de la plaine. Cet endroit est connu sous le nom de porte de Chamyl à cause de la longue lutte livrée aux Russes pour leur barrer l'entrée du Daghestan.

Les Tchétchènes, jadis chrétiens, ne seraient mahométans que depuis cent cinquante ans. Ils ont la réputation de fournir aux prisons un nombreux contingent. On leur laisse, m'a-t-on dit, le moins possible porter les armes; néanmoins tous ceux que j'ai vus, même les jeunes garçons, sont armés jusqu'aux dents. Ils ont une langue à eux, mais aucune tradition quant à leur origine. Les maisons sont généralement propres; si l'habitant en a les moyens, il blanchit sa demeure tous les mois. Chaque chaumière se compose de trois ou de quatre chambres, dont une est réservée aux hôtes, qui sont logés sous le même toit. Comme dans les aouls précédemment visités, la population se réunit à mon arrivée, ce qui me permit de photographier un groupe d'hommes me paraissant les plus typiques. On a dansé l'inévitable lesghinka aux sons d'un tambour, en tchétchène, « botou », et d'une flûte, « zourno ».

Les femmes mariées n'habitent pas séparément comme chez les autres populations susmentionnées, mais, comme elles, leurs cheveux sont teints en rouge.

L'élément féminin, si rebelle chez les autres peuplades à se laisser photographier, s'est très volontiers laissé faire. Pendant le repas, dont le menu serait trop long à vous décrire, un chanteur, s'accompagnant sur un instrument à cordes, célébrait les combats des Tchétchènes. Les accents guerriers de cette musique étaient

1. La ville de Grozny compte 13,986 habitants.
2. Il y a 206,000 Tchétchènes dans le district de Grozny.

Digitized by Google

exprimés aussi tragiquement que bruyamment. Tout à coup, la voix du chanteur, de tonitruante devint douce, presque suave, et les accords de l'instrument, mélodieux. Frappé de cette opposition, je voulus savoir les paroles chantées avec tant de tendresse et d'émotion. Les voici, traduites du tchétchène en russe, et du russe en français : c'est un dialogue entre une femme et un homme :

« As-tu vu, mon bien-aimé, as-tu vu le roseau?
As-tu vu ma taille?
— Oui, j'ai vu le roseau au bord de la rivière,
— Mais je crains que le bouc ne le mange.

— As-tu vu, mon bien-aimé, as-tu vu les œufs de l'aigle?
As-tu vu ma poitrine?
— Oui, j'ai vu les œufs de l'aigle,
— Mais je crains que le vieux hibou les dévore.

— As-tu vu, mon bien-aimé, as-tu vu les pommes mûres?
As-tu vu mes joues?
— Oui, j'ai vu les pommes mûres,
— Mais je crains que le marchand arménien les achète.

— As-tu vu, mon bien-aimé, as-tu vu les lettres du Coran?
As-tu vu mes sourcils?
— Oui, j'ai vu les lettres du Coran.
— Mais je crains que le prêtre juif les lise.

— As-tu vu, mon bien-aimé, as-tu vu les fruits noirs de la montagne?
As-tu vu mes yeux?
— Oui, j'ai vu les fruits noirs de la montagne,
— Mais je crains que les frimas de l'automne les atteignent. »

Je vous ai conduits depuis la mer Noire jusqu'à la Caspienne, à travers des populations bien diverses par leur race et par leur langage. Lors de la prise de possession du nord du Caucase par les Russes, les plaines étaient habitées par les Kabardiens, les Koumyks et les Nogaïs. Les Ossètes, les Ingouches et les Tchétchènes étaient de purs montagnards. Une partie d'entre eux descendit se fixer au pied des montagnes. Sans doute, l'influence circassienne, jadis prépondérante, a imposé à tous ces hommes de différentes nationalités

Digitized by Google

TCHÉTCHÈNES, DISTRICT DE GROZNY, PROVINCE DU TÉREK.

Digitized by Google

un costume analogue, qui leur donne, au premier aspect, si l'on se borne à un coup d'œil superficiel, un extérieur uniforme. Tous sont vêtus de la tcherkeske, de la bourka, coiffés de la papakha et du bachlik, tous, ils sont armés à peu près de la même manière ; mais, néanmoins, que d'innombrables et curieuses diversités de types, de caractères, de superstitions, de coutumes! quelles variétés dans cet agrégat complexe! J'estime qu'il reste encore beaucoup à connaître et à découvrir dans ces régions mystérieuses, parmi ces habitants intéressants. Conservateurs des traditions de leur race, ils ont de grands sentiments, une énergie, une vitalité prodigieuses; toujours nobles d'allures dans leurs manières, toujours dignes dans leur maintien, leur amour de manier les armes leur inspire parfois des vengeances meurtrières, des actes de sauvagerie, des brigandages terribles; mais n'oubliez pas que ces tribus sont depuis peu en contact avec un monde civilisé dont ils ne comprennent pas les lois.

Les Kosaks envoyés jadis par Catherine sur le Térek, pour former une digue contre les ennemis des montagnes, n'ont pas transformé l'état des populations qu'elles venaient plutôt combattre que modifier. Les Zaporogues refoulés par Catherine, se fixèrent sur le Kouban, d'où ils dirigèrent leur humeur guerrière contre les tribus du Caucase occidental. Les habitants du Caucase, doués d'un tempérament guerrier, animés du besoin de se servir d'armes, préfèrent mener une vie mouvementée en gardant des troupeaux, plutôt que de cultiver la terre. Ils ressemblent, par leur existence aventurière, à ces hommes d'armes du moyen âge; et, par leurs mœurs, aux Orientaux; ils conservent dans leur pays le genre de vie en dehors duquel leur raison d'être n'existe plus. La nature, avec laquelle ils sont en contact, entretient leur caractère dans ce qu'il a de mâle, de fier, de brave, de sauvage, de belliqueux et aussi dans ce qu'il a de patriarcal, de poétique, de noble, d'élevé et de traditionnellement hospitalier. L'étude de ces hommes est pleine d'intérêt, et pour un ethnographe, et pour un psychologue; leurs qualités et leurs défauts sont en harmonie avec l'admirable et sauvage nature de la Caucasie du Nord. Bien des observateurs peuvent se succéder, bien des voyages peuvent être entrepris dans ces parages aux sites incomparables, sans que les éléments d'études soient épuisés.

La conquête du Caucase fut d'autant plus difficile pour la Russie,

Digitized by Google

que les Tcherkesses et leurs voisins, favorisés en sous-main par l'Angleterre, défendirent vaillamment leur indépendance. « L'empereur Nicolas Ier sentit la nécessité d'assurer ses communications avec l'Asie méridionale, par les deux extrémités du Caucase et par les cols intermédiaires, et de faire de cette chaîne prodigieuse comme la citadelle inexpugnable du haut de laquelle il dominerait l'Orient[1]. »

Le passage des troupes russes par le défilé du Darial, et plus tard la prise de Gounib, furent des actions si héroïques qu'elles imposèrent aux montagnards ennemis l'admiration pour une armée habituée aux plaines, armée qui, par des efforts inouïs, sut se frayer une route dans des gorges resserrées entre les rochers, où seuls les torrents tumultueux trouvaient place.

Ce n'est pas seulement la gloire des armes que la Russie conquit au milieu de ces montagnes géantes, mais aussi la consécration du génie de ses plus illustres poètes, car la féerie de cette nature grandiose, la hardiesse de ces montagnes menaçant le ciel, leur ont inspiré des accents qui les ont immortalisés.

« Salut à toi, Caucase au front chenu! Bien souvent, j'ai rêvé de ton ciel méridional et des rocs altiers de tes cimes. Que tu es belle, ô rude terre de la liberté! Et vous aussi, immuables autels de la nature, où, comme la fumée de l'encens, bleuissent les nuées qui volent de loin vers vous à la tombée du jour!

« Sauvages sont les races de ses défilés; leur Dieu s'appelle liberté, leur loi, guerre; elles croissent au milieu des brigandages furtifs, des cruels forfaits, des actions héroïques. Là, ce n'est point un crime de frapper son ennemi; là, l'amitié est fidèle, plus fidèle encore la vengeance; là, le bien se rend pour le bien, le sang veut du sang, et la haine est sans mesure comme l'amour. »

BARON DE BAYE.

1. Rambaud, *Histoire de la Russie*. Paris, 1884, p. 648

Digitized by Google

ETUDE

SUR

LA PROVINCE DE CONSTANTINE

(SUITE)

TROISIÈME PARTIE

Productions.

I. — Production minière

Le sol de la province de Constantine est particulièrement riche en minerais de toutes sortes; cependant il n'y a encore aujourd'hui qu'un petit nombre de mines exploitées, à cause de la difficulté des communications. Ces mines sont :

1° Celle d'Oum-Teboul à laquelle nous avons déjà fait allusion. C'est une mine de plomb argentifère, située près de La Calle, au sud du cap Roux ; elle a été concédée à une société française dont les principaux actionnaires sont Anglais; aussi ses minerais, riches et abondants, sont-ils embarqués près du cap Roux directement pour l'Angleterre où ils sont traités ;

2° Celle d'Aïn-Mokra, à l'ouest de Bône. C'est une mine de fer concédée à une société française ; ses produits sont envoyés à Bône par chemin de fer. Autrefois ses minerais étaient traités aux environs de Bône, au pied même du massif montagneux de l'Edough qui fournissait le bois nécessaire; mais soit que la main-d'œuvre fût trop chère, soit que le bois fût d'un prix de revient trop élevé, à cause des difficultés de communication avec la montagne, la compagnie dut renoncer à cette manière d'opérer et les hauts fourneaux, construits à grands frais, durent être abandonnés. Aujourd'hui, le minerai est embarqué à Bône à destination de la France.

Au cœur même du massif de l'Edough, à Aïn-Barbar, il existe

Digitized by Google

de riches gisements de cuivre et de zinc encore inexploités, à cause de l'extrême difficulté des charrois. Il en est de même des mines de fer et des belles carrières de marbre du Filfila, un peu plus à l'ouest. Ces carrières, qui offrent des marbres de toute beauté, ont été mises à jour par les Romains et ont fortement contribué à la décoration de leurs temples, de leurs palais, de leurs églises et même de bon nombre de leurs maisons particulières; elles sont complètement abandonnées aujourd'hui;

3° Les mines de plomb argentifère du Djebel-Goufi, près de Collo, ont un rendement assez considérable;

4° Enfin, les mines du cap Cavallo, à l'ouest de Djidjelli. Ce sont des mines de fer qui furent concédées à un Français. Celui-ci, après avoir fait quelques travaux et extrait quelques tonnes de minerai, vendit, il y a une vingtaine d'années, ses droits et son matériel à une société anglaise qui ne tarda pas à donner à l'exploitation une vigoureuse impulsion. A peu près à la même époque (1877), de nouveaux sondages faits dans la région ont amené la découverte d'un filon de cuivre; de telle sorte qu'aujourd'hui, l'exploitation des mines de Cavallo est en pleine activité. Les minerais sont embarqués près du cap même, à destination de l'Angleterre.

Vu la variété des minerais déjà découverts et en raison aussi du grand nombre de sources d'eaux ferrugineuses qu'on rencontre dans la région montagneuse du Tell, on peut affirmer, sans crainte de se tromper, que le sol de la province de Constantine renferme bien des richesses encore ignorées, surtout si, dans ces richesses, nous comprenons les minéraux. La découverte, il y a deux ans à peine, des abondantes phosphatières de Souk-Ahras est une preuve de ce que nous avançons.

Outre les magnifiques carrières de marbre du Filfila que nous avons déjà citées, il en existe d'autres dans la petite Kabylie et même sur les rives de l'oued Djeddi, aux Ouled-Djellal; toutes ne sont que peu ou point exploitées.

Citons encore en passant l'existence, près d'El-Outaïa, d'une mine de sel gemme qui n'est pas mise en valeur; les indigènes de la région la dédaignent, à cause de la grande quantité de sel marin qu'ils trouvent dans les chott.

Digitized by Google

II. — Flore

En raison de la diversité des climats, la flore de la province de Constantine est on ne peut plus variée. Les régions montagneuses sont encore en partie couvertes de vastes forêts dont l'étendue a cependant été singulièrement diminuée, tant par l'exploitation irraisonnée et même barbare des indigènes, que par les incendies périodiques que ceux-ci allument en été, quelquefois par insouciance, souvent avec intention, dans le but de se créer des pâturages pour l'été suivant.

Les principales essences qui composent ces forêts sont : dans le Tell, le chêne liège qui fait l'objet de grandes exploitations et est une source de richesse, le chêne vert, le chêne zéen, le pin d'Alep, etc. Dans la région des hauts plateaux, les arbres deviennent rabougris et on n'y rencontre plus d'ailleurs que des pins, des genévriers et quelques frênes. Cependant, dans le massif de l'Aurès, les forêts sont encore d'une belle venue, même sur quelques points du versant méridional où le pin d'Alep, très abondant, atteint de respectables dimensions et fournit aux indigènes d'abondantes récoltes de résine. Sur les cimes dépassant 1,200 mètres d'altitude, les chênes et le pin disparaissent pour faire place au cèdre du Liban. Ceux du Chélia, dans l'Aurès, atteignent des proportions gigantesques.

On trouve encore quelques forêts vierges, tant dans l'Aurès que dans la Kabylie, forêts qui ne peuvent, quant à présent, être mises en exploitation, par suite des difficultés de communication.

Outre ces forêts, il existe encore dans la région tellienne de vastes espaces couverts, soit de maquis ou fourrés de broussailles de 1 à 3 mètres de hauteur, composées de lentisques, jujubiers, arbousiers, myrtes, thuyas et bruyères, soit simplement de palmiers nains dont l'enchevêtrement les rend presque inaccessibles, si ce n'est aux bestiaux. Dans les hauts plateaux, des espaces non moins considérables sont couverts de dis et d'alfa; cette dernière plante est l'objet d'une exploitation lucrative, car elle sert à fabriquer du papier et même certaines étoffes. Enfin dans les bas-fonds et autres lieux humides, ainsi que le long des rivières, on trouve des peupliers, des lauriers-roses presque toujours en fleurs,

Digitized by Google

des tamaris et jusqu'à des eucalyptus qui, d'importation récente, s'acclimatent parfaitement, assainissent le pays et commencent à fournir à la menuiserie des bois d'excellente qualité.

Les essences non forestières et spéciales à la région tellienne sont : l'oranger, qui porte toute l'année fleurs et fruits, le mandarinier, le cédrat et le caroubier. Le citronnier, le grenadier et le figuier, très abondants dans le Tell, se retrouvent cependant dans les autres régions, même dans les oasis du Sahara.

L'olivier est une source de gros revenus pour le Tell et l'Aurès, mais il pousse difficilement sur les hauts plateaux. Le pommier, le poirier, l'amandier et le néflier du Japon viennent à la fois dans le Tell et sur les hauts plateaux; les pommes sont toujours de qualité médiocre. Le noyer et l'abricotier se rencontrent dans le Tell et dans l'Aurès; l'abricotier prend même dans cette dernière région, des proportions peu communes. Le cactus ou figuier de Barbarie sert de clôture dans le Tell et les hauts plateaux et donne des fruits estimés des indigènes. Une culture qui, depuis quelque temps, a pris dans ces deux dernières régions une extension extraordinaire, c'est la culture de la vigne qui produit des vins d'excellente qualité et en quantité considérable. Enfin le palmier dattier est une des principales richesses de la région saharienne.

La culture des céréales est encore aujourd'hui, comme au temps de Rome, une source de richesse pour la province de Constantine; le blé dur, le blé tendre, l'orge et l'avoine font l'objet d'une exportation considérable. Les hauts plateaux en produisent une quantité phénoménale qui, non seulement alimente l'exportation, mais encore satisfait aux besoins des Sahariens; car ceux-ci ne peuvent en semer que dans les rares endroits irrigables et en récoltent par conséquent moins qu'ils n'en consomment. Quant à la région tellienne, elle se suffit à elle-même, car, outre les céréales précitées, elle produit encore du seigle, du maïs, du bechna ou mil et du sorgho qui entrent également dans l'alimentation de ses habitants. En outre, les endroits les plus fertiles de cette région sont ou livrés à la culture maraîchère dont les produits sont envoyés en France comme primeurs, ou ensemencés de tabac très estimé, ce qui est encore une source de beaux revenus.

Digitized by Google

III. — Faune

Les vastes forêts de la région comprise entre La Calle, Souk-Ahras, Constantine et Collo, donnent encore asile à quelques lions, malgré la chasse acharnée qui leur est faite, tant par les Européens que par les indigènes. Sans aucun doute, cette race de fauves, autrefois si nombreuse en Algérie, est appelée à disparaître bientôt. Il n'en est pas de même de la panthère; celle-ci se retranche dans les fourrés les plus épais du littoral où elle est reine et maîtresse et vit dans la société de nombreux sangliers, de hyènes, de chacals, de guépards, de renards dorés, de genettes et même de singes, dans les montagnes les plus abruptes. Ainsi dans la région du Babor, massif montagneux situé entre Djidjelli et Sétif, les pires ennemis des Kabyles sont les sangliers et les singes, parce qu'ils dévastent leurs maigres champs de mil et de sorgho, cultivés à grand'peine, ce qui les oblige, dès que ces céréales approchent de leur maturité, à organiser par douar un service de garde, pour protéger la nuit leurs cultures, non contre les voleurs, mais bien contre ces animaux destructeurs. Le sanglier, la hyène, le chacal et le renard se retrouvent dans les hauts plateaux, dans l'Aurès et même jusque sur les confins du Sahara.

La région des hauts plateaux est le pays des grandes chasses par excellence ; non seulement le lièvre et la perdrix rouge y abondent, mais encore le mouflon, l'antilope, la gazelle et l'outarde en peuplent la partie méridionale. Aussi certaines familles féodales du pays entretiennent-elles des équipages de faucons fort bien dressés et des meutes de sloughi ou lévriers indigènes, pour le dressage desquels la gerboise, qui pullule dans la région, est une précieuse ressource.

Tout ce gibier se retrouve encore sur le versant méridional de l'Aurès et dans la partie nord du Sahara, à l'exception toutefois de la perdrix rouge qui, dans la plaine, est remplacée par une espèce de perdrix grise appelée kanga par les indigènes et dont la chair est noire et coriace. Le kanga peut cependant être mangé à une sauce quelconque, si on a soin de le faire bouillir au préalable dans la soupe.

La région des dunes est habitée par le fennec, sorte de petit

Digitized by Google

renard spécial à la contrée et qui ne se retrouve qu'en Abyssinie.

Les reptiles sont très variés et ne diffèrent guère de ceux que nous voyons dans le midi de la France, si ce n'est dans la région saharienne où la vipère cornue est très commune. On y trouve aussi quelques thamas, sorte de naja qui a la faculté de se redresser sur lui-même à environ 1 mètre de hauteur et, sous l'influence de la colère, de gonfler son cou et de l'épanouir au point de lui donner jusqu'à 20 centimètres de largeur; il est vrai qu'il atteint lui-même 3 mètres de longueur. La morsure de ces deux sortes de reptiles est mortelle.

Citons aussi le scorpion qui existe dans toutes les régions de la province et dont la piqûre n'est mortelle que pour les enfants et les vieillards; les hommes dans la force de l'âge et bien portants guérissent après trois ou quatre jours de fièvre.

Enfin on trouve encore dans le Sahara :

1° L'ouaran ou monitor d'Egypte, énorme lézard qui atteint jusqu'à 1 mètre de longueur et qui ressemble à un petit crocodile. Les indigènes le redoutent beaucoup, à cause du pouvoir magique, qu'ils lui attribuent, de rendre d'un coup de sa queue la femme stérile et l'homme impuissant;

2° Le dobb ou lézard des palmiers, dont la chair délicate est recherchée par les gens du sud.

La gent volatile est excessivement abondante et variée. Les lacs sont couverts de myriades d'oiseaux aquatiques de toutes les nuances et de toutes les grosseurs, depuis le flamant rose et l'oie sauvage, jusqu'au grèbe argenté. Quant à la famille des insectivores, elle est particulièrement nombreuse; ses principaux représentants sont : la cigogne, la grue, l'ibis au plumage d'un blanc immaculé, le guêpier surnommé chasseur d'Afrique, à cause de ses couleurs éclatantes (bleu et rouge), etc. Cette famille est une véritable providence pour le cultivateur, car c'est à elle qu'il faut attribuer la rareté des chenilles et des papillons; elle contribue aussi, pour une large part, à la destruction des sauterelles qui, trop souvent encore, envahissent l'Algérie en quantité telle, qu'elles constituent un véritable fléau.

Dans le Tell et les hauts plateaux, les espèces domestiques sont les mêmes qu'en France; il n'y a que dans le Sahara où la vache disparaît pour faire place au dromadaire appelé communément chameau dans le pays. Les animaux porteurs, chevaux, ânes,

Digitized by Google

mulets et chameaux sont partout élevés dans une forte proportion, à cause de la pénurie de routes carrossables; les chevaux sont de race barbe et particulièrement estimés pour leur ardeur et leur sobriété. Enfin dans l'extrême sud, où le cheval vit difficilement, il est remplacé, comme monture, par le méhari ou chameau coureur. Celui-ci est au chameau porteur ce que le cheval de course est au cheval de trait.

Le porc, d'importation récente, n'est encore élevé que par les colons européens et quelques Kabyles; car, comme le sanglier, c'est un animal impur que tout bon musulman doit avoir en horreur.

Commandant A. Monségur.

(A suivre.)

Digitized by Google

MOUVEMENT GÉOGRAPHIQUE

La délimitation entre le Dahomey et le Togo; mission Plé. — La délimitation franco-italienne de la côte des Somalis. — Expédition autrichienne en Arabie et à Socotora. — Cession par l'Espagne à l'Allemagne des Carolines, des Palaos et des Mariannes. — Expédition océanique allemande de la *Valdivia*. — Préparation d'une expédition russe dans les mers arctiques.

I

La commission mixte de délimitation entre le Dahomey et le Togo a repris ses travaux et l'on peut espérer maintenant qu'ils seront menés à bonne fin. On sait que la ligne de démarcation entre les colonies des deux pays est établie par cette commission en exécution de la convention franco-allemande du 23 juillet 1897.

La section française de la commission avait laissé la France le 10 mai 1898 et était arrivée à Cotonou le 29 du même mois. Elle avait à sa tête le capitaine d'infanterie de marine James Plé, nommé depuis chef de bataillon, qu'accompagnaient le lieutenant de vaisseau Brisson, chargé des observations astronomiques; le Dr Ruelle, médecin de la marine, et M. Richard, adjoint des affaires indigènes au Soudan. La section allemande était composée du baron de Massow, commandant des troupes impériales du Togo, et du Dr Rigler, mathématicien.

Les travaux commencèrent le 5 juillet 1898. Après les conférences d'usage pour s'entendre sur la marche à suivre et sur les méthodes à employer, qui eurent lieu du 6 au 11 juillet à Sebbé, dans la colonie allemande, les opérations proprement dites commencèrent le 12 juillet. Elles furent très pénibles au début.

Les commissaires durent circuler sur la lagune, tantôt par une pluie battante, tantôt sous un soleil de plomb. On fut souvent forcé d'établir les campements dans de vrais marécages. La mission suivit le cours du Mono jusqu'à Togodo. A partir de là, le 29 juillet, il fallut prendre la voie de terre, le Mono n'étant plus navigable.

Digitized by Google

Le 7e parallèle ayant été atteint, on commença la poursuite du méridien de l'île Bayol, poursuite qui s'effectua dans des conditions désastreuses, à cause de la rigueur exceptionnelle des pluies. A Toone, notamment, il fallut vingt jours pour arriver à faire les observations astronomiques nécessaires pour déterminer exactement l'intersection du méridien de l'île Bayol et du 7e parallèle. Ce ne fut guère que vers le 10 octobre qu'arriva la saison sèche. Le 9e parallèle fut franchi, mais beaucoup d'hommes tombèrent malades; un des collaborateurs de M. Plé, M. Richard, particulièment éprouvé, dut laisser la mission.

Des difficultés surgirent ensuite entre les commissaires français et allemands. Le commandant Plé se plaignit que la neutralité n'avait pas été observée dans la zone contestée. C'est ainsi qu'un résident allemand avait tenté d'entraîner le chef d'Avodji, près de Tado, à accepter le pavillon allemand, alors qu'Avodji était en territoire français.

Un autre incident a été l'arrivée à travers la zone contestée du Dr Kersting accompagné d'une trentaine d'hommes. Le commandant Plé voulut bien admettre la coopération de MM. de Massow et Kersting, bien que ce dernier eût été récusé lors de la formation de la commission, mais il refusa d'admettre l'escorte. M. de Massow n'ayant pas donné satisfaction au chef de la mission française, celui-ci mit fin aux négociations et en référa au gouvernement.

Après une longue inaction due à ces incidents, les opérations de la commission mixte de délimitation ont été reprises. Le commandant Plé se trouvait en mai dernier à Cabolé et la mission était en bonne voie de réussite.

II

La délimitation n'a pas été faite encore entre nos possessions de la côte des Somalis et la colonie italienne de l'Erythrée. Il est bien intervenu en 1891 une entente provisoire qui a fixé à la pointe de la petite presqu'île de Doumeirah, l'origine de la frontière franco-italienne; de cette façon le petit sultanat Afar de Raheïta devenait une dépendance de la colonie italienne d'Assab. Malgré cette convention, la France, puis l'Italie, avaient conclu

Digitized by Google

des traités de protectorat avec deux sultans de Raheïta. La France, notamment, avait obtenu la reconnaissance de l'extension des dépendances de sa colonie d'Obock, au nord de Raheïta. Mais les frontières communes n'ayant pas été délimitées, on avait laissé en l'état la souveraineté de Raheïta qui ne fut, en fait, ni italien ni français.

Le 13 novembre dernier, le commissaire royal d'Assab vint occuper militairement Raheïta. Il descendit ensuite plus au sud et débarqua des Ascaris au petit pays de Doumeirah. La canonnière française *Scorpion* vint alors se rendre compte de la situation et, après une explication avec les occupants italiens, laissa à terre deux Ascaris et un agent subalterne.

Désireux d'éviter le retour de pareils inconvénients, les gouvernements français et italien ont décidé qu'une commission spéciale serait envoyée pour délimiter la frontière, en laissant à l'Italie la côte et le versant nord du ras Doumeirah. C'est le lieutenant d'infanterie de marine Blondiaux, bien connu par sa belle exploration entre le Soudan et la Côte d'Ivoire, qui a été chargé de représenter la France dans les opérations de délimitation.

III

Une expédition scientifique envoyée en Arabie par l'Académie impériale des Sciences, à Vienne, vient de rentrer en Autriche, avec de nombreux documents et de riches collections. Au début, elle avait à sa tête le comte Landberg, docteur ès sciences, et comprenait les professeurs D. Müller et Oscar Simony, le Dr Franz Kosmat, médecin de la marine, les Drs Stephan Paulay et A. Jahn.

Partis de Vienne le 24 octobre 1898, les explorateurs arrivèrent à Suez le 8 novembre et à Aden le 14. L'exploration proprement dite commença le 21 novembre; les voyageurs étaient montés sur un petit vapeur suédois, le *Gootfried*.

Il s'arrêtèrent d'abord à Bal-Haf, port situé entre Aden et Makalla, et explorèrent les ruines antiques du Him-Ghurah (château des Corbeaux), dont ils photographièrent les mystérieuses inscriptions. Les premiers ils pourront en donner une reproduction exacte.

Après avoir rencontré beaucoup de mauvais vouloir de la part

Digitized by Google

du sultan de Bal-Haf, les explorateurs autrichiens purent néanmoins partir de là le 1er décembre. Un savant anglais, M. Bury, s'était joint à eux. Ils avaient une troupe d'Ascaris et de soldats arabes; 97 chameaux et 3 ânes portaient les hommes et les bagages.

La première étape fut Gilaa, la deuxième Ain-Ba-Maabed où ils furent très bien accueillis le 2 décembre. De là les voyageurs allèrent visiter le Gaulech-Chêh, territoire sacré, où il est interdit de se servir d'armes à feu, puis Azzan, un nid de brigands, et Nakabal Hagar. Mais, dans cette dernière localité, le sultan Muhsin qui, sous divers prétextes, avait retenu la mission pendant huit jours, réussit à soutirer du comte Landberg d'assez fortes sommes d'argent. Les autres membres de l'expédition manifestèrent leur mécontentement de la façon dont avait agi leur chef dans cette circonstance, et celui-ci dut donner sa démission.

A partir du 18 décembre, ce fut le professeur Müller qui eut la direction de l'expédition. Après une tentative infructueuse pour pénétrer jusqu'à Chabva, on rentra à Aden. M. Bury, se séparant des autres membres de l'expédition, se rendit à Chabva, déguisé en Arabe. Ses collègues autrichiens, renonçant à explorer l'Arabie, firent voile pour Socotora. Nous rappelons, au sujet de cette île anglaise, que M. James Jackson en avait publié dans la *Revue de Géographie*, en 1892, une importante bibliographie.

Les savants autrichiens abordèrent au port de Ghubbet-Choab, le 8 janvier, et se répartirent les travaux. MM. Simony et Kosmàt s'occupèrent de la carte et ils en dressèrent une d'une rigoureuse exactitude. Le Dr Paulay fit des recherches botaniques; le Dr Müller étudia la langue de l'île, en même temps que le Dr Jahn se livrait à l'étude de l'une des langues de la côte d'Arabie, la langue mahra.

Après avoir exploré Socotora, les voyageurs vinrent aborder le 6 mars sur la côte de Mahra dont M. Jahn venait d'apprendre la langue et ils entreprirent l'exploration de la terre dite de l'Encens, au point de vue de la géologie, de la faune et de la flore; le 16 mars, ils rentrèrent à Aden.

Pendant ce temps, M. Bury avait pu pénétrer à Chabva, mais au lieu des centaines d'inscriptions qu'on disait exister sur les ruines de cette ville, il n'en trouva qu'un petit nombre, mais celles-ci très intéressantes,

Digitized by Google

Cette expédition autrichienne a donné en somme d'importants résultats au point de vue de l'archéologie, de la linguistique, de la géologie, de l'étude de la faune et de la flore, et d'excellentes cartes ont été dressées.

IV

Notre directeur, M. L. Drapeyron, exposait dans le dernier Bulletin de la *Revue de Géographie*, avec l'autorité qui s'attache à tous ses écrits, les causes qui ont amené la décadence, puis la fin, du vaste empire colonial espagnol. Le dernier épisode de cette histoire est la cession faite par l'Espagne à l'Allemagne des dernières colonies qu'elle possédait en Extrême-Orient, les Carolines, les Mariannes et les îles Palaos. Nous consacrerons aujourd'hui quelques lignes à ce dernier fait.

Il est bon de rappeler la précédente tentative faite par les Allemands sur les îles Carolines. Le 25 août 1885, le commandant de la corvette allemande l'*Iltis*, débarquant des marins dans l'île de Yap, qui fait partie de l'archipel des Carolines et des Palaos, déclarait prendre possession, au nom de son gouvernement, des îles composant cet archipel. L'Espagne, qui avait depuis trois siècles la possession du groupe des Carolines, y avait installé un gouverneur quelques jours auparavant; jusque-là, elle n'y avait entretenu aucun établissement administratif ni militaire. La guerre n'était pas loin d'éclater entre l'Espagne et l'Allemagne quand l'affaire fut soumise à la médiation du Pape.

Celui-ci émit son avis le 22 octobre 1885, et les États litigants, l'acceptant, conclurent, le 17 décembre suivant, un traité qui mettait fin au différend. Par ce traité, le gouvernement allemand reconnaissait la souveraineté de l'Espagne sur les Carolines et Palaos; mais l'Espagne s'engageait à accorder dans ces îles aux sujets allemands le même traitement qu'aux sujets espagnols, le droit de pêche et une entière liberté pour leur industrie et leur commerce; de plus, elle autorisait l'Allemagne à établir dans une des îles des Carolines et de Palaos une station navale et un dépôt de charbon.

Ainsi que le fait observer M. Paul Fauchille, dans la *Revue générale de droit international public*, c'est un traité presque iden-

Digitized by Google

tique dans ses clauses, que l'Allemagne et l'Espagne, toujours au sujet de l'archipel des Carolines et de Palaos, ont signé le 12 février 1899; mais tandis qu'en 1885 l'archipel était reconnu possession espagnole, en 1899, il est déclaré possession allemande. De plus, le traité de 1899 vise aussi l'archipel des Mariannes. En voici le texte :

« Le gouvernement impérial allemand et le gouvernement royal espagnol sont convenus des points suivants :

« 1° L'Espagne cédera à l'Allemagne les îles Carolines avec les îles Palaos et les îles Mariannes, à l'exception de Guam, moyennant une indemnité de 25 millions de pesetas;

« 2° L'Allemagne accordera aux entreprises commerciales et agricoles des Espagnols aux îles Carolines, aux îles Palaos et aux îles Mariannes, le même traitement et les mêmes facilités qu'aux entreprises commerciales allemandes; elle assurera dans lesdites îles aux ordres religieux espagnols les mêmes droits et les mêmes libertés qu'aux ordres religieux allemands;

« 3° L'Espagne établira un dépôt de charbon pour la marine de guerre et de commerce dans l'archipel des Carolines, un autre dans les Palaos, et un troisième dans l'archipel des Mariannes, dépôts qu'elle pourra conserver même en temps de guerre;

« 4° Le présent traité sera aussitôt que possible soumis à l'approbation constitutionnelle exigée par les lois des deux pays et sera ratifié dès que cette approbation aura été obtenue. »

Les Cortès ont ratifié, presque sans débat, la convention, et le Reichstag lui a aussi donné son approbation le 21 juin.

En donnant lecture au Reichstag du texte du traité, M. de Bulow, secrétaire d'État à l'Office des affaires étrangères, a fait en outre la déclaration suivante : « En même temps, une entente est intervenue avec l'Espagne au sujet de tarifs conventionnels à appliquer des deux côtés, tarifs conformes aux intérêts du commerce allemand comme à ceux du commerce espagnol. »

Cette cession était prévue comme probable du jour où l'Espagne avait perdu les Philippines. Les dernières îles qui lui restaient dans le Pacifique n'avaient guère plus de valeur pour elle et devenaient une charge sans compensation. Quant à l'île de Guam, qui fait l'objet d'une exception dans le traité, les États-Unis en ont pris possession depuis la guerre avec l'Espagne.

On peut se demander si l'opération faite par l'Allemagne est

Digitized by Google

réellement avantageuse. La presse allemande émet des appréciations très diverses. On objecte notamment le peu de valeur économique de l'acquisition.

La *Gazette de Cologne* voit au contraire dans cette convention des avantages pratiques et tangibles; d'une part la poursuite de la politique coloniale inaugurée en Océanie par l'Allemagne, d'autre part la réalisation des projets auxquels Bismarck avait dû renoncer en 1885.

Il y a environ une quinzaine d'années que l'Allemagne a essayé de se créer un domaine colonial en Océanie. C'est en 1884 qu'elle a pris pied en Nouvelle-Guinée et, par un acte du 17 mai 1885, l'Allemagne et l'Angleterre se sont partagé la partie orientale de l'île. La partie allemande de la Nouvelle-Guinée a pris le nom de Kaiser Wilhelms Land. Dès 1884, l'Allemagne annexa les îles de la Nouvelle-Bretagne qui devinrent l'archipel Bismarck, et celles de la Nouvelle-Irlande qui reçurent le nom de Nouveau-Mecklembourg. Deux ans plus tard, les îles Salomon furent partagées entre l'Angleterre et l'Allemagne. Les îles Marshall où des négociants allemands s'étaient établis depuis longtemps, furent annexées en octobre 1885. Enfin, en 1888, Pleœsant-Island ou Nauru, qui est isolée de l'archipel des Marshall, fut placée sous le protectorat allemand.

Avec les Carolines, les Palaos et les Mariannes, les Allemands ont maintenant une chaîne non interrompue de possessions dans l'océan Pacifique, entre les deux points extrêmes de Kiao-Tchéou en Chine, au nord, et de la Nouvelle-Guinée au sud.

Nous ne voulons pas décrire ici les îles Carolines; nous rappellerons cependant qu'elles forment un groupe d'environ 500 petites îles, s'étendant de l'est à l'ouest sur une longueur de 2,880 kilomètres en ligne droite. Elles sont pour la plupart formées de coraux. D'après les dernières données, la population de l'archipel est de 36,000 habitants; les deux tiers sont répartis entre les îles de Ruk, Ponapé et Yap. Cette dernière est l'île la plus commerçante; les Européens s'y livrent au commerce d'exportation du coprah et des holothuries ou biches de mer. Dans les îles de l'ouest, les indigènes rappellent les Tagals et ont le teint clair; à l'est, ils ressemblent plutôt aux Papous.

Situées à l'ouest des Carolines, les Palaos forment un groupe qui s'étale sur une longueur d'environ 900 kilomètres et représentent

Digitized by Google

une superficie de plus de 500 kilomètres carrés. La principale île est Baobeltaob; elle contient un piton haut de 605 mètres. Les indigènes sont au nombre de 10 à 12,000 environ; le type papou y domine.

Les Mariannes, ou îles des Larrons, découvertes par Magellan en 1521, sont au nombre de 17 environ. La plus grande est celle de Guam, aujourd'hui américaine. Elles ont presque toutes des volcans éteints ou en activité. Le sommet le plus élevé (706 mètres) est à Alamagan. Ces îles ont été très peuplées autrefois; mais, à part Guam, elles n'ont presque toutes aujourd'hui qu'une population insignifiante.

Comme productions, on y trouve des cocotiers et des arbres à pain; on y cultive les citrons, les oranges, les bananes. Le voyageur français Alfred Marche a donné d'intéressants détails sur ces îles dans ses *Notes de voyage sur les îles Mariannes* (Tunis, 1898).

V

Une importante expédition océanique allemande a été accomplie dans l'océan Austral sous la direction du professeur Chun. Due à l'initiative de ce savant, et subventionnée par le Parlement et par des dons particuliers, cette expédition est partie d'Hambourg le 1er août 1898. Elle montait le steamer *Valdivia*, spécialement outillé pour une campagne scientifique de longue durée. Ce navire était commandé par le capitaine Adalbert Krech, ancien baleinier; l'état-major scientifique était placé sous la direction du professeur Chun.

La *Valdivia* toucha aux Canaries et aux îles du Cap Vert, longea le delta du Niger et les côtes du Congo, et fit escale au Cap.

Prenant la direction du sud-sud-ouest à son départ du Cap en novembre 1898, la *Valdivia* atteignit le 30 novembre par 56° 45′ de latitude, la grande banquise antarctique dans les parages de l'île Bouvet. Cette île, découverte en 1739 par le navigateur français J.-B.-Charles de Lozier-Bouvet, ne put être retrouvée par Cook en 1772. Depuis cette époque, James Lindsay et Thomas Hooper, en 1808, relevèrent sous voiles une terre approximativement située au même endroit. L'île, se trouvant en dehors des routes ordinaires de navigation, était restée à peu près inconnue.

Digitized by Google

De là, l'expédition se dirigea sur la terre d'Enderby, où le voisinage de la banquise l'obligea à revenir vers le nord. Puis, le jour de Noël, elle arriva en vue des îles Kerguelen. Du cap aux îles Kerguelen, l'expédition fit de nombreux sondages. La sonde descendit onze fois à des profondeurs de 5 à 6,000 mètres et cinq fois à des profondeurs de 4 à 5,000 mètres. Ces observations démontraient l'existence d'un vaste gouffre antarctique là où jadis l'on avait imaginé de placer un continent hypothétique.

En laissant les îles Kerguelen, la *Valdivia* se dirigea vers les îles Saint-Paul et Amsterdam, et de là sur l'île des Cocos et enfin vers Sumatra. Le 22 janvier 1899, elle jetait l'ancre au port de Padang, sur la côte occidentale de Sumatra.

De nombreux sondages, faits au voisinage des côtes et entre les diverses îles, complètent les notions que l'on possédait déjà du relief sous-marin de ces parages. La sonde y est descendue à des profondeurs de 4,883 et de 5,248 mètres.

En même temps, les météorologistes de la mission déterminèrent les températures des couches marines aux diverses profondeurs. Dans les bassins infra-insulaires, ils trouvèrent, à partir de 900 mètres de profondeur, une température uniforme de 5°, 9 C., tandis qu'au large la température diminuait graduellement au-dessous de 900 mètres. Cette différence tendrait à prouver que les bassins abrités ne se trouvent pas influencés, malgré leur ouverture sur le large, par les courants d'eau froide qui règnent au fond de l'Océan.

On a également observé la différence de salure des eaux dans ses diverses parties. Les dragues ont rapporté de nombreux êtres vivants : crustacés, éponges, poissons, mollusques, infusoires. D'après M. Chun, les espèces s'étagent en trois régions marines de plus en plus profondes. Le règne végétal est représenté par des organismes primitifs, jusqu'à une profondeur de 80 mètres. Il s'arrête brusquement dès l'endroit où les derniers reflets du soleil cessent de traverser les eaux.

De Padang, qu'elle laissa le 8 février, l'expédition passa aux îles Nicobar; elle y poursuivit ses travaux océanographiques et y fit en même temps des études ethnographiques. On pêcha des copépodes et des radiolaires par 5,000 mètres de profondeur.

Redescendant vers le sud-ouest la *Valdivia* se dirigea vers les îles Chagos, remonta jusqu'aux Maldives, puis, se rapprochant de

Digitized by Google

l'Afrique, elle arriva aux Seychelles à la fin de février. De Mahé, elle gagna la côte orientale d'Afrique. L'expédition toucha à Dar-es-Salaam le 15 mars, à Zanzibar le 21 mars, et, remontant la côte des Somalis, elle atteignit Ras Hafoun le 31 mars et Aden le 5 avril. Le 29 avril, la *Valdivia* rentrait à Hambourg après un voyage de neuf mois. Sur tout son parcours, elle avait opéré des sondages et des dragages, et fait des études thermométriques et zoologiques.

VI

L'Observatoire central de physique de Saint-Pétersbourg qui a envoyé, ainsi que nous l'avons déjà annoncé, une expédition au Spitzberg pour y procéder à la mesure d'un arc de méridien, prépare en même temps, pour l'année 1901 probablement, une expédition qui sera placée sous la conduite du baron Toll et qui aura pour but spécial l'exploration de la terre de Sannikoff, située au nord de la Nouvelle-Sibérie.

Cette terre a été aperçue en 1885-1886 par l'expédition Toll et Bunge. Le *Fram* dut passer tout auprès, en la laissant à l'est, mais les brouillards dont le navire était environné empêchèrent Nansen de l'apercevoir. C'est assez loin à l'est de la même île que se perdit la *Jeannette*. Il se peut qu'il existe d'autres terres encore au nord de l'île de Sannikoff. On n'a pas de données sur le relief du fond de la mer Glaciale dans cette direction, mais l'on sait que les grandes profondeurs signalées par Nansen et qui excluent la probabilité du voisinage de terres étendues, se trouvent beaucoup plus à l'ouest.

M. Edouard Blanc, qui a envoyé de Saint-Pétersbourg à la Société de Géographie des renseignements sur ce projet d'expédition, a fait observer que s'il y avait une terre, ou simplement un groupe d'îles de quelque importance au nord de la Nouvelle-Sibérie, il se peut que le système de translation de la banquise soit tout autre qu'on ne l'avait pensé d'abord.

En effet, tandis qu'un archipel n'arrête pas nécessairement un courant maritime, un groupe d'îles suffit pour arrêter presque forcément un courant de glaces flottantes, rendu compact par l'accumulation qu'il produit.

« Dans ce cas, dit M. Edouard Blanc, il serait très possible que

Digitized by Google

les épaves de la *Jeannette* eussent été transportées du lieu de leur perdition à la côte du Groenland, non pas de l'est à l'ouest par le nord de l'Europe, c'est-à-dire par le courant dont a profité le *Fram*, mais par un autre courant, passant de l'autre côté du pôle, au nord de l'Amérique, c'est-à-dire en sens inverse du premier. »

La théorie sur laquelle Nansen s'était appuyé pour former son hardi projet resterait toujours la même dans son ensemble, car, plus l'on approche du pôle, plus la trajectoire est-ouest devient voisine de la trajectoire ouest-est, et si elles passent par le pôle, toutes deux se confondent; mais le détail des courants est différent. La conclusion de M. Edouard Blanc est alors celle-ci :

« Au nord du vieux continent, au lieu d'un courant unique, de l'est à l'ouest, allant du méridien du détroit de Behring au nord du Spitzberg et au Groenland, on aurait une première boucle formée par un courant longeant vers l'est la côte septentrionale de l'Europe et de la Sibérie jusqu'à la Nouvelle-Sibérie, puis tournant au nord et revenant vers l'ouest jusqu'au nord du Spitzberg. C'est le courant du *Fram*, courant qui, dans ce cas, ne s'étend pas en latitude jusqu'au pôle et qui, en longitude, ne dépasse pas le méridien de l'île de Sannikoff. Une autre boucle, partant de l'extrémité orientale de l'Asie, viendrait jusqu'au nord de la Nouvelle-Sibérie, puis tournerait vers l'est en passant au nord de l'Amérique. Ce serait le courant de la *Jeannette*. »

Tel est l'un des problèmes qu'aura à élucider l'expédition du baron Toll.

GUSTAVE REGELSPERGER.

Digitized by Google

MAHÉ DE LA BOURDONNAIS

(SUITE)

Il arrive dans son gouvernement en juin. La situation n'est pas des plus riantes. Veut-on se faire une idée de l'état où il trouve les îles ?

Le sieur Lhuillier qui passa à Bourbon en 1703, a laissé une relation des plus intéressantes de son voyage[1] : cette île que la nature avait d'ailleurs merveilleusement parée était encore à l'état sauvage, quoique charmant, d'un eden. Les habitants, faits du mélange de Hollandais, d'Anglais, de Portugais, de protestants, de colons français échappés au massacre de Fort-Dauphin, de condamnés plus ou moins politiques, de matelots et d'ouvriers de la Compagnie, de Malgaches et de Cafres, sans parler des esclaves qui avaient fui au centre de l'île, dans des fourrés inextricables, et qui y vivaient de rapine, formaient un petit peuple assez remuant et indocile qui donna du fil à retordre au gouverneur, comme à ses prédécesseurs[2].

Mais tout cela n'était encore rien. La Bourdonnais allait avoir à dominer un ennemi autrement redoutable, la Compagnie dont il était l'agent, dont il devait mettre les établissements au plus haut point de prospérité et qui, après avoir entravé par tous les moyens l'exécution de ses projets, devait le récompenser comme on verra.

« Qu'était la Compagnie à son arrivée à Bourbon ? Une Compagnie marchande, rien de plus. Elle faisait les frais du service des deux îles avec les profits que lui donnait son commerce. Elle seule y importait, elle vendait à 100 p. 100 de bénéfice les marchandises d'Europe, qu'elle fournissait par ses vaisseaux, et quand ces marchandises étaient des Indes, elle demandait qu'on les vendît à 150 p. 100 pour se couvrir des frais de retour d'argent. Si elle vendait des noirs aux habitants, elle s'assurait encore son bénéfice de 100 p. 100 sur la traite[3]. Elle entendait se réserver en un mot toutes les entreprises, ou ne les permettait, à ses favoris, que moyennant partage. Elle ne laissait aux colons que la culture de la terre et encore à la récolte prélevait-elle son *dixième !* Et les neuf dixièmes restants les prenait-elle encore à un prix tarifé par elle.

« C'était avec cet outillage et ces principes presque barbares que la pauvre

1. Publié en 1726 à Rotterdam, chez Jean Holhout, *Voyage à l'île Bourbon en* 1703.
2. Pour plus de renseignements, voir Hermann, *Hist. de la colonisation.*
3. Lettre du 31 mai 1721 aux Archives, au gouvernement de la Réunion. Sur la façon dont la Compagnie exerçait ses droits, voir, outre tous les historiens de Bourbon, un très intéressant roman historique, *Bourbon pittoresque*, du poète Eugène Dayot. *Œuvres choisies*, Challamel, 1878.

Digitized by Google

Compagnie qui, tant de fois pourtant, *manifesta* son patriotisme et ses sentiments élevés, gouvernait et dirigeait les îles. Et comment les gouvernait-elle ? Hélas ! au moyen d'un Conseil supérieur qui tenait entre ses mains tous les attributs d'une administration, rendait la justice au gré de ses spéculations et de ses besoins, et qui, notamment, trouvant plus facile d'avoir tout sous la main au chef-lieu Saint-Paul, s'opposait à ce que les familles s'étendissent dans le reste de l'île[1]. »

Contre ces exactions, les habitants se révoltent, se livrent aux pires désordres. On voit à l'île de France des soldats mutinés arborer le pavillon hollandais et réduire leur chef à une capitulation par laquelle il leur accordait, au nom du roi, une amnistie de leur rébellion[2] ; on voit des officiers même tremper dans la révolte. Bref, un beau mélange de tyrannie et d'anarchie.

« Quand La Bourdonnais arrive, tout change. C'est la liberté et l'indépendance qu'il apporte à l'habitant. Tout doit se faire par les colons. Et la Compagnie n'a qu'à percevoir ses droits de suzeraineté par des impôts et des redevances qu'elle leur demande[3]. »

La Bourdonnais régularise l'administration; il adoucit la condition des colons; il introduit aux îles de nouvelles cultures, facilite le commerce, crée l'industrie, développe la prospérité matérielle générale et fait encore des mécontents. Il crée un port à Maurice, en fait un point stratégique de première valeur qui est appelé à rendre à la Compagnie les plus grands services en temps de guerre, et la Compagnie lui envoie blâme par-dessus blâme. Le roi seul songea à le gratifier de la croix de Saint-Louis (1737).

Sur ces entrefaites, le 16 février 1738[4], il perd un enfant. Le 9 mai de la même année, Mme de La Bourdonnais meurt étouffée dans un stupide accident, en mangeant un morceau de pain qui sortait du four. C'est payer de malheur!

La Bourdonnais éprouva alors[5] le besoin de rentrer en France. Il y arriva, confiant, fier de l'œuvre accomplie. Nulle récompense, nulles félicitations; bientôt même, dans tous les esprits — ministres, Compagnies, public — une prévention qu'il qualifie un peu naïvement d'*étonnante*. Il « demande des explications ». Réponses sèches et mystérieuses. On ne peut lui nommer ses accusateurs. Tout ce qu'on peut lui dire, c'est que « la Compagnie n'a pas à se louer de son administration ».

La patience de La Bourdonnais est enfin lassée. Ces petits airs mécontents et supérieurs dont se masquent la jalousie et la sottise des directeurs de la Compagnie poussent l'ancien soldat à une résolution extrême. Il va trouver le cardinal de Fleury, le comte de Maurepas, M. Orry et réclame nettement une enquête. Tour à tour le vieux gâteux de 88 ans, le grand seigneur frivole,

1. Hermann, Fondation du quartier Saint-Pierre, La Bourdonnais.
2. *Mémoires*, p. 11.
3. Hermann, *idem*.
4. Mme de La Bourdonnais est morte aux Pamplemousses, la résidence d'été du gouverneur. Elle a été ensevelie dans la première église de l'île, celle où La Bourdonnais allait entendre la messe. On fit en grande pompe la translation de ses cendres à l'église paroissiale de Port-Louis, le 26 décembre 1827. Voir Frobertville, *loc. cit.*
5. *Mémoires*, p. 24.

Digitized by Google

tout occupé de femmes et de noce, le dur bourgeois à tête étroite de caissier-comptable, le reçoivent avec étonnement et renvoient l'affaire à huitaine, aux calendes. L'apparition d'un libelle injurieux, écrit par un homme « dont les écrits et la personne avaient déjà été flétris deux fois par la justice », le force pourtant à de nouvelles démarches. Il adresse une lettre justificative au vieux cardinal, avec preuves à l'appui si convaincantes que, malgré une disposition toute naturelle alors à croire au mal, l'on doit reconnaître hautement son innocence.

Les inimitiés qu'il découvre chaque jour plus nombreuses dans le haut personnel de la Compagnie le déterminent à donner sa démission. Le gouvernement des îles ne lui a matériellement presque rien rapporté, ne lui a donné d'autre part qu'ennuis incessants. Juste, tout annonce une guerre prochaine entre la France, l'Angleterre et la Hollande. L'homme d'affaires a l'éveil, le hardi spéculateur se réveille. Il projette avec ses amis d'armer une escadre de course qui sera prête dès la déclaration de la guerre et pourra de la sorte aisément surprendre les convois ennemis. Tout est décidé, réglé; il ne manque plus que l'approbation du roi.

La Bourdonnais ne perd jamais de temps. S'il personnifie la bravoure française, il n'a rien de la légèreté proverbiale, légèreté peut-être charmante partout ailleurs qu'en affaires où le charme n'a rien à voir; il a bien plutôt l'esprit pratique qui fera la suprématie des Anglais; il y joint une promptitude d'action, une rapidité de détermination, une vivacité d'exécution qui lui assureront toujours le succès sur ces ennemis redoutables.

Dès le lendemain du jour où tout est convenu, il court à Fontainebleau demander « son agrément » au comte de Maurepas. Quand il n'est pas trop occupé, ce grand seigneur daigne s'intéresser de temps à autre aux affaires qui, de près ou de loin, touchent à la prospérité du royaume. Précisément ce jour-là il n'y a ni chasse, ni bal; il reste du loisir pour les choses sérieuses; sa vive intelligence est curieuse de tout[1]; il prie M. de La Bourdonnais[2] de lui exposer le plus longuement ses projets, sans lui faire grâce d'aucun détail. Avec confiance, La Bourdonnais s'exécute[3] : il armera en guerre six vaisseaux et deux frégates et il partira pour l'Inde. Dès que la guerre se déclarera, il fera la course. Depuis longtemps il n'a cessé d'étudier les pays, il les connaît merveilleusement, il ne laissera se perdre ni une minute ni une occasion. Il tombera sur les convois de Chine et ravagera les colonies anglaises du Bengale et du Coromandel. Le butin sera immense et la Compagnie elle-même profitera de l'expédition. Ah! si la guerre, contre toute probabilité, ne se déclarait pas, il chargerait à fret pour la Compagnie.

M. de Maurepas écoute, acquiesce de la tête et d'un regard bienveillant approuve presque : « *il paraît* goûter le projet », dit La Bourdonnais qui croit déjà toutes les difficultés aplanies. Mais il fait entendre aussitôt que la guerre

1. M. Faguet, qui a bien pénétré le XVIIIe siècle, dit que « il s'occupe, sans s'en *inquiéter*, de science, ou plutôt de curiosités scientifiques ». De même les ministres s'occupent plus de curiosités diplomatiques que de diplomatie.
2. La Bourdonnais avait déjà des lettres de noblesse.
3. *Mémoires*, p. 30, 31.

Digitized by Google

ne doit pas s'étendre jusqu'à l'Inde et que les deux Compagnes rivales des Indes, l'anglaise et la française, ont convenu de la neutralité. Le beau traité! La Bourdonnais lui démontre clair comme jour qu'il ne sera jamais observé que par les Français; il entasse les preuves de ce qu'il avance. La politique antérieure des Anglais fournit mille exemples éclatants. M. le ministre est convaincu.

Mais il a tête légère et des affaires plus sérieuses occupent sa mémoire. Quelques jours après, il rencontre La Bourdonnais, se rappelle l'entrevue dernière, et, pour plus de sûreté, « lui dit de faire un mémoire *qui contînt le détail* de toutes ses idées ». Le mémoire est transmis à Orry, l'auteur en est convoqué chez le cardinal — qui n'est, hélas! pas le grand cardinal, mais seulement le vieux cardinal. Fleury, au sortir du conseil, le félicite de quelques vagues mots mielleux et le renvoie à Orry pour « en savoir davantage ». Les lenteurs administratives ne datent pas d'aujourd'hui.

La Bourdonnais court immédiatement chez Orry; il lui faut toujours courir pour rattraper le temps perdu par toutes ces jambes impotentes ou embarrassées de rubans. Là, brusquement, brutalement comme toujours, d'une rauque voix qui fait vaguement penser à un grincement de pont-levis de Bastille, M. Orry lui dit en substance : « Ce que vous comptiez faire pour vos amis et vous, est trop beau. Vous le ferez donc pour la Compagnie. Elle vous a mécontenté. Peu nous importe; » et textuellement : « Obéissez et continuez à bien servir, le roi aura soin de vous et de votre fortune [1]. »

La Bourdonnais serait bien difficile de ne se point contenter d'aussi belles promesses. « Vous leur fites, seigneur, en les croquant, beaucoup d'honneur. » — « Je n'ai pas besoin de dire, ajoute aussitôt en effet La Bourdonnais, combien je fus sensible à ces marques de confiance [2]. »

Mais il faut croire que cette confiance ne l'aveugla point, car il ne perdit pas l'occasion de dire immédiatement au ministre [3] qu'il craignait fort le mécontentement de la Compagnie. Il avait quelque raisons d'insister, car, du moment que la Compagnie ne récompensait que par des blâmes le bien qu'on lui avait fait en obéissant à ses ordres directs, il y avait chance de lui déplaire mille fois davantage en l'enrichissant malgré elle. On sait que la reconnaissance lui pesa toujours. Tout cela inquiétait peu le ministre qui « ne fit pas grand cas de ses inquiétudes ». La Bourdonnais, toujours préoccupé de l'avenir, devait paraître bien naïf à ces Français du XVIIIe siècle qui comme leurs lointains ancêtres, les Gaulois, ne craignaient rien, pas même le déluge prochain.

« Je ne pus qu'obéir », déclara nettement plus tard La Bourdonnais à ses juges. On verra ce que lui coûta l'optimisme de ce Pangloss bourru. Les directeurs de la Compagnie craignirent si peu de manifester tout haut leur mécontentement que La Bourdonnais, effrayé, alla demander au ministre de

1. *Mémoires*, p. 32.

2. Il ne faut pas perdre de vue que ces *Mémoires* sont des plaidoyers et que La Bourdonnais ne doit déplaire à personne, être humble et bon vassal. Il faut lire entre les lignes.

3. Tous les mémoires ou récits contemporains disent indistinctement : contrôleur général ou ministre. Le contrôleur général avait rang de ministre, comme autrefois le surintendant général.

Digitized by Google

lui rendre sa parole[1]. « Les choses étaient trop avancées; M. Orry ne voulut écouter aucune de mes remontrances, *il fallut obéir.* »

Enfin, le sort en est jeté, c'est le départ. Il va regagner les îles avec sa seconde femme Charlotte-Élisabeth de Combrant-Danteuil. Il quitte Paris en février 1741, avec la commission de capitaine de frégate dans la marine royale, et une commission particulière pour commander *le Mars*, vaisseau du roi, qui se joignait, avec un autre, à ceux de la Compagnie. Mais pendant qu'à Lorient on achève l'armement, un nouvel ordre ministériel destine les deux vaisseaux du roi à tout autre emploi. La Bourdonnais est *réduit* aux cinq navires de la Compagnie.

Départ de Lorient le 5 avril. D'abord vents favorables, tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Mais bientôt il faut faire l'éducation complète de l'équipage le plus ignorant qui se puisse. Relâche forcée à l'île Grande du Brésil (28 mai 1741). Vingt-huit jours sont nécessaires à exercer et rafraîchir les équipages. Enfin départ et arrivée à l'île de France le 14 août.

Mauvaises nouvelles, complication inattendue: les Mahrattes[2], les plus hardis et les plus exercés de tous les guerriers indiens, après avoir renversé le nabab de Carnate, ami des Français, menacent Pondichéry, et déjà l'on y a envoyé les garnisons des îles. La Bourdonnois ne peut hésiter. Il donne les ordres indispensables et les recommandations pour la défense des îles que les Anglais peuvent bloquer d'un moment à l'autre. Le 20 août, il quitte l'île de France; le 22, Bourbon; le 30 septembre il est à Pondichéry. Il y trouve tout en bon ordre de paix. Grâce à l'héroïque attitude de Dumas[3], les Mahrattes intimidés s'étaient retirés. Mais Mahé était encore bloqué depuis dix-huit mois par les indigènes. Dès le 22 octobre, La Bourdonnais met à la voile. Pendant la route, il continue à exercer les équipages qui ne seront jamais trop instruits, n'en déplaise aux officiers que le surcroît de service exaspère; d'autant plus que pour ces nouveaux ennemis il faut une nouvelle tactique[4].

Ces Naïres, soldats vigoureux et armés à l'européenne, appuyés par des batteries dont le feu était bien dirigé, forcèrent La Bourdonnais à la plus grande prudence et à la plus grande ingéniosité. Il ne put risquer une attaque générale que le 4 décembre. Les troupes préparées par lui furent merveilleuses d'entrain. Après cinq heures de résistance acharnée, l'ennemi se retira, ayant perdu 500 hommes. Du côté des Français il n'y avait pas moins de 56 morts et 120 blessés. Il est superflu d'ajouter que La Bourdonnais était sans cesse au premier rang, courant à droite et à gauche, où l'on menaçait de faiblir. La paix fut conclue avec les Naïres en février 1742.

Il faut regagner à la hâte les îles pour s'y préparer et se trouver prêt à agir dès qu'on recevrait d'Europe la nouvelle de la déclaration de la guerre. Il écrivit immédiatement à la Compagnie pour rendre compte de la campagne, ce qui lui valut même au moins une lettre flatteuse du cardinal de Fleury.

1. *Mémoires*, p. 33 et 34.
2. Ils étaient maîtres de presque tout le Dekan.
3. Voir à ce sujet Malleson, Raynal, Hamont, Hermann (*Histoire de la colonisation*), Lanier.
4. *Mémoires*, p. 41 à 44. Détails intéressants sur les Naïres.

Digitized by Google

Celui-ci lui recommandait l'apaisement intérieur des îles où de nouveau les habitants se querellaient avec acharnement[1].

Il se consacre à cette tâche délicate[2], mais sans perdre de vue l'idée qui le dominait. Tout en envoyant le capitaine Picault prendre possession des îles Seychelles (1743) dont il a fait faire la reconnaissance par sa flottille l'année précédente, il fait ses préparatifs de guerre avec la plus grande activité, une opiniâtreté qui ne faiblit pas un instant. Enfin un à un les vaisseaux ont été remis à neuf, équipés avec soin, sont prêts. Il attend impatiemment la nouvelle de la déclaration de guerre. Un vaisseau arrive de la métropole. Mais c'est l'ordre de désarmer, l'ordre très exprès de renvoyer plutôt les vaisseaux *à vide*. Et *il faut obéir!*

Suffren, plus tard, n'hésita pas à désobéir aux directeurs de la Compagnie qu'il méprisait comme de gros boutiquiers. Mais c'était *plus tard;* il y avait eu l'exemple éclatant de ce qui s'était passé pour La Bourdonnais; et Suffren avait aussi des amis bien autrement puissants; et tout encore valait mieux que la routine d'Orry, l'insouciance de Maurepas et le complet ramollissement de Fleury à deux doigts de la tombe[3].

Dupleix[4] aussi n'avait pas craint de résister énergiquement; mais la situation était tout autre; il n'avait pas quitté la France dans des conditions presque désastreuses. Encore s'agissait-il d'une opération beaucoup moins importante, et il ne put se faire réintégrer dans sa charge qu'après une lutte énergique qui ne dura pas moins de quatre années (1726-1730) et qu'avec le concours de tout ce qui comptait dans l'Inde. Et qui sait enfin si la Compagnie, qui fut en quelque sorte obligée de lui pardonner, l'oublia et ne s'en souvint point plus tard, lors du grand procès?

Oui, il fallait obéir!

L'escadre partit.

Bientôt après arrive une lettre d'Orry lequel ne s'est préoccupé de savoir « en détail » quels ordres la Compagnie a donnés à La Bourdonnais que lorsque ces ordres étaient déjà partis. Alors « il a senti qu'il était à désirer que La Bourdonnais n'ait pu les exécuter en entier ». Ah! Pascal n'a pas dit assez de mal des jésuites. La France du XVIIIe siècle est infestée de leur esprit de « finesse » et de subtilité qui se glisse jusque dans les lettres du rude et probe Orry.

Vous voyez le découragement de La Bourdonnais. Il eût pu si aisément garder l'escadre! Mais il n'y a plus rien à faire. C'est l'irrémédiable!

La Bourdonnais envoie sa démission. On la refuse. On a besoin de lui, quand tout est perdu. Qu'il reste à son poste! on le récompensera plus tard, on fait reluire à ses yeux les plus belles espérances, on lui promet, avec des airs mystérieux, le poste de Dupleix.

En 1744, le 1er septembre, arrive enfin à Bourbon la nouvelle de la décla-

1. Voir Hermann, dans ses deux ouvrages; il donne plusieurs motifs de querelles opiniâtres sans cesse renaissantes.
2. Cf. Bernardin de Saint-Pierre.
3. Sur les campagnes de Suffren, lire l'excellent ouvrage de Chabault-Arnault.
4. Outre Bionne et Hamont, voir Lanier, p. 289.

Digitized by Google

ration de guerre. La Bourdonnais dépêche un bateau à Dupleix pour qu'il soit avisé. Et il attend les ordres des ministres, réduit à hâter seulement les préparatifs secrets et les travaux de défense.

Cependant les nouvelles de nos désastres se succèdent : le 5 avril, c'est celle de la prise du *Favori*[1] en rade d'Achem; ensuite, celle de la capture de tous nos vaisseaux marchands réduits un à un. Et chaque fois, douloureuse ironie, le commodore Barnett dit aux naïfs capitaines : « Messieurs, nous exécutons contre vous ce que M. de La Bourdonnais avait projeté contre nous. »

A Pondichéry, l'alarme est répandue dans toute la ville. Les directeurs de la Compagnie, partisans endurcis de la paix, n'auront qu'à se louer.

Dupleix appelle à grands cris La Bourdonnais. A la hâte, celui-ci réunit les vaisseaux présents, pour la plupart dépourvus de tout. Il les arme comme par miracle, en dépit d'une mauvaise fortune inouïe. Il s'apprête à partir le 1er août, lorsque, le 28 juillet, paraît la frégate *l'Expédition* qui annonce la prochaine arrivée de cinq navires et lui apporte les ordres du roi pour commander tous les vaisseaux de la Compagnie. Mais il ne sont tous mouillés dans le Port-Louis que le 1er février[2].

Malheureusement, l'*Achille* seul était armé en guerre; les autres n'étaient que de grands vaisseaux marchands, mauvais voiliers et hors d'état de porter une batterie d'en bas. La Bourdonnais était très mal muni en fait de canons de 12, les seuls qu'ils pussent supporter en grand nombre. Une épidémie avait décimé la troupe, déjà recrutée avec tant de peine, des ouvriers constructeurs. Il devait diriger lui-même les travaux dans ces conditions plus que défavorables, et tout cela faisait de grosses pertes de temps. L'insuffisance des vivres le forçait de plus à passer par Madagascar afin de s'y ravitailler en riz blanc et en bœufs. Les équipages étaient, comme toujours, inexercés et manœuvraient avec cette lenteur déplorable qui énerve l'activité. On ne put mettre à la voile que le 24 mars 1746.

Une effroyable tempête, dans le genre de celles que Bernardin de Saint-Pierre a décrites, avec exactitude et force, faillit engloutir l'escadre, une nuit, dans les environs de Foulepointe[3]. La Bourdonnais avait à peine pu empêcher la panique sur le vaisseau-amiral, et on avait jeté à la mer, moitié par nécessité, moitié par égarement, mille choses des plus précieuses sur ces vaisseaux déjà à moitié démunis : coffres, armes, munitions, etc., jusqu'à six canons de 8.

Force fut de mouiller dans les profondeurs écartées et sauvages de la baie d'Antongil, sur les bords de l'île Marosse d'ailleurs absolument déserte. Les autres vaisseaux, prévenus par les soins de La Bourdonnais, vinrent rallier en cet endroit, moins un qui avait échoué sur des récifs. C'est dans cette île escarpée et broussailleuse que La Bourdonnais, secondé par ses hommes exténués[4], accomplit le prodige inouï de réparer le désordre causé par la tempête[5]. Enfin le 1er juin on peut lever l'ancre.

1. Pour détails édifiants, voir *Mémoires*, p. 52.
2. Pour les détails, voir *Mémoires*, p. 60 à 62.
3. Voir pour les détails, *Mémoires*, p. 67 à 69.
4. On perdit 95 Européens et 33 nègres. Malleson, *loc. cit.*, p. 104.
5. *Idem*, p. 70 à 73.

Digitized by Google

Aucune chance désormais de rencontrer les vaisseaux anglais, chargés richement, retour de Surate. Que dira la Compagnie ? Mais, bast ! on se dédommagera sur les vaisseaux de guerre. Moins de rapport immédiat, mais plus d'honneur. La Bourdonnais n'est pas, après tout, que l'agent de la Compagnie; il est officier du roi.

Le 6 juillet, donc, on aperçoit les Anglais dans le large de la côte du Coromandel : six voiles dans le lointain, six petits coins de toile blanche sur le bleu fuyant de l'horizon. Heureusement, ils viennent droit à la flottille française; les voilà bientôt à deux lieues; les masses imposantes se dessinent plus nettement; on distingue les détails. Les Anglais ont l'évidente supériorité du nombre et de la grosseur des canons. Non sans quelque hésitation pourtant, ils donnent de l'avant. Du premier coup, trois vaisseaux français sont mis hors de combat, et bientôt les 240 canons ennemis menacent d'écraser le *Neptune* qui est resté à l'avant-garde; mais La Bourdonnais, promptement, lance en avant le vaisseau-amiral et, un quart d'heure, soutient tout le feu. Cette audace déconcerte le commodore Peyton, qui vient de succéder à Barnett, et il se retire. Le soir est tombé. On veille aux bords français. La Bourdonnais n'accorde pas de repos aux hommes qui, au reste, sont pleins d'ardeur, grisés par la beauté héroïque du récent combat. A leur tête, à leurs côtés, l'amiral fait les préparatifs pour le lendemain.

Mais au petit jour, usant des faveurs du vent de marée, les six voiles s'éloignent, s'évanouissent à l'horizon clair, avec une jolie prestesse.

Les équipages français grognent. La Bourdonnais, tout heureux de leur courage un peu inattendu, manifeste haut son mécontentement, le regret de la victoire si activement préparée, mais au fond le regret n'est pas si vif : l'ennemi est supérieurement armé. Devant les forces les plus écrasantes, La Bourdonnais ne tremble jamais pour lui, ni pour ses hommes à qui il saura ouvrir les plus éclatantes voies héroïques; mais il avait à bord le trésor de la Compagnie, 100,000 marcs de piastres qu'il aime autant remettre le plus tôt possible au gouverneur de Pondichéry. De plus les provisions sont courtes, les blessés et les scorbutiques sont nombreux; quelques vaisseaux sont démâtés et fortement avariés. Il vaut autant gagner le port. Après tout, le combat de Nagapatam est une victoire[1]. L'honneur est sauf, et la Compagnie tient au moins autant à ce que l'argent le soit aussi.

Ah ! la Compagnie, ses directeurs avares, rapaces, petits, astucieux, perfides, voilà toujours ce dont il faut se préoccuper, voilà la vraie cause de tous les maux, des inimitiés, de la haine qui séparera bientôt les deux gouverneurs, des désordres de Pondichéry, avant et après la prise de Madras. Et, seconde calamité, après Madras que La Bourdonnais força à capituler le 21 septembre 1746 et qu'il remit à Dupleix à la fin d'octobre, c'est encore la tempête, le formidable coup de vent du 13 octobre, qui, après la plus sereine journée, tomba brusquement sur l'escadre, démâta l'*Achille* et le *Bourbon*, la *Marie* et le *Neptune*, jeta au large, à l'inconnu, un vaisseau, un autre à la côte, engloutit

1. Voltaire a même dit à ce sujet : « La Bourdonnais dispersa une escadre anglaise dans les mers de l'Inde, ce qui n'était jamais arrivé à lui et ce qu'on n'a pas revu depuis. »

Digitized by Google

le *Duc-d'Orléans* en même temps qu'un navire hollandais, un brigantin et deux bots anglais, acheva enfin dignement l'œuvre commencée par la division que la Compagnie avait suscitée entre les deux chefs.

Avec une partie des vaisseaux que l'ouragan avait épargnés, La Bourdonnais retourna aux îles. Il trouve à l'île de France un nouveau gouverneur, M. David, que la Compagnie a installé à sa place, avec charge de le soumettre à une enquête sur son administration. Après les gros ennuis de l'Inde, c'est l'humiliation, la nécessité de solliciter des habitants des îles la déclaration qu'ils n'avaient pas été pressurés[1]. Il fait donc publier que si quelques personnes se trouvent lésées dans des marchés faits avec lui, il est prêt à leur remettre tout ce qu'il a reçu d'elles en reprenant ce qu'il leur a donné. Il n'y eut à ce sujet aucune réclamation. Aucune plainte pour nulle autre chose. M. David avait d'ailleurs fait une enquête préalable : qu'il eût été facile alors aux mécontents — et il y a toujours des mécontents — d'inventer quelque grief contre celui que la fortune avait abandonné et que l'on voyait tombé en disgrâce, dont on ne pouvait avoir rien à craindre dans l'avenir ! Ces mécontents n'auraient-ils pas été sûrs au contraire d'une récompense venue de haut lieu ?

Conformément à ses ordres, M. David lui remet alors le commandement des vaisseaux qui regagnent l'Europe. Mortifié, affaibli par un chagrin bien justifié, découragé encore au souvenir des affronts subis à Paris et de l'inutilité des plus éclatantes justifications, La Bourdonnais, on le conçoit aisément, se soucie tout juste de prendre un commandement, de s'exposer encore aux blâmes. Mais, dans les graves circonstances présentes, un refus sera considéré comme une désobéissance, une insubordination, une trahison. Trahison ! le grand mot lui a déjà été jeté à la face par les bourgeois de Pondichéry; c'est maintenant le tour des bourgeois de Paris. Ah ! ce grand mot avec lequel on baillonne, on étouffe les innocents, tous ceux qui gênent.

Non, il faut obéir, prendre le commandement, faire passer les six vaisseaux en France, traversant les escadres anglaises qui tiennent la mer, qui ne peuvent manquer de savoir son retour, qui le guettent. Il part avec sa femme et ses enfants.

Au Cap, encore une tempête, dispersion de la flotte. Il se voit au moment de périr avec toute sa famille, mais il n'en a pas fini avec les violentes émotions. A Saint-Paul de Loango[2], on l'informe du voisinage de plusieurs vaisseaux anglais. Cette femme, ces enfants qu'il a failli voir périr sous ses yeux, il faut maintenant s'en séparer, oui, nul moyen de faire autrement. A la course, il frète un petit navire portugais, confie au hasard, toujours moins perfide que les Anglais, la chère famille qu'il ne reverra plus de si tôt.

1. *Mémoires*, p. 185; Elie Pajot, p. 99. — M. Pajot écrit à ce sujet : « Il obtint la déclaration, ainsi qu'on obtient toujours des signatures quêtées. Ce qu'on refuserait comme membre d'un corps délibérant, on ne le refuse pas comme individu : c'est là une de ces faiblesses humaines que le cœur seul justifie. » Il n'y a pas la moindre attention à accorder à ces « considérations » qui prétendent être de la pénétrante psychologie. M. Pajot, vieillard millionnaire et chagrin, faisant de « l'histoire » dans ses moments d'ennui, se donnait pour une sorte de La Rochefoucauld exotique incapable de croire au désintéressement.

2. Ville du Congo portugais, province d'Angola.

Digitized by Google

Alors, avec la tranquillité résignée qui suit les malheurs, il fait voile pour la Martinique, où il a l'ordre d'attendre jusqu'à fin octobre 1847. Le gouverneur, M. de Caylus, le reçoit avec affabilité. Ils se voient souvent, et fatalement les conversations s'illustrent des récits de campagnes. La Bourdonnais dit ses exploits, les maux suscités par ses ennemis, communique ses plans, expose des combinaisons dont il n'a pu tirer tout le parti qu'il aurait pu. Eh! qui sait s'il ne serait pas facile de s'en servir encore pour de nouvelles conquêtes. Et les nouveaux projets s'esquissent, se dessinent, s'accusent, s'imposent. Ah! quand un membre est dans l'engrenage, tout y passe. C'est l'éternelle histoire des joueurs qui ne peuvent pas ne plus jouer, et quel jeu enivrant est celui-là, ces grandes et vastes spéculations où les hommes entrent en action. La Bourdonnais forme avec le gouverneur et son intendant un nouveau projet d'armement.

Le Bourdonnais quitte la Martinique; il essuie une nouvelle tempête : jamais, dit-il, il n'a couru tel danger. Il est jeté dans le plus grand dénûment sur l'île Saint-Eustache. Il en part incognito avec un petit navire hollandais qui revient à Flessingue. De Flessingue il rentrera aisément en France.

Un navire anglais, croisé en route, apprend que la guerre a été déclarée entre la France et la Hollande. Le capitaine hollandais est donc forcé d'éviter la côte française, de côtoyer l'anglaise, de relâcher à Falmouth. On y savait déjà que La Bourdonnais avait quitté Saint-Eustache sur un petit navire hollandais. Une visite minutieuse est faite à bord; le voilà tôt reconnu, le voilà à Londres prisonnier de guerre.

« L'on me donna la ville pour prison », dit-il fièrement. Cette fierté fut déclarée cynisme dans la suite. Il eut l'honneur de voir la famille royale, la cour, les ministres et les directeurs de la Compagnie des Indes. Ici, l'anecdote que quelques historiens [1] ont rapportée, qui ne peut manquer d'être authentique, dont en tout cas les Anglais n'ont pas contesté l'authenticité : le prince de Galles, un jour, le présenta à la princesse : « Voilà, lui dit-il, madame, cet homme qui nous a fait tant de mal — Ah! Monseigneur, vous allez me faire regarder avec horreur — Ne craignez rien, répliqua le prince, on ne peut qu'estimer le sujet qui sert bien son roi et qui a fait la guerre en ennemi humain et généreux. »

La captivité la plus brillante n'est jamais douce, elle est insupportable quand vient vous y trouver la nouvelle que, dans votre pays, on prépare votre ruine, votre déshonneur. Le probe Orry, dont il a reçu tous ses ordres, n'est plus aux affaires.

Il demande alors son retour en France. Un des directeurs de la Compagnie anglaise offre de le cautionner, corps pour corps, et d'y engager toute sa fortune. Le gouvernement n'exige du brave que sa parole d'honneur.

Il part de Londres le 22 février 1748; le 25 il est à Paris, de là à Versailles; il voit les ministres. Mais ceux-ci ont été travaillés par les mémoires de Pondichéry. Dans la nuit du 1er au 2 mars, par ordre royal, La Bourdonnais est conduit à la Bastille.

La Bastille! cela a longtemps représenté mille choses les plus affreuses aux

1. Berchon de Penhoen, *loc. cit.*, p. 392; G. Azéma, *loc. cit.*, p. 66.

Digitized by Google

imaginations. Il paraît cependant, des historiens sérieux l'affirment, que c'était un lieu fort agréable. M. Frantz Fünck-Brentano[1] en fait un vrai petit paradis terrestre où il ne manque que la terre et le ciel. La Bastille n'était rien auprès des donjons humides et étroits où les bourgeois de la monarchie de Juillet et les adroits Boulanger du second Empire firent enfermer, mettre à la torture leurs adversaires politiques[2]. Depuis le traité d'alliance, on ne croit plus en France à la Sibérie.

Déjà, selon l'un de ses juges[3], La Bourdonnais n'était pas très malheureux en prison. Il « s'ennuyait » seulement. Il paraît même, selon M. Frantz Fünck-Brentano, que la Bourdonnais cherchait à tromper son ennui en mangeant abondamment. Voici, d'après les pièces de comptabilité de la Bastille, les menus de chaque jour pendant tout juillet 1750 : bouillon, bœuf, veau, fèves, haricots verts, deux œufs, pain, fraises, cerises, groseilles, oranges, deux bouteilles de vin rouge et deux de bière. Outre ce menu coutumier, La Bourdonnais se serait fait accorder, le 2 juillet, un poulet et une bouteille de muscat; le 4, une seconde bouteille de muscat, le 7 du thé; le 12, une bouteille d'eau-de-vie; le 13, des fleurs! le 14, des cailles, le 15, un dindon!! le 16, un melon, le 17 un poulet; le 18 un lapereau; le 19, une bouteille d'eau-de-vie (c'est la deuxième en une semaine!); le 20, du boudin blanc et *deux* melons! « et ainsi de suite ». Nous rapportons soigneusement ces détails qui doivent avoir beaucoup d'importance, car ce sont les seuls que M. Frantz Fünck-Brentano nous ait donnés concernant le séjour de La Bourdonnais en tout un gros volume sur la Bastille et ses hôtes célèbres.

Quoi qu'il en soit, La Bourdonnais est sorti de la Bastille pour mourir presque aussitôt. Son robuste tempérament qui avait résisté aux fatigues des plus dures campagnes faites dans des pays ardents et fiévreux ne put supporter le régime, qu'on dit avoir été si débonnaire, de la trop fameuse prison d'État. Ce que le scorbut, la fièvre, la dysenterie, les affections contractées dans ces rudes guerres où tant des nôtres périrent, n'avaient pu faire, la privation de la liberté qui était l'atmosphère indispensable à cet homme actif et infatigable, la honte, la menace du déshonneur, la peur de ne pouvoir jamais se défendre, le firent en quelques mois. Ce héros était habitué au grand air, au ciel libre, au règne de la vaste mer. L'espace, voilà ce qu'il faut aux âmes énergiques. « L'âme étouffe dans les prisons », a dit quelque part Dostoïewsky, cet autre prisonnier politique.

Enfermé le 1er mars 1748, il ne fut autorisé à communiquer avec son conseil, à préparer sa défense que le 5 mai 1750. Cet homme, qui avait eu le commandement suprême des flottes royales dans les mers des Indes et du Levant, ne pouvait chercher à se disculper d'une accusation de trahison portée par des ennemis personnels, résidant à plus de huit mille lieues marines, qu'après deux longues années.

Il ne dut enfin de pouvoir parler qu'à l'explosion de l'indignation publique instruite par les écrivains libéraux, notamment par Voltaire qui le nommait le

1. *Légendes et archives de la Bastille*, 1897. Suite de travaux très curieux.
2. Cf le magnifique ouvrage de Gustave Geffroy : *l'Enfermé*.
3. Pajot, *loc. cit.*, p. 100.

Digitized by Google

vengeur de la France et la victime de l'envie. Mais on ne l'innocenta que lorqu'il fut impossible de soutenir plus longtemps l'accusation. Le maître des requêtes Dufour de Villeneuve ne lui fit pas subir moins de trente-six interrogatoires. Barbier dit dans son *Journal* que ce Dufour passa à cet effet deux mille heures à la Bastille. On avait forcé son notaire à livrer son testament. On a quelque raison de croire que si La Bourdonnais a été acquitté après de telles mesures, c'est qu'il était impossible de douter de son innocence[1].

Le 3 février 1751, quatre ans après l'emprisonnement, un arrêt solennel proclamait cette innocence si longtemps contestée et réduite au silence. La Bourdonnais était rendu à la liberté. Mais toutes les richesses qu'il avait acquises avant son gouvernement des Indes avaient été dilapidées[2], sa maison pillée, ses biens séquestrés, son frère Mahé de la Villebague était mort dans les fers après mille tortures. La paralysie mettait le comble à son infortune. Seule, sur les débris de sa santé, son énergie restait encore redoutable. La Compagnie refusant de payer ce qu'elle lui devait, il l'attaqua avec indignation : on lui interdit de recourir aux tribunaux.

Le 9 septembre 1753[3], il mourait.

MARIUS-ARY LEBLOND.

(*A suivre.*)

1. Selon Voltaire, « M. Bertin, l'un de ses juges, depuis ministre d'État, fut principalement celui dont l'*équité* lui sauva la vie. »
2. Pajot veut bien le reconnaître.
3. Peston le fait mourir à la Bastille. V. Pitot le fait mourir en 1751.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE ET COMPTES RENDUS CRITIQUES

DES SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE ET DES PUBLICATIONS RÉCENTES

L'ÉCOLE DE GÉOGRAPHIE D'OXFORD

Dans son magistral discours annuel à la Société royale de Géographie de Londres, le 5 juin 1899, le président, sir Clements Markham, a traité de l'importante question d'une *Ecole de Géographie* dont il est l'éminent promoteur. Il y a deux ans, c'est à Londres qu'il s'agissait de la fonder; mais ce projet présentait de nombreux inconvénients. C'est sur Oxford, comme l'un des anciens et plus notables sièges d'instruction en Angleterre, que le choix s'est finalement arrêté. Sir Markham, après avoir constaté les avantages de cette résidence, soumit une proposition pour la création d'une École de géographie à Oxford, sous le double contrôle de l'Université et de la Société de Géographie, avec dépenses partagées. Son projet a été favorablement accueilli par le vice-chancelier et par les autres autorités dont le concours était nécessaire. La Société fournira une cotisation annuelle de 400 livres sterling et l'Université une somme égale pour les frais de cette école, qui sera placée sous la direction de M. Mackinder, le savant géographe bien connu, et soumise au contrôle d'un comité composé non seulement du vice-chancelier, qui y siégera *ex officio*, mais de quatre membres de l'Université et de trois membres de la Société de Géographie de Londres. M. Mackinder, comme professeur de l'Université, donnera aux élèves deux leçons par semaine; il sera aidé d'un certain nombre de maîtres (géographie physique, topographie, cartographie, etc.).

Nous ferons connaître ultérieurement d'une façon plus circonstanciée l'organisation de l'Ecole de Géographie d'Oxford.

Sir Clements Markham fait valoir les mêmes arguments que nous invoquions en Sorbonne, au nom de la Société de Topographie de France, il y a juste quinze ans, pour l'Ecole de Géographie.

La déplorable négligence de la géographie dans les écoles publiques est imputable au manque d'instructeurs compétents, au défaut d'appréciation de l'importance de la géographie. Nous voyons les conséquences de l'ignorance de la géographie chez des hommes d'Etat, qui les conduit à de sérieuses méprises, à des guerres dangereuses, au refus d'entreprises utiles, etc.

« Nous espérons, dit sir Markham, que la nouvelle école de géographie sera, dans le cours du temps, un remède à la lamentable négligence de l'une des branches les plus essentielles d'une éducation libérale. »

LUDOVIC DRAPEYRON.

Digitized by Google

PROGRAMME DE GÉOGRAPHIE POUR LES ÉCOLES INDIGÈNES D'ALGÉRIE

Le nouveau plan d'études pour les écoles primaires d'indigènes[1] renferme un programme d'enseignement de la géographie qui, par sa précision et par son ampleur, mérite d'être reproduit dans la *Revue*.

Après des notions sur la Terre et sur la France, le programme indique de la façon suivante la marche à suivre dans l'étude de l'Algérie, qui est, très logiquement, la partie essentielle de l'enseignement[2] :

L'Algérie : Place qu'elle occupe en Afrique ; pays voisins ; situation par rapport à la France, à l'Espagne, à l'Italie. — Forme, dimensions, superficie.

Relief du sol. — Principaux massifs. Grandes plaines. — Les trois régions physiques : leurs caractères propres.

Quelques exemples de l'influence des altitudes sur le climat, les productions, les habitudes de vie.

Les vents : les deux grandes influences méditerranéenne et saharienne ; conséquence. — Les pluies, répartition ; cours d'eau algériens dans chacune des trois régions naturelles. — Utilité de l'eau en Algérie : barrages, puits artésiens, reboisements.

Les côtes, les ports, la navigation, la pêche.

Le Tell : Végétation, arbres et arbustes, broussailles, forêts.

Cultures : céréales, vigne, oliviers, figuier, autres arbres fruitiers. — Jardins, cultures maraîchères, les primeurs. — Cultures industrielles : le tabac.

Hauts plateaux : Les pâturages, le mouton ; l'alfa.

Le Sahara : Oasis et palmiers. — Les dunes. — Le chameau ; les routes des caravanes.

Habitants : Français, Européens, Indigènes. — Les Arabes sédentaires et les Arabes nomades ; les Kabyles. — La maison, la tente et le gourbi. — Principales maladies : fièvres paludéennes, variole, ophtalmie granuleuse.

Divisions administratives : départements, arrondissements, territoire civil, territoire militaire.

Villes principales : leurs particularités.

Voies de communication : sentiers, chemins, routes, chemins de fer.

Mines et carrières. — Phosphates. — Eaux minérales. Industries européennes et industries indigènes.

Le commerce : importations et exportations. — Compagnies de navigation. — Caravanes. — Chambres de commerce. — Consuls et agents consulaires.

On voit combien sort de l'ornière commune ce programme, où la réalité vivante tient la place trop souvent occupée par des nomenclatures ineptes. Peut-être son application présentera-t-elle pour le maître des difficultés qu'évitait sans peine un enseignement d'où la mémoire éloignait bien loin tout effort d'imagination et de raisonnement. Longtemps encore on continuera, comme nous l'avons ouï dans un cours d'enseignement primaire su-

1. Alger, Jourdan, 1898.
2. Ce programme a été rédigé, croyons-nous, par M. Augustin Bernard, professeur de géographie à l'École des lettres d'Alger.

Digitized by Google

périeur et de la bouche d'un jeune instituteur tout frais sorti de l'École de la Bou-Zaréah, à faire tenir toute la géographie de l'Algérie dans des listes de noms où les caps, puis les golfes, et les montagnes accompagnées des fleuves, se suivent, dans l'ordre des poules qui vont aux champs. Mais il est permis d'espérer que le personnel de l'enseignement algérien ne restera pas longtemps réfractaire à des idées nouvelles, et que sa résistance ne fera point échouer une si heureuse réforme.

GAUDEFROY-DEMOMBYNES.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

Séance du 23 juin 1899.

PRÉSIDENCE DE M. GABRIEL MARCEL.

Le président annonce la présence du général russe baron Viewsky, gouverneur général du Turkestan, et des explorateurs MM. Hugues Krafft et Pobéguin, de retour, le premier de son voyage en Asie centrale, le second, de sa mission à la Grande-Comorre.

Dans une lettre de Tamatave, 10 mai dernier, M. V. Almand fournit des indications utiles sur la répartition des pluies en Afrique. Des observations météorologiques journalières faites par le service du génie à Tamatave il résulte que, dans cette région, il tomberait un minimum de 3,50 d'eau par an. La température moyenne est voisine de 25° en toute saison. Le baromètre oscille entre 760 et 770 millimètres et suit une marche régulière. La contamination du sous-sol, le voisinage de marais étendus sont, selon lui, en grande partie, les causes d'un état sanitaire défectueux. M. Almand comptait partir sous peu de jours pour Ampassimbé.

M. A. François envoie de Léou-Tchéou fou, 27 mars dernier, divers documents, entre autres une carte au 20,000e du Lieou-Kiang; 725 types du Kouang-Toung et du Kouang-Si, une note et des documents anthropologiques sur les Tchouang, un cahier d'observations astronomiques, des traductions d'inscriptions relevées dans des pagodes.

M. François se félicitait de l'accueil rencontré chez les indigènes qui ne l'inquiétaient en rien dans ses travaux. Il partait le 27 mars pour King-Yuan fou, et, de là, par Hing-Gi fou, Kuc-Tsing fou au Yun-Nan.

M. Loicq de Lobel a repris avec sa famille la route de l'Alaska et du nord-ouest canadien. Dans sa lettre datée du 23 mai, il comptait être à Seattle, dans le territoire de Washington, le 10 juin et diriger ses explorations vers des terres plus lointaines et moins accessibles que celles qu'il a visitées l'an dernier dans le bassin du Youkon.

M. J. Claine, vice-consul de France à Rosario, adresse des renseignements sur le voyage organisé par M. Walter Leach, et effectué en compagnie de MM. Smyth, Clunie, Roland et Zorrilla, ces derniers officiers de l'armée argentine.

Ce voyage s'est accompli à travers les provinces septentrionales de Jujuy et

Digitized by Google

de Salta, et par les rivières San Pedro, Bermejo et Tenco, dans le but de rechercher une voie de communication entre le rio Grande de Jujuy et le Parana.

L'exploration de cette partie du Chaco, commencée le 4 mars dernier, a duré quarante-cinq jours et ne comprend pas moins de 1,300 kilomètres. Elle a amené la contestation que plusieurs cours d'eau pourraient être rendus navigables. La région du haut Bermejo est la plus pittoresque. Le sol y est sablonneux et parfois recouvert d'une couche végétale dans le fond des vallées. Les autres observations concernent la faune.

L'itinéraire qui aboutit à Corrientes sur le Parana est appuyé sur des déterminations astronomiques.

En résumant l'expédition allemande de la *Valdivie* dans l'océan Austral, M. Girard signale particulièrement la position de l'île Bouvet (54°26′ lat. S. et 3°24′ long. E. Greenwich), découverte par le navigateur, puis oubliée.

La terre d'Enderby n'a pu être explorée, mais les échantillons du sol sous-marin n'ont révélé aucune trace volcanique.

On sait qu'une bouée-flotteur de la mission Andrée a été recueillie le 14 mai dernier sur les bords du Kollafjord (côte nord de l'Islande). M. Rabot annonce que l'engin et les documents qu'il renferme ont été expédiés à Stockholm.

Ce flotteur avait été lancé du ballon le 11 juillet 1897, à 10 h. 55 du soir, par environ 82° lat. N. et 25° long. E. Greenwich. On se rappelle, d'autre part, la dépêche par pigeon du 13 juillet, midi 30, qui portait 82° 2′ lat. N. et 15° 5′ long. E. Greenwich.

Ainsi donc, dit M. Rabot, à une distance de trente-huit heures, le ballon s'est trouvé à peu près au même point comme latitude, mais à 100 milles plus à l'ouest.

On peut supposer que l'aérostat a continué sa route vers le nord-nord-est pendant une partie de la journée du 12 juillet en s'approchant très près du pôle, ou bien qu'il aura rencontré vers le 82e degré une zone de calme, puis une faible brise d'est. D'après la note des vents du 11 juillet 1897, la première hypothèse est la plus vraisemblable.

Nous donnerons dans la prochaine livraison le résumé de l'intéressante conférence de M. de Barthélemy.

REVUES ALLEMANDES

Petermann's Mitteilungen, 1899, VI.

F. Immanuel. *Le nord de la Russie et la côte mourmane* (avec carte). — Le gouvernement d'Arkhangelsk s'étend sur une superficie de 859,930 kilomètres carrés, soit une fois et demie l'étendue de la France; ses richesses sont les forêts et la mer. En 1897, Arkhangelsk exporta pour 8 millions de roubles de bois; mais les ressources de la mer sont encore insuffisamment exploitées, et la Russie, qui pourrait fournir par ses pêcheries assez de poisson à la consommation indigène, en importe encore beaucoup de l'étranger.

La population du gouvernement d'Arkhangelsk était, en 1897, de 347,560 ha-

Digitized by Google

bitants, dont 20,917 pour la ville d'Arkhangelsk. L'agriculture (orge, seigle, pommes de terre) n'est rémunératrice que dans la partie méridionale du gouvernement, dans le district de Chenkoursk et sur la « côte d'été », c'est-à-dire la côte méridionale de la mer Blanche. Aussi le gouvernement doit-il importer annuellement environ la moitié des grains qu'il consomme; il la demande au gouvernement de Viatka et aux pays de la haute Volga. Les relations nécessaires avec les pays de productions plus abondantes sont à présent facilitées par le chemin de fer de Vologda à Arkhangelsk, et par celui de Perm à Kotlas, point situé au confluent de la Soukhona et de la Vytchegda, c'est-à-dire à l'origine de la Dvina.

Le commerce d'Arkhangelsk est en progrès, mais est surtout entre les mains d'étrangers. Des dragages ont assuré aux vapeurs un mouillage de 6 à 7 mètres devant cette ville; mais la Dvina a le grave inconvénient d'être gelée de la fin d'octobre à la seconde quinzaine d'avril, parfois même jusqu'au commencement de mai. Aussi l'attention s'est-elle portée sur la côte mourmane qui, bien qu'à une latitude plus septentrionale, a un climat plus favorable. C'est en particulier la section occidentale qui est plus favorisée, par la douceur relative du climat et par le dessin du rivage. Tandis que Kola, reculée dans l'intérieur, a son port gelé chaque année, la côte elle-même n'a pour ainsi dire pas de glaces. Elle est, en outre, très poissonneuse, et, quand le crédit sera mieux organisé, les subsides du gouvernement impérial seront plus efficaces, et le pêcheur russe pourra peut-être lutter contre l'écrasante concurrence norvégienne. Déjà le télégraphe dessert la côte, la *Croix Rouge* organise l'assistance médicale, des vapeurs fonctionnent pendant l'été, et des établissements permanents commencent à se fonder. Le principal d'entre eux sera *Port-Catherine*, dont l'emplacement avait été désigné par Catherine II, et qui, récemment inauguré sous le nom d'*Alexandrovsk*, sera sans doute bientôt rattaché au réseau ferré du reste de l'Empire. La Russie aura donc en toute saison un port libre sur une mer ouverte, et il est possible que cet avantage soit un jour utilisé pour faire de ce port une station de la marine de guerre.

P. Camena d'Almeida.

REVUES ANGLAISES

The Geographical Journal, 1899, VII.

M. Conway. *Explorations dans les Andes de Bolivie* (avec carte). — Le voyage de M. Conway en 1898 eut surtout pour but la visite de la *Cordillera Real*, c'est-à-dire de la partie de la chaîne des Andes qui va du Sorata au nord à l'Illimani au sud. Cette chaîne, véritable épine dorsale de la Bolivie, peut être divisée du nord au sud, par le mont Cacaaca, en deux parties à peu près égales : celle du nord ne paraît pas avoir de passage au-dessous de la limite des neiges; c'est tout l'opposé dans celle du sud, que traversent des sentiers muletiers allant de la Paz à la fertile région des *Yungas*. Il convient de remarquer que la ligne de partage des eaux ne coïncide pas avec la ligne de faîte de la chaîne; en effet, au nord du Sorata et au sud de l'Illimani, les rivières

Digitized by Google

sortent du plateau pour joindre les affluents de l'Amazone, en traversant la Cordillère par des brèches. M. Conway a constaté que cette partie des Andes n'offre pas de traces d'activité volcanique; en revanche, les traces d'anciens glaciers y abondent, et les dépôts glaciaires ont puissamment modifié le relief et l'aspect de la Puña. Après cette visite aux Andes de Bolivie, le célèbre alpiniste gravit l'Aconcagua en profitant de l'expérience acquise par l'expédition Fitzgerald dans sa remarquable ascension. Enfin, son voyage se termina par une visite au Sarmiento, dans la Terre-de-Feu.

J. Murray. *Température du fond de l'Océan et des eaux de surface de l'Océan* (avec trois cartes). — D'un long travail de dépouillement, le savant océanographe anglais déduit les conclusions suivantes : 92 p. 100 de la superficie du fond des mers ont une température inférieure à 4° 44. Quant aux eaux de surface, un quart de l'étendue des mers connaît des températures minima inférieures à 4° 44, et 13 p. 100 seulement des températures maxima inférieures à 4° 44. De toute l'étendue du fond des mers, 3 p. 100 seulement offrent des conditions de température favorables au développement des coraux et des organismes qui exigent toute l'année une chaleur de 15° 56 au minimum. D'autre part, plus de la moitié de la surface des océans a une température qui ne descend jamais à moins de 15°56, et c'est dans ces eaux chaudes de surface qu'il y a une abondante sécrétion de carbonate de chaux par des mollusques et des foraminifères pélagiques, de silice par des radiolaires et des diatomées. Or, les coquilles de ces animaux de surface tombent au fond, et se mêlent aux débris d'animaux qui ont vécu à des températures inférieures à 0°. Il y a là un fait dont la géologie doit tenir compte en étudiant les conditions dans lesquelles ont été formées diverses roches marines fossilifères.

P. Camena d'Almeida.

REVUES ITALIENNES

Rivista Geografica Italiana, Juillet 1899.

I. — Marinelli Olinto. *Brèves considérations sur l'emploi des courbes isométriques.* — L'auteur examine les différents cas où on emploie les courbes; il observe que dans la représentation des éléments statistiques il y a peu d'exactitude et beaucoup d'arbitraire.

II. — Une note de G. Saija *sur l'ellipsoïde terrestre adopté dans la jonction géodésique de l'Espagne avec l'Algérie*, démontre que les coordonnées géographiques relatives ne sont pas celles publiées dans la *Jonction géodésique et astronomique de l'Allemagne avec l'Espagne*, exécutée en commun en 1879, par ordre des gouvernements d'Espagne et de France, mais celles calculées et publiées pour la première fois par le professeur N. Jadanza, de l'Université de Turin, et contrôlées par le professeur Pizzetti, le Dr Aimetti et le capitaine comte de Cañete del Pinar. La différence est limitée à 1″.

J. Lud. Bertolini.

Digitized by Google

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

Il est créé, à la faculté des lettres de Bordeaux, une chaire de géographie coloniale (fondation de la chambre de commerce de Bordeaux). M. Lorin, chargé de cours, est nommé professeur de géographie coloniale.

— Il est créé, à la faculté des lettres d'Aix-Marseille, une chaire d'histoire et de géographie économiques (fondation de la chambre de commerce de Marseille et du département des Bouches-du-Rhône); M. Masson, chargé du cours à la faculté des lettres d'Aix-Marseille, est nommé professeur d'histoire et de géographie économiques.

— Le Conseil de l'Université de Paris vient de décider qu'un cours libre à la faculté des lettres sera fait par M. Froidevaux : *Sciences auxiliaires de la géographie et de l'histoire coloniale*, et un autre à la faculté des sciences, par M. Martel : *Géographie souterraine* ou *Spéléologie*.

— Le même conseil a désigné les bénéficiaires des cinq bourses de voyage autour du monde, de 15,000 francs chacune (fondation anonyme). Ce sont : MM. Challaye, agrégé de philosophie; Roustan, professeur délégué dans les lycées de Paris; Garnier, professeur d'anglais au lycée de Rouen; Burghard, professeur d'allemand au lycée du Havre; Bourgogne, professeur d'anglais au lycée de Nantes.

— L'inauguration d'une nouvelle section du Transsibérien a engagé l'Office des chemins de fer russes à rapporter le nombre de jours qu'exige à cette heure le tour du monde par la locomotion rapide, alternativement par terre et par eau. Voici le résumé de ce travail mis au point tout récemment : D'après le ministère des voies et communications de la Russie, en partant de Brême, point adopté pour l'hypothèse du voyage mondial, on arrive à Saint-Pétersbourg par le chemin de fer en un jour et demi. De Saint-Pétersbourg à Vladivostock, le Transsibérien transporte le voyageur en dix jours. De Vladivostock à San Francisco, le paquebot franchit la distance en dix jours. De San Francisco, le chemin de fer aboutit à New-York en quatre jours et demi. Enfin, le bateau ramène les voyageurs à Brême en sept jours. Total : trente-trois jours pour faire le tour du monde. Et encore, n'a-t-on jusqu'ici prêté au Transsibérien qu'une vitesse moyenne de 48 kilomètres, qui sera un jour facilement doublée. De sorte que, dans un avenir prochain, on pourra, en trente jours au plus, accomplir un voyage autour de la planète.

— Nous recevons le fascicule 15 du *Supplément* au *Nouveau Dictionnaire de Géographie universelle*, de MM. Vivien de Saint-Martin et Louis Rousselet (Hachette et Cie, à Paris). Ce fascicule, qui s'étend du nom *Naam* au mot *Perrégaux*, appartient au complément du troisième volume de cette grande Encyclopédie géographique. Comme dans les précédents, nous y trouvons de nombreux articles consacrés aux régions de l'Afrique et de l'Asie où la domination de la France s'est développée d'une façon si remarquable ces dernières années.

Le Directeur-Gérant : L. Drapeyron.

5636. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Saint-Benoît, 7. — Motteroz, directeur.

Digitized by Google

REVUE

DE

GÉOGRAPHIE

DIRIGÉE PAR

M. LUDOVIC DRAPEYRON

La géographie, bien comprise, centralisera, au profit des sciences politiques, toutes les connaissances humaines.
(CONGRÈS GÉOGRAPHIQUE DE PARIS, 4 août 1875.

VINGT-TROISIÈME ANNÉE

Troisième livraison. — Septembre 1899

SOMMAIRE

A. AMMANN : Méthode de transcription rationnelle générale des noms géographiques (T. R. G.), par CHRISTIAN GARNIER.
P. RISTELHUBER : Tribunci, fort des Triboques, près Lauterbourg (Alsace).
J. EYSSÉRIC : A la Côte d'Ivoire. Note sur un rapport de mission scientifique.
G. REGELSPERGER : Le Mouvement géographique.
A. GUILLOTEL : Berre et Toulon. La navigation sous-marine et les conditions nouvelles de la défense des ports.
M.-A. LEBLOND : Mahé de La Bourdonnais (*suite*).
Correspondance et comptes rendus critiques des Sociétés de géographie et des publications récentes.
Nouvelles géographiques.

CARTES ET GRAVURES

Côte d'Ivoire (2). — Bandama Inférieur. — Bouavéré. Palissade barrant le sentier du fleuve. — Zoukrou. Ecueils du Bandama. — Confluent des deux Bandama, en aval de Tombo.

PARIS
INSTITUT GÉOGRAPHIQUE DE PARIS
CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Digitized by Google

LA

REVUE DE GÉOGRAPHIE

(1877-1899)

La *Revue de Géographie* a réalisé tout ce qu'elle avait promis dans sa première livraison : « Elle ne saurait, disions-nous, faire double emploi. C'est le premier recueil qui met en présence les sciences naturelles et les sciences politiques et invite celles-là à donner à celles-ci une impulsion salutaire et irrésistible. La pensée qui a présidé à sa fondation permet l'unité dans la variété. Ou nous nous trompons fort, ou il y aura là un organisme vivant. » L'œuvre de la *Revue de Géographie* a été retracée par les hommes les plus compétents et les plus autorisés à la Sorbonne et à l'Institut, en ce qui concerne la constitution, l'enseignement et les applications de la science géographique. On se pénètre de plus en plus de la justesse de cette parole, prononcée ici même : « La terre appartiendra à qui la connaîtra le mieux. » La *Revue de Géographie* a donc travaillé utilement pour la France et pour la science. Les quarante-quatre volumes qu'elle a déjà publiés seront consultés longtemps avec fruit. Ils constituent un monument unique en France, moins par son étendue que par l'infinie variété de ses études et la nouveauté comme la sûreté de ses aperçus. Les méthodes qui y sont exposées prévalent enfin partout et l'on proclame que la géographie doit être l'un des fondements, le premier peut-être, de l'éducation nationale. Une seconde table générale des matières (1884-1894) en rend le maniement commode. Le prix de la collection complète est de 550 francs. Celui de chacune des livraisons, avec les cartes qu'elle renferme, est de 3 francs.

Librairie CH. DELAGRAVE, éditeur, 15, rue Soufflot, Paris.

LA REVUE DE GÉOGRAPHIE

Paraît tous les mois, par livraisons de 5 à 6 feuilles grand in-8 raisin, format de nos grandes revues littéraires, et forme, à la fin de l'année, deux beaux volumes d'environ 500 pages chacun, imprimés sur beau papier en caractères neufs.

Nous donnons régulièrement des cartes exécutées avec soin. Le prix de l'abonnement est de 25 fr. par an pour Paris; de 28 fr. pour les départements et les pays faisant partie de l'Union générale des postes. — Pour les autres pays, les frais de poste en sus.

Prix d'un numéro séparé : 3 fr.

Pour les abonnements, s'adresser à M. **CHARLES DELAGRAVE**, éditeur de la *Revue de Géographie*. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé *franco* à M. L. **Drapeyron**, 55, rue Claude-Bernard, ancienne rue des Feuillantines

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires seront envoyés au bureau de la *Revue*.

Les annonces de librairie sont reçues 15, rue Soufflot.

Digitized by Google

MÉTHODE DE TRANSCRIPTION

RATIONNELLE GÉNÉRALE

DES NOMS GÉOGRAPHIQUES

(T. R. G.)

Par CHRISTIAN GARNIER

Je n'ai à présenter aux lecteurs de la *Revue de Géographie* ni l'auteur, ni même l'ouvrage dont je me propose de leur parler dans cet article : Christian Garnier leur est déjà connu par la belle notice biographique que M. Drapeyron lui a consacrée dans le numéro du mois de mars dernier. Ces pages, si émouvantes dans leur simple sincérité, leur ont dit ce que valait ce jeune homme, aussi étonnant par la précocité que par la finesse et la pénétration de son intelligence, apprécié déjà du monde savant à un âge où les jeunes gens étudient encore sous la direction de leurs maîtres. Ils savent quelle infatigable curiosité, toujours dirigée par la raison la plus nette, le poussait vers les études les plus dissemblables en apparence, les sciences physiques et naturelles, la philologie, la linguistique; et aussi quelle ouverture d'esprit, quelle large culture littéraire complétaient chez lui l'érudit et le géographe. Ils savent surtout quel intelligent amour de l'humanité, quel opiniâtre désir de se rendre utile, quel sentiment du devoir poussé, j'ose le dire, jusqu'à l'héroïsme, animaient ce rare jeune homme qui, se voyant mourir à vingt-six ans, trouvait dans la conscience du service rendu à la science la force de supporter sans se plaindre ses incessantes souffrances. De cette existence qui se présentait à lui pleine de sourires et de promesses, il ne regrettait rien que la possibilité de pousser plus loin ses travaux; au moment même où la vie lui échappait, sa seule crainte était que la mort ne lui laissât pas le temps d'achever la tâche qu'il avait entreprise. Si je rappelle ces souvenirs avant d'exposer la méthode contenue dans le livre qui vient de paraître, c'est qu'il fallait la réunion imprévue de toutes ces qualités intellectuelles et de cette vigueur

Digitized by Google

morale, pour permettre l'achèvement de cette œuvre originale et puissante, dans les circonstances tragiques où elle a dû être exécutée. L'œuvre ne s'explique complètement que par le caractère de l'ouvrier.

Pourquoi ne dirais-je pas qu'un scrupule me vient, au moment de porter un jugement sur la *Méthode de transcription ?* Ceux qui me lisent, et qui ont déjà lu la *Notice* de M. Drapeyron, savent quels liens m'attachaient à Christian Garnier. Je serais assurément plus à mon aise pour donner à ce livre les éloges qu'il mérite en toute justice, si je n'avais tant aimé celui qui l'a écrit. Mais, comme l'a dit La Bruyère, « ce sont les faits qui louent »; je m'effacerai donc pour laisser parler les faits eux-mêmes ; je me propose d'exposer simplement ce que l'auteur de ce livre a voulu faire, et ce qu'il a fait.

Cependant, si mon opinion peut paraître suspecte aux lecteurs qui ne connaissent pas mes habitudes d'esprit, on me permettra bien de m'abriter derrière celle de M. Michel Bréal, et derrière le jugement de l'Institut tout entier. Tout récemment, quand la *Méthode de transcription*, restée en manuscrit à la mort de l'auteur, a paru chez l'éditeur Leroux, M. Bréal, ce juge si compétent et si sûr, a tenu à présenter lui-même le volume à l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres; il a accompagné cette présentation d'une Note, dont j'extrais les lignes suivantes : « Cette publication « est sûre de rencontrer la sympathie de mes confrères, car elle « se recommande à la fois par sa valeur intrinsèque, et par le nom « de son auteur... Le système de Garnier, en simplicité et en élé« gance, est supérieur à tout ce qui avait été proposé avant lui. « Ce grand travail a été envoyé au concours du prix Volney. La « commission de l'Institut, rendant hommage à la clarté de la « méthode et à l'étendue des recherches, et reconnaissant dans le « dessein du jeune auteur la pensée même qui avait présidé autre« fois à la création du prix Volney, a été *unanime* pour couronner « cette œuvre. » Je n'ai rien à ajouter à des paroles aussi autorisées; je veux simplement, en étudiant la méthode de Christian Garnier, montrer sur quelles raisons solides s'appuie ce jugement.

Et tout d'abord, à quel besoin répond le travail auquel Garnier a consacré avec tant d'abnégation et de dévouement les trois dernières années de sa vie ?

Digitized by Google

Il n'est pas nécessaire de s'être souvent occupé de la géographie des pays étrangers, ni d'avoir poussé bien à fond ces études, pour s'être trouvé arrêté par un embarras d'un genre particulier : la difficulté de reconnaître, dans les documents d'origine différente que l'on est obligé de consulter, les noms des montagnes, des rivières, des villes, etc., que l'on recherche. Ils sont en effet ordinairement affublés, par les divers écrivains qui ont à en faire mention, des formes les plus variées, sous lesquelles on a peine à retrouver leur identité. Certes, chacun de ces géographes a la prétention de donner aux noms de lieu qu'il cite la forme qui leur appartient légitimement; mais, autant d'auteurs, autant de façons différentes d'entendre ou de lire les noms étrangers; par conséquent, autant de façons de les transcrire de leur idiome originel pour les mettre à la portée du lecteur. Je ne parle pas, bien entendu, du procédé usité jadis, qui consistait à traduire en français les noms géographiques étrangers, à appeler, par exemple, « Montagne Blanche », le *Bila-Hora* où s'adosse la ville de Prague; à donner au *Tscherna-Gora* le nom de « Montagne Noire » ou de « Montenegro »; c'est un procédé aujourd'hui jugé et que personne n'oserait plus employer. Mais, lors même qu'il s'agit de reproduire littéralement, en la transcrivant, la nomenclature étrangère, quelles étonnantes discordances! Dejà, quand il n'est question que de langues européennes, quand on a simplement à orthographier en français ou en anglais un nom russe ou allemand, on arrive à des résultats parfois bien dissemblables; mais que dire des transcriptions de noms arabes, ou hindous, ou japonais, que l'on rencontre dans les livres écrits pour notre usage? C'est une vraie tour de Babel.

Et cette situation bizarre ne pourra pas se modifier, tant que les géographes des divers pays civilisés ne s'astreindront pas à se soumettre, pour les transcriptions, à une règle uniforme et universelle, tant qu'ils se laisseront guider uniquement, comme il arrive aujourd'hui, par les seules inspirations de leur caprice ou par les habitudes de leur langue maternelle. En effet, s'il est vrai que la plupart des nations européennes emploient pour leur écriture des caractères à peu près identiques, il n'est pas moins vrai que, par ces caractères, elles traduisent des sons qui souvent ne se ressemblent pas : la lettre *u* ne sonne pas en français comme en allemand, ni les lettres *oo* en anglais comme en italien, ni la lettre *j* en espagnol

Digitized by Google

comme en hollandais, etc. Cependant, quand on n'a affaire qu'à des langues latines ou germaniques, il est encore possible de se tirer d'embarras par quelques artifices assez simples. Mais quand on aborde les langues slaves ou asiatiques, ou les langues d'Extrême-Orient, la difficulté grandit; bientôt, elle devient insurmontable : ces langues possédant en effet beaucoup plus de sons que nos langues occidentales, nous n'avons pas de caractères en nombre suffisant pour les exprimer. Le français et l'allemand n'emploient que 20 lettres consonnantes, et l'anglais 22; il est donc évident que leurs alphabets sont absolument incapables de rendre les mots asiatiques, quand on songe que, d'après les philologues les plus autorisés, l'arabe distingue et écrit 28 consonnes, le turc 33, le sanscrit 34, l'hindoustani 35, ou même 47, si l'on compte à part les aspirées.

Dans ces conditions, qu'arrive-t-il? C'est que l'arbitraire le plus capricieux préside à la transcription des noms géographiques. Quand un géographe se trouve en présence d'un nom asiatique, il l'écrit à sa guise, en recourant aux combinaisons de lettres qu'il juge répondre le mieux aux sons qu'il veut rendre. Mais, naturellement aussi, ses confrères usent de la même liberté, et chacun s'arrête à une version différente. Le lecteur s'y reconnaît comme il peut. Ou plutôt, il s'égare dans un inextricable labyrinthe, et bien souvent perd un temps infini à courir après un renseignement qu'il a sous la main. Christian Garnier s'était plus d'une fois trouvé lui-même en présence d'un embarras de cette espèce. Je me souviens qu'il y a deux ou trois ans, pendant une de ces longues et studieuses retraites que sa maladie de poitrine l'obligeait à faire l'hiver à Bordighera, il m'avait un jour chargé de faire pour lui à Paris quelques recherches relatives à un point de la géographie de l'Inde, dont il s'occupait alors; or, dans le nombre peu considérable de documents français, anglais et allemands qu'il m'avait demandé de parcourir, j'avais trouvé le nom d'une seule et même rivière transcrit de quatorze façons différentes (je m'étais amusé à les compter) : la *Djemnah*, la *Djoumnah*, la *Djamnah*, la *Djomnah*, la *Tschamnah*, la *Dschamuna*, la *Jemna*, la *Joumna*, la *Jumna*, la *Yamouna*, etc. Ce petit fait, que j'avais relevé comme une plaisante curiosité, l'avait beaucoup frappé; il songeait à la multitude de gens que cette exubérance de transcriptions variées peut jeter dans l'incertitude et quelquefois embarrasser,

Digitized by Google

les traducteurs d'ouvrages orientaux, les voyageurs et les narrateurs de voyages, les géographes et les cartographes, les naturalistes, les ethnographes, les historiens, bref, tous ceux qui, à un titre quelconque, ont à s'occuper de noms et de désignations tirés des langues étrangères. Il songeait aussi que cet inconvénient va chaque jour s'aggravant, et finit même par devenir intolérable. Jadis, on pouvait n'y penser guère : en effet, au XVIIIe ou au XVIIe siècle, l'humanité civilisée ne se composait que d'un très petit nombre de nations, elles ne s'occupaient qu'à peine de ce qui se passait en dehors d'un cercle relativement limité, et ne se servaient que de langues de même origine, ou du moins très voisines les unes des autres. Mais aujourd'hui, dans le siècle de la vapeur et de l'électricité, la science humaine se préoccupe de ce qui se passe dans le monde entier, et il n'est aucun point de la terre, si reculé soit-il aux extrémités du continent, ou si perdu dans les profondeurs intérieures de l'Afrique, qui puisse rester en dehors du courant de la civilisation. On comprend quel travail pouvait s'accomplir sous l'empire de ces réflexions, dans l'esprit d'un jeune homme qui, comme il l'écrivait avec une absolue sincérité, « n'avait d'autre ambition que de rendre un jour service à la science ».

Christian Garnier se trouvait dans les dispositions d'esprit que je viens d'indiquer, quand il se rendit à Londres, en 1895, pour y assister à un Congrès international géographique. Là, il entendit un éminent géographe exprimer le regret « qu'il n'existât pas une bonne méthode de transcription pour mettre toutes les nations d'accord sur la représentation des noms géographiques ». Cette parole fut décisive : elle lui révéla en quelque sorte à lui-même et précisa immédiatement dans son esprit la pensée qui s'y était confusément formée; il décida qu'il donnerait à la science géographique cet instrument de recherche et de vulgarisation dont le manque se faisait péniblement sentir. Et, comme il ne savait jamais remettre au lendemain l'accomplissement d'un devoir, il se mit dès le moment même à la tâche qu'il s'imposait; déjà, sur le bateau qui le ramenait en France, il combinait dans sa tête les éléments essentiels de sa Méthode de transcription.

Il ne se dissimulait cependant pas que la besogne serait rude, et qu'il ne s'agissait pas d'un de ces travaux d'imagination qui peuvent s'improviser. De l'imagination, il en fallait assurément;

Digitized by Google

et la plus rare de toutes, celle qui se laisse sans cesse contrôler et guider par la raison. Il fallait de plus un bagage d'érudition, dont la complication aurait pu faire reculer un courage moins bien trempé. Ses prédécesseurs (car il en avait eu nécessairement quelques-uns, parmi les érudits les plus connus du monde entier) avaient, par leur exemple, par la science dont ils avaient dû faire preuve, démontré toutes les difficultés de la tâche; ils les avaient mieux démontrées encore par leurs insuccès mêmes.

Celui qui tout d'abord, si je ne me trompe, posa cette question devant le monde savant, fut le célèbre orientaliste anglais William Jones, le fondateur et le premier président de la Société asiatique créée dans le Bengale, à Calcutta : dans un livre sur *l'Orthographe des noms asiatiques en lettres latines*, publié en 1788, il se plaignit des confusions créées par l'emploi de l'orthographe anglaise, et indiqua des règles à suivre pour arriver à l'uniformité. Mais, s'il signala le mal, il se montra tout à fait impuissant à le guérir. D'autres philologues anglais, dont les plus connus sont Gilchrist et Trevelyan (ce dernier, auteur d'une *Application de l'alphabet latin à toutes les langues orientales*, Calcutta, 1834), travaillèrent avec persévérance à la solution de ce problème, mais sans plus de succès. — Il était naturel d'ailleurs que la nécessité d'établir un système rationnel pour la transcription des noms géographiques se fît sentir d'abord en Angleterre, et précisément au moment où les Anglais venaient d'ajouter l'Hindoustan à la liste de leurs colonies. C'est un fait qui, pour le constater en passant, suffit à établir l'importance pratique des recherches auxquelles s'est attaché Christian Garnier.

En France, ce fut la célèbre expédition d'Égypte, en 1798, qui, par une conséquence inattendue, dirigea l'attention des savants sur la question de la transcription des noms géographiques. Une Commission avait été nommée pour surveiller la publication des résultats scientifiques de cette expédition; elle eut à faire paraître un atlas de 47 grandes cartes, qui contenaient environ 5,000 noms arabes, et il fallait les écrire avec des caractères latins, d'une façon à la fois exacte et intelligible. L'embarras fut grand dans le sein de la Commission, et les discussions se prolongèrent jusqu'en 1803, entre ses membres qui étaient les personnages les plus compétents en cette matière, Volney, Langlès, Monge, Ber-

Digitized by Google

thollet, Sylvestre de Sacy, Caussin, Lacroix, etc. Les études particulières de Volney l'avaient depuis longtemps conduit à rechercher l'idée d'un alphabet unique, également propre aux langues européennes et aux langues orientales; dès 1795, il avait publié une grammaire arabe, dont le titre complet : *Simplification des langues orientales, ou Méthode nouvelle et facile d'apprendre les langues arabe, persane et turque avec des caractères européens*, indique bien quelle était sa préoccupation dominante. Il était convaincu que « la diversité des alphabets subsiste sans aucun motif raisonnable », et qu'il serait possible de faire pour l'écriture une révolution analogue à celle qui a été faite depuis fort longtemps pour le calcul, par l'adoption de l'unité de numération. Après 1803, Volney continua ses travaux dans le même ordre d'idées, et jusqu'au moment même de sa mort, arrivée en 1820, il publia successivement plusieurs livres et plusieurs brochures pour défendre la conception qui lui était chère. Cependant, il ne put arriver à un résultat qui le satisfît lui-même; il voulut du moins se susciter des successeurs, dans l'espérance que l'un d'eux serait plus heureux; et par son testament il légua à l'Institut de France le capital d'une rente de 1,200 francs, destinée à être donnée annuellement en prix à l'auteur du meilleur Mémoire sur le problème de linguistique auquel il avait consacré tant d'années de sa vie.

En fait, l'Institut a été obligé, pour décerner le prix Volney, de s'écarter quelque peu des intentions de son fondateur : non pas certes que le problème lui parût futile ou de peu d'utilité; mais la difficulté extraordinaire du travail rebutait les concurrents, et, comme il ne recevait guère de Mémoires répondant au programme, il a pris peu à peu l'habitude de donner le prix Volney à des travaux de grammaire comparée. Cependant, le philosophe Destutt de Tracy, qui s'était fort intéressé aux travaux de Volney, avait pris la peine d'écrire un programme raisonné pour venir en aide aux concurrents.

C'est en Allemagne que, jusqu'à présent, l'idée de Volney avait trouvé sa moins imparfaite réalisation. En 1855 l'illustre Lepsius, déjà célèbre par ses travaux d'archéologie égyptienne, lauréat lui-même du prix Volney, publia à Berlin un *Alphabet de linguistique universelle*. C'était une œuvre capitale ; il la compléta en 1863 par la publication simultanée, à Berlin et à Londres, d'un

Digitized by Google

Alphabet destiné à réduire les diverses langues à une orthographe uniforme en caractères européens. Le progrès réalisé sur les tentatives antérieures était énorme : cette fois, le problème de la transcription sortait du domaine de la pure spéculation pour entrer dans celui de la réalisation pratique. L'alphabet universel de Lepsius a été, en effet, immédiatement adopté par l'*English Church Missionary Society ;* elle l'a employé pour l'impression de Bibles qu'elle destinait à l'évangélisation des peuplades africaines.

Seulement, bientôt après, quand le premier enthousiasme se fut dissipé, on s'aperçut que les avantages du système de Lepsius étaient compensés, et au delà, par des inconvénients auxquels on n'avait d'abord pas fait attention. Je n'ai pas ici à exposer cette méthode; je ferai simplement remarquer qu'elle était à la fois très compliquée, et incomplète : à côté des signes latins, elle introduisait dans l'alphabet universel des caractères empruntés à l'alphabet grec, le χ, le γ, le θ, le δ; elle classait les sons que le gosier humain peut prononcer d'après des règles purement fantaisistes, sans aucun caractère scientifique; elle confondait et rendait par des signes identiques des sons en réalité différents; elle employait des signes typographiques mal choisis, insuffisamment nets, dont l'usage se concilie difficilement avec les nécessités de l'impression; ce qui est un défaut des plus graves pour un alphabet destiné à être employé couramment, et qui, en particulier, doit être utilisé pour la gravure des cartes géographiques, si l'on veut obtenir de lui tous les services qu'il doit rendre. Enfin, la méthode de Lepsius était « exclusivement phonétique », c'est-à-dire que, si elle s'efforçait de reproduire les sons des langues étrangères, elle ne se préoccupait aucunement de reproduire leur orthographe; par conséquent, quand même elle aurait pu servir à l'usage vulgaire, elle ne pouvait prétendre à être admise sur le terrain scientifique. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'elle ait été abandonnée par la *Missionary Society* presque aussi vite qu'elle avait été adoptée, et qu'elle soit toujours restée pour les savants un simple objet de curiosité. De nouveau, la solution du problème de la transcription des noms de lieu restait à trouver.

Tels étaient les antécédents historiques de la question, quand, en 1895, Christian Garnier résolut de lui consacrer ce qui lui restait de force. De la part d'un si jeune homme, en proie à une

Digitized by Google

terrible maladie qui ne pardonne pas, et qui le savait, n'y avait-il pas en apparence quelque témérité à aborder un problème où depuis un siècle tant d'hommes éminents dans les divers pays d'Europe avaient également échoué? Heureuse témérité, en tout cas, puisque nous lui devons la solution, définitive selon toute vraisemblance, ou à tout le moins la solution jusqu'ici « la plus simple et la plus élégante », au jugement de l'Institut. Dans les combinaisons qu'il a imaginées, Garnier a obtenu des résultats plus pratiques que ceux de son illustre prédécesseur, et il a réussi à corriger toutes les fautes qu'on pouvait reprocher à celui-ci. Il les a corrigées, on peut le dire, par une véritable et extraordinaire intuition, par une sorte de divination, car, — et c'est un fait très important à noter, — au moment où il a construit son système, il ne connaissait pas encore celui de Lepsius. Il n'en ignorait pas l'existence, assurément; mais l'ouvrage publié à Berlin il y a plus de quarante ans n'avait été tiré qu'à un petit nombre d'exemplaires, et il ne se trouve plus dans le commerce. Et d'autre part, dans la solitude familiale où il travaillait à Bordighera, Garnier n'avait pas la possibilité d'utiliser nos grandes collections publiques; c'est seulement dans les premiers jours de 1898, comme il mettait la dernière main à son ouvrage, qu'il a pu se procurer un exemplaire de Lepsius, égaré au milieu de livres d'occasion dans le catalogue d'un libraire de Milan.

D'ailleurs, je suis convaincu qu'avec son esprit profondément original, son besoin impérieux de travailler avant tout par lui-même, de penser *personnellement*, il aurait soigneusement évité de consulter l'*Alphabet universel* de Lepsius, s'il l'avait eu à sa disposition. Sa résolution une fois prise, rien ne lui coûta pour se mettre en état d'exécuter dignement son dessein. Il commença par étudier à fond, par s'approprier les principaux alphabets non latins, au nombre d'une cinquantaine environ, et bientôt il les posséda assez bien pour pouvoir les écrire couramment. D'autre part, il se fit acheter, jusque dans les pays les plus éloignés, environ cent vingt grammaires d'idiomes différents, et il les dépouilla consciencieusement, de façon à se rendre tout à fait maître de leur mécanisme. De temps en temps, il interrompait ce travail de cabinet pour entreprendre de lointains voyages; il parcourut ainsi la plus grande partie de l'Europe, du nord au sud et de l'ouest à l'est, allant de la Suède au fond de l'Italie, de la France en

Digitized by Google

Autriche, dans les pays slaves, dans la péninsule des Balkans, contrôlant ce qu'il apprenait dans ses livres avec ce que lui enseignait « le grand livre du monde », pour parler comme Descartes, et partout vérifiant la valeur de son système par des expériences constamment répétées. Ce travail de préparation personnelle, il l'a continué jusqu'au bout, avec une ardeur que rien ne lassait, avec une opiniâtreté, hélas! effrayante pour ceux qui l'aimaient, car ils voyaient que c'était son reste de vie qu'il prodiguait, s'oubliant lui-même dans ce labeur sans relâche.

Grâce à cette conscience poussée jusqu'au scrupule, Christian Garnier a pu donner à sa Méthode une base solide dans la réalité même; bien différent en cela de Lepsius, qui « est parti, non de ce qui est, mais de ce qui devrait être », il n'a jamais perdu de vue qu'il avait à représenter par des signes écrits des sons articulés, prononcés par des gosiers humains, et non pas des conceptions plus ou moins imaginaires de l'esprit. Son célèbre devancier avait commencé par dresser arbitrairement le tableau, purement théorique, des sons que selon lui l'homme peut prononcer, et il avait établi une notation pour chacun de ces sons. C'était ce tableau qui lui servait ensuite à noter toutes les langues humaines : tant pis pour celles dont certains sons ne s'adaptaient pas parfaitement aux conceptions de Lepsius; elles étaient évidemment dans leur tort, et il fallait que leur prononciation se pliât de façon à cadrer avec la théorie. — Tout au contraire, Garnier n'imagine rien : il prend une langue, et note les sons qu'il y rencontre; puis il passe à une autre, et note les sons nouveaux qu'elle lui donne; il examine ainsi successivement les langues les plus différentes, appartenant à tous les types et à toutes les variétés imaginables; chacune d'elles enrichit tour à tour son tableau de notations, jusqu'à ce que tous les sons et toutes les nuances de sons soient venus se faire enregistrer. Telle est la marche qu'il a suivie : on comprend que ce système ne donne nulle place à l'arbitraire.

D'ailleurs Christian Garnier, persuadé que le meilleur moyen de résoudre les difficultés, c'est encore de bien les comprendre et de les préciser, a commencé par se tracer à lui-même un programme nettement défini de la tâche qu'il voulait remplir. Et dans cette besogne préliminaire, mais d'une importance capitale, il révèle déjà la rare lucidité de son intelligence. La Méthode de

Digitized by Google

transcription qu'il veut imaginer sera : 1° *aussi exactement phonétique qu'il est possible;* celui qui connaîtra la valeur des signes employés, et qui se trouvera en présence d'un nom étranger écrit d'après cette méthode, sera en état de rendre le son de ce mot prononcé par un citoyen du pays d'origine; il est évident d'ailleurs qu'il ne faut pas prétendre pousser cette exactitude jusqu'à l'absurde, étant donnée la variété infinie des gosiers humains et des sons qu'ils peuvent émettre.

La Méthode sera 2° *exactement orthographique*, c'est-à-dire qu'elle révélera à l'initié, sans erreur possible, la vraie orthographe du nom telle qu'elle s'écrit dans la langue d'origine. Pour que ce caractère de la Méthode existe réellement, il faut qu'on puisse en quelque sorte en faire la preuve, en *retranscrivant* exactement dans la langue primitive les noms qui auront été *transcrits* une première fois conformément aux règles données.

Enfin, la Méthode sera 3° *générale*, c'est-à-dire qu'elle ne s'appliquera pas seulement aux conventions d'une seule langue, mais à celles de toutes les langues imaginables; un individu d'une nationalité quelconque et quelle que soit d'ailleurs sa langue maternelle, le français, l'allemand, l'anglais ou le japonais, sera en état d'appliquer partout les conventions de cette méthode, et de lire les mots de toutes les langues étrangères qui auront été transcrits d'après ses règles.

Voilà le programme à remplir. Pourrait-on concevoir un plan de travail mieux digéré? En tout cas, on n'accusera pas l'auteur d'en avoir escamoté les difficultés.

Dans la Méthode de transcription, il faut considérer deux parties, qui sont à vrai dire inséparables l'une de l'autre, mais qui n'en sont pas moins distinctes : d'une part, l'invention de l'alphabet proprement dit et, d'autre part, l'application de cet alphabet, les règles suivant lesquelles on devra l'adapter aux divers idiomes qui se parlent sur la terre.

Il était indispensable de créer un alphabet universel : en effet, il n'y a pas de langue au monde, quelque riche qu'elle soit en inflexions, qui possède à elle seule toutes les articulations qui se rencontrent dans toutes les autres langues; par conséquent, on ne peut pas non plus rencontrer un alphabet tout fait, qui puisse traduire par ses signes tous les sons existants. Et encore, il n'y a peut-être pas

Digitized by Google

de langue dans laquelle une même lettre ne change pas quelquefois de son, selon la place qu'elle occupe dans le mot, au milieu ou à la fin, et selon les autres lettres qui l'accompagnent. Qu'on soumette à une épreuve de ce genre notre alphabet français, par exemple, on en constatera immédiatement les imperfections et les lacunes; et on peut affirmer qu'aucun autre alphabet ne saurait se comporter beaucoup mieux.

L'alphabet latin a été choisi par Garnier comme la base fondamentale de son alphabet général de transcription; ce choix s'imposait, tant par les qualités propres de cet alphabet, que par ce fait, qu'il est généralement adopté chez les nations civilisées. Mais en le comparant minutieusement avec les autres alphabets, au nombre d'une vingtaine environ, qui sont le plus répandus dans le monde, l'esprit logique de l'auteur a compris aussitôt la double nécessité de corriger ses imperfections et ses lacunes. D'un côté, il fallait le *réformer* pour le mettre d'accord avec la raison, et pour arriver à ce résultat qu'un seul et même signe correspondît toujours à un seul et même son, dans toutes les circonstances et dans toutes les positions qui peuvent se rencontrer. D'un autre côté, il fallait *compléter* l'alphabet latin, y introduire quelques signes nouveaux pour représenter les sons inconnus aux nations européennes qui en font usage, pour le rendre accessible aux mots des langues étrangères les plus difficiles.

Christian Garnier a satisfait à cette double nécessité par des moyens d'une simplicité étonnante : il n'a forgé aucune lettre nouvelle qui risquerait de dépayser le lecteur; il n'a associé aux caractères latins aucun caractère emprunté à l'alphabet grec, russe, ou arabe, etc., ce qui donnerait aux mots imprimés une physionomie baroque. Il s'est contenté d'un très petit nombre de règles et de signes conventionnels, des points souscrits, ou placés à côté d'une lettre, des cédilles, des iotas souscrits, des esprits (signes d'aspiration) doux ou des esprits rudes, etc., pour distinguer les voyelles longues ou brèves, sourdes ou muettes, les diphtongues, les lettres qui doivent être iotisées, ou aspirées, ou nasalisées, etc. Que cette énumération n'effraye pas le lecteur : dans la pratique, ces conventions se réduisent à peu de chose, et elles n'altèrent guère la physionomie habituelle des mots.

L'alphabet trouvé et combiné dans tous ses détails, comment le

Digitized by Google

mettre en œuvre? C'était la partie de beaucoup la plus délicate de la tâche. Christian Garnier en est sorti à son honneur, grâce à une de ces bonnes fortunes qui arrivent seulement aux esprits sachant observer, chercher, trouver et comprendre. Tous ses prédécesseurs, sans exception, avaient travaillé sur des conceptions purement logiques, et donné ainsi à leurs systèmes une base hypothétique et spéculative, d'où résultait forcément la fragilité de l'édifice construit par eux; Garnier, au contraire, a su trouver une langue appartenant à un certain type, caractérisé par une certaine forme d'alphabet, et qui est officiellement transcrite dans un autre alphabet relevant d'un type tout différent. Pour cette transcription donc, il n'y avait rien à supposer ni à imaginer; il s'agissait simplement de constater ce qui existait dans la pratique, et d'enregistrer le résultat obtenu. En prenant ensuite cette transcription, qui, encore une fois, est *officielle* et *officiellement pratiquée*, comme point de départ de la Méthode générale, on était sûr de donner à celle-ci un fondement solide, et d'aboutir à une œuvre qui ne serait pas un simple exercice d'école, mais pourrait devenir une réalité vivante.

Cette langue, c'est le « serbo-croate ». On désigne sous ce nom le dialecte serbe qui est parlé en Croatie. Originairement, ce dialecte s'écrivait dans l'alphabet cyrillique, qui est employé par la grande généralité des peuples slaves, et qui s'appelle ainsi du nom de son inventeur; comme tous les autres alphabets slaves, il a été formé à l'imitation de l'alphabet grec : son auteur, saint Cyrille le Philosophe, voulant au IXe siècle traduire les Évangiles dans la langue des Slaves de Bulgarie et de Moravie dont il s'était fait l'apôtre, se composa un alphabet particulier pour traduire les sons spéciaux à cet idiome; il est formé de lettres grecques, et de caractères empruntés aux alphabets arménien et copte, lesquels dérivent eux-mêmes du grec. Pendant des siècles, les Croates usèrent simplement de l'alphabet cyrillique; mais leur royaume, soumis d'abord à la Hongrie, étant tombé au XVIe siècle avec la Hongrie elle-même sous la domination autrichienne, fut envahi alors par l'alphabet latin; tout naturellement s'opéra la transcription de la langue des vaincus dans l'alphabet des vainqueurs. Aujourd'hui encore, les deux alphabets coexistent en Croatie, Christian Garnier a eu la satisfaction de le constater lui-même, dans la vie ordinaire des Croates, sur les devantures des boutiques d'Agram.

Digitized by Google

Je ne puis entrer ici, sous peine d'allonger indéfiniment cet article, dans le détail des règles d'application de la *Méthode de transcription* aux diverses langues. L'auteur les a appliquées lui-même à une trentaine de langues-types, choisies avec soin dans l'infinie variété des idiomes qui se parlent d'un pôle à l'autre : les principales langues slaves, le grec, l'arabe et ses dérivés, le devanâgârî et les autres langues aryennes de l'Inde, les alphabets dravidiens de l'Inde méridionale, les langues indo-chinoises, le japonais, les écritures tartares, le javanais, les langues océaniennes, les langues africaines, les langues américaines, etc. La langue chinoise elle-même relève de la *Méthode de transcription*, mais indirectement. On sait en effet que les signes idéographiques, dont se compose l'écriture chinoise, n'ont pas par eux-mêmes de valeur phonétique : le Chinois le plus savant ne peut connaître leur prononciation et les lire, quand il les rencontre dans un livre, que s'il connaît antérieurement leur valeur. Donc, puisque l'écriture chinoise exprime, non des sons, mais des idées, il n'est pas possible de la transcrire directement dans l'alphabet de Christian Garnier, pas plus que dans n'importe quel autre alphabet. Il n'y a pas de géographe au monde, qui actuellement, ayant à écrire un nom géographique chinois, ne soit obligé de recourir à un des alphabets spéciaux inventés par les sinologues. Ce sont ces alphabets que l'on peut aisément « transcrire », et alors la *Méthode de transcription* retrouve toute son efficacité.

Partout donc, cette Méthode vient à bout, avec la plus grande aisance, des difficultés les plus diverses ; pour s'en convaincre, on n'a qu'à jeter les yeux sur les tableaux nombreux que l'on trouve de la page 13 à la page 114 du volume.

Rien n'est curieux comme cette promenade rapide à travers les alphabets humains, qui, pour la plupart, semblent indéchiffrables à l'œil du profane, et dont on voit avec étonnement les mystères s'éclairer et disparaître comme par enchantement.

Ce qui facilite singulièrement la promenade, c'est le style, d'une netteté, d'une précision toute scientifique, et remarquable aussi par ses qualités littéraires, sa clarté, sa probité si j'ose dire, son élégance naturelle, résultant de l'harmonie parfaite entre l'idée et l'expression qui la traduit. Quand on lit Christian Garnier, on croirait voir sa personne même : jamais il n'a été plus juste de dire que « le style, c'est l'homme ».

Digitized by Google

D'une façon générale, comment faut-il apprécier cette *Méthode de transcription?* Les circonstances dans lesquelles elle se présente au jugement de la critique sont tristement propres à lui gagner l'universelle bienveillance. Il y a quelque chose de mélancolique, de profondément touchant, dans le spectacle de ce jeune homme, à qui le sort avait tout donné pour tout lui ôter, et qui, au lieu de disputer au mal impitoyable les restes de sa vigueur, les a prodigués sans compter pour achever avant le terme fatal et inévitable une œuvre qui devait être utile à l'humanité. Cependant, je me reprocherais à moi-même, et Christian Garnier surtout me reprocherait, comme une trahison, de chercher à surprendre en sa faveur la sensibilité de mes lecteurs; c'est à leur raison seule qu'il faut demander leur assentiment. La *Méthode de transcription* mérite d'être appréciée en elle-même.

Il est incontestable qu'elle présente de très grands avantages, de toute nature, avec lesquels on ne peut mettre en balance le petit effort qu'il faudrait imposer à notre paresse, à nos habitudes, à nos idées préconçues, pour la mettre en pratique.

Si on l'apprécie, en se plaçant *au point de vue du lecteur*, elle lui rend un inappréciable service : elle lui permet en effet de lire un nom quelconque écrit en *Transcription rationnelle générale* ou en *T. R. G.* (comme dit l'auteur pour abréger), pourvu qu'il sache le tableau des lettres, signes et accents imprimé à la page 119, et qu'il connaisse la valeur de ces symboles. Or, une étude complète et attentive de ce tableau demande une heure ou deux tout au plus, mettons-en trois ou quatre pour les intelligences les plus lentes. En retour de ce léger sacrifice de temps, fait une fois pour toutes, on serait assuré de pouvoir prononcer à première vue, avec une exactitude presque parfaite, les noms géographiques de quelque pays que ce soit; de plus, on pourrait se servir indifféremment de tous les atlas, en quelque lieu qu'ils aient été imprimés. Dans l'état actuel, les divers atlas, selon le pays d'où ils proviennent, emploient des orthographes différentes, et « on ne peut guère se servir à Madrid d'un atlas édité à Berlin, ou à Londres d'une carte écrite à Paris ».

Ajoutons d'ailleurs que les noms écrits en T. R. G. ne présenteraient aucune difficulté spéciale même à ceux qui ne connaîtraient rien de cette Méthode : les signes qu'elle emploie ont été combinés de telle sorte, qu'aucun ne change d'une façon grave

Digitized by Google

le son de la lettre latine qu'il accompagne. Les ignorants donc, qui se trouveraient en présence de noms écrits en T. R. G., les prononceraient d'une façon convenable, et à tout le moins aussi correctement qu'ils peuvent le faire en lisant les cartes actuelles.

Au point de vue de l'écrivain ou de l'auteur qui écrit des livres de géographie, il est incontestable que l'effort nécessaire pour se servir du T. R. G. est un peu plus considérable. Si l'on veut transcrire avec certitude des noms japonais, ou arabes, ou russes, il ne suffit pas en effet de consulter les tableaux donnés dans la *Méthode* (ce qui toutefois, à la rigueur, serait possible) ; il est utile d'avoir au moins quelque connaissance de la grammaire et de la langue russe, arabe, ou japonaise. Remarquons seulement que cet effort n'est demandé qu'à des « professionnels » ; et d'ailleurs, aujourd'hui, quel géographe digne de ce nom oserait entreprendre un travail sérieux sur un pays dont il ignorerait totalement la langue?

Enfin, en outre des lecteurs et des auteurs, il y a encore dans le monde des *typographes*, des imprimeurs; et, dans la matière qui nous occupe, leur avis n'est certes pas à négliger, puisqu'une des causes qui ont fait abandonner le système de Lepsius, ce sont les impossibilités, ou au moins les difficultés typographiques qui ont été révélées à l'essai. Ici encore, la supériorité du T. R. G. est incontestable : les signes qu'il emploie, des points ou des accents, ont leur équivalent dans la langue française; ils ne gêneraient donc en rien la netteté de l'impression dans un livre ou sur une carte[1].

S'il en est ainsi, nous pouvons espérer que bientôt la *Méthode de transcription rationnelle générale* sera universellement adoptée. Une occasion va se présenter de la faire connaître au monde savant : c'est le Congrès international de géographie qui s'ou-

1. Qu'il me soit permis, sur ce point si spécial mais si capital, de citer l'opinion toute technique d'un des hommes les plus compétents qui se puissent trouver. M. Beaudoire, chef d'une de nos plus importantes maisons de fonderie pour les caractères d'imprimerie français et étrangers, après avoir eu communication de la *Méthode de transcription*, l'a jugée en ces termes significatifs, dans une lettre particulière qui m'a été montrée : « Je souhaite que tous les auteurs tombent d'accord sur la valeur et les formes des signes et des lettres préconisés dans cette Méthode : elle simplifierait singulièrement le travail du fondeur et de l'imprimeur, et permettrait ainsi d'établir les volumes à peu de frais... » Il termine en constatant que l'adoption de cette Méthode, par ses *facilités typographiques*, ferait faire un pas considérable à la vulgarisation de la science.

Digitized by Google

vrira à Berlin au commencement de cet automne. Le livre de Christian Garnier y sera présenté par une main amie, et soumis ainsi à l'appréciation des géographes de tous les pays; si, comme il est naturel de le penser, ceux-ci veulent prendre sérieusement connaissance des pièces, on peut dire que le procès est gagné d'avance.

La mère du jeune géographe, qui chérissait son unique fils avec une tendresse avivée encore par la maladie, et qui cherche maintenant à se consoler des soins qu'elle ne peut plus, hélas ! prodiguer à sa santé, par ceux qu'elle prend pour assurer à sa mémoire une légitime renommée, a publié elle-même l'œuvre restée manuscrite; elle l'a fait précéder d'un Avant-propos, qu'il faut lire, et où elle émet en termes touchants le vœu de voir le Congrès de Berlin adopter la Méthode de Christian Garnier. Je m'associe à ce vœu, mais en songeant bien moins encore à la jeune gloire de l'auteur, qu'au service immense qu'il peut rendre aux sciences géographiques. Espérons que le Congrès international de Berlin ne faillira pas à sa mission.

Au moment de me séparer d'un livre auquel je me suis tant attaché depuis quelques mois, je voudrais faire pénétrer dans l'âme de mes lecteurs la tristesse que l'on doit ressentir, en voyant si prématurément disparaître un géographe de tant d'avenir, sur qui la science pouvait faire reposer tant de belles espérances : ce qu'il avait déjà fait pour elle était un gage assuré de ce qu'il aurait fait encore. Ceux qui liront ses ouvrages seront frappés de sa science; ils ne connaîtront qu'une petite partie de ce que la Géographie et la France ont perdu en le perdant. Christian Garnier a été, j'ose le dire, le fondateur plus encore que l'utile réformateur d'une science nouvelle, la géographie linguistique[1]. Les brèves années qu'il a vécues ont été absorbées dans la recherche des plus

1. Il convient de rappeler ici qu'au moment de mourir, Christian Garnier a voulu assurer, autant qu'il dépendait de lui, les progrès futurs de cette science à laquelle il a tant donné, et qu'il jugeait si nécessaire dans notre époque de civilisation internationale : « La collection de mes livres et cartes, a-t-il dit dans son testament, telle qu'elle est portée au catalogue, par ordre d'entrée et par fiches, devra être mise à la disposition d'un jeune homme voulant faire de la géographie linguistique. Le choix en sera dû à l'obligeance de M. Schrader ». Le don magnifique, fait par Christian Garnier à ce continuateur inconnu, comprend un grand nombre de cartes savantes à grande échelle provenant pour la plupart des pays d'origine, des livres de géographie écrits dans toutes les langues de l'Europe, des livres choisis d'instruction à divers degrés, et enfin des grammaires de toutes les langues parlées dans le monde entier.

Digitized by Google

hautes idées, en même temps que dans la pratique des plus hautaines vertus, dans l'amour désintéressé du devoir; il a cultivé la science, aimé la raison, cru au progrès auquel il travaillait pour sa part. Pendant les traverses de sa si courte existence, il n'a été infidèle à aucune de ses idées, il n'a été incertain sur aucun de ses devoirs. Rarement j'ai vu chez un homme fait ou chez un vieillard une force morale comparable à celle de cet adolescent. Mais en lui, cette force était accompagnée de douceur, cette dignité parfaite mêlée d'agrément et d'enjouement, cette érudition assaisonnée de l'esprit le plus vif, le plus parisien, s'échappant au milieu même des souffrances par les saillies les plus inattendues et les plus drôles. En un mot, dans son mérite, dans sa *vertu*, on ne sentait rien de roide; son esprit associait tout naturellement, aux connaissances les plus étendues, les sentiments les plus nobles et les qualités les plus charmantes.

AUGUSTE AMMANN,
Professeur d'histoire au lycée Louis-le-Grand.

Digitized by Google

TRIBUNCI

FORT DES TRIBOQUES, PRÈS LAUTERBOURG

Geschichte der Stadt Lauterburg, von AUGUST MEYER, Weissenburg, Ackermann, 1898, pet. in-8.

L'auteur de cette histoire de Lauterbourg n'a pas mieux traité la période des origines de la ville en question que M. Bostetter celle de Brocomagus (Brumath). Voici comment il s'exprime:

« La plaine du haut Rhin fut habitée, dans les premiers temps, par divers peuples nomades dont l'un refoulait l'autre. C'est ainsi qu'au milieu du VIe siècle les Celtes, les Triboques, etc., prirent possession du pays; ils poussèrent les premiers habitants, les Gaels, qui plus tard furent appelés Gaulois, vers l'ouest.

« Les luttes entre les tribus celtiques vouées à la ruine fournirent aux Romains, avides de conquêtes, l'occasion favorable pour étendre la main sur ces cantons éloignés. Conformément à la maxime : là où le Romain est vainqueur, il s'établit, s'élevèrent successivement les forts de Saletio-Seltz; Tribuni (Tribunci)-Lauterbourg; Concordia-Altenstadt; Tabernæ Rhenanæ-Rheinzabern; Tabernæ montanæ-Bergzabern; Vicus Julius-Germersheim; Noviomagus-Spire; Altaripa-Altrip; *Brocomagus*-Worms. Ces forts n'étaient occupés que par des soldats romains. Les anciens habitants pouvaient s'établir à côté de la colonie, et ainsi surgirent, à l'ombre des forts, de petites localités qui furent soumises à la domination romaine. Déjà l'an 14 avant J.-C. furent élevées autour de Tribuni des habitations d'où sortit le futur Lauterbourg. »

Cette dernière assertion ne s'appuie que sur le passage suivant de Grandidier (*Hist. d'Alsace*, l. II, p. 116): « Les précautions qu'avait prises Auguste en établissant ces troupes le long du

Digitized by Google

Rhin ne lui parurent pas encore suffisantes pour la sécurité des Gaules. Il fit passer l'année de Rome 740, la quatorzième avant J.-C., différentes colonies romaines dans plusieurs villes principales voisines de ce fleuve. » Grandidier se réfère à Dion Cassius, l. 54, où il ne se trouve que deux passages fort vagues (ch. 7 et 23).

Il y a un passage de Laguille qui n'a pas assez été remarqué; il se trouve dans la *Notice de l'ancienne Alsace* qui précède l'Histoire de la province et est ainsi conçu : « On trouve dans Ammien, que cet auteur appelle Tribunci, un fort que les Romains avoient fait près d'un autre fort qu'ils nommoient Concordia. Ce dernier est marqué entre Brumpt et Spire dans l'Itinéraire d'Antonin; celuy qu'on nommoit Tribunci en étoit proche, la ressemblance du nom ne donne-t-elle pas lieu de conjecturer que ce fort avoit été la principale habitation des Triboques? Si ces observations ne sont pas suffisantes pour entraîner une pleine conviction, elles doivent du moins empêcher un écrivain de prononcer qu'il est sans doute que Strasbourg a été l'habitation des anciens Triboques et que sous ce titre elle doit reconnaître que ses habitans ont tiré leur origine non des Gaulois, mais des Germains qui avoient passé le Rhin. »

La notice de d'Anville a aussi gardé sa valeur : « Tribunci. Ammien Marcellin parlant de la fuite de Chnodomaire roi des Alemans vaincu près d'Argentoratum par Julien, s'explique ainsi : *rex Chnodomarius... celeritate rapida properabat ad castra, quæ prope Tribuncos et Concordiam, munimenta Romana, fixit intrepidus*[1], *ut adscensis navigiis dudum paratis ad casus ancipites, in secretis secessibus evaderet.* La connoissance que l'on a de la position de Concordia sur la rivière de Lauter au-dessous de Wissembourg, conduit à celle *des Tribunci*, et détermine le canton qui lui convient, puisque *castra Chnodomarii* étoient voisins de l'un et de l'autre de ces lieux. On juge même que Tribunci devoit être plus à portée du Rhin que ne paroit Concordia, vu que Chnodomaire tenoit, en proximité de son camp, des bâtimens tout prêts pour pouvoir traverser le fleuve au besoin. Je crois donc qu'on peut fixer la position de Tribunci aux environs de l'embouchure du Lauter, et la position d'un lieu nommé Bergen, vis à vis de Lauterbourg, paroit y répondre. Un lieu qui en est voisin sous le

1. Wagner a remplacé *intrepidus* par *in Triboccis.*

Digitized by Google

nom de Neubourg, semble supposer qu'il y en avoit un plus ancien dans ce canton. » Cette identification a été adoptée par l'avant-dernier historien de Lauterbourg : « Il existe, dit Bentz dans la seconde partie de l'appendice à la *Description de Lauterbourg*, Strasbourg, 1867, à 3 kilomètres à l'est de Lauterbourg, le village de Berg, qui, selon nous, remplirait les conditions pour l'emplacement de Tribuni. Berg est situé sur une hauteur, sa position est militaire; le camp de Chnodomaire assis en face de Concordia, pouvait s'étendre sur l'île jadis formée entre Lauterbourg et Berg, car le Rhin touchait autrefois à la hauteur du grand bassin appelé *Waag*, *Woog*, *Heidenwoog*. On prétend aussi qu'il y avait à Berg un fort romain dont des restes ont été découverts près du château des seigneurs de Bergen ou Berg, lorsqu'en 1788 l'on construisit l'église de Berg sur l'emplacement de ce château... Il nous reste à faire une dernière observation. Le fort Concordia du temps d'Ammien, vers la fin du IVe siècle, n'a été appelé par lui que *Munimentum*, château-fort. Il ne le mentionne ni comme place forte, ni comme ville, ni comme bourgade. Tribuni était encore plus petit que Concordia. Cependant, déjà au milieu du Ve siècle (environ soixante ans plus tard seulement), la tradition nous représente Lauterbourg comme une ville importante qu'Attila aurait détruite en 451 ! Ammien n'aurait-il pas donné le titre de ville à Concordia et à Tribuni si ces châteaux-forts avaient pris un pareil développement ? On pourrait donc conclure du silence de cet auteur qu'à l'époque où il écrivait, Lauterbourg était encore à l'état de néant. »

Faut-il rappeler maintenant les opinions si contradictoires qui ont surgi du texte d'Ammien ? Beatus Rhenanus place Tribuni à Kirchheim près Marlenheim[1] et Cluver, traduisant Tribunci par les Triboques, ne reconnaît plus qu'un munimentum : Concordia qu'il place à Drusenheim[2].

« Cluver est trop hardi, dit Schœpflin, lorsqu'il prétend qu'au lieu de Tribuni il faut lire Triboci. Car ce n'était pas à proximité des Triboques, mais chez les Triboques même que Chnodomaire avait placé son camp ; il s'étendait près de Tribuni et de Concordia qu'Ammien appelle deux forteresses romaines; le nom qu'il cite est donc celui d'une localité et non celui d'un peuple. Ces ouvrages

1. *Rerum germanicarum* lib. tertius, p. 173 de l'éd. de 1551.
2. *Germaniæ antiq.*, lib. II, cap. XII, p. 44.

Digitized by Google

militaires furent élevés par les Romains contre les Germains; leur dénomination dérive donc du latin plutôt qu'elle ne vient du celte. Si l'un d'eux a porté le nom latin de Concordia, pourquoi le second n'aurait-il pas eu de même une appellation latine? Concordia était la plus éloignée du Rhin, le fort de Tribuni en était le plus près[1]. »

Schweighæuser assigne à Tribuni une place dans le village d'Au, situé vis-à-vis de Lauterbourg, sur la rive droite du Rhin[2]. « Cette situation, dit Bentz, d'un fort romain destiné à observer les mouvements des barbares et à les repousser dans leurs incursions, nous paraît peu probable entre deux bras du Rhin, dans un bas fond boisé et marécageux, d'où les Romains eux-mêmes auraient eu de la peine à regagner la rive gauche du fleuve, car Au était jadis, et selon toute apparence déjà du temps des Romains, une île sise dans le Rhin. » Enfin Walckenaer[3] place Concordia à Altenstadt sans faire mention de Tribunci. Léon Renier[4] fait de même.

Ce sont aussi les limites du pays des Triboques sur lesquelles on hésite; cependant, si l'on adopte la correction de Wagner mentionnée plus haut, la question est vidée, voici du reste la note de son commentaire : « Et hic hæsi hæreoque etiamnunc nec impetrare a me possum ut τὸ intrepidus a manu ipsius Ammiani esse credam. Quid si pro eo legas *in Triboccis?* Mannertus in *Gallia*, p. 233, Tribuncos ditioni Triboccorum paullo timidius assignat. Quid si igitur qualicunque mea conjectura viro præstantissimo hoc dubium evellerem? Concordia autem, uti jam suo tempore conjecerat Surita, v. Wesseling, *Itin.*, p. 253, in Triboccis sita fuit. Haud temere igitur putaverim me fecisse, qui in textum receperim. » Cluver[5], Balthasar Bebel[6] et Spener[7] mettent à tort la limite du pays des Triboques sur la Moder, et quand de Morlet dit que Schœpflin la place « sur la Seltzbach ou la Lauter[8] », nous l'arrêtons, car voici comme s'exprime Schœpflin :

« L'examen de la limite sud des Némètes pourrait nous fixer

1. *Als. ill. tr.*, t. Ier, p. 572.
2. *Antiq. de l'Alsace*, p. 176.
3. *Géographie des Gaules*, t. III, p. 88.
4. *Ann. de la Soc. des antiq. pour* 1849, p. 264.
5. *Germ. antig.*, lib. II, cap. x, p. 38.
6. *Antiq. Germ.*, art. 1er, § X.
7. *Notit. Germ.*, lib. VII, cap. v.
8. Notice sur les voies romaines du département du Bas-Rhin, dans : *Bull. de la Soc. des Monuments*, 1861.

Digitized by Google

sur la frontière nord des Triboques. Si le cours de la Queich et la ville de Laudau déterminaient le contour du Spiregau, pourquoi ne conclurions-nous pas que les Triboques, voisins des Némètes, s'étendaient jusqu'à la Queich ? Or, d'anciens documents, la *Chronique de Spire* de Lehmann, donnent au Spiregau cette limite. Alors les principales villes des Triboques ont été *Brocomagus*, Brumath, *Helellum* ou *Elcebus*, Ell, *Tabernæ*, Saverne, et *Concordia*, Altstatt près Wissembourg[1]. » Schœpflin opine donc pour la Queich; nous préférons la Lauter.

Il nous faut revenir au nom même de Tribunci. C'est la forme que nous adoptons parce que Tribuni n'a pas de sens, et que Tribunci a le sens de Triboques. C'est la transcription du grec de Strabon : Τρίβοκχοι, on pourrait même exiger : Tribunchi — de même que dans Avienus (v. 674), Tylangii correspond à un grec Τυλάγγιοι, que dans Ammien, XVII, 6, les Iuthungi répondent aux Ἰουθοῦγγοι, *Dexipp. fr. ap. Suid.*, enfin que les Greuthungi, Trutungi dans Trebellius Pollio, Claude VI, répondent aux Τρουθίγγοι, *fr. ap. Suid.*, éd. Kuster, III, 329.

Laguille a raison contre Schœpflin : le nom du peuple a fourni le nom de la localité, ce qui n'a rien d'extraordinaire. Il n'y a dans tout d'Anville que deux noms de lieux avec la même désinence que Tribunci : Buruncus-Woringen ou Rhein-castel et Urunci, Rixheim, Haute-Alsace; ils ne sont pas susceptibles de nous faire dévier de nos conjectures.

La Lauter ou Wieslauter prend sa source sur le terrain de la ferme de Wieslauter au sud de la ruine de Græfenstein, près de Merzalben dans le canton de Waldfischbach (Bavière rhénane), reçoit à gauche la Scheitbach, grossie de la Wartenbach, la Horbach, et à droite la Sultzbach, arrose le Schönthal et le Storrwoog, reçoit le ruisseau du Ludwigsthal et devient flottable au-dessous de l'étang de Langmühl. Après avoir reçu à gauche un double ruisseau venant du Geiskopf et du Hohenberg, à droite un autre près de la scierie de Neudahn, elle passe devant Dahn et se dirige vers l'est pour recevoir à gauche, le double ruisseau venant d'Erfweiler et le Bärenbach, près de Bruchweiler. A Bundenthal, elle se dirige vers l'est-sud-est, reçoit à gauche la Schlettenbach, la Pfortzbach, la Reisbach, le ruisseau de Saint-Germain et près de

1. *Als. ill. tr.*, t. Ier, p. 352.

Digitized by Google

Weiler dans le Bas-Rhin, la Buchbach. Après avoir coulé entre les lignes de Wissembourg, elle arrose cette ville ainsi qu'Altenstadt et forme la frontière au-dessous de ce village. Au-dessous d'Altenstadt elle reçoit le Forbach et le Marckbach, touche Scheibenhard, Lauterbourg et se jette dans le Rhin à Neubourg dans la Bavière rhénane[1]. Autrefois, elle se partageait, dans le voisinage de Lauterbourg, en deux bras, dont le premier se jetait dans le Rhin, au nord, et le second, au sud ; ce second bras a été desséché et forme la frontière sous le nom de Vieille-Lauter. Ses eaux sont d'ordinaire très limpides, mais après de fortes pluies elles charrient une assez grande quantité de sable rouge provenant de détritus du grès des Vosges qui, lors des débordements, heureusement fort rares, se déposent sur les prairies et causent des dommages. Il résulte d'une analyse du pharmacien Wohlwerth que les eaux de la Lauter sont d'une grande pureté relative et ne contiennent que fort peu de matières étrangères en dissolution, 0 gr. 046 par kilogramme[2].

Le nom de la Lauter, *vadum Lutre*, apparaît pour la première fois dans la charte qui attribue à Dagobert Ier la fondation de l'abbaye de Wissembourg (624), mais cette charte est apocryphe ; elle reporte à la vingt-troisième année du règne de Dagobert la fondation du couvent, or, Dagobert Ier n'a régné que seize ans (Voy. Schœpflin, *Als. diplom.*, n° 20, et Zeuss, *Traditiones Wizenburgenses*, p. XII).

La Lauter est ensuite mentionnée dans au moins neuf chartes des *Traditiones* qui vont de 742 à 861, sous les formes, luttra, ludra, hlutraha, lutarhaha, hlutra, lutaraha. La même formule revient toujours : *Monasterium Uuizenburc quod constructum super fluvio luttra*. D'après Schweighauser, *Ann. du Bas-Rhin*, 1822, le juge de paix Lambert avait formé, des antiquités provenant des environs, tout un cabinet de médailles romaines et d'autres objets curieux. Nous ne savons ce qu'il est devenu[3]. Il ne reste en fait d'antiquités qu'un autel romain qui se trouvait au

1. Jacobs, *Fleuves et rivières de la Gaule*, 1859, dit : « La Lauter, rivière qui passe au fameux monastère de Weissembourg et se jette dans le Rhin à Hagenbach » !

2. Rigaut, *Description du canton de Wissembourg*.

3. Le dernier porteur du nom est mort il y a à peu près seize ans. Sa sœur, Mme de Salomon, a eu trois filles, la première mariée au commandant de Lalance à Saint-Mihiel, la seconde devenue carmélite, la troisième mariée à M. Georges de Diesbach à Fribourg, Suisse. Renseignements fournis par M. l'abbé de Dartein.

Digitized by Google

château détruit en 1706 et qu'on a placé sur l'escalier du premier étage de la mairie. En voici l'inscription :

J.O.M.
CERIAN
VSPAC
ANIvkN

Jovi Optimo Maximo Cerianus Pacanius... Cerianus et Pacanius sont voisins de Cerialis et de Pacatus qui se rencontrent ailleurs. Schœpflin ne mentionne guère que quatre inscriptions relatives à Jupiter et trouvées en Alsace (tr. II, 560). Il a grossi son chapitre d'inscriptions trouvées à Castelberg, près Gengenbach, et à Pforzheim et Ravenez a ajouté des inscriptions helvétiques [1].

Jupiter n'était pas inconnu aux anciens Gaulois, car César affirme que le culte de ce dieu était adopté par eux (VI, 17). Quatre dieux gaulois ont été assimilés à Jupiter : Baginas, Pœninus, Saranicus, Taranus [2].

Enfin en juillet 1891, le sieur Heintz, en faisant reconstruire sa maison près du Mittelturm, découvrit une fosse où se rencontrèrent des fragments de poteries qui, selon toute vraisemblance, datent de l'époque romaine.

Deux grandes voies militaires passaient par Lauterbourg : 1° celle de Strasbourg à Spire par Brumath et Seltz.

Au delà de Seltz la voie se dirige en droite ligne sur Münchhausen et Lauterbourg; les antiquités trouvées dans ces deux localités et le nom de *Hochstrasse* donné au chemin vicinal qui suit cette

1. En faisant des fouilles au castel romain Heidenburg dans la vallée de la Lauter, affluent du Glan, on vient de découvrir une pierre tombale romaine qui offre de l'intérêt tant au point de vue de l'art du IIe siècle après J.-C. que sous le rapport linguistique. Deux génies supportent l'épitaphe ainsi conçue :

D. M.
Popausto. Cosset.
Oni. et. conjugi. ejus
Et. filio.defunc.
To. Chetao. curavit.

Popaustus, Cosseto et Chetao, sont des *nova* dans la nomenclature gallo-romaine, Chetao répond au nom de personne postérieur. Hesso qui, comme Chattus, est à rapprocher du gothique *Hadus* et du gaulois *Catu*, combat. Chetao = combattant, guerrier. Sur les côtés de la pierre on remarque des guirlandes de fleurs qui s'enlacent autour de deux branches entrecroisées. La pierre a été déposée au musée de Spire.

2. Dottin, *La religion des Gaulois*, P. Leroux, 1898.

Digitized by Google

direction ne laissent aucun doute sur l'exactitude de ce tracé dont une partie a été détruite par les corrosions du Rhin entre Seltz et Münchhausen. A Lauterbourg la voie se dirige sur *Tabernæ* (Rheinzabern), et de là sur Spire;

2° La voie militaire de Strasbourg à Spire par Brumath et Altenstadt. De Wœrth une ancienne route dite *Bergstrasse*, tracée sur le flanc de la montagne, conduit à Altenstadt en traversant, au-dessus de Wissembourg, le canton *Vierthurn* qui est couvert de débris romains. De Lauterbourg elle passait par une partie de la banlieue de Berg appelée *Reissig* où de nos jours elle est parfaitement connue sous le nom de *Rœmerstræssel*, traversait la forêt du Bienwold et se dirigeait en ligne droite sur Rheinzabern.

« Un temple s'élevait dans la ville romaine de Tribuni, aujourd'hui Lauterbourg », dit M. Meyer, mais il n'en donne d'autre preuve que la découverte au village d'Au, en 1846, de trois pierres ornées d'images de divinités romaines.

Après 276, les Allemans passèrent le Rhin et cherchèrent à prendre possession de la rive gauche. En 406, les Vandales, les Suèves et les Alains passèrent le fleuve sur plusieurs points. Ces hordes sauvages envahirent les villes qui avaient, sous l'empire, joui d'une prospérité de près de quatre siècles et promenèrent partout le fer et le feu. Argentorat et tous les lieux habités de la vallée du Rhin s'abîmèrent et ne furent plus que des monceaux de décombres. Les habitants survivants subirent les caprices sanguinaires des vainqueurs; le retentissement de ces épouvantables calamités ne s'arrêta qu'aux confins du monde civilisé. Vers 420, ce fut le tour des Francs conduits par Marcomir, enfin en 451 vint Attila avec ses Huns. Il traversa le Rhin dans le voisinage du lac de Constance, pilla et saccagea toutes les villes jusqu'à Mayence, puis passa dans la Gaule intérieure pour se faire battre dans les champs catalauniques. M. Meyer appelle le chef des Huns Alarich!

Dès son premier chapitre, M. Meyer dit : « Dans le cours des siècles Tribuni reçut le nom de *Castrum ad Lutharim*, *Castrum Lutheræ*. » Cette allégation est dénuée de preuves.

Il y a entre Tribuni et Lauterbourg une solution de continuité que rien ne vient combler. Nous allons donner les formes successives du nom de Lauterbourg en nous aidant du *Dictionnaire du moyen âge* d'Oesterley (1883) : *Villa nomine Lutera*, 1086, Remling, Urk. 1, 58; *Lauternburch* 1247, Herm. Altah. Mon. Germ.

Digitized by Google

Script., XVII, 394; 1255 Leges, II, 374; *Luterburg daz stetelin* 1284, Closener Chr., éd. de Stuttgart, p. 32; *opidum Lutreburch* 1285, Ann. Colmar. maj. Script., XVII, 212; *Luterburch* 1286, Ann. Colmar. min., *ib.*, 192, 33; *opidum Luoterburg* 1286, Ellenhardi Chr., *ib.*, 127, 32; *Luterburg* 1329, Matth. Neob. Appendix, 223. C'est par erreur qu'Oesterley cite aussi Kœnigshoven, éd. Hegel, II, 914. Kœnigshoven parle de Lauterberg à la limite du Harz. Ainsi Lauterbourg est successivement une villa, puis une petite ville, *stetelin*, puis un oppidum. De castrum il n'est pas question. Le castrum était un retranchement, l'oppidum était une ville, pas même toujours fortifiée[1].

Si l'on fait abstraction de la date de 1001 gravée sur le front du Mittelturm (tour du milieu), Lauterbourg n'apparaît dans l'histoire qu'en 1086. Le 11 janvier de cette année l'empereur Henri IV fit cadeau à l'église de Spire d'un bien à Lauterbourg qui avait appartenu antérieurement à sa nièce Mathilde d'Italie. Le 24 septembre 1103 Henri IV donna aux chanoines de la cathédrale de Spire un autre bien sis à Lauterbourg, qu'avait possédé le noble Henri de Lache et qu'il avait cédé au souverain contre certains bénéfices.

En 1230, Sigfrid, archevêque de Mayence, accorda aux comtes d'Eberstein le fief de Lauterbourg vacant par la mort de Heidenric, comte de Luterberch. C'est donc Heidenric qui est le premier comte connu. En 1234, le comte Marckedo ayant pris le parti du roi Henri qui s'était révolté contre l'empereur Frédéric II, son père, fut tué sur le champ de bataille de Kaiserslautern. « Cinq cents bourgeois, dit Simonis[2], huit cents nobles et cavaliers furent tués, nommément le duc Walther d'Autriche, Gerson roi de Bohême, *Marckedo, un comte de Lauterbourg*, Jean comte des Deux-Ponts, Werner comte de Bolanden, Reichart comte de Sarbrück, l'évêque Reinhard de Saltzbourg, Rodolphe comte de Lichtenberg et d'autres[3]. »

1. Le Lutra castellum des Romains, de Mündel, *les Vosges*, p. 53, est un castellum de fantaisie.

2. *Historische Beschreibung aller Bischoffen zu Speyr*, p. 96.

3. M. Wiegand voit dans Marckedo une forme corrompue de Merbodo. Pourquoi Marckedo n'aurait-il pas droit de cité dans nos régions, lorsque l'espagnol a Mercado? (Pott, *Personennamen*, 358). La Markianasilva (Markwald) signifie la forêt ténébreuse et Dietmar mentionne en Néerlande une forêt Mirkwidu (Grimm, *Gesch. der deutschen Sprache*, 3e éd., p. 348 et 575). Marckedo serait le seigneur de la marche ou le beau ténébreux. Cf. Andresen, *Die altdeutschen Personennamen*, p. 69.

Digitized by Google

Les agissements de Marckedo précipitèrent sa famille dans la disgrâce. En 1254, l'empereur Guillaume de Hollande céda le comté de Lauterbourg au chapitre de Spire qui le conserva jusqu'à la Révolution française. Enfin le 18 octobre 1264, Eberhard, évêque de Worms, fit renoncer Simon, comte de Deux-Ponts, à toute prétention sur Lauterbourg moyennant le paiement de cent marcs d'argent[1].

Les *Annales* de Colmar disent à l'année 1286 : « Le roi Rodolphe (de Habsbourg) assiégea Luterburch, place de l'évêque de Spire, pendant (six) semaines; les bourgeois ne pouvant résister au roi, se livrèrent à sa merci. » Voici quelle fut la cause de ce siège. L'empereur, dont la femme Anna était morte en 1281, épousa, à l'âge de 63 ans, une jeune fille de quinze ans, Isabeau, fille de Hugues IV, duc de Bourgogne (1284), et qui prit le nom d'Agnès.

Lorsque Agnès fit son entrée à Spire, l'évêque Frédéric de Bolanden, enthousiasmé de sa beauté, la souleva de son char et l'embrassa, Simonis dit même : sur la bouche. Agnès indignée, se plaignit à son époux qui fit dire à l'évêque de chercher un autre baiser de paix et que celui de l'impératrice était pour lui seul[2]. Telle est en substance la version d'une demi-douzaine d'historiens. Cependant un chroniqueur, Ellenhard[3] donne pour cause de l'exil de l'évêque, le fait que celui-ci tenta de tuer l'empereur lorsqu'il revenait d'avoir fait brûler un homme de bas étage, nommé Tile Kolup qui se donna pour l'empereur Frédéric II. Enfin d'autres parlent d'un refus d'impôt.

Lorsqu'en 1328 Berthold de Bucheck passa de l'évêché de Spire à celui de Strasbourg, il retint Lauterbourg jusqu'à ce que le pape lui eut ordonné de rendre cette ville à son successeur[4]. En 1366 l'empereur Charles IV comprend la ville et le château de

1. Remling, *Urk.*, I, p. 303. Ce n'est que dans ce diplôme que nous voyons Lauterbourg appelé castrum.

2. « Rudolphi conjugem Agnetem, forma et specie decoram, e curru quadrigarum suis manibus cum tolleret, venustate et corporis pulchritudine provocatus, Augustam exosculatur, quæ indignabunda regi de istius pravitate et injuriis conqueritur. Rudolphus moleste satis ferens, hæc Episcopo referenda mandato cavet ut aliud pacis osculum quæreret, id soli sibi emptum esse. Antistes regis iram metuens patria secedit. » Eysengrein, *Chronologicarum rerum urbis Spiræ libri XVI*, Dilingæ, 1563, in-8. Cf. Joannis, *Rer. Moguatiac*, p. 623 ; Simonis, *Beschreibung*, p. 106 ; Lehmann, *Chron.*, p. 586.

3. *Mon. Germ.*, XVII. Bœhmer, *Fontes*, II, 121; Kopp, *Geschichte Rudolfs*, I, 736.

4. Matth. Neob., 225.

Digitized by Google

Lauterbourg parmi les possessions de l'église de Spire[1]. Cette ville fut parfois la résidence temporaire des évêques. A la fin de 1374 et dans l'année 1376 l'évêque Adolphe de Nassau (1371-1381) résida à Lauterbourg. En 1381 il confirma les droits et libertés de la ville. L'année suivante, étant archevêque de Mayence, il nomma Volmar de Wickersheim burgvogt de Lauterbourg avec un traitement de 80 florins, parce que celui-ci lui avait prêté une somme de 4,000 florins. En 1383 il engagea à Volmar la ville de Lauterbourg avec tous ses revenus, pour une somme qui avait été prêtée au chapitre.

Arrêtons-nous au seuil du xve siècle. Il serait trop long de relever toutes les inadvertances de M. Meyer, mais nous nous étonnerons qu'il n'ait pas mentionné les fils de Lauterbourg qui ont fait honneur à leur patrie et sont parvenus à de hautes positions. Il aurait trouvé dans notre *Heidelberg et Strasbourg*[2], les noms de trente-sept Lauterbourgeois qui se sont, de 1390 à 1630, fait immatriculer à l'université palatine. Nous n'en citerons spécialement qu'un, parce qu'il a fait l'objet d'une notice de M. Hartfelder[3]. Jean Herbst fut immatriculé le 4 mars 1479. Il semble avoir reçu une bonne préparation, car, dès le mois de mai 1480, il subit l'examen de baccalauréat *via antiqua*. Il semble aussi avoir été dans l'aisance, car il put payer les frais occasionnés par l'examen de maître le 12 octobre 1482. En 1490 il acquit le grade de bachelier en droit canon sous le décanat de Pierre Wacker de Sinsheim. Trithème l'appelle docte et érudit. Il entretint des rapports amicaux avec Jacques Wimpheling. L'humaniste Verner de Thémar lui dédie de ses poésies et l'appelle son autre moi. En 1495 il est chapelain de l'électeur palatin Philippe. Trithème dit encore : « De sancta Anna multa ad me carmina et epistolas ornatissimas scripsit. » Une petite pièce morale de Herbst se trouve dans l'*Adolescentia* de Wimpheling (fol. 62) :

Consuetudo.
Quod semel imbibitum est facinus quam raro fugatur
A sene, sed virtus inveterata manet.
Finem imporne malis : tibi ne dulcescat iniquum ;
Flagitiis plenus ne moriare senex.

1. Diplôme publié en 1753 dans le factum de l'évêque de Spire contre l'électeur palatin.
2. *Recherches sur les étudiants alsaciens immatriculés à Heidelberg.*
3. *Zeitschr. des Ob.* Nouv. série, t. VI.

Digitized by Google

Nous revenons à notre point de départ et nous nous résumons en disant que Tribunci, s'il n'est pas Lauterbourg, en fut proche. Tribunci est le fort des Triboques et marque les limites de leur territoire[1].

ANNEXES

Nous ne voulons pas abuser des pièces justificatives, mais nous tenons à donner l'acte où paraît le premier comte de Lauterbourg, Heidenric : il se trouve dans Guden, *Codex diplomaticus*, Gœttingen, 1743, in-4, I, 505 :

« Sigefridus archiepiscopus Moguntinus ex obitu Comitis de Luterberg vacans feudum confert illis de Eberstein 1230.

« Sigefridus Dei gratia Sanctæ Moguntinæ Sedis archiepiscopus, Universis intuentibus hoc scriptum fieri volumus manifestum quod, cum nos fidelibus nostris Comitibus de Eberstein contulissemus beneficium quod ex morte Heidenrici[2] comitis de Luterberch nobis vacabat, idem et Nobis et Ecclesiæ Moguntinæ nostrisque Successoribus ad observandam fidelitatem et ad ferendum auxilium perpetuum contra omnem Hominem, Imperio duntaxat excerpto, jurejurando obligaverunt, eo quod nos nostrique Successores, illos in jure suo foveamus, in quantum nobis de jure ipsorum constiterit bona fide. Adjecimus quoque quod si forte ostensum nobis fuerit justo modo, nos predictum beneficium ipsis Comitibus non potuisse conferre, quod illis de alio beneficio, quod nobis vacare contigerit, restaurum faciemus.

« Ad cujus rei evidentiam presentem paginam Nostro et Ecclesiæ nostræ sigillis fecimus roborari. Acta sunt hæc A. D. Incarnationis MCCXXX, Indictione III. »

Ceux qui se rappellent l'aventure de l'évêque de Bolanden avec l'impératrice Agnès liront encore avec plaisir l'extrait d'une lettre que le duc de Bourgogne écrivait à la marquise de Montgon du

1. Le dernier travail paru sur *Concordia et Tribuni* est celui de Sabourin de Nanton, *Bull. de la Soc. des Mon.*, 2e série, 6e vol. Mais il ne fait qu'analyser Bentz en renvoyant à de Ring et à de Morlet. De Ring a créé un Tribuncum qui n'est pas dans les documents.

2. Heidenric n'est pas le même que Heinrich. Pott voit dans le premier terme un cas pluriel (*Die Personennamen*, p. 258) et le rapporte au gothique *allam haidum, omnibus modis*, et au nordique *heidr, honor, dignitas*. Ajoutons que le nom s'est perpétué dans la région jusqu'à nos jours sous la forme Heydenreich.

Digitized by Google

camp de Salmbach à quelques lieues de Lauterbourg, le 3 juillet 1703[1]. Voulant donner à son mari une preuve de tendresse, la duchesse de Bourgogne avait chargé Mme de Montgon de lui écrire une lettre dont les caractères étaient tracés avec son propre sang en guise d'encre. Le duc de Bourgogne répond : « Je ne puis tarder un seul moment à vous faire réponse et bien loin d'avoir eu mal au cœur du sang adorable que j'ay receu, je l'ai baisé mille fois et le baiserai encore plusieurs fois aujourd'hui. Je viens de m'en tirer dans le moment pour en envoyer du mien et donnez-le lui s'il n'est pas indigne d'elle et si elle dit qu'elle le verseroit, moi j'ai déjà commencé à en verser un peu pour elle pour qui assurément il ne m'en resteroit rien. Mais nous devons le conserver l'un pour l'autre et unir nos cœurs ainsy que le paroissent ceux qui sont désignés avec mon propre sang tiré d'un des doigts de ma main gauche par mon couteau sur le champ. Cette lettre outre le petit dessein est toute barbouillée du sang que l'amour m'a fait verser sur le champ, trop heureux de l'avoir répandu pour elle... »

Les deux épisodes que nous avons mentionnés nous feront dire avec La Bruyère : « Les hommes n'ont point changé selon le cœur et selon les passions ; ils sont encore tels qu'ils étaient[2]. »

P. Ristelhüber.

1. Les lettres du duc de Bourgogne sont publiées par M. d'Haussonville dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 mai, mais nous nous permettrons deux rectifications : au lieu du camp de Hults, lisez camp de Sultz ; au lieu du camp de Tilstett, lisez camp de Kilstett. Cultivons la géographie !

2. Discours sur Théophraste.

Digitized by Google

A LA COTE D'IVOIRE

NOTE SUR UN RAPPORT DE MISSION SCIENTIFIQUE

Par M. J. EYSSÉRIC[1]

I. — RELATION DU VOYAGE

Le but principal de ma mission consistait dans la reconnaissance géographique de la partie centrale et occidentale de la Côte d'Ivoire.

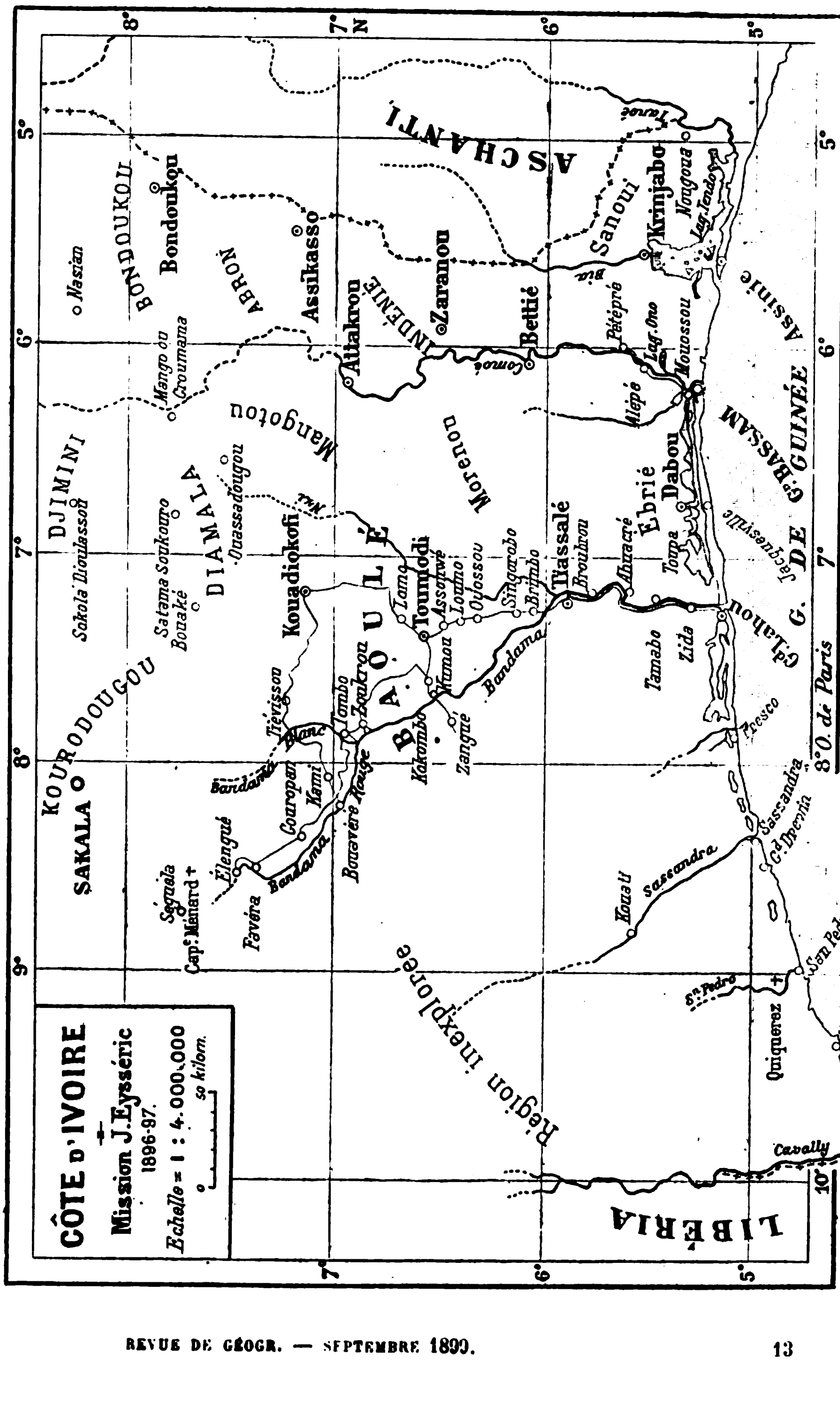
C'est à Grand-Bassam que j'organisai le voyage projeté dans l'hinterland de la colonie. J'engageai comme aide un Français du Sénégal, M. Coroyé, qui me seconda avec beaucoup de zèle et de dévouement. Mais il me fut impossible de recruter des tirailleurs indigènes ; je me décidai donc à me passer d'escorte, comptant faire un voyage absolument pacifique, malgré les renseignements qu'on me donnait sur les mauvaises dispositions des populations de la forêt.

Nous quittions Grand-Bassam le 15 décembre 1896, pour gagner Grand-Lahou par la lagune et la plage; puis nous arrivions à Tiassalé, en remontant le Bandama, et enfin à Toumodi, dans le Baoulé. C'est là que furent recrutés les trente porteurs sénoufos qui devaient transporter le matériel et la pacotille d'échanges.

Le 10 janvier 1897, la mission quittait le poste de Toumodi pour se diriger vers l'ouest. Après de longs palabres tenus à Kokombo et à Kumou-krou, nous entrions en pays gouro et nous parvenions à Zangué, point déjà reconnu par le capitaine Marchand, qui avait dû en revenir sans y séjourner. Les indigènes nous firent bon accueil, mais s'obstinèrent aussi à nous refuser la

1. M. Eysséric, chargé de mission par les Ministères de l'Instruction publique et des Colonies, vient de faire paraître le Rapport sur son voyage à la Côte d'Ivoire dans les *Archives des Missions scientifiques*, t. IX ; il nous en communique le compte rendu suivant qui résume ce mémoire.

Digitized by Google



Carte extraite des Nouvelles archives des missions scientifiques, t. IX.

route de l'ouest. Après plusieurs jours d'attente, il fallut retourner en arrière et chercher un point de pénétration plus au nord.

A Tombo, le passage nous fut enfin accordé, sans trop de retard. La caravane franchissait le Bandama Blanc, le 8 février, et pénétrait dans une région absolument inconnue, chez les Yo-Ourès. Suivant à distance le Bandama Rouge, elle parvenait à Gouropan, où commencèrent les premières difficultés avec les Gouros, et arrivait à Favéra le 15 février; il fut reconnu que le fleuve était parfaitement guéable à ce moment; nous comptions le passer le surlendemain. Mais, dans la nuit du 16 au 17 février, des indigènes en assez grand nombre nous entourèrent, sans oser nous attaquer. Nous réussîmes à palabrer avec eux et même à faire encore une étape en avant, qui nous amena à Elengué, village situé près de la limite supérieure de la forêt dense, dans la zone frontière du Soudan français. La route nous fut alors absolument fermée et la situation devint des plus critiques. Des guerriers, armés de fusils à pierre et de lances, au nombre de 250 environ, nous cernèrent étroitement. Jour et nuit, il fallait tenir en respect ces groupes hostiles, et pour toute défense, nous n'avions à leur opposer que nos deux carabines Winchester. Après trois jours et quatre nuits d'angoisse, au moment où tout paraissait désespéré, le chef d'Elengué nous proposa de « faire fétiche » pour conclure la paix. La mission se trouva alors en sécurité relative dans le village, mais ne pouvait en sortir, car le pays environnant était soulevé. Enfin, après un investissement de trois semaines, nous pûmes revenir en arrière; le 8 mars seulement, nous étions complètement dégagés.

Sans doute, ainsi que l'avons appris plus tard, nous devons notre délivrance à la présence inattendue du lieutenant Blondiaux dans la région de Sakala (6 mars). En effet, on peut signaler la concordance remarquable et toute fortuite de nos itinéraires, l'un venant du Soudan, l'autre de la côte. Les deux missions, qui ignoraient réciproquement leur présence dans cette région, ont été sur le point de se rejoindre. Les points extrêmes où elles ont été l'une et l'autre arrêtées par les mêmes peuplades, *à un mois d'intervalle*, les villages de Buonsira et d'Elengué, ne seraient distants que d'*une journée de marche* (d'après les renseignements du lieutenant Blondiaux).

Après une retraite pénible, nous traversions la région pitto-

Digitized by Google

resque de Kami, puis, le 23 mars, nous parvenions à Kouadiokofi, qui était alors notre poste extrême du Baoulé. Enfin, par le sentier ordinaire et le Bandama, nous revenions à Grand-Lahou le 20 avril.

II. — DOCUMENTS ET RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX

Les divers travaux de la mission et les documents qu'elle a pu réunir sont exposés et discutés dans le Rapport. Le résumé qui suit en indique les principaux résultats :

1° *Levé détaillé de l'itinéraire.* — Ce levé, exécuté à la boussole Peigné, a été construit au 1/80,000e. Le croquis, p. 197, en donne une réduction au 1/1,000,000e.

Le Rapport expose la méthode suivie pour le levé à la boussole, tenue à *main libre* (sans visées, avec des lectures très fréquentes), l'évaluation des distances se faisant d'après le *temps* employé à les parcourir. Ce tracé se base aussi sur des observations astronomiques. Dans les trajets nord-sud, de simples latitudes ont permis de contrôler les évaluations de distances ; de même, dans les trajets est-ouest, des latitudes suffisamment exactes ont fixé l'orientement de l'itinéraire.

2° *Levé du Bandama inférieur entre Grand-Lahou et Tiassalé.* — Ce levé, fait au loch de rivière, a été compris entre des positions astronomiques très approchées. Il rectifie notablement les cartes en usage en portant de 66 à 83 kilomètres la distance à vol d'oiseau entre les points extrêmes. La méthode suivie est discutée avec détails. Le levé, construit au 1/100,000e, est résumé dans le croquis ci-contre, p. 199, réduit au 1/500,000e.

3° *Observations astronomiques.* — Les observations, au nombre de 102, portent sur 30 stations ; elles ont été revues à l'Observatoire de Montsouris.

Les latitudes ont été généralement obtenues par des hauteurs méridiennes du soleil ; pour 10 stations, elles ont été fournies par des observations multiples (de 2 à 6) et doivent être approchées *à moins de 1' près*. Le tableau suivant en donne la liste :

Digitized by Google

LOCALITÉS.	MOYENNES des observations.	Nombre d'observations.	CHIFFRES ADOPTÉS.
Grand-Bassam	+ 5°11′35″	4	+ 5°12′
Grand-Lahou	5 8 6	6	5 8
Tiassalé	5 53 14	2	5 53
Toumodi	6 33 38	6	6 34
Kokombo	6 32 21	2	6 32
Kumou-krou	6 30 47	3	6 31
Zangué	6 25 16	3	6 25
Favéra	7 20 46	2	7 21
Elengué	7 23 41	4	7 24
Kouadiokofi (poste)	7 7 33	6	7 8

Les autres latitudes, obtenues par une seule observation, sont approchées à 1′ près.

Quant aux longitudes, on ne peut pas trop compter sur la précision de celles qui ont été données par le transport du temps à l'aide d'une seule montre (déplacée par voie de terre). D'un autre côté, la nébulosité particulière du ciel a le plus souvent empêché d'observer les occultations d'étoiles par la lune. Une seule longitude absolue a pu être déterminée par cette méthode, avec une approximation d'environ quatre secondes de temps :

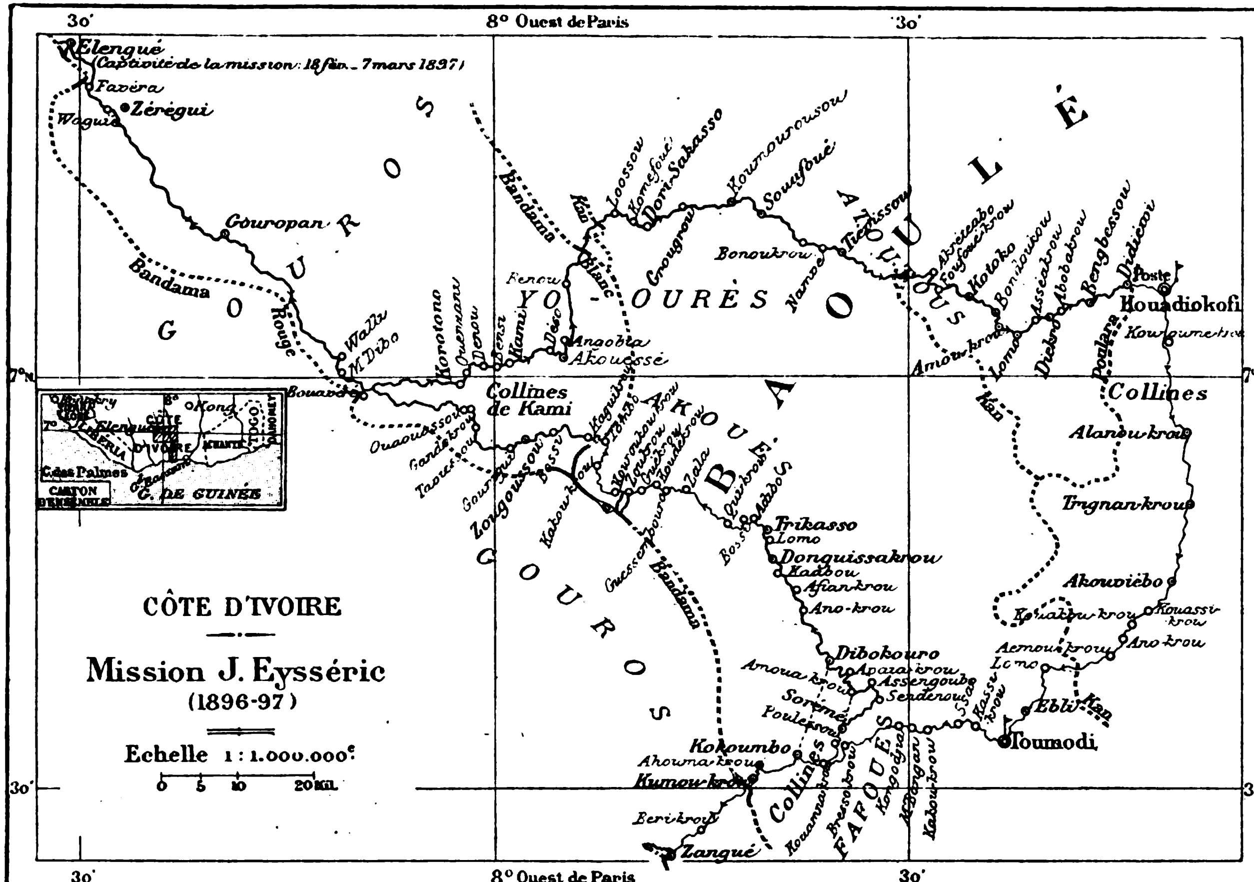
Longitude absolue de Toumodi = 7° 24′ ouest de Paris.

4° *Observations magnétiques.* — La meilleure observation a été faite à Kumou-krou, le 18 janvier; la déclinaison magnétique trouvée a été 18° 0′,3 nord-ouest.

5° *Observations météorologiques.* — Le carnet a été tenu pendant cinq mois. Il renferme des renseignements sur l'état du ciel et le temps, le vent, la température, les phénomènes divers (les pressions ne sont pas notées à cause de la défectuosité des baromètres). Les observations les plus suivies portent sur l'état du ciel; cette donnée à elle seule fournit un élément intéressant de la climatologie. On peut la résumer dans le tableau suivant :

	CIEL SEREIN. Nombre de jours.	CIEL PLUS OU MOINS NUAGEUX. Nombre de jours.
Décembre 1896	19	12
Janvier 1897	20	11
Février 1897	14	14
Mars 1897	14	17
Avril 1897	16	14

Digitized by Google



Carte extraite des *Nouvelles archives des missions scientifiques.*

Il faut remarquer aussi les extrêmes de température et d'état hygrométrique :

TEMPÉRATURES.

Minimum observé : à Toumodi, le 4 janvier 1897, à 8h matin... 16°,3
Maximum observé : à Walli, le 11 mars 1897, à 1h 15m soir..... 37°,2

ÉTATS HYGROMÉTRIQUES.

Sur la lagune, à Yacaté, le 17 décembre 1896, à 1h 30m soir.... 87
A Elengué, le 27 février 1897, à 4h 30m soir..... 31

6° *Notes géologiques.* — La région traversée présente un aspect assez uniforme. Une couche de terre végétale recouvre en partie les conglomérats ferrugineux, qui se montrent pourtant assez souvent à découvert. Les roches cristallines n'affleurent que par exception, surtout dans les lits des cours d'eau.

Divers échantillons de roches ont été recueillis et déterminés au retour. L'ensemble des observations a permis de dresser une esquisse géologique du pays, qui est donnée dans le Rapport, Ire carte hors texte.

7° *Étendue de la grande forêt.* — Le pays relativement découvert qui constitue le Baoulé paraît se continuer entre le Bandama Blanc et le Bandama Rouge, sur une étendue plus grande qu'on ne le supposait.

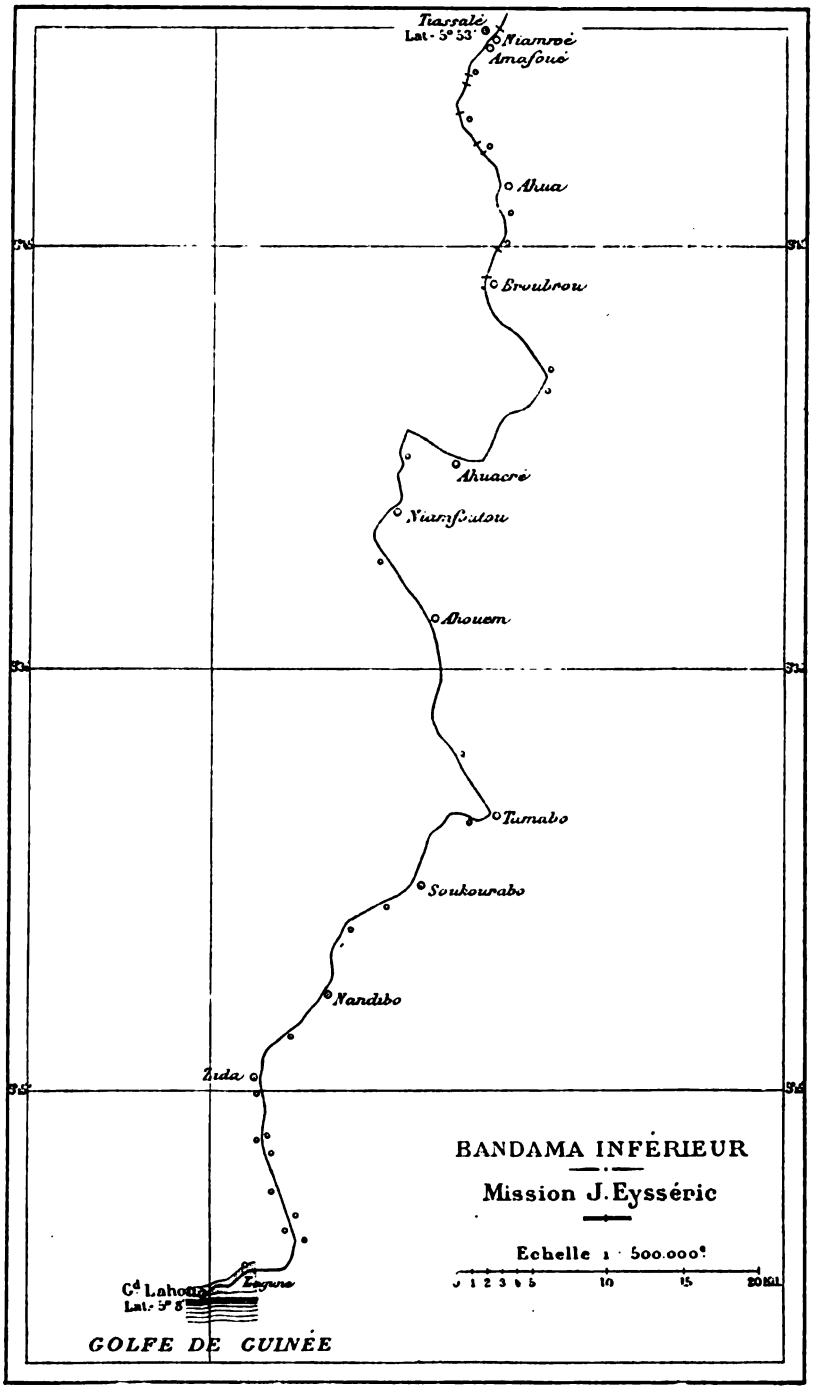
Ainsi la forêt dense occupe dans le bassin du Bandama une zone moins profonde que dans le bassin du Comoé, à l'est, et que dans les bassins du Sassandra et du Cavally, à l'ouest.

La IIe Carte hors texte indique les forêts denses traversées par l'itinéraire et la surface approximative qu'elles occupent.

8° *Zoologie.* — Les recherches ont porté seulement sur les mollusques terrestres et d'eau douce. La faune malacologique paraît pauvre, dans ce pays où le calcaire est rare, et les types recueillis ne sont pas nombreux (Il est intéressant de remarquer l'aire occupée par les *Ætheria* que l'on retrouve jusque dans le haut Bandama Rouge).

9° *Données anthropométriques.* — Il est très difficile d'amener les indigènes à se laisser mesurer. Aussi, les mensurations prises se rapportent seulement à sept individus; mais elles présentent quelque intérêt, malgré leur petit nombre, parce qu'on ne possédait à peu près aucune donnée sur ces populations. Les

Digitized by Google

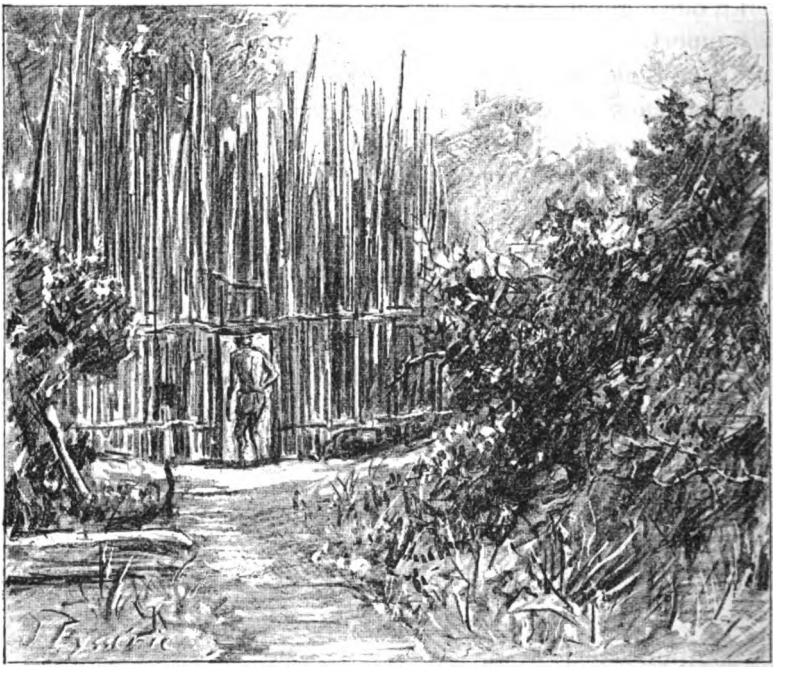


Carte extraite des *Nouvelles archives des missions scientifiques*, t. IX.

Digitized by Google

résultats, communiqués au Muséum, ont fait l'objet d'une note du Dr F. Delisle, insérée dans le Rapport.

10° *Répartition des langues.* — L'itinéraire traverse des pays de langue *baoulé* et des pays de langue *gouro;* la répartition de ces deux langues est donnée par une IIIe carte hors texte sur laquelle on a aussi indiqué les pays où le *bambara* s'est infiltré, soit avec des populations émigrées, comme à Kouadiokofi, soit accidentellement, avec des marabouts voyageurs.



BOUAVÉRÉ. — PALISSADE BARRANT LE SENTIER DU FLEUVE.

Gravure extraite des *Nouvelles archives des missions scientifiques.*

11° *Habitation.* — On trouve divers types de cases à la Côte d'Ivoire et l'on peut distinguer :

Les petites cases carrées;

Les petites cases rondes;

Les grandes cases circulaires, avec cour intérieure (5, 17, et même 35 mètres de diamètre);

Digitized by Google

Les cases oblongues et arrondies;

Les cases rectangulaires.

La répartition d'une même forme ne paraît pas suivre une loi bien régulière. Pourtant on peut reconnaître deux régions distinctes.

1° L'une où les cases sont presque toujours RÉUNIES entre elles par des palissades.

2° L'autre où les cases sont ISOLÉES.

Ces diverses remarques sont portées sur la IVe carte hors texte. En outre, les plans de plusieurs cases-types sont insérés dans le Rapport.

Enfin, il faut remarquer que plusieurs villages riverains du Bandama sont *fortifiés*, soit par une enceinte palissadée, peu résistante, soit par une étendue de brousse impénétrable, avec deux issues fermées par des barrières, laissant une porte basse, et percées de meurtrières.

Tel est le cas de Bouavéré, p. 200.

12° et 13° *Dessins, aquarelles, photographies.* — Ces documents comprennent 232 dessins ou aquarelles, 25 esquisses peintes et plus de 200 photographies.

14° *Journal de route, renseignements sur les échanges.* — Chaque soir, à l'étape, un journal de route était rédigé d'après les carnets tenus au fur et à mesure du cheminement. Il a été pris note aussi des cadeaux échangés avec les chefs et des marchandises ayant cours pour les achats. Ces renseignements commerciaux sont détaillés dans le Rapport.

15° *Ravitaillement, eau.* — Le ravitaillement a toujours été assez facile, contrairement à ce que l'on craignait. Presque partout, on a pu trouver facilement de l'eau, mais parfois en petite quantité, et souvent de qualité médiocre; on doit boire souvent de l'eau de mare boueuse et blanchâtre.

III. — OBSERVATIONS SUR LES GOUROS

Pendant le voyage et durant trois semaines de séjour forcé à Elengué, il nous a été possible de faire sur les Gouros un certain nombre de remarques. On ne pouvait que difficilement se renseigner auprès d'eux à cause de la triple traduction nécessaire pour

Digitized by Google

converser (il fallait passer par trois interprètes successifs : *français-baoulé, baoulé-bambara, bambara-gouro*). Mais les observations recueillies directement, les notes, les photographies et les dessins ont permis cependant de grouper un certain nombre de faits qui constituent comme une petite monographie sur cette race si peu connue.

Sans entrer dans plus de détails, il suffira d'indiquer quelle suite d'idées a guidé cette étude, qui présente quelques lacunes, mais ne s'appuie que sur des observations positives. Les remarques sont ainsi classées : *Pays gouro* (étendue géographique); — *Caractères anthropologiques;* — *Langue* (le vocabulaire recueilli à grand'-peine ne comprend qu'une trentaine de mots); — *Vêtement, parure*; — *Habitation* (cases, mobilier, ustensiles); — *Hygiène;* — *Éclairage, feu;* — *Alimentation* (ressources végétales, bétail, chasse; anthropophagie); — *Famille, vie sociale* (polygamie, propriété, chefs); — *Esclavage* (esclaves de case); — *Croyances* (fétichisme, rats fétiches, rites funèbres, sacrifices humains. Islamisme, marabouts); — *Agriculture* (plantations); — *Industrie* (tissage, vannerie, etc.; exploitation de l'or); — *Armes, dispositions défensives* (fusils à silex, lances, etc.; villages fortifiés); — *Échanges, communications, monnaie* (transports, sentiers, troc, monnaie en fer, etc.); — *Arts* (dessin, sculpture, musique, danse). CONCLUSION.

IV. — QUESTIONS DIVERSES

1° *Routes du Bandama au Sassandra et au Cavally.* — Le Rapport énumère et discute les routes qui doivent relier, par des transversales plus ou moins directes, ces trois grands cours d'eau. La mission a suivi en partie le sentier qui, longeant à distance le Bandama Rouge, va ainsi de Tombo à Gouropan et à Elengué, puis se prolonge vers le nord dans la direction de Séguéla; à Elengué, il bifurque vers l'ouest, coupe le fleuve et va très probablement aboutir au Sassandra supérieur et de là sans doute au Cavally.

Il est très vraisemblable qu'une autre voie analogue s'amorce aussi près de Gouroupan.

Enfin, il ne faudrait pas renoncer à faire de nouvelles tentatives de passage du côté de Zangué.

Digitized by Google

Comme méthode de voyage, le système de voyager pacifiquement, *sans escorte*, a sa raison d'être dans certaines régions, mais ne nous a pas réussi chez les Gouros. La présence d'une force armée suffisante, « imposante » même, paraît indispensable pour pénétrer dans la forêt plus profondément, et s'imposerait davantage pour le retour à la Côte par la vallée du Sassandra ou du Cavally. Cette opinion est d'ailleurs confirmée par celle du lieutenant Blondiaux. Il faut enfin remarquer que la prise récente de Samory permet aujourd'hui de voyager avec sécurité dans la région soudanaise, hors des limites de la forêt.

ZOUKROU. — ÉCUEILS DU BANDAMA.

Gravure extraite des *Nouvelles archives des missions scientifiques.*

2° *Région aurifère de Kami.* — Le Rapport donne quelques détails sur la région de Kami, située entre les deux branches du Bandama, pays montueux, fertile, très peuplé, où l'on exploite de l'or. Il conclut à la création d'un poste à Kami, par exemple, car notre influence pacifique pourrait parfaitement s'étendre dans cet intéressant pays.

3° *Notes relatives au Transnigérien.* — On sait que, dans son remarquable et séduisant projet de « Transnigérien », Marchand

Digitized by Google

BANDAMA ROUGE.
47°

BANDAMA BLANC.
Sommet, 6°

CONFLUENT DES DEUX BANDAMA, EN AVAL DE TOMBO.
Gravure extraite des *Nouvelles archives des missions scientifiques*, t. IX.

Digitized by Google

considérait comme navigables le Bandama moyen et sa branche orientale, le Bandama Blanc, en partie inexplorés.

Or, l'itinéraire de la mission coupe en plusieurs points le Bandama et les documents recueillis font l'objet de ces notes sur l'étude si importante de la navigabilité du fleuve. Cette simple suite de faits et de renseignements, appuyés sur des photographies, peut contribuer à éclairer une question aussi controversée.

Le Rapport étudie d'abord le BANDAMA INFÉRIEUR, navigable pour des chaloupes à vapeur jusqu'à Ahuacré pendant toute l'année, et même jusqu'au barrage de Broubrou, pour des bateaux ne calant que 0 m. 80. De Broubrou à Tiassalé, les rapides ne permettent guère que la navigation par pirogues.

En amont des rapides infranchissables de Tiassalé (que le projet tourne par un chemin de fer) le BANDAMA MOYEN est-il réellement navigable? La mission a vu le fleuve aux plus basses eaux, ce qui permet de reconnaître quels obstacles peut présenter son lit. A Kumou-krou, le sillon qui constitue le lit mineur est assez bien tracé. Par contre, entre Zoukrou et Tombo, le Bandama est absolument encombré par un véritable chaos d'écueils granitiques; ces roches sont en partie submergées aux hautes eaux, mais l'ensemble constitue un passage où la navigation à vapeur, en la supposant possible pendant cette période, serait certainement très dangereuse.

Le BANDAMA BLANC est aussi coupé par des barrages, submergés pendant les crues. Il existe un haut fond en aval de Tombo. Un grand barrage se trouve près de Benou-Loossou; une photographie annexée au Rapport donne une idée de cet obstacle.

En résumé, les conditions de navigabilité du Bandama Blanc à Tombo et à Benou paraissent à peu près les mêmes que celles du grand fleuve près de Kumou-krou. En réservant les résultats de recherches plus complètes, on peut penser que l'obstacle principal résiderait dans le passage de Zoukrou.

Ces diverses observations sur les formes du lit du fleuve et les difficultés qu'il présente sont complétées par des renseignements sur le régime des eaux, des hauteurs des crues, leurs époques, leur durée, etc.

J. EYSSÉRIC.

Digitized by Google

MOUVEMENT GÉOGRAPHIQUE

L'expédition Mac-Donald dans l'Ouganda. — Les Parsis. — Au Congrès de géologie de Saint-Pétersbourg en 1898; voyage de Mme Stanislas Meunier; les marmites de géants; les populations du Caucase. — Un projet de chemin de fer au Mont-Blanc.

I

L'expédition que le colonel Mac-Donald a conduite dans l'Ouganda vient de rentrer en Angleterre; si elle n'a pas atteint le but dont elle avait été spécialement chargée, on peut dire néanmoins qu'elle n'a pas été sans utilité pour l'Angleterre, car aucune puissance ne peut plus désormais lui contester la possession de la totalité du Soudan oriental.

Le colonel Mac-Donald était accompagné de six officiers; le major Austin, les capitaines Mac-Loughin, Ferguson et Kirkpatrick, et les lieutenants Haubury, Tracy et Bright. Le but de la mission était, on s'en souvient, de gagner le Nil par le Monbasaland, d'occuper la région orientale de Bahr-el-Ghazal et d'arriver à Fachoda avant la mission Marchand. La mission a exploré la contrée qui s'étend au delà des limites des territoires placés sous le protectorat britannique dans l'Est africain; le pays qu'elle a parcouru forme un plateau fertile, sain, entrecoupé de montagnes atteignant de 700 à 1,000 pieds d'altitude et habité par des populations plutôt paisibles. Le *Bulletin du Comité de l'Afrique française* qui nous donne d'intéressants détails sur la marche de l'expédition Mac-Donald fait remarquer le contraste qui existe entre la vallée du haut Nil, marécageuse et malsaine, et la partie de l'Afrique orientale, élevée et salubre, que cette mission a parcourue.

Les débuts de la mission furent des plus pénibles. Elle eut à combattre, dans l'Ouganda et le Bouddou, des insurrections fomentées contre la domination anglaise par le sultan Mouanga, par son principal chef militaire, Gabriel, et par des soldats soudanais, anciens compagnons d'Emin Pacha, que le gouvernement du protectorat britannique de Mombasa avait pris à son service et qui

Digitized by Google

firent défection en 1897, entraînant dans leur rébellion les populations musulmanes de l'Ouganda et de l'Ounyoro. Lorsque le pays fut plus calme, l'expédition tenta de gagner Khartoum et de rejoindre l'armée du sirdar Kitchener.

Le colonel Mac-Donald avait divisé ses forces en petites colonnes. La première fit le relevé topographique de la région située au nord du mont Elgou et vint s'établir à Save, sur le versant septentrional de cette montagne. Le colonel Mac-Donald et le major Austin prirent ensuite la même route. Enfin la troisième colonne alla déterminer la position exacte du lac Choga. Ce lac, qu'on supposait n'avoir que quelques kilomètres d'étendue, est en réalité très vaste; il aurait au moins 80 milles de longueur. Les trois colonnes se concentrèrent à Save.

Le major Austin quitta Save le premier. Chargé d'atteindre le lac Rodolphe et d'explorer la contrée située au nord de ce lac, il traversa un pays jusqu'alors inconnu. Les indigènes se montrèrent assez bien disposés sur son passage, mais il éprouva de grandes difficultés à se procurer des vivres. La région septentrionale du lac Rodolphe passe pour fertile, mais elle avait été dévastée par les Abyssins et les Gallas. Pendant que le major Austin revenait sur Save, il eut à soutenir des combats contre les Turkhanas, tribu guerrière et pillarde dont le territoire de parcours va du lac Rodolphe aux montagnes situées à l'ouest. La colonne anglaise eut un homme tué et plusieurs blessés, mais les indigènes éprouvèrent de grosses pertes.

La colonne Mac-Donald dont faisaient partie les capitaines Kirkpatrick et Mac-Loughin, ainsi que le lieutenant Pereira, quitta Save peu de jours après le major Austin. Elle s'avança directement vers le nord à travers la contrée de Karamajo, dont l'emplacement sur les cartes n'est encore marqué jusqu'à présent que par une tache blanche. Bientôt des trafiquants souahilés apprirent au colonel Mac-Donald qu'un fort parti de Soudanais devait tendre une embuscade à la colonne. Le colonel se dirigea alors vers Goule où il laissa un poste avec des vivres, puis avec le reste de sa troupe, il alla visiter, dans le nord-ouest, la contrée de Latuka qui semble fertile et dont la population est pacifique. Cependant la colonne ne trouva pas à se ravitailler, une invasion de sauterelles ayant amené la famine dans le pays. Le poste de Goule fut alors évacué et abandonné.

Digitized by Google

Au cours de sa marche de retour sur Save, le colonel Mac-Donald avait envoyé le capitaine Kirkpatrick reconnaître les frontières du Karamajo. Cet officier parvint à l'extrémité de cette région et rencontra en chemin la tribu des Nakouai qui lui avait paru tranquille. Comme il se disposait à opérer son retour, quelques Nakouai qui l'avaient suivi sans lui témoigner la moindre hostilité se précipitèrent sur lui et le poignardèrent. Presque au même instant, d'autres Nakouai pénétrèrent dans le camp, blessèrent un officier indigène et tuèrent deux soldats. Le colonel Mac-Donald put accourir au secours du détachement et l'empêcher d'être entièrement massacré; mais il n'eut raison de ces farouches montagnards qu'après un combat acharné. La colonne regagna ensuite Save et de là le Kikuyu et Mombasa où elle s'embarqua pour Zanzibar et l'Angleterre.

En résumé, l'expédition Mac-Donald a donné des résultats plus importants au point de vue géographique qu'au point de vue politique. Elle a découvert un grand lac et plusieurs chaînes de montagnes et traversé le territoire de Karamajo où la tribu des Nakouai paraît exercer une grande influence.

II

Les Parsis, qui sont aujourd'hui fixés dans l'Inde, et particulièrement à Bombay, sont des descendants des Zoroastriens qui habitaient autrefois la Perse, et qui, lors de la conquête de ce pays par les Musulmans, abandonnèrent leur patrie plutôt que de se convertir à la foi des envahisseurs. Tandis que leurs frères, restés en Perse, subirent toutes les rigueurs de la conquête musulmane et furent flétris par les vainqueurs de l'épithète de Guèbres, qui signifie infidèles, les Parsis de l'Inde arrivèrent à occuper dans leur patrie d'adoption une situation exceptionnelle. Ils ont dû leur heureuse fortune à ce qu'ils ont su se plier aux mœurs des pays où ils se sont établis, tout en restant strictement attachés à leur religion, à ce qu'ils se sont toujours tous soutenus étroitement, et à ce que, doués d'un esprit particulièrement apte aux affaires, ils se sont livrés avec succès à la banque et au haut commerce. Depuis quelques années, ils sont entrés résolument dans la voie de la civilisation européenne, et, mis en possession des avantages de l'in-

Digitized by Google

struction occidentale, ils ont affirmé leur influence non seulement dans le commerce, mais dans le domaine littéraire et scientifique, et enfin dans la vie politique de l'Inde moderne.

Ces remarquables progrès des Parsis dans l'Inde ont été exposés avec beaucoup d'exactitude dans un ouvrage qui a été couronné cette année même par l'Académie française et qui est dû à Mlle Delphine Menant, fille de M. Joachim Menant, le savant orientaliste, membre de l'Institut. Cet ouvrage, qui forme déjà un volume des *Annales du musée Guimet*, sera suivi d'un second tome; l'ensemble constituera l'un des travaux les plus complets et les plus consciencieux qui soient consacrés aux Parsis. L'auteur y étudie l'histoire des Parsis, leur religion, leurs mœurs, et nous fait assister à toute l'évolution qui s'est produite au sein de la communauté zoroastrienne depuis son arrivée dans l'Inde au VIIe siècle.

D'après le recensement général de 1891, le nombre des Parsis dans l'Inde s'élevait à 89,904, soit un excédent de 4,507 sur celui du 17 février 1881 qui n'en comptait que 85,397. La présidence de Bombay comptait, à elle seule, en 1891, 76,456 Parsis.

Après leur exode et leur établissement dans l'Inde, les Parsis continuèrent à se servir de leur propre langue, mais peu à peu ils l'abandonnèrent pour adopter le guzerati. Ils se mirent ensuite à parler en même temps l'anglais. Depuis le milieu du siècle, les écoles à tous les degrés se multiplièrent, la plupart fondées par des Parsis. Actuellement, beaucoup des High-Schools de Bombay sont aux mains des Parsis. Depuis quinze ans, un grand nombre de jeunes gens y sont devenus des maîtres distingués.

Les Parsis occupent aujourd'hui de nombreuses fonctions dans la magistrature, dans les services civils, dans les travaux publics. D'autres sont médecins, et l'on compte à Bombay neuf hôpitaux et six dispensaires défrayés par les Parsis charitables, et qui sont en général accessibles à tous les malades, sans distinction de croyances ou de castes.

Dans ce pays, où l'instruction de la femme n'était pas bien vue, les Parsis ont créé des écoles de filles. Un Parsi, du nom de Manakji, ouvrit chez lui, dès 1859, une école pour une douzaine de jeunes filles. Ce fut le modeste point de départ de l'Alexandra Institution, inaugurée en 1863.

La question de l'éducation des femmes ne s'arrêta pas là. En 1884, cinq jeunes filles parsies vinrent suivre les cours du *Grant*

Digitized by Google

medical College. Aux Indes, cette ingérence des femmes dans le corps médical avait un caractère d'opportunité qui la faisait désirer comme un bienfait; en raison des mœurs propres au pays, beaucoup de femmes avaient à souffrir de la situation dans laquelle elles étaient parfois laissées, et seule la femme-médecin pouvait intervenir sans offenser les lois sociales et religieuses de cette race. En 1892, une première femme fut reçue docteur, miss Freany Kama; d'autres le furent après elle.

Bien avant leurs succès universitaires et sans attendre la conquête des grades, les Parsis avaient réclamé le droit de parler et de discuter, et s'étaient signalés comme journalistes. La presse guzeratie est presque entièrement entre les mains des Parsis, dont l'influence s'étend également sur les organes anglo-indiens. Pour ce qui a trait aux livres scientifiques, historiques ou religieux, ils sont presque tous rédigés en guzerati. Comme historien, il convient de signaler M. B.-B. Patell, dont l'œuvre capitale, la *Parsee Prakâsh*, est entièrement écrite en guzerati. M. J.-P. Kapadia s'est également fait connaître par un livre estimé sur la période sassanide, et M. D.-K. Kiash a donné un récit trilingue (anglais, guzerati et persan) des antiquités de la Perse (1889).

Ayant fait par la presse leur éducation littéraire et leur apprentissage à la vie publique, les Parsis ont abordé la politique. L'un d'eux, M. Dadabhai, prit part, en 1885, aux séances du premier Congrès national qui siégea à Bombay, et, en 1892, fut élu membre de la Chambre des communes. En 1895, un autre parsi, M. Bhaunagri, figura aussi comme membre de la Chambre anglaise.

III

Il n'est pas besoin d'être un explorateur pour apporter à la géographie une contribution précieuse. Tout voyageur qui sait voir et observer peut accroître la somme de nos connaissances géographiques, et plus d'une relation écrite dans le seul but de fixer des souvenirs, contient d'utiles renseignements. Une femme d'esprit dont les succès littéraires s'accentuent de plus en plus, Mme Stanislas Meunier, femme du savant professeur de géologie au Muséum, vient de donner ainsi le récit d'un voyage *De Saint-*

Digitized by Google

Pétersbourg à l'Ararat (L. May) que les géographes pourront lire avec fruit.

C'est à l'occasion du Congrès international de géologie tenu à Saint-Pétersbourg en 1898, auquel M. Stanislas Meunier avait pris part, que Mme Stanislas Meunier a fait, ainsi que sa fille, un voyage qui représente un ruban de route de plus de 10,000 kilomètres. Nous emprunterons quelques détails au captivant récit de ce voyage à travers l'Empire russe.

Imatra, dans le gouvernement de Viborg, en Finlande, est auprès des rapides du Wuoksi. Les congressistes s'y sont rendus en chemin de fer de Saint-Pétersbourg; le trajet n'est que de six heures. Les eaux puissantes du Wuoksi se resserrent dans une étroite gorge rectiligne, dit le *Guide* qui fut rédigé en vue des excursions du Congrès, longue de 350 mètres et d'une largeur moyenne de 23 à 25 mètres. Sur cet espace le niveau s'abaisse de 9 à 10 mètres. La pente est très raide en amont et en aval de la gorge, ce qui donne pour tous les rapides une différence de niveau de plus de 15 mètres. Ces rapides sont imposants par leur puissance plutôt que par leur hauteur. La masse d'eau est environ de 450 à 700 mètres cubes par seconde et la puissance des rapides est évaluée à plus de 100,000 chevaux-vapeur. Le Wuoksi sort du lac Saïma, le plus grand et le plus caractéristique des « Mille Lacs » de la Finlande; d'innombrables îles parsèment sa grande nappe d'eau.

Sur la rive gauche de la cascade se trouvent en abondance dans le granit des *marmites de géants*, cavités cylindriques verticales, larges de plusieurs centimètres ou de plusieurs mètres, avec une profondeur également très variable, dont la production est due à des pierres arrondies, dites *meules*, que l'on voit au fond. On peut avec d'autant plus de certitude attribuer la formation de ces cavités aux boules de granit qu'on y trouve encore, que, dans certains pays, le phénomène peut être observé actuellement. C'est ainsi que dans les torrents qui circulent sous la masse de divers glaciers, des pierres retenues par les inégalités du fond rocheux sont contraintes par la vitesse de l'eau à tourbillonner sur elles-mêmes. Agissant toujours au même point, elles l'usent peu à peu et y pratiquent une dépression qui ira toujours en s'accentuant. Mais lorsque la meule a perdu toute aspérité et que son volume est très réduit, la marmite cesse de se creuser; la perforation

Digitized by Google

s'arrête aussi quand le canal vertical est devenu trop profond pour que l'impulsion de l'eau se transmette avec une énergie suffisante. Nous rappelons qu'à Lucerne, en Suisse, on voit de très remarquables spécimens de marmites de géants.

Mme Stanislas Meunier nous fournit plus loin sur les populations du Caucase d'intéressants détails; elle donne sur les principales d'entre elles quelques traits caractéristiques qui rendent très clair cet aperçu ethnographique.

Les populations du Caucase, qui ont donné leur nom à la race blanche, ont des origines très diverses. Depuis les études les plus récentes, et notamment grâce à celles de M. Chantre, on a pu reconnaître qu'il n'y avait pas moins de soixante peuplades au Caucase; plusieurs d'entre elles ne sont d'ailleurs pas spéciales à cette région, comme les Kourdes, les Kalmouks, les Tartares, les Arméniens, les Tziganes, les Juifs (Juifs montagnards du Daghestan, Juifs géorgiens), les Aïssares ou Chaldéens.

Les Caucasiens proprement dits se répartissent en quatre grands groupes : les Tcherkesses ou Circassiens, les Tchetchènes-Lesghi, les Géorgiens, les Osses.

Le nord-ouest du Caucase appartint aux Tcherkesses jusqu'à la conquête des Russes. Ceux qui y sont demeurés sont chrétiens, et à peu près disciplinés vis-à-vis des Russes. Leurs mœurs sont restées violentes. On distingue parmi les Circassiens, les Asséghas ou Abazes à l'ouest, et les Adighés ou Tcherkesses proprement dits à l'est. Les premiers sont au nombre de plus de 40,000 du côté de Soukhoum, et l'on en compte 10,000 environ dans la province de Kouban. Les Adighés ou Tcherkesses sont encore 120,000. Ceux de la plaine, de la province du Térek, sont appelés Kabardiens. Toutes ces tribus parlent à peu près la même langue, le tcherkesse, langue difficile à prononcer et à écrire.

Les Tchetchènes et les Lesghiens ne forment qu'un groupe, à cause de la langue peu différente des uns et des autres. Les Tchetchènes occupent le haut bassin du Térek. On les trouve à Grosny, à Mozdok, à Vladikavkas. Ils sont 200,000 environ. Comme les Tcherkesses, ils sont brachycéphales, d'une taille un peu au-dessus de la moyenne.

Les Lesghiens sont plus nombreux que les Tchetchènes et habitent le Daghestan. Ils sont tout à fait brachycéphales : leur tête est sphérique.

Digitized by Google

Les Géorgiens ont trois dialectes différents répondant à trois groupes : les Grousines, les Mingréliens et les Svanes. Parmi les Grousines, on distingue les Géorgiens des montagnes, Khevsours, Paches et Touches, au nord-est de Tiflis ; les Géorgiens de Tiflis ; les Imérètes et les Gouriens qui, dans le gouvernement de Koutaïs, forment une population de près d'un million d'habitants. Les Mingréliens habitent le sud-ouest du Caucase, Koutaïs et Batoum. Quant aux Svanes, c'est une peuplade misérable, dégénérée, cantonnée dans les montagnes au nord de Koutaïs.

Les Osses occupent le centre de la chaîne, les gorges les plus sauvages du bassin du Térek et, sur le versant méridional, les points les plus élevés des vallées du Rion, de la Ksanka et de l'Aragva. On les voit aussi à l'est de Borjom. D'une taille un peu au-dessus de la moyenne, ils sont sous-brachycéphales, avec le visage ovale, le nez droit ou aquilin, les yeux généralement foncés.

Plusieurs de ces peuples, dont Mme Stanislas Meunier a donné un si excellent tableau d'ensemble, sont connus déjà de nos lecteurs par les récits de voyages de M. le baron de Baye.

IV

Les hautes régions montagneuses de l'Europe, à peine connues avant le commencement de ce siècle, et que seuls les plus intrépides d'entre les alpinistes avaient visitées, deviendront vraisemblablement un jour presque toutes abordables aux moins audacieux des touristes. Le chemin de fer opérera ce miracle. Cette facilité de pénétrer dans des régions considérées longtemps comme très difficiles, sinon inaccessibles, sera assurément tout à l'avantage de l'accroissement de nos connaissances scientifiques. Déjà un chemin de fer est commencé en vue d'atteindre le sommet de la Jungfrau. On parle maintenant d'en élever un jusqu'au Mont-Blanc. Un projet en ce sens a été étudié par un entrepreneur français, M. Saturnin Fabre. La *Revue générale des sciences pures et appliquées*, que dirige M. Louis Olivier, contient, dans un de ses derniers numéros, un article de MM. C. Depéret, A. Offret et Joseph Vallot où ce projet nouveau est exposé dans ses traits généraux ; on y trouve un examen comparatif des divers tracés possibles

Digitized by Google

avec l'indication des raisons qui militent en faveur de l'un d'eux.

Dans le but de se rendre compte des conditions scientifiques dans lesquelles pourrait se réaliser cette belle entreprise, M. Fabre, lisons-nous dans cet article, a eu l'idée de s'adresser à M. Depéret, professeur de géologie, doyen de la Faculté des sciences de Lyon, pour lui demander de l'éclairer sur le meilleur tracé à choisir, au point de vue topographique et géologique, parmi ceux qui peuvent donner accès vers la cime. Un premier examen de la question lui permit d'indiquer comme paraissant plus court et plus pratique à la fois le tracé partant des Houches pour s'élever au Mont-Blanc par l'arête de l'Aiguille du Goûter.

Muni de cette première indication, M. Fabre obtint de la commune des Houches une concession ferme de trois ans, en vue de l'établissement d'un avant-projet de la ligne par la crête que nous venons d'indiquer. Il constitua ensuite, avec l'aide de l'Université de Lyon, une commission d'études chargée d'explorer le massif du Mont-Blanc et d'étudier comparativement la valeur des différentes voies d'accès possibles dans la direction du sommet. Cette commission comprenait M. Depéret, comme président, et MM. Offret, professeur de minéralogie théorique et appliquée à l'Université de Lyon, et Joseph Vallot, fondateur et directeur de l'observatoire météorologique du Mont-Blanc, dont on connaît les longues et savantes études sur ce massif. M. le Dr Lépine, professeur à la Faculté de médecine de Lyon, avait été adjoint à la commission pour l'étude des questions biologiques se rattachant à la construction et à l'exploitation de la voie ferrée.

Cette commission s'est rendue sur le terrain au mois de juillet 1897; quelques courses dans les parties inférieures du massif, puis l'ascension du sommet du Mont-Blanc par MM. Depéret et Offret, lui permirent de se rendre compte des conditions générales de l'entreprise.

Trois crêtes pouvaient seules être considérées comme susceptibles d'offrir un accès au Mont-Blanc : celle qui forme la rive droite du glacier des Bossons, la crête intermédiaire entre le glacier des Bossons et celui de Taconnaz (crête des Grands-Mulets), enfin la rive gauche du glacier de Taconnaz. C'est cette dernière à laquelle a été donnée la préférence. A la suite d'éliminations successives, on est arrivé à choisir le trajet suivant :

« 1° Section inférieure : arête de la montagne de Taconnaz et

Digitized by Google

crête principale de l'Aiguille du Goûter jusqu'au sommet de l'Aiguille (3,843 mètres);

« 2° Section supérieure : de l'Aiguille du Goûter au Mont-Blanc. Dans cette deuxième section, à partir de l'Aiguille du Goûter, le tracé passerait sous le Dôme du Goûter pour aboutir à l'observatoire de M. Vallot (4,362 mètres, rochers des Bosses); enfin, il contournerait par une courbe l'extrémité du Grand Plateau, au pied des grands névés terminaux du Mont-Blanc et viendrait déboucher sur le flanc nord à une gare terminus que nous serions disposés à placer aux Petits Rochers-Rouges (4,580 mètres). »

La voie ferrée entrerait en galerie, un peu en amont du hameau de Taconnaz, vers l'altitude de 1,100 mètres. Elle s'élèverait le long de l'arête de la montagne de Taconnaz, passerait sur le flanc oriental du pic du Grand-Béchar (2,565 mètres) et suivrait intérieurement l'arête rocheuse continue qui relie le Grand-Béchar à l'Aiguille du Goûter (3,843 mètres). La longueur totale de cette section principale inférieure serait en projection horizontale de 4,700 mètres, soit environ 5 kilomètres, en réalité. Au sommet de l'Aiguille du Goûter, où se trouve déjà une cabane, on devra nécessairement établir une gare-hôtel, permettant aux voyageurs de séjourner.

La section supérieure, qui doit présenter de plus grandes difficultés de construction débuterait à cette station. La galerie s'ouvrirait directement sous le Dôme du Goûter dans la direction de l'observatoire de M. Vallot, situé sur les rochers des Bosses (4,362 mètres), où serait établie une nouvelle station.

Au delà de l'observatoire Vallot, le tracé contournerait en amont le Grand-Plateau, dans l'intérieur du cirque à parois abruptes qui se dirige vers les Rochers-Rouges en passant au pied des grands névés terminaux du Mont-Blanc. La longueur de la section supérieure serait de 2,500 mètres jusqu'à l'observatoire Vallot, et de 1,300 mètres environ de ce point jusqu'au débouché terminus de la galerie. La commission d'études du chemin de fer propose de prendre les Petits Rochers-Rouges (4,580 mètres) comme station terminus; ils sont constitués par de la protogine compacte, et leur solidité ainsi que leur étendue horizontale paraissent se prêter au but que l'on se propose. Il y a entre ces rochers et le sommet du Mont-Blanc (4,810 mètres) une différence de niveau de 230 mètres. On accède au sommet par une pente douce de neige

Digitized by Google

durcie sur laquelle il serait facile d'établir durant la belle saison un câble-traîneau.

Sur les Grands Rochers-Rouges (4,508 mètres), non loin des Petits Rochers-Rouges, se trouve déjà établie une construction de l'observatoire de M. Janssen.

Une société d'études constituée par M. Fabre, sous la présidence de M. Joseph Vallot, établira un projet définitif plus précis et plus détaillé, dont l'article que vient de publier la *Revue générale des sciences* peut être regardé comme la préface.

GUSTAVE REGELSPERGER.

Digitized by Google

MAHÉ DE LA BOURDONNAIS

(SUITE)

DEUXIÈME PARTIE

Les qualités et les défauts.

Les ennemis de La Bourdonnais. — Son portrait physique. — Les qualités que ses ennemis lui laissent: celles qu'ils lui refusent; les défauts qu'ils lui reprochent. — Tibulle Hamont, Malleson, les politiciens et les bourgeois anticoloniaux. — La Bourdonnais administrateur, économiste, stratégiste, amiral, avocat.

« On persécute peu dans ce siècle indifférent à tout », dit le bon vieillard de *Paul et Virginie*. C'est au contraire dans les siècles d'excessive frivolité qu'on persécute le plus. Les courses de taureaux et les tueries de gladiateurs plaisent surtout aux voluptueuses et aux indolentes, aux mondaines des temps de décadence. C'est précisément lorsque l'on ne sait plus s'intéresser aux grandes choses que l'on cherche à distraire son ennui en se payant une victime; la calomnie et la persécution sont les délassements de ce XVIIIe siècle corrompu. On ne peut concevoir, en plein règne de Louis XV, entre le ministère de Dubois et celui de la Pompadour, un La Bourdonnais heureux et triomphant, adulé comme un Cid.

La Bourdonnais choquait comme un anachronisme et un rude non-sens dans ce siècle tout à la volupté et aux délices d'une élégante oisiveté. Tout au plus l'aurait-on compris dans un bureau de finances, mais dans un gouvernement, à la tête d'une escadre, il semblait presque déplacé. On n'imaginait pas alors qu'on pût aller à la mort autrement qu'en riant; le type des grands capitaines de l'époque est ce Maurice de Saxe, plus célèbre encore par ses conquêtes amoureuses que par ses victoires. La Bourdonnais était, au contraire, une figure sévère, d'une austérité un peu bourgeoise, et cette sévérité était une insulte à la folle débauche des contemporains. Il n'eut guère d'amis.

Il n'eut pas seulement à lutter contre les vicissitudes de la nature. C'eût été pourtant déjà bien assez que d'avoir contre soi « les aveugles rigueurs des destins ». Peu de commandants d'escadre ont eu autant et de si effroyables tempêtes à essuyer, même dans ces mers si souvent visitées des ouragans. En outre, à tout instant, des concours de mauvaises circonstances : quand les vaisseaux de la Compagnie arrivent en certain nombre réclamant des vivres, la mortalité inattendue des bestiaux, comme dans les premières années, la

Digitized by Google

sécheresse extraordinaire comme en 1744, la destruction des récoltes par les sauterelles comme en 1745, ou encore la disette qui règne constamment dans ces colonies nouvelles, enfin des désastres comme le fameux naufrage du *Saint-Géran* (1745)[1], l'empêchent de ravitailler ces vaisseaux. Et les directeurs de la Compagnie, qui sont dans la paix aimable de Paris, au loin là-bas, mettent confusément tous les ennuis et retards sur le compte de leur agent.

Ah! les directeurs de la Compagnie, voilà ses plus grands ennemis. Les autres, d'ailleurs, ne sont pas à dédaigner. Il en a partout, sur terre et sur mer, à Paris et dans l'Inde. Les capitaines des vaisseaux, entre autres, se trouvent, à partir de son arrivée dans l'île, dépendre de celui qui était tout récemment encore leur camarade. Ils lui en veulent un peu d'être maintenant leur supérieur, mais ils comptent se dédommager en faisant, comme auparavant, et plus que jamais, leurs quatre volontés dans les îles. La Bourdonnais, qui entreprend de relever ces petits pays tombés dans l'anarchie, n'entend pas de cette oreille, et on lui en veut d'autant plus qu'on comptait abuser de la camaraderie; on crie à la vanité et à l'orgueil. La croix de Saint-Louis que le roi lui décerne en 1737 avive les jalousies. Aussi, lorsque l'on rentre en France, l'on dépose des plaintes contre lui : il laisse les équipages mourir de faim, ne leur fournissant ni viande ni grains; de plus abusant de son pouvoir, il ôte aux vaisseaux leurs équipages exercés et fraîchement renouvelés, et leur donne en échange les matelots restés aux îles depuis plusieurs années et amollis dans ces Capoues tropicales[2]. La Bourdonnais ne faisait en cela qu'exécuter les ordres donnés par la Compagnie, mais la Compagnie n'en recueillait pas moins religieusement les plaintes des capitaines. Ceux-ci s'irritaient surtout d'être astreints à débarquer à Port-Louis le superflu d'une certaine quantité d'agrès et de vivres, fixée d'ailleurs par la Compagnie elle-même, et c'était toujours La Bourdonnais qu'ils rendaient responsable de ces « vexations ». Enfin l'irritation fut à son comble lorsque, au moment critique des débuts de la guerre, La Bourdonnais, à court de ressources, fut obligé d'armer rapidement pour la guerre les vaisseaux récemment arrivés d'Europe. Les officiers avaient tous apporté des pacotilles dont ils comptaient faire dans l'Inde le plus lucratif négoce, et ils étaient furieux de n'avoir pas été prévenus par la Compagnie parfaitement au courant de la situation et sur les ordres mêmes de laquelle opérait le gouverneur. Ils furent forcés de déposer leurs pacotilles à Bourbon et reportèrent sur La Bourdonnais, agent de la Compagnie, tout leur mécontentement. Il l'accusaient entre autres choses de favoriser à leurs dépens ses administrés.

Ceux-ci ne lui en étaient pas plus reconnaissants. Dès son arrivée, il s'était fait des ennemis. Il avait reçu l'ordre de la Compagnie d'arrêter les comptes courants avec tous ses débiteurs et de réclamer à ceux-ci le montant des dettes.

1. Sur ce naufrage, voir le *Paul et Virginie;* Pascaut; Pajot; *loc. cit.* Archives de Maurice.

2. La Bourdonnais prétend même que plusieurs capitaines, à qui il avait rendu au départ, sans qu'ils s'en doutassent, les mêmes hommes qu'il avait fait descendre à leur arrivée, se plaignirent d'avoir reçu des hommes inférieurs à ceux qu'ils lui avaient remis.

Digitized by Google

Presque tous les colons qui n'avaient cessé de faire des emprunts à la Compagnie se rebiffèrent : ils croyaient ne devoir jamais être inquiétés et le nouveau gouverneur eut contre lui toutes les haines qui s'acharnent encore aujourd'hui après les huissiers expropriateurs. Déjà les habitants n'étaient pas très commodes. Le prédécesseur de La Bourdonnais, cet excellent bonhomme de Dumas, l'honnête et débonnaire Dumas[1], eut plusieurs fois à se plaindre au roi d'avoir à lutter continuellement contre quelques gros planteurs d'humeur acariâtre, et c'est avec bonheur qu'il déclara avoir remis les rênes à son successeur (11 juillet 1735). Dans le même temps que Dumas exprimait nettement sa satisfaction de quitter Bourbon, le commandant particulier de l'île de France, M. de Maupin, faisait aux directeurs de la Compagnie un rapport des plus défavorables aux habitants qui ne tardent pas au reste à se venger en formulant contre lui les accusations les plus graves et obtiennent son rappel.

Voilà la succession que recueillait La Bourdonnais. Il eut encore à lutter contre la mollesse créole, l'apathie que rien ne peut secouer, cette force d'inertie dont ceux qui ont été aux pays chauds connaissent seuls l'invincible puissance, contre laquelle l'énergie ne peut pas plus que l'épée sur l'eau. Et encore la mauvaise volonté que n'usent point les mauvais traitements, les coteries intrigantes, l'esprit chicanier, les cancans des petites villes. Les ennemis les plus redoutables, ce sont enfin les vieux colons routiniers que gêne l'arrivée des nouvelles couches d'employés et de fonctionnaires, qui tiennent la place et ne veulent point la céder, qui résistent avec la ténacité de gros égoïsmes bourgeois en possession de privilèges, qui regardent tout progrès comme une atteinte à leurs droits inaliénables, c'est cette classe bourgeoise dont, au siècle suivant, un représentant reprendra la cause et fera le procès à La Bourdonnais[2].

Pour bien se rendre compte de tout ce que le nouveau gouverneur eut à surmonter, il faut voir, dans la brochure de M. Hermann, un notaire, donc peu suspect à ce sujet, toutes les difficultés qu'il fallut vaincre pour créer le quartier de Saint-Pierre. Il y avait de la place pour tout le monde, et bien davantage, mais la formation de nouveaux établissements diminuait la valeur des anciens, et l'on voulut longtemps empêcher de défricher les terres si fertiles de la seconde moitié de l'île sous le prétexte qu'il n'y aurait plus de forêts pour la chasse.

En vain La Bourdonnais décréta-t-il la fin du monopole de la Compagnie qui, jusqu'alors, avait seule droit de faire commerce aux îles et de fixer les prix selon son bon vouloir, on ne vit qu'une chose, c'est qu'en échange d'une pareille concession il établit la dette des habitants envers la Compagnies : « Les comptes arrêtés, il les fit reconnaître par les habitants eux-mêmes ou par leurs députés, leur donnant terme et délai, et de plus le moyen de se libérer en travaillant pour compte ou en fournissant des vivres[3]. »

S'acquitter en travaillant, une telle idée ne pouvait venir que de La Bour-

1. Voir sur la sage administration et sur le caractère de Dumas, Hermann, ouvrages cités ; Lanier, Azéma, etc.
2. Pajot (Elie).
3. Hermann, *Fondation du quartier Saint-Pierre*, p. 65.

Digitized by Google

donnais vraiment ! Pour savoir comment on l'accueillit, il suffit de savoir que telle était la mollesse des habitants que M. de Cossigny, ingénieur en chef envoyé en 1731 par la Compagnie pour exécuter des travaux de première importance, avait dû se rembarquer au bout de trois ans sans avoir rien fait : il n'avait jamais pu obtenir du Conseil[1] un renfort d'ouvriers. On l'avait uniquement employé à la construction d'un parc à bestiaux[2]. Ce dernier trait peint excellement l'esprit créole. On voit donc quel mal eut La Bourdonnais à obtenir des corvées d'hommes pour l'accomplissement des grands travaux publics exécutés sous ses ordres. Il lui fallut vraiment la plus indomptable énergie pour venir à hout, même momentanément, de l'esprit d'alors fait à la fois d'indolence et d'insubordination. On se rappelle l'état de désordre qui régnait à son arrivée; voyez maintenant ce que Suffren écrivait de l'île de France quelques années plus tard :

« Il règne ici un esprit d'indépendance et de cupidité parmi les subalternes et les chefs, de sorte qu'il est difficile d'espérer faire quelque chose de bien. Ce pays-ci amollit; il y a une quantité de jolies femmes et une façon de vivre fort agréable. L'on y gagne de l'argent quand on commence. Tout cela vaut mieux que de faire de la guerre (et de l'agriculture). Aussi reste-t-on ici tant qu'on peut. (Il faut) fuir cette île qui ressemble beaucoup à celle de Calypso[2]. »

Ce qui fut *avant* et *après* dit assez ce qui fut *pendant :* La Bourdonnais dut recourir à la force. On plia, mais l'on fit secrètement des pétitions qu'on envoya par des hommes sûrs aux directeurs[4].

Ceux-ci étaient déjà assez prévenus contre leur agent[5]. Ils ne lui avaient jamais pardonné le mystère fait à la Compagnie du but de l'expédition préparée avec MM. de Maurepas et Orry. La Bourdonnais avait pourtant pris la peine d'exposer aux ministres que la Compagnie trouverait sans doute très mauvais qu'on ne lui eût fait aucune part du projet. Orry avait répondu à ces objections en lui recommandant plus que jamais un très profond silence; mais la Bourdonnais, qui savait le fond des hommes comme de bien des choses, resta si inquiet qu'il se décida à écrire une longue lettre justificative aux directeurs[6]. Lettre très digne et très habile, mais bien insuffisante à triompher de l'amour-propre froissé et surtout d'intérêts compromis.

Ces Messieurs étaient en effet *sûrs* que, durant toute la prochaine guerre, la neutralité serait observée dans l'Inde. Cet armement leur semblait donc uniquement propre à ruiner la Compagnie, parce qu'il devait inutilement occuper ses vaisseaux, lui coûter beaucoup et ne lui rien produire. Et qui sait encore, ajoutaient-ils, si la vue de ces préparatifs ne dissuadera pas la Compagnie anglaise de la neutralité. M. de La Bourdonnais peut être très habile, mais rien ne nous garantit le succès de son expédition. Un tien [illegible]t, ce dit-on,

1. Ce Conseil était une sorte de conseil général où, comme du [illegible] coup de conseils actuels, les gros propriétaires ne se faisaient élire et ne v[illegible]ient que pour défendre leurs intérêts.
2. Eugène Piston, *loc. cit.*, p. 13.
3. Chabault-Arnault, *loc. cit.*, p. 236.
4. M. Pajot, lui-même et involontairement, fournit des renseignements à ce sujet.
5. D'Épinay, *loc. cit.*, p. 96.
6. *Mémoires*, p. 34, 35, 36 et 37.

Digitized by Google

mieux que deux tu-l'auras. Ils ne se rendaient pas compte qu'en affaires comme en politique, ne pas avancer, c'est reculer.

Rien ne fait d'ailleurs ressortir plus nettement la sottise routinière de ces négociants que toute l'affaire de la neutralité. Retranchés derrière leurs comptoirs, ils ne voyaient rien au delà des colonnes de Doit et Avoir de leurs registres et continuaient étroitement à avancer dans les sentiers frayés par leurs prédécesseurs sans voir des ennemis qui les entouraient de partout et allaient bientôt les bloquer. Tous ceux qui étaient sur les lieux s'efforçaient en vain de leur donner une vue nette de la réalité; on ne persuade pas les sourds et il n'y a de pire sourds que les avares. Ils ne voulaient démordre de leur idée, malgré tous les avis. Dupleix n'admettait pas que la neutralité fût possible [1]. Orry, un « routinier [2] » aussi pourtant, n'avait pu faire autrement que de se rendre aux raisons impérieuses de La Bourdonnais.

« En admettant même [3], disait ce dernier, que les gouverneurs de Pondichéry et de Madras pourraient s'entendre pour arriver à ce résultat (la neutralité) si difficile, comment arrêter de pareilles conventions avec les comptoirs de Bombay et de Calcutta, *tous indépendants les uns des autres?* Comment s'entendre avec Batavia? Comment faire observer des traités particuliers de neutralité aux capitaines français et hollandais? les Français pouvaient-ils rester immobiles dans les mers des Indes, tandis que l'Europe était en feu? D'ailleurs, il n'est pas vrai que les Anglais aient le moindre intérêt à cette inaction. Toutes les prises appartiennent à leurs officiers; la neutralité rendrait le séjour de l'Inde inutile à leur fortune. »

Arguments auxquels il était impossible de rien répondre. La Compagnie ne pouvait elle-même négocier avec Londres et Amsterdam, ce qui eût évidemment simplifié les opérations. On ne pouvait rien arrêter de si loin, on ne pouvait prévoir les événements qui, sur le lointain théâtre des Indes, étaient journellement appelés à changer la face des choses et par conséquent les termes du traité. Et cela est si vrai que c'est Dupleix lui-même qui fut chargé d'entrer en pourparlers avec *les* gouverneurs des divers établissements anglais.

Le conseil de Madras répondit d'ailleurs à ses avances qu'il ne promettait la neutralité *qu'autant qu'il en était de lui* et déclara qu'il ne voulait point se rendre responsable du fait des vaisseaux que Sa Majesté Britannique avait déjà envoyés ou pourrait envoyer dans l'Inde. « Était-il en effet à présumer, dit très fortement La Bourdonnais [4], que les capitaines des vaisseaux du roi d'Angleterre, trouvant l'occasion d'une prise, respectassent de pareilles conventions [5], *faites de Compagnie à Compagnie sans l'aveu des souverains*, et contraires aux dispositions générales des déclarations de guerre, qui, en ordonnant de courir sus, ne faisaient aucune exception en faveur des vaisseaux armés par les Compagnies marchandes », et évidemment ne pouvaient en faire, à moins de contre-sens et même de non-sens diplomatique.

1. Bionne, *loc. cit.*, p. 45.
2. Bionne.
3. Bionne est le seul qui ait cité ces lignes d'une importance capitale, p. 45.
4. *Mémoires*, p. 51.
5. Déjà, *en temps de paix*, ils respectaient fort peu les traités particuliers des Compagnies.

Digitized by Google

Ce non-sens était d'autant moins possible que l'Angleterre y aurait perdu plus que nous. Car elle avait en Extrême-Orient des vaisseaux de guerre en même temps que des vaisseaux marchands, alors que nous n'y avions que des vaisseaux de la Compagnie et que les vaisseaux de guerre que les ministres avaient semblé vouloir y envoyer avaient été bien vite détournés vers d'autres destinations. L'entretien de vaisseaux de guerre dans ces régions lointaines coûtait gros et Orry n'entendaient pas faire des dépenses « inutiles ». Or, il y avait peu de chance d'espérer que l'Angleterre eût été moins pratique et qu'elle se fût exposée débonnairement à dépenser de grosses sommes qui ne lui rapportassent aucun intérêt.

« En faisant un traité où la neutralité n'était promise qu'entre les vaisseaux marchands, déduit La Bourdonnais, il est évident que tous les navires français étaient exposés à être pris par les vaisseaux de guerre anglais, pendant que tous les navires marchands anglais étaient en sûreté [1]. » Les directeurs de la Compagnie étaient les seuls qui ne voulussent point se rendre à tant de bonnes raisons. Le public lui-même, indifférent aux questions coloniales, ne comprenait pas cet aveuglement. Sans parler de Voltaire [2], bien d'autres contemporains se sont nettement exprimés à ce sujet, entre autres Raynal qui donne encore plus de force à un des arguments de La Bourdonnais. « La marine guerrière des deux nations, dit-il [3], n'étant pas liée par les traités des Compagnies, ne pouvait manquer d'attaquer, jusque *dans les mers d'Europe*, les navires de ces deux sociétés. » « Dans les colonies, dit-il encore, les deux parties devaient faire des préparatifs pour n'être pas surprises; ces précautions mèneraient à une défiance réciproque et la défiance à une rupture ouverte. » Ces considérations « philosophiques » ne manquent ni de justesse, ni d'importance.

Elles étaient donc peu faites pour toucher les employés supérieurs de la Compagnie, les « bureaux » d'alors, moins renseignés encore que ceux d'aujourd'hui sur la géographie, l'ethnologie et l'esprit des populations des pays sur lesquels ils avaient la direction suprême, direction seulement soumise au contrôle plus qu'irrégulier de ministres insoucieux ou ignorants. Sourds à ce qui n'était pas leur intérêt direct et immédiat, les directeurs ne voulaient recevoir de conseils de personne et ils se fiaient, pour les renseignements nécessaires, aux correspondances privées de leurs créatures envoyées avec des sinécures ou de belles concessions dans l'Inde et aux îles. « Les conseils supérieurs de Bourbon et de Pondichéry, dit Voïart, sont formés de commis de vaisseaux et d'écrivains devenus marchands, tous créatures des directeurs, dont il fallait sans cesse constater l'iniquité des arrêts, car leurs arrêts

1. « Puisque la neutralité les garantissait de la part des vaisseaux de notre Compagnie qui étaient les seuls que nous pussions armer en guerre dans l'Inde. Aussi tous les vaisseaux de la Compagnie d'Angleterre se sont sauvés à la faveur de ce traité, tandis que les nôtres ont été pris par les vaisseaux de guerre anglais » (p. 51).

2. Soit dit une fois pour toutes, il ne faut évidemment pas se reporter étroitement à la date de publication des ouvrages. Les contemporains exprimèrent nettement leur pensée avant de rédiger des ouvrages destinés à la postérité.

3. *Loc. cit.*, p. 97.

Digitized by Google

offraient un composé monstrueux de l'ignorance et du mépris des formes et du plus effrayant arbitraire. » Tels étaient les agents secrets dont les directeurs imposaient la présence et le concours à La Bourdonnais. Celui-ci créa alors aux îles des conseils formés des députés élus par des délégués que nommaient les habitants eux-mêmes. C'était trop de libérale sagesse. Un tel homme ne pouvait que faire converger vers lui toutes les inimitiés. On ne saurait, aussi, imaginer les rapports envoyés contre lui. Ce galeux avait tous les défauts; la moindre chose était motif de grief. Rien n'approche de l'ingéniosité avec laquelle, en tous les temps, on sut le charger.

Son portrait physique même est prétexte à diatribe. Voici celui qu'a patiemment élaboré un de ses plus acharnés ennemis, le Français Tibulle Hamont qui a vécu un siècle et demi après lui : « Sur cette figure irrégulière et mobile, au nez busqué, dans ce front légèrement déprimé, *d'une grâce féline*, plissé par ces *rides que creuse la passion*, dans ce regard vif et *dur*, dans cette bouche tirée vers les coins par *le rictus du dédain éternel* (!!), *s'il y a* un *reflet* d'énergie, de volonté, il y a aussi une teinte d'envie et d'astuce. Il y a plus du vautour que de l'homme [1]. »

Où M. Tibulle Hamont a-t-il pris les traits divers de ce portrait qui n'a rien d'élégiaque et plutôt digne d'un feuilleton d'Eugène Sue ? Nous avons eu beau regarder avec minutie le portrait donné en tête de l'édition des *Mémoires* publiée par Albert Savine en 1892 et la gravure d'un tableau de G. Lépaulle, insérée dans un numéro de la *Revue pittoresque* de Maurice (collection Théodore Sauzier), nous n'avons remarqué aucune dépression du front ; et l'aurions-nous remarquée, il est vrai que nous n'y aurions vu aucune race d'hypocrisie ni l'indice fatal du type traître, et peut-être Lombroso lui-même n'y aurait-il pas vu tout cela. Un regard « vif » n'est pas nécessairement « dur ». Nous n'y avons pas vu davantage les rides de la passion, le rictus du dédain éternel et encore moins *la teinte d'astuce et d'envie*, phénomène pourtant capable de retenir l'attention la plus distraite. Et nous déclarons « en notre âme et conscience » qu'on y peut tout autant discerner « l'œil noir et vif », la « taille élancée » et le « port plein de dignité », dont parle M. Eugène Piston [2]. De quels documents enfin s'est servi le sculpteur Rochet à qui fut confié en 1853 [3] le soin d'exécuter la statue que le gouverneur Hubert Delisle « inaugura » en 1856 [3] sur la place principale de la capitale de la Réunion [4] ? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'a même pas indiqué les lignes particulières qu'accuse, avec tant de fermeté assurée, M. Tibulle Hamont [5].

Dans le long « portrait » prétentieux où il a voulu buriner un personnage à la Balzac, un Vautrin mitigé de Hulot, M. Hamont ne lui accorde pas une seule qualité qui ne soit en même temps étouffée par des défauts. Il reconnaît

1. Tib. Hamont, *loc. cit.* Notez que tout le parallèle entre Dupleix et La Bourdonnais où ce dernier est peint de la sorte a été reproduit dans plusieurs revues, notamment dans la très sérieuse *Revue hebdomadaire*, n° du 26 décembre 1896.
2. Piston, *loc. cit.*, p. 19.
3. Azéma, *loc. cit.*, p. 69.
4. Voir son pompeux discours à la fin des *Mémoires*, édition de 1892.
5. Nous n'avons pas voulu parler du portrait fait par sa fille, suspecte de partialité, et que cite Bernardin.

Digitized by Google

que c'est « un chef éprouvé », mais si « son esprit est actif et pénétrant », c'est pour lui fournir seulement des ruses et des expédients capables « d'assurer sa suprématie ». Ecrit-il, en un moment de lucidité : « Son esprit est assez puissant pour concevoir de grandes entreprises; il a la ténacité et la vigueur nécessaires pour les exécuter », il ajoute aussitôt : « mais devant quelque misérable question d'amour-propre, il se cabrera, *il fera tout échouer.* » Ecrit-il encore : « Bon manœuvrier, tacticien excellent, marin audacieux, nul n'est plus apte que lui à conduire une escadre, à la faire triompher dans le combat[1]. Au bruit du canon, son cœur s'affermit; il oublie ses petitesses et ne pense qu'à la victoire », c'est pour mieux se donner une apparence superbe d'impartialité et pouvoir continuer : « Dans la fumée de la poudre, il garde le sang-froid. Il a des talents d'organisateur. Est-ce donc un amiral ? C'est bien plutôt un corsaire ! » Après le bel éloge (mis en épigraphe de ce livre) de l'Anglais Malleson, il n'ose pas lui contester la bravoure, mais voyez la phrase où il la lui concède : « Du héros, La Bourdonnais a la bravoure, *mais il n'en a pas les grandes vertus.* » Cela est admirable ! La bravoure n'est pas une des grandes vertus du héros !

L'Anglais Malleson devait être bien plus juste pour le redoutable ennemi de sa patrie : il vante « l'esprit résolu », l' « indomptable énergie » du héros qui ne fut pas seulement « prompt dans l'action » mais « grand dans le conseil ». Il rend presque tout le temps justice à cet homme que « le gouvernement français *trahit* et qui, sans les actes de son gouvernement, aurait mis à profit la meilleure occasion de créer un empire français dans l'Inde, et d'en bannir tous ses rivaux[2] ».

Un autre Anglais, l'historien Orme, devait écrire : « Si cet homme célèbre eût vécu lors des désastres en mer de sa nation, en 1757, il est vraisemblable que son habileté l'eût élevé aux premiers commandements de la marine en France... La tempête à laquelle son escadre avait été exposée, et les entraves que lui fit éprouver Dupleix préservèrent les établissements anglais du danger le plus imminent[3] ».

Des historiens français qui ont fait l'apologie de Dupleix, M. Bionne seul rend pleine justice au Malouin. Les autres non seulement le chargent de mille défauts et l'accusent de trahison, mais s'ingénient à faire de ses qualités des défauts. Si Tibulle Hamont reconnaît qu'il eut « l'art de tirer parti des éléments les plus maigres », c'est pour l'accuser de s'en être perfidement servi dans son procès. Tout ce qu'il fit pour le pays, grâce à cette qualité, M. Hamont le dédaigne. C'est qu'il a courte vue. « Les petites choses, comme on l'a dit si justement, ne sont petites que pour les esprits incapables d'en saisir les relations avec les choses plus grandes[4]. » L'ingéniosité qui est l'art de tirer parti des plus petites choses est une des premières qualités d'un chef d'expédition. La Bourdonnais l'avait au suprême degré. Entre ses mains les choses secondaires prennent de l'importance, sont les pierres d'une grande œuvre.

1. Il lui accorde encore quelque part « une rare sûreté de coup d'œil ».
2. Malleson, *loc. cit.*, p. 98.
3. Orme, *Transactions militaires des Européens dans l'Inde.*
4. Alfred Croiset, Discours à la Sorbonne, 3 novembre 1898.

Digitized by Google

Si La Bourdonnais n'avait pas su s'occuper des détails et *mettre la main à la pâte*, il n'aurait jamais pu se tirer de certaines passes, comme pour le rapide armement en guerre des navires de la Compagnie en 1743, les réparations considérables qu'il fallut faire à l'île Marosse, loin de toute civilisation, l'instruction qu'il dut donner à ses matelots, les expéditions d'un caractère tout particulier qu'il effectua contre les Naïres, et tant d'autres choses.

D'ailleurs, son contemporain Raynal[1] a fort bien dit que « ses projets portaient l'empreinte du génie et que *l'esprit de détail qu'il avait supérieurement ne rétrécissait pas ses vues* ».

Un autre contemporain de La Bourdonnais, Bernardin de Saint-Pierre, qui a fait un assez long séjour à l'île de France et a pu constater lui-même la vivacité des regrets trop tardifs des habitants[2] et de sa popularité posthume, a porté sur lui un jugement des plus favorables : cela lui valut les douces railleries de M. Hamont. « Quand l'*imagination* l'évoque, dit ce dernier, La Bourdonnais se montre sous les traits d'un soldat à la fois intrépide, doux, bienfaisant, les lauriers au front, avec l'air de mélancolie sentimentale que Bernardin lui a imprimé. » Bernardin n'était pourtant pas le plus aimable des Philinthes[3]; ce misanthrope, qui fut longtemps l'ami de Jean-Jacques, était peu disposé à l'indulgence et il a été fort sévère pour ses contemporains; à ce point de vue son jugement est donc peu suspect. D'ailleurs, pour qui a lu attentivement le *Paul et Virginie*, La Bourdonnais n'y est pas toujours montré sous le jour le plus doux, s'il est très vrai que l'impression d'ensemble reste excellente. Donc encore aucun parti-pris d'admiration bénévole. Comme toujours, M. Hamont est aveuglé par son inexplicable haine.

Il ne veut laisser à La Bourdonnais aucune qualité. Tout au plus La Bourdonnais peut-il être « touché par de nobles sentiments » et y « répondre par un élan spontané », ce qui indique encore une certaine générosité naturelle[4]. Malgré cela, « il n'est digne d'inspirer *ni la pitié*, ni l'enthousiasme »... d'un rond-de-cuir. — « La personnalité du gouverneur de l'île de France eut du brillant, elle n'eut pas de grandeur. » N'aurait-il été que l'amiral, dont, après Malleson, M. Hamont est obligé lui-même et inconsciemment de faire une véritable apologie, qu'il aurait eu plus que « du brillant ». Il ne peut reprocher, — ô naïve prétention de Pécuchet — que « des manœuvres *ridicules* » sur la côte du Coromandel, à ce capitaine pourtant « capable de *grandes* entreprises ». De la grandeur, oh oui ! il en avait lorsqu'au célèbre combat de la mer des Indes, il lançait son navire en avant pour en sauver un autre et subissait pendant un quart d'heure le feu des 240 canons de l'ennemi !

1. *Loc. cit.*, p. 90.
2. Quand le recul du temps et la comparaison avec ses successeurs leur permettent de juger sainement La Bourdonnais.
3. Voir à ce sujet l'excellent ouvrage de Mme Arvède Barine, dans la collection Hachette. Voir aussi celui de M. de Lescure, collection Lecène et Oudin.
4. Voici ce qu'écrivait le philanthrope Voltaire : « On doit ajouter pour l'honneur de La Bourdonnais, que dans cette expédition (de Madras), il se conduisit avec une politesse, une douceur, une magnanimité dont les Anglais firent l'éloge. Ils estimèrent et ils aimèrent leur vainqueur. Nous ne parlons que d'après les Anglais revenus de Madras, qui n'avaient nul intérêt de nous déguiser la vérité. »

Digitized by Google

Il n'a encore « ni patience, ni désintéressement, ni abnégation de soi-même pour le triomphe d'une idée commune ». A propos de l'affaire de Madras, on verra s'il fut ou non désintéressé. Il nous semble difficile de lui refuser l'abnégation de soi-même; en tout cas le roi ne lui donnait pas l'occasion de ne songer qu'à soi, puisque, bien au contraire, il le forçait à exécuter pour la Compagnie ce qu'il avait entrepris de faire pour son compte et celui de ses amis. Mais, ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on ne peut refuser la patience au général qui fut persécuté avec tant d'opiniâtreté, à qui l'on ne donna que des soldats paresseux et ignorants et qui eut à lutter, on sait dans quelles conditions d'infériorité, contre les Anglais, à qui, pendant cette guerre, enfin, on donnait successivement l'ordre de combattre et de désarmer. Et il eut au contraire bien de la patience celui qui, en 1744, ayant reçu l'ordre de renvoyer l'escadre armée avec tant de peine, se mit, pour distraire son ennui, à s'occuper d'industrie et d'agriculture et mérita à cet effet du ministre des lettres de satisfaction[1].

Ah! « ce n'est pas un caractère! » Vague reproche! Mais s'il est vraiment un habile coquin, un « traître », comme le dit Tibulle Hamont toujours, il faut au moins qu'il ait été un coquin de caractère. « Ce n'était pas un caractère! » C'est au moins un *type* caractéristique que celui que nous sert M. Tibulle Hamont, cette sorte de Janus à deux âmes dont l'une appartient à un amiral « magnifique » et « fougueux », l'autre à un « vieux procureur roué », retors, « dissimulé », « artiste consommé », fourbe, « traître », — encore la hantise d'un personnage maladroitement balzacien!

« La notion du devoir est peu développée chez lui. » La notion du devoir! encore un mot vague d'idéologue qui ne commencera à avoir un sens précis que dans cinquante ans. « La notion du devoir » n'était pas plus développée chez Dupleix, chez Maurice de Saxe, chez le bailli de Suffren et tous les héros du XVIIIe siècle qui, *fatalement*, sont plus proches de Condé que de Turenne. Ils font la guerre *d'instinct;* le *métier* militaire est une carrière, non un apostolat, comme il pourra l'être sous la République, comme il aurait pu l'être à la rigueur sous Louis XIV, dans un siècle de foi. Mais on n'est plus au temps de Bossuet, on est au temps de Dubois. Ce n'est pas Mme de Maintenon qui régnera bientôt, c'est la Pompadour. « La notion du devoir », pour Dupleix, la voilà : « Il ne voit, dit son apologiste Tibulle Hamont en personne, il ne voit dans la conquête de l'Inde qu'une série... de *perfidies diplomatiques*,... etc., une partie d'échecs conduite avec fermeté, sans s'occuper des pièces du jeu, c'est-à-dire des hommes. — Il ne recule pas devant la *duplicité* et la *perfidie* (*bis repetita placent!*) dans les négociations. — *Il n'estime que l'habileté. Il ne se préoccupe pas des moyens, il ne songe qu'à triompher.* » Cette notion du devoir-là, Machiavel aussi l'avait.

« La Bourdonnais jure » : « c'est un corsaire ». Mais un amiral n'a nul besoin d'être, comme Dupleix, « un disciple de Zénon qui reste *élégant* dans son stoïcisme et le cache sous l'affabilité », ni d'avoir de « doux yeux noirs veloutés », ni de « jouer de la harpe ». — « Ce n'est qu'un corsaire », eh! le grand mal! Un spécialiste de valeur, M. Chabault-Arnault a très justement dit

1. Lettre de Fleury du 15 mai 1745.

Digitized by Google

que, seule, la guerre de course pouvait alors causer des pertes très grandes au commerce britannique[1]. L'autre jour encore, *un amiral* n'allait-il pas dire que, même en ce siècle, la guerre de course seule pouvait assurer à la France une supériorité sur l'Angleterre[2].

M. Tibulle Hamont n'a pas la moindre notion des exigences de cette époque. Il juge La Bourdonnais en idéaliste quintessencié qui ne saurait s'abaisser jusqu'au matériel, en Bélise de critique historique. Il ne faut pas perdre de vue un instant que, tout en commandant les flottes françaises, La Bourdonnais n'a jamais cessé d'être l'agent de la Compagnie, un homme d'affaires, et que c'était là pour lui une obligation vitale. Toutes les fois qu'il conçoit un plan, on le voit bien. Il est obligé, tout en cherchant à ruiner les Anglais, c'est-à-dire leur commerce, de penser à faire de riches captures. Fatalement, toute lutte contre l'Angleterre est une lutte d'affaires; tout bon amiral doit être un corsaire. Il faut se situer dans l'époque.

Ceux qui parlent si à la légère de La Bourdonnais font songer immanquablement à cette page nette et vigoureuse de Bory de Saint-Vincent, en mission scientifique dans ces parages où La Bourdonnais avait été envoyé en mission militaire. Revenant d'une excursion par boue et précipices, il s'écrie : « Ce fut dans cette course vraiment pénible que, transi et avec mon linge imbibé d'une pluie froide ruisselant sur toutes les parties de mon corps, je cherchais à me représenter la figure qu'auraient faite à ma place la plupart de ces naturalistes sédentaires, habitués à juger de la structure de l'univers et des productions de la nature sur des échantillons que d'autres prennent la peine de collecter. Assis au coin d'un bon feu, enveloppés dans une ample douillette, et après un repas délicat, ces naturalistes traitent de *ramasseurs* ceux qui leur ont fourni les matériaux de leurs compilations et qui ont cent fois exposé leur vie ou leur santé pour les progrès d'une science dont ils se laissent ravir et le profit et la réputation[3]. »

Le vrai est que, sans vouloir faire de La Bourdonnais un héros à la Plutarque, un austère républicain d'avant 89, on ne peut lui contester d'indéniables qualités, lui refuser par exemple d'avoir cherché à mettre « le gant de velours sur sa main de fer ». S'il montra la plus grande fermeté dans son administration, il la revêtit d'une grande douceur[4]. Sans cela il eût fait bien plus de mécontents encore. Les humbles étaient pour lui, aux îles[5]. Il exigeait

1. *Loc. cit.*, p. 157.
2. *Figaro* du 21 novembre 1898.
3. *Voyage aux îles principales des mers d'Afrique*, Paris. Buisson, tome II, p. 107 (1804). Bory conclut savoureusement par cette citation :

Sic vos non vobis mellificatis, apes.
Sic vos non vobis nidificatis, aves.
Sic vos non vobis vellera fertis, oves.
Sic vos non vobis fertis aratra, boves.
VIRGILE.

4. Cf. Bernardin de Saint-Pierre.
5. Il y aurait, pour certains côtés, à faire un rapprochement entre lui et Jean-Antoine, chevalier de Mirabeau, bailli de Malte, gouverneur de la Guadeloupe. Voir Appendice.

Digitized by Google

moins des autres que de lui-même. Il donnait très peu, était d'une activité infatigable, servie par le tempérament le plus robuste. Mais il voulait qu'on l'aidât et il ne rabaissa jamais le mérite des autres, sauf de Dupleix, ce qui est assez compréhensible. Il rend grâce aux rares capitaines de vaisseaux qui ne lui en ont pas voulu d'exécuter les ordres de la Compagnie. Il remarque et fait ressortir l'ardeur générale manifestée même par les officiers dont il vient d'avoir tant à se plaindre au milieu de la tempête lorsqu'arrive la nouvelle que l'escadre anglaise l'attend [1].

Nous avons dit qu'il était actif; rien autre chose n'a égalé son activité que la force de son bon sens. Il voyait vite, net, clair et juste. Jamais il ne se laissa duper par des mots. Il le montra assez dans toute la grosse question de la fameuse neutralité, où il apporta tant d'arguments, des arguments soutenus par mille faits récents dont il avait gardé une très vive mémoire.

En tout cela il avait d'autant plus de mérite qu'il était le fils de ses propres œuvres. Rien du fils à papa, du fonctionnaire colonial. Pas de protecteurs. Ses parents sont d'humble condition. Il s'élève à la force du poignet, il s'instruit lui-même. Quand il quitte les siens, il a 10 ans, il ne sait rien. Il travaille avec qui veut bien lui donner des leçons, un jésuite, un ingénieur: des passagers. Et c'est bien grâce à lui seul qu'il devient, selon le mot de Voltaire, « le Duguay-Trouin de son époque, supérieur à Duguay-Trouin par l'intelligence et égal en courage ».

MARIUS-ARY LEBLOND.

(*A suivre.*)

1. *Mémoires*, p. 73.

Digitized by Google

BERRE ET TOULON

LA NAVIGATION SOUS-MARINE
ET LES CONDITIONS NOUVELLES DE LA DÉFENSE DES PORTS

I. — Travaux exécutés a l'étang de Berre.

Depuis un siècle, la question de la transformation de l'étang de Berre en port militaire et refuge pour les navires marchands en cas de guerre navale est en suspens. Le général Bonaparte visitant ces rivages après le siège de Toulon se fit conduire sur les collines au nord de Martigues, pour embrasser d'un coup d'œil le magnifique ensemble du lac et de la rade de Bouc. Il aurait émis l'opinion que notre principal établissement naval sur la Méditerranée devrait un jour ou l'autre y être installé [1]. Après de longues années, sur les instances réitérées des marins et des négociants de Marseille et sur l'initiative du prince de Joinville, on se décida, en 1847, à creuser un canal à travers l'étang de Caronte. Terminé en 1874 seulement, ce chenal profond de 6 mètres avec 13 mètres de largeur au plafond et 17 mètres au plan d'eau, était tout juste suffisant alors pour permettre de remiser dans le lac, en cas de guerre, les paquebots de l'époque, allégés et vides. On n'avait pas eu en vue un trafic réel ni prévu de croisement sur les 7 kilomètres ainsi dragués. En effet, la faible largeur no permet pas l'évitement; il n'y a point de garages, et la courbe de l'extrémité est, à la traversée de Martigues, rend le passage difcile aux navires dépassant 80 mètres de longueur. L'éboulement de quelques talus limite même actuellement l'usage du canal aux caboteurs de 3 mètres de tirant d'eau [2].

II. — Dépenses prévues pour travaux complémentaires.

On ne tarda point d'ailleurs à s'apercevoir de cette insuffisance. Tout le monde la déplore, et ceux qui croient que deux à trois millions suffiraient pour y remédier accusent de négligence coupable les administrations de la marine et des travaux publics. Si, en effet, une aussi faible somme devait rendre Berre accessible aux grands vaisseaux de guerre comme aux paquebots.

1. L'idée du canal d'Arles à Bouc, commencé sous le Consulat, serait due à cette visite.
2. Charles Roux, *Le canal de Marseille au Rhône.*

Digitized by Google

l'hésitation ne s'expliquerait point; mais ce n'est pas le cas. M. Guérard, ingénieur des ports à Marseille, estime qu'il faudrait 30 à 40 millions pour la rectification et l'approfondissement à 10 mètres du chenal navigable; les défenses en absorberaient autant[1], et si l'on réfléchit que, dans de pareilles entreprises, le dépassement est la règle, on ne peut guère évaluer à moins de 100 millions la dépense nécessaire pour faire de l'étang un port de refuge à l'abri des insultes du large.

III. — Situation de Toulon vis-a-vis d'une escadre cuirassée.

On conçoit donc que la marine, à qui l'on reproche déjà, et non sans raison, ses établissements trop nombreux, ses frais généraux trop lourds, hésite à se mettre sur les bras un nouveau port. Et cependant, s'il était vrai, comme on l'a répété, que nous ne possédions sur la côte de Provence aucun refuge assuré, inviolable, pour la flotte de Marseille, il faudrait sans délai nous le donner en approfondissant et en défendant le chenal de Bouc. Mais en est-il ainsi? Il est heureusement permis de ne le point croire. Toulon, dont on a fait une place de guerre très forte, sur ses fronts de mer comme sur ses secteurs terrestres, pourrait offrir un abri suffisant et sûr à notre flotte marchande de Marseille et de Cette, qui ne dépasse pas actuellement hélas, 250 vapeurs[2], dont une centaine de grosses unités au plus. Fût-elle double, on la remiserait aisément dans la rade de la Seyne, à l'abri des vues comme des coups du large.

On a bien dit qu'une flotte hostile, embossée dans l'anse des Sablettes après avoir réduit les batteries du cap Cépet, pourrait battre la rade intérieure et porter l'incendie jusqu'à Toulon même et dans l'arsenal, distants de 6 kilomètres. Cela serait possible assurément, si tous les feux de la côte depuis la Croix des Signaux jusqu'au cap Sicié avaient été d'abord éteints. Mais c'est là une éventualité que ne doivent point redouter ceux qui ont charge de défendre la place. A défaut d'une résistance victorieuse des ouvrages permanents du cap Cépet, de la Couloubière, du gros Bau, de Saint-Elme et de Faubregas, la situation de la presqu'île Sicié et l'altitude de sa face est, où le sémaphore se dresse fièrement à 350 mètres au-dessus des flots, permettraient de tenir les vaisseaux ennemis à distance, fût-ce seulement avec des canons mobiles de calibre moyen. La falaise verticale se maintient, en effet, aux cotes de 250 à 300 mètres sur un développement de 6 kilomètres, dont la moitié bat efficacement le creux Saint-Elme. Il ne serait point difficile, avec les ressources du camp retranché de Toulon de trouver une dizaine de batteries à tir rapide et de les installer sur cette superbe position, au sud de l'ancien ouvrage des Peyras. Dans cette partie boisée et accidentée de la presqu'île, il est facile de se dissimuler aux vues de la mer, et la hauteur procure un avantage décisif.

1. Il faut à tout port militaire une rade fortifiée qui permette d'effectuer en sécurité les entrées ou les sorties.

2. Marseille arme (1894), 211 vapeurs, dont 105, selon M. Guérard, pourraient actuellement entrer dans l'étang de Berre. Les autres calent plus de 6 mètres.

Digitized by Google

C'est, en effet, le privilège des sites très élevés, de ne pouvoir être attaqués qu'à grande distance par les pièces des navires. Le tir d'un cuirassé contre une batterie haute, fixe ou mobile, ne sera suffisamment efficace qu'à partir de la distance à laquelle il commence à devenir plongeant, c'est-à-dire, pour des cotes de 300 mètres, à plus de 4 kilomètres[1]. Le premier effet de l'altitude exceptionnelle de Sicié sera donc d'obliger les navires ennemis à se tenir à grande distance des batteries, dans la direction de la haute mer. L'on sait d'ailleurs combien le tir à bord perd de sa précision dès que la portée dépasse 2,000 à 2,500 mètres. L'expérience montre que la justesse du tir décroît beaucoup plus rapidement avec la distance pour les navires que pour les batteries, même en supposant que le navire sur lequel celles-ci tirent soit en marche. L'altitude augmente encore dans des proportions considérables l'efficacité du tir sur les ponts, blindés ou non, qui sont les parties les plus vulnérables des cuirassés. On sait enfin que le réglage du tir et l'appréciation des distances, notamment au moyen de l'appareil Deport, sont grandement facilités pour une batterie haute. C'est ainsi que la colline du Morro, à Santiago, n'a que peu souffert du tir des Américains, quoique son altitude ne dépasse pas 70 mètres.

Si donc l'on n'a point installé sur cette arête vraiment dominatrice de Sicié des batteries fixes, c'est sans doute qu'on a jugé que des pièces de calibres moyens, faciles à déplacer, seraient plus efficaces. En effet, dans le cas d'une défense mobile par une artillerie nombreuse, si les navires essayaient contre Sicié un bombardement à distance, les canons sur affût roulant n'auraient qu'à se retirer hors de portée et hors des vues de l'attaque, chose facile avec les plissements défilés qui s'ouvrent vers Six-Fours. L'ennemi, supposant son tir efficace et prenant le silence des nôtres pour un écrasement veut-il s'approcher maintenant des Sablettes et tirer sur la ville, aussitôt les pièces ramenées en position ouvrent sur les vaisseaux un feu plongeant auquel ceux-ci ne peuvent répondre qu'en s'éloignant.

Il faut en conclure qu'une position étendue, élevée et coupée comme l'est la presqu'île de Sicié, ne saurait être réduite sans un débarquement, si seule-

1. Le feu des batteries de côte une fois éteint en partie par une escadre, les navires se rapprochent; la distance de combat n'est plus alors subordonnée qu'à l'altitude la batterie. La distance minima correspond au cas du tir par le sommet de la trajectoire, c'est-à-dire au cas où le sommet de la trajectoire rencontre la batterie. A partir du moment où l'on prend un angle plus élevé, l'efficacité du tir est presque nulle.

Le tableau ci-joint montre les distances correspondant au tir par le sommet de la trajectoire pour les calibres les plus usuels tirant à charge de plein fouet sur des batteries aux altitudes variant de 100 à 400 mètres.

PORTÉES CORRESPONDANT A L'ANGLE D'ARRIVÉE 0°.

ALTITUDES.	Calibres.			
	340 mm.	194 mm.	16 cm.	10 cm.
100 m.	3000 m.	2750 m.	2700 m.	2450 m.
150	3570	3250	3130	2840
200	4000	3650	3470	3140
300	4700	4260	4000	3610
400	5270	4750	4420	3990

Digitized by Google

ment on l'a garnie d'un nombre suffisant de batteries volantes que leur mobilité même empêche d'être repérées par l'ennemi. Or, on admettra bien qu'un débarquement victorieux à l'intérieur du camp retranché de Toulon n'est guère probable.

IV. — Nécessité prochaine d'un refuge a Berre contre les attaques des sous-marins et torpilleurs submersibles.

Laisserons-nous donc longtemps encore « la petite mer de Martigues » à demi séparée de la grande? Ce serait imprudent. Ce que nous venons de dire de Toulon ne s'applique qu'à sa défense contre les armes actuelles; mais *gouverner c'est prévoir*, et nos gouvernants doivent se préoccuper de demain. Or, comme on l'a dit avec beaucoup de raison, il faut se défendre surtout contre les armes que l'on a, sûrs que demain elles seront entre les mains de nos rivaux. Si donc le sous-marin existe réellement comme unité classée de notre flotte militaire, préparons contre lui des refuges à nos navires de commerce et de guerre. Et cette fois nous croyons bien que Berre emportera tous les suffrages.

V. — Défauts actuels de Berre.

Cette supériorité incontestable de Berre vis-à-vis des sous-marins n'existe d'ailleurs point au regard des moyens actuels d'attaque et de défense. De bons juges lui ont reproché d'être trop à l'écart au fond du golfe du Lion pour une base offensive. Au point de vue défensif, il n'a point comme Portsmouth et la Maddalena les doubles issues à grande distance qui rendent un blocus si difficile à tenir, même par une force très supérieure. Sa rade extérieure, le golfe de Fos, est loin de valoir la *Grande Rade* de Toulon, car les parties nord et ouest, plages à demi noyées, sont peu favorables à la défense par le canon. Enfin, le canal projeté ne pourrait être, dans l'état actuel des choses, qu'un *col de bouteille* démesurément long et étroit. L'étang pourrait devenir pour une escadre bloquée un véritable souricière, tout comme Santiago, et l'on conçoit que l'idée d'y enfermer leurs navires ait peu souri jusqu'ici à nos marins.

Toutes ces considérations justifient la préférence accordée à Toulon, préférence qu'il eût obtenue, au temps de la marine à voiles surtout, quand bien même la nature aurait accompli seule à Berre le travail demandé aujourd'hui aux ingénieurs, l'approfondissement et l'élargissement du chenal. Mais le jour semble prochain où Toulon ne sera plus apte à abriter nos flottes de guerre et de commerce.

VI. — Berre devient le seul refuge assuré contre les attaques des sous-marins.

Ce jour sera marqué par l'avènement définitif des torpilleurs sous-marins et submersibles. Contre ces nouveaux et insidieux adversaires, les passes profondes de la *Petite Rade*, malgré les digues qui en réduisent la largeur, seront

Digitized by Google

très difficiles à garder. Les invisibles ennemis s'en iront à travers passes et goulets torpiller sournoisement les navires mouillés dans les rades réputées les plus sûres jusqu'alors. Mais à Berre, ce long *col de bouteille*, ce chenal de 10 kilomètres qui, précisément, effraye les marins d'aujourd'hui, sera la sauvegarde et le salut. Des écluses à l'épreuve, des réseaux d'acier mouillés de distance en distance, arrêteront au passage ces gros poissons malfaisants, comme les filets des pêcheurs de Caronte arrêtent aujourd'hui les thons et les bonites. Dans l'Océan et la Manche, il sera peut-être suffisant, dans certains cas, de renforcer et doubler les portes actuelles des bassins à flot; dans la Méditerranée la solution la moins coûteuse comme la plus complète sera Berre en Provence, Bizerte et Tunis en Afrique.

GUILLOTEL,
Professeur au lycée Charlemagne.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE ET COMPTES RENDUS CRITIQUES

DES SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE ET DES PUBLICATIONS RÉCENTES

A Monsieur L. Drapeyron, directeur de la REVUE DE GÉOGRAPHIE.

Dimanche, ce 13 août 1899.

Cher compatriote et ami,

Ce n'est point par une carte banale que je veux vous féliciter. Je tiens à vous dire combien j'ai été heureux de vous voir accorder une distinction si bien et depuis si longtemps méritée par vos travaux et par les services éminents que vous avez rendus à la science.

Je vous serre la main cordialement et suis toujours votre dévoué,

M. DELOCHE,
de l'Institut.

L'OBSERVATOIRE MÉTÉOROLOGIQUE DU BEN NEVIS (ÉCOSSE)

A Monsieur Ludovic Drapeyron, directeur de la REVUE DE GÉOGRAPHIE.

Mon cher collègue et ami,

Il paraît certain que si des fonds ne sont pas accordés pour subvenir à l'entretien de l'Observatoire du Ben Nevis, en Écosse, cet établissement est destiné à disparaître bientôt.

C'est avec une douloureuse surprise que nous avons constaté l'indifférence du gouvernement anglais pour cet établissement d'utilité publique.

Il est avéré que des orages qui traversent l'océan Atlantique, la majeure partie fait route par l'ouest et le nord de l'Islande, ou bien par le canal Saint-Georges, à destination des côtes de l'ouest d'Écosse, où ils déchargent leurs pluies et leurs intempéries climatériques en même temps.

L'Observatoire du Ben Nevis est bien placé pour constater l'approche des tempêtes et, par conséquent, pour avertir les marins écossais.

Nous connaissons le site, en ayant fait l'excursion : c'est la plus grande hauteur dans la Grande-Bretagne : 4,500 pieds; aussi la vue y est-elle splendide et panoramique sur les sites et montagnes de l'ouest d'Écosse.

Un membre écossais a interpellé le gouvernement au sujet de l'entretien de cet Observatoire; et c'est avec un vif regret que nous avons vu un Écossais ministériel et tory, M. Arthur Balfour, décliner toute promesse gouvernementale de venir en aide à cet établissement si utile.

Digitized by Google

Oserait-on affirmer que la vie de la population maritime écossaise est moins précieuse que celle de ses confrères anglais?

Est-ce au moment où le gouvernement anglais dépense des sommes immenses pour son armée, sa flotte, ses défenses, qu'on viendra dénier à l'Écosse une somme qu'elle réclame à juste titre, et au nom de l'humanité, pour la conservation de l'Observatoire illustre du Ben Nevis?

Pour sûr, s'il en est ainsi, il est grand temps que l'Écosse fasse entendre sa voix; qu'elle réclame ses droits vis-à-vis de sa coassociée anglaise; et qu'en cas de refus, elle entre délibérément et de pied ferme dans la voie de l'autonomie écossaise, seule manière d'obtenir des concessions de la part de sa partenaire saxonne.

Veuillez agréer, cher confrère et ami, l'expression et l'assurance de mes sentiments les plus amicaux et distingués,

J. W. Hay.

REVUES ANGLAISES

The Geographical Journal, 1899, VIII.

Colonel J. R. L. Macdonald. *Voyages au nord de l'Ouganda* (avec carte au 2,500,000e). — Le colonel Macdonald n'en est pas à ses débuts en Afrique : en 1891, il releva le futur tracé du chemin de fer de l'Ouganda, avec une remarquable exactitude topographique. En 1897, il fut nommé chef d'une expédition dont le but était très probablement d'aller, par Mombas et le nord de l'Ouganda, à la rencontre des forces anglaises qui devaient opérer en 1898 sur le haut Nil. Il nous raconte dans son exposé, limité aux détails géographiques de l'expédition, comment l'insurrection de l'Ouganda paralysa sa marche pendant neuf mois. Ce n'est qu'après ce délai que la route put être reprise, et alors furent faites d'importantes découvertes dans la région à peu près inconnue comprise entre le lac Rodolphe et le Nil. A propos du Nil lui-même, le colonel Macdonald put constater que le lac Choga, que le fleuve traverse sur son parcours du lac Victoria au lac Albert, est un lac de grandes dimensions digne de figurer parmi les réservoirs de second ordre du fleuve. Le plateau élevé et salubre connu plus au sud sous les noms de Maou, Nandi, s'étend loin vers le nord, bien qu'à une altitude moindre. Immédiatement au nord du mont Elgon, le plateau est rétréci par l'extension, à l'est du Nil, d'une grande dépression marécageuse où sont situés divers lacs. Plus au nord, il détache plusieurs chaînes de montagnes avec une direction générale vers le nord-ouest.

A. G. Nathorst. *L'expédition arctique suédoise de* 1898. — Les résultats purement géographiques de cette expédition envoyée à la recherche d'Andrée sont : une carte plus exacte de l'île aux Ours, du Bel Sound, et de la Terre du Roi-Charles, ainsi qu'une véritable découverte de l'île Giles aperçue en 1707. D'importantes collections ont été rapportées pour commencer la création d'un musée biologique arctique.

P. Camena d'Almeida.

Digitized by Google

REVUES ALLEMANDES

Petermann's Mitteilungen, 1899, VII.

L. G. TIPPENHAUER. *Contributions à la géologie de Haïti* (avec carte au 200,000e). — La presqu'île nord-ouest de Haïti est séparée de la chaîne du Cibao par une dépression qui va des Gonaïves à Port-de-Paix, avec altitude moyenne de 200 mètres. A l'est de cette ligne se développe une vaste région d'éruptions, avec sommets de 1,300 à 1,400 mètres, et une surface très tourmentée; les schistes argileux se dégradent facilement, et, lors des pluies, le pays devient impraticable.

Tout le nord de l'île est géologiquement plus ancien que le sud : au sud d'une ligne tirée des Gonaïves à Saint-Michel par la vallée d'Ennery, il n'y a ni schistes argileux ni roches éruptives anciennes. Au sud du Gros-Morne, le pays est de relief moins heurté, et les chaînons calcaires dénudés se perdent dans la plaine d'alluvion des Gonaïves. Cette ville est une petite réduction de Venise. Gros-Morne et Plaisance ont chacun 1,500 habitants. Pilate et Port-Margot ne sont que d'insignifiants villages. Borgne est un petit port de cabotage, près de l'embouchure de la rivière de Borgne, dont les sources sont encore inconnues.

P. CAMENA d'ALMEIDA.

REVUES ITALIENNES

Rivista Geografica Italiana, Juillet 1899 (suite).

III. — *Sur l'identification des fleuves qui affluent près de Girgenti (Sicile) avec les anciennes dénominations de* AKRAGAS *et* HYPSAS, du Dr GASP. OLIVERI. — Avec beaucoup d'arguments historiques et philologiques l'auteur démontre que les deux fleuves des anciens écrivains nommés uniquement par Polybe, correspondent : le premier au moderne *S. Biagio*, l'autre au fleuve *Drago*, lequel probablement débouchait 3 ou 4 kilomètres plus à l'ouest.

IV. — *Données morphométriques des lacs d'Orta, d'Iseo, Maggione, Garda, Genève et Constance*, par le Dr G. HALBFASS.

V. — *La géographie à l'Exposition de Turin*, par le professeur B. FRESCURA (*fin*).

VI. — *Compte rendu du travail et des publications du R. Bureau hydrographique en* 1898. — On a accompli le travail de sonde sur une zone de 10 mgl. de longueur le long de la côte Adriatique entre le cap S. Maria de Leuca et Maupedonia, et on a fait des observations systématiques sur la côte Adriatique de la Pouille pour l'étude des courants, etc., etc.

LUD. BERTOLINI.

Digitized by Google

EXPLORATION DE M. DE BARTHÉLEMY DANS L'ANNAM

M. de Barthélemy a présenté à la Société de Géographie le récit de son voyage en faisant ressortir les résultats géographiques obtenus par lui et par son compagnon de voyage, le comte de Marsay, présent à la séance. Tous deux ont collaboré aux travaux topographiques de la mission dont M. de Barthélemy était chargé par le ministère de l'instruction publique. Le voyageur se borne à décrire les parties inconnues du voyage. Les marches en montagne entre Hué et le Song-Caï furent très pénibles; les pluies rendaient les terres grasses; les sangsues des bois, les chemins à peine tracés au coupe-coupe dans les forêts n'étaient guère pour faciliter leur passage.

Les voyageurs s'attachèrent à s'écarter des sentiers connus, ils découvrirent deux villages, Bouc et Bolo, qui commercent avec les Annamites de la région de Hué. Ils étaient là chez des Moïs ayant quelques rapports avec la côte et n'éprouvèrent pas de grosses difficultés à trouver des porteurs. Les sauvages de ce côté connaissent la valeur de l'argent.

Cette première excursion n'était guère qu'un essai pour préparer à une exploration plus importante aux sources du Song-Tracùk et relever le cours du Song-Bâ. A partir du village de Mang-Ri, les voyageurs furent en pays complètement inconnu des Européens et même des Annamites. Ils descendirent les rives du Nuoc-Méo ou plutôt les longèrent en suivant la ligne des sommets, puis remontèrent le cours du Song-Tracùk. Les entrées dans les villages Daviats, tribus guerrières et de caractère fier et indépendant, rappellent l'accès des châteaux forts du moyen âge. Les sauvages, retranchés dans leurs villages, n'accordent l'entrée qu'après de longues discussions. Il faut user de diplomatie spéciale; être toujours prêt à la guerre pour obtenir la paix.

Cependant, s'étant fait dans le pays une réputation de justice et payant en objets d'échange agréables aux indigènes, dans des proportions équitables, les services rendus, les voyageurs ont pu passer sans trop de difficultés jusqu'au point de Con-Tan, ligne de partage des eaux du Laos.

Là, une erreur de la carte dans les parties dressées par renseignements, porta les explorateurs trop à l'ouest. Ils s'engagèrent sur le Krong-Blâ au lieu du Song-Bâ et tombèrent en plein pays Sedang.

Le Blâ est formé de deux torrents, le Dak-Lâ et le Dak-Lâa. Son cours a un fort débit d'eau dès la source; il traverse de larges et fertiles vallées cultivées à l'annamite par les Sedangs.

Les villages sedangs ne sont pas fortifiés, mais cachés dans les bois; la population est encore plus méfiante que chez les Daviats. Les voyageurs ont trouvé là les villages « dien » c'est-à-dire fermés. Néanmoins avec de la fermeté, de la patience et de la bonté, les populations s'apprivoisent. A l'un des villages, une sorcière arrêta la colonne priant les Européens de ne pas passer par là : « Un esprit garde, disait-elle, les abords du village. » Les voyageurs acceptèrent de ne pas entrer à la condition qu'on leur construisît un abri pour la nuit. La population considéra cet acte comme un acte de modération et s'en montra très reconnaissante. C'est sans doute cela qui les sauva de la

Digitized by Google

mort le lendemain, et un jeune chef de village déjoua un guet-apens dans lequel ils allaient tomber et que leur avait tendu la bande d'un pirate célèbre; le même qui pourchassa les missions Odend'hal et Lacouture. Huit jours après, les voyageurs atteignirent la mission des Bahnars et furent reçus admirablement par les pères, à l'influence desquels ils attribuent leur heureuse traversée dans ces difficiles régions.

La colonne arriva au complet à An-Ké; elle se composait de 3 linhs de la garde indigène, 3 boys annamites, 2 Européens.

MM. de Barthélemy et de Marsay prétendent que la réussite de leur passage a tenu au petit nombre d'hommes qui les accompagnaient. Dès l'abord, les populations n'étaient pas trop effrayées par leur présence, et les voyageurs avaient en outre la possibilité de surveiller leurs hommes et d'éviter les récriminations.

Digitized by Google

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

Dans les dernières nominations au grade de chevalier de la Légion d'honneur, nous signalons, comme intéressant particulièrement notre science, celles de M. Ludovic Drapeyron, directeur de la *Revue de géographie*, et de M. Édouard Foa, l'explorateur bien connu, pour sa traversée de l'Afrique équatoriale.

— M. Ludovic Drapeyron et M. P. Camena d'Almeida se proposent de se rendre à Berlin, où ils représenteront, au Congrès géographique international, la *Revue de Géographie*.

— Parmi les vice-présidents honoraires du Congrès géographique de Berlin figure M. Faye, membre de l'Institut, président de l'Association géodésique internationale, à Paris; parmi les membres du Conseil honoraire, nous citerons MM. Levasseur, de l'Institut, le président du Conseil d'administration de la *Revue de Géographie;* Charles Barrois; Marcel Bertrand, de l'Institut; Bouquet de la Grye, de l'Institut; le comte Savorgnan de Brazza; Alfred Grandidier, de l'Institut; Hamy, de l'Institut; de Lapparent, de l'Institut; Gabriel Marcel; Charles Maunoir; Elisée Reclus; Thoulet; Vidal de la Blache.

— Au congrès géographique international de Berlin, qui se tiendra du 27 septembre au 4 octobre prochain, on entendra les principales communications françaises suivantes : M. L. Drapeyron, *la Grande carte topographique de la France, par Cassini de Thury;* M. G. de Saint-Yves, *le Sahara et le Soudan à l'époque de Léon l'Africain; les Éléments ethniques de l'Abyssinie, leur passé et leur avenir; De l'état actuel de nos desiderata géographiques dans l'Asie Centrale et de l'utilité d'observations scientifiques internationales dans la Haute-Asie;* M. Gauthiot, *la Géographie économique, ses sources et sa vulgarisation;* M. Franz Schrader, *le Tachéographe de Franz Schrader; la Méthode de transcription rationnelle générale des noms géographiques, par feu Christian Garnier;* M. Victor Turquan, *Densité de la population en France, Belgique et Pays-Bas, par courbes de niveau; la Topographie appliquée à la représentation des phénomènes sociaux et à la statistique;* M. Vidal de La Blache, *le Mode d'habitation dans les plateaux limoneux du nord de la France;* M. Thoulet, *Analyse et classification des fonds sous-marins:* M. Ch. Barrois, *Sur la formation du Morbihan;* M. Abartiague, *l'Atlantide:* M. Ch. de Lapparent, *les Pénéplaines envisagées à la lumière des faits géologiques;* M. Ch. Lallemand, *Sur les progrès du nivellement général de France, depuis le dernier congrès;* M. de Rey-Pailhade, *Sur l'application rationnelle du système décimal aux mesures du temps et des angles*, etc.

— Un congrès international de sociologie coloniale se tiendra à Paris, pendant l'Exposition universelle, pour étudier quelques-unes des questions morales et sociales qui se rattachent à la colonisation. Il aura lieu à Paris, à l'hôtel de la Société de géographie, du lundi 6 août au samedi 11 août 1900. Il sera présidé par M. Le Myre de Vilers, assisté de M. le prince Roland Bonaparte, de M. Descoubs-Desacres, de M. Flandin, vice-présidents, de M. Leseur, secrétaire général, et de M. Guiet.

— Un congrès international de l'enseignement des langues vivantes (première session) se tiendra également à Paris, du 24 au 28 juillet 1900; il sera présidé par M. Bossert, inspecteur général de l'Instruction publique.

Digitized by Google

— M. Ardaillon, docteur ès lettres, chargé du cours de géographie à la Faculté des lettres de Lille, a été nommé professeur de géographie à cette même Faculté.

— M. Revon, docteur ès lettres, est chargé d'un cours complémentaire d'histoire des civilisations de l'extrême Orient à la Faculté des lettres de Paris, pendant l'année scolaire 1899-1900 (fondation de l'Université de Paris).

— Dès le mois d'août, le professeur Guido Cora, nommé, pas décret du roi d'Italie, membre du Conseil supérieur des travaux géodésiques de l'Italie (*Consiglio superiore dei Lavori geodetici dello Stato*), a, comme délégué du ministère des finances, entrepris un voyage scientifique dans le Monténégro, dans la Bosnie, l'Herzégovine et les pays environnants, surtout dans le but de faire des levés topographiques et des études géographiques et ethnographiques. C'est la troisième fois que le géographe italien fait des explorations dans la presqu'île des Balkans.

— Mentionnons la mort récente du commandeur Cornelio Desimoni, grand officier de la couronne d'Italie, surintendant général des archives de Gênes et de la Ligurie, dont nous fait part le président de la *Società Ligure di Storia Patria*, M. Cesare Imperiale di Sant'Angelo. M. Desimoni a publié de fort importants travaux : *Sulle Marche d'Italia e sui Marchisati, Annali storici della città di Gavi, Frammento di un Breve Genovese, le Tavole di bronzo della Palivera, I Genovesi e i loro quartieri in Constantinopoli, I Marchesi di Montferrato, Moneta della Zecca di Genova, I Portolani Liguri, l'Atlante Luxoro.*

— Parmi les ouvrages récents que nous ne faisons que signaler aujourd'hui, nous mentionnerons : *Un principe mercante, studio sulla espansiona coloniala italiana*, par Luigi Minaudi, Turin, patita Bocca); *Histoire abrégée de l'astronomie*, par Ernest Lebon, professeur au lycée Charlemagne (Gauthier-Villars); *Psychologie de la colonisation française dans ses rapports avec les sociétés modernes*, par Léopold de Saussure (Félix Alcan); *les Grandes compagnies coloniales anglaises au XIXe siècle*, par Edmond Carton de Wiart, avec préface de M. Eugène Étienne, ancien sous-secrétaire d'État des colonies (Perrin); *les deux routes du Caucase*, par M. Jean Carol (Hachette); *Voyage au pays des mines d'or, le Klondike*, par Raymond Auzias-Turenne (Lévy).

— Nous rendrons compte prochainement de « *La géographie par l'image, images géographiques de la France* », publiée sous la direction de M. P. Foncin, inspecteur général de l'enseignement secondaire, avec le concours de E. Michaud, professeur au lycée Charlemagne. Cet ouvrage est en cours de publication chez Cournimont frères, 10, rue Bréguet. Quatre tableaux, accompagnés d'autant de notices, ont déjà paru : 1° le Mont Blanc; 2° les glaciers des Alpes de Savoie; 3° les lacs et pâturages de la Savoie; 4° le Delta du Rhône (Crau et Camargue). Nous recommandons dès maintenant pour la rentrée des classes aux lycées et collèges un si attrayant et si important ouvrage.

Le Directeur-Gérant : L. DRAPEYRON.

5646. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Saint-Benoît, 7. — MOTTEROZ, directeur.

Digitized by Google

REVUE

DE

GÉOGRAPHIE

DIRIGÉE PAR

M. LUDOVIC DRAPEYRON

La géographie, bien comprise, centralisera, au profit des sciences politiques, toutes les connaissances humaines.
(CONGRÈS GÉOGRAPHIQUE DE PARIS, 4 août 1875.)

VINGT-TROISIÈME ANNÉE

Quatrième livraison. — Octobre 1899

SOMMAIRE

J. CORCELLE : Le Mont-Blanc. Travaux récents sur le massif du Mont-Blanc.
A. MONSÉGUR (le commandant) : Étude sur la province de Constantine (*suite*).
Dr ROUIRE : Délimitation définitive du Congo français et du Congo égyptien. Le traité du 21 mars 1899.
G. REGELSPERGER : Le Mouvement géographique.
M.-A. LEBLOND : Mahé de La Bourdonnais (*suite*).
P. BARRÉ : La prospérité d'Anvers.
Congrès des Sociétés savantes (Toulouse, 4-8 avril 1899). Section de géographie historique et descriptive.
Correspondance et comptes rendus critiques des Sociétés de géographie et des publications récentes.
Nouvelles géographiques.

CARTES ET GRAVURES

Carte de l'Escaut maritime. — Cathédrale d'Anvers. — Monument de l'affranchissement de l'Escaut, à Anvers. — Nouvelle gare d'Anvers-Est. — Bassins de batelage à Anvers. — Bassin-sas des bassins de batelage d'Anvers. — Anvers, véritable port franc. — Position d'Anvers sur le fleuve fictif des courants commerciaux.

PARIS

INSTITUT GÉOGRAPHIQUE DE PARIS

CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Digitized by Google

LA

REVUE DE GÉOGRAPHIE

(1877-1899)

La *Revue de Géographie* a réalisé tout ce qu'elle avait promis dans sa première livraison : « Elle ne saurait, disions-nous, faire double emploi. C'est le premier recueil qui met en présence les sciences naturelles et les sciences politiques et invite celles-là à donner à celles-ci une impulsion salutaire et irrésistible. La pensée qui a présidé à sa fondation permet l'unité dans la variété. Ou nous nous trompons fort, ou il y aura là un organisme vivant. » L'œuvre de la *Revue de Géographie* a été retracée par les hommes les plus compétents et les plus autorisés à la Sorbonne et à l'Institut, en ce qui concerne la constitution, l'enseignement et les applications de la science géographique. On se pénètre de plus en plus de la justesse de cette parole, prononcée ici même : « La terre appartiendra à qui la connaîtra le mieux. » La *Revue de Géographie* a donc travaillé utilement pour la France et pour la science. Les quarante-quatre volumes qu'elle a déjà publiés seront consultés longtemps avec fruit. Ils constituent un monument unique en France, moins par son étendue que par l'infinie variété de ses études et la nouveauté comme la sûreté de ses aperçus. Les méthodes qui y sont exposées prévalent enfin partout et l'on proclame que la géographie doit être l'un des fondements, le premier peut-être, de l'éducation nationale. Une seconde table générale des matières (1884-1894) en rend le maniement commode. Le prix de la collection complète est de **550** francs. Celui de chacune des livraisons, avec les cartes qu'elle renferme, est de **3** francs.

Librairie CH. DELAGRAVE, éditeur, 15, rue Soufflot, Paris.

LA REVUE DE GÉOGRAPHIE

Paraît tous les mois, par livraisons de 5 à 6 feuilles grand in-8 raisin, format de nos grandes revues littéraires, et forme, à la fin de l'année, deux beaux volumes d'environ 500 pages chacun, imprimés sur beau papier en caractères neufs.

Nous donnons régulièrement des cartes exécutées avec soin. Le prix de l'abonnement est de 25 fr. par an pour Paris; de 28 fr. pour les départements et les pays faisant partie de l'Union générale des postes. — Pour les autres pays, les frais de poste en sus.

Prix d'un numéro séparé : 3 fr.

Pour les abonnements, s'adresser à M. **CHARLES DELAGRAVE**, éditeur de la *Revue de Géographie*. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé *franco* à M. L. **Drapeyron**, 55, rue Claude-Bernard, ancienne rue des Feuillantines.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires seront envoyés au bureau de la *Revue*.

Les annonces de librairie sont reçues 15, rue Soufflot.

Digitized by Google

LE MONT-BLANC

TRAVAUX RÉCENTS SUR LE MASSIF DU MONT-BLANC

Le Mont-Blanc est une montagne très connue, tous les petits écoliers ont appris son nom, et tous les alpinistes espèrent dompter un jour ce sommet dont l'altitude dépasse celle de tous les autres pics de notre vieille Europe. C'est aussi une montagne dont on parle très souvent, sur laquelle on vient de faire des études nouvelles fort curieuses et enfin, chose plus extraordinaire, ceux qui ont le goût de la précision se demandent avec une certaine inquiétude à qui appartient cette masse énorme de roches et de névés. Ce sont de ces questions nouvelles dont nous voudrions dire quelques mots.

I

A qui appartient le Mont-Blanc? L'interrogation peut paraître singulière. Si vous la posez à un Suisse, il répondra immédiatement qu'il est à son pays. Dans la libre Helvétie on déploie une habileté incroyable pour faire croire à l'univers que le Mont-Blanc est de la banlieue de Genève; on l'imprime dans les guides, on l'affiche sur les murs; on le dit dans les conversations particulières. Et ce ne sont pas seulement nos voisins qui le disent; chez nous de respectables savants l'impriment dans des livres scolaires. Vous pourrez lire dans l'*Abrégé de géologie* de M. de Lapparent cette phrase surprenante : « Quand un glacier est puissamment alimenté, comme c'est le cas *en Suisse* pour la Mer de Glace du Mont-Blanc. » Je n'invente rien et ne change aucun mot. Il nous souvient aussi avoir vu à l'exposition de Turin de 1898 un relief où le sommet terminal était indiqué comme faisant partie de la terre italienne, et je crois bien que certaines cartes scolaires reproduisent

Digitized by Google

les mêmes faits. Cette mainmise de nos voisins sur une partie de notre domaine ne pourrait avoir lieu si on avait conservé au département de la Haute-Savoie le beau nom qu'on lui donna en 1792, qui était précisément celui du Mont-Blanc. C'était une affirmation constante de notre droit de propriété; nos amis d'au delà les monts n'auraient pas osé imprimer, comme ils le font couramment, que le glacier des Bois étend ses vagues d'azur sur le territoire suisse par exemple, alors que l'éperon septentrional, vers le mont Dolent, le touche seulement. La diplomatie a eu à maintes reprises à s'occuper de ce délicat problème.

Et il est très complexe. M. J. Vallot s'est efforcé de le résoudre. Je ne suis pas sûr qu'il ait donné toutes les bonnes raisons qu'on peut invoquer à ce sujet, raisons que Durier, dans sa magistrale étude sur le Mont-Blanc, avait très bien démêlées [1]. Je prends le problème en l'état où il se trouve à la fin du XVIIIe siècle. Il existe une mappe cadastrale de 1730, qui n'intéresse le problème posé que pour les limites respectives des paroisses de Chamonix et de Courmayeur. Le procès-verbal qui accompagne la mappe précise certains points que la carte laissait dans l'ombre. La limite entre les deux paroisses était formée par une série de lignes droites allant de l'Aiguille Verte aux Charmoz, puis à l'Aiguille de Blatière, à l'Aiguille du Plan, à l'Aiguille du Midi, à l'Aiguille du Goûter et aux Rognes où venait également aboutir la frontière entre Chamonix et Saint-Gervais. Le procès-verbal indique comme appartenant à Courmayeur l'espace situé au sud de cette frontière, c'est-à-dire les grands glaciers du Mont-Blanc. Nous n'avons pas vu ce procès-verbal, mais on peut se fier à ce sujet à l'autorité incontestable de M. Vallot.

Lorsque la Savoie devint française en 1792, la situation se modifia profondément et le Mont-Blanc fut regardé comme une terre française. Il donna son nom à un département fort étendu comprenant « la ci-devant Savoie ». Une carte fut publiée à Paris, en décembre, sous la direction de P. Longchamps, ingénieur géographe, éditée chez Basset, rue Saint-Jacques au coin de celle des Mathurins. Le Mont-Blanc se compose alors de deux parties : les

1. *Le Mont-Blanc*, chap. II, p. 9-26. — *La Nature*, 1897. — J. Corcelle, *la Cime du Mont-Blanc*. — M. J. Vallot, dans la *Revue alpine*, etc.

Digitized by Google

Glacières et le massif proprement dit. Les Glacières, dont parle le grand Saussure, ne sont rien autre que la Mer de Glace et les glaciers de l'Argentière et du Cour. On ne les connaissait pas : un évêque les avait maudits en grande pompe. La ligne frontière passait au pied du versant oriental du massif. Le cartographe de 1792 était d'accord avec l'ancien usage qui attribue une montagne à la commune d'où l'ascension est facile. Or, de Courmayeur on regardait les « monts Maudits » comme inaccessibles. La question se compliqua le jour où furent créés deux nouveaux départements alpins, le Léman et la Doire. Le département auquel le Mont-Blanc avait donné son nom, risquait d'être séparé de son monumental patron; on l'avait privé de certains territoires de montagnes assez mal définis au profit des nouveaux venus. Le préfet du Mont-Blanc, Verneilh, en 1805, essaya de fixer ses droits sur « le mont fameux ». On lit ce qui suit dans *la Statistique* qu'il publia en l'an XII : « La limite du Mont-Blanc, en partant du col du Bonhomme, aurait suivi les bases du glacier de Trelautai, de la Frasse, de Miage, de Bionnassay, l'Aiguille du Gouté, celle du Midi, celle du Géant et le bas du glacier de Brenva jusqu'au mont de la Seigne. Cette nouvelle division était d'ailleurs indifférente au fond en ce sens qu'il ne s'agissait que d'un espace de terrain inaccessible à toute végétation et domaine éternel des neiges et des glaciers; mais le ministre de l'intérieur, à qui ce sujet avait été communiqué, n'a pas cru qu'il fût convenable, du moins quant à présent, d'y donner suite. » Le malheureux sommet restait donc, à en croire Verneilh, sans maître déterminé.

Cependant il existe un document de 1796 qui fixe très nettement le sort du mont fameux, c'est un traité entre France et Sardaigne qui établit la limite des deux États aux points les plus avancés des sommets du côté du Piémont, plateaux, montagnes et autres lieux en partant du mont Dolent et en passant par le col du Géant, le Petit Saint-Bernard, etc. Il en résulte donc que la limite internationale passe en haut des roches à pic. Elle suit le col de la Brenva, l'est du Mur de la Côte, se rend à l'extrémité du Mont-Blanc de Courmayeur, revient aux rochers de l'arête ouest, passe aux rochers de la Tournette, aux roches qui supportent les Bosses dont l'arête de neige est à la France, puis au bord du champ de neige, qui continue le col du Dôme, au-dessous du refuge des Bosses et passe au bord à pic du Dôme, se rendant au col et à l'Ai-

Digitized by Google

guille de Bionnassay. La crête terminale est donc laissée à notre pays.

Arrivons en 1860, au moment où la Savoie est réunie pour toujours à la France. L'objet en litige va voir enfin son sort nettement fixé. Il n'en fut rien, on ne voulait pas épiloguer sur les points délicats. Les concessions faites par nos commissaires furent, on le sait, très imprudentes. Une limite indiquée par une ligne brisée fut tracée sur la carte; elle n'avait de précision qu'à l'endroit où elle touchait un col. Le domaine de chacun était bien délimité : au col du Mont-Cenis, au col du Petit Saint-Bernard des bornes élevées, portent le nom de chaque nation. Qu'importaient après tout ces hautes cimes où tournoyaient les neiges glacées et les vents éternels. Les contestations ne tardèrent pas à se faire jour. Les guides de Courmayeur trouvèrent un chemin pour arriver au sommet du Mont-Blanc et dès lors le regardèrent comme leur propriété. C'est alors qu'on a été amené à préciser certains détails restés un peu vagues dans le traité de Turin de 1861, et la frontière internationale fut fixée d'après le document que nous citions tout à l'heure. Cela est d'autant plus important que nous possédons à 4,810 mètres d'altitude l'observatoire Janssen, il dresse bien sa petite silhouette noire sur la terre ou plutôt sur la glace française. Nous avons laissé à l'Italie la base du massif, mais nous avons conservé le dôme terminal et nous pouvons enseigner que le « Géant des Alpes » est bien en terre française. Il faut même le crier très haut. Beaucoup de touristes l'ignorent et donnent la montagne entière à nos voisins.

II

La situation internationale du Mont-Blanc est donc fixée. Mais ce malheureux sommet n'est pas encore au bout de ses tribulations, et son état civil complet est bien difficile à dresser. Il est, en effet, revendiqué par trois communes françaises, Saint-Gervais, les Houches, Chamonix. Chacune de ces communes possède un chemin d'ascension pour arriver au point culminant, elle a par conséquent droit à la propriété de la montagne. Or ici le terrain le plus productif est le plus désolé, celui que recouvrent les neiges éternelles

Digitized by Google

et les vagues bleuâtres des glaciers. Jusqu'à ce jour Chamonix a été seule à exploiter ces régions inhabitables et tire des « hôtels du Montanvert et des Grands Mulets » d'énormes fermages. Les voisins voudraient avoir leur tour et montrent les dents. Les géomètres se sont mis à l'œuvre et cherchent à déterminer les droits respectifs des plaideurs. Mais les titres font défaut. En 1730 on cadastra avec soin les territoires de la Savoie. Mais les arpenteurs s'arrêtèrent à la lisière des glaciers et laissèrent indivis ces espaces où l'on ne voyait que des rochers arides, des amas de neige, où l'on ne marchait qu'avec peine, où l'homme ne pouvait pas vivre. Nous avons changé de goût et voilà pourquoi trois communes voisines du Mont-Blanc se disputent depuis de longues années. Les glaciers rapportent de bonnes espèces sonnantes, et constituent des champs d'une prodigieuse fertilité.

Lorsque les géomètres de 1730 opéraient leurs mesurages dans cette région, la situation était tout autre et ils évitèrent avec soin d'aller s'aventurer dans des parages dangereux. A Annecy, nous avons consulté les mappes se rapportant à cette région et nous avons très bien vu que le haut de la montagne avait été abandonné à lui-même. Il n'y a aucune ligne tracée, aucune démarcation. L'espace est resté blanc, j'allais dire jaune, car le vénérable monument a bien changé de couleur; depuis lors les géomètres ont comblé cette lacune, et non sans risque. Mais l'attribution des terrains cadastrés est difficile. La limite des communes s'arrête à une ligne uniforme et rien n'indique la part de chacune d'elles. C'était donc là un bien sans maître; les Chamoniards s'en sont emparés, ont construit hôtels et refuges. Mais l'article du Code civil subsiste toujours, et cet article dit que les biens qui n'ont pas de maître appartiennent à l'État. Il est vrai qu'il y a une possession de fait. Le problème est délicat, il se résoudra bientôt et peut-être d'une façon inattendue.

Jusqu'à ce jour on est monté à pied au Mont-Blanc; on va bientôt pouvoir y monter sans peine en chemin de fer, et sans doute ce nouveau mode de traction mettra fin à beaucoup de procès pendants, et permettra d'admirer en toute tranquillité d'esprit le magnifique panorama qui se déroule à 4,810 mètres par un temps non brumeux. En effet, dans les annuaires du Club-Alpin on peut lire le récit de mirifiques ascensions, avec vues merveilleuses. Tout cela, croyez-moi, est un peu surfait. Je ne connais qu'un alpiniste

Digitized by Google

dont j'ai envié le sort, c'est celui de l'illustre M. Janssen, qui fut traîné par des guides intrépides jusqu'au sommet. Il arriva là-haut sans fatigue, sans essoufflement, sans déperdition de forces. Il éprouva alors un sentiment de béatitude infinie; devant lui, dans une brume rose, légère, il vit se lever à l'horizon toutes les cimes blanches des Alpes, depuis les Alpes autrichiennes jusqu'aux confins bleuâtres des Alpes maritimes. Avec une allégresse indicible, il put contempler tous ces pics, admirables de sveltesse, et goûter vraiment dans sa plénitude l'immensité à la fois uniforme et variée. Combien de fois, dans nos courses à travers les montagnes et les glaciers, nous avons souhaité pareille béatitude.

Un de ses illustres devanciers, de Saussure, nous a raconté dans ses *Voyages dans les Alpes* la première ascension de la montagne géante. Il partit plusieurs fois et s'arrêta en route. Le 1er août 1787, il partit à nouveau avec 18 guides, qui portaient ses instruments de physique, une échelle et des cordes pour franchir les crevasses, des voiles de crêpe noir pour éviter les coups de soleil sur les neiges, des haches pour tailler les degrés. Il arriva sans encombre à 200 mètres du sommet; il fut saisi alors par le mal des montagnes et dut pendant de longues heures se faire traîner dans la neige, respirant à peine, mourant pour ainsi dire à chaque instant et se relevant toujours, soutenu par l'invincible désir d'arriver au but. L'orgueil, l'orgueil bien compris, commande et explique en très grande partie les actions les plus remarquables des hommes. Mlle d'Angeville eut encore plus de courage et plus de précautions. Avant de partir, elle fit son testament, comme Mme de Sévigné lorsqu'elle allait de Paris en Provence; elle consulta son médecin et se fit délivrer un passeport par le consul de Sardaigne. Ce n'était pas cependant une peureuse; elle avait même une volonté qui ne s'inclinait devant rien. A Sallanches, un aubergiste voulait l'écorcher; elle ne se décida jamais à lui donner la somme qu'il réclamait et passa la nuit sous un petit char. Elle arriva cependant au sommet, mais non sans avoir subi les horribles atteintes du mal des montagnes, et sans avoir éprouvé des sensations de vertige et de faiblesse. En général, du reste, on ne voit pas grand'chose dans ces ascensions terribles, bien que les grimpeurs ne veuillent pas en convenir. Mais en toute sincérité leurs récits d'excursion pourraient bien souvent être présentés sous la forme concise du récit de Marie Paradis, la première femme de la vallée de l'Arveyron qui soit

Digitized by Google

arrivée au Mont-Blanc : « Je suis montée, j'ai bien soufflé, j'ai failli mourir ; on m'a traînée, portée, j'ai vu du blanc, j'ai vu du noir... »

Ce sera bientôt de l'histoire ancienne ; dans quelques années vous pourrez accomplir avec un funiculaire ce trajet si long et si dangereux. Ce n'est pas là une entreprise exempte de périls et de chances d'insuccès : le promoteur, M. Saturnin Fabre, affirme que le touriste, partant de Paris, arrivera vingt-quatre heures plus tard sur la grande cime.

Il existe un chemin de fer allant jusqu'au Fayet, on en construit un autre du Fayet à Chamonix. Le dernier tronçon, celui de M. Favre, s'ouvrira dans quelques années. L'avant-projet a été déposé à la préfecture de la Haute-Savoie, et il est étayé sur des études préliminaires confiées à des géologues de premier ordre, MM. Deperet, Offret, J. Vallot. Tous les tracés possibles ont été étudiés par eux, avec une conscience admirable, et voici comment on a pu résumer leurs conclusions : le massif du Mont-Blanc, dépouillé de sa carapace de neige, de névés, de glaciers, est constitué d'une série de crêtes aiguës, séparées par des vallées profondes, convergeant vers une arête terminale orientée sensiblement est-ouest. On ne peut établir une voie le long de la montagne, à cause de ses vallées profondes, à cause des chutes énormes de neige. Comme à la Jungfrau, on a été obligé à un tracé souterrain. On a cherché alors une arête à roche solide dans toute son étendue, montant sans interruption de la base au sommet. On l'a trouvée dans l'itinéraire suivant : arête de Taconnaz jusqu'à l'Aiguille du Goûter, Dome du Goûter, Petits Rochers Rouges, altitude 4,508 mètres. La longueur du funiculaire sera de 11 kilomètres ; il y aura une douzaine de stations accrochées au flanc de la montagne ; des jours seront ménagés de loin en loin pour permettre aux voyageurs d'admirer l'un des plus grandioses paysages que nous connaissions.

La gare terminus sera établie à 4,508 mètres d'altitude. Elle sera dotée d'un hôtel terminus où le confort sera parfait, et où se trouveront réunies les conditions d'installations particulières pour parer aux inconvénients de la dépression atmosphérique et des températures rigoureuses. Pour aller au sommet on installera un câble-traîneau, qui ira aboutir à un petit hôtel voisin de l'observatoire Janssen. L'Arve, cette tumultueuse rivière, que forment tous les glaciers du massif, fournira l'énergie électrique nécessaire pour

Digitized by Google

la traction. Grâce à cette ligne nouvelle, une des merveilles de notre pays sera exploitée; grâce à elle aussi des flots de voyageurs envahiront cette admirable vallée de Chamonix, où étincellent les neiges éternelles, où s'élancent dans l'air des aiguilles rocheuses aussi finement sculptées que les flèches des cathédrales ogivales.

III

Le chemin de fer va prendre possession du Mont-Blanc. La science pure l'a déjà précédé et a pénétré les mystères qui l'entouraient, il y a quelques années encore. C'est de cela que nous voudrions parler en dernier lieu. On sait que depuis plusieurs années, aux Rochers des Bosses, M. J. Vallot a fondé le premier des observatoires de haute altitude en Europe, et cela à ses frais. Il n'a pas borné là son ambition : il l'a doté d'un journal ou si l'on aime mieux d'annales, paraissant à des dates plus ou moins fixes. C'est là une œuvre éminemment française et dont il importe de parler avec quelques détails. Nous nous occupons de tant de choses vaines qu'il nous reste peu de temps pour songer aux événements dont les résultats durent plus d'un jour, dont les conséquences ont une portée lointaine, dont les mobiles sont désintéressés. M. J. Vallot, à ses frais, a édifié le premier observatoire de haute altitude, et cela sans subvention gouvernementale. Bien mieux, le trouvant mal placé, exposé aux neiges d'hiver et aux tourmentes, il l'a transporté ailleurs, agrandi, pourvu d'instruments nouveaux. Il y a ménagé un logement pour les savants en voyage, un logement pour les simples touristes, et l'hospitalité est là très largement pratiquée. Les « Annales de l'observatoire météorologique physique et glaciaire du Mont-Blanc » paraissent dans une édition de luxe, et font honneur à la science française. Tous ceux qui y collaborent, depuis les géologues jusqu'à l'éditeur, le font par simple amour de la science, sans aucun espoir d'en tirer jamais un profit matériel. Ils ont, il est vrai, une récompense plus haute, la satisfaction d'avoir fait honneur à leur pays et d'avoir contribué pour leur part virile à maintenir dans le monde le bon renom de la France.

Ce sont des travaux d'aspect un peu sévère que vous trouverez

Digitized by Google

dans ces Annales, d'une précision et d'une rigueur incomparables. L'Académie des sciences en a reconnu la valeur en décernant à leur auteur en 1897 le grand prix des sciences physiques. La météorologie a sollicité d'abord l'attention de M. Vallot. L'observatoire des Bosses est une station merveilleuse pour ravir à l'atmosphère le secret de ses courants, courants qui déchaînent les tempêtes et sont les éléments principaux du climat d'un pays. Dans cet ordre d'idées, nous signalerons des recherches « sur la variation de la température, de la pression et de la vapeur d'eau » montrant que l'oscillation diurne de température diminue à mesure qu'on s'élève, que le maximum et le minimum de l'état hygrométrique de l'air, se produisent d'autant plus tôt qu'on est à une plus grande altitude, qu'enfin au sommet du Mont-Blanc, il n'y a plus qu'un maximum et un minimum de pression barométrique par jour au lieu de deux. D'une étude sur les tempêtes on tire cette conclusion nouvelle qu'aux grandes altitudes, les courbes barométriques ne présentent pas les crochets d'orage bien connus mais des séries d'oscillations verticales. Viennent ensuite des recherches qui intéressent moins les géographes, ce sont celles qui ont rapport à l'actinométrie chimique ou mesure des effets chimiques produits par la radiation solaire sur les substances décomposables par cette chaleur.

Les études sur les glaciers présentent un très grand intérêt. Elles sont nouvelles et nous permettent déjà d'expliquer des phénomènes inconnus autrefois. Cette ignorance rend même pénible la lecture de livres recommandables comme celui de H. de Saussure. Les glaciers du Mont-Blanc ont été l'objet d'observations assez suivies de la part de M. Venance-Payot; mais ces observations ne portent pas sur l'ensemble des glaciers du massif. M. Vallot est déjà arrivé à de remarquables résultats : il a montré qu'aux grandes altitudes l'accroissement du grain du glacier s'effectue par pression mécanique, sans fusion de neige. La Mer de Glace a fourni une autre donnée de premier ordre : on y a constaté que la vitesse du glacier n'est pas d'autant plus rapide qu'on s'approche de l'extrémité inférieure, comme l'avait cru Tyndall. Cette vitesse n'est pas plus rapide en été qu'en hiver. On a trouvé aussi que la théorie de la progression du glacier par regel n'est pas exacte : la marche est produite par la pesanteur et non par les influences caloriques. Je signale dans le troisième volume des *Annales*,

Digitized by Google

pp. 153-182, une belle étude sur la moraine profonde et l'érosion glaciaire ornée d'admirables photographies, montrant le polissage et le moutonnement des roches, étude dans laquelle se trouvent ces conclusions hardies et encore contestées : le glacier forme de grandes surfaces reposant directement sur la roche, sans intermédiaire d'une moraine profonde; leur action polissante n'a pas été aussi forte que certains glaciologistes l'affirment. Sur la marche des glaciers, je note ce passage topique : « Le glacier s'écoule comme un cours d'eau. Toutefois l'analogie n'existe plus lorsqu'on s'occupe de l'action sur le lit. On a remarqué depuis longtemps que les cours d'eau torrentiels donnaient aux vallées une forme de V, tandis que les glaciers les modèlent en forme d'U; mais il existe une autre différence capitale, à laquelle on ne semble pas avoir accordé l'importance qu'elle mérite. Dans un cours d'eau rectiligne, les eaux tendant à s'échapper par la tangente, agissent fortement sur la berge concave et très peu sur la berge convexe; la première est donc entamée de plus en plus et les sinuosités du lit tendent à s'accentuer sans cesse. C'est le phénomène contraire qu'on observe sur les glaciers. Le courant, ayant une vitesse infiniment réduite, la force centrifuge y est nulle, de sorte que le fleuve de glace a une grande tendance à marcher en ligne droite. Il en résulte que tout éperon rocheux rencontré est fortement limé et corrodé, tandis que sur la partie concave, le glacier dépose une moraine latérale, contre laquelle il coule ensuite, monte et descend, ne touchant plus la roche encaissante. » D'où il suit que, d'après M. Vallot, l'action érosive des glaciers a été faible. C'est dans le transport des matériaux que leur activité s'est surtout manifestée, et sous ce rapport leur œuvre est considérable.

Quelques mots encore sur les « moulins » de la Mer de Glace. On y trouve précisé, dans les pages qui leur sont consacrées, l'état de nos connaissances sur les glaciers et il n'est pas très brillant, les explications raisonnées datant d'hier. On observe d'après des procédés scientifiques, depuis sept ans, le grand glacier, on a des résultats précis sur le mouvement superficiel, on sait peu de choses sur les masses profondes, dont on ne connaît ni la marche ni la section d'épaisseur. J'ajoute que l'étude des glaciers suisses n'est pas plus avancée et que dans cette question nous ne sommes pas distancés par nos voisins. Pour faire marcher le problème, on utilise les « moulins » qui se rencontrent à la surface des névés.

Digitized by Google

Ce sont d'énormes poches d'eau, inégalement réparties, de profondeur variable; on en a trouvé de 86 mètres et de 60 mètres. De hardis pionniers les explorent, marquent les couches et notent de jour en jour leur état d'avancement.

Ce ne sont pas là toutes les recherches entreprises sur le Mont-Blanc. Il en est d'autres aussi périlleuses, ce sont les recherches géologiques. J'ai dit périlleuses : c'est sur une arête vive où la neige ne peut tenir, sur le bord d'un précipice qu'on peut le mieux examiner la nature pétrographique de la montagne. Les travaux topographiques, dans ces régions tourmentées, sont aussi très délicats, le niveau du sol changeant à chaque pas. Ils sont très dangereux : les points de repère sont d'accès difficile; pour fixer une altitude il faut souvent se traîner sur des éboulis, se hisser dans des cheminées, escalader des rochers à pic. Rien n'arrête M. J. Vallot et ses aides, et bientôt nous aurons une nouvelle carte du massif du Mont-Blanc, plus exacte que celle de MM. Imfeld et Mieulet.

Je m'arrête; il ressort de ce que nous venons de dire que la science française n'est pas immobile et que ses travaux sur le point précis qui nous occupe méritent de fixer l'attention de tous. Nous ne savons pas assez, en France, dire du bien de ce qui se fait chez nous.

J. Corcelle.

Digitized by Google

ÉTUDE

SUR

LA PROVINCE DE CONSTANTINE

(SUITE)

IV. — Chasse au faucon et chasse au sloughi

La chasse au faucon est toujours très en honneur dans certaines grandes familles de la région des hauts plateaux et de la partie septentrionale du Sahara ; il est vrai que le pays se prête merveilleusement à ce genre de sport cynégétique. D'abord le lièvre y est très commun, il se tient plus particulièrement dans les plaines couvertes d'alfa, ainsi que dans les terres de labour parsemées de buissons de lentisques, de jujubiers et de tamaris; ensuite la chasse peut facilement être suivie à cheval, grâce à l'absence de toute séparation de cultures.

Mais l'entretien d'un équipage de faucons entraîne à des dépenses telles que les familles fortunées peuvent seules s'offrir ce luxe. En effet, pour chasser, il faut avoir au moins trois ou quatre faucons dressés, afin de pouvoir parer aux évasions qui viendraient à se produire en cours de chasse; et il faut compter un fauconnier par couple de faucons, c'est-à-dire un homme qui se consacre entièrement à leur éducation.

Tous les ans, au mois d'avril, la chasse est suspendue et les faucons dressés sont rendus à la liberté, afin de leur permettre de faire leur nid; puis en juillet, lorsque les petits ont pris leur volée, les fauconniers vont dans les endroits plus particulièrement affectionnés par les faucons leur tendre des lacets. Ils se servent à cet effet de pigeons comme appât et placent sur chacun d'eux un nœud coulant qu'ils attachent à un point fixe ; en venant chercher sa pâture, le faucon se prend par la patte dans le nœud coulant.

Tous les faucons capturés, jeunes ou vieux, ceux qui ont déjà chassé comme les autres, sont immédiatement soumis à un dres-

Digitized by Google

sage qui dure de deux mois et demi à trois mois et qui se fait de la manière suivante, en ce qui concerne la chasse du lièvre :

Le faucon est, en temps ordinaire, attaché par une patte et a sur la tête un petit capuchon qui lui recouvre les deux yeux et lui enlève par conséquent toute velléité de fuir. Il n'est plus dès lors nourri que de chair de lièvre et, chaque fois que le fauconnier vient lui donner à manger, il s'approche en poussant un cri assez analogue à celui de l'orfraie, destiné à lui apprendre que le moment est venu pour lui de prendre sa pitance. Pendant les premiers temps, il mange en conservant son capuchon sur la tête; mais, dès qu'il est devenu moins farouche, le fauconnier le lui enlève et commence à l'habituer à se laisser prendre par lui sur sa proie, résultat qu'il obtient d'ailleurs assez rapidement, grâce à la voracité proverbiale du faucon. On lui donne ensuite en pâture des lièvres vivants et on lui apprend à s'attaquer d'abord à la tête de sa victime, à lui crever les yeux et à lui défoncer le crâne à coups de bec. Pendant toute cette série d'exercices, le faucon est resté attaché par la patte; mais dans l'exercice suivant, qui consiste à lui jeter un quartier de lièvre, toujours en poussant le cri de l'orfraie, le fauconnier le laisse aller en liberté le dépecer et le rattrape pendant qu'il se repaît. Enfin pour couronner ce dressage long et laborieux, on lâche un lièvre auquel on a préalablement cassé une patte; si le faucon, détaché et débarrassé de son capuchon, se précipite sur lui et le tue, il est déclaré en état de chasser.

La chasse se fait sans chien ni fusil, les faucons étant à jeun; chasseurs et fauconniers sont à cheval, les premiers sont armés de gaules pour battre les buissons; quant aux seconds, ils portent, soit sur la tête, soit sur l'épaule, les faucons attachés encapuchonnés.

Lorsqu'un lièvre est levé, un seul faucon est habituellement lâché, les autres étant conservés en réserve. Aussitôt détaché et désencapuchonné, le faucon s'élève dans les airs, plane un instant pour chercher de l'œil sa proie, fond sur elle comme une flèche, dès qu'il l'aperçoit, en décrivant un immense arc de cercle tangent au sol. En arrivant sur le gibier, il se contente de lui donner en passant un coup de bec sur la tête, dans un œil autant que possible, et en même temps un vigoureux coup d'aile qui le fait rouler plusieurs fois sur lui-même; puis l'oiseau s'élève de nouveau

Digitized by Google

dans les airs et recommence la même opération jusqu'à ce que le lièvre soit mort ou tout au moins tellement abasourdi et épeuré qu'il se blottisse quelque part. Là, il se laissera tuer d'un coup de bâton ou même prendre à la main plutôt que de reprendre sa course, tant qu'il se sentira sous l'œil du faucon.

Pendant la poursuite, les cavaliers suivent à une certaine distance, de manière à déjouer les feintes du lièvre, sans cependant gêner la manœuvre du fauçon. Le lièvre pris, le fauconnier rappelle son faucon en poussant son cri habituel et en jetant en l'air une peau de lièvre plus ou moins fraîche, remplie de foin; l'oiseau, se croyant appelé à la curée, revient à tire d'aile, quelquefois de fort loin, se précipite sur la peau qui sert d'appât et s'y laisse reprendre tout en mangeant. La chasse, interrompue un instant, reprend ensuite son cours.

Il arrive parfois que des faucons, effrayés, soit par l'apparition soudaine d'un aigle, soit par toute autre cause, s'éloignent au point de ne plus entendre les appels des fauconniers et ne reparaissent plus de la journée; c'est pour parer à ces accidents qu'il est bon d'avoir toujours quelques faucons en réserve. Les faucons égarés en chasse sont souvent retrouvés le lendemain ou les jours suivants.

On dresse aussi d'une façon analogue des faucons à chasser l'outarde; mais cette chasse est beaucoup plus aléatoire que la précédente, car l'outarde se défend tout en volant, quelquefois pendant des heures entières, contre les attaques du faucon, ce qui entraîne presque toujours les chasseurs à parcourir des distances considérables; encore sont-ils exposés à perdre souvent et le faucon et sa proie.

Les faucons dressés à chasser le lièvre sont marqués d'un petit trait sur le côté du bec; ils sont marqués de deux traits lorsqu'ils ont été dressés à chasser l'outarde. Tous portent en outre, sous une aile, la marque particulière de leur maître; car ces oiseaux ne cessent pas d'appartenir à leur premier éducateur, même au printemps, lorsqu'ils ont été rendus à la liberté pour la reproduction. Tout individu qui capture un faucon marqué est tenu de le rendre à son propriétaire.

Si la chasse au faucon est l'apanage des grandes familles, il n'en est plus de même de la chasse au sloughi; il n'est, en effet, dans les hauts plateaux et dans le Sahara, guère de tentes un peu aisées,

Digitized by Google

possédant seulement un cheval, qui n'aient également un ou deux sloughi dressés pour la chasse.

Le sloughi est un grand lévrier indigène, d'un caractère maussade et fort indépendant, peu susceptible d'attachement pour son maître, mais aimant la société des chevaux et l'espace; il suit par conséquent volontiers le cavalier. Dépourvu de flair, il chasse à vue et est à cet effet doué d'un regard excessivement perçant. Il chasse de race, mais pour son propre compte, et, pour satisfaire ses appétits carnassiers, il égorgerait tout aussi bien les moutons et les chèvres que le gibier, s'il n'était soumis, dès sa jeunesse, à un dressage particulier.

La première condition pour avoir un bon chasseur, c'est de choisir un chien de race pure; souvent, pour affermir les muscles de ses membres inférieurs, les indigènes lui appliquent des pointes de feu sur les pattes.

Tout petit, le sloughi est accoutumé à la société des chèvres et des moutons et, cependant, ce n'est habituellement qu'après un certain nombre de corrections qu'il résiste à la tentation de se précipiter sur ces animaux. Lorsqu'il atteint sa première année, on lui fait chasser la gerboise; car si le chien est bien conditionné, ce n'est pas la vitesse qui lui manque, tout au moins pour chasser le lièvre, mais bien le talent de happer sa proie au moment voulu.

Or, on sait que la gerboise est une espèce de petit rat spécial à la région des hauts plateaux et à la partie septentrionale du Sahara, dont les pattes de derrière, très longues, lui permettent de faire d'énormes bonds. Ce petit animal court excessivement vite et fait, lorsqu'il est poursuivi, de brusques crochets qui défient la plupart des chiens.

La gerboise profite de la nuit pour chercher sa pâture, se creuse un long terrier dans le jour et, sur le soir, vient pour ainsi dire à fleur de terre, prête à sortir. Les indigènes reconnaissent sa présence à un léger renflement du sol, analogue à celui que fait la taupe dans nos contrées, mais beaucoup moins apparent. En tapant sur la terre, à peu de distance de son emplacement, la gerboise, effrayée, sort brusquement et prend la fuite; et si ceci se passe en présence du jeune sloughi, celui-ci, excité par les cris de son maître, se lancera à sa poursuite et ne parviendra généralement à la happer qu'après plusieurs vaines tentatives et non sans

Digitized by Google

avoir culbuté plusieurs fois. Dès qu'elle est prise, le propriétaire du chien court sur celui-ci pour l'empêcher de manger sa proie et la lui prendre [1].

Lorsqu'un sloughi prend bien la gerboise, on peut le conduire à la chasse, il manquera rarement son lièvre. Cette chasse se fait à cheval et sans fusil, avec un ou plusieurs chiens; les cavaliers sont armés de gaules pour battre les buissons et faire lever le gibier [2]. Lorsqu'un lièvre est levé, les chiens se mettent à sa poursuite, excités par les cris des chasseurs qui le suivent d'ailleurs le plus près possible, afin de déjouer ses feintes et de pouvoir au besoin remettre les sloughi sur sa piste, s'ils viennent à le perdre de vue. Le malheureux lièvre n'a généralement pas le temps d'aller bien loin; rejoint rapidement, il est happé et l'un des cavaliers n'a plus qu'à mettre pied à terre, pour aller le prendre dans la gueule du sloughi. La chasse reprend ensuite son cours.

Les meilleurs sloughi servent également à chasser le mouflon, l'antilope et la gazelle; mais la chasse du lièvre est un jeu à côté de celle de ces trois sortes de gros gibiers. Il n'existe, en effet, pas de chien capable de forcer à la course un de ces animaux dans la plénitude de sa vigueur; aussi ne peut-on espérer prendre, à moins d'artifices, que les femelles pleines ou les petits.

Un artifice quelquefois employé dans la chasse à la gazelle, et qui donne de bons résultats, consiste à organiser des relais de chiens, sur les directions habituellement suivies par elles; mais ce procédé exige une connaissance approfondie du terrain et des habitudes du gibier, ainsi qu'un nombre de sloughi et de chevaux qu'il n'est pas toujours facile de réunir. D'ailleurs, cette manière de chasser est extrêmement fatigante pour tous, hommes et bêtes, et, à la fin d'une journée de chasse, il n'est pas rare de voir ramener un certain nombre de chevaux fourbus; aussi les indigènes ne s'y livrent que par exception; ils préfèrent chasser la gazelle à l'affût.

1. La chair de la gerboise est très fine et très goûtée des indigènes; aussi ceux-ci la chassent-ils souvent, même sans chien. Dans ce dernier cas, ils se mettent à deux; tandis que l'un la fait sortir de terre, l'autre lui jette son burnous dessus et la prend ainsi vivante.

2. Les Européens remplacent avantageusement la gaule par un chien de France ayant du flair.

Digitized by Google

V. — Une invasion de sauterelles et une invasion de criquets

Nous avons dit que, malgré la présence d'un nombre considérable d'oiseaux insectivores qui contribuent, pour une large part, à la destruction des sauterelles, trop souvent encore ces insectes ailés envahissent l'Algérie en quantité telle qu'ils constituent un véritable fléau. Est-ce étonnant, d'ailleurs, dans un pays voisin de steppes immenses où les insectes naissent par myriades?

Les sauterelles qui envahissent ainsi l'Algérie, ne sont guère moins grosses que le petit doigt de la main; elles atteignent 6 et même 7 centimètres de longueur et sont munies d'ailes aussi longues que leur abdomen. Elles naissent vraisemblablement dans l'Afrique centrale, entre le tropique du Cancer et l'Équateur, et certaines années, sous l'influence de circonstances météorologiques particulièrement favorables, elles naissent en si grand nombre qu'elles sont obligées d'émigrer pour trouver leur nourriture.

Instinctivement, dans ce mouvement de migration, elles se dirigent vers des régions plus tempérées, c'est-à-dire toujours vers le nord; aussi, profitant du siroco (vent du sud) qui souffle souvent dans ces régions, affrontent-elles par nuées innombrables, la traversée du Sahara et arrivent-elles en Algérie absolument affamées. Ces nuées de sauterelles qui atteignent souvent plusieurs kilomètres carrés de surface, volent parfois à de grandes hauteurs et sont assez denses pour intercepter complètement les rayons solaires; elles s'abattent sur les régions les plus verdoyantes qu'elles rencontrent sur leur passage, tant pour se reposer que pour prendre leur pâture; et ce n'est que lorsqu'elles ne trouvent plus rien à manger, qu'elles repartent pour aller encore plus au nord chercher de nouveaux pacages. Où elles s'arrêtent, ces sauterelles détruisent tout, herbes, céréales, plantes légumineuses, etc.; elles vont même jusqu'à s'attaquer à l'écorce des arbres, après les avoir toutefois complètement dépouillés de leurs feuilles.

Lorsqu'après plusieurs stations, ces nuées de sauterelles arrivent dans la région septentrionale de l'Algérie, sans doute que leur existence éphémère approche de son terme, car elles prennent une dernière fois leur vol et vont se perdre dans les flots de la

Digitized by Google

Méditerranée. Il n'est pas d'exemple, en effet, que quelques-unes de ces nuées soient arrivées, soit sur la côte de France, soit même sur celle d'Italie ou d'Espagne beaucoup plus rapprochées pourtant du continent africain.

La quantité de sauterelles qui périssent ainsi dans les flots de la Méditerranée est telle que, malgré toutes celles qui peuvent être mangées par les poissons, le flux en ramène encore des myriades sur la plage algérienne, où elles forment, en certains endroits, des amas de 3 et 4 mètres de hauteur.

Certaines tribus du sud mangent ces sauterelles frites à l'huile et en font même de grandes provisions au moment des invasions, provisions qu'elles conservent dans la saumure. Quant à celles qu'on trouve sur le rivage de la Méditerranée, dans un état plus ou moins avancé de putréfaction, elles sont, dans le voisinage des ports, ensachées et expédiées sur Marseille, pour servir à la nourriture du porc et des animaux de basse-cour.

Ces nuées de sauterelles ne commettant des dégâts immédiats que sur les points où elles atterrissent, il est possible, avec un peu de vigilance, de préserver certaines cultures peu étendues, telles que jardins, vergers, etc. Il suffit, en effet, dès que les sauterelles sont signalées dans le voisinage, d'allumer des feux faisant beaucoup de fumée, de faire un bruyant charivari, ou de tirer des coups de fusil, pour les tenir éloignées. C'est ainsi que, lors de l'invasion de 1877, le jardin de la garnison de Djidjelli a été protégé; tous les jours, 50 zouaves étaient commandés de service, du lever au coucher du soleil, pour effrayer, par les moyens indiqués ci-dessus, les nuages de sauterelles qui auraient pu être tentés de s'abattre sur ce jardin.

Les invasions de sauterelles ne se renouvellent guère en Algérie que tous les cinq ou six ans; et, malgré l'importance des ravages qu'elles font sur certains points, elles sont cependant plus terribles encore par leurs conséquences, car elles engendrent infailliblement pour l'année suivante un nouveau fléau autrement calamiteux que le premier, le fléau des criquets. C'est qu'en effet, partout où passent les sauterelles, elles déposent des œufs en quantité phénoménale, œufs qui, l'année suivante, donnent des milliards de petits rongeurs appelés criquets pèlerins et qui émigrent à leur tour pour trouver leur subsistance.

Ceux-ci n'émigrent plus suivant une direction unique, ils errent

Digitized by Google

un peu à l'aventure, se répandent partout et recherchent plus particulièrement les endroits les mieux cultivés. Leur nombre est tel qu'ils recouvrent souvent plus de 10,000 hectares de terres d'un seul tenant et que, sur une pareille surface, rien n'échappe à leur voracité. Les dégâts causés par les criquets sont donc considérables; aussi n'est-il pas étonnant que ce fléau ait pu autrefois engendrer la disette. On se souviendra pendant longtemps encore, en Algérie, de la grande invasion de criquets de 1866 qui a amené, l'année suivante, une terrible famine pendant laquelle près de 500,000 indigènes sont morts de faim et de misère.

Depuis cette époque et pour éviter le retour d'un pareil malheur, l'administration s'est ingéniée à localiser le fléau des criquets; elle y a réussi, dans une certaine mesure, par le procédé suivant :

Dès que les criquets font leur apparition sur un point, un certain nombre d'indigènes sont réquisitionnés pour procéder à leur destruction. A cet effet, un agent de l'administration fait creuser, sur la limite apparente du lieu d'éclosion de ces rongeurs, un long fossé de 1 mètre à 1 m. 50 de profondeur et d'environ 2 mètres de largeur, dont il fait ensuite couronner le talus extérieur de lames de zinc galvanisé et légèrement inclinées vers l'intérieur (l'administration a constitué, dans chaque centre de colonisation de quelque importance, un approvisionnement de ces lames de zinc galvanisé). Puis les indigènes, armés de balais, chassent dans la direction de ce fossé, les criquets qui, ne pouvant le franchir, grâce aux lames de zinc, viennent s'y entasser. Ceux-ci sont alors noyés dans un lait de chaux, puis recouverts de terre. On arrive, par ce moyen, à détruire des quantités considérables de criquets, avant même qu'ils aient eu le temps de commettre beaucoup de dégâts, et on atténue ainsi, dans une large mesure, les effets désastreux de ce fléau auquel l'Algérie ne pourra jamais se soustraire complètement. Heureusement que la fertilité du sol est telle qu'une bonne récolte tous les quatre ans suffit pour dédommager amplement le colon.

Commandant A. Monségur.

(A suivre.)

Digitized by Google

DÉLIMITATION DÉFINITIVE

DU

CONGO FRANÇAIS ET DU SOUDAN ÉGYPTIEN

LE TRAITÉ DU 21 MARS 1899

Le retour de la mission Marchand et les ovations qui l'ont accueillie peuvent être considérés comme le dernier épisode de cette campagne de trois ans qui a amené nos compatriotes de Loango à Djibouti à travers toute la largeur de l'Afrique. A vrai dire, la mission Marchand ne fut que le complément de l'œuvre de pénétration accomplie de 1893 à 1898 par M. Liotard. Cette œuvre eut pour but, il est inutile aujourd'hui de le cacher, non de nous ouvrir un débouché commercial dans le bassin du Nil, mais d'asseoir définitivement notre domination sur le cours du fleuve. Insuffisamment préparée sur le terrain diplomatique et militaire, notre politique a échoué et notre œuvre de pénétration n'aura été qu'une aventure. Comment naquit le projet d'aller nous établir sur le Nil? quelles causes et quelles circonstances l'ont fait échouer? quelles compensations nous ont été réservées à la suite du dernier accord franco-anglais? C'est ce que nous allons examiner.

I

ÉTABLISSEMENT DES FRANÇAIS AU BAHR-EL-GHAZAL

Après les conventions franco-allemandes de 1885 et 1894 et les traités franco-congolais de 1885 et du 14 août 1894, le Congo français avait la forme d'un long couloir allant de l'Atlantique au lac Tchad, et s'interposant entre le Cameroun et le Congo belge. Ce couloir, bien délimité sur trois côtés, restait ouvert vers le nord-ouest. Dans cette dernière direction, il se trouvait contigu

Digitized by Google

aux vastes régions qui s'étendent entre les premiers postes français installés alors sur le Haut-Oubanghi et les possessions anglaises de l'Ouganda et du Haut-Nil, mais aucun traité de délimitation n'était intervenu qui déterminât la sphère d'influence de l'Angleterre et de la France en ces régions. L'Angleterre considérait volontiers la ligne de partage des eaux du bassin du Nil et du bassin du Congo comme la frontière de ses possessions de l'Ouganda et du Soudan anglo-égyptien. Elle avait même fait reconnaître cette délimitation par l'Allemagne en 1890 et 1893, par l'Italie en 1893 et par le Congo belge en 1894, tous États limitrophes du Soudan égyptien. Elle n'avait cependant pas encore fait adopter sa manière de voir par la France. Il est vrai qu'à l'époque où les divers traités anglo-allemands, anglo-italiens et anglo-congolais furent conclus, le territoire que nous nous trouvions occuper dans l'Afrique centrale était fort éloigné du Soudan égyptien. En 1890, nous nous contentions de piétiner sur le Moyen-Oubangui, laissant les Belges s'interposer comme un écran entre nous et le Soudan égyptien. Nous ne devions nous réveiller de notre torpeur qu'au lendemain du traité anglo-congolais du 14 août 1894. A la suite de ce traité, les Belges nous ayant abandonné les postes qu'ils avaient fondés, et notre frontière nord ayant été reportée jusqu'au M'Bomou et à la ligne de partage des eaux du bassin du Nil, il devenait nécessaire d'occuper effectivement le pays. M. Liotard fut chargé de ce soin. Le 25 octobre 1894, il reçut pour mandat, au point de vue politique, de prendre possession des territoires précédemment occupés par les Belges, et, au point de vue économique, de nouer des relations avec les peuplades azandés et de reconnaître les facilités d'accès que le Bahr-el-Ghazal pouvait offrir pour passer du bassin du Congo dans celui du Nil. Ses instructions n'allaient pas alors au delà. Mais en septembre 1895, le projet d'envoyer une mission sur le Haut-Nil et en plein Soudan égyptien prit définitivement corps sous le ministère de M. Hanotaux. Des coloniaux français, désirant faire pièce aux chauvins anglais qui rêvaient de relier le Cap au Caire par une ligne ininterrompue de possessions anglaises, conçurent l'idée de joindre l'Atlantique à la mer Rouge par une ligne de postes français. Dans leur esprit, ils avaient imaginé que l'Égypte ne devait pas s'étendre jusqu'au 10e parallèle nord et ne pas dépasser le confluent du Bahr-el-Ghazal, du Sobat et du Nil. Au-dessous du 10e parallèle sur la rive gauche du Nil, le Congo

Digitized by Google

français, par la vallée du Bahr-el-Ghazal, se serait prolongé jusqu'au Nil; sur la rive droite, partie serait dévolue à l'Éthiopie, partie à l'Angleterre. L'Éthiopie donnerait la main à la France et cette dernière irait jusqu'à Djibouti. A la jonction du Cap au Caire on opposait ainsi la jonction de l'Atlantique à la mer Rouge. L'Afrique eût été ainsi coupée en deux dans toute sa largeur à notre profit. Pour la réussite de ce plan, deux conditions étaient nécessaires : l'appui effectif de l'empereur d'Éthiopie et le laisser-faire du gouvernement britannique qui devrait renoncer à une politique qu'il poursuivait obstinément depuis vingt ans.

La conception des coloniaux français finit par entraîner le gouvernement et il fut décidé qu'une mission serait donnée au capitaine Marchand à destination du Haut-Nil. Le prétexte choisi fut le ravitaillement des postes dont avait pris possession M. Liotard. En réalité la mission Marchand avait un tout autre objet. En dépit des insistances formelles de la commission du budget qui demandait que le crédit alloué ne fût sous aucun prétexte affecté à des missions et explorations en dehors du périmètre de nos possessions, et bien que le gouvernement eût donné à cette dernière l'assurance formelle qu'il serait fait droit à ses désirs, on donna aux crédits une fois votés une autre destination, et on les mit à profit pour essayer d'atteindre sur le Nil un point désigné à l'avance, Fashoda, avant les missions anglaises dont on annonçait le départ de l'Ouganda. Profiter de la situation acquise dans la région du Haut-Oubangui pour devancer les Anglais sur le Nil, tel fut le programme nouveau adopté en 1895.

L'expédition Marchand s'acquitta consciencieusement de sa mission. Il est vrai que les voies et moyens lui avaient été singulièrement facilités par M. Liotard. Ce dernier, après avoir pris posession des postes cédés par les Belges, s'était installé sur la rive droite du M'Bomou, puis, s'élevant plus au nord, avait pénétré dans le Bahr-el-Ghazal et, en 1896, occupé Tamboura, sur la Soueh, sous-affluent du Nil, puis Dem-Liber, l'ancienne capitale du Bahr-el-Ghazal sous Lupton-bey, le dernier gouverneur égyptien. Arrivé à Brazzaville en septembre 1897, Marchand trouva le Bahr-el-Ghazal ouvert devant lui et toute la partie occidentale de ce pays placée sous notre influence par M. Liotard. Il n'eut qu'à descendre la Soueh, puis le Bahr-el-Ghazal, gagna l'ancien poste égyptien de Meschra-el-Reh, et arriva

Digitized by Google

à Fashoda le 10 juillet 1898. Le long de sa route, il avait eu soin d'installer des postes et d'organiser le pays. C'est ainsi qu'aux premiers mois de 1898, le Bahr-el-Ghazal presque tout entier était devenu une province française occupée par onze postes fortifiés, divisée administrativement en trois cercles que dirigeaient des officiers. Le voyage de la mission avait en outre permis de constater un fait géographique extrêmement intéressant, c'est que de Méré, terminus de la navigation sur le M'Bomou, à Tamboura, sur la Soueh, il n'y avait que 76 kilomètres à faire par terre, en d'autres termes qu'on pouvait aller de Brazzaville à Alexandrie par voie d'eau à peine interrompue.

II

ACTION DE L'ANGLETERRE AU SOUDAN ÉGYPTIEN. ÉVACUATION DE FASHODA

Le but réel de la mission Marchand avait été tenu secret, mais nos projets n'avaient pu échapper à la perspicacité de la diplomatie britannique. Avant même que la mission fût organisée, le gouvernement anglais, inquiet des progrès de M. Liotard, faisait toutes réserves et sir Grey parlant aux membres de la Chambre des communes disait : « La marche en avant d'une expédition française munie d'instructions secrètes et se dirigeant de l'Afrique occidentale vers un territoire sur lequel nos droits sont connus depuis si longtemps ne serait pas simplement un acte inconséquent et inattendu; le gouvernement français doit savoir parfaitement bien que ce serait un acte peu amical (*unfriendly*) et qu'il serait considéré comme tel par l'Angleterre. » Ce à quoi M. Hanotaux répondait en déclarant au Parlement français que la région en question était placée sous la haute souveraineté du sultan, et qu'elle avait un maître légitime, le khédive. Le terrain de la suzeraineté du sultan et de la légitimité des droits khédiviaux sur le Soudan égyptien était d'ailleurs un thème cher et familier à M. Hanotaux qui s'en était déjà servi lors du traité anglo-congolais de 1894 et avait fait applaudir ses déclarations à cette époque par la Chambre et le Sénat. Mais cette fiction diplomatique, bonne comme argument à invoquer devant un Parlement, avait un grave défaut. En faisant une telle déclaration, le ministre des

Digitized by Google

affaires étrangères s'interdisait de considérer le Soudan égyptien comme *res nullius* réservée au premier occupant; il s'obligeait moralement à retirer son drapeau le jour où le khédive serait en état de reprendre les territoires sur lesquels planait sa souveraineté. Il ne pouvait soutenir diplomatiquement la raison d'être de la future mission chargée de s'établir sur le Nil et obligeait lui ou son successeur au rappel des troupes françaises. C'est ce que ne comprirent que trop les Anglais et dès ce moment, dédaignant une controverse stérile avec le gouvernement français, ils précipitèrent la réoccupation du Soudan égyptien.

Les troupes anglo-égyptiennes complètement réorganisées s'ébranlèrent, sous le commandement du sirdar Kitchener, au milieu de l'année 1896, franchirent la frontière et prirent Dongola; en 1897 eut lieu la marche sur Berber et l'occupation de cette ville; en mars 1898, la victoire de l'Atbara; quelques mois après l'armée des derviches était détruite et Kitchener entrait dans Khartoum. Le 19 septembre suivant il arrivait à Fashoda où se trouvait depuis le 10 juillet le capitaine Marchand. La question que la diplomatie avait réservée se trouvait brutalement posée. A qui de la France ou de l'Angleterre devait appartenir le Soudan égyptien ?

Les prétentions respectives des deux puissances étaient égales: chacune réclamait pour elle la possession du Soudan égyptien, mais elles ne pouvaient appuyer d'une manière égale leurs prétentions ni sur le terrain diplomatique ni sur le terrain pratique des faits positifs. Dès le début, il fut manifeste que la France se trouvait dans un état réel d'infériorité, et, chose déplorable, c'est nous-mêmes qui avions créé cette situation. Sur le terrain diplomatique nous nous étions liés, en effet, par les déclarations applaudies par la Chambre et le Sénat en 1894 et 1895 dans lesquelles notre ministre des affaires étrangères avait affirmé les droits du khédive sur le Soudan égyptien. Notre occupation du Bahr-el-Ghazal était manifestement contraire au maintien des droits de l'Égypte sur le Soudan, droits dont M. Hanotaux avait à diverses reprises proclamé la persistance. Pour nous amener à céder sur ce terrain, il n'y avait qu'à nous opposer nos propres affirmations et c'est ce qu'alors le Foreign-Office ne manqua pas de faire. Au point de vue militaire nous étions dans une position plus défavorable encore. En Afrique nous n'avions à opposer à

Digitized by Google

Fashoda qu'une centaine de tirailleurs de la troupe Marchand aux 20,000 hommes de l'armée anglo-égyptienne. Dans les autres parties du monde nos flottes, trop peu nombreuses, ne pouvaient songer à disputer à l'Angleterre l'empire des mers. Dans ces dernières années le gouvernement britannique avait accru d'une manière formidable ses unités maritimes de combat et il ne nous avait pas été possible de le suivre sur ce terrain, obligés que nous sommes de faire face sur le continent à des éventualités d'un autre ordre. Le Foreign-Office qui connaissait sa force en usa. Des réclamations réitérées, pressantes, catégoriques sinon comminatoires, furent adressées par lord Salisbury et sir Momson, ambassadeur d'Angleterre, au quai d'Orsay. L'évacuation préalable de Fashoda, avant même la continuation de tous pourparlers, fut demandée. Refuser, c'était la guerre avec l'Angleterre, guerre à laquelle nous n'étions pas préparés et qu'il ne nous est pas d'ailleurs possible de faire étant donné l'état du continent. Fashoda fut évacué.

Mais cette évacuation ne pouvait être considérée comme une solution des difficultés ayant surgi entre la France et l'Angleterre dans le centre africain. Fashoda évacué, restait à trancher la question du Bahr-el-Ghazal et d'une manière générale de tout le pays compris entre le Nil et le lac Tchad. Certes, si, dans les échanges de vues et les négociations diplomatiques qui s'ouvrirent entre les deux gouvernements au lendemain de l'évacuation de Fashoda, il n'avait fallu tenir compte que de l'étendue du pays occupé par les deux puissances intéressées, si la formule *beati possidentes* avait pu être appliquée ici, comme lorsqu'il s'était agi de régler le sort de la Boucle du Niger, la plus grande partie du pays litigieux fût revenu à la France. L'effort accompli par nous dans ces dernières années avait été prodigieux. Dans le bassin du Nil nous avions soumis à notre autorité effective les deux tiers au moins du Bahr-el-Ghazal. Dans le bassin du Tchad nous avions placé sous notre influence le Baghirmi. Trois expéditions se trouvaient en ce moment-là même en cours de route vers le grand lac : la mission Foureau-Lamy qui allait de l'Aïr au Kanem ; celle du colonel Klobbe qui se dirigeait vers le Tchad à travers le Damergou, celle de Gentil qui se disposait à descendre le Chari et à soutenir le sultan du Baghirmi qui, chassé de sa capitale par les gens de Rabah, le potentat turbulent de l'Afrique centrale,

Digitized by Google

sollicitait le secours de nos armes. Par contre, on aurait vainement cherché dans cet immense espace un poste anglais quelconque. Les troupes anglo-égyptiennes n'avaient point remonté au delà de Fashoda et toutes les expéditions parties de l'Ouganda n'avaient pu réussir à donner la main aux troupes anglaises venues du nord. Mais la situation dans les territoires arrosés par le Nil ne se présentait plus dans les mêmes conditions que dans les territoires arrosés par le Niger. L'Angleterre ne pouvait dans le règlement de la question du Haut-Nil accepter la formule *beati possidentes*. Si le gouvernement britannique avait pu dans de certaines limites se montrer relativement conciliant dans les affaires du Niger, d'impérieuses raisons s'opposaient à ce qu'il se montrât aussi facile pour le règlement des affaires du Haut-Nil. La possession du Soudan égyptien était pour l'Angleterre d'une importance sans égale. Elle lui était indispensable pour joindre ses possessions d'Égypte à celles de l'Ouganda et plus tard si possible à celles du Cap. Depuis vingt ans elle travaillait à réaliser ce but, dépensant sans compter hommes et millions. Renoncer au Soudan égyptien c'était renoncer à l'idée qui, depuis un quart de siècle, avait dominé toute la politique coloniale anglaise et même sa politique européenne. Elle ne le pouvait.

III

LE TRAITÉ DU 21 MARS 1899

Dans les négociations qui suivirent l'évacuation de Fashoda, le gouvernement britannique se maintint donc fermement, exclusivement sur le terrain de l'abandon par la France de toute la partie du Soudan égyptien occupée par cette dernière et la convention du 21 mars 1899 consacra l'abandon définitif par nous du Bahr-el-Ghazal. La *Revue de Géographie* a donné *in extenso*[1] le texte de cette convention.

Le traité du 21 mars a enfin mis un terme à une période de trouble qui avait altéré gravement les relations des deux pays. Il a enfin déterminé la part de chacune des deux puissances inté-

1. Voir numéro de mai 1899, p. 384, 385.

Digitized by Google

ressées dans le centre africain. On peut dire aussi qu'il clôt la série des traités par lesquels l'Europe a procédé au partage politique de l'Afrique. Cet arrangement, en effet, ne laisse plus de territoires vacants et sans maîtres dans le continent africain.

La part que ce traité reconnaît dans le centre africain à l'Angleterre est bien celle que cette dernière convoitait depuis 20 ans. De par le traité du 21 mars 1899, le gouvernement britannique complète l'œuvre commencée par ses traités de 1890 et de 1893 avec l'Allemagne, son traité de 1893 avec l'Italie, celui de 1894 avec le Congo et la fameuse déclaration de sir E. Grey en mars 1895 à l'adresse de la France; c'est-à-dire qu'il obtient toute la vallée du Nil, le Darfour, le Kordofan et le Bahr-el-Ghazal y compris. A la vérité on a bien pu dire que l'instrument diplomatique du 21 mars 1899 ne reconnaît à l'Angleterre que les pays situés au sud du 15e parallèle, c'est-à-dire le Soudan égyptien, que la question d'Égypte est réservée et que le mot Égypte ne se trouve pas même écrit dans ce traité; mais ce serait se leurrer, se faire bien de l'illusion que de croire que l'Angleterre, après le succès de sa politique au Soudan égyptien et la signature du traité du 21 mars 1899, ne regarde pas la vallée du Nil toute entière qu'elle a conquise par les armes comme définitivement placée sous sa dépendance et on ne devra pas s'étonner le jour prochain où, sous une forme ou une autre, le protectorat anglais sera proclamé sur la vallée inférieure du Nil comme il l'a été, au lendemain du traité du 21 mars 1899, sur la vallée du Nil moyen et du Nil supérieur. En réalité, par ce traité, l'Angleterre a obtenu tout ce qu'elle a voulu; elle a pris même plus que ce qu'elle réclamait depuis des années. En effet, non seulement l'accord du 21 mars lui abandonne tout le bassin du Nil même, mais il étend la zone d'influence anglaise jusque sur une bande assez considérable du bassin du Tchad à l'ouest du Darfour.

Voilà pour les intérêts anglais. Que si maintenant nous voulons apprécier l'accord du 21 mars, en ce qui touche plus particulièrement les intérêts français, nous sommes obligés de tenir compte de deux ordres de faits. Au point de vue de la politique que nous comptions exercer dans le centre africain, cet accord marque un échec, un effondrement complet. Le but de notre politique, en effet, était, il est inutile de le cacher et nous estimons qu'on doit la vérité au public, non d'obtenir un accès commercial au Nil, comme

Digitized by Google

on l'a dit pour pallier notre défaite, mais bien de nous établir politiquement sur les bords du fleuve. Or, nous sommes chassés du Nil où nous avions occupé tout le Bahr-el-Ghazal et Fashoda, et nous avons dû céder aux Anglais tous les postes et établissements que nous y avions fondés. L'accord du 21 mars ne laisse rien subsister de l'œuvre de pénétration de la France vers le Haut-Nil et dans le Bahr-el-Ghazal. C'est le concordat de la faillite de la politique coloniale qui a mené les missions Liotard et Marchand sur le Haut-Nil. Cette audacieuse pointe dans le Soudan égyptien ne pouvait aboutir à un bon résultat que si nous voulions la soutenir par les armes. Pour réussir, nous avions escompté l'alliance éventuelle de l'empereur d'Éthiopie, Ménélik, et le désir de la paix à tout prix que nous attribuions à l'Angleterre. Or, le souple empereur d'Éthiopie s'est dérobé, et l'Angleterre a montré que, pour un intérêt vital, elle était prête à descendre dans l'arène. N'ayant été préparée ni sur le terrain diplomatique, ni sur le terrain militaire, la marche sur le Nil a été une aventure. L'échec auquel elle a abouti a prouvé une fois de plus que nous ne pouvons mener à la fois et de front les affaires continentales et les affaires coloniales avec une égale activité. On aurait pu certes l'éviter en se souvenant des leçons et des enseignements qui ressortent de notre histoire nationale depuis quatre cents ans.

Mais, abstraction faite des considérations politiques qui précèdent, l'accord du 21 mars au point de vue des concessions territoriales à nous consenties est fait pour nous apporter des satisfactions. Cet accord règle à notre avantage un certain nombre de points que l'arrangement franco-anglais de 1898 avait laissés en suspens. Ce traité, qui avait compris dans notre sphère d'influence la région comprise au nord de la région Saï-Barroua ainsi que les bords septentrionaux du Tchad, avait reconnu seulement à la France la *rive* orientale du lac; or, ce mot *rive* avait été entendu dans son sens le plus étroit et l'Angleterre n'avait pas cru devoir reconnaître formellement à la France la concession du Baghirmi, du Kanem et du Ouadaï situés à l'orient du lac, non plus que la possession de la route des caravanes se rendant du Ouadaï et du Baghirmi vers la Tripolitaine par la région montagneuse des oasis du Tibesti. Par l'acord du 21 mars, ces territoires rentrent dans notre sphère d'influence; nous obtenons la reconnaissance de notre entière souveraineté sur ces immenses domaines. Nous

Digitized by Google

faisons un tout homogène de nos possessions d'Algérie, de Tunisie, du Sénégal, du Soudan, du Dahomey, de l'Oubangui et nous nous taillons un vaste empire ininterrompu en plein continent noir de la Méditerranée au Congo. L'Afrique française est aujourd'hui définitivement constituée. Quelle valeur saurons-nous donner à ce lot immense? La mise en exploitation dépendra à la fois de la race, des individus, de leur esprit d'initiative et d'entreprise et du gouvernement, de ses façons de procéder, de ses règlements et de ses fonctionnaires. Sur ce terrain peu a été fait jusqu'ici et il est grand temps que la France songe à tirer parti de ses colonies au lieu de penser uniquement à les agrandir.

ROUIRE.

Digitized by Google

MOUVEMENT GÉOGRAPHIQUE

Mission Eysséric dans le bassin du Bandama; les Gouros. — Mission Wœlffel du Soudan à la Côte d'Ivoire. — Chemin de fer de pénétration à l'intérieur de la Côte d'Ivoire; mission Houdaille. — Désordres à la Grande-Comore. — MM. Meyer et Platz au Kilima N'Djaro. — L'École française de droit du Caire. — Échec de l'expédition polaire Wellmann.

I

M. Joseph Eysséric a résumé lui-même ici, dans notre dernier numéro, sa récente exploration dans le bassin du Bandama, qui complète la première (1896-1897), interrompue, on le sait, par sa captivité.

Il ne nous a laissé à compléter, pour nos lecteurs, que ses importantes observations sur les Gouros, auxquels, dans son résumé, il n'accorde que de brèves indications. Or, il a donné, dans son Rapport, des indications nouvelles, sur lesquelles nous demandons la permission d'insister.

Le territoire habité par les Gouros s'étend sur la rive droite du Bandama moyen, couvert en grande partie par la forêt dense et presque entièrement inexploré. On ne peut pas lui assigner de limites absolument certaines. Le Bandama forme une frontière assez nette entre les Gouros et les indigènes Baoulés; mais ces derniers ont passé le Bandama Blanc et des croisements assez nombreux se sont produits d'une race à l'autre. Entre les deux branches du fleuve, les peuplades Yo-Ourés forment comme des intermédiaires entre les Baoulés et les Gouros.

On ne peut dire si les Gouros atteignent le Sassandra moyen; mais, dans tous les cas, on constate que des populations très analogues occupent la forêt jusque dans l'hinterland de Libéria. Au sud, ils n'arrivent pas à la région côtière. Au nord, la limite de leur territoire passe à quelques kilomètres d'Ellengué. « Il est possible, dit M. Eysséric, que toutes ces populations aient occupé autrefois une aire plus vaste et que, refoulées par les diverses inva-

Digitized by Google

sions qui se sont produites dans la zone découverte, elles se soient réfugiées dans un territoire protégé par la forêt. »

La taille des Gouros est généralement assez élevée, surtout celle des hommes. La coloration de la peau est d'un noir intense. Leur chevelure est également très noire. Les Gouros sont assez souvent imberbes; quelques individus réunissent leur barbe rare et longue en une seule tresse mince qui tombe du côté gauche du menton. La coiffure présente des formes variées. Ordinairement les cheveux sont coupés courts ou rasés; quelquefois les indigènes réunissent quelques mèches en une ou deux petites tresses qui se dressent comme des cornes au-dessus du front; parfois ils disposent ces tresses derrière la tête ou latéralement. Dans d'autres cas, la coiffure présente des dispositions beaucoup plus compliquées encore.

Les Gouros ont les dents presque toujours blanches et saines; dans les régions du nord, les hommes ont l'habitude de s'aiguiser en pointe les incisives, ce qui leur donne un aspect féroce. Le nez est généralement assez fort et large, d'un profil assez écrasé. La bouche est presque toujours grande et lippue.

Le tatouage proprement dit n'est pas usité, mais la plupart des individus portent, sur l'abdomen surtout, des entailles formant des ornements géométriques.

Les Gouros portent une sorte de ceinture sur les reins; ils ajoutent souvent aussi un pagne.

Dans le sud, le type d'habitation est la case circulaire, comme chez les Baoulés. Au nord, on trouve exclusivement la petite case carrée ou circulaire, sans palissades de clôture. Le mobilier de ces habitations est très primitif. Les indigènes se servent comme lit d'une estrade en argile; dans le nord, ils couchent par terre sur des nattes grossières. Les villages sont assez propres, surtout durant la saison sèche.

La nourriture des Gouros est en grande partie végétale. M. Eysséric ne pense pas qu'ils soient anthropophages, ainsi qu'on le raconte dans le Baoulé. « Il est très possible, dit-il, qu'occasionnellement on mange les prisonniers de guerre, ou les victimes des sacrifices humains. Mais, durant notre séjour, je n'ai observé aucun fait qui puisse sembler un indice d'anthropophagie. »

Les Gouros pratiquent la polygamie. Ces peuplades vivent dans un état social très primitif; M. Eysséric a éprouvé quelques difficultés à recueillir des informations sur l'organisation générale de

Digitized by Google

la famille. Il pense toutefois que la parenté maternelle a plus d'importance que la parenté paternelle.

Dans tout l'hinterland de la Côte d'Ivoire, l'esclavage est un élément fondamental de la vie sociale; il n'a d'ailleurs rien d'inhumain, en temps ordinaire. « L'esclave de case n'est pas maltraité et mène à peu près la même existence que l'homme libre; il doit seulement travailler un peu et en compensation son maître doit lui assurer la nourriture. » Chez les Gouros, on trouve comme esclaves beaucoup de femmes Bambaras, vendues par Samory; elles ne paraissent nullement malheureuses.

Les Gouros sont fétichistes et leurs croyances présentent des analogies avec celles des Baoulés. Dans la région septentrionale, l'islamisme commence à s'infiltrer lentement, mais il ne paraît pas avoir un caractère de fanatisme.

L'industrie principale des Gouros, extrêmement rudimentaire comme outillage, est celle du tissage des pagnes en coton; comme industrie auxiliaire, il faut citer la teinturerie d'indigo. Les indigènes savent fabriquer des poteries usuelles; ils font aussi de la vannerie grossière.

Les Gouros possèdent des fusils à silex, la plupart de fabrication anglaise, qui leur viennent de la côte par l'intermédiaire de traitants noirs. Comme projectiles, ils emploient ordinairement des cailloux provenant de roches cristallines, et parfois des balles en fer forgé, se rapprochant assez de la forme ronde.

Le commerce se fait par troc. Outre les marchandises d'échange, les Gouros du nord (Bouavéré, Elengué) emploient une monnaie en fer appelée *sombé* qui présente une certaine analogie avec celle usitée chez les Pahouins.

II

Le *Comité de l'Afrique française* a reçu des nouvelles de la mission du lieutenant Wœlffel, destinée à relier le Soudan français à la Côte d'Ivoire.

En descendant vers le sud, cette mission s'est heurtée à une résistance considérable des populations anthropophages, dont l'hostilité avait déjà arrêté à Man le lieutenant Blondiaux et qui se sont réunies contre elle. Il en est résulté un retard dans la marche

Digitized by Google

en avant de la mission. Elle a installé des postes à Man et à Guékangoui (par 6° 30′ environ), et elle a parcouru, suivant divers itinéraires, le terrain compris entre le Diougou et le Sassandra.

Au début de juin, la distance qui séparait les derniers points occupés du Soudan, de Grabo à l'intérieur de la Côte d'Ivoire, n'était plus que de 160 à 180 kilomètres; Grabo, localité peu éloignée de la frontière de Libéria, est la capitale des Tépos, dont le capitaine Dumas s'est emparé le 13 juin; cette occupation, disons-le en passant, succédant à la prise d'Olodio qui avait eu lieu le 22 avril, a mis fin à la révolte des Tépos.

Il est probable que la saison des pluies va arrêter la marche en avant de la mission Wœlffel et de la mission Hostains-d'Ollone qui remonte de la Côte d'Ivoire vers le Soudan. Mais on peut compter que, dès le retour de la belle saison, les deux missions feront de nouveaux efforts pour assurer la liaison complète de nos deux possessions.

III

La mission Houdaille, qui vient de rentrer en France, rapporte un projet de voie ferrée de pénétration dans l'intérieur de la Côte d'Ivoire. Cette mission comprenait, outre son chef le capitaine du génie Houdaille, le capitaine du génie Crosson-Duplessis, ancien membre de la mission Joffre au Soudan en 1893-1894; le capitaine du génie Thomasset, qui fut attaché pendant deux ans à la direction des chemins de fer du Soudan; le lieutenant du génie Macaire, du régiment des chemins de fer; l'adjoint du génie Borne, du même régiment, et sept sous-officiers, dont quatre venus de la mission Roques à Madagascar et trois détachés au service de la voie du chemin de fer du Soudan. De plus, le Dr Lamy était adjoint à la mission.

Arrivé à Grand-Bassam, le 16 décembre 1898, le capitaine Houdaille avait réparti entre ses collaborateurs la tâche à accomplir.

Le capitaine Crosson-Duplessis, avec un petit détachement, étudia la possibilité d'un port à Petit-Bassam et fixa son choix sur Abidjean; le port intérieur d'Abidjean serait situé à 40 kilomètres de Grand-Bassam, dont l'abandon paraît résolu.

Le capitaine Thomasset fut envoyé à Dabou, pour étudier la

Digitized by Google

vallée du Bandama; mais, à la suite de difficultés avec les Boubourys, il rejoignit bientôt le gros de la mission.

Pendant ce temps, le chef de la mission s'était rendu d'Alépé à Mopé où, parvenu le 1er janvier, il établissait un poste. Diverses reconnaissances furent poussées de ce point vers le Morénou, le Baoulé et le Bettié. Celle du Morénou fut confiée au capitaine Crosson-Duplessis qui gagna à notre cause le roi de ce pays et créa un poste dans sa ville. Le capitaine Thomasset, envoyé dans le Baoulé, reconnut le N'zi, affluent du Bandama, que l'hostilité des indigènes avait empêché l'explorateur Pobéguin d'atteindre.

Les travaux de la mission ont pu permettre d'établir le projet d'une voie ferrée qui partirait de Grand-Bassam ou, si l'ancienne capitale est abandonnée, comme on peut le prévoir, d'Abidjean, pour s'enfoncer dans le Baoulé, par Memni, Kodioso, Anépé, Apiagui, Adokoi, Mopé, Bacon, Abangoua, Aquaoussou et Assécouassi, sur le N'zi. Les levés de la mission au 1/10,000e comprennent 720 kilomètres, savoir : Grand-Bassam-Alépé-Mopé-N'zi, 260 kilomètres; reconnaissance de Morénou, 160 kilomètres; Mopé-Bettié-Adokoi, 100 kilomètres; Alépé-Abidjean-M'Bato, 100 kilomètres; Alépé-Malamalasso-Bettié, 100 kilomètres. Le chemin de fer de pénétration aurait environ 300 kilomètres.

La mission a, en outre, rédigé des rapports très étendus sur les richesses forestières de la Côte d'Ivoire, l'ethnographie (rapport Crosson), la géologie (rapport Thomasset), la météorologie, la faune et la flore (rapport du Dr Lamy).

IV

Des désordres assez graves se sont produits au commencement d'août à la Grande-Comore. Uue révolte importante d'indigènes a éclaté dans la partie nord-est de l'île. Le commissaire de police a été blessé et la résidence a dû demander en toute hâte des secours. Le gouverneur général de Madagascar a, sur la demande du ministre des colonies, envoyé à la Grande-Comore l'aviso le *Scorpion:* on a appris il y a peu de temps que le mouvement insurrectionnel était réprimé.

Administrativement, la Grande-Comore avait été jusqu'ici gouvernée par un administrateur des colonies de 3e classe, sous les

Digitized by Google

ordres de l'administrateur de 2e classe qui, lui, gouvernait Mayotte et, à son tour, depuis le décret de 1898, dépendait du gouverneur de Madagascar, et non plus, comme précédemment, en vertu du décret du 23 janvier 1896, du gouverneur de la Réunion. L'île est à environ 500 kilomètres de Majunga et à 700 de Zanzibar. Il n'existe aucune communication télégraphique directe reliant les diverses îles de cet archipel, soit entre elles, soit avec Zanzibar, la côte d'Afrique ou Madagascar.

La Grande-Comore, peuplée de 35,000 habitants sur 1,102 kilomètres carrés, a le régime du protectorat. Des cadis et des chefs administrent les villages. La religion est l'islam. Une grande partie de l'île est occupée et exploitée par la Société de la Grande-Comore.

Aujourd'hui, en vertu du décret du 9 septembre 1899, l'administration de la colonie de Mayotte et de l'archipel des Glorieuses, ainsi que celle des protectorats de la Grande-Comore, d'Anjouan et de Mohéli est confiée à un gouverneur résidant à Mayotte. Le gouverneur est représenté à la Grande-Comore par un administrateur colonial chargé des services politiques et administratifs.

V

L'infatigable explorateur du Kilima N'Djaro, le Dr allemand Hans Meyer, a fait pour la troisième fois, l'ascension de la célèbre montagne. En août 1898, il est parti avec le peintre Platz et 30 porteurs noirs, de Mochi, à 1,160 mètres d'altitude, se proposant de gravir la pyramide du volcan éteint du Kibo. Il dut franchir d'abord une large ceinture de forêt vierge et, à 4,200 mètres, il pénétra dans des steppes herbeuses auxquelles succèdent des espaces stériles que dominent les sommets du Kibo et du Maouensi.

Les voyageurs eurent à franchir des crevasses profondes, dont l'une semblait fendre le massif sur une longueur de 2,000 mètres et jusqu'à 600 mètres de profondeur. Ils traversèrent un campement d'indigènes massaï, sales et effrontés, et laissèrent là presque tous leurs porteurs. M. Meyer et son compagnon abordèrent à ce moment de hautes moraines qui les amenèrent jusqu'à un premier glacier. Devant eux se dressait l'énorme paroi du Kibo; ils l'attaquèrent par l'est. Ils rencontrèrent des traces de végétation

Digitized by Google

jusqu'à la hauteur prodigieuse de 5,120 mètres; ils trouvèrent là encore, très rabougrie d'ailleurs, une petite plante de la famille des crucifères.

A 5,790 mètres, MM. Meyer et Platz atteignirent le volcan éteint du Kibo; ainsi qu'ils ont pu le constater, ce sommet est couvert d'un névé qui alimente plusieurs glaciers inférieurs, entre autres trois qui descendent, dans la direction du nord-ouest, jusqu'à 4,860 mètres. Six autres glaciers ont été aussi reconnus sur le versant méridional.

Le sommet du Kibo a été gravi de nouveau, en septembre de la même année, par le commandant allemand Johannes et M. Komer; ces ascensionnistes ont confirmé les découvertes du Dr Meyer.

VI

Parmi les éléments d'influence, de plus en plus affaiblis, que la France possède en Égypte, on doit mentionner particulièrement l'École française de droit du Caire qui, sous la direction de M. G. Pélissié du Rausas, docteur en droit, a jusqu'ici obtenu les résultats les plus encourageants.

Cette école a été fondée en 1891 sur l'iniative de trois Français, MM. Bouteron, président de la conservation des Domaines; Piétri, conseiller khédivial à la Justice, et Prunières, président du tribunal mixte du Caire. Elle eut pour premiers professeurs les chefs de service de l'administration des Domaines, et un avocat distingué, M. Neghib Chakour. Ses premiers élèves furent les employés de l'administration des Domaines. Elle fut tout d'abord installée dans le collège des Frères.

Bientôt, grâce à l'appui de M. de Reverseaux, ministre de France au Caire, des crédits furent consentis sur les fonds disponibles du ministère des Affaires étrangères et des écoles d'Orient, et c'est ainsi que l'on put, d'année en année, nommer de nouveaux professeurs. L'École prit de l'extension et put louer, dès la troisième année de son existence, un local assez vaste qui contient quatre salles de cours et un cabinet pour les professeurs.

Tous les professeurs ont le titre de docteur en droit. M. X. de Gorostarzu, chef du contentieux de l'administration du canal de Suez, professe le droit maritime, et M. Max-Choublier fait un

Digitized by Google

cours semestriel pour le doctorat. Les quatre autres professeurs, MM. Pélissié du Rausas, directeur, Bernard Favenc, Henry Babled, G. Saint-Blancat, assurent tous les autres cours, ce qui ne fait pas moins, pour chacun, de deux cours par jour, sans compter les interrogations et conférences. C'est un service très lourd, car on suit au Caire le programme entier de la Faculté de Paris. Un des professeurs, M. H. Babled, a fait, par exemple, à lui seul en 1898-1899, deux cours de doctorat et trois cours de licence. Un cheik professe le droit musulman.

Les étudiants sont de toutes nationalités et de toutes religions. Il y a actuellement quelques Français, des Italiens, des Grecs, un Allemand, et en outre des sujets locaux, Coptes ou Musulmans, Syriens, Arabes et Turcs. Les Musulmans, qui y étaient fort rares au début, y sont aujourd'hui de plus en plus nombreux et constituent même la moitié des étudiants de l'École.

L'École française de droit du Caire a pour but de préparer les étudiants aux examens de licence et de doctorat des Facultés françaises. Après un examen éliminatoire de fin d'année, les étudiants sont envoyés à Paris pour passer leurs examens réguliers; il en vient une cinquantaine par an.

VII

Une nouvelle tentative de M. Wellman pour atteindre le pôle Nord, a complètement échoué. On sait que M. Wellman, journaliste américain, avait déclaré qu'on pouvait atteindre le pôle Nord sans longues préparations par un simple et rapide bond en avant, au cours d'un seul été; il se faisait fort de réussir en douze semaines.

L'explorateur échoua une première fois en partant du nord du Spitzberg. Il repartit en 1898 avec des savants américains et des matelots norvégiens. Il arriva à la terre de François-Joseph, le 27 juillet, et trouva intactes, à Elmwood, les provisions laissées pour Andrée. Le 30, il était au cap Tegethoff; le navire revint alors vers le sud.

Quelques jours plus tard, M. Wellman s'avança jusqu'au 81°. Un poste y fut établi près du cap Heller, et la maison reçut le nom de Fort-Mac-Kinley. Deux Norvégiens, Ventzen et Bjœrvig,

Digitized by Google

y furent laissés pendant que l'expédition retournait au cap Tegethoff. C'était là le poste avancé, d'où devait s'élancer, au printemps suivant, la véritable expédition.

M. Wellman quitta de nouveau le cap Tegethoff en février 1899 avec 3 Norvégiens et 45 chiens. En arrivant à Fort-Mac-Kinley, il apprit que l'un des deux Norvégiens, Ventzen, était mort quelques mois auparavant. Les deux hommes s'étaient juré que, si l'un d'eux mourait, l'autre garderait son cadavre jusqu'à l'arrivée des secours; le survivant avait tenu sa parole, et avait conservé dans la hutte le corps de son compagnon; il n'était d'ailleurs nullement corrompu. Il y avait à ce moment 64° au-dessous de zéro.

Le 20 mars, la petite expédition atteignit le 82°; mais alors commencèrent les désastres. M. Wellman se cassa la jambe, son traîneau ayant été entraîné dans une crevasse; néanmoins, l'expédition alla encore de l'avant pendant deux jours. Le 22 mars, un tremblement de terre détruisit les traîneaux et engloutit les provisions et la nourriture des chiens. L'expédition espérait atteindre prochainement le 86°, lorsque ces accidents l'obligèrent à revenir en arrière. Le 27 juillet, la *Capella* ramenait M. Wellman et ses campagnons au cap Tegethoff.

Sur sa route, la *Capella* rencontra le navire qui portait le duc des Abruzzes également dans la direction du pôle Nord. Aucune trace d'Andrée n'a été relevée par l'expédition de M. Wellman.

GUSTAVE REGELSPERGER.

Digitized by Google

MAHÉ DE LA BOURDONNAIS

(SUITE)

Ce n'est pas à dire évidemment qu'il ait été parfait. Le plus juste pèche sept fois par jour. Il est indéniable, par exemple, que, dans ses *Mémoires*, il ne garda pas toujours la plus grande modération lorsqu'il attaquait Dupleix. Il est vrai qu'il se défendait, mais il n'en eut pas moins tort d'accuser Dupleix de poltronnerie (on ne se rehausse pas en abaissant ses rivaux), ou encore d'inhumanité vis-à-vis des habitants de Madras [1].

Il a aussi bien de l'amour-propre. Mais ce qui est défaut ailleurs, chez les gens de lettre par exemple, l'est-il bien chez un général? L'amour-propre n'est-il pas partie intégrante du caractère des plus grands capitaines? Sans remonter aux anciens, Suffren lui-même ne poussait-il pas l'amour-propre jusqu'à ne pouvoir souffrir personne au-dessus de lui; il sentait qu'il aurait été paralysé si on le mettait sous les ordres de quelqu'un [2]. Il est commode, du fond de son cabinet, de parler de « sot orgueil ». Il ne devient un défaut, un vice, que lorsqu'il est poussé jusqu'à une monstrueuse exagération; il devient même un crime lorsqu'il s'accompagne et s'aggrave de réflexion: c'est peut-être par un mélange d'orgueil et de vanité que Bazaine a été peu à peu conduit à la trahison [3]. Sans aller aussi loin, bien de nos plus célèbres généraux ont poussé l'amour-propre à un point où il est difficile de ne pas le regarder comme une faute. « Ney s'emportait et murmurait s'il était placé sous les ordres de Masséna; Suchet refusait, pour ne pas se mettre sous les ordres de Soult, de faire un mouvement qui aurait donné à l'armée française une grande supériorité sur Wellington [4]. » Faut-il toutefois incriminer La Bourdonnais à propos de l'affaire de Madras? La question est de savoir s'il ne croyait pas devoir commettre une faute en obéissant à Dupleix. Il est en tout cas certain qu'il n'agit point poussé par la jalousie. Il se croyait infiniment supérieur au gouverneur de Pondichéry, il n'avait donc aucune raison d'en être jaloux [5].

1. Ceux-ci n'eurent nullement à se plaindre. Voir article de *the National Review* cité par Bionne, p. 100.

2. « Suffren, ayant pleine conscience de sa valeur, se sentait capable d'exécuter de grandes choses, mais *à la condition d'être complètement maître de ses mouvements.* » Chabault-Arnault, *loc. cit.*, p. 234.

3. Voir *le Désastre* (1897) des frères Margueritte.

4. Malleson, *loc. cit.*, p. 111.

5. Il écrivait le 25 novembre 1746 au conseil supérieur de Pondichéry, après la prise de Madras: « C'est M. Dupleix qu'il faut en remercier; son activité, son attention à me fournir tout *ce que* j'ai eu besoin pour le siège, est ce qui m'a fait réussir, joint à la quantité de braves gens que j'ai avec moi. » Un vrai jaloux n'écrit pas de ces choses, même par calcul, et surtout aux conseillers de Pondichéry.

Digitized by Google

On a encore reproché à La Bourdonnais d'avoir eu l'humeur chagrine. Cela aurait été qu'il n'y eût eu là rien que de très naturel. Tout et tous contribuaient à l'importuner. Il sentait que, sans le concours de tous, il échouerait et petit à petit il voyait se produire les « lâchages ». Le mauvais vouloir et la mollesse de ses administrés avaient bien de quoi lui aigrir le caractère. Il a mille ennemis et des ennemis cachés. En 1740, lorsqu'il demande, en France, qui s'est plaint de lui, on ne veut nommer personne et il est donc impossible de se défendre à cet homme qui voit qu'on lui fait partout grise mine. Et dans ces accusations lâches, jamais rien de précis. Jamais de récompense d'autre part; après Mahé, on récompense tous les officiers sauf celui qui a décidé du succès. Lorsqu'il a mûrement préparé l'exécution d'un projet, on la lui interdit. Part-il en guerre? il lui faut recourir à l'aide des employés de Pondichéry; les consulte-t-il alors par condescendance? on lui répond par une lettre insolente. Enfin, non seulement les directeurs n'approuvent point ses plus sages projets, mais ils lui témoignent de la défiance; ils lui disent de renvoyer plutôt les vaisseaux *à vide* que de les garder. Il sent qu'il est haï, et haï d'ennemis si puissants qu'il croit plusieurs fois à la nécessité de démissionner.

Ah! l'on parle de sa susceptibilité exagérée. Mais lisez donc la lettre de Dupleix, citée par le peu suspect Tibulle Hamont lui-même: « *Le parti que vous avez pris de laisser* l'escadre anglaise subsister et fuir dans son entier m'a plongé dans un mortel chagrin. » Peut-on plus poliment accuser quelqu'un de trahison, et cela avant le siège de Madras, — et y a-t-il là rien de bien flatteur?

Mais ce dont ces âmes tendres lui ont le plus voulu, c'est de sa dureté. Il y eut plusieurs plaintes portées contre lui en France à cet effet. Mais est-ce grande merveille de la part de créoles nonchalants ou de soldats mous et d'officiers indisciplinés? Les circonstances l'obligeaient à une excessive fermeté. En 1741, il quitte Lorient avec des équipages ignorants qu'il est obligé d'instruire à la hâte, si on peut dire: avec acharnement. En 1746, quand la flotte nouvellement armée vogue vers l'Inde, ce sont encore soldats inexercés qu'il faut initier à des manœuvres particulières. Aux îles une main vigoureuse est encore plus nécessaire. M. Pajot reproche à La Bourdonnais d'avoir eu la main dure. Ce richard s'apitoie sur ses frères, les gros propriétaires dont un second Bourdonnais, M. Hermann, a montré, avec un tout autre souci de vérité, le débordement des gros égoïsmes. Quand il arrive à Maurice en 1741, La Bourdonnais trouve les garnisons parties pour Pondichéry: il faut donc exercer *tous les dimanches* les colons et les fonctionnaires au maniement des armes[1]; il faut encore réquisitionner pour la construction du fort que l'on voit chaque jour de plus en plus indispensable à la défense du port Louis. Vous pensez s'il y avait là de quoi leur être agréable. En 1745, la guerre déclarée, la sécheresse de 1744 et l'invasion de sauterelles de 1745 ayant détruit les récoltes, le *Saint-Géran* sombré avec les provisions des îles, non seulement il faut empêcher la disette dans l'île, mais encore ravitailler deux vaisseaux en partance. Il est obligé de réunir le conseil qui, *à l'unani-*

1. « Je leur marquai leurs postes et leurs quartiers d'assemblée, avec ordre de s'y rendre à la première alarme. » (*Mémoires.*)

Digitized by Google

mité, approuve ses mesures forçant les gros habitants à se laisser rationner au profit des pauvres [1]. Il fallait de plus des hommes pour les travaux considérables à exécuter. Il exigea des colons, contre remboursement, 1 sur 20 de leurs esclaves. Cela parut exorbitant.

En temps de paix, il fallait user des mêmes rigueurs. Plusieurs fois la famine avait été imminente et *les habitants* contre lesquels il avait à lutter étaient tels qu'avant lui, le conseil provincial, par deux règlements, avait dû faire appréhender au corps, pour les conduire à leurs plantations, ceux que la privation des avances et des vivres ne ramenait point à leurs travaux [2]. La Bourdonnais est obligé de forcer par un arrêté les habitants à planter 500 pieds de manioc par tête d'esclave. On ne peut même pas ici crier à la restriction de la liberté : ces habitants étaient tous ou à très peu près des débiteurs de la Compagnie. Et ne lui fallait-il pas encore contraindre les propriétaires à vêtir et nourrir décemment leurs esclaves [3] que par leurs mauvais traitements ils poussaient à s'enfuir en grand nombre au centre de l'île [4]. Cette humanité que La Bourdonnais montrait à l'égard des esclaves était évidemment de la dureté vis-à-vis de leurs maîtres. Il eût fallu pour courber ces mécontents la poigne implacable d'un Suffren. Cet homme dont « le génie était fait d'audace, de persévérance et d'activité », comme celui de La Bourdonnais, s'est montré bien autrement dur. « Plein de sollicitude pour le bien-être de ses humbles, dit son apologiste [5], il exigeait beaucoup des capitaines placés sous son autorité. Son mécontentement se traduisait parfois en paroles trop vives, en critiques trop amères ou même en accusations exagérées. ».

D'ailleurs jugeons maintenant d'après les résultats. « Tout ce que j'ai vu dans cette île de plus utile et de mieux exécuté était l'ouvrage de La Bourdonnais », dit Bernardin. C'est surtout comme administrateur que La Bourdonnais eut le temps de faire de grandes choses. Dans les quelques années qu'il passa aux îles, tout fut tiré de la barbarie, organisé : ce fut une création. Un seul chiffre sera assez éloquent : en dix ans, Port-Louis passe de 832 habitants à 3,084 [6].

Il donna ses soins aux œuvres les plus diverses. Il commença par réprimer les abus. La justice était administrée par deux conseils, un dans chaque île,

1. « Je proposai de faire un recensement général des vivres qui se trouvaient alors chez l'habitant (lisez : le colon), de lui en laisser pour sa subsistance et de l'obliger de fournir le reste pour le besoin commun, en lui payant le prix de tout ce qu'il fournirait. Je demandai que les rations fussent fixées sur le prix d'une livre de pain ou de riz, et d'une livre de viande pour chaque *blanc*, ou homme libre, et d'une livre et demie de riz pour chaque *noir*, et que toutes les semaines on distribuât au public seulement 3,000 livres de bœuf salé. » Délibération du 8 janvier 1745.

2. Voir Piston, *loc. cit.*

3. Hermann, p. 63. *Fondation du quartier Saint-Pierre.*

4. Quiconque a passé à la Réunion a pu entendre conter par les vieilles gens quelles tortures certaines familles infligeaient à leurs domestiques.

5. Chabault-Arnault, *loc. cit.*, p. 234.

6. Hermann, *Fondation...*, p. 62. « Il créa l'île de Bourbon », dit Voltaire, *loc. cit.*, qui confond ici Bourbon et l'île de France. L'erreur ne paraîtra pas bien grande pour l'époque quand on songe que, aujourd'hui encore, des membres de l'Institut placent la Réunion au milieu des Antilles.

Digitized by Google

dont l'un dépendait de l'autre. Dès son arrivée (1735), il fit donner au conseil de Maurice des lettres patentes établissant son indépendance. Cela fit cesser immédiatement les démêlés constants entre les deux conseils. D'autre part, à Bourbon, le conseil supérieur d'administration usait le plus capricieusement de son pouvoir sans contrôle. Il le fait sortir de ses habitudes d'autocratie et crée parallèlement le *Conseil des notables* composé de députés élus par les quartiers. Il crée une « commune » pour l'île qui fonctionne à côté de l'administration propre de la Compagnie, qui est appelée à exprimer les *desiderata* des habitants et à défendre leurs intérêts. Et l'on sait quel parti la Compagnie tirait alors de ses privilèges ! Il supprime le fameux monopole qui permettait à la Compagnie de vendre seule les objets au prix qu'elle voulait, monopole dont elle abusait en vraie usurière. Pour ne citer qu'un trait, elle poussait même la tyrannie intéressée à forcer les colons, qui avaient vite pris les habitudes des pays abandonnés, et marchaient habituellement pieds nus, à s'acheter des souliers qu'elle vendait à gros bénéfice, et, pour les y contraindre, elle avait fait semer partout et jusque dans les rues du chef-lieu une plante armée de cruelles épines, l'herbe-pagode qui multiplie avec une rapidité inouïe[1].

Supprimer le monopole, quelle grosse réforme ! C'était rendre la vie à la colonie, mais aussi rompre avec les habitudes invétérées de routine. La Compagnie, sans considérer les résultats, ne manqua pas à lui témoigner son mécontentement; elle déclara tout net qu'elle n'était point du tout « satisfaite de son administration ».

Cependant cette mesure, par laquelle le prix des objets avait été réduit des quatre cinquièmes, avait relevé le commerce presque mort de Bourbon[2]; une vie nouvelle, une floraison d'activité inattendue animait l'île, jaillissait malgré les broussailles, les entraves de toute sorte. En dépit de l'opposition acharnée de l'élément conservateur, de nouveaux quartiers s'élèvent, Saint-Pierre, Saint-André, Sainte-Suzanne, au milieu des forêts inexploitées dont le large manteau vierge couvre l'île des pics au rivage; les quartiers récemment créés se fortifient : Saint-Louis, notamment, dont Saint-Paul avait tout fait pour arrêter l'essor. A mesure que ces bourgades se constituent, il leur donne des administrateurs, le moins possible, et des députés; il décentralise activement et largement, comme on l'a déjà vu d'ailleurs pour la justice, comme on le verra pour l'agriculture.

Il veut que l'île qui est grande et peut amplement se suffire, ne *dépende plus du dehors* pour ses « vivres ». L'agriculture n'existait pour ainsi dire pas. On ne plantait que du café, si bien que l'article voyait son prix baisser continuellement et qu'on en refusait sur les marchés européens; il combat donc la monoculture du café, par des arrêtés vigoureux, punissant d'une amende les entêtés qui, aveuglément, font de nouvelles plantations. En même temps il force à cultiver le manioc qu'il a apporté du Brésil, qui croît très aisément, presque

1. C'est absolument authentique. Consultez, entre autres documents, le très intéressant roman historique de Dayot, poète saint-paulois : *Bourbon pittoresque*, dans ses *Œuvres choisies*, Challamel, 1878.

2. A ce sujet, M. Hermann a consulté avec fruit les archives.

Digitized by Google

sans soins et donne une racine très nourrissante. Comme des imprudents s'étaient empoisonnés en mangeant de la fécule mal préparée, les habitants effarés et superstitieux, routiniers toujours, arrosent la nuit les plantations avec de l'eau bouillante pour les faire plus vite périr. Il a recours à un expédient, invite un grand nombre d'habitants et mange des gâteaux préparés devant eux. Il doit néanmoins assujettir les colons par des ordonnances à planter 500 pieds de manioc par tête d'esclave.

Il introduit aux Iles, la cannelle, le goni, plante textile dont on fait encore aujourd'hui les sacs[1], surtout la canne à sucre qui sera plus tard leur richesse et qui, *dès 1750*, rapporte à la Compagnie 60,000 livres tournois par an[2]. A cause des récentes disettes[3], il favorise principalement la culture des grains, orge, blé, maïs, riz[4]. « Il assure à l'habitant pour primer ces cultures nouvelles des dons d'esclaves et l'achat de ses cafés s'il produit en même temps d'autres denrées. »

Il crée également l'industrie. En 1744, privé de ses vaisseaux, il détourne son activité vers le perfectionnement des sucreries, des indigoteries et des cotonneries dont il avait risqué l'entreprise *à ses frais*. Il établit des soieries et des magnaneries. Il fonde à Montplaisir (Maurice) un jardin botanique d'acclimatation, et c'est lui-même qui a créé le fameux jardin des Pamplemousses[5]. Il fait demander des tisserands et des métiers de l'Inde et élève des fabriques de toiles[6].

Il faut voir dans l'ouvrage documenté de M. Eugène Piston à quel point était la colonisation à l'Ile Maurice avant l'arrivée de La Bourdonnais. Il n'y avait ni indigo, ni café, ni canne. L'Ile, simple lieu de relâche, *était approvisionnée par les vaisseaux*. Encore le plus grand désordre y régnait-il; sur la côte c'étaient les soldats révoltés; à l'intérieur, les noirs enfuis ou *marrons* que La Bourdonnais ne pourra exterminer qu'en faisant venir de Bourbon les « détachements » de volontaires. Pour le surplus, les Indiens, suivant un de leurs usages les plus familiers, allumaient sans cesse des incendies. Comme constructions, rien que de grandes baraques inachevées. Comme ingénieurs, un seul métis indien.

En quelques années l'île change singulièrement de face. Tour à tour s'élèvent ou se creusent comme par enchantement, c'est bien le mot, boutiques, moulins, bureaux, bâtiments généraux, bassins de carénage, arsenaux, fortifications[7]. On balise sérieusement le Port-Louis, on crée des ateliers. Oui, on crée, il faut rendre encore au mot toute sa valeur. C'est La Bourdonnais qui est lui-même ingénieur et architecte. Profitant des études faites dans les loisirs de la jeunesse, il dresse des plans qu'approuva elle-même plus tard la très auguste Compagnie. Comme il n'a que très peu de maîtres ouvriers, il

1. Hermann, *loc. cit.*
2. Piston, p. 41.
3. Sur les disettes, voir les archives publiées dans la *Revue historique, etc.*, de l'Ile Maurice, numéro du 1er juin 1887 (collection Théodore Sauzier).
4. Hermann, p. 64.
5. D'après Cossigny de Palma.
6. Hermann, p. 64.
7. Voir le détail dans Piston, *loc. cit.*

Digitized by Google

forme des nègres; il fait à Maurice comme il fera plus tard à l'île Marosse, cette île déserte des profondeurs de la baie d'Antongil[1] où il dut, pour réparer ses vaisseaux à moitié détruits, créer un quai, des ateliers assez vastes pour qu'on y pût travailler aux mâtures, des forges, des corderies, des chalands pour le transport des troncs d'arbre de la « Grande Terre[2] » à l'île, des chemins faits à l'aide de grosses branches à travers des marais d'une lieue pour le transport de ces mêmes bois.

Il modèle les hommes comme la matière. Il fait, suivant le besoin, d'un charpentier un forgeron, d'un forgeron un armurier, d'un tailleur un fabricant de voiles, et des noirs toute espèce d'ouvriers. Pour mieux les instruire et encourager, il met lui-même la main à l'œuvre; il invente au besoin des machines. « Ses connaissances en mécanique, a dit un historien anglais[3], le mettaient en état de construire un vaisseau depuis la quille, de même que, par sa science de la navigation, il pouvait le conduire dans toutes les parties du globe, et par son courage il l'aurait vaillamment défendu contre toutes forces égales. Dans la conduite d'une expédition, il dirigeait tous les détails sans que leur variété et leur nombre lui causassent aucun embarras. *Ses plans étaient simples; ses ordres étaient précis, et les uns et les autres étaient ceux qui convenaient le mieux au service.* D'une application infatigable, les difficultés ne servaient qu'à exciter son activité naturelle; il anime toujours par son exemple le zèle de ceux qu'il commandait. »

C'est de cette façon qu'il fait exécuter les plus grands travaux : sans parler du débarcadère de Saint-Denis que M. Pajot[4] lui-même reconnaît avoir été considérable pour l'époque, sans parler des plans qu'il dressa pour le port de Saint-Pierre mais qu'il n'eut pas le temps de mettre à exécution[5], on lui doit à l'île de France un hôpital de 4 ou 500 lits[6] — il n'en existait pour ainsi dire pas[7] — qu'il visite avec soin tous les jours pendant un an; — un établissement de forges dont il jette les fondements avant son départ pour l'Inde, que M. de Rostaing achève d'après ses plans et qui fait plus tard l'admiration de Bougainville alors de passage; — surtout l'arsenal du fond de la baie aux Tortues et le Port-Louis. A cet arsenal, il y a ateliers divers, usine pour la fabrication de la poudre, fonderie de fer et de cuivre pour la fabrication de tout ce qui est nécessaire à la colonie naissante, 400 ouvriers français, yoloffs, ou indiens[8]. Au port, des ateliers et des bassins de carénage, chantiers pour la construction et le lançage des navires. En 1736, La Bourdonnais fait construire à Port-Louis un brick *le Créole*, avec des bois du pays, et met immédiatement ensuite sur le chantier trois autres bâtiments armés en guerre pour l'Inde[9].

1. *Mémoires*, p. 71 à 73.
2. Nom donné encore aujourd'hui à Madagascar pour la distinguer des mille îlots qui l'entourent.
3. Orme, *Transactions militaires des Européens dans l'Inde.*
4. Ouvrage cité. Voir aussi Hermann.
5. Hermann, *Fondation du quartier Saint-Pierre.*
6. M. Pajot reconnaît l'utilité de cette œuvre « bien que, dit-il à peu près, les colons aisés ne fussent pas intéressés à son exécution ».
7. Cf. Piston pour détails.
8. Cf. Hilaire Coqueval, *l'Arsenal* (*Revue Mauricienne*, vol. I, n° 9, p. 103).
9. D'Épinay, *loc. cit.*, p. 97.

Digitized by Google

Tout cela, comme on l'a dit, en mettant le premier la main à l'œuvre. C'est un esprit essentiellement pratique qui ne néglige rien, attache la plus grande importance aux questions de détail, s'occupe lui-même du domptage des taureaux, de la culture du manioc, visite les habitations, encourage les colons pauvres mais industrieux, songe toujours à l'avenir, établit des greniers d'abondance pour les temps de mauvaises récoltes, crée un poste de tortues à l'île Rodrigue, veille à ce qu'on puisse s'approvisionner régulièrement de bœufs à Madagascar[1], apporte partout cet esprit merveilleux d'ordre et de prévoyance, ce génie instruit et minutieux qui ont fait de lui un de nos premiers administrateurs coloniaux. Il était au courant de tout et, grâce à de longues observations, il était, lors de son arrivée aux îles, déjà très au courant des affaires particulières et des questions coloniales, à l'inverse de beaucoup de nos gros et petits fonctionnaires contemporains. Cela lui permit de faire en cinq ans ce que d'autres ne font pas en cinquante, de donner la vie à une île. Voyez le gai petit tableau qu'a fait Bernardin d'un des plus modestes quartiers de l'île de France :

« L'agriculture et le commerce répandaient dans cette partie de l'île beaucoup de mouvement et de variété. Il y avait des troupes de charpentiers qui équarrissaient des bois, et d'autres qui les sciaient en planches; des voitures allaient et venaient le long de ses chemins; de grands troupeaux de bœufs et de chevaux y paissaient dans de vastes pâturages, et la campagne y était parsemée d'habitations. L'élévation du sol y permettait en plusieurs lieux la culture de diverses espèces de végétaux de l'Europe. On y voyait çà et là des moissons de blé dans la plaine, des tapis de fraisiers dans les éclaircies des bois et des haies de rosier le long des routes. »

La prospérité de l'île de France excitait la jalousie des Bourbonnais. Ils lui ont presque toujours reproché d'avoir porté le siège du gouvernement général dans l'île sœur. M. Hermann lui-même, sur la foi des historiens antérieurs[2], l'a accusé dans son premier ouvrage d'avoir plus que négligé Bourbon et il n'a fait amende honorable — le mieux du monde, d'ailleurs — qu'après une étude approfondie des vieilles archives de son pays. On a même été jusqu'à reprocher à La Bourdonnais de n'avoir pas fait le port à Bourbon. Il était trop bon stratégiste pour commettre une telle balourdise.

Il apporta dans le choix de l'emplacement du port cette perspicacité savante que Maurepas lui-même admirait dans son projet de guerre navale[3]. Il n'hésita

1. Raynal, *loc. cit.*, p. 92.

2. Notamment de M. Pajot qui n'a jamais pu pardonner à La Bourdonnais d'avoir favorisé l'essor de Port-Louis en prenant sur le budget de Bourbon. D'Épinay dit en effet, p. 96, qu'en 1740, La Bourdonnais fit passer une partie des revenus de Bourbon à Maurice. Ce qu'a fait La Bourdonnais, M. Doumer le fait encore en Indo-Chine, après M. de Lanessan et P. Bert.

3. On n'insistera jamais trop sur ce point. Voici son projet : armer en course 6 vaisseaux et 2 frégates et se trouver dans l'Inde à la déclaration de la guerre. Remettre à la Compagnie, pour des lettres de change, tous les fonds saisis, ce qui lui permettra de ne pas en faire venir de très loin. Pour ne pas blesser ses privilèges, transporter les cargaisons prises dans les mers du Sud. Revenir par la Chine et y échanger son argent en or. Cela est d'un aussi bon financier que tacticien.

Plus tard, voici son plan : il avait 5 vaisseaux armés aux îles, prêts à faire voile

Digitized by Google

pas longtemps entre les deux îles, bien que Bourbon offrît l'avantage d'un plus grand concours de population et de bâtiments déjà construits. Il adopta immédiatement l'opinion de M. de Maupin qui avait invité la Compagnie à choisir Port-Louis. Il abandonne de même à l'île de France le grand port, plus spacieux mais de pénétration moins aisée et défendu par des vents contraires [1]. Il fit construire Port-Louis, comme à Bourbon Saint-Pierre, toute la partie nouvelle de Saint-Denis, sur des plans géométriquement réguliers [2] et sur le type des ports métropolitains de la Compagnie, de Lorient, par exemple [3]. Quant au port de Saint-Pierre, s'il ne fut exécuté que vingt ans plus tard, ce fut sur des plans (présentés par M. de Tromelin) qui n'étaient que la reproduction des plans de la Bourdonnais [4].

Le tacticien, le stratégiste et l'ingénieur se complétaient d'un excellent comptable; on le verra bien lors de la reddition de Madras, et l'on sait que, en face des Anglais, un bon comptable n'est pas de trop.

On l'a même accusé d'être trop bon comptable; on devait aussi l'accuser d'être trop habile avocat, d'avoir eu l'art de composer savamment les faits et de les embrouiller avec dextérité pour l'éblouissement des juges. Le vrai est que les *Mémoires* sont d'une grande simplicité, et que ce qui fait leur *éloquence*, c'est justement cette simplicité. S'il eut un « tempérament fougueux, passionné jusqu'au délire », il sut y allier une froideur de logique pénétrante, un ton calme de conviction forte jusqu'à la pleine confiance et de dignité sans phrases, — et c'est rare, et c'est prodigieux, et il y faut du génie. Il ne laisse point sottement percer cet « orgueil insatiable » dont parle Tibulle Hamont. Quand il fait part de ses projets et qu'il montre comme leur exécution en eût été aisée pour lui et profitable au pays, il ne s'attarde pas plus qu'il ne faut à faire valoir la justesse précise de ses vues, à jouir de son génie; dès qu'il a convaincu, il n'insiste pas, il passe, comme rapidement, à un autre sujet. Et cela est d'autant plus difficile, plus délicat qu'il a à se défendre; ces *Mémoires*, qui peuvent avoir une apparence d'apologie, ne sont qu'une justification. Pour sortir de la Bastille, il faut faire valoir tous ses titres, ne rien omettre.

On l'a accusé d'avoir arrangé les faits, de les avoir faussés, si on peut dire. Il ne faut pas oublier que, dans des mémoires publiés avant son acquittement, il n'a pu avancer, avec autant de netteté, des faits même simplement douteux. Il eût été trop facile à ses nombreux et si puissants ennemis de faire ressortir en l'exagérant, pour sa confusion, la moindre inexactitude de mémoire.

Et c'était vraiment pour La Bourdonnais une nécessité d'être bon avocat. S'il y a eu « adresse et exploitation », « art perfide et dangereux dans la controverse », interversion des faits et habileté de chicane, ce fut bien plutôt chez

sitôt la déclaration. Gagner la Sonde, sauver nos vaisseaux marchands revenant de Chine et capturer les Anglais. Battre les deux vaisseaux de Barnett qui seraient aussi venus là, puis les deux de Peyton qui, au lieu de veiller les navires français passant par Malacca, serait accouru au secours de Barnett. Barnett et Peyton purent en effet s'emparer de tous les navires français, un à la Sonde, l'autre à Malacca.

1. Tous les spécialistes ont d'ailleurs approuvé ce choix.
2. On en souhaiterait de semblables pour les villes en construction de Madagascar.
3. Voir Hermann, p. 7.
4. Voir Hermann, p. 12.

Digitized by Google

ses ennemis qui surent tirer parti de tout, qui surent faire, de ce que la Compagnie aurait dû regarder comme la plus brillante de ses qualités, un des chefs principaux d'accusation. Dupleix et tant d'autres qui, ainsi que Dupleix, n'auront pas de génie pour se faire excuser, représentèrent La Bourdonnais comme occupé avant tout de « gagner de l'argent ». Mais, il faut le répéter, toute guerre contre les Anglais doit être une guerre d'affaires. La France était alors relativement pauvre et ce fut au contraire une marque de génie chez La Bourdonnais que de s'occuper toujours de gagner de l'argent ou d'en économiser, de s'arranger toujours de façon à ce que les vaisseaux préparés pour la guerre pussent servir au commerce jusqu'à ce que la guerre fût déclarée.

Mais cet homme qui fut un héros, un de nos meilleurs amiraux et un de nos plus grands administrateurs, ne devait être compris que des ennemis. Ils surent tirer parti de ses idées et reconnaître sa valeur.

« Il était[1], dit le lieutenant-colonel Malleson, l'historien anglais déjà cité, il était dans la triste destinée des héros qui luttèrent pour établir un empire français dans l'Inde de trouver leurs principaux et leurs plus redoutables ennemis en France même. Le génie de Clive, la valeur persévérante de Coote et la bravoure de Forde, n'auraient pu réussir à renverser le solide établissement créé par les gouverneurs de Pondichéry, si la France avait fidèlement soutenu ses enfants combattant pour elle. »

MARIUS-ARY LEBLOND.

(*A suivre.*)

1. *Loc. cit.*, p. 98. Malleson, il est facile de le voir par le contexte, parle à la fois de Dupleix et de La Bourdonnais.

Digitized by Google

LA PROSPÉRITÉ D'ANVERS

Un des faits économiques les plus notables de ces trente dernières années a été — hélas ! — le stationnement commercial de la France, conséquence de l'immense poussée de l'étranger. Mais c'est surtout au point de vue maritime que nous avons perdu du terrain, que nos rivaux ont gagné avec rapidité.

Si Marseille conserve encore un rang important, malgré la concurrence de Gênes, depuis longtemps le Havre a été distancé par des ports plus septentrionaux, notamment par Hambourg, devenu premier port du continent européen, et par Anvers.

La petite Belgique nous a donné dans la seconde moitié du siècle qui finit, un exemple de prospérité inouïe et il nous a paru intéressant, à titre d'exemple, de retracer, en ce qui concerne Anvers, les origines et les causes de cette rapide marche ascensionnelle. Notre travail sera grandement facilité, d'ailleurs, par le livre si suggestif que vient de faire paraître M. Édouard Deiss, ingénieur civil, sous le titre *Anvers et la Belgique maritime*.

Ce livre[1] nous apprend qu'Anvers, dont la date de fondation est incertaine, ne prit une certaine importance qu'à partir du XIe siècle. « Le règne de Charles Quint et les premières années du suivant forment l'époque brillante de l'histoire anversoise » ; le commerce est considérable et Anvers a des relations avec le monde entier. Mais cette belle période est suivie bientôt de décadence, par suite des guerres de religions, et la ville se dépeuple. Le traité de Munster (1648), en stipulant la fermeture de l'Escaut, achève le déclin d'Anvers.

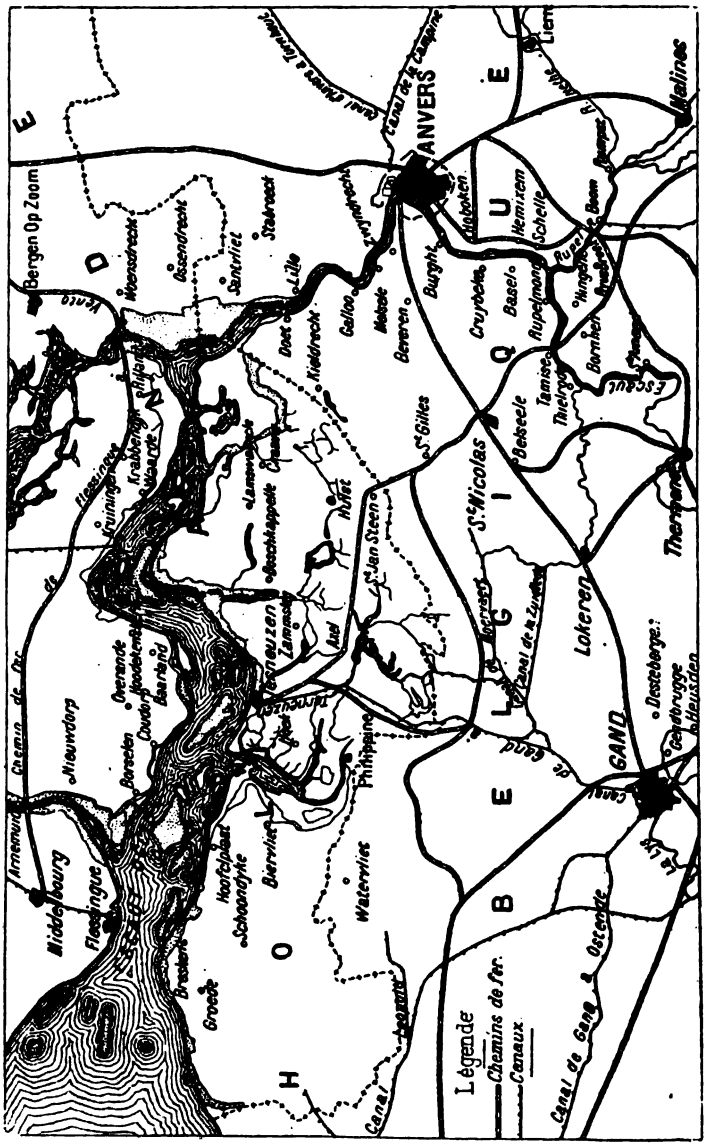
« Il était donné aux soldats de la France d'affranchir l'Escaut. Les armées de la Convention envahissent la Belgique et, le 25 novembre 1792, le général Labourdonnaye fait publier un décret de réouverture. » Anvers parvient de nouveau à une certaine prospérité, grâce surtout à Napoléon Ier, qui fait construire à Anvers des arsenaux, des bassins, des chantiers, y établit une flotte, y crée un port, dont il voulait faire « un pistolet chargé au cœur de l'Angleterre ».

La chute du premier Empire, en amenant la réunion de la Belgique à son ennemie héréditaire, la Hollande, n'empêcha pas néanmoins Anvers de se relever, le gouvernement néerlandais cherchant à y favoriser le progrès. Ce fut

1. Publié par E. Bernard et Cie. Nous avons pu, grâce à l'obligeance de l'auteur et des éditeurs, donner dans ce numéro un certain nombre de dessins extraits de l'ouvrage de M. Ed. Deiss, qui montrent avec quel soin il est illustré. Il renferme 328 pages et 100 figures et cartes ; son prix est de 3 fr. 50.

Digitized by Google

au contraire la séparation de la Belgique et de la Hollande qui porta un coup funeste à la prospérité d'Anvers. Le traité du 15 novembre 1831 et celui du



CARTE DE L'ESCAUT MARITIME.

19 avril 1839, en effet, imposèrent aux Belges un droit de péage fort lourd sur les navires remontant l'Escaut.

« Le commerce anversois, privé du débouché des Indes, traversa une grande

Digitized by Google

crise; mais il devait se relever bientôt, grâce à ses relations américaines. »

Enfin, par le traité du 12 mai 1863, la Belgique racheta les péages perçus par la Hollande sur les navires allant à Anvers, moyennant la somme de 17,141,640 florins.

L'Escaut désormais affranchi, la prospérité d'Anvers ne subit plus aucun arrêt et les nombreux travaux d'aménagement du port qu'on n'a cessé de faire depuis, ont porté au plus haut degré l'extension du grand port belge. Aux bassins terminés en 1859, en 1864, en 1869, en 1873, on en a ajouté successivement de plus étendus, en 1882 et en 1887. Ces derniers ont été construits par la maison française Couvreux et Hersent, qui a encore été chargée, en 1895,

CATHÉDRALE D'ANVERS.

d'entreprendre de nouveaux quais, endiguement et autres travaux, pour augmenter encore les facilités qu'offre Anvers à la navigation et que son extension rapide nécessitait.

Le tonnage des navires arrivés à Anvers était nul avant la conquête française. En 1800, on y enregistrait 5,028 tonnes, puis 135,742 tonnes en 1805 (apogée de cette période).

En 1872, le tonnage des navires entrés étaient de 1,641,653 tonnes; il a atteint, en 1897, 6,208,215 tonnes, c'est-à-dire qu'il a quadruplé en vingt-cinq ans.

Actuellement, « plus de trente lignes régulières demandent une place fixe pour l'accostage de leurs bateaux, sur les quais d'Anvers ou dans les bassins... Les quais de l'Escaut auront, à la suite des travaux en cours d'exécu-

Digitized by Google

tion, une longueur totale de 5,500 mètres depuis l'écluse du Kattendyk ». De nombreux projets ont vu le jour pour permettre l'extension d'Anvers, au nord et sur la rive gauche du fleuve, au lieu dénommé la « Tête de Flandre ». Ces projets sont étudiés, avec plans à l'appui, et comparés dans le consciencieux volume de M. Ed. Deiss; nous y renvoyons le lecteur.

Toujours est-il qu'actuellement, l'Escaut permet aux plus grands navires du monde d'arriver sans encombre, à Anvers, le long des quais; mais on craint, dans l'avenir, que les dragages soient insuffisants pour dégager le fleuve des rognons de pierre et des conglomérats ferrugineux qui s'y accumulent. C'est pourquoi on a proposé « la grande coupure », c'est-à-dire la suppression de la partie dangereuse de l'Escaut (le coude du Fort Philippe) et son remplace-

MONUMENT DE L'AFFRANCHISSEMENT DE L'ESCAUT, A ANVERS.

ment par un lit formé artificiellement entre le feu du Kruisschans et l'écluse du Kattendyk.

Dans l'état actuel, les installations maritimes d'Anvers se divisent en deux parties : les établissements maritimes du nord, qui appartiennent à la ville; les quais de l'Escaut, les trois bassins de batelage du sud et les bassins de batelage du Looibroek, situé au nord des établissements maritimes, qui appartiennent à l'État.

Anvers comprend le petit bassin de 145 mètres sur 173, le grand bassin de 155 mètres sur 378, le bassin Kattendyk (140 mètres sur 960), le bassin aux Bois (150 mètres sur 520), le bassin de la Campine (175 mètres sur 370), le bassin Asia (95 mètres sur 740) et les bassins Lefebvre ou Africa et America. La surface totale de tous les bassins est de 64 hectares 30; leur outillage est presque entièrement hydraulique et comprend 49 grues roulantes, 1 bigue et

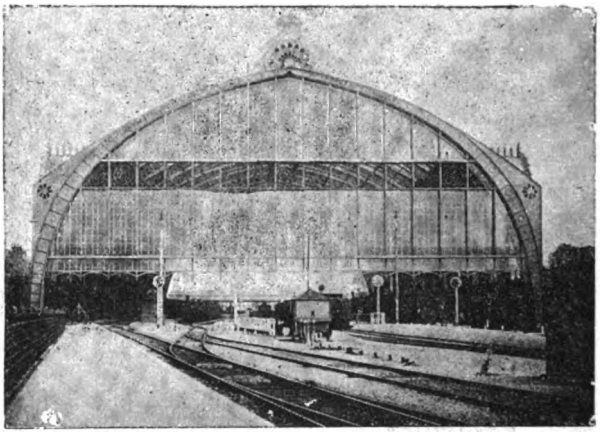
Digitized by Google

5 grues fixes. Il y a, en outre, 83 grues hydrauliques sur les quais de l'Escaut.

La profondeur d'eau devant les quais d'Anvers est de 8 mètres à marée basse et de 12 m. 50 à la marée haute moyenne. Les hangars établis par la ville ont une surface totale de 98,500 mètres carrés et sont entièrement métalliques.

Outre les bassins cités ci-dessus, il y en a trois autres destinés à la batellerie, ceux des charbons, des bateliers et aux briques, d'une surface totale de 4 hectares 10.

L'évacuation des marchandises s'opère rapidement à Anvers, grâce à un réseau considérable de voies ferrées ; la ville renferme sept gares de marchandises et annexes et une gare réservée aux voyageurs. Pour 1897, ces diverses gares ont emporté 2,284,888 tonnes de marchandises et en ont apporté 2,718,756 tonnes.



NOUVELLE GARE D'ANVERS-EST.

Les hangars des quais et des bassins reçoivent gratuitement : 1° les marchandises débarquées pendant cinq jours ; 2° celles à embarquer, pendant le même temps, avant le commencement des opérations. La ville possède d'immenses entrepôts, hangars, cales sèches, qui concourent à sa prospérité, en donnant de grandes facilités au trafic et aux navires.

Une organisation puissante de la ville est ce qu'on appelle « les nations anversoises ». Ce sont des sociétés anonymes ou coopératives dont les membres chargent et déchargent, mesurent et pèsent, camionnent les marchandises dont la manutention leur est confiée, et sous leur responsabilité. Ces « nations » sont au nombre d'une cinquantaine possédant chacune 20 à 60 membres qui jadis travaillaient eux-mêmes et se contentent maintenant de surveiller leurs ouvriers.

« La Belgique, qui occupe dans le monde économique le quatrième ou le cinquième rang, et, vu sa faible population, la *première place*, n'a pas même

Digitized by Google

100,000 tonneaux pour la navigation maritime au long cours », représentés par 5 navires à voiles et 56 à vapeur. C'est donc surtout la venue des navires étrangers qui fait l'importance des ports belges.

En 1832, les ports d'Anvers, Ostende, Gand et Nieuport avaient un tonnage total de navires entrés de 242,000 tonnes ; ce nombre était monté à 667,287 tonnes en 1860, à 1,575,293 tonnes en 1870, à 3,571,182 tonnes en 1880, à 5,774,672 tonnes en 1890. Enfin, en 1897, on a noté l'entrée de 7,973,381 tonnes dans les divers ports belges. Le développement est donc extraordinaire.

L'une de ses conséquences a été l'augmentation énorme du commerce extérieur de la Belgique, qui, de 98 millions d'importations en 1831 est monté à 3,037,371,000 francs en 1896, et de 104,579,000 francs d'exportations en 1831, a atteint 2,720,302,000 francs en 1896, comme commerce général.

On trouve dans *Anvers et la Belgique maritime* de M. Ed. Deiss de nom-

BASSINS DE BATELAGE A ANVERS.

breux tableaux attestant clairement le progrès ininterrompu de ce grand port. C'est ainsi qu'Anvers a reçu 5,198 navires jaugeant 6,414,000 tonnes en 1898, contre 2,876,000 tonnes en 1881.

Mais ce qui est intéressant surtout, c'est l'examen de la progression rapide d'Anvers comparée avec celles des principaux ports européens.

En 1860, avec ses arrivages de 546,400 tonnes, Anvers venait après Brême, Gênes, Hambourg, le Havre, Marseille, Rotterdam, Trieste. En 1898, Anvers, sur le continent européen, n'est plus surpassé que par Hambourg, et encore cette supériorité n'est-elle que d'un demi-million de tonnes environ. Pendant ce même laps de temps, malheureusement, nous avons vu Marseille, qui, de premier port du continent en 1860, est tombé au quatrième rang, venant bien après Hambourg, Anvers et Rotterdam, et menacé encore par Gênes. Notre port du Havre, qui était au second rang sur le continent en 1860, n'est plus maintenant qu'au sixième, après Gênes, et très peu distancé par Brême et par Trieste.

Digitized by Google

Actuellement, 59 lignes régulières de navigation possèdent des emplacements fixes sur les quais de l'Escaut ou dans les bassins. Les nombreux canaux qui mettent en relation le port flamand avec l'intérieur de la Belgique, la France, l'Allemagne et la Hollande, ajoutent, au mouvement maritime intense que nous venons d'indiquer, un mouvement de batellerie non moins grand.

« Les marchandises, arrivées à Anvers, reçoivent des destinations différentes : les unes sont consommées sur place, en Belgique, ou encore à bord des bateaux appartenant aux lignes régulières (le thé, par exemple), d'autres partent par les chemins de fer, les canaux ou les navires de mer vers les pays limitrophes ; d'autres, enfin, parvenues à l'état brut, sont réexpédiées à l'état ouvré ou manufacturé.

« L'atténuation et même la suppression des droits d'entrée appliquées à un

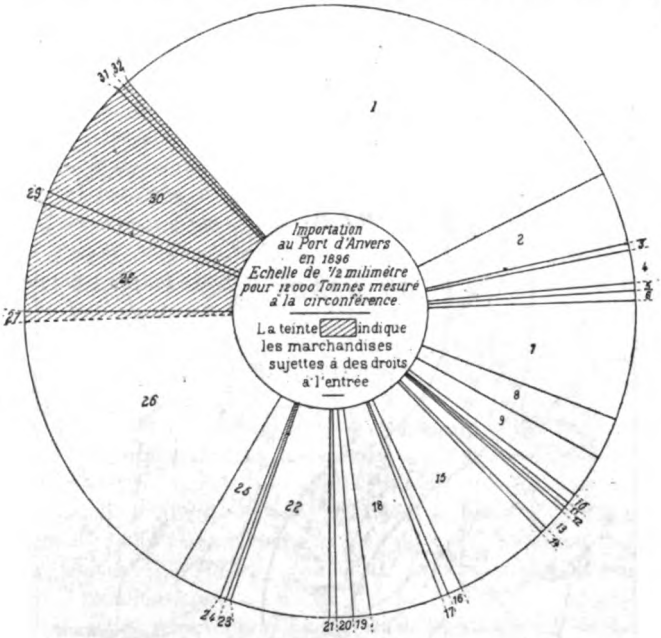
BASSIN-SAS DES BASSINS DE BATELAGE D'ANVERS.

grand nombre de marchandises ont permis de créer à Anvers plusieurs marchés spéciaux : les bois d'ébénisterie, jouissant de tarifs faibles et dont les commerçants anversois demandent la suppression, de l'ivoire, du caoutchouc, des céréales. La création de magasins à silos, parfaitement aménagés pour l'emmagasinement des grains, et celle de docks pour une manipulation sûre des pétroles, a fait de ce port un centre important pour ces marchandises. A l'heure actuelle, Anvers est le plus grand centre du continent pour le bois d'ébénisterie, pour l'ivoire, pour les céréales, et peut-être un jour, pour le caoutchouc. Les installations pour le pétrole et les grains ont rangé ce port parmi les premiers de l'Europe. »

Le commerce de l'ivoire à Anvers est de date récente. En 1880, on n'en importait que quelques centaines de kilogrammes, mais l'ouverture du Congo détrôna rapidement Liverpool et Londres, jusque-là grands marchés d'ivoire, et Anvers a reçu, en 1897, pour 4,881,000 francs d'ivoire.

Digitized by Google

Nous arrivons maintenant aux causes de la prospérité d'Anvers, qui ont leur source dans la position économique privilégiée du grand port belge.



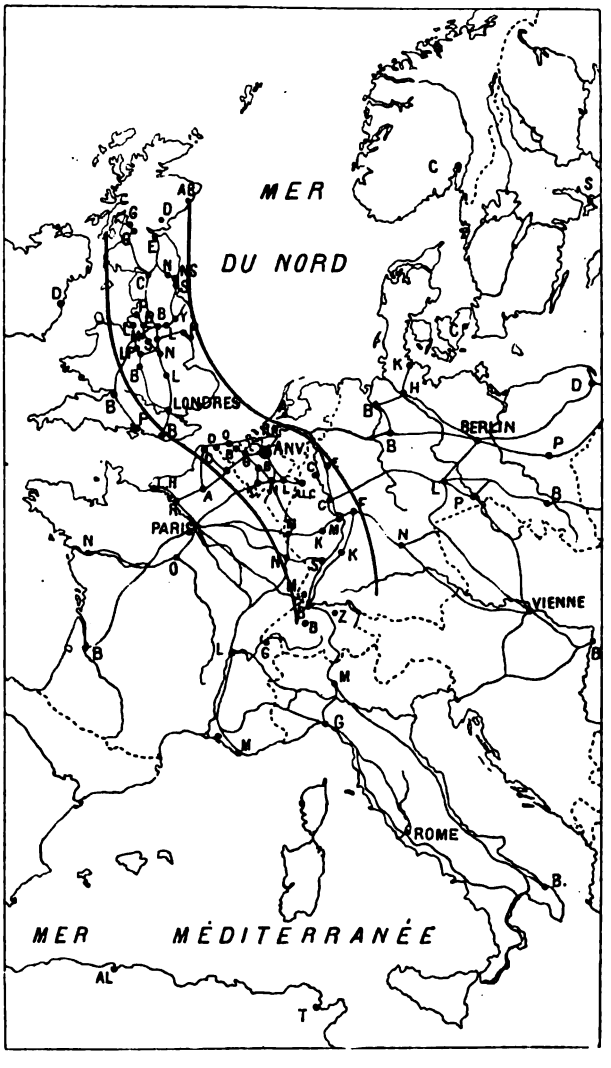
1 Froment 1.800.272 T.
2 Orges et Escourgeon 234.717 T.
3 Farines et Son 10.088 T.
4 Seigle 109.167 T.
5 Huiles 22.005 T.
6 Matières animales 32.742 T.
7 Matières minérales, minerais, soufre, etc. 389.734 T.
8 Matières textiles 136.422 T.
9 Métaux 147.931 T.
10 Peaux 31.995 T.
11 Pierres 15.566 T.
12 Poissons 11.227 T.
13 Produits chimiques 87.579 T.
14 Poteries 14.355 T.
15 Résines, pétroles, etc. 323.576 T.
16 Teintures et couleurs 54.863 T.
17 Végétaux 20.370 T.
18 Graines oléagineuses 238.434 T.
19 Pâte de bois 53.412 T.
20 Tourteaux 63.736 T.
21 Viandes 21.566 T.
22 Charbons, coke, charbons de bois 349.361 T.
23 Drogueries 11.517 T.
24 Engrais 23.087 T.
25 Denrées 158.808 T.
26 Marchandises diverses comprenant celles exprimées en francs (85.014.268 Frs), celles par tête comme les chevaux et les bœufs, celles en pièces comme les œufs (101.138.849), celles en hectolitres (bières, vins et vinaigres) et enfin celles dont l'importance n'atteint pas 10.000 T. par an parmi lesquelles: beurre 1201, cacao 2429, caoutchouc 1468, conserves 3434, drilles et chiffons 3752, ferre 4375, machines 6411, miel 1145, papiers 3267, récoltes 5951, malt 3713, sucres 7460 T. etc.
27 Bois de construction 562.959 frs. Fruits 1.160.460 frs. Malt 3.713.062 Kgs. Vins 93.083 Hectol.
28 Bois de construction 355.822 T.
29 Cafés 35.531 T.
30 Avoines 402.721 T.
31 Fruits 16.162 T. | 32 Tabacs 10.917 T.

ANVERS, VÉRITABLE PORT FRANC.

« Si, en effet, dit M. Ed. Deiss, on étudie les régions industrielles de l'Angleterre, on s'aperçoit que les centres d'agglomération humaine où l'industrie

Digitized by Google

est la plus intense et la plus perfectionnée, et ceux où la population est maxima, sont compris dans une zone étroite et longue, partant de l'Écosse et de la mer d'Irlande, passant par Liverpool, Manchester, Leeds, Bradford,



POSITION D'ANVERS SUR LE FLEUVE FICTIF DES COURANTS COMMERCIAUX.

Sheffield, Nottingham, Leicester, pour aboutir à Londres, sur la mer du nord. Ce « fleuve » de plus grande vie industrielle et commerciale semble pénétrer en Belgique et en Hollande par les estuaires de l'Escaut, de la Meuse et du Rhin, et être bordé, au sud, par les départements industriels du nord de la

Digitized by Google

France. Le courant hypothétique ne s'arrête pas là : il continue son chemin par le Rhin, au milieu des vallées manufacturières de l'Alsace, du Jura français et de la Suisse française, en s'irradiant sur plusieurs points de son long parcours... Lorsque le besoin d'écouler les excédents des produits fabriqués et la nécessité de se procurer les matières premières indispensables à leur fabrication se sont fait sentir, Anvers s'est trouvée par sa situation même sur le « thalweg », si j'ose m'exprimer ainsi, du grand fleuve fictif des courants commerciaux, et, par cela même, appelée à jouer le grand rôle que l'heureuse situation de son port, sur un fleuve bien navigable, lui avait déjà dévolu. »

Enfin, Anvers doit aussi une grande partie de sa prospérité à ce fait que la plupart des marchandises encombrantes (blé, pétrole, etc.) peuvent y entrer en franchise. « Les huit ou neuf dixièmes des produits importés ne payent pas de droits d'entrée. Anvers est donc, en quelque sorte, un *port franc*, et il bénéficie, de ce fait, des avantages commerciaux apportés aux ports francs de Hambourg, Brême, Gênes, Trieste, etc. L'outillage des installations maritimes, toujours en voie de perfectionnement, permet un déchargement rapide des marchandises ».

Les causes de prospérité d'Anvers sont un peu liées à celles de la Belgique elle-même. « La neutralité de la Belgique assure à ce pays une tranquillité lui permettant de travailler, sans le souci des agitations stériles, à sa grandeur industrielle et commerciale. La stabilité des ministères et le maintien, pendant de longues années, d'hommes dévoués au bien du pays, favorisent la réalisation des grands plans d'ensemble, en assurant, de plus en plus, la prospérité de cette nation travailleuse. »

Signalons en terminant qu'un projet de canal de 33 kilomètres de longueur entre Gand et Terneuzen, sur l'Escaut hollandais, permettra l'accès au port de Gand des navires du plus fort tonnage. Ce port, par suite de sa situation, pourra alors concurrencer celui d'Anvers, car il est moins éloigné dans l'intérieur des terres. Alors que Paris port de mer et notre canal des Deux-Mers sont toujours à l'étude, les Belges n'ont pas hésité de dépenser des millions pour ce canal, qui aura 20 mètres de largeur au plafond et de 64 à 67 mètres à la flottaison. Enfin, des travaux, qui doivent être terminés en 1902 feront de Bruges un autre port de mer.

Il y a certainement pour nous Français beaucoup à méditer sur les résultats obtenus par la persévérance et l'esprit de suite de nos jeunes voisins du nord, qui ne s'arrêtent pas en si beau chemin et se préparent de nouveaux succès.

Si nous ne pouvons pas, en effet, comme la Belgique, nous reposer dans une paix certaine, garantie par les puissances, nous devons néanmoins, comme l'Allemagne, consacrer le plus possible de nos forces disponibles à l'amélioration de nos ports et encourager notre marine, car il serait contradictoire de voir s'augmenter sans cesse notre empire colonial et d'assister à la décadence ininterrompue de notre commerce maritime.

PAUL BARRÉ.

Digitized by Google

CONGRÈS DES SOCIÉTÉS SAVANTES

(TOULOUSE, 4-8 AVRIL 1899)

Le mardi 4 avril, le Congrès s'ouvre à deux heures précises, à l'hôtel d'Assérat, sous la présidence de M. Héron de Villefosse, membre de l'Institut, à la place de M. Emile Levasseur, membre de l'Institut, empêché.

SECTION DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE ET DESCRIPTIVE

Séance du mardi 4 avril.

Présidence de M. Bouquet de la Grye, membre de l'Institut, puis de M. Legoux.

M. Bouquet de la Grye, président de la section de géographie du comité, ouvre la séance en souhaitant la bienvenue aux membres du congrès et fait l'appel des délégués spéciaux envoyés par les sociétés savantes de Paris et des départements. Il cède ensuite le fauteuil à M. Legoux, qui procède à la désignation des assesseurs : MM. Guénot, secrétaire général de la Société de géographie de Toulouse, et Malavialle, secrétaire général de la Société languedocienne de géographie.

M. le lieutenant-colonel de Ville-d'Avray, délégué de la Société de Topographie de France, lit au nom de M. Fauvel, membre de la même société, un mémoire sur les documents du cadastre ancien, connus sous le nom de *compoids polyptiques*, papiers de l'estime, et appelle en particulier l'attention de la section sur un certain nombre de documents de cette nature provenant des archives de l'ancienne généralité de Languedoc.

Le même membre donne ensuite lecture d'un mémoire de M. Ludovic Drapeyron, secrétaire général de la Société de Topographie de France, directeur de la *Revue de Géographie*, intitulé *le rapport et la discussion sur la grande carte de la France, par Cassini, à la Chambre des députés* (26 *février* 1818). Le comte Cassini, fils de Cassini de Thury, qui avait formé, en 1756, la fameuse association pour l'exécution de la grande carte de France, adressa, pour la dernière fois, au nom de ses collègues, une pétition à la Chambre des députés. De là le rapport et la discussion du 26 février 1818. Les circonstances semblaient favorables. On était dans la période la plus libérale de la Restauration : c'est le maréchal Gouvion-Saint-Cyr qui était ministre de la guerre. M. Paillot de Loynes, député de l'Aube, fit un rapport éloquent et bien documenté, M. Plet, député de la Sarthe, intervint avec vigueur. M. Lainé prit la parole et l'on sait l'influence qu'il avait sur ses confrères. Bref, il fut convenu

Digitized by Google

que le ministre de la guerre examinerait à nouveau la question avec tout l'intérêt que méritait « le plus beau monument élevé à la géographie ». Cependant les choses traînèrent en longueur. Le comte Cassini se fit alors le fondé de pouvoirs de la veuve de Louis Capitaine et ne revendiqua plus d'autre titre à partir du 1er juin 1818. M. de Belleyme, qui avait été chef de la section topographique des archives de l'empire, et qui est l'auteur d'importants travaux cartographiques, lui fut substitué. C'est lui qui se mit en rapport avec le colonel Jacotin, du dépôt de la guerre, représentant du ministre. Il réussit à faire attribuer à Mme Vve Louis Capitaine et à M. Caron, possesseurs de dix-sept actions, une indemnité de 50,000 francs. Telle fut la fin de la campagne formée en 1756 pour l'exécution de la carte de France.

On sait qu'à ce moment même on entreprenait la carte de l'état-major.

A l'occasion de cette communication, *M. de Rey-Pailhade* montre le retentissement qu'ont eu les travaux de Cassini dans la région toulousaine et résume notamment les travaux de rattachement du plan de la ville de Toulouse au réseau général de la carte de France.

M. Bouquet de la Grye fait appel, au nom de la section de géographie rétrospective de l'Exposition universelle de 1900, à tous les géographes possédant des documents anciens sur la cartographie, qui seront accueillis avec reconnaissance par le comité de Paris.

M. l'abbé Verschaffel, de l'observatoire d'Abbadia, donne quelques explications sur l'emploi de la division décimale du temps et de l'arc.

L'expérience faite dans cet observatoire prouve bien qu'on trouve un avantage appréciable, au point de vue de la facilité des calculs, dans la décimalisation du temps et de l'arc. Mais il ne faut pas oublier que, pour certains systèmes de décimalisation du temps et de l'arc, il est difficile de construire des pendules battant une sous-division exacte de ces systèmes. Il croit qu'il faut tenir compte de cette circonstance et de quelques autres qu'il énumère, avant de choisir un système de décimalisation.

Il engage, en terminant, tous ceux qui s'occupent de la question à se mettre d'accord avant tout sur le choix de l'unité de temps.

M. de Rey-Pailhade rappelle, à propos des difficultés mentionnées par M. Verschaffel, les tables qu'il a calculées et qui donnent des fractions décimales jusqu'au dixième de minute, ce qui permet d'établir rapidement des concordances.

M. Verschaffel a des tables qui vont jusqu'au centième de seconde. Chaque soirée favorable, il peut faire deux cents observations, mais qu'il s'en trouve un certain nombre qui exigent des comparaisons immédiates, il lui faudra accumuler les calculs de conversion, ce qui deviendra impraticable.

Il est partisan en principe de la décimalisation, mais il estime que, dans l'état actuel des choses, l'étranger s'y refusant, il faut s'en tenir pratiquement aux anciens systèmes.

M. Bouquet de la Grye expose quelques observations pratiques destinées à obvier aux inconvénients signalés par M. Verschaffel, à l'occasion des observations du pendule. Le balancier de 4 mètres est celui qui actuellement donne les meilleurs résultats.

M. de Rey-Pailhade lit un mémoire relatif à l'emploi du temps décimal sous

Digitized by Google

la Révolution, notamment à Marseille et à Toulouse. On croit généralement que les décrets de la Convention nationale sur la décimalisation du temps n'ont jamais été exécutés. Or, l'auteur du mémoire a retrouvé de nombreux documents qui prouvent l'existence d'horloges décimales publiques à Paris et à Toulouse, par exemple, et montrent l'emploi de l'heure qu'elles fournissent, notamment dans des actes d'état civil.

Il est donné lecture d'un mémoire de *M. Duffort*, secrétaire de la Société de géographie commerciale de Bordeaux, intitulé : *Origines des sables ayant contribué aux formations éoliennes quaternaires qui caractérisent le plateau landais et la côte de Gascogne.*

Il résulterait des recherches de M. Duffort que les dunes anciennes continentales de Gascogne, les dunes anciennes littorales et les dunes modernes sont formées de matériaux ayant une origine commune, transportés et poussés vers l'est par les vents dominants.

Les érosions des hauts-fonds précontinentaux formés par les apports énormes des fleuves pendant la période quaternaire ont les premiers contribué à ces formations et à celles des cordons littoraux. Les témoins de ces formations sont les dunes continentales des premiers massifs les plus éloignés de la côte.

Les érosions des fonds sous-marins ont continué l'œuvre commencée, et il en est résulté dans les fonds marins la constitution de vallées sous-marines parallèles à la côte et de dunes littorales, dont le développement n'est que ralenti de nos jours, mais non point arrêté.

M. Bouquet de la Grye insiste sur l'importance du phénomène dont il vient d'être question et qui se traduit par une perte annuelle d'une bande de 1 m. 50 de terrain le long du littoral, perte qui n'est pas compensée par les atterrissements signalés en d'autres points des côtes françaises.

M. de Rey-Pailhade communique le résultat de ses calculs pour établir un profil des Pyrénées, destiné à compléter le plan en relief de la chaîne, construit en 1887 par M. Decomble, pour l'exposition de Toulouse. Il commente ce travail devant la section qui s'est transportée dans la salle du conseil de la Société de géographie dont ce plan, à l'échelle de 1/40,000e, orne le mur principal.

Séance du mercredi matin, 5 *avril.*

Présidence de M. Hamy, membre de l'Institut.

M. Fournier, secrétaire de la Société de géographie de Marseille, communique un document important pour l'histoire de la Martinique au XVIIIe siècle.

Un officier de mérite, le chevalier de Saint-Mauris, connaissant bien les Antilles françaises, avait dressé, en 1765, à la demande du gouverneur de la Martinique, un mémoire sur l'état politique et économique de cette colonie. Dans ce mémoire, plein d'aperçus originaux, M. de Saint-Mauris donne des détails sur l'agriculture, le commerce, l'industrie, les mœurs, l'administration, etc.; il critique avec indépendance et propose maintes réformes utiles. L'agriculture, « dans ces climats où la nature ne dort jamais », ne lui paraît

Digitized by Google

pas aussi prospère qu'elle pourrait l'être; les colons sont à peu près exclusivement appliqués à la production de la canne à sucre; cette culture plus rémunératrice leur fait négliger toutes les autres, même celle du manioc utilisé pour la nourriture des esclaves.

M. de Saint-Mauris a surtout étudié les mœurs des habitants qu'il représente comme ayant « de l'esprit, du feu, de la vivacité », pleins de bravoure, mais enclins à la frivolité. Il parle longuement de l'esclavage, « cette matière sur laquelle des auteurs illustres se sont déchaînés ». « Je voudrais, ajoute-t-il, que ces auteurs, qui ont écrit sous des lambris dorés, au coin de leur feu, se transportassent dans les cabanes de nos paysans, et de là dans celles de nos esclaves et qu'ils comparassent le sort des uns avec celui des autres ». L'esclavage lui apparaît comme un mal nécessaire, « peut-être celuy qui est le plus utile à la société ».

Les différents rouages administratifs sont critiqués avec bon sens par M. de Saint-Mauris, qui déplore l'envoi d'officiers de marine pour gouverner les colonies. Il demande le rétablissement de la chambre de commerce et préconise divers moyens pour relever le trafic; notamment celui des esclaves qui n'arrivent pas en assez grand nombre à la Martinique. Le manque de bras a amené la fermeture de nombreuses sucreries; il importe, dit-il, qu'on se procure grand nombre d'esclaves, qu'on se les procure « de première main et à un juste prix ».

La religion catholique est seule professée dans le pays, qui compte vingt-huit paroisses, deux hôpitaux et deux couvents de religieuses pour l'éducation des filles; il n'y a aucune école pour les garçons, « ceux dont les parents n'ont pas le moyen de les envoyer en France croupissent dans l'ignorance des devoirs les plus essentiels et la transmettent à leurs enfants ».

Une copie de ce mémoire de M. Saint-Mauris est conservée aux archives particulières de M. le marquis de Forbin d'Oppède, petit-fils de M. de Thomassin-Peynier, gouverneur de la Martinique à la fin de l'ancien régime.

M. H. Froidevaux, de la Société de Géographie de Paris, a envoyé une note intitulée *Une enquête sur les terres des bords du Kourou en décembre* 1764. C'est le résultat d'un petit voyage effectué dans la vallée supérieure du Kourou par un officier immigré du Canada en Guyane, nommé Perrault, où se trouve notamment racontée dans ses détails l'entrevue du voyageur français et du chef indien Arequarre. Il fournit des renseignements précieux sur les sentiments qui animent les indigènes des bords du Kourou quand, en 1763 et 1764, les colons français arrivèrent sur leur territoire, et montre quelle ardeur conservaient encore certains émigrés au moment où la tentative de colonisation était devenue un véritable désastre.

M. l'abbé Marsan, de la Société archéologique du Midi, lit un travail sur un projet de communication entre l'océan Atlantique et l'océan Pacifique par le lac de Nicaragua (1785-1786) présenté à Florida Blanca, ministre des affaires étrangères de Charles IV, par le comte Louis Hector de Ségur, commandant du château de Péronne. Le canal projeté devait passer par le Desaguadero de San Suan, et les lacs de Nicaragua et de Lindiri.

Le manuscrit de ce mémoire, dont M. l'abbé Marsan donne lecture, a été retrouvé dans les archives du château d'Arreau.

Digitized by Google

M. G. Saint-Yves, de la Société de géographie de Marseille, lit un mémoire intitulé *Quelques documents sur les Antilles et la Guyane au XVIIe siècle.*

On sait que la compagnie des îles d'Amérique, fondée à la suite de l'occupation de l'île de Saint-Christophe par d'Enambuc, se vit obligée, en 1650, de vendre ses domaines, et qu'à partir de cette année les Antilles furent placées sous une sorte de régime féodal jusqu'au jour où Louis XIV, à l'instigation de Colbert, médita la créatiou d'une nouvelle compagnie sous le nom de Compagnie des Indes occidentales. La création de cette compagnie nécessita des négociations très difficiles pour le rachat des droits des seigneurs des îles; les précieux mélanges Colbert, de la Bibliothèque nationale, contiennent de curieux et importants documents sur ces négociations et sur les personnalités qui y furent mêlées.

La compagnie ayant été fondée, Alexandre Prouville de Tracy fut chargé de faire reconnaître ses droits et son autorité aux Antilles; les mélanges Colbert nous fournissent de nouveaux documents sur son voyage. Puis, lorsque les Antilles sont réorganisées et en pleine prospérité, nous avons, à la Bibliothèque nationale, les non moins intéressants papiers de J.-A. Patoulet, intendant de justice, de police et finances des îles de l'Amérique, à partir de 1679.

Enfin, les textes présentés se terminent par un document des Archives nationales : « la Relation du sieur Godais envoyé le long de la rivière des Amazones pour l'exécution du traité provisionnel fait entre la France et le Portugal, pour les limites de la colonie de Cayenne du côté du Brésil. »

M. G. Saint-Yves, de la Société de géographie de Marseille, communique l'analyse d'un manuscrit qu'il a trouvé dans la bibliothèque de Montauban.

Ce manuscrit est une *Histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec*, par la mère Inchereau de Saint-Ignace, histoire qui va de 1639 à 1716. L'analyse de ce document est accompagnée de quelques lettres inédites de François de Laval de Montmorency, premier évêque de Québec.

Séance du mercredi soir, 5 avril.

Présidence de M. Bouquet de la Grye, membre de l'Institut.

Il est donné lecture d'un mémoire de M. Ch. Dieffart, secrétaire de la Société de géographie commerciale de Bordeaux, mémoire intitulé : *La Carte manuscrite de C. Masse*, 1707-1724. Ce travail repose sur la découverte de trois nouvelles feuilles inédites (n°s 25, 26 et 27), qui viennent compléter l'atlas de ce célèbre hydrographe acquis, il y a quelques années, par la ville de Bordeaux.

Cette communication provoque une courte discussion à laquelle prennent part MM. Bouquet de la Grye, Bladé et Gauthiot.

M. Hamy présente un travail considérable de M. Quarré-Reybourbon, secrétaire général adjoint de la Société de géographie de Lille et les cartes de la châtellenie de Lille.

Depuis plus de quarante ans, M. Quarré-Reybourbon a acquis tous les plans de Lille, gravés ou manuscrits qui se sont présentés en vente et il a ajouté le relevé de ceux qui se trouvent à la Bibliothèque nationale de Paris, aux archives

Digitized by Google

départementales du Nord et aux archives municipales de Lille. Il est arrivé ainsi à décrire quatre cent vingt pièces suivant les méthodes préconisées par la section.

Cette nomenclature sera utile aux personnes qui s'occupent de l'histoire locale pour connaître la topographie de la ville à diverses époques.

M. Cazeneuve, de la Société astronomique de France, présente à la section un certain nombre de petits appareils destinés à faciliter les observations topographiques sommaires, règle à latitudes, astrolabe, etc. Il montre ensuite un petit calendrier perpétuel instantané et un calendrier musulman perpétuel, donnant la concordance exacte des calendriers Julien et Grégorien.

M. Vuacheux, publiciste au Havre, donne lecture d'un mémoire répondant à la 6e question proposée par les Sociétés de géographie de la région sud-ouest : « Inventorier les cartes locales et régionales anciennes manuscrites ou imprimées, cartes des diocèses de province, plans de ville. »

Rappelant qu'il avait eu déjà, au Congrès de 1898, l'occasion de faire connaître l'existence de cartes manuscrites du célèbre géographe Buache, conservées à la bibliothèque de la ville du Havre (Catalogue de cette bibliothèque, 1886, n° 338), il en a dressé un inventaire.

C'est un projet du recueil des cartes géographiques des diocèses du Languedoc, commencé le 15 septembre 1748 et fini le 10 octobre suivant par Buache, géographe, membre de l'Académie des sciences, né à Paris, le 7 février 1700, mort le 27 janvier 1773. Ce recueil est composé : 1° de 39 cartes de différentes dimensions ; 2° d'une épreuve gravée ; 3° d'un questionnaire géographique aux curés des paroisses du Languedoc ; 4° d'une table alphabétique des grandes seigneuries et simples fiefs de la noblesse du Languedoc.

Incidemment, M. Vuacheux fait connaître l'existence d'une carte manuscrite du diocèse de Rieux, par M. Bossat, curé de Daumazan, 1690, aux armes d'Antoine-François de Berthier, évêque de Rieux.

M. Bladé, correspondant de l'Institut, énumère les sources locales des noms de lieux les plus usités dans la haute Gascogne.

Séance du jeudi matin, 6 *avril*.

M. le président, qui est en même temps délégué de la Société de Géographie de Paris, salue au nom de cette compagnie la Société de géographie de Toulouse et lui fait hommage d'un certain nombre de ses œuvres personnelles. D'autres ouvrages sont présentés au nom de MM. Drapeyron (*Notice sur Christian Garnier*) et J.-L. Bladé.

M. Malavialle, secrétaire général de la Société languedocienne de géographie, lit un mémoire intitulé « l'Ethnographie de Madagascar d'après les documents portugais du XVIe siècle et du début du XVIIe, et particulièrement d'après la relation de voyage du père Luiz Mariano (1613-1614) ».

De ces documents il résulte que, à cette époque, il y avait à Madagascar trois races distinctes :

1° La race *buque*, originaire de la Malaisie, dominante et parlant une langue d'origine malaise, qui est devenue l'idiome général de Madagascar ;

Digitized by Google

2° La race *cafre* ou bantou, parlant la langue cafre, mais peu développée et n'existant qu'à l'état de colonie littorale sur la côte nord-ouest, depuis le Manambolo jusqu'au cap Saint-Sébastien.

3° Des colonies arabes ou juives, en tout cas sémites et blanches, sur la côte nord-ouest (Antalasts) et sur la côte sud-est et est. Ce sont les colonies plus tard signalées par Flacourt (Zaffé-Raminia, Zaffé-Cassimambon, Zaffé-Hibrahim) comme originaires de la Mecque ou de Mangalore, de l'Arabie ou de l'Inde.

Ces différents éléments se sont depuis fondus. Il n'existe de distinction entre noirs et blancs que dans l'Imérina, entre les Hovas et les Andriana. Il pourrait se faire, et c'est une supposition de Le Gentil (1762), que les Andriana fussent, non pas des Malais, comme on le croit, mais des descendants de ces colonies sémites et blanches de la côte orientale de Madagascar.

A la suite de cette lecture, *M. Hamy* fait observer que les textes réunis par M. Malavialle ne modifient les théories courantes sur les Hovas qu'en ce qui concerne la date de leur apparition dans l'histoire de Madagascar, qui se trouve ainsi remonter aux premières années du XVIIe siècle. Les faits anthropologiques, ethnographiques et linguistiques sur lesquels repose l'identification de ces Hovas et des Malais de la Sonde conservent toute leur valeur; on ne saurait, en effet, attacher aucune importance à des observations ethnologiques aussi vagues que celles de la plupart des anciens voyageurs qui viennent d'être cités.

L'étude des types de Madagascar, moins fondus que ne le pense M. Malavialle, démontre en effet la coexistence dans la grande île d'éléments ethniques empruntés tout à la fois aux races indonésienne et malaise, d'une part, et de l'autre aux races nègres de Sofala et du Mozambique avec quelques rares éléments sémitiques, plus ou moins modifiés d'ailleurs dans leurs caractères physiques.

M. G. Saint-Yves, de la Société de géographie de Marseille, présente en son nom et au nom de M. J. Fourie, secrétaire général de la même société, un mémoire sur l'*Expédition de M. de la Haye à Madagascar et dans la mer des Indes* (1670-1673). Les difficultés que rencontraient la colonisation française à Madagascar et l'établissement du commerce français dans les Indes orientales, ainsi que la guerre contre les Hollandais décidèrent Louis XIV à envoyer dans la mer des Indes une puissante escadre sous le commandement d'un lieutenant général des armées royales, M. de la Haye. On possède sur ce voyage deux journaux de bord manuscrits, celui de M. de Turelles-Thiballier, commandant le vaisseau la *Navarre*, et celui de M. de Tremblay, commissaire de l'escadre; ces deux documents sont conservés aux archives du ministère de la marine, ainsi que plusieurs lettres de M. de la Haye.

L'escadre fit d'abord un court séjour à la baie de Saldanha, dans l'Afrique australe, épisode déjà étudié par M. Froidevaux, puis elle vint à Madagascar et à Bourbon. M. de la Haye est un enthousiaste de l'île Bourbon qu'il considère comme devant être notre véritable escale dans la mer des Indes; au contraire, il est partisan de l'évacuation de Fort-Dauphin et il ne voit à Madagascar que deux points qui méritent d'être occupés : la baie d'Antongil et l'île de Sainte-Marie. Les documents nous révèlent, au cours de l'expédition,

Digitized by Google

une véritable rivalité entre le chef, un terrien, et les officiers des troupes de terre, d'une part, et les capitaines des vaisseaux, d'autre part; les actes d'indiscipline sont fréquents.

Et lorsque l'expédition arrive aux Indes et tente la conquête de Ceylan, le désarroi est à son comble parmi l'élément militaire comme parmi les représentants de la Compagnie des Indes. Dans de telles conditions, un échec était inévitable. Les textes conservés au ministère de la marine sont utilement complétés par des documents des archives du ministère des colonies, cartons de Bourbon et de Madagascar, et par des documents imprimés de l'époque.

M. Hamy rappelle à ce sujet la publication faite, par M. Froidevaux, du journal de Bellanger de l'Epinay, attaché à la même expédition.

M. l'abbé Marsan fait connaître un manuscrit découvert par lui dans les archives du château d'Arreau, et qui fait connaître dans tous ses détails un voyage fait dans les Pays-Ras, en 1723, par le duc de Crillon.

M. G. Saint-Yves et *M. Allemand-Martin* communiquent les premières pages du récit du voyage de Joseph Martin à travers l'Asie, de Pékin à Marghilan, rédigé d'après les notes laissées par l'explorateur, qui sont en la possession de la famille. M. Saint-Yves a également rapporté quatre carnets d'itinéraires levés à la boussole; ces carnets lui ont été remis au Ferganah.

Les documents comprennent des notes de voyage, des observations astronomiques, des observations météorologiques et géologiques, par conséquent les éléments scientifiques complets du voyage. L'itinéraire général est le suivant: Pékin, la partie orientale du Petchili, le fleuve Jaune près du nord de la boucle, Lan-tcheou-fou (l'itinéraire passe entre les deux routes par Kalgan ou par Sin-gan-fou), Sinin, le Koukou-Nor la région des sources du Hoang-ho, le Tibet septentrional, retour sur les Nan-chan, Sa-tcheou, Tchertchen, Khotan, Kachgar, Marghilan. M. Saint-Yves insiste sur l'utilité scientifique de la publication intégrale des notes fort importantes de Joseph Martin, qui a succombé aux fatigues de son exploration de trois années.

M. Veuclin a envoyé à la section un manuscrit intitulé : « Le second et dernier voyage, en Russie, de Nicolas-Gabriel Clerc, 1769-1775. » Il est donné lecture de quelques passages de ce travail.

M. le secrétaire analyse également une communication de M. Joseph Mallat, intitulée : « Géographie officielle de la France continentale. »

La séance est levée à onze heures et demie.

Séance du jeudi soir, 6 avril.

Présidence de M. Dognon.

M. Henri Cordier, membre du comité, présente et analyse rapidement un manuscrit de M. Henri Chevalier, de la Société de Géographie de Paris, intitulé : *Coiffures coriennes*, qui fait suite à un premier mémoire sur un sujet analogue présenté au congrès en 1898, et une note de M. Jean Moura, de Saint-Gaudens, tirée des papiers de son père, naguère représentant du protectorat français du Cambodge et qui se rapporte au calendrier cambodgien.

M. Guénot, secrétaire général de la Société de géographie de Toulouse, fait

Digitized by Google

connaître un mémoire de M. du Paty de Clam sur les bassins aurifères de la colonie de la Côte d'Ivoire. L'auteur établit que cette colonie est très riche en or et peut trouver dans l'exploitation de ses placers une source de richesses importantes. Mais elle a un climat dont la réputation est médiocre; il faut donc que la certitude du gain l'emporte sur la crainte du climat. La France possède là un nouveau Transvaal; qu'elle apporte tous ses soins à en retirer tout le bénéfice possible, sans y perdre une parcelle de son crédit.

M. Jean-François Bladé, correspondant de l'Institut, lit un mémoire sur « les duchés-pairies de la Gascogne ». Après avoir rappelé la situation des fiefs de cette importance, au point de vue du droit public, sous les Valois et sous les Bourbons, l'auteur s'attache à restituer en détail, d'après les sources et aux dates mêmes de leur création, les duchés-pairies d'Albret (1556), de Gramont (1648), de Lavedan (1650), de Roquelaure (1652), et d'Antin (1711). Un appendice est consacré au duché non pairie de Duras, qui date de 1689, et qui se trouvait situé partie en Guyenne, partie en Agenais, et partie en Bazadais.

L'intérêt principal de ces recherches porte principalement sur l'Albret et le Lavedan, à raison de l'importance du premier au point de vue politique, et de celle du second au point de vue de la composition des vallées pyrénéennes de Barèges, d'Azon, de Davantaigue, de Castelloubon, de Saint-Savin, de l'Estrême-de-Salles et de Batsou-Viguère. Les trois premières de ces vallées se divisaient en *vics*, comprenant un nombre inégal de paroisses.

Pour la restitution de ces districts montagnards, M. Bladé déclare avoir largement bénéficié du concours de M. Bourdette, spécialiste aussi modeste que compétent.

M. Hippolyte Cabannes, de Bagnères-de-Luchon, lit une notice sur les « chemins de transhumance dans le Conserans », de Saint-Girons par Engomes, Castillon, la Bellongue, la vallée de Bethmale, la vallée de Ciros au port d'Orle.

Cette communication donne lieu à un échange d'observations entre *MM. Bladé, Guénot* et *Cabannes* sur la transhumance dans les diverses parties de la chaine pyrénéenne et l'influence de ses pratiques sur la destruction des forêts.

M. l'abbé Bonno, correspondant du ministère, secrétaire de la Société archéologique de Provins, répondant à la septième question du programme, donne un résumé de l'histoire de la forêt de Jouy-le-Châtel, arrondissement de Provins (Seine-et-Marne). Le sol calcaire lacustre éocène et les sables supérieurs ont été habités par l'homme à l'époque de la formation géologique quaternaire, à l'époque néolithique la forêt s'étendait sur la majeure partie du plateau; à l'époque gauloise elle servait de limites aux Meldes et aux Sénons, des monnaies des Sénons, des Leuques et des Morins y ont été recueillies. Le défrichement, commencé par les Sénons, est continué par les Gallo-Romains qui, pour se protéger, établissent des *aggeres* ou fortins dans toute l'étendue de la forêt; au IVe siècle, la forêt n'était guère plus étendue qu'elle ne l'est aujourd'hui. La forêt reprend ses droits vers 234. Le passage d'Attila, les exactions des empereurs romains, l'approche des Francs ont tellement ruiné et terrorisé les habitants du plateau que ceux-ci, sous Magnus-Maximus, ont déserté la contrée (388).

Digitized by Google

Nul souvenir archéologique ne se rencontre à partir de l'arrivée des Francs, sous les ducs de Champagne (575-708), lors de l'invasion des Normands (872-912), sous les comtes de la maison de Vermandois (923-1019), jusqu'à l'avènement au comté de Champagne de la maison de Blois. Alors, sous l'influence de saint Bernard, le comte Thibaut installe des moines cisterciens dans la forêt, et ces pionniers de l'agriculture et de la civilisation, qui savaient allier la contemplation au travail des mains, groupent autour de leur monastère tout un peuple désœuvré qu'ils initient au maniement de la charrue. L'histoire de l'abbaye de la forêt de Jouy est celle de toutes les abbayes fondées au XIIe siècle (1124) : les moines reprennent à la forêt les terres défrichées autrefois par les Gallo-Romains, et leur œuvre se poursuit avec succès jusqu'au XIVe siècle, époque terrible durant laquelle, pour échapper aux vexations des troupes anglaises, ils se réfugient à Provins et abandonnent leurs terres, jusqu'en 1497, aux ronces et aux arbres forestiers.

La forêt était possédée par les moines de Jouy, les nombreux couvents de Provins et les seigneurs champenois; les habitants des villages voisins y jouissaient du droit de « pennage » et les habitants de Chenoise, d'après un curieux document écrit sur une ardoise (Bibliothèque nationale), du droit de pâturage. Les moines de Jouy avaient l'usage dans toute la forêt, et il en fut ainsi jusqu'à l'édit du roi sur les bois des communautés (1619). A partir de 1667 jusqu'à la Révolution, l'abbaye de Jouy ne possédera plus, en forêt, que 870 arpents 74 perches. La forêt actuelle, devenue forêt de l'Etat, a beaucoup perdu de son étendue : sa contenance n'est plus que de 1,432 hectares 44 ares.

M. Chauvigné, correspondant du ministère, à Tours, présente au congrès une étude de géographie historique sur la « forêt de Chenevose » située autrefois en Indre-et-Loire, entre le Cher et l'Indre, et complètement disparue depuis longtemps. Le mystère qui l'entoure grandit l'intérêt de cette reconstitution approximative à laquelle l'auteur est arrivé à l'aide de textes nombreux et de minutieuses recherches.

Cette monographie précise d'abord certains points de détail, établit les limites, donne les origines des noms de lieux et rapproche les étymologies qui pourraient éclairer la question.

Les cartulaires des anciennes abbayes de la région offrent de nombreuses indications; c'est avec leurs secours que M. Chauvigné établit les divisions primitives de la forêt de Chenevose et peut en retracer l'histoire.

L'étude est complétée par l'examen détaillé des restes actuels qui viennent affirmer l'existence de ces bois considérables désormais tirés de l'oubli.

M. Saint-Yves, de la Société de géographie de Marseille, résume un mémoire qu'il a rédigé sur *les campagnes du vice-amiral Jean d'Estrées dans la mer des Antilles* (1676-1678). Au cours de la guerre de Louis XIV contre la Hollande, notre colonie naissante de la Guyane, qui avait pourtant subi déjà tant de déboires, était tombée entre les mains des Hollandais. C'est à reprendre le fort de Cayenne que fut employée la flotte placée sous les ordres du vice-amiral Jean d'Estrées; celui-ci paya en partie les frais de l'expédition.

Dans la seconde campagne, celle de 1677-1678, les opérations du vice-amiral de Passant se rattachent également à notre histoire coloniale par la conquête de l'île de Gorée et des comptoirs de Rufisque, de Joal et de Portu-

Digitized by Google

dal : ce sera la base de notre future colonie du Sénégal, le germe de notre expansion dans l'Afrique occidentale.

Au point de vue de l'histoire navale, ces deux campagnes n'offrent pas moins d'intérêt; elles sont caractérisées par la bataille de Tabago et par le naufrage de la plus grande partie de l'escadre sur les rochers d'Avès non loin de l'île de Curaçao, deux faits qui indiquent comment des officiers généraux, tels que d'Estrées, comprenaient la tactique.

Transportés des armées de terre dans les armées de mer, ils attaquaient l'ennemi avec une bravoure remarquable, une rare audace, mais comme dans un duel d'homme à homme, de vaisseau à vaisseau, sans tenir compte des nécessités de l'évolution des escadres; ou bien, ignorants des premiers principes de la navigation, ils s'entêtaient dans leur ignorance de grands seigneurs sans écouter l'avis des pilotes et des gens experts, et allaient se jeter sur des bancs et des récifs, comme le fit d'Estrées.

Sur ces deux campagnes nous avons des documents imprimés qui sont les extraits de la *Gazette;* des documents manuscrits : lettres du vice-amiral d'Estrées, de Patoulet, commissaire de l'escadre, rapports et dépositions des capitaines qui se trouvent aux archives de la marine et qu'avait déjà utilisés Guérin dans son *Histoire de la marine.* Nous avons aussi de nombreux renseignements contenus dans les documents des mélanges Colbert, à la Bibliothèque nationale, qui ont permis de compléter utilement cette page fort intéressante de nos annales coloniales et maritimes.

M. Malavialle, secrétaire général de la Société languedocienne de géographie, lit un mémoire intitulé : *Documents inédits concernant les relations de Riquet et Andréossy*. On connaît le débat qui s'est élevé, au début du XIXe siècle, entre les descendants de Riquet et ceux d'Andréossy au sujet de la paternité du canal du Languedoc. Tandis que tous les documents du XVIIe siècle l'attribuent à Riquet, Andréossy l'a revendiquée par un mémoire secret de 1675, qui a été publié en 1800 par le général Andréossy. A l'en croire il aurait été l'inventeur et l'inspirateur du projet, et Riquet n'en aurait été que l'exécuteur. On lit, en effet, encore dans certains ouvrages que le canal du Midi fut exécuté par le financier Riquet sur les plans de l'ingénieur Andréossy.

Cette prétention n'est pas justifiée. Il y a longtemps qu'on l'a démontrée fausse. Mais il pouvait subsister quelques doutes. Pour achever de les dissiper, M. Malavialle a recherché et trouvé dans les archives du canal, à Toulouse, des documents inédits qui complètent ceux qu'on connaissait déjà, démontrent qu'Andréossy n'a été qu'un employé particulièrement chargé des travaux de dessin et de cartographie au service de Riquet. Mais, en dehors de ses propres affirmations, rien ne permet de soutenir qu'il ait été l'inspirateur des projets de Riquet.

Sur la proposition du président, la section de géographie s'associe à celle d'histoire et de philologie pour émettre le vœu que le conseil général de la Haute-Garonne sanctionne les propositions émises par la chambre des notaires de Toulouse le 10 novembre dernier, et assure le fonctionnement du dépôt d'archives nationales très considérable qui se trouve dans les archives du département de la Haute-Garonne.

Digitized by Google

Séance du vendredi 7 avril.

Présidence de M. E. Cartailhac, membre du comité des travaux historiques et scientifiques.

Divers ouvrages sont présentés au nom de MM. Harlé et Duffart.

M. *l'abbé Marsan*, curé de Saint-Lary, lit un mémoire intitulé *Projet de route transpyrénéenne par le port de Lopez, pour relier Paris et Madrid* (fin du XVIIIe siècle). Il s'agit de l'entreprise tentée, dès 1768, par une société composée de Denis Deschamps, de Toulouse, fournisseur de la marine au port de Toulon, Georges Théveny, de Narbonne, Joseph Lasserre, de Paris, Barthélemy Fournier, de Montoussy, et Jean Carrère, de Saint-Lary, de relier, par une route passant par un tunnel ouvert au fond de la vallée du Louron, Mautauban et Toulouse à Barbastro et Saragosse. M. l'abbé Marsan a retrouvé tous les documents relatifs à cette affaire, dont il donne le résumé. On voit encore dans la gorge de Lopez, sur le flanc nord-est du pic de Guerreys, une profonde excavation de 60 et quelques mètres, qui correspond à l'entrée du tunnel commencé par l'ingénieur Picot.

M. *Nicolaï*, de la Société d'économie politique de Bordeaux, lit un travail, extrait de ses recherches sur les noms d'origine ibéro-aquitanique. Ce mémoire a pour objet d'établir l'étymologie du nom de la ville de Bordeaux, *Burdigala*, que M. Nicolaï cherche dans le dictionnaire basque. *Bortugara* signifierait *port du passage*.

L'origine aquitanique de Bordeaux indiquée déjà dans Strabon serait ainsi de nouveau confirmée par la toponymie.

M. *Émile Belloc*, de la Société centrale d'agriculture et de pêche, entretient la section des dernières recherches qu'il a poursuivies autour du massif de Néouvieille et en particulier dans les petits lacs de Cape-de-Long, d'Aubert, d'Aumar, d'Orédon, de l'Hostallat, etc.

Le même membre appelle ensuite l'attention sur la nécessité de fixer autant que possible la nomenclature géographique des noms de lieux qui s'altèrent avec la plus grande rapidité.

M. *Duran-Lapée*, professeur au lycée de Montauban, a rédigé, pour répondre à la 18e question du programme du comité, une biographie du voyageur français le comte d'Escayrac de Lautore (1826-1868), dont il raconte la vie si bien remplie et analyse les ouvrages sur le Soudan, la Turquie, la Chine, etc., qui ont gardé jusqu'aujourd'hui presque tout leur intérêt.

M. *Balseinte*, instituteur public à Toulouse, expose le résultat des expériences d'enseignement qu'il a faites par le système de division décimale du jour et du cercle.

Le baron *Desazars de Montgailhard*, de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse, expose son opinion sur la direction des voies romaines qui partaient de Toulouse et se dirigeaient vers Narbonne. Ces voies paraissent avoir été au nombre de deux et n'avoir été créées qu'assez tard. Il semble qu'on se contenta jusqu'à Auguste, soit des pistes gauloises, soit d'une route établie par les trafiquants étrangers, phocéens ou carthagi-

Digitized by Google

nois. Pour le 1er siècle et les siècles suivants, M. le baron Desazars fait la carte de ces diverses voies, d'après la carte de Peutinger, et par les milliaires qui se trouvent dans les musées régionaux ou dans certaines églises.

M. le baron Desazars parle ensuite du vicus de *Cobiomacho*, d'après le discours de Cicéron *Pro Fonteio*. Il montre que ce doit être une mauvaise lecture d'*Hebromago* ou *Ebomagi* indiquée par la carte de Peutinger. Il recherche aussi à identifier les lieux de *Croduni* et de *Vulchalo* et croit pouvoir indiquer *Verduni* (Revel) comme correspondant à *Croduni*, mal écrit ou mal lu par les copistes médiévaux. Quant au lieu de *Vulchalo*, il croit qu'il doit être recherché dans la partie méridionale de l'Aude, vers Faujeaux et Mirepoix.

(*A suivre.*)

Digitized by Google

CORRESPONDANCE ET COMPTES RENDUS CRITIQUES

DES SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE ET DES PUBLICATIONS RÉCENTES

REVUES ANGLAISES

The Geographical Journal, 1899, IX.

FRANSCISCO P. MORENO. *Explorations en Patagonie* (avec carte au 5,000,000e). — Avant ces dernières années, la géographie de l'extrême sud du Nouveau-Monde était encore presque complètement à faire. Depuis les mémorables expéditions hydrographiques de l'*Adventure* et du *Beagle*, que suivirent celles du *Nassau* et du *Maine*, on ne pouvait citer que quelques reconnaissances chiliennes à Chiloé, à Guaitecas, et sur la côte occidentale de Patagonie. Quant à l'intérieur, au sud de 40°, le peu qui fût connu avant 1870 procédait de quelques rares voyageurs argentins ou chiliens, et depuis la découverte du Chubut par l'expédition du *Beagle* et l'exploration du Santa-Cruz à laquelle Darwin prit part, les cartes de Patagonie ne s'étaient pas enrichies; les cours d'eau y étaient indiqués d'après de vieilles cartes espagnoles, et, parmi les lacs, trois ou quatre au plus étaient représentés, et encore d'une façon inexacte. La première traversée de la Patagonie, d'une extrémité à l'autre, n'eut lieu qu'en 1869-1870, avec G. Chaworth Musters et quelques Indiens Tehuelches. Il fallut toute l'agitation causée par la question de frontière entre le Chili et la République Argentine pour que l'on se mît à une étude complète de la Patagonie. Ces deux États, en effet, se disputaient l'extrémité sud du continent, à titre d'héritiers de l'Espagne, et faisaient valoir divers documents à l'appui de leurs prétentions. La géographie fut appelée à fournir aux diplomates le moyen de trancher la question.

Parmi les voyageurs les plus actifs fut M. Moreno, qui commença en 1873, par une étude du Rio Negro, la série de ses nombreux voyages. Il a pu en déduire des vues d'ensemble fort intéressantes, et jeter un nouveau jour sur la géographie de la Patagonie. Tout ce pays porte la trace de récentes modifications de relief. On peut dire que, dans la région considérée, la Cordillère se dédouble en formant deux chaînes parallèles que sépare une vallée intermédiaire. Cette vallée, dans le nord, est remplie par des matériaux d'origine volcanique; plus au sud, elle est plus dégagée, plus large, jusqu'au moment où elle se termine au bord de la mer; c'est probablement la vallée tectonique la plus développée du globe. Parallèlement à cette vallée, mais à l'est de la Cordillère, s'en déroule une autre, reconnue par M. Moreno en 1879, moins continue, quelquefois masquée par des dépôts alluviaux ou volcaniques, riche en formes topographiques variées. A l'est de cette vallée s'étendent les terrasses de Patagonie, recouvertes de laves, à travers lesquelles les tributaires de l'Atlantique se sont creusé de profondes vallées.

Digitized by Google

G. E. Smith. *Construction de route et levé de carte dans l'Afrique Orientale britannique* (avec carte au 1,250,000e). — Le capitaine Smith était le second du capitaine Sclater, à qui le gouvernement anglais confia en 1895 le soin d'établir une route praticable aux charrois entre la côte et le lac Victoria. Il nous expose les difficultés techniques de ce travail, son exécution, et détaille les nombreuses et précises observations qui ont présidé à l'établissement de sa carte.

P. Camena d'Almeida.

REVUES ALLEMANDES

Petermann's Mitteilungen, 1899, VIII.

A. Supan. *Les formes du relief sous-marin* (avec carte au 80,000,000e). — Une étude d'ensemble comme celle que nous donne ici M. le professeur Supan est la bienvenue, lorsque se sont produites des découvertes décisives qui modifient profondément les opinions et les représentations graphiques jusqu'alors répandues. Or, précisément, notre connaissance du relief du fond des mers s'est complétée dans ces dernières années par des résultats dont quelques-uns étaient pour le moins inattendus : il suffit de citer, pour les mers arctiques et antarctiques les expéditions du *Fram*, de la *Valdivia* et de la *Belgica*, pour comprendre comment des faits nouveaux peuvent rendre de temps en temps nécessaire un résumé de l'état présent des connaissances, avant une nouvelle marche en avant. Les dernières années nous ont révélé des profondeurs qui dépassent sensiblement celles que la *Tuscarora* découvrit près du Japon et qui étaient les plus grandes qu'on connût. Si peu nombreux qu'ils fussent, les sondages de l'expéditions arctique norvégienne et ceux de l'expédition océanographique allemande ont attesté l'existence de profondeurs très considérables sous les hautes latitudes des deux hémisphères. C'est de ces nouveaux témoignages que la carte de M. Supan tire une partie de sa valeur et de son intérêt.

En outre, l'article qui l'accompagne contient d'utiles applications des diverses études océanographiques à la recherche des profondeurs, lors même que ces dernières ne sont pas immédiatement connues. De la répartition des températures dans les grands fonds on peut induire l'existence ou l'absence des voûtes sous-marines de séparation, et cette méthode peut donner des conclusions très vraisemblables. On se rappelle le travail du même auteur sur le régime connu et probable des vents dans les régions arctiques; un essai du même genre à propos des régions antarctiques l'amène à supposer que le continent antarctique est très échancré vers l'ouest, de sorte que l'Atlantique se présenterait alors comme une longue et vaste dépression de l'écorce terrestre allant d'un pôle à l'autre. Notons encore divers principes sur le fondement rationnel d'une carte bathymétrique, sur la nomenclature qu'il conviendrait de donner aux accidents des reliefs sous-marins, et nous n'aurons pas encore indiqué tout ce que cet article contient d'excellent.

P. Camena d'Almeida.

Digitized by Google

LIVRES

La Géographie par l'image. Images géographiques de la France, publiées sous la direction de M. P. FONCIN, inspecteur général de l'enseignement secondaire, avec le concours de M. E. MICHAUD, professeur au lycée Charlemagne, d'après les procédés d'impression de MM. Courmont frères, 10, rue Bréguet, Paris. — Nous croyons devoir donner *in extenso* l'exposé magistral de M. P. Foncin, celui de tous nos anciens professeurs de géographie dont le nom est le plus connu et les leçons méthodiques, claires et attrayantes, le plus répandues dans les écoles primaires de la France entière. Il a résumé en ces termes le but qu'atteindraient les *Images géographiques*.

« L'enseignement de la géographie a fait en ces vingt dernières années d'incontestables progrès. Peut-être lui en reste-t-il à faire encore.

« Que prétendons-nous en enseignant la géographie de la France aux élèves de nos lycées, de nos collèges, de nos écoles, à tous nos enfants? Nous désirons qu'ils apprennent à connaître leur patrie; nous voulons leur fournir des raisons de l'aimer.

« Or, il est clair qu'une simple nomenclature est aussi impuissante à instruire qu'à éveiller des sentiments. Une description, quelque saisissante qu'elle soit, n'y réussit pas toujours, même avec le secours des cartes, dessins et autres illustrations ordinaires. Les projections produisent plus d'effet; mais elles sont d'un emploi assez compliqué, et on ne peut y avoir recours journellement; en outre, elles ne font que reproduire des photographies, c'est-à-dire une *réalité morte*. Il n'y a que l'art qui soit capable de créer la vie ou d'en donner l'illusion.

« Telle est l'idée inspiratrice de l'œuvre que nous avons entreprise. Mais quel est le produit de l'art appliqué à la géographie? C'est l'image, l'image d'après nature, une image en couleurs : composition d'artiste ressemblante et vivante. Et, comment, en une centaine d'images (car il faut savoir borner son ambition), donner un portrait exact et complet de notre France? Par une étude méthodique de ses traits, de façon à ne jamais perdre de vue l'ensemble sous l'infinie variété des choses, à ne rien omettre de général et d'essentiel, à ne pas tomber non plus *dans la recherche du pittoresque rare* et *du détail exceptionnel*. Les images géographiques les plus vraies seront donc des images types en même temps que des images particulières : elles serviront d'exemples.

« Quelques indications suffiront à préciser notre pensée. La collection de nos images géographiques, une fois terminée, se divisera en trois séries: géographie physique (de beaucoup la plus importante), géographie économique, géographie sociale.

« La géographie physique comprendra trois sections : *le Relief, la Circulation des eaux, le Littoral;* la géographie économique, trois : *l'Agriculture, l'Industrie* et *le Commerce;* la géographie sociale, deux : *les Lieux habités, les Monuments*.

« A chacune de ces divisions et subdivisions, correspondra un nombre

Digitized by Google

d'images proportionné à la variété des aspects et à l'importance des faits géographiques. Dans *le relief*, par exemple, nous distinguerons :

« 1° *La plaine*, et nous représenterons une plaine maritime, comme le marais vendéen; une plaine de galets : la Crau; une plaine de sable : les Landes; une plaine cultivée : la Beauce; une plaine crayeuse : le Camp de Châlons; une plaine d'origine lacustre : le Forez ou la Limagne;

« 2° *Le plateau;* plateau cultivé : pays de Caux; calcaire : plateau de Nantua; inculte : le Gévaudan; granitique : plateau de Mille-Vaches;

« 3° *La colline et la montagne;* colline boisée : l'Argonne; mont isolé : le Ventoux; chaîne de montagnes : les Pyrénées, vues du Pic du Midi de Bigorre (profil d'ensemble); massif alpestre : le Mont-Blanc, etc., etc.

« Dans *la circulation des eaux*, nous représenterons des types de glaciers, de sources, de torrents, de cascades, de défilés, de vallées de montagne, de vallées de plaine, d'estuaires, d'embouchures, de deltas, de lacs et d'étangs...

« Les choix seront faits, autant qu'il est possible, avec quelque égalité dans chacune des *régions naturelles*, de manière que la collection complète de nos images se prête à une étude de la France entière. Des notices explicatives accompagneront chaque feuille et constitueront dans leur ensemble *un livret géographique* qui pourra servir de guide et de répertoire au maître dans toute la série de ses leçons.

« On voit dès maintenant quelle sera l'utilité de nos images géographiques.

« Elles serviront d'illustration à des leçons de choses telles que : le glacier, les rivages de la mer, une région industrielle, un port de guerre, etc.

« Elles seront le complément naturel, le précieux commentaire de toute leçon sur la France; elles faciliteront, éclaireront l'enseignement de la géographie, le rendront plus agréable, plus vivant et plus fécond. Les professeurs se plaignent de ne pouvoir *montrer* tout ce qu'ils décrivent, parce que l'élève ne retient bien que ce qu'il a *vu*, que ce qu'on lui a appris à *regarder*. Nos images offriront le moyen pratique et, en quelque sorte mnémotechnique, de faire voir aux enfants toute la France en raccourci.

« Elles piqueront la curiosité et susciteront le goût des excursions et des voyages, — goût si nécessaire à développer chez un peuple jusqu'ici trop casanier.

« Elles seront la parure des murs de classe et éveilleront le sens artistique. Elles concourront ainsi à l'éducation esthétique des enfants et, par conséquent, à leur éducation morale; car l'une et l'autre sont intimement liées.

« Enfin, — et nous ne saurions trop insister sur ce point, — en faisant connaître la France, elles la feront aimer; elles contribueront à entretenir dans les générations nouvelles le culte de la Patrie. »

MM. Courmont, les intelligents éditeurs, dans leur avertissement, nous donnent quelques détails techniques que nous recueillons :

« Sans doute, les écoles ont leurs cartes murales; les élèves sont pourvus d'atlas; les livres scolaires ont leurs images. Sans doute encore, depuis quelque temps, et surtout à l'étranger, les instituteurs se sont préoccupés d'appuyer leurs descriptions sur des photographies, même coloriées, de sites et de monuments. Nous avons l'ambition de faire mieux et de satisfaire d'une façon plus suivie et plus complète aux exigences de l'*Enseignement par l'aspect*.

Digitized by Google

« La photographie est restreinte et morte; nous représenterons le paysage étendu et vivant. *La couleur*, avec ses merveilleuses ressources, aidera à produire l'impression vraie et saisissante. Toutefois, — et il importe de le dire, — la *réalité* des paysages ne sera pas sacrifiée au coloris. Il y aurait un inconvénient grave à introduire dans nos écoles des images où la fantaisie tiendrait une place prépondérante. Notre publication destinée à la jeunesse, faite tout spécialement en vue de l'enseignement, sera vraie et sincère, digne de la confiance des maîtres et des élèves. »

Mais à ces images, il fallait un maître qui les interprétât par la parole avec une précision que donne seule la connaissance approfondie, tant historique que géographique, des sites représentés. Ici, les éditeurs ne pouvaient mieux s'adresser qu'à M. E. Michaud « un de leurs collaborateurs de la première heure », qui s'est chargé de rédiger les Notices qui doivent accompagner chaque feuille.

Nous pouvons rendre témoignage à M. Michaud, notre collègue du lycée Charlemagne. Parmi les professeurs consciencieux, tout entiers à leur métier d'instructeurs et d'éducateurs, s'intéressant en outre à la géographie pour elle-même, comme nous révélant le monde dans sa complexité, il occupe un des premiers rangs; sachant combien de choses changent dans l'espace d'une seule année, il étudie sans cesse et note avec un soin scrupuleux les modifications survenues.

MM. Courmont nous ont envoyé la feuille n° 4, le delta du Rhône (Crau et Camargue), accompagnée de la Notice correspondante de M. Michaud. Nous avons été frappé sur la feuille de la *vivacité* et de la *vérité* des couleurs, et, dans la Notice, de cette *précision* dont nous parlions tout à l'heure.

Ne pouvant citer les pages où les sujets sont expliqués historiquement et géographiquement, nous nous contenterons de reproduire les légendes qui suivent les explications, et où M. Michaud décrit *topographiquement* et *chronologiquement* les paysages que nous avons sous les yeux.

« A. *Plaine de la Crau.* — La vue est prise au bord de la ligne du chemin de fer qui traverse la Crau d'Arles à Miramas, non loin de l'étang d'Entressen dont on aperçoit l'extrémité occidentale. A gauche, une faille permet de se rendre compte de l'épaisseur de la couche de cailloux. La journée est chaude, poussiéreuse ; l'immense solitude, qu'animent seuls quelques troupeaux de moutons, donne bien l'impression du désert. Dans le fond, sous un soleil de plomb, s'estompent des montagnes bleuâtres. Ce sont les *Alpilles*, petit massif calcaire isolé qui fut jadis séparé de la chaîne du Luberon par les érosions de la Durance. Bien que peu élevées, — leur sommet culminant, les *Houpies* ou *Aupies*, ne dépasse pas 492 mètres, — elles paraissent grandes tellement tout est bas et plat autour d'elles. Dépouillées presque complètement des forêts et de la terre végétale qui les couvraient autrefois, elles sont nues, escarpées, bizarrement déchiquetées, ravinées par les torrents.

« B. *La Crau cultivée.* — Les parties conquises de la Crau forment un contraste frappant avec les étendues encore désertes de la « mer de pierres ». A gauche de la route droite, blanche, accompagnée de fossés bordés d'ajoncs et d'épines, se voit dans un terrain rouge brique une plantation de jeunes

Digitized by Google

oliviers; sur la droite, en avant, s'étendent des marais couverts d'une végétation serrée de roseaux au panache argenté; puis, au milieu de massifs de peupliers, d'érables, d'ormes et de cyprès s'étendent et blanchissent au soleil les *mas* et les bergeries. Autour des métairies se développent les *prairies*, jardins potagers, vergers, plants d'oliviers, champs de céréales, vignobles. Au fond, les Alpilles.

« C. *Les Baux*. — Ce prodigieux amoncellement de débris présente un spectacle unique en France et d'une poésie étrange et saisissante. Les ruines s'étagent sur les pentes d'une colline au sommet de laquelle se dressent les formidables restes du château. Du haut de la Tour Sarrasine, dressée au point culminant, à 220 mètres d'altitude, la vue s'étend jusqu'aux Cévennes; elle plane sur la Camargue immense, sur les étendues fauves et arides de la Crau, sur la Méditerranée qui termine l'horizon.

« D. *La Camargue*. — La vue est prise entre le petit Rhône et l'étang de Vaccarès, au moment où le ciel s'empourpre aux derniers rayons du soleil déjà disparu à l'horizon, et présente un spectacle d'une beauté incomparable. L'image D montre des marais avec leurs roseaux; des parties de manade et des gardiens à cheval armés du trident. A perte de vue s'étend la Camargue mélancolique et silencieuse, plaine immense et plate qui n'a pour toute végétation que de rares tamaris courbés par le mistral, comme le dit l'auteur de *Mireille*. Des tamaris, des prêles, — des salicornes, des arroches, des soudes, — amères prairies des plages marines, — où errent les taureaux noirs et les chevaux blancs.

« E. *Les Saintes-Maries*. — L'église des Saintes, classée parmi les monuments historiques, est un édifice sombre et sévère. Ses murailles épaisses et hautes, flanquées de contreforts couronnés de mâchicoulis et surmontées de créneaux derrière lesquels court un étroit chemin de ronde, dominent les maisons basses de la petite ville. L'église, flanquée de tourelles, et son clocher semblable à un donjon féodal, surveille de tous côtés l'horizon. »

Le prix de la feuille vernie et entoilée, avec œillets permettant de la fixer au mur, et accompagnée de la notice, est de 2 fr. 50. Les notices seules, renfermant une réduction en couleurs de l'image, sont vendues 50 centimes chacune.

LUDOVIC DRAPEYRON.

LES BUDGETS ET LA POPULATION DE NOS UNIVERSITÉS

La loi du 10 juillet 1896, qui a constitué les nouvelles universités françaises, leur a donné le gestion de leurs propres revenus; et l'article 7 du décret du 21 juillet 1897, portant règlement pour les conseils des universités, déclare « que les conseils statuent sur l'administration des biens de l'Université ».

Or, ces revenus sont parfois considérables; et il a paru curieux de dresser

Digitized by Google

le tableau budgétaire de nos quinze universités. La *Revue internationale de l'enseignement* publiera, dans le numéro du mois prochain, ce tableau pour l'année écoulée; en voici les grandes lignes :

Paris a 5,005,812 francs de recettes, dont 1,042,290 de revenus universitaires, 2,821,975 à la charge de l'Etat, 62,377 de subventions diverses, 79,710 de legs et donations, arrérages et revenus. Les dépenses, qui s'élèvent au même chiffre, sont de 3,226,696 francs pour le personnel, de 1,779,116 pour le matériel. Population scolaire : 12,057 étudiants (le 15 janvier 1898).

Aix-Marseille a 461,330 francs de recettes, dont 38,530 de revenus universitaires, 393,319 à la charge de l'État. Les dépenses font équilibre aux recettes. 849 étudiants.

Besançon a 213,492 francs de recettes, dont 8,446 de revenus universitaires, 200,094 de l'État. 197 étudiants.

Bordeaux a 1,128,284 francs de recettes, dont 179,565 de revenus universitaires, 920,322 de l'État. 2,144 étudiants.

Caen a 402,037 francs de recettes, dont 37,310 de revenus universitaires, 360,977 de l'État. 598 étudiants.

Clermont a 201,430 francs de recettes, dont 37,310 de revenus universitaires, 188,490 de l'État. 257 étudiants.

Dijon a 404,668 francs de recettes, dont 44,043 de revenus universitaires, 347,157 de l'État. 604 étudiants.

Grenoble a 389,130 francs de recettes, dont 22,530 de revenus universitaires, 355,714 de l'État. 604 étudiants.

Lille a 936,000 francs de recettes, dont 90,650 de revenus universitaires, 699,195 de l'État. 1,354 étudiants.

Lyon a 1,310,600 francs de recettes, dont 209,460 de revenus universitaires, 1,066,916 de l'État. 2,335 étudiants.

Montpellier a 984,700 francs de recettes, dont 97,200 de revenus universitaires, 865,553 de l'État. 1,496 étudiants.

Nancy a 1,016,877 francs de recettes, dont 126,220 de revenus universitaires, 845,973 de l'État. 1,001 étudiants.

Poitiers a 355,861 francs de recettes, dont 33,122 de revenus universitaires, 305,170 de l'État. 764 étudiants.

Rennes a 410,108 francs de recettes, dont 53,000 de revenus universitaires, 350,000 de l'État. 1,063 étudiants.

Toulouse a 639,669 francs de recettes dont 78,705 de revenus universitaires, 533,932 de l'État. 1,885 étudiants.

En résumé, les quinze universités françaises ont une population scolaire de 27,080 étudiants (dont 12,057 pour Paris). Elles dépensent par an 13 millions 859,500 francs; l'instruction de chaque étudiant coûte 511 francs par an, en moyenne. Pour payer ces dépenses, les revenus universitaires n'interviennent que pour la somme minime de 2,093,700.

Les subventions diverses, legs, donations, etc., ne s'élèvent qu'à une somme globale de 1,511,600 francs, l'État doit payer chaque année, pour parfaire aux dépenses, le joli denier de 10,524,200 francs, c'est-à-dire que chaque étudiant coûte, en moyenne, à l'État, par an, 378 francs.

Cette situation onéreuse est due surtout à l'insuffisance des legs et dona-

Digitized by Google

tions ; Paris ne reçoit de ce chef que 79,000 francs, Bordeaux 12, Lyon 7, Nancy 6, Lille 5, Montpellier 4, Toulouse 2; Caen, Dijon, Rennes, Poitiers, un peu plus de mille.

Pour les subventions, les chiffres sont aussi faibles : Paris, 62,000 francs, Lille 40,000, Nancy 38,000, Aix-Marseille 28,000, Lyon 26,000, Toulouse 24,000, Montpellier 17,000, Bordeaux 16,000, Dijon 12,000, Poitiers 10,000, Grenoble, Caen 9,000, Rennes 5,000, Besançon 4,000. Si l'on considère tout ce que les universités ont déjà fait pour l'organisation des enseignements régionaux, on ne pourra s'empêcher de constater que les départements, les communes, les particuliers sont loin de leur avoir apporté tout l'appui désirable.

Il reste beaucoup à faire pour que les subventions, donations et legs soient en rapport avec les services rendus, et surtout permettent à nos universités de rendre tous ceux qu'on peut en attendre.

En cette matière, l'exemple de l'Amérique et même celui de l'Angleterre est bien fait pour être proposé à tous ceux qui s'intéressent au développement intellectuel de notre pays.

Digitized by Google

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

Le Congrès pour l'avancement des sciences s'est tenu dans le mois de septembre, simultanément de l'un et l'autre côté du détroit du Pas-de-Calais. Tandis que les savants anglais se réunissaient à Douvres du 13 au 20, les savants français le faisaient à Boulogne à la même époque. Des visites ont été échangées durant cette période ; les congressistes français se sont rendus à Douvres le 16, et le 20 à Cantorbéry ; des congressistes anglais sont venus à Boulogne le 21. Ceux-ci ont visité le nord de la France et une partie de la Belgique. Ils se sont rendus successivement à Abbeville, à Amiens, à Arras, à Bruxelles et à Anvers, d'où ils ont regagné l'Angleterre.

— Le Congrès international de géographie économique et commerciale, organisé par les soins de la Société de Géographie commerciale de France, se tiendra à Paris pendant quatre jours consécutifs, du 27 au 31 août 1900. Ce Congrès, dont les travaux seront fort intéressants au point de vue industriel et commercial, sera divisé en quatre sections qui s'occuperont respectivement des explorations et des voies commerciales, des produits naturels et manufacturés, de l'émigration et de la colonisation, enfin de l'enseignement. La commission d'organisation a déjà tenu plusieurs réunions pour discuter le programme général du Congrès et déterminer les questions qui y seront spécialement étudiées. Elle a désigné pour président M. E. Levasseur, membre de l'Institut; pour vice-présidents, M. Anthoine, chef du service de la carte de France au Ministère de l'Intérieur; le prince Roland Bonaparte et M. Noël, administrateur des Messageries maritimes. MM. Deville, professeur de géographie; Georges Foucard, ingénieur des arts et manufactures; Froidevaux, secrétaire de l'Office colonial de la Sorbonne, et Louis Marin, publiciste, ont été chargés de la direction des secrétariats particuliers de chaque section. Avec l'aide du président et du secrétaire de la Société de Géographie commerciale, le bureau s'occupe activement de la préparation du Congrès, qui, par l'intérêt des questions qu'on y traitera et par le nombre de ses adhérents, est certainement appelé à être l'un des plus importants de l'Exposition universelle de 1900.

— Le *Tour du Monde* (2 septembre) nous donne, dans ses Profils de voyageurs, une intéressante notice sur Christian Garnier, notre regretté collaborateur.

— Signalons dans la *Revue scientifique* du 26 août 1899 : *L'infinité du monde stellaire*, par M. A. Muller.

— Nous avons reçu le remarquable *Essai* de M. Gabriel Marcel *sur les origines de la carte d'Espagne*, extrait de la *Revue hispanique* (t. VI, 1899), et nous y reviendrons.

— Le *Bulletin de la Société neuchateloise de géographie* (t. XI, 1899) vient de paraître. Composée à ses débuts d'un très petit nombre de membres, cette association compte aujourd'hui 407 membres effectifs, 58 correspondants et 29 membres honoraires. Signalons, entre autres études, *Les Préalpes romandes* (*zone du Stockhorne-Chablais*), problème de géologie alpine, par Hans Schardt; *la Perse*, par Elisée Reclus, etc

— Le *Boletin de la Sociedad geográfica de Madrid* (2e trimestre de 1899) donne une étude fort remarquable : *La Geográfia en* 1898; *amplo concepto*

Digitized by Google

de la geografia en nuestros dias; las Sociedades y las Colonias españolas; progreso de los trabajos geograficos. C'est un rapport lu le 6 juin 1899 à la réunion générale de la Société de géographie de Madrid, par M. Ricardo Beltrán y Rózpide, docteur en philosophie.

— Le programme de la section de géographie historique et descriptive des sociétés savantes pour l'an 1900 comprend les questions suivantes :

1° Signaler les documents géographiques manuscrits les plus intéressants (textes et cartes) qui peuvent exister dans les bibliothèques publiques et les archives départementales, communales ou particulières. — Inventorier les cartes locales anciennes, manuscrites et imprimées; cartes de diocèses, de provinces, plans de villes, etc. 2° Faire connaître les procédés employés par les anciens géographes. Mode de projection; graduation; trait, écriture, coloris des cartes; échelles; roses des vents; figuré des reliefs; mode d'impression, etc. 3° Dresser des cartes montrant la distribution géographique des dépôts alluviaux, cavernes, abris sous roches, etc., ayant renfermé des restes de l'homme à l'époque quaternaire ou des stations, ateliers, monuments funéraires, etc., de l'âge de la pierre polie, de l'âge du bronze ou de l'âge du fer.— Cartes toponymiques. 4° Déterminer les limites et dresser des cartes des anciennes circonscriptions diocésaines, féodales, administratives, etc., de la France. 5° Compléter la nomenclature des noms de lieux en relevant les noms donnés par les habitants aux divers accidents du sol (montagnes, cols, vallées, etc.) et qui ne figurent pas sur les cartes. 6° Rechercher les formes originales des noms de lieux et les comparer à leurs orthographes officielles (cadastre, carte d'état-major, almanach des postes, cachets de mairie, etc.). 7° Voies anciennes à travers les régions montagneuses de la France (routes de communication, routes de pèlerinage et chemins de transhumance). 8° Étude particulière des régions de Causses (avens, grottes, cours d'eau souterrains, etc.). 9° Recherches sur les glaciers, les moraines et les lacs de montagnes. — Formation des cirques. 10° Altitude maximum des centres habités, depuis les temps les plus anciens. 11° Recherches sur les marées. — Courants littoraux, leur force et leur direction pendant les périodes de calme et de coup de vent. 12° Modifications anciennes et actuelles des côtes de France. — Formation des dunes et des étangs littoraux. — Landes, forêts sous-marines, etc. 13° Délimiter comparativement une forêt de France, au moyen âge et à l'époque actuelle. 14° Étude hydrographique d'un grand bassin. — Tracé et régime. 15° Causes du tracé des cours d'eau dans une région donnée. 16° Signaler les derniers progrès accomplis dans l'étude géographique des colonies françaises ou des pays de protectorat. 17° Biographies des anciens voyageurs et géographes français. 18° Missions scientifiques françaises à l'étranger, antérieures à la création des *Archives des missions scientifiques et littéraires.*

ERRATUM DE LA PRÉCÉDENTE LIVRAISON

Page 240, ligne 39, *lisez* : Courmont.

Le Directeur-Gérant: L. Drapeyron.

5659. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Saint-Benoît, 7. — Motteroz, directeur.

Digitized by Google

REVUE

DE

GÉOGRAPHIE

DIRIGÉE PAR

M. LUDOVIC DRAPEYRON

La géographie, bien comprise, centralisera, au profit des sciences politiques, toutes les connaissances humaines.
(CONGRÈS GÉOGRAPHIQUE DE PARIS, 4 août 1875.)

VINGT-TROISIÈME ANNÉE

Cinquième livraison. — Novembre 1899

SOMMAIRE

A. MONSÉGUR (le commandant) : Étude sur la province de Constantine (*suite*).
P. IBOS (le lieutenant d'infanterie de marine) : Les droits de la France au Siam (*suite*).
P. BARRÉ : La Chine entr'ouverte. Sa perfectibilité.
G. REGELSPERGER : Le Mouvement géographique.
M.-A. LEBLOND : Mahé de La Bourdonnais (*suite*).
M. SCHWAB : Le douzième congrès des Orientalistes, Rome, 1899.
Congrès des Sociétés savantes (Toulouse, 4-8 avril 1899). Autres sections (*suite et fin*).
Correspondance et comptes rendus critiques des Sociétés de géographie et des publications récentes.
Nouvelles géographiques.

GRAVURES

Portrait de Mahé de La Bourdonnais.

PARIS
INSTITUT GÉOGRAPHIQUE DE PARIS
CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Digitized by Google

LA

REVUE DE GÉOGRAPHIE

(1877-1899)

La *Revue de Géographie* a réalisé tout ce qu'elle avait promis dans sa première livraison : « Elle ne saurait, disions-nous, faire double emploi. C'est le premier recueil qui met en présence les sciences naturelles et les sciences politiques et invite celles-là à donner à celles-ci une impulsion salutaire et irrésistible. La pensée qui a présidé à sa fondation permet l'unité dans la variété. Ou nous nous trompons fort, ou il y aura là un organisme vivant. » L'œuvre de la *Revue de Géographie* a été retracée par les hommes les plus compétents et les plus autorisés à la Sorbonne et à l'Institut, en ce qui concerne la constitution, l'enseignement et les applications de la science géographique. On se pénètre de plus en plus de la justesse de cette parole, prononcée ici même : « La terre appartiendra à qui la connaîtra le mieux. » La *Revue de Géographie* a donc travaillé utilement pour la France et pour la science. Les quarante-quatre volumes qu'elle a déjà publiés seront consultés longtemps avec fruit. Ils constituent un monument unique en France, moins par son étendue que par l'infinie variété de ses études et la nouveauté comme la sûreté de ses aperçus. Les méthodes qui y sont exposées prévalent enfin partout et l'on proclame que la géographie doit être l'un des fondements, le premier peut-être, de l'éducation nationale. Une seconde table générale des matières (1884-1894) en rend le maniement commode. Le prix de la collection complète est de 550 francs. Celui de chacune des livraisons, avec les cartes qu'elle renferme, est de 3 francs.

Librairie CH. DELAGRAVE, éditeur, 15, rue Soufflot, Paris.

LA REVUE DE GÉOGRAPHIE

Paraît tous les mois, par livraisons de 5 à 6 feuilles grand in-8 raisin, format de nos grandes revues littéraires, et forme, à la fin de l'année, deux beaux volumes d'environ 500 pages chacun, imprimés sur beau papier en caractères neufs.

Nous donnons régulièrement des cartes exécutées avec soin. Le prix de l'abonnement est de 25 fr. par an pour Paris; de 28 fr. pour les départements et les pays faisant partie de l'Union générale des postes. — Pour les autres pays, les frais de poste en sus.

Prix d'un numéro séparé : 3 fr.

Pour les abonnements, s'adresser à M. **CHARLES DELAGRAVE**, éditeur de la *Revue de Géographie*. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé *franco* à M. L. **Drapeyron**, 55, rue Claude-Bernard, ancienne rue des Feuillantines.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires seront envoyés au bureau de la *Revue*.

Les annonces de librairie sont reçues 15, rue Soufflot.

Digitized by Google

ÉTUDE

SUR

LA PROVINCE DE CONSTANTINE

(SUITE)

QUATRIÈME PARTIE

I. — Us et coutumes

Actuellement la population de la province de Constantine peut se diviser en quatre classes :

1° La population européenne de villes et autres centres de colonisation, qui se compose en majorité de Français, d'une grande quantité d'Italiens et de Maltais et enfin de quelques Espagnols. Les Français ont accaparé tout le haut commerce et les principales industries; les Italiens vivent généralement de la mer ou sont maraîchers, ainsi que les Maltais et les Espagnols.

2° La population indigène des villes qui se compose en grande majorité de Juifs et de Mozabites, d'un certain nombre de Kabyles et de ksouriens[1] et de quelques Arabes. Les Juifs et les Mozabites ont le monopole du petit commerce et exercent également quelques industries; ainsi ils sont tailleurs d'habits, savetiers, orfèvres, armuriers, etc... Les Kabyles et les ksouriens sont manouvriers; quant aux Arabes, ils sont généralement cafetiers-perruquiers.

3° La population kabyle et chaouïa de la montagne qui vit dans des demeures fixes, à côté de ses champs et se livre en outre à certaines industries. Ainsi les Kabyles et les Chaouïa font de la poterie, travaillent le bois, le fer et autres métaux, font de la bijouterie, de la coutellerie et même des armes.

4° Enfin la population arabe de la plaine qui se plaît surtout à la vie pastorale et contemplative, vie nomade par excellence, à cause de la nécessité de changer souvent de pacages.

1. Habitants des ksour ou villes de la région saharienne.

Digitized by Google

Les populations de l'Algérie ont été trop bien décrites par Élisée Reclus, dans sa *Nouvelle Géographie universelle* (tome XI), pour que nous y revenions ici.

Cependant il ne faudrait pas croire que la population nomade mène partout la même existence. En effet, si celle des hauts plateaux trouve en tout temps, sur son territoire, les pacages nécessaires à ses troupeaux, il n'en est plus de même de celle du Sahara. Dans cette région, les pâturages sont complètement brûlés par le soleil dès le mois de mai et ils ne reverdissent qu'aux premières pluies, c'est-à-dire en octobre. Il faut donc, pendant ce laps de temps, c'est-à-dire pendant au moins cinq mois chaque année, faire remonter les troupeaux du Sahara vers le Tell ou les hauts plateaux; ce mouvement de migration annuelle s'appelle aller en achaba ou en estivage.

Depuis les temps les plus anciens, les tribus du Sahara ont donc l'habitude d'aller avec leurs troupeaux passer l'été dans une tribu amie du Tell ou des hauts plateaux; elles y sont reçues souvent gratuitement, quelquefois moyennant une faible redevance ; dans tous les cas, cette habitude est aujourd'hui presque un droit qu'on ne saurait refuser, sans condamner les Sahariens à la ruine.

Cependant, pour assurer une surveillance efficace, éviter l'encombrement sur certains points et répartir les charges, l'autorité française oblige les Sahariens à faire chaque année et au moins un mois à l'avance, leurs demandes d'achaba, et ce n'est qu'après entente avec les tribus qui doivent les recevoir que les autorisations sont accordées.

Ces migrations donnent lieu chaque année à un mouvement commercial considérable. Les Sahariens apportent dans le Tell leurs laines, leurs tissus (haïck, tapis, félidj, etc.), leurs dattes qu'ils échangent contre du blé, de l'orge, de l'huile, du café, du thé, du sucre et quelques produits manufacturés.

Un fait des plus curieux est la présence d'innombrables troupeaux de moutons, de novembre à mai, dans toute la plaine comprise entre le chott Melghir et le versant méridional de l'Aurès, alors que cette plaine est à peu près complètement privée d'eau. Les quelques bergers qui gardent ces troupeaux sont souvent obligés d'aller à 30 ou 35 kilomètres, faire, dans des outres, provision d'eau pour leur personne; quant aux animaux, ils ne s'abreuvent que bien rarement et seulement lorsqu'à la suite de pluies, les

Digitized by Google

oued leur amènent de l'eau. Ils ne paraissent pourtant nullement souffrir de la soif; il est vrai que, pendant cette saison, la végétation est tellement luxuriante dans cette région que le suc des plantes suffit pour les désaltérer. Ils n'est pas rare d'y voir aussi des troupeaux de gazelles venir se mêler aux moutons et pacager avec eux, tellement ces timides bestioles, habituées à vivre en toute sécurité, ont peu conscience du danger.

Si nous en croyons les indigènes, le Sahara algérien aurait été autrefois peuplé d'autruches et, il y a moins d'un siècle, ces oiseaux venaient encore jusque sur les bords de l'oued Djeddi. Mais devant l'acharnement des chasseurs, ils ont peu à peu fait le vide et aujourd'hui, non seulement il n'y en a plus dans le Sahara algérien, mais il faut aller jusque dans le Soudan pour en retrouver.

Quelques tribus de l'extrême sud, telles que les Rebaïa, les Ferdjan, les Ouled Hamid et les Chambaa, dont les troupeaux se composent à peu près exclusivement de chameaux, s'affranchissent de cette servitude de remonter chaque année vers le Tell; aussi, par la même occasion, échappent-elles plus ou moins à notre influence. Les chameaux trouvent en effet toute l'année, au sud du Souf, dans la direction de Bir-es-Sof et de Ghadamès, ainsi que dans les vallées inférieures de l'oued Igharghar et de l'oued Mya, diverses espèces de genêts, du drin et autres plantes herbacées généralement très dures, mais qui suffisent à leur estomac peu délicat; les bergers les abreuvent en moyenne une fois tous les huit jours, aux puits clairsemés de la région.

Pour donner une idée de la puissance gastrique du chameau, nous dirons que, pour l'engraisser, les Arabes le bourrent de noyaux de dattes. Or, on sait que ce noyau dépourvu d'amande est tellement dur qu'on a de la peine à le casser avec un marteau.

Ces tribus qui campent constamment dans le Sahara, ont le monopole du commerce avec le Soudan; elles organisent de grandes caravanes qui s'approvisionnent en céréales, dattes, huile, étoffe, sucre, coutellerie et objets manufacturés, sur les marchés de Biskra, de Touggourt, d'El Oued et de Ouargla, qui faisait autrefois partie de la province de Constantine, et vont échanger ces produits sur les principaux marchés du Soudan, contre de l'ivoire, des plumes d'autruche, des pistaches, de la gomme, des cuirs bruts et travaillés, du café, du riz, etc... Elles payent généralement un droit

Digitized by Google

de passage aux Touareg Hoggar qui se considèrent comme les maîtres du désert.

Avant l'occupation française de l'Algérie, ce mouvement commercial était considérablement augmenté par la traite des nègres et le trafic des armes et de la poudre; mais depuis que nous avons aboli l'esclavage en Algérie et surtout depuis que nous avons un bureau arabe à Touggourt et un autre à El Oued, pour surveiller les transactions, la majeure partie des caravanes venant du Soudan, se détournent de la province de Constantine, pour se porter par Ghadamès sur la Tripolitaine. Aussi l'importance de nos marchés de Biskra, de Touggourt et d'El Oued a-t-elle considérablement diminué.

II. — Fabrication clandestine de la poudre

Cependant il faut reconnaître qu'en dépit de notre surveillance, le trafic des armes et de la poudre continue à se faire en Algérie sur une assez vaste échelle. De la poudre fine et des capsules de fabrication anglaise, des armes de chasse de toutes provenances et même des armes de guerre de modèles anciens et à piston, tant françaises qu'étrangères, sont journellement introduites en contrebande en Algérie, par l'extrême sud.

Mais comme cette importation est dangereuse pour ceux qui la pratiquent, les indigènes se sont ingéniés pour arriver à se suffire à eux-mêmes. Le nombre des armuriers clandestins s'est considérablement augmenté depuis l'occupation française, tant en Kabylie que dans les ksour; ils font des fusils à silex qui ont l'immense avantage pour les indigènes de pouvoir être amorcés sans capsules. Avec ces fusils, il suffit de se procurer de la poudre et des balles. Or des balles, tout le monde peut en faire; quant à la poudre, bon nombre d'indigènes sont parvenus à en fabriquer. Ils font une poudre grossière, à grains très inégaux et donnant beaucoup de résidus; mais enfin elle suffit à leurs besoins.

Pour cette fabrication, ils trouvent du soufre dans le commerce; le charbon, ils le préparent eux-mêmes, avec du bois de laurier-rose; quant au salpêtre[1], ils l'extraient de la manière suivante : ils

1. Salpêtre ou azotate de potasse, dont la formule est AzO^5 KO.

Digitized by Google

pratiquent, soit dans la berge d'une rivière, soit dans un talus d'environ 2 mètres de hauteur et taillé à pic d'un côté, un trou demi-sphérique de 80 centimètres à 1 mètre de rayon, au-dessous duquel ils creusent une autre cavité ayant son orifice au pied du talus; ces deux cavités, séparées par une couche du sol assez épaisse et résistante, sont mises en communication par un petit trou pratiqué au fond de la cavité supérieure. Ce trou qu'on peut boucher à volonté avec un chiffon, est toujours recouvert d'une pierre destinée à empêcher la terre de passer, tout en laissant au besoin passer l'eau. La cavité supérieure est plâtrée intérieurement.

Le trou de communication étant bouché, la cavité supérieure est alors à moitié remplie de plâtras que les indigènes vont chercher dans les anciennes ruines et particulièrement dans les ruines romaines; puis ils versent de l'eau par-dessus, jusqu'à ce qu'elle soit à peu près pleine. Ils agitent ensuite le tout avec un bâton et, lorsqu'ils jugent que le plâtras est suffisamment lavé, ils débouchent le trou de communication en soulevant légèrement, par la cavité inférieure, la pierre qui le recouvre et reçoivent le liquide dans une jarre placée au-dessous. Ce liquide, qui contient alors en dissolution tout le salpêtre que renfermait le plâtras, est ensuite exposé aux rayons solaires, dans de grands bassins peu profonds, au fond desquels se déposent les cristaux de salpêtre qui se forment au fur et à mesure que le liquide s'évapore. Ce sont ces cristaux impurs que les indigènes mélangent avec du soufre et du charbon, dans des proportions qui varient avec chacun d'eux. Ce mélange légèrement humecté, est alors trituré dans un creuset en bois, à l'aide d'un pilon également en bois, jusqu'à ce que le mélange soit parfaitement homogène; on donne ensuite à la pâte qui en résulte la forme de galettes plus ou moins épaisses qu'on fait sécher au soleil. Ces galettes sont enfin broyées dans les creusets où s'est faite la trituration, de manière à obtenir une poudre grossière. à grains pas trop fins.

Si, avec un outillage aussi rudimentaire, les indigènes ne peuvent fabriquer qu'une petite quantité de poudre à la fois, ils se rattrapent par le nombre des individus qui se livrent à cette industrie. Ceux-ci s'installent de préférence dans les endroits peu fréquentés, d'ailleurs la protection de leurs coreligionnaires, et souvent même celle des chefs indigènes, leur est acquise. Dans le cercle de Bis-

Digitized by Google

kra, en particulier, on ne peut parcourir les rives de l'oued Djeddi ou de ses affluents, sans voir par centaines ces installations destinées à extraire le salpêtre.

III. — Le méhari

Nous avons dit que les tribus nomades de l'extrême sud n'ont pour tout bien que des chameaux; il est vrai qne parmi ceux-ci se trouvent un assez grand nombre de « méhara[1] » ou chameaux coureurs qui leur servent de montures. Bien que le « méhari » soit tout aussi frugal et tout aussi sobre que le chameau porteur, il est cependant l'objet de soins particuliers de la part de son maître, comme le cheval l'est de la part de l'Arabe des hauts plateaux et du Tell; celui-ci lui donne un supplément de nourriture et même quelquefois de l'orge; aussi peut-il, en revanche, lui demander pendant plusieurs jours de suite des courses de 100 à 120 kilomètres par jour.

Le « méhari » a le pied conformé pour marcher aussi bien dans les régions sablonneuses que dans l' « erg » ou régions caillouteuses; le désert est donc son élément. Son cavalier perché au sommet de sa bosse, est assis sur une petite selle en forme d'assiette plate, munie à l'arrière d'une croix verticale pour lui soutenir les reins et, à l'avant, d'une autre croix identique qui lui passe entre les jambes, ses pieds reposant sur l'encolure de l'animal. Il conduit celui-ci à l'aide d'une corde attachée à un anneau qui lui traverse une narine. Le « méhari » marche soit au pas, soit au trot et ne prend que bien rarement le galop; il est vrai que son cavalier si haut perché et dans un équilibre si peu stable, se tiendrait difficilement en selle à cette allure.

On comprendra maintenant que des hommes sobres comme le sont les Arabes et ayant à leur disposition de pareilles montures, ne craignent pas de s'aventurer dans le désert, à des distances considérables. C'est à l'aide de cette même monture que les Touareg pratiquent la piraterie dans le Sahara et donnent la chasse aux caravanes qui cherchent à se soustraire au droit de passage que de tout temps ils ont imposé.

1. Méhara, pluriel de méhari.

Digitized by Google

IV. — Les palmeraies

Si, dans la Kabylie et l'Aurès, la propriété est individuelle et très morcelée, il n'en est plus de même dans la plaine où la terre appartient à la tribu ; il n'y a d'exception que pour les jardins qui sont propriétés individuelles ; encore ceux-ci appartiennent-ils généralement à des sédentaires habitant les ksour et pour qui les nomades ont le plus profond dédain. L'entretien de ces jardins plantés de palmiers, dans toute la région saharienne, exige, en effet, un labeur continu, et on sait que le vrai Arabe considère tout travail comme œuvre servile.

Ces jardins peuvent être classés en quatre catégories, selon leur mode d'arrosage :

1° Ceux arrosés par l'eau des rivières et des sources, amenée au pied des palmiers en quantité fixée et à des heures parfaitement déterminées, au moyen de petits canaux appelés *séguia*. Tels sont ceux de Biskra, des Zibans et de toute la région comprise entre le chott Melghir et les montagnes de l'Aurès ;

2° Ceux arrosés par l'eau tirée des puits, comme ceux des Ouled Djellal et des rives de l'oued Djeddi en général. Cette eau, tirée autrefois à bras par des esclaves, l'est aujourd'hui presque partout par des animaux de trait, chevaux, mulets ou ânes, grâce à un système de noria très ingénieux, qui consiste en une grande peau de bouc pouvant contenir de 30 à 40 litres et cousue en forme d'entonnoir. Cet entonnoir est suspendu par sa partie évasée, à une corde qui passe sur une poulie fixée au-dessus de l'orifice du puits et se tient par conséquent dans une position verticale, lorsque cette corde est tendue. Au goulot est fixée une autre corde qui passe sur la même poulie que la précédente et qui, lorsqu'elle est tendue, tient ce goulot replié sur lui-même et empêche par-conséquent l'eau que contient la peau de bouc de se répandre. Ces deux cordes sont attachées au harnais d'un animal de trait. Lorsque celui-ci est près du puits, la peau de bouc est au fond et se remplit d'eau ; en s'éloignant, l'animal élève le récipient et, lorsqu'il est arrivé à l'extrémité de sa piste, celui-ci est au-dessus de la margelle du puits où un aide n'a qu'à le pousser sur le bord de cette margelle et à détendre la corde du goulot, pour faire

Digitized by Google

couler toute l'eau qu'il contient, dans un grand bassin en pierre d'où, au moyen de rigoles, elle est conduite au pied des palmiers à arroser. L'animal n'a donc qu'à aller et venir sur sa piste, pour monter à chaque fois, de 30 à 40 litres d'eau ; en outre un seul aide suffit pour procéder à l'arrosage. Il faut dire que les puits de l'oued Djeddi sont intarissables et généralement peu profonds ;

3° Les jardins arrosés par l'eau des puits artésiens, comme ceux de l'oued Rir. Le nombre de ceux-ci s'est considérablement augmenté depuis l'occupation française, grâce aux forages exécutés tant par les ateliers militaires que par l'entreprise civile.

L'ingénieur Jus s'est fait un véritable renom par ses travaux de sondage et les perfectionnements qu'il a apportés dans l'outillage des ateliers de forage ; cependant, il faut reconnaître que la première idée d'utiliser dans le Sahara la couche artésienne n'est pas de lui ; car, bien avant l'occupation française et nous dirons même depuis les temps les plus reculés, les Rouara[1] creusaient des puits artésiens.

La corporation des « ghethas » ou plongeurs existe encore aujourd'hui dans l'oued Rir, bien qu'elle n'ait plus souvent l'occasion d'exercer son industrie. Cependant, quand, par suite de travaux déjà entrepris ou du grand nombre de demandes, une tribu n'obtient pas en temps voulu, de l'autorité, la disposition d'un atelier de forage, pour créer, en un point qu'elle a choisi, un puits artésien qui lui paraît urgent, elle n'hésite pas à le faire creuser par les « ghethas ». A cet effet, le chef de la tribu fait creuser par des corvées la vasque superficielle et le trou cylindrique où s'amassent les eaux corrompues du sous-sol ; puis il fait préparer les troncs de palmiers nécessaires pour soutenir les parois du puits. Alors seulement commence le travail des « ghethas » payés par la tribu. Ceux-ci se bouchent les oreilles avec du coton imprégné de graisse de chèvre, se chauffent fortement tout le corps puis, attachés au moyen de cordes en fibres de palmes et munis d'une pioche, d'une pelle et de couffins, ils se font descendre au fond du puits, attaquent le sol avec leur pioche, remplissent leurs couffins de terre, de sable ou de débris rocheux et se font ensuite remonter, après une immersion qui peut durer jusqu'à cinq minutes. Après chaque immersion, le plongeur est enveloppé dans une

1. Rouara, habitants de l'oued Rir.

Digitized by Google

couverture destinée à le réchauffer rapidement. Les « ghethas » arrivent ainsi, petit à petit, à des profondeurs de 60 et même 70 mètres, atteignent la dernière couche généralement rocheuse, au-dessous de laquelle ils entendent habituellement couler la nappe artésienne. C'est là pour eux le moment critique, car ils peuvent être engloutis soudain, si la nappe artésienne parvient à se créer une issue par quelque fissure latérale. Cependant ils attaquent, avec la pioche, cette dernière couche rocheuse, l'amincissent de plus en plus, puis, lorsqu'à la manière dont ils perçoivent le bruit que fait l'eau au-dessous d'eux, ils jugent cette couche suffisamment mince, ils la traversent d'un vigoureux et dernier coup de pioche et se font bien vite remonter. D'autres fois, ils la brisent avec une lourde masse qu'ils laissent tomber du haut du puits.

La réussite de pareils forages est toujours le sujet de réjouissances publiques pour la tribu, réjouissances dans lesquelles les « ghethas » sont l'objet d'attentions particulières ; il est vrai qu'ils sont assez peu rémunérés, eu égard aux risques qu'ils courent.

Les puits artésiens creusés par les indigènes demandent un entretien constant et ne durent généralement pas longtemps, soit par suite de l'éboulement des parois, soit à cause du mélange des eaux vives avec les eaux corrompues du sous-sol ; aussi les tribus préfèrent-elles avoir recours aux ateliers de forage que le gouvernement met à leur disposition, bien que les puits creusés par ces ateliers soient d'un prix de revient plus élevé. Elles y trouvent encore, en effet, leur avantage, car ceux-ci durent fort longtemps et ne demandent pour ainsi dire aucun entretien ;

4° Enfin les jardins de palmiers qui ne demandent pas à être arrosés, mais qui veulent être protégés contre l'envahissement des sables, comme ceux de l'oued Souf.

Dans cette région, en effet, les palmiers sont plantés dans les cuvettes profondes que les dunes laissent entre elles et trouvent dans le sous-sol, par leurs racines, suffisamment d'humidité pour s'abreuver. Ils sont donc dans les meilleures conditions possibles pour produire d'excellents fruits, les pieds dans l'eau et la tête dans le feu, comme disent les Arabes ; et, en effet, les dattes du Souf sont renommées entre toutes.

Mais les dunes tendent constamment à se déplacer sous l'action des vents et les jardins ne tarderaient pas à être envahis par les

Digitized by Google

sables, si on ne prenait des précautions pour les protéger. A cet effet, les Souafa[1] couronnent les dunes qui entourent leurs jardins de véritables claies en « djerid » ou branches de palmiers; ces claies arrêtent les sables soulevés par le vent et s'enfouissent peu à peu; mais dès que l'une d'elles est enfouie, elle est à son tour couronnée d'une nouvelle claie et ainsi de suite.

Cependant, malgré ces précautions, on n'arrive pas à protéger complètement les jardins contre l'ensablement; aussi faut-il, en outre, enlever presque constamment, au moyen de couffins, le sable du fond des jardins, pour le reporter sur les dunes, au pied des claies. Ce travail incessant était fait autrefois presque partout par des esclaves nègres vendus au Souf par des caravanes venues du Soudan; mais, depuis l'abolition de l'esclavage, il est fait par les anciens esclaves et même par les Souafa, moyennant une faible rémunération, un peu moins d'un centime par couffin.

Soit par suite d'ensablement qu'on n'a pu éviter, soit que, sur certains points, la nappe aquifère soit à une trop grande profondeur, il n'est pas rare de trouver des palmiers plantés au fond de véritables puits de 5 à 6 mètres de profondeur, d'où n'émerge que le faîte de l'arbre; et ce ne sont pas ceux qui donnent les plus mauvais fruits.

Commandant A. Monségur.

(A suivre.)

1. Souafa, habitants de l'oued Souf.

Digitized by Google

LES

DROITS DE LA FRANCE AU SIAM

(SUITE[1])

III

Campagne de 1893. — L'occupation du Bas-Laos et le traité de Bangkok. — Les négociations franco-anglaises, les commissions de délimitation. — La convention de Paris (16 janvier 1896) et ses conséquences.

L'opinion publique en Cochinchine réclamait autre chose que d'inutiles négociations. M. de Lanessan prit d'énergiques mesures pour expulser les forces siamoises des territoires réclamés par l'Annam, protéger les frontières de ce pays et rouvrir la vallée du grand fleuve à l'activité de nos colons. La 10e compagnie de tirailleurs annamites, sous les ordres du capitaine Thoreux, reçut inopinément en mars 1893 l'ordre d'aller occuper Stung-Treng et Khône; M. Bastard, agent commercial à Stung-Treng, fut désigné pour remplir dans le Bas-Laos les fonctions de commissaire du gouvernement; une troupe de milice commandée par M. Grosgurin devait agir de même dans le Moyen-Laos. Mais M. Grosgurin fut assassiné en exécutant sa mission dans des circonstances assez mystérieuses; les autorités siamoises expulsèrent M. Champenois, alors agent commercial du Outhèn, ses marchandises mises sous séquestre furent à peu près respectées.

M. Dambret, qui résidait à Bassac, était simplement surveillé. Dans le Bas-Laos le mouvement s'exécutait d'une manière satisfaisante. La 10e compagnie embarquée nuitamment sur le *Bassac*, bateau à fond plat, quittait Sadec et débarquait à Kratié, point terminus de la navigation sur le Mékhong. Transportée par des pirogues rapidement réquisitionnées, elle parvenait à Stung-Treng qui était occupé sans coup férir le 1er avril.

1. Voir les livraisons de la *Revue*, janvier, février, avril et mai 1899.

Digitized by Google

Le secret de notre offensive fut si bien gardé que l'administrateur de Sadec crut devoir annoncer par télégraphe à Saïgon la désertion en masse de la garnison; les Siamois surpris n'avaient pu faire aucun préparatif de défense. Le capitaine Thoreux laissa un détachement fort d'un peloton pour garder Stung-Treng; puis il remonta jusqu'à Khône que le poste siamois inférieur en nombre s'empressa d'évacuer. M. Bastard, après avoir lancé une proclamation annonçant aux rares habitants qu'ils avaient changé de maîtres, descendit à Saïgon pour rendre compte de sa mission; le capitaine Thoreux, après avoir donné ses instructions au lieutenant Pourchot qu'il laissait dans l'île, se mit en route presque seul pour Stung-Treng, mais une troupe siamoise opérant des reconnaissances sur les bords du fleuve à Preck-Angkhol le fit prisonnier par surprise. Le capitaine fut brutalement conduit à Oubon où le vice-roi, prince Pikit, sut le traiter avec égards pendant sa captivité.

Les Siamois, d'abord surpris par notre coup d'audace, essayèrent de s'opposer par les armes à l'occupation française du Bas-Laos. Des forces envoyées d'Oubon sous le commandement de Phya-Pritchaï pour renforcer les contingents de Kkông, assiégèrent Khône au nombre de 300 hommmes. La garnison se composait de 40 tirailleurs valides, auxquels un officier annamite peu belliqueux prêchait la désertion; la place, disait-il, n'était pas tenable. Le lieutenant Pourchot fut obligé de faire garder à vue ce singulier collaborateur et se défendit brillamment derrière des retranchements improvisés jusqu'à l'arrivée des renforts (1 compagnie d'infanterie de marine, 1 de tirailleurs) sous les ordres du capitaine Adam de Villiers. Ces troupes formaient l'avant-garde d'un corps expéditionnaire commandé par le colonel de Beauquesne, que l'on organisait en toute hâte avec des éléments fournis par les brigades de Cochinchine et du Tonkin, et qui se concentrait à Khône. Les troupes siamoises reculèrent, défendant mal la région difficile qui s'étend en amont de Khône, et dont le lieutenant Forestier dressait rapidement une carte détaillée. Les lignes d'Atkikoai furent enlevées le 20 juillet sans trop de pertes pour nous, et l'on se préparait à marcher sur Không, Bassac, Oubon quand arriva la nouvelle d'un armistice conclu à Bangkok, rendant inutile un bataillon de la légion étrangère que l'on expédiait d'Algérie pour prendre part aux opérations.

L'expédition avait duré deux mois. Les mouvements de troupes

Digitized by Google

avaient été d'abord contrariés par les lenteurs et les difficultés de la navigation en pirogue ou des marches en forêt entre Khône et Kratié; mais la crue annuelle permit bientôt d'utiliser les bateaux des Messageries fluviales et d'améliorer le service des transports. Nos marsouins et nos tirailleurs s'étaient montrés pleins d'endurance et d'entrain dans un pays dépourvu de ressources, couvert de forêts, que la saison des pluies rendait encore plus difficile et plus malsain.

Les troupes siamoises n'avaient pas opposé de sérieuse résistance. Composées de Laotiens pacifiques enrôlés à la hâte, mal encadrés par de faibles détachements réguliers mal commandés, elles démontrèrent le néant de l'organisation militaire que la cour de Bangkok aidée par de nombreux aventuriers cosmopolites préparait depuis quelques années. L'on peut élever des fortifications et les garnir de canons Krupp, l'on peut avoir des régiments armés de fusils Mauser et des officiers instruits dans une École de cadets, qui font assez bonne figure sur la place d'exercices; mais la solidité au feu, l'utilisation judicieuse du terrain, la discipline et la cohésion ne s'improvisent pas. La belle apparence des troupes de parade ne peut remplacer d'anciennes traditions que le Siam ne possède pas.

Les forces maritimes devaient suivre l'exemple de l'armée de terre et montrer la faible valeur des résultats obtenus par le commodore de Richelieu. Les événements qui s'accomplissaient dans la vallée du Mékhong avaient eu leur contre-coup à Bangkok. L'on a vu que les premiers mouvements de nos troupes s'étaient d'abord opérés en grand secret : l'on agissait par surprise dans un pays peu favorable à la rapide propagation des nouvelles; mais ils ne devaient pas tarder à être connus à la capitale du Siam. La populace, nombreuse à Bangkok, habilement travaillée par les agents du gouvernement, pouvait, dans un accès de haine contre les « Farangs », massacrer en bloc tous les Européens et piller leurs propriétés.

M. Develle connaissait les mesures que le gouvernement britannique allait prendre pour prévenir cette éventualité. Le renforcement du stationnaire de Bangkok parut à notre ministre des affaires étrangères inspiré surtout par l'habituel désir qu'éprouvait l'Angleterre de pêcher en eau trouble. En conséquence, il avisait, le 8 juillet, M. Pavie, plénipotentiaire de France au Siam, que le

Digitized by Google

Lutin serait également renforcé. Le 11, M. Pavie lui annonçait que le gouvernement siamois n'ayant reçu aucune notification des intentions anglaises, s'opposait au renforcement de notre stationnaire, conformément au traité de 1856. Cependant M. Develle mettait, le 13, deux canonnières à la disposition de notre ambassadeur, et leur faisait donner l'ordre par l'amiral Humann, commandant l'escadre d'Extrême-Orient, de ne pas franchir la passe de Pac-Nam d'après les prescriptions du règlement de Bangkok; il prévenait de ces mesures le prince Wadhama, ministre du Siam à Paris.

Mais lorsque l'*Inconstant* et la *Comète* accompagnées du *J.-B. Say* des Messageries fluviales, qui effectuait son voyage bihebdomadaire, se présentèrent le 17 devant la barre, ils furent accueillis par une vive canonnade, à peu près inoffensive d'ailleurs, des forts et de la flotte embossée en amont de la passe. A la suite de cette agression injustifiée, véritable guet-apens, puisque le gouvernement siamois connaissait nos intentions pacifiques, ainsi que M. Pavie en avait la preuve quatre jours après, nos bateaux remontèrent brillamment le fleuve et se présentèrent le soir même devant Bangkok où leur arrivée causa une profonde stupéfaction ainsi qu'une grande effervescence parmi la population.

Le *J.-B. Say*, qu'un boulet dans la coque avait obligé à s'échouer sur les rives du Mé-Nam, était pillé; son équipage maltraité, fait prisonnier.

Le gouvernement siamois ne put fournir que des explications embarrassées. Aussi notre ministre des affaires étrangères réunissant les griefs anciens et l'agression commise à Pac-Nam faisait poser le 19 par M. Pavie l'ultimatum suivant :

1° Reconnaissance des droits français sur la rive gauche du Mékhong.

2° Evacuation des postes siamois dans le délai d'un mois.

3° Satisfactions pour les agressions commises.

4° Châtiment des coupables.

5° Indemnité de 2 millions pour les dommages causés.

6° Dépôt d'une somme de 3 millions comme gage, ou remise de la perception des fermes dans les provinces de Battambang et de Siem-Reap.

Digitized by Google

Ces demandes n'étaient pas exagérées; mais le Siam, d'après les conseils britanniques, pour engager les négociations offrit, le 22, la cession de la rive gauche jusqu'au 18e degré. Ce n'était pas suffisant, il valait mieux couper court, car sur le terrain de la discussion entre Européens et Asiatiques, les Européens sont toujours battus. Nous avions l'occasion inespérée de regagner le terrain perdu depuis dix ans, nous ne pouvions abandonner le Haut-Laos, le Luang Prabang, les territoires Chans de la rive gauche dont l'activité anglaise, sous le couvert de la domination siamoise, tirerait un parti préjudiciable à nos possessions du Tonkin. Suivant ses instructions M. Pavie ne voulut pas prolonger les débats, et le 26 il quittait la capitale avec les canonnières. Le consul général de Hollande avait accepté la protection de nos nationaux.

La cour de Bangkok comprit qu'il valait mieux céder et son représentant à Paris, le prince Wadahma, annonçait, le 29, l'acceptation de l'ultimatum. M. Develle consentit à rouvrir les négociations sur les bases précédentes, en y ajoutant deux clauses particulièrement dures pour le Siam : l'occupation de Chantaboun jusqu'à la complète exécution du traité que M. Le Myre de Vilers, nommé depuis le 8 juillet ministre plénipotentiaire, venait négocier, et le retrait des forces siamoises stationnées dans les provinces de Battambang et de Siem-Reap et dans une zone de 25 kilomètres de largeur sur la rive droite du Mékhong.

La cour de Bangkok accepta tout. Elle sentait l'impossibilité de recourir aux résolutions extrêmes. Le gouvernement anglais ne paraissait pas disposé à la soutenir autrement que par des conseils prudents; sa marine à Pac-Nam, son armée dans la vallée du Mékhong avaient fait trop piteuse figure pour qu'elle fût en droit d'opérer un changement de fortune, aussi M. Le Myre de Vilers eut-il sa tâche singulièrement facilitée dans les pourparlers qui débutaient par une convention provisoire conclue dès les premiers jours du mois de septembre. Cette convention stipulait :

1° Les postes siamois de la rive gauche et de la zone de 25 kilomètres seront évacués dans un délai de un mois à partir du 5 septembre.

2° Les fortifications de la zone seront rasées.

3° Les auteurs des attentats seront jugés par les autorités siamoises; un représentant français y assistera. Si la peine est insuffi-

Digitized by Google

sante, ce représentant pourra réclamer un nouveau jugement devant un tribunal mixte.

4° Remise des Laotiens, Annamites sujets français et des Cambodgiens détenus à un titre quelconque; aucun obstacle ne sera mis au retour sur la rive gauche des anciens habitants.

5° Le Ban bieng de Tong-Xieng-Khann et ses hommes seront amenés à la légation de France ainsi que les armes et les pavillons dérobés.

En outre, M. Pavie, de retour à Bangkok, faisait connaître, le 5 septembre, que l'amiral Humann avait occupé Chantaboun sans résistance, comme gage de la complète exécution du traité. Nous y sommes encore et sans doute pour toujours.

Les clauses du traité de paix signé à Bangkok le 30 octobre 1893 et ratifié en janvier 1894 par le Parlement français sont les suivantes :

1° Le Siam renonce à toute prétention sur le Mékhong, ses îles et les territoires situés sur la rive gauche.

2° Le gouvernement siamois n'aura pas de bateaux de guerre sur le lac, le Mékhong et ses affluents.

3° Il n'y aura pas de poste siamois dans les provinces de Battambang, Siem-Reap, ni dans une zone de 25 kilomètres de largeur sur la rive droite.

4° Il n'y sera entretenu aucune force régulière ou irrégulière ; la police sera faite par les autorités locales.

5° Arrangement des tarifs douanier et commercial concernant la zone ci-dessus dans un délai de six mois. En attendant pas de droits.

6° Le Siam facilitera tous dépôts et constructions ayant pour but la navigation du fleuve.

7° Les citoyens français ou ressortissants français pourraient circuler librement dans les territoires ci-dessus mentionnés, munis d'un permis des autorités françaises. Réciproque.

8° La France pourra placer des consuls à Korat et M.-Nan.

Le négociateur M. Le Myre de Vilers a été l'objet de vives critiques en Indo-Chine où les conditions de la paix causèrent une vive déception. Lorsque de nouveaux incidents mettent en évidence la faiblesse de notre influence à Bangkok, il en est rendu

Digitized by Google

responsable. Les politiques et les économistes nombreux à Saïgon, qui rêvaient la conquête commerciale de la Chine occidentale par le Mékhong, gémissaient de son manque d'énergie et de la faiblesse de notre gouvernement. Une annexion totale, disaient-ils, pouvait seule, grâce aux sages tarifs douaniers qu'on aurait établis à Bangkok, permettre d'évincer les redoutables concurrents anglais ou allemands établis dans le pays et qui avaient pu lutter victorieusement contre le syndicat du Laos, contre les commerçants cochinchinois. On se rendait compte aussi que la vallée du Mékhong ne valait pas le Siam, et que nos acquisitions territoriales flattaient seulement notre vanité de propriétaires. Mais en France on crut avoir fait une bonne affaire.

Les troupes siamoises évacuèrent sans incident les provinces de la rive gauche dans les délais fixés; on se mit en mesure d'y organiser rapidement les communications et l'administration. Une partie du corps expéditionnaire rentra en Cochinchine et fut remplacée par deux compagnies de légion étrangère qui venaient d'arriver. Les chefs des postes militaires établis sur les bords du fleuve et dans l'intérieur du pays à Stung-Treng, Khône, Không, Bassac et Attopeu conservèrent pendant quelque temps l'autorité civile qu'ils cédèrent ensuite à des fonctionnaires sans aucun lien entre eux, et dépendant du Tonkin pour le Haut-Laos, de Cochinchine pour le Bas-Laos. Les mandarins indigènes, travaillés par les émissaires siamois, ne reconnaissaient notre domination que dans le voisinage de nos fusils, opposaient partout ailleurs la force d'inertie aux ordres qui leur étaient donnés; les convois fluviaux effectuant les transports administratifs et militaires nécessitaient de nombreuses réquisitions, fort impopulaires chez des peuples paresseux; une violente épidémie de choléra, une grande sécheresse suivie d'une disette générale étaient attribuées aux génies courroucés par notre conquête; les tribus des montagnes déclaraient ne pas reconnaître notre autorité, et l'échec de quelques milices envoyées pour les réduire avaient un fâcheux retentissement. On mit fin à cette situation qui pouvait devenir grave, par une organisation plus solide, plus conforme aux intérêts, aux caractères du pays. M. Boulloche, ancien résident supérieur d'Annam, fut nommé résident supérieur du Laos; il avait sous ses ordres deux hauts fonctionnaires, commandants supérieurs, résidant à Không et à Luang-Prabang, et qui étaient secondés par des

Digitized by Google

commissaires du gouvernement placés aux anciens chefs-lieux de provinces, aidés par de nombreux commis, interprètes, etc.

Mais M. Boulloche, à la suite d'un voyage sommaire sur les bords du Mékhong, proposa lui-même la suppression de son emploi, trop onéreux, disait il, pour les finances laotiennes; les commandants supérieurs des Haut et Bas-Laos ne dépendent plus aujourd'hui que du gouverneur général.

Des troupes d'occupation ont été supprimées; on a créé des milices laotiennes encadrées par deux ou trois cents miliciens tonkinois qui suffisent à garder le pays depuis Xieng-Khong jusqu'à Sambor. On a laissé en fonctions les autorités indigènes, mais on a cherché à se les attacher en rehaussant leur prestige; on leur a donné de belles écharpes tricolores pour les jours de galas officiels; on a aboli l'esclavage; les droits de sortie sur les marchandises bouchent les trous produits dans les budgets par les nombreuses exemptions d'impôts et le nombre toujours croissant des fonctionnaires; une partie de l'indemnité de guerre a été distribuée aux chefs des villages qui avaient souffert des hostilités; mais la masse de la population ne paraît pas encore apprécier ces bienfaits.

Enfin on a tenté de développer chez les Laotiens le goût du travail en créant des débouchés rapides et sûrs aux produits naturels du pays.

Dès notre installation au Laos on se proposa l'utilisation pratique du fleuve qui désormais était bien à nous. Les renseignements que l'on possédait ne semblaient pas suffisants et l'on voulut perfectionner les études commencées. Le lieutenant d'infanterie de marine Forestier débrouillait l'imbroglio des îles entre Kkône et Không.

Le lieutenant de vaisseau Roboglia, dans le bief inférieur, « était salué par les acclamations enthousiastes de la population laotienne accourue sur les rives pour contempler le drapeau français » pendant une exploration sommaire, que le lieutenant de vaisseau Ytier a dû compléter en 1896, et concluait à la parfaite navigabilité du fleuve, à l'existence de chenaux qui pouvaient être aisément rendus praticables. Dans les biefs supérieurs, M. Simon, lieutenant de vaisseau, secondé par MM. Py et Levey, exécutait une reconnaissance pénible et minutieusement consciencieuse. Le *Tour du monde*, l'*Illustration*, le *Temps* et d'autres journaux ont

Digitized by Google

raconté les diverses étapes de ces vaillants officiers, les tours de force qu'ils ont accomplis. Le transbordement des bateaux *La Grandière* et *Massie* à travers l'île de Khône, le passage des rapides de Kemmarat, la traversée de la difficile région comprise entre Nong-Kay et Pac-Lay, l'arrivée à Luang-Prabang après dix-huit mois de fatigues sont de belles actions auxquelles on est heureux de rendre hommage. Pendant ce temps quelques tentatives étaient faites pour trouver des communications plus rapides entre le Laos et la mer. M. Champenois parcourait la route de Vinh à Outèn, le lieutenant d'infanterie de marine Debay étudiait la région de Saravan, d'Attopeu et d'Ai-Lao. L'enseigne de vaisseau Mercier lançait à ses frais, en 1895, sur la Sé Bang-Hien une chaloupe qu'il avait transportée depuis la côte d'Annam pour démontrer l'excellence de la route Kemmarat—Quang-Tri; mais il fit naufrage dans les rapides de la rivière; son expérience prouve toutefois la facilité des communications par la passe d'Ai-Lao et confirme les hypothèses du capitaine de Malglaive.

La mission Simon n'avait pas seulement pour but l'étude de notre voie de pénétration de l'hinterland indo-chinois; on escomptait politiquement sa réussite. Il fallait parvenir avant les Anglais sur le Haut-Mékhong, y conduire des canonnières, témoignages palpables de nos droits, et prévenir ainsi une action britannique imminente. Après les événements de 1893, le gouvernement français croyait, en effet, avoir enfin résolu le difficile problème des limites dans la vallée supérieure du Mékhong et réservé l'avenir dans le bassin du Mé-Nam; mais le Foreign Office émit soudain des prétentions inattendues, qui perçaient dans les hésitations et les offres siamoises en réponse à l'ultimatum, et que son ambassadeur, lord Dufferin, faisait déjà connaître à Paris pendant les négociations du traité de paix. La France, disait-il, pouvait bien se faire céder la rive gauche du Mékhong, depuis Luang-Prabang jusqu'au Cambodge, mais le Siam ne pouvait abandonner les pays à droite de la M.-Ou. Ces pays Chans birmans dépendaient de l'Angleterre, héritière des droits suzerains d'Ava; le gouvernement britannique en avait bien permis l'occupation par le Siam, mais ne les avait pas cédés irrévocablement. L'Angleterre reprenait donc ses droits dont la Chine reconnaissait la valeur, puisqu'elle accordait des cessions territoriales dans le Theini en échange de l'abandon de la souveraineté sur les districts de

Digitized by Google

M.-Lim et de Xung-Hong. De tout temps, d'ailleurs, les cartes anglaises avaient indiqué la M.-Ou comme limite orientale de la Birmanie. En vain, le gouvernement français invoquait la cession officielle des Sibsonpannas par le roi Thibau, la révolte du sobo de M.-Sing qui, peu d'années auparavant, s'était placé sous la domination siamoise et dont les territoires, par suite du nouveau traité, faisaient logiquement retour à la France. Pour mettre fin à cette interminable discussion, M. Develle, toujours ministre des affaires étrangères, d'accord avec lord Dufferin, voulut bien admettre le principe d'une zone neutralisée séparant les deux pays. Les deux gouvernements instituèrent à Paris deux commissions pour en déterminer l'étendue et la situation. MM. Revoil et Jusserand représentaient la France, MM. Phipps et Lee l'Angleterre. Mais l'insuffisance des renseignements sur la région fit ajourner, le 24 novembre 1894, les décisions jusqu'au retour des missions géographiques dirigées par MM. Pavie et Scott qui devaient, de concert, étudier les meilleures limites de la zone neutre, les frontières du Xieng-Keng et du Muong-Man, la navigabilité du Mékhong jusqu'à Xieng-Kheng.

Cependant, le Foreign Office, voulant sans doute mettre notre gouvernement en présence du fait accompli, d'une possession réelle dont le sacrifice, s'il fallait y consentir, exigerait de sérieuses compensations, expédiait des ordres pressants aux troupes de Haute-Birmanie pour l'occupation des territoires abandonnés par le Siam, et signait le 1er octobre 1894, avec la Chine, une convention qui, par ses dispositions relatives aux districts de Xieng-Hong et de M.-Lim, rendait impossible ailleurs que dans le bassin de la N.-Ou, la formation de l'Etat-Tampon. Un rapide voyage des canonnières *La Grandière* et *Massie* aurait pu déjouer toutes ces combinaisons; mais gênées par les obstacles du fleuve, malgré l'énergie de MM. Simon et Levey, elles mirent dix-huit mois pour atteindre Luang-Prabang et ne purent guère dépasser cette ville. Pendant ce temps, le lieutenant Stirling venant de Xieng-Tang, passait le Mékhong à Xieng-Lâp et s'installait à Muong-Sing, le 24 décembre 1894. M. Pavie, alors commissaire général du Laos, s'appuyant sur les ordres envoyés par le roi de Siam au gouverneur de la province, et sur la prochaine arrivée des commissions de délimitation, parvint à obtenir provisoirement l'évacuation de cette ville.

Digitized by Google

Les commissions étudièrent consciencieusement le pays, firent de nombreuses recherches historiques et se communiquèrent leurs propositions. Les Anglais voulaient donner à la zone neutre la M.-Ou comme limite orientale et par suite nous fermer la haute vallée du Mékhong; les Français, d'après le traité de 1884, la situation politique du pays en 1893 et le traité de Bangkok, offraient de la constituer dans le bassin du Mékhong, avec peut-être l'intention d'en donner la souveraineté au prince Myngoon Min, héritier du trône birman et réfugié à Saïgon. La France, qui depuis plusieurs années lui donne une étroite hospitalité, lui devait bien cette compensation. Ce projet, qui nous fut d'ailleurs attribué par quelques agents anglais, pouvait ruiner l'avenir des chemins de fer commencés par nos rivaux et créer un foyer d'agitation patriotique en Birmanie où le prétendant a toujours de nombreux et dévoués partisans. L'entente cherchée était devenue impossible; les commissions se séparèrent d'un commun accord, laissant à leurs gouvernements respectifs le soin de trancher la question d'après les documents historiques et géographiques recueillis. Mais après le départ de M. Pavie, le lieutenant Stirling avec des forces nombreuses revint occuper Muong-Sing en avril 1895, et détacha des postes jusqu'aux environs de Luang-Prabang. En outre, la presse anglaise protestait avec violence contre la convention franco-chinoise relative à la délimitation de nos frontières, dans le Xieng-Hong, et sommait le Foreign Office de ne pas abandonner les intérêts britanniques au Siam.

La question des limites, qui durait depuis 1883, menaçait de s'éterniser. Toutefois, par des « concessions réciproques », on parvint à s'entendre. Le 20 janvier 1896, M. Berthelot, nouveau ministre des affaires étrangères, communiquait à son collègue des colonies, la déclaration suivante approuvée par les deux gouvernements :

1° Les deux gouvernements de France et d'Angleterre s'engagent à ne faire pénétrer dans aucun cas ou sous aucun prétexte sans le consentement l'un de l'autre, leurs forces dans la région comprenant le bassin des rivières Petchabouri, Mé-Mam, Mekhlong et Bang-Pa-Khong (rivière de Pétrin) et de leurs affluents respectifs, ainsi que le littoral qui s'étend depuis M.-Ban-Tapang jusqu'à M.-Pase, les bassins des rivières sur lesquelles sont situés ces deux

Digitized by Google

villages et les bassins des autres rivières dont les embouchures sont incluses dans cette partie du littoral et comprenant le territoire situé entre la frontière anglo-siamoise, le fleuve Mékhong et la limite du bassin du M.-Lig. Ils s'engagent, en outre, à n'acquérir dans cette région aucun privilège ou avantage particulier dont le bénéfice ne soit pas commun à la France et à la Grande-Bretagne, à leurs nationaux et ressortissants ou qui ne leur soient pas accessibles sur le pied de l'égalité.

Ces stipulations ne seront pas toutefois interprétées comme dérogeant aux clauses spéciales du traité du 28 octobre 1893 entre la France et le Siam s'appliquant à une zone de 25 kilomètres sur la rive droite du Mékhong et à la navigation du fleuve;

2° Rien dans la clause qui précède ne mettra obstacle à une action dont les deux puissances pourraient convenir et qu'elles jugeraient nécessaire pour maintenir l'indépendance du royaume de Siam. Mais elles s'engagent à n'entrer dans aucun arrangement séparé qui permette de faire à une tierce puissance ce qu'elles s'interdisent réciproquement par la présente déclaration;

3° A partir de l'embouchure de la N.-Huock et en remontant vers le nord jusqu'à l'embouchure chinoise, le thalweg du Mékhong formera la limite des possessions ou des sphères d'influence de la France et de la Grande-Bretagne.

Il est convenu que les nationaux ou ressortissants d'un pays n'exerceront aucune juridiction ou aucune autorité quelconque dans les possessions ou sphères d'influence de l'autre pays.

Dans la partie du fleuve dont il s'agit, la police des îles séparées de la rive britannique par un bras dudit fleuve appartiendra aux autorités françaises, tant que cette séparation existera. L'exercice du droit de pêche sera commun aux habitants des deux rives.

4° Entente au sujet des privilèges et avantages commerciaux accordés ou à accorder par la Chine dans le Yunnam et le Setchouen;

5° Au sujet de la délimitation des possessions à l'ouest du Bas-Niger;

6° Au sujet de la dénonciation des conventions tunisiennes (19 janvier 1875) entre l'Angleterre et la Régence.

Ainsi notre zone d'influence était parfaitement limitée; lord Salisbury déclarait au Parlement anglais, sans doute pour désar-

Digitized by Google

mer les critiques de l'opposition, qu'elle se composait surtout de déserts de sable recouverts de forêts claires. Nous ne pouvions plus agir efficacement contre le Siam et constituer plus tard un empire indo-chinois qui nous aurait dédommagé de la perte des Indes et rétabli l'équilibre en Extrême-Orient. La diplomatie britannique avait employé toute son habileté à nous faire garantir l'indépendance d'un pays dont nos intérêts politiques ordonnaient l'annexion ou le protectorat, et dont, grâce à notre inertie, nos rivaux prenaient « le roi par la main pour le conduire peu à peu dans la grande famille indo-anglaise ».

L'on a comparé cette déclaration au partage de la Pologne; ce serait exact si l'Angleterre ne s'était pas fait la part du lion.

Le Laos siamois et le bassin du Toule-Sap sont plus vastes que la péninsule malaise, mais moins riches et moins bien situés; quant au bassin du Mé-Nam, au Siam proprement dit, il est en fait une colonie britannique.

Le vœu de sir Arthur Phayre, des chambres de commerce de Rangoon, Hong-Kong et Singapore, se trouvait réalisé; mais le Foreign Office n'a pas donné gratuitement son appui à la cour de Bangkok. Outre les avantages matériels concédés dont les sociétés et nationaux anglais profitent seuls, la péninsule de Malacca qui en grande partie dépendait du Siam, où MM. Dru, de la Bourdonnais et Deloncle voulaient, à travers l'isthme de Kra, creuser un canal destiné à ruiner Singapore, n'est plus que le prolongement de l'empire des Indes. L'absorption s'est faite sans secousses, presque toujours par les moyens persuasifs. Poulo-Pinang, dont le port est accessible aux plus gros navires, fut donné à l'Angleterre en 1786 par un marin qui avait épousé la fille d'un rajah de Queddah. Malacca, pris aux Hollandais pendant les guerres du premier Empire, ne leur a pas été rendu; Singapore fut acquis après de longues négociations en échange de l'île de Java. Ces strait's settlements ont été la base d'une action qui se continue encore aujourd'hui. Déjà, par le traité de 1826, le Siam se désintéressait de Perak et de Selangor; les uns après les autres les sultans malais indépendants ont accepté l'influence anglaise tout en continuant d'envoyer à Bangkok les tributs traditionnels de fleurs d'or et d'argent. Il n'y a pas eu, sauf le bombardement de Calanton en 1867, d'annexion brutale, mais groupement d'intérêts. Les États fédérés Johore, Perak, Patang, Selangor, Tringanon, etc., sous l'habile direc-

Digitized by Google

tion du résident général, S. Frank Swttenham, assisté d'un conseil exécutif, sont dans une situation prospère; les revenus de Federate States sont de L. 1 million (25,000,000 fr.), sans dettes, et vont servir à la garantie d'intérêt d'un emprunt de 50 millions de dollars destiné à l'extension d'un réseau de railways. Les souverains sont surveillés par des résidents anglais qui sont en même temps de sages conseillers; des magistrats rendent la justice, des ingénieurs tracent des routes et des chemins de fer, des commerçants, des industriels, des planteurs font fortune.

Les colons malais et chinois accourent en foule, l'élément aborigène, les tribus négritos visitées par M. Lapique en 1896 reculent dans les montagnes et disparaîtront bientôt. Les cultures de poivre, de café, de riz, de coton, l'exploitation des forêts et des mines donnent déjà lieu à un gros commerce de cabotage dont Singapore et Malacca sont les entrepôts. Les voies ferrées s'enfoncent dans les vallées pour suppléer à la faible valeur des cours d'eau, longent les côtes et, grâce aux concessions accordées par le Siam, grâce aux lignes récemment entreprises (Bangkok — Petchabouri, Malacca — Keddah — Singora, etc.), la péninsule va être dotée d'un réseau suffisamment complet.

Cette incessante activité dans la mise en valeur des pays neufs s'exerce aussi au Siam. Nous verrons au dernier chapitre que les Anglais sont les principaux facteurs de la prospérité générale du royaume; leur influence politique, en outre, n'est pas moindre que leur rôle industriel ou commercial.

Lorsque le roi Chulahlongkorn, instruit par les événements de 1893, se résolut à donner à ses États mieux qu'un simple vernis de civilisation européenne, l'Angleterre sut lui donner les conseils dont il avait besoin. M. Pollin Jacquemyn, Belge, que l'on peut comparer à Constance Phaulcon, est general adviser et vient d'être créé chan-phya, qui est la plus haute dignité siamoise, pour ses bons services pendant la période comprise entre le traité de Bangkok et la convention franco-anglaise; il incarne auprès du souverain la réorganisation du pays suivant une politique anglophile. Les coutumes siamoises sont codifiées par des magistrats auglais; un peu d'ordre est mis dans les finances par des élèves de lord Cromer élevés à l'école égyptienne; des fonctionnaires anglais sont à la tête des travaux publics, du département des mines, des postes et des télégraphes; des agents italiens, autri-

Digitized by Google

chiens, hollandais dirigent les travaux de chemins de fer étudiés par des ingénieurs anglais, entrepris par des sociétés anglaises. Le recrutement des chefs militaires est assuré par une École de cadets qui a des instructeurs anglais et allemands; la marine est formée par le commodore de Richelieu assisté par des officiers danois. Enfin le roi dans son amour du progrès, a mis fin, en principe seulement, au régime du pouvoir absolu par la création d'un Corps législatif de 70 membres qu'il choisit lui-même et ne convoque jamais.

En 1897 il y avait au Siam, employés dans les fonctions publiques, 58 Anglais, 22 Allemands, 20 Danois, 9 Belges, 8 Italiens, et une vingtaine d'Autrichiens, Hollandais, Russes, etc., mais pas un seul Français. Il ne faut donc pas s'étonner de ce que les relations entre la France et le Siam ne soient pas empreintes de cordialité.

Tout en affirmant le désir de vivre avec nous dans les termes d'une bonne et loyale amitié, le gouvernement siamois discrédite par tous les moyens l'influence française dans le bassin du Mé-Nam. A la suite d'un regrettable oubli, l'article 5 du traité de 1867 n'a pas été abrogé dans les arrangements de 1885 et de 1893; il en résulte que tous les Cambodgiens du Siam, sans exception, se voient refuser les avantages de la juridiction française. Aux réclamations de notre ministre plénipotentiaire, le roi répond qu'il ne peut ruiner de son plein gré le recrutement de sa marine et de son artillerie, entièrement fourni par ses sujets cambodgiens. Cette interprétation étroite, mais juste en principe, des conventions a pour résultat l'abaissement moral de la France. A propos de deux Cambodgiens inscrits à notre consulat, mais qui restèrent plus d'un an dans les prisons siamoises malgré les énergiques protestations de notre ambassadeur, le *Siam Free Prees* disait : « Aucune nation ayant quelque respect de son prestige ou quelque sentiment de ses devoirs envers ses protégés ne peut tolérer une pareille conduite... » Le directeur de ce journal a d'ailleurs été brutalement expulsé du Siam pour ses idées francophiles trop nettement exprimées.

Les Annamites établis à Bangkok et dans les environs sont molestés; les Chinois, nos anciens clients, se voient refuser le renouvellement de leurs concessions ou de leurs monopoles s'ils conservent la qualité de protégés et doivent recourir à la protec-

Digitized by Google

tion anglaise ou allemande, plus efficace. Les entreprises de nos nationaux sont en butte à l'hostilité de l'administration siamoise, ainsi que M. Pontbellanger le faisait remarquer dès 1892; aussi les maisons françaises sont-elles de plus en plus rares à Bangkok où naguère elles brillaient au premier rang. Dans l'intérieur du pays, les malfaiteurs du Laos trouvent un asile presque inviolable sur la rive droite du Mékhong. En mars 1897 il a fallu poser un ultimatum pour obtenir la livraison des assassins d'un voyageur français. Nos missionnaires ont à lutter contre une opposition ouvertement déclarée; mais dans maints endroits même, les mauvais traitements ne leur sont pas épargnés.

Toutes ces mesures ont pour but la ruine de notre prestige au Siam; elles sont couronnées de succès. Aujourd'hui nous n'avons plus d'intérêts industriels ou commerciaux dans le bassin du Mé-Nam; notre pavillon ne paraît à Bangkok ou sur les côtes que pour le ravitaillement de notre poste de Chantaboun, le transport de la correspondance diplomatique et la relève du stationnaire de la légation. La France est bloquée à l'est du Mékhong ainsi que l'annonçait M. Hallet en 1885.

Cette prophétie se trouve en principe contredite par la convention de 1896; mais, en admettant l'annexion plus ou moins prochaine de notre zone d'influence, la situation économique ne sera pas changée, nous aurons seulement 200,000 kilomètres carrés à garder et à administrer.

P. Ibos,
Lieutenant d'infanterie de marine.

(*A suivre.*)

Digitized by Google

LA CHINE ENTR'OUVERTE

ET SA PERFECTIBILITÉ

L'augmentation des points de contact entre les Européens et la Chine, les nombreuses concessions de voies ferrées obtenues, les nouveaux ports ouverts, les baies cédées « à bail » à diverses puissances blanches, enfin les sortes de « zones d'influence » que chacune semble s'être fait réserver sur l'ancienne Sérique, tout cela complété par les tendances de modifications de l'organisation combien de fois séculaire des Célestes, sont des événements préliminaires d'une profonde modification d'un pays colossal dont l'histoire, pendant des siècles, a été monotone « comme la prière d'un bonze ».

Cependant, on ne peut pas dire absolument que la Chine immense soit toute grande ouverte au commerce et aux relations universelles; la porte, autrefois si hermétiquement fermée, était trop rouillée dans ses ferrures; elle s'entr'ouvre chaque jour davantage, mais lentement et ne permet pas encore une entrée aux coudées franches. Si le nombre des ports ouverts est aujourd'hui très grand, il n'en montre que davantage combien sont plus considérables encore les grandes villes où le trafic avec l'Europe n'est pas autorisé.

La Chine est loin d'en être arrivée au point atteint par le Japon qui, en faisant cesser le régime de l'exterritorialité, est désormais ouvert partout aux relations et a signé des traités de commerce avec presque toutes les nations, vis-à-vis desquelles le Mikado a traité sur le pied d'une parfaite égalité[1].

Malgré son arrogance, explicable par son ignorance de notre

1. C'est depuis le 17 juillet 1899 que les anciens traités entre le Japon et l'Europe ont expiré et que les nouveaux, qui reconnaissent implicitement l'égalité des institutions japonaises et européennes, sont entrés en vigueur.

Digitized by Google

civilisation ou sa crainte que nous voulions changer sa façon de vivre, la vieille Chine, qui ne recule que devant la menace armée, qui ne nous comprend pas encore, qui ne cède que pas à pas, est cependant, en définitive, sans cesse de plus en plus vaincue et humiliée, malgré toutes les fleurs diplomatiques dont on orne ces humiliations successives, faites sous forme amicale et même protectrice. Hypocrisie de la civilisation!

Devons-nous donc assister, comme pour l'Afrique, à un véritable partage politique du plus colossal et du plus ancien État qui fut jamais, l'Empire chinois? Ou bien nos progrès se retourneront-ils contre nous-mêmes et la Chine armée et éduquée, munie de nos moyens de travail industriel, peut-elle nous menacer économiquement ou militairement plus tard?

Enfin, comme le pense M. Marcel Monnier, le Chinois est-il destiné à conserver toujours son empreinte, c'est-à-dire à se refuser à adopter les progrès mêmes les plus palpables et continuera-t-il, malgré nos exemples, à s'encroûter dans sa civilisation « cristallisée », dans ses vieux errements et ses méthodes vermoulues, sans se soucier de qui le gouvernera ?

Telles sont les questions dont nous allons essayer de poser ici les principaux éléments, sans avoir la prétention de les résoudre, après avoir rappelé les événements politiques et économiques dont la Chine a été le théâtre depuis quelques années[1], et qui ont eu surtout en vue sa pénétration ou mieux son « exploitation ».

L'Empire chinois, qui, avec toutes ses dépendances, renferme environ 400 millions d'habitants, soit le quart du genre humain, est resté, pour ainsi dire jusqu'au milieu du XIXe siècle, un pays presque inconnu de l'Europe, ignorant ou méprisant lui-même l'Occident.

Les Portugais avaient pu seuls maintenir, depuis 1557, leur établissement de Macao. Les missionnaires restèrent presque uniquement, pendant longtemps, en relations avec l'intérieur de la Chine.

1. Consulter la partie relative à la *Chine*, dans l'étude sur la *Pénétration européenne en Asie*, par M. Paul Barré (*Revue de Géographie*, avril 1897, p. 271).

Voir aussi l'ouvrage : *La Cité chinoise*, par Eugène Simon (1885) et le livre de M. E. Bard, intitulé : *Les Chinois chez eux* (1899).

Citons enfin la fondation récente, à Paris, d'une revue spéciale intitulée : *La Chine nouvelle*.

Digitized by Google

La guerre de l'Opium aboutit, en 1842, à la cession aux Anglais de l'île de Hong-Kong, à l'entrée de la rivière de Canton, et à l'ouverture de cinq premiers ports au commerce européen : Canton, Amoy, Fou-Tcheou, Ningpo et Shanghaï[1]. Des conventions de 1844 ouvrirent aux États-Unis et à la France, puis aux principaux États civilisés, les cinq ports déjà ouverts à l'Angleterre et permirent le libre exercice — tout au moins en théorie — du christianisme en Chine.

Les deux expéditions anglo-françaises aboutirent aux traités de 1858 et 1860 qui ouvrirent au commerce étranger les ports de Kioung-Tchéou (dans l'île d'Haïnan), de Swatow ou Chan-Toou et Tchao-Tchéou (dans le Kouang-Toung), de Taï-Ouan et Tamsui (à Formose), de Tchefou (dans le Chantoung), de Nankin et de Tchen-Kiang (à l'embouchure du fleuve Yang-Tsé-Kiang), enfin de Niou-Tchouang (dont le véritable port est Ying-Tséou, dans le Lao-Toung ou Chin-King) et de Tien-Tsin (dans le Pé-Tchi-Li).

Au nord, d'autres traités de 1858 et 1860 avaient cédé à la Russie les territoires au nord et à l'est de l'Amour et de l'Oussouri et ouvert au commerce russe les villes de Kalgan, Ourga et Kachgar.

En 1861, la Chine ouvrit au commerce les ports intérieurs de Kien-Kiang et Han-Keou, sur le Yang-Tsé-Kiang, et en 1863 ceux de Kelung et Takou, dans l'île de Formose. En 1860, la Chine cédait à l'Angleterre, en face de Hong-Kong, sur la terre ferme, une partie de la presqu'île de Koou-Loung.

En 1854, la Chine avait laissé les Anglais organiser son service de douanes maritimes[2]; ils confièrent, en 1867, à des Français, la fondation d'un arsenal à Fou-Tcheou. En 1875, le ministère des affaires étrangères (Tsung-Li-Yamen) fut organisé[3].

Une nouvelle convention de 1876 ouvrit encore aux étrangers les ports de Wen-Tcheou (dans le Tche-Kiang), de Pakhoï (dans le Kouang-Toung), de Ou-Hou-Hien ou Wou-Hou et Yi-Tchang (sur le Yang-Tsé-Kiang), enfin de Hoï-Hoou (dans l'île de Haïnan).

1. En outre, Koou-Loung et Lappa (près de Hong-Kong et de Macao) étaient ouverts au commerce anglais.

2. Les revenus des douanes chinoises ont été de 22,579,000 taëls en 1896 (1 taël = 4 fr 20). Les postes de douanes n'existent que dans les ports ouverts au commerce étranger.

3. Le concours prêté par la France et l'Angleterre au gouvernement chinois, pour réprimer la révolte des Taïpings (1862), augmenta la facilité des relations.

Digitized by Google

Les traités de 1885, du 25 avril 1886 et du 20 juin 1887, à la suite de la guerre du Tonkin, ouvrirent théoriquement au commerce français les provinces chinoises du Yunnan, du Kouang-Si et du Kouang-Toung. En 1887, les villes intérieures de Lang-Tchéou (au Kouang-Si) et de Mongtzé (au Yunnan) étaient ouvertes à la France; ce fut en 1895 le tour des villes de Ho-Keou, sur le fleuve Rouge, et de Semao, au Yunnan. L'occupation provisoire anglaise de Port-Hamilton, en 1885, n'eut pas de suites, devant la réclamation de la Russie.

Les Anglais ont obtenu, en 1893, l'ouverture à leur commerce du marché tibétain de Ya-Tung, mais ils ne paraissent guère jusqu'ici avoir pu tirer grand profit de cet avantage, le Tibet restant toujours en partie fermé[1], comme a pu encore en faire l'expérience à ses dépens l'explorateur anglais Savage Landor en 1897.

C'est la guerre sino-japonaise qui a été le signal d'une recrudescence d'influence occidentale en Extrême-Orient. Forcée de céder, au Japon vainqueur, les îles Pescadores et Formose (1895), la Chine ouvrit en même temps au commerce étranger les ports de Chao-Hing et de Hang-Tchéou (province de Tché-Kiang), de Sou-Tcheou-Fou (province du Kiang-Sou), de Cha-Chi (dans le Hou-Pé, sur le Yang-Tsé-Kiang), de Hiang-Tan ou Siang-Tan (dans le Hou-Nan) et de Choung-Tcheng ou Tchung-King (dans le Sse-Tchuen, sur le Yang-Tsé-Kiang).

L'intervention de l'Europe pour empêcher la Chine d'être amoindrie davantage par l'Empire du « Soleil levant », peut-être aussi un désir mal défini de nous étudier quelque peu (tout au moins chez plusieurs hommes d'État chinois) ont provoqué certaines tendances d'amélioration du vieux système extrême-oriental et surtout de nombreuses demandes de cessions de territoires de la part des grandes puissances d'Europe.

En somme, jusqu'à la fin de l'année 1897, sauf le Portugal et l'Angleterre qui possédaient chacun une île, les Européens n'avaient aucune possession définitive sur le sol ferme de la Chine. Les choses devaient rapidement changer et nous assistons

1. Pourtant, l'Angleterre, maîtresse des passes qui mènent de l'Inde au Tibet, ferait avec ce pays, par Gartok et Chigatsé, un trafic plus important que la Chine elle-même.

Digitized by Google

depuis deux ans à une lutte âpre d'influence des grandes puissances.

C'est l'Allemagne qui donna l'élan. Deux missionnaires allemands ayant été massacrés, le gouvernement de Berlin fit occuper la baie de Kiao-Tchéou (novembre 1897) et peu après, devant la menace de sa flotte, l'Allemagne obtenait, par la convention du 6 mars 1898, la cession à bail, pour quatre-vingt-dix-neuf ans, du territoire de Kiao-Tchéou, sur lequel se trouve une baie profonde et bien abritée[1] et une « sphère d'intérêt » de 50 kilomètres en arrière; en même temps, des concessions de chemins de fer et de mines et le droit de préférence pour les travaux publics à entreprendre dans la province de Chan-Toung étaient accordés aux Allemands.

En mars 1899, à la suite d'attaques nouvelles dirigées contre leurs missionnaires, les Allemands n'ont pas hésité à occuper provisoirement la ville de Yi-Tchéou, dans l'intérieur de la province, pour affirmer leurs prétentions futures.

N'oublions pas que les Allemands se sont encore, d'un autre côté, rapprochés de la Chine, depuis qu'ils ont acheté à l'Espagne, en juin 1899, les îles Mariannes, Carolines et Palaos, et leurs progrès en Extrême-Orient sont considérables. Alors que leurs relations avec la Chine étaient presque nulles en 1870, ils y sont maintenant de sérieux concurrents au commerce britannique et le voyage du prince Henri de Prusse à Pékin, en 1898, a montré quelle importance le gouvernement de Berlin attachait à cette région. Du reste, alors que le mouvement des navires allemands sur les côtes chinoises n'était que de 580,000 tonnes en 1865, il est parvenu à 2 millions de tonnes aujourd'hui, venant aussitôt après celui de l'Angleterre. Il y a en outre 107 maisons de commerce allemandes en Chine (contre 56 en 1886), occupant 1,600 personnes.

Les Allemands, enfin, se disposent à pénétrer partout et, dans le bassin du Yang-Tsé Kiang, monopolisé jusqu'ici par des compagnies de navigation à vapeur anglaises et chinoises, ils viennent de décider d'établir un service de vapeurs allemands (1899).

La Russie, dont la frontière côtoie la moitié au moins des frontières chinoises du Pamir à la Corée, cherchait depuis longtemps

1. Voir *Revue de Géographie*, février 1898, p. 129.

Digitized by Google

à s'infiltrer dans l'Empire du Milieu. Elle chercha un instant à pénétrer par Kouldja, mais rendit ce point à la Chine en 1881.

La Russie est la puissance européenne la plus rapprochée de la capitale du Fils du Ciel. A la fin de l'année 1896, les Russes obtenaient le droit de faire passer leur chemin de fer transsibérien à travers la Mandchourie, au sud de Nertchinsk et Tsitsikar et par Ninguta pour aboutir à Vladivostock. Ce n'était là que le prélude d'une mainmise moscovite sur la Mandchourie. Sous le prétexte des études et des travaux du chemin de fer en question, les Russes devaient bientôt envoyer, non seulement des ingénieurs, mais des soldats armés sur le sol mandchourien chinois traversé par cette voie ferrée [1], d'où un embranchement était autorisé vers Port-Arthur.

En attendant, en décembre 1897, la flotte russe établissait ses quartiers d'hiver à Port-Arthur (comme l'y autorisait le traité de 1896) pour suppléer à l'insuffisance du port de Vladivostock, bloqué par les glaces durant la moitié de l'année. Enfin, le 15/27 mars 1898, la Russie obtenait de la Chine la cession en usufruit de Port-Arthur et de Talien-Wan, au nord du golfe de Pé-Tchi-Li, avec les territoires environnants et les eaux territoriales, pour une durée de vingt-cinq ans, qui pourra être prolongée [2]. En outre, la Russie a le droit de relier Port-Arthur à Bédouné, c'est-à-dire à sa voie mandchourienne et transsibérienne par un chemin de fer, et les deux ports cédés sont libres et ouverts aux navires de toutes les nations.

Pour la forme, la souveraineté chinoise est maintenue sur ces points comme sur ceux cédés à l'Allemagne, à l'Angleterre et à la France, mais le « bail » n'est intervenu dans ces divers traités que pour « sauver la face » et on peut considérer à bon droit ces annexions comme définitives.

La Mandchourie est en outre envahie par des troupes russes dont la Chine a autorisé la présence dans les postes créés pour protéger les travaux du chemin de fer, ce qui russifie tout doucement le pays sans en avoir l'air, pendant que les colons commencent à le peupler. Or, on sait que la colonisation russe est tenace et qu'elle prolonge l'Empire des Tsars partout où elle passe.

1. Voir *Revue de Géographie*, février 1898 (p. 132).
2. Voir *Revue de Géographie*, mai 1898 (p. 361).

Digitized by Google

En 1899, on a affirmé que les Russes avaient demandé à la Chine la concession des îles Miao-Tao, près de la presqu'île du Chan-Toung, en face de Port-Arthur.

Quoi qu'il en soit, Port-Arthur va devenir le grand port militaire des Tsars en Extrême-Orient.

L'Angleterre, qui côtoie le Tibet et la Chine par l'Inde et la Birmanie, n'est cependant pas très bien placée pour y pénétrer par terre, car la chaîne de l'Himalaya est infranchissable pratiquement. Par la Birmanie, la chose est plus facile et le chemin de fer, qui, de la côte, atteint Mandalay, Tibo et Kunlong, va être poussé en Chine jusqu'à Yun-Tchéou et Tali-Fou.

Le 4 février 1897, les Anglais avaient obtenu de la Chine l'ouverture au commerce international du fleuve Si-Kiang ou fleuve de Canton, etc. (rivière de l'Ouest); Wuchou, Shamshui, Kong-Kom, sur ce fleuve, devinrent alors ports ouverts.

Un autre traité, entré en vigueur le 4 juillet 1897, rectifia la frontière sino-birmane (telle qu'elle résultait des traités anglo-chinois du 24 juillet 1886, du 1er mars 1894 et de 1896), promit de relier les chemins de fer futurs du Yunnan à la Birmanie et ouvrit au commerce britannique les villes de Semao (déjà ouverte à la France) et de Momeïn ou de Chunning-Fou; en outre, certains territoires voisins de la Birmanie furent déclarés inaliénables par la Chine.

Les nouvelles visées anglaises sur les îles Chousan, occupées un moment de 1841 à 1846, puis restituées à la Chine, avec promesse de ne les céder à aucune autre puissance, sont restées à l'état de projet.

Mais bientôt les prétentions britanniques se firent jour sur d'autres points. D'abord l'Angleterre obtint ou prétendit avoir obtenu de la Chine, le 11 février 1898, que le bassin de l'immense fleuve Yang-Tsé-Kiang ne serait jamais cédé à une puissance étrangère, puis que le directeur des douanes maritimes chinoises serait toujours un Anglais et que trois nouveaux ports seraient ouverts au commerce du monde : Fou-Ning-Fou (dans le Fokien, sur la baie de Sam-Sah), Yo-Tchéou (sur le Yang-Tsé et le lac Toung-Ting) et Chang-Haï-Kouan ou Ching-Wan (dans le golfe de Liao-toung).

Enfin, pour contrebalancer les acquisitions allemandes et russes, les Anglais obtinrent (1er avril 1898), la cession en usufruit de

Digitized by Google

Weï-Haï-Weï, au sud de l'entrée du golfe de Pé-Tchi-Li, dans les mêmes conditions que la Russie avait obtenu Port-Arthur. Il fallut attendre, pour l'occuper, l'évacuation de Weï-Haï-Weï par le Japon, qui tenait cette position en garantie du paiement de l'indemnité de guerre chinoise de 1895[1]. La baie a été occupée par les Anglais le 17 mai 1898, après le paiement en question effectué au Japon, grâce à un emprunt fait à une banque britannique. En outre, les Anglais ont obtenu la reconnaissance formelle, comme zone d'influence, de toute la partie de la presqu'île du Chan-Tourig placée à l'est du 120° 40′ long. Greenwich.

Les Anglais — toujours insatiables — par une nouvelle convention du 9 juin 1898, obtinrent la concession à bail pour quatre-vingt-dix-neuf ans (c'est-à-dire pour l'éternité) des territoires de Koou-Loung (Kan-Lung ou Kowloung), sur la terre ferme, en face de leur vieille colonie de Hong-Kong[2], qu'ils dominent. Ces territoires, de 100,000 habitants, constitués par la presqu'île qui s'étend entre les baies de Deep et de Mirs, comprennent aussi les îles Lantau et Lamma, et quelques îlots; la surface totale ainsi annexée est d'environ 1,000 kilomètres carrés; mais la Chine a conservé la côte septentrionale des baies de Mirs et de Deep, et ne cède que les eaux des deux baies aux Anglais. Canton est mis ainsi sous la dépendance économique de l'Angleterre.

L'Angleterre désire à tout prix conserver la suprématie maritime et commerciale en Extrême-Orient. 65 p. 100 du tonnage des ports chinois revient aux navires britanniques et la proportion de l'Angleterre dans le commerce extérieur constaté de la Chine a été, dans ces dernières années, de près de 70 p. 100 en moyenne, tant à l'importation qu'à l'exportation.

La belle position de Hong-Kong, qui est devenu le premier port du monde, dépassé seulement par Londres, est affirmée par ce fait que 43 p. 100 du commerce extérieur de la Chine passe par Hong-Kong. Le tonnage total de ce port, en 1896, a été de plus de 16 millions 1/2 de tonneaux.

Sous la pression anglaise, la Chine a décidé, en mars 1898, que

1. Voir *Revue de Géographie*, mai 1898 (p. 362).

2. Il est bon de faire remarquer que cette concession de territoire à l'Angleterre dans le Kouang-Toung est contraire en apparence aux stipulations de la précédente convention avec la France, par laquelle la Chine s'était engagée, assure-t-on, à ne rien concéder dans le Kouang-Toung.

Digitized by Google

toutes ses voies navigables seraient ouvertes, en principe tout au moins, au commerce étranger à partir de juin suivant; cet avantage, bien qu'applicable à toutes les nations, sera surtout favorable aux Anglais par suite de leur situation prépondérante déjà acquise.

Enfin, en février 1899, Nan-Ning, sur le haut Si-Kiang, a été déclaré port à traité par le gouvernement chinois.

La France, la Russie, l'Allemagne, l'Italie ne se sont pas trouvées sensiblement en opposition les unes avec les autres sur le territoire chinois, qui est si vaste qu'il y a de la place pour tous. Mais l'Angleterre, dont la politique est contraire à l'extension de toute autre puissance, a cherché à contrebalancer toujours le moindre avantage obtenu par ses concurrents en obtenant des concessions plus importantes; mais c'est surtout contre les progrès rapides de la politique russe que les Anglais ont dirigé leurs efforts.

Les prétentions de « l'Ours » et de la « Baleine » ont fini par amener la convention du 28 avril 1899, aux termes de laquelle la Russie s'interdit de contrecarrer les concessions anglaises de voies ferrées sur le bassin du Yang-Tsé-Kiang et l'Angleterre celles de la Russie en Mandchourie et au nord de la grande muraille[1]. Mais on prête aux Russes la prétention de vouloir étendre leur zone d'influence jusqu'au cours du Hoang-Ho.

En 1899, les Russes auraient demandé au gouvernement chinois la concession d'un chemin de fer reliant directement Pékin au Transsibérien.

PAUL BARRÉ.

(*A suivre.*)

1. Comme complément de cet accord, la ligne de Chang-Haï-Kouan à Niou-Tchouang, construite sous la direction des Anglais, au nord de la grande muraille, devra être exploitée exclusivement par la Chine.

L'embranchement de Lidoheïchan (sur la côte) à Sin-Minting, près de Moukden, sera également, aux termes de la convention, construit et exploité par la Chine seule.

Digitized by Google

MOUVEMENT GÉOGRAPHIQUE

Réorganisation de l'Afrique occidentale. — La mission Voulet-Chanoine; rébellion criminelle et mort des deux officiers; la mission Foureau. — Mission Blondiaux sur la côte des Somalis. — L'arbitrage anglo-vénézuélien.

I

Un décret a été rendu le 17 octobre par le ministre des colonies, M. Decrais, relativement à la réorganisation de l'Afrique occidentale. Les territoires ayant constitué jusqu'à ce jour les possessions du Soudan français cessent d'être groupés en une colonie ayant son autonomie administrative et financière. Les différents cercles qui la composaient ont été rattachés au Sénégal, à la Guinée française, à la Côte d'Ivoire et au Dahomey. Il a été fait exception seulement pour certains cercles de la région de Tombouctou et de la Volta. Cette répartition territoriale est exactement la suivante :

« Art. 1er... Les cercles de Kayes, de Bafoulabé, de Kita, de Satadouzou, de Bammako, de Ségou, de Djenné, de Nioro, de Gombou, de Sokoto et de Bougouni sont rattachés au Sénégal.

« Les cercles de Dinguiray, de Siguiri, de Kouroussa, de Kankan, de Kissandougou et de Beyla sont rattachés à la Guinée française.

« Les cercles ou résidences de Odjenné, de Kong et de Bouna sont rattachés à la Côte d'Ivoire.

« Les cantons de Kouala ou Nelba, au sud de Liptako, et le territoire de Saï, comprenant les cantons de Djennaré, de Diongoré, de Folmongani et de Botou sont rattachés au Dahomey.

« Les cercles ou résidences de la circonscription dite « région nord et région nord-est du Soudan français », savoir : ceux de Tombouctou, de Sompi, de Goundam, de Bandiagara, de Dori et de Ouahigouya, ainsi que les cercles ou résidences de la circonscription dite « région du Volta », savoir : ceux de San, de Ouaghadougou, de Leo, de Koury, de Sikasso, de Bobo, de Dioulassou et de Djebougou forment deux territoires militaires relevant de l'autorité directe du gouverneur général et placés sous la direction de deux commandants militaires. »

Digitized by Google

En conséquence, il n'y a plus de Soudan français. Cette colonie, dont l'organisation était toute militaire, n'avait d'autre raison d'être que d'arriver plus sûrement et plus rapidement à la pacification des territoires qui la constituaient. Aujourd'hui Samory est vaincu et le Soudan pacifié, au moins pour la plus grande partie. Il était nécessaire que l'autorité civile reprît la haute main dans toutes les régions où le maintien du régime militaire ne s'imposait pas.

Cette réorganisation de l'Afrique occidentale avait été instamment demandée par un grand nombre de négociants ayant des comptoirs dans cette région. Dans l'une des pétitions qui ont été remises au ministre des colonies par les soins de M. V. Gaboriau, délégué de la Guinée française, la nécessité de cette transformation a été très exactement indiquée.

« Dans l'espèce, y est-il dit, il n'existe ni Sénégal, ni Guinée française, ni Côte d'Ivoire, ni Dahomey, ni Soudan. Nous sommes en présence d'une colonie française, qui va du Sénégal au golfe de Guinée, de Saï à l'Océan, et c'est cette colonie qu'il s'agit d'organiser au point de vue politique, commercial, économique et même géographique, au mieux des intérêts généraux, métropolitains et coloniaux. »

L'intérêt du commerce veut que le Soudan ait un débouché sur la côte. Il faut d'une part que le commerçant établi dans l'intérieur puisse faire venir ses marchandises d'Europe et en même temps expédier des produits vers la côte sans être exposé aux difficultés qui résultent du passage d'une colonie française dans une autre. Il faut d'autre part que le commerçant, installé sur la côte, ait accès dans l'hinterland du point où il opère. C'est, en effet, à ces seules conditions que le commerce pourra se développer dans les territoires du Soudan.

Malheureusement, le décret de réorganisation du Soudan maintient le gouvernement général de l'Afrique occidentale, qui est un rouage inutile et dangereux; de sorte que l'organisation nouvelle, au lieu d'être, comme il l'eût fallu, une décentralisation, est encore une œuvre de centralisation administrative. Les colonies du Sénégal, de la Guinée française, de la Côte d'Ivoire et du Dahomey, augmentées de leur hinterland, sont elles-mêmes placées, au point de vue politique et militaire, sous la dépendance des autorités siégeant à Saint-Louis. L'autonomie administrative de ces

Digitized by Google

quatre colonies se trouve donc sacrifiée en fait, sinon en droit, au profit de l'unité du gouvernement de l'Afrique occidentale. Nous adhérons entièrement à l'opinion exprimée sur cette question par M. Henrique, député de l'Inde, dans la *Politique coloniale*, dans les termes suivants : « Le gouvernement de l'Afrique occidentale a été et reste encore une superfétation injustifiable, qui rendra funestes pour les colonies civiles de la côte les effets de la réforme du Soudan militaire. »

II

Un drame sans précédent s'est passé au cœur du Soudan. Deux de nos officiers, les capitaines Voulet et Chanoine, qui étaient à la tête d'une mission dont nous avons précédemment parlé ici, se sont révoltés contre la France. L'un d'eux, Voulet, a donné l'ordre de tirer sur le lieutenant-colonel Klobb qui venait, accompagné du lieutenant Meynier, faire une enquête sur des faits reprochés aux deux officiers et prendre, s'il y avait lieu, le commandement de la mission. Le lieutenant-colonel Klobb a été frappé ; il est mort en héros, ayant défendu à son escorte de tirer sur les agresseurs. Le lieutenant Meynier a été blessé seulement. Chanoine a pris fait et cause pour son camarade Voulet. Le crime accompli, les deux soldats insurgés ont cherché à se créer un parti parmi les hommes de la mission. Que s'est-il passé au juste à ce moment ? On le saura sans doute plus exactement plus tard. Toujours est-il que Voulet et Chanoine sont tombés sous les balles de ceux à qui ils n'avaient plus le droit de commander. Justice est faite maintenant.

Nous n'avions pas voulu parler de cette lamentable affaire tant qu'un doute pouvait subsister. Aujourd'hui que les faits sont indéniables, nous devions les mentionner ici et indiquer en même temps ce que l'on sait de l'itinéraire qui a été suivi par le reste de la mission.

De tous les officiers et sous-officiers qui servaient dans la mission, un seul s'était associé au crime de leur chef ; tous les autres s'étaient séparés de lui. Le lieutenant Pallier prit le commandement de la mission, se proposant de faire jonction avec la mission Foureau et de se mettre sous les ordres du commandant Lamy.

Nous rappelons que la mission Voulet était partie de France à

Digitized by Google

l'automne de 1898 dans le but d'explorer la zone soudanaise comprise entre Saï et le lac Tchad, que la convention franco-anglaise du 14 juin 1898 avait placée dans notre sphère d'influence. C'est dans cette zone, à Zinder, situé à 450 kilomètres du lac Tchad, que, le 5 mai de la même année, avait été tué le capitaine Cazemajou. La mission Voulet devait rejoindre la mission Foureau-Lamy qui, partie du nord, avait pour objectif d'atteindre la région du Tchad en traversant l'Aïr.

Voulet avait descendu le Niger en bateau; Chanoine, prenant la voie de terre, s'était dirigé de Segou-Sikoro sur Saï. Les deux corps s'étaient rejoints le 2 janvier 1899 à Sansanné-Haoussa, à 150 kilomètres en amont de Saï. L'organisation complète de l'expédition exigea deux mois. Elle ne se mit en route sur la rive gauche du Niger que dans les premiers jours de mars. Le manque d'eau obligea la mission à revenir au fleuve et à adopter un autre itinéraire, par le pays d'Argoungou. Au mois d'avril, elle était près de Dosso, poste dahoméen, sur la rive gauche du Niger.

C'est à la suite des accusations lancées contre Voulet et Chanoine par le lieutenant Peteau que le lieutenant-colonel Klobb fut envoyé vers la mission. Il l'atteignit, le 14 juillet, en un lieu qu'on a appelé d'abord Damangar et qu'on sait aujourd'hui être Tessaoua. C'est là que s'est passé le drame.

Reconstituée sous le commandement du lieutenant Pallier, la mission a occupé Zinder le 29 juillet. Elle a mis en fuite le chef assassin du capitaine Cazemajou, dont les restes ont été retrouvés, et a installé un nouveau chef. Le lieutenant Pallier, en présence des dispositions incertaines d'une partie des indigènes, n'a pas cru devoir s'avancer plus avant dans l'est; il a quitté Zinder le 4 septembre, ramenant vers Dosso 300 hommes à licencier à leur arrivée. Il a laissé à Zinder, pour occuper le pays, le lieutenant Joalland, avec 200 hommes, ainsi que le lieutenant Meynier et le sergent Boutel.

En ce qui concerne la mission Foureau, sur le compte de laquelle avaient couru des nouvelles alarmantes, on sait aujourd'hui que, si elle a été inquiétée par quelques bandes touareg, rien n'autorise plus à croire au bruit d'un massacre qui était venu par Tripoli. D'après des nouvelles que l'on peut considérer comme certaines, la mission Foureau-Lamy serait arrivée au lac Tchad, en bonne santé. Cette nouvelle concorde bien avec l'indication portée

Digitized by Google

dans la dépêche qui annonçait que le lieutenant Pallier avait pris le commandement de la mission Voulet. Il y est dit que le lieutenant Pallier savait, par des renseignements particuliers, que la mission Foureau-Lamy se dirigeait de l'Aïr sur le Damergou. Or, le Damergou est une ligne d'oasis exactement située au sud de l'Aïr et du Taghelel. Ce dernier point était fixé pour la rencontre entre la mission Foureau et la mission Voulet. On peut donc légitimement penser que la mission Foureau n'a atteint le lac Tchad qu'après avoir opéré sa jonction avec la mission aujourd'hui commandée par le lieutenant Pallier.

III

Le lieutenant d'infanterie de marine Blondiaux vient de terminer la mission dont il avait été chargé sur la côte des Somalis.

L'accord diplomatique franco-italien a eu pour effet de partager en deux les territoires du cap Doumeïra, l'Italie ayant la partie nord, la France la partie méridionale. Il a été convenu que la ligne des hauteurs séparerait les possessions des deux puissances. Il restait à reconnaître le pays afin de pouvoir procéder à l'abornement de la frontière; tel a été le but de la mission du lieutenant Blondiaux.

M. Blondiaux a reconnu que le cap Doumeïra et l'île qui se trouve en face sont d'origine volcanique sans que toutefois l'île paraisse être en réalité le prolongement du cap. Ce cap est d'ailleurs une ancienne île réunie au continent par une zone de sable qui, à l'époque des fortes marées, est couverte d'eau sur une grande largeur.

On ne trouve sur le cap, de même que sur l'île, ni eau, ni végétation, ni habitant. Ce sont des territoires qui n'ont pas plus de valeur au point de vue économique qu'au point de vue politique. Cette question territoriale que la diplomatie aura à trancher ne met donc pas en jeu de graves intérêts.

Digitized by Google

IV

Une sentence arbitrale vient de mettre fin au différend qui existait depuis longtemps entre l'Angleterre et le Venezuela au sujet de leurs frontières. Il s'agissait, comme on sait, de fixer l'étendue des droits respectifs du Venezuela et de la Guyane britannique, dans la région litigieuse comprise entre l'Orénoque à l'ouest, l'Essequibo à l'est et le Brésil au sud.

L'origine de ce différend remonte au traité de Munster, en 1648. Il a régné depuis cette époque entre l'Espagne et la Hollande d'abord, puis entre le Venezuela, devenu indépendant de l'Espagne, et l'Angleterre qui, en 1814, acquit des Pays-Bas la partie orientale de la Guyane néerlandaise.

Les Anglais émirent vite la prétention de s'étendre bien au delà de l'Essequibo. De 1839 à 1841, sir Robert H. Schomburgk fut chargé, en qualité de commissaire du gouvernement britannique, de reconnaître le territoire situé à l'ouest du Rio Essequibo. L'Angleterre prétendait que les droits des Pays-Bas, auxquels elle avait succédé, s'étendaient jusqu'à la ligne de partage des eaux de l'Orénoque; mais, dans une pensée de modération, Schomburgk proposa de tracer comme frontière une ligne plus orientale que l'on a désignée sous son nom. Cette ligne est figurée sur la carte annexée à l'ouvrage de Schomburgk : *Description de la Guyane anglaise*, publié à Londres en 1840. L'Angleterre invoqua aussitôt cette ligne comme représentant le minimum de ses prétentions.

Puis, les discussions ayant continué entre les deux pays, divers compromis furent proposés, notamment en 1844, par lord Aberdeen, à la suite de la note qui lui fut envoyée, le 31 janvier 1844, par le docteur Fortique, ministre du Venezuela en Angleterre. Cette nouvelle ligne laissait au Venezuela le bassin du Rio Barima.

Mais le Venezuela ayant intérêt à provoquer une détermination de frontière pour permettre à ses colons de s'établir avec plus de sécurité dans les riches territoires contestés, le Dr J.-M. Rojas, ministre du Venezuela en Angleterre, envoya, le 21 février 1881, à lord Granville, une note dans laquelle il proposa un tracé qui était très favorable à son pays. Mais lord Granville y répondit par une note du 15 septembre en reportant la ligne frontière au voisi-

Digitized by Google

nage de l'ancien tracé de Schomburgk, ce qui replaçait le bassin du Rio Barima dans le domaine de l'Angleterre. Le Venezuela ne voulut pas accepter ce tracé. En 1886, de nouvelles propositions plus conciliantes de lord Rosebery furent également rejetées par le général Guzman Blanco, ministre de Venezuela en Angleterre.

Les relations diplomatiques entre les deux pays furent rompues en 1887. Les prétentions anglaises ne firent que s'augmenter. Lord Salisbury, en 1890, demanda que le tracé de la frontière soit reporté, vers l'ouest, bien au delà de la ligue Schomburgk; lord Rosebery, en 1893, voulut le faire reculer encore plus.

Un incident qui se produisit en 1894 et que nous nous bornons à rappeler, fit poser à nouveau la question de limites. Des gens de police ayant pénétré sur le contesté, à Yuruari, au confluent du Yuruari et du Cuyuni, et y ayant fait acte d'autorité, il s'agissait de savoir quels étaient les droits du Venezuela sur ce territoire. L'intervention des Etats-Unis dans ce conflit en avait alors singulièrement aggravé l'importance. L'Angleterre ne se décida à accepter l'arbitrage demandé par le Venezuela que sur la menace de l'intervention armée des États-Unis faite par le président Cleveland en 1895. Le gouvernement fédéral avait même émis la prétention de faire déterminer par une commission nommée par lui la limite des droits de l'Angleterre et du Venezuela.

Quoi qu'il en soit, la question put être résolue plus équitablement, et le 2 février 1897, un traité d'arbitrage fut signé à Washington par les plénipotentiaires de la Grande-Bretagne et du Venezuela en vue de constituer un tribunal arbitral, mais les États-Unis se réservèrent encore une certaine part dans la nomination des membres de ce tribunal.

L'article 2 déclara que ce tribunal serait formé de cinq juristes : deux nommés par le gouvernement de Sa Majesté britannique ; deux représentant le Venezuela, nommés : l'un par le président de cette République, et l'autre par la Cour suprême de justice des États-Unis d'Amérique, et un cinquième juriste choisi par les quatre premiers.

Les deux arbitres anglais furent lord Charles Russell, juge suprême d'Angleterre, et le lord justice Collins, les arbitres vénézuéliens furent deux Américains du Nord, tous les deux membres de la Cour suprême des États-Unis : le juge Fuller, nommé par le président du Venezuela, et le juge Brewer, nommé par la Cour

Digitized by Google

suprême des États-Unis. Le cinquième arbitre fut le professeur Frédéric de Martens, membre du conseil de S. M. l'empereur de Russie.

Ainsi, l'une des parties, l'Angleterre, comptait dans ce tribunal deux arbitres anglais; l'autre partie, le Venezuela, n'avait pu y placer que deux arbitres étrangers, deux Américains du Nord.

Conformément à l'art. 5 du traité d'arbitrage, le tribunal s'est réuni à Paris, au ministère des affaires étrangères. Il a commencé ses travaux le 15 juin. Les avocats des deux parties ont parlé pendant trois mois. Les avocats anglais étaient des Anglais; les avocats du Venezuela étaient des Américains, et parmi eux nous citerons l'ex-président Harrison. Il est à remarquer que cette Cour a été la première dont la procédure ait été réglée sur le code d'arbitrage adopté par la conférence de La Haye.

La sentence a été rendue le 3 octobre. En voici le texte :

« Nous, arbitres soussignés, par les présentes, rendons et publions notre décision, détermination et jugement touchant et concernant les questions qui nous ont été soumises par ledit traité d'arbitrage et, conformément audit traité d'arbitrage par les présentes, nous décidons, jugeons et arrêtons définitivement que la ligne frontière entre la colonie de la Guyane britannique et les Etats-Unis du Venezuela est la suivante :

« Partant de la côte à la pointe Playa, la ligne frontière suivra une ligne droite jusqu'au confluent de la rivière Barima avec la rivière Mururuma, ensuite le thalweg de cette dernière rivière jusqu'à sa source; de ce point, elle ira jusqu'au confluent de la rivière Haiowa, avec l'Amakuru; de là, elle suivra le thalweg de l'Amakuru jusqu'à sa source, dans la chaîne de l'Imataka; de là vers le sud-ouest, la crête la plus élevée de l'éperon des monts Imataka jusqu'au point le plus élevé de la chaîne desdits monts Imataka, en face de la source du Barima; de là, la chaîne principale des monts Imataka en se dirigeant vert le sud-est jusqu'à la source de l'Acarabisi; ensuite le thalweg de l'Acarabisi jusqu'au Cuyuni; ensuite la rive septentrionale de la rivière Cuyuni vers l'ouest, jusqu'à son confluent avec le Wenamu; ensuite le thalweg du Wenamu jusqu'à sa source la plus occidentale, de là une ligne droite jusqu'au sommet du mont Roraima; du mont Roraima elle ira jusqu'à la source du Cotingo et suivra le thalweg de

Digitized by Google

cette rivière jusqu'à son confluent avec le Takutu ; ensuite le thalweg du Takutu jusqu'à sa source; de là une ligne droite jusqu'au point le plus occidental des monts Akarai ; ensuite la ligne de faîte des monts Akarai jusqu'à la source du Corentin, appelée rivière Cutari.

« Etant entendu que la ligne de délimitation déterminée par ce tribunal réserve et ne préjuge pas les questions actuellement existantes ou qui pourront surgir pour être résolues entre le gouvernement de Sa Majesté britannique et la république du Brésil ou entre cette dernière république et les Etats-Unis de Venezuela.

« En fixant la délimitation ci-dessus, les arbitres considèrent et décident qu'en temps de paix les rivières Amakuru et Barima seront ouvertes à la navigation des navires marchands de toutes nations sous réserve de tous règlements équitables et du paiement des droits de phares et autres semblables, à condition que les droits imposés par la république du Venezuela et le gouvernement de la colonie de la Guyane britannique sur le passage des navires le long des parties de ces rivières possédées respectivement par elles seront imposés suivant le même tarif aux navires vénézuéliens et anglais, ces tarifs n'excédant pas ceux qui frappent ceux de tous autres pays ; à condition également que la république du Venezuela ou la colonie de la Guyane britannique ne frapperont d'aucun droit de douane les marchandises voyageant à bord de vaisseaux, navires ou embarcations passant sur ces rivières; mais les droits de douanes ne pourront frapper que les marchandises débarquées sur le territoire du Venezuela ou de la Grande-Bretagne respectivement. »

La sentence arbitrale adopte donc à peu près l'ancienne ligne tracée par Schomburgk, mais avec quelques modifications inspirées des divers compromis proposés depuis, mais elle repousse les prétentions de lord Salisbury et de lord Rosebery. La frontière nouvelle est le résultat d'une sorte de transaction entre les deux lignes proposées par lord Granville et par M. de Rojas en 1881.

L'Angleterre garde donc tout le territoire compris entre l'Essequibo et la ligne de Schomburgk modifiée toutefois sur deux points à l'avantage du Venezuela. En effet, au lieu de partir de la pointe de Barima, sur l'embouchure principale de l'Orénoque, la ligne fixée par l'arbitrage commence à la pointe Playa, à l'embou-

Digitized by Google

chure du Guaima, ce qui donne au Venezuela 50 milles de côte à l'est de l'Orénoque; de plus, la ligne frontière suit le Wenamu au lieu du Cuyuni, ce qui fait perdre à l'Angleterre le poste d'Yuruari ainsi qu'un autre qu'elle avait établi sur la rivière de ce nom, et qn'elle devra également évacuer.

Avantageuse pour l'Angleterre en ce qu'elle lui concède définitivement les principales rivières, ainsi que des districts aurifères et des régions riches en essences, compris dans les territoires contestés, la sentence assure d'autre part au Venezuela le contrôle exclusif des bouches et du bassin de l'Orénoque ainsi que de riches régions, comme le territoire aurifère de l'Yuruari que l'Angleterre aurait sans doute annexées, sans l'intervention des États-Unis.

Mais on peut reprocher aux arbitres d'avoir accordé à la Grande-Bretagne plus qu'elle ne demandait. Chargés d'établir la frontière entre la Guyane britannique et le Venezuela, ils ne se sont pas bornés là. Bien que la sentence déclare réserver et ne pas préjuger les questions pouvant exister entre l'Angleterre et le Brésil, ou entre le Brésil et le Venezuela, elle établit cependant la limite entre la Guyane britannique et le Brésil.

La mission des arbitres devait s'arrêter au mont Roraima, qui dépend des monts Pacaraima, lesquels forment avec les monts Parima le partage des eaux entre le bassin de l'Essequibo et celui de l'Amazone. Au sud de cette ligne de partage, aucun contact n'était possible entre le Venezuela et la Guyane britannique. Mais, au lieu de s'en tenir là, les arbitres ont dépassé cette ligne au sud, de même qu'ils ont dépassé, vers l'ouest, la ligne de partage des eaux entre le Rupanuni, affluent de l'Essequibo, et le Takutu, affluent du Rio Branco. Ils se sont donc prononcés sur les prétentions de la Grande-Bretagne non seulement vis-à-vis du Venezuela, mais encore vis-à-vis du Brésil lorsqu'ils ont donné pour limite occidentale à la Guyane britannique le thalweg du Cotingo et du Takutu et la chaîne d'Akarai. Le tribunal arbitral n'avait pas de pouvoirs pour établir cette limite.

GUSTAVE REGELSPERGER.

Digitized by Google

MAHÉ DE LA BOURDONNAIS

(SUITE)

TROISIÈME PARTIE

Le grand événement de sa vie. — L'affaire de Madras. — La Bourdonnais et Dupleix. — Les torts des deux gouverneurs. — Les vrais coupables sont le gouvernement et la Compagnie. — Le désastre. — La trahison. — La postérité : Bourbon, Maurice, la France. — L'héritage de La Bourdonnais.

« Jamais on ne sut ni mieux obéir, ni rendre un plus grand service. »

VOLTAIRE, à propos de l'affaire de Madras.

Les deux grands hommes que leurs adversaires confondaient ainsi dans le même acte d'admiration et que la postérité unira dans la gloire, ces deux Français qui étaient si bien faits pour mener à bonne fin la même belle œuvre patriotique, ne purent malheureusement s'entendre, et à peine se trouvèrent-ils en présence, ou presque, que la plus éclatante division se fit. Lequel eut le plus de torts, lequel fut supérieur à l'autre ? Nous ne voulons pas faire de parallèle. D'abord parce qu'un parallèle est impossible, et tous ceux qui s'y sont essayés n'ont abouti qu'au ridicule : ne trouvant point des traits assez nets dans l'histoire diplomatique encore obscure de ces temps, ils en ont cherché jusque dans la vie privée des deux grands hommes et ont tenté de toucher la sentimentalité du public en comparant Dupleix à Henri IV jouant au dada avec ses enfants et en parlant de son amour pour sa « moitié »[1]. Mais surtout nous ne voulons pas de parallèle, en somme ici vain exercice de rhétorique, parce que nous ne voulons pas, pour faire plus grand La Bourdonnais, rabaisser Dupleix[2].

Ce fut le 9 juillet au soir de l'année 1745 que La Bourdonnais arriva, avec sa flotte qui venait de soutenir si vaillamment le choc des Anglais, et mouilla devant Pondichéry. Quel fut l'accueil de Dupleix ? M. Tibulle Hamont, d'après les mémoires inédits de Dupleix, affirme qu'il fut des plus chaleureux ; La

1. Voyez les détails de la vie intime de Dupleix dans Tibulle Hamont.

2. M. Tibulle Hamont a peint La Bourdonnais sous les dehors les plus criminels, mais toutes les accusations portées contre lui ne sont appuyées d'*aucune* référence, d'aucune citation même et tout l'ouvrage a été fait d'après les mémoires *inédits* de l'adversaire de la Bourdonnais.

Digitized by Google

Bourdonnais se plaint aussitôt [1] de ce que le gouverneur de Pondichéry ait affecté des airs de supériorité. Aucun témoignage sérieux n'appuie ces deux assertions.

Quoi qu'il en soit, La Bourdonnais communiqua le plus tôt possible à Dupleix son plan de campagne. Vu la saison, tous les navires anglais étaient rentrés au port, et l'on ne pouvait éparpiller l'escadre pour tâcher de saisir un retardataire. C'eût été s'exposer à être battu en détail par la flotte de Peyton. Il n'y avait donc qu'à tenter le siège de Madras. Dupleix fit remarquer qu'il fallait au préalable ruiner ou chasser l'escadre anglaise, pour ne pas s'exposer à l'avoir sur le dos pendant qu'on dirigerait une attaque contre la ville. La Bourdonnais reconnaît la justesse de l'observation et demande à Dupleix les gros canons qui lui sont indispensables pour combattre les Anglais sans trop d'infériorité. Mais Dupleix craint une attaque par terre ou mer et ne veut pas démunir Pondichéry. Mécontent, La Bourdonnais lève néanmoins l'ancre. Vents défavorables. Il lui faut treize jours pour gagner Négapatam (4-17 août). Il y force le gouverneur hollandais à restituer la valeur de deux vaisseaux français à eux vendus par les Anglais. Pendant qu'il négocie à cet effet, on signale les voiles de l'escadre ennemie. Il se dirige vers elle sous pavillon hollandais. Mais les Anglais ne sont pas dupes et s'enfuient en vitesse. Poursuite inutile. Les ennemis, deux jours après étaient reconnus par un navire hollandais qui les vit filer vers Ceylan. Ils abandonnaient donc probablement la côte du Coromandel et avaient dû se retirer dans la baie très sûre de Trinquemale. La Bourdonnais revint alors à Pondichéry où il mouilla le 23 [2].

Du 23 au 26, méditations, conciliabule entre les deux gouverneurs. La Bourdonnais doit convenir que la flotte anglaise peut revenir d'un moment à l'autre, pendant qu'il assiégera Madras, et tomber sur ses derrières dégarnis. Pour se décharger d'une trop grande responsabilité, il demande, le 26, l'avis du conseil de Pondichéry [3]. Les conseillers répondent par une lettre où ils se montrent offensés de n'avoir pas été avertis encore du siège de Madras et ne donnent aucun avis net, et le lendemain 27 font une sommation de prendre un parti à La Bourdonnais qui répond par un mot court et énergique. Ennuyé et très souffrant, l'amiral qui ne peut partir envoie ses vaisseaux croiser devant Madras, en éclaireurs, et pour capturer les bâtiments sur lesquels les Anglais alarmés doivent chercher à sauver ce qu'ils ont de plus précieux. Le 5 septembre, les vaisseaux reviennent avec deux prises et assurent que les ennemis n'ont point paru à la côte du Coromandel [4].

Départ de Pondichéry le 12 septembre avec 9 vaisseaux et 2 galiotes à bombes. Le 13, descente près Coublon, à 5 lieues de Madras, de 600 hommes

1. *Mémoires*, p. 76. Jusqu'à cette époque, leurs relations semblent avoir été excellentes. Voyez Saint-Priest, Druon, Castonnet (p. 8). Une lettre de Dupleix à La Bourdonnais, du 18 janvier 1733, montre que tous les deux ont dû s'associer dans différentes opérations de négoce. Le 13 septembre 1744, La Bourdonnais écrivait à Dupleix : « Je compte sur vous avec confiance, comme vous devez compter sur moi de galant homme à galant homme. »

2. *Mém.*, p. 76 à 82; — X... : *The case of M. de La Bourdonnais* (1748), p. 7.

3. *Mém.*, p. 82 à 84.

4. *Mém.*, p. 84 à 88; — *The case of...*, p. 8.

Digitized by Google

et 2 petites pièces de campagne. Le 15, débarquement du reste du corps de terre sous Saint-Thomé[1]. Ce corps se compose en tout de 1,100 Européens, 400 cipayes et 400 Cafres des îles. Il restait à bord de tous les vaisseaux 1,700 à 1,800 hommes[2]. La petite armée que La Bourdonnais a exercée lui-même est valeureuse ; l'élite des volontaires de Bourbon en forme le noyau avec ses officiers de Rostaing, Desjardins, de Laval, Sicre de Fontbrune. Pondichéry avait fourni en tout, outre 50 hommes de sa garnison, un petit corps de 200 Européens, 100 topas[3], 300 cipayes, 110 matelots et des lascars ou hommes de service, sans compter les officiers[4]. Il y avait dans Madras 200 soldats européens et un corps considérable de cipayes. La population civile européenne ne se composait que de 300 hommes[5], tandis que les Juifs, les Arméniens et les Indiens atteignaient au chiffre de 100,000 âmes[6].

Le même jour, protégé par un corps de reconnaissance commandé par M. de Rostaing, on construit un petit camp palissadé et on dresse une batterie sur une hauteur qui s'avance en mer.

Le 15 au soir, l'Anglais Barnaval, gendre de Dupleix, vient au camp français, au nom du gouverneur de Madras, prier de laisser sortir les femmes de la ville. La Bourdonnais n'accorde cette permission que pour la femme du gouverneur et la fille de Dupleix. Le 16, on approche de la ville. Le 17, petits engagements avec des indigènes au service des Anglais. Prise d'un faubourg et de la maison de campagne du gouverneur. On est sous les murs de Madras.

Cette ville se compose de la Ville Blanche ou Fort-Saint-George, entourée d'une muraille et d'un fossé et défendue par plusieurs bastions et batteries, et de la Ville Noire à peine défendue mais considérable, fouillis de petites maisons, guet-apens de rues étroites et démantibulées où une armée peut être aisément écrasée.

Le 28, les batteries de terre et de mer commencent le feu. Des lettres annonçant la vue de voiles à l'horizon, font craindre une diversion du commodore Peyton et accélérer le siège. Le 19, on canonne activement un bastion qui sépare la Ville Blanche de la Noire. Feu très vif tout le jour. 8 heures : on reçoit une lettre de Mme Barnaval demandant de la part du gouverneur si on veut entrer en « accommodement ». Le 20 au matin, deux députés viennent s'aboucher avec La Bourdonnais et cherchent à l'intimider et à ruser : politique essentiellement anglaise. Enfin on discute plus sérieusement, La Bourdonnais pose ses conditions et les députés se retirent. Un officier de Pondichéry, gendre de Dupleix, servait d'interprète[7].

Le feu recommence après le départ des députés jusqu'à 3 heures, moment

1. *Mém.*, p. 90 à 93.
2. D'Epinay qui donne ces chiffres, p. 208, *loc. cit.*, les reproduit sans doute des *Mém.* (cf. p. 93).
3. Métis de Portugais et d'Indiens ; ce corps était donc une sorte de petite légion étrangère. A Bourbon, La Bourdonnais avait aussi organisé un corps de tirailleurs noirs pour la poursuite des marrons.
4. Malleson, *loc. cit.*, p. 113.
5. Barchoa de Penhven, *loc. cit.*, t. I. Selon *The case of...*, etc., il y avait 1500 hommes de troupes.
6. Selon Voltaire et Fantin des Odoards, 50,000.
7. *Mém.*, p. 93 à 101.

Digitized by Google

fixé pour la réponse. La Bourdonnais, cependant, fait les préparatifs de l'assaut : 400 marins décidés viennent renfoncer les troupes de terre. A 8 heures le feu recommence et dure toute la nuit ; on tire 600 bombes et 1,200 coups de canon, arguments persuasifs. Le 21, les députés rapportent enfin l'acceptation des conditions. On signe la capitulation que La Bourdonnais veut faire contresigner par ses officiers rassemblés en conseil de guerre. Ceux-ci refusent, parce qu'on ne les a pas consultés sur les conditions, déclarant que La Bourdonnais n'a d'ailleurs pas besoin de leurs signatures. Voici quelles étaient, en résumé, ces conditions :

Reddition des deux villes et dépendances ; la garnison, le conseil, les marchands anglais et fonctionnaires sont prisonniers de guerre. Ceux qui ont un certain rang seront libres sur parole à condition de ne point porter les armes contre la France jusqu'à échange. Le gouverneur et son conseil seront libres dès qu'ils entreront en négociation pour le rachat de la ville ainsi facilité. Tous les effets, fonds et marchandises seront livrés jusqu'à paiement de la rançon. La garnison sera prisonnière au fort Saint-David, les matelots à Goudelour. 21 septembre 1746[1].

Sitôt la ville rendue, La Bourdonnais pose lui-même des gardes autour de la place. Puis *Te Deum* à l'église des Capucins. Nul désordre dans la ville[2]. Lettres à Dupleix le mettant au courant des événements.

La Bourdonnais commence alors les opérations de l'inventaire général et de l'embarquement sur 6 vaisseaux des seuls biens de la Compagnie anglaise. Le reste eût demandé trop de temps, La Bourdonnais voulant, à cause du mauvais temps, quitter Madras après vingt ou vingt-cinq jours au plus. Les 6 vaisseaux iraient avec le butin aux îles ou en France ; il resterait dans l'Inde avec 7 gros vaisseaux qui lui auraient permis de croiser fructueusement dans ces mers.

Le 23, dans la nuit, arrive à Madras une lettre de Dupleix, datée du 21, où il dit qu'il a promis au nabab d'Arcate (Anaverdi-Khan) de lui remettre Madras dès que La Bourdonnais s'en sera emparé. Celui-ci reçoit en même temps une lettre menaçante du nabab auquel il répond comme il convient.

Le 26 au matin, la rançon est fixée après conférences avec Morse et son conseil à 1,100,000 pagodes[3]. Comme garanties : des lettres de change et des otages. La Bourdonnais s'engage à rendre la place du 10 au 15 octobre, y laissant une partie de la garnison, de l'artillerie et des munitions, juste ce qu'il faudrait pour défendre la ville des Maures et Mahrattes.

Les conditions précédentes arrêtées, La Bourdonnais reçoit 3 lettres de Dupleix et 3 de son conseil annonçant une députation qui venait le féliciter de la prise de Madras et lui faisaient observer que Madras devenait dès

1. Voir le détail : *Mémoires*, p. 104 à 106. Signé : Morse, gouverneur ; Williams, Monson, S. Hally-Burton, députés. Reçu la copie, signé : Despréménil, Mahé de la Villebague, G. Desjardins.

2. *Mém.*, p. 106 à 113. Voir Appendice, citations de Voltaire.

3. Neuf millions de livres environ, dit La Bourdonnais (*Mém.*, p. 116), 10,441,650 francs d'après l'historien anglais Malleson. Les valeurs prises à Madras et chargées sur les vaisseaux étaient estimées à plus de 500,000 pagodes, ce qui faisait en tout, avec la rançon, environ quinze millions et plus.

Digitized by Google

lors une dépendance de Pondichéry, que, par conséquent, La Bourdonnais ne pouvait plus traiter pour sa rançon. Celui-ci répondit dans une courte lettre pleine de dignité et de fermeté que personne autre que lui n'avait le droit de commander dans un pays par lui-même si récemment conquis[1].

Les députés de Pondichéry arrivèrent, en effet, et déclarèrent protester au nom du roi et de la Compagnie contre le traité de rançon (27 septembre); ils travaillèrent même à entraîner dans leur parti les officiers de La Bourdonnais. Du 27 au 30, discussions et protestations diverses. 29, lettre de Dupleix exhortant « son frère » La Bourdonnais à rompre le traité. Le même jour Dupleix fait signer une pétition insultante pour La Bourdonnais par les habitants de Pondichéry. Cette pétition est envoyée à La Bourdonnais, accompagnée d'une nouvelle protestation et du décret nommant le gendre de Dupleix, Despréménil, gouverneur de Madras[2], avec ordre au major de Bury de sévir contre tous ceux qui appuieraient La Bourdonnais.

Les députés de Pondichéry chargés de porter ces différentes pièces arrivèrent à Madras le 2 octobre vers les 8 heures du matin et cherchèrent à se faire soutenir par les soldats. Ils entrèrent ensuite dans la salle du gouvernement et firent une protestation publique contre La Bourdonnais pris à l'improviste. Le conseil anglais effrayé somme alors La Bourdonnais de tenir sa promesse. Celui-ci rassemble un conseil de guerre et ceux-là même qui avaient refusé bruyamment de contresigner le traité du 21 septembre, notamment de Rostaing et Sicre de Fontbrune, déclarent que la parole donnée doit être maintenue, ce qui confond les députés de Pondichéry. Néanmoins, M. de Bury se présenta chez l'amiral le 4 octobre pour lui ordonner, au nom de Dupleix, de garder les arrêts. La Bourdonnais les fit mettre eux-mêmes aux arrêts avec le sieur Paradis qui était venu renchérir, par rodomontade.

A cette nouvelle, Dupleix envoie aux capitaines des vaisseaux une circulaire leur interdisant d'obéir dès lors à l'amiral. Privé du concours de plusieurs employés venus de Pondichéry, La Bourdonnais voit traîner en longueur l'inventaire de Madras, que jamais il ne pourra terminer à temps. Forcé par la nécessité, il rentre en pourparlers avec Dupleix, et il est convenu avec lui et les Anglais que le traité sera observé, mais que les Français pourront rester à Madras jusqu'en janvier, de façon qu'après le départ prochain de La Bourdonnais, les hommes de Dupleix puissent achever les opérations de transport du butin.

C'est sur ces entrefaites qu'éclate brutalement l'ouragan du 13 octobre où périt la moitié de l'escadre qui était devant Madras (avec 1,200 hommes)[3]. Ce désastre changeait la face des choses. La Bourdonnais, dont les forces étaient presque réduites à néant, écrit à Dupleix de lui envoyer les vaisseaux restés tous saufs à Pondichéry. Celui-ci refuse, s'appuyant sur des pouvoirs qu'il a reçus le matin même par des vaisseaux arrivés de France et de plus n'envoie ni les agrès ni les vivres demandés à grands cris.

Le 23 octobre, après avoir remis les comptes et papiers de Madras et le

1. Voir Appendice III.
2. « Commandant et directeur ».
3. Paul Gaffarel : *les Colonies françaises*, p. 248.

Digitized by Google

commandement des troupes à Despréménil, La Bourdonnais gagne son escadre et fait route pour Pondichéry; le 26, il rencontre les vaisseaux qu'il avait laissés à Pondichéry et que Dupleix avait dirigés sur Achem pour que La Bourdonnais ne pût les rallier, mais qui, leurs capitaines flairant le piège, ne s'y étaient pas rendus. Toute entente devenait dès lors impossible. L'amiral, qui aurait pu réparer sa flotte délabrée avec le concours du gouverneur de Pondichéry et la mettre en état de lutter encore avantageusement contre les Anglais, est contraint de regagner les îles avec les vaisseaux les plus avariés en laissant aux ordres de Dupleix, pour le service de la Compagnie, ce qu'il y avait de meilleur. En outre, 1,200 hommes disciplinés (Orme).

Aussitôt après son départ, Dupleix annule le traité de rançon, rase la Ville Noire et fortifie la Ville Blanche, et soutient la guerre contre le nabab d'Arcate qui réclame Madras.

Tel est brièvement l'exposé des faits nécessaire à tout essai de discussion sur l'affaire de Madras, cette affaire embrouillée, pour ne pas dire embroussaillée, et épineuse, qui fut en quelque sorte le grand événement de la vie de La Bourdonnais; qui brisa sa carrière par l'effet de la rivalité qu'elle provoqua entre lui et Dupleix. Encore une fois il est difficile, pour ne pas dire impossible, de discerner à qui incombe le plus de torts. Quiconque lira les *Mémoires* de La Bourdonnais se laissera convaincre par le plus habile et, nous l'espérons et le croyons, le plus sincère des plaidoyers. Mais Dupleix y est attaqué avec une animosité qui, pour être au moins excusable, peut toutefois avoir aveuglé le prisonnier de la Bastille. Toute partie est mauvais juge et qui condamnerait l'un des deux grands rivaux en s'appuyant exclusivement sur les mémoires — et à plus forte raison les papiers inédits — de l'autre, aurait fait œuvre bien indigne d'historien. D'ailleurs, nous n'avons pas en ce moment à juger Dupleix, à savoir s'il fut bien l'homme cupide et perfide que prétend celui qu'il avait fait jeter à la Bastille, nous ne voulons jusqu'à plus de certitude que voir en lui le glorieux défenseur des intérêts français dans l'Inde. Nous avons uniquement à examiner l'acte d'accusation qu'en plusieurs pièces il formula contre La Bourdonnais et à chercher les raisons de leur division.

Comment ces deux hommes que la force de leur talent et la nature même de leur génie eussent dû rapprocher, purent-ils se sentir éloignés l'un de l'autre dès la première rencontre, ou presque? Il y a bien un peu de la défiance réciproque qui sépare, presque partout et principalement aux colonies, le civil du militaire. L'apologiste en nom de Dupleix, toujours *d'après les papiers inédits de celui-ci*, reproche à La Bourdonnais d'avoir été un vulgaire et grossier matelot, un dur corsaire. La Bourdonnais, de son côté, admettait d'autant plus difficilement que Dupleix traitât de supérieur à subordonné avec lui qu'« il était peu versé dans les choses de la guerre[1] », et qu'il n'avait jamais encore eu à

1. Malleson, *loc. cit.*, p. 108. — « La Bourdonnais, dit Saint-Priest, était supérieur par l'ancienneté des services : il ne pouvait être subordonné à un administrateur plus jeune et jusqu'alors moins connu. Il ne pouvait servir d'aide de camp à Dupleix. » Au contraire, Dupleix était né en 1697, La Bourdonnais en 1699. A 23 ans, le premier était membre du Conseil supérieur, le deuxième simple lieutenant en

Digitized by Google

manifester son habileté que dans les affaires commerciales[1]. La Bourdonnais arrive en 1746 dans l'Inde avec le prestige de la gloire conquise déjà dans plusieurs combats et il a quelque raison « d'être vexé de voir ses plans aussitôt critiqués par des marchands[2] ». Il juge déjà que Dupleix est bien mal autorisé à déprécier sa tactique; mais qu'il le voie en outre rassembler les gros bourgeois ignorants et serviles du conseil pour discuter ses projets avec plus de sûreté... ou d'assurance, — voilà qui le passe. Et par-dessus le marché, ce boutiquier, comme il l'appelle dans son irritation, ce boutiquier s'avise de lui reprocher plus tard de s'occuper trop d'argent, lorsqu'il montre la nécessité, *à cause de la Compagnie*, de rançonner Madras, et affecte d'être plus idéaliste et de ne penser qu'à l'honneur.

Des torts respectifs vinrent aggraver le dissentiment. L'irritation provoqua dès le commencement chez La Bourdonnais une défiance excessive qu'il manifesta avec sa franchise carrée de soldat et qui n'était pas faite pour rendre Dupleix plus conciliant. Le 4 août 1746, ayant réclamé le concours du gouverneur de Pondichéry, il lui reproche « de fournir de l'eau si mauvaise qu'elle donna des flux de sang à une grande partie des hommes des équipages[3] ». Lui ayant demandé des munitions et de l'artillerie, il ne reçoit que la moitié des munitions qu'il lui faut, et, quant à l'artillerie, Dupleix lui déclare qu'il ne peut dégarnir la ville de ses gros canons. Il est certain que La Bourdonnais en avait le plus grand besoin. Le commodore Peyton avait en effet six gros bâtiments, portant 1,660 hommes[4], et armés de 270 canons, en très grand nombre du calibre 24. La Bourdonnais n'avait guère que « des pièces de 8 ou de 12, calibres insignifiants pour l'époque » au dire des Anglais eux-mêmes[5]. Et il n'avait même pas à compter sur la valeur de ses hommes pour compenser la faiblesse de son artillerie; les navires ennemis, ayant une vitesse de beaucoup plus considérable, ne se laisseraient jamais aborder. Mais Dupleix pouvait aussi — du moins ses apologistes l'assurent, et il est difficile de prouver le contraire — craindre une attaque par terre et par mer des Anglais renforcés des indigènes, pendant que La Bourdonnais chercherait Peyton à quelque cent lieues. La Bourdonnais ne voulut pas en convenir et manifesta un mécontentement qu'avivait encore une très forte fièvre[6]. Même persuadé qu'il était de la mauvaise volonté de Dupleix et de sa jalousie, pour ne pas parler de ce qu'il appelle sa cupidité, même justement irrité contre la sottise prétentieuse des conseillers de Pondichéry qui, au fond, n'étaient pas plus méchants que beaucoup de nos conseillers généraux contemporains, il aurait dû garder le sang-froid qu'on était en droit d'attendre d'un homme de sa trempe qui avait déjà eu maille à partir avec l'encombrante médiocrité des bourgeois des

second. En 1730, le premier gouverneur de Chandernagor; en 1735 seulement, le second le fut des Isles.

1. *Idem.*
2. Hamont, *loc. cit.*
3. *Mémoires*, p. 78-79.
4. Pour plus d'impartialité, nous donnons les chiffres garantis par l'historien anglais Malleson, *loc. cit.*, p. 105.
5. Malleson, *loc. cit.*, p. 103. Voir aussi Chabault-Arnault, *loc. cit.*
6. *Mém.*, p. 79.

Digitized by Google

tles, ce sang-froid qu'il avait montré plusieurs fois en face de l'ennemi, dans les plus graves situations. Il lui était plus aisé de faire face à la mort qu'à la bêtise humaine. Cela est beau chez un amiral, c'est une grande faiblesse pour un diplomate. Et les circonstances l'obligeaient à être aussi bon diplomate que valeureux soldat.

Dupleix fut, pour les mêmes raisons, bien plus coupable, car il était, de

MAHÉ DE LA BOURDONNAIS.

nature et par les nécessités du destin, foncièrement diplomate. Avant même que l'idée de la trahison pût lui venir, il ne montre pas assez de « liant » dans ses relations avec l'amiral, et, quand il crut à la trahison, il tint une conduite ambiguë qui étonne de la part d'un tel homme. Il ne suivit pas une ligne de conduite une, droite et ferme; il passa d'un extrême à l'autre, il ne fut ni uniquement souple, ni uniquement cassant. Il n'était pas très franc, d'ailleurs, étant bon diplomate. Il ne voyait en affaires que le but, sans être très délicat

Digitized by Google

sur les moyens, et, ne voyant que le but, il ne prenait pas assez garde à la route à parcourir. Il agit avec La Bourdonnais comme il agissait avec ses adversaires accoutumés les Anglais et les Indiens. C'était une grosse faute diplomatique. Il ne comprit pas La Bourdonnais, ce qui fut une faute de tact, ce qui indique l'absence d'une certaine délicatesse. Il le traita tour à tour en frère et en traître, quelquefois dans la même journée.

Était-ce un traître? Il le savait énergique et intelligent, il savait qu'il avait la maîtrise de ses hommes, il ne pouvait donc espérer le dominer ni même l'intimider avec des mesures un peu enfantines dans le genre de la mise aux arrêts signifiée par de Bury. On n'intimide pas si aisément des traîtres de ce caractère. Et le fait est qu'il ne réussit dans aucune de ses tentatives; on a vu comment aboutit la mission qu'il avait confiée à Despréménil. Il récidiva, après l'ouragan du 13 octobre, quand il vit La Bourdonnais affaibli; il le crut alors à sa merci. Il ne sut pourtant pas détruire dans l'esprit des officiers l'ascendant qu'y exerçait La Bourdonnais.

Il s'imagina pouvoir réduire La Bourdonnais en le fatiguant par une guerre d'escarmouches; les petits coups à la dérobée par lesquels il crut arriver à l'épuiser lentement, ne firent que l'irriter, l'exaspérer. Il ne les lui épargna pas. Et non seulement il les lança lui-même, mais il les lui fit lancer par le conseil. C'était trop : le coup de pied de l'âne révolte même le lion mourant, et La Bourdonnais se sentait encore tout bouillonnant de force.

Quand La Bourdonnais écrit la première fois[1] pour demander au conseil de Pondichéry avis sur l'opportunité du siège de Madras, les conseillers envoient en retour une lettre piquée et à la fin piquante où, après s'être montrés froissés de n'avoir pas été consultés jusque-là, ils proposent à l'amiral ou de faire le siège de Madras ou de courir après Peyton, en ajoutant qu'il serait *honteux*[2] pour la nation et désavantageux aux intérêts de la Compagnie de ne pas faire l'une de ces deux choses, — et le lendemain 27, c'est une sommation en bonne forme à l'amiral de prendre l'un ou l'autre des deux partis. Dupleix, qui faisait de son conseil ce qu'il voulait, n'aurait jamais dû tolérer, et à plus forte raison inspirer des lettres aussi insolentes, pas plus qu'il n'aurait dû provoquer le 29 septembre la pétition des habitants de Pondichéry. Pour l'incident du 26-27 août, il aurait dû l'éviter d'autant plus qu'il ne pouvait être sûr dès cette époque de la trahison de La Bourdonnais. La simple dignité lui interdisait ensuite de faire quelques jours après courir dans la ville des bruits de trahison[3] et le 29 septembre de laisser, sinon de faire, intervenir le public dans ses démêlés avec le commandant de l'escadre française, celui-ci lui fût-il même réellement subordonné[4].

1. Le 6 août 1746.

2. Sur tout cela, il vaudrait mieux pour le lecteur consulter les *Mémoires* dans l'édition de 1751 où les lettres de Dupleix et du conseil sont reproduites en leur entier avec de annotations précieuses.

3. Bruits qui ne cessèrent que lorsque La Bourdonnais, rétabli de la maladie, s'embarqua pour Madras. La Bourdonnais aurait alors, disait-on, déjà reçu 200,000 pagodes pour ne pas faire le siège. On oublia — les Anglais! — sans doute de les lui réclamer, après le siège.

4. Plus tard, il donne à Despréménil et aux autres l'ordre de ne plus obéir à La

Digitized by Google

Un apologiste de Dupleix[1] a reproduit comme toute naturelle cette phrase du gouverneur de Pondichéry extraite d'une de ses lettres à La Bourdonnais avant le siège de Madras : « *Le parti que vous avez pris* de laisser l'escadre anglaise subsister et fuir dans son entier m'a plongé dans un mortel chagrin. » Elle mérite, tant elle est typique, d'être reproduite entre mille autres du même genre. Est-ce bien là le ton dont on fait un reproche à un subordonné ? dont on l'accuse de trahison ? Il n'y a qu'une façon pour un supérieur d'accuser de trahison, c'est de faire jeter en prison le coupable. Quand il ne le peut pas, à moins de se démettre, il attend. On ne compose pas ouvertement avec un inférieur.

Et comment Dupleix pouvait-il se croire autorisé à donner des ordres au commandant de l'escadre ? Non seulement celui-ci avait avec lui les lettres du ministre le munissant de pleins pouvoirs, mais Dupleix avouait lui-même, ou il le faisait déclarer par ses conseillers, que « l'on n'avait jamais reçu aucune instruction sur ce qui regarde les opérations de l'escadre[2] » et « qu'il savait que le ministre laissait La Bourdonnais entièrement maître de ses opérations[3], le chargeant simplement, lui, Dupleix, de le seconder dans tout ce qui dépendrait de lui » (*Mémoires*, p. 91 de l'édition de 1892).

Quant à l'argument présenté par le conseil — lisez Dupleix : le conseil était bien incapable de trouver rien de semblable — que « Madras, depuis que le pavillon du roi y était arboré, était devenu une dépendance de Pondichéry », il était fait pour démonter homme moins irritable que La Bourdonnais. Encore du jésuitisme. C'est avec ces raisonnements d'Escobar, qu'on venait, le *lendemain* même de la prise de la ville, inviter le vainqueur à en sortir. Toute conquête aussi récente reste au moins territoire militaire jusqu'après signature des traités entre monarques ou nations[4]. D'ailleurs Dupleix n'avait pas attendu que Madras fût prise pour en disposer souverainement et promettre au nabab d'Arcate de lui remettre la ville dès que les Anglais l'auraient rendue. Il y avait dans ce procédé de quoi mécontenter La Bourdonnais qui, en somme, n'avait jamais manqué de témoigner publiquement une certaine déférence à Dupleix et même de lui communiquer ses plans, de lui soumettre presque ses projets[5].

Bourdonnais, il récompense par une place au conseil supérieur de Pondichéry le commissaire Bonneau qui a quitté son poste à Madras. Selon Orme (p. 78), Paradis gagna la faveur de Dupleix en manifestant « a violent enmity against La Bourdonnais ».

1. Tibulle Hamont, *loc. cit.*, p. 44.
2. Lettre du 26 août 1746.
3. Lettre du 6 septembre 1746. Ces lettres sont reproduites en leur entier dans l'édition des *Mémoires* parue en 1750, alors que La Bourdonnais était à la Bastille et qu'il ne pouvait s'aventurer à commettre des faux. Voir *The case of...*, etc., p. 9 : Dupleix « whose orders from *Court* extended no farther thau *to second* Mr. de La Bourdonnais in what so ever he should undestake... » — Voir Appendice, sur Rambaud.
4. Il faut lire la réponse calme et très digne de La Bourdonnais du 26 septembre. Voir Appendice.
5. On dira que La Bourdonnais le faisait seulement en tant que bon tacticien, pour que son « associé » fût mieux au courant de la situation et qu'il pût agir avec plus d'habileté. Mais précisément, malgré l'ordre impératif de la sagesse, jamais un égotiste ne l'aurait fait.

Digitized by Google

Rien donc ne pouvait motiver en droit la conduite de Dupleix. Craignait-il que l'amiral n'eût trahi pour de l'argent? Il n'avait, lorsqu'il reçut copie du traité, qu'à demander à ce que des hommes de sa confiance surveillassent les opérations inventoriales. Le rançonnement décidé par La Bourdonnais — et il n'avait pas le droit de s'élever contre cette décision — il pouvait, fournissant des employés, s'assurer que l'inventaire était fait honnêtement. Scrupuleusement remplies, les conditions imposées par le vainqueur étaient tout ce que, financièrement, le plus exigeant pouvait demander.

On a cherché une explication plausible et facile. Des historiens, plus sérieux que M. Tibulle Hamont, ont accusé Dupleix de jalousie. Entre autres, un juge peu suspect[1] a dit que « la haine[2] et la jalousie de Dupleix contraignirent La Bourdonnais à quitter les côtes de l'Hindoustan ». Voilà qui est bien simpliste. Un contemporain, ce n'est pas le seul, avait déjà, il est vrai, abondé dans ce sens. « On versa, dit-il, le poison de la jalousie dans l'âme de Dupleix[3] », et il insiste[4] : « Dupleix traversa La Bourdonnais et lui fit perdre un temps précieux. » Les citations, bien entendu, ne sont pas des preuves. Il est certain qu'on ne peut non plus écarter de parti pris l'accusation si nette de La Bourdonnais. On ne pourra infirmer la valeur des *Mémoires* que par une critique serrée, par une discussion si l'on peut dire interlinéaire du texte de La Bourdonnais[5]. Mais, nous le répétons, La Bourdonnais ne pouvait qu'exagérer, dans les conditions où il se trouvait.

Jusqu'à plus ample informé, il faut écarter le grief de jalousie.

Contre un homme comme Dupleix, lorsqu'on n'a pas les mêmes raisons ou tout au moins les mêmes excuses que La Bourdonnais, on ne doit marcher qu'à pas sûrs. Il a trop fait pour la France pour qu'on s'arrête à des préventions. A ceux qui veulent absolument une explication, il faut dire qu'il sentait la nécessité d'un commandement unique en face d'ennemis aussi fuyants et dangereux, dans une lutte aussi complexe et compliquée. Il jugeait que cette lutte devait être plus diplomatique que militaire et il se croyait sur ce terrain supérieur à La Bourdonnais. Il ne connaissait pas La Bourdonnais et il se connaissait : il ne pouvait hésiter, il prit le plus sûr. Enfin il savait qu'il ne fallait pas seulement lutter contre l'ennemi, mais contre les « bureaux » de l'époque, contre l'insouciance des ministres encouragée par Londres et contre la sottise routinière des directeurs de la Compagnie. Il fallait un homme qui n'hésitât pas au besoin à désobéir aux ordres de la métropole. Cet homme, ce ne pouvait être La Bourdonnais qui avait cédé peu auparavant à un ordre stupide, c'était lui qui avait déjà osé et réussi[6]. Tout cela, se le précisa-t-il bien à lui-

1. Chabault-Arnault, *loc. cit.*, p. 156-157. Michaud, dans sa notice prud'hommesque, l'accuse de jalousie.

2. La haine! cela ne dit pas grand'chose. Il faut encore en trouver la cause.

3. Raynal, *loc cit.*, p. 98. Voir Appendice, citations de Voltaire.

4. P. 99, *ibid.* Fantin : « La Compagnie versa le poison de la jalousie dans l'âme de Dupleix. »

5. Ce qu'aurait dû faire M. Tibulle Hamont quand, *rouvrant* les débats, il s'attribuait le rôle de « ministère public ».

6. Saint-Priest se trompe quand il écrit : « Dupleix, nommé récemment gouverneur de Pondichéry, n'avait eu aucun démêlé avec *Messieurs de Paris.* » *Revue des Deux Mondes*, 1er mai 1845.

Digitized by Google

même? ou seulement le sentit-il confusément? Peu importe. Le génie ne procède pas autrement. Il lui suffit de sentir; il marche dès lors avec assurance[1].

Non, s'il est vrai que l'on ne saurait complètement excuser Dupleix, on ne peut non plus le rendre responsable de tout le mal.

La Bourdonnais et Dupleix eurent chacun des torts. Mais les vrais coupables ce furent la Compagnie et le gouvernement de Louis XV, l'égoïsme étroit des uns et la nonchalance des autres[2]. Il suffit de lire avec quelque attention les *Mémoires* pour bien s'en convaincre. S'il y eut rivalité entre les deux gouverneurs, elle fut suscitée ou au moins entretenue par le ministre qui, dès le 7 mars 1744, écrivait à La Bourdonnais, en l'invitant à patienter, que « il lui destinait le premier poste de l'Inde s'il arrivait quelque chose à M. Dupleix ». Cela n'empêcha pas, il est vrai, le gouverneur de l'Ile de France de communiquer à Dupleix et le plus franchement du monde ses vues personnelles et de le prévenir avec précipitation de la déclaration de guerre pour le mettre mieux à même de se défendre. Mais les paroles du ministre étaient au moins imprudentes.

M. Bionne a d'ailleurs bien fait ressortir la chose. Selon M. Bionne (p. 62-65), le cabinet a provoqué la rivalité entre Dupleix et La Bourdonnais, c'est lui qui est le coupable. Orry, qui avait donné à l'un les ordres les plus précis, visait[3] ensuite des ordres contraires donnés à l'autre par la Compagnie; en effet, entre la prise de Madras et le départ de La Bourdonnais, Dupleix reçoit les instructions suivantes visées d'Orry à la date du 6 octobre 1745 : « La Compagnie juge qu'il est *convenable et même décent* que le commandant des escadres assiste dans les conseils supérieurs; qu'il y soit *appelé* lorsqu'il s'agira de quelque expédition militaire où ce commandant doit avoir la plus grande part; qu'il y ait voix délibérative. *Mais elle entend aussi que tout ce qu'on y aura délibéré soit exécuté sans difficullé, de quelque nature d'affaire dont il s'agira, quand même il serait question de disposer de tous les*

1. M. Bionne fait ressortir, avec une belle ardeur d'enthousiasme, l'habileté diplomatique de Dupleix à propos de son arrangement avec le nabab. « Donner au souverain indien Madras, après en avoir retiré tout ce qui semblait possible à transporter à Pondichéry était un trait de génie; on s'exonérait de cette façon de la défense de la ville, lorsque, plus tard, l'escadre française partie, l'amiral Peyton viendrait sûrement l'attaquer : on mettrait aux prises Anglais et Indiens, et Madras devait quand même revenir un jour sous notre domination par voie détournée alors que la France exercerait la souveraineté au Carnatic, comme le voulait Dupleix. L'Angleterre chassée des rivages du Coromandel, Pondichéry prépondérante, le nabab par intérêt devenu notre allié fidèle, tout cela sans intervention directe de notre part, tels étaient les résultats de cette diplomatie prévoyante qui mettait aux mains du prince indien la colonie anglaise conquise. » Mais ce beau passage ne sert qu'à donner plus de force à l'argument suivant de La Bourdonnais : « Pourquoi Dupleix, qui rompit le traité avec les Anglais, n'a-t-il point livré la ville au nabab dès qu'il le put? » La discussion de ce point important ne rentre pas dans notre cadre. Voir Appendice, citations de Voltaire.

2. Fantin des Odoards, « citoyen français », dans son livre paru en 1796, livre curieux et que relève quelque saveur démocratique, s'élève avec force contre les « ordres inconsidérés » que « les despotes insensés » envoient dans des pays qu'ils ne connaissent pas. Il donne tort à tout le monde, à La Bourdonnais comme à Dupleix dont les « intrigues » causèrent tant de malheurs.

3. Probablement par défaut d'attention.

Digitized by Google

vaisseaux de la Compagnie qu'il commanderait. » Fort de ces instructions, Dupleix, victorieux, dépêche à Madras un envoyé chargé d'annoncer à La Bourdonnais qu'il vient de recevoir des ordres nouveaux. La Bourdonnais, qui a reçu aussi des lettres d'Orry confirmant les précédentes, répond avec quelque bon sens que, le gouvernement du roi ne le supposant plus à Pondichéry, les ordres nouveaux ne peuvent s'adresser qu'à ceux qui lui succéderont et qui n'ont pas reçu comme lui, dans des circonstances particulières, mandat extraordinaire. Au fond il doute un peu de l'authenticité de ces lettres *qu'on ne lui montre pas.* Dupleix, de son côté, ne peut admettre de nouvelles lettres d'Orry en même temps que lui recevait des instructions d'un esprit si différent. Dupleix affirme que la Compagnie lui laisse entendre qu'il faut prendre et garder Madras; La Bourdonnais déclare s'appuyer sur l'ordre explicite d'Orry qui lui défend de garder aucune des villes dont il s'emparera [1]. Chacun se croit trompé par l'autre.

La Compagnie a prévu tout cela. Elle divise pour mieux régner, et, d'autre part, elle aime mieux restreindre *ses* conquêtes que de voir ses agents étendre et consolider leur pouvoir. Qui sait si, au fond et vaguement elle ne craint pas quelque usurpation. Pourtant il y peu de chance qu'elle ait aussi longue vue. Il y a autre chose, quelque chose à la fois de moins simple et de plus petit, qui la pousse à faire naître et entretenir la discorde entre les deux gouverneurs.

« La Compagnie est en effet gouvernée en 1745 par deux commissaires du roi brouillés jusqu'à la haine. Des directeurs et des employés ont pris fait et cause pour chaque commissaire. Cette haine se poursuit jusque dans l'Inde [2]. » Il y a deux grands camps; La Bourdonnais appartient à l'un et Dupleix à l'autre. Dupleix est protégé par ces mêmes directeurs dont La Bourdonnais parle dans ses *Mémoires* et à ses juges avec une discrétion forcée et qui ont sans cesse tout fait pour que ses projets avortent. Dupleix a donc bien pu être poussé — ouvertement ou non, qu'il en ait eu conscience ou non — par ces protecteurs à contrecarrer les vues de La Bourdonnais. « On a des raisons de croire, dit un contemporain [3], que ceux qui avaient fait ôter à La Bourdonnais son escadre, ne voyant pas sans chagrin qu'il eût trouvé des ressources dans son génie pour rendre inutiles les coups qu'on lui avait portés, le poursuivirent dans l'Inde et versèrent le poison de la jalousie dans l'âme de Dupleix. »

1. Malleson, *loc. cit.*, p. 128-129, et Castonnet, p. 46, disent que ce fameux ordre d'Orry datait en réalité de 1741 et ne pouvait valoir en 1746. Comment ne l'aurait-on pas fait remarquer lors du procès dans lequel La Bourdonnais ne cessa de mettre en avant, comme argument péremptoire, cette instruction secrète du ministre?

Tibulle Hamont cite une lettre de La Bourdonnais datée du 23 septembre où il reconnaîtrait la possibilité de faire de Madras une colonie française : il aurait donc été décidé alors à passer sur l'ordre d'Orry. Outre qu'il ait pu dans la suite se rallier à une détermination qui lui permettait de se conformer à l'ordre d'Orry, rien ne prouve l'authenticité de cette lettre inédite.

Sur cet ordre d'Orry voyez encore Voltaire : « Les ordres précis du ministère étaient de ne garder aucune conquête en terre ferme. »

2. D'Epinay, *loc. cit.*, p. 104. Fantin parle de la division des directeurs « en deux factions ».

3. Raynal, p. 98, *loc. cit.*

Digitized by Google

En histoire, les grands effets ont souvent de petites causes, surtout lorsque ce sont les petits hommes qui, comme au XVIIIe siècle, font l'histoire. Ce qu'il y a de certain c'est que dans ses *Mémoires* Dupleix donna pour motifs de sa conduite dans l'Inde des ordres secrets de la Compagnie « trop respectables pour être divulgués, même pour sa justification », et il ajoute que l'événement prouve bien la vérité de ce qu'il avance puisque, « dans une lutte où l'un des deux devait succomber, lorsque son adversaire fut déclaré innocent, il n'essuya pas de disgrâce et qu'au contraire il fut accablé de nouveaux honneurs [1]. » Voilà vraiment qui est assez explicite.

MARIUS-ARY LEBLOND.

(*A suivre.*)

1. Nous avons adopté la rédaction de l'édition des *Mémoires* de 1892, à cause de sa brièveté précise.

Digitized by Google

LE

DOUZIÈME CONGRÈS INTERNATIONAL DES ORIENTALISTES

ROME, 1899

Rome, 15 octobre 1899.

Monsieur le Directeur,

Le Congrès des Orientalistes, qui a reçu tour à tour l'hospitalité dans presque toutes les capitales de l'Europe, s'est réuni pour sa XIIe session à Rome, et jamais son succès n'a été plus réel. C'est que, sous l'impulsion de son président, le comte Angelo de Gubernatis, professeur de sanscrit à l'Université de Rome, assisté des professeurs Fausto Lasinio, Celestino Schiaparelli, et Lodovico Nocentini, le Comité d'organisation a fait grand et utile : le résultat a été *grand* par les dispositions prises, par les réceptions, par les fêtes; il a été non moins *utile* pour l'avancement des sciences.

Laissons de côté, si vous voulez, la section I : « Linguistique générale indo-européenne », sous peine de sortir du cadre de la *Revue;* sans être exclusif, il faut savoir se borner. Par contre, presque chaque mémoire de la section II, consacrée à la géographie et à l'ethnographie de l'Orient, nous intéresse. Vous allez le voir rien qu'à l'énumération des titres, savoir : Dr Nagib Bistani de Beirût, « les Tsiganes de la Syrie »; prof. Anton Hermann, « Ueber die Tsiganen in Ungarn ». — Une proposition pour la création d'une société et d'un organe pour l'étude du peuple finois-ougrien »; Fr. Tocilescu, « Éléments daciques dans l'ethnographie et l'archéologie roumaine »; prof. Fr. Lor. Pullé, « Geografia storica e cartografia antica dell'India con illustrazioni »; C. Nallino, « Sull' astronomia di Habas secondo un manoscritto di Berlin »; prof. V. A. Urechia, « De la carte ethnographique de l'Europe et spécialement de l'Orient européen »; prof. Baldacci, « Considerazioni etnografiche sul Montenegro, Albania e Epiro »; P. Tondini de Quarenghi, « Un vœu pour l'unification du calendrier et en faveur du méridien de Jérusalem ».

La section III se rattache, par une transition aisée, à la section II, étant consacrée à l'Histoire comparée des religions de l'Orient, à la Mythologie et au Folk-Lore. Chaque sujet traité est suggestif, comme on le voit par les titres suivants : prof. F. Max Müller, « Communication d'un mémoire du Dr Franke sur la mythologie tibétaine, et du texte avec traduction de la *Kesar-Saga* sur le folk-lore tibétain »; Herbert Baynes, « Ideals of the East; Evolution of religious thought in modern India », sans compter d'autres savantes dissertations sur des attributs phéniciens, ou des mystères cabiriques.

Digitized by Google

Dans la section IV, on a parlé de la Chine, du Japon et de la Corée. Ainsi, M. F. Victor Dickins a entretenu le congrès de l'histoire de Yédo; le prof. Sciratori a lu un mémoire, « Ueber die Sprache des Hiungnu-Stammes und der Tunghu-Stämme »; le prof. K. Tsuboi, « Cheu Chufes Aufzeichnungen über die fremden Länder aus Lingway-Taita »; M. E. von Hesse Wartegg a communiqué un « Rapport sur son voyage à la Terre Sainte de la Chine et à l'intérieur du Chung-Tong », avec exposition de grandes photographies. — Comme de juste, le musée Guimet a joué un rôle notable dans plusieurs sections, et dans la section IV, il a donné lieu aux deux mémoires suivants : prof. Fr. Hirth, « Sur quelques miroirs métalliques du musée Guimet »; prof. E. Chevalier, « Sur les coiffures coréennes, d'après les collections du musée Guimet », et vous devinez que ces démonstrations de coutumes et de folk-lore n'ont pas été le moindre intérêt des séances, en particulier pour les dames congressistes, venues en grand nombre.

C'est avec un intérêt particulier pour la France, au moins pour ses colonies, que l'on a vu la section V étudier la Birmanie, l'Indo-Chine, la Malaisie, Madagascar, dans leur littérature, histoire et archéologie.

En raison de son importance, la section VI a été divisée en deux parties : première branche, Inde; deuxième branche, Iran. En tête de la première branche figure le rapport de M. Silvain Lévi, professeur au Collège de France, sur ses découvertes en littérature sanscrite, provenant de son voyage dans l'Inde, dont la *Revue de Géographie* a déjà fait connaître les grandes lignes. A ce même objet se rattache la communication faite par M. E. Senart, membre de l'Institut de France, délégué du gouvernement français, sur la fondation de l'*India exploration fund;* il y a là une mine de ressources littéraires et artistiques, peu explorée jusqu'à présent, appelée à renouveler les données de l'épigraphie, pour la plus grande joie des Indianistes. Dans la seconde branche de cette même section, on a remarqué deux lectures, celle du prof. E. Pometti, « Relazioni diplomatiche tra la Santa Sede e la Persia », d'après des documents inédits du Vatican, et celle de M. Hambartzoum Atakélian, « les relations des Arméniens avec l'Italie aux XVIe et XVIIe siècles », parmi des travaux de philologie ou de lexicographie, aussi respectables que nombreux.

La section VII comprend l'Asie centrale, et l'on entend par là aussi bien les études concernant les langues et les peuples ouralo-altaïques, que leur littérature, histoire et géographie. Or, voici quelles questions, plus intéressantes les unes que les autres, ont été traitées : G. Zannoni, « Relazioni nell' Impero ottomano colla corte di Urbino »; prof. Gabriel Balint, « Sulle lingua e nazione finora enigmatica degli Adighe, communemente chiamati Circassi del Caucaso »; A. Vambéry, « Das Osmanisch-türkische vor 500 Jahren »; Dr G. Huth, « Uber die Ergebnisse meiner Reise in den Tungusen am Jenissei »; L. Bonelli, « Appunti grammaticali e lessicali di turco volgare »; prof. Frederic Hirth, « der Stammbaum Attila's. — Sinologisches über die russische Expedition nach Turfan, 1898 ».

S'il est vrai que la philologie reprend son empire, — et certainement avec légitimité, — dans la section VIII, qui a pour objet les langues et les littératures sémitiques, savoir l'hébreu, l'araméen, l'éthiopien et l'assyriologie, il

Digitized by Google

faut, dans ces mémoires pleins d'érudition, au moins noter deux d'entre eux, qui sont du domaine de l'histoire géographique; ce sont : 1° Dr Anton Baumstark, « Eine syrische Weltgeschichte des siebenten Jahrhunderts » ; 2° prof. Ign. Guidi, « Osservazioni sul testo delle croniche abissine ».

Avec la section IX, traitant du « monde musulman », on revient au champ si vaste de la civilisation orientale, à son histoire, à sa littérature. Une grande dame russe, Mme Olga de Lebedeff, qui a écrit en italien une histoire de Kazan offerte au Congrès, a eu la gracieuseté de faire un travail sur « les femmes musulmanes sous les Khalifes ». Signalons encore, dans cette même section, un mémoire d'un tout autre ordre, classé sans doute dans cette série à titre rétrospectif, et dû à M. F. Schwarzstein, intitulé : « Die Botanik der Bibel nach der arabischen Interpretation des Rabbi Saadia Gaon und anderer Interpreten ». Ajoutons bien vite les noms suivants : P. Anastase-Marie, « Mémoire sur les Yezidis »; prof. E. Westermarck, « Adorazione di santi in Marocco », et prof. I. Goldziher, « Le mouvement chouabite dans l'Islam espagnol ».

Avec un intérêt tout particulier on a suivi la section d'égyptologie et de langues africaines, non seulement parce que M. Guimet y a exposé, puis expliqué les « objets égyptiens trouvés en France dans les tombes romaines », mais encore pour d'autres travaux semblables; tels sont ceux de M. A. Pellegrini, « Iconi funebri del museo archeologico di Firenze »; E. Schiaparelli, « I papiri del Museo egizio di Torino »; E. Naville, « Une note sur la pierre égyptienne de Palerme »; P. Haupt, « The Mitanian wives of Amenophis III and Amenophis IV »; R. Rev. Bishop Hanlon, « Bugunda Manners and customs, and Luganda »; prof. G. Botti, « Monumenti faraonici provenienti da Alessandria e d'intorni », pour ne citer comme toujours que les sujets à sensation.

Enfin, la section XI, « Grèce et Orient », a spécialement étudié cette partie du programme dans les périodes byzantine et musulmane, considérées par rapport à l'Italie. Les principales communications faites à cette section ont été les suivantes : P. Sabatier, « Sur l'organisation des premières missions franciscaines en Orient » (1220-1250); T. Burado, « Les Roumains dans l'Asie mineure »; Gr. Tocilescu, « Les Nouvelles fouilles en Roumanie »; M. Moroïanu, « Latins transcarpatiques »; Ab. Sphinis, « Les Albanais »; G. Tropea, « I Rapporti piu antichi tra Oriente et la Sicilia »; M. Morici, « I viaggi in Oriente di Ciriaco di Ancona »; Vladimir Woeijkoff, « Influence byzantine sur l'art décoratif russe »; Dr Q. Botti, « L'Egitto attuale e l'Alessandrinismo. Graffiti nelle necropoli occidentali di Alessandria ».

Une dernière section, XII, a été consacrée aux langues, peuples et civilisations de l'Amérique, dans leurs rapports avec les langues, les peuples et les civilisations de l'Asie; quelque intéressant que soit le sujet, il a été traité avec moins d'ampleur que les autres. Est-ce par ce motif, provenant du manque d'empressement des orateurs pour cette section, qu'un moment la proposition a été faite de rattacher cette section à la section d'ethnographie? C'est bien possible, et cependant c'est un sujet bien digne d'attention que « l'Anthropologie américaine », telle que l'a fait connaître le professeur G. Sergi.

Il convient aussi d'indiquer, au moins d'une façon sommaire, que les hommages au Congrès ont été nombreux. Ainsi, pour ne mentionner que deux

Digitized by Google

exemples seulement, parce qu'ils intéressent la géographie, le ministre de l'instruction publique en Italie, S. Exc. M. Guido Baccelli, a bien voulu offrir au Congrès, dans la séance générale d'inauguration du 4 octobre, une esquisse inédite par C. Kiepert, « Sopra la carta delle cognizioni greche sull' India ». De même, M. Cordier a remis au Congrès, outre ses trois volumes d'études chinoises, un travail spécialement écrit pour la solennité : « Deux voyages de l'Extrême-Orient au XVe et au XVIe siècle ».

Evidemment, il ne faut pas se le dissimuler, la longue énumération qui précède est bien sèche : les titres ainsi présentés, dépouillés de tout commentaire, de toute explication, encore moins suivis d'analyse, ne peuvent donner qu'une faible idée de l'activité, de l'esprit vivifiant, qui a plané sur les réunions. Cependant, comment agir autrement? Il est impossible de parler avec détails, encore moins avec des appréciations, des nombreux mémoires qui ont été communiqués; d'autre part, établir une sélection entre les uns et les autres ne serait pas juste, on peut dire même peu convenable à l'égard des éliminés.

En outre, conformément au mode de rédaction des ordres du jour établis pour chaque section, — et vous savez combien les Italiens sont fins, *smart* diraient les Américains, — les titres respectifs de chaque travail, soit lu par l'auteur, soit envoyé (en cas d'absence), soit exposé dans une communication verbale, ont été donnés dans la langue originale de l'auteur, sans traduire ces titres. C'est le cas, ou jamais, de répéter le fameux argument, qui, cette fois, est topique : *traduttore, traditore.*

Chaque orateur a lu, ou parlé, dans sa langue maternelle, celle qui lui est familière; et n'allez pas croire que cette variété de langage ait produit les inconvénients de la Tour de Babel. Aujourd'hui, presque tous les savants comprennent les principales langues de l'Europe, sans toutefois pouvoir les parler couramment. Nous ne sommes plus au temps où, selon le récit biblique, après la disparition de l'unique langue primitive, les variations du langage produisirent la confusion parmi les hommes, et où elles furent considérées comme une malédiction.

A nos yeux, au contraire, les échanges internationaux d'idées et d'opinions que produisent les congrès de tout ordre doivent faire naître et développer les sentiments de fraternité humaine : c'est l'harmonie, non la discordance, qui surgit de ces assemblées. Et pourquoi cela? Il faut en chercher la cause dans le but élevé qui domine ces réunions de toute sa hauteur, de toute son élévation; sans qu'un seul membre du Congrès perde une parcelle de son individualité, de son *moi*, il tend la main franchement à ses collègues, parce qu'il sent d'avance quel est entre eux tous le trait d'union, le point de contact commun. C'est celui de la science désintéressée, celui qui n'a jamais engendré la guerre, celui qui féconde les bonnes relations entre les peuples, au profit de la paix universelle, parce que la science immortelle est au-dessus des luttes des partis et leur survit.

Aussi, dans un excellent discours latin, conçu dans cette langue qui a été longtemps l'intermédiaire entre les nations, ou le langage diplomatique, le ministre de l'instruction publique, M. Baccelli, a fort bien dit : « Quæ agitis, sapientissimi viri, immortalia sunt; nam super omnem armorum impetum,

Digitized by Google

super martis vim, sapientia et humanitas exigunt, unicuique proprium, id perpetuum fore atque immortale. »

A plusieurs reprises, au nom du roi d'Italie, absent de Rome, qui l'avait chargé de le représenter, le même ministre a donné de sa personne, offrant une aussi haute opinion de son savoir que de son caractère. Avant de parler latin du haut du Capitole, — nous donnant en quelque sorte par l'audition une réminiscence de la Rome antique, comme il sait la ressusciter par les monuments tirés du sol, — il avait parlé la veille au soir, dans la belle salle du palais de l'Université, l'*Aula magna*, bien entendu en italien, puisque c'était à titre de membre du gouvernement qu'il souhaitait la bienvenue aux arrivants.

Depuis ce moment, c'est-à-dire à partir de la soirée du 3 octobre, où ont eu lieu les premières rencontres et présentations réciproques, les échanges de vues basées sur la conformité des sentiments ont commencé à se former, à prendre corps; la cordialité de ce premier accueil n'a fait que croître de jour en jour, au milieu des fêtes et des réceptions jointes aux plaisirs intellectuels que l'Italie a la coutume d'octroyer largement. Pour sa part, le représentant de la *Revue de Géographie* est heureux d'avoir pu le constater une fois de plus, comme il est heureux de donner à nouveau ce témoignage et de l'exprimer publiquement.

MOÏSE SCHWAB.

Digitized by Google

CONGRÈS DES SOCIÉTÉS SAVANTES

(TOULOUSE, 4-8 AVRIL 1899)

(SUITE ET FIN)

AUTRES SECTIONS

Dans la *Section d'Histoire*, nous signalerons la communication de M. Morlot.

M. *Morlot*, inspecteur d'académie à Rodez, fait ensuite une communication sur le séjour des Acadiens dans la généralité de Caen à la fin de l'ancien régime.

Après le traité d'Utrecht l'Acadie devint colonie anglaise. Mais ses limites vers l'ouest furent mal définies. En face des prétentions de l'Angleterre à les reculer sans cesse, les gouverneurs du Canada resté français firent une vaillante résistance. Ils eurent pour auxiliaires les colons acadiens restés fidèles à la mère patrie, qui encouragèrent les indigènes à la révolte contre les Anglais. Lorsque ceux-ci l'eurent emporté, ils procédèrent à une expulsion brutale des Acadiens. Ces proscrits vinrent débarquer dans les divers ports du littoral français au nombre de 4 à 5,000. Dans la généralité de Caen, on les trouve à Cherbourg et Granville.

Quelques liasses conservées aux archives départementales du Calvados ont permis une courte étude sur le séjour des Acadiens en Basse-Normandie de 1758 à 1789. Le gouvernement se lasse de les secourir : il tente en leur faveur une entreprise de colonisation agricole dans le Poitou qui échoue dès ses débuts; il laisse aux intendants le soin de les secourir sur les fonds libres de la capitation. Les malheureux Acadiens, abandonnés par tous, âgés et infirmes, vivent dans un extrême dénuement jusqu'à la Révolution française. Ils ont été comme les Alsaciens-Lorrains de l'ancienne France, — et ils ont payé par une vie de souffrance leur dévouement à la métropole.

Dans la sous-section de géologie, nous résumons les communications de MM. Belloc, Viré, etc.

Cavités souterraines des Causses et des Pyrénées. La faune souterraine. — M. *Armand Viré*, après avoir rendu hommage aux savants toulousains, qui, les premiers, se sont occupés de l'étude des cavernes, aborde l'histoire des recherches récentes dues tant à lui-même qu'à MM. Martel et Gaupillat, les deux célèbres explorateurs des Causses, Vallot, Raymond, Arnal, Cord, Memin, etc.

D'après les recherches anciennes et nouvelles les cavernes se divisent en trois groupes principaux :

1° Cavernes horizontales (Betharram, Hautes-Pyrénées);

2° Cavités verticales (Aven Armand, Lozère);

3° Cavités verticales greffées sur cavernes horizontales.

Digitized by Google

Il insiste plus spécialement sur ce dernier type à propos de la grotte de Padirac (Lot). Padirac, découvert par MM. Martel et Gaupillat en 1889, vient d'être aménagé par M. Viré, qui se propose d'y continuer une série de recherches scientifiques qu'il y a entreprises.

Il doit y conduire cette semaine un groupe de congressistes et leur expliquer sur place l'intérêt scientifique de cette caverne.

M. Viré aborde ensuite l'étude de la faune souterraine.

Après avoir fait remarquer l'absence, dans nos eaux souterraines, de vertébrés (batraciens et poissons des cavernes d'Autriche et d'Amérique), il décrit les arthropodes (insectes et crustacés) rencontrés par lui et montre leurs modifications, dues à l'obscurité.

Ses études ont eu lieu dans les Pyrénées, le Jura et le plateau central. En outre, il a fait des expériences à Paris, dans un laboratoire souterrain créé par Milne-Edwards dans les catacombes du Jardin des Plantes.

Sous terre, on voit les yeux des animaux disparaître graduellement; les organes du tact, de l'ouïe et de l'odorat croissent en proportion de l'atrophie de l'œil.

Enfin, M. Viré aborde une partie encore plus originale qui a trait à certains crustacés de la région du sud-est.

Ce sont des formes (*Cœcosphœroma Virei et Galimardi*, *Sphœromides Raymondi*, *Stenasellus Virei*) qui n'existent pas dans les eaux douces superficielles et qui, d'après la comparaison avec des formes fossiles, paraîtraient se rattacher à des espèces des mers tertiaires, disparues depuis plusieurs périodes géologiques de la surface du sol, et restées vivantes dans le milieu constant des cavernes.

Il est à souhaiter que ce genre de recherches, particulièrement intéressantes et délicates, se poursuive pour nous amener à une connaissance plus approfondie du domaine zoologique de la France.

De nombreuses projections ont été présentées à l'appui de ces différentes communications.

M. *Fontès* fait une communication sur les niveaux successifs du lac de Caillaouas.

A la suite de cette lecture, M. *Belloc*, de la Société centrale d'agriculture et de pêche, présente quelques observations et entretient la section de la formation et des déformations des cuvettes lacustres.

L'étude des formations et des déformations des cuvettes lacustres est fort complexe.

Les accidents orographiques produits par les contractions et les fendillements de la couche superficielle terrestre et les forces dynamiques qui modifient sans cesse le relief du sol sont les agents les plus actifs de la formation et de la déformation des bassins lacustres.

Dans quelques régions, comme en Auvergne ou aux Açores, les éruptions volcaniques ont également provoqué la formation de ce que l'on peut appeler des lacs de cratères.

Quant aux apports détritiques, produits par les éboulements ou transportés par les glaciers et par les torrents, ils sont rarement assez puissants pour former de véritables endiguements capables de retenir de fortes masses d'eau.

Digitized by Google

Cependant il arrive parfois que ces barrages peuvent offrir assez de résistance pour entraver temporairement le libre écoulement des eaux pluviales.

On peut citer, soit dans les Pyrénées, soit dans les Alpes, plusieurs réservoirs ainsi formés.

Mais il convient de dire que la plupart des lacs de montagnes doivent leur origine aux cassures terrestres ou aux effondrements du sol.

Quant aux déformations des rivages et des fonds lacustres dans les hautes régions montagneuses, elles sont dues en majeure partie aux érosions et aux couloirs d'avalanches ouverts dans les flancs des pentes montagneuses qui environnent les cuvettes lacustres.

La végétation aquatique concourt aussi parfois dans une très large mesure au comblement des lacs.

Le soleil, le vent et la pluie sont aussi de puissants agents de destruction.

Parmi les causes de destruction qui viennent d'être rapidement énumérées, les unes agissent très lentement en déposant sans cesse au fond des eaux les matières limoneuses longtemps tenues en suspension. D'autres, au contraire, rapides et imprévues, amoncellent brusquement sur un point déterminé d'énormes quantités de débris sableux ou rocheux, qui finissent peu à peu par modifier les contours des rivages.

M. *le président* fait ressortir l'intérêt des études limnologiques; il rend hommage aux travaux si patients poursuivis dans les Pyrénées par M. Belloc et rappelle plusieurs exemples qui, dans les Alpes, confirment ces observations; il mentionne aussi les belles études de M. Delebecque et fait remarquer que ce savant a utilisé dans le cours de ses recherches des appareils imaginés par M. Belloc.

M. Estanove, secrétaire, lit une note envoyée par M. *l'abbé Parat.*

M. l'abbé Parat, de la Société des sciences de l'Yonne, décrit la grotte néolithique de Nermont, à Saint-Moré, la dernière des quinze grottes qu'il a fouillées dans la côte de chaux, sur les bords de la Cure. Il donne en terminant un résumé des résultats obtenus et un classement des populations qui ont visité ces abris, dont quatre ont un niveau paléolithique et neuf un niveau néolithique, cinq seulement n'ayant fourni aucune donnée.

Sur la demande du président, M. *Viré*, de la Société de spéléologie, présente les observations suivantes :

A propos de la communication de M. Parat, M. Viré attire l'attention sur la formation des grottes de la Cure qui sont, au moins en grande partie, formées par d'anciennes dérivations de la Cure, chaque niveau de grotte marquant une étape de l'enfouissement des eaux.

Dans un grand nombre de points on constate que les grottes sont formées d'une série de galeries superposées comme les étages d'une maison; l'étage le plus inférieur est encore généralement parcouru par une rivière actuelle.

M. Viré donne quelques exemples :

Betharrann (Basses-Pyrénées), contenant cinq étages superposés, dont les deux plus inférieurs sont encore en voie de creusement;

Escalères (Hautes-Pyrénées), trois étages;

Labastide (Ariège), trois étages;

Padirac (Lot), trois étages.

Digitized by Google

Enfin, M. Viré cite une exploration qu'il a faite l'avant-veille, entre Labruguière et Caucalières, près de Castres, où il a constaté le même phénomène, d'une rivière (le Thoré) s'engouffrant sous une montagne et ayant formé antérieurement une série de grottes étagées.

M. *le président* rappelle la portée philosophique et l'importance que présente la connaissance du mécanisme de la formation des grottes et l'étude du travail souterrain des cours d'eau; il y a là des cycles de phénomènes dont l'ensemble constitue la « vie » des unités hydrographiques. Ce genre de recherches est d'origine récente ; il a devant lui l'avenir fécond.

Dans la *Section d'Économie politique*, M. *Gustave Pérès*, de la Société de Topographie de France, présente sur les effets économiques produits, dans l'ordre physique, par l'union de l'économie politique et de la morale, une note complémentaire de deux études antérieures sur l'évolution économique des pays neufs dont l'exploitation de l'or a précipité la colonisation au XIXe siècle.

L'or, richesse inattendue ou trop facilement acquise, sans profit réel pour un État en formation ou même normalement organisé, devient pour lui une calamité. Ce n'est que quand la vie se développe régulièrement à l'intérieur par le travail et l'épargne que cet État devient progressivement prospère, solide et indépendant. Fécondés par la paix sociale et garantis par des institutions fondées sur la morale et la justice, le travail et l'épargne sont donc les seules vraies sources de la richesse.

Puisqu'une harmonie, que le philosophe découvre, lie les phénomènes du monde de la matière aux lois du monde moral, l'économie politique et la morale doivent parler même langage.

Unies sans se confondre, ces deux sciences démontrent finalement que nos véritables intérêts sont, en réalité, conformes à nos devoirs et qu'il y a identité des obligations de la conscience et des pratiques indiquées par l'intérêt. Cette étroite corrélation seule pourra produire, dans l'ordre physique, les heureux effets économiques indispensables au profit de la véritable richesse commune.

Dans une société, au point de vue économique comme dans le monde physique considéré au point de vue matériel, au premier aspect, les phénomènes semblent dériver tout naturellement les uns des autres par des transformations successives. Mais un examen plus attentif, plus philosophique, permet d'apercevoir, par delà les phénomènes constatés, les agents et les causes véritables qui sont du domaine moral, c'est-à-dire émanent de l'intelligence qui veut, qui agit, qui dirige ou crée.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE ET COMPTES RENDUS CRITIQUES

DES SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE ET DES PUBLICATIONS RÉCENTES

Nous recevons, par le dernier courrier du Congo, une lettre du capitaine Roulet envoyé naguère au secours de la mission Marchand. Cette lettre est datée des bords du Nil, d'un des postes du Bahr-el-Ghazal dont l'évacuation n'est peut-être pas encore complètement achevée à l'heure actuelle. Nous nous empressons de transmettre à nos lecteurs une correspondance aussi intéressante.

Gaba-Chambé, 22 mars 1899.

Mon cher ami,

Depuis mon départ de Brazzaville je n'ai cessé de marcher. Il m'a d'abord fallu plus de six mois pour rejoindre le poste de *Fort Hossinger* (Tamboura) où je suis arrivé le 5 août (1898). Les difficultés ont surgi dès les premiers jours. Je devais remplir le double but d'appuyer la mission Marchand et d'effectuer l'occupation du Bahr-el-Ghazal, c'est-à-dire d'une étendue à peu près égale au cinquième de la France. Pour cela nous ne possédions que deux places : *Fort Hossinger* et *Fort Desaix*, sur le Soueh, avec un petit poste intermédiaire de 6 hommes, *Fort Gouly*.

Au mois d'octobre, Marchand, attaqué à Fachoda par 1200 derviches, nous fit demander du secours et j'interrompis l'occupation pour partir vers le Nil avec 100 hommes. Tout était inondé. Il nous fallut, pendant un mois, marcher avec de l'eau jusqu'à mi-corps et parfois jusqu'au cou. En route, j'apprends que Khartoum est pris par les Anglais et que Marchand n'a plus besoin de secours; je reviens alors à mon poste pour achever l'organisation du Bahr-el-Ghazal.

La tâche n'était pas commode, et cela pour deux raisons : d'abord, toutes les tribus étaient en guerre les unes contre les autres, de sorte que, dans chaque village, on nous refusait des guides pour aller au village voisin; ensuite, nous n'avions presque plus d'objets d'échange, toutes les marchandises des postes ayant nécessairement été emportées par la mission Marchand. Joignez à cela que le Congo et l'Oubanghi n'ont pas de bateaux français et que nous en étions réduits à mendier l'aide de l'État belge ou des maisons étrangères pour nos transports; cette aide, on nous l'octroyait de temps à autre, tous les quatre ou cinq mois, d'un air protecteur.

Pour comble d'infortune, j'avais dans ma troupe 92 libérables. Renvoyer ces hommes, c'était l'écroulement de tous nos projets. Je cherchai à les maintenir par rengagement et je fis de mon mieux pour obtenir qu'ils restassent volontairement avec moi. Après avoir reçu l'assentiment du commissaire, je maintins mon effectif dans toute son intégrité. C'était d'ailleurs mon droit puisque nous sommes ici *en campagne*.

Digitized by Google

Malgré tout, il fallait se presser pour parfaire l'œuvre entreprise par la France depuis une dizaine d'années. Certains chefs s'émouvaient d'une dissémination de postes et me prescrivaient le groupement par crainte d'une attaque des derviches. Mais j'avais près de moi le commissaire du gouvernement (Dr Careau) qui partageait mes vues et me donna l'ordre d'occuper le plus de postes possible.

Avec les cartouches ratées nous constituâmes un stock de poudre et, avec les étuis fondus, nous fîmes des barres de cuivre : deux articles très recherchés par les indigènes. En y ajoutant quelques marchandises retrouvées dans les fonds de magasin, nous eûmes un certain nombre de ballots et nous partîmes de l'avant.

Du côté de *Fort-Desaix*, le lieutenant Poinsel a occupé les postes de *Meschra-er-Reck* et de *Djomghattas*, en même temps qu'il préparait l'évacuation de *Roumbeck* où est en ce moment le lieutenant de Touquedec. De mon côté, j'ai marché sur *M'bia* vers *Boïko* en pays Bongo. J'ai créé un poste de dépôt à 200 kilomètres de Tamboura ; puis, en dépit de la population très guerrière des Dinkas ou Djengoués, je suis parti à l'aventure vers le Nil avec 50 hommes. En passant à Ayak, j'ai créé un poste de correspondance pour nous relier à Roumbeck. Pendant dix jours de fatigues à travers les marais où nous souffrions autant de la chaleur suffocante que de la faim, nous ne nous sommes soutenus que grâce à la chair de quelques hippopotames tués par moi. Enfin, avant-hier, 20 mars, nous avons rejoint le Nil à Gaba-Chambé d'où je vous écris, contemplant la masse d'eau fluviale qui s'étale ici comme un lac de 700 mètres de largeur. Les rives rappellent le bord de la mer quand le vent souffle et que les vagues déferlent.

Donc, le 20 mars, au son des clairons et devant les tirailleurs qui présentaient les armes, j'ai solennellement planté le drapeau à Gaba-Chambé, dont tous les territoires environnants venaient d'être placés sous notre protectorat, par traités conclus avec les divers sultans.

Le 22, c'est-à-dire ce matin, j'apprends l'évacuation de Fachoda et, comme du côté du Bahr-el-Ghazal on me prescrit de conserver les positions conquises, je reste ici à attendre les événements et les canonnières anglaises, lesquelles n'ont pu encore passer à cause des hautes herbes où il faut se frayer passage à coup de hache.

Que vous dirai-je au sujet des populations? Depuis le passage de Schweinfurt, qui les a admirablement décrites, je ne vois guère de changements. Les *Dinkas* ont toujours de grands troupeaux auxquels ils ne touchent jamais. Toutefois ils nous ont vendu des moutons à raison d'une bête pour une cuillerée de perles, c'est-à-dire 8 centimes. Les *Quarreys*, race autochtone, est à peu près éteinte maintenant, absorbée qu'elle est par les Sandés. Ces *Sandés*, indigènes énergiques, envahissent peu à peu la contrée; ils ne sont pas anthropophages et ensevelissent leurs morts sans leur élever aucun tombeau; leur nombre croît très sensiblement. Les *Bongos*, entre l'Ibah et le Rohl, sont plus intelligents que les Sandés, mais, décimés par les Turcs de Khartoum, pressés par les Dinkas et les Sandés, ils ont fini par décroître. Ils ont le culte des morts et construisent des tombes surchargées de pierres et de bois sculptés, sur lesquels on verse, à certaines époques, de l'alcool de mil (bendah).

Digitized by Google

La race des *Mittou*, au sud des Bongos, était autrefois puissante : pressée entre les Sanhés, les Baggaras à l'est, les Dinkas au nord-est, elle tend à disparaître. Toutes ces peuplades sont appelées par les Dinkas, en terme de mépris, *Niam-Niam*. Le mot *Djengoue* (Dinka) désigne spécialement les tribus des marais du Nil.

LIVRES

Histoire abrégée de l'astronomie, par Ernest Lebon, agrégé de l'Université, professeur de géométrie descriptive en Mathématiques spéciales et de Mathématiques au lycée Charlemagne, avec 16 portraits. Paris, Gauthier-Villars, imprimeur-libraire, 1899. — On sait quels liens étroits rattachent la géographie, qui s'occupe exclusivement de la terre, à l'astronomie, qui s'occupe de tous les corps célestes, parmi lesquels la terre joue son rôle. L'astronomie, en outre, s'est constituée pour nous sur la terre, nous ne savons pas si elle existe ailleurs, comme science, et la terre revient sans cesse dans les considérations astronomiques. Voyons donc comment l'auteur divise l'histoire de l'astronomie. Elle comprend pour lui trois périodes : « La *période ancienne*, dit-il, se termine au milieu du XVIe siècle; elle est caractérisée par des observations qui deviennent de plus en plus nombreuses et importantes chez tous les peuples, par les hypothèses élevées de deux philosophes, Pythagore et Platon, sur la constitution de l'Univers, par les découvertes d'Hipparque et surtout par l'explication que donne Ptolémée des mouvements célestes. La *période moderne* s'étend du milieu du XVIe siècle au milieu du XIXe siècle, elle se distingue par l'adoption de l'hypothèse rationnelle de Copernic pour expliquer les mouvements des planètes, par les énoncés dus aux longues et patientes recherches de Képler, des lois et des mouvements autour du soleil; par les découvertes inattendues que fit Galilée en regardant le premier ces astres avec la lunette qu'il avait construite; par la découverte capitale, due au génie de Newton, de la loi de l'attraction universelle; par les nouvelles méthodes mathématiques de Lagrange et de Laplace, qui ont permis d'établir les premières théories des mouvements des astres du système solaire; par le perfectionnement toujours croissant des télescopes qui a permis à Herschel de découvrir une planète plus éloignée que Saturne. La *période contemporaine* comprend la dernière moitié du XIXe siècle; elle se fait remarquer par la précision avec laquelle la Mécanique céleste arrive, grâce aux savantes recherches de mathématiciens, dont les plus éminents furent Le Verrier, Adam, Tisserand, à prédire pour des époques très reculées, presque sans erreur, les positions que doivent occuper dans le ciel, le soleil, la lune et les planètes, et surtout par l'application que des astronomes, en grand nombre, ont su faire des inventions nouvelles, dans les sciences physiques, à l'étude de la constitution du soleil et des étoiles ». On le voit, l'astronomie, telle qu'elle est devenue, constitue l'effort scientifique le plus élevé, le plus noble, celui qui élargit le plus l'esprit, qui montre le plus sa puissance. Il est facile de signaler certains sujets dans cette science si vaste, qui excède telle-

Digitized by Google

ment la géographie, qui intéressent tout particulièrement les géographes. Ainsi, Jacques Cassini, le fils de Dominique, continua la mesure de la France et en rendit compte dans son *Traité de la figure de la Terre* (1720) : « Des mesures de la Terre effectuées par Picard et par les Cassini, on conclut qu'elle était un ellipsoïde allongé aux pôles ; au contraire, les théories de Huyghens et de Newton, en supposant que la Terre était primitivement molle, lui donnaient la forme d'un ellipsoïde de révolution aplati aux pôles. Aussi, pendant longtemps, les savants, même au sein de l'Académie des sciences, formèrent deux camps. L'idée de trouver la vraie forme de la Terre par des mesures précises effectuées à l'équateur et le plus près possible des pôles, mise en avant par des géomètres et par d'Anville, premier géographe du Roi, dans sa *Proposition d'une mesure de la Terre* (1735), fut enfin approuvée par Louis XV, qui consentit à couvrir les dépenses ». Nous renvoyons au texte si précis de M. Lebon. « La France a donné essor aux travaux géodésiques en entreprenant la mesure d'arcs de méridiens et de parallèles. Ensuite, Cassini III, après avoir dressé, à partir de 1744, avec M. Maraldi le levé du territoire français au moyen de grands triangles appuyés au méridien de Paris, fit commencer la gravure de la *Carte de France* (1750-1793) qui porte son nom. » Et M. Lebon consacre des lignes très précises au développement de la géodésie en Europe. Nous recommandons plus particulièrement les pages consacrées aux *triangulations*, aux *nivellements*, aux *attractions locales*, au *général François Perrier*, à la *jonction géodésique de la France avec l'Angleterre*, à la *Mesure d'un arc de parallèle en Algérie*, à la *jonction géodésique de l'Algérie avec l'Espagne*, à la *nouvelle mesure de la méridienne de France*, à l'*Association géodésique internationale*. Il a un chapitre, la *Météorologie*, qui touche à nos plus chères études concernant le climat. Les géographes feront bien de tenir grand compte de ce livre, si sobre de mots et si plein de choses, qui vulgarise la science en maintenant toujours très haut son drapeau.

LUDOVIC DRAPEYRON.

EMILE BOURGEOIS. *Manuel historique de politique étrangère*, 2 vol. in-12, 1892-1898, Belin frères. — Le *Manuel historique de politique étrangère* appartient presque autant à la géographie qu'à l'histoire. Les deux premiers volumes publiés comprennent l'un les *Origines*, c'est-à-dire les XVIIe et XVIIIe siècles jusqu'à la Révolution, l'autre les *Révolutions*, c'est-à-dire la période qui s'étend de 1789 à 1870.

Laissons de côté la part de la politique, les guerres et la diplomatie qui sont du domaine de l'histoire. Mais n'est-ce pas de la géographie que de montrer — et M. Bourgeois le fait excellemment — comment au XVIIe siècle les frontières des États se sont modifiées, comment au XVIIIe siècle sont nés les grands États modernes, la Russie et la Prusse, à la suite de quels bouleversements les guerres de la Révolution et de l'Empire ont refait la carte de l'Europe et, après 1815, le réveil des nationalités sous le régime de la Sainte Alliance ? C'est encore de la géographie que l'exposé des origines et du développement colonial de l'Angleterre et de la France.

En fait de politique extérieure, n'est-ce pas n'être que savant à demi, comme le dit M. Bourgeois, que de négliger les conditions imposées par la

Digitized by Google

nature, le sol et la race? Aussi, l'auteur veut-il expliquer la prospérité rapide des Provinces-Unies au XVIIe siècle : c'est la *nature*, dit-il, et l'histoire qui ont longuement préparé l'existence et la grandeur de cette nation qui « n'est plus le continent et qui n'est pas encore la mer », qui a fondé sa richesse sur l'exploitation de ses colonies et qui, jusque dans son art, est soumise à la nature, « joyeuse parce qu'elle a la vie et la donne » et qu'elle est « la source de toute richesse et du vrai bonheur », en Hollande surtout, avec ses paysages, ses mers, ses canaux, ses moulins et ses troupeaux. Au chapitre suivant, c'est la Suède dont les guerres s'expliquent par les nécessités de sa condition géographique. « Depuis le centre de la Russie jusqu'à l'extrémité de la péninsule scandinave, en passant soit par la Pologne et la Finlande, soit par l'Allemagne et le Jutland, on ne trouve entre les régions que l'histoire politique ou l'ethnographie différencient, aucune différence radicale de constitution, de climat ou d'aspect, aucune frontière véritablement naturelle. La Baltique n'est point assez large pour isoler les pays qu'elle baigne et que leur nature rapproche : la Finlande, la Livonie, le Danemark peuvent être considérés comme les annexes de la Suède ou réciproquement. Ces causes naturelles dominent et expliquent en partie l'histoire de la Suède. » Sans frontières, menacée par ses voisins, la Suède sera donc condamnée à la guerre : pendant tout le XVIIe siècle, elle a vécu « pour la guerre et par la guerre, jusqu'au jour où la guerre lui a été contraire ».

Ce jour est celui où la Russie cherche à résoudre à son profit la question d'Orient. Mais tous les États voisins de la Russie sont en même temps menacés, parce que, comme la Suède, ils n'ont pas d'unité géographique; la Pologne, « formée de trois parties distinctes, les plaines de la Vistule qui sont la continuation de la dépression allemande de la Sprée et de la Wartha, la région du Dniéper et entre les deux la vallée marécageuse du Pripet qui aurait dû être le centre de la monarchie et qui n'était qu'un lieu de passage »; la Turquie, qui, elle aussi, a toujours été un pays de transition. « Des routes continentales et maritimes, des positions stratégiques, des îles, des isthmes, des détroits, voilà la Turquie en 1789, sans unité et sans frontières. »

Lorsque Pierre le Grand voulut donner à la Russie « une âme européenne », il dut chercher à lui donner d'abord « une configuration analogue à celle de l'Europe, où les mers par leurs détroits, le continent par ses isthmes, feraient pénétrer un nouveau sang et circuler des idées modernes. L'isthme était indiqué, entre Odessa et Kœnigsberg, occupé par le royaume de Pologne qui s'étendait de la Vistule au Dniéper. Les détroits ne se voyaient pas moins clairement : le Sund, gardé par les Scandinaves, le Bosphore et les Dardanelles, fermés par les Turcs. Adjoindre ces bras de terre et de mer au corps de la puissance russe, c'était lui donner la variété harmonieuse qui lui manquait, sans rien lui enlever de sa forte unité. Ainsi complétée, l'Europe orientale ressemblerait, à s'y méprendre, à l'Europe centrale qui, jusque-là, avait seule représenté et dirigé la civilisation européenne ».

Nous en avons dit assez pour montrer l'intérêt géographique que présente le *Manuel historique de diplomatie étrangère*. Si l'histoire coloniale tient encore de plus près à la géographie, il est des chapitres qu'il faut citer tout entiers, comme la fondation de l'Empire anglais au XVIIIe siècle (t. I, ch. XI),

Digitized by Google

l'Angleterre et les puissances maritimes : la question coloniale (*id.*, *Résumé et conclusion*), la Sainte Alliance et les colonies espagnoles d'Amérique (t. II, ch. XX), l'œuvre de Canning, Amérique et Orient (*id.*, ch. XXIV), etc.

Cette analyse, restreinte à la partie géographique, ne peut donner qu'une idée très incomplète de la valeur de l'ouvrage. Ce que nous devons louer avant tout, c'est la sûreté et l'abondance des informations et l'originalité des vues. A la fin de chaque chapitre, dans une bibliographie de choix, M. Bourgeois cite tous les documents essentiels; il en a consulté beaucoup d'autres; bien des fois il a eu recours aux sources inédites, et nous le croyons sans peine lorsqu'il ajoute à la suite d'une de ses bibliographies : « Il nous faut enfin avertir le lecteur que, dans ce chapitre, nous avons dû, sans pouvoir les citer, employer souvent des documents inédits, pour combler des lacunes importantes et corriger plus d'une erreur grave trop généralement adoptée. » Tout est bien personnel : à chaque page des idées neuves qui ne sont ni des généralités vagues, ni des hypothèses en l'air, toutes reposant sur des faits nombreux, précis, qui jettent un jour nouveau sur bien des périodes. Lorsqu'on n'est pas d'accord avec l'auteur, on est souvent porté à lui donner raison. Le premier volume a paru en 1892; nous avons attendu le second six ans. M. Bourgeois nous pardonnera d'ajouter : impatiemment. Si l'on tient compte de tout ce qu'un volume renferme d'étude consciencieuse, de détails et d'idées, on est tout disposé à faire crédit à l'auteur pour le troisième.

G. CARDON.

AUGUSTE PAVIE. — MISSION PAVIE. *Indo-Chine*. 1879-1895. — *Etudes diverses*. — I. *Recherches sur la littérature du Cambodge, du Laos et du Siam*. — II. *Recherches sur l'histoire du Cambodge, du Laos et du Siam*. — Chez Ernest Leroux, éditeur, Paris, 1898, 2 vol. in-8, avec planches et carte.

On sait que M. Pavie, le consciencieux et tenace explorateur des contrées nouvellement acquises à l'Indo-Chine française, s'occupe, depuis plusieurs années, de la direction d'un grand ouvrage sur les multiples objets de sa mission. Ce travail de longue haleine, auquel auront contribué ses collaborateurs successifs, vient de commencer à paraître par les deux volumes dont nous donnons ci-dessus les titres complets.

L'apparition de ces deux volumes est un événement pour tous ceux qu'intéressent nos établissements d'Extrême-Orient et qui ont suivi l'œuvre admirable accomplie par la mission Pavie, de 1879 à 1895, c'est-à-dire pendant seize années. On ne trouverait guère, en effet, un ensemble de documents plus précieux dans toute la science géographique française.

L'ouvrage complet se composera de 10 à 12 volumes. Ceux dont il est question ici ne sont pas les premiers de la série : ils ne doivent même faire partie que de la seconde moitié, celle des annexes, la première partie étant réservée aux récits de voyages. Seulement ces deux volumes ont une valeur particulière, ils sont de la main même de M. Pavie. De plus, ils s'adressent en quelque sorte davantage au grand public parce qu'ils traitent de littérature et d'histoire.

Et quelle littérature, et quelle histoire? Celle d'une des plus étonnantes

Digitized by Google

civilisations, disparue avec la déchéance de la belle race Khmère. Nous savions déjà par les ruines d'Angkor jusqu'où s'était élevée cette civilisation. Dans les deux premiers volumes de M. Pavie nous entrons plus intimement dans la connaissance des anciennes mœurs cambodgiennes, laotiennes et siamoises.

Le tome premier renferme l'analyse de trois romans du Cambodge : *Néang Roum-Say-Sock*, *les Douze jeunes filles* et *Néang-Kakey;* ensuite (et c'est le document principal), il contient la traduction complète d'un quatrième roman, *Vorvong et Saurivong*, accompagnée des textes cambodgiens, siamois et laotiens. Dans ce livre, illustré de gravures et de chromolithographies extrêmement curieuses, on trouvera de grandes analogies avec nos contes occidentaux. Ainsi, *le roman des Douze jeunes filles* semble avoir inspiré *le Petit Poucet* de Perrault. Outre l'intérêt supérieur que cette lecture procure pour l'études des usages et des croyances de ces pays, on y trouvera un véritable amusement, tant à cause de la naïveté que par l'ingéniosité des fictions.

Le volume deuxième a plus directement rapport avec l'histoire. Il se compose de la traduction de plusieurs mémoires laotiens et de plusieurs inscriptions thaïes dont les commentaires ont la plus grande valeur historique.

Félicitons vivement M. Pavie et ses collaborateurs de cette magnifique préface du grand ouvrage dont on nous promet, pour une date prochaine, le premier volume de la première partie, c'est-à-dire l'*Exposé des travaux géographiques de la mission.*

REVUES ALLEMANDES

Petermann's Mitteilungen, 1899, IX.

L.-G. Tippenhauer. *Contributions à la géologie d'Haïti* (avec carte au 200,000e). — Une série de voyages effectués entre Port-au-Prince et Jacmel, de 1895 à 1897, a permis à M. Tippenhauer de compléter la carte de la presqu'île sud-ouest de l'île d'Haïti. Au sud de la plaine côtière d'alluvions de Léogane quatre chaînes parallèles occupent les 30 kilomètres de largeur de la presqu'île, avec 1,000 mètres d'altitude maxima. Ces chaînes ont été entaillées par des vallées transversales qui ménagent des communications entre Jacmel et Port-au-Prince. La topographie a été définitivement remaniée par une éruption basaltique qui a percé et redressé les couches calcaires et dont le centre se trouve très probablement au sud-est de Léogane dans le Morne Campan. La côte sud, entre Jacmel et Bainet, est abrupte, pauvre en abris, et marquée par des terrasses d'anciens rivages.

C. Diener. *Lignes fondamentales de la structure des Alpes orientales.* — Les Alpes orientales consistent en plusieurs zones qui vont en divergeant vers l'est en forme d'éventail. La première est celle du flysch, qui est continuée par l'arc des Carpates. Puis viennent la zone calcaire du nord, la zone centrale, la zone de la Drave qui est un trait orographique propre aux Alpes orientales, et la zone calcaire du sud qui a une individualité très accusée,

Digitized by Google

avec ses plis orientés vers le sud-ouest, le sud et le sud-est. Dans cette dernière, il faut reconnaître l'existence d'un mouvement de plissement dirigé vers le sud, aussi net que le mouvement sud-nord qui a affecté la zone calcaire du nord. Les Alpes orientales nous apparaissent ainsi formées par la rencontre et la juxtaposition de deux systèmes de plis dirigés en sens opposés.

F. Sarre. *Voyage d'Ardebil à Zendjan, dans le nord-ouest de la Perse* (avec carte au 300,000e). — On n'a encore que peu de cartes détaillées pour le nord de la Perse; c'est ce qui fait la valeur de l'itinéraire de douze jours de M. Sarre, levé en 1897 entre Ardebil et Zendjan. *Ardebil*, qui a environ 10,000 habitants, est à 1,450 mètres d'altitude; elle eut au moyen âge une grande importance comme carrefour des routes commerciales menant à la Caspienne et à la mer Noire, et devint ensuite un pèlerinage fréquenté. *Zendjan*, avec 20,000 habitants, est également en décadence.

P. Camena d'Almeida.

REVUES ANGLAISES

The Geographical Journal, 1899, X.

F. W. Carey. *Excursion aux Etats shans de la Chine* (avec carte au 1,000,000e). — Les États shans de la Chine, ou *Sip Song Panna*, sont au nombre de douze, nominalement vassaux de la principauté de Kiang-Hung; le plus important est le *Meng-Tcheh*, à l'ouest. Les Shans, qui peuplent la majeure partie de ces pays, ont plus d'affinités avec les Siamois qu'avec les Birmans; ils vivent en plaine, dans des habitations de bambous, groupés en petits villages, cultivant le riz, et accessoirement le thé et un peu d'opium. C'est à ces Shans qu'il faut rattacher une partie des tribus aborigènes disséminées dans le Yun-nan et le Kouéï-Tchéou. Par contre, des Lolos vivent parmi eux sur les plateaux, comme cultivateurs. Des Chinois se sont installés à I-Vou à I-Bang pour y faire le commerce du thé, qui est le plus important du pays; c'est de là que vient le thé destiné à la famille impériale de Chine.

H. Arctowski. *Le climat antarctique.* — Il s'agit ici des résultats météorologiques de l'expédition antarctique belge. Pendant la dérive de la *Belgica* dans les glaces, juillet fut le mois le plus froid, avec une température moyenne de — 10°3, et un minimum de — 34°8; le minimum absolu, en septembre, fut de — 45°6. Le mois le plus chaud fut celui de février, avec une moyenne de — 1°. Des divers tableaux il résulte que, entre 70° et 71° de latitude sud, la température est plus basse en moyenne que celle de la côte nord du Spitzberg; que la température la plus basse équivaut aux minima observés sur la côte est du Groenland; enfin, que la température moyenne des mois d'été est plus basse que la moyenne correspondante dans les glaces de l'Océan arctique.

P. Camena d'Almeida.

Digitized by Google

REVUES ITALIENNES

Rivista Geografica Italiana, Août 1899.

I. Une discussion entre le Barnabite P. Tondini de Quarenghi et le docteur P. Rajna sur l'unification du calendrier, le méridien initial pour les longitudes et l'heure universelle. La discussion roule principalement sur l'adoption du méridien de Jérusalem vivement appuyée par le P. Tondini.

II. Une notice sur l'ouvrage du prof. H. Darwin, *The Tides and kindred Phenomena in the solar System.*

III. Un article de R. B. sur les recherches archéologiques annuelles.

IV. Une relation de M. J. Toni sur la mission Marchand, laquelle a atteint de brillants résultats.

V. Une note du prof. Bartolini sur la division des colonies.

J. Lud. Bertolini.

BIBLIOGRAPHIE ANGLAISE

Extrême-Orient.

The Natives of Sáráwak and British North Borneo, par Henry W. Bell, avec avant-propos par A. Lang. — Description intéressante des demeures des Dyaks, leurs cultes et superstitions. Ils habitent des cases sur des pilotis avec large plate-forme, et dans leur demeure on trouve des animaux domestiques de toute espèce, même des poulets. Très affectueux pour leurs enfants, ils abandonnent cependant le nouveau-né qui aurait causé le décès de la mère. Ces parages comprennent aussi une grande population malaise de foi musulmane, ainsi que des Chinois s'occupant de commerce. Les Dyaks ont déjà été en partie civilisés par le Rájá Brooke, dont nous connaissions un des officiers écossais, Charles Constantine Grant, neveu du président de l'Académie Royale de Peinture, lequel séjourna plusieurs années à Sáráwak avec sa famille. Le climat laisse à désirer. L'humidité chaude le caractérise ; toutefois, à l'intérieur, il y a de belles montagnes et même des mines précieuses. Le gouvernement anglais a profité de l'entreprise du Rájá, sans l'avoir compensé.

Siam or the Meinam from the Golf to Ayuthia, together with three Romances, illustrative of Siamese life and customs, par Maxwell Somerville, 50 illustrations. — L'auteur est Américain : il a été jusqu'à Ayuthia, 70 milles en amont du Meinam, où les colonnes datent d'Alexandre de Macédoine. Description vive et imagée du pays, des cérémonies bouddhiques fort belles et curieuses; des éléphants blancs dont quatre sont maintenus par le roi et sa cour et reçoivent les adorations du peuple qui croit que ce sont des esprits purs qui prennent cette forme. On vénère les oiseaux blancs pour une raison identique. On ne tue aucun animal ni insecte, prescription bouddhique.

Digitized by Google

Five years in Siam, par H. WARRINGTON. — L'auteur discute l'avenir probable du commerce anglais, et apprécie la valeur de la colonie française qu'il convoite.

Wanderings in Burma, par G. W. BIRD. — Ouvrage qui dépeint la géographie physique du pays, et des États Shan, et ensuite traite de la langue du gouvernement et des mœurs. C'est un guide pratique, tant artistique qu'archéologique. Avis aux touristes.

Pituresque Burmah past and present, par Mrs. ERNEST HART. *Illustrated.* — Cette dame dépeint la Birmanie artistique et regrette plutôt les suites de l'annexion britannique qui va forcer une race toute orientale, rêveuse, indolente à lutter pour l'existence. Les palais et les temples, les monastères bouddhiques sont décrits avec passion, et ils le méritent. Le bouddhisme a du bon comme culte, bien que nous ne sachions pas l'apprécier, faute de le comprendre.

Pioneering in Formosa, par W. A. PICKERING ; *with an Appendix on British policy in China and the Far East and 25 illustrations.* — L'auteur qui occupait une position médiocre dans un des ports de Chine, a été promu à un rang supérieur grâce à sa connaissance de la langue chinoise. Il croit que les Anglais sont les seuls colonisateurs et expose crânement sa foi quelque peu paradoxale, en préconisant une entente anglo-japonico-américaine contre les nations continentales qu'il déteste. A part cette velléité, le livre contient d'intéressantes descriptions du pays, de ses ressources, le riz et le charbon, avec appréciations peu bénévoles sur les Chinois, lesquelles peuvent être légitimes.

The Far Eastern question, par VALENTINE CHÉRIL. — L'auteur dont le nom est pour sûr français, peut-être un ancien huguenot, explique la situation politico-commerciale dans l'Extrême-Orient et notamment en Chine. Mais malgré son nom français, ses opinions ne s'en ressentent aucunement, et il prend fait et cause pour l'Angleterre. Comme ses vues sont des plus lucides, c'est à ce titre seulement que nous le recommandons à nos lecteurs français, afin qu'ils sachent comment parer les coups que voudrait porter à l'expansion française ce Coriolan moderne et dégénéré.

Finlande.

Finland : or the Land of the Thousand Rivers. Publié par la *Tourists' Association.* — De Hull le trajet est de quinze jours au coût de £ 20, soit 500 francs ; les rivières sont belles et poissonneuses et l'Ulea offre de belles cascades.

Finland in the Nineteenth Century, by Finnish Authors. Illustrated by Finnish Artists. — Description tant artistique que sociale de la Finlande. Il paraît que la côte s'élève peu à peu et que la mer se retire, problème géographico-commercial.

J. W. HAY.

Digitized by Google

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

M. Ludovic Drapeyron, directeur de la *Revue de Géographie*, secrétaire général de la Société de Topographie de France, accompagné de M. René Allain, membre de cette même Société, s'est rencontré le 27 septembre à Berlin, où avait lieu le septième congrès international de géographie, avec M. P. Camena d'Almeida, professeur à l'Université de Bordeaux, M. B. Auerbach, professeur à l'Université de Nancy, tous les deux collaborateurs de la *Revue de Géographie* ; MM. P. Vidal de Lablache, professeur de l'Université de Paris, L. Gallois, maître de conférences à l'École Normale supérieure, J. Brunhes, professeur à l'Université de Fribourg (Suisse), A. Bernard, professeur à l'École supérieure des lettres d'Alger, de Margerie, président de la Société de géologie de France, Gauthiot, secrétaire général de la Société de Géographie de Paris, de Leymarie, de la même Société, Georges Blondel, professeur à l'École des hautes études commerciales, et son frère, Louis Boucher, président de la Société normande de géographie, Monflier, de la même société, Ernest Nicolle, vice-président de la Société de géographie de Lille, Guillaume Grandidier, explorateur à Madagascar, Templier, de la maison Hachette, Franz Schrader, chef des travaux cartographiques de cette maison, Paul Joanne, l'auteur des *Guides* et du *Dictionnaire géographique de la France*, Charles Lallemand, membre du Bureau des longitudes, directeur du nivellement général de la France, Charles Benard, officier de marine, délégué du ministère des colonies, Mareuse, de l'Association française pour l'avancement des sciences, Olivier, fabricant d'horlogerie à Paris, Taisne, architecte, Gaston Routier, publiciste. A la tête de cette brillante délégation française étaient MM. Alfred Grandidier et Alfred de Lapparent, membres de l'Académie des sciences; MM. le comte Pierre Savorgnan de Brazza, commissaire général honoraire du Congo français, et Teisserenc de Bort ont fait une trop courte apparition dans la salle des séances. M. Ludovic Drapeyron, qui vient à peine de rentrer en France, commencera ici prochainement le récit de son voyage en Allemagne, suivi du compte rendu du congrès de Berlin.

— Voici la liste, par ordre de mérite, des candidats admis à l'agrégation d'histoire et de géographie en 1889 : 1° MM. Lesne (Emile-Frédéric-Jules), né le 13 octobre 1870, étudiant libre à Paris ; 2° Cars (Albert-Victor-Joseph), né le 29 novembre 1877, élève de l'École Normale supérieure ; 3° Dutil (Pierre-Gabriel-Léon), né le 18 juillet 1872, étudiant libre à Paris ; 4° Lhôpital (Charles), né le 20 juillet 1873, boursier d'agrégation à l'Université de Paris; 5° Muret (Rémy-Gustave), né le 26 février 1875, ancien élève de l'École Normale supérieure ; 6° Babut (Ernest-Théodore), né le 23 mars 1875, élève de l'Ecole Normale supérieure; 7° Tallet (Etienne-Pierre), né le 2 avril 1874, étudiant libre à Bordeaux; 8° Lefebvre (Georges-Théodore-Jules), né le 6 août 1874, professeur au collège de Boulogne (Lille) ; 9° Perron (Jules-Constant), né le 24 mai 1872, chargé de cours au lycée de Lons-le-Saunier ; 10° Girardin (Paul-Charles-Désiré), né le 7 septembre 1875, élève de l'École Normale supérieure; 11° Kerleverou (Léon-Henri-François), né le 1er juillet 1870, chargé de cours au lycée de Bourges.

— M. E. Rouard de Card, professeur à l'Université de Toulouse, associé de

Digitized by Google

l'Institut de droit international, vient de publier *Les Possessions françaises de la côte orientale d'Afrique* (Extrait de la *Revue générale de droit international public*).

— MM. Troïnitsky, président du Conseil de statistique de l'empire de Russie, vient de nous adresser au nom de M. Luigi Bodio, secrétaire général de l'Institut international de statistique, la première livraison du tome XI du *Bulletin de l'Institut international de statistique*, contenant le compte rendu de la session de Saint-Pétersbourg tenue en 1897; cette livraison a été publiée à Saint-Pétersbourg; nous y avons remarqué, concernant l'empire russe lui-même, de M. B. Pokrovsky, l'*Influence des récoltes et des prix du blé sur le mouvement naturel de la population.*

— Nous avons reçu d'Odessa : *Vie physique de notre planète devant les lumières de la science contemporaine*, par A. Klossovsky, discours prononcé le 30 août 1898 dans la séance réunie du dixième congrès des naturalistes et médecins russes, tenue à Kiew.

— Nous avons reçu de M. A. de Ceuleneer, professeur à l'Université de Gand, dont nous avons fait la connaissance au Congrès de Berlin : *Type d'Indien du nouveau monde représenté sur un bronze antique du Louvre; nouvelle contribution à l'interprétation d'un fragment de Cornelius Nepos* (Bruxelles, 1890); et *la Crète*, conférence faite le 6 mars 1897 à la Société royale de géographie d'Anvers.

— Le huitième et dernier volume du grand travail du savant historien Alfred Duquet sur le siège de Paris vient de paraître chez l'éditeur Fasquelle en un volume de la Bibliothèque-Charpentier sous le titre : *Paris, la capitulation et l'entrée des Allemands.* C'est le digne complément d'une œuvre dont l'Académie française a magnifiquement récompensé les six premiers volumes en leur attribuant le plus important de ses prix, le prix Berger.

— M. Angelo Licitra nous a envoyé son étude intéressante : *Studio sua la vita e sue le opere di Giovanni-Battista Odierna*, astronome, mathématicien et naturaliste ragusain (Raguse, 1899). Ce savant naquit à Raguse en 1597, et mourut à Palma-Montechiaro (Girgente), en 1660. Il fut surnommé « le Galilée de la Sicile ».

— *La nature tropicale*, par J. Costantin, maître de conférences à l'École normale supérieure. 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque scientifique internationale*, cart. à l'anglaise, 6 fr. (Félix Alcan éditeur). L'importance sans cesse croissante des questions coloniales vient ajouter un véritable intérêt d'actualité à l'intérêt scientifique du livre curieux que publie M. Costantin dans la *Bibliothèque scientifique internationale* dirigée par M. Em. Alglave. L'auteur nous révèle tous les secrets de la végétation puissante des forêts vierges, si différentes des petits bois de nos climats, et surtout les associations de vie qui s'établissent entre les plantes les plus différentes. Comme dans les sociétés humaines on y voit toutes les formes de la charité, du parasitisme et de la solidarité. L'ouvrage se termine par l'étude scientifique des légendes sur le déluge qui existent dans toutes les religions, et il montre à quels phénomènes réels on peut les rattacher.

Le Directeur-Gérant : L. Drapeyron.

5663. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Saint-Benoît, 7. — Motteroz, directeur.

Digitized by Google

REVUE

DE

GÉOGRAPHIE

DIRIGÉE PAR

M. LUDOVIC DRAPEYRON

La géographie, bien comprise, centralisera, au profit des sciences politiques, toutes les connaissances humaines.
(CONGRÈS GÉOGRAPHIQUE DE PARIS, 4 août 1875.)

VINGT-TROISIÈME ANNÉE

Sixième livraison. — Décembre 1899

SOMMAIRE

L. DRAPEYRON : A travers l'Allemagne du Nord. Aix-la-Chapelle et Charlemagne.
P. BARRÉ : La Chine entr'ouverte. Sa perfectibilité (*suite*).
A. MONSÉGUR (le commandant) : Étude sur la province de Constantine (*suite et fin*).
G. REGELSPERGER : Le Mouvement géographique.
M.-A. LEBLOND : Mahé de La Bourdonnais (*suite*).
Le Congrès international de Géographie de Berlin. Ses décisions.
Conférence de M. J. Thoulet : Le fond de la mer et les cartes lithologiques sous-marines.
Correspondance et comptes rendus critiques des Sociétés de géographie et des publications récentes.
Nouvelles géographiques.

GRAVURES

Huit spécimens de la faune sous-marine.
Ville de Roquebrune et Cap Martin.

PARIS
INSTITUT GÉOGRAPHIQUE DE PARIS
CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Les abonnés de la Revue de Géographie dont l'abonnement expire le 31 décembre sont priés de le renouveler le plus promptement possible, pour éviter tout retard dans l'envoi du prochain numéro.

Digitized by Google

LA

REVUE DE GÉOGRAPHIE

(1877-1900)

La *Revue de Géographie* a réalisé tout ce qu'elle avait promis dans sa première livraison : « Elle ne saurait, disions-nous, faire double emploi. C'est le premier recueil qui met en présence les sciences naturelles et les sciences politiques et invite celles-là à donner à celles-ci une impulsion salutaire et irrésistible. La pensée qui a présidé à sa fondation permet l'unité dans la variété. Ou nous nous trompons fort, ou il y aura là un organisme vivant. » L'œuvre de la *Revue de Géographie* a été retracée par les hommes les plus compétents et les plus autorisés à la Sorbonne et à l'Institut, en ce qui concerne la constitution, l'enseignement et les applications de la science géographique. On se pénètre de plus en plus de la justesse de cette parole, prononcée ici même : « La terre appartiendra à qui la connaîtra le mieux. » La *Revue de Géographie* a donc travaillé utilement pour la France et pour la science. Les quarante-cinq volumes qu'elle a déjà publiés seront consultés longtemps avec fruit. Ils constituent un monument unique en France, moins par son étendue que par l'infinie variété de ses études et la nouveauté comme la sûreté de ses aperçus. Les méthodes qui y sont exposées prévalent enfin partout et l'on proclame que la géographie doit être l'un des fondements, le premier peut-être, de l'éducation nationale. Une seconde table générale des matières (1884-1894) en rend le maniement commode. Le prix de la collection complète est de 562 francs. Celui de chacune des livraisons, avec les cartes qu'elle renferme, est de 3 francs.

Librairie CH. DELAGRAVE, éditeur, 15, rue Soufflot, Paris.

LA REVUE DE GÉOGRAPHIE

Paraît tous les mois, par livraisons de 5 à 6 feuilles grand in-8 raisin, format de nos grandes revues littéraires, et forme, à la fin de l'année, deux beaux volumes d'environ 500 pages chacun, imprimés sur beau papier en caractères neufs.

Nous donnons régulièrement des cartes exécutées avec soin. Le prix de l'abonnement est de 25 fr. par an pour Paris; de 28 fr. pour les départements et les pays faisant partie de l'Union générale des postes. — Pour les autres pays, les frais de poste en sus.

Prix d'un numéro séparé : 3 fr.

Pour les abonnements, s'adresser à M. **CHARLES DELAGRAVE**, éditeur de la *Revue de Géographie*. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé *franco* à M. **L. Drapeyron**, 55, rue Claude-Bernard, ancienne rue des Feuillantines.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires seront envoyés au bureau de la *Revue*.

Les annonces de librairie sont reçues 15, rue Soufflot.

Digitized by Google

A TRAVERS L'ALLEMAGNE DU NORD

Aix-la-Chapelle et Charlemagne

Mon projet de visiter l'Allemagne date de plus de trente années. J'ai sous les yeux en écrivant ces pages et j'avais, au début de ma récente excursion, les *Bords du Rhin* d'Adolphe Joanne, que je me procurai au moment même où je voulais, pour la première fois, m'y rendre : c'était en 1868[1]. J'étais professeur à Besançon; et rien n'était plus facile et plus tentant que de gagner de là Strasbourg et les rives du grand fleuve qui était alors, partiellement du moins, à la France. Ce qu'aurait été cette première tournée en Allemagne, on peut facilement le conjecturer. « Les Bords du Rhin », c'était tout un programme, et il y avait de quoi utiliser amplement mes vacances. Si j'avais prolongé mon séjour dans ce lycée, une autre année m'aurait vu sur les « Bords du Danube », c'est-à-dire dans l'Allemagne du Sud. Enfin, une troisième année, je me serais avancé jusqu'à l'Elbe, et jusqu'à Berlin, en pleine Allemagne du Nord.

Mais, dès le mois de septembre 1868 (j'avais acheté mon livre le 7 août), prêt à me mettre en route, je fus nommé à Paris... Je fis donc volte-face. Il ne fut plus question de voyage en Allemagne. L'année suivante, j'étais absorbé par la soutenance de mes thèses... L'année d'après, c'était la guerre de France, et il y avait impossibilité absolue de quitter Paris. Il fallait ensuite une année de répit au moins. Enfin, c'était bien l'Allemagne qui s'offrait de nouveau à ma pensée, lorsque M. Victor Duruy, ancien ministre de l'Instruction publique, qui avait été mon maître à l'École normale supérieure, me chargea d'une *Histoire d'Espagne*, pour laquelle j'ai accumulé les recherches sur place et qui m'entraîna dans une toute autre

1. L'édition est de 1863. Ce livre ignore donc la guerre de 1866, Sadowa, la confédération du Nord et l'hégémonie de la Prusse, tous faits antérieurs à 1868.

Digitized by Google

direction. Rien de plus aisé pour moi que d'employer presque tous les ans un ou deux mois au delà des Pyrénées. Mes vacances commençaient invariablement en Limousin, et de là je gagnais vite l'Espagne. Je n'ai pas eu à me repentir d'y être revenu souvent; d'abord j'ai revu les lieux où s'était passée une partie de mon enfance; puis j'y ai fait des connaissances très précieuses. J'ai pu apprécier à Madrid même des géographes et des historiens de la bonne école. J'ai poussé mon exploration jusqu'en vue de l'Afrique, et j'étais à cette brillante commémoration de Christophe Colomb, que l'on peut appeler le dernier jour de fortune et de gloire de l'Espagne. Mais tout cela me détournait de mon but primitif, qui était bien l'Allemagne, si on songe que, lorsque je fus appelé à Paris, je n'étais connu que par des mémoires mérovingiens et carolingiens, dont l'un, opportunément lu en Sorbonne devant le ministre, par les soins de M. Amédée Thierry, président de la section d'histoire près les sociétés savantes, fut précisément la cause de mon rappel dans la capitale. Il avait pour titre : *Essai sur l'organisation de l'Austrasie et la création de l'Allemagne*. Et il fut suivi de plusieurs autres sur des sujets voisins, jusqu'aux voyages en Espagne et jusqu'à la fondation de la Société de Topographie de France et de la *Revue de Géographie*. Auparavant, mes études me signalaient comme moitié Germain, moité Byzantin.

La *Revue de Géographie* créée, et mes recherches sur l'Espagne se poursuivant, il fallait tout au moins un Congrès géographique international pour m'attirer de force en Allemagne. Pour rendre plus certaine cette évolution, ou mieux, cette révolution, il me fallait plus de loisirs scolaires... Et pour que la *Revue* ne devînt pas un obstacle, il me fallait une liberté complète à la fin d'un mois et au commencement du mois suivant. Toutes ces circonstances se sont rencontrées comme par miracle en septembre et en octobre 1899. Dieu sait pourtant si d'autres événements, imprévus ceux-là, n'ont pas failli au dernier moment me retenir en France. Un deuil de famille survenant dix jours plus tard, et une indisposition grave auraient pu faire manquer le voyage d'Allemagne pendant trente ans différé.

Aussi bien, cette mienne « apparition » en Allemagne devait peu ressembler à ce qu'elle eût été auparavant. On le voit tout d'abord : c'était une fin, et c'eût été alors un commencement. Puis mon voyage se faisait dans une toute autre direction. J'attaquais

Digitized by Google

l'Allemagne par le nord. J'y arrivais par la Belgique orientale, que je puis appeler aussi bien l'Austrasie; j'atteindrais bien promptement ensuite le royaume de Prusse, centre du moderne Empire allemand.

Dans le cas présent, je n'y voyais point d'inconvénients : je referais connaissance avec de vieilles études; je les contrôlerais sur place. Je verrais ce qu'on peut dénommer le « cercle étroit de Charlemagne », son premier et son dernier champ d'opérations, pour ainsi dire. Professeur d'histoire au lycée Charlemagne pendant vingt-huit années, je ferais ma première station en Allemagne au « Perron d'acier » de son palais où Roland et les chevaliers « français » aiguisaient leurs épées et en éprouvaient la trempe; et à la « chapelle d'Aix », où il reposa si longtemps sur son siège, mort, mais paraissant commander encore, et où il est maintenant à l'état de poussière impalpable, sauf quelques ossements épars, et sa tête, sa tête si vaste et si solide, que l'on montre comme authentique.

Quand le lycée Charlemagne reçut ce nom glorieux, la France, il faut le rappeler, possédait Aix-la-Chapelle, ce qui a duré vingt ans au plus. Aujourd'hui notre Charlemagne est captif, et il faut aller à son tombeau comme on va à celui du Christ dans Jérusalem, en pèlerinage. Cette mission, je me l'étais donnée à moi-même; il ne pouvait pas y en avoir de plus naturelle et de plus honorable pour un professeur d'histoire en cheveux blancs, ayant plus longtemps que tout autre enseigné au lycée Charlemagne.

C'est dans ces pensées, ne songeant encore qu'à la première étape de mon voyage, que je me dirigeai vers la gare du Nord... Là je fus agréablement surpris de la parole que m'adressa un modeste employé. — « Où allez-vous? me dit-il. — A Aix-la-Chapelle, et je désire que mes bagages soient enregistrés pour cette ville. — Aix-la-Chapelle! répliqua-t-il. Vous allez donc saluer Charlemagne? La France fut plus puissante que jamais sous ce prince. Quand reviendront pour nous les temps de Charlemagne? » Cet enthousiasme juvénile me charma.

J'étais installé dans le train qui devait me conduire tout droit à Aix-la-Chapelle, en ces commodes wagons à couloir, et j'allais partir, quand je fus rejoint, à ma grande joie, par un ami, beaucoup plus jeune que moi, M. René Allain, rédacteur au ministère

Digitized by Google

de la Justice et des Cultes. Je le connais depuis dix-huit ans; car nous nous sommes vus pour la première fois, en 1881, au Congrès international géographique de Venise. Et je suis bien aise de rappeler ici que c'est lui qui se chargea de répondre à mon « Questionnaire de Venise[1] ». Membre de la Société de Topographie de France, de la Société de Géographie et de la Société d'Ethnographie, il a manqué rarement un Congrès international de géographie. C'est un esprit éveillé et curieux, riche en connaissances de toutes sortes, où l'art tient une grande place. Ayant l'air attardé par les nouveautés de la route, — grâce à son extrême agilité de corps et d'esprit, il arrive toujours de manière à repartir à temps.

Il venait de me donner un exemple frappant *ad hominem*, de cette surprenante qualité. Il m'avait entretenu par lettre à la campagne de son projet de voyage. Tout d'un coup, un silence se fit, et je croyais son dessein enterré. Trois semaines s'étaient écoulées. La veille de mon départ, il vint inopinément me voir et ne me trouva pas. Il me laissa un mot, auquel je répondis aussitôt. Ma lettre lui fut remise à une heure avancée, et le lendemain à huit heures trois quarts, il était à côté de moi, ayant improvisé ses malles, et prêt à partir pour l'Allemagne.

Il me trouvait relisant mon *Essai sur l'organisation de l'Austrasie et la création de l'Allemagne*, imprimé à Besançon (1869), où je m'exprime ainsi au sujet de Charlemagne :

« Pour parfaire l'Austrasie et pour commencer sérieusement l'Allemagne, il fallait une longue succession de princes intelligents, ou un grand homme qui mît en œuvre tous les éléments de civilisation accumulés depuis cent cinquante ans par les Colomban, les Arnoul, les Pépin et les Winfried. Cet homme se rencontra en Austrasie et dans la maison d'Héristal (24 septembre 768). »

« Le 24 septembre, réjouissez-vous, dis-je à M. René Allain. Nous sommes précisément le 24 septembre, jour de l'avènement de Charlemagne, ou de Charles, comme roi des Francs; et à Aix-la-Chapelle, il faudra se souvenir que c'est en 799, il y a cette année même onze siècles, qu'il est devenu réellement Charlemagne, je veux dire premier empereur d'Occident.

« Nous allons, si vous le voulez bien, pour le jour anniversaire

1. Voir *Revue de Géographie*, tome XIV, page 120 et suiv.

Digitized by Google

du roi Charles, et devant, aujourd'hui même, traverser l'Austrasie carolingienne, faire la démonstration de son histoire, non sur la carte, mais sur le terrain même, en le traversant.

— Qu'appelez-vous Austrasie carolingienne ? me dit M. Allain.

— L'Austrasie carolingienne, c'est pour la première fois que j'use de cette expression, est la vallée de la Meuse, tandis que l'Austrasie, que nous appellerons l'Austrasie mérovingienne, est la vallée de la Moselle. Ces deux Austrasies ne formaient qu'une région politiquement parlant. Elles avaient pour capitale commune Metz sur la Moselle. Charlemagne a changé cela, et il a pris pour capitale Aix-la-Chapelle, assez près de la Meuse.

« Vous allez voir, dans deux ou trois heures, se dessiner l'Austrasie de la Meuse. Nous ignorerons aujourd'hui l'Austrasie de la Moselle.

« Mais ce que nous nous appliquerons à bien montrer, c'est la ligne d'invasion de l'Austrasie carolingienne au cœur de la Neustrie, où nous nous trouvons présentement.

« Vous verrez se succéder, après la Seine, que nous allons quitter immédiatement, l'Oise, que nous remonterons pendant longtemps, la Somme et l'Escaut que nous ne ferons que toucher, et enfin la Meuse, la Meuse carolingienne. »

Dès que nous fûmes à Saint-Denis, c'est-à-dire au bout de cinq minutes :

« Ne vous y trompez pas, repris-je ; ici nous touchons au moment décisif de l'histoire carolingienne. C'est Fulrad, abbé de Saint-Denis, un Austrasien, que Pépin le Bref envoya au pape Zacharie, et vous savez ce qui s'en suivit : la tonsure du roi mérovingien et chevelu Childéric III, et le sacre, à Soissons, de Pépin le Bref lui-même, chef des Carolingiens. Lorsqu'un nouveau pape, Étienne, vint en Neustrie, Pépin le Bref voulut être consacré de nouveau par lui en même temps que ses deux fils, Charles et Carloman, et cette consécration eut lieu à Saint-Denis. Le Saint-Denis de Dagobert fut remplacé par un Saint-Denis plus riche et plus fastueux, celui de Pépin le Bref. Il fut inauguré par l'abbé Fulrad. Pépin le Bref fut enterré à Saint-Denis. Ainsi se fit religieusement et légalement la substitution des Carolingiens aux Mérovingiens.

« A Noyon, nous voyons Charles — notre Charlemagne — recevoir lui aussi un nouveau sacre, avec Carloman, après la mort de son père.

Digitized by Google

« Et la fameuse bataille de Tertry, que nous pouvons appeler aussi bien de Saint-Quentin et que remporta Pépin d'Héristal, vous le voyez, elle est placée sur cette ligne d'invasion déjà signalée qui, de l'Austrasie carolingienne, conduit en Neustrie. Il en est à peu près de même de la bataille de Vincy, où Charles Martel refoula les Neustriens, qui voulaient le forcer dans son réduit de la Meuse.

« Avec Namur et Huy, nous touchons à Landen, où s'est formée véritablement la puissance carolingienne; avec Liège, nous confinons à Héristal, et nous serons bientôt à Aix-la-Chapelle.

« Mais en voici assez pour aujourd'hui. Pour compléter notre démonstration, il faudra que nous descendions à Liège et que nous visitions Héristal; c'est donc à notre retour d'Allemagne que nous la compléterons. »

Cette esquisse sur le terrain même ne déplut pas à M. Allain, et il avoua qu'elle était plus probante que les leçons à grand orchestre que lui faisaient à Paris et à Versailles trois éloquents professeurs d'histoire « qui se gobaient » et s'enivraient de leur propre éloquence.

Nous n'avions pas, chemin faisant, négligé des faits plus contemporains que les annales un peu vieillies de la maison d'Héristal. Ainsi, à Saint-Denis, M. Allain me rappelle qu'en 1887 une loi de finances a supprimé le chapitre de Saint-Denis préposé à la garde de la Basilique et des tombeaux royaux, vides depuis longtemps, et qu'une autre loi du 30 avril 1895 a transformé ce sanctuaire où avait été enseveli Pépin le Bref en simple cure de première classe. La République, on le sait, n'attend rien de Saint-Denis : la consécration populaire lui suffit.

A Chantilly, c'est la généreuse figure du duc d'Aumale qui est évoquée, et son ancêtre le grand Condé.

A Compiègne, nous apparaît Jeanne d'Arc; à Saint-Quentin, Coligny; à Namur, Louis XIV... et Boileau; l'héroïque Juan d'Autriche y est enseveli. « Il pleut des héros sur cette route », m'écriai-je dans mon enthousiasme.

Nous étions d'ailleurs à chaque instant rappelé au jour, à la minute, à la seconde que nous vivions, par les voyageurs et même par les douaniers qui encombraient notre train.

A Erquelines, il fallut bien rendre à ces derniers la visite qu'ils nous avaient faite dans le train en marche, pour le contrôle de nos gros

Digitized by Google

bagages restés dans les fourgons, puis transportés dans une grande salle. Leur examen fut fort long et minutieux; mais, par contre, les douaniers allemands, à Herbistal, nous eurent bien vite expédiés.

Aussitôt arrivés en Belgique, notre train spécial devient un train omnibus et le restera jusqu'à Verviers. Nous sommes un dimanche. Nos wagons sont assaillis par une foule de bourgeois et d'ouvriers endimanchés. Nous parlons à l'un d'eux, un Wallon, comme tous les nouveaux voyageurs. Et ils s'acheminent tous vers un rendez-vous commun, où a lieu une importante *lutte*, depuis longtemps annoncée, entre un Wallon et un Américain. Le vainqueur — et ce sera certainement le Wallon — renonce à tout avantage pécuniaire. L'argent gagné ira aux pauvres. Ces luttes sont fort intéressantes — il s'agit de la bonne renommée du pays wallon — mais d'un moindre intérêt toutefois que les combats de coqs, dont la saison approche. A la station, toute cette avalanche de Wallons se précipite hors des wagons, et le convoi reprend son calme accoutumé.

La Sambre, traversée par nous si souvent en France, en Belgique, m'attire tout particulièrement, en qualité de compatriote de Jourdan, — entre Maubeuge, Charleroi et Namur.

Nous suivons ensuite le cours, si verdoyant et si frais, de la Meuse, mais la Belgique industrielle va s'accusant de Namur à Liège. Une révolution géologique continue à s'effectuer sous nos yeux, car le dimanche n'arrête pas les travaux. Avec les scories de charbon de terre et de minerai de fer, des montagnes s'édifient sur les bords de la Meuse, et, chose à noter, ces montagnes ne restent pas stériles, car une mince couche de terre végétale aidant, des arbres s'y implantent, qui en augmentent bientôt l'épaisseur.

Nous quittons Liège, et la région que nous traversons en laissant à notre gauche la Meuse éveille notre attention par son caractère accidenté, par les cascades de l'Ourthe et de la Vesdre, par une modeste et charmante Suisse, par les usines de la Vieille-Montagne. Les noms français de station le cèdent bientôt aux noms allemands; nous voici à Pepinster. A Verviers nous sommes rejoints par un monsieur et une dame, accompagnés d'un enfant et munis d'un lit, qui viennent s'installer dans notre wagon : ils se rendent en Finlande. Dohlain-Limbourg est pittoresquement situé. Une série de tunnels nous fait passer dans le voisinage d'Aix-la-Chapelle (428 kilom. de Paris).

Digitized by Google

Il fait encore jour et nous apercevons, pour la première fois, avec les charmants abords de cette ville, la coupole byzantine, telle, ou à peu près, que l'érigea Charlemagne.

Nous préparons des cartes postales pour annoncer en France notre arrivée.

Notre première pensée est pour le grand homme que nous sommes venus saluer. Elle est toute d'enthousiasme pour lui et d'humilité pour nous.

« A défaut de la nuit qui tombe, l'ombre de Charlemagne nous couvrirait d'un voile épais... »

Mais il faut procéder à notre installation. En quittant le matin Paris, j'ai décidé de descendre à l'*Hôtel de l'Éléphant*, « Zum Elephanten », s'il existe encore, car ce nom porté sur mon très vieux guide Joanne, m'intrigue. Est-il destiné à perpétuer le souvenir de cet éléphant, *Abulabas*, « le père de la dévastation », que Haroun-al-Raschid expédia d'Orient à Charlemagne?

« Archambauld, le plus durable des chanceliers de Charlemagne, ce Bismarck oublié du IXe siècle, fit, sur son ordre, un voyage en Ligurie, dans le cours de l'année 801. Charles avait envoyé des ambassadeurs et des présents au calife de Bagdad, et celui-ci, pour témoigner à son royal collègue de France combien il était fier d'être compté parmi ses amis, lui faisait porter d'autres présents, du baume, du nard, des épices, des drogues médicinales de toute espèce, enfin des singes et *un éléphant de très belle apparence*, de quoi peupler déjà le futur Thiergarten d'Aix-la-Chapelle. Mais, des trois envoyés de Charlemagne, deux étaient morts dans le voyage, et les dons du magnanime Haroun-al-Raschid arrivaient sous la conduite du juif Isaac, qui, n'ayant pas de navires, allait être arrêté par la mer. Archambauld fut chargé de courir à sa rencontre et d'équiper les navires propres à recevoir les merveilles de l'Orient. L'éléphant débarqua vers le mois d'octobre à Porto-Venere, sur la côte gênoise, et, comme il ne pouvait traverser les Alpes à cause des neiges, il fut hiverné dans la ville de Verceil. Charlemagne, qui ne cessait pas d'admirer ce noble animal, voulait l'avoir toujours dans son escorte. Mais il ne s'accoutuma guère aux brouillards du Rhin, et mourut subitement, en 810, à Lippenheim[1]. »

1. Hauréau, *Charlemagne et sa cour.*

Digitized by Google

Voilà ce que nous disait l'histoire. En descendant du train, nous demandons s'il y a bien toujours à Aix-la-Chapelle un *Hôtel de l'Éléphant.* Oui certes, nous répond-on. La voiture où nous nous installons, comme toutes les voitures d'Aix-la-Chapelle, est spacieuse et confortable; le cheval, comme tous les chevaux de cette noble cité, est fougueux, et c'est dans ce brillant équipage, digne du chancelier Archambauld, revenant de Ligurie, que nous prenons terre, au centre de la ville, dans la rue des Ursulines, *Zum Elephanten.* Le propriétaire, homme simple et aimable, Heinrich Theissen, est là, comme par un fait exprès, pour nous recevoir. Nous cherchons aussitôt à obtenir le mot de l'énigme de son éléphant. Mais le bon Theissen ignore la cause précise de l'appellation de son hôtel. Est-ce un éléphant qui remonte à Charlemagne ou un éléphant du XIXe siècle? Ce qui est pis, il semble n'en avoir cure. Il se contente de nous montrer un petit éléphant sur la cheminée de la salle à manger. Mais le hasard nous a fort bien servis. L'*Hôtel de l'Éléphant* touche au dôme de la Chapelle d'Aix. Et, avant d'avoir pris notre repas, qui presse pourtant, nous y courons.

Au pied même de la basilique, on célèbre, dans une chapelle, qui de loin semble être une de ses annexes, un office du soir. Mais nous n'y restons qu'un instant. Nous nous présentons à la porte de la Chapelle, de la véritable *Chapelle :* elle est hermétiquement fermée. Alors, nous nous rabattons sur le *Ratthaus.* M. Allain interroge un monsieur à l'air militaire : « *Wo ist... Ratthaus?* » Mais M. Allain prononce le mot tout d'un trait au lieu de faire sentir une aspiration après la première syllabe ! « *Ich verstehe nicht,* je ne comprends pas »; et il passe.

La nuit est venue. Notre repas est prêt depuis longtemps. En rentrant, nous apercevons, en face de notre hôtel, l'*Elisenbrannen,* la fontaine d'Élise, ou d'Élisabeth de Bavière, femme du roi Frédéric-Guillaume IV, dont les eaux thermales viennent de la célèbre source de l'Empereur : c'est là que les baigneurs prennent tous les matins leur boisson curative.

Nous dînons; le beefteack est bon, le vin de la Moselle excellent; mais les asperges, mises en menus morceaux et enveloppées d'une sauce blanche, sont amères et coriaces.

Je pars de ce principe qu'il n'y a rien à voir pour moi dans Aix-la-Chapelle, du moins tant que je n'aurai pas vu Charlemagne. Je

Digitized by Google

me retire dans ma chambre pour y méditer sur mon héros. M. Allain va parcourir la ville.

Pour moi, c'est une veillée d'armes. Pour servir de base à ma méditation historique, j'ai devers moi Eginhard... et Hauréau, savant des plus aimables, que nous avons connu et auquel nous sommes heureux de rendre cet hommage.

Il fallait tout d'abord bien préciser la nationalité, et la langue maternelle de Charlemagne. Une seule chose était bien acquise, et il a fallu pour atteindre ce résultat, plusieurs volumes d'auteurs très pénétrants. Charlemagne était non pas *roi de France*, comme le veulent nos romans du moyen âge, non pas *roi des Français*, suivant l'usage général avant notre siècle, mais *roi des Francs*, ce qui nous met en présence d'un Germain, parlant la langue franque, c'est-à-dire le haut allemand, mais régnant sur *notre Gaule*.

Eginhard nous dit, à ne pouvoir s'y méprendre, ces choses; mais on ne savait guère le lire.

« Il était, avous-nous dit, scrupuleusement fidèle aux mœurs austrasiennes, de l'Austrasie la plus ancienne du monde, de la Toxandrie. L'équitation, la chasse, nous aurions dû ajouter, les bains, les plaisirs de ses ancêtres étaient aussi les siens. Il revêtait le costume national, et n'en portait pas d'autre, gaulois ou romain : *vestitu patrio, id est francisco, utebatur*.

« Ce guerrier, qui était obligé de parcourir sans cesse l'ancien monde, ne se plaisait qu'aux rives du Rhin et de la Meuse. »

Et nous ajoutions : « Il convient de nous le représenter non pas tel que l'imagination des peuples et des poètes « français » se l'est figuré, sous des traits qui n'ont rien à faire avec l'histoire, mais tel que nous l'a montré un ami de tous les instants « avec un air de grandeur et de dignité, une démarche ferme, des dehors mâles, une physionomie riante et agréable ». « Il était véritablement né pour les liaisons d'amitié, facile à les contracter et il les entretenait avec la plus grande constance, avec une espèce de religion. »

On le comprend en lisant ces lignes. Charlemagne, qui rappelle par tant de traits les Germains de Tacite, en différait profondément. Ainsi il était d'une sobriété exemplaire, surtout pour la boisson.

Pour l'aspect même de sa personne, retenons ces traits dans le texte même : *Corpore fuit amplo, atque robusto, statura eminenti*, QUÆ TAMEN JUSTAM NON EXCEDERET, *apice capitis rotundo*,

Digitized by Google

oculis prægrandibus ac vegetis, naso paululum mediocritatem excedenti, canitie pulcra, facie lœta ac hilari.

Nous connaissions depuis bien longtemps ces textes décisifs, mais il était bon de les relire à Aix-la-Chapelle, où ils ont été écrits et où vivait notre héros.

A l'aide d'Éginhard, je refoulais le plus possible le Charlemagne de la légende, qui reprend crédit toujours en France.

Même pour l'aspect extérieur, « le Charlemagne à la tête chenue et à la barbe fleurie » n'est qu'à moitié vrai, car Éginhard se tait sur cette barbe luxuriante; on peut voir, dans l'*Histoire du costume*, de Jules Quicherat, un Charlemagne tout à fait rasé... Et que dire de son caractère absolument transformé par la légende?

Mais pourquoi Charlemagne s'est-il fixé à Aix-la-Chapelle?

Ici une légende, moitié française, moitié allemande d'invention, la légende de Frankenburg, nous montre la France et la Germanie associées pour un mensonge. Le Frankenburg est tout à fait voisin d'Aix-la-Chapelle, et Charlemagne s'y plaisait beaucoup. C'est une tour ruinée, couverte de lierre, près de laquelle a été construit un château moderne.

« Là était morte l'altière Fastrade, fille du comte Rodolphe, qu'il avait rencontrée à son passage à Worms en rentrant d'une campagne contre les Saxons. C'est elle qui remplaça comme femme de Charlemagne Hildegarde, la mère de Charles, de Pépin et de Louis le Pieux, et elle devait être elle-même, après sa mort, remplacée par Luitgarde. On ne la connaissait que par son méchant caractère tendant à persécuter les plus zélés serviteurs de l'État, elle excitait tous les jours de nouveaux mécontentements et dénonçait au roi les mécontents, l'engageant à prévenir leurs plaintes par de salutaires rigueurs. Charlemagne fit plus d'une fois ce qu'elle lui demandait et, par les cruautés dont il se rendait complice, s'écartait alors, dit Éginhard, de sa voie naturelle. Les années que Charlemagne vécut avec Fastrade furent les plus agitées de son règne. Elle mourut en 794. » Voilà de l'histoire, et M. Hauréau a bien fait de nous le raconter. « Le roi, dit à son tour la légende, la fit ensevelir au Frankenburg (elle mourut en réalité à Francfort, et elle est ensevelie à Mayence). Charles pleurait jour et nuit sur son cercueil. L'archevêque de Cologne disant un jour une messe pour la guérison de son maître, une voix des-

Digitized by Google

cendue du ciel lui révéla la cause de ce délire ininterrompu. Elle était sous la langue de Fastrade morte. S'introduisant dans la chambre pendant une absence du roi, l'archevêque trouva, en effet, sous la langue glacée de la défunte reine, une pierre précieuse, un *talisman*, enchâssée dans un petit anneau qu'il arracha en toute hâte. Dès lors, Charlemagne eut horreur de ce cadavre et reporta sa passion tout entière sur l'archevêque de Cologne, possesseur de l'anneau magique. Le prélat résolut de se défaire de ce talisman, dont il voyait le danger, et *il alla le jeter dans le marais voisin. A dater de cette époque, Charlemagne* préféra le séjour d'Aix à toutes ses autres villas. Rien ne lui plaisait plus que son marais; il prenait le plaisir le plus vif à s'asseoir sur ses bords, à se baigner dans ses eaux, à respirer ses exhalaisons, qu'il trouvait plus suaves que des parfums. » Et c'est Pétrarque, le fameux poète italien, qui a donné à cette légende sa forme définitive.

Nous trouvons dans *Charlemagne et sa cour* une page excellente dans sa simplicité, où on nous montre ce qui, abstraction faite du talisman légendaire, a exercé sur lui, dans le choix d'Aix-la-Chapelle, une influence décisive.

« L'été, quand les plus vives ardeurs du soleil avaient attiédi les vertes ondes du Rhin[1], il allait se plonger dans le fleuve, et défier les plus habiles nageurs de le devancer et même de l'atteindre. Il n'avait pas de maître dans cet exercice. Éginhard a pris soin de le faire savoir à la postérité. Et il n'y recherchait pas seulement un divertissement salubre; avide de toutes les gloires, il voulait être et paraître, aux yeux de sa cour, le premier des phoques et des tritons du Rhin. Il invitait à venir jouter avec lui dans le fleuve ses fils, ses amis, les gens de sa maison, même les soldats de sa garde, ses gardes du corps, *custodes corporis*, jaloux de montrer à tout le monde et sa vigueur et son adresse.

« Quand l'hiver venait interrompre cet exercice, Charlemagne cherchait à tromper sa passion pour les bains froids en prenant des bains chauds. A travers les décombres de la ville d'Aix coulaient des sources d'eau minérale, et voilà ce qui le décida à faire construire dans ces lieux ce palais nouveau. *Ob hoc Aquis Grani*

1. Le fleuve où se baignait Charlemagne était-il bien le Rhin? Nous avons fait, çà et là, quelques modifications dans le texte d'Hauréau. Il nous y eût autorisé.

Digitized by Google

regiam exstruxit, dit Eginhard. Dans les dernières années de sa vie, affecté de la goutte, et presque toujours souffrant, il eut de fréquentes querelles avec ses médecins; il prit des bains fréquents; il sortait du bain, nous dit l'évêque Thégan, quand il fut pris par la fièvre qui l'emporta. »

Précisons : on comprend aisément pourquoi Charlemagne, fidèle malgré tout, malgré l'immensité de son empire, à « la patrie étroite » de ses ancêtres, voulant se fixer sur ses vieux jours entre la Meuse et le Rhin, entre Héristal et Cologne, choisit Aix-la-Chapelle, où il avait passé si souvent pour aller combatre Witikind. On vient de le voir : les eaux thermales d'Aix avaient pour lui un grand attrait, et « aux environs de la ville se trouvaient de grands bois, disons mieux, d'épaisses forêts, où, durant l'hiver, il allait chercher ce divertissement », image de la guerre. Mais, il pouvait de là, dans un repos vigilant, surveiller ses ennemis les plus redoutés, récemment pacifiés ou irréductibles, les Saxons et les Danois. Il se tenait à égale distance, à une quinzaine de lieues, du Rhin et de la Meuse, que les Danois remontaient aisément, menaçant un empire sans marine.

Représentons-nous Charlemagne, déjà vieillissant, mais encore robuste, à Aix-la-Chapelle, mais peu de mois après son couronnement comme empereur à Rome (25 décembre 799). Un poète anonyme de ce temps et de sa cour nous fait le récit d'une grande chasse impériale, dans cette vaste forêt qui s'inclinait dans la direction de la Roer, où une foule d'oiseaux, de plumage varié, venaient chercher, en lieu humide, parmi les joncs et les roseaux, une facile pâture. Dans la longue vallée, on voyait errer le troupeau des cerfs et bondir le daim au pied timide. Les bêtes à toison fauve se cachaient dans la forêt. Charlemagne était présent et au premier rang; toute sa famille l'entourait : l'impératrice Luitgarde, le jeune Charles et son frère Pépin, et l'essaim, au complet, de ses filles, ces audacieuses amazones, qui donnaient à sa cour un aspect si caractéristique :

« Dès que l'astre à la flamboyante chevelure projette sa lumière sur les montagnes, éclairant les rochers escarpés et les hautes cimes des forêts, la jeunesse royale s'empresse de quitter le lit, et la foule des nobles accourant de toutes parts vient se placer sur le seuil du palais. Le tumulte commence : dans toute la ville s'élève une immense clameur; le cheval hennit à l'approche du cheval;

Digitized by Google

les gens de pied s'interpellent à haute voix; les maîtres commandent à leurs serviteurs, en les nommant, de venir à leur poste, et ceux-ci se rangent à la suite de leurs maîtres.

« Ici un coursier caparaçonné, couvert d'or et de métaux précieux, s'enorgueillit d'avoir été choisi pour porter le grand roi. Debout, il secoue sa tête fière et veut courir à travers les hautes montagnes. Enfin parmi un cortège de courtisans, le *roi Charles*, le vénérable phare de l'Europe. Il arrive, et son visage souriant étincelle de mille feux, car un cercle d'or précieux entoure sa noble tête[1]; il domine toute la foule de ses hautes épaules. De jeunes serfs portent de larges épieux armés d'un fer aigu, et des filets de lin qui se replient quatre fois sur eux-mêmes; ils conduisent des chiens avides, attachés par le cou, molosses à la dent furieuse, dressés à saisir la proie. Mais voici que le roi Charles a quitté le porche sacré de la haute basilique : bientôt les ducs et les premiers d'entre les comtes ont levé leur camp. A la voix du clairon s'ouvrent les portes de la grande ville; les cors résonnent, un grand bruit se fait au seuil du palais, et la jeunesse s'élance vers la rive du fleuve, précipitant sa course.

« C'est alors que, longtemps attendue, la reine sort de son royal appartement, entourée d'une nombreuse cohorte, la belle *Luitgarde*[2], que le roi a nommée son épouse. Son cou brillant semble emprunter à la rose son tendre coloris; l'écarlate a moins d'éclat que la chevelure qu'il tient enlacée... Les rangs s'ouvrent, et venant après une suite de belles filles, la reine s'avance entre les grands, sur un cheval au port superbe... S'ouvrant un difficile passage à travers cette élégante cohue, voici le *jeune Charles*[3], qui, par sa tenue, par son visage, ressemble à son père dont il porte le nom glorieux. Suivant sa coutume, il presse les flancs d'un coursier fougueux. Après se montre *Pépin*[4], qui, sous le nom de son

1. On le voit, le poète affuble Charlemagne d'un « cercle d'or » à la tête, seule concession que ce prince faisait au cérémonial depuis qu'il était empereur.

2. Fille d'un comte alaman. Elle était du même âge que les filles de Charles, compagne assidue de leurs travaux et de leurs divertissements. Elle mourut le 4 juin de l'année 800, peu de temps après cette chasse.

3. Fils aîné de Charlemagne et d'Hildegarde; il fut destiné à l'Empire, et portait le titre de roi d'Austrasie; il mourut en décembre 811; il était né en 772.

4. Second fils de Charlemagne et d'Hildegarde; il fut roi d'Italie; né en 776, il mourut le 8 juillet 810. On remarquera l'absence de celui qui devait être l'empereur Louis le Pieux, roi d'Aquitaine, retenu au delà des Pyrénées par le siège de Barcelone (800-801).

Digitized by Google

aïeul, renouvelle les grandes actions de son père, guerrier plein de cœur, héros sous les armes; monté sur un cheval de haute taille, il se porte au milieu de ses serviteurs, dont il doit conduire l'épaisse phalange. L'éclat de son visage est relevé par l'étincelant métal qui couronne son front.

« Bientôt paraît le resplendissant bataillon des jeunes filles. Avant toutes les autres, *Rotrude*[1] arrive sur un coursier au pied rapide et s'élance à la tête de l'aimable cohorte. Dans ses pâles cheveux s'entrelace un bandeau violet, que décorent plusieurs rangs de perles, une couronne d'or chargée de pierres précieuses entoure sa tête; une agrafe attache son riche vêtement. Près d'elle, dans ce troupeau de vierges, voici *Berthe*[2], suivie de ses nombreuses compagnes; sa voix, son cœur viril, sa manière d'être, son visage radieux, tout en elle est à l'image de son père. Voici ensuite la blanche *Gisèle*[3], parée d'une robe couleur de pourpre, dont la mauve sauvage forme le souple tissu. Son visage, sa chevelure brillent des plus lumineux reflets; les teintes de la rose animent son cou de marbre; ses mains ont la blancheur de l'argent; son front a l'éclat de l'or; le feu de ses regards fait pâlir les rayons de Phébus... A sa droite, de joyeux cavaliers; à sa gauche, une foule confuse de jeunes filles; tout à l'entour, bondissent des coursiers frémissants. La vierge pudique, dotée de tant de biens, est descendue de son palais, bâti sur la haute colline, pour suivre dans la plaine les traces du roi, son père. Voici *Rothaïd*[4], ornée de riches métaux, qui court se placer d'un air triomphant au-devant de sa troupe. Sur sa poitrine, sur son cou, dans ses cheveux, brillent les pierres les plus diverses; un manteau de soie couvre ses blanches épaules; sur son front radieux repose une couronne de perles; une épingle d'or, surmontée d'une perle, rapproche les deux côtés de sa chlamyde. Elle ira, la belle vierge, portée par un coursier superbe, chercher dans ses retraites le cerf au poil hérissé. Cependant arrive *Théodrade*[5], non moins brillante que ses aînées. De son front gracieux descend une chevelure dont l'or envierait l'éclat; des émeraudes étagées ornent son beau cou. Autour de cette vierge illustre, s'agite un bataillon pressé de

1. Fille d'Hildegarde, fiancée à l'empereur Constantin, fils d'Irène.
2. Autre fille d'Hildegarde, bien connue par sa liaison avec Angilbert.
3. Autre fille d'Hildegarde, « la chaste et pieuse Gisèle ».
4. Autre fille d'Hildegarde.
5. Fille de Fastrade.

Digitized by Google

jeunes filles et, derrière elle, se déroule un long cortège de grands. Assise sur un cheval blanc aux vives allures, la pieuse fille du roi Charles va pénétrer dans la forêt, ayant quitté le palais de son père. Enfin au dernier rang (mais c'est le sort qui lui a donné cette place), paraît *Hiltrude*[1]; et le sénat ferme la marche.

« Sur les bords du fleuve, arrive de tous côtés une noble foule, qui, passionnée par la chasse, vient se presser autour du roi. Bientôt tombent les chaînes de fer qui contenaient l'ardeur des chiens rapides. Ils vont, conduits par la subtilité de leur odorat, vers les hautes tanières, chercher leur proie avec méthode, et parcourent en tous sens les plus épais fourrés. Ils se répandent dans la forêt touffue, impatients de rencontrer la victime dont le sang est promis à leur gosier avide. Les cavaliers entourent le bois; on se dispose à cerner la bête pour l'arrêter dans sa fuite. Mais un sanglier fauve vient d'être rencontré dans la vallée; aussitôt les cavaliers s'étendent dans la forêt, et suivent la voix des chiens. Ceux-ci poursuivent sans relâche leur proie fugitive, et comme épars à travers les terribles solitudes. L'un (c'est là son rôle) vole en silence sur les traces de la bête; l'autre remplit de ses aboiements le vide des airs; celui-ci, trompé par son odorat, erre parmi les sombres broussailles; celui-là va et vient sur les pas de son compagnon; un autre voit la bête, un autre l'a sentie. Un grand bruit se fait et va retentir à l'extrémité de la forêt; le cor excite aux rudes combats les vaillants molosses, et les dirige vers les lieux où se porte le terrible sanglier, à la dent menaçante; partout les feuilles tombent des arbres ébranlés. Le sanglier a pris son élan à travers l'espace, et, d'un bond rapide, il monte en grondant vers d'inaccessibles retraites, battant les hautes crêtes de la montagne. Enfin, épuisé de fatigue, il s'arrête haletant sur ses pieds qui refusent de le porter plus loin. Alors il montre aux chiens ses mortelles défenses, renverse la foule acharnée à sa poursuite, et, de sa dent ensanglantée, enlève et fait tournoyer dans les airs les chiens agiles.

« *Le roi Charles* accourt aussitôt : plus prompt que l'oiseau dans son vol, il se précipite à travers la mêlée, frappe de son glaive la poitrine du monstre, et y plonge son fer glacé. Le sanglier tombe, vomit avec le sang son dernier souffle, et roule expi-

1. Autre fille de Fastrade.

Digitized by Google

rant sur la jaune arène. Du haut de la montagne, la famille du roi contemple ce spectacle. »

Il faudrait aussi nous bien représenter la vie intellectuelle de Charlemagne à Aix-la-Chapelle. C'est d'Aix-la-Chapelle, gardons-nous de l'oublier, qu'est daté le fameux *Capitulaire Ecclésiastique* (23 mars 789), précédé d'un exposé des motifs, où on lit ces paroles qui partent à coup sûr d'un esprit réfléchi : *Quamvis melius sit bene facere, quam nosse, prius est tamen est nosse quam facere*. Alcuin y est venu et y a organisé la fameuse École du Palais, mais dans une période antérieure aux splendeurs de cette cité, dont il n'a point vu le dôme : il est mort à Tours, après plusieurs années de retraite, au moment où le dôme s'achevait[1]. Par contre, c'est à Aix-la-Chapelle que se passait la scène mémorable où Charlemagne, tel que Dieu au dernier jugement, séparait d'une manière sévère les fils, si nonchalants, des grands de sa cour et ceux, de moindre extraction, si ardents au travail. Enfin, c'est bien à Aix, auprès de Charlemagne, que brillèrent ces beaux et ces solides esprits, les Angilbert et les Eginhard : ce dernier y a recueilli les traits inoubliables, *si exacts*, qui fixent l'histoire, de sa *Vita Caroli*. Car l'histoire, ne l'oublions point, ne l'a point appelé « Charlemagne » de son vivant.

Il semblait que Charlemagne eût dépassé cette période de travail ininterrompu et acharné, « où les affaires renaissaient de toutes parts et où il les finissait de toutes parts », « parcourant sans cesse son vaste empire et portant les mains partout où il allait tomber ». Cependant, il marchait, en 804, d'Aix-la-Chapelle, contre les Saxons, entre l'Elbe et l'Oder, et faisait transplanter en Gaule et en Italie quelques-unes de leurs tribus ; en 810, il allait en personne jusqu'au confluent du Weser et de l'Aller pour protéger ces mêmes Saxons contre les Danois. En 805, il allait d'Aix-la-Chapelle à Thionville, où il distribua par avance ses couronnes à ses enfants.

Quand j'eus mis mon Charlemagne au point, quand je l'eus bien orienté sur l'histoire et sur Aix, je pus m'endormir tranquille aux portes mêmes de sa « chapelle », certain, quand j'y entrerais, de ne pas le méconnaître tout à fait avec bien d'autres de mes contemporains.

(A suivre.) LUDOVIC DRAPEYRON.

1. En 804.

Digitized by Google

LA CHINE ENTR'OUVERTE

ET SA PERFECTIBILITÉ

(SUITE)

La France, limitrophe de la Chine par le Tonkin, a beaucoup cherché, depuis qu'elle est en paix avec les Célestes (1885), à pénétrer, au point de vue économique, dans les provinces du sud. Nous avons malheureusement abandonné les Pescadores et une partie de Formose que nous avions occupées pendant la guerre franco-chinoise (1884-1885), et les Japonais ont tenu compte — pour eux — de notre choix dix ans plus tard.

De nombreuses explorations françaises ont préparé, depuis peu d'années, la pénétration de notre influence dans la Chine méridionale et notamment dans le Yunnan[1]. Citons celles de MM. Madrolle, Bonin, Marcel Monnier et Henri Brenier, ce dernier à la tête d'une mission commerciale envoyée par la chambre de commerce de Lyon[2].

L'île de Haïnan, à l'entrée du golfe du Tonkin et qui rentre certainement dans notre zone, est restée jusqu'ici en dehors de notre action; il semble pourtant que notre place y est tout indiquée et que nous devrions nous y installer sans trop attendre, d'autant plus qu'un arrangement du 12 juin 1897 interdit à la Chine de céder cette île à une autre puissance qu'à la France.

Nous avons préféré jusqu'ici être les moins ambitieux des candidats au « démembrement » hypothétique de la Chine et le dévolu de notre gouvernement a été jeté, et cela après les autres puissances, sur la baie de Kouang-Tchéou-Ouan (Kwang-Chau-Wan) à l'entrée du golfe du Tonkin, au nord-est de la presqu'île de Leï-

1. Voir dans la *Revue de Géographie* (1896-1897) l'étude de M. G. Rouvier sur *La province du Yunnan et les routes qui y mènent.*

2. Voir *Revue de Géographie*, janvier 1897 (p. 55), décembre 1897 (p. 445), mars 1898 (p. 211).

Digitized by Google

Tchéou[1]. Cette baie nous fut cédée, le 10 avril 1898, à bail, et la France l'occupa le 22 avril. Il semble que cette station ait été mal choisie; elle est loin d'avoir la valeur des points stratégiques occupés par nos concurrents.

En même temps, la Chine, confirmant les conventions du 20 juin 1895 et de 1896, qui nous avaient ouvert définitivement les provinces de Kouang-Toung, de Kouang-Si et du Yunnan[2], déclarait ces trois provinces inaliénables à une autre puissance (en apparence tout au moins), nous concédait un chemin de fer à construire entre le Tonkin et Yunnan-Fou et promettait à un Français la direction du service des postes chinoises.

La construction projetée d'un important réseau de chemins de fer dans l'Indo-Chine française intéresse vivement la Chine, car ce réseau sera relié à celui de l'Empire du Milieu. On pourra aller en chemin de fer de Haïphong, le port principal du Tonkin, à Yunnan-Fou par Lao-Kaï, sur le fleuve Rouge. Il y a 450 kilomètres entre Lao-Kaï et Yunnan-Fou, par Mongtzé[3]. Disons en passant que le commerce enregistré entre le Tonkin et le Yunnan a été de 12 millions de francs en 1895.

La France pourrait à juste titre réclamer plus tard de la Chine un droit de préemption sur la province de Hounan, car c'est une canonnière française, *le Lutin*, qui, en 1895, a, la première, pénétré dans cette région, au lac Tung-Ting.

Le gouvernement chinois a confié à des Français le soin de réorganiser l'arsenal de Fou-Tchéou.

En août 1899, on a annoncé que la France aurait occupé l'île de San-Chao, en face de Macao, mais le fait n'a pas encore été confirmé officiellement.

Le Japon, après avoir cherché en vain à mettre la Corée sous sa dépendance[4], occupa quelque temps, en garantie du paiement

1. Voir *Revue de Géographie*, mai 1898 (p. 364).

2. Par la convention franco-anglaise du 15 janvier 1896, la France avait consenti à partager tous ses privilèges dans le Yunnan avec l'Angleterre, de même que l'Angleterre partageait avec nous ses privilèges au Se-Tchouen.

3. Voir *Revue de Géographie* de janvier 1899 (p. 57).

4. On sait que la Corée, dont la domination avait été la cause avouée de la guerre entre le Japon et la Chine (1894), était devenue en 1896 un royaume protégé par la Russie et le Japon, ces deux puissances y ayant chacune des troupes. Mais l'accord russo-japonais de 1898 a décidé l'indépendance du royaume de Corée, avec intervention commune en cas de besoin. En 1896, un chemin de fer de Séoul à Fusan a été concédé aux Japonais.

Digitized by Google

de son indemnité de guerre, les ports de Tche-Fou et de Weï-Haï-Weï. Il les évacua en 1898, mais conserva Formose et les Pescadores.

Le 26 avril 1898, le Japon a obtenu de la Chine que la province de Fo-Kien ne serait jamais cédée à une puissance étrangère; Fou-Tchéou en est le chef-lieu.

L'Italie a réclamé aussi sa part du gâteau. N'ayant pas réussi dans sa première demande de cession de la baie de San-Mun (San-Men ou San-Moon) en mars 1899, elle a réitéré son désir depuis et espère arriver à ses fins, bien que la Chine continue à lui résister[1], tout en se faisant réserver pour plus tard la province de Tché-Kiang (où se trouve la baie), qui compte environ 30 millions d'habitants, quoique très petite. Les Italiens demanderaient aussi le droit d'établir une ligne de chemin de fer de San-Mun au lac Poyang, pour dériver vers la baie une grande partie du commerce intérieur.

La Hollande aussi demande quelque chose. Sa proximité de la Chine par ses possessions de la Malaisie explique facilement cette tendance. Mais la Hollande veut surtout prendre pied chez les Célestes pour assurer à ses colonies une source inépuisable de main-d'œuvre.

En effet, la main-d'œuvre des Indes néerlandaises, sauf à Java, vient de Chine. Si les coolies chinois n'étaient pas importés régulièrement dans ces îles, leurs cultures de tabac, de café, etc., cesseraient. Il y a quinze ans déjà, les Anglais de Hong-Kong et de Singapour, ainsi que le gouvernement chinois, restreignirent beaucoup cette immigration. Il fallut des subsides aux mandarins — argument irrésistible — pour que ces choses reprissent leur cours. Mais la Hollande craint actuellement beaucoup l'annexion anglaise d'une partie des côtes chinoises. Déjà, les Anglais, à Hong-Kong, ont interdit le départ des coolies chinois ailleurs que dans leurs colonies et s'ils étendaient cette mesure aux côtes chinoises, les possessions néerlandaises seraient en péril. La Hollande cherche donc à obtenir de la Chine la province de Fo-Kien ; mais cette prétention s'accorde mal avec ce qui est déjà fait, puisque le Japon aurait un droit de préemption sur cette province.

1. Au moment où nous corrigeons les épreuves de cet article (septembre 1899), l'Italie, devant le refus de la Chine, ne demande plus que des avantages économiques, se réservant sans doute pour une occasion meilleure.

Digitized by Google

La Chine a encore ouvert au commerce, outre les ports déjà cités, celui de Woosung, en face de Changhaï, en 1898, et quelques autres dont on trouvera la liste complète à la fin de cette étude.

Les Etats-Unis, par leur présence aux Philippines qui leur ont été cédées par l'Espagne en 1898, s'apprêtent aussi à jouer un rôle important en Extrême-Orient, où leur commerce fait de grands progrès.

Les Européens ont obtenu en outre, depuis longtemps, ce qu'on appelle des *concessions* dans les ports ouverts au commerce. On sait que les consuls ne sont tolérés que dans ces ports à traités. Les *concessions* sont des terrains cédés par les pouvoirs locaux à des colonies étrangères, mais dont le sol reste chinois.

Ces concessions européennes sont administrées par les consuls étrangers, assistés le plus souvent d'un conseil municipal.

A Shanghaï, il y a une concession anglaise depuis 1845, une concession américaine depuis 1848 et une concession française depuis 1849; les deux premières sont réunies en une seule depuis 1863 sous le nom de « concession internationale » et placée sous le protectorat de tous les États ayant traité avec le Céleste-Empire.

La France a encore des concessions à Hankéou, Canton, Tientsin et Choung-King. L'Angleterre a des concessions dans 29 ports ouverts.

L'Allemagne s'est fait octroyer une concession à Tien-Tsin, une autre à Han-Kéou en 1895; l'Angleterre a obtenu, en décembre 1898, un agrandissement de sa concession de Niou-Tchouang; la France a demandé l'agrandissement de sa concession de Shanghaï en 1899, non sans de grandes difficultés. Enfin la Russie a obtenu aussi une concession à Han-Kéou en 1899 et son installation a provoqué une discussion de terrain avec les Anglais, dont la concession est à côté de celle des Russes.

Certaines de ces concessions sont très prospères; celle de la France à Canton compte 52,000 habitants, celle de Shanghaï 50,000 et la concession internationale de cette dernière ville 160,000.

Le Japon a obtenu, en 1895, des concessions à Sou-Tchéou et à Hang-Tchéou, et, en 1896, à Shanghaï.

Le nombre des étrangers résidant en Chine est encore infime,

Digitized by Google

devant l'immensité de la population totale du pays. A la fin de 1898, on comptait dans les ports ouverts, les seuls où les étrangers soient autorisés à s'installer, 773 maisons de commerce étrangères et 13,421 étrangers[1].

Les Anglais ont 398 maisons de commerce, les Allemands 107, les Japonais 114, les Américains 43, les Français 37 seulement, les Russes 16, etc. On compte en Chine, 5,148 Anglais, 2,056 Américains, 1,694 Japonais, 1,082 Portugais, 1,043 Allemands, 920 Français, etc. En un an, le nombre des étrangers en Chine a augmenté de 1,754, ce qui ne s'était encore jamais vu.

Les missionnaires catholiques et protestants ont joué un grand rôle dans l'histoire de la Chine depuis plusieurs siècles. On retrouve des traces de missions catholiques en Chine jusqu'au VIIe siècle. Longtemps maltraités et souvent chassés, massacrés et martyrisés, les missionnaires ont fini pourtant par obtenir une certaine considération de la part du gouvernement de Pékin. Un premier acte de tolérance en faveur des missionnaires fut provoqué en 1844 par notre envoyé, M. de Lagrenée, mais cela n'empêcha pas les persécutions de chrétiens en maintes occasions. Pourtant les missionnaires ont obtenu le droit de posséder dans toutes les parties de la Chine, alors que les autres étrangers n'ont cette autorisation que dans les ports ouverts.

Enfin, un décret impérial du 15 mars 1899 a reconnu définitivement la religion catholique et déclaré que les évêques avaient le rang des vice-rois. En outre, en cas de conflit avec les missions, on fera appel « à la puissance à laquelle le Pape a confié le protectorat religieux ». On sait que cette puissance est la France, ce qui n'a pas empêché les Allemands de régler seuls avec la Chine, à la suite de l'assassinat de leurs deux missionnaires en 1897, montrant ainsi leur désir d'entamer notre protectorat religieux.

Les progrès du christianisme en Chine sont d'ailleurs très lents, car les religions occidentales minent trop le culte des ancêtres, base même de la religion locale. Il y aurait actuellement dans tout l'Empire 600,000 prosélytes catholiques et 500 missionnaires, ainsi que 70,000 prosélytes protestants et 600 missionnaires.

1. En outre, il y a 12,000 blancs à Hong-Kong et un certain nombre à Macao et dans les ports cédés à des puissances européennes.

Digitized by Google

Alors que la Chine est depuis longtemps sillonnée de télégraphes[1], les chemins de fer ont été longs à s'y implanter, à cause de la routine chinoise.

En 1897, 230 villes chinoises étaient desservies par le télégraphe. Un premier chemin de fer de 16 kilomètres, établi en 1876, de Shanghaï à Woosung, fut supprimé en 1877 et le matériel transporté plus tard sur la ligne de Kelung (à Formose). La première ligne existante en Chine ne date que de 1888; c'est celle de Tien-Tsin à Takou, Lou-Taï et Tong-Chan (130 kilom.); elle a été prolongée à Chan-Haï-Kouan (à 276 kilom. de Tien-Tsin), jusqu'à la grande muraille, en 1893.

Depuis, elle a été encore prolongée dans les deux directions; de Chan-Haï-Kouan, elle atteindra bientôt le port de Niou-Tchouang au nord-est (ce prolongement sera construit par des Anglais, mais exploité par la Chine) et plus tard elle rejoindra le transsibérien et le transmandchourien (dont nous avons parlé déjà) par Moukden et Kirin. Au nord-ouest, la ligne de Tien-Tsin a été poussée jusqu'à Pékin (127 kilom.) en 1897.

Un embranchement, construit par la Chine seule, ira de Liaoheï-chan sur la côte, à Sin-Minting, près de Moukden.

C'est surtout la concession de nombreuses voies ferrées que les puissances civilisées ont cherché à obtenir dans ces dernières années[2], afin de drainer à leur profit le trafic de cette immense population qui ne peut que progresser très vite par la facilité des relations, jusqu'ici presque nulles dans beaucoup de provinces.

Le 27 juillet 1897, le gouvernement chinois, à la suite de longues négociations, a concédé un chemin de fer dit « Grand central chinois » de Pékin à Ho-nan et à Han-Kéou, sur le Yang-Tsé-Kiang (1,300 kilom.) à un syndicat franco-belge; cette concession a été confirmée le 18 juin 1898; cette ligne est déjà construite sur 150 kilomètres entre Pékin et Pao-Ting-Fou, et les travaux sont entamés aux deux extrémités à la fois.

Les projets mis en avant par les diverses puissances et sociétés étrangères ont été nombreux. Nous citons seulement ici les lignes concédées ou en voie de l'être prochainement.

1. On trouvera la liste des principales lignes télégraphiques chinoises dans la *Revue de Géographie* (avril 1897, p. 277), dans un article de M. Paul Barré. Le premier télégraphe terrestre chinois date de 1884.

2. Voir la *Revue de Géographie*, septembre 1898 (p. 202).

Digitized by Google

En dehors de la voie ferrée transmandchourienne, de Nertchinsk à Vladivostock et de l'embranchement de cette ligne de Kirin sur Port-Arthur, leur nouvelle possession, les Russes ont obtenu en 1898 la concession d'une voie ferrée de 450 kilomètres à construire entre Pékin et Taï-Yuen, capitale de la province de Chan-Si. Pékin, d'ailleurs, se reliera facilement par les précédentes au réseau moscovite.

En 1898, les Allemands, pour drainer vers leur acquisition de Kiao-tchéou les richesses de l'intérieur, ont obtenu ou demandé la concession d'une ligne ferrée de 280 kilomètres de Kiao-tchéou à Tsi-nan-fou, d'un embranchement de cette première ligne vers Po-chan-hsien, enfin d'une autre ligne de Tsi-nan à Tsi-hso-hsien (sur le fleuve Jaune) et de là à Yi-tchéou-fou et Kiao-tchéou[1], desservant les centres houillers de la province du Chantoung.

Nous avons déjà indiqué que la France avait obtenu le droit de prolonger ses lignes tonkinoises de Lao-Kaï à Yunnan-fou en 1897-1898 et de Lang-son à Lang-tchéou en 1896; cette dernière ligne pourra se prolonger jusqu'à Nan-Ning et même au port de Pakhoï, d'après la convention franco-chinoise de juin 1898, signée à la suite du massacre d'un missionnaire français. De Nan-Ning, la ligne française a même été autorisée jusqu'au fleuve Si-Kiang et à Canton; enfin, d'autres lignes ont été accordées à la France de Lang-tchéou à Yunnan-fou, etc.

Les Anglais, quelques jours après l'acquisition du territoire de Koou-loung, en face de Hong-Kong, obtinrent de la Chine (juin 1898) la concession d'une voie ferrée de ce territoire à Canton (160 kilom.). Ils ont obtenu aussi le droit de construire, pour un syndicat anglo-allemand, une grande ligne ferrée de 980 kilomètres de Tien-tsin à Tchin-Kiang et Nankin (sur le Yang-tsé), qui se prolongera par la ligne de Nankin à Shanghaï, concédée dès 1896 à un syndicat anglo-américain. La petite ligne de Shanghaï à Woosung, détruite en 1877, a été entreprise à nouveau par des Anglais en 1897 pour le compte d'une compagnie chinoise.

Les Anglais ont obtenu le droit de prolonger leur ligne birmane de Mandalay à Kunlon jusqu'à Tali-fou; de ce point, on atteindra plus tard Yunnan-fou, Sui-fou et Chung-King, sur le Yang-tsé.

1. Il y a 240 kilomètres entre Kiao-tchéou et Yi-tchéou-fou.

Digitized by Google

Les Anglais se sont fait réserver aussi l'établissement d'un chemin de fer de Moulmein, en Birmanie, à Yunnan-fou.

Enfin, une grande ligne aurait été concédée à un syndicat anglo-chinois[1] entre Canton et Chengtou (Tching-tou), par Sui-fou, sur le haut Yang-tsé, traversant la Chine de l'est à l'ouest, jusqu'au Setchouen; cette ligne serait l'une des plus importantes de la Chine, étant données les richesses des régions traversées. Les Anglais construiront plus tard une ligne de Shanghaï à Hang-tchéou et Fou-tchéou.

Un syndicat anglo-italien aurait obtenu de faire une ligne de Taï-Yuen (dans le Chan-Si) à Si-Ngan (dans le Chen-Si) et Siang-Yang, dans le Hou-pé, sur la rivière Han, affluent navigable du Yang-tsé.

De nombreuses concessions minières ont été accordées à des compagnies anglaises, notamment dans le Chan-Si, le Hou-nan et le Hou-pé. Ces compagnies auraient obtenu le droit, en juillet 1899, de relier leurs concessions aux ports du Yang-tsé-Kiang par des voies ferrées.

Les Américains ont obtenu la concession, en 1898, d'une voie ferrée de 1,500 kilomètres de Han-Kéou et Ou-Tchang à Canton, complétant le « Grand Central chinois ».

En résumé, l'Europe et les États-Unis ont engagé environ un milliard de capitaux en Chine pour la construction d'un réseau prévu de 10,000 kilomètres de chemins de fer.

La Corée se rattachera à la Chine par la ligne de Ouijou (frontière de Mandchourie) à Séoul concédée à une compagnie française; une autre ligne concédée à une compagnie japonaise unira Séoul à Fousan et un syndicat américain construira une troisième ligne de Séoul à Chemoulpo.

PAUL BARRÉ.

(*A suivre.*)

1. D'après le *Hong Kong Telegraph.*

Digitized by Google

ÉTUDE

SUR

LA PROVINCE DE CONSTANTINE

(SUITE ET FIN)

V. — Les ksour

Les ksour de la région de Biskra, de l'oued Djeddi et de l'oued Rir, sont de véritables forteresses munies d'un et quelquefois de deux murs d'enceinte, séparées de la plaine ou des jardins par un véritable chemin de ronde remplacé pourtant, dans l'oued Rir, par un large fossé plein d'eau stagnante. Une ou deux portes au plus y donnent accès; les maisons construites en « toubes », sont généralement à un étage et surmontées de terrasses ; les rues sont étroites et sinueuses, quelquefois même en longs couloirs formant galeries.

Les « toubes » qui servent à toutes ces constructions sont de véritables briques faites avec de la terre grasse humectée et mélangée à du fumier, à des déchets de paille ou à d'autres plantes ligueuses; mais au lieu d'être cuites, elles sont simplement séchées au soleil. Les murs construits avec ces matériaux sont très résistants, puisqu'ils supportent des minarets qui atteignent parfois 20 mètres de hauteur.

Les troncs de palmiers servent de bois de construction. Les jardins de palmiers au milieu desquels le ksar[1] est généralement construit, sont eux-mêmes entourés de murs en « toubes » de 2 mètres à 2 m. 50 de hauteur et forment un dédale très favorable à la défense rapprochée.

Ces forteresses, construites autrefois pour résister aux incursions des nomades, peuvent encore aujourd'hui donner au besoin asile aux insurgés, d'autant que nos canons font de simples trous dans ces murs en « toubes », sans causer de grands dégâts. Zaatcha et El-Amri en sont la preuve.

1. Ksar, singulier de ksour.

Digitized by Google

Une de ces forteresses les mieux organisées et aussi les mieux conservées est celle de Lichana dans les Zibans. En 1881, lorsque le général Logerot, devenu depuis ministre de la guerre, commandait la subdivision de Batna, il avait proposé de faire percer à travers cette oasis deux grandes avenues en ligne droite, allant l'une de l'est à l'ouest et l'autre du nord au sud et traversant toutes deux et les jardins et le ksar; ce projet n'a pas été mis à exécution; puissions-nous ne pas avoir à nous en repentir un jour.

Les ksour de la région de Touggourt sont depuis quelque temps envahis par les « timedis », sorte de termites qui rongent les charpentes; bon nombre de maisons se sont déjà écroulées.

Tout autres sont les ksour du Souf. Ici pas de constructions en « toubes », la terre végétale faisant à peu près complètement défaut. Des maisons minuscules construites en pierres, sans aucune boiserie, hautes de 2 mètres à peine, surmontées de petites coupoles qui de loin, leur donnent l'aspect de ruches à miel.

C'est que la pierre est rare dans la région. On trouve bien quelques calcaires dans le sous-sol, à des profondeurs plus ou moins grandes; mais on les utilise surtout pour faire de la chaux, et on emploie plus particulièrement pour bâtir une sorte d'agglomérat de sable assez peu résistant, qui affecte des formes bizarres et que l'on trouve également dans le sous-sol, mais à de faibles profondeurs.

Ces maisonnettes n'ont qu'une seule ouverture dépourvue de vantail pour la fermer; toutes celles d'une même famille donnent sur une cour close d'un mur également en pierres et de même hauteur que les habitations. Les rues sont larges, les places publiques nombreuses et vastes, aucune idée de résistance n'a présidé à la construction de ces ksour; c'est qu'en effet, les nomades y sont propriétaires et maîtres.

Le ksar de Guemar fait cependant exception à cette règle. Bâti dans une plaine dépourvue de dunes, il est entouré d'un mur défensif d'environ 4 mètres de hauteur qui, de loin, lui donne l'aspect d'une ville forte des temps anciens. Deux portes seulement y donnent accès. Ce mur défensif a été construit jadis par les adeptes de l'ordre religieux des Tidjanïa, pour mettre en sûreté la zaouïa de Guemar, succursale de celle de Temassin dans l'oued Rir.

Pendant plus de six mois de l'année, les habitants des ksour de la région de Biskra et de l'oued Rir couchent sur les terrasses des

Digitized by Google

maisons où ils se dressent des lits en « djerid » ou branches de palmiers; ils entourent généralement ces lits de « haïck » [1], pour les protéger le matin au petit jour, contre les regards indiscrets des voisins.

Dans le Souf, les femmes et les enfants couchent dans les cours, les hommes en travers des portes et même souvent sur les places publiques où ils se réunissent le soir, pour chanter ou raconter des histoires. Ici le sol étant du sable, les lits ne se composent que de simples nattes en drin, destinées à protéger les dormeurs contre les scorpions et les vipères cornues, ces bêtes ayant horreur du contact des barbes ou franges qui bordent toujours les nattes du pays.

VI. — Un orage dans le Sahara

Si, par hasard, un orage vient à éclater pendant la nuit, c'est un sauve-qui-peut général; mais cela arrive bien rarement. C'est que les orages dans le Sahara sont habituellement d'une violence extrême; ils sont toujours amenés par le siroco, c'est-à-dire par un vent brûlant venant du sud. Malheureusement, on ne peut pas dire qu'inversement, le siroco soit toujours suivi d'orage, car si ces derniers sont rares et se font désirer, le premier souffle trop souvent.

Enfin si, après plusieurs journées de siroco, on voit tout à coup l'horizon s'obscurcir dans la direction du sud, c'est qu'un orage se prépare. Ce ne sont pas de gros nuages noirs qui s'amoncellent à l'horizon, ainsi que nous avons coutume de le voir, non, c'est un immense voile d'un jaune sale, qui s'avance du sud au nord, à une vitesse vertigineuse, poussé par une véritable tourmente. Au bout d'une heure à peine, la tourmente vous atteint, soulevant la poussière, le sable et même des petits cailloux; le soleil disparaît, le voile vous enveloppe et devient si opaque que, même au cœur de l'été et au milieu du jour, on n'y voit quelquefois plus assez pour lire en plein air. Puis la pluie se met à tomber en gouttes serrées qui atteignent parfois la grosseur d'une noisette.

L'orage ne dure habituellement que quelques heures; mais, pendant ce peu de temps, la quantité d'eau tombée est telle

1. Haïck, pièce d'étoffe légère.

Digitized by Google

que le sol est littéralement inondé, malgré la soif intense qu'il avait auparavant. Peu à peu, la terre absorbe toute cette eau ; mais, lorsque le soleil vient de nouveau la sécher, elle se crevasse profondément dans toutes les parties recouvertes d'humus.

Ces eaux pluviales remplissent certaines cavités naturelles appelées « r'dir », où les troupeaux trouvent quelquefois de quoi s'abreuver ; dans d'autres régions plus méridionales, elles se déversent dans de véritables cuvettes appelées « dhaya », où elles entretiennent un certain degré d'humidité pendant assez de temps pour qu'il s'y développe une abondante végétation. Dans ces « dhaya », les troupeaux trouvent presque toujours de quoi se repaître.

VII. — Reproduction du palmier, utilisation de son bois

Nous avons dit que, dans la région saharienne, le tronc de palmier servait à tous les besoins, comme bois de construction et pour le coffrage des puits ; il faut donc sacrifier chaque année un assez grand nombre d'arbres. Il est vrai qu'aussitôt abattus, ces arbres sont remplacés par des « djebar » ou jeunes palmiers de 3 à 4 ans et qui ne sont autres que des pousses réservées au pied des palmiers en plein rapport, en vue de la reproduction. La disparition de cet arbre, précieux entre tous, n'est donc pas à craindre ; nous dirons même qu'il se multiplie en proportion de la quantité d'eau rendue disponible pour l'arrosage par la création de puits artésiens.

La hache s'attaque surtout aux sujets malingres ou produisant des fruits de médiocre qualité, soit par suite de leur grand âge, soit à cause des mauvaises conditions dans lesquelles ils se trouvent. Lorsqu'un palmier doit être abattu, on commence par lui faire rendre toute sa sève, pour faire du « lakbi » ou vin de palmier. A cet effet on le dépouille de toutes ses palmes, à l'exception de la plus jeune ; puis on fait plusieurs incisions dans la tête même de l'arbre et, au-dessous de ces incisions, on pratique une petite rigole circulaire qui reçoit la sève et la déverse dans une outre attachée à son sommet. Le palmier s'épuise et meurt au bout de quelques semaines ; sa sève, d'abord sirupeuse, s'éclaircit au contact de l'air et donne, avant fermentation, un liquide jaunâtre, agréable au goût et légèrement sucré ; puis, après fermenta-

Digitized by Google

tion, une espèce de vin blanc acidulé et très capiteux, avec lequel les indigènes de la région s'enivrent, en dépit des prescriptions du Coran.

Lorsque le palmier a rendu tout sa sève, on l'abat puis on l'étête, c'est-à-dire qu'on sépare du tronc toute la partie sur laquelle étaient fixées les dix ou quinze dernières palmes. Si on enlève la partie ligneuse de cette tête, on trouve au cœur une substance blanche, tendre, en forme de pain de sucre, qu'on appelle le chou du palmier et dont les Arabes sont très friands. Le chou du palmier a en effet le goût de la noisette fraîche.

Le tronc est ensuite ouvert en deux, dans le sens de la longueur et employé ainsi pour les usages que nous avons dits ; il ne peut, en aucun cas, être employé en menuiserie.

VIII. — Conclusions

Après ce que nous venons de dire, le lecteur ne manquera pas de se demander comment il se fait qu'après plus de soixante-cinq années de possession, non seulement on ne soit encore arrivé à tirer d'un pays aussi riche un profit quelconque pour la métropole, mais que, même aujourd'hui, le budget particulier de l'Algérie soit obligé, pour s'équilibrer, de faire encore appel à la générosité de la mère-patrie. Quelque surprenante que paraisse la chose, elle n'en est pas moins réelle, puisque, pour couvrir en 1898 les dépenses exclusivement civiles de la colonie, l'État est obligé de lui allouer une somme de 19 millions en plus des 52 millions de recettes locales qu'il lui abandonne. Encore, dans ce total de 71 millions de dépenses n'entre même pas la solde des militaires de tous grades qui se consacrent exclusivement à l'administration du territoire de commandement.

C'est qu'en France, notre empire colonial n'est pas considéré comme une source de revenus immédiats, mais bien comme une terre vierge qu'il faut défricher et ensemencer d'abord, pour récolter ensuite.

Mais, dira-t-on, la récolte se fait joliment attendre en Algérie. C'est que là peut-être, plus qu'ailleurs, le défrichement a été laborieux et les semailles faites un peu à la légère.

Dès l'occupation, nous n'avons, en effet, pas su nous inspirer des

Digitized by Google

leçons de l'histoire et nous n'avons vu dans le vaincu qu'un peuple à demi barbare, que nous avons cru pouvoir nous attacher en le traitant avec ménagement.

C'est ainsi que nous avons été amenés :

1° A respecter sa religion, ses coutumes et même ses lois dans une large mesure;

2° A faire, sans tenir compte des affinités des différentes races qui le composent et sans rompre leurs liens sociaux, des groupements administratifs, à la tête desquels nous avons mis des indigènes plus ou moins influents, que nous nous sommes attachés par nos largesses.

Cette autorité presque souveraine d'un seul put satisfaire les Arabes habitués de tout temps à vivre dans une société essentiellement aristocratique; mais, en Kabylie, où chaque « douar[1] » formait autrefois une petite république, il y eut beaucoup de mécontents.

D'autre part, nous crûmes devoir proportionner l'étendue du commandement au degré d'influence du personnage mis à sa tête; c'est dans ce but que nous avons créé des « agalick » et des « bach-agalick », c'est-à-dire de véritables petites royautés dans la colonie, royautés qui, à un moment donné, se crurent assez de puissance pour tenter de nous faire échec. Il ne pouvait d'ailleurs en être autrement.

Le chef indigène, en effet, tant par esprit de race que pour conserver toute son influence sur ses administrés, ne peut être rallié à la cause française que momentanément et d'une façon plus apparente que réelle, quelles que soient ses protestations de fidélité; la haine du « Roumi[2] » est un dogme dont il ne peut s'affranchir, sans s'exposer à la vindicte de ses coreligionnaires. L'autorité l'a si bien compris que, depuis quelque temps déjà, on supprime peu à peu les grands commandements indigènes pour ne conserver que des cheikhat, c'est-à-dire qu'on commence à mettre en pratique la maxime des Turcs, « il faut diviser pour régner », maxime grâce à laquelle, avec une poignée de soldats, ils ont pu, pendant plus de trois cents ans, faire la loi à trois millions d'indigènes.

La suppression des grands chefs indigènes est non seulement une excellente mesure politique, mais aussi une réforme écono-

1. Douar, petite agglomération de maisons.
2. Roumi, nom générique donné aux chrétiens.

Digitized by Google

mique de premier ordre. On sait, en effet, que, d'une part, les indigènes sont demeurés taillables et corvéables à merci et que, d'autre part, les chefs indigènes prélèvent, comme collecteurs d'impôts, une certaine part sur leur rendement; par conséquent, en supprimant un certain nombre de ces derniers et des plus hauts placés dans la hiérarchie, les administrés, d'abord, se trouveront moins pressurés et les caisses de l'Etat, ensuite, bénéficieront des parts d'impôt qui étaient attribuées à ces chefs.

Un décret qui, en 1871, a jeté aux yeux des indigènes une certaine déconsidération sur le peuple français et a singulièrement ranimé leur haine, tant pour le Roumi que pour le Juif, c'est le décret Crémieux, par lequel les Juifs algériens ont été, en bloc, naturalisés Français. Ce fut là une mesure absolument impolitique qui a déjà occasionné bien des désordres de la nature de ceux que nous avons eu à réprimer tout dernièrement à Oran, à Alger et dans plusieurs autres localités.

Outre ces fautes d'ordre purement politique, il en a été commis bien d'autres d'ordre administratif, qui ont empêché la colonisation de prendre son essor. Nous mettrons en première ligne la façon peu judicieuse dont bon nombre de concessions ont été octroyées. En effet, souvent des terres ont été concédées à des individus qui n'avaient pas la moindre notion d'agriculture et dont le premier souci était de louer ces terres aux indigènes, quelquefois même à leur ancien propriétaire, en attendant qu'ils aient acquis le droit de les leur vendre définitivement (dix années après la cession).

En 1871 et 1872, l'administration a donné des terres sans discernement, à peu près à tous ceux qui en demandaient; il suffisait, pour en obtenir, de se dire originaire des pays récemment annexés à l'Allemagne. On leur concédait même, sous certaines réserves, une charrue et une paire de bœufs et on mettait en outre à leur disposition des soldats pour les aider à défricher leurs terres; enfin, l'argent des contribuables indigènes était employé à leur assurer des vivres comme à la troupe (pain, sucre et café).

Ce régime dura plus d'un an et ne donna cependant pas de merveilleux résultats, car les villages créés à cette époque végétèrent pendant encore nombre d'années. Il vrai que certains colons ne s'occupaient guère de leur concession; ils passaient leur vie au cabaret ou à la chasse, utilisant, dans ce dernier cas, les armes et

Digitized by Google

les cartouches que l'État leur avait confiées pour assurer leur propre sécurité. Quelques-uns, tombés bientôt dans le dénûment le plus complet, allèrent jusqu'à loger une balle dans la cuisse de l'un des bœufs qui leur avaient été concédés et à déclarer ensuite à l'autorité que l'animal s'était cassé la jambe par accident, afin d'obtenir l'autorisation de le faire abattre pour le manger.

Enfin, à différentes reprises, l'administration des domaines a mis en adjudications publiques, adjudications auxquelles les indigènes n'étaient pas admis à prendre part, des immeubles qui ont été vendus à des prix dérisoires. Pour n'en citer qu'un exemple, nous dirons qu'après l'insurrection d'El Amri, tous les jardins de palmiers des Bou Azid révoltés ayant été séquestrés, ces jardins furent vendus par les domaines, à la société française « Fau, Fourreau et Cie », pour une somme payable en dix annuités et un peu inférieure à celle que rapportait en dix années l'impôt antérieurement payé par les indigènes pour ces mêmes palmiers.

Or, on sait que, de par une loi spéciale à l'Algérie, les biens possédés dans la colonie par des Européens, sont exempts d'impôt. La société « Fau, Fourreau et Cie » n'a donc eu à payer à l'Etat, pendant dix années, pour devenir propriétaire et des terres et des palmiers qui lui étaient vendus, que l'impôt habituellement exigé des indigènes pour les palmiers seulement, paiements qu'elle a pu effectuer sans bourse délier, chaque année après la récolte des dattes.

Citons encore en passant la concession scandaleuse des phosphatières de Souk-Ahras qui a fait, il y a quelque temps, l'objet d'une interpellation à la Chambre des députés.

Ce n'est évidemment pas avec de tels procédés administratifs, qu'une colonie peut prospérer rapidement, quelles que soient les faveurs dont l'ait gratifiée la nature.

Du reste, il existe encore une plaie d'ordre social, plaie qui mine la plupart de nos colonies et en particulier l'Algérie où résident un grand nombre de Juifs, c'est l'usure, l'usure effrénée, insatiable, qui se pratique sur une vaste échelle, dans presque toutes les classes de la société. Usure dont la conséquence est de déplacer rapidement la fortune, au profit du capitaliste, en ruinant le colon petit propriétaire et surtout l'indigène qui manque habituellement de prévoyance et n'a pas encore pu se faire une idée bien exacte de la valeur de notre papier timbré.

Digitized by Google

Ce mal est connu de tous. Même dans les sphères gouvernementales, on se rend bien compte qu'en Algérie, l'agriculteur devient peu à peu l'esclave du capital; mais il faut croire que ce nouveau genre d'esclavage n'a pas, comme la traite des nègres, le don de nous apitoyer, car personne, jusqu'ici, n'a encore à ce sujet manisfesté la moindre commisération.

Cependant une réforme urgente s'impose, réforme destinée à affranchir toute une catégorie de blancs, en sauvegardant les intérêts de l'agriculture.

Cette réforme économique pourrait consister :

1° A fixer pour l'Algérie un taux légal d'intérêt;

2° A interdire de la façon la plus absolue tout prêt usuraire, soit en espèces, soit même en nature;

3° Enfin, à créer, sous le haut patronage et le contrôle de l'État, un grand établissement de crédit agricole qui aurait des représentants dans tous les centres de quelque importance.

Ce nouvel établissement de crédit pourrait très bien se greffer sur la « Banque de l'Algérie » qui a déjà obtenu de l'État le monopole de l'émission du papier-monnaie spécial à la colonie; il suffirait de lui assurer, pour ce genre d'opérations toutes spéciales, le concours de l'administration communale, dans des conditions à déterminer par le législateur.

Nous sommes persuadé que l'Algérie ne tarderait pas à se ressentir des effets bienfaisants de cette réforme.

Maintenant que la sécurité paraît convenablement assurée sur un certain nombre de points de l'île de Madagascar, le moment est venu pour l'administration d'y attirer des colons et surtout des colons français. Or, étant donné le caractère peu aventureux que nous lui connaissons, le Français, ayant en outre sous les yeux l'exemple du petit colon algérien, ne consentira vraisemblablement à s'expatrier qu'autant qu'il aura la certitude de trouver dans notre nouvelle colonie, non seulement de grandes facilités pour son premier établissement, mais encore des garanties sérieuses pour l'avenir. C'est donc le cas, ou jamais, de mettre à profit l'expérience acquise en Algérie, afin d'éviter de retomber dans les mêmes fautes.

Commandant A. Monségur.

Digitized by Google

MOUVEMENT GÉOGRAPHIQUE

Massacre de la mission Bretonnet; la mission Gentil. — Mort de M. de Béhagle. — Arrêt des missions Wœlfel et Hostains-d'Ollone. — Délimitation du territoire de Kouang-Tchéou. — La colonisation anglaise en Birmanie. — Convention anglo-allemande au sujet des îles Samoa. — Retour de l'expédition de Gerlache. — Mort du marquis de Sassenay.

I

La région du lac Tchad nous est décidément fatale. Le sombre drame par lequel a fini la mission Voulet-Chanoine venait à peine de se passer que de nouveaux malheurs se produisaient au sud du lac Tchad, dans le Baguirmi : la mission Bretonnet a été massacrée par les bandes de Rabah et l'explorateur de Béhagle, fait prisonnier par ce chef, est mort de faim dans son camp.

On se souvient que l'administrateur Bretonnet avait été chargé de reprendre et de compléter l'œuvre précédemment entreprise par M. Gentil qui, le premier, avait fait flotter les couleurs françaises sur le Chari et sur le Tchad. L'objectif de la nouvelle mission était la pénétration dans le Ouadaï, pays compris dans la sphère d'influence française en vertu de la convention franco-anglaise du 21 mars 1899.

Mais, à ce moment, Rabah, le conquérant du Bornou, s'était établi dans une partie du Baguirmi, et menaçait le sultan de ce pays, Gaourang, qui avait accepté notre protectorat. L'administrateur Bretonnet allait avoir, dès son arrivée, à s'occuper de la pacification du pays, et il pouvait craindre des difficultés pour le jour où il prendrait contact avec Rabah.

Bretonnet partit en septembre 1898, avec le lieutenant d'artillerie de marine Braun, quelques tirailleurs sénégalais et les envoyés baguirmiens venus à Paris avec M. Gentil. En outre, en présence de la gravité de la situation au Chari, M. Gentil reçut l'ordre de rejoindre immédiatement son poste avec quelques officiers et deux compagnies, l'une provenant de la relève, désormais

Digitized by Google

inutile, de la mission Marchand (compagnie Julien), l'autre recrutée au Sénégal.

M. Gentil, nommé administrateur de 1re classe et chargé des fonctions de commissaire du gouvernement au Chari, s'embarqua, en janvier 1899, pour le Congo, avec les capitaines Robillot et de Cointet, le Dr Sibut, qui périt d'une insolation à Loango, et l'administrateur Pinel; au Congo, le capitaine de Lamothe fut adjoint à la mission. La petite colonne Bretonnet devenait ainsi l'avant-garde de la mission Gentil.

Le 22 mars, Bretonnet arriva au poste de la Nana et, dans une lettre écrite à cette date au président du Comité de l'Afrique française, il exprimait son espoir dans le succès de la mission.

Le 30 mai, une nouvelle lettre de Bretonnet partait de N'Delé, capitale du pays de ce Senoussi qui fit tuer Crampel, sur l'ordre de Rabah, et qui, depuis la mission Gentil, nous a fait sa soumission. Le lieutenant Durand-Autier était alors au Baguirmi, et Bretonnet se dirigeait vers El-Kouti et l'Ouadaï. Bretonnet comptait alors atteindre Kouno, situé sur la rivière Aouk, près de son confluent avec le Chari; il s'était donc avancé résolument en plein Baguirmi, persuadé que Rabah ne l'attaquerait pas.

Mais il n'en fut pas ainsi. Le 3 août, M. Gentil reçut de Bretonnet une lettre datée du 16 juillet de Togbao, par 9° 42′ de latitude nord, qui faisait prévoir une attaque imminente de Bretonnet. Celui-ci avait avec lui 44 miliciens, 3 canons installés dans un fortin qui commandait les environs et le sultan de Baguirmi disposait d'à peu près 400 fusils. Rabah passait pour avoir 2,000 fantassins et 1,500 cavaliers.

Dès le lendemain, 4 août, M. Gentil se mit en marche pour rejoindre Bretonnet. Il avait avec lui une compagnie de 127 hommes, commandée par le capitaine Julien. Malheureusement ce renfort n'était pas parvenu à l'administrateur Bretonnet lorsqu'il fut attaqué par Rabah en personne. Le chef de la mission fut tué, ainsi que le lieutenant Braun, le maréchal des logis Martin et 27 Sénégalais. Un sergent sénégalais, échappé au massacre, a apporté la nouvelle à M. Gentil.

Henri-Etienne Bretonnet était né le 2 mars 1864. Entré dans la marine en 1882, il était enseigne de vaisseau, lorsque, en 1892-1893, il accompagna le lieutenant de vaisseau Mizon dans sa campagne de la Bénoué et de l'Adamaoua. Il fut nommé lieutenant de

Digitized by Google

vaisseau le 27 janvier 1894. La même année, il opéra une reconnaissance de Kodiokofi à Bondoukou, dans le nord de la Côte d'Ivoire, pendant les opérations de la colonne de Kong.

Mis hors cadre en novembre 1896, Bretonnet fut envoyé en mission au Dahomey et fit partie du bureau militaire du gouverneur, M. Ballot. Celui-ci lui confia, à la fin de 1896, une importante mission dans la région du moyen Niger. Bretonnet fonda des postes entre le haut Dahomey et le Niger, descendit le fleuve depuis Ilo et termina cette brillante campagne par la prise de Boussa, le 5 février 1897.

Après un séjour en France, Bretonnet donna sa démission de lieutenant de vaisseau et fut nommé administrateur colonial de 2e classe le 20 septembre 1898. Il s'embarqua le 25 septembre pour l'Afrique afin d'y remplir la mission au cours de laquelle il a si malheureusement succombé.

II

Pendant ce temps, la mission purement pacifique et commerciale de M. de Béhagle tentait de poursuivre son but qui était la traversée du Congo à la Méditerranée ; elle comptait parcourir le Baguirmi et le Ouadaï, puis continuer vers le nord et gagner la Méditerranée par l'Aïr, c'est-à-dire suivre en sens contraire l'itinéraire de la mission Foureau-Lamy. Malheureusement la mission de Béhagle a été arrêtée par la mort de son chef.

Le 11 juillet dernier, de Béhagle était sur le bord du Gribingui, affluent du Chari, et il manifestait l'espoir de se trouver quelques jours plus tard en plein Baguirmi. C'est en pénétrant dans ce pays qu'il a été fait prisonnier de Rabah; celui-ci l'a fait périr de faim. Notre compatriote est victime de la courageuse imprudence avec laquelle il a marché, sans escorte armée, vers la région du lac Tchad, actuellement si troublée par les incursions de Rabah.

De Béhagle était un travailleur obstiné et un explorateur consciencieux. Ancien capitaine au long cours, il avait navigué fort jeune sur tous les océans. Après avoir essayé une exploration dans l'Amérique du Sud, il était venu en Algérie où il était entré dans l'administration des communes mixtes. Mais son désir était d'être incorporé à quelqu'une des missions envoyées dans le centre

Digitized by Google

de l'Afrique. Las d'attendre, il alla rejoindre Dybowski au Congo et ensuite il se joignit à la mission Maistre.

Quelque temps après son retour, de Béhagle chercha à organiser un voyage à la fois économique et scientifique, dont le plan avait été longuement élaboré et mûrement réfléchi. Mais il se heurta d'abord à beaucoup de difficultés, jusqu'au jour où une société coloniale accepta son projet. Sa mission fut organisée sous les auspices du *Syndicat commercial du Tchad* auquel s'étaient intéressés un grand nombre de négociants parisiens, rouennais, bordelais et marseillais. Divers grands corps constitués de France lui fournirent des subventions auxquelles s'ajouta le produit de souscriptions particulières. De Béhagle put arriver à Brazzaville le 8 janvier 1898; de là il gagna Bangui, près du coude de l'Oubangui.

L'explorateur avait pris pour second M. Bonnel de Mézières qui, à 25 ans, avait déjà fait deux grands voyages en Afrique, le premier du Congo au Niger par le bassin du Tchad avec Maistre; le second avec la mission Bernard d'Attanoux qui, en 1895, doubla l'itinéraire de Flatters dans le Sahara. C'est le 10 mai 1898 que M. Bonnel de Mézières s'était embarqué au Havre pour rejoindre le chef de la mission.

Ces deux explorateurs étaient accompagnés de M. Toussaint Mercuri, colon algérien d'origine corse, fort bien préparé à ce voyage par la connaissance des langues arabe et haoussa. En outre, la mission comprenait un interprète et plusieurs auxiliaires musulmans.

Il est malheureux que l'œuvre entreprise par M. de Béhagle eût été ainsi brusquement interrompue, car elle était éminemment utile et pratique. Il se proposait d'utiliser toutes les voies navigables, en rayonnant autour du lac Tchad, pour établir des rapports commerciaux avec les populations du centre africain; il voulait créer tout le long de la route, en partant du Gribingui, des postes commerciaux temporaires ou permanents suivant les ressources ultérieures de la mission. Il comptait faire le relevé exact et méthodique des richesses naturelles de ces contrées, effectuer des transactions commerciales par des échanges dont le produit serait réalisable en France, et enfin établir, avec l'aide d'indigènes algériens et tunisiens, des courants commerciaux réguliers entre le centre et nos établissements du nord de l'A-

Digitized by Google

frique, courants qu'il appartiendrait aux capitaux français d'entretenir et d'utiliser.

Il est à souhaiter que ces projets de M. de Béhagle soient repris, soit par ses collaborateurs, soit par d'autres explorateurs; mais il est probable que, pour le moment, M. Bonnel de Mézières sera obligé de renoncer à traverser l'Afrique, du Congo à la Méditerranée, et se verra contraint de revenir vers la côte occidentale.

III

Deux missions avaient été organisées, ainsi que nous l'avons dit précédemment, pour opérer la jonction entre le Soudan et la Côte d'Ivoire, l'une, celle du lieutenant Wœllfel, partie du Soudan, l'autre confiée à l'administrateur Hostains et au lieutenant, aujourd'hui capitaine, d'Ollone, qui était partie du bas Cavally. Ces deux missions viennent de recevoir du ministre des colonies l'ordre de cesser leur marche en avant. Cette mesure nous paraît regrettable. Assurément, les missions dont il s'agit avaient rencontré des difficultés sur leur route, mais il semblait qu'avec un nouvel effort elles pouvaient atteindre le but qui leur avait été assigné.

Tandis que la communication entre le Soudan et la Côte d'Ivoire a été, depuis déjà un certain temps, établie du côté du Baoulé et de l'Indénié, il n'en est pas de même dans la région des hauts bassins du Bandama, du Sassandra et du Cavally. De ce côté, l'obstacle naturel est la grande forêt qui forme, entre la zone côtière et l'intérieur de la boucle, une barrière dont la largeur varie de 90 à 300 kilomètres.

Mais l'obstacle le plus insurmontable vient surtout des populations qui sont fixées dans cette zone forestière et dont quelques-unes sont anthropophages. Ces populations, très primitives, ont résisté à Samory et aux conquérants malinkés et se sont toujours montrées réfractaires à la pénétration européenne. Si le capitaine Marchand a pu, en 1894, traverser, sans être attaqué, les forêts habitées par les Gouros, MM. Eysséric et Coroyé ont été moins heureux, en 1897, chez le même peuple. La même année, le lieutenant Blondiaux ne put traverser la région forestière ni chez les Los, ni chez les Ouobés, ni chez les N'Guérés. Ce fut aussi chez

Digitized by Google

des populations semblables que les deux voyageurs Adrien Pauly et Bailly-Forfillère furent massacrés en 1898.

La mission Wœllfel, notamment, n'avait pas trouvé dans les populations le concours nécessaire à une marche pacifique, mais il était indispensable de tenter un effort pour franchir cette région. Le moment était d'autant plus opportun que la puissance de Samory était abattue et que le décret du 17 octobre dernier, réorganisant l'Afrique occidentale, avait eu en vue de rendre plus faciles les relations commerciales entre la côte et l'hinterland.

IV

La banlieue du territoire de Kouang-Tchéou que la Chine nous a cédé par la convention du 10 avril 1898 vient d'être enfin délimitée. Cette opération ne s'est pas accomplie sans difficulté.

Depuis quelque temps, la situation avait été rendue intolérable à nos troupes d'occupation qui étaient sans cesse harcelées par les Chinois. La délimitation de la banlieue de Kouang-Tchéou était devenue nécessaire pour la sécurité de notre nouveau port. Les Allemands ont donné de même une banlieue à Kiao-Tchéou et les Anglais à Hong-Kong. Ces derniers, ayant rencontré une résistance assez vive de la part des habitants, ont débarqué des troupes et pris le territoire dont ils croyaient avoir besoin; leur besoin était même assez étendu, car ils ont occupé, aux environs de Kao-Loung, un territoire de 2,000 kilomètres carrés, comprenant 100,000 habitants. Nos prétentions n'avaient donc rien d'exorbitant.

Cependant les négociations entamées par le contre-amiral Courréjolles avec le maréchal Sou pour la délimitation de Kouang-Tchéou-Ouan, et qui paraissaient d'abord être en bonne voie, furent rompues par suite de l'hostilité du vice-roi de Canton. Le différend portait sur les îles qui bordent la baie et qui n'offrent entre elles que d'étroits canaux pour y acccéder. Le maréchal Sou était disposé à entrer dans les vues de la France, mais le vice-roi de Canton opposait la volonté formelle du Tsong-li-Yamen de ne pas céder certains groupes d'îles.

Sur ces entrefaites, on apprit que les Chinois avaient assassiné deux officiers français, les enseignes de vaisseau Gourlaouen et Koun, qui s'étaient aventurés en dehors des avant-postes.

Digitized by Google

Depuis lors, on a appris que les négociations interrompues ont été reprises et que le maréchal Sou a signé avec le contre-amiral Courréjolles la carte de délimitation. La Chine a renoncé à disputer à la France l'entrée de la baie de Kouang-Tchéou. On ne peut mettre en doute que la France n'ait obtenu réparation pour le meurtre des deux officiers de marine assassinés à Man-Tao.

V

Mme Isabelle Massieu a publié dans la *Revue des Deux Mondes* un intéressant article sur l'une des parties les plus importantes de sa grande traversée d'Asie. C'est son itinéraire de Mandalay au Mékong à travers la Birmanie et les États Shans qu'elle raconte. Nous rappelons qu'à partir de Taunggy la route suivie par Mme Massieu n'avait été parcourue avant elle jusqu'à Xieng-Tung par aucun Français; les troupes anglaises n'en avaient pris possession qu'au mois de mars précédent. Mais nous ne voulons pas donner de nouveau ici le récit de ce voyage que nos lecteurs connaissent par la communication de Mme Massieu à la Société de Géographie, nous voulons seulement emprunter à la distinguée voyageuse quelques-unes de ses appréciations sur l'œuvre accomplie par les Anglais en Birmanie.

Depuis quatorze ans qu'ils ont annexé la Haute Birmanie, ils ont eu à lutter contre des difficultés nombreuses. Le dacoïtisme leur a causé au moins autant d'embarras que la piraterie pour nous au Tonkin. Et cependant la Birmanie a pris, sous leur impulsion, une extension extraordinaire.

L'administration générale de la Birmanie est assurée par un total de 133 fonctionnaires. Les services spéciaux forment avec l'administration un effectif total de 650 fonctionnaires pour 11 millions d'indigènes. Dans l'Indo-Chine, il en est bien autrement: une publication officielle donne pour 1898 le chiffre de 3,426 fonctionnaires pour 20 millions d'indigènes.

La Birmanie est bien pourvue de voies de communication. L'Irrawaddi porte aisément de grands navires à Bhamo, à 1,450 kilomètres de l'Océan. De plus petits steamers montent au-dessus de Bhamo, jusqu'à Myiktila, au delà des gisements d'ambre et de jade.

Digitized by Google

A côté de cette voie fluviale, les Anglais ont créé, outre la ligne de chemin de fer de Rangoon à Prome, sur l'Irrawaddi (263 kilomètres), une autre ligne qui, partant de Rangoon, va rencontrer l'immense fleuve à Saraing au-dessous de Mandalay. La voie ferrée touche de nouveau le fleuve par un court embranchement à Katha, arrive à Mogoung à 1,200 kilomètres de l'Océan, laisse Bhamo à l'est, au fond d'un grand coude de l'Irrawaddi, et atteint maintenant Myiktila, le terminus de la navigation à vapeur.

Dès maintenant, des courants commerciaux se sont établis entre la Chine méridionale et Bhamo. Mme Massieu a vu, sur les rives de ce port, des caravanes de 400 à 500 mulets, venant de Chine, avec des marchandises considérables, prêtes à être embarquées pour Rangoon et l'Europe.

Notons encore cette remarque intéressante que les Anglais ne s'assimilent pas les indigènes. « Il reste entre eux, dit Mme Massieu, l'antipathie de race, le dédain du blanc pour le jaune ou le noir, contrairement à ce que je voyais en Sibérie et au Turkestan où tous les peuples annexés deviennent membres de la famille. »

VI

Un arrangement vient d'être conclu entre la Grande-Bretagne et l'Allemagne au sujet des îles Samoa. Cet archipel devient définitivement allemand; on peut espérer que les désordres qui depuis longtemps s'y produisent périodiquement prendront fin en même temps que les compétitions européennes.

Dès 1879, une convention était intervenue pour l'administration de l'archipel, entre l'Allemagne, l'Angleterre et les États-Unis qui y avaient des intérêts. Puis, à la suite de troubles graves qui avaient éclaté, en 1888, entre deux prétendants indigènes, Mataafa et Maliétoa, les trois puissances avaient établi leur condominium à Samoa. Ce fut l'œuvre de la convention de Berlin du 14 juin 1889, qui déclara l'archipel indépendant et neutre et établit à Apia un juge suprême (*chief justice*) et un président de la municipalité nommé par les trois puissances. Maliétoa fut reconnu comme roi, puis sa succession provoqua de nouveaux troubles. Mataafa, de nouveau prétendant, était soutenu par les Allemands; mais l'Angleterre et les Etats-Unis reconnurent Tanou, fils de

Digitized by Google

Maliétoa. Une lutte s'ensuivit entre les indigènes. Mataafa, ayant vaincu son adversaire, fut provisoirement reconnu par les consuls. C'est alors qu'une rupture se produisit entre les puissances anglo-saxonnes et l'Allemagne. Les Anglais et les Américains déposèrent le roi provisoire et bombardèrent Apia.

La situation menaçait de devenir très grave quand des négociations purent enfin être ouvertes entre les trois puissances. Elles ont abouti à un accord entre la Grande-Bretagne et l'Allemagne qui paraît avoir également satisfait les deux pays.

La Grande-Bretagne renonce en faveur de l'Allemagne à tous ses droits sur les deux îles principales de l'archipel : Oupolou, qui renferme la capitale Apia, et Savaï, avec les îlots adjacents.

De son côté, l'Allemagne renonce, ainsi que la Grande-Bretagne, en faveur des États-Unis, à tous droits sur l'île de Toutouila et les autres îles du groupe, situées à l'est du 171e degré de longitude est. Toutouila renferme déjà la station navale de Pago-Pago, établie dans ces dernières années par les États-Unis.

Comme compensation territoriale en faveur de l'Angleterre, l'Allemagne renonce à ses droits sur les îles Tonga ou des Amis, y compris le groupe de Nava et l'île Sauvage, et transfère à la Grande-Bretagne les îles de l'archipel Salomon qu'elle possède à l'est et au sud-est des îles Bougainville et de Bouka. Ce sont les îles Choiseul et Isabelle et les îlots adjacents.

D'autres compensations territoriales sont stipulées au profit de l'Angleterre en Afrique où les gouvernements allemand et britannique sont convenus que la zone neutre de l'arrière-pays de Togo sera partagée de telle façon que la frontière entre le territoire anglais et le territoire allemand soit formée par le Dako jusqu'au point d'intersection de ce cours d'eau avec le 9e degré de latitude, et de là par une ligne allant vers le nord, qui sera fixée par une commission mixte. En conséquence, les territoires du Mampoursi et de Gambakha appartiennent à l'Angleterre, ceux de Yendi et Chakosi à l'Allemagne.

Le département d'État de Washington n'a pas encore été avisé de l'accord conclu entre l'Angleterre et l'Allemagne, mais on pense que les termes pourront en être acceptés par les États-Unis.

Une résolution annexe au traité désigne le roi de Suède comme arbitre pour le règlement des indemnités réclamées par les Européens de la côte des Samoa, à la suite du bombardement par les

Digitized by Google

navires américains et anglais. L'arbitre devra déterminer si l'une seulement des deux puissances ou si toutes doivent être rendues responsables des pertes causées, et quelle est la proportion qui reviendra à chacune.

Il est à remarquer que les États-Unis n'ont qu'à approuver le traité anglo-allemand où ils sont tierce partie; mais que le traité d'arbitrage a été signé à Washington sur l'initiative des États-Unis et que les deux autres puissances n'ont qu'à approuver cet acte.

Si l'on compare le lot échu à l'Allemagne en Océanie par suite de cette convention à celui que l'Angleterre acquiert, on sera facilement porté à reconnaître que les Anglais ont reçu la meilleure part au point de vue des ports et peut-être aussi au point de vue des cultures. Ainsi que le fait remarquer M. Henri Mager dans la *Dépêche Coloniale*, les îles Choiseul et Isabelle sont deux ou trois fois plus étendues que les deux îles du lot allemand, Savaï et Oupoulou; elles possèdent des baies, des mouillages, des ports et semblent appelées à plus d'avenir que les Samoa. De plus, le lot anglais comprend les îles Tonga qui sont au nombre des plus fertiles de l'Océanie et tous les îlots qui les bordent.

Il est à remarquer que les puissances européennes se partagent l'Océanie avec le concours d'une nouvelle venue, les États-Unis, et sans la participation de la France. Il semble pourtant que nous aurions pu provoquer une réunion de toutes les puissances qui ont des intérêts en Océanie, et profiter de cette circonstance pour faire régler la question des Nouvelles-Hébrides qui est toujours pendante. La France a été peu à peu évincée des sphères océaniques, parce qu'elle s'est constamment désintéressée des droits qu'elle pouvait faire valoir.

« Quelle est la part des Français dans le partage océanien? dit M. Ch. Lemire dans la *Dépêche Coloniale*. Ils ont été à la peine. Ils ont découvert, exploré, nommé, évangélisé ces archipels et préparé le profit pour d'autres. Il ne restera dans ces îles que des noms français, glorieux et lamentables. »

VII

La *Belgica* vient de faire à Anvers une entrée triomphale. Elle a ramené en Belgique l'expédition antarctique que conduisait M. de Gerlache; deux de ses membres malheureusement sont restés dans

Digitized by Google

les glaces du pôle sud, le lieutenant Danco et le matelot Wincke. C'est le 16 août 1897 que M. de Gerlache et ses compagnons avaient laissé Anvers; leur voyage a donc duré plus de deux années.

Nous rappelons que l'expédition s'est avancée jusqu'à 71° 37′ de latitude sud; elle n'a pas, par conséquent, dépassé la limite des régions déjà connues. Cook était parvenu, dès 1778, jusqu'à 71° 15′ et Weddell, en 1823, jusqu'à 74° 15′. Le point le plus méridional a été atteint, en 1842, par James Ross : 78° 9′ 30″.

Mais, ainsi que l'a fait observer M. Élisée Reclus, « l'expédition de la *Belgica* marque une grande date dans l'histoire de la Terre, car c'est le premier navire qui a hiverné dans les mers australes ». L'expédition a eu à subir des tempêtes terribles. Le froid a été surtout intense pendant le mois de septembre 1898 : le thermomètre est descendu à 43° centigrades au-dessous de zéro.

GUSTAVE REGELSPERGER.

VIII

Au moment où nous partions pour l'Allemagne, nous avons appris, avec un grand chagrin, la mort d'un de nos plus anciens et de nos plus dévoués collaborateurs, M. le marquis de Sassenay. Il avait, dès l'année 1878, publié dans la *Revue de Géographie* une excellente étude sur l'île de Chypre, avec carte. Il avait fait un peu plus tard un ouvrage fort remarqué : *Napoléon et la fondation de la République Argentine*, dans lequel il avait raconté, d'après des documents originaux, la mission périlleuse que le marquis de Sassenay, son grand-père, avait reçue de l'Empereur. Enfin il avait retracé avec beaucoup de précision et un intérêt poignant *les derniers mois du roi Murat*. C'est ici même que nous avons rendu compte de ces livres qui ont eu un succès mérité auprès du public lettré. N'ayant pas pu assister à ses obsèques, nous rendons du moins hommage aujourd'hui à cet homme de talent et de cœur.

LUDOVIC DRAPEYRON.

Digitized by Google

MAHÉ DE LA BOURDONNAIS

(SUITE)

Naturellement la Compagnie ne chercha point à s'expliquer et l'on ne pourra jamais savoir bien exactement la fin des choses. On peut voir dès lors avec quel acharnement elle dut s'efforcer d'ôter à La Bourdonnais tout moyen de se défendre, elle qui fut assez puissante pour refuser de lui payer un très long arriéré même après son acquittement et obtenir du roi qu'on lui fermât encore la bouche. Sans l'indignation publique habilement entretenue par les écrivains de l'opposition, La Bourdonnais serait évidemment mort à la Bastille coupable de concussion et de trahison. On sait aussi quelle infatigable énergie dépensa le prisonnier de la Bastille pour arriver à écrire en secret les *Mémoires* destinés à sa défense. Le premier soin avait été de lui ôter tout encre et tout papier. Il fabriqua donc de l'encre avec de la suie et du marc de café délayés dans de l'eau; un sou aiguisé par l'usure et attaché à une baguette lui permit de tailler en plume un vieux sarment de vigne, reste des desserts dont M. Fünck-Brentano nous a donné si soigneusement le menu [1]; et le papier, ce furent des mouchoirs empesés d'eau de riz. Cela tient du prodige jusqu'à en être incroyable.

Il fallait vraiment cette belle énergie pour triompher de tant d'obstacles et arriver à affirmer son désintéressement dans un siècle si corrompu que tout le monde était suspect, que le ministre le plus intègre, le rude Orry, passait encore aux yeux de la moitié des gens pour un fripon [2]. En ces temps de noce et de cupidité, on lui voyait tant d'ardeur à la besogne qu'on ne pouvait croire à son désintéressement. On y comprend bien la bravoure, parce qu'elle reste encore un jeu, mais la bravoure sans but. Au contraire, tous les énergiques de cette époque semblent au public « choisi », aristocratique, des contre-sens, même des non-sens. Lally-Tollendal, Dupleix, La Bourdonnais : ces trois noms en disent assez à un siècle où l'on n'allait « aux îles », hors la France, que pour faire le plus vite fortune et par tous les moyens catholiques.

Enfin, non seulement La Bourdonnais eut à lutter contre la malveillance de compatriotes envieux, mais les Anglais, conformément à leur tactique habi-

1. *Légendes et archives de la Bastille*, 1897.

2. Ce ministre, dont l'intégrité et le désintéressement formaient le caractère, gâtait ses vertus par une rudesse qu'il justifiait d'une manière peu honorable pour sa nation. « Comment cela pourrait-il être autrement, disait-il à un de ses amis qui lui reprochait sa brutalité, sur cent personnes que je vois chaque jour, cinquante me prennent pour un fripon. » (Raynal, *loc. cit.*)

Digitized by Google

tuelle, durent semer à profusion l'or nécessaire à entretenir la calomnie. Il plaisait à leur hypocrite et fastueuse générosité de combler d'honneurs le héros prisonnier[1], mais il ne déplaisait pas ensuite à ces bourgeois cupides d'étouffer, une fois enfermé dans la Bastille par ses compatriotes, un des rares Français capables de ne pas se laisser duper par leur diplomatie. Dans la postérité, ce sera leur habileté, servie chez nous par la bêtise de quelques-uns et l'indifférence des autres, qui réussira à faire accréditer de nouveau les bruits de trahison.

Rien cependant ne prouve d'une façon certaine que La Bourdonnais ait été seulement intéressé. Le témoignage défavorable sur lequel ses ennemis peuvent le plus insister est celui de Raynal qui a vécu à la même époque. « Il n'était pas, dit-il simplement, très délicat sur le choix des moyens à se procurer les richesses[2]. » Voilà qui n'est ni très précis ni plus probant que ses accusations dirigées contre Dupleix. Raynal a jusque-là toujours glorifié La Bourdonnnais et cet abbé sceptique ne croit pas à la perfection. Voltaire, qui était presque incapable de dire du bien de qui ce soit sans y mêler un peu de mal, n'a rien insinué à ce sujet, lui qui, pour le surplus, était gros actionnaire de la Compagnie. Il semble, au contraire, avoir marqué une très nette distinction entre le vainqueur de Madras et ce lord Clives qui, durant les débats élevés dans le Parlement anglais au sujet de la Compagnie des Indes, répondit à ceux qui lui demandaient compte des millions qu'il avait ajoutés à sa gloire : « J'en ai donné un à mon secrétaire, deux à mes amis, et j'ai gardé le reste pour moi[3]. »

Malgré la meilleure volonté, on ne peut voir cet homme insatiable de richesses que certains ont montré, ce « vautour »[4] attaché à la proie, dans celui qui offrait sans cesse sa démission et que les pauvres colons de l'île de France bénissaient pour sa libéralité[5]. « Malgré l'appui constant qu'il donna à l'agriculture, dit un historien qui a scrupuleusement fouillé les archives et qui était des mieux placés pour le faire[6], La Bourdonnais est le seul de tous les employés et officiers de cette époque qui n'ait jamais sollicité ou pris une concession, *alors que la curée était générale et que Dupleix lui-même en avait jusqu'à Bourbon*[7]. »

On ne cessa pourtant en France de porter accusation contre le gouverneur

1. George II, « qui plus d'une fois s'était plaint de Dupleix » et qui devait demander son rappel, reçut La Bourdonnais avec une « générosité affectée », dit Saint-Priest.
2. *Loc. cit.*, p. 91.
3. *Fragments sur l'Inde.* Voltaire dit encore : « Il arma des vaisseaux *à ses frais.* »
4. Le mot est naturellemeut de M Tibulle Hamont.
5. Bernardin de Saint-Pierre ; — Mémoire de La Bourdonnais, *R. mar. et col.*, 1862.
6. Hermann, *loc. cit.*, p. 65.
7. Voici comment un autre Bourbonnais, M. Elie Pajot, *loc. cit.*, p. 101, cite la célèbre et bien connue réponse de La Bourdonnais aux directeurs : « J'ai su faire mes affaires et vous n'avez pas su faire les vôtres. » Et il ajoute triomphalement et spirituellement : « On pouvait lui répondre : Vous aviez été envoyé pour faire nos affaires. » Pour mieux faire apprécier ce genre d'esprit, il suffit de citer la véritable phrase de La Bourdonnais : « J'ai fait mes affaires selon mes inspirations et celles de la Compagnie d'après ses ordres. »

Digitized by Google

de l'île de France aussi bien que contre le vainqueur de Madras. De ces accusations la première fut vite réduite à néant; l'auteur du libelle de 1740 avait d'ailleurs « déjà été flétri deux fois par la justice », comme le dit lui-même La Bourdonnais devant les juges. Ses ennemis avaient été bien maladroits pour le premier coup qu'ils lui portèrent. Ils firent expérience de l'échec et s'y prirent mieux dans la suite.

Ils employèrent des arguments plus persuasifs et les présentèrent plus habilement. Ils surent tirer un merveilleux parti des pièces les plus diverses, notamment de cette fameuse lettre du 23 septembre dans laquelle La Bourdonnais aurait écrit à Dupleix qu'il ne savait quelle décision prendre pour Madras, alors qu'il affirma dans la suite avoir déjà donné le 21 sa parole d'honneur. D'abord on ne donne pas le contenu entier de cette lettre; il faudrait voir le contexte [1]. Puis, La Bourdonnais, qui prévoyait sans doute l'opposition de Dupleix, suivant une méthode usitée notamment vis-à-vis du conseil de Pondichéry en juillet 1746, pouvait très bien écrire en ces termes [2] à Dupleix pour le sonder et l'exposer à donner de lui-même dans le sens désiré. Enfin comment les puissants amis de Dupleix, le ministre si hostile à La Bourdonnais n'auraient-ils point tiré, si c'était possible, le plus grand parti de cette lettre qu'on juge si compromettante [3].

On a encore dit que La Bourdonnais était trop intelligent pour ne pas voir que, « une fois son escadre partie, l'amiral Peyton revenant aurait dit que les conditions étaient stipulées (par Morse) au nom de la Compagnie mais pas au nom du roi d'Angleterre dont il relevait uniquement ». Mais rien ne prouve d'abord que, sans les démêlés, passés à l'état aigu après l'ouragan du 13 octobre, La Bourdonnais aurait sûrement quitté les mers de l'Inde. Les lettres de change souscrites par la Compagnie étaient en lieu sûr, et au retour de Peyton, Madras aurait déjà été rendu aux Anglais et le butin en magasins.

Enfin il y a peu de chance qu'un traître se préoccupe d'avoir une comptabilité aussi soignée que celle de La Bourdonnais. Quatre articles permettaient de voir clairement d'un coup d'œil en quoi consistait tout le produit de la prise de Madras et d'exercer un contrôle plus sûr : 1° le compte de la caisse et du trésor; 2° le compte de la douane; 3° l'inventaire de ce qui serait resté en nature; 4° les billets et lettres de change fournis pour la rançon. Il n'y avait aucune obscurité voulue.

Un témoignage est d'ailleurs assez précieux, celui d'un des lieutenants de La Bourdonnais, M. de Rostaing, qui a laissé des mémoires où il confirme presque tout le temps ce que dit La Bourdonnais. Cet officier supérieur, qui était trop intelligent pour être dupe, aurait donc aussi été acheté. Il semble au

1. Voici le passage ordinairement cité, toujours d'après les papiers inédits de Dupleix : « Enfin Madras est aux Français. Il y a pourtant *une sorte* de capitulation signée du gouverneur. Elle ne fait, comme vous le voyez, qu'autoriser mes droits sur le sort de cette place. Pour en décider j'ai trois partis à prendre : 1° en faire une colonie française; 2° raser la place; 3° traiter de la rançon. »

2. Voyez comme quelques-uns sont vagues à dessein.

3. Puis La Bourdonnais devait au moins avoir une copie des lettres adressées à Dupleix et sachant ce qu'il lui avait écrit le 23, il aurait cherché dans la suite un autre argument.

Digitized by Google

contraire peu suspect puisque avec Sicre de Fontbrune, il fut des premiers à refuser catégoriquement de signer la capitulation de Madras.

A ce témoin favorable, quels autres opposer[1] ? Ceux qui furent envoyés à Paris par Dupleix lors du procès, des employés de la Compagnie, des soldats *de la Compagnie*, dont un fut tiré de Bicêtre, et un autre envoyé à la Bastille comme faux témoin, des lascars qui se contredisent eux-mêmes en peu de temps, le neveu, le gendre de Dupleix, le même Despréménil qui lutta malheureusement contre La Bourdonnais à Madras. Voilà les quelques témoins qui déposèrent contre sur quatre cents qui avaient été cités[2].

La preuve la plus décisive qu'on parvint à fournir sur la trahison ne put satisfaire les juges les plus faciles. M. Savage, conseiller de Madras, aurait fait, *sous le sceau du secret de sa parole d'honneur*, cette confidence à Dupleix et à Kerjean, neveu de Dupleix, qui porta l'accusation devant les juges. Or « ce Savage était précisément le seul conseiller de Madras qui n'existât plus lors du procès »[3]. L'historien anglais Malleson, qui a pourtant fait, dans son ouvrage, un noble effort vers l'impartialité mais qui ne put y atteindre dans cette question d'argent, — la seule question où le meilleur des Anglais ne puisse plus voir net — cite cette « preuve » parmi celles qui forcent à déclarer que la trahison est « un fait indubitable »[3].

Il a plusieurs preuves de ce genre : 1° l'accusation portée par Despréménil[4] qui avait entendu Dupleix affirmer qu'un Anglais lui avait dit que cent mille pagodes avaient été données à La Bourdonnais[5]. *D'Espréménil ajoutait qu'il avait tout fait pour découvrir la vérité, mais qu'il n'avait rien pu apprendre.* Le pauvre homme !

2° *Kerjean*, le neveu de Dupleix, avait entendu *un Juif* — voilà le témoin sérieux ! — *retiré à Pondichéry*, c'est-à-dire dans les terres de Dupleix, assurer que les Anglais avaient donné cent mille pagodes *en reconnaissance du bon traitement qu'ils avaient reçu de lui* — ce Juif parle comme un jésuite — et que le Juif avait été taxé pour sa part à la somme de 7,000 pagodes... *qu'il n'avait pas encore payées.* — Dans ces questions d'argent, les Juifs ne sont pas plus sûrs que les Anglais. En admettant d'ailleurs la véracité du sieur Kerjean et de ce Juif qui a réussi à ne pas payer, qui prouve que les Anglais n'aient pas trouvé dans cette histoire un bon moyen de pressurer les Juifs. A voleur, voleur et demi ?

3° *En* 1772, un Anglais, Grose pour l'appeler par son nom, dit[6] que le gouverneur et le conseil de Madras — il ne parle pas des Juifs ni des Arméniens — donnèrent *un présent d'une valeur notable* au commodore[7]. Comme précision, cela laisse à désirer.

1. A propos du témoignage des Anglais, il faut remarquer que Voltaire, qui parle parfois « d'après les Anglais revenus de Madras », n'ouvre pas la bouche de trahison.
2. Ces renseignements se trouvent un peu partout, notamment dans la bonne notice publiée dans l'édition de 1892. Sur la question vol, voir Appendice III, X...
3. Malleson, *loc. cit.*, p. 135. Voir aussi Appendice sur Castonnet.
4. Ou d'Espréménil.
5. Le style n'est pas de nous.
6. *Grose's East Indies*, vol. II, p. 29.
7. C'est le titre qu'il donne à La Bourdonnais en l'anglicisant pour cette circonstance.

Digitized by Google

4° Le professeur H. Wilson[1] est plus catégorique et « affirme ». « Une lettre adressée à un propriétaire et publiée en 1750 par une personne qui était évidemment employée dans le gouvernement de Madras, rapporte les discussions qui eurent lieu à l'égard des bons délivrés pour lever de l'argent jusqu'à concurrence de 100,000 pagodes. » Faut-il discuter?

5° Des papiers, que le lieutenant-colonel Malleson a prié un ami sûr d'examiner et qui sont à India-House, dans le palais gouvernemental anglais, aux archives, des papiers *remontant au* 3 *mars* 1752 montrent que les directeurs anglais de cette époque furent convaincus par le témoignage des membres du conseil de Madras que La Bourdonnais eut *la promesse par écrit* de 100,000 pagodes. « Ceci nous paraît concluant », dit Malleson. Cela peut paraître concluant à un Anglais. — Voir encore Appendice sur Castonnet, sur Rapson.

D'après cette dernière « preuve », La Bourdonnais n'aurait donc rien touché. Les Anglais, gens prudents, auraient eu la précaution de lui promettre seulement, se réservant de verser la somme dans la suite. Les événements leur prouvèrent qu'ils avaient eu raison et c'est sans doute par satisfaction de n'avoir point été pipés qu'ils firent à La Bourdonnais prisonnier le bel accueil qui le rendit suspect en France. Le prince de Galles et maints autres seigneurs importants auraient participé à cet enthousiasme bien national.

Comme toujours, c'était les Anglais qui avaient fait la bonne affaire. L'affaire était d'autant meilleure que, pour les mêmes cent mille pagodes, La Bourdonnais avait promis de ne pas aller ravager Calcutta[2]. La Bourdonnais était donc bien *bête?* N'avait-il pas l'occasion de gagner dix fois davantage dans une semblable expédition?

De telles preuves peuvent-elles nous suffire[3]? Après le procès de 1750-1751 la postérité s'était déclarée en faveur de La Bourdonnais. Son innocence proclamée on s'empressa ensuite de reconnaître unanimement ses mérites les plus divers. Après Voltaire, Raynal, Bernardin et quelques autres, des gens moins célèbres, mais qui avaient une autorité plus grande en cette matière, s'étaient prononcés pour lui. Voici ce que, en 1768, le chevalier des Roches, commandant à l'île de France, écrivait au ministre de la marine, M. de Praslin : « On ne peut faire ici le bien qu'en suivant les routes tracées par M. de La Bourdonnais. Cet homme extraordinaire distinguait mieux les objets à travers l'épaisseur des forêts que d'autres ne les aperçoivent depuis que le pays est à découvert. » Cossigny de Palma, qui n'est pas toujours tendre, a porté sur lui un jugement d'autant plus favorable[4]. Mais voici le plus singulier : le 3 juillet 1752, MM. Risteau, de Méry-Darrac et de Sainte-Catherine signent un « Mémoire pour la postérité » dans lequel ils signalent tous les services rendus par La Bourdonnais *à la Compagnie*.

Si, bien après le procès, le gouvernement de Louis XV n'accorda qu'une

1. *Mill's India*, vol. III, p. 37 et 38, 5° édition.
2. Malleson, *loc. cit.*
3. Voir Appendice, sur P. Gaffarel.
4. En 1803.

Digitized by Google

pension de cent louis à la veuve de celui qu'il avait ruiné et tué, les habitants de l'île de France et de Bourbon, rendus à eux-mêmes par la déclaration de la République, apprenant que la fille de La Bourdonnais était dans la misère, décrétèrent spontanément l'envoi d'une pension qu'ils s'excusèrent de ne pouvoir servir plus considérable et proportionnée à leur gratitude. Plusieurs des enfants de ces îles ont dans la suite acquitté leur dette à leur façon. A Maurice, les Piston, les Magon de Saint-Elier, les Coqueval, les Lolliot, les Pitot, les Gaud se sont efforcés de faire connaître au public l'œuvre du gouverneur des îles. A Bourbon le gouverneur Hubert Delisle, un des hommes les plus capables qui aient eu la direction de l'île, fit élever un monument[1] qu'il « inaugura » par un discours bien pompeux mais des plus émus[2]. De tous les essais d'histoire coloniale, la brochure de M. Hermann[3] est certainement ce qu'il y a de plus remarquable, de plus fouillé, de plus profond et de plus nouveau — surtout d'exact, de vrai. Et la gloire de La Bourdonnais n'a besoin que d'une chose : la publication de ce qui fut. M. Hermann montre comment un homme supérieur peut en quelques mois opérer dans un pays relativement grand une révolution complète. Cette brochure courte et nourrie à la fois, minutieuse et simple, console des pages superficielles, inexactes et prétentieuses de M. Tibulle Hamont. On y voit La Bourdonnais dans un jour franc et clair ; l'homme de génie se révèle.

Et précisément ce dont on a le plus besoin aujourd'hui c'est de voir vivre, agir, un de ces rares hommes d'action[4], un de ces beaux génies d'activité que possède la France et dont elle ne sut pas assez employer à des fins illustres les superbes énergies. Le XIXe siècle a succédé au XVIIIe, les modes de gouvernement ont changé et ce sont presque les mêmes errements. En vain ce siècle a-t-il mérité d'être appelé, par une formule déjà banale, le siècle de l'histoire ; on a pu étudier le passé avec une pénétration, un don d'évocation et de résurrection vraiment merveilleux ; on ne sait pas profiter de l'expérience faite par les ancêtres. Dans le public c'est à peu près la même indifférence pour les questions coloniales, le même aveuglement, la même légèreté : un La Bourdonnais compte moins pour lui qu'une chanteuse de café-concert ou qu'un Boulanger. Dans les bureaux, la même ignorance, la même nonchalance et la même envie. Il y a toujours des directeurs, s'il n'y a plus de directeurs de Compagnie.

En vain les Anglais eux-mêmes soulignent notre sottise, nos fautes les plus graves. Et ils les soulignent précisément parce qu'ils savent que la leçon ne sera pas écoutée. Nous laissons les autres aller de l'avant, prendre le pas sur nous. Nous n'avançons pas, et qui n'avance pas recule.

Est-on brusquement las d'une séculaire paresse ? on décide en quelques minutes une expédition lointaine. Et alors, ou bien ce sont de brillantes

1. On en a érigé un aussi à Maurice. Pour Dupleix c'est le gouverneur Bontemps qui en fit ériger un à Pondichéry en novembre 1867.

2. Reproduit à la fin des *Mémoires* dans l'édition de 1892. Le style prudhommesque de ce discours étonne d'un homme aussi instruit et intelligent.

3. Publiée dans le courant même de cette année.

4. ...« Man of infinite resource », p. 43 ; ...« In the whole of history there is probibly not a more admirable instance of energy and determination », p. 44 (Rapson).

Digitized by Google

et meurtrières parades d'état-major, ou bien des campagnes mal préparées, mal dirigées, qui coûtent gros de millions et gros de soldats et qui compromettent l'avenir de la France, sa grande œuvre de colonisation, en donnant aux ignorants et aux intéressés une raison de désespérer de notre génie colonisateur.

Lorsque se rencontrent des hommes d'une valeur indéniable, pour s'en débarrasser on ne les envoie plus, il est vrai, à la Bastille, mais on les expédie pour plusieurs années sans argent et sans hommes dans quelque terre déserte ou inconnue. Quand, malgré le dénûment complet où on les a laissés, par la seule vertu de l'énergie[1], ils ont jeté les fondements d'une œuvre solide, on les rappelle et on les retraite de force dans quelque sinécure où l'on compte bien amollir une gênante, dangeureuse activité. Et il faut vraiment l'étonnant concours des plus heureuses circonstances, la nette affirmation du génie le plus indiscutable et la trop sanglante épreuve d'une précédente direction incapable, pour voir se produire ce phénomène inattendu : un Galliéni soutenu, applaudi unanimement du public et appuyé et félicité par les Chambres, à qui on laisse ses coudées franches, que les ministères successifs n'embarrassent pas trop des entraves administratives. Et encore cet homme intéresse-t-il moins l'opinion publique, compte-t-il moins dans une nation que le premier des généraux de hasard qui saura faire en public un beau geste ou prendre une attitude théâtrale.

MARIUS-ARY LEBLOND.

(*A suivre.*)

1. Rapprocher du récit des difficultés qu'eut à vaincre la mission Marchand (*R. de Paris*, 1er juin 1899), celui que fit de Rostaing des travaux à l'île Marosse. « Les travaux fabuleux de Robinson Crusoë, dit Saint-Priest, peuvent seuls en présenter une image affaiblie. »

Digitized by Google

LE

CONGRÈS INTERNATIONAL DE GÉOGRAPHIE DE BERLIN

SES RÉSOLUTIONS

(Septembre-Octobre 1899)

Ce qu'il faut louer sans réserve et noter comme une sérieuse innovation, ce sont les excursions géographiques et géologiques qui ont précédé, convoyé et suivi le Congrès. En voici la liste complète :

1° *Sept-Montagnes, Rhin, Eifel et Moselle*, sous la direction du professeur docteur Rein et des docteurs Philippson et Kaiser, de Bonn. Point de départ : Bonn ; points d'arrivée : Coblentz et Giessen (19-25 septembre).

2° *Taunus, Rhin, Nahe, Lahn* (21-26 septembre), sous la direction du docteur professeur Sievers, de Giessen. Point de départ : Hombourg ; point d'arrivée : Giessen.

3° *Vosges* (21-25 septembre), sous la direction des professeurs docteurs Gerland et Weigand, et du docteur Rudolph, de Strasbourg. Point de départ et d'arrivée : Strasbourg.

4° *Thuringe* (23-27 septembre), sous la direction des professeurs docteurs Walther, d'Iéna, et Regel, de Wurtzbourg. Point de départ : Eisenach ; point d'arrivée : Iéna.

5° *Rügen* (22-27 septembre), sous la direction du professeur docteur Credner, avec les professeurs docteurs Cohen et Deecke, de Greifswald. Point de départ : Greifswald ; point d'arrivée : Stralsund.

6° *Prusse orientale et occidentale* (22-27 septembre), sous la direction des professeurs docteurs Jentzsch, de Kœnigsberg, et Conwentz, de Dantzig. Point de départ : Kœnigsberg ; point d'arrivée : Dantzig.

7° *Excursions glaciaires : a.* (1er octobre) Berlin-Rüdersdorf, sous la direction du professeur docteur Wahnschaffe.

b. Plaines de l'Allemagne du Nord, sous la direction du professeur docteur Wahnschaffe, et des docteurs Keilhack et Müller, de Berlin (7-11 octobre). Point de départ : Hambourg ; point d'arrivée : Stargard en Poméranie.

Disons que ces excursions pouvaient être admirablement préparées, ceux qui devaient y prendre part ayant une bibliographie *ad hoc* indiquée par le programme même.

Disons enfin que l'Allemagne a été aussi intéressée à ces excursions, car elles l'ont embrassée tout entière ; les autorités les plus élevées ont répondu à l'appel qui leur était fait ; c'est ainsi que le comte de Bismarck, l'un des fils de feu l'ancien Chancelier, président supérieur de la Prusse orientale, a reçu les congressistes (n° 6) de la façon la plus hospitalière et la plus aimable. MM. Vidal de Lablache et Gallois, qui étaient parmi les excursionnistes, sont

Digitized by Google

revenus enchantés, non seulement de la réception, mais de l'excursion elle-même.

Enfin, sauf les dernières excursions, qui étaient uniquement géologiques, le professeur de géologie a toujours été en compagnie, et placé, pour ainsi dire, sous l'autorité d'un professeur de géographie, auquel le rôle dominant était réservé. Il n'y avait ni trop peu ni trop de congressistes, dont le nombre était sagement limité dès qu'il s'agissait d'une excursion sérieuse et pénible.

Jamais dans un Congrès de géographie n'avaient été distribués à *tous* un aussi grand nombre d'ouvrages utiles et d'une utilité plus immédiate. Nous citerons, outre « la Liste » très bien faite des membres du Congrès, où étaient indiqués d'une façon très exacte les membres présents à Berlin (*Verzeichniss der Mitglieder des Kongresses*) :

1° « *Die Stadt Berlin* », offert par la municipalité elle-même;

2° *Plan von Berlin*, offert par « l'Institut gréographique allemand », de Berlin;

3° *Album mit Ansichten von Berlin*, offert par l'Institution lithographique « Wilhelm Greve ».

5° *Geologische Karte der Umgegend von Berlin*, à l'échelle du 100,000e, publiée par l'Institut royal géologique, offerte par la Direction du Congrès;

6° *Karte des mittleren Norddeutschland*, à l'échelle du 500,000e, extraite de la carte de l'Empire allemand par Vogel, et qui est en deux grandes feuilles, offerte par l'Institut Justus Perthes, à Gotha;

7° *Kartenblätter*, comprenant l'Europe, les Alpes (en deux feuilles) et la Méditerranée, offertes par l'Institut Wagner et Debes, à Leipzig;

8° *Führer durch das Norddeutsche Flachland*, offert par la direction du Congrès;

9° *Die Elbe und der Hafen von Hamburg*, offert par la Société de Géographie de Hambourg;

10° *Humboldt-Centenarschrift*; on sait qu'Alexandre de Humboldt revint le 5 juin 1799 de son long voyage dans l'Amérique, et que c'est véritablement ce voyage qui a fondé la science géographique moderne;

11° *Die deutsche Tiefsee-Expedition auf dem Schiff* « Valdivia », éditée et offerte par la Société de géographie de Berlin;

12° *Bibliotheca Geographica*, composée par Otto Baschin, tome V, Berlin, 1899; éditée et offerte par la Société de géographe de Berlin;

13° *Thal-und Seebildung in Gebiet des Baltischen Höhenrückens*, par Keilhack, offerte par la Société de géographie de Berlin.

Enfin, nous devons mettre à part, et tout à fait à part, les deux beaux volumes qui suivent, et qui portaient des dédicaces analogues à celle-ci :

Geographorum Conventus VII Berolini. Terra marique. Grönland-Expedition der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin unter Leitung von Erich von Drygalski. Von den durch Entschliessung Seiner Majestät des Kaisers und Königs für der VII internationalen Geographen-Kongress zur Verfügung gestellten Exemplaren Herrn Dr L. Drapeyron in Paris.

Überreicht durch die Gesellchaft für Erdkunde zu Berlin.

Voilà certes un cadeau impérial qui honore grandement les Congressistes.

On s'étonnera que la Société de géographie de Berlin ait reculé devant la tâche d'organiser une Exposition cartographique, qui aurait vraisemblablement

Digitized by Google

laissé bien loin derrière elle, celles notamment de Paris (1875), de Venise (1881), et de Londres (1895). Est-ce parce qu'elle était occupée de transporter ses pénates de la Zimmertrasse à la Wilhelmstrasse? Disons que du moins tout était en place dans cette dernière et superbe installation, et que les visiteurs comme nous y trouvaient ample matière à étudier.

Entrons enfin dans le vif du sujet, et abordons le Congrès lui-même.

Nous ferons le départ de la Réunion scientifique et des Fêtes auxquelles elle a donné lieu. Celles-ci trouveront naturellement place dans le récit de notre voyage en Allemagne, récit que nous commençons aujourd'hui. Nous avons vu, grâce à elles, Cologne, et surtout Berlin et Hambourg, dans des conditions tout exceptionnelles.

Constatons donc ici le plus rapidement possible que nous avons été reçus admirablement dans l'Abgeordnetenhaus, où siège, depuis sa construction assez récente, le Landtag, la Chambre prussienne des députés, mis à la disposition du Congrès par son président, M. de Krœcher, grâce auquel il est devenu temporairement le palais commun des géographes. Il est très bien situé, au centre de Berlin, très confortable, très commode, et semblait vraiment avoir été fait tout exprès pour eux. C'est là que le jour de l'ouverture, le 28 septembre, ont pris la parole avec tant d'autorité, notre illustre président actuel, M. le baron de Richthofen[1]; notre illustre président de la veille, sir Clements Markham, au nom des sciences géographiques; S. A. I. et R. le prince Albert de Prusse, au nom de S. M. l'Empereur et Roi; S. A. le prince Hohenlohe, Chancelier de l'Empire, au nom du gouvernement impérial; le ministre S. Exc. M. de Studt, au nom de l'Instruction publique dont la direction vient de lui être confiée dans le royaume de Prusse, et le bourgmestre, M. de Kirschner, au nom de la ville de Berlin. Mon impression je la ferai connaître plus tard. Je dirai ce qu'ont été l'inoubliable soirée du Chancelier de l'Empire, le banquet vraiment royal de la ville de Berlin, la double et cordiale réception de la Société de Géographie à l'Abgeordnetenhaus et au Kaiserhoff. Je ne passerai pas sous silence la brillante journée de Postdam. Mais présentement, je le répète, on laissera de côté tous les détails extra-scientifiques, comme encombrant la marche un peu embarrassée du savant.

Le savant doit pourtant saluer d'abord... les savants, ceux qu'il connaissait déjà personnellement, ceux dont il a fait à Berlin la connaissance personnelle.

Parmi les Allemands, MM. H. Wagner, Ratzel, Supan, Regel, Kollm[2], Wolkenhauer, Andree, directeur du *Globus*, vers lesquels je me sentais surtout attiré, de Bezold, Hellmann, Schweinfürth, Bütow, Müller, Günther, Friederichsen, Ehrenreich, Jagor, Ichenhaueser, Jentsch, Richard Lehmann, Troost, Kupper Loosen, comte de Zeppelin, Kaemmerer, Kluger, Joseph, Zilling, Silberstein, Heindreich, Schumacher, Wallach (qui habite Londres), Müllendorf, Archer, Rehbock, von Brackel, Kaumann, Hettendorf, Pottin, etc.

Parmi les Russes, MM. de Semenow, général de Tillo, Shokalsky, Woeikoff, baron Wrangell, Anutchin, Obrutcheff, Krassnow, Von Rade.

1. Il a donné lecture d'un tableau achevé des progrès de la géographie dans ce siècle.

2. Le très aimable et très actif secrétaire général du Congrès de Berlin.

Digitized by Google

Parmi les Anglais, MM. Ravenstein, Murray, Hugh Robert Mill, Buchanan.

Parmi les Belges, MM. de Ceuleneer, Van Ortroy, Van Hove.

Parmi les Portugais, MM. Cordeiro, Vasconcellos, Cardoso.

Parmi les Italiens, MM. le général Vigano, chef de l'Institut géographique militaire italien, que nous avons si heureusement rencontré à Postdam, Dalla Vedova, Agostini, Frassi d'Italo.

Parmi les Suisses, MM. de Claparède, Forel et Früh (de Zurich).

Parmi les Autrichiens, M. Penck, et parmi les Hongrois, MM. le comte Déchy, le comte Eugène Zichy, Kogutowicz, Berecz.

Parmi les Suédois, M. Lagrelius.

Parmi les Roumains, M. Georges Lahovary, homme des plus aimables, avec lequel je me suis trouvé souvent à Berlin, à Postdam et à Hambourg, et que j'avais déjà vu à Londres ; Michel Holban[1].

Ce Congrès, le plus nombreux jusqu'ici de tous les Congrès de géographie, car il comptait bien 1200 membres, était, chose à noter, moins « international » que celui de Londres, ce dernier ayant eu 500 étrangers, tandis que celui de Berlin n'en avait guère plus de 200.

Aussi y entendait-on presque exclusivement l'allemand. Les étrangers sentaient le besoin d'abréger leurs discours, tandis que l'allemand coulait à pleins bords.

Pour la méthode de travail imposée à ces savants, nous en donnerons une idée en présentant le tableau qui suit :

GROUPE A.	28 septembre..	Climatologie. Limnologie.
	29 —	Explorations polaires.
	30 —	Géomorphologie.
	2 octobre.....	Voyages d'exploration. Chorographie.
	3 —	Géographie historique.
GROUPE B.	28 septembre..	Biogéographie.
	29 —	Introduction des mesures et des méthodes uniformes et internationales.
	30 —	Océanologie.
	1er octobre...	Géophysique. Océanologie.
	3 —	Exploration des glaciers.
GROUPE C.	28 septembre..	Anthropogéographie.
	29 —	Enseignement.
	30 —	Anthropogéographie.
	2 octobre.....	Cartographie.
	3 —	Géodésie. Cartographie.

On le voit, il y avait des groupes ou plutôt des groupements[2], chaque jour *faits* et *défaits;* il n'y avait pas de section dont un spécialiste pût suivre

1. Nous avons déjà donné les noms de tous les Français présents. Disons que notre digne chef était M. Alfred Grandidier, de l'Institut, assisté de M. Albert de Lapparent, de l'Institut, et M. Vidal de Lablache, professeur à l'Université de Paris.

2. Au mois de juillet le programme portait encore huit groupes, ce qui était trop ; on saisit sur le vif les hésitations des organisateurs.

Digitized by Google

les travaux. On était obligé pour trouver la *suite*, d'aller d'un groupe à un autre, et parfois il fallait attendre au surlendemain pour la rencontrer.

On peut dire, il est vrai, que nous étions prévenus par le programme de ce *beau désordre*. Mais comment s'y retrouver quand, brusquement, le lieu des séances était changé, contrairement à un programme dit *invariable*, et que le groupe A avait permuté avec le groupe B, comme cela est arrivé le 3 octobre? Il y avait des affiches, oui, mais presque aucun des intéressés ne les avait lues. C'est ainsi que M. Allain n'a pu assister à ma communication au nom de la Société de Topographie de France, qu'il représentait comme moi.

Suivant nous, il faudrait renoncer aux groupes dont on voit le désordre, *forcé* peut-être, comme on avait renoncé aux sections, dont on a vu aussi les inconvénients dans les précédents congrès. Mais, pour cela, il conviendrait de prendre des mesures qui feraient disparaître la pléthore, qui va sans cesse grandissant et qui a atteint son maximum au Congrès de Berlin.

Diminuer le nombre des conférences, malgré leur intérêt : voilà la première mesure à prendre. Or, jamais elles n'avaient été aussi nombreuses qu'à ces dernières assises.

Nous sommes fort heureux, pour notre part, avons-nous besoin de le dire, d'avoir entendu : le professeur docteur Chun : *Die deutsche Tiefsee Expedition der* Valdivia; S. A. le prince Albert de Monaco : *Ergebnisse seiner diesjährigen Expedition in die Ostsgrönlandlischen Gewässer* (titre en allemand, mais conférence en français); sir Clements Markham : *The antarctic Expedition;* von Drygalski : *Plan und Aufgaben der deutschen Südpolar Expedition und ihres Zusammenwirkens mit der englischen;* sir John Murray : *The distribution of Deep Sea Deposits;* professeur docteur Fridjof Nansen : *Die oceanographischen Resultate der* Fram *Expedition;* professeur docteur Hergesell : *Die Ergebnisse internationaler Ballonfahrten;* professeur docteur Assmann : *Die Ergebnisse der wissenschaftlichen Ballonfahrten des Deutschen Vereins zur Förderung der Luftschiffahrt;* Günther : *Der Einfluss der Humanismus in Geschichte der Geographie.* Huit grandes conférences pour cinq jours de séances, c'est beaucoup. Mais il ne suffirait pas de retrancher sur les conférences, il faudrait augmenter de deux ou trois jours la durée du Congrès lui-même. Alors il y aurait de l'aisance dans les mouvements, plus d'engorgement, plus de pléthore. On pourrait visiter concurremment la ville où on se trouve, même quand elle est la troisième ville de l'Europe, car on ne saurait, lorsqu'on est géographe, faire abstraction du *milieu*.

Outre les conférences, il y a eu des séances générales, l'une avec *un* sujet *apparent* : Voyages d'exploration, par exemple; mais ces voyages étaient dans des contrées trop diverses, telles que le Maroc et l'Asie centrale, et ils se continuaient, d'ailleurs, le soir, dans le groupe A. Une autre séance générale roulait sur des objets aussi différents que la découverte de l'Angleterre dans l'antiquité, et la mesure des glaciers du Rhône pendant les vingt-cinq dernières années. Bref, les séances générales ne concentraient pas suffisamment l'attention « générale » sur des objets offrant des points de comparaison suffisants. Qu'on nous comprenne bien : nous voudrions éviter, dans les congrès, ces soubresauts, que l'on peut néanmoins excuser sous prétexte d'introduire de la variété dans les séances, mais qui ne nous en semblent pas moins

Digitized by Google

condamnables, au point de vue de la *méthode*, utile partout, mais nécessaire surtout en géographie.

On a dit et on répète en tout lieu, depuis notre dispersion, que le Congrès de Berlin a tout sacrifié aux mers polaires, que ses préférences même ont été, non pour toutes ces mers, mais pour le seul océan Antarctique. En effet, relativement, l'océan Arctique, c'est le passé (l'héroïque et téméraire Andrée le sait maintenant!) ; l'océan Antarctique, c'est l'avenir : M. de Gerlache, sur la *Belgica*, n'était pas rentré alors ; Borchgrevinck ne l'est pas encore. Mais c'est en somme Nansen, le roi de *toutes* les mers arctiques, qui régna à Berlin en septembre-octobre 1899. Et s'il faisait une conférence magistrale et par conséquent très sévère sur son expédition, il donnait aussi son avis motivé sur les futures expéditions au pôle sud. M. Arctowski ne parlait, lui, en dépit de son nom, que de l'océan Antarctique. Drygalski a passé avec aisance d'un océan à l'autre, l'un et l'autre glacial.

Les « glaces » et les glaciers : voilà ce qui ne laissait froid aucun assistant. La climatologie était en honneur, mais surtout la climatologie polaire[1].

Notons ensuite dans l'ordre des préférences du Congrès l'océanologie et la limnologie. M. Thoulet était absent, mais il avait pour digne porte-parole M. Auerbach, qui a présenté son « Atlas lithologique en 22 feuilles », sujet sur lequel M. Thoulet lui-même est revenu à la dernière séance de la Société de Géographie de Paris et auquel M. Jules Girard consacre dans la *Revue*, aujourd'hui même, un article autorisé.

M. Forel, dans son essai ingénieux, et qui montre un esprit d'observation très éveillé, a étudié les « seiches », vagues d'oscillation fixe qui font balancer l'eau des lacs et bassins fermés ; il a produit des graphiques, tracés automatiquement par des limnimètres enregistrant les allures du phénomène dans les cas les plus curieux (Léman, lacs de Constance, de Zurich, de Neuchatel, des Quatre-Cantons).

La géologie a tenu une place plus considérable dans ce Congrès de géographie que dans les précédents. C'est qu'elle avait des champions d'une grande valeur et d'une non moins grande vaillance.

La communication de M. de Lapparent, faite en langue allemande, a eu un très grand succès. Nous en donnons le résumé :

« La théorie de l'abrasion marine et celle de l'érosion subaérienne étant, en principe, également propres à expliquer la formation d'une pénéplaine, la question ne peut être tranchée, dans chaque cas particulier, qu'en recourant à l'histoire géologique de la contrée.

« Si l'on procède à cet examen pour les différentes pénéplaines de la région française, c'est-à-dire pour l'Ardenne, le Plateau Central, la Bretagne, on reconnaît qu'après le mouvement orogénique hercynien, chacun de ces pays a traversé une phase continentale qui pas n'a duré moins de quelques millions

1. Nous signalons la haute valeur des communications de MM. Mohn, Nielsen; le premier, sur l'expédition du *Fram;* l'autre, sur l'expédition de Borchgrevink. Citons également ici M. Otto Nordenskiöld, qui porte dignement un grand nom; M. le prof. Dr Lenz, M. Hans Meyer et le général de Tillo, dont les observations magnétiques et météorologiques sont si pénétrantes. Joignons-y celles de notre compatriote, M. Teisserenc de Bort.

Digitized by Google

d'années; c'est-à-dire que cette durée a été plus que suffisante pour entraîner un aplanissement complet par réduction du niveau de base.

« Plus tard, lorsque la mer est revenue, non seulement elle n'a formé aucun dépôt attestant la destruction violente d'une falaise en voie de recul; mais elle s'est, tantôt plus, tantôt moins, avancée sur le pays, y laissant quelquefois à distance des flaques sans profondeur, où s'aventuraient les coquilles les plus délicates.

« Et la même explication convient à la pénéplaine que formaient les Vosges, lorsque les mers triasiques sont venues les envahir, en déposant à la surface des sédiments qui ne différaient en rien de ceux de la Souabe, de la Thuringe et de la Lorraine.

« D'autre part, il n'existe actuellement aucun exemple sur les côtes françaises d'une large plateforme marine en voie de formation. Le profil du Pas-de-Calais est l'inverse de ce qui convient à cette hypothèse, et le socle sous-marin qui porte la France, les Iles Britanniques, la Hollande et le Danemark, loin d'être le produit d'une érosion relativement récente, a servi bien des fois de lit à la mer durant les temps secondaires et tertiaires.

« En résumé, si l'on veut s'en tenir aux faits géologiques en ce qui concerne les pénéplaines françaises, tous les arguments plaident en faveur de leur formation par l'érosion continentale, conformément aux principes de M. W. M. Davis. »

La conférence de l'Américain M. Davis sur *The Geographical Cycle* a eu, en effet, beaucoup de retentissement, et le *Geographical Journal* de la Société de géographie de Londres l'a reproduite intégralement.

La géomorphologie est proche parente de la géologie et a partagé son crédit. M. Barrois a fait une communication très remarquée sur le Morbihan. M. Marie Ogilvie-Gordon a parlé avec un vif intérêt des « Bassins de l'Europe méridionale ».

La biogéographie est en grand progrès et passionne déjà les vrais géographes, comme le montre l'après-midi qui lui a été consacré.

Le maître de l'anthropologie est M. Ratzel. C'est lui qui l'a véritablement constituée et baptisée. Ai-je besoin de dire que son *Essai sur l'origine et l'extension des Indo-Germains* a reçu un accueil exceptionnellement favorable? Mais son véritable succès est dans le nombre et l'intérêt des communications que son initiative a suscitées.

M. Vidal de Lablache a traité d'une façon supérieure ce sujet : *Le mode d'habitation sur les plateaux limoneux du nord de la France*, dont M. Camena d'Almeida qui assistait à sa communication nous donne une très courte analyse :

Il a décrit le mode d'habitation qui prédomine sur les plateaux limoneux du nord de la France. Ces plateaux, qui embrassent le pays de Caux, l'Artois, la Picardie, et vont au sud jusqu'à la Beauce, seraient parfaitement stériles sans la présence d'un manteau superficiel de limon qui en fait d'excellentes terres de labour. Le type qui prédomine, c'est le groupement autour des sources et des mares peu nombreuses, avec peu d'habitations isolées. La ferme, carrée, est complétée par une cour sur laquelle donnent écuries, hangars, greniers, locaux d'exploitation, et la disposition des fermes isolées se retrouve même dans les habitations groupées en villages.

M. de Claparède, président de la Société de géographie de Genève, a fait

Digitized by Google

plusieurs communications qui ont fort intéressé le Congrès. Signalons tout particulièrement celle intitulée : *Le grand barrage du Nil au-dessus d'Assouan*. Nous en détachons les conclusions : « Le coût des travaux hydrauliques d'Assouan et d'Assiout s'élèvera à plus de 100 millions de francs et l'on estime à un demi-milliard de francs, en nombre rond, la plus-value qu'ils sont appelés à donner au sol de l'Égypte tant par l'accroissement de la superficie des terres cultivables que par la régularisation du service de la distribution d'eau.

« Mais ce n'est pas tout. Dans un entretien qui remonte au mois d'avril 1899, lord Cromer, agent et consul général de Sa Majesté Britannique au Caire, a laissé entrevoir à M. de Claparède que les barrages d'Assiout et d'Assouan ne sont qu'une première étape dans l'utilisation des eaux du Nil pour l'agriculture. Un jour viendra sans doute où, d'Assouan à Khartoum, d'autres barrages échelonnés sur le Nil en amont de chacune des principales cataractes permettront de mettre en culture des milliers de kilomètres carrés aujourd'hui déserts et sans valeur, et l'Égypte qui est déjà, au dire de lord Cromer, l'un des pays les plus riches du monde verra sa prospérité s'accroître dans une proportion énorme.

« Et c'est bien alors qu'il y aura lieu de répéter plus que jamais le vieux mot d'Hérodote : « L'Égypte est un don du Nil ! »

Le même savant a présenté encore un travail sur *Quelques particularités de la première et de la seconde cataracte du Nil*, où il dit : « Il paraît extrêmement probable que la première cataracte n'a plus aujourd'hui l'importance qu'elle avait dans l'antiquité, les mêmes causes qui ont amené la disparition de celle de Gebel-Silsileh ayant dû produire au cours des siècles une cassure considérable dans le seuil de granit qui la constitue, et cela expliquerait ainsi l'exagération qui nous frappe dans certaines descriptions, d'ailleurs assez exactes, des anciens. »

Madame Zélia Nuttal a parlé avec une grande compétence et une grande distinction des « Plans des capitales de l'ancienne Amérique ».

La géographie historique a été quelque peu délaissée, si on constate que, sur *sept* communications inscrites, *trois* seulement ont eu lieu. Nous avons assisté toutefois à la dissertation tout à fait convaincante de M. Wagner : *Dei Realität der Existenz der Kleiner Mittelmeer Meile auf der italienschen Seekarten des Mittelalters*.

L'enseignement de la géographie, qui est peut-être au fond la question la plus importante, puisque c'est lui qui doit coordonner toutes les parties d'une science si complexe, *la faire vivre et survivre*, n'a pas eu les honneurs d'une séance générale. En cela, il a été moins favorisé à Berlin qu'à Londres. On se rappelle, en effet, la discussion à laquelle avaient pris part MM. Levasseur, Lehmann et Mackinder et où l'avantage était resté aux topographes. On a lieu d'autant plus de s'en étonner que tous les professeurs marquants de géographie allemands étaient présents. Nous citerons, en en omettant sûrement plus d'un : MM. R. Credner (Greifswald), Oskar Drude (Dresde), Fischer (Marburg), Gerland (Strasbourg), Günther (Munich), Hettner (Heidelberg), Kirchhoff (Halle), Krümmel (Kiel), Richard Lehmann (Münster), Neumann (Fribourg en Brisgau), Oberhummer (Breslau), Partsch (Breslau), Pechuel-

Digitized by Google

Loesche (Erlangen), Ratzel (Leipzig), Regel (Wurtzbourg), Rein (Bonn), de Richthofen (Berlin), Ruge (Dresde), Sievers (Giessen), Wagner (Gœttingen), Wolkenhauer (Brême), Penck (Vienne), Brückner (Berne), Früh (Zurich).

Jamais Congrès de géographie n'avait réuni et ne saurait réunir tant de spécialistes aussi distingués appartenant à une seule nation ou à une même langue.

Et du côté de la France, nous pouvons également citer : MM. Vidal de Lablache (Paris), Gallois (Paris), Auerbach (Nancy), Camena d'Almeida (Bordeaux), Bernard (Alger), Brunhes (Fribourg, Suisse).

Il y avait donc en présence des hommes considérables qui ont manqué là une occasion laquelle ne se représentera sans doute plus. Berlin était tout désigné pour être *leur* Congrès à eux au sein du grand Congrès même.

Il y a bien eu une communication fondamentale, maintenant les vrais principes, celle de M. Ratzel : *Die geographische Lage als Mittelpunkt der geographischen Unterricht.*

D'autre part, M. Kretschmer traitait ce sujet intéressant : *Die Beziehungen zwischen Geographie und Geschichte.*

M. Charles Gauthiot exposait les *Sources et la vulgarisation de la géographie économique*, avec la compétence que lui donne sa longue pratique.

Mais l'idée d'échanger leurs idées n'est pas venue à de tels hommes, ou elle est venue à un trop petit nombre d'entre eux.

Est-ce parce que les professeurs allemands de géographie venaient de parcourir toute l'Allemagne en exposant, en faisant vivre au grand air la vraie méthode ? Toujours est-il qu'arrivés à Berlin, ils ont été plus disposés, pour la plupart, à écouter les merveilles du pôle qu'à parler de ce qu'ils savaient eux-mêmes.

Aussi ont-ils laissé, du moins en apparence, l'enseignement de la géographie en pleine anarchie, en face des prétentions excessives de la géologie.

M. Zimmerer a seul, pour ainsi dire, dans un congrès si nombreux, eu conscience des services que rendent et rendront les projections lumineuses dans l'enseignement. Aussi ne pouvons-nous qu'applaudir à sa conférence : *Projectionsbilder als Anschauunngs Mittel für Schulen.*

Nous n'avons pu être partout; mais nous pouvons du moins raconter avec quelques détails les séances auxquelles nous avons pris part ou assisté.

M. Boutiron, chargé des affaires de France, suppléant l'ambassadeur, M. le marquis de Noailles, en congé, m'avait adressé au *Kleiner Kaiserhoff* la missive qui suit :

A Monsieur Ludovic Drapeyron, directeur de la Revue de Géographie.

AMBASSADE DE FRANCE
A BERLIN

Ce 28 septembre 1899.

« Monsieur, j'ai reçu de M. de Rey-Pailhade la demande de vous faire parvenir, en vous priant d'en donner communication au Congrès géographique, un manuscrit que vous trouverez ci-inclus.

« Vous trouverez également, ci-joint, cinq brochures que M. de Rey désire déposer sur le bureau du Congrès.

« En vous souhaitant la bienvenue et en vous priant de m'accuser réception

Digitized by Google

de ce document, j'ai l'honneur, monsieur, de vous donner l'assurance de ma considération la plus distinguée.

« Le chargé d'affaires de France. « A. Boutiron. »

En même temps, je recevais une lettre de M. de Rey-Pailhade, datée de Zurich, 27 septembre, d'où nous extrayons ces lignes :

« Comme je tenais beaucoup à ce que le travail pour lequel je suis inscrit fût lu, j'ai écrit à M. l'ambassadeur de France, en lui envoyant mon mémoire, pour le prier de le faire lire par un Français, de préférence M. Ludovic Drapeyron, ou M. le baron Hulot. Si vous êtes à Berlin, il me serait agréable que ce fût vous. Je vous en remercie beaucoup d'avance.

« Nous avons beaucoup regretté de n'avoir pas eu le plaisir de vous voir à Toulouse à la réunion des Sociétés savantes. Vous avez vu que j'ai dit quelques mots sur l'importance de l'œuvre de Cassini.

« En allant à Berlin, j'espérais vous féliciter de vive voix de votre nomination comme chevalier de la Légion d'honneur. Ce n'est qu'une faible récompense de vos savants travaux. »

La lecture du Mémoire de M. Rey-Pailhade a eu lieu le 29 septembre. MM. H. Wagner, qui présidait, Nicole, vice-président de la Société de géographie de Lille, et Olivier, fabricant d'horlogerie à Paris, intervinrent dans la discussion, et une commission fut nommée.

Voici la lettre que M. de Rey-Pailhade, informé du vœu du Congrès de Berlin concernant sa proposition[1], m'a écrite de Toulouse, le 16 octobre 1899 :

« Je vous remercie infiniment d'avoir bien voulu lire et défendre mon travail. La décision prise par le Congrès me satisfait. En effet, le Congrès, entrant d'une manière ferme dans la voie décimale, recommande provisoirement la *fraction décimale du degré*. Quoique je n'aie pas été là, je trouve que mes idées ont fait des progrès.

« En continuant de battre le fer chaud, nous arriverons à lui donner la forme voulue en satisfaisant toutes les branches de savoir humain.

« De Rey-Pailhade. »

Les propositions, si bien et si victorieusement soutenues par leurs auteurs, M. Supan, l'éminent directeur des *Mitteilungen de Petermann*, M. H. Wagner, le vaillant professeur de Gœttingue, qui a si bien présidé ces débats, M. Penck, de Vienne, qui a su, quoique jeune, conquérir dès le Congrès de Londres une si grande autorité, M. Jules de Shokalsky, l'une des lumières, avec MM. de Séménow et le général de Tillo, de la Société de géographie de Saint-Pétersbourg, M. Hugh R. Mill, le bibliothécaire si actif de la Société de Londres, l'infatigable M. Gerland, de Strasbourg, le promoteur de l'union des observatoires séismologiques, M. Lehmann (de Münster), dont nous avons pu apprécier à nouveau la haute valeur, ont été adoptées avec empressement et devant le conseil restreint et devant le *plenum*. Nous avons eu la bonne fortune d'assister à ces discussions géographiques qui faisaient

1. Voir page 466, n° 7.

Digitized by Google

vraiment honneur à l'Abgeordnetenhaus. Et c'est là que nous avons amèrement regretté de n'avoir pu assister en outre à un débat approfondi sur la méthode d'enseignement.

M. Franz Schrader a fait, le même jour, une conférence des plus solides et des plus intéressantes, et j'ajouterai des plus émouvantes, sur le livre si remarquable de Christian Garnier, qui vient de paraître chez Leroux, *la Méthode de transcription rationnelle générale* (T. R. G.). Il a obtenu de l'Institut, on le sait, le prix Volney. Nous ne l'analyserons pas ici. Aussi bien, nos lecteurs ont pris connaissance, en septembre dernier, de la belle étude que lui a consacrée M. Auguste Ammann, professeur d'histoire au lycée Louis-le-Grand.

Le président, M. H. Wagner, a tenu à joindre son hommage à celui de M. Schrader. La renommée de ce jeune savant, si bien doué, ne cessait de croître. Sa mort est une grande perte pour la géographie.

M. Ziegler, qui a publié un intéressant article sur la *Méthode* de Christian Garnier, dans les *Mitteilungen de Petermann*, témoigne de la grande estime qu'il fait de ce Mémoire, sur lequel il présente des observations critiques.

M. Templier, de la maison Hachette, assistait à la conférence de M. Schrader, qui a été fort applaudie.

J'ai offert, de mon côté, l'étude de M. Ammann et ma notice sur Christian Garnier, lue dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, le 29 janvier dernier. Cette notice, déposée également par nous dans les salles de lecture de l'Abgeordnetenhaus, y a trouvé des appréciateurs bienveillants et émus.

Voici enfin comment je me suis exprimé, le 3 octobre, au sujet de la *Grande carte topographique de Cassini :*

J'ai l'honneur de représenter ici la *Société de Topographie de France* et la *Revue de Géographie*, qui existent depuis près d'un quart de siècle, et qui, il y a six ans environ, ont entrepris de remettre en lumière Cassini de Thury, le troisième des cinq grands savants de ce nom, cette glorieuse dynastie scientifique, qui remonte en France à Louis XIV, et qui a survécu à notre Révolution, mais qui, aujourd'hui éteinte, n'est plus représentée que par un peintre français en renom, M. de Vuillefroy-Cassini.

Un de nos desseins a été d'élever soit à Thury même, où j'ai visité son ancien domaine, que possède actuellement M. de Vuillefroy, soit à Clermont en Beauvaisis, la ville la plus voisine, un monument digne de lui.

Mais la Société de Topographie de France et la *Revue de géographie* ont surtout entrepris des recherches sur la grande œuvre de Cassini de Thury, *la première carte topographique d'ensemble de la France qui ait été tentée et conduite à bonne fin*, entre la guerre de Sept ans et les guerres de la Révolution.

En accomplissant, à l'aide d'une Compagnie qui comprenait les plus grands noms de l'époque, les Buffon, les Quesnay[1], etc., tous exclusivement français, Cassini a donné l'exemple à l'ancien et au nouveau monde. C'est donc un

1. Nous sommes heureux de rappeler que c'est sur l'initiative d'un comité que présidait M. Allain Le Ganu, père de notre compagnon de voyage, M. René Allain, qu'a été érigé, à Méré, près de Montfort-l'Amaury, le 23 août 1896, un monument à la mémoire de ce Père de l'Economie rurale et politique (1694-1774), si curieux des choses géographiques et les encourageant de tout son pouvoir.

Digitized by Google

sujet d'ordre général que nous soumettons aujourd'hui au congrès de Berlin comme nous le soumettions, dans un état moins avancé, il y a quatre ans, à celui de Londres.

C'est à ce titre que nous vous offrons quelques livraisons récentes de la Société de Topographie de France et de la *Revue de géographie*.

Pour ce qui concerne la communication d'aujourd'hui au Congrès, nous vous soumettrons, mais sans vous les lire *in extenso*, des textes complètement inédits.

Mais permettez-moi de vous offrir auparavant réunis en une seule brochure que nous avons fait tirer à cette occasion :

1° *Vie et travaux géographiques de Cassini de Thury, auteur de la première carte topographique de la France* (1714-1784). On y trouvera publiés pour la première fois le brevet de directeur général de l'Observatoire de Paris pour Cassini de Thury et une lettre que lui a écrite Frédéric II, roi de Prusse, au sujet d'un graphomètre de son invention, en date de Berlin, le 5 janvier 1771 (Voir p. 16).

2° *Les Capitaine, gardiens du dépôt de l'Observatoire et collaborateurs du Cassini pour la carte générale de la France*. Nous avons établi qu'il y eut trois savants du nom de Capitaine : Pierre-Charles Capitaine (mort en 1778), l'*alter ego* de Cassini de Thury ; son fils Louis Capitaine (mort en 1803), autre géographe célèbre, collaborateur spécial du comte de Cassini, fils de Cassini de Thury, et Pierre-Nicolas Capitaine, frère du précédent (mort en 1838), qui continua la tradition de sa famille.

Enfin 3° *Enquête à instituer sur l'exécution de la grande carte topographique de France de Cassini de Thury*. C'est ici que je passe successivement en revue : l'association et les associés (p. 37) ; les directeurs (p. 37) ; le dépôt de l'Observatoire (p. 38) ; le rôle prépondérant de Perronet (p. 39) ; les ingénieurs de la carte de Cassini (p. 40) ; les dessinateurs et graveurs (p. 43) ; les seigneurs et les curés et la nomenclature de la carte Cassini (p. 45) ; la chronologie des feuilles de la carte de Cassini (p. 45) ; les dépenses occasionnées par la carte de Cassini ; l'œuvre de Cassini prise pour modèle à l'étranger (p. 47) ; la concurrence en France ; les contrefaçons ; *les cartes de Cassini et la délimitation des départements en* 1790 (p. 49) ; *la carte de Cassini et les Campagnes de la Révolution* (*id.*) ; corrections de la carte de Cassini ; durée de l'emploi de la carte de Cassini (p. 50) ; *rapports de filiation et comparaison de la carte de Cassini et de la carte d'état-major* (p. 50).

Comme je l'ai déjà dit, notre enquête s'est poursuivie avec persévérance, et des documents, tels que ceux de MM. Arachequesne[1], Duhamel, Bréhier, Joret, Vignols, Courcelle, etc., qui sont encore entièrement inédits, ont fait beaucoup avancer la question. Ils nous donnent les renseignements les plus complets sur le personnel, si nombreux, de la carte, dont on a tous les reçus à la date de 1773 ; sur les efforts si considérables déployés pour la carte du Berry, du Lyonnais, de la Guienne et du Limousin, où le futur grand ministre Turgot était intendant. Cette partie, notamment, est du plus haut intérêt. Sur les sacrifices d'argent des États de Provence, sur l'opposition des États de Bretagne, jusqu'à la veille de la Révolution, « nos enquêteurs » ont fait merveille.

D'ailleurs le *Questionnaire*, placé à la fin de l'essai que j'ai l'honneur

1. Ce vénéré descendant des Capitaine est mort en décembre 1898.

Digitized by Google

d'offrir au Congrès, montre bien que l'enquête reste ouverte. Vingt-trois demandes l'ont précisée pour ainsi dire, et un certain nombre d'autres y seront ajoutées par vous ou par moi.

Mais nous signalerons particulièrement au Congrès international de Berlin, la question 16 :

La carte de Cassini prise pour modèle à l'étranger. Carte de la Belgique, par Ferraris, et autres cartes.

Nous serions heureux pour notre part si nous sortions de cette séance mieux renseigné sur l'influence de la carte de Cassini en Allemagne. Ce serait pour notre œuvre un nouveau chapitre et non le moins intéressant du livre que nous publierons ultérieurement sur Cassini de Thury.

La Société de Topographie de France et la *Revue de Géographie* vous en expriment par ma bouche la reconnaissance anticipée.

LUDOVIC DRAPEYRON.

Berlin, Abgeordnetenhaus, le 3 octobre 1899.

M. Vidal de Lablache, présidait; MM. Ratzel, le comte Zichy, Gallois, assistaient, entre autres, à cette lecture.

M. le professeur Sophus Ruge, de Dresde, répondant à notre pensée, a donné ensuite une communication du plus haut intérêt : *Die Anfänge der Kartographie in Deutschland.*

M. Charles Lallemand, du Bureau des longitudes, a traité, d'une façon magistrale, de la *Réfection cadastrale en France dans ses rapports avec la cartographie*, et des *Progrès du nivellement général en France, depuis le dernier Congrès*. M. Franz Schrader a présenté son tachéographe.

Si on va bien au fond des choses, c'est dans la topographie et la géodésie, sciences éminemment françaises, que les Français ont eu le rôle le plus solide, sinon le plus brillant, dès le XVIIIe siècle et dans ce septième congrès.

Nous insistons particulièrement, en finissant ce compte rendu critique, mais surtout élogieux, du Congrès de Berlin, — et avant de donner ses excellentes résolutions, — sur la nécessité de rétablir le *Journal du Congrès*, dont on avait eu tant à se louer à Londres [1]. C'était pour les futurs historiens de ces réunions un guide très précieux; on savait ainsi qui a été présenté et qui a été absent [2]. C'est qu'il y a vraiment parfois une belle distance entre le programme, c'est-à-dire les prévisions, et la réalité. On l'a vu même à Berlin.

LUDOVIC DRAPEYRON.

1. Le 7e Congrès choisit parmi les biogéographes domiciliés à Berlin et aux environs une commission préparatoire dont le but sera de préparer un système simple et uniforme de nomenclature des formations de plantes pour le soumettre au prochain Congrès [3].

1. Et dès Venise en 1881.

2. Pour ne citer que les Français qui étaient annoncés dans le programme et qui n'ont pas répondu à l'appel, nous avons relevé les noms de MM. Thoulet, Delebecque, Turquan, Saint-Yves, Fabre, d'Abartiague.

3. Proposition du professeur docteur O. Warburg (Berlin).

Digitized by Google

2. Après avoir pris connaissance du mode de division du travail, proposé dans les rapports relatifs à l'exploration des régions antarctiques, le Congrès exprime l'espérance que ces propositions fourniront une excellente base pour la coopération internationale en matière de recherches physico-géographiques, géologiques, géodésiques et biologiques. En ce qui concerne les travaux météorologiques et magnétiques, le Congrès croit qu'il est désirable d'arriver à une entente plus précise, et il nomme à cet effet une commission internationale, dont la tâche consistera :

1° A déterminer le cadre et les moyens de recherches qui conviennent aux travaux magnétiques et météorologiques dont les expéditions auront à s'occuper;

2° A provoquer l'organisation d'observations simultanées et mises en correspondance, sur des points convenablement choisis à l'extérieur de la région antarctique [1].

3. Le 7e Congrès géographique international exprime le vœu formel que sur toutes les cartes, même celles des pays qui se servent des mesures anglaises ou russes, on fasse figurer, concurremment avec l'échelle graphique, la mention du rapport de réduction sous la forme usuelle de la fraction 1 : x; il souhaite que cette mention soit ajoutée à tous les catalogues de cartes terrestres ou marines, et charge l'administration du Congrès géographique international de porter ce vœu à la connaissance des gouvernements [2].

4. Il serait désirable :

a. Que la publication de nouveaux matériaux géographiques, comme suite aux relations de voyages, soit accompagnée de détails sur la méthode des levés, les instruments employés, leur vérification, le calcul des positions astronomiques avec leurs erreurs probables et le mode d'utilisation de ces données pour la construction de la carte;

b. Que les cartes publiées par des savants ou par des institutions géographiques gouvernementales ou privées soient accompagnées de notices donnant au moins l'énumération des données principales employées pour la construction des cartes et indiquant les partie des cartes plus ou moins documentées [3].

5. Le 7e Congrès international exprime le vœu de voir un système uniforme de mesures employé dans toutes les recherches et les discussions géographiques; et il recommande à cet effet l'usage du système métrique des poids et mesures, ainsi que l'emploi de l'échelle thermométrique centigrade [4].

6. Le Congrès exprime le vœu qu'on adopte autant que possible dans les publications scientifiques la graduation thermométrique de Celsius; tout au moins est-il désirable qu'on ajoute aux indications des thermomètres de Fahrenheit et de Réaumur leur transformation conformément à l'échelle de Celsius [5].

7. Le Congrès exprime le désir de voir conserver la division du temps telle qu'elle existe, ainsi que celle de la circonférence en 360 degrés, en admet-

1. Proposition du professeur docteur Erich von Drygalski (Berlin).
2. Proposition du professeur docteur Alexandre Supan (Gotha).
3. Proposition de M. Jules de Shokalsky (Saint-Pétersbourg).
4. Proposition du docteur Mill (Londres).
5. Proposition du professeur docteur Richard Lehmann (Münster).

Digitized by Google

tant cependant qu'on puisse étudier ultérieurement un nouveau système de division de l'angle.

Il ne présente pas d'objections à l'emploi de la division décimale du degré en cas utile.

8. Le Congrès déclare qu'il est désirable que la « Bibliotheca geographica » soit acceptée comme réalisant d'une manière efficace une Bibliographie internale de géographie[1].

9. Le 7e Congrès déclare désirable l'exécution de cartes de statistique des populations; il nomme une Commission internationale se recrutant par cooptation, qui a à établir les principes directeurs de ces cartes; il prie les géographes des divers pays de former des commissions nationales pour dresser ces cartes[2].

10. Reconnaissant le grand intérêt scientifique et pratique que présente la connaissance annuelle de l'extension, de la forme et de la quantité des glaces flottantes, le Congrès s'adresse aux instituts hydrographiques et météorologiques des pays dont la marine fréquente les parages visités par les glaces, et il les prie instamment de provoquer, par une coopération internationale, la récolte de données aussi définitives que possible sur le phénomène, et d'assurer l'unité dans la discussion de ces données par un bureau central. Se fondant sur les travaux déjà effectués dans cet ordre d'idées, le Congrès déclare que l'Institut météorologique danois de Copenhague est l'établissement central le mieux approprié à la récolte et à l'élaboration des matériaux relatifs aux glaces flottantes des mers septentrionales. En conséquence, il s'adresse aux autres instituts analogues pour les prier :

1° De solliciter des commandants et de tous ceux qui conduisent des navires la communication des observations qu'ils auront pu faire sur les glaces flottantes;

2° De fournir aux navires les formulaires déjà dressés par l'Institut météorologique danois;

3° D'inviter les commandants des navires à remplir ces formulaires et à les envoyer aussitôt qu'ils touchent un port pourvu de communications postales. L'envoi au bureau central pourra être fait, soit directement, soit par l'intermédiaire des instituts correspondants[3].

11. Le Congrès est sollicité d'instituer une commission internationale pour la nomenclature subocéanique, avec la mission d'exécuter et de publier, au plus tard pour la réunion du prochain Congrès, une carte ainsi rectifiée des profondeurs de l'ensemble des mers[4].

12. 1° Les noms indigènes doivent être conservés, non seulement là où cette conservation s'impose d'elle-même, mais aussi dans les mers du sud, où les noms doivent être précisés avec le plus grand soin.

1. Proposition du Bureau permanent (Londres).
2. Proposition du professeur docteur Alfred Hettner (Heidelberg).
3. Proposition du professeur docteur Drygalski (Berlin).
4. Proposition du professeur docteur Hermann Wagner (Göttingue) et du professeur docteur Krümmel (Kiel).

Digitized by Google

2° Là où les noms indigènes font défaut ou ne peuvent être déterminés avec certitude, il convient jusqu'à nouvel ordre d'accepter les noms donnés par les premiers voyageurs qui ont découvert les îles.

3° Le changement arbitraire de noms historiques, depuis longtemps en usage, universellement connus et acceptés dans la science, doit être regardé à la fois comme une sorte d'impiété et comme un acte préjudiciable à la science et au commerce; et cette pratique doit être combattue par tous les moyens.

4° Les dénominations nouvelles, non justifiées et arbitrairement formées, doivent d'autant mieux être remplacées par les noms indigènes ou par ceux dont l'emploi peut être légitimé.

13. Le Congrès international de géographie reconnaît qu'il est à désirer d'obtenir plus d'exactitude dans l'estimation de la population des contrées où il n'y a pas de moyens de faire un recensement régulier, et charger le Bureau permanent des Congrès de porter ce sujet à la connaissance des gouvernements qui ont des possessions extérieures soit directement, soit par l'intermédiaire des Sociétés de géographie. On tiendra compte du plan proposé par le Dr Kiaer du Bureau norvégien de Statistique et le Bureau permanent, pour en communiquer sur ce point avec le Comité nommé par le Congrès de Statistique tenu à Christiania[1].

14. Les colonies australiennes songent à envoyer une expédition pour rechercher les restes de l'expédition du Dr Leichhardt disparue depuis cinquante-deux ans. Le Congrès exprime ses vœux sympathiques[2].

15. 1° Le Congrès se déclare favorable à la fondation d'une Société internationale séismologique.

2° Le Congrès décide que les signataires des « Propositions » se constituent en commission permanente pour l'étude internationale des tremblements de terre avec le droit de s'adjoindre, au besoin, des collaborateurs[3].

16. Vœu d'établissement d'une carte du monde au 1/1,000,000e. Le Bureau permanent est chargé de faire les démarches et de faire dresser un projet de tableau d'assemblage (feuilles limitées par des méridiens et des parallèles)[4].

17. Le Congrès souhaite la fondation d'une Association cartographique internationale, et charge une commission de la préparer.

1. Proposition de M. Scott Keltie (Londres).
2. Proposition du docteur Neumayer (Hambourg).
3. Proposition des docteurs Gerland (Strasbourg), Credner (Leipzig), Helmert (Postdam), Neumayer (Hambourg), Richthofen (Berlin), Supan (Gotha), Wagner (Göttingue).
4. Proposition de M. Penck (Vienne).

Digitized by Google

CONFÉRENCE DE M. J. THOULET A LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

LE FOND DE LA MER

ET LES CARTES LITHOLOGIQUES SOUS-MARINES[1]

Les cartes lithologiques du fond de la mer représentent la partie du globe cachée par les eaux, comme les cartes hypsométriques représentent le relief des parties émergées. Les premières cartes de ce genre ont été dressées en 1868 par Delesse, ancien président de la Commission centrale de la Société de Géographie. Il a ouvert la voie aux travaux de ce genre, et depuis, toutes les nations ont appliqué ses principes à l'étude des mers environnant leurs côtes; quelques cartes, comme celles de la Norvège, ont une importance remarquable.

L'utilité de ces cartes est reconnue par les navigateurs, qui, jusqu'alors, ne s'étaient occupés que de l'étude des plateaux voisins des côtes sur certains points, dans la limite restreinte des besoins de l'atterrage. Quand la brume empêche de les reconnaître, la sonde donne de précieuses indications pour la route à suivre. Des désastres maritimes peuvent ainsi être évités. La parcelle du sol sous-marin, jointe à la profondeur, indique le point où le navire se trouve.

La connaissance du relief sous-marin est indispensable à la télégraphie; la pose des câbles que l'on abandonne au fond de la mer, réclame une étude préalable de la topographie; car il existe des vallées abruptes et profondes, où le câble suspendu sans point d'appui aurait une tendance à se rompre.

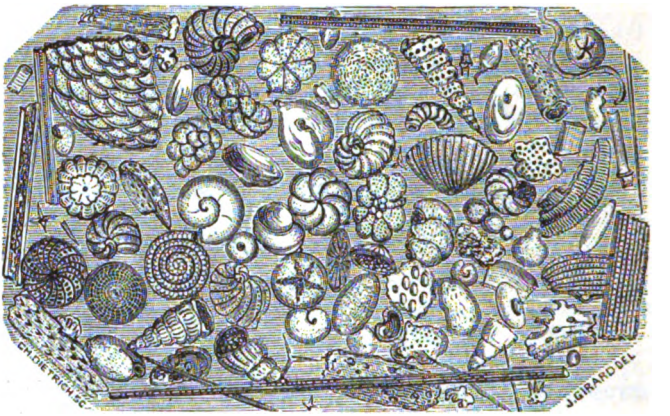
Ce genre d'études a permis aussi de fournir des documents utiles à l'industrie des pêches, en satisfaisant son besoin d'obtenir le maximum de rendement. En Allemagne, on a particulièrement étudié scientifiquement la question en établissant des comparaisons entre la production possible et les moyens de développer l'aquiculture, comme on opère pour l'agriculture.

Les opérations destinées à connaître la profondeur des mers ont été suffisamment multipliées pour dresser les courbes bathymétriques du relief sous-marin. La marine anglaise fournit annuellement mille coups de sonde répartis dans toutes les mers. L'étude des échantillons doit aboutir à tracer leur histoire; ainsi un grain de sable aux contours anguleux a été arraché par percus-

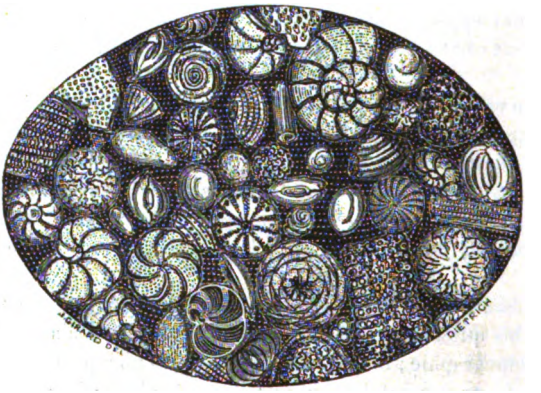
1. Séance du 17 novembre 1899 de la Société de Géographie.

Digitized by Google

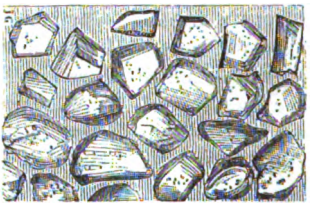
Spécimens de la faune sous-marine.



FORAMINIFÈRES, COCCOLITHES.
(Fragments calcaires, grossissement : 50 diamètres.)



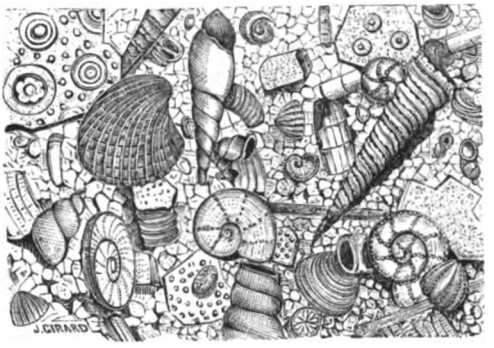
SONDAGE A CARIMATA (ILE DE BORNÉO).
(Grossissement : 40 diamètres.)



GRAINS DE SABLE ANGULEUX ET ARRONDIS VUS AU MICROSCOPE.
(Grossissement : 40 diamètres.)

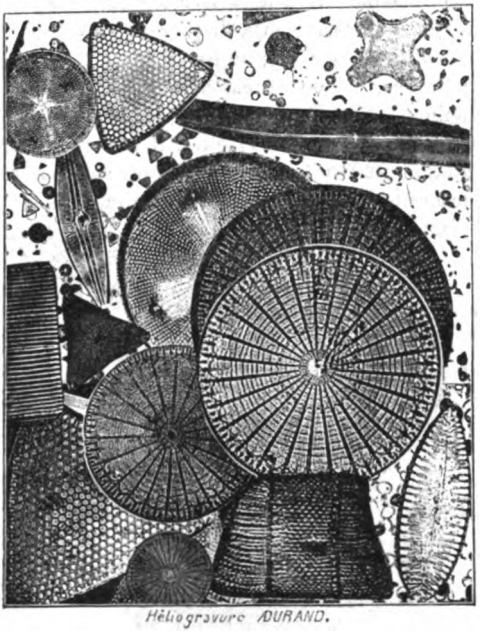
Digitized by Google

Spécimens de la faune sous-marine.



SPÉCIMEN D'UN SONDAGE A 200 MÈTRES DE PROFONDEUR (JAVA).

(Grossissement : 40 diamètres.)



DIATOMÉES DIVERSES D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES.

(Grossissement : 100 diamètres.)

Digitized by Google

sion aux roches voisines et il s'est peu éloigné de son point d'origine, mais si, au contraire, les contours sont arrondis, il a accompli un trajet plus grand. Si tel grain, à la composition indécise, subit une attraction d'un barreau aimanté, il contient du fer, formé par les procédés chimiques de la nature au fond de la mer. Si l'eau puisée sur le fond contient des gaz, on y voit une indication de matériaux organiques en décomposition ou des émanations naturelles propres à certains terrains volcaniques.

La récolte des spécimens s'obtient au moyen de sondes et de dragues. La sonde usitée pour les faibles profondeurs est une tige de plomb, portant à sa partie inférieure une cavité garnie de suif, auquel adhère le sol qu'elle rencontre; on fait aussi usage d'un cône qui, après avoir raclé le fond, se trouve recouvert d'un disque métallique agissant automatiquement à la traction du remontage et empêchant le lavage de l'échantillon. Une autre sonde consiste en une cuillère double qui, par un effet de ressort, se ferme après avoir touché le sol. Enfin on se sert de la drague, sorte de poche traînée sur le sol, et qui ramasse les corps superficiels.

L'analyse de ces documents est soumise à un inconvénient qui, au milieu de l'abondance des matériaux, a frappé les océanographes : la confusion des termes. Cette confusion existe sur les cartes hydrographiques faute d'une convention acceptée pour la nomenclature, dont le caractère doit être international. Ainsi les termes sable, vase, vase sableuse semblent appartenir à une même désignation de fonds. Or, si l'on soumet ces spécimens à des tamis dont la toile soit calibrée, on arrivera à classer les grains suivant leur grosseur.

En Allemagne, en Angleterre, en Autriche, on a exécuté des cartes lithologiques des fonds voisins des côtes; en Norvège les travaux ont été faits avec grand luxe. En France, le Gouvernement est resté au dehors de ce mouvement hydrographique. Pour combler cette lacune M. J. Thoulet a essayé de faire ce travail avec ses forces personnelles. Il a dressé, d'après les feuilles de la Marine, un atlas en 22 feuilles comprenant les côtes de France, de la frontière de Belgique à celle d'Espagne, pour l'Atlantique, et des Pyrénées à la frontière italienne, pour la Méditerranée.

Cet ensemble a démontré que le relief sous-marin que l'on supposait adouci par les dépôts, présente dans certains cas des sommets abrupts et des crevasses profondes. Très accidenté dans certains parages, dans d'autres il s'étend en plaines uniformes comme les pampas de l'Amérique. La plus grande profondeur constatée jusqu'ici avec certitude est de 9,420 mètres, dans l'océan Pacifique; elle dépasse de près de mille mètres les plus hauts sommets de l'Himalaya.

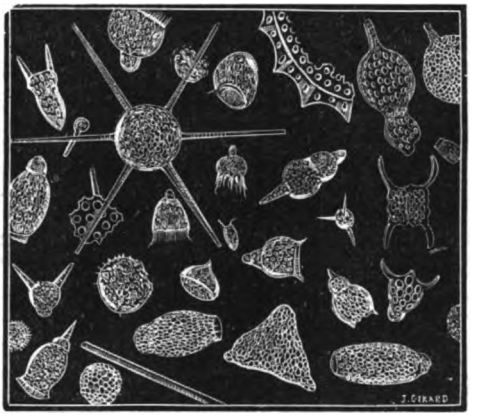
Sur ces fonds, on rencontre des débris des continents, des êtres vivants de toute taille avec leur dépouille. Les eaux, agitées jusqu'à une faible distance de la surface, sont à peu près inertes dans les grandes profondeurs. Aussi la répartition des matériaux disséminés sur ces fonds est en rapport avec la distance des côtes. Près de terre, on rencontre des galets, du sable, des vases, provenant du travail du mouvement des eaux. Dans une zone intermédiaire entre le rivage et les grands fonds, le sol est recouvert d'argiles grises et rouges, mélangées des débris d'animaux infiniment petits : foraminifères, diatomées, etc. Enfin, dans les abîmes océaniques, les argiles aux grains impal-

Digitized by Google

Spécimens de la faune sous-marine.

SPÉCIMEN D'UN SONDAGE AU CAP SAINT-JACQUES (COCHINCHINE).
(Grossissement : 40 diamètres.)

COCCOLITHES, MILLIOLIDES, ETC.
(Grossissement : 40 diamètres.)



RADIOLAIRES, FORAMINIFÈRES, POLICYSTINES.
(Grossissement : 150 diamètres.)

Digitized by Google

pables sont mélangées des fossiles de cette faune caractéristique de régions où la pression atmosphérique atteint près de 250 atmosphères.

Aussi, l'examen organique ou inorganique des spécimens rapportés par la sonde, est l'objet de l'examen de chimistes, spécialistes dans chaque partie de l'océanographie. Les vases sont dosées, les grains de sable examinés au microscope, l'eau analysée chimiquement, les formes animales classées.

Si les animaux infiniment petits sont les principaux représentants de la faune abyssale, ils y pullulent avec une telle intensité que leurs carapaces calcaires et siliceuses forment par leur accumulation des couches géologiques, destinées pour l'avenir à émerger, comme celles qui existent sur les continents. Le sol sous-marin est principalement tapissé de glauconie, vase contenant des débris de foraminifères, du silicate de fer, des spicules d'éponges. Sa composition est analogue à celle de la craie, où l'on découvre les mêmes fossiles que ceux vivant au fond de la mer. On y rencontre aussi des radiolaires entourés d'aiguilles siliceuses, des diatomées aux merveilleuses perforations géométriques, des coccolithes à la carapace calcaire; ce sont aussi des nodules de manganèse élaborés par les combinaisons chimiques de l'eau de mer, des nodules phosphatés et des concrétions calcaires de formes les plus diverses. Sur chacune de ces cartes l'auteur a tracé les courbes d'égale profondeur de 10 mètres en 10 mètres; puis il a placé des signes conventionnels, comme pour les cartes de géologie terrestre, représentant : la roche, le sable, le sable vaseux, la vase sableuse, la vase, les graviers gros et fins, les galets, les pierres, les coquilles brisées, les madrépores et les herbiers. Il a utilisé ce qui a été fait antérieurement et a recouru aux indications des ingénieurs hydrographes de la Marine.

Ces cartes, œuvre d'un labeur consciencieux, sont un appel au concours des travailleurs; elles montrent ce qu'on sait aujourd'hui et serviront à montrer ce qu'on saura demain. Quiconque s'intéresse à ces questions d'un intérêt capital, s'il indique ses observations, contribuera à l'accomplissement d'un progrès.

J. GIRARD.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE ET COMPTES RENDUS CRITIQUES

DES SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE ET DES PUBLICATIONS RÉCENTES

LÉGATION DE COLOMBIE
Mission spéciale.

Monsieur le directeur de la REVUE DE GÉOGRAPHIE.

Paris, 24 octobre 1899, 10, rue Pierre-Charron.

« Monsieur, j'ai l'honneur de vous transmettre avec la présente un exemplaire des deux Mémoires de MM. F. Silvela et R. Poincaré sur les droits territoriaux de la République de Colombie dans son litige de limites avec la République de Costa-Rica qui est soumis au haut arbitrage de son Excellence M. le Président de la République française.

« J'appelle tout spécialement votre attention sur ces Mémoires, où vous pourrez vous rendre compte facilement des droits parfaits de la République de Colombie contre lesquels la partie adverse a fait, par tous les moyens en son pouvoir et depuis longtemps déjà, une propagande fort active dans les principaux centres européens.

« Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de ma considération très distinguée,

« JULIO BETANCOURT. »

CONGRÈS DE PAUL DIACRE A CIVIDALE

Le Congrès historique commémoratif de Paul Diacre, qui a eu lieu à Cividale du Frioul, en septembre dernier, a nommé une Commission pour soigner l'édition complète des œuvres de Paul Diacre, qui seront publiées sous le patronage de S. M. le roi d'Italie. Font partie de cette commission : l'Abbaye de Montecassino, l'Institut historique italien, la Députation royale vénitienne, la municipalité de Cividale, le prof. Luschin von Ebengreuzt (Graz), le prof. Wiegand (Erlangen), et le prof. Traube (München). — Ont été présentées des études du P. Arnelli (Montecassino), Andrich (Bellemo), Crivellucci (Pisa), Marki (Kolozswar), Vettach (Trieste), Baudouin de Courtenay (Cracovie), Capetti (Fano), Hartmann (Wien), Hodgkin (London), Cipolla (Turin), Della Torre, etc.

PUBLICATIONS GÉOGRAPHIQUES DE LA SUISSE

Nous avons rendu compte l'année dernière (n° de septembre) des publications très importantes de la Société neuchâteloise de géographie. Nous revenons à elle cette année à peu près à la même date. Cette Société est infatigable et elle édite

Digitized by Google

maintenant à époque fixe des bulletins copieux, bourrés de faits et de travaux originaux. Sa prospérité est très grande et son rayon d'action toujours plus étendu. Elle compte cinq cents adhérents et elle échange ses publications avec 482 associations, disséminées dans tous les pays du globe, du Portugal en Sibérie, en Chine, au Japon, de la République Argentine à la Nouvelle-Zélande. Elle a quatorze ans d'existence, et elle est connue dans toute la Suisse française du Jura : son action est puissante et heureuse. En Suisse, il y a lutte d'émulation pour l'extension linguistique. La race française défend non seulement ses positions anciennes, mais elle progresse, et étend sa zone d'influence aux dépens de l'idiome allemand. Comme propagande à ce point de vue Neuchâtel est un foyer très actif. C'est là, du reste, une lutte très courtoise. En Suisse, le patriotisme est très vif, le séparatisme est inconnu. Chacun aime d'abord la libre Helvétie et ensuite son petit canton. Et ce petit canton, il souhaite pour lui un rayonnement plus intense, une action plus vive, pour la conservation et l'extension des traditions locales. De plus chacune des villes de la Suisse française est un foyer d'expansion singulièrement vivace pour la propagation de notre langue. La Suisse est comme une terre d'asile pour les étudiants venus des quatre coins du monde. C'est avant tout un pays d'éducation et d'instruction. C'est même là une des principales industries du pays.

Chaque ville a un nombre extraordinaire d'établissements de toutes sortes, où sont enseignées les langues, les sciences, les lettres, d'après des méthodes nouvelles, avec des installations perfectionnées. Je n'hésite pas à dire qu'à ce point de vue c'est le pays le plus avancé de l'Europe. Allez à Lausanne, par exemple, une ville qui n'a que 35,000 habitants. Elle a une université très prospère, très active, où enseignent des géographes de grand savoir, comme MM. Renevier, Forel, Lugeon. Elle possède une multitude d'établissements privés ou publics d'instruction secondaire, collèges, institutions spéciales, institutions privées. Chaque famille pour ainsi dire se transforme en maison de pension. C'est par milliers qu'on compte les étudiants qui viennent apprendre notre langue. Il en est de même depuis longtemps à Genève, ville cosmopolite, visitée par les Russes, les Anglais, les Américains. Neuchâtel essaye de jouer le même rôle. Son université est née d'hier et elle sert la même cause. Voici un article de son programme : « Un enseignement du français moderne spécialement destiné aux élèves de langue étrangère est donné à la faculté des lettres sous forme de cours théoriques et pratiques de langue française, de diction et élocution. »

Le onzième bulletin de la Société neuchâteloise est très varié. Il renferme, entre autres pièces précieuses, une très longue étude sur la Perse, signée Élisée Reclus, professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles, étude plutôt philosophique que descriptive, où sont étudiés les grands courants d'idées qui ont eu pour étape principale le plateau d'Iran. Je signale ensuite plusieurs études sur le monde américain, dues surtout à des missionnaires.

Ce sont encore des missionnaires qui ont envoyé sur l'Afrique australe de remarquables mémoires. Ils présentent même tous un intérêt d'actualité saisissant en raison de l'état de guerre qui existe entre la toute-puissante Angleterre et les deux petites républiques boers de l'Orange et du Transvaal. Les populations qui y sont décrites sont celles qui avoisinent la colonie portu-

Digitized by Google

gaise de Lourenzo Marquès, le pays de Gaza, la région habitée par les Zoulous. Cette dernière a fourni à M. Grandjean, secrétaire de la mission romande, le sujet d'une reconstitution historique curieuse. Il a essayé d'indiquer les étapes « de l'invasion des Zoulous dans le sud-est africain ». L'entreprise était d'autant plus téméraire, que les textes font absolument défaut, et qu'il faut recueillir les témoignages oraux, établir entre eux une certaine concordance. Une patience vraiment évangélique est nécessaire pour arriver à un résultat appréciable. M. Grandjean a réussi à indiquer l'aire d'invasion des Zoulous, les méthodes de conquête de leur grand chef Manoukoci, les causes de la décadence du grand empire qu'il avait fondé. Cet empire disparaît après soixante-dix ans d'existence, une longue vie pour un empire nègre.

Au même ordre d'étude appartient la description du Ba-Rotse, un pays dont on n'a guère parlé depuis 1853, lorsque Livingstone le visita, et sur lequel M. E. Beguin, missionnaire à Nalolo, nous donne une foule de détails aussi précis que ceux apportés l'année dernière par M. Junod sur les Ba-Rongo, les indigènes de la baie de Delagoa. Ce ne sont pas des pages écrites en courant comme on en trouve trop souvent dans la littérature de voyage. Ce sont des notes recueillies avec soin, avec peine; les noirs sont très méfiants : ils se taisaient dès que M. Beguin tirait son carnet, pour noter ce qu'il avait entendu.

Enfin la Suisse n'est pas oubliée dans le bulletin. L'an dernier, nous avions trouvé que sa place était un peu mesurée. On lui consacre dans ce volume deux études : la première est due à un Genevois, M. Pitard. Son titre : *Examen d'une série de 47 crânes dolicocéphales et mésoticéphales de la vallée du Rhône*, en Valais. La seconde est d'une portée plus grande : *Les préalpes romandes, zone du Stockhorn-Chablais, un problème de géologie alpine*, par le Dr Hans Schardt, avec profils. Ces préalpes ont été l'objet dans ces dernières années de discussions très vives à cause des phénomènes de formation fort étranges qu'elles présentent. Elles diffèrent absolument des régions qui les entourent, on les dirait « découpées à l'emporte-pièce ». M. Schardt explique à sa façon la nappe de recouvrement des préalpes; il s'est inspiré des travaux de M. M. Bertrand. Son hypothèse, contestée d'abord, rencontre plus de créance. En finissant, il nous reste à souhaiter d'avoir l'an prochain un bulletin aussi bien rempli à analyser.

J. CORCELLE.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

Séance du 3 novembre 1899

PRÉSIDENCE DE M. GABRIEL MARCEL

Le président signale la présence de M. le général Lambert, de l'enseigne de vaisseau Dyé, commandant le *Faidherbe* dans la mission Marchand, du capitaine Salesses et de M. Pobéguin, revenus d'Afrique.

Les journaux ont annoncé que le jour de la réception du commandant Marchand par la Société serait fixé ce soir même en séance. Cette nouvelle

Digitized by Google

est controuvée. La Société n'a pas été informée jusqu'ici des intentions du commandant Marchand.

M. le baron Hulot, secrétaire général, annonce le départ effectué ou prochain de plusieurs voyageurs francais : M. Clozel, nommé secrétaire général du gouvernement de la Côte d'Ivoire, du capitaine Salesses, qui va continuer, avec M. Naudé, les travaux préparatoires de la voie ferrée de Konakry au Niger navigable, à travers la région fertile du Fouta-Djalon, de M. Gallois, qui se rend dans l'Indo-Chine française, etc. Une nombreuse correspondance est dépouillée.

Le Dr Maclaud a séjourné dix ans en Afrique, dont il connaît un certain nombre d'idiomes. Il retrace son itinéraire à partir de Konakry, qui a fait de grands progrès; de 1890 à 1899, elle a passé de 5,000 habitants à 10,000. Il gagna Timbo, capitale du Fouta-Djalon; mais il la trouva presque en ruines. Sur la route il logea dans des caravansérails disposés d'étape en étape. A Manésa, on remarque de très belles cascades, et même des cataractes. Le docteur incline vers l'ouest et traverse la vallée de Tinkisso, très fertile en céréales. Il pousse jusqu'à Dinguira, qui sera d'une grande richesse si la région était pacifiée. Tomba est actuellement un repaire de pirates. Il franchit le Bafing qui en cet endroit a 300 mètres de largeur, se porte sur Labé, d'où découlent, dans les environs, les trois ou quatre plus grandes rivières qui arrosent la Guinée française. Parmi les villes signalons Tomba, qui compte 5,000 habitants. La rivière voisine, la Komba, est navigable sur une étendue de 120 kilomètres. Au nord du Kadé s'étend le Pakési, pays continuellement ravagé. Dans ces derniers temps, M. Maclaud avait passé une année entière dans la brousse, parcourant 3,500 kilomètres en pays nouveau.

M. le Président remercie beaucoup M. le Dr Maclaud de sa si intéressante communication, et le félicite de sa promotion au grade de chevalier de la Légion d'honneur, distinction qu'ont également reçue deux autres membres de la Société, MM. Foa, l'explorateur, et Ludovic Drapeyron, directeur de la *Revue de Géographie*, tandis que l'éminent M. Niox était nommé général de division.

Séance du 17 *novembre* 1899

M. le baron Hulot, secrétaire général, annonce qu'il a été représenter à Anvers la Société à la réception de M. de Gerlache, de retour des régions antarctiques, sur la *Belgica*.

M. Prins, de la mission Gentil, assiste à la séance et remercie en termes émus le président qui lui a souhaité la bienvenue. Il fera prochainement une conférence à la Société sur ce qu'il a fait et vu au Soudan.

On a lu d'autre part la magistrale communication de M. Thoulet sur son album sous-marin.

Il a été fort applaudi et le président l'a vivement remercié.

Digitized by Google

REVUES ALLEMANDES

Petermann's Mitteilungen, 1899, X.

P. LANGHANS. *Voyages de Mgr Lechaptois au plateau d'Oufipa et au lac Rikoua* (avec carte au 500,000e). — Les voyages de Mgr Lechaptois en 1893 et 1897, le dernier en particulier, apportent d'utiles compléments à la cartographie de l'Afrique orientale allemande, et témoignent en faveur de l'activité multiple des missions des Pères Blancs. Les détails les plus intéressants sont ceux qui ont trait à l'état actuel du lac Rikoua. Le *Rikoua* est le nom qu'on donne aujourd'hui à une vaste plaine qui s'étend du nord-ouest au sud-est sur 30 lieues de long, avec une largeur de 12 à 15. Presque partout, surtout vers l'ouest, la plaine est encadrée par de hautes montagnes à pentes raides. Celles de l'onest, qui la dominent d'un millier de mètres, lui envoient de nombreux cours d'eau qui fertilisent une bande de 4 à 5 kilomètres de largeur; cette bande, cultivée et peuplée, porte le nom de *Roukva*. Puis, vers l'intérieur, vient la plaine sèche et inculte, l'*Ikva*, que Mgr Lechaptois compare au Sahara algérien, et qui, lors des pluies, devient un marais. Le lac Rikoua actuel n'est plus que le reste du lac qui, encore lors des voyages de Kaiser et de Thomson, couvrait toute cette plaine inculte. Ses eaux sont salées ; lors de la baisse du lac pendant la saison sèche, les indigènes recueillent les efflorescences salines dont ils font le commerce; ce sel est employé additionné au tabac à priser, et ne sert à aucun usage culinaire.

KRAHMER. *Le district d'Anadyr.* — Description du district d'Anadyr d'après A. V. Olsoufiery, en particulier du genre de vie des Tchouktches et des Lamoutes.

*** *L'expédition antarctique de Borchgrevink sur le* Southern Cross. — L'expédition Borchgrevink, de décembre 1898 à février 1899, a visité les environs du cap Adare. Le fait saillant, observation qui vient à point au moment où s'organisent les grandes expéditions antarctiques, c'est que le navire a eu à subir de très fortes pressions dans les glaces.

A. G. NATHORST. *L'expédition suédoise au Grönland oriental* (1899). — Envoyée à la recherche d'Andrée, cette expédition n'a pu, comme on le sait, trouver aucune trace du voyageur. En revanche, ses résultats géographiques ne sont pas sans importance : elle a découvert un nouveau fjord, dit du Roi Oscar, et relevé la carte de tout l'ensemble du fjord François-Joseph; elle a rapporté une collection très complète de bois flotté. Un fait curieux est la constatation d'une invasion de loups blancs polaires qui, venus de l'Amérique arctique par le nord du Grönland, sont arrivés jusqu'au Scoresby-Sund et semblent avoir fait de nombreuses victimes parmi les rennes. Le pic Petermann, auquel on donnait de 3,300 à 4,200 mètres, n'a guère que la moitié de cette altitude.

P. CAMENA D'ALMEIDA.

Digitized by Google

REVUES ANGLAISES

The Geographical Journal, 1899, XI.

CLEMENTS MARKHAM. *Les expéditions antarctiques.* — Reproduction de la communication faite par l'auteur au Congrès international de Berlin en septembre dernier. On en connaît déjà les grandes lignes, et le partage que les organisateurs des expéditions allemande et anglaise se sont fait de la région à explorer : à l'expédition anglaise incombera le soin d'étudier l'espace qui va de 90° de longitude est à 90° de longitude ouest. De Melbourne, le navire anglais ira explorer les îles ou la terre continentale de 90° aux îles Balleny, puis débarquera un détachement au pied du mont Erebus, et reviendra passer le premier hiver à Lyttleton en Nouvelle-Zélande. Dans la seconde campagne, le navire ira rechercher à la baie Mac-Murdo le détachement débarqué et étudiera la barrière de glaces aussi loin que possible vers l'est et l'ouest. Dans une troisième campagne, s'il y a lieu, on poursuivra l'examen de cette barrière le long du Pacifique jusqu'au méridien de Peter island.

R. T. GÜNTHER. *Contributions à la géographie du lac Ourmi et de ses environs* (avec carte au 1,000,000e). — Le lac *Ourmi*, qu'on appelle à tort *Ourmia*, est situé à 1,230 mètres d'altitude, soit 335 mètres plus bas que le lac de *Van;* avec 4,649 kilomètres carrés de superficie, il n'a guère que 15 mètres de profondeur maxima. Mais il convient d'ajouter que son étendue est variable : elle change non seulement suivant les saisons de l'année, mais suivant certains cycles encore mal déterminés ; le chiffre donné plus haut est le chiffre des basses eaux. L'analyse révèle une salure égale aux 3/5 des eaux de la mer Morte ; la vie animale en est absente, sauf quelques rares espèces de crustacés.

O. J. KLOTZ. *Notes sur des glaciers du sud-est de l'Alaska* (avec carte). — En comparant les glaciers actuels du sud-est de l'Alaska avec les descriptions de La Pérouse et celles de Vancouver, on arrive à cette conclusion, c'est que, depuis un siècle, à l'est du Glacier Bay la décroissance est générale. Les quelques phénomènes d'avancement qu'on a pu signaler, par exemple pour le glacier Patterson, n'ont été que locaux et temporaires, et tiennent à de fortes précipitations accidentelles de neige.

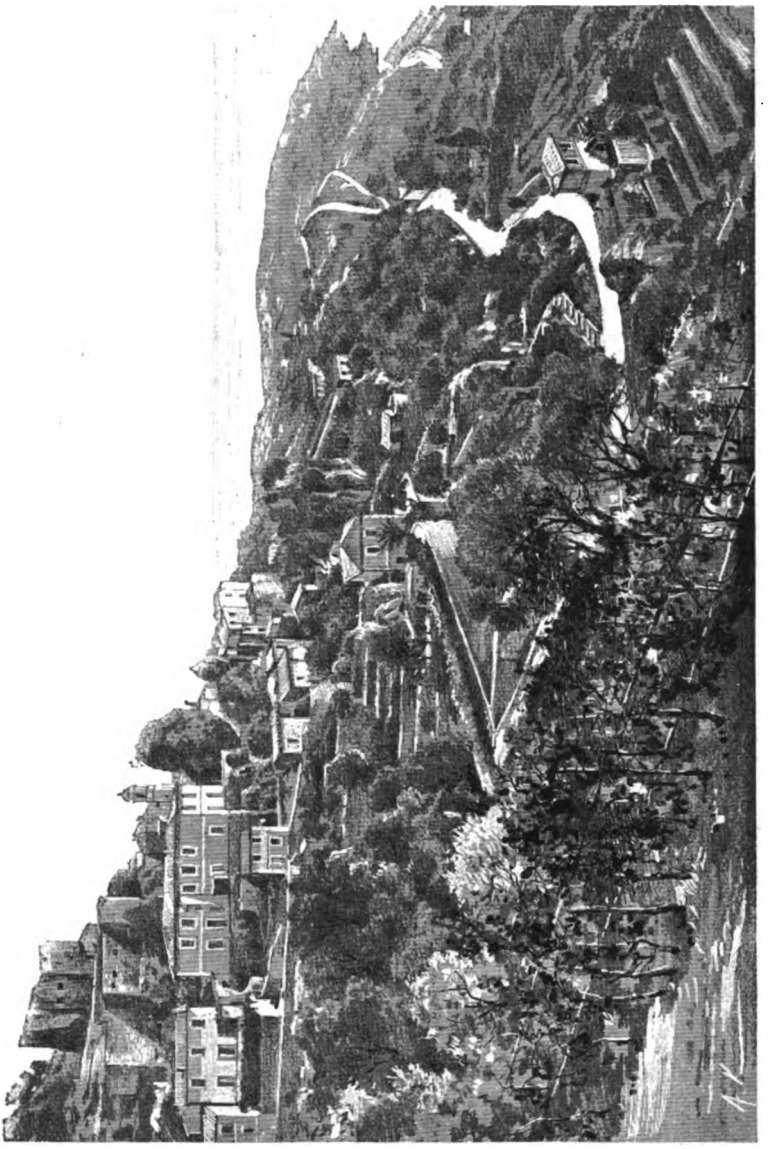
P. CAMENA D'ALMEIDA.

LIVRES

— *La France-Album*, n° 45, arrondissement de Nice (Alpes-Maritimes). *De Nice à Monaco et Menton* (1 carte et 31 vues). — Nous avons déjà parlé plusieurs fois de cet excellent Album : *la France*. Nous parlerons une première fois aujourd'hui du *Pays du Soleil*. Mais aujourd'hui nous ne pourrons, faute de place, que l'entrevoir. La prochaine fois, nous reviendrons sur un sujet d'une actualité « si palpitante », au moment où l'astre du jour,

Digitized by Google

s'éclipsant à demi ou aux trois quarts dans nos parages septentrionaux, à Paris par exemple, continue à briller à Nice de tout son éclat.



VILLE DE ROQUEBRUNE ET CAP MARTIN.

Nous sommes heureux de donner à nos lecteurs le Cap Martin, dont on parle tant, et où l'impératrice Eugénie a une villa.

(*A suivre.*) LUDOVIC DRAPEYRON.

Digitized by Google

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

L'inauguration de la statue de Ferdinand de Lesseps a eu lieu le 17 novembre 1899, par un temps splendide, en présence de toutes les autorités internationales et d'une assistance de plus de cinq mille personnes. Des discours ont été prononcés par le khédive, le prince d'Arenberg, MM. de Vogüé et Charles de Lesseps. Mme veuve Ferdinand de Lesseps y a assisté avec tous ses enfants. De nombreux vaisseaux de guerre et de commerce se trouvaient à l'entrée du canal.

— La Société de géographie américaine nous annonce la mort à New-York du président de la société l'Ex-Chief Justice, Charles P. Daly, mort le 19 septembre 1899, à l'âge de 84 ans. Nous l'avions vu au Congrès international géographique de Londres.

— A la Société de Géographie commerciale, sous la présidence d'honneur de M. le général Galliéni, gouverneur général de Madagascar et dépendances, M. du Coudray, ancien directeur des affaires civiles, politiques et commerciales à Madagascar, a fait le 21 novembre, 184, boulevard Saint-Germain, une conférence, accompagnée de projections par M. Molteni, sur Madagascar au point de vue économique.

— Nous avons reçu de M. Léon Lejeal, professeur au Collège de Boulogne, secrétaire général de la Société de géographie, son excellent *Essai sur la Géographie du Boulonais*, extrait de l'ouvrage offert par la ville de Boulogne aux membres du XXVIIIe Congrès de *l'Association française pour l'avancement des sciences*, tenu en cette ville en 1899; avec une carte du Boulonais et une carte pluviométrique, etc.

— M. Marcel Marion, en donnant une seconde édition de *la Terre, l'Amérique*, et de *l'Asie, l'Afrique et l'Océanie*, de feu M. Jacques Gebelin, son collègue à la Faculté de Bordeaux, a rendu un véritable service aux élèves de l'enseignement secondaire. Ces ouvrages se trouvent à Bordeaux chez Feret et fils, et à Paris aux Libraires associés.

— M. Pétrovitz nous envoie l'annexe BB de son *Répertoire du Journal officiel*, contenant de nombreux renseignements géographiques et commerciaux, soit plus de 130 pages, fournis par les rapports consulaires français et étrangers, de janvier à août 1899.

— M. de Rey-Pailhade, ingénieur, a consacré deux excellentes brochures à la *Décimalisation des jours et du cercle*, *Table à neuf chiffres pour la transformation des heures et des degrés en fractions décimales du jour et du cercle*, et à *l'extension du système métrique à la mesure du temps et des angles* (Toulouse et Paris, 1899).

— M. Hubert Droogmans, secrétaire général du département des finances de l'État indépendant du Congo, nous adresse la *Carte du Bas-Congo*, à l'*échelle* du 500,000^e, tableau d'assemblage de 15 feuilles au 100,000^e, dressées par lui.

— Le *Caucase* de Tiflis (n° 225), donne un intéressant compte rendu, très élogieux, de l'étude du baron de Baye, *Au sud de la chaîne du Caucase*, souvenirs d'une mission, parue dans la *Revue de Géographie*.

Le Directeur-Gérant : L. DRAPEYRON.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME QUARANTE-CINQUIÈME

JUILLET — DÉCEMBRE 1899

Livraison de Juillet.

Pages.

Les Colonies françaises. L'Exposition universelle de l'an 1900 à Paris et la *Revue de Géographie* 1
La fin de l'Empire colonial espagnol, par M. L. Drapeyron 6
Au Nord de la chaîne du Caucase. Souvenirs d'une mission, par M. le baron de Baye 15
En Algérie (*suite*), par M. J. Corcelle 37
Etude sur la province de Constantine (*suite*), par M. le commandant A. Monségur 46
Le Mouvement géographique, par M. G. Regelsperger 51
La nouvelle répartition de l'armée allemande, d'après deux publications récentes, par M. P. Camena d'Almeida 61
Mahé de La Bourdonnais, par M. M.-A. Leblond 64
Correspondance et comptes rendus critiques des Sociétés de géographie et des publications récentes 74
Nouvelles géographiques 79

GRAVURES

Le prince Soultan-Salate-Guirey entouré de sa famille. — Dolmen, à Maria-Rotcha, près Guélendjik. — Dolmen, environs d'Ilskaïa. — Préparation des feuilles de tabac près Ilskaïa. — Khevsoures de l'aoul d'Okherkhevi (3). — Khevsoures montrant leurs anneaux de pouce. — Pendant d'oreille en argent et bague de pouce en fer. — Khevsoures revêtus de leurs armures. — Maireme ossète, près l'aoul Rékom (2). — Danse ossète « cymdé », aoul Beslane. — Aoul Ingouche Dallakova. — Moulla et sa suite, aoul Batachevo.

Livraison d'Août.

Le Transvaal et les républiques boërs de l'Afrique australe. La situation politique du Transvaal vis-à-vis de l'Angleterre. Les conventions de Prétoria et de Londres, par M. le Dr Rouire 81
Au Nord de la chaîne du Caucase. Souvenirs d'une mission (*suite et fin*), par M. le baron de Baye 94
Etude sur la province de Constantine (*suite*), par M. le commandant A. Monségur 124
Le Mouvement géographique, par M. Regelsperger 131
Mahé de La Bourdonnais (*suite*), par M. M.-A. Leblond 142
Correspondance et comptes rendus critiques des Sociétés de géographie et des publications récentes 154
Nouvelles géographiques 160

GRAVURES

Maison kabardienne, aoul Batachevo. — Fille kabardienne. — Bazar de Témir-Khan-Choura, juifs des montagnes, Daghestan. — Bazar de Témir-Khan-Choura, marchandes de farine. — Bazar de Témir-Khan-Choura, marchandes d'oignons. — Un Lesghien. — Maison koumyk, aoul Kazanischté. — Mosquée de l'aoul Kazanischté, auge en bois où l'on lave les morts. — Koumyks de l'aoul Kazanischté. — Aoul Kazanischté, Koumyks. — Paysannes tissant un tapis. — Aglar Khan, Koumyk de 21 ans. — Aoul koumyk de Karabondakh-Kent. — Aoul Goubden, paysans battant du blé. — Aoul Goubden. — Chamyl vieux et ses deux fils. — Femmes avares et koumyks, aoul Djengoutaï. — Pendant d'oreille en argent, bijou avare. — Pendant d'oreille en argent vu des deux côtés, aoul avare de Novo-Tcherkey. — Aoul Karanaï, filles avares. — Rencontre, dans le Daghestan, du 328e bataillon d'infanterie en garnison à Choura. — Tchétchènes, district de Grozny.

Livraison de Septembre.

Méthode de transcription rationnelle générale des noms géographiques (T. R. G.), par Christian Garnier, par M. A. Ammann 161
Tribunci, fort des Triboques, près Lauterbourg (Alsace), par M. J. Ristelhuber 179

Digitized by Google

Pages.
A la Côte d'Ivoire. Note sur un rapport de mission scientifique, par M. J. Eysséric. 193
Le Mouvement géographique, par M. G. Regelsperger..... 206
Mahé de La Bourdonnais (*suite*), par M. M.-A. Leblond..... 217
Berre et Toulon. La navigation sous-marine et les conditions nouvelles de la défense des ports, par M. A. Guillotel..... 229
Correspondance et comptes rendus critiques des Sociétés de géographie et des publications récentes..... 234
Nouvelles géographiques..... 239

CARTES ET GRAVURES

Côte d'Ivoire (2). — Bandama Inférieur. — Bouavéré. Palissade barrant le sentier du fleuve. — Zoukrou. Ecueils du Bandama. — Confluent des deux Bandama, en aval de Tombo.

Livraison d'Octobre.

Le Mont-Blanc. Travaux récents sur le massif du Mont-Blanc, par M. J. Corcelle. 241
Etude sur la province de Constantine (*suite*), par M. le commandant A. Monségur..... 252
Délimitation définitive du Gongo français et du Congo égyptien. Le traité du 21 mars 1899, par M. le Dr Rouire..... 260
Le Mouvement géographique, par M. G. Regelsperger..... 270
Mahé de La Bourdonnais (*suite*), par M. M.-A. Leblond..... 279
La prospérité d'Anvers, par M. P. Barré..... 288
Congrès des Sociétés savantes (Toulouse, 4-8 avril 1899). Section de géographie historique et descriptive..... 298
Correspondance et comptes rendus critiques des Sociétés de géographie et des publications récentes..... 311
Nouvelles géographiques..... 319

CARTES ET GRAVURES

Carte de l'Escaut maritime. — Cathédrale d'Anvers. — Monument de l'affranchissement de l'Escaut, à Anvers. — Nouvelle gare d'Anvers-Est. — Bassins de batelage à Anvers. — Bassin-sas des bassins de batelage d'Anvers. — Anvers, véritable port franc. — Position d'Anvers sur le fleuve fictif des courants commerciaux.

Livraison de Novembre.

Etude sur la province de Constantine (*suite*), par M. le commandant A. Monségur. 321
Les droits de la France au Siam (*suite*), par M. le lieutenant d'infanterie de marine P. Ibos..... 331
La Chine entr'ouverte. Sa perfectibilité, par M. P. Barré..... 347
Le Mouvement géographique, par M. G. Regelsperger..... 356
Mahé de La Bourdonnais (*suite*), par M. M.-A. Leblond..... 366
Le douzième congrès des Orientalistes, Rome, 1899, par M. M. Schwab..... 380
Congrès des Sociétés savantes (Toulouse, 4-8 avril 1899). Autres sections (*suite et fin*)..... 385
Correspondance et comptes rendus critiques des Sociétés de géographie et des publications récentes..... 389
Nouvelles géographiques..... 399

GRAVURES

Portrait de Mahé de La Bourdonnais.

Livraison de Décembre.

A travers l'Allemagne du nord. Aix-la-Chapelle et Charlemagne, par M. L. Drapeyron..... 401
La Chine entr'ouverte, sa perfectibilité (*suite*), par M. P. Barré..... 418
Etude sur la province de Constantine (*suite*), par M. le commandant A. Monségur. 426
Le Mouvement géographique, par M. G. Regelsperger..... 435
Mahé de La Bourdonnais (*suite*), par M. M.-A. Leblond..... 446
Le Congrès géographique international de Berlin. Ses résolutions..... 453
Conférence de M. J. Thoulet : Le fond de la mer et les cartes lithologiques sous-marines..... 469
Correspondance et comptes rendus critiques des Sociétés de géographie et des publications récentes..... 475
Nouvelles géographiques..... 482

GRAVURES

Huit spécimens de la faune sous-marine. — Ville de Roquebrune et Cap Martin.

5681 — L.-Imprimeries réunies, B, rue Saint-Benoît, 7. — Motteroz, directeur.

Digitized by Google

LIBRAIRIE CHARLES DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, PARIS

ATLAS
DE
GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE
AVEC
NOTES STATISTIQUES, HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES

PAR LE COLONEL NIOX
PROFESSEUR A L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE GUERRE

Les cartes et les notices réunies dans un élégant cartonnage en toile pleine : 50 fr.
La reliure en sus, toile pleine : 8 fr.

LISTE DES CARTES

Les cartes sont vendues séparément, soit en feuilles, soit pliées in-8 sous une couverture, soit groupées par régions et contenues dans des étuis.

1. Planisphère..... 1 »
2. Bassin de la Méditerranée (double)... 2 »
3. Europe physique et politique..... 1 »
4. Europe géologique..... 2 »
5 et 5 *bis*. France — Sol et Départements. 1 »
6. France géologique..... 2 »
7. France au 1/1,600,000e — partie nord (double)..... } 3 50
8. France au 1/1,600,000e — partie sud (double)..... }
9. Europe centrale (double)..... 2 »
10. Allemagne au 1/1,600,000e — partie ouest (double)..... } 3 50
11. Allemagne au 1/1,600,000e — partie est (double)..... }
12. Les Alpes (double)..... 2 50
13. Suisse..... 1 »
14. Italie..... 1 »
15. Péninsule des Balkans (double)..... 2 »
16. Espagne et Portugal..... 1 »
17. Iles Britanniques..... 1 »
18. Russie, Suède et Norvège..... 1 »
19. Empire russe..... 1 »
20. Caucase et Pamir..... 1 »
21. Indo-Chine..... 1 »
22. Asie (double)..... 2 »
23. Algérie et Tunisie (double)..... 2 »
24. Sénégal et Niger..... 1 »
25. Zambèze et Congo..... 1 »
26. Afrique (double)..... 2 »
27. Amérique anglaise..... 1 »
28. Etats-Unis (double)..... 2 »
29. Amérique du Sud (double)..... 2 »
30. Océanie (double)..... 2 »
31-31 *bis*. Cartes ethnographiques..... 1 »
32-32 *bis*. Cartes économiques de l'Europe et de la France..... 1 »
33. Frontière franco-allem. au 1/800,000e. 1 »
34-34 *bis*. Frontière franco-allemande au 1/320,000e (2 cartes doubles)..... 3 »

SI VOUS TOUSSEZ prenez LES TABLETTES COQUELICOTS JOHN TAVERNIER
Méfiez-vous des imitations ! Sur chaque Tablette EXIGEZ le NOM DE L'INVENTEUR
Chez Confiseurs et Épiciers. Dépôt Gal : 1, Cloître St-Merri, à Paris

POMMADE MOULIN
Guérit Dartres, Boutons, Rougeurs, Démangeaisons, Eczéma, Hémorroïdes. Fait repousser les Cheveux et les Cils, 1f 30 le Pot franco Phie Moulin, 30, r. Louis-le-Grand, PARIS.

CONSTIPATION
Guérison par la véritable
Poudre Laxative de Vichy du Dr Léonce SOULIGOUX
Laxatif sûr, agréable, facile à prendre
Le flac. de 25 doses environ 2 fr. 50
PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHIES.

POUR TOUS RENSEIGNEMENTS SUR LES
RAYONS X
LA RADIOSCOPIE ET LA RADIOGRAPHIE
ÉCRIVEZ A RADIGUET
15, Boulevard des Filles-du-Calvaire, 15
(Téléph. 254 37) +++ PARIS +++ (Cirque d'Hiver)

ENCRES EN TABLETTES DE PAUL ROY
Violette, Noire, Rouge, Bleue, Verte et Jaune. La boîte pr 1 lit. 30 c.; 6 boîtes, 1 fr. 50 fro contre mandat ou timb. — On fabrique soi-même avec ces tablettes toutes les encres : ordinaire, administrative, à copier ou à tampon.
E. LOURDELET, seul fabrt, Fbg-St-Denis, 14, PARIS

Pour tout ce qui concerne la publicité industrielle de la REVUE DE GÉOGRAPHIE, s'adresser à M. LÉON GUERBET, 18, rue Linné, à Paris, tous les Vendredis de 5 à 6 heures.

Digitized by Google

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

PARIS A LONDRES

Par la Gare Saint-Lazare

viâ ROUEN, DIEPPE et NEWHAVEN

Route économique

DOUBLE SERVICE QUOTIDIEN A HEURES FIXES (Dimanche compris)

Trajet de jour en 9 heures

Départs de PARIS SAINT-LAZARE		10 h. matin.	9 h. soir.
Arrivées à LONDRES.	LONDON-BRIDGE	7 h. soir.	7 h. 40 matin.
	VICTORIA	7 h. soir.	7 h. 50 matin.
Départs de LONDRES.	LONDON-BRIDGE	10 h. matin.	9 h. soir.
	VICTORIA	10 h. matin.	8 h. 50 soir.
Arrivées à SAINT-LAZARE		7 h. soir.	8 h. matin.

PRIX DES BILLETS :

Billets simples, valables pendant 7 jours :		Billets d'aller et retour, valables pendant 1 mois :	
1re classe	43 fr. 25	1re classe	72 fr. 75
2e classe	32 fr. »	2e classe	52 fr. 75
3e classe	23 fr. 25	3e classe	41 fr. 50

Des voitures à couloir (w. c., toilette, etc.),
sont mises en service dans les trains de marée de jour entre Paris et Dieppe.
Des cabines particulières sur les bateaux peuvent être réservées sur demande préalable.

TRANSPORT EN GRANDE VITESSE

de Messageries, Primeurs, Fruits, Légumes, Fleurs, etc., entre PARIS et LONDRES.

Trois départs par jour toute l'année.

Les expéditions remises à la gare Saint-Lazare pour les trains partant à 3 h. 40, 4 h. 10 et 9 h. du soir parviennent à Londres le lendemain à 8 h. 45, à 9 h. 15 du matin ou à midi 45

Excursions à JERSEY et à GUERNESEY

La Compagnie des chemins de fer de l'Ouest fait délivrer, toute l'année, des billets d'aller et retour de Paris à Jersey (*Saint-Hélier*), valables pendant un mois et comprenant la traversée de France à Jersey, aux conditions suivantes :

Par Granville ou Saint-Malo.

I. — Billets valables à l'aller et au retour par GRANVILLE :

1re *classe* : 70 fr. 10. — 2e *classe* : 49 fr. 05. — 3e *classe* : 35 fr. 25

II. — Billets valables à l'aller par GRANVILLE, au retour par SAINT-MALO (*ou inversement*), et permettent d'effectuer l'excursion du Mont Saint-Michel (*parcours en voiture compris dans le prix du billet*) :

1re *classe* : 78 fr. — 2e *classe* : 55 fr. 40. — 3e *classe* : 40 fr. 15

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

VOYAGES A PRIX RÉDUITS

De FRANCE en ALGÉRIE et en TUNISIE

(*OU VICE-VERSA*)

AVEC ITINÉRAIRE TRACÉ AU GRÉ DU VOYAGEUR

Il est délivré, pendant toute l'année, dans les gares des réseaux *P.-L.-M. métropolitain, P.-L.-M. Algérien, Est-Algérien, Bône-Guelma, Ouest-Algérien* et *Franco-Algérien*, des billets de 1re, 2e et 3e classe pour effectuer des voyages pouvant comporter des parcours sur les lignes de ces réseaux et sur les lignes maritimes desservies par la Compagnie Générale Transatlantique. Ils peuvent comprendre, soit des parcours français et maritimes, soit des parcours français, maritimes et algériens ou tunisiens ; les parcours sur le réseau P.-L.-M. doivent être de 300 kilomètres au moins ou être comptés pour 300 kilomètres.

Les voyages doivent ramener les voyageurs à leur point de départ. Ils peuvent comprendre, dans leur itinéraire non seulement des lignes (ferrées ou maritimes) formant circuit qui ne sont ainsi parcourues qu'une fois, mais encore des lignes à parcourir deux fois au plus, une fois dans chaque sens ou deux fois dans le même sens.

Validité : 90 *jours*, avec faculté de prolongation de 3 fois 30 jours, moyennant payement d'un supplément de 10 p. 100 chaque fois. *Arrêts facultatifs.*

Pour plus amples détails consulter le Livret-Guide officiel P.-L.-M. mis en vente au prix de 0 fr. 30 dans les principales gares du réseau P.-L.-M.

5681. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Saint-Benoît, 7. — MOTTEROZ, directeur.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

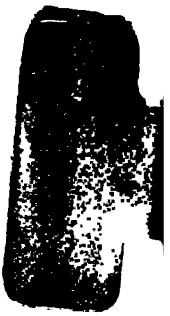
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BOUND
FEB 11 1922
UNIV. OF MICH.
LIBRARY



Digitized by Google

Digitized by Google